

surtout le récit d'Amadi-Fatuma, que le gouverneur Maxwell parvint à se procurer en envoyant Isaaco à Sansanding, au mois d'octobre 1810. Il a été traduit, au Sénégal, de l'arabe en anglais, et contient à peu près ce qui suit (1) :

Le navire des blancs était assez grand pour contenir cent vingt hommes, mais neuf hommes seulement le montaient : quatre blancs, au nombre desquels était le lieutenant Martyn, Park lui-même, trois esclaves noirs et Amadi l'interprète. Il était richement approvisionné de munitions de tout genre, et contenait surtout en abondance de la viande fraîche et salée. Il partit de Sansanding probablement le 9 novembre 1803, arriva en deux jours à *Jinne*, et de là au lac de Dobbie (Sibbie), où il fut attaqué par trois barques armées de piques et de lances. Mungo-Park parvint cependant à les repousser. Près de *Cabra* (Rakbara), atterrage de Timbuctou, il en rencontra trois autres, qu'il repoussa également, et, près de la capitale, il eut encore à combattre d'autres ennemis. Les naturels perdirent chaque fois beaucoup de monde. Près de *Gouroumo*, le navire européen fut assailli par sept canots, qu'il mit en fuite ; les blancs ne perdirent qu'un seul homme ; ceux qui restaient avaient chacun quinze mousquets chargés. Les naturels les attaquèrent encore, près de la résidence du roi *Gotojé*, avec soixante canots, qui tous furent mis en déroute, après avoir perdu beaucoup de monde. Une armée considérable de *Poules* était rassemblée sur le bord du fleuve, au delà de la résidence ; les blancs passèrent tranquillement devant eux, sans avoir à livrer de combat. Ils jetèrent l'ancre à *Caffo*, où ils se reposèrent un jour. Cette narration continue ainsi, sans donner aucuns détails sur la contrée ni sur le fleuve, jusqu'à la frontière du royaume de Houssa, où Amadi devait rebrousser chemin, ainsi qu'il en était convenu avec Mungo-Park. Mungo-Park prit terre à *Yaour*, pays habité par des Marabouts, et envoya, par son interprète, des présents au chef de l'endroit, qui lui donna en échange une charge de riz, trois jattes de miel, un mouton et une génisse. Mungo-Park envoya ensuite au roi, qui demeurerait à quelques cents pas du rivage, par le chef de l'endroit, cinq anneaux d'argent, un peu de poudre et des pierres à feu, le priant d'accepter ces présents en souvenir des blancs. Le chef demanda alors à Mungo-Park s'il reviendrait dans leur pays ; le voyageur répondit qu'il lui serait impossible de jamais revenir. Cette réponse fut la véritable cause de sa mort ; car le chef, se voyant sûr de n'être pas accusé, garda pour lui les présents. Amadi-Fatouma resta à *Yaour* ; Park continua sa route. Le roi, irrité de ce que l'étranger était parti sans lui envoyer de présents,

fit jeter l'interprète dans les fers, et donna l'ordre à son armée de poursuivre le blanc et de le tuer. Près de Bonssa, où de hauts rochers retrécissent le lit du fleuve et en rendent le passage très-dangereux, les naturels attaquèrent soudain le navire des blancs, et le couvrirent d'une grêle de pierres, de flèches et de piques. Deux esclaves placés à l'avant du canot tombèrent, et, après un long et pénible combat, Mungo-Park, voyant perdu tout espoir de salut, se précipita, avec le dernier des blancs, dans le fleuve. Un seul esclave survécut au combat ; il fut conduit devant le roi, et c'est là qu'Amadi apprit la fin tragique de l'héroïque voyageur. Dès qu'il fut rendu à la liberté, il s'empressa d'en faire part à Isaaco.

La nouvelle de la mort de Mungo-Park parvint, dès 1806, à la colonie anglaise de la Gambie.

Suivant une lettre arabe, écrite de Timbuctou par *Sidi l'Abès-Buhellal-Fast*, esclave de Mungo-Park, mais né libre, ce voyageur aurait en effet passé près de Timbuctou. Cette lettre arriva, au mois de mars 1806, à Mogodor (1), où elle fut traduite par Jackson. Voici à peu près ce qu'elle contenait. « Une barque venant de l'ouest aborda, il y a quelques jours, à Kabra ; elle avait à bord deux ou trois chrétiens. L'un d'eux, homme d'une haute taille, se tenait au milieu de la barque, un pavillon blanc à la main ; mais les habitants de Kabra, qui ne comprenaient pas ce signe, ne s'approchèrent pas de la barque, bien qu'elle restât toute la journée à l'ancre. Le lendemain matin, elle avait disparu. » En 1817, Bowdich, qui était alors à Coumassie, capitale des Ashantis, reçut du shérif Ibrahim, témoin oculaire, des renseignements un peu différents sur la mort de Mungo-Park. La lettre arabe (2) que le shérif écrivit à cet envoyé est déposée dans le Musée anglais. En voici le contenu (3), d'après la traduction de Jackson, qui est bien plus exacte que celle que le même auteur publia dans son ouvrage sur les Ashantis : «.... Cette funeste nouvelle nous arriva de la province de Houssa, qui est appelée *Eaurie* ou *Yeaurie* (4). Nous n'avons pas vu le fleuve appelé Koude (5) ; mais nous entendîmes des voix d'enfants, et vîmes un navire tel que nous n'en avions pas encore vu auparavant. Le roi de *Yeaurie* y envoya des provisions en quantité. Deux hommes, une femme et deux esclaves tiraient le navire, dans lequel étaient deux blancs. Le sultan les appela à haute voix, mais ils ne vinrent pas.

(1) Jackson, *Account of Timbuctoo*, Lond., 1820, VIII, p. 319.

(2) Bowdich, *Mission to Ashantee*, p. 91.

(3) Jackson, *Account of Timbuctoo*, Lond., 1820, p. 409.

(4) La même que nous avons appelée plus haut le *Taour*.

(5) C'est-à-dire le Niger.

(1) Amadi-Fatouma's Journal, dans le Journal de Mungo-Park, p. 208-210.

Ils se dirigèrent vers le pays de Bousa, qui est plus grand que Yeaurie, et soudain ils furent arrêtés par le tournant qui estur la limite du *Koudo*. Le navire ne put passer à côté des rochers. L'homme qui était dans le navire tua sa femme, et jeta tout dans l'eau. Effrayés, ils se précipitèrent ensuite dans le fleuve. » Cette narration, comme on voit, s'accorde, quant au fait principal, avec la relation d'Amadi; une autre, d'*Hadji-Taloub*, pèlerin de la Mecque (1), et gouverneur de deux princes de Maroc, en diffère un peu plus. Ce mahométan avait appris, à Timbouctou, qu'en 1807, deux blancs (Park et Martyn) avaient été accueillis très-amicalement dans cette ville, mais qu'ils étaient morts des suites de l'insalubrité du climat. Cette narration nous a été transmise par le colonel Fitz-Clarence (2); il se pourrait qu'elle se rapportât à d'autres Européens, peut-être à des compagnons de Mungo-Park (3).

La fin tragique de Mungo-Park excita partout le plus vif intérêt; ce qui nous étonne, c'est la rapidité avec laquelle cette nouvelle se répandit depuis le Maroc jusqu'à la Mecque, du Sénégal jusqu'aux Ashantis, surtout si nous songeons que l'Afrique a été regardée de tous les temps comme impénétrable. Cette célérité avec laquelle les différents peuples communiquent entre eux nous fait espérer que bientôt le Niger, ce fleuve mystérieux, n'aura plus rien de caché pour nous.

Le major Grey (4) essaya bientôt de suivre les traces de Mungo-Park, en se dirigeant du Sénégal, par Galam et Foutadou, vers le Niger; mais il rebroussa chemin dès l'année 1819. Le major Peddie l'avait déjà précédé sur cette route, au printemps de l'année 1816; il commandait un petit détachement de troupes anglaises; mais, se sentant près de mourir, il remit le commandement de son expédition au lieutenant Campbell. Celui-ci, accompagné d'un naturaliste allemand, M. Kummer, s'avança jusqu'aux sources de Rio-Nunnez (5); il se trouvait encore, le 13 janvier 1817, dans le camp de *Robagga*, près de Cacoondi, lorsque Kummer y mourut. Campbell avait résolu de se diriger de là vers Bammacou, sur le Niger; malheureusement, il n'atteignit pas son but; le chirurgien Dorchard et quelques-uns de ses compagnons furent les seuls qui virent le fleuve; ils s'avancèrent, sans rencontrer d'obstacles, jusqu'à Yamina (6), dans le voisinage de Jabbi, où ils devaient attendre du roi de Ségou la permission de poursuivre leur voyage.

Après avoir attendu en vain pendant six mois, Dorchard remonta le fleuve jusqu'à Bammacou. C'est de là qu'il écrivit ses dernières lettres, datées du mois de mai 1819. Il n'avait pas encore renoncé alors à l'espoir de poursuivre son voyage. Le roi de Ségou était, à cette époque, en guerre avec ses voisins de l'est, sans doute les Felleta; ses deux premiers ministres étaient morts; le chef de Bammacou mourut aussi à l'arrivée de Dorchard. Ces événements ne firent que donner plus de crédit aux superstitions des nègres, qui croyaient à l'influence funeste des blancs. Dans le Bambouc, comme sur le Niger, une terreur superstitieuse s'emparait d'eux, lorsqu'ils voyaient, pour la première fois, des blancs. Ils se rappelaient que Mansong, Moudibinni, et d'autres chefs, qui avaient été en rapport avec Mungo-Park, étaient morts l'année même de l'arrivée du blanc. Cependant Dorchard fut accueilli avec hospitalité à Yamina et à Bammacou. Selon ce voyageur, le séjour des étrangers et des ambassadeurs, dans les villes limitrophes, est prolongé par l'étiquette. On les retient le plus longtemps possible pour montrer l'importance du souverain du pays, et pour faire voir que le monarque ne s'empresse pas à se défaire de ses hôtes, mais qu'il veut les garder sous sa protection et sa faveur. Dorchard assure que, dans la saison de la sécheresse, le Niger est navigable depuis Marrabou. Ce voyageur espérait qu'une fois embarqué, il atteindrait sûrement le terme du fleuve. Comme à Samsanding, il se tient un marché à Yamina deux fois par semaine; les marchandises européennes de toute espèce y trouvent un grand débit. On y voyait beaucoup d'étoffes de Manchester, amenées de Maroc par les caravanes de Timbouctou. Cette route a été de tout temps la plus sûre.

Nous avons suivi jusqu'à présent, dans la description du Niger et de son domaine, les relations exactes et authentiques du seul témoin oculaire, Mungo-Park. Ce guide fidèle nous abandonne maintenant, et nous sommes forcés de nous en rapporter aux traditions, aux suppositions et aux hypothèses de tous les temps, de toutes les contrées et de toutes les nations. Si nous les comparons entre elles, avec soin, elles ne seront pas sans importance pour la connaissance de l'intérieur de l'Afrique; quelquefois ces données si nombreuses semblent se contredire, mais plus souvent elles s'expliquent et s'appuient réciproquement; et, si plusieurs questions importantes sur le développement du système du Niger nous restent encore à résoudre, ces relations ne nous en feront pas moins connaître, en partie, le développement de la vie des peuples, dans ce colossal système de fleuve; les rapports des marchands indigènes qui par-

(1) Jackson, Account, p. 415.

(2) Geograph. Ephemeriden, VII, t, p. 134.

(3) *Foy*. NOTE PREMIÈRE, à la fin du volume.

(4) Quarterly Review, 1820, may, p. 241.

(5) Suivant une lettre du 16 décembre 1816, adressée à son frère, à Berlin.

(6) Quarterly Review, I. c.

courent ces terres inconnues, ouvrent à nos regards le tableau animé des peuplades africaines qui jusqu'à présent ne se présentent encore que comme une masse indéfinie aux yeux du spectateur; cependant plusieurs groupes se détachent déjà de la confusion de l'ensemble, et commencent peu à peu à se dessiner dans leur individualité. Nous rapporterons en peu de mots les anciennes traditions, et nous y ajouterons en détail les relations nouvelles, afin qu'on puisse saisir d'un coup d'œil l'ensemble de ces récits et la marche de leur développement.

1. Cours du Niger au-dessous de Ségo et de Sansanding, suivant les anciennes relations.

Les anciens récits nous rapportent ce qui suit sur le cours du Niger : la ville de *Jenne* (Dscheneh), qui est plus grande que Ségo, est située à deux journées de marche (1) de *Sillah*; à deux journées au-dessous de Jenne, le Niger s'élargit en un grand lac noir (Dibbie) si vaste, que les canots qui le traversent de l'ouest à l'est perdent de vue ses bords pendant toute une journée. A l'est, il détache plusieurs bras qui se réunissent en un seul lit près de *Kabra*, port et mouillage de Timboustou, situé à une journée de marche au sud de la grande ville que les Arabes appellent *Timboustou*, les Portugais *Toungoubouto* (2), et les Berbères ou Schellouh. *Timoucatouh*.

L'île formée par les bras du fleuve s'appelle *Jenne* (*Jennie*, *Jinbala*, *Genna*, *Jannij*, ou *Gennij* dans de Barros); la distance entre Jenne et Tomboustou est de 12 journées de marche par terre. Les bords méridionaux du grand fleuve, dont les eaux fourmillent de crocodiles et d'hippopotames, sont couverts d'immenses forêts dans lesquelles on aperçoit des arbres de haute futaie. Les éléphants qui errent par troupes dans ces bois, sont d'une taille énorme et colossale (3).

En navigant de Kabra vers l'est, on arrive, après onze journées de marche, à la grande ville de Houssa, ou plutôt au port de cette ville, appelé *Boutou*. Toutes les personnes que Mungo-

Park avait interrogées dans son premier voyage sur les contrées de l'est, paraissent n'en avoir aucune connaissance, et il lui fut alors impossible d'en apprendre davantage sur les lieux mêmes, car une nouvelle langue qu'il n'entendait pas, sans doute la langue berbère, commençait à être parlée immédiatement au-dessous de Ségo. On conçoit facilement que les marchands interrogés par Mungo-Park n'aient pu lui donner aucun éclaircissement sur le cours oriental du Niger, car leur commerce ne s'étendait que jusqu'à Timboustou, et tout au plus jusqu'à Houssa. Ils lui apprirent cependant que des marchands de l'est, parlant une langue tout à fait étrangère, se rendaient également à Houssa et à Timboustou, mais qu'ils ne savaient rien non plus de la fin du fleuve; ils disaient seulement que le Niger coule jusqu'au bout du monde (1). Les naturels firent voir à Mungo-Park des arcs et des flèches d'une espèce toute particulière, venant, à ce qu'ils prétendaient, du royaume de *Kassina*, le plus oriental qu'ils connussent.

Suivant une narration du shérif Hagi Mohammed, la navigation du Niger est interrompue à l'est de Houssa par des cataractes (sans doute des bancs de rochers et des rapides), car le fleuve franchit en cet lieu une nouvelle chaîne de montagnes (2).

Nous apprenons par d'autres relations (3) que le Niger est encore très-impétueux à Houssa, ce qui fait que les barques se tiennent toujours sur ses bords. En d'autres endroits, son lit est si bourbeux que les embarcations ne peuvent tenir nulle part sur leur ancre; on se sert alors de grosses pierres pour arrêter les barques. De Timboustou à Jennie, distance que l'on parcourt en trente journées, le Niger fait une très-forte courbe au sud, qu'on appelle *el Kos Nil*, c'est-à-dire l'arc du Nil.

A quinze journées (*Erhellat*) à peu près, à l'est de Timboustou, se trouve une grande eau (*Bahar-Soudan*), sur laquelle naviguent des vaisseaux pontés, montés par 130 à 200 hommes et portant 40 tonneaux de marchandises. Les habitants des bords sont ici d'excellents rameurs.

Suivant les documents positifs de Mungo-Park, il est constaté que, pendant les premiers 140 milles géographiques, le Joliba (4) coule de

(1) Proceedings, t. II, p. 364. — Mungo-Park, Trav., p. 213.

(2) De Barros, Asia Dec., lib. 3, c. 8, fol. 32, 33, c. II, etc.

(3) Jackson, Account, p. 305.

(1) Mungo-Park, Trav., p. 214.

(2) Proceedings, II, p. 324.

(3) Jackson, Account, p. 305.

(4) Rennell, Appendix, p. LXX.

l'ouest à l'est, ou plutôt du sud au nord, jusqu'à ce qu'il se précipite de la haute terrasse à travers le rapide supérieur de Bammacou, d'où il se dirige de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est. Mungo-Park ne le vit d'abord que jusqu'à Sillah; il en explora ensuite le cours sur une étendue de 80 milles géographiques (400 miles), et plus tard jusqu'à Sansanding et Boussa.

Les découvertes faites depuis un demi-siècle sont venues ajouter à nos connaissances plus ou moins fondées du Niger une foule de détails, de corrections et de nouvelles traditions qui se rapportent en partie au fleuve, en partie à la connaissance des villes, des royaumes et des peuples qui se trouvent sur ses bords. Nous en extrairons ce qui suit :

REMARQUES.

Relation des témoins oculaires sur le cours moyen et inférieur du Niger, ses bords et les états qui les couvrent.

Avant les documents positifs que Mungo-Park se procura, dans son premier voyage, nos connaissances du cours moyen et inférieur du Niger se bornaient aux récits incohérents de quelques esclaves nègres et de marchands arabes ou plutôt maures, venus du Niger aux marchés d'esclaves, ou qui, dans leurs expéditions commerciales à Timbouctou, avaient vu les bords du fleuve, ou du moins en avaient entendu parler. On compara ces données, ainsi que les renseignements de Mungo-Park, avec les anciennes relations des géographes arabes, et surtout d'Edrisi (1130) et de Leo Africanus (1500), avec les récits recueillis, à l'est et au nord-est, par Hornemann (1796), Browne (1792) et Bruce (1768). Après de longs et pénibles travaux, commencés et exécutés pour la plupart par le major J. Rennel, géographe distingué, doué d'une saine critique et d'un rare talent de combinaison, on parvint enfin à dresser, en 1798, d'après les voyages de Mungo-Park, la carte de l'Afrique, dont une seconde édition, revue et corrigée, a paru en 1802. Cette carte a depuis servi de base à toutes les descriptions postérieures de l'Afrique centrale.

Edrisi (1) était né probablement à Ceuta. Il fit ses études à Cordoue, en Espagne, et écrivit en Sicile son ouvrage sur l'Afrique; mais il n'avait jamais voyagé lui-même dans l'intérieur de cette

partie du monde. On ne peut donc pas considérer ses travaux comme une source authentique. Nous avons de lui une excellente compilation de traditions arabes sur l'intérieur de l'Afrique, mais dont il ne faut cependant faire usage qu'avec beaucoup de prudence. Ses indications ont surtout servi de base au tracé des contrées du cours moyen du Niger.—Jean Léon, de Grenade, surnommé l'*Africain*, fit d'importants voyages dans l'intérieur de l'Afrique; mais, pendant son séjour à la cour de Rome, où il écrivit son ouvrage, sous la protection de Léon X, il se laissa souvent entraîner, par l'autorité des cosmographes de son temps, à appuyer des erreurs dont il avait lui-même reconnu la fausseté. C'est ainsi qu'il prétendit que, du Timbouctou, le Niger coule, à l'ouest, vers Jiuue (*Ginea*) (1), et cependant il avait lui-même navigué sur ce fleuve en cet endroit. Un grand nombre d'erreurs s'introduisirent de cette manière dans la géographie de l'Afrique; il fallait de nouvelles découvertes, sur les lieux mêmes, pour mettre de l'ordre dans la confusion qui en avait été le résultat. On ne tarda pas non plus à sentir le besoin d'études plus sérieuses, et surtout de la connaissance des langues, pour l'intelligence et la critique des relations de voyages. C'est pour faciliter l'emploi des documents et des principales sources, que nous ajouterons l'aperçu suivant, sur lequel nous reviendrons plus tard.

A. Relations du shérif Imhammed sur Bornou et Kaschna, situés sur le Niger (1790) (2).

Ces relations nous ont été transmises par Lucas, qui les recueillit à Mesurata, dans le royaume de Tripoli. Pendant les seize ans qu'il passa à Maroc, en qualité de vice-consul anglais, ce voyageur avait eu l'occasion d'étudier à fond les langues et les usages de l'Afrique septentrionale; il se préparait à entreprendre, pour le compte de la Société africaine, un voyage au Soudan, lorsqu'il fut arrêté dans ses projets par les dissensions intérieures des Arabes. Il fut accompagné au Fezzan par Imhammed, shérif distingué de ce royaume, qui lui-même avait fait des voyages au sud, dans le pays des nègres. Lucas lui exposa une carte de l'Afrique dont il se proposait de faire présent au Sultan du Fezzan, et l'invita à la rectifier dans les endroits qu'il avait parcourus. Le shérif, se sentant flatté de cette proposition, se montra très-bienveillant envers Lucas, et il est à présumer qu'il rectifia exactement toutes les erreurs, puis-

(1) J.-M. Hartmann *Edrisi Africa*, ed. Alter. Gotting., 1796, in-8°; d'après un manuscrit complet : *Shérif Mohammed Al-Jedrisi, Geogr. of Africa in Annals of Oriental Literature*. Lond., P.-L. Jun, 1820, p. 130-144.

(1) Joannis Leonis Africanis, *top. Africae Descript.*, 1 b. ix. Antw., 1656, in-8°, lib. I, p. 3, a; ed. Lugd. Bat., Elzevir., 1632.

(2) *Proceedings of the Afric. Associat.* I, p. 127-180.

qu'il devait lui-même présenter ce voyageur à son maître. Lucas rassembla ainsi tous les documents qu'il nous a communiqués dans les écrits de la Société africaine. Nous les citerons à l'avenir sous le nom de *Shérif Imhammed*.

B. Voyage de Salam Shabini, de Fez à Timbouctou et de là à Houssa (1787).

Cette relation de voyage nous a été communiquée par J. Gray-Jackson (1), professeur de langue arabe, qui résida seize ans, en qualité d'envoyé anglais, dans la Barbarie occidentale, à Maroc et à Mogodore. Dans sa jeunesse, Shabini, natif de Tétuan, vint, avec son père, à Timbouctou et à Houssa, où il demeura jusqu'à sa vingt-septième année; de là, il s'en retourna à Tétuan, et, voyageant plus tard comme marchand, il se rendit, par la Mecque, à Hambourg et en Angleterre, où il eut des relations avec plusieurs membres de la Société africaine.

De retour à Tétuan, il fut pendant quinze ans en rapport de commerce avec Gibraltar. C'est alors qu'il fit la connaissance de Gray-Jackson, qui put ajouter aux récits de Shabini une quantité de détails qu'il avait recueillis de la bouche d'autres Maroquins qui avaient également visité le Soudan. La connaissance profonde que Jackson avait acquise de l'arabe-magrebbin, langue générale de tout le nord de l'Afrique et du Soudan, rendirent le long séjour de cet auteur à Mogodore très-important pour la géographie de cette partie du monde (2). Nous citerons à l'avenir la relation du voyage dont il est ici question sous le nom de *Shabini*, et les remarques de Jackson, pour les distinguer de son premier ouvrage, sous le titre de : *Jackson's Acc. of Timb.*

C. Voyage de Sidi-Hamet, de Wedinum à Timbouctou et à Wassenah (avant l'année 1815).

Nous sommes redevables de cette relation de voyage à J. Riley, subrécargue du brick américain *le Commerce*. Son navire ayant fait naufrage sur la côte occidentale du Sahara, ce malheureux tomba entre les mains des Maures du désert, qui le firent esclave. Sidi-Hamet, que ses affaires conduisaient à travers ces déserts, acheta Riley (3), et le conduisit, avec quatre compagnons d'infortune,

à Mogodore, pour les rendre à la liberté moyennant une forte rançon. Sidi-Hamet avait fait trois fois le voyage de Timbouctou, et, sans le secours de la boussole, parcourait, dans tous les sens, les déserts de l'Afrique septentrionale, sans autre guide que les étoiles. Arrivé à Mogodore, dans la maison du consul anglais, cet homme intelligent fit, au noble Will. Willshire et à Riley, le récit de ses voyages (1), que nous désignons ici sous le nom de *Sidi-Hamet*.

D. Relation d'Adams; sa captivité à Timbouctou (1810).

Le Charles, vaisseau américain, échoua, au mois d'octobre 1810, sur la côte nébuleuse du cap Blanc; Adams, qui s'y trouvait en qualité de matelot, tomba au pouvoir des Maures, qui exercent sur toutes ces côtes le droit de varech. Ces Maures, ayant un jour entrepris une expédition à l'est, vers Soudeny (Toudeny), lieu le plus reculé du royaume de Bambarra, pour y prendre des esclaves, furent soudain attaqués et mis en déroute par les nègres, qui les transportèrent comme esclaves à Timbouctou. Adams eut l'avantage de vivre pendant six mois dans la maison du roi (qui, sans doute, n'est qu'un simple chef), où il fut très-bien traité, et où il jouit d'une certaine liberté, jusqu'à ce qu'ayant été racheté avec ses maîtres maures, il fut de nouveau transporté, comme esclave, à la frontière du Maroc. Peu de temps après, il parvint à s'échapper, et se sauva à Mogodore, où il regagna sa liberté. Pauvre et dénué de tout, il errait, en 1816, dans les rues de Londres, lorsque M. Dupuis, consul anglais à Mogodore, confirma la vérité de son aventureuse histoire. Ses récits furent accueillis par plusieurs membres de la Société africaine, qui les publièrent (2) tels qu'ils les avaient entendus de la bouche du voyageur. Mais les indications d'un matelot sans éducation, et qui, dans l'esclavage, n'était guère disposé à observer, devaient nécessairement être mêlées d'inexactitudes, de traditions et de fausses idées; aussi, on ne peut les comparer aux rapports d'hommes instruits et intelligents, tels que ceux que nous avons cités auparavant. Cependant elles renferment beaucoup de vérités, et pourront ainsi servir à confirmer d'autres relations.

western coast of Africa in the month of Aug. 1815, with an Account of Tombuctoo, etc.; by Jam. Riley. London, in-4°, 1817, p. 114.

(1) Riley's Loss, p. 347-390.

(1) El-Bage-Abd-Salam-Shabeny, Account of Timbuctoo, and Houssa territories, etc.; with notes critical, to which is added Letters, etc; by J. Gray-Jackson. Lond., 1820, in-8°.

(2) Jackson, Account of Morocco, and the districts of Susa and Tafilet, etc. Lond., 2^e éd., 1811, in-4°.

(3) Loss of the American brig *Commerce* wrecked on the

(2) Robert Adams, Narrative of Travels in the Interior of Africa. London, 1816, in-4°. — Comp. la Quarterly Review, et H. Murray, Histor. Acc., vol. I, ch. 10, p. 468-486.

E. *Relation de Hadji-Mohammed sur le Timbouchou, communiquée à l'Association africaine* (1), par M. Cahill de Rabat.

Hadji-Mohammed demeurait près du puits d'A-roan, l'une des principales stations du désert de Sabara, sur le chemin de Timbouchou, et au nord-ouest de cette ville. Ce Musulman vit Mungo-Park à Sansanding, s'offrit à l'accompagner à Timbouchou, et confirma la dernière expédition du grand voyageur jusqu'à Kabra.

F. *Relation de Hadji-Talub sur le Timbouchou.*

Le colonel Fitz-Clarence (2), auquel nous sommes redevable de cette relation, rencontra, en revenant de l'Inde, en 1818, le riche marchand Talub, natif du Fezzan, qui s'en retournait d'un pèlerinage à la Mecque, où il avait accompagné deux princes du Maroc; il lui donna plusieurs indications sur le Soudan, qu'il avait déjà visité trois fois. Les renseignements (3) recueillis par ce voyageur musulman à Timbouchou, en 1807, seront cités, à l'avenir, sous le nom de *Hadji-Talub*.

G. *Relation d'un voyage d'Alex. Scott sur le Bahar-Tieb (lac de Dabbie) et à et Hezsch sur le bord méridional du Niger* (1811).

Cette relation fut recueillie, à Liverpool, par Will. Lawson et Stewart Traill, de la bouche du voyageur lui-même (4).

Alex. Scott, matelot, échoua avec son vaisseau sur la côte africaine, entre le cap Noun et le cap Bojador. Jeté aussitôt dans l'esclavage, il parcourut avec ses maîtres, pendant six ans, le désert du Sahara, et arriva, au delà du territoire de Bambarra, à un grand lac d'eau douce (*Bahar-Tieb*), qui n'est autre chose que le Dabbie, que Mungo-Park traversa à l'est de Jinnie. Scott le passa également, se dirigeant, au sud, vers le lieu salut de Sidna-Mohammed, où ses maîtres et un grand nombre d'autres voyageurs mahométans se rassemblaient comme à un lieu de pèlerinage. De retour à la côte du Sahara, Scott parvint à se soustraire à la tyrannie de ses maîtres, et arriva heureusement, en 1816, à Mogodore. Nous invitons à comparer à ce sujet les remarques de Rennell.

H. *Renseignemens recueillis en 1817* (1) par Bowdich et Hutchison à Commassie, dans le pays des Ashantis, de la bouche des Mulahs, dont il a déjà été question plus haut (vol. I, p. 438, 2^e remarque).

Ces documents, les seuls qui nous soient parvenus du sud sur le cours du Niger, varient, sous plusieurs rapports, de tous les autres renseignements que nous possédons jusqu'aujourd'hui.

I. *Relation de Mohammed, maître d'école à Tripoli, sur Timbouchou, Wangara et l'Issa ou le fleuve du Niger* (1819), recueillie à Tripoli par Ritchie.

Mohammed, né à Timbouchou, de parens mahométans, avait fait deux fois le voyage de Timbouchou à Tripoli, par Ghadames et Tuat. Les observations de ce témoin oculaire, sur sa patrie, offrent un très-grand intérêt; elles ont été trouvées dans les manuscrits de Ritchie (2), et nous les citerons à l'avenir sous le titre de *Mohammed, dans Ritchie*.

J. *Relation de Hadji-Hamet sur Bornou, Gambarou, Kaschna et Wangara, situés sur le Tschadi et le Kulbi* (1819).

Ritchie (3) recueillit, à Mourzouk, capital du Fezzan, de la bouche de Hadji-Hamet, natif du Bornou, le récit d'un pèlerinage que celui-ci avait fait à la Mecque, cinq ans auparavant. Cette relation intéressante sera citée à l'avenir sous le nom de *Hadji-Hamet, dans Ritchie*.

L. *Voyage de Sidi-Mousa, de Waday, par le Bagherme, le Bornou, etc., au Fezzan* (1819).

Sidi-Mousa, marchand tripolitain, rencontra Ritchie (4) à Mourzouk, et, après avoir fait sa connaissance, il lui raconta ses voyages tels qu'ils nous sont rapportés dans le journal anglais.

Les trois dernières relations sont, sans contredit, les plus importantes de toutes celles que nous avons citées jusqu'ici. Elles ont principalement servi de base à la carte conjecturale du système de fleuves de l'Afrique centrale (5).

C'est au zèle et à la persévérance de M. Ritchie, vice-consul à Mourzouk, que la géographie doit toutes ces intéressantes relations, ainsi que bien

(1) H. Murray, *Acc. of Discoveries and Trav. in Africa*, Edinb., 1817, p. 435.

(2) Colon. Fitz-Clarence, *Journal of a route across India through Egypt to England*, Lond., 1819, in-4^o.

(3) *Geographische Ephemeriden*, VII, t. I, p. 133-138.

(4) Account of the captivity of Alexander Scott, among the wandering Arabs, etc., 6 years. With geogr. Remarks by maj. Rennell. in *Edinb. philosophical Journ.*, 1821, Jan., n^o VIII, p. 38-63, et n^o VIII, p. 225-240.

(1) Bowdich, *Mission to Ashantee*, P. II, p. 181-204.

(2) *Quarterly Review*, Lond., 1820, May, p. 229-231.

(3) *Quarterly Review*, p. 431-233.

(4) *Quarterly Review*, p. 233.

(5) *Ang. Geogr. Ephemeriden*, 1820, VII n^o 4.

d'autres recherches que la *Quarterly Review* a comparées avec les indications de Burckhardt. Ritchie fit son entrée à Mourzouk, capitale du Fezzan, au mois de Mars 1819. Cet intrépide voyageur nourrissait depuis longtemps l'espoir de découvrir l'intérieur du Soudan, et, le premier, il arbora le drapeau anglais au centre de l'Afrique.

Il s'était proposé de faire, l'année suivante, avec Hadji-Hamet, gendre du scheikh de Kanem, un voyage à Kashna, de remonter ensuite le Niger, et d'aller à Nyffé, sur le Bahr-el-Soudan, où Horne-mann, dit-on, mourut marabout (il vivait encore, en 1808, à Kashan (1)). De là, il devait traverser le continent africain, au sud du Niger, et s'en retourner par Degomba et le pays des Ashantis; mais il mourut à Mourzouk, en 1819.

M. Relation de J.-C. Burckhardt sur les pays du Soudan à l'ouest de Darfour (1817).

Ces renseignements, recueillis par le savant et infatigable voyageur de la bouche des pèlerins qu'il rencontra au Caire, sur le Nil, nous ont été communiqués par lui-même, comme appendice à ses voyages en Nubie (1); ils confirment et expliquent d'une manière admirable toutes les données que nous possédons, sur les contrées orientales du système d'eau, entre le Niger du Houssa et l'Abiad du Nil.

N. Voyage en Afrique de Mohammed Ebn Batuta, l'an 733 de l'Hégire ou l'an 1332 après la naissance de Jésus-Christ.

Nous croyons devoir ajouter aux documents nouveaux sur la géographie de l'Afrique centrale, documents qui nulle part encore n'ont été employés dans toute leur étendue, les voyages de cet ancien géographe arabe attendu qu'on ne les connaît que depuis peu de temps, et qu'ils sont l'une des meilleures sources que le moyen âge ait léguées à la géographie. L'ouvrage d'Ebn Batuta est le récit d'un témoin oculaire qui parcourt, pendant trente ans (depuis 1324 jusqu'à 1354), l'Asie et l'Afrique, et trouva partout, en sa qualité de Musulman et de croyant, un accueil hospitalier. De retour à Tangier (Tingitana, Tandji), sa ville natale, située en Barbarie, il se reposa de ses fatigues, et écrivit l'histoire de ses aventures. Son dernier voyage est celui du Soudan. Il se dirigea d'abord, par *Segelmessa* et le désert de Sahara, vers le Niger (*Nil*), à Ségo (*Karséchou*) et à Timboubou. De là, il alla à Mali, et, revenant à Timboubou, il continua son voyage vers *Koukou*, *Bagherms*

(Bourdam) et *Tekedda*. Ses récits confirment, d'une manière admirable, les renseignements que nous ont donnés Ritchie et Burckhardt. Malheureusement, nous ne les possédons qu'en extraits, et, jusqu'à présent, l'original, qui doit être très-rare, nous est encore inconnu. Burckhardt lui-même ne put se le procurer au Caire. Les deux éditions différentes des extraits ont été découvertes en même temps, par Burckhardt (1), au Caire (en 1816 et 1817, au mois de janvier), et par Kosegarten, en 1818 (2), dans la bibliothèque de Gotha, où s'en trouvent trois manuscrits. Ces deux éditions ne varient que dans les noms propres. Nous les désignerons, dans la suite, d'après les différentes éditions, par les noms de B. et de K. La *Quarterly Review* (3) a essayé de les collationner toutes deux avec les noms connus déjà auparavant.

La grande variété des sources que nous venons d'indiquer rend, à la vérité, leur emploi difficile sur un terrain aussi vaste que celui où nous nous trouvons ici placés; cependant leur connaissance est indispensable, surtout pour nous donner une juste idée des progrès que la géographie a faits dans ces derniers temps.

2. Le cours du Niger, au-dessous de Ségo, d'après les nouvelles relations des témoins oculaires.

A. Ségo, Karséchou, suivant Ebn Batuta.

Mungo-Park, traversant le lac Dibble, passa à côté de Jinnie (Jinne), non loin de Kabra et de Timboubou. Il nous est parvenu par cette route un fragment (4) de son voyage, qui correspond parfaitement à l'ancien dessin de la carte de Rennell, sauf que l'étendue du lac est plus considérable. Aucun autre voyageur ne nous a depuis donné des renseignements sur ce voyage. Les Mullahs de Coumassie (5) comptaient trois journées de marche de Sansanding à Jinnie, qui, suivant eux, est une île du Niger. De là, disaient-ils, on entre dans le *Dibbir* (Dibble), où est situé *Sanina*; du Dibber à Kabarra (Kabra), port de Timboubou, on compte vingt journées de marche. Ségo est le point le plus occidental qu'ait visité Ebn Batuta; il se rendit, avec sa caravane, par le Sahara, par *Sedjelmessa*, *Walet*,

(1) J.-C. Burckhardt, *Travels*, ibid. Appendix III, n° 52, p. 534.

(2) Mohammedis Ebn Batuta, *Iter Africanum* comment. aed. J.-G.-L. Kosegarten, Jen., 1818, in-4°.

(3) *Quarterly Review*, 1820, May, p. 239.

(4) *Sketch in Park Journ.*, p. 165.

(5) Bowdich, *Mission*, p. 192.

(1) H. Murray, *Histor. Account of Discov.*, vol. I, p. 432.

(2) J.-L. Burckhardt, *Travels in Nubia* Lond., 1819, in-4°. Appendix, n° II, p. 454-492.

à la ville de *Kárssechou* (K), Kar-Sendjou (B) (1), qui ne peut être autre que Ségou, capitale du royaume de Bambarra, et qui, suivant Mungo-Park, s'appelle aussi *Sego-Korro* ou *Segosi-Korro* (2). Jackson nous apprend que les nègres prononcent ce nom *Shagr'ou*, avec la gutturale *gr* qui leur est propre et qu'on pourrait comparer au *grain* des Arabes (3). Suivant Ebn Batuta, *Kárssechou* est situé sur les bords du Nil qui de là coule à Kabara et Sagha (*Zagha*, B).

C'est en cet endroit qu'Ebn Batuta écrivit au quatorzième siècle son fragment sur le cours du fleuve à l'est, vers l'Égypte, dont voici les propres paroles :

« De *Kabra* (4) et *Sagha* le Nil coule à *Timbouchou*, de là à *Kok* (Koukou, B); de là à la ville de Mouli (Mauli, B), dernier endroit du royaume de Maly; de là à *Joi* (Bowly, B), ville très-importante et l'un des plus grands royaumes nègres du Soudan; le chef de cet état est le grand sultan de tous les rois nègres. Les blancs ne vont pas dans ces contrées, car ils seraient tous tués avant d'arriver. De là le Nil coule vers le pays des *Nubiens*, où il y a des chrétiens. En sortant de ce pays, il coule à *Donkotalah*, principale ville des *Nouba*, dont le sultan Ibn-Kenzeldyn (B) se fit musulman lorsque el Naszer-Mohammed-Ben-Kelawan (K) régnait en Égypte. De là le Nil traverse les cataractes de *Dschenadel*. *Dschenadel* est la dernière ville dans le pays des noirs, et la première de la province d'Es-wân (Syène) dans la Haute-Égypte. Je vis en cet endroit des crocodiles aussi grands qu'une barque. »

Cetterelation, la plus ancienne du moyen âge, admet donc, sans scrupule, l'identité du Niger et du Nil, sans même avoir connaissance de ce premier nom.

En partant de *Kárssechou*, Ebn Batuta se dirigea vers le fleuve *Ssanssara* (K), (Sansera, B), qu'on ne peut atteindre sans la permission du chef. Il est situé à 10 miles de Maly, résidence du sultan nègre. Timbouchou (3), située à 4 miles du Nil, est une ville du royaume de Maly; le gouverneur, qui est nègre, est toujours nommé par Maly. En quittant Timbouchou, Ebn Batuta se dirigea vers l'est, et poursuivit son voyage

sur ce Nil des nègres, dans un canot fait d'un seul tronc d'arbre; tous les jours, il abordait avec ses compagnons dans des villes et des villages, où ils échangeaient du sel et des épices contre des provisions; le voyage se continua ainsi jusqu'à Koukou, la plus belle des villes nègres, située sur le Nil, et où les cauris servent encore de monnaie (1). Arrivé en cette ville, Ebn Batuta, à ce qu'il paraît, abandonna le fleuve qu'il appelle toujours *Nil* et jamais *Niher*.

Ebn Batuta ne fait pas mention du grand lac d'eau douce entre Jinnie et Timbouchou. Nous ne possédons sur ce lac remarquable, appelé Dibbie par Mungo-Park, que les renseignements suivans qui nous ont été transmis par Al. Scott

B. Lac Dibbie. Pèlerinage à el Hezsch, suivant Al. Scott.

Le pays qui confine au nord-ouest au lac de Dibbie, est connu des voyageurs arabes sous le nom d'*el Sharray* (2); il conduit au grand désert de Sahara et est situé non loin du pays des nègres de Bambarra (3) qui, à ce qu'il paraît, s'étendent au loin vers le nord. Le sol, diversement accidenté, est coupé par de petites collines de sable, des vallées et un grand nombre de rivières saumâtres; il est couvert de forêts de dattiers, de cocos (2) et d'orangers sauvages; les nègres qui habitent ces contrées ne vivent que de brigandages, et souvent ils attaquent et pillent, à l'entrée du Sahara, les caravanes qui traversent ce désert pour se rendre à la frontière du Maroc. C'est là que le Grand-Fleuve commence sa courbe de nord-est à l'est. Alex. Scott, après avoir erré trois mois dans le Sahara occidental, se trouva tout à coup en face d'une grande eau qui n'était pas le Niger, mais un lac immense (4); quand le ciel était serein et l'atmosphère pure, il apercevait très-distinctement du côté opposé, au sud, deux hautes cimes de montagnes qui se perdaient dans les nues. Les bords du lac formés d'un sable mou, étaient couverts de bois et d'arbustes semblables aux cocotiers. Jusque-là Scott n'avait vu ni montagnes, ni rivières, ni habitations fixes, et tous les voyageurs qu'il rencontrait parlaient l'arabe.

(1) Ebn Batuta, K., p. 47; B., p. 538.

(2) Quarterly Review, p. 239.

(3) Jackson's Acc. of Timb., p. 491.

(4) Ebn Batuta, K., p. 47-48.

(5) Ibid., p. 49.

(1) Ebn Batuta, B.

(2) Al. Scott, p. 44.

(3) On dit que, chez les Maures, *bambarra* est un nom altéré, provenant de *bambajr*, qui signifie *antropophages*.

(4) Al. Scott, p. 45.

Sur le bord du lac était situé un endroit appelé *el Sharrag*; la caravane y laissa ses chameaux. Rennell, qui calcula la route des caravanes depuis *el Giblah*, lieu de départ, jusqu'au lac, espèce d'environ 1,000 milles géogr. anglais, s'assura que cette grande eau n'est autre chose que le Dabbie de Mungo-Park (1), bien qu'on soit très-peu d'accord sur son étendue.

Alex. Scott trouva beaucoup de nègres à *el Sharrag*; leurs maîtres étaient des Arabes à la couleur foncée, de la tribu des Orghaebet, parlant la langue *schellouh*. Ils étaient probablement venus du nord, peut-être de la partie méridionale du Maroc (2); ils ont établi une colonie dans ces contrées, et, suivant Alex. Scott, ils sont la terreur de tous les marchands qui se rendent à Timbouctou (3). Les chefs de la caravane louèrent une grande barque de bois rouge, semblable à l'acajou, construite sans clous (4) et capable de porter 70 à 80 hommes; les rames étaient affermies par des cordes faites d'herbes tressées, un Arabe tenait la barre et six esclaves nègres ramaient. Au lever du soleil on descendit dans l'embarcation; on passa la nuit au milieu du lac, et on jeta une pierre au lieu d'ancre, pour arrêter la barque; le lendemain on se dirigea de nouveau en ligne droite vers les deux cimes de montagnes qu'on avait aperçues au sud. L'eau était couverte à sa surface d'une quantité de laiche, les herbes étaient remplies de tortues et d'un nombre infini de poissons. Une quantité de barques de pêcheurs parcouraient en tous sens le lac; et, quoique assez larges, elles ne pouvaient cependant porter plus de 200 hommes. Les Arabes les appelaient *zourgos*, les *el Sharrabs* ou indigènes, *fouk*. C'est du nord-ouest au nord-est que le lac avait le plus d'étendue.

On avait à redouter l'attaque des pirates (les *Zuchah*), peuple de petite stature, habitant au nord et à l'est du lac, et qui, à ce qu'il paraît, ne sont pas Musulmans. L'après-midi du troisième jour, l'embarcation atteignit enfin la rive opposée, à l'endroit où la traversée était la plus étroite. A en juger d'après le temps qu'on avait mis à ramer, on avait parcouru un espace d'environ 12 milles géographiques (60 milles anglais). Les rameurs appelaient ce lac *Bahdr-Tieb*, mais

il coule, disaient-ils au sud dans une eau salée (?), qui est très-grande et sans fin; sur cette grande eau il y a une quantité de *suffina el kabir* (c'est-à-dire de grands vaisseaux); elle s'appelle *Bahdr el kabir* (c'est-à-dire grande eau), et a un port appelé Bambarry, où il se rassemble beaucoup de vaisseaux. Là, disaient-ils, avaient été livrés de grands combats entre les Français et les Anglais, et les ossements des morts couvrent encore au loin la campagne. Cette dernière tradition n'est sans doute qu'un récit mensonger d'esclaves qui avaient passé quelque temps à la côte méridionale de la mer.

La rive méridionale où l'on aborda s'appelle *el Hersch* (1); elle dépend du royaume de Gotto, ou de la grande Ile de Jinbala, située entre les deux bras du Niger, et dont Mungo-Park fait aussi mention. Près de l'abordage étaient des huttes, appelées *el Tah-Sidna-Mohammed*; la tribu qui habitait ces contrées s'appelait *el Tahsi-del-Hezsch*. On annonça ici à l'esclave Scott, qu'on allait à Hez-el-Hezsch, pour rendre visite à Mohammed, et qu'il serait obligé de s'y faire circoncire. Du rivage sablonneux et argileux, couvert d'abondantes forêts de tomkilet (*Chinneg wood*), qui s'élevaient entre des rochers blancs, un sentier étroit conduisait, par un pays montagneux et à travers deux hautes montagnes, dans une vallée où Alex. Scott vit des arbres chargés de fruits huileux, qui ressemblaient à des prunes. C'est le *sché* ou arbre à beurre de Mungo-Park. Dans la vallée boisée était un édifice peu élevé, sans fenêtres, bâti en pierres rouges, couvert de roseaux et tapissé de tous côtés d'une mousse noire; c'était le tombeau de Sidna-Mohammed, parent du grand prophète, qui s'appelle ici *Uhrr-Soel*. Il avait la tête tournée vers le levant, du côté de la Mecque, et tout autour étaient les tombeaux de beaucoup d'autres croyants, morts à *el Hezsch*. Un grand nombre de pèlerins se rassemblent en ce lieu; ceux qui venaient du sud du lac étaient montés sur des mulets et des chameaux; ils portaient des bonnets rouges et sacrifiaient des chèvres et des moutons. Beaucoup d'autres troupes, venant du nord, passaient le lac sur des barques; ils portaient des chemises blanches avec des ceintures rouges et des boîtes de métal, qui contenaient des livres et différents autres objets. A leur arrivée, ils prononçaient à haute voix une prière,

(1) Rennell, *Observ.*, p. 237.

(2) Voy. plus bas, les montagnes de l'Atlas.

(3) Hadji-Talub, p. 136.

(4) Comme celles du Niger, près de Bommacou, suivant Mungo-Park. Voy. plus haut, p. 51.

(1) Alex. Scott, p. 50.

courbaient trois fois la tête vers la terre; ils se dirigeaient ensuite vers la porte de l'édifice, où était, comme dans la Kaaba de la Mecque, une pierre brune, de deux pieds de haut, que tous les pèlerins baisaient dévotement. On remarquait encore dans la contrée les ruines de trois ou quatre grands édifices, construits en pierres rouges et avec de l'argile au lieu de mortier; elles couvraient un vaste emplacement. Scott, qui refusait de se faire musulman, fut jeté en prison. Les habitants d'*el Hezsch* avaient beaucoup d'esclaves nègres; ils vivaient dans des huttes, portaient des chemises bleues et des sandales jaunes et se nourrissaient de dattes, de blé et de pilau.

Les pèlerins s'en retournèrent dans leur pays, après un séjour d'un mois à *el Hezsch*, qui est ici comme la Mecque du Soudan mahométan; Scott (1) traversa le lac sur le même bateau qui l'avait amené à *el Hezsch*, et revint à travers les mêmes forêts, dans le Sahara. Les colons Schellouh ne savaient rien du cours du Grand-Fleuve, attendu qu'ils étaient eux-mêmes étrangers dans cette contrée. Les Moullahs et les Marabouts qui, selon Scott, venaient du sud, sont sans doute les mêmes qui, à Coumassie, semblaient parfaitement connaître toutes ces contrées du Soudan.

El Hezsch, jusqu'à présent le seul lieu de pèlerinage que nous connaissions sur la rive méridionale du Niger, remonte, à ce qu'il paraît, à une origine très-ancienne. Ebn Batuta dit que les habitants de *Sagha*, lieu d'ailleurs inconnu, qu'il place au delà de Kabra, sont depuis longtemps mahométans et qu'ils tiennent fortement à leur foi (*Muslims of old and strong in their faith*) (2); ce *Sagha* ne serait-il pas le même lieu de pèlerinage qu'*el Hezsch* et le même que les Marabouts appelaient à Coumassie *Sanina*, et qu'ils disaient situé à l'entrée du lac de Dibbie?

Le lac d'eau douce, dont il est ici question, baigne à l'est *Jinbala* et à l'ouest *Jinnie*, ville célèbre par l'habileté de ses orfèvres (3); c'est de là, sans doute, que vient le nom arabe de ce lac, qu'il faudrait écrire : *el Bahar-Tibber*, c'est-à-dire *lac de la poudre d'or*, ou *el Bahar Dehebbie* (contr. Dibbie) (4), c'est-à-dire *eau pleine d'or*. Les ornements d'or (*trinkets*) (5)

des orfèvres de *Jinnie* forment une branche très-importante du commerce qui se fait dans le port de *Darbeita*, sur la mer Rouge, par la route de la Mecque qui passe à Sennaar et Jidda; on en exporte encore d'autres marchandises, ressemblant beaucoup aux étoffes de filigrane, que l'on fabrique dans l'archipel des Indes-Orientales.

C. Timbouctou, le grand bazar du Soudan sur le Niger.

Timbouctou est une grande ville commerciale, qu'Edrisi (1130) ne connaissait pas encore, mais que nous entendons nommer dans les relations des ambassades portugaises, dès le moment que l'Afrique occidentale fut découverte. *Toungou-boutou* ou *Toumboutou* est si souvent cité par eux, et toujours représenté comme si abordable, qu'il n'est pas étonnant que l'on ait admis l'idée que le Timbouctou des premiers Portugais et le Timbouctou que nous connaissons aujourd'hui sont deux villes différentes (1), erreur qui se conçoit et s'excuse d'autant plus facilement que les cartes portugaises ont toujours placé cette ville à un tiers à peine de sa véritable distance de la mer.

Il est évident que la ville appelée *Zimbala* par les Portugais est la même que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de *Jinbala*, à l'est ou au-dessous du lac de Dibbie.

Suivant de Barros (2), *Jinnie* est une ville considérable, située sur le fleuve *Genna*, qui est le Niger; elle avait déjà été, avant Timbouctou, d'une très-grande importance. Mungo-Park place Timbouctou à douze journées plus à l'est que *Jinnie*. Cette dernière est encore aujourd'hui une ville de commerce très-importante; les peuples nègres de l'ouest et surtout les Mandingos s'y rassemblent fréquemment et sont les agents du commerce qui se fait entre le Soudan et la côte occidentale, près du Sénégal et d'Arguin. De Barros ne sait pas si la ville tient son nom du royaume, ou si c'est le royaume qui a donné son nom à la ville. Dans l'origine, les Portugais appelaient Guinée tout le pays du Sénégal ou la Sénégambie; on n'a conservé ce nom que pour la côte méridionale. Les nègres, au contraire, appelaient ce pays situé sur le Niger, *Genna*, *Ghenea*, *Ginea* suivant Leo Africanus (3), d'au-

(1) Al. Scott, p. 226.

(2) Burckhardt, Travels, p. 53.

(3) Col. Fitz-Claunce Journ. of a Route, etc., p. 496, où se trouvent des dessins de ces orfèvreries.

(4) Jackson's, Acc. of Timb., p. 474.

(5) Ibid., of Morocco, p. 298.

(1) Murray, Histor. Acc. of Discov., vol. 1, p. 405.

(2) De Barros, Asie Dec., l. 1, lib. 3, c. 11, fol. 386.

(3) Leo Afric., ed. Antw., 1556, fol. 248 b.

fres Jannij, Gennij et Jinne. Mais ce nom a perdu tout son prestige, et le nom de Tombouctou brilla à sa place pendant quelque temps. La ville de Timbuctou est encore aujourd'hui très-importante par son orfèvrerie; Jinnie paraît être sous la domination des Maures, car le régent y porte le titre de *Mulai-Smaera* (1), ce qui signifie prince Smaera; or, Mulai ne peut pas être un titre nègre. Leo Africanus (circ. 1300), cite *Toumbouctou* ou *Toumboutou* comme la capitale d'un très-puissant empire qui aurait été fondé par Mense (*Moussé*)? Souleymann (2), l'an 1215 ou l'an 610 de l'Hég. Depuis lors, Tombouctou est devenu la principale ville du Niger. Nous avons vu plus haut qu'elle existait déjà du temps d'Ebn Batuta (1352); elle appartenait alors au royaume de Mali. Cet auteur écrit *Toumbouctou* et non pas *Timbuctou*. De Barros (3) ne l'appelle que *Toungouboutou*; il la place comme capitale du pays, à 5 *leguas* au nord du Grand-Fleuve, et dit qu'elle est un bazar très-important pour beaucoup de marchands du Caire, de Tunis, d'Oran, de Trémécène, de Fez et de Maroc, à cause de la quantité d'or que l'on y transporte du grand pays des Mandingos. Leo Africanus rapporte qu'un architecte de Grenade construisit à Tombouctou un superbe palais, et que cette ville est remplie de jurisconsultes et de théologiens protégés par le roi; on y transporte, dit-il, beaucoup de manuscrits de la Barbarie, et tous s'y vendent très-cher. Jackson (4), qui fut longtemps en relation de commerce avec Timbuctou, vérifie lui-même tous ces détails et en confirme l'exactitude; il pense qu'on pourrait y trouver beaucoup de traductions arabes des classiques anciens, mais il n'entendit parler nulle part de manuscrits écrits dans une autre langue que l'arabe. Marmol (5) et tous ceux qui, comme lui, tiennent leurs renseignements du Maroc, ne tarissent pas d'éloge sur la grandeur et la richesse de la ville, sur son commerce, la puissance de ses souverains et leur amour pour les sciences. Au commencement du dix-huitième siècle, d'immenses caravanes de 16 à 20,000 chameaux, faisaient annuellement le voyage de Maroc à Timbuctou, à travers les sables brûlants du désert (6).

La puissance des rois de Tombouctou a dû être très-considérable au commencement du seizième siècle. Leo rapporte que, de son temps, le roi Ischia (1) soumit le royaume de Gouber jusqu'au delà de 500 milles anglais au sud-est et Kaschna à l'est de Houssa. Suivant Dapper, le royaume de Timbuctou avait déjà beaucoup perdu de sa puissance vers le milieu du dix-septième siècle; il était en pleine décadence lors de l'avènement de l'empereur Muley-Ismael (2) au trône de Maroc (l'an 1672), mais il se releva encore avant la fin de ce siècle. Plusieurs changements très-importants s'opérèrent à Timbuctou (c'est ainsi que les géographes modernes s'accordent aujourd'hui à prononcer ce nom) pendant le long règne de cet empereur (de 1672-1727); la ville tomba dans une dépendance entière du Maroc, dépendance qui ne put rester sans influence sur toute l'histoire du Soudan. En effet, depuis cette époque, un commerce actif s'est établi entre Timbuctou et le Maroc, tandis que les autres relations y ont, sinon disparu, du moins considérablement diminué; mais le Timbuctou ne gagna rien à cet échange; d'un royaume indépendant qu'il était, il devint une province dépendante, qui fut forcée d'obéir d'abord aux Maroquins, ensuite aux Maures, jusqu'à ce qu'en 1803 (3) le roi nègre de Ségo en fit une province du puissant empire de Bambarra. Cela nous explique aussi comment Mungo Park, roi de Ségo, pouvait promettre à Mungo Park, protection et sûreté jusqu'à Timbuctou (4).

Ces changements politiques que l'on n'apprécie ordinairement pas assez, expliquent un grand nombre de contradictions apparentes résultant de relations isolées. Vers l'an 1670, deux princes de Maroc guerroyaient entre eux dans l'Atlas; Sidy-Ali (5) ayant été défait, s'enfuit par le désert, dans le Soudan, où le roi nègre de Bambarra, qui sans doute avait déjà alors de l'influence à Timbuctou, le reçut avec une grande hospitalité. Sidy-Ali lui fit présent de deux jolies filles renégates, et cette faveur lui valut du roi nègre la permission de s'établir avec les siens à Timbuctou. Peu de temps après, il parvint à rallier autour de lui quelques milliers de guer-

(1) Jackson's Acc. of Timb., p. 193.

(2) Leo Afric., fol. 249 b.

(3) De Barros, Asia, ibid.

(4) Jackson's Acc. Morocco, p. 304.

(5) Marmol, Afric., III, p. 61.

(6) C. Stuart. Voyage à Mequinez, en 1725.

(1) Leo Afric., ibid., lib. VII, fol. 252-253.

(2) Jackson's, Acc. of Timb., p. 482.

(3) Proceedings of the Afric. Ass., II, p. 322.

(4) Mungo Park, Journal, p. 164.

(5) Jackson's Acc. of Morocco. Lond., 1811, in-4^o, p. 295.

riers bambarras qu'il conduisit à la frontière du Maroc; son adversaire venait de mourir lorsqu'il arriva. Muley-Ismael, son successeur, profita de la circonstance, et au lieu de se mesurer avec Sidi-Ali, il fit passer sous ses drapeaux toute l'armée des noirs commandée par ce dernier et se créa ainsi un parti puissant à Timbouctou. Cette ville, cédant à la force, se laissa imposer une contribution, accepta une garnison, et paya même un tribut annuel, afin d'obtenir pour les caravanes et son commerce protection contre ses voisins du nord. Les Maures mahométans obtinrent de cette manière une très-grande prépondérance dans le Soudan; les plus grandes et les plus nombreuses caravanes que l'on ait jamais vues (voy. plus haut d'après le voyage de Stuart) allaient annuellement de Fez et du Maroc au fleuve du Niger. Muley-Ismael remplit ses palais de trésors; ses monnaies d'or devinrent les plus connues de toute l'Afrique septentrionale, et elles ont cours encore aujourd'hui à Timbouctou; les marchands de Fez accumulèrent d'immenses richesses à Timbouctou et y établirent leurs comptoirs; on y éleva aussi plusieurs mosquées (*Dschamies*) (1). La garnison maure se mêla aux noirs et se répandit ainsi parmi les habitants de la ville. Après la mort de Muley-Ismael (1727), les habitants de Timbouctou payèrent moins régulièrement leur tribut à son fils Muley-Abd-Allah, et finirent bientôt par s'en dispenser entièrement. Mais, en attendant, Timbouctou avait reçu dans son sein une population maure, dont elle avait adopté les mœurs et les usages, et elle est demeurée depuis le port continental le plus fréquenté par les Magrebi. Jusqu'à la mort de l'empereur du Maroc, *Sidi-Mohammed* (2) (1793), qui fut appelé le père de son peuple, le commerce des Arabes se maintint à Timbouctou dans toute sa splendeur et avec lui l'influence des Arabes; mais après sa mort, il tomba de plus en plus en décadence, parce que le successeur de ce prince, Muley-Soliman, surchargeait les caravanes de Timbouctou d'impôts exorbitants. Toutefois, tout le commerce ne fut pas supprimé par là, et les relations entre le Maroc et Timbouctou conservèrent toujours quelque activité.

Il est probable qu'en 1803, lors de la prise de Timbouctou par le roi *Mansong de Ségo* (le même que Mungo-Park rencontra dans les années

1796 et 1803), le parti maure fut obligé de quitter la ville. Le nouvel état, ennemi de Maroc, fondé en 1810 par Sidi-Heshem sur la pente méridionale de l'Atlas, entre ce plateau et la côte, non loin de Wedinum, et près d'un défilé que les caravanes du sud ne peuvent éviter, se compose probablement des Maures réfugiés du royaume de Timbouctou. Son origine est du reste tout à fait obscure. Sidi-Heshem (1) (*Sidi* veut dire *empereur*) est, dit-on, le descendant d'un saint maure. Ce prince a une garde de 6,000 Maures et nègres qui, parfaitement armée, brave les forces de l'empereur du Maroc. Il a aussi ouvert un très-grand commerce avec le Soudan et établi un marché sur la frontière du désert, où les produits du Soudan se vendant à si bas prix que les Maroquins eux-mêmes trouvent plus avantageux d'y faire leurs achats, que d'aller s'exposer aux dangers du désert. La grande caravane de 4,000 chameaux, avec laquelle Sidi-Hamet fit son second voyage à Timbouctou, appartenait de moitié à ce prince (2). Timbouctou perdit évidemment, par l'expulsion des Maures, les plus civilisés de ses habitants, et un commerce très-important. Depuis lors Sidi-Heshem a su se rassembler des forces menaçantes (3) contre l'empereur du Maroc. Il avait déjà 13,000 hommes en 1816. Il n'est resté que des *nègres* à Timbouctou.

Cela explique en quelque façon le récit de Mohammed (4), dont voici le contenu : « Il y a à peu près trente ans qu'il régnait à Timbouctou un roi appelé Aboubekr; il n'était pas nègre, mais de couleur brune; la plupart des habitants, à l'exception d'une faible partie, étaient nègres, mais tous portaient le nom de Moslems. On dit que le palais du roi, situé au milieu de la ville, ressemblait à celui de Tripoli et qu'il portait le nom de *Kousbé*, qui signifie *citadelle*. Shabini, qui se trouvait à Timbouctou en 1787, y vit un roi noir (5) vassal du Houssa; Batuta y avait connu jadis un vassal de Maly, qui portait le titre de sultan; quoique choisi par les habitants du Timbouctou, il devait toujours être confirmé par le royaume de Houssa, auquel il payait un tribut. Hadji-Talub (6) (1807) nous dit également

(1) Hadji-Talub, p. 134.

(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 482.

(1) Adams, Narrative, p. 483.

(2) Sidi Hamet, p. 357.

(3) Rileys Loss, p. 495.

(4) Mohammed, dans Ritchie, p. 230.

(5) Shabini, p. 12.

(6) Hadji-Talub, p. 134.

que le roi de Timbouctou est un nègre, mais qu'il a établi sa résidence dans le port de Cabra. Adams (1810) trouva à Timbouctou un vieillard aux cheveux blancs, qu'il prit pour le roi; ce n'était sans doute qu'un gouverneur; il avait une garde de 50 hommes (1), les nègres l'appelaient *Kaou*, et ce nom veut dire gouverneur (2). Du temps de Mungo-Park, les Maures prétendaient, dit-on, encore à l'empire de Timbouctou. Du temps d'Adams ils n'avaient aucune influence et étaient même bannis de la ville, que les nègres seuls habitaient. Ces données se trouvent parfaitement confirmées par le dernier rapport de Sidi-Hamet (avant 1815)(3). De son temps le roi et tous les indigènes de la ville étaient des nègres et non pas des Musulmans. Le roi porte le titre de *Shegar*, c'est-à-dire *Schach* (voy. vol. I, p. 457) ou sultan. Tous les Maures qui viennent au Timbouctou sont obligés de choisir leur demeure dans la ville des Maures; et telle est une défiance des habitants envers les Maures, qu'aucun d'eux ne peut entrer dans la ville sans avoir déposé à la porte son poignard ou l'arme qu'il porte sur lui; on ne la lui rend qu'à sa sortie de la ville. Plus de 50 Maures ne peuvent pas entrer à la fois dans la ville, encore faut-il qu'ils fassent partie d'une seule caravane.

Tous ces mouvemens politiques que nous venons de mentionner firent de nouveau du Timbouctou un état indépendant; si, d'une part, ses relations ont diminué avec les Mahométans et les Maures du nord, elles paraissent d'un autre côté s'être considérablement étendues dans l'intérieur du Soudan des noirs. Les habitants du Timbouctou font maintenant un commerce assez considérable avec Wassenah (4), au sud du Niger, puissant royaume nègre, inconnu jusqu'à présent de tous les Européens et dont Sidi-Hamet, marchand maure de Timbouctou, ignorait même auparavant le nom; plus tard il le visita lui-même dans un voyage qu'il fit pour les affaires du roi de Timbouctou, et dont il nous a lui-même fait la description.

Suivant les dernières relations (5) le *Shegar* de Timbouctou s'entoure d'une véritable pompe

africaine; il est accompagné d'une garde de cent hommes montés sur des mulets et armés de fusils, et de cent hommes à pied avec des fusils et des sabres. Il porte une robe blanche bordée d'or et d'argent, une espèce de turban, des sandales rouges et un grand bâton blanc ou sceptre, avec un lion d'or en guise de pomme. On le prendrait plutôt pour le père que pour le roi de son peuple. Il fait un commerce très-étendu.

Cette esquisse de l'histoire du Timbouctou, quoique très-imparfaite, suffira pour détruire quelques contradictions apparentes et pour faire apprécier à leur juste valeur les doutes qu'on a élevés sur l'histoire et la géographie de ce pays. Passons maintenant à la description de la ville et de ses mœurs, que nous tâcherons de reproduire dans leurs principaux traits.

La ville de Timbouctou (1) est située dans une plaine entourée de collines de sable, à trois journées *Erhclat*, au sud de la frontière de Sahara et à 2 ou 3 milles géogr. (12 *miles*) (suivant d'autres à 2 lieues seulement) au nord du Niger, qui probablement fait ici de très-grands détours.

À l'est sont de vastes forêts (2) qui ne ressemblent que très-peu à celles du Maroc; elles sont remplies de troupes d'éléphants, et les arbres dont on fait les constructions y sont moins grands qu'en Angleterre. Tout près de la ville, on rencontre au sud une petite rivière d'eau saumâtre qui coule à l'est; elle n'a que quelques pieds de profondeur et se perd dans le sable au milieu de la forêt. Shabini (3), qui la franchit au sud-est, rencontra le Niger trois jours plus tard. Il trouva partout un sol bien cultivé et couvert d'une espèce de chêne qu'il appelle *el belute* à cause des fruits bienfaisants qu'il porte; c'est sans doute la noix de gourou. (?)

Au dire d'Adams, on rencontre au sud-ouest de Timbouctou une grande eau de 12' de largeur, qu'il appelle *Mar-Zara* (4). Mais, comme ce voyageur n'est pas toujours très-exact dans ses indications géographiques, il se pourrait que cette grande eau qu'il place au sud-ouest ne fût qu'un bras du Niger qui certainement a subi plusieurs changemens en cet endroit; peut-être n'est-elle aussi qu'un affluent septentrional du Niger, inconnu jusqu'alors des Européens; Mur-

(1) Adams Narrat., p. 478.

(2) Capt. Lyon's Narrative of Travels in northern Africa. Lond., 1821, in-4°;—Verneur, Journal des Voyages, 1821, 32^e cahier, p. 358.

(3) Sidi Hamet, p. 363.

(4) Ibid., p. 369, comp. H. Murray, Acc., t. p. 502.

(5) Ibid., p. 368.

(1) Hadji-Talub, p. 134.—Jackson's Acc. of Timb., p. 211.

(2) Shabini, p. 8.

(3) Ibid., p. 37.

(4) Adams Narrat., p. 478.

ray et Reichardt l'ont prise dans ce sens, mais l'ont mal dessinée sur leurs cartes. Sidi-Hamet (1) aussi parle d'un fleuve très-large qu'il eût à passer au nord, à quelques journées de marche de Timbouctou, le *Gozen-Zair* des nègres (ou l'*el Wadi-Tenij* des Arabes); l'identité de ce fleuve (que déjà d'Anville a mal placé sur sa carte d'Afrique de 1733) (2) avec le *Ssan-ssara* (voy. plus haut) d'Ebn Batuta ne souffre plus aucun doute maintenant. Cette relation de Sidi-Hamet explique en quelque sorte l'assertion de Leo Africanus, qui prétend avoir vu que de Timbouctou à Jinnie le fleuve coule à l'ouest (3). De toutes les hypothèses qui ont été établies sur le cours de ces fleuves, celle de Barrow et de Murray (4) nous paraît surtout téméraire; ces deux géographes admettent, que le *Mar-Zarah*, situé, suivant Adams et Sidi-Hamet, au nord de Timbouctou, et dont le cours *occidental* n'est rien moins que prouvé, est identique avec le fleuve de Kaschna et le Niger de Ptolémée; ils en concluent l'existence de *deux Niger différens* à peu de distance l'un de l'autre, mais séparés par une chaîne de montagnes et coulant dans des directions tout à fait opposées, l'un à l'est, l'autre à l'ouest; de sorte que le royaume et la ville de Timbouctou se trouveraient situés entre les deux. Mais il faut bien remarquer que Ptolémée ne connaissait pas encore le Niger de Mungo-Park ou le Joliba, situé au sud de Timbouctou, et coulant à l'est.

Shabini croit la ville de Timbouctou une fois et demie plus grande que Tétuan; elle a donc à peu près un mille allemand d'étendue, avec 30,000 habitans sans compter les esclaves, Tétuan ayant 16,000 habitans (5). Talub croit Timbouctou trois fois plus grande qu'Alexandrie en Egypte; il estime le nombre de ses habitans (6) à 60,000; Adams (7) la croyait aussi grande que Lisbonne (par conséquent un peu moins grande en étendue que Paris et Londres), mais avec moins d'habitans, les maisons étant très-dispersées. *Sidi-Hamet* pense que Timbouctou a six fois autant d'habitans que Mogodore, par conséquent près de 200,000, puisque Mogodore en a

36,000 (1). Toutes les autres indications relatives au nombre des habitans ne sont de même que comparatives, comme les précédentes; la dernière, qui la représente moins grande que Mourzouk dans le royaume de Fezzan, nous permet de supposer que la grande variété dans les énumérations de la population de Timbouctou provient en partie du grand nombre de caravanes qui entrent dans cette ville et en sortent aux différentes époques de l'année; le nombre des étrangers s'y monte quelquefois jusqu'à 12 ou 13,000, qui y passent plusieurs mois dans des huttes et sur les marchés (2).

Le mur de la ville, élevé pour la protéger contre les attaques des Maures, n'a que 12 pieds de hauteur avec trois, et suivant Sidi-Hamet, quatre portes (3), qu'on ferme tous les soirs, la *Bab-Sahara* au nord et nord-ouest, la *Kab-Nil* au sud, vis-à-vis du Niger (Nil), et la *Bab-el-Kibla* à l'est, du côté de la mecque et de la forêt. Elles sont toutes trois garnies à l'extérieur de peaux de chameau et de clous pour les garantir contre la hache des ennemis.

Les maisons de la ville, presque toutes quadrangulaires, sont construites partie en pierre (4) et partie en terre; plusieurs des premières ont deux étages; les maisons des pauvres ne sont faites que de branches, et couvertes de nattes. Le bazar avec les boutiques s'appelle *Kassereu*. Adams n'a pas vu de bazar. Shabini, qui séjourna longtemps à Timbouctou en qualité de marchand, raconte que les étrangers y louent, pour trois mois, des magasins dans lesquels ils conservent leurs marchandises; les habitans du Timbouctou, dit-il, appellent ces magasins *Fondac*, les nègres *Wool*; ils appartiennent presque tous au roi. A chaque époque de l'année, il y a des étrangers à Timbouctou. Sidi-Hamet rapporte (5) que la ville est pleine de boutiques dans lesquelles on voit du sel, des couteaux, des étoffes, des ornemens en or, etc.; et suivant Mohammed, on y tient foire tous les mardis et jeudis (6). Les habitans de Timbouctou ont de superbes campagnes dans le voisinage de la

(1) Sidi-Hamet, p. 363.

(2) Mém. de l'Acad. des inscript., vol. XXVI.

(3) Leo Afric., l. 1, fol. 2.

(4) H. Murray, Acc. of Discov., l. 1, p. 420.

(5) Shabini, p. 11.

(6) Hadji-Talub, p. 134.

(7) Adams Narrat., p. 472.

(1) Sidi-Hamet, p. 363.

(2) Capt. Lyou's Narrat. of Travels in North Africa. Lond., 1821. in-4o.

(3) Shabini, p. 10.

(4) Hadji-Talub, p. 134. — Mohammed, dans Ritchie, p. 230. — Adams, p. 472.

(5) Sidi-Hamet, p. 363.

(6) Mohammed, dans Ritchie, p. 131.

ville (1), et partout, excepté du côté de Sahara, où l'on ne cultive rien, le pays est parfaitement arrosé par des canaux du Niger ou par des roues à pots qui sont tournées par des animaux domestiques, comme en Égypte. Les nègres cultivent une espèce de millet (*altita*), du blé indien (*el-bischna*), mais pas de froment, ni d'orge; les semailles de riz se font aux mois d'août et de septembre. Les nègres ne connaissaient que la pioche; mais ils ont adopté des Arabes la charrue primitive qui est usitée dans toute l'Afrique septentrionale. Adams nous assure, et Talub et Mohammed (2) le confirment, qu'ils cultivent aussi des figues, des ananas (*bromelia ananas*, *pine apples*, comme les appelle Adams), des dattes et des noix de coco en quantité. Mais sont-ce les mêmes cocos que nous connaissons depuis longtemps dans l'Inde, ou seulement une espèce analogue (3)? C'est ce que les découvertes à venir auront à examiner.

Un fruit tout particulier à cette contrée, et que l'on rencontre dans le Soudan jusqu'à Bornou, c'est la *noix de gourou* (*gooroo*) qui, par son agréable acidité (4), sert à rendre potable l'eau des déserts; les caravanes, jusqu'à Fezzan et par toute l'Afrique septentrionale, en font un de leurs principaux articles de commerce; les noix de gourou sont même connues jusque chez les Ashantis (5), au sud, sous le nom de *boussi* (*boossee*). L'arbre qui les produit a reçu le nom de *steculia acuminata* (6); ses feuilles sont grandes et très-remarquables. Le fruit est entouré d'une capsule de 10 pieds, qui contient de sept à neuf noix de la grosseur des châtaignes. Une seule de ces capsules est souvent égale en valeur à un esclave.

L'indigo et le cafetier (7) croissent d'eux-mêmes dans ces contrées; les grains de café que Jackson fit venir de Timbouctou avaient un goût amer comme tout le café sauvage. Le cotonnier aussi semble être indigène dans ces pays, puisqu'on fabrique beaucoup d'étoffes (8) de coton à Timbouctou; toutefois, ce ne sont pas les nè-

gres, mais les étrangers et surtout les Arabes qui s'occupent à tisser. Les noirs (1) se livrent avec habileté à d'autres métiers, par exemple, à ceux de maréchal, de charpentier, de cordonnier, de tailleur et de maçon.

Adams (2) dépeint le peuple de Timbouctou comme robuste, vif, querelleur, mais en même temps d'un bon naturel, ayant beaucoup de goût pour la danse et la musique, sale dans ses vêtements, mais chargé d'ornemens en or et en ivoire; ils portent des anneaux de cuivre aux doigts; leur nourriture et leur manière de vivre sont très-simples. Ils se teignent les ongles et la paume de la main en rouge avec du henné, et se font, à la manière des nègres (voyez page 183), une incision oblique qui part de l'œil, et traverse toute la figure. Les relations des hommes avec les femmes ne sont pas du tout les mêmes qu'en Orient; sous ce rapport, les habitants de Timbouctou ressemblent aux Européens. Ils enterrent leurs morts dans des bières, et les pleurent sur des tertres tumulaires. Adams croit que la prière qu'ils y prononcent est la seule pratique de leur culte. Shabini (3) et Sidi-Hamet observent qu'ils n'adorent pas le dieu des mahométans, qu'ils ne se circoncisent pas, qu'ils n'ont ni temple ni sabbat; cependant ils croient en Dieu, en une vie à venir, et vénèrent même des saints. Ils prient une fois tous les vingt-quatre heures, en regardant la lune, et tous les trois mois ils célèbrent une très-grande fête qui dure trois jours. Ils ont beaucoup de médecins et de magiciens qui, après s'être jetés en extase par les sons d'une musique sauvage, guérissent toute espèce de maladies. Adams vit beaucoup de vieilles femmes de plus de cent ans, qui guérissaient les infirmités et les plaies.

Shabini (4) nous apprend que les Maures et les Arabes, auxquels le séjour à Timbouctou est défendu, ne peuvent non plus habiter entre cette ville et le Niger, au sud, parce que la population nègre qui est très-nombreuse, ne les y laisserait pas vivre; mais les chrétiens européens, suivant ce que nous assurent *Mohammed et Talub*, pourraient y séjourner en toute sûreté; ces deux voyageurs s'engagèrent sur honneur à y conduire Ritchie ainsi que le colonel Fitz-Cla-

(1) Shabini, p. 24.

(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 511.

(3) Mohammed, dans Ritchie, p. 131.

(4) Lucas in Proceedings. t. I, p. 79, 173 et 182.

(5) Bowdich Mission, p. 333.

(6) Palissot de Beauvais, Flore d'Ouarre, t. I, p. 41. tab. 24.

(7) Jackson's Acc. of Timb., p. 279.

(8) Mohammed, dans Ritchie, p. 231.

(1) Shabini, p. 23.

(2) Adams Narrat, p. 473.

(3) Shabini, p. 33. — Sidi-Hamet, p. 309.

(4) Shabini, p. 38.

rence (1). A Tripoli, plusieurs hommes distingués, domiciliés à Timbouctou, confirmèrent cette bienveillance des habitants envers les chrétiens. Jadis, lorsque Timbouctou avait pour chefs des sultans mahométans, le pouvoir se trouvait entre les mains d'un divan (2) composé de douze *Oulemas* qui devaient avoir étudié le Coran. La durée de leur administration était de trois ans; cet espace de temps écoulé, le peuple pouvait les rendre responsables de leurs actes; leur pouvoir était presque illimité, pendant la durée de leurs fonctions, mais rarement ils en abusaient. Il y avait, en outre, dans la ville, un *cadî* chargé d'arranger tous les différends. Les habitants de Timbouctou étaient généralement très-paisibles; la rapine, le vol et le meurtre leur étaient presque inconnus; mais on trouve chez eux le sentiment de la vengeance; du reste, on y jouissait d'une grande sûreté et du libre exercice des différents cultes. Tous les étrangers conservaient leurs costumes nationaux, et partout les habitants noirs les recevaient avec hospitalité et avec bienveillance. Les indigènes avaient le privilège de ne pouvoir jamais être faits esclaves, privilège dont ne jouissent pas leurs voisins et alliés de l'ouest, les Foulahs (3), qui, quoique devenus mahométans, n'étaient pas circonscrits. Malgré que les Foulahs avaient une grande autorité à Timbouctou, leurs filles n'étaient cependant pas à l'abri de l'esclavage, lorsqu'elles tombaient entre les mains des musulmans.

Les marchands maures étaient alors, à Timbouctou, les seuls ennemis acharnés des étrangers; ils voyaient avec envie les spéculations commerciales des Européens, et cherchaient à les ruiner autant qu'il était en leur pouvoir.

Du temps de Shabini (4), le gouverneur de Timbouctou était choisi ou plutôt confirmé par le roi de Houssa; mais la ville ne lui payait aucun tribut; il entretenait les troupes à ses propres frais. Timbouctou, alors ville frontière du royaume de Houssa, avait une garnison de 5,000 hommes d'infanterie; en temps de guerre, elle pouvait mettre 12 à 15,000 hommes en campagne.

La ville de Timbouctou envoyait annuellement des présents à ses voisins les Arabes de la tribu

de *Brabish* (Brabeesh; Bessebes dans Shabini) (1), habitant au nord dans la direction du désert de Sahara, et dont on évalue le nombre de 50 à 40,000 hommes; on prétend qu'ils émigrèrent dès le huitième siècle dans ces contrées. Le souverain de Timbouctou jouissait partout d'une très-grande autorité; son palais était situé dans la citadelle (*kousbe*) à l'une des extrémités de la ville. Suivant l'usage de l'Orient, il se rendait souvent à la porte de la ville pour y rendre la justice avec ses fils et les juges. Il n'acceptait jamais de présents, et ne pouvait prononcer de jugemens que d'après la loi; il ne tirait ses revenus que de ses terres et de l'impôt levé sur les marchandises. L'excédant des impôts était transporté dans des magasins (*matamores*) ou dans des souterrains. Un fils né de son épouse légitime pouvait seul lui succéder. La peine la plus forte, et pour ainsi dire la seule qu'on infligeait aux criminels, était la perte de la liberté.

Du temps de Sidi-Hamet (2), c'est-à-dire après Shabini, le roi ou *shegar* de Timbouctou était devenu lui-même le premier commerçant de son royaume. A cette époque, les caravanes de Maroc et de Tripoli n'étant pas arrivées par suite des revers qu'elles avaient éprouvés, le roi se trouvait avoir en sa possession une immense provision de gomme, d'or, d'ivoire et de tabac. Il résolut alors de former lui-même une caravane de 200 chameaux et de 5,000 ânes chargés de fer, de sel et de tabac, et de les envoyer, sous la protection d'une armée de 5,000 hommes, dans le Wassenah (3), royaume nègre situé au sud-est de Timbouctou; il en confia le commandement à Seid, frère de Sidi-Hamet. Ce dernier, qui accompagnait son frère dans cette expédition, nous a communiqué toutes ses découvertes dans l'intérieur de l'Afrique (voy. plus bas). Tout cela nous montre que le commerce est toujours le principal élément de la vie des habitants de Timbouctou; nous espérons que de même qu'il nous a fait connaître l'intérieur de l'Afrique au nord, il nous ouvrira aussi bientôt une route dans le centre, jusqu'alors inconnu, de cette grande partie du monde.

La situation de Timbouctou et du port de Ca-bra est peut-être la plus avantageuse que l'on puisse imaginer dans l'intérieur du Soudan; pla-

(1) Mohammed, dans Ritchie, p. 231. — Badji-Talub, p. 137.

(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 300.

(3) Shabini, p. 36.

(4) Ibid., p. 15.

(1) Shabini p. 351.

(2) Sidi-Hamet, p. 369.

(3) Ibid., p. 369.

cée au centre entre les royaumes de Fezzan, de Tripoli, de Maroc, de la Sénégambie, de la côte de Guinée et les grands royaumes de Houssa et autres situés à l'est, cette ville offre des communications faciles avec trois mers différentes, la Méditerranée par Tripoli, le golfe de Guinée par le pays des Ashantis et l'Océan atlantique par Wédimoum et la Gambie. La position de cette ville est vraiment unique sous d'autres rapports encore, car elle est située sur le fleuve le plus important de l'Afrique, le Niger, qui lui facilite le transport dans les terres les plus lointaines du Soudan (*huc Nigritiæ navigatio undique conflueret solent*) (1), et est en même temps le principal *emporium* de la grande route qui vient du désert Sahara; c'est sans nul doute à cette localité favorable qu'elle doit son existence et sa richesse qu'elle conservera, selon toute apparence, aussi longtemps que des grands mouvements de peuples ne viendront pas changer la surface de cette partie de l'Afrique (2).

L'énumération des distances contenues dans les notes suivantes nous donnera un aperçu de cette situation géographique remarquable.

REMARQUE.

Routes commerciales conduisant de Timbouchou dans toutes les parties de l'Afrique, suivant le récit de témoins oculaires.

1. Route du sud, du pays des Ashantis à Timbouchou.

Une grande route commerciale, aujourd'hui la plus fréquentée, conduit du pays des Ashantis, par Degomba et Houssa, à Timbouchou. Une autre, plus à l'ouest, conduit, en trente-cinq jours, de Koumassie aux montagnes de Kong, qu'on traverse en neuf jours. De là, on arrive, en vingt-huit jours à Douvarra (Douwassou, dans Mungo-Park) (3), et, en cinq jours, à Jinné, où l'on rencontre le Niger. L'étendue de cette route est donc en tout de soixante-dix-sept journées de marche jusqu'au Niger. (Voy. p. 185.)

2. Route de l'ouest conduisant du Sénégal et de la Gambie à Timbouchou.

Les Foulahs de la haute terrasse de Timbou entretiennent des relations de commerce très-actives avec Ségo et Timbouchou. Nous avons déjà tracé

plus haut, d'après des données moins récentes, le chemin qui conduit au Niger. Ce que nous avons dit s'accorde parfaitement avec le récit de Mollien (1). Ce voyageur rapporte que, de Timbou, la route conduit, à l'est, par le pays de Balia, où l'on s'embarque (sur le Niger) pour Bourré, Marabout, Timbouchou. Tout le voyage, dit-il, dure trois à quatre mois. Ségo et Timbouchou sont, à ce qu'il paraît, les marchés des peuplades de Kankan et de Wasselon, pays des sources du Niger. Kankan est situé à quinze journées de marche, à l'est de Timbou. Le pays de Bourré, habité par des Mandingos mahométans, et situé à la frontière de Timbou, est bien plus riche en or que Bondou et Bambouc. Les nègres y creusent de longues et profondes galeries dans la terre, pour en tirer de l'or, qu'ils envoient, ainsi que leurs esclaves, au marché de Timbouchou.

En 1796, Mungo-Park, partant de Pisanía, sur la Gambie, choisit, pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, la grande route que prennent ordinairement les marchands d'esclaves (*slatts*) avec leurs caravanes (*coffes* ou *kafлахs*), et la suivit, sur une étendue de 220 milles géographiques ou 1100 milles anglais, jusqu'à Silla (2), ville située à 40 milles géographiques (200 milles anglais) de Timbouchou. En s'en retournant, il mit à peu près deux mois et demi (du 19 avril au 2 juillet) pour aller de Camalia, ville située dans le pays des Mandingos, à Barraconda; et cependant, à l'exception de dix ou douze journées de halte, il faisait tous les jours cinq à six milles géographiques.

Mungo-Park, se trouvant dans le camp maure de Benown (3), sur le bord septentrional du Sénégal, apprit du shérif de Walet, qui transportait du sel à Benown, que, de cette ville à Walet, il y a dix journées, et, de Walet à Timbouchou, onze journées de marche. « Tout ce chemin, disait-il, se fait à dos de bœuf, et partout l'on trouve de l'eau. » D'après ce récit du shérif, il y aurait donc vingt et une journées de marche de Benown à Timbouchou.

3. Route du nord-ouest conduisant de Wédimoum et du Maroc à Timbouchou.

Deux grandes routes conduisent du nord-ouest, c'est-à-dire des provinces limitrophes méridionales de l'empire de Maroc (de Wédimoum) à Timbouchou. L'une, la plus occidentale, ou la route de la côte (4), derrière le cap Bojador, passe à côté du cap Blanco, longe la bordure méridionale du désert, et de là,

(1) Mollien, Voyage en Afrique.

(2) Rennell, in Appendix. — Mungo-Park, Trav., P. II, p. 355.

(3) Mungo-Park, Trav., p. 140.

(4) Jackson's Account of Morocco, p. 287.

(1) Leo Afric., l. vii, fol. 251.

(2) Voyez NOTE SECONDE à la fin du volume.

(3) Mungo-Park, Journal, p. 167.

traversant les mines de sel de ces contrées, se rend à Timbouctou ou au lac Dabbie; les caravanes la font en cinq à six mois (1); elles passent quatre mois sur le bord occidental du désert, le long de la côte de la mer, et traversent l'intérieur jusqu'à Timbouctou en un mois et demi ou deux mois. On compte dix-huit mois pour tout le voyage, c'est-à-dire pour aller et venir (2). En ne calculant que la distance directe du cap Bianco (au nord-est duquel se trouve la contrée d'*el Ghilbah*, où Al. Scott fut en esclavage) jusqu'au lac Dabbie, ou pourrait certainement la faire en bien moins de temps (3). La caravane de Scott, se composant de 115 à 120 personnes, avec 5 à 600 chameaux, mit en tout à peu près 106 journées pour franchir une distance directe de 200 milles géographiques (1,000 milles anglais); elle faisait donc par jour à peu près 2 milles géographiques.

Les grandes caravanes du Maroc, les *Akkabahs*, qui vont annuellement de Wedinum, Tatta ou Akka à Timbouctou, mettent seize jours (4) pour aller à Tegasa, où elles s'arrêtent quinze jours; de là, elles vont, en sept jours, à l'oasis et au puits de Taudeny, où elles s'arrêtent encore quinze jours; elles arrivent ensuite, après sept jours de marche, à Aroan, où elles séjournent aussi longtemps qu'à Taudeny, et, après six jours de marche, elles arrivent enfin à Timbouctou. Elles mettent ainsi plus de quatre mois à faire un voyage dans lequel elles n'ont que cinquante-quatre journées de marche, le reste étant consacré au repos. Les petites caravanes font le même chemin en quatre-vingt-deux jours. Hadji-Talub (5) promet au colonel Fitz-Clarence de lui faire faire, à cheval, cette route en quarante-sept jours; il avait fait le même chemin en vingt-neuf jours, à dos de *hérit*, espèce de chameau d'une vitesse extraordinaire, et particulièrement propre aux voyages dans le désert.

D'après les récits des chefs de caravanes et des marchands, Timbouctou est situé au sud-sud-est, à 300 milles géographiques (1,500 milles anglais) de Fez, 260 milles géographiques (1,300 milles anglais) de Maroc; à 264 milles géographiques (1,320 mille anglais) de Tafilet, 230 milles géographiques (1,150 milles anglais) d'Akka, Tatta et Wedinum, principaux rendez-vous des caravanes qui vont dans le Soudan; et enfin, à 46 milles géographiques (230 milles anglais) de Jinnie.

4. Route du nord conduisant de Tripoli et du Fezzan à Timbouctou.

Mohammed (6) n'évalue qu'à quatre-vingts jour-

nées la distance, en droite ligne, de Tripoli au grand *emporium*; le plus long désert aride à traverser n'est que de six journées. Jusqu'à Ghadames, on compte treize à quatorze journées de marche; de là à Akably, capitale de l'oasis de Touat, vingt-deux journées; d'Akably à Mabrouk, trente journées; et, de cette ville, qui, dit-on, est plus grande que Tripoli, à Timbouctou, quinze journées. A partir de Mabrouk, la route conduit par un pays riche, fertile et abondant en eau. Des marchands et des esclaves venus à Mourzouk assurent que, du Fezzan (1) à Timbouctou, par Touat, il n'y a également que quatre-vingt-dix journées de marche.

5. Routes conduisant de Timbouctou dans l'intérieur du Soudan, à Houssa, Bornou, Kaschna, Wassenah et Wangara.

Nous manquons absolument de renseignements exacts sur les localités de l'intérieur du Soudan, à l'est de Timbouctou; et, comme tous les calculs géographiques ne pourraient être que très-incertains, appliqués à ces régions inconnues, nous ne rapporterons ici que les récits plus ou moins vrais de quelques voyageurs qui ont parcouru les terres centrales de l'Afrique.

La navigation du Niger, de Timbouctou à Houssa, dure, d'après Shabini (2), qui en fit lui-même l'expérience, de huit à dix jours; la ville de Houssa n'est pas située immédiatement sur le fleuve, mais à douze lieues au nord des bords du Niger.

De Timbouctou au royaume de Kaschna, espace que Mohammed avait parcouru dans sa jeunesse (3), il y a, dit-on, vingt-huit journées, et, jusqu'à Bornou, quarante-cinq journées de marche.

A vingt-quatre journées de Timbouctou, au sud-est, on rencontre une chaîne de montagnes très-élevée (4), que les grandes caravanes mettent six jours à franchir; au delà de cette chaîne, à vingt-sept journées de marche de Timbouctou, se trouve la grande ville de Wassenah; elle est située sur le fleuve Zadi, et a deux fois autant d'habitants que Timbouctou.

A vingt-cinq journées, au sud ou au sud-est de Timbouctou (mais non pas à l'est, comme on l'a cru jusqu'à présent), est situé le Wangara, d'où l'on tire la poudre d'or. Tous les renseignements que nous possédons sur ce pays, dans lequel se trouve probablement la ville de Battagou, ne peu-

(1) Stuart's Trav.

(2) Sidi-Hamet, p. 35.

(3) Al. Scott, dans Rennell, *Observ.*, p. 237.

(4) Jackson's Account of Morocco, p. 256.

(5) Hadji-Talub, p. 136.

(6) Mohammed, dans Ritchie, p. 230.

(1) Capt. Lyon's Narrative of Travels in Northern Africa. Lond., 1821, in-4°; dans Verneux, *Journal de Voy.*, 1821, cahier 32, p. 358.

(2) Shabini, p. 38.

(3) Mohammed, dans Ritchie, p. 231.

(4) Sidi-Hamet, p. 370.

vent être que très-incertains, puisqu'il y a au moins trois *Wangara* dans le Soudan (1). Suivant les informations que le capitaine Lyon prit au Fezzan, ce nom n'est qu'un appellatif qui désigne un *grand pays marécageux* (2).

Les documens précédens ont fait ressortir toute l'importance du marché de Timbouctou, non-seulement pour cette ville, mais pour le Soudan tout entier. C'est pour nous le plus connu des marchés du Soudan, et comme le représentant de son commerce; le séjour de Mungo-Park à Sansanding a jeté sur ce grand entrepôt commercial de nouvelles lumières. Il est ridicule de juger de l'importance d'une ville ou d'un état dans l'intérieur de l'Afrique par la beauté ou le nombre des maisons de pierre, par la quantité des soldats mercenaires ou la magnificence des palais; il est ridicule de juger de l'importance d'un peuple par le degré qu'il occupe sur l'échelle de l'industrie européenne. S'appesantir sur de telles circonstances, c'est rapetisser la géographie, c'est montrer qu'on ne possède pas le don de saisir dans leurs propriétés les linéamens vraiment grands et caractéristiques de l'histoire du sol et des peuples. Le fait d'un grand commerce universel attesté par l'histoire depuis trois siècles, dans cette contrée de l'Afrique centrale, est un des phénomènes les plus remarquables que nous présente l'histoire de l'humanité. Il est surtout intéressant pour l'intelligence du passé, parce que nous voyons se continuer en lui, jusqu'à nos jours, la marche des anciens temps, comme à Iran, Petra, Bactres, Meroë, Ammon, Carthage, Ophir, Korokandame et Sera (3). Ce rapprochement général des peuples nous permet d'y voir, pour l'avenir, le germe d'une idée plus élevée qui grandira et fleurira plus tard, et qui, si elle s'y établit dans toute sa pureté, se répandra bientôt au milieu du monde des patens et des infidèles, et versera sur tout le continent la bénédiction, le salut et la vie! A l'abolition progressive de l'esclavage, les doctrines de l'Évangile feront succéder l'affranchissement moral; alors commencera pour cette partie du monde et ses habitans, une nouvelle histoire qui aura été, à la vérité, préparée par l'islamisme, mais qui ne pourra être entièrement réalisée par lui.

Le grand commerce a porté de tout temps les idées civilisatrices à travers tout l'Orient; pourquoi, s'il était conduit par les peuples éclairés de l'Occident, ne répandrait-il pas les mêmes bienfaits dans les contrées du Soudan? Le commerce ouvre toutes les routes en Afrique, et la civilisation n'y peut pénétrer qu'à sa suite. L'affaiblissement de la domination des Maures dans les états nègres des bords du Niger, offre aujourd'hui aux Européens et au christianisme, l'occasion favorable d'entrer dans le Soudan. Les agens des puissances et des maisons de commerce européennes s'y établiraient beaucoup plus facilement que dans l'Orient mahométan. Les résidens anglais accrédités aux cours du nord et du sud, à Mourzouk, dans le Fezzan et à Koumassie, dans le pays des Ashantis, les colonies du Sénégal et de la Gambie et surtout l'état nègre libre et florissant de Sierra-Leona, sont déjà, si on sait en profiter, les premiers pas les plus importants pour arriver à la réalisation de cette idée. Un commerce direct des Européens avec les marchés du Soudan, comme Mungo-Park et ses successeurs essayèrent de l'introduire sur les bords de la Gambie, donnerait plus d'indépendance politique aux états nègres, plus de bien-être aux individus et les affranchirait des Maures et des Arabes. On leur procurerait ainsi des armes à feu pour se défendre, et on donnerait aux missions l'occasion de les convertir et de les civiliser comme à Sierra-Leona. Une conséquence de ces généreux efforts serait l'abolissement complet et successif du commerce d'esclaves à partir de l'intérieur jusqu'aux côtes. Mais il faudrait d'abord lui substituer un autre trafic aussi avantageux pour les princes indigènes, dont les principaux revenus se composent de la chasse aux hommes et de tributs payés en esclaves. Le commerce avec les Européens leur offrirait bientôt des gains et plus sûrs et plus grands. On enlèverait ainsi aux mahométans le prétexte de la chasse aux esclaves. Car, d'après le Coran, ils regardent comme un devoir de faire la guerre aux idolâtres et comme un droit de jeter les païens dans l'esclavage et dans les fers. Ces entreprises favoriseraient et seconderaient puissamment l'émancipation des nègres du Soudan, qui ne peut être toutefois le résultat que de leur propre énergie; car l'expérience a prouvé que les opérations maritimes ne pourraient la conquérir, quand même des milliers de généreux particuliers réuniraient leurs souscriptions et leurs efforts, quand même tous les peuples de la chrétienté en auraient pris la résolution.

(1) Voy. NOTE TROISIÈME à la fin du volume.

(2) Capt. Lyon's Narrat. of Trav., *ibid.*

(3) Comparez : *Vorhalle Europäische Völkergeschichte* von Herodot. in-8°, 1820, p. 116.

Toutes les tentatives de ceux qui se sont intéressés jusqu'à ce jour au sort des Africains, les efforts des gouvernemens et des compagnies de commerce, ceux de l'*Association africaine* pour la découverte de l'intérieur de cette partie du monde, de l'*Institution africaine* pour la civilisation et l'éducation de ses enfans, ceux des différentes missions pour les convertir, tous ces généreux travaux n'ont pu et ne pourront jamais atteindre entièrement le grand but proposé, avec les moyens employés jusqu'aujourd'hui. J. Gray-Jackson, connaissant parfaitement le Magreb et le Soudan, et doué d'une rare pénétration, proposa de tenter une route nouvelle. Il avait vécu seize ans à Mogodore en qualité de résident anglais et de commerçant, et avait dirigé lui-même des caravanes sur Timbouchou; nous devons à son zèle et à sa connaissance pratique des langues parlées des Arabes de l'ouest, un grand nombre des documens précédens et de ceux qui vont suivre. Ce voyageur infatigable fit la proposition de réunir tous les efforts dépensés isolément pour l'avantage de cette partie du monde, et de fonder l'œuvre de la civilisation africaine sur la base solide du grand commerce qui existe déjà avec le Soudan par le Sahara et le pays des Ashantis (1).

Les deux côtes, celles du Sahara et des Ashantis, sont accessibles aux Anglais par leurs colonies de la Côte d'Or. La richesse des peuples voisins, au nord de Coumassie, celle des Maures et des hordes arabes qui habitent le long du Sahara occidental, consiste presque uniquement en chameaux qu'ils vendent ou qu'ils louent aux caravanes. Ce n'est pas le nombre des dollars, mais celui des *raïsseaux du désert* (les chameaux) qui procurent ici à l'homme indépendance et bien-être. L'habitant à demi-sauvage de ces contrées cherche à louer ses chameaux, c'est là son commerce et tout son espoir de gain; le marchand qui lui procurera de la charge pour ses chameaux se conciliera ainsi le Maure ou l'Arabe le plus farouche. Dans les endroits où les chameaux sont en grand nombre et placés comme en dépôt par la nature entre le désert et les états des côtes, vit toujours un peuple plus accessible et plus doux qui irait avec empressement au-devant des entreprises des Européens. Ainsi nous trouvons au nord, à Akka, Tata,

Wedinum, les tribus arabes des *Mograffa*, des *Wouled*, des *Abboussabah*, des *Tejakant*, et, dans le voisinage de Timbouchou, les Arabes *Brabiches*. Les Anglais n'auraient pas besoin de caresser un shérif de Fezzan, un pacha de Tripoli, un sultan de Maroc, ni d'acheter leur amitié au prix de riches tributs, lorsque, alliés avec ces guides de caravanes, ils étendraient leur domination depuis l'Océan atlantique jusqu'au Niger de Timbouchou. Si les Européens essayaient, suivant le plan d'Hutchison, de pénétrer à Timbouchou par le pays des Ashantis, ils obtiendraient sans doute des succès temporaires; mais, bientôt, ils trouveraient à la cour de Coumassie les mêmes obstacles à vaincre, les mêmes impôts à payer qu'à Tripoli, au nord, et l'entrée dans le pays pourrait toujours leur être rendue plus difficile ou même entièrement interdite. Qu'on établisse, au contraire, des colonies européennes comme celle du cap de Bonne-Espérance et celles qu'on avait projetées dans le Congo et sur la Côte-d'Or, dans le pays d'*Ashanti* et au *Sahara occidental*; que ces colonies communiquent entre elles, à travers l'intérieur, par *Timbouchou*, et ces trois points deviendront bientôt d'immenses bazars, centres de mouvement et de vie, et la grande entreprise de civilisation deviendra assurément plus facile et plus sûre. Jackson proposa d'établir, sur ce plan, une nouvelle *compagnie du Soudan*: elle fournirait, de première main, tout le nord de l'Afrique des produits fabriqués de l'Angleterre, des marchandises des Indes orientales, de denrées coloniales, et même de sel; elle ouvrirait aux manufactures anglaises un nouveau bazar où viendraient s'approvisionner des millions d'hommes qui auraient assez d'or pour payer, et assez d'autres marchandises à échanger contre celles des Européens. Cette compagnie saurait mettre dans ses intérêts les shérifs des peuples pasteurs, à l'aide de présens et d'avantages réels et durables; elle fonderait une école où l'on apprendrait l'arabe-magrebî, langue partout usitée dans le nord de l'Afrique, et qui serait, pour ainsi dire, la clé intellectuelle à l'aide de laquelle on pénétrerait dans le Soudan. Il lui faudrait un capital par actions, une direction intelligente et énergique et un bon port: elle aurait là une colonie, un dépôt de marchandises, un lieu commode pour les employés, afin d'agir de là à Timbouchou et d'avancer la découverte de l'intérieur de cette partie du monde. Il lui faudrait, en outre, un lieu d'abordage près de la saillie sud-ouest de l'Atlas, dans les environs de Wedinum ou au sud de *Santa-Cruz*, à la

(1) Plan for the gradual civilisation, et Prosperities of a plan for forming a Sudan Company, by Jackson Acc of Timbouchou Lond., 1819, p. 247.

frontière du royaume de Maroc. Le port même de Santa-Cruz, si méprisé des Maroquins, bâti par les Portugais, et semblable par sa position naturelle à Gibraltar, serait, sans contredit, l'endroit le plus favorable. On pourrait facilement l'acheter à l'empereur du Maroc ou le louer pour une rente annuelle : cette contrée est déserte et sans maître, à cause de sa nature stérile et sauvage; mais elle a porté de tout temps le nom de *Beb-Soudan*, c'est-à-dire *porte du Soudan*. Ce point serait non-seulement l'entrée la plus voisine des ports européens, mais encore la route de terre la plus courte pour les caravanes qui se rendraient à Timbouctou. Ce serait la véritable clé maritime de l'Afrique, et sa position favoriserait les communications directes avec les ports européens; complètement indépendante de tout sultan mahométan, en possession de tout le commerce du Soudan, cette colonie serait bientôt non-seulement la première station de l'Afrique, mais encore l'un des centres les plus importants du mouvement commercial du monde.

Le marché de Timbouctou, quoique moins important qu'autrefois, lorsqu'il était à son plus haut point de splendeur, est toujours cependant digne d'attirer l'attention. Les caravanes continuent toujours d'y arriver comme par le passé; et, à moins d'un accident malheureux (1), elles partent régulièrement de Maroc en avril, et tâchent d'avoir fait leurs emplettes à Timbouctou au mois de septembre (2), afin d'être de retour à Fez et à Maroc au mois de janvier. Les caravanes du Soudan se mettent donc régulièrement en marche (3) au nord et au sud en mars et en octobre.

La première caravane de Sidi-Hamet (4) se composait de 5,000 chameaux et de 800 hommes; une partie des chameaux périt en route. Parmi ceux qui arrivèrent heureusement, 200 étaient chargés de sel, 100 de fer et de couteaux, et les autres de tabac, d'étoffes, de tissus de soie, d'ambre, etc. La seconde caravane se composait de 4,000 chameaux et de 1,000 hommes d'escorte; la charge consistait en fer, en fusils, poudre, plomb, sabres, sel, tabac, opium et parfums. Elle ramena de Timbouctou de la poudre d'or, des esclaves, de l'ivoire, de la gomme,

de l'or travaillé, des plumes d'autruches et des turbans élégamment confectionnés.

Voici une appréciation des frais de transport de ces marchandises. Le prix d'un chameau pour aller de Fez à Tafilet, c'est-à-dire pour vingt journées de marche, est de 11 ducats; de Tafilet à Draha, six jours de marche, 6 ducats; de là à Timbouctou, quarante-trois jours de marche, 18 ducats et demi; ainsi en somme, 35 ducats et demi pour soixante-neuf jours de marche.

Les grandes caravanes et plusieurs autres, plus petites, vont aussi au Caire et à Jidda, comme à Maroc.

Le principal objet d'importation est le sel gemme (1); ce produit de première nécessité manque au Soudan, et se trouve en grande abondance à l'entrée du désert; il s'en importe chaque année une quantité prodigieuse. Les ports de Marseille, Gènes, Leghorn et d'autres ports d'Italie et d'Espagne, envoient dans le Soudan, par Alger, Tunis, Tripoli et l'Égypte, les marchandises suivantes : des étoffes de soie, de Damas, de brocart, de velours, de la soie brute, des peignes de buis et d'ivoire, du fil d'or, des coraux, du papier, du sucre raffiné, de la cochenille, etc. L'Angleterre envoie aux mêmes ports et surtout à celui de Mogadore, situé sur l'Océan atlantique et le centre des spéculations commerciales pour le Soudan : 1^o des produits des Indes orientales, comme de la résine de benjoin, de la casse, de la cannelle, des muscades, des clous de girofle, du gingembre, du poivre noir, de la soie du Bengale et de la Chine, du nankin, de la toile bleue, de la mousseline, du drap; 2^o des produits des Indes occidentales : du piment, du tabac, du café, du cacao, du sucre; 3^o des toiles; 4^o des marchandises en fer, des fusils, des sabres, des poignards, de la poudre du plomb, des couteaux, des clous de cuivre et de fer; 5^o toute espèce de draps fins et de couleur éclatante, du casimir, etc.

Les objets d'exportation que les marchands maures et arabes amènent du Soudan sur les côtes de la Barbarie, sont : de la poudre d'or (*tibbar*) (2); la poudre d'or est, avec les cauris la monnaie du pays, et on la transporte, au marché de Timbouctou de contrées fort éloignées par exemple, du pays des Mandingos, de Wangara et Houssa, etc. On la vend dans de petites bourses de cuir, dont chacune en contient un

(1) Sidi-Hamet, p. 362.

(2) Jackson's Account of Morocco, p. 298.

(3) Hadji-Talib, p. 136.

(4) Sidi-Hamet, p. 362.

(1) Jackson's Account of Timbouctou, p. 255.

(2) Shabini, p. 20.

once qui vaut 25 dollars. Shabini acheta à Houssa une bourse de poudre d'or 7 ou 8 ducats meilleur marché qu'à Timbouctou. Lorsque les *Accabah* ou grandes caravanes ne viennent pas à Timbouctou, le premier venu peut avoir une livre d'or pour une boîte de tabac à priser. Les poids dont on se sert à Timbouctou sont un peu plus forts que ceux de Maroc. Outre l'or en poudre, on en vend encore beaucoup en anneaux; ces anneaux viennent de Wangara; les nègres se les passent dans le nez, et c'est pour eux une parure recherchée. On y trouve encore en grande quantité des ouvrages en or, des bijoux faits à Wangara, Houssa et Jinnie; on y voit surtout des coupes en forme d'aigle, et aussi habilement exécutées que si elles sortaient des orfèvreries de Paris ou de Londres; elles ressemblent, par la beauté du travail, aux ouvrages d'or de l'Inde. Ces objets de luxe, que les Arabes appellent *el herrez* (charme, talisman (1)), sont toujours d'or sans alliage; tous ceux que les Européens ont vus étaient creusés au milieu et renfermaient une amulette, des versets du Coran ou des figures géométriques, telles que le roi de Ségo en traça sur le sable (2), pour se préserver d'une influence funeste, lorsque Isaaco annonça, dans sa résidence, l'arrivée d'un blanc. Chacun de ces ornemens a une certaine propriété magique, et la foi en la puissance de ces charmes est répandue dans tout le nord de l'Afrique. A Maroc même on voit souvent une douzaine de ces amulettes suspendues au cou des chevaux pour conjurer l'influence des démons appelés *Jin*, en Afrique, comme en Asie *Djins*, génies. On en exporte encore de l'or en barres, et la richesse de l'Afrique nous est attestée dès les temps les plus anciens par d'éclatans témoignages; c'est avec de l'or africain que Salomon décora son temple de Jehovah, et les trésors de cette partie du monde sont encore aussi grands de nos jours.

Les esclaves sont, après l'or, le principal objet d'exportation. On organise régulièrement des chasses aux esclaves à Timbouctou, et Adams (3) vit souvent partir, pour ces expéditions, jusqu'à 500 hommes qui, après une absence d'une semaine à un mois, ramenaient de grandes troupes de malheureux ravis ainsi à leur pays. La plupart des esclaves de Timbouctou viennent de

Bambarra; on en tire encore (1) de Houssa, de Wangara et des montagnes du sud. La chasse, la guerre, la faim et le crime les jettent dans les fers. Aucun habitant indigène, excepté les criminels, ne peut être réduit en esclavage. Le maître a sur son esclave droit de vie et de mort; cependant, si un esclave se plaint au grand conseil de Timbouctou, on peut forcer son maître à le vendre. Un esclave coûte à Timbouctou de 10 à 12 dollars; dans les états des côtes de la Barbarie ils valent de 70 à 100 dollars. Leur sort n'est pas si malheureux ici que dans les Indes orientales ou occidentales, car les mahométans leur donnent souvent la liberté après sept ans de service; ils peuvent même obtenir plus tôt leur affranchissement en se faisant musulmans et en apprenant à lire le Coran. On exporte encore un très-grand nombre d'esclaves du marché de Timbouctou au Sénégal et à la Gambie.

Les habitans de Timbouctou livrent à crédit aux marchands maures, en exigeant d'eux un intérêt très-élevé, de la poudre d'or et des esclaves; ils reçoivent en échange des marchandises de Maroc, qui se vendent toujours, à Timbouctou, avec 40 à 50 pour cent de bénéfice. Comme ce commerce d'échange est très-lucratif pour elles, les maisons de commerce des états des côtes entretiennent à Timbouctou des agens et des facteurs qui négocient leurs affaires et reçoivent leurs envois et leurs commandes.

Outre ceux que nous avons déjà nommés, voici encore les objets d'exportation les plus importants; des *dents d'éléphants*; du *korkidau* ou cornes de rhinocéros, que les mahométans estiment à très-haut prix et dont ils font des manches pour leurs poignards et toutes leurs armes; des plumes d'autruches, les plus belles du monde; du *b'core Soudan* ou gomme du Soudan, encens très-recherché; du *gouza Saharavie*, ou graine du Sahara, appelée vulgairement graine de paradis; du copal, del'*assa-fetida*, de l'ébène, du bois de sandal, de l'indigo et de la gomme du Sénégal. Toutes ces marchandises sont transportées sur les vaisseaux du désert aux bazars situés sur le bord du Sahara et aux ports des Maures, d'où elles arrivent enfin aux Européens. Elles passent ainsi, avant de leur parvenir, par quatre ou cinq mains, après avoir procuré à chacun de ceux qui les ont tenues un bénéfice de 20 à 50 pour cent; le marchand qui a chargé la caravane a déjà gagné, pour les diffi-

(1) Jackson's Account of Morocco, p. 290.

(2) Mungo-Park, Journal, p. 150.

(3) Adams Narrative, p. 478.

(1) Jackson's Account of Morocco, p. 190.

cultés du transport 80 à 60 pour cent. En les transportant directement à un port de la compagnie du Soudan, les marchandises arriveraient, de première main et presque sans payer d'impôt, aux vaisseaux européens. Les Anglais auraient des agents à Timbouctou qui achèteraient directement les marchandises et feraient leurs échanges; leurs caravanes prendraient la route proposée qui n'est que de 200 milles géographiques au lieu de 500, et elles abrégeraient ainsi un tiers de la distance. A cet exposé fidèle de ce que nous avons pu savoir du commerce du Soudan, nous ajouterons, pour plus grand éclaircissement, le tarif du prix des marchandises du bazar de Sansanding, si voisin de celui de Timbouctou; ce tarif très-important pour le commerce, a été recueilli par Mungo-Park, dans son second voyage.

1^{re} REMARQUE.

Prix des marchandises à Sansanding; comparaison du prix de l'or avec le prix de l'argent dans le Soudan.

Mungo-Park, avant de s'embarquer sur le Niger, à Marabout (1), échangea une partie de ses marchandises contre des cauris, qui devaient lui servir de petite monnaie dans son expédition sur le Joliba. Il vendit plusieurs colliers de coraux, et reçut, pour chaque grain, 60 de ces coquilles; chaque grain de ses colliers de verre bleu valait 100 cauris. Mungo-Park fut étonné que, dans ces pays, où le cent ordinaire est le nombre usité pour la plupart des calculs, on se serve, pour les cauris, du *petit cent* = 80 ou 4×20 , suivant le vrai système arithmétique africain.

Arrivé à Sansanding, Mungo-Park fut obligé d'aliéner une partie de ses effets pour se procurer des provisions et d'autres objets indispensables à son voyage. Voici les prix des marchandises qu'il mit en vente (2) : ses coraux furent payés de même qu'à Marrabout; un mousquet se vendit 6 à 7,000 cauris; un bon fusil, 8,000; une pierre à fusil, 40; une bouteille de poudre, 3,000; un petit sabre, 1,500 à 2,000; l'ambre n° 1, 1,000; n° 2, 800; n° 3, 400 cauris; une pièce d'étoffe bleue des Indes (*baft*), 20,000; une pièce de drap écarlate, de dix palmes, 20,000; et un dollar d'argent, 6 à 12,000 cauris.

Voici, d'un autre côté, le prix des productions africaines : un *mincalli* d'or, de la valeur de 12 *schill.* 6 pences sterling, se payait 3,000 cauris; cinq *mincalli* valaient 3 *liv. sterl.* 3 pences; une

très-grande dent d'éléphant était payée jusqu'à 10,000; une moyenne, 7,000; une petite, 3 et 4,000 cauris; un esclave mâle de première valeur, 40,000; une femme de première valeur, de 80 à 100,000; une jeune fille, 40,000 cauris; un cheval valait de 2 à 10 esclaves; une vache grasse, 13,000 cauris; un âne, 17,000; un mouton, 3 à 4,000.

Nous ajoutons encore à ce tarif les observations suivantes (1) : suivant Mungo-Park, un mincalli d'or pèse = 80 grains = $\frac{1}{6}$ d'onze, ce qui s'accorde parfaitement avec le prix du mincalli à 12 sh. 6 d. sterl. D'après ce calcul, on pourrait dire : 20 cauris = 1 pence, 240 = 1 sh., et 4,800 = 1 liv. sterl. Le mousquet ordinaire de Birmingham, où il coûte 10 sh. 6 pences, vaudrait, d'après le nombre de cauris qu'on en donne à Sansanding, 1 liv. 5 à 9 sh., et un bon fusil 1 liv. $\frac{1}{2}$ et au delà. Les sabres et autres marchandises ont à proportion la même valeur, et rapporteraient un bénéfice de cent pour cent; mais le commerce le plus lucratif serait celui des étoffes indiennes.

De toutes les marchandises africaines, l'ivoire est le meilleur marché; il ne coûterait que 1/10 de ce qu'il vaut en Angleterre. Les chevaux étaient très-chers à Sansanding, sans doute parce qu'on les y amène de très-loin. On est étonné de voir que les femmes esclaves coûtent si cher à proportion des hommes. En général, le prix des esclaves des deux sexes est plus élevé qu'on ne devrait s'y attendre, puisque l'homme que l'on paie à Sansanding 8 liv. st. 6 sh., ne vaut que 10 liv. st., sur la côte atlantique. Pour retirer de ses marchandises les frais de son voyage et quelque bénéfice en sus, Mungo-Park aurait dû les vendre le double plus cher; mais, voyant qu'il n'avait pas de temps à perdre, il s'en défist à tout prix. Le seul article d'exportation dont il eût pu tirer un bénéfice considérable, était l'ivoire. Peut-être eût-il aussi été avantageux pour lui d'acheter de la poudre d'or; il aurait tiré, de la plupart des articles, cent pour cent, et, de quelques-uns, cent quatre-vingts pour cent de bénéfice. On a reproché à Mungo-Park d'avoir perdu le commerce pour ses successeurs; mais Mungo-Park n'était pas marchand, et ce n'était pas la soif de l'or qui l'avait conduit dans le Soudan. Le Soudan est riche en or, mais il manque d'argent; la différence dans le prix de ces métaux n'est pas très-grande. En admettant la valeur d'un dollar = 9,000 cauris, le prix de l'or, au marché de Sansanding, est à l'argent comme 1 à 1 $\frac{1}{2}$; tandis qu'en Europe l'or est à l'argent comme 1 à 15. Il est naturel que l'argent, dont la nature a très-peu pourvu l'Afrique, ait plus de prix dans cette partie du monde que partout ailleurs. L'im-

(1) Mungo-Park, Journal, p. 140.

(2) Mungo-Park Journal, p. 150.

(1) *Idem* au Journal de Mungo-Park, p. 111.

portation de ce métal pourrait offrir aux Européens des chances de commerce très-favorables. Dans le siècle dernier, le prix de l'or, en Chine, était à l'argent comme 1 à 10 ou 12; de là, le commerce de l'argent, qui, pendant longtemps, fut si lucratif pour les Européens. A la fin cependant l'équilibre s'établit entre la valeur réelle de ces métaux. La même chose ne peut manquer d'avoir lieu plus tard en Afrique, où le prix de l'or est maintenant partout uniforme; celui de l'argent, au contraire, très-inconstant, à cause de sa rareté et du peu d'usage qu'on en fait.

Les prix des marchandises à Timbouctou, nous sont entièrement inconnus; nous ne possédons que les données suivantes (1): 24 *nouath* de poudre d'or = 1 *mizan*; 5 et 9/10 de *mizan* = 1 once espagnol ou un doublon d'or; 20 *mizan* d'or valent, à Timbouctou, 1 *plattilia*; 30 *mizan*, une pièce de toile irlandaise de vingt cinq aunes, et 40 *mizan*, un pain de sucre du poids d'un quintal.

2^e REMARQUE.

Progrès du commerce du Soudan avec la Grande-Bretagne depuis l'abolition de la traite des nègres.

L'importance commerciale du Soudan se remarque facilement dès qu'on jette un coup d'œil sur le commerce que les Anglais font avec ses habitants sur la côte septentrionale de la Sénégambie, sur la côte d'Or et Sierra-Leona. L'aperçu que nous allons exposer mérite d'autant plus d'attirer notre attention, que, depuis l'abolition de la traite des nègres, et malgré les sinistres prophéties de plusieurs personnes qui croyaient voir dans cet acte d'humanité la ruine de leurs relations commerciales avec l'Afrique, le commerce a, au contraire, fait d'immenses progrès dans ces contrées autrefois presque inaccessibles aux Européens. La liberté des personnes et de la propriété, qui remplacèrent l'exercice d'un trafic honteux pour l'humanité, ont augmenté partout le bien-être des peuples nègres, et, par là même, donné plus de sûreté au commerce.

Nous nous en rapportons, pour ce qui suit, à un acte authentique publié dans le dernier voyage de Mungo-Park (2).

Depuis l'abolition de la traite des nègres, le commerce de la Grande-Bretagne avec l'Afrique a considérablement augmenté. Vingt ans avant l'année 1787, la valeur totale des marchandises importées d'Afrique en Angleterre se montait, suivant les tarifs d'impôt, annuellement à 72,000

liv. sterl., y compris le commerce des ports de la Méditerranée.

Pendant les cinq années, de 1783 à 1787, les Anglais exportèrent annuellement d'Afrique pour la valeur de 90,500 liv. st. En déduisant de cette somme les marchandises qui viennent du Maroc et des pays voisins, il reste une valeur de 70,000 liv. st. pour toutes les marchandises exportées de l'Afrique occidentale, c'est-à-dire de toutes les côtes, depuis le cap Blanco (21° lat. nord) jusqu'au cap Negro (10° lat. sud), espace de 900 milles géographiques ou 4,500 milles anglais.

La valeur moyenne des marchandises exportées annuellement d'Angleterre sur les côtes d'Afrique, pendant les mêmes années, se monte à la somme de 50,000 liv. st. à peu près.

Nous ne possédons malheureusement pas de tableau authentique de l'exportation ni de l'importation, pendant les années de 1788 à 1801, qui précéderent immédiatement l'abolition de la traite des nègres; cependant, il est probable que la valeur des marchandises exportées et importées n'était pas plus considérable que les années précédentes. Plus tard, les tarifs d'impôts manquent entièrement; mais le comité d'Afrique a remédié à cet inconvénient, en donnant, par ordre du gouvernement, un extrait authentique des registres de la douane. En voici le résumé.

Marchandises exportées d'Afrique en Angleterre.

En 1808, pour	374,308 liv. st.	} Outre la poudre d'or, qui n'est pas soumise au tarif.
1809,	393,926	
1810,	535,577	

Marchandises importées d'Angleterre en Afrique.

En 1808, pour	820,104 liv. st.
1809,	978,872
1810,	993,911.

D'après ce tableau, la valeur des marchandises importées en Afrique est bien plus considérable que celle des marchandises exportées de cette partie du monde; c'est que la piraterie qui, pendant ces années, désola le commerce, prit plus d'un tiers des vaisseaux venant d'Afrique; une autre partie des marchandises africaines fut transportée en Angleterre par les contrebandiers et les marchands d'esclaves. Mais la valeur des marchandises exportées d'Angleterre suffit pour constater d'une manière évidente les progrès du commerce depuis l'abolition de la traite des nègres.

Les observations faites sur le commerce de la côte d'Or ont donné le même résultat. Avant l'abolition de la traite des nègres, la côte d'Or, qui comprend une étendue de 50 milles géographiques (1/20 de toute la côte occidentale, depuis le cap Blanco jusqu'au cap Negro), exportait en Angleterre 20 tonneaux d'ivoire, de la valeur de 7,500

(1) Jackson's Account of Morocco, p. 206.

(2) Mungo-Park, Journal, Appendix, n° VI, p. CXXVI CXXIX.

liv. st., et à peu près 1,000 onces de poudre d'or, de la valeur de 4,000 liv. st.; ce qui fait en tout 11,500 liv. st. Depuis lors, le commerce anglais a considérablement augmenté sur cette côte. La valeur des articles exportés d'Afrique en Angleterre se montait déjà, il y a dix ans, à la somme de 120,000 — 180,000 l. st. (l'on exportait même jusqu'à 30,000 onces d'or). Par conséquent, les marchandises importées de la côte d'Or en Angleterre se montent seules au double de celles qu'importait toute la côte occidentale d'Afrique avant l'abolition du commerce d'esclaves.

Nous observons la même chose à l'égard du commerce de Sierra-Leona. En 1812, au mois de mai, il fut construit, dans cette colonie, une maison de douane dont les registres vont jusqu'au mois de mai 1814. La valeur des marchandises importées, sur lesquelles on prélevait seules un impôt, se montait à 105,080 liv. st., non compris celles qui s'adressaient aux premiers besoins de la vie; de sorte qu'on peut admettre une somme totale de 140,000 liv. st., ou 70,000 par an. Les marchandises exportées se montaient, pendant les mêmes années, à 91,539 ou 45,000 liv. par an. Donc, l'exportation et l'importation de cette seule station étaient aussi considérables que tout le commerce de la côte occidentale d'Afrique avant l'abolition de l'esclavage.

Ces progrès si rapides sont assurément d'une haute importance. Dans un pays où il n'y a pas de garantie personnelle, et où la propriété n'est pas assurée, les marchandises ne peuvent trouver aucun débit, le commerce ne peut exister. Il en était ainsi avant 1808, lorsque les gouvernements d'Angleterre et de l'Amérique du nord abolirent le commerce d'esclaves, et que, pour la France et la Hollande, il fut anéanti par la guerre. Les Portugais, se voyant, trois ans plus tard, réduits, pour tout débouché, à leurs propres colonies, il ne restait que les Espagnols; sauf le commerce que les marchands d'esclaves font furtivement à l'abri de ce pavillon, celui des Espagnols n'est pas très-considérable. Nous voyons ainsi que, malgré que ce honteux trafic n'ait été que partiellement aboli, le commerce s'est néanmoins considérablement élevé en peu de temps. La colonie française du Sénégal a fait des progrès si remarquables, que bientôt elle pourra fournir toutes les denrées coloniales des Indes occidentales pour la moitié du prix (1). De cette manière, elle sera en état de pourvoir de ses productions non-seulement les marchés d'Europe, mais aussi ceux du Soudan; ce qui, nous l'espérons, nous mettra de plus en plus en rapport avec le centre de l'Afrique.

4. *Royaume de Houssa, noms du Niger. — Les Felletas, conquérans de Kaschna, ou le peuple des Poules.*

Nous ne savons pas encore maintenant jusqu'où s'étend le domaine du Timbouctou. Une relation postérieure et très-étonnante nous assure qu'il se prolonge à l'est (1) jusqu'au *Bahar-Soudan* ou lac du Soudan, dont on ne peut apercevoir le bord opposé. Au delà commence la terre des blancs sur la rive orientale; les Arabes les appellent *N'sarrath*, Nazaréens, c'est-à-dire chrétiens. De ce Bahar-Soudan coule le Nil-el-Abid.

Kabra est, depuis le commencement du seizième siècle (2), le port du Timbouctou; on s'y embarque pour aller à l'ouest à Jinnie, et à l'est à Malli; c'est plutôt un magasin, une station (3) pour décharger les vaisseaux, qu'une ville. Dans la saison de la sécheresse on peut y passer le fleuve à dos de chameau; mais lorsqu'il est grossi par les pluies, il doit être très-dangereux; Mohammed lui donne une portée de fusil de largeur.

Ni les indigènes ni les étrangers ne donnent, ici au fleuve le nom du Niger. Ce nom est complètement inconnu (4) dans toute l'Afrique; aucun peuple indigène n'en comprend la signification, et il devra être entièrement banni des cartes quand nous connaissons bien ce grand fleuve. Il a été introduit dans les géographies par Leo Africanus et Edrisi, qui ont voulu s'accorder avec les Européens, et surtout avec Plin et Ptolémée.

Mungo-Park l'entendit nommer dans le pays, le *Joliba*; ce nom n'est pas, selon Jackson (5), un composé des mots *Joli* et *ba*, comme on pourrait le croire, puisque *ba* signifie fleuve, dans le pays des Mandingos. C'est le même nom qu'on lui donne encore à Kaschna (6), *Goulbi*, *Gulbi*, d'après une orthographe différente. Le compagnon d'Hadji-Talub (7) le nomme *Dan*, près de Timbouctou; Al Macrisi l'appelle *Dema-Dem* (8); mais, suivant Mohammed, son nom

(1) Jackson's Acc. of Morocco, p. 297.

(2) Leo Afric., l. vii, fol. 251.

(3) Capt. Lyon's Narrat. of Trav., p. 350.

(4) Jackson's Acc. of Timb., p. 191.

(5) Jackson's Acc. of Timb., p. 479.

(6) Hadji-Hamet, dans Ritchie, p. 231.

(7) Hadji-Talub, p. 134.

(8) Langlès, Not. dans Hornemann, Voyage, II, p. 238.

(1) Jackson's Acc. of Timbouctou, p. 229.

est *Issa* (1), dans la langue du pays; d'Anville et d'anciens auteurs l'ont déjà désigné sous cette appellation. Les géographes arabes, par exemple *Ebn Batuta*, lui donnent le nom de Nil, et le croient, encore aujourd'hui (2), identique au Nil de l'Égypte. Le nom de *Nil* n'est pas une appellation commune à tous les fleuves en Afrique, il ne désigne que ces deux fleuves, à l'exclusion de tous les autres (3). Pour le distinguer du fleuve égyptien, les Arabes l'appellent *Nil-as-Soudan* (4), c'est-à-dire le Nil du Soudan (*as* est l'article; ils donnent à l'autre le nom de *Nil-Massr*, c'est-à-dire Nil égyptien. Comme le fleuve du Soudan passe pour le plus grand des deux, les Arabes l'appellent encore *Nil-el-Kabir* (Nil-el-Kebir), c'est-à-dire le grand Nil, et Shabini le désigne ainsi dans le voyage qu'il fit sur ses eaux de Kabra à Houssa, seule expédition sur laquelle nous possédions d'exactes données. Les documents postérieurs d'Hornemann, Beaufoy, Lucas, Jackson, Park et d'autres, sont très-incomplets en comparaison de celui-ci.

Shabini descendit le Joliba, à partir du Timbouctou, sur une grande barque qui avait un mât, une voile et des rames. Il appelle *Moush-gritia* (5) le lieu où il s'embarqua. L'eau du fleuve était rougeâtre et bonne à boire; chaque soir il mettait son navire en panne, et arriva ainsi, en huit à dix jours à Houssa. Le courant du fleuve n'est pas très-violent, car avec un bon vent on retourne aussi promptement de Houssa qu'on y est venu; dans le calme, on avance à l'aide des rames. Shabini vit passer, pendant sa navigation, plus de barques qu'on n'en rencontre sur le Nil égyptien entre Rosette et le Caire. Ces barques ressemblent à celles de Tetuan et de Tangier, seulement elles sont plus grandes et leur construction absolument la même que celle des vaisseaux de la Barbarie; on les calfeutre, au lieu de goudron, avec une espèce de terre rouge. Le voyage de Timbouctou à Houssa dure cinq jours par terre, mais il est plus coûteux que le transport par eau, et c'est pourquoi on ne prend presque jamais cette route. Shabini aborda au port de Houssa; la ville en est située à une distance de 12 lieues, ou une journée et demie de marche, au nord. On y transporte les

marchandises sur des ânes et des chèvres, et non sur des chameaux. Les nègres indigènes n'aiment pas cet animal: « C'est le chameau, disent-ils, qui nous emmène en esclavage. »

Le Nil-el-Kabir est plus large (1) ici que près de Jinnie, et il ressemble au Nil de l'Égypte; ses rives sont couvertes de roseaux et très-basses, de sorte qu'au temps des hautes eaux elles sont au loin inondées par le fleuve. Au mois d'août, époque qui s'accorde parfaitement avec les observations de Mungo-Park, à Yamina, et avec celles d'Edrisi, ses eaux ont atteint leur plus grande hauteur. L'inondation dure dix jours; c'est d'elle que dépend la plus ou moins grande abondance de la moisson de riz dans ces contrées; et quand le fleuve est gros, les sources du pays ont, comme près du Nil, une eau excellente, ce qui vient naturellement de la pression latérale du fleuve. Tous les habitants s'accordent à dire que ce Nil porte ses eaux à une grande mer salée ou à l'Océan; mais il ne reçoit lui-même aucun affluent.

Nous avons dit plus haut ce que nous avons appris après la mort de Mungo-Park à Boussa, de sa navigation dans ces parages. Shabini ne parle pas de ces dangereux rapides, qui, probablement, ont causé la mort de l'illustre voyageur.

Le pays qui s'étend sur les bords du fleuve est une contrée bien cultivée, couverte de villages dont les habitants reçoivent l'étranger avec beaucoup d'hospitalité. Ils cèdent leur propre tente au voyageur, et vont habiter, pendant son séjour, dans celle de leur voisin.

La ville de *Houssa* (2), dont on a mis en doute l'existence, est située à l'est-sud-est de Timbouctou; et elle est beaucoup plus grande que cette ville; Shabini, qui y vécut deux ans, ne l'avait pas parcourue en entier; selon lui, le Caire n'est qu'un tiers plus grand que Houssa. Cette ville n'a pas de muraille, ses rues sont irrégulières, comme celles de Fez et de Maroc; les maisons ressemblent à celles de Timbouctou, elles sont peintes en noir et couvertes de toits plats; la citadelle, ou le palais, a plus de deux lieues de tour, avec un grand nombre de portes, toutes gardées par des sentinelles.

La royauté y est élective; le roi choisit lui-même, sans avoir égard au rang, le conseil des sages, composé de plusieurs centaines de membres; il exerce un pouvoir despotique. La con-

(1) Mohammed, dans Ritchie, p. 231.

(2) Ibid.

(3) Jackson's Acc. of Timb., p. 507.

(4) Ibid., p. 487.

(5) Shabini, p. 37.

(1) Shabini, p. 39.

(2) Ibid., p. 41.

stitution politique de Houssa s'accorde, d'ailleurs, en un grand nombre de points, avec celle de Timbouctou. Il y a des juges particuliers pour décider les contestations qui s'élèvent sur les propriétés, sur leur étendue, leur situation et leurs limites. Comme dans l'antique Égypte, tout ce qui se rapporte à la propriété des terres est décrit soigneusement dans la langue du pays (1); leur écriture diffère entièrement de l'arabe. Ils écrivent de droite à gauche, comme à Timbouctou; mais Shabini n'y put jamais rien comprendre (c'est peut-être un des restes de l'ancienne langue punique ou carthaginoise, dont l'évêque Munter a retrouvé des traces jusque chez les nègres de la Côte-d'Or) (2). Peut-être que les Romains, en suivant ces traces, et à l'aide des itinéraires des Carthaginois, pénétrèrent, sous la conduite de Cornélius Balbus, par Gadames, Fezzan, Tabou, jusqu'à Kaschna, et c'est de là, sans doute, que Pline aurait puisé ce qu'il sait du Niger : « *Nigri fluvio eadem natura quæ Nilo* » (3).

Les habitants de Houssa sont très-grands et ressemblent beaucoup à ceux de Timbouctou; lorsque le sort les amène comme esclaves dans le pays des Arabes (4), ils se distinguent de leurs autres compagnons d'infortune par un extérieur plein de noblesse et de franchise, par leur activité, leur intelligence et par toutes les autres qualités de l'esprit. Leur nez est moins proéminent que chez les autres nègres; leurs yeux sont noirs, expressifs. Le roi de Houssa est un nègre; ses revenus se composent d'un impôt de deux pour cent qu'il lève sur toutes les productions du pays. Les marchands étrangers ne paient aucun tribut; les habitants de Houssa croient que, loin d'exiger d'eux des impôts, on devrait plutôt leur accorder des avantages. Le roi peut mettre sur pied une armée de 70,000 hommes de cavalerie et de 100,000 hommes d'infanterie. Les troupes sont armées de mousquets fabriqués dans le pays. Les habitants de Houssa, comme ceux de l'occident du Niger, sont superstitieux; ils croient à la magie, et surtout aux possédés.

Le commerce est le même que celui de Timbouctou; on y rencontre beaucoup de courtiers

et de marchands de Timbou (de la terrasse de Foulahs à l'ouest), de Bornou, Moschou(?) et de l'Inde(?). Ils tirent leurs étoffes de coton de *Ben gala* (du Bengale) (?).

L'ivoire, le tibbar ou la poudre d'or et les esclaves sont les principales denrées du pays.

On trouve le tibbar dans le sable; à 5 ou milles géogr. (16 miles) de la ville. On ne voit pas ici de montagnes, mais seulement de grandes plaines unies, couvertes d'une terre d'un brun foncé. Comme sur la Gambie supérieure, il est permis à chacun d'y aller chercher de l'or. On apporte la terre qui contient l'or sur des charreaux que l'on recouvre de cuir pour les garantir des morsures des serpents. On remet ensuite cette terre à des gens qui, pour un petit salaire, la lavent, et en retirent ainsi le précieux métal. Il y a beaucoup d'esclaves à Houssa, et on en fait un grand trafic. Le roi ne peut réduire aucun de ses sujets en esclavage; on amène les esclaves à Houssa de Bornou, Bambarra, Jinnie, du pays des Fils-des-Chiens (*Beni-Killed*), et de celui des Fils-des-Hommes-Nus (*Beni-Ari*). La plupart sont des prisonniers faits à la guerre, des malheureux enlevés sur les routes ou des enfants volés; quoique ce crime soit sévèrement défendu par les lois, le vol des enfants est très-fréquent. Selon Shabini, le royaume de Houssa doit s'étendre au delà de Timbouctou, et ses domaines sont, sans doute, très-vastes sur la rive méridionale du Nil-el-Kabir; cet auteur lui suppose vingt-cinq journées d'étendue. Les deux royaumes de Timbouctou et d'Afnou lui sont soumis, et aucun de leurs habitants n'est réduit à l'esclavage; Shabini nomme encore près d'Afnou le royaume de *Darfnit*; les contrées qui avoisinent le Houssa sont: Bambarra, Timbou, Moschou, Jinnie, qui toutes sont habitées par des nègres (1).

A l'est de Houssa, est situé le grand royaume de Kaschna. Les marchands maures, qui ont parcouru toutes les autres parties de l'Afrique centrale, ne savent rien des contrées situées à l'est de Timbouctou et de Houssa. Nous n'avons sur ce pays que quelques traditions vagues et confuses venues du Maghreb, et recueillies par Ritchie et Burckhardt (2).

Parmi les tribus nègres de l'Afrique centrale, où les auteurs arabes plaçaient autrefois de grands

(1) Shabini, p. 43.

(2) Hebraische Namen auf der Goldküste in Fundgruben des Orients. IV, b. 3^e cah.

(3) Pline, Hist. nat., V, c. 5-9; et Rennell, Appendix à Mungo-Park Trav., p. xvi.

(4) Jackson's Acc. of Morocco, p. 292.

(1) Voy. NOTE QUATRIÈME à la fin du volume.

(2) Hadji-Bamet, dans Ritchie, p. 231-234. — Burckhardt, Trav., App. Nr. 11, p. 436, et Nr. 1, p. 477.

royaumes civilisés, semblables à ceux de Houssa et de Timbouctou, on distingue surtout la grande race des *Fellela* : les tribus de ce peuple qui habitent dans le voisinage du Bornou se disent mahométans ; les autres hordes sont demeurées idolâtres. Ces *Fellela* semblent avoir acquis, depuis un certain temps, une grande puissance dans tout le Soudan ; et, comme les Nuba et les Galla, leurs voisins de l'est, ils se sont répandus à travers le centre du continent. Burckhardt vit à la Mecque, un *Fellela* qui y était venu en pèlerinage, et qui lui dit avoir sa tente à Timbouctou. Ce sont des hordes de cavaliers qui combattent avec l'arc et la flèche ; leurs arcs sont de fer et très-courts ; ils empoisonnent leurs flèches, de sorte que la blessure la plus légère apporte la mort ; ils ont pour eux un contre-poison. Ils viennent probablement du plateau montagneux, où les chevaux se trouvent en grande quantité, comme dans le Habesch et le Bornou (1), tandis qu'ils sont très-rare dans les basses-terres brûlantes du Soudan.

Ces *Fellela* ont conquis et ravagé le Bornou et le Kaschna (*Cassina*, *Casena*, un des quinze royaumes nègres de Leo Africanus). Ils ont détruit Kaschna, il y a environ trente ans, et tous les pays voisins sont aujourd'hui, selon Hadji-Hamet, natif de Bornou, au pouvoir de Bello, chef des *Fellela*, fils de Hatman-Danfodio, qui, Bonaparte africain, soumit par les armes toute cette partie de l'Afrique centrale. La résidence de Bello est maintenant à Kaschna. Peut-être cet homme athlétique, mentionné plus haut (p. 182), qui, venu de Cassina (2), couvert d'amulettes d'or et d'argent, servait comme mahométan dans l'armée du roi des Ashantis contre les Fantis, est-il un des princes fugitifs de Kaschna qui trouva, avec son parti, accueil et protection à la cour de Koumassié. Cette supposition nous expliquerait bien des documents que les Anglais obtinrent, dans la résidence des Ashantis, sur l'Afrique centrale, et que Bowdich nous a fait connaître : nous aurions ainsi la cause de la liaison étroite de cet état avec le parti opprimé du Soudan qui a frayé la route à travers l'Afrique centrale. Nous ne possédons pas encore aujourd'hui des données exactes sur ces *Fellela*, mais nous supposons qu'ils ont une commune origine avec les *Foulah*, *Phelleta*,

Phalatiya, que nous avons cités plus haut (1). Ils descendent du haut pays de montagnes qui serait leur commune patrie ; mais peut-être n'est-ce pas encore leur séjour primitif ; il est possible que, repoussés antérieurement du nord de la Garamantie et de la Gétulie, ils aient trouvé dans les montagnes un accueil hospitalier et qu'ils s'y soient ensuite établis. Cette race doit former la principale masse de peuples de la Haute-Afrique centrale.

Un grand nombre de traditions bizarres sont répandues sur eux, comme étant ennemis des Mahométans du Soudan ; nous rangeons parmi elles la relation suivante, tirée du récit des Maures : Entre Timbouctou et Kaschna, dans le pays appelé *Beb-Houssa*, c'est-à-dire porte du Houssa (peut-être est-ce le défilé, sur le Niger près de Boussa, où périt Mungo-Park ?), vit un peuple parlant une langue qui lui est propre (2) ; les Arabes la comparent à l'anglais, à cause du sifflement des mots dont le son ressemble à la voix des oiseaux. Ce peuple monte à cheval sur des selles, comme les Anglais ; il porte des éperons, des turbans, ne se bat qu'en combat singulier et s'adonne à la magie, etc. Ces *Fellela*, *Foulah*, *Folgiens*, dont les hordes de cavaliers ont donné lieu à ces contes, sont peut-être le même peuple qui attaqua la barque de Mungo-Park, sur le Niger, avec des lances et des flèches, et qu'Amadi Fatuma et Isaaco appelèrent *Poules* (3). Suivant le récit d'Isaaco, le roi de Ségo, à la nouvelle du malheur de Mungo-Park, déclara la guerre aux Poules (4), ses ennemis naturels, sous prétexte de venger la mort du blanc. Mais, après quatre mois de combats, il fut forcé de céder à leur puissance et de se retirer dans le Bambarra. C'est probablement le peuple dont Mungo-Park fait la description dans sa dernière lettre à Jos. Bank. Ils ressemblent aux Maures par leur couleur, et il les nomme *Sourka*, *Mahinga*, *Towarik*. C'est pour se mettre à l'abri de leurs flèches qu'il éleva une tente sur son bateau.

Mollien nous communique les observations suivantes sur ces Poules ou *Phelleta* qui se sont répandus successivement à travers tout le centre de l'Afrique. Il les avait souvent rencontrés sur le Sénégal, la Gambie et le Rio-Grande. Ces do-

(1) Voy. vol. I, p. 458.

(2) Jackson's Account of Morocco, p. 308.

(3) Mungo-Park, Journal, p. 209.

(4) Ibid., p. 216.

(1) Shérif [Ohamme], dans Proceedings, I, p. 132.

(2) Bowdich Mission, p. 153.

cumens sont précieux et contiennent des données importantes sur l'histoire de ce peuple, dont l'origine nous est encore inconnue.

Les *Poules* ou *Foulahs* de Timbo sont en commerce continu avec Ségo et Timbouctou. Ils ont encore des relations avec d'autres contrées du centre de l'Afrique qui sont presque inconnues aux autres marchands (1). Nous avons déjà vu plus haut que, comme les habitants de Timbouctou, ils ont le privilège de n'être pas réduits à l'esclavage; ils y jouissent d'une grande considération et ont été autrefois alliés avec les Mandingos. La ressemblance du nom des deux villes, Timbouet Timbouctou n'indiquerait-elle pas une origine commune? Les habitants de Bondou sont aussi des Poules, selon Mollien. Durand (2) prétend même que cette contrée et le petit pays montagneux de *Foulah-Dou*, sur le Sénégal inférieur, sont leur patrie primitive; mais Rennell (3) rejette, avec raison, cette supposition, car ils se sont répandus en trop grand nombre à travers l'Afrique centrale pour être descendus d'un si petit pays d'alpes.

On ne peut, dit Mollien (4), rien préciser de certain sur leur origine; suivant une tradition, ils auraient autrefois dressé leurs tentes dans les contrées fertiles du nord de l'Afrique, dans l'ancienne Numidie, et les Joloffes auraient habité tout près d'eux. L'arrivée des Sarrasins aurait refoulé ces deux peuples avec leurs troupes de chameaux et de chevaux jusque sur les rives méridionales du Sénégal et au sud-est. Ils se seraient retirés ainsi jusqu'au Niger et même au delà. Ils auraient ensuite repoussé, à leur tour, d'autres peuples, entre autres les Serrères, et fondé les royaumes de *Baol* et de *Sin*. (De là peut-être le *Bala* des Carthaginois et le *Jin* des Asiatiques? Ces deux mots nous rappellent l'idée du culte du soleil et des génies dans les noms les plus anciens de Jinnie, Jin-Bala, Zimbala, etc.) Les Maures les ayant suivis plus tard forcèrent les Poules qui s'étaient établis sur le Sénégal à embrasser l'islamisme et à leur payer un tribut de millet. Les Poules ne sont restés indépendans que dans les pays de montagnes; entre les grands fleuves, ils se sont séparés peu à peu en un grand nombre de petits groupes; ils ont même entièrement disparu comme

peuple, et se sont confondus avec les nègres; ou s'ils existent encore, ils sont tombés dans un état de dégénération complète; ce sont des pasteurs errans qui nourrissent la plus grande haine contre tous les mahométans. A cette race appartiennent aussi les Laodés (1), peuple semblable aux Bohémiens de l'Europe; dispersé au milieu des Joloffes, il va errant toujours, sans propriétés et sans terres. Des ânes, de l'argent et quelques ustensiles, voilà tout ce qu'il possède. Les Laodés sont idolâtres, ils parlent la langue des Poules, prédisent l'avenir et savent faire quelques vases de bois; ils sont malpropres et habitent dans les lieux couverts d'épaisses broussailles.

Un fait qui semble confirmer cette émigration des Poules, du nord ou probablement du nord-est, est la différence de leur race de celle des nègres. Leur mélange avec eux depuis qu'ils eurent conquis les contrées des nègres et depuis les guerres du seizième siècle, n'a pu encore effacer cette séparation primitive. Mollien en fait la même description que nous en avons donnée nous-mêmes. Leur peau est cuivrée et non pas noire; ils n'ont pas la physionomie des nègres, et elle se rapproche plus de celle des Européens; leurs cheveux sont longs et bouclés et non pas courts et laineux. Leur caractère national se distingue avantageusement de celui des nègres; même les plus pauvres d'entre eux ne se trahissent jamais, ils ne vendent jamais comme esclaves, ou eux-mêmes ou des membres de leur famille. Ils possèdent encore plusieurs arts qui doivent remonter probablement à une tradition antique: ils savent travailler le fer, le cuivre et tisser des étoffes. Mollien apprit encore sur le Rio-Grande que ces Poules ont pénétré aussi dans les contrées les plus orientales du Soudan; ils doivent posséder aujourd'hui le royaume de *Massina*, au nord du Bambarra et à l'ouest du lac Dabbie, ainsi que plusieurs contrées à l'est du Timbouctou, comme *Kassoun*, *Ouasselon*, *Sangarari*, *Bondou* et *Fotaw-d'Iallon*; mais ils se sont mêlés presque partout avec les nègres, et leur race s'est rarement conservée pure. Les Poules à la peau cuivrée, quoique d'un sang plus pur, sont regardés aujourd'hui par les Poules à la peau noire, c'est-à-dire par ceux qui se sont mêlés aux nègres, comme d'une race inférieure et par conséquent méprisés. Nous supposons toutefois qu'ils ont la même conformation physique, car, si on les compare aux nègres du sud et aux races du nord à la peau

(1) Voyage de Mollien.

(2) Durand, Voyage, II, p. 134.

(3) Rennell, App. Kungo-Park, Trav., p. LXXXVIII.

(4) Voyage de Mollien.

(1) Voyage de Mollien, p. 24.

noire, ils forment l'anneau intermédiaire entre les habitants de Bornou, les Touricks, les Abissins et les Somaulis (1).

5. Caravane de Sidi-Hamet à Wassenah près du grand fleuve de Timbouctou.

(Fragment.)

Les relations de témoins oculaires auxquels on peut ajouter foi ne contiennent plus, à l'est du pays de Houssa que nous venons d'étudier, de données exactes et précises résultant de l'observation même des faits. On dit seulement, en général et sans rien déterminer, que, plus à l'est encore, sont situés tels villages, tels royaumes, tels fleuves et tels lacs. Ainsi, au point où nous sommes arrivés, commence maintenant le champ des hypothèses, la terre inconnue, comme elle commençait pour les Européens il y a quelques dizaines d'années, au Sénégal supérieur et à la Gambie. Nous avons maintenant à combiner les purs énoncés ou les renseignements détaillés qui nous viennent de l'est, avec le petit nombre de oui-dire que nous avons recueillis de l'ouest. Une seule relation complète nous reste à étudier; c'est celle du voyage de Sidi-Hamet à Wassenah, le long du Grand-Fleuve; et, comme nous allons le voir, il ne nous conduit pas à l'est, mais au sud-est. On ne peut le citer que comme un fragment isolé, sans lien avec ce qui l'entoure, et qui trouvera plus tard son explication.

La grande caravane du *Schegar* de Timbouctou était conduite par *Shelban*, frère de Sidi-Hamet, et escortée par le *Schegar* lui-même. Ni l'un ni l'autre n'avaient jamais entendu parler de *Wassenah*. A deux lieues de Timbouctou, elle se dirigea, au sud, vers le Joliba que Sidi-Hamet appelle toujours *Zolibib* (2). De là, on s'avança, pendant six journées de marche, à travers des plaines unies; la caravane avait toujours le fleuve à droite; et, marchant au sud-est, elle arriva à la petite ville de *Bimbinah*, où une montagne repoussait le *Zolibib* encore plus au sud-est. La caravane quitta alors les rives du fleuve et s'engagea, plus au sud, à travers un pays boisé et montagneux, et, après quinze jours de marche, elle rejoignit de nouveau le fleuve.

Les bords étaient habités ici par une peuplade nègre alliée avec le roi de Timbouctou. Elle at-

taqua les voyageurs qui, trop faibles pour faire résistance, cédèrent vingt bœufs à leurs ennemis. Au delà du Grand-Fleuve, on rencontra encore d'autres hordes de nègres armés et deux villes. Sidi-Hamet ne doute pas que ce fleuve ne soit identique avec le Joliba; cependant il pourrait se tromper, puisqu'il en a quitté les bords pendant quinze jours; mais nous n'avons aucun moyen de nous assurer de l'exactitude de son assertion. Il l'appelle toujours le *Zolibib* (1) comme auparavant, et nous dit qu'il coule au sud-est. La caravane longea ses bords pendant trois jours; les rives devenant ensuite très-escarpées, elle eut à graver, pendant six jours, une haute passe de montagne, du haut de laquelle on apercevait, à l'ouest, une grande chaîne. Il aurait été impossible de marcher sur les parois escarpées de la montagne, le long de la rive du fleuve. Lorsqu'on fut descendu des hauteurs, la route ramena près du lit du fleuve qui était tout rempli de rochers, à travers lesquels il précipitait avec violence ses flots bruyants. La route devint ensuite plus commode, et conduisit au sud-est et à l'est. Les douze journées suivantes, on abandonna les montagnes, marchant toujours à la droite du fleuve qui reçoit un grand nombre de larges et profonds affluents. Il était couvert de canots qui le parcouraient dans tous les sens, et l'on voyait s'élever, à l'ouest, de très-hautes montagnes. La caravane fit halte, pendant cinq jours, à un endroit où l'on passe le fleuve. On marcha ensuite quinze jours le long de *Zolibib* avant d'arriver à la ville de *Wassenah*.

La caravane fut accueillie avec hospitalité, et on lui donna pour demeure un quartier entouré de haies et situé dans l'enceinte même de la ville. Elle y séjourna deux mois pour rassembler les esclaves, l'or et l'ivoire qu'elle devait ramener.

La ville de *Wassenah* (2) est située entre de hautes montagnes sur le fleuve qui coule presque directement vers le lac. Il est si large en ce lieu qu'on peut reconnaître à peine ceux qui naviguent sur le côté opposé. Les habitants de Timbouctou l'appelaient *Zolibib*, et ceux de *Wassenah* *Zadi*.

Les murs de la ville construits en pierre, sans ciment ni mortier, ressemblent, quant à la maçonnerie, aux murs que l'on rencontre dans la province marocquienne de *Haha*. Ils sont plus

(1) Voy. NOTE CINQUIÈME, à la fin du volume.

(2) Sidi-Hamet, p. 370.

(1) Sidi-Hamet, p. 370.

(2) Ibid., p. 372.

hauts et plus forts que ceux de Timbouctou, et forment un carré avec une porte sur chaque côté : un jour entier suffit à peine pour en faire le tour. Tout le pays à l'entour est bien cultivé et couvert de champs d'orge, de seigle et de riz ; on y rencontre une espèce d'arbre ressemblant au dattier (sans doute le cocotier), avec des fruits de la grosseur d'une tête d'homme, qui contiennent un jus blanc. Les bœufs, les vaches, les ânes et la volaille étaient en abondance ; mais on n'y trouvait ni chameaux, ni chevaux, ni moutons, ni chèvres. La caravane acheta des habitans beaucoup de seigle, de riz, de froment, de lait et de viande : malheureusement, Sidi-Hamet n'entendait rien à leur langage ; pendant les deux mois (de mars et d'avril) que ce voyageur séjourna à Wassenah, il plut presque toujours. Cette circonstance mérite d'attirer notre attention, attendu que, sur le Congo, les pluies commencent au mois de novembre et durent jusqu'au mois de janvier (1), et de même sur la côte de Guinée.

Suivant l'opinion de Sidi-Hamet, la population de Wassenah est du double plus nombreuse que celle de Timbouctou ; dans toute la contrée, les bords du fleuve sont couverts de villes et de villages. Les habitans ne sont pas musulmans : ils adorent la lune ; ils ne savent pas même écrire ; mais ils sont très-hospitaliers, et aiment beaucoup le chant et la danse. Les habitans se nourrissent en partie de poissons que le fleuve fournit en abondance, ainsi que de crocodiles : les canots dont ils se servent pour naviguer sont des arbres creux, capables de contenir quinze à vingt hommes.

Les voyageurs ne pouvaient jamais entrer plus de vingt à la fois dans la ville ; et, tous les soirs, ils étaient obligés d'en sortir. Le roi habitait un palais quadrangulaire, construit en pierre ; il avait 130 femmes et 1,000 esclaves. Son costume se composait d'une chemise blanche, d'un pantalon couleur orange, garni d'or, de pierres brillantes et de coquillages. Il porte le titre d'*Olibou* (Oleeboo), qui signifie bon sultan, et est toujours monté sur un grand animal, appelé *ilfemont*, dont on emploie les dents, et qui, dit-on, se trouve en quantité dans les contrées inférieures du fleuve (l'éléphant). Le roi est entouré d'une nombreuse garde nègre.

Sidi-Hamet (2) apprit du frère du roi que, dans

peu de jours, il allait descendre le fleuve avec 60 barques et 300 esclaves, se dirigeant d'abord au sud, ensuite à l'ouest, vers une grande eau, où un peuple blanc, qui a de grands vaisseaux avec des canons, achète les esclaves pour des fusils, de la poudre et du tabac, et que, dans trois mois et vingt jours, il reviendraient avec des richesses considérables.

Sidi-Hamet observe en même temps que lui-même avait vu beaucoup de personnes qui avaient fait le même voyage. Lui-même s'en retourna, en trois mois, et par le même chemin, à Timbouctou.

— LE SOUDAN MOYEN ET ORIENTAL.

§ 22.

3^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Bornou, Kaschna, Wangara, Bahar-Soudan. — Distinction entre les fleuves de Timbouctou, de Kaschna, de Bornou et de Wassenah, ou le Niger occidental (Issa, Joliba), le Niger septentrional (Gulbi), le Niger oriental (Tschadi), et le Niger méridional (Zadi).

Il nous reste encore à examiner une partie considérable de l'Afrique centrale, depuis Houssa jusqu'au méridien de Kobbe (1), dans le Darfour (27° long. est de Greenw.), ou, en d'autres termes, l'espace situé entre les 20° et les 43° long. est de l'île de Fer.

Au milieu de l'Afrique centrale est situé un royaume appelé *Bornou*, depuis les temps anciens, le seul du Soudan où aient pénétré des témoins oculaires : toutes les contrées environnantes ne nous sont connues que par ce que les voyageurs en apprirent dans ce royaume. Il est, dans cette obscurité géographique, le seul point lumineux qui jette quelque jour sur les pays qui l'avoisinent ; aussi l'avons-nous choisi comme point de départ dans nos recherches sur les contrées de l'intérieur du Soudan.

Le Tshadi ou la grande eau, et les Bahars à l'ouest et à l'est du Bornou.

Tous les renseignemens que nous possédons s'accordent à dire que, dans l'intérieur du Bor-

(1) Tuckey Narr., p. 201. — McCulloch, Acc., p. 4.

(2) Sidi-Hamet, p. 377.

(1. Dernière station du voyage de Browne.

nou, est situé un grand lac d'eau douce (1), à l'est duquel est bâtie la ville de *Birney*. L'étendue de ce lac, qui reçoit une quantité de cours d'eau, n'est pas exactement définie; les uns lui donnent quatre, d'autres quinze lieues d'étendue, etc. Il est convert d'îles, et s'appelle *Nou*; de là, le nom de *Bornou* qu'on donne au pays qui l'environne. Ses bords sont habités par des idolâtres, dont le plus grand nombre s'appelle *Foey* (2).

Birney n'est pas le nom propre de la ville; il ne désigne, dans la langue de Bornou (3), que la capitale du pays; de là vient qu'elle s'appelle également *Bornou*. Suivant Hadji-Hamet, prince indigène du Bornou, le Caire en Égypte n'est pas aussi grand que Bornou. Le grand fleuve qui coule ici, à une demi-journée au sud-est de cette ville, est le *Kamadkou* (4), nom appellatif qui, dans la langue de Bornou (3), signifie un grand fleuve. Un habitant du Bornou nous apprend qu'à l'époque du débordement, on y précipite annuellement, par ordre du roi, et avec une grande solennité, une esclave vierge et richement habillée, et que ce sacrifice (comme autrefois en Égypte) préserve la ville de la destruction (6). Hadji-Hamet appelle la ville où se pratiquent ces usages, *Gambarou* (7); on y voit encore, dit-il, des débris de forts et de maisons bâtis par des chrétiens qui, suivant la tradition, avaient jadis possédé ces contrées; l'on y déterre aussi une quantité de monnaies de cuivre; mais, avant de traverser le Bornou et de passer à Gambarou, le fleuve coule à travers le pays de Soudan; ses sources sont inconnues; à l'est de Bornou, il reçoit les eaux du fleuve *Shary*. Seetzen apprit, à Alexandrie en Égypte, d'un pèlerin de Bornou (*Ber-Noh*, dans Seetzen), que, près de cette ville, le fleuve est aussi grand que le Nil égyptien, et qu'il est couvert de grands bateaux à voiles et à rames.

Burckhardt, qui prit des informations très-exactes sur les localités du Soudan, nous a tracé

un itinéraire de Borgo (pays situé à l'est de Bornou, sur le Bahr-el-Ghazel), au Fezzan (au nord-ouest), d'où il résulte que les royaumes de Bègharmi et de Bornou se trouvent placés à l'ouest (1) de cette route, et non pas au nord, comme ils ont été faussement dessinés sur toutes les cartes d'Afrique, depuis Rennell et Arrowsmith. D'après toutes les autres données que Burckhardt parvint à se procurer en Afrique, il paraît maintenant certain que le Bornou est situé beaucoup plus à l'ouest qu'on ne l'a cru jusqu'à présent, c'est-à-dire directement au sud du Fezzan, ce qui s'accorde aussi parfaitement avec les rapports de Hornemann et de Ritchie.

Il importe donc, avant tout, de rectifier les cartes, à l'égard des royaumes du Soudan; nous en rapportant aux indications de Ritchie, nous plaçons la capitale du Bornou à peu près au 16° lat. nord, et au 16° long. est de Greenwich; Kanem, au contraire, au 18° 11' lat. nord, et du 17 au 18° long. est de Greenwich. (2).

Les nègres appellent proprement *Soudan* (3) le pays situé à l'ouest du Bornou, jusqu'à Timbouctou; de là le nom de *Bahar-Soudan*, c'est-à-dire *grande eau du Soudan*, qu'ils donnent au grand lac de Niffé; de là encore le prétendu *Wangara* d'Edrisi, au sud de ce Bahar-Soudan, appellation qui est commune à plusieurs pays marécageux (suivant le capitaine Lyon, à trois contrées). Il faut donc ainsi nécessairement placer ce pays, de même que le Bornou, beaucoup plus à l'ouest qu'il ne l'a été jusqu'à présent sur les cartes (4). Burckhardt, ainsi que son prédécesseur Browne (5), dans le Darfour, n'entendirent nulle part parler d'un Wangara à l'est (6).

D'après l'ensemble de ces rapports géographiques, les faits que nous venons d'émettre ne peuvent plus, à la vérité, souffrir aucun doute; mais l'identité du Niger près de Timbouctou avec le Niger du Bornou n'en est pas encore prouvée pour cela; Ritchie lui-même dit n'avoir rencontré aucun témoin oculaire qui eût affirmé que le fleuve appelé Issa à Timbouctou fut le même qui, traversant le lac d'eau douce près de Niffé, arrose le royaume de Kaschna, où il s'appelle Gulbi, et, après avoir baigné Gano, Bornou et

(1) J.-L. Burckhardt, *Travels in Nubia*. Lond., 1819, in-4°. App., I, p. 447.

(2) Voyez NOTE SIXIÈME, à la fin du volume.

(3) Hadji-Hamet, p. 231.

(4) Ce nom se trouve déjà sur la carte d'Afrique de Faden.

(5) *Vocabularies of the Borgo and Bornou lang.*, dans Burckhardt *Trav.*, p. 491.

(6) Burckhardt, *Trav.*, App., II, p. 489.

(7) Belisic, dans sa carte d'Afrique pour Louis XIV, A., 1700, appelle déjà le Niger Gambarou; il fit dont usage de très-bonnes sources.

(1) Burckhardt, *Trav.*, App., II, p. 487-488.

(2) Ritchie, dans le *Quart. Review*, p. 234.

(3) *Ibid.*, p. 234.—Burckhardt, *Trav.*, p. 480.

(4) *Ibid.*, p. 234.

(5) Browne, *Travels*, Appendix, I, p. 450.

(6) Burckhardt, *Trav.*, p. 480.

Kanem, reprend son cours au sud de Begharmi, et reçoit les eaux du Shari. Cependant le voyageur anglais ajoute que l'identité des deux fleuves est généralement admise; il pense avec son savant commentateur que l'opinion des indigènes, à cet égard, est d'autant plus vraisemblable qu'elle s'accorde avec tous les renseignements recueillis par Park, Hornemann, Browne, Burckhardt, Jackson et par lui-même, à Mourzouk, et qu'elle n'est combattue par aucun des géographes arabes.

Les anciens Arabes avaient admis qu'en tout cas, le fleuve de Timbouctou et celui de Bornou font partie d'un seul et même système, quand même ils ne seraient pas le même fleuve; cette opinion s'est conservée jusqu'à nos jours parmi les marchands du Maroc, dont Jackson a recueilli les récits (1). A les en croire, le grand Bahar-Soudan ou lac du Soudan est situé à quinze journées de marche (2) à l'est du Timbouctou (3), et traversé par le grand Nil des nègres (4) (Nil-el-Abid). Ces données furent confirmées unanimement par sept marchands maures, hommes intelligents et judicieux, qui tous avaient parcouru le Soudan. Le Bahar-Soudan est, dit-on, couvert de bateaux pontés portant 150 à 200 hommes et 40 tonneaux; les habitants du fleuve sont ici les meilleurs marins.

Ali-Bey a pleinement confirmé toutes ces relations sur le Nil-Abid et le lac du Soudan par les informations qu'il parvint à se procurer dans le Maroc (5). L'espace, dit-il, qui sépare la source du Niger de la source du Misselad (25° 50' de l'ouest à l'est, et 20° du nord au sud) n'envoie aucun fleuve à l'Océan, mais toutes les eaux qu'il contient, coulent dans le Bahar-Soudan qui, comme il paraît, est de la grandeur de la mer Caspienne. Le Nil-Abid inonde ses bords comme le Nil d'Égypte, et ressemble alors à un bras de mer. Il prend sa direction vers le centre de l'Afrique, où il forme une mer qui ne correspond à aucune autre; les barques nègres mettent, dit-on, quarante-huit jours pour naviguer d'un côté à l'autre. L'Arabe Bouhlah, auquel nous sommes redevables de ces détails, compare cette mer à la Méditerranée. Il n'est pas difficile de

s'apercevoir que ce récit, empreint du style oriental, est, comme d'ordinaire, un peu exagéré.

Ce lac dont il est ici question est sans doute le même dont Mungo-Park entendit dire, à Sandanding, qu'il est situé à un mois de marche de cette ville (1), au delà de Baedou et de Gotto (2) et qu'il a beaucoup plus d'étendue que le lac Dibia; ses eaux, lui dit-on, se portent tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre direction; il s'appelle *Ba-Seafina*, c'est-à-dire eau des vaisseaux (3), et des chrétiens habitent ses bords. Or, Jackson regarde le nom de *Ba-Seafina* comme identique avec *Bahar-Soudan*. En effet, on assure que les bords du Bahar Soudan sont habités par des blancs qui s'habillent comme les Maures Berbères, portent des turbans, mais ne parlent pas l'arabe. Suivant d'autres Arabes, ces chrétiens seraient les blancs qu'ils appellent *N'sarrath* (4). Nous trouvons au sud du Nil-Abid, sur les frontières de *Malli* et de *Lamlam*, une tradition d'après laquelle les tribus perdues d'Israël habiteraient les contrées du Bahar-Soudan. C'est là aussi, dit-on, que se trouve ce peuple cavalier que les marchands comparent aux Maures et aux Européens, parce qu'ils se servent de selles.

Hadji-Hamet nous apprend, comme nous l'avons déjà vu ailleurs, que la tradition des pays habités par des chrétiens, se trouve aussi répandue dans les environs du lac de Bornou.

Il est donc suffisamment établi que déjà anciennement des chrétiens habitaient sur les bords du Bahar-Soudan. En tout cas, l'apparition de ces blancs, qui dans l'origine ne peuvent être que des Européens, n'est pas une raison suffisante pour nous faire admettre que le *Ba-Seafina* soit l'Océan près de la côte de Guinée. D'ailleurs Ebn Batuta avait vu des blancs longtemps avant la découverte de ces côtes par les Portugais; en 1350, dans son voyage de Ségo à Mali, situé à l'est de Timbouctou, il prit dans cette capitale du royaume ses quartiers chez des blancs et y séjourna deux mois (*ubi in alborum hospitio diversatus sum*) (5). Il en connut aussi à l'est de Timbouctou, à Saghar; ils appartenaient ou

(1) Jackson's Account of Morocco, 2^e éd., ch. 13.

(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 480.

(3) Il commencerait par conséquent à cinq journées de marche, à l'est de Houssa.

(4) Jackson's Acc. of Timb., p. 517.

(5) Voyage d'Ali-Bey.

(1) Mungo-Park, Journal, p. 168.

(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 447. — H. Murray, Historic Acc. of Insouy, II, p. 417.

(3) Jackson's Acc. of Timbucto, p. 450.

(4) Jackson's Acc. of Morocco, p. 297.

(5) Ebn Batuta, p. 48.

à la secte de Charedshites (K) ou à celle des hérétiques Byadha (B) (1).

Le shérif Imhammed, qui avait voyagé de Tripoli à *Kaschna*, sur le Grand-Fleuve, raconta à Lucas, que le Nil-Abid, le Nil des nègres, qu'il avait passé deux fois, en bac, au même endroit, avait 24 pieds de profondeur, et que la voix des mariniers ne porte jamais d'une rive à l'autre. Le fleuve, dit-il, ne coule pas de *Kaschna* à l'est, mais à l'ouest; son courant est très-rapide et les bateaux sont dans l'impossibilité de naviguer contre. Ces indications du shérif pourraient nous faire croire que le Bahar-Soudan est alimenté de deux côtés à l'est et à l'ouest. Jackson, en effet, trouve dans cette hypothèse l'explication du double courant du *Ba-Sea-Fina* dont parle Mungo-Park, phénomène que dans l'Océan on s'expliquerait très-bien par le flux et le reflux.

Suivant le récit du shérif Imhammed, la longue ligne continue de ce grand fleuve du Soudan, que jusqu'ici on a pris pour le Niger, serait ainsi interrompue par la rencontre de deux fleuves qui, coulant dans une direction opposée, se réuniraient dans un bassin commun, le Bahar-Soudan. On ne nous parle nulle part d'un écoulement à l'est; au contraire, tout l'espace presque inconnu qui sépare le Houssa de *Kaschna*, espace de 100 milles au moins (il faut pour aller de Sansanding à *Kaschna*, deux mois de temps. voy. p. 239), est tellement grand, qu'il peut très-bien y exister un immense bassin, sans que les Européens en aient jamais eu connaissance. Si ce bassin a en effet une décharge, ce ne pourrait être que le fleuve de Wassenah, le Zadi (voy. p. 269). Sidi-Hamet s'exprime en faveur de cette hypothèse (2).

Mais la supposition du cours occidental du Gulbi, près de *Kaschna*, supposition qui ne repose absolument que sur le témoignage du shérif Imhammed, est en contradiction directe avec ce que nous avons dit ailleurs de l'embouchure du Kamaïkou, ou Tsad dans le lac de Bornou, ainsi qu'avec les indications positives de Sidi-Moussa (3); ce voyageur affirme que le Nil coule à l'est par le Bornou et le Begharme; il passe, dit-il, à quatre journées de marche au sud de la capitale du Begharme, où il a un mille anglais de largeur et est très-profond; de là il se tourne vers le

sud-est. Or, ne se pourrait-il pas que le cours occidental près de *Kaschna*, dont parle le shérif Imhammed, ne fût qu'un simple détour du fleuve qui, par là même, le rendrait si rapide? En effet, il arrive souvent que des fleuves abandonnent pendant un certain temps leur direction normale pour en prendre une tout opposée. Ou bien ce fleuve de *Kaschna* serait-il un affluent nord-est du Bahar-Soudan? Dans ce cas, ce grand lac n'aurait aucune décharge à l'est, ou il en aurait une souterraine, ou enfin une autre quelconque inconnue jusqu'ici aux Européens.

Barrow et Murray (1) sont disposés à prendre le fleuve de *Kaschna* pour un affluent nord-est du Bahar-Soudan, c'est-à-dire pour le véritable *Nilus Nigrorum* de Ptolémée, que cet auteur fait couler à l'est dans le *Nigrities Palus* (lat. 14 Gr., longit. 18 Gr.), et dont il a le premier séparé les sources de celles du Nil d'Égypte; il s'étend, disent ces géographes, jusqu'au *Mazarah* d'Adams, appelé *Gozen-Zair* dans Sidi-Hamet, et le *Nigrities Palus* est identique avec le Bahar-Soudan. D'un autre côté, ces deux géographes considèrent le fleuve de Wassenah, dont parle Sidi-Hamet, comme un Niger plus méridional, ou comme un second Niger, le Joliba de Park et des géographes modernes, qui, inconnu de tous temps aux anciens, se dirigerait vers l'Océan et irait se jeter dans le Congo, où, comme croit Reichard (2), dans le golfe de Guinée. Cette hypothèse ne détruit en rien l'ancienne opinion de d'Anville et de Rennell, qui regardent le Soudan comme un bassin de l'Afrique centrale, dont l'eau forme des lacs et des marais autour du Bahar-Soudan, et s'évapore dans cette vaste étendue de steppes. Cependant il ne faut pas, comme l'on fait jusqu'à présent tous les cartographes, placer ce bassin ainsi que le pays marécageux et couvert d'or de Wangara, à l'est de *Kaschna*, mais, au contraire, à l'ouest de Bornou et de *Kaschna*.

En supposant que le Bahar-Soudan eût un écoulement à l'est, du côté de Bornou, le fleuve auquel il donnerait naissance, devrait nécessairement se diriger vers le sud ou le sud-est, pour ne pas se confondre avec celui de *Kaschna*; cette hypothèse pourrait encore s'accorder avec la tradition des marchands maures et mahométans qui soutiennent que, depuis Timbouctou, le Jo-

(1) Khn Baista, p. 47. — Burckhardt, p. 536.

(2) H. Murray, dans Jackson's Acc. of Timb., p. 514.

(3) Sidi-Moussa, dans Ritchie, p. 233.

(1) H. Murray, Histor. Acc. of Discov., II, p. 401.

(2) Richard. Ueber den Lauf des Niger, in den all. geogr. Anhem., XII B., 1803, p. 157.

liba est navigable jusqu'au Nil d'Égypte. Mais il faudrait nécessairement la rejeter comme fausse, si l'on voulait admettre que l'émissaire du Bahar Soudan ne coule d'abord que sous la terre, comme à peu près la perte du Rhône. Marmol cherche à établir la possibilité d'une semblable hypothèse, sans doute en s'appuyant de relations arabes. En parlant du royaume de Bornou, il dit : Avant (1) d'arriver ici, le Niger parcourt un espace de 18 lieues sous la terre ; il sort ensuite, reçoit les eaux de plusieurs rivières et va se jeter , après un long cours, dans la mer. Nous ne déciderons pas si le fleuve de Bornou sort ou non de terre ; en tout cas, il ne nous est connu que depuis Gano et Gambanou, où Hadji-Ilamet le vit de ses propres yeux. Mais n'est-il pas surprenant, que là, le nom de *Joliba*, *Gulbi* disparaisse tout à coup pour faire place au nom tout nouveau de *Tshadi*, qui est évidemment identique, sinon *physiquement*, du moins sous le *rapport étymologique*, avec le prétendu émissaire méridional du Niger, le *Moienzi-Enzaddi-Kongos* (voyez page 131)? Mais si ce fleuve de Bornou, comme Niger oriental, diffère en effet du Niger occidental du Timbouchou, d'où vient cette tradition si généralement répandue de l'identité du *Nil des nègres* ou *Joliba* (Nil-Abid, Niger) avec le *Nil de l'Égypte*?

Le Niger, suivant le manuscrit arabe de Sidi-Mohammed-Ben-Amran-Sudanie (2), reçoit, à l'est de la ville de Timbouchou, deux affluents très-considérables, qui, dit-on, changent toutes les terres planes de Wangara en un seul grand marais. L'un de ces affluents se jette dans le Niger, à dix journées de marche (*erhallat*), à l'est de Timbouchou, l'autre près de Wangara. Toute cette masse d'eau réunie prend alors le nom de *Nil-et-Kabir* et continue son cours à l'est, sur une étendue de 99 *erhallat*, jusqu'au Nil d'Égypte.

Tous les marchands mahométans du Soudan regardent comme un fait établi la réunion du Nil des nègres, qui coule à Timbouchou, avec le Nil du Caire (3) ; le transport des marchandises, disent-ils, est plus avantageux par terre, parce que la route les conduit continuellement à travers de pays fertiles, agréables et bien peuplés. Ils ne savent cependant pas indiquer au juste où le grand bras occidental du Nil rencontre le grand

bras de l'est. Jackson nous communique à ce sujet les récits suivans (1) : Des hommes dignes de foi lui racontèrent à Mogodore, qu'en 1780, une société de 17 habitans de Jinnie s'étant embarqués sur le Joliba, pour se rendre à Timbouchou, échangèrent plusieurs fois leurs marchandises en route et arrivèrent, après quatorze mois, au Caire. Ils racontèrent avoir rencontré sur les bords du Nil, depuis Timbouchou jusqu'au Caire, près de 1,200 villes et villages qui avaient des *fondaques* (c'est-à-dire des caravansérails), des mosquées et des tours ; ils s'y étaient parfois arrêtés pour y faire des affaires. Ils trouvèrent, en trois endroits différens, le Nil si bas par suite de l'eau que lui empruntaient les canaux, qu'ils furent obligés de porter eux-mêmes leur barque. (Serait-ce là l'endroit où se trouve le partage du Niger et du Nil, comme l'affirma un africain à Mourzouk? (2). Ils rencontrèrent aussi trois grandes cataractes ; la plus considérable se trouvait sur la limite occidentale de Wangara. Ne pouvant naviguer plus loin en cet endroit, ils portèrent leur barque jusqu'au lac *Merja* (Bahar-Soudan? Maberiah?), qui, dit-on, est si grand qu'on ne peut apercevoir l'autre bord. Ces nègres jinniens s'en retournèrent du Caire, avec la grande *akkabah et garbie* (c'est-à-dire la grande caravane de l'ouest), par Barca, Tripoli, Tunis, Alger et Angad à Fez, et de là se joignant à l'*akka* (c'est-à-dire la grande caravane du sud), ils se rendirent à Jinnie. Cet immense voyage dura trois ans et deux mois.

Nous trouvons le plus ancien témoignage en faveur de l'identité des deux Nils dans Hérodote, le père de la géographie et de l'histoire. Nous y lisons (3) que le grand fleuve que les Nasamoniens découvrirent dans le pays des noirs, au sud du grand désert, venant de la Libye, passe près du royaume ou de la ville (*παρὰ δὲ τῆς πόλεως*) et se dirige du couchant au levant ; on pourrait, dit-il, le comparer à l'Ister, parce qu'il sépare l'Afrique en deux parties, comme celui-ci l'Europe. Déjà de son temps, l'étearque d'Ammon qui lui communiquait ces renseignemens, avait établi l'hypothèse que ce fleuve pourrait bien être le Nil. Le grand historien faisant observer à cette occasion que cette idée n'est pas contraire à la raison, nous communique tout ce qu'il put

(1) Marmal, *Africa*, III, p. 70.

(2) Jackson's *Acc. of Morocco*, p. 312.

(3) Jackson's *Acc.*, p. 340.

(1) Jackson's *Acc. of Morocco*, p. 313.

(2) Bornemann, dans Langlès, p. 232.

(3) Herodotus *Hist.* Ed. Reiz, I, lib. 2, c. 32, p. 148.

tirer de la comparaison du connu avec l'inconnu.

A ces observations critiques, nous ajouterons en peu de mots la description des localités et des villes situées le long du Grand-Fleuve, de l'ouest à l'est.

1. Wangara.

Edrisi, Abulfeda, Ebn Haukal et Leo Africanus (1) appellent Wangara, *le grand pays bas marécageux*, arrosé, selon eux, par les eaux du Niger, qui couvrent sa surface depuis le mois de juillet au mois de septembre. Quelquefois les auteurs nous le représentent aussi comme une île, sans doute parce que le fleuve l'entoure de toutes parts. Edrisi et Ibn-al-Wardi lui donnent 60 milles géographiques d'étendue en longueur et 30 milles en largeur (2). Il renferme, à ce qu'il paraît, trois lacs, qui tous trois s'appellent *Bahar-el-Hélfou*, c'est-à-dire lac d'eau douce. Leo lui donne le nom de *Guangara*; Hornemann et Bowdich, celui d'*Oungara*; cette dernière dénomination cependant nous paraît fautive (3). Quand, après le débordement régulier, les eaux se sont retirées, et que le fleuve est rentré dans son lit (4), toutes les caravanes qui se sont rendues dans le pays des noirs, accourent en foule sur les terres que l'eau vient de quitter, et chacun s'empresse à chercher de l'or; personne dit Edrisi, ne travaille en vain, car ce pays est riche en or, et célèbre non-seulement par la quantité, mais aussi pour la qualité de ce précieux métal. De là aussi le nom de *Belad-el-Tibbar* ou *Tebr*, qui signifie *pays de l'or*. Leo nous apprend que la plus grande quantité d'or se trouve dans la partie méridionale de Wangara. Rennell croit voir dans le Wangara le grand enfoncement de l'Afrique centrale (*the Sink of North Africa*) (5). Mais, d'après ce que nous avons vu ailleurs, ce Wangara, riche en or est situé au Sud du Bahar-Soudan (6), 10° 1/2, près de 150 milles géographiques plus à l'ouest que ne le place Rennell dans sa carte d'Afrique. Suivant les renseignements que le capitaine Lyon (7) se procura à

Murzuk, il y aurait trois Wangara (pays marécageux) différens sur le Niger.

2. Kaschna.

Le Kaschna ou *Kassina*, selon Rennell (1), autrefois un puissant empire qui s'étendait au nord jusqu'à Fezzan, au sud jusqu'au Niger, à l'est jusqu'à Zamfara, a perdu presque toute son influence depuis l'élévation du Bornou (2); cependant, suivant le shérif Imhammed, on y compte encore à peu près mille villes et villages. Maintenant le Kaschna n'est plus qu'une province des puissans Felletas, qui l'asservirent et détruisirent sa capitale (3). Autrefois, sans doute, avant la conquête des Felletas, des caravanes du Fezzan se rendaient annuellement de ce pays à Kaschna; elles passaient par Agadez, descendaient ensuite de ces hauteurs arides et pierreuses dans un terrain bas et sablonneux; le cinquième jour elles arrivaient dans une contrée des plus agréables remplie de vallées, de collines et de troupeaux. Le septième jour, elles atteignaient Kaschna, capitale du royaume et résidence ordinaire du sultan, qui porte aussi le titre de *sultan du Soudan* (4), mais qui, chez les indigènes, est appelé proprement *Aafnou*, c'est-à-dire le pays des noirs. Kaschna est, dit-on, à cinq journées de marche au nord du Grand-Fleuve. Cette ville fait un commerce considérable; on n'y connaît d'autre monnaie que les cauris, espèce de coquille que les Arabes appellent *houed-dah*, les nègres *cardie*. 2,500 cauris valent 1 *mit-kall*, du Fezzan, c'est-à-dire 10 *shill*. 3 *pences sterl*. La langue des habitants de Kaschna diffère de celle de Bornou, comme nous le voyons par les systèmes de numération que nous a communiqués le shérif Imhammed. Ce voyageur rapporte, en outre, qu'il y a beaucoup de singes et de perroquets à Kaschna, tandis qu'on n'en voit pas à Bornou. Kaschna, dit-il, passe pour le dernier endroit à l'ouest où l'on rencontre des chameaux et la vigne.

Nous doutons cependant de la vérité de ce fait; peut-être ne se rapporte-t-il qu'aux chameaux du Soudan, car nous savons qu'ils sont en très-grand nombre dans le Maghreb. Les voyageurs modernes ne nous disent rien de Kaschna. On

(1) Leo Afric., I. VII, fol. 254.

(2) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 158.

(3) Jackson's Acc. of Timb., p. 450.

(4) Edrisi, dans Hornemann, éd. Langlès, II, p. 260, 262.

(5) Rennell, dans Mungo-Park, Trav., App., p. LXXIV.

(6) Radji-Hamet, dans Biltchie, p. 231.

(7) Capt. Lyon's Narrative, Lond., 1821, 4, dans Verneux, Journal des Voyages, 32^e cahier, p. 361.

(1) Rennell, dans Mungo-Park, Trav., p. LIX.

(2) Lucas in Proceedings, I, p. 127. — Hornemann, Voyage, éd. Langlès, I, p. 284.

(3) Burckhardt, Trav., App., 486.

(4) Proceedings of the Afric. Assoc., I. ch. VII, p. 163.

prétend que *Hornemann* (1) est mort à *Nyffé* sur le grand lac, près de *Kaschna*; il avait pénétré dans cette ville par Tripoli et le Fezzan, et y vivait encore, en 1803, comme marabout.

3. Bornou.

Ce royaume, dont nous avons déjà indiqué plus haut la situation d'après les plus nouveaux calculs, n'avait aucune importance, comme il paraît, du temps des géographes arabes. *Leo Africanus* (2) nous le dépeint comme un pays barbare, dont les principaux produits sont des esclaves. Le roi de Bornou descendait alors d'un peuple libyen qu'il appelle *Bardoa*, sans doute une tribu berbère des Tibbos. Pour gagner quelque supériorité sur les peuples voisins, ses ennemis, le roi de Bornou organisa, du temps de *Leo*, en 1300, un corps de cavalerie. Il paraît qu'avant cette époque, on ne faisait pas usage de chevaux dans le Bornou; ils y furent introduits par des marchands venant de la Barbarie septentrionale. Le roi leur payait pour chaque cheval quinze à vingt esclaves qu'il avait faits prisonniers. De cette manière, son pays se peupla de chevaux, et lui-même devint bientôt redoutable à ses voisins. *Hornemann* le reconnut comme le plus puissant sultan du Soudan (3); les états voisins, *Kaschna*, *Daura*, *Kino* (Kanem), *Sofau*, *Noro*, *Nyffé*, *tiauri*, *Kabi*, *Gouber*, lui payaient un tribut. Cela nous explique en partie le récit du shérif *Imhammed* (4), selon lequel on parlerait trente langues dans le royaume de Bornou, autant qu'on y compte de peuples. Cependant, ajoute ce voyageur, ils sont tous de la même race, tous noirs. On les dépeint comme étant rudes, sauvages, ignorans, mais laborieux; les plus distingués portent des anneaux d'or au nez; le cuivre s'y trouve en petits morceaux; de là vient que tout le commerce se fait à l'aide de ce métal. Outre ces nègres aborigènes, on trouve encore dans le Bornou une quantité d'Arabes (5) qui ne parlent que l'arabe, et sont bien plus beaux que les indigènes; on distingue surtout parmi eux deux tribus célèbres dans l'histoire arabe les *Djeheyre* et les *Khozem*, toutes deux émigrées

de l'Arabie. Une grande partie des *Khozem* sont, dit-on, des *shérifs*, c'est-à-dire de la race du prophète. Beaucoup de Bédouins nègres, ou nègres mélangés aux Arabes, se sont unis à ces deux tribus, et mènent une vie errante et nomade. Après la saison des pluies, ils obtiennent du sultan, moyennant un tribut, la permission de construire leurs tentes dans ses états et d'y garder leurs troupeaux; ils ne vivent que de leurs vaches, leurs chameaux et leurs moutons. Il faut encore compter au nombre des tribus faisant partie du royaume de Bornou, les *Felletas*, la plus puissante de toutes les tribus nègres, et celle qui maintenant prédomine dans le pays.

Les mêmes rapports se rencontrent partout (1), même dans les pays voisins, soumis au royaume de Bornou. Les tribus arabes forment une partie considérable de la population, et diffèrent absolument des aborigènes qui sont très-noirs, et se divisent eux-mêmes en deux races. L'une se compose des noirs mahométans libres; quoique d'origine nègre, ils n'ont cependant pas tout-à-fait la physionomie nègre; l'autre comprend les esclaves nègres des pays idolâtres; ceux-ci ont une physionomie purement africaine et ne se sont jamais mélangés avec les Arabes. On en voit beaucoup aux marchés du Caire et de la Mecque; ils fournissent seuls, pour ainsi dire, tous les marchés de l'Afrique septentrionale. Les noirs mahométans libres se mélangent sans cesse avec les Bédouins arabes, et acceptent en même temps leurs mœurs et leurs usages; mais jamais un Bédouin, fût-il le dernier de sa tribu, n'épouserait une femme de la race des noirs idolâtres.

Les Arabes appellent le Bornou, *Ber-Noah*, et croient que c'est sur les montagnes de ce pays (2) que s'est arrêtée l'arche de Noé après le déluge. Ils donnent au lac le nom de *Bahr-el-Noé* (3), d'après la tradition que l'eau du déluge s'y serait rassemblée, et y aurait été engloutie. Les récits des Maures nous apprennent que le lac, dans lequel s'embouche le Gambarou, est aussi appelé *Cadi* ou *Caudie* (4), et qu'à douze journées de là à l'est, le Shari (c'est-à-dire le Bahr-el-Ghazel) venant du nord, se jette dans le Grand-Fleuve (le Quolla, suivant les rapports des Marabouts). Les Arabes rapportent qu'ici le

(1) Quarterly Review, Ritchie, May, 1820, p. 228. — H. Murray, Hist. Acc. of Discov., I, p. 432.

(2) Leo Afric., I, VII, fol. 236.

(3) Bornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 160.

(4) Proceedings, I, p. 135.

(5) Burckhardt, Trav., App., p. 436.

(1) Burckhardt, Trav., App., p. 430.

(2) Shérif Imhammed, in Proceed., I, p. 133.

(3) Bowdich Mission, II, p. 203.

(4) Ibid., p. 187, 203.

Nil continue son cours souterrain (1); ce qui pourrait faire supposer que le lac dont parle la tradition, est le lac *Fittri*, situé plus à l'est, attendu que ce *Fittri* est aussi quelquefois appelé *Caugha*. On nous dépeint le Caudie comme un immense lac qui souvent couvre de ses eaux le pays voisin; quelquefois il s'élève à une hauteur très-considérable, et, comme soulevé par une éruption volcanique, vomit une quantité énorme de poissons et de matières marines. Bien que dans tous ces mouvemens il ne soit pas question de feu, on dit cependant que parfois l'eau du lac est *chaude* (*Bahar-Heimed* signifie en arabe un lac chaud); elle bouillonne, s'élève à grand bruit de ses bords, et couvre partout le pays de débris de poissons. Ce phénomène d'éruption au centre de l'Afrique nous rappelle les éruptions d'eau et de feu des volcans de Quito, dont nous avons eu connaissance par Al. de Humboldt (2). Le lac, dont on ne peut apercevoir le bout, est couvert de petites îles. Entre ses bords et le Quolla s'élève une très-haute montagne du haut de laquelle on a une très-belle vue. Au dire des Marabouts d'Ashanti, le Quolla reçoit les eaux du Shari, à douze journées de marche à l'est de ce lac, et coule ensuite de *Bagarrimi* (Begharme, suivant Browne) à *Waddai* (Wedai, dans Hornemann) et de là à Sennaar. Cela confirmerait d'une manière très-remarquable l'identité du Quolla (c'est-à-dire du Niger oriental, Nil-el-Kabir ou Nil-Abid) avec le Nil d'Égypte, identité qui résulte aussi des différens récits recueillis à *Conmassie* par *Bowdich*, à *Mourozouk* par *Ritchie*, au *Caire* et en *Nubie* par *Burckhardt* (3).

4. *Les pays du Soudan oriental sur les fleuves de Tshadi et de Shari, Bahr-el-Ghazel, les royaumes de Katakou, Begharme, Borgou ou Dar-Saley.*

En poursuivant le cours du grand fleuve du Bornou, le *Tshadi* (Bahr-Djad suivant Burckhardt) ou le *Quolla*, nous rencontrons à l'est du Bornou, le *Bahr-el-Ghazel*, ainsi que les pays de *Katakou*, *Kanem*, *Begharme* et *Borgou*; autrefois on ne connaissait de ces contrées que le nom. Dans ces derniers temps, les indi-

cations de *Ritchie* et de *Burckhardt* qu'on a comparées entre elles, ont jeté quelque lumière dans la géographie de l'Afrique centrale, et nous ont fait connaître la véritable position de ces pays, qui tous sont situés dans le voisinage et à l'est de Bornou.

Burckhardt, dans son itinéraire du Fezzan à Borgou, nous dit que le *Bhar-Djad* (1) ou le *Grand-Fleuve*, coule vers la *Kebla*, c'est-à-dire vers la Mecque, ainsi donc à l'est, et qu'il reçoit les eaux du *Bahr-Shary* qui coule du nord-ouest au sud-est vers *Begharme*. Ses sources sont inconnues. Depuis la frontière du Bornou jusqu'au *Bahr-Shary*, on compte quinze petites journées de marche. Le *Bahr-Shary* coule entre le pays de *Katakou* à l'ouest et l'enfoncement du *Bahr-el-Ghazel* à l'est; il a trois affluens différens, et correspond d'une manière jusqu'à présent inconnue avec le *Couga* ou avec le *Fittri* (2), deux lacs que l'on prenait autrefois pour la fin des fleuves de ces contrées, tandis que, d'après les nouvelles relations (3), ils en sont au contraire l'origine. *Hornemann* apprit à connaître le *Fittri* comme un enfoncement marécageux de quatre à huit journées d'étendue, selon les différentes saisons; dans la saison des pluies il devient trois fois plus grand que d'ordinaire; dans la saison sèche, au contraire, il se rétrécit, et abandonne un pays très-fertile à l'agriculture (4). Souvent une rivière (*Wadi*) se change subitement en un grand fleuve (*Bahar*), en un marais (*Wangara*, *Darkulla*), en un lac (*Bahar*), en un grand lac d'eau douce, et puis tout à coup les eaux s'écoulant, il redevient un marais, et enfin un grand enfoncement humide d'une fertilité sans pareille. Cette différence dans l'extension de l'eau, l'habitude des Arabes de désigner toutes les eaux par le nom de *Bahar*, selon des habitans du Soudan, de donner plusieurs noms au même fleuve comme, par exemple, au Niger; tout cela a de tout temps rendu l'hydrographie du Soudan d'une complication et d'une confusion inextricables.

Le *Bahr-el-Ghazel* ou *Wadi-el-Gazel*, comme l'appelle déjà d'Anville (*Bar-el-Gâzalle*, suivant Browne et Hornemann) (5), est assurément le

(1) Burckhardt, Trav., App., I, p. 478.

(2) Hornemann, éd. Langlès, p. 451. — Browne, Trav., App., p. 464.

(3) Quarterly Review, p. 23.

(4) Hornemann, Voy., éd. Langlès, p. 169.

(5) Ibid., p. 251. — Browne, Trav., Append., p. 464.

(1) Jackson's Acc. of Timb., p. 488. — Rennell et Langlès, dans Hornemann, Voy., II, p. 244, etc.

(2) Journal de Physique, LXI, p. 243.

(3) Voyez NOTE SEPTIÈME à la fin du volume.

même fleuve (1) que le *Shary*. Burckhardt nous apprend que dans le Borgou, au sud, il porte le nom de *Djyr*, que les Égyptiens prononcent *Gyr* (2); il est donc probablement aussi identique avec le *Gir* de Ptolémée, que cet auteur place entre le Niger de la Nigritie et le Nil d'Égypte, près du *Nuba-Palus*, et à l'est du *Nigrites-Palus*. Suivant Burckhardt (3), les eaux du Shary méridional (près de son embouchure dans le Grand-Fleuve) inondent chaque année, pendant la saison des pluies, les vastes contrées du pays de Borgou. Après un séjour de deux mois, les eaux se retirent; cependant il reste toujours, en plusieurs endroits, des lacs très-profonds qui conservent pendant toute l'année assez d'eau pour servir de repaire à un nombre infini de crocodiles et d'hippopotames. Le pays est, en outre, traversé par plusieurs fleuves très larges et très-rapides.

Le nom de Bahr-el-Ghazel ne désigne pas seulement un fleuve, mais encore une vaste étendue de pays, un grand enfoncement (4) sans montagnes ni collines (*Bahr* ou *Wadi*); les Égyptiens avaient une tradition à peu près semblable, dans celle du Bahr-Belama (5), c'est-à-dire fleuve sans eau, d'après laquelle un grand fleuve aurait parcouru cette contrée. Dans tous ces enfoncements le riz croît sans culture.

A. Dar-Katakou (6).

On appelle Dar-Katakou la contrée à l'ouest du Shary. Elle fait partie de l'enfoncement ci-dessus, et paie un tribut au puissant royaume de Bornou.

Ses habitants sont des Bédouins mahométans; ils ont la peau cuivrée, parlent l'arabe, et dérivent même leur origine de l'Arabie, surtout la tribu de *Beni-Hassem*. Ils sont parfois visités par des shérifs (c'est-à-dire, des princes de la famille de Mahomet), venant du Hedshas par Sennaar et Darfour, pour demander l'aumône aux chefs des tribus, au nom de leur prophète.

Les habitants de Katakou élèvent de magnifiques races de chevaux; ils ne se nourrissent que de leurs troupeaux de moutons, de vaches et de chameaux. Semblables à leurs parents de race, à l'est, les habitants du Nil, ils descendent avec leurs

troupeaux dans les basses terres du Shary aussitôt après l'écoulement des eaux, et, parcourant les abondantes prairies couvertes d'herbe naissante, ils y engraisent de nouveau leurs bestiaux défaillassants et amaigris. Leurs chefs paient au sultan de Bornou, à peu près tous les trois ou quatre ans, un tribut en chevaux, esclaves et chameaux, pour la permission qu'il leur accorde de parcourir ses domaines.

Les Katakous se sont mêlés de tous temps avec les habitants de Bornou, de Begharme et de Borgou; leurs armées sont des lances, quelques-uns ont des épées à deux tranchants et des cuirasses en forme d'écaillés (*coats of mail*), de la valeur de vingt vaches. Ils habitent dans des huttes (*i-hash*) faites en bois. Un homme qui n'a que cinquante vaches, deux chameaux et un cheval, passe pour pauvre. Le droit de vengeance leur est sacré. Le meurtre d'un homme coûte aux indigènes une expiation de cent vaches; les étrangers sont obligés de payer le double. Le plus petit nombre des habitants de Katakou savent lire et écrire, ou en d'autres termes, sont des *Fakys*; celui qui prétend à cet honneur est tenu d'entrer dans les écoles arabes qui se trouvent à Begharme, Katakou, et Borgou.

Il n'y a pas de commerce à Katakou, et nulle part on n'aperçoit des caravanes dans ce pays. Les habitants ne font qu'échanger leurs troupeaux contre des étoffes à raies rouges et bleues, qui se fabriquent dans le pays de Begharme, où elles sont un des principaux articles de commerce. Une belle esclave vaut, chez eux, dix vaches. L'ivoire qui, dit-on, s'y trouve en quantité, n'est nullement estimé, attendu que les habitants n'en font aucun usage. Le petit nombre de voyageurs qui pénètrent jusque dans ces contrées, sont des pèlerins nègres mahométans (1) qui, forcés de voyager d'étapes en étapes, tâchent d'arriver aussitôt que possible à Borgou, pour se joindre à la caravane des marchands, qui se rend à la Mecque par Darfour et Sennaar. *Kanem* (2) est une ville assez considérable, située sur la route de Dar-Katakou à Bornou, à quatre journées de marche du fleuve Shary, et à sept journées (3) à l'est de Bornou; elle est habitée par des Bédouins qui ne connaissent pas l'arabe.

B. Le Bahr-el-Ghazel.

Ce pays forme, à ce qu'il paraît, un petit

(1) Quarterly Review, p. 235.

(2) Burckhardt, Trav., App., II, p. 454.

(3) Ibid., II, p. 454.

(4) Burckhardt, App., I, p. 478.

(5) Jackson's Acc. of Timb., p. 489.

(6) Burckhardt, Trav., App., p. 447.

(1) Burckhardt, Trav., p. 480.

(2) Ibid., App., p. 479.

(3) Hadji-Hamet, p. 231.

royaume indépendant, habité, de même que Dar-Katakou, par des Bédouins qui, venus jadis du Hedhas, se considèrent comme les descendants du shérif Rashuan. Ils se divisent en six tribus, dont l'une, les *Daghana*, habite près d'un lac d'eau douce (*Bahr-Mahalou*) appelé *Wady-Hadaba*. Ce lac a deux journées de marche de longueur et une journée de largeur; son bord septentrional, sur une étendue de trois à quatre journées, est habité par des nègres idolâtres, divisés en quatre tribus et sans cesse exposés aux invasions des Bédouins qui les transportent comme esclaves à tous les marchés de l'Afrique septentrionale.

C. Le Begharme (1).

Il est situé à quatre ou cinq journées de *Bahr-el-Ghazel*, entre le Katakou à l'ouest et le Darfour à l'est. Il n'y a pas très-longtemps que ce pays fut conquis par *Saboun*, roi de Borgou. Les habitants, quoique musulmans, parlent une langue particulière, et se distinguent par leurs fabriques et leurs teintures de coton. Ils teignent leurs étoffes en bleu avec une plante indigène qui ressemble beaucoup à l'indigo; on dit même que la couleur en est meilleure que celle de l'indigo qu'on tire de l'Égypte. Ces deux plantes portent le nom de *nili* que l'on donne aussi à cette couleur dans les Indes orientales.

Les habitants du Begharme fournissent tout le Soudan oriental de leurs étoffes bleues, qui forment ici le costume national, et dont on fait des chemises et des mouchoirs. Les Fakys de Begharme organisent, tous les deux ou trois ans, une grande caravane qu'ils envoient jusqu'à Afnou (c'est-à-dire Kaschna?), situé vingt à vingt-cinq journées à l'est, pour y débiter leurs marchandises. Souvent la caravane est forcée de se frayer la route, à main armée, à travers les tribus des nègres idolâtres. Lors de la dernière conquête du Begharme, une grande partie des habitants furent faits esclaves, et envoyés, avec leurs femmes et leurs enfants, à Borgou (au sud): plusieurs d'entre eux s'y établirent, et cherchèrent à gagner leur vie en teignant du coton; d'autres s'en retournèrent dans leur pays.

Autrefois le Begharme dépendait du Bornou. Ces deux pays ont, dit-on, des mines d'argent (2),

phénomène remarquable, attendu qu'on ne trouve que très-peu de ce métal dans tout le reste de l'Afrique. Les habitants de Begharme habitent tous des maisons de deux étages (1); ils sont évidemment un des peuples les plus civilisés de l'Afrique centrale.

D. Le Borgou ou Dar-Saley, appelé aussi Wadai (2).

Ce pays, autrefois entièrement inconnu, est maintenant, après Bornou et Darfour, un des principaux royaumes du Soudan. Les indigènes l'appellent *Dar-Szaleyh* (Seleyh, Saley, Dar-Szeleh), nom que Seetzen connut déjà par ses recherches linguistiques au Caire (3). Borgou ou Borgo (4) est le nom que lui donnent ses ennemis de Darfour et de Cordofan à l'est. Browne recueillit aussi à Darfour plusieurs renseignements sur ce royaume et sa capitale, *Wara*. Les habitants du Fezzan, du Bornou, ainsi que les marchands maghrebi, l'appellent *Wadai*. On compte du Wadi ou *Bahr-el-Hadaba*, au lac Fittri, d'après Burckhardt, dix journées de marche; du Fittri, où habite un peuple mahométan, les *Abousemman* (5), qui passent pour les meilleurs rameurs, à Wara, capitale de Borgou, on compte (d'après Browne) treize journées de marche; au pays de Dar-Saley, seulement trois journées (d'après Burckhardt). Le Borgou est situé à l'est des Arabes Beni-Hassem; car ces derniers se tournent en priant vers Dar-Saley (6). Browne évalue l'étendue du Borgou, de l'est à l'ouest, à quinze journées, et du sud au nord à vingt journées. Il paraît qu'on y rencontre huit grandes montagnes, dont les habitants parlent tous une langue particulière; ils sont mahométans, et composent l'élite de l'armée de Borgou.

Le Borgou forme, dans l'état actuel de la géographie, l'extrémité sud-est du Soudan. Nos renseignements sur ce pays sont tirés en partie du voyage de *Sidi-Mousa*, de Wadai à Tripoli, par Begharme, et Bornou; en partie, des indications que Burckhardt recueillit au Caire de la bouche des nègres (7), et d'après lesquelles le commerce de caravanes entre le Fezzan et Bor-

(1) Ritchie, p. 233.

(2) Ibid., App., II, p. 484.

(3) Vater, Sprachproben, 1816, p. 309.

(4) Browne, Trav., App., p. 463.

(5) Ibid., p. 464.

(6) Burckhardt, Trav., p. 430.

(7) Burckhardt, Trav., App., II, p. 491.

(1) Burckhardt, Trav., App., I, p. 479. — Horsemann, Voyage, éd. Langlet, I, p. 161.

(2) Burckhardt, Trav., App., I, p. 485.

gou se trouve parfaitement confirmé. Ce commerce, dont les esclaves forment le principal objet, est concentré, à ce qu'il paraît, entre les mains des Tibbo-Bédouins, qui habitent le désert entre ces deux pays.

Le Borgou gagna une grande célébrité sous le règne du roi *Abdel-Kerim*. Ce prince, qui le gouverna très-longtemps, conquit Begharme, se créa une très-forte armée de nègres, un trésor considérable, et sa libéralité lui valut des musulmans le surnom de *Saboun-el-Fakir* (le savon du pauvre), nom sous lequel il est généralement connu dans le Soudan. Son fils lui succéda : il porte le titre de sultan de *Wara* ou de *Fasher* (c'est ainsi que s'appelle la place d'audience), et gouverne neuf provinces, dont les chefs lui sont tributaires; cependant, quelquefois ils se dispensent de lui payer leur tribut. Abdel-Kerim avait été engagé, par le roi de Bornou, à faire la guerre au roi de Begharme pour le punir d'avoir épousé sa propre sœur, en dépit de la loi du Coran. Abdel-Kerim fit en peu de temps la conquête de tout le Begharme; mais il garda le pays pour lui, enleva le grand trésor qu'il conduisit sur deux cents chameaux à Wara, et fit enlever une grande partie des habitants, comme esclaves, à Dar-Saley. Le divan de ses ulemmas fit d'énergiques représentations contre cette injustice; mais ce fut sans résultat. Abdel-Kerim n'en fut pas moins vanté pour sa loyauté et sa justice. Le bey de Tripoli (1) entra en relation avec lui, et lui fit présent d'armes à feu et de plusieurs canons, qui, auparavant, étaient inconnus dans ces contrées. La principale force du Borgou est dans sa cavalerie : les chevaux y sont excellents; les cavaliers portent des cuirasses en forme d'écailles. On compte douze tribus de Bédouins à Dar-Saley, dont la plupart sont agriculteurs. Parmi les produits du pays, on nous en cite plusieurs jusqu'ici peu connus des Européens, surtout plusieurs espèces d'arbres (2); par exemple, dans les forêts de l'est : le *nebek*, l'*erdéyb* qui porte le tamarin, l'ébénier qui est très-commun, le *djerdjac*, qui donne une espèce de miel, le *hedjyly*, dont le fruit doux ressemble aux dattes : le bois de cet arbre est très-dur; on en fait de petites tablettes, sur lesquelles les pèlerins écrivent leurs prières. L'arbre à beurre (*sché*) croît en grande quantité dans les montagnes des nègres idolâtres, coupées et sil-

lonnées par beaucoup de fleuves. Le cuivre est en abondance à Borgou comme, dans les pays voisins, le Darfour, Fertit et Cordofan. Ce pays produit en outre des éléphants, des rhinocéros, des hippopotames, des giraffes (1), ainsi qu'une quantité de buffles. On y trouve aussi un animal, appelé *abou-orf*, qui a de grandes cornes, et ressemble beaucoup à la vache; un autre animal cornu, comparable en grandeur à un veau, le *djalad*, et la chèvre des bois ou *taytal*, tous animaux sauvages et bons à chasser.

Wera est la résidence du pays; Kouka (2) un des principaux endroits dans lequel se trouvent les écoles savantes. Les Fakys, tant à Saley que dans les pays situés plus à l'est, écrivent tous, quoique dans un mauvais idiôme, les caractères *nouschky* des Arabes de l'est, tandis que tous ceux de l'ouest et du nord ont généralement adopté les caractères *maghreby* de l'Arabie occidentale; ces derniers diffèrent des autres dans plusieurs lettres, observation nouvelle et très-importante, selon Burckhardt.

Les chefs de Borgou regardent comme leur principale occupation la chasse (3) aux nègres idolâtres, qui habitent de dix à quinze journées de marche de Borgo (au sud?). On nous cite comme les plus connus parmi les pays exposés à ce brigandage, *Dargulla*, *Benda*, *Djenke*, *Yemkem* (Yam-Yam, Joum-Joum, voyez page 182) et *Ola* (Oula), le plus lointain de tous. Plusieurs de ces peuples paient au Borgou un tribut en esclaves et en cuivre, et s'affranchissent ainsi de l'esclavage; mais ils n'en sont pas pour cela assurés contre les enlèvements des marchands d'esclaves particuliers. Les marchands qui veulent acheter des esclaves s'adressent aux musulmans de Borgou, stationnés dans ces contrées pour prélever le tribut. Tous les moyens sont employés pour priver les malheureux nègres de leur liberté : tantôt on les prend par force, tantôt par ruse en leur donnant des vaches et des dourrah qu'ils aiment beaucoup. Souvent aussi on les enlève tout petits à leurs parents, ou bien l'on se sert de mille autres moyens barbares pour les jeter dans l'esclavage et les enlever à leur patrie. Attachés au cou par une grande chaîne de fer, on les transporte en groupes de 20 à 30 jusqu'à Bornou, et de là aux marchés de Fezzan. Tri-

(1) Burckhardt, Trav., App., p. 486.

(2) Ibid., p. 481, 486.

(1) Voy. vol. I, p. 278.

(2) Burckhardt, Ibid., p. 481.

(3) Burckhardt, p. 486.

poli, Augila, du Caire et de la Haute-Égypte. Beaucoup d'entre eux deviennent bientôt musulmans; la plupart travaillent le cuivre, le cuir ou la poterie.

Les habitants de l'oasis d'*Augila*, pour attirer à eux seuls tout l'avantage du commerce d'esclaves qui enrichit les habitants du Fezzan, ont renouvelé plusieurs fois, depuis peu, leurs expéditions vers le centre de l'Afrique, et sont parvenus ainsi à frayer à leurs caravanes une route directe (1) jusqu'à Borgou, ce qui est un témoignage incontestable de progrès parmi ces peuples africains. Le bey du Fezzan entreprend régulièrement des chasses aux esclaves dans l'intérieur du Soudan, ainsi que nous l'apprend Ritchie (2), qui lui-même devait se rendre avec une pareille expédition, de Mourzouck à Bornou. On assure que la traite des nègres a fait de grands progrès au nord du Soudan, depuis qu'elle a perdu son activité au sud. C'est elle qui nous a fait connaître la route qui conduit de Dar-Saley au Fezzan (3), par le pays des Tibbos, dont nous parlerons plus bas. Il paraît que cette contrée de l'est, qu'aucun Européen n'a encore vue jusqu'ici, mais que *Ebn Batuta* visita dès le quatorzième siècle, et qu'il appelle *Bourdama* (4), (Berdamma, suivant B.), est le *Bourgou* ou le *Begharne*, habité par la race des Berbères, qui, comme aujourd'hui, accordaient déjà alors leur protection aux caravanes. Ebn Batuta, parti de Timbouctou, avait pris la route par eau, sur le grand *Nil-el-Kabir*. Il débarqua à *Tekedda* (Tekda ou Nekda, B.), ville bâtie en pierre rouge; les eaux qui coulent ici sur des filons de mines de cuivre, en conservent un goût amer; de là le nom de *Bahar-el-Akmar*. Le sultan du pays, qui accueillit Ebn Batuta avec beaucoup d'égards et lui fit des présents, était Berbère de nation. Les habitants ne vivaient que de leur commerce avec l'Égypte; ils y transportaient des esclaves et du cuivre, qu'ils possèdent en grande quantité. Ils creusaient le minerai de cuivre à côté de la ville et le fondaient en longues plaques; la plus grande partie de ce métal se transportait dans les pays des nègres. Encore de nos jours, toute la contrée, jusqu'aux mines

de cuivre de *Fertit* (1), près des montagnes de la Lune, se distingue par une richesse extraordinaire en cuivre. C'est ici que le savant pèlerin arabe rebrousse chemin, se dirigeant sur *Sedshelmessa*, au nord-ouest, par l'oasis de Tuat (Tewat, suivant K.), qu'il dit être à soixante-dix journées de marche de Tekedda. La distance de *Wadai* à *Mourzouck* est, d'après la dernière relation de *Sidi-Mousa* (2), de quarante-cinq journées de marche. Suivant Burckhardt (3), cette route peut se faire en cinquante jours; mais en comptant les jours de halte, on y consacre ordinairement soixante à soixante dix jours. Nous ne connaissons pas encore la distance de Borgou à *Augila*.

A l'est, le *Dar-Saley* est borné par le *Dar-Four*; *Saley* et *Four* sont deux états voisins, en guerres continuelles entre eux, ce qui rend la communication du Soudan avec la Nubie, ou de l'ouest avec l'est très-difficile et très-dangereuse. Browne apprit à Kobbe que la distance de *Ril* (dans le *Dar-Four*) à *Wara* (4) dans le *Dar-Saley*, était de vingt-cinq journées et demie; les neuf premières journées, dit-il, on parcourt le territoire de *Dar-Four* jusqu'à Bishara. Suivant Burckhardt (5), le nombre des journées de Borgou à *Dar-Four* n'est pas exactement connu. Un autre chemin, plus court que celui que les voyageurs prennent ordinairement, passe par les montagnes, mais il est peu fréquenté à cause des hordes de brigands qui le parcourent sans cesse. La route ordinaire conduit les premiers jours le long de trois rivières, et puis, pendant quinze jours, par un désert inhabité, jusqu'à la frontière de *Dar-Four*. Cette route n'est praticable qu'après la saison des pluies, attendu que pendant les autres époques de l'année, la sécheresse est trop grande. Sur les limites des deux états, à l'entrée du désert, sont stationnées des gardes qui, au lieu de protéger les pèlerins et les caravanes, les pillent et leur enlèvent souvent leurs chevaux et leurs armes. *Taaysche* est le premier endroit darfourien que l'on rencontre sur cette route; de là à *Kobbe*, capitale du *Dar-Four*, on compte encore cinq journées de marche.

(1) Burckhardt, p. 490.

(2) Quarterly Review, p. 228.

(3) Burckhardt, p. 488.

(4) Ebn Batuta, dans Koseg., p. 49.

(1) Browne, Trav., App., p. 472.

(2) Sidi-Mousa, p. 231.

(3) Burckhardt, Trav., App., II, p. 488.

(4) Browne, Trav., App., p. 463.

(5) Burckhardt, Trav., App., II, p. 481.

4^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Les membres intermédiaires entre les systèmes d'eau du Niger et du Nil : le Batta, le Bahar-Misselad, Dar et Bahar-Koulla ou la région marécageuse des bois et le Bahar-Taisha.

Nous avons essayé, autant que le permettait l'imperfection des sources, de décrire dans ce paragraphe, les bords du grand fleuve qui arrose le Soudan ; nous avons suivi son cours à travers toute la largeur de l'Afrique centrale, depuis son extrémité occidentale jusqu'aux contrées les plus reculées de l'est ; nous avons examiné ses lacs et leurs rivages ; et, les considérant, de même que tous les autres phénomènes du fleuve, dans leur ensemble, avec la vie de la nature et des peuples, ainsi qu'avec la marche toujours ascendante des découvertes dans cette partie du monde, nous nous sommes efforcés de jeter un peu de jour sur l'histoire d'Afrique et de ses habitants ; il ne nous reste plus maintenant que quelques hypothèses à rapporter sur la partie orientale du système hydrographique du Soudan.

Un voyage entrepris dans le Dar-Saley ou Borgou, pourrait seul confirmer ou détruire entièrement l'opinion de l'identité du Niger et du Nil d'Égypte ; mais jusqu'aujourd'hui aucun Européen n'a encore pénétré dans ces contrées reculées. Cependant, l'hypothèse dont nous avons parlé plus haut, au sujet du Maghreb et du Joliba, s'y trouve aussi confirmée par différens récits venus de ces pays de l'est. Le *grand fleuve* de Bornou et de Begharme, après avoir reçu les eaux du Shari, continue, dit-on, son cours à l'est, à travers le pays du sultan de Saley, où il ne s'appelle plus Niger, ni Gulbi, ni Tshad, ni Nil, mais Batta (1). *Sidi-Mousa* ne nous indique pas son cours ultérieur, mais il pense qu'il va se mêler au Nil de l'Égypte ; il porte des vaisseaux, mais ils ne sont pas très-grands.

Tous les rapports que nous avons comparés jusqu'ici s'accordent sur les principaux points ; mais, au delà de Dar-Saley, au sud-est, une terre inconnue, s'étend jusqu'au grand bras occidental du Nil égyptien, le *Bahar-el-Abiad* ou fleuve blanc (suivant Jackson, *Nil-Abid*, c'est-à-dire fleuve des nègres) qui vient de la Nubie et du Habesch, et dont Bruce et Browne nous ont tracé le cours jusqu'à l'endroit où il entre dans le Sennaar. L'étendue de cette *terra incognita*,

située entre le Nil d'Égypte et le fleuve du Soudan, ne peut être de plus de cinquante milles géographiques (1) ; or, il n'est pas présumable que, sur un si petit espace, deux fleuves aussi considérables coulent l'un à côté de l'autre et dans des directions opposées sans se rencontrer ; on ne peut donc imaginer autre chose qu'un confluent, et cette supposition, qui s'appuie d'un si grand nombre de témoignages, n'est en contradiction avec aucun fait important. Si nous ne possédons pas de renseignemens positifs sur cette réunion des deux fleuves, c'est que jusqu'à présent aucun voyageur ne s'est encore avancé jusque dans ces contrées. Tous les pèlerins et les marchands se dirigent au nord, sur Sennaar, par les pays de Bornou, Begharme, Dar-Saley, Dar-Four, Kordofan, et, de même que les Fakys, ils ne traversent jamais les pays des nègres idolâtres au sud, sans doute pour éviter les grands marais d'où sort le Bahar-el-Abiad. Les récits des voyageurs et surtout ceux que Browne recueillit dans le Dar-Four nous démontrent clairement l'existence de vastes *enfonce mens* situés au sud et au sud-est du Borgou et du Dar-Four, et exposés en tout temps à de grands débordemens. Suivant Browne, on y rencontre une quantité de fleuves ; lui-même en compte jusqu'à huit sur la route de Wara à Dar-Koulla, dont le plus considérable, à son avis, est le *Bahar-Misselad* (2) ; il paraît, dit-il, qu'à l'est de ce fleuve jusqu'à Dar-Koulla, tous coulent de l'est à l'ouest, à travers un pays humide et marécageux (*wet and marshy*), mais sans hiver ; leur cours doit être très-considérable, attendu que des marchands de Four et de Saley, mirent 150 à 180 jours pour aller de Wara et Kobbe à Dar-Koulla. Le Misselad, au contraire, coule au nord-ouest, suivant les renseignemens qu'il recueillit de marchands d'esclaves dans le Dar-Four ; cette dernière remarque, si elle était fondée pourrait à la vérité détruire l'hypothèse du confluent du Grand-Fleuve dans le Bahar-el-Abiad ; mais ne serait-il pas étonnant que ce Bahar-Misselad eût une direction tout opposée à celle que toutes les relations qui nous sont parvenues jusqu'à ce jour donnent au Grand-Fleuve ? D'ailleurs il résulte d'une observation de l'éditeur de Ritchie (3)

(1) Quarterly Review, p. 236.

(2) Browne, Trav., App., I, p. 449. — Rennell, *Notes* dans Hornemann, Voy., éd. Langlets, II, p. 246.

(3) Quarterly Review, p. 235.

(1) Sidi-Mousa, dans Ritchie, p. 323.

et d'une quantité d'autres relations africaines, que les habitants du Soudan ne s'expriment souvent pas très-clairement sur les différentes contrées du monde; en parlant du cours d'un fleuve, ils ne prétendent pas, comme les Européens, indiquer sa direction générale; au contraire, ils n'ont toujours devant les yeux que la ligne du fleuve telle qu'elle s'est présentée à leurs yeux dans un certain endroit. Ont-ils remonté le Nil, ils diront que le Nil coule dans la direction qu'ils ont suivie, c'est-à-dire au sud et au sud-ouest, parce qu'il s'élargit ou se ramifie en forme d'arbre dans cette direction; c'est ce que Ptolémée semble déjà avoir remarqué à l'occasion des fleuves du Soudan; les Arabes aussi appellent souvent la source du Nil, sa fin. En conséquence, le *Misselad*, que Browne ne place à Dar-Koulla que par oubli, prendrait son cours au sud-est, et aurait une direction tout opposée à celle que lui donne ce voyageur, l'inclinaison du sol ne serait pas dirigée vers l'intérieur du Soudan, mais vers le Nil-el-Ebiad du côté de Sennaar. Une autre raison qui nous fait rejeter l'opinion de Browne, c'est que Burckhardt, pendant son séjour dans le Soudan, n'entendit nulle part (1) parler d'un Bahar-Misselad séparé, tandis que les voyageurs de Borgou ou Dar-Saley lui confirmaient généralement l'identité du Grand-Fleuve avec le *Nil-el-Abiad*. Ces contrées mystérieuses qui, selon lui, doivent être bien habitées, paraissent ne pas être inconnues à un certain géographe nubien, Selym (2), puisqu'il fait venir le Nil-el-Abiad de grands lacs situés dans le Soudan. *Macrizi* qui avait consulté ce *Selim-el-Assouany*, historien nubien dont les ouvrages sont perdus, dit du bras occidental du Nil ou du grand Nil-el-Abiad (Nil blanc, suivant Jackson Nil des nègres), qu'il vient de l'ouest, qu'il est profond et blanc comme du lait. Voici ce qu'il apprit des voyageurs du Soudan : « Le *Nil-el-Abiad* vient de montagnes de sable, il s'assemble dans le Soudan en plusieurs grands lacs (*Berak*, suivant Selym, pluriel de *Birket*, qui signifie lac), le pays qu'il parcourt ensuite est inconnu, ses eaux ne sont plus blanches, elles ne reçoivent cette couleur que de la nature du sol ou d'un affluent. Ses bords sont habités par différents peuples. » Ailleurs ce même auteur nubien s'ex-

prime ainsi dans *Macrizi* (1), sur le cours supérieur du Nil qu'il avait exploré, en partant de la Nubie : « Je me suis beaucoup informé chez tous les peuples, mais je n'ai trouvé personne qui connût sa fin; on disait seulement que les eaux venaient des déserts. A l'époque du gonflement des eaux le fleuve emmène cependant des débris de bateaux, des battans de portes et d'autres objets, d'où l'on peut conclure qu'au delà de ces déserts se trouvent aussi des pays civilisés. »

L'identité du Niger avec le Nil est encore confirmée ailleurs. Hornemann (2) apprit à Mourzouk, d'un habitant de cette ville, qu'en effet il existe une liaison entre ces deux fleuves, mais qu'elle n'est d'aucune importance avant le gonflement des eaux, attendu que, dans la saison de la sécheresse, le Niger est stagnant et ne coule pas. Or, faut-il admettre que la réunion qui a lieu dans la saison des pluies se continue également par des souterrains pendant la saison de la sécheresse, et que l'eau filtre à travers des montagnes de sable? ou bien le narrateur de Hornemann ne connaissait-il pas le Grand-Fleuve au sud.

Les basses terres de Dar-Koulla pourraient détruire l'hypothèse de la réunion du Niger et du Nil si on compare leur abaissement absolu à la hauteur absolue de la terrasse de Sennaar (qui, bien qu'élevée de 4,000 pieds au-dessus de la mer, d'après les indications de Bruce, rectifiées par Rennell et Humboldt, est cependant traversée par le Nil-el-Abiad oriental). C'est là le point capital sur lequel s'appuie Rennell (3) pour réfuter l'identité des deux fleuves; jusqu'ici nous n'avons pas encore pu détruire cet argument, à moins qu'on n'admette, ce qui nous paraît très-vraisemblable, que toute l'Afrique centrale est beaucoup plus haute que le niveau de la mer.

S'il existe réellement une réunion entre le Niger et le Nil, et si le canal du prétendu Bahar-Misselad, en se dirigeant à l'est, sert en effet à unir les deux fleuves, il faut nécessairement qu'il forme une grande courbe au sud du Dar-Four, et que, se tournant au nord-est, il baigne ensuite, comme Bahar-el-Abiad, la limite du Sennaar. Les prétendues sources du Nil ou Bahar-el-Abiad, situées à l'est de Donga, sur les

(1) Burckhardt, Trav., App., II, p. 484.

(2) Maerl, d'après Selym-el-Assouany, App. III, dans Burckhardt, Trav., p. 498, et dans Quatremère, Mémoires sur l'Égypte, etc., Paris, 1811, II, p. 21.

(1) Quatr. Mém. sur l'Égypte, p. 499.

(2) Hornemann, Voy., éd. Langlès, p. 292.

(3) Rennell, dans Hornemann, Voy., éd. Langlès, II, p. 258.

montagnes de Komri, ne seraient dans ce cas que les sources d'un affluent droit, venant des hautes montagnes au sud, et l'on passerait le Grand-Fleuve sur la route des caravanes, qui conduit de Kobbe aux mines de cuivre de Fertit (voy. p. 139).

En effet l'itinéraire mentionné ci-haut nous apprend qu'après sept journées et demie de marche au sud de Dar-Fungaro, on arrive au *Bahar-Taisha* (1) et de là seulement au *Bahar-el-Abiad*; le Bahar-Taisha, dit-il, se jette dans le Bahar-el-Abiad près de *Tenderni*; le pays d'à l'entour est habité par des peuples pasteurs, appelés *Cousin*. On y rencontre une quantité de palmiers, avec des fruits semblables aux cocos ce qui nous fait croire que le fleuve qui les arrose ne peut couler que dans une vaste et large vallée; en outre le Bahar-Taisha se dirige évidemment vers le Nil, et paraît n'être pas seulement un torrent de montagnes. Or, si la jonction du Nil et du Niger s'opère réellement par un fleuve, pourquoi n'admettrait-on pas que le Bahar-Taisha est identique avec le *Bahar-Mis-selad* qui unit les deux fleuves. Le Bahar-el-Abiad, recevant ainsi un tel affluent, cela nous expliquerait, en quelque façon, comment il se peut qu'il roule vers la Nubie une masse d'eau trois fois plus considérable que tous les autres bras du Nil réunis; on pourrait aussi, dans ce cas, dériver des tribus nègres du Soudan, l'émigration des Founji, dont la nombreuse flotte de canots (voyez page 142) exigeait un fleuve considérable.

Le grand enfoncement près du Misselad s'appelle, suivant Browne, *Dar-Koulla*, suivant d'autres auteurs *Bahar-Koulla*, (*dar* signifie pays, *bahar*, eau); les nègres prononcent ce mot arabe *Kuolla*, comme Bowdich eut l'occasion de s'en assurer chez les Ashantis et sur le fleuve Gabon (voyez page 164). Jackson en traduit la signification par « assemblage des eaux de la mer » *the sea altogether* (2), et observe en même temps que cette expression s'emploie chaque fois pour désigner la liaison du Nil occidental ou Niger avec le Nil oriental, par conséquent la continuité de ces deux fleuves (3). Donc cette grande contrée inondée d'eau a une signification tout à fait appellative, comme à peu près

Wangara. Mais, ce que les rapports des Ashantis (1) appellent le pays et le royaume de *Koulla-Raba* n'est évidemment chez les Arabes que le *Koulla-Raba* ou *Raba-Koulla*, c'est-à-dire le bois de Koulla (Koulla); par conséquent pas autre chose que les forêts de la région marécageuse, que nous avons décrite plus haut sous ce même nom, en parlant du bord septentrional de l'Abyssinie (voyez page 135); en comparant cette Koulla d'Abyssinie avec le Dar-Koulla du Soudan, auquel elle se rattache immédiatement, on pourrait en tirer d'importantes lumières pour la connaissance de tout le Soudan septentrional, le long du bord méridional du Niger.

Nous terminons ici nos recherches sur le Grand-Fleuve, avec la conscience d'avoir poursuivi avec une scrupuleuse exactitude les sources principales, les rapports des témoins oculaires et les faits qui en résultent. Si nous leur avons accordé une aussi grande importance, c'est que l'expérience nous a appris que souvent le succès de nouvelles découvertes dans ces contrées lointaines, le bien-être des voyageurs et la réussite des entreprises les mieux organisées, dépendent de la fidélité et de la justesse des données géographiques.

Maintenant, avant de passer au système du Nil, nous nous permettrons d'ajouter à ce qui précède un aperçu général accompagné de quelques hypothèses sur le Niger.

5^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Coup d'œil historique. Le Niger, un système d'eau non encore développé.

La Société africaine considère avec raison le Niger comme l'objet le plus important de ses recherches; il offre la voie la plus sûre pour découvrir le centre de l'Afrique. Ses bords, dans l'intérieur de cette partie du monde, sont cultivés et habités comme ceux de la Tamise; les villes qui les couvrent sont autant de grands marchés où se trouvent réunies toutes les productions remarquables et précieuses de l'Afrique septentrionale. C'est là le centre de tout le commerce africain. Un grand nombre de caravanes s'y rendent annuellement des bords de la Gambie, du Sénégal, du Maroc, de Fez, de Tunis, de Tripoli, du Fezzan, du Caire, du Dar-Four

(1) Browne, Trav., App., p. 472.

(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 479, 487, 407 et 503.

(3) Monty Magaz., 1817, p. 128.

(1) Bowdich Mission, II, p. 202.

et sans doute aussi de la côte des Somalies. Malgré la différence de costume, d'usage et de langage, la paix, l'ordre et la bonne foi ne sont jamais troublés parmi toutes ces nations diverses qui affluent de toutes les parties de l'Afrique.

Il n'y a que la sûreté, la propriété, la justice des souverains envers leurs sujets, l'estime des étrangers, la politesse et l'honnêteté dans le commerce, qui soient capables de conserver et de maintenir ainsi des relations durables entre des millions d'individus. Or, nous voyons, par les relations d'un grand nombre de témoins oculaires, et plus encore par l'histoire du commerce africain, en tant qu'il exerce une influence au-dehors, que ces grandes qualités forment le caractère distinctif de tous les habitants des villes situées sur le Niger; si quelquefois les relations commerciales y sont interrompues par des dissensions inévitables, la paix et la prospérité ne tardent jamais à se rétablir aussitôt.

Mais comment un commerce aussi vaste a-t-il pu s'organiser dans ces plages brûlantes de l'Afrique? C'est ce que les découvertes à venir nous apprendront; cependant on peut admettre d'avance que le sol, première base de tous les phénomènes, a aussi puissamment contribué au développement de la civilisation et du commerce chez les peuples africains.

Le système d'eaux du Niger a un caractère si particulier, qu'on ne peut se le représenter sans une influence marquante sur l'histoire du développement de ses habitants, au milieu du vaste continent qu'il parcourt.

Son cours ne suit pas, comme beaucoup d'autres fleuves, la direction de son embouchure; mais ses eaux coulent de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est, du nord au sud et du sud au nord. De même aussi les peuples se réglant d'après le gonflement du Niger, se rassemblent tous dans les vastes terres du cours inférieur où se trouvent les grands marchés dont nous venons de parler. Semblables au Niger qui vient y confondre ses eaux et déposer, sur le sol, la poudre d'or et les trésors de fertilité qu'elles accumulent sans cesse dans leurs cours, les peuples les plus divers se réunissent ici pour échanger les produits de leur travail et de leur industrie. La saison brûlante venue, les eaux, mêlées d'autres substances, et soumise à des formes différentes, s'en vont à travers les airs, et les nations, enrichies des produits d'autres nations, s'en retournent à travers les déserts, chacune dans leur patrie, pour revenir encore, lorsque le soleil aura de nouveau accompli sa course,

s'enrichir à ce commerce avantageux et lucratif.

En examinant de près le Niger, il se présente à nous comme un système d'eaux très-incomplet qui, jusqu'à présent, n'a pas encore acquis, dans son développement individuel, le caractère d'un système de fleuve accompli et partout exactement limité.

Aussi, comment expliquer sans cela toutes les contradictions dans les relations sur le cours du Niger? Son domaine des sources se confond encore avec le domaine des sources du Nil, et peut-être aussi quelque part avec celui du Sénégal, du moins une partie de l'année, pendant le gonflement des eaux; il n'existe pas encore ici de partage d'eaux absolu. Le Niger n'est donc pas, même à sa source, aussi parfaitement individualisé que le dernier des fleuves européens. Dans le berceau du fleuve, les affluents ne se sont pas encore frayé un cours aussi profond que dans d'autres systèmes; de sorte que l'on peut encore se passer des canaux qui, en Europe, suppléent aux portages, et effectuent la correspondance des fleuves entre eux.

On trouve entre le Nil et le Niger des fleuves qui, suivant les saisons, peuvent appartenir, tantôt à l'un, tantôt à l'autre système.

Le Niger n'est pas mieux individualisé dans son cours moyen, où il forme de grandes îles, des lacs; il ressemble, tantôt à un fleuve, tantôt à un bras de mer. Nous ne savons pas d'ailleurs si le Niger présente réellement un système d'eaux indépendant, ou s'il n'est qu'une chaîne composée de plusieurs systèmes (1).

REMARQUES.

Itinéraire de Hadji-Boubeker, de Fouta-Toro à Suakim et à la Mecque, par le Soudan.

Le voyage intéressant de ce pèlerin africain nous a été communiqué par M. Rouzée (2), orientaliste distingué, dont nous déplorons la mort trop prématurée. Hadji-Boubeker, partant du pays d'Alpes des nègres Foulahs, visita tous les pays situés sur le Joliba : Sigo, Timbuctou, Haoussa, Bornou, Dar-Four, et pénétra ainsi jusqu'au Nil dans le Sennaar. De là, s'embarquant à Suakim, il se rendit à la Mecque, et revint, par le Caire et le Maroc, au Sénégal inférieur. C'est ici qu'il fit la connaissance de Rouzée (mort au Sénégal en 1820).

(1) Voy. NOTE HUITIÈME à la fin du volume.

(2) Jourard, Notice sur M. Rouzée, voyageur français, dans MISCÉLÉANÉES, NOUVEAU, Annales de Voy., Paris, VIII, p. 193-208.

Son récit, concis et circonscrit à la fois, est d'autant plus important, qu'auparavant nous n'avions aucune connaissance du *Fouta-Toro*, pays natal du voyageur africain. Nous ne rapporterons ici que ce qu'il renferme de nouveau, et ce qui peut servir à confirmer et à détruire les opinions émises précédemment, persuadés que nous sommes que cette masse autrefois confuse de faits et de relations sur ces contrées de l'Afrique, peut maintenant se laisser résumer en un ensemble critique.

Hadji-Boubeker (1), mahométan de naissance, partit de Fouta-Toro (Foutadoro), sa patrie, pour se rendre à Ségo, situé à l'est. De là, se dirigeant au nord-est, il arriva, en vingt-cinq jours, à Timboubouctou, qui est à peu de distance de *Cailoum* (le *Sansarra* ?), grand fleuve que le voyageur prend pour un bras du *Djolba* (*Joliba*). Les Maures l'écrivent *Djolba*, les nègres *Djaliba* (2).

Timboubouctou est maintenant sous le joug des *Touaricks* (sans doute les *Phelleta* dont nous avons parlé plus haut), qui, venant de l'oasis Tawat (Touat), subjuguèrent ces contrées, et sont, depuis lors, en guerre continuelle avec les Maures. Des circonstances imprévues empêchant Hadji d'aller directement à Haoussa, il prit sa route par *Djenné* (Jennie), qui en est éloigné de trente journées; il fit la moitié du chemin par eau, naviguant au travers des royaumes de Kabi et de Noufa. Le royaume de Haoussa se compose de cinq à six états qui n'étaient autrefois habités que par des nègres de la race des *Joloffes* et des Maures. Les *Touaricks* et les *Fouhles* en occupent maintenant la plus grande partie. Ces *Fouhles*, *Fouhles* (*Poules*) habitent toute la partie occidentale de la ville, à laquelle ils ont aussi donné leur nom (*Fouthen*). Ils ont absolument la même couleur, les mêmes traits et le même langage que les habitants de Fouta-Tore. Ceci confirme ce que nous avons dit plus haut, sur l'identité de ces peuples remarquables, répandus par toute l'Afrique septentrionale, et auquel on devrait accorder plus d'importance, comme formant une race moyenne (3) entre les véritables nègres et les autres nations de l'Afrique, au teint plus clair. Eux-mêmes se donnent le nom de *Dhomané*. Suivant Hadji-Boubeker, ils sont les meilleurs bergers du monde, et leur pays est aussi bien cultivé que l'Égypte. Il est vrai, dit Hadji, qu'on n'y rencontre pas de cannes à sucre et autres fruits du midi; mais ils ont en abondance le millet, le froment, l'orge, le coton, le chanvre, l'indigo, et s'entendent parfaitement à teindre toutes les couleurs. Haoussa a plus de relations commerciales avec les pays situés à l'est, qu'avec

ceux de l'ouest. De Timboubouctou, Hadji-Boubeker se dirigea sur Kassina, capitale du Haoussa oriental, et la plus grande des villes situées sur le *Djoliba*. Le commerce y est très-florissant; les marchands qui y affluent s'y rendent des contrées les plus lointaines de l'Afrique, par exemple, de Tripoli; ils sont faciles à reconnaître à leur couleur claire et à leurs riches vêtements. Les *Haoussas*, c'est-à-dire les anciens habitants du pays, sont ici beaucoup plus nombreux que les *Fouhles* et les *Touaricks*. Les Arabes donnent à la ville le nom de *Kaschna*, mais les nègres, qui n'ont pas le son du *sch*, l'appellent *Kassina*.

Ce récit du pèlerin africain correspond parfaitement à ce que nous avons dit plus haut de la situation du Bornou (1). « Bornou, dit-il, est situé directement à l'est, et non pas au nord-est de Kassina, et le royaume de Bornou est traversé dans toute sa largeur par le grand *Djoliba*. Les habitants sont noirs comme ceux de Haoussa; ils ont les mêmes mœurs, mais ils ne parlent pas la même langue, et sont beaucoup plus habiles, plus braves et plus spirituels que ces derniers. » De Bornou, Hadji-Boubeker partit pour Wadaï (Wadai), se dirigeant toujours à l'est. Tout à coup, le *Djoliba*, qu'il avait toujours eu à sa droite, l'abandonna; il s'informa de quel côté le fleuve se dirigeait: les uns lui répondirent vers le Nil, d'autres lui dirent qu'une partie du Nil se mêlait avec le *Djoliba*; d'autres enfin, qui ne pouvaient nier la réunion des fleuves, prétendaient que le *Djoliba* coule très-loin au sud, et qu'il se termine en Éthiopie (dans la *Habesch*). Plusieurs grands fleuves se jettent à Wadai, dans le *Djoliba*. Partant de Bornou, Hadji continua son voyage par Begharme, Kouk, Four, Shendi, dans le pays de Barbara, où il rencontra un peuple agricole et laborieux, soumis à la domination des Arabes. Il ressemblait, quant à la physionomie et à la couleur, à ses compatriotes, les *Fouhles*. Après avoir visité ces contrées, que Burckhardt, après lui, a décrites avec tant de talent, Hadji partit pour la Mecque, où il arriva quatorze mois après son départ de Fouta-Toro.

III.

GRADINS DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE OU LE SYSTÈME D'EAUX DU NIL.

§ 23.

Aucun des fleuves de la terre n'est plus anciennement célèbre dans l'histoire des peuples que le Nil; aucun pays n'étale avec plus de pro-

(1) Hadji-Boubeker. Itinéraire de Seno-Patel, ville de Fouta, à la Mecque, dans Maite-Brun, *ibid.*, p. 200.

(2) *ibid.*, p. 202.

(3) Withridates, III, ch. I, p. 142.

(1) Maite-Brun, *ibid.*, p. 204.

fusion les merveilles de la nature et de l'art que celui qu'il parcourt. De même que la vallée fertile qu'il arrose s'est élevée du milieu de ses eaux, de même c'est aussi sur son sol qu'a germé la première civilisation des peuples. Et cependant personne jusqu'aujourd'hui n'a encore vu les sources de ce fleuve remarquable, pas même les voyageurs les plus audacieux de nos temps, Bruce et Browne, bien qu'ils n'aient épargné ni peines ni sacrifices pour arriver au grand but qu'ils se proposaient. L'origine du Nil est encore enveloppée pour nous des mêmes ténèbres qu'elle l'était il y a quinze siècles, lorsque Ptolémée plaçait ses sources sur les montagnes de la Lune, ou lorsqu'Hérodote le faisait venir de l'ouest à travers le pays des noirs.

Mais aucun système d'eaux n'est comparable dans la disposition de ses membres à ce fleuve merveilleux. En sortant de son berceau mystérieux, le Nil coule au nord, à travers des déserts inconnus, et reçoit sur sa rive orientale cet affluent d'Abyssinie que nous avons désigné jusqu'ici sous le nom de *Nil*. Plus tard ses eaux sont encore une fois augmentées par un troisième bras non moins considérable que le premier; il parcourt ensuite, sans recevoir aucun tribut ni de rivières ni des eaux de l'atmosphère, les vastes déserts de l'Afrique, fertilise tout le *Tell* (l'Égypte), et vient enfin, faible et épuisé, se mêler aux flots de la mer, après avoir auparavant sillonné en tous sens son vaste Delta.

CHAPITRE PREMIER.

COURS SUPÉRIEUR.

Deux principaux bras, l'un à l'ouest, l'autre à l'est, doivent attirer ici l'attention de l'observateur.

1. Le bras occidental du Nil, *Bahar-el-Abiad* ou le fleuve blanc.

Celui-ci, le plus considérable des deux fleuves, descend, selon Selim, d'une chaîne de montagnes de grès (p. 285); il tire son origine d'une quantité de sources situées sur les *montagnes de la Lune* (Jibbel Koumri), et qui toutes se réunissent dans un seul lit, dans le pays de Donga. De Bornou, on met pour arriver à ces sources, en se dirigeant d'abord au sud, vingt

journées de marche; de Sennaar par Schillouk, quarante-cinq journées (1). Toutes sont situées entre le 7° et le 8° de lat. nord et à une distance directe de l'embouchure du fleuve, de 260-280 milles géographiques (1,440 *miles*). Le fleuve parcourt d'abord cet espace dans la direction nord-est, puis il se tourne au nord, où il ne se trouve placé qu'à 17° à l'ouest du méridien de l'embouchure du Nil (au 49° long. est de l'île de Fer (2)).

L'Abiad, après avoir coupé la terrasse de Fazzouglo, pénètre à travers les montagnes de Deir et Touggala et le pays des Founji; il entre ensuite dans une vaste plaine où il reçoit les eaux d'un grand nombre de fleuves inconnus jusqu'à ce jour aux Européens, mais dont nous connaissons en partie les noms, par les récits d'esclaves nègres transportés de ces contrées dans d'autres pays (3). Ce sont, par exemple, le *Bahar-Indry*, le *Bahar-Arramla*, le *Bahar-el-Harras* (venant des montagnes de Harrar?) le *Bahar-Endrenje* et le *Bahar-Esrak*, qui est sans doute identique avec le *Bahar-Azrek*. Le *Maley*, qui prend son origine dans les marais au pied de la terrasse de Naréa et coule ensuite par Bizamo, paraît également se jeter dans le Bahar-el-Abiad; de là vient sans doute que Bruce, dans sa carte du Nil, le confond avec ce dernier (4).

L'Abiad forme dans ces contrées un grand nombre d'îles, dont trois des plus considérables ne sont habitables que jusqu'à l'époque des pluies; dans la saison de la sécheresse, elles servent de repaire aux *Schillouk*, peuple de nègres idolâtres, qui ne vivent que de piraterie (5); au milieu du siècle dernier, ils rendaient encore par leur brigandage toutes les contrées d'alentour très-dangereuses pour les voyageurs.

Au 15° de latitude nord, c'est-à-dire sur la même latitude que la ville de Sennaar, l'Abiad coule entre deux villes, dont l'une, *el Acie* (Hellet-Alleis, suivant Browne), est située sur la rive gauche, l'autre, *Schillouk*, sur la rive droite du fleuve. Les *Kafilas*, allant de Dar-Four

(1) Browne, Trav., p. 473.

(2) Rennell, Mém., dans Bornemann, Voyages, éd. Langès, II, p. 239.

(3) Seetzen, Nachrichten über Dar-Fur, in V. Zach. M. Corr, 1810, mars.

(4) Bruce, Trav., 2^e éd., VII; dans Murray, Dissertation on the progressive Geogr. of the Bahar-el-Abiad, etc., p. 386.

(5) Extract. of manusc., dans Bruce, Trav., Ibid., p. 89.

et de Kordofan à Sennaar (1), ont établi ici leur passage. Le fleuve est si large en cet endroit, qu'il est impossible de reconnaître la physionomie d'un homme placé sur le rivage opposé; la voix, au contraire, s'entend très-distinctement. Le bord occidental du fleuve est couvert d'arbres de toute espèce; sur le bord oriental, est située la ville des nègres schillouck qui, moyennant une rétribution, transportent les voyageurs à l'autre bord. Leur ville est bâtie de mortier; les habitants ne portent aucune espèce de vêtements. A huit journées de là, au 16^e latitude nord, Bahar-el-Abiad reçoit près de Hilea, les eaux du Bahar-el-Azrek, qui est moins considérable (2), bien que les habitants de ces contrées disent « que l'Abiad se jette dans l'Azrek »; il conserve aussi en effet son nom, tandis que celui d'*Abiad* disparaît (3). Ces notions incomplètes s'accordent parfaitement avec les nouvelles découvertes faites par Burckhardt en Nubie (4).

2. Le Nil oriental, Bahar-el-Azrek ou le fleuve bleu (Bahr-Asrat).

On nous cite comme sources de ce fleuve plusieurs (5) fontaines abondantes situées dans le pays des Agows, sur des hauteurs marécageuses et couvertes de verdure; la distance qui les sépare n'est que d'un jet de pierre; elles sont très-profondes, mais n'ont à leur surface que quelques pieds de diamètre; leur emplacement est une haute vallée en forme de demi-lune; Tellez (6) la compare à la superbe vallée du Monte-Cavo, qu'on aperçoit de Rome, au-dessus d'Albano, et qui est généralement connue sous le nom de *Campo-d'Annibale*. Ces hauteurs orbiculaires (7) appelées dans le pays *Litchambra* et *Aformascha*, exaltèrent à un tel point l'imagination de Bruce, qu'il les prit pour les *Montes Lunæ* de Ptolémée. Après avoir fait plusieurs détours sur un sol marécageux, entrelacé de racines et d'herbes (sans doute un marais tourbeux), le fleuve entre dans un lit rocheux, à travers lequel il se précipite comme un torrent, dans la vallée; après un cours de trois journées de marche, il

atteint la plaine de *Baad*, où sa largeur est déjà d'une portée de fusil.

A la source du Nil, près de Géesch, dans le pays de *Sakahala* (Saccala, suivant Bruce) (1) le baromètre tomba jusqu'à vingt-deux pouces anglais, ce qui suppose une hauteur absolue de 9,912 pieds (1,632 toises).

En quittant la plaine de Baad, le Nil serpente à travers un espace de 26 milles géographiques (35 lieues) jusqu'au pays de Dembéa (2) où il se jette dans le lac de Tzana (*Bahar-Sena*); mais, avant d'arriver, il donne naissance à deux cascades, la première dans la plaine de Goutto, où ses nombreux méandres forment sur l'espace d'un mille géographique plus de vingt péninsules à angles saillants (absolument comme le *fleuve au gué* près de Stirling en Ecosse (3)); la seconde, moins considérable, se trouve près de Kerr.

Le Nil, à l'endroit où il coule dans le Tzana (4), a une largeur de 260 pieds; il parcourt ce lac sur une étendue de 3 milles géographiques, sans que jamais ses eaux se mêlent à celles du lac, soit qu'elles soient trop rapides, ou parce qu'une cohésion toute particulière de leurs parties les empêche de se confondre.

Ce lac d'alpes est situé au milieu d'une vallée très-fertile semblable à la vallée d'Urseren sur le Saint-Gothard, et jadis recouverte par la mer. Il reçoit un grand nombre de torrens d'alpes; son étendue est de 9 à 10 milles géographiques en longueur et de 2 à 7 milles en largeur (il est par conséquent plus considérable que le lac de Genève, qui n'a que 14 milles de longueur, y compris la courbe, et à peu près 2 milles de largeur). Suivant le rapport des Abyssiniens, on y compte 24, suivant les Portugais et Bruce, 11 îles habitées. C'est sur ses bords que s'est concentrée toute la culture du pays d'alpes abyssinien.

Le Nil coule avec une rapidité extraordinaire à travers ce beau lac d'alpes (*transit innalans quasi super illum*) (5); on peut facilement s'apercevoir de son cours, en y jetant de la paille, du bois ou quelque autre corps léger (6).

En quittant le lac de Tzana, que Grégoire ap-

(1) Browne, Trav., Itiner., I, from Cobbe to Sennaar, p. 451.

(2) Browne, Trav., p. 456.

(3) Murray, Dissert., p. 394.

(4) Burckhardt, Trav. in Nubia, p. 351.

(5) Sylvant Labo, deux; suivant Bruce, trois.

(6) Thévenot, Recueil, p. 10.

(7) Bruce, Trav., V, p. 302.

(1) Iobo, R., I, p. 221.

(2) Tellez, dans Thévenot, p. 12.

(3) A. Murray, dans Bruce, Trav., V, 313.

(4) Tellez, dans Thévenot, p. 11 et 24.

(5) Abba Gregorius, dans Lud., Hist. Aeth., I, I, c. 8.

(6) Tellez, dans Thévenot, p. 23.

pelle *Dara*, du nom de la province située à sa sortie, et quelquefois *Bada*, le Bahar-el-Azrek se dirige d'abord au sud-est; se courbant ensuite en spirale au sud, à l'ouest et au nord, il se rapproche de nouveau de sa source jusqu'à la distance d'une journée de marche, après avoir parcouru un espace de vingt-neuf journées. Le pays de Gojam, qu'il entoure ainsi de ses eaux, s'appelle généralement la *péninsule de Gojam* (1).

Le fleuve, qui s'échappe avec violence de la pointe sud-est du lac, se précipite, après avoir franchi un espace de 2 milles, dans la célèbre cataracte d'Alata, que Bruce (2) évalue à quarante pieds de hauteur; c'est la première cataracte des Portugais, la troisième cataracte de Bruce. Il coule ensuite dans un ravin étroit et sombre, hérissé de rochers escarpés, au-dessus desquels est construit un pont que les Portugais firent sauter, pour mieux défendre leurs possessions; c'est le premier et le seul qu'on rencontre dans cette contrée; le pont de Siout, mentionné par Poncet n'a jamais existé (3). Le fleuve atteint, dit-on, jusqu'à la largeur d'un quart de lieue, dans les grandes eaux. Le pays à l'entour appartient aux plus belles contrées du Habesch. « Ici, dit Abba Grégoire (4), toutes les » eaux de pluie, tous les fleuves et torrens du Ha- » besch (à l'exception du Hanazo et du Hawash, » qui se dirigent vers la mer Rouge, sans ce- » pendant l'atteindre), se réunissent à ce roi des » eaux, que nous appelons *Abay*, le Géant, et » forment son cortège, dans son cours lointain. » Ainsi renouvelé et fortifié, il s'élance, joyeux » comme un héros, suivant l'ordre de son créa- » teur, dans les contrées inférieures, pour fruc- » tifier le pays d'Egypte, qui n'a pas de pluie. »

Mais, avant d'atteindre l'Égypte, il parcourt encore la terrasse de Fazouklo, le pays des noirs ou Schangallas, et coupe la grande chaîne limitrophe en trois cataractes différentes (5), dont la première se précipite d'une hauteur de 280 pieds, dans le pays des nègres, appelés *Nouba* sur la rive occidentale, *Gouba* sur la rive orientale. Plus loin, du côté de l'ouest, cette même chaîne limitrophe porte le nom de *Deir* et de

Touggala; on pourrait aussi l'appeler à juste titre la *chaîne des cataractes*. Au-dessus des cataractes, la rive occidentale du fleuve est habitée par les Galla qui le passent à la nage, lorsqu'ils font leurs invasions dans le Habesch. Suivant Tellez, le fleuve n'est pas plus large ici que le Tibre près de Rome (1).

Au delà du Habesch, nos renseignemens sur le Bahar-el-Azrek nous abandonnent entièrement; le pays qu'il parcourt est encore pour nous une terre inconnue; c'est l'*Adisalem*, le *Nouveau-Monde*, comme dit Lobo (2). Ce n'est que près de Sennaar que nous recevons de nouveau quelques renseignemens sur ses bords. Sortant d'un lit de rochers escarpés, il entre dans la vaste plaine de Sennaar, et forme près de la ville du même nom (3) une vallée des plus fertiles, couverte de riches campagnes, qu'il parcourt en nombreux méandres. De là, entrant dans la terrain sablonneux, habité uniquement par des troupes d'antilopes, de grues et de cigognes, et où l'on ne rencontre que des plaines couvertes d'une herbe fine et des forêts d'acacias, son lit devient très-large jusqu'à ce qu'il se jette dans le Bahar-el-Abiad, à un mille géographique et demi au sud de Halfeia, près d'un petit endroit appelé *Hojili* ou *Hojila* (4).

Près de Basboch, sur la rive orientale, vis-à-vis de la ville de Sennaar, est un pont qui conduit par-dessus le fleuve; on en rencontre un second fait de barques, dans le voisinage de Hojila; le fleuve en cet endroit a un quart de mille anglais de largeur, et est très-rapide; on dit qu'il est du double plus large (5) à l'époque du gonflement des eaux. Pendant la moitié de l'année ses eaux sont très-basses; et, malgré tous ses affluens de droite, il est probable qu'il se perdrait dans le sable et n'atteindrait jamais les frontières de l'Égypte s'il ne se réunissait avec le Bahar-el-Abiad, dont la masse d'eau, trois fois plus considérable, est la même pendant toute l'année. Il n'est pas dit par là que le Bahar-el-Abiad n'ait pas aussi sa crue, comme le fleuve Abyssinien, mais ses eaux ne se réduisent jamais, dans la saison sèche, à un aussi petit volume.

Il est étonnant qu'après le confluent du Bahar-

(1) Tellez, *Ibid.*, p. 13. — Lobo, *Reise*, I, p. 222. — Bruce, *Trav.*, V, p. 313.

(2) Bruce, *Trav.*, V, p. 105.

(3) Poncet, *Voy.*, p. 3. — Bruce, *Trav.*, III, p. 489.

(4) Ludolf, *Hist. Eth.*, I, c. 8.

(5) Bruce, *Trav.*, V, p. 316.

(1) Tellez, dans Thénos, *Rec.*, p. 13.

(2) Lobo, *Reise*, I, p. 228.

(3) Bruce, *Trav.*, VI, p. 349, 387; VII, Appendix, p. 89.

(4) Bruce, *Trav.*, 2^e édit., VII, p. 102, note de A. Murray.

(5) Bruce, *Trav.*, VI.

el-Azrek dans le Bahar-el-Abiad les habitans des bords aient conservé à ce système d'eaux le nom du plus petit de ces fleuves, et que le nom de Bahar-el-Abiad disparaisse entièrement.

Cependant nous trouvons bientôt, dans le cours moyen, à côté du nom d'Azrek, le nom de Nil, que le fleuve conserve jusqu'à son embouchure dans la mer.

La *Mésopotamie*, ou le pays situé entre les deux fleuves, le Nil occidental et le Nil oriental, s'étend du sud au nord, depuis la terrasse riche en or de Fazouglo, jusqu'au 16^e lat. nord. Elle n'a, près de la ville de Sennaar, selon Bruce (1), que trois journées, suivant Browne, trois journées et un quart d'étendue en largeur, et elle est le siège du royaume de Sennaar. Le côté oriental de cette *Mésopotamie*, arrosé par le Tazzé, ne nous est que peu connu. A l'ouest elle est bornée par le royaume de Kordofan qui sépare le royaume de Sennaar de l'oasis et du royaume de Dar-Four.

Burckhardt (2) nous a communiqué des renseignemens très-importans sur ce pays de Kordofan qui, sauf ce que nous en lisons dans Browne (3), nous était demeuré jusqu'alors à peu près inconnu. Le Kordofan est une véritable oasis, entourée de tous côtés de grands déserts de six journées de marche, excepté du côté de Schillouk, ville qui n'est séparée du Nil blanc que par un désert de quatre journées. Le Kordofan est maintenant sous le commandement d'un *mosellim* ou usurpateur, représentant du roi de Dar-Four. Il a sa résidence à *Obeydha* (Ibeit, selon Browne), capitale du royaume, et est entourée d'une garde de 800 cavaliers. *Obeydha* est un endroit assez considérable, composé plutôt de huttes que de maisons; les habitans s'occupent d'agriculture et font en même temps un commerce considérable. Burckhardt cite, outre le *mosellim*, un indigène du Bournou, portant le titre de *roi des Tekroury* (des nègres mahométans), qui s'était réfugié dans les montagnes de Hashem, où il prélevait un impôt sur tous les marchands qui traversaient ces contrées. Il fut par la suite assassiné. La plupart des habitans du pays sont des Bédouins, qu'on appelle *Bakura* à cause de leurs nombreux troupeaux de génisses (*bakar* signifie vache). On nous cite dix

hordes différentes de Bakara, qui tous parlent l'arabe; ils ressemblent beaucoup, quant à leurs mœurs et leurs usages, aux habitans du Dar-F à l'ouest et de Shendy à l'est. L'été ils se construisent une habitation fixe, cultivent les terres conduisent leurs troupeaux, mais dans les autres saisons ils ne s'occupent que de brigandage, rendent surtout les routes entre Dongola et Sennaar très-dangereuses. Ils vont eux-mêmes à cheval, marchés pour y vendre leur encens (*leban*), est réputé le meilleur de l'Afrique.

La route d'*Obeydha* au Nil conduit d'abord au village de Dauma; de là on arrive en trois journées à Om-Ganater, où il se prélève pour Shendy un impôt qui souvent se monte jusqu'à cinq pécunies; de Om-Ganater, on entre dans le désert et l'on atteint le Nil, après quatre journées de marche, à Gerri, endroit où les caravanes passent le fleuve.

1^{er} ÉCLAIRCISSEMENT.

Recherches sur les sources du Nil.

Le père de l'histoire, Hérodote, ne put se procurer ni chez les Égyptiens, ni chez les Lybiens ni chez les Hellènes, aucuns renseignemens sur les sources du Nil. Un seul prêtre de Sais (qui se disait un *hiérogammateus*, prétendait en avoir quelque connaissance; il cita au bout de la Thébaïde, entre la ville de Syène et l'île d'Éléphantine, deux cimes de montagnes, le *Krophî* et le *Mophî* (Κροφί, Μωφί), entre lesquelles le Nil surgit des entrailles de la terre, dirigeant une partie de ses eaux au sud, vers l'Éthiopie, une autre partie au nord, vers l'Égypte. Or, ceci ne peut nullement se rapporter aux sources du fleuve; il est probable que le prêtre égyptien n'a voulu désigner que le commencement de son cours en Égypte, c'est-à-dire cette contrée des cataractes du Nil que nous ont fait connaître les voyageurs modernes. Les Cyrénéens apprirent à Hérodote que les premières notions sur le Grand-Fleuve avaient été apportées par les Nasamons, habitans des Syrtes. Suivant le récit de ces derniers, le Nil coule dans l'intérieur de l'Afrique, de l'ouest à l'est; il nourrit un grand nombre de crocodiles et est habité sur ses bords par un petit peuple noir, qui est adonné à la magie. Ce même peuple, que les géographes modernes ont reconnu être

(1) Bruce, Trav., VII, Appendix, p. 89. — Browne, Trav., p. 451.

(2) Burckhardt, Trav., App., I, p. 482 et 257.

(3) Browne, Trav., App., I, 457.

(1) Hérodote, II, c. 28 et 32.

iger. Hérodote le prit pour le Nil, qui, coule de l'ouest, devait parcourir un espace de tre mois de voyage (1). Mais l'élévation de la me de Sennaar, que Rennell et Alex. de Humboldt estiment, suivant Bruce (2), à 4,000 pieds hauteur absolue, rendent aujourd'hui la communication des deux fleuves très-invraisemblable. Une autre objection à faire, c'est la simultanéité du gonflement du Nil et du Niger. En effet, si la crue du Nil était produite par les eaux du Niger, il faudrait qu'elle fût au moins trois semaines postérieure au gonflement du Niger. On peut encore ajouter à ceci le témoignage de Browne qui, malgré toutes les informations qu'il prit dans le Dar-Four, ne put jamais rien apprendre de la communication du Niger avec le Nil (3). Suivant ce voyageur, tous les fleuves, à gauche du Bahar-el-Abiad, se dirigent vers l'intérieur, dans la direction de l'est l'ouest. La même chose nous est rapportée par Bruce (4), qui ajoute : « L'Abiad et l'Azrek coulent à l'est et au nord-est, parce qu'entre le Nil et le Niger s'élève le pays de Bornou, où se trouve le plateau d'Afrique, la *spina mundi*. » La denomination de *plateau* ne peut signifier autre chose qu'un partage d'eau entre le Nil et le Niger ; en conséquence, le Niger reçoit tous les fleuves qui coulent à l'ouest et parmi lesquels nous distinguons particulièrement le Bahar-Misselad. (Voy. une autre interprétation de cette opinion, p. 282.)

Ptolémée, qui recueillit à Alexandrie les renseignements qu'il nous communique, ne nous dit nulle part que le Nil coule de l'ouest à l'est ; il ne connaît que son cours du sud au nord ; mais, le premier, il place les sources du Nil au 12° 30' latitude sud, en quoi tous les géographes arabes et européens l'ont imité, jusqu'à d'Anville (5). Ptolémée distingue un *Nil* (Bahar-el-Abiad) qui prend son origine dans les montagnes de la Lune, et un *Astapus* (Bahar-el-Azrek) qui sort du lac de Coloe (ou lac de Tzana?). Mais, d'un autre côté, ses relations renferment plu-

sieurs erreurs (1) qui, avant les géographes arabes, furent généralement admises par les auteurs chrétiens du moyen âge. Théophylactes Simocatta, qui vivait au septième siècle, n'en sait pas plus que ses prédécesseurs sur les sources du Nil, bien que tout un chapitre de son *Historia Mauritania* (2) soit consacré à ce fleuve. La tradition des autres, d'où jaillissent les eaux du Nil, tradition qu'il attribue aux Bolgiens (Βόλγαι), peuple troglodyte, nous paraît la même que celle d'Hérodote, mentionnée ci-dessus.

Les géographes arabes, Edrisi à leur tête, ont étendu de beaucoup le récit de Ptolémée ; selon eux, deux Nils prennent leur origine dans les montagnes de la Lune ; ils ont ensemble dix sources, qui se jettent dans deux lacs différents, cinq dans l'un et cinq dans l'autre (3). De chacun de ces lacs sortent trois fleuves, qui se réunissent de nouveau en un seul lac, sous l'équateur, près de la ville de Toumi qui est très-peuplée. Ce lac, appelé *Coura*, donne naissance, 1° à un Nil des nègres, coulant à l'ouest (le *Nilus Nigerorum*, dont nous n'avons aucune connaissance, à moins que ce ne soit le Bahar-Misselad) ; 2° à un autre Nil, coulant au nord et appelé *Nilus Egypti*. Les deux fleuves sont séparés par une montagne (sans doute la *spina mundi*?).

Abulfeda (4) nous communique quelques renseignements moins vagues, qu'il tient d'Ibn Sina. De vastes déserts, dit-il, s'étendent au delà de l'équateur, là où le Nil prend son origine ; ses sources ne sont connues que parce qu'en disent les Grecs d'après Ptolémée. Les montagnes *Al-Komri* donnent naissance à dix fleuves, éloignés d'un degré les uns des autres ; le plus occidental est situé au 48°, le plus oriental au 37° longitude. Ils se réunissent en deux lacs, situés au 7° de latitude sud, et le plus oriental, au 37° de longitude. De chacun de ces lacs sortent quatre fleuves, dont deux se réunissent à d'autres cours d'eau ; les six autres se dirigent au nord et forment sous l'équateur (33° et demi longitude) un lac rond, appelé *Kawar*, d'où sort le Nil d'Égypte, qui traverse Zagawan, la Nubie et passe à Donkola (13° lat. nord et 32° long. sud).

(1) Rennell, Géographie d'Hérodote.

(2) Rennell, Appendix, in *Mango-Park's Trav.*, p. LXXVII.

(3) Al. de Humboldt, *Ansicht der Natur*, p. 112. — Bruce, *Trav.*, 1^{re} édit., III, p. 719.

(4) Browne, *Trav.*, p. 244.

(5) Broer, *Trav.*, VII. App., p. 93.

(6) d'Anville, *Mém.*, sur l'intérieur de l'Afrique, dans les *Mém.* de l'Acad. des Inscriptions, XXVI, p. 67.

(1) A. Murray, *Disert.* on the progr. Geogr., p. 386.

(2) Théophyl. Simocatta, *Excerpti Histor. lib. vii*, ed. C.-A. Fabretti, Venetiis, 1729, t. vii, c. 17, fol. 267.

(3) Edrisi, *Africa*, éd. Hartmann, p. 11, 82, 84, et p. 327 de Nilo.

(4) Rennell, *Géogr.* d'Hérodote.

A l'ouest, ce même lac donne naissance au Nil de Gannah (ou *Genna*, *Gennij*, selon de Barros, *Jinnie*, selon Mungo-Park), et à l'est à un troisième fleuve, le Nil de Makadsch, appelé aussi Zebi.

Le Nil de Gannah n'est peut-être qu'un grand affluent du véritable Niger; peut-être aussi est-il le Bahar-Misselad (1) qui, selon Browne, se dirige vers le lac de Fittri, du sud-est au nord-ouest, ou, suivant l'interprétation ci-haut, dans la direction opposée, et dont les sources sont situées au 10^e latitude nord.

REMARQUE.

Erreurs probables.

Toutes nos connaissances des sources du Nil et de son cours supérieur ne présentent encore, comme nous venons de voir, qu'un amas confus de récits et de traditions. L'avenir seul pourra établir la vérité, en séparant les suppositions et les probabilités de ce qui est reconnu comme authentique dans l'état actuel de la science. Cependant nous sommes à même de signaler une erreur commise par tous les géographes des siècles précédents jusqu'à d'Anville. En comparant entre elles les différentes cartes de ces contrées, la carte de l'intérieur de l'Afrique, de l'an 1746 (2), par d'Anville; la *tabula ad Ptolemaicam descriptionem exacta*; la carte de Rennell, de 1798; les cartes de Browne et de Rennell, de 1802 (3), on s'apercevra que, généralement, les géographes ont l'habitude de placer le cours supérieur du Nil trop à l'ouest et trop au sud. Browne, le premier, a relevé cette erreur. Sur la carte d'Anville, Sennaar se trouve 4^e trop à l'ouest. Les Arabes placent encore beaucoup plus loin, dans cette direction, le cours supérieur du bras occidental du Nil (le Bahar-el-Abiad), ce qui a fait que Ptolémée, Edrisi et d'Anville l'ont confondu avec le Misselad, dont les sources se trouvent situées sur le même méridien que celle du Bahar-el-Abiad (27^e long. est de Greenwich) (4). Or, comme, d'après Browne et Hornemann, le Misselad communique, par le lac de Fittri, avec Wangara, on fut conduit par là à admettre une correspondance entre le Nil et le

Niger. L'expérience n'a pas encore pu confirmer ni détruire cette hypothèse, attendu que les routes qui conduisent de Sennaar au Dar-Four, par le Kordofan, ont, de tout temps, été très-dangereuses et presque impraticables. L'opinion de Hornemann, qui admet une communication du Nil avec le Niger, au moyen du Misselad, n'a rien de contradictoire en elle-même; mais elle est opposée, en apparence, à l'itinéraire de Browne (1), qui va de Cobbe aux mines de cuivre de Fertit, dans le berceau du Misselad, ainsi qu'au calcul de Rennell sur la pente moyenne du Nil et de l'Abiad, comparée aux domaines des autres fleuves de la terre.

CHAPITRE II.

COURS MOYEN DU NIL.

§ 24.

Après la réunion des deux principaux bras, le Nil prenant sa principale direction vers le nord, parcourt, en formant de nombreux détours, l'espace entre le 16^e et le 30^e lat. nord, jusqu'aux cataractes de Syène, où commence son cours inférieur. Il rencontre dans cet espace pour la première fois le grand désert (la Nubie) et entre ensuite près de Syène, dans le *Tell* (2), vallée fertile, située au nord de Syène, et que les tribus arabes appellent ainsi par opposition au désert. Mais avant d'atteindre cette vallée, il reçoit encore les eaux du Tacazzé, seul grand affluent que nous lui connaissions, et se dégrade en un nombre infini de rapides, formés par plusieurs larges gradins horizontaux, dans la vallée de l'Égypte.

1^{er} ECLAIRCISSEMENT.

Premier gradin; terrasse de Sennaar depuis le pays des Shangallas jusqu'à la cataracte de Takaki ou jusqu'au désert de Nubie.

Immédiatement au-dessous du confluent des deux grands bras de l'Azrek, une rangée basse de montagnes rocheuses traverse le Nil de l'est à l'ouest, comme si elle voulait barrer son cours; elle est coupée par une gorge, à travers laquelle le fleuve se précipite avec fracas; l'étroitesse de son lit en cet endroit prouve clairement qu'il s'est lui-même frayé sa route à travers ces ro-

(1) Browne, Trav., Appendix, p. 450.

(2) Mém. de l'Acad. des Inscriptions, xxi, p. 64.

(3) A. Map shewing the progress of discovery and improvement in the Geogr. of North Africa, by J. Rennell, 1798; corrected, 1802.

(4) W.-G. Browne, A Map of the route of the Soudan caravan, from Assiut to Darfûr, including some of the route of the Jebels, etc. Lond., 1799.

(1) Route from Cobbe, etc., in Br., Trav., p. 472.

(2) Bruce, Trav., II, p. 52.

chers (1). A côté de ce rapide est situé, sur une colline desséchée, couverte de cailloux roulés d'une blancheur éblouissante, le petit endroit de Gerri, au pied de la chaîne de montagnes qui est appelée l'*Acaba*, c'est-à-dire le passage de Gerri (16° 15' lat. nord). La terrasse plus exhaussée et plus méridionale de Sennaar est couverte de palmiers qui ne produisent pas de dattes; les fruits qu'ils portent n'arrivent jamais à maturité. Le même sol qui, sur la terrasse de Sennaar, ne se composait que de sable et de cailloux, et qui, dans la proximité du pays d'alpes, était couvert d'un humus noir et fécond, est, à ce qu'il paraît, absolument nu dans la partie septentrionale de la vallée, car on y rencontre partout des couches de marbres, d'albâtre et une quantité de blocs de sel gemme isolés et détachés (2). Les semailles et les récoltes ne se font plus à la même époque qu'à Sennaar. C'est encore ici que commence, selon Bruce, la limite qui sépare les deux plus puissantes tribus arabes, et les *Atbara* au sud, appartenant aux *Wed-Ageeb*, et les *Kubba-Beesh* au nord, soumis au Mek de Shendy. Ces derniers dominent tout le désert de la Nubie, au nord du Tacazzé, jusqu'à la frontière de l'Égypte; ils élèvent les plus belles races de chevaux nubiens.

Les tribus arabes qui habitent le second gradin au nord, nous sont plus ou moins connues, sous les différents noms de *Jehalin*, *Barbares*, *Bisharis*, etc. Ils sont les maîtres redoutés du désert de Nubie (3), où ils ont donné lieu à ce proverbe: « Tout le monde est ennemi, dans le désert. » Le salut: *Salumalicum*, la paix soit avec vous, et la réponse: *Alicum salum*, la paix est au milieu de nous, sont des formules de haute importance dans ces pays inhospitaliers.

Près de l'*Acaba* ou du défilé de Gerri, que nous pouvons envisager comme le commencement de la pente du premier gradin de Sennaar, le Nil forme l'île de Kurgos (4), qui, suivant ce que l'on en rapporte, contient des ruines remarquables. A quelques journées de là, vers le nord, on rencontre, sur la rive droite, le confluent du Tacazzé, qui, après avoir probablement traversé, dans son cours inférieur, une vallée longitudinale de l'est à l'ouest, vient mêler ses eaux aux eaux du Nil.

Le Tacazzé, (c'est-à-dire l'eau sans courant (1), le *Tacaree* des Portugais, *Tekesel* dans Poncet), appelé *Atbara* dans son cours inférieur (*Astaboras*, selon Ptolémée), a, suivant Bruce, sa principale source sur la montagne d'Angote, près de Souami-Midre (2), où est situé le village de Gourri. Un second bras de ce fleuve prend son origine sur la frontière de Begemder, près de Dabouco. Tous deux réunis, traversent la terrasse de Tigré, du sud au nord, séparent la langue *Tigré* et la langue *Gheez* de la langue *Amhara*; dans la province de Siré, ce fleuve s'échappe subitement de la chaîne limitrophe et continue son cours à travers le pays des Shangallas. A l'endroit où la route des caravanes le traverse, entre Siré et Lamalmon, il n'a, dans la saison sèche, que 600 pieds de largeur et 3 pieds de profondeur. Ses eaux claires et limpides se précipitent à grand bruit à travers un lit de rochers, bordé de forêts de tamariniers.

Suivant les nouveaux renseignements recueillis par MM. Pearce et Salt, sur les lieux mêmes, l'endroit le plus voisin des sources du Tacazzé, sur les hauteurs limitrophes de Lasta et d'Angote, est appelé *Maizela*; on nous cite trois sources du Tacazzé, dont l'une, l'*Ain-Tacazzé* (3) (l'*Oeil-du-Fleuve*), n'est éloignée que d'une demi-journée de l'ancienne Lalibala. A 8 lieues de là, près de Moukkiné, le Tacazzé atteint déjà une largeur de 40 pieds; de là, se dirigeant au nord, il sépare les hautes montagnes neigeuses de Samen à l'ouest, du Tigré oriental, et reçoit un grand nombre d'affluents qui lui manquent presque entièrement sur le plateau. On ne rencontre de villes remarquables que sur la rive orientale du fleuve, entre autres *Socota*, capitale de Lasta et plus grande et plus peuplée qu'Antalow, *Maisada*, etc. M. Pearce passa le fleuve en barque, à peu près au 13° lat. nord, et lui trouva 600 pieds (500 yards) de largeur. C'est à peu près dans la même contrée, quelques journées plus au nord, que Salt (4) toucha les bords du Tacazzé, à l'endroit où il sépare, sous la même latitude qu'Antalow, les provinces de Tigré et d'Avergale à l'est, des Samen à l'ouest. La contrée située à l'est du fleuve est un vaste plateau, couvert alternativement de champs de bled et de vastes plaines arides, où il ne croît,

(1) Bruce, Trav., VI, p. 425. — Poncet, Voyage, p. 23.

(2) Poncet, Ibid., p. 427, 485, 489.

(3) Bruce, Trav., VI, p. 450, 485, 510.

(4) Ibid., p. 445.

(1) Ludolf, Hist. Aeth., I, 1.

(2) Bruce, Trav., IV, p. 346.

(3) Salt, Voyage, p. 268.

(4) Ibid., p. 354.

sur un espace de 12 milles géogr. (60 *miles*). Jusqu'à Antalaw, que des buissons de sureau, de capriers, de tamariniers et d'*entata* (espèce d'adansonie). A l'ouest, au contraire, les Samen aux cimes neigeuses s'élèvent rapidement sur les bords du fleuve, et la plaine qui les entoure est brûlée par un soleil éthiopique. Le rivage du Tacazzé est escarpé et très-étroit, le fleuve lui-même est interrompu dans son cours par une quantité de petits rochers qui le rendent facilement guéable dans la saison sèche. Entre ces rangées de collines, par-dessus lesquelles il roule ses eaux écumeuses, se trouvent autant de bassins élargis et très-profonds, qui présentent à peu près le même aspect que les *lochs* ou *tarns* de l'Écosse. C'est une succession de lacs comme au Zaïre, mais sur une échelle plus petite, un cours de fleuve non encore développé comme le fleuve d'Oranje. Les hippopotames (appelés *gomari* parmi les habitants) et les crocodiles surgissaient en masse de ces bassins qui sont leur repaire favori. Les riverains leur font continuellement la chasse; un hippopotame, que Salt tua, avait 18 pieds de long. Les crocodiles, qui sont verdâtres et très-grands, n'habitent que les grandes profondeurs. Le thermomètre marquait à l'ombre 93°. Le Tacazzé n'avait que 100 pieds (30 *yards*) de large sur 5 pieds de profondeur, à l'endroit où Salt le passa à gué. Son cours était calme comme la Tamise près de Richmond, mais on s'apercevait à ses rives que, dans la saison des pluies, elles avaient servi de passage à des masses d'eaux très-considérables; partout on remarquait des traces de destruction.

De même que dans le Habesch tous les fleuves du plateau affluent au Nil, le Tacazzé reçoit ici la plupart des eaux de la chaîne limitrophe; il ne cesse jamais de couler, bien que ses affluents tarissent chaque été. Ses eaux, dans la saison pluvieuse, sont dix-huit pieds plus hautes que dans la saison de la sécheresse. Plus loin, dans la plaine, le Tacazzé reçoit les eaux du *Mareb* (1), son dernier affluent oriental, venant du Tigré, où Poncet (2) le passa en 1700. Le Mareb n'est que très-peu connu; il n'a de cours régulier et continu que dans la saison des pluies; pendant l'été, il fait une courbe non loin de la côte et se perd sous la terre ou plutôt dans le sable de la plaine de Dezhin, où des marais, des forêts et des déserts rendent toute la contrée inabordable.

Le cours inférieur du Tacazzé nous était au-

trefois à peu près inconnu; nous n'en savions que ce qu'en rapporte Bruce, qui le passa à Goz (17° 37' latitude nord), près de son confluent dans le Nil. Sa largeur est en cet endroit d'un quart de lieue ou d'un mille anglais, et ses eaux sont aussi claires que dans le Habesch. Ses bords ne présentent qu'un pays aride et désert dont le sol, couvert de sable et de cailloux, ne produit que çà et là quelques buissons d'acacias. Le Tacazzé sépare aussi le pays d'Atbara au sud, du pays de Barbar (1) au nord. C'est sur le rivage septentrional de ce fleuve, dit Bruce, qu'est situé le *Gibbel Ateshan*, c'est-à-dire le *mont de la soif*, où les caravanes entrent dans l'affreux désert de Nubie. Ici le Nil, abandonnant tout à coup son cours septentrional, se dirige à l'ouest, à l'endroit où les Arabes placent le pays des Takaki et l'une des cataractes du Nil.

Les voyages de Burckhardt ont augmenté de beaucoup nos connaissances de cette limite septentrionale de la terrasse de Sennaar, ainsi que du Tacazzé inférieur. Nous déplorons que ce célèbre voyageur n'ait pu de même nous donner des renseignements sur son cours supérieur; dans le cours inférieur, il n'entendit jamais appeler autrement qu'*Atbara* (*Astaboras*), le grand fleuve à l'est de Sennaar, qui ne peut être que le Tacazzé même. A l'est de ce fleuve, au même degré de latitude que Shendy, est située une plaine basse, célèbre par sa fertilité, la *Belad-el-Taka* (2) ou *El-Gosch* des indigènes. S'étendant trois journées du nord au sud, et une journée en largeur, elle confine au nord-ouest aux déserts de la Nubie, au sud-est à la chaîne de Negeyb, qui court parallèlement à la mer Rouge, et se confond au sud avec un pays montagneux, boisé et fertile, que nous avons connu (page 133) sous le nom de Kolla. Il n'y a que peu de communication entre cette Kolla et El-Taka (3); aucun des voyageurs connus n'a encore passé par là. Burckhardt rencontra à El-Taka des obstacles qui l'empêchèrent de s'avancer plus au sud. Il ne put apprendre autre chose des Hadendoa, tribu arabe habitant El-Taka, sinon qu'au sud de leur camp de Filik, dernier point qu'il visita, les camps des autres tribus bédouines, des *Metikinab*, des *Ségollo*, des *Hallenga*, se succèdent dans une suite non interrompue. Les plus méridionales, les *Hallengas* font, disaient les Arabes, quelque commerce avec la province abyssinienne de Walkait, avec Ras-

(1) Bruce, Trav., III, p. 473. — Lobn., R., 2^e vol., p. 22.

(2) Poncet, Récit., dans les Lettres édif., IV, p. 157.

(1) Bruce, Trav., VI, p. 454.

(2) Burckhardt, Trav. in Nubia, p. 337.

(3) Ibid., p. 401.

el-Fil (voyez page 114) et Gondar au sud. Voici, d'après Burckhardt, les distances connues dans ces contrées : on compte des Hallenga au pays des Arabes Fohara une journée, à Wady-Omran une journée et demie, à Ayaye une journée, à Ras-el-Fil deux journées. Cet espace est habité par de nombreuses tribus (les troglodytes Schangallas, les Founji, les Noubas, etc. (Voyez p. 137 et 142), formant l'anneau moyen entre la race des Abyssiniens et les Bédouins de Nubie ; tous se distinguent par des qualités caractéristiques qui, comme le dit très-bien Burckhardt, mériteraient une étude toute particulière. Les Abyssiniens sont généralement hais des Bédouins de Taka, qui, pour les insulter, leur donnent le nom de *Cafres*, c'est-à-dire infidèles.

Le bassin de Belad-el-Taka doit sa fertilité aux inondations qu'amènent régulièrement, vers la fin du mois de juin, les grands torrens du sud et du sud-est, et dont les eaux recouvrent toute la plaine, jusqu'à la hauteur de deux à trois pieds. L'inondation est pour l'ordinaire précédée de plusieurs grands ouragans du sud. Suivant Burckhardt, on ne sait pas encore d'où peuvent venir ces masses d'eau si considérables. Nous supposons que ce ne peuvent être que les eaux du Mareb ; car, suivant une ancienne tradition, le Mareb n'est véritablement un fleuve que dans la saison des pluies. En tout cas, ce gonflement des eaux est un phénomène régulier que Macrizi a déjà décrit comme tel, d'après Selim-el-Assouan (1). Les eaux séjournent pendant un mois dans la plaine d'*El-Taka* et la fertilisent de leur limon, comme le Nil l'Égypte. Dès que le limon s'est un peu desséché, les Bédouins y sèment des blés de toute espèce, qui rendent la plus riche récolte (2) ; on y cultive surtout le meilleur *dourrah*, dont le grain est plus estimé que celui d'Égypte. Nous ne savons pas encore si, en se retirant, les eaux vont grossir le Tacazzé (*Atbara*), qui borde la plaine à l'ouest ; nous lui supposons cependant, avec les anciens cartographes, une influence temporaire sur l'inondation, car il n'est pas probable qu'étant si près il n'ait aucun rapport avec ce grand phénomène. Dans la saison de la sécheresse, les habitans d'*El-Taka* ont leurs puits qu'ils creusent dans la terre jusqu'à quarante pieds de profondeur ; ils en tirent de l'eau en abondance ; mais

elle est la plupart du temps saumâtre. Suivant Burckhardt, cette contrée est remplie de bêtes sauvages ou féroces, de panthères, de léopards, de lions, de loups, de lièvres, de gazelles et de grands serpents, absolument comme dans la Kolla, telle que nous l'avons décrite, page 133 ; elle est aussi le repaire d'une multitude de sauterelles (1), qui poursuivent d'ici leurs migrations désastreuses dans toutes les parties de l'Afrique septentrionale.

Les montagnes limitrophes de Negeyb, au sud-est, sont peuplées de giraffes (Comp. p. 118). Les Hadendoa, seuls habitans d'*El-Taka* appartiennent à la même race que les Bisharis, et tous les Nubiens de l'est, dont nous parlerons plus bas. L'agriculture n'est pour eux qu'une occupation temporaire ; ils sont pasteurs et bédouins, rudes et inhospitaliers. Burckhardt, qui alla de ce pays à la mer Rouge (2), traversa en 1814 la chaîne littorale, par le défilé d'Orbey-Langay jusqu'à Suakim. Venant de l'ouest, du Nil, il put ainsi nous donner des renseignemens importants sur le cours inférieur de l'*Atbara*, jusqu'à son embouchure dans le Nil.

L'*Atbara* (Astaboras) ne passe qu'à deux journées de marche de Filik, près d'un endroit appelé *Goz-Rajeb*, situé sur sa rive méridionale ; il traverse une plaine unie, dont le sol ressemble parfaitement, quant à la couleur, au limon du Nil. Ses bords sont arides et déserts, mais on y rencontre deux collines isolées avec d'anciennes ruines (3), que les Arabes appellent *Kenise*, ce qui signifie *église* ou *temple*. Burckhardt a le premier découvert ces monumens, qui, par leur position dans la contrée de l'ancienne Meroë et sur la limite entre l'Abyssinie, la Nubie et la mer Rouge, doivent être d'un très-haut intérêt pour la science. Le savant voyageur déplore vivement de n'avoir pas eu le temps de faire des recherches sur ces monumens importants, la caravane qui l'accompagnait ayant tout à coup pris la fuite devant une bande de brigands. Le rocher de granit qui porte les ruines paraissait d'une hauteur de 5 à 400 pieds ; il est entouré de décombres de rochers, dont les autres, au dire des caravanes, servent de repaires aux hordes sauvages des Hadendoa. Burckhardt évalué à 50 ou 40 pieds de hauteur les décombres (4) placés sur le sommet, presque

(1) Burckhardt, Trav., 391.

(2) Ibid., p. 405-431.

(3) Ibid., p. 379.

(4) Burckhardt, Trav., p. 382.

(1) Macrizi, dans Burckhardt, App., III, p. 498.—Quatre-mètre, Mém. sur la Nubie, II, p. 18.

(2) Burckhardt, Trav., p. 389.

perpendiculairement au-dessus du fleuve ; ils sont d'une architecture grossière, mais très-anciens et parfaitement conservés ; leur sommet est couvert d'un toit pointu en forme de pyramide. Le village voisin de Goz-Rabjeb, appartenant à Sennaar, a un marché comme Shendy et est habité par des marchands de tribus arabes, qui sont aussi pasteurs. De cet endroit remarquable, qui ne peut manquer de donner à l'avenir des indications importantes sur les antiquités de ces contrées, l'Atbara ou Tacazzé coule à travers un pays plane et désert jusqu'au village d'Atbara (1) ; les plaines qu'il parcourt dans cet espace sont arides, mais ses bords sont parfois couverts d'épaisses forêts. Deux journées de marche au-dessous d'Atbara, il reçoit sur sa rive droite un affluent que les indigènes appellent *Mogren* (et non pas *Mogreb*, comme dit Bruce). Ce *Mogren* ne prend pas, comme les autres affluents du Nil, son origine au sud, mais il vient du nord-est, des montagnes des Bisharyes, sur la pente occidentale (2) de l'Orbay-Langay, par conséquent de la chaîne littorale de la mer Rouge. Bien que n'étant qu'un torrent assez insignifiant, qui, à ce qu'il semble, disparaît entièrement dans la saison de la sécheresse, il donne cependant son nom à l'Atbara, tout comme l'Azrek donne son nom à l'Abiad qui est beaucoup plus considérable. Burckhardt qui passa l'Atbara près de Shendy (3), avec la caravane du nord, nous apprend qu'il porte le nom de *Mogren* jusqu'à son confluent dans le Nil. Pour éviter toute confusion, nous continuerons cependant à l'appeler l'Atbara (Astaboras), évitant également le nom de Tacazzé, par la raison qu'il est tout à fait inconnu dans le cours inférieur. Le village d'Atbara, autrefois absolument inconnu, est situé sur la rive droite du fleuve, à une distance directe de dix à douze journées de marche de Suakim sur la mer Rouge. La contrée qui entoure ici le fleuve est un désert parsemé de cailloux de quartz ; mais tout à coup l'œil des voyageurs fut réjoui par l'aspect d'épaisses forêts qui s'élèvent immédiatement sur le rivage. Les rudes et sauvages marchands d'esclaves eux-mêmes n'étaient pas insensibles à ce coup d'œil, et s'écriaient : *Après la mort vient le paradis* (4). Dans tout son voyage depuis le Caire, Burckhardt n'avait rien vu de semblable : l'Atbara présentait tout à coup la plus grande

variété dans la végétation ; son rivage était couvert de dattiers, de *palmier doum* (crucifera thebaica, selon Delisle), des *mimosas*, de *cassia*, de *nebeks*, d'*allobés*, dont le charme était encore relevé par le chant des nombreux oiseaux qui sont si rares dans la vallée du Nil ; leur plumage seulement ne paraissait pas aussi éclatant que dans d'autres contrées. Les chameaux se précipitaient à travers les buissons d'épines, pour étancher leur soif dans l'Atbara : près du gué l'eau ne leur allait que jusqu'aux genoux. Le village d'Atbara (1), qui tient sans doute son nom du fleuve, est habité par cent familles des Bisharis Arabes, de la tribu *Hammadab*, la plus considérable de toutes. Leurs habitations sont ici, entre l'Abysinie et l'Égypte, des huttes en forme de tentes, couvertes de nattes tressées de feuilles de palmier doum.

Ces Bédouins ressemblent en tout point à leurs voisins de l'est, aux habitants d'El-Taka ; ils sont d'une race belle et robuste, mais comme ceux-ci inhospitaliers et perfides, tout l'opposé des Bédouins Arabes, dont ils ne connaissent pas non plus la langue. Les blancs leur sont en horreur comme des lépreux (2) ; ils sont à leurs yeux aussi laids que le diable et plus laids que les esclaves de Dar-Four ; le courageux Burckhardt n'en fit que trop souvent l'expérience. Ce peuple de Bédouins est adonné à l'ivrognerie et à toutes les débauches ; ils se nomment musulmans, sans l'être, et sont alternativement agriculteurs et pasteurs, selon l'époque des débordements de l'Atbara. Les déserts qui les avoisinent sont remplis de gazelles, d'antruches et de bêtes féroces. Quelques journées de marche à l'ouest du village d'Atbara, au-dessous du confluent du *Mogren* dans l'Atbara, les rives de ce fleuve s'élèvent jusqu'à la hauteur de 30 pieds (3) ; suivant l'observation de Burckhardt, ses flots, dans les plus grandes eaux, ne montent jamais assez haut (tout au plus 20 pieds, suivant Bruce 18) pour inonder le pays ; malgré cela, ses bords sont toujours brillants de verdure. L'Atbara sépare le pays du Ras-el-Wady, ou le pays des Berbers au nord, du pays de Damer au sud ; ses rivages sont ici très-bien cultivés.

Le pays de Berber au nord, Damer et Shendy au sud, et le Sennaar qui s'étend au sud jusqu'au Bahar-el-Azrek, sont les quatre royaumes indé-

(1) Burckhardt, Trav., p. 376.

(2) Ibid., p. 423.

(3) Burckhardt, p. 264.

(4) Ibid., p. 367.

(1) Burckhardt, p. 368.

(2) Burckhardt, Trav., p. 376.

(3) Ibid., p. 264.

pendans, sur lesquels les recherches de Burckhardt nous ont fourni d'importants renseignements.

1. Royaume de Sennaar.

Aucun voyageur n'ayant visité le Sennaar depuis Bruce, nous nous contenterons de rapporter les faits qu'il mentionne (1) avec les additions de Lapanouse et de Burckhardt. Nous avons déjà mentionné le pays de Sennaar en faisant la description du cours du Nil, et de même le nouvel état nègre fondé par les Fongi ou Noubas, après leur invasion, en 1304. Depuis cette époque jusqu'à la visite de Bruce (1770), vingt rois avaient régné à Sennaar, dont huit furent détrônés; dans ce pays le roi dépend entièrement du conseil qui, par un arrêt, peut le destituer de ses fonctions ou même le condamner à mort. Chaque membre de la famille royale a le privilège de ne pouvoir être exécuté que par un prince du sang, le *Sid-el-Coum*. Bruce fit la connaissance d'*Achmed*, roi de Sennaar, natif de Fazouglo; il paraissait être encore païen, du moins était-il entouré d'une quantité de prêtres noubas, qui cherchaient à le guérir d'une épilepsie, par la magie. Ces prêtres apprirent à Bruce qu'ils avaient émigré des montagnes de Dyre et Tegla (voyez page 141), après y avoir été sauvés d'un grand déluge. La famille royale de Sennaar appartient dans l'origine à une race nègre qui plus tard se mélangea avec les Arabes. Il existe une loi qui prescrit au roi, comme en Chine, de labourer et d'ensemencer la terre de sa propre main une fois pendant son règne; de là son titre de *Boady*, qui signifie *prince agriculteur*. Le fondateur de Sennaar s'appelait Amrou et était fils d'Adelan; sa ville fut dès le commencement le centre du royaume. Les Fongi, s'étant mariés par la suite avec des femmes d'origine arabe, adoptèrent peu à peu l'islamisme, mais sans jamais s'en tenir exactement aux sévères principes du Coran (2); ils s'étaient faits mahométans uniquement pour relever leur commerce, mais au fond ils restèrent toujours païens. Les Fongi trouvèrent dès l'origine dans les pays qu'ils conquièrent, deux espèces d'habitants: 1^o les anciens peuples pasteurs, que Bruce compte au nombre des *Agaazi* (3), et dont nous avons connu plus haut (page 135) les

parens de race au sud, sous le nom de *Bajeh* et *Geesh*; 2^o les Bédouins arabes qui, depuis la propagation du christianisme en Égypte, se répandirent jusqu'en Nubie et dans le Sennaar. Ils chassèrent, à main armée, les païens de leurs foyers, ou bien s'installèrent comme nomades parmi ceux des autochtones qui voulurent accepter la circoncision; quelquefois ils s'établissaient dans les villes, surtout ceux de la tribu des *Koreishites*, et y devenaient, sous le nom de *Jehalin* et comme membres de la famille de Mohammed, la noblesse du pays; souvent aussi, ils prenaient le titre de *scheikh* et s'emparaient de petits domaines; ils s'établissaient pour la plupart près des endroits où les caravanes sont forcées de passer pour lever sur elles un tribut. Les conquêtes des Fongi changèrent pour quelque temps cet état des choses, mais peu à peu ces tribus arabes redevinrent de nouveau puissantes et malgré que la plupart d'entre elles paient un tribut au roi sennaar, elles ont cependant considérablement rétréci sa puissance.

Bien que mêlés avec les indigènes, les Arabes ont généralement conservé leurs mœurs pastorales. Leur principale occupation est le soin des chameaux qu'ils élèvent par milliers. Ces animaux sont un besoin indispensable pour toutes les hordes nomades, pour toutes les armées, pour tous les cultivateurs, tous les marchands et surtout pour les caravanes qui, venant de l'intérieur, parcourent annuellement cette pointe sud-est de l'Afrique, située à peu près vis-à-vis de la Mecque. Au printemps, vers la fin d'avril, Bruce, venant de l'Abyssinie, vit à l'approche des pluies, toutes ces tribus arabes se mettre en mouvement; elles se préparaient à quitter les régions humides du Sennaar, pour se rendre, avec leurs troupes de chameaux, dans les déserts ardens et sablonneux situés vers la Nubie, au nord de l'Atbara. Aussi longtemps que les chameaux séjournaient sur un sol noir, ils étaient poursuivis par des nuées de taons et de mouches malfaisantes, qui ne les abandonnent qu'à l'entrée des déserts, seul asile des chameaux contre ces petits mais dangereux ennemis. Pendant ces migrations, les caravanes, contentes d'échanger leurs chameaux épuisés contre de nouveaux, se procurent ici des bestiaux qui passent pour les meilleurs de cette partie de l'Afrique. Les Bédouins atteignent ordinairement au mois de mai les déserts septentrionaux de la Nubie, où aucun nuage ne vient plus les inquiéter; ils y passent tout l'été avec leurs troupeaux, et le mois de septembre arrivé, ils s'a-

(1) Bruce, Trav., 2^e édit., dans Murray, VI, p. 373-412.

(2) Bruce, VI, p. 389.

(3) Bruce, Trav., VI, p. 357.

cheminent de nouveau vers les basses terres du sud.

Bruce connaît de son temps trois grandes provinces, gouvernées par des rois particuliers, qui payaient un tribut au Sennaar : *El-Aice* (*Hellet-Allais*, selon Browne), *Fazouglo* et *Kordofan*; cette dernière, comme nous l'avons vu plus haut, appartient maintenant au Dar-Four. Suivant Bruce, les souverains de Sennaar ont pour principe, lorsqu'ils ont fait la conquête d'un pays, de laisser aux princes indigènes la direction de l'état; ils en font des gouverneurs, et ne leur imposent qu'un simple tribut. Le commerce de Sennaar, peu considérable à cette époque, se bornait aux étoffes de coton bleues; autrefois, lorsque les routes étaient plus libres et plus sûres, des caravanes se rendaient régulièrement de la côte de la mer Rouge à Sennaar (1), pour y transporter des marchandises indiennes, qui, de là, se transportaient dans l'intérieur du Soudan. Lapanouse (2) apprit que Suakim, éloigné de vingt-deux journées de Sennaar, était le principal port pour le commerce de ce pays. Les guerres ont souvent entravé ce commerce; il paraît même que maintenant les caravanes évitent à dessein le marché de Sennaar. Salt rencontra en 1810, à Dixan (3), un *kafila* qui, venant de Dar-Four, (vingt journées de marche de Sennaar), avait fait un détour de trois mois au sud, pour éviter de passer à Sennaar, alors en guerre avec le Dar-Four; pour aller à la Mecque sur la mer Rouge, elle avait passé par le pays le plus méridional de ces contrées, le pays inconnu des *Mitchecid* (Da-Mitchequa). Ces obstacles divers sont cause que le commerce des caravanes, autrefois si important dans ces contrées, se fait maintenant uniquement dans le nord, au marché de Shendy, endroit autrefois très-peu fréquenté. La route du Soudan, par le Kordofan, peut de même être considérée comme fermée à toute communication (4), depuis que les Arabes-Schillouck ont pris possession du passage du Bahar-el-Abiad (5).

Au commencement du dix-huitième siècle, il arrivait régulièrement en Égypte chaque année deux caravanes du Sennaar (6). Suivant les der-

nières informations de Burckhardt, prises à Shendy, il paraît que le commerce de Sennaar avec le nord, le long du Nil, n'est pas encore entièrement détruit (1); il venait tous les deux mois du pays de Sennaar à Shendy des caravanes de 3 à 600 chameaux, chargées de dourah, et à peu près 100 chameaux avec d'autres produits et des esclaves. Les principales marchandises de Sennaar sont des étoffes de coton, semblables à celles de Baghermé; les indigènes les appellent *dammour*; ces deux pays en fabriquent des quantités très-considérables qu'ils transportent dans le Dongola, le Kordofan, le Dar-Four, l'Abyssinie, l'Égypte, où elles sont généralement à la mode. Les habitants de Sennaar font aussi un grand commerce avec l'or, bien que ce métal ne soit pas indigène dans leur pays, car ils le tirent pour la plupart de l'Abyssinie, où *Ras-el-Fil* est, dit-on, le plus grand marché d'or.

Les marchands de Suakim se rendent régulièrement à Sennaar, où ils échangent leurs marchandises indiennes contre l'or qu'ils transportent à leur tour aux marchés de Djidda et dans l'Orient. Le prix ordinaire de l'or est, à Sennaar, de 12 dollars l'once, à Shendy de 16 dollars, à Suakim de 20, et à Djidda de 22 dollars. Le transport de ce précieux métal, de Sennaar dans l'Orient, est par conséquent aussi lucratif que le transport de l'argent dans le Soudan. Il se transporte aussi un grand nombre d'esclaves, de Sennaar au marché de Shendy; ce sont pour la plupart des Abyssiniens ou des Noubas. Les esclaves abyssiniens sont presque toujours des femmes, des Galla, des Amaaras (non pas les *Anhara* de Bruce), ou d'autres Abyssiniens, connus à Sennaar sous le nom de *Nekaty* (2). Ces Abyssiniennes passent pour les plus belles et les plus fidèles de toutes les esclaves, aussi sont-elles très-estimées dans les harems des Mamelouks et des Égyptiens; on n'en exporte que très-peu à Sennaar, à peu près cent par an. Les esclaves noubas, (sing. *Neboty*, nom qu'on donne à tous les noirs venant des pays du sud de Sennaar) y sont au contraire très-nombreux; les tribus libres des Arabes de la terrasse de Sennaar les prennent déjà comme enfants dans les montagnes du sud. Ceux que vit Burckhardt formaient une race moyenne entre les véritables nègres et les Abyssiniens; ils avaient la peau couleur cuivre, mais plus foncée que les Sennary.

(1) Bruce, Trav., VI, p. 396.

(2) Lapanouse, Mém. sur les caravanes du roi de Sennaar, dans les Mém. sur l'Égypte, IV, p. 89.

(3) Salt, Voyage, p. 436.

(4) Burckhardt, Trav., p. 482.

(5) Ibid., p. 310.

(6) Lapanouse, ibid.

(1) Burckhardt, Trav., p. 309.

(2) Ibid., p. 311.

et les Arabes; leur physionomie ne ressemblait que très-peu à celle des nègres, leur nez était moins aplati, leurs cheveux crépus sans être laineux; ils avaient aussi la paume de la main très-molle, ce qui les distingue particulièrement de la race nègre. Outre les principaux produits que nous avons mentionnés, le Sennaar exporte encore dans le nord, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, du musc (?) et de l'èbène.

L'armée du roi de Sennaar se compose, d'après les informations prises en 1800 par les Français en Égypte, de 40,000 hommes d'infanterie et de 6,000 hommes de cavalerie (1); les officiers supérieurs ont seuls des armes à feu, les autres des armes empoisonnées. Le territoire du royaume, dont les limites varient très-souvent, s'étend aujourd'hui, au dire des marchands d'esclaves, à dix journées au sud et au sud-est de la ville de Sennaar; tout cet espace est encore habité par des tribus arabes libres. Selon Burckhardt, son étendue au nord se prolonge à l'infini, depuis la domination des Fongi (*Funnye*). Le sultan de Sennaar nomme et destitue les *Meks* ou rois (2) de Shendy et de Berber selon sa fantaisie, mais, en revanche, il n'exige d'eux que tous les quatre ou cinq ans un tribut; sa puissance s'étend sur le Nil jusqu'à Mahas; le Dongola même lui était tributaire avant la fondation de l'état des Mamelouks, et de nos jours encore les Sheygya et les Berbers, au nord de l'Atbara, paient leur tribut au Sennaar.

2. Le royaume de Shendy et l'hérarchie de Damer.

Shendy, beaucoup plus grand que les résidences de Dongola et Kordofan, est, après Sennaar et Kobbe (3), l'endroit le plus marquant du Soudan oriental. Le souverain qui porte le titre de *Mek*, s'appelle *Nimr* (ce qui signifie *tigre*). Il peut arriver au trône par la ligne féminine aussi bien que par la ligne masculine; il accorde généralement une grande liberté de commerce et est lui-même tout à fait indépendant, sauf un tribut qu'il est tenu de payer au Sennaar. Il ne prélève jamais d'impôt dans ses états, ce qui fait que Shendy est actuellement le marché le plus florissant sur le Nil supérieur. La ville même n'a que 1,000 maisons à peu près, bâties à une

demi-lieue du Nil, dans une plaine de sable, à l'instar des villages nubiens. Bruce donne le nom de *Chendy* (1) à un endroit au sud de l'île de Kourgos; cette île contient des ruines qu'il prend pour les débris de l'antique Méroé, mais dont Burckhardt ne fait pas mention; Bruce dérive *Kourgos* de *Κούρος*, *tour*, nom qui, dans la langue copte (2), semble avoir pris la signification de monastère. La situation latitudinale indiquée par lui (16° 38' 35" latitude nord) nous paraît un peu trop méridionale.

La souveraineté du *Mek* de Shendy s'étend au nord jusqu'à l'embouchure de l'Atbara (3) dans le Nil, où est située l'hérarchie de Damer, dont l'importance a considérablement augmenté depuis peu, et qui est presque parvenue à l'indépendance.

A Boeydha, situé à une journée de marche de Shendy, le sol est partout mêlé de parties de sel que l'on recueille, pour les extraire, dans une immense saline qui appartient au *Mek*; le sel se fabrique en gâteaux, avec lesquels il se fait un commerce important dans tout le Sennaar, jusqu'à Ras-el-Fil; Burckhardt nous apprend, que dans cette saline, vingt hommes sont occupés à extraire le sel. A une journée de marche de là, vers le nord, Burckhardt rencontre d'énormes collines de décombres (4); elles avaient 80 pieds de large et s'étendaient plus d'un quart de lieue en longueur. C'est là, dit ce voyageur, le seul endroit où il rencontre quelques restes d'anciens monumens; il est à remarquer que ces collines, quant à leur situation, coïncident assez bien avec le Kurgos de Bruce. A Shendy, et au nord de ces collines de décombres, près de Gabath, Burckhardt vit deux monumens tumulaires de saints, en forme de pyramides, construits de briques séchées au soleil et ressemblant, suivant l'expression du voyageur, à des sépulcres du plus ancien style (5); ce qui nous fait supposer que c'est chez les peuples Éthiopiens qu'il faut chercher l'origine des pyramides (voy. p. 103 et 154).

L'extrême frontière du pays de Shendy, du côté de Damer, est près d'Howaya; les caravanes, qui de là vont en trois jours à Shendy, font halte près de cet endroit, sous un grand dattier, qui,

(1) Bruce, Trav., VI, p. 436.

(2) Quatremère, Mém. sur la Nubie, II, p. 27.

(3) Burckhardt, Trav., p. 273.

(4) Burckhardt, Trav., p. 275-276.

(5) Voyez le dessin, dans Burckhardt, p. 274.

(1) Lapanouse, p. 311

(2) Burckhardt, Trav., p. 211.

(3) Burckhardt, Trav. in Nubie, p. 227.

dit-on, est le seul et le plus considérable de ces contrées ; car, depuis Dongola jusqu'ici, on n'en rencontre nulle part. Cet arbre remarquable est comme un signal indiquant que le désert est heureusement franchi ; tous les parens et les amis des voyageurs viennent attendre sous son ombrage l'heureux retour de la caravane. Burckhardt (1), qui séjourna dans cette contrée depuis le 17 avril jusqu'au 17 mai 1834, nous apprend ce qui suit sur l'état actuel et le commerce de Shendy.

Les habitans les plus marquans de la ville sont des marchands ou des étrangers qui, venant de Sennaar, Kordofan, Dar-Four, Dongola, se sont établis à Shendy ; la colonie de Dongola occupe même un quartier tout particulier dans la ville. Les indigènes ressemblent à leurs voisins du nord, les Berbers, mais ils vivent dans une plus grande aisance. La situation de Shendy entre le Soudan, l'Abyssinie, la Nubie, l'Égypte et le golfe Arabique a fait de cette ville le plus grand marché de toute l'Afrique orientale (2) au sud de l'Égypte et à l'est du Dar-Four. Outre les trois rangées de boutiques où l'on vend journellement toute espèce de marchandises, il s'y tient encore régulièrement un grand marché le vendredi et le samedi ; les piastres espagnoles avec le chiffre de Charles IV ont généralement cours ; on les trouve aussi répandues dans l'intérieur du Soudan, mais elles n'ont jamais reparu sur les bords de la Méditerranée. La seule industrie de Shendy consiste en forges de fer et d'argent ; tous les autres produits arrivent de l'extérieur au marché, où les Dongolerry font le métier de courtiers. Burckhardt vit dans un marché hebdomadaire 4 à 500 vaches, autant de chameaux, à peu près 100 ânes, 20 chevaux, etc.

L'Égypte approvisionne le marché de Shendy de plantes médicinales (de *sembil* ou *valeriana cellica*, venant de Trieste, de Venise et de Mehleb en Arménie) de savon, venant des fabriques égyptiennes et syriennes, de sucre, d'étoffes, de coraux qui servent généralement de monnaie, de papier, de marchandises en fer, d'antimoine avec lequel les indigènes se teignent les sourcils en noir, et dont ils font une grande consommation, d'argenterie, de glaces, etc. Ce commerce lucratif, généralement exploité par des marchands de Daraoun dans la Haute-Égypte, n'exige que peu de fonds ; il suffit pour l'ordi-

n timer d'un capital très-minime de 2 à 500, tout ou plus de 1,500 dollars ou piastres qui, se réalisant jusqu'à trois fois dans une année et toujours avec de grands bénéfices, donne un énorme profit. Burckhardt, qui étudia avec soin tous les rapports de commerce du Soudan, évalue de 60 à 80,000 dollars le total du capital de ces marchands égyptiens. Le commerce augmenterait encore si la sûreté des routes permettait aux caravanes d'arriver plus régulièrement ; elles séjournent souvent deux ou trois mois à Berber, Damer, Shendy ; leurs relations avec l'Égypte sont parfois entravées par les Bédouins, et souvent la communication avec les pays voisins de l'ouest et du sud est tout à fait impossible.

Le commerce le plus régulier se fait à l'est avec la mer Rouge ; les marchands de Suakin, qu'on appelle aussi *Hadhareba* (c'est-à-dire *Hadhrame*, de *Hadramaut* en Arabie), sont les plus nombreux à Shendy. Beaucoup d'entre eux demeurent dans cette ville, où ils sont les marchands les plus riches, les plus considérés et font concurrence aux Égyptiens. Ils y transportent des marchandises indiennes, des mouselines, des cambrics, du bafile de Madras et de Surate, des épices, du mokka, etc., pour les échanger contre des chevaux de Dongola, de l'or et des esclaves qu'ils conduisent dans l'Yemen. Quelquefois ils vont aussi jusqu'à Dongola et Kordofan ; mais il paraît que Dar-Saley et Begharime sont à l'ouest et au sud-ouest l'extrême frontière de leur commerce du Soudan ; il ne s'en trouve aucune trace au delà de Bahar-el-Ghazel et Bornou ; quelques esclaves arrivent à la vérité des pays idolâtres de Dar-Four, Borgou, mais jamais les marchands de Shendy n'en tirent de l'intérieur du Bornou ; les esclaves de ce pays, qui arrivent par le Fezzan au Caire, se reconnaissent facilement à leur peau tatouée. Peu de pèlerins (*Tokroury*, plur. *Tekayrne*) (1) pénètrent de Bornou jusqu'au Nil supérieur. C'est au delà de Bahar-el-Ghazel, à Bornou que commence le grand commerce du Soudan, appelé le commerce de Zeyla (*Zeylan trade*) ; bien que s'étendant au loin à l'ouest et au nord, il paraît cependant qu'il ne correspond nulle part avec le commerce de Sennaar dans le Soudan ; Burckhardt du moins ne put nulle part découvrir une trace de communication commerciale entre le Soudan de l'est et le Soudan de l'ouest.

Les rives trop élevées du Nil empêchent le

(1) Burckhardt, Trav., p. 277-361.

(2) Ibid., p. 235.

(1) Burckhardt, Trav., p. 363.

fleuve de déborder dans le pays de Shendy ; l'art n'a pas encore obvié au défaut d'irrigation, par la construction de canaux, de sorte que toute cette contrée est très-inculte et stérile ; tout son dourrah lui vient des plaines fertiles du Sennar. La saison pluvieuse commence à Shendy au milieu de juin, mais elle n'est pas si régulière que dans le Soudan occidental ; il y tombe de fortes pluies intermittentes, mais jamais on n'y voit de ces ondées continuelles si communes dans les tropiques et surtout en Abyssinie. La grande élévation absolue du pays fait que le climat y est plus tempéré qu'en Égypte. Le Nil n'offre ici aucun moyen de communication (1), car on ne peut naviguer sur le fleuve, et le petit nombre de barques qu'on rencontre ne sont là que pour remplacer les bacs. On prétend qu'il existe entre Shendy et Damer une cataracte comme à Assouan et une seconde plus considérable que la première, au-dessous de Berber, dans le pays des Arabes *Rebatat*.

Les habitants de Shendy sont en grande partie des tribus libres d'Arabes ; ils ont dans leurs mœurs et leur manière de vivre la plus grande analogie avec les habitants de Berber. Les *Djaaleins* paraissent être les plus nombreux et les plus puissants ; moins importants sont les *Ababde* et d'autres qui, à la manière des Bédouins, se font entre eux une guerre continuelle. Ils vivent aussi dans la plus grande inimitié avec leurs voisins du sud et de l'ouest, les tribus des *Shoukorye* et des *Kouahel*, peuples pasteurs, qui confluent à l'Atbara.

Ces tribus arabes ont aussi répandu leur langue dans toutes les contrées où elles se sont établies. La langue arabe, quoique divisée en un grand nombre de dialectes, est généralement parlée par tous les habitants du Nil, depuis Dongola jusqu'à Sennar au sud, et à l'ouest jusqu'à Bornou. Il est remarquable que ces Arabes à la couleur foncée parlent mieux leur langue que leurs frères de la vallée égyptienne du Nil, excepté toutefois les Bédouins au sud de Siout, dans la Haute-Égypte ; ceux-ci, quoiqu'ayant adopté la prononciation égyptienne, ont conservé dans toute sa pureté la langue d'Yémen et d'Hedjas. Les tribus les plus méridionales des Arabes, du côté de Sennar, ont adopté beaucoup de mots du Soudan, surtout des expressions techniques qu'ils ont empruntées des Abyssiniens ou de leurs voisins de

l'est, des Bisharis. Les *Djaaleins*, ainsi que leurs proches parents, habitant dans le Kordofan, le Dar-Four et jusqu'aux Beni-Hassem sur le Bahar-el-Ghazel, parlent tous un très-bon arabe, ce dont ils sont très-fiers ; ils ne se comptent pas au nombre des Arabes Mogrebi (occidentaux), mais se disent avec raison d'origine asiatique. Leurs chants et leur poésie diffèrent en effet entièrement de ceux des Bédouins nègres et des Arabes Mogrebi ; les deux races ne possèdent en commun qu'un seul chant, le *Hedou* ou chant des chameaux, destiné à ranimer le zèle des caravanes dans les fatigues et les dangers des voyages. Chanté au milieu du silence des nuits, il retentit de la même manière (1) sur les rives de l'Euphrate, comme sur les bords de l'Atbara.

On donne par mépris le nom d'*Adjem*, qui signifie dans le Coran *Barbare*, à tous ceux qui ne parlent pas l'arabe. De ce nombre sont : à l'ouest les aborigènes du Kordofan, à l'est les aborigènes d'Atbara, El-Taka et les Bisharys jusqu'à la mer Rouge, au sud les peuples de l'Afrique centrale, les Noubas, Shangalla, etc. Burckhardt mit quatre jours pour aller de Shendy à Atbara.

L'hérarchie de Damer.

Cet état hiérarchique, situé à une journée de marche de la frontière septentrionale de Shendy et à six lieues au nord de Hawaya, a acquis une grande célébrité dans le Soudan. La renommée de la sainteté et de la puissance enchanteresse de ses grands pontifes rappelle en quelque façon l'ancienne civilisation des oasis de Meroë et d'Ammon, que les avantages réunis de l'hérarchie et du commerce élevèrent à une si grande gloire parmi les peuples voisins. C'est encore à l'intrépide Burckhardt que nous devons notre connaissance de ce pays jusqu'alors inconnu aux Européens ; ses rapports pleins de fidélité sont d'un haut intérêt pour la géographie et l'histoire de l'humanité, en même temps qu'ils décèlent le grand talent d'observation du voyageur (2).

Le territoire de Damer est borné au nord par l'Atbara ; on ne nous cite dans ce pays qu'un seul endroit du même nom, avec 500 maisons bien bâties et toutes situées très-régulièrement entre des allées ; elles sont habitées par une colonie arabe, les *Medja-ydin*, appartenant pour

(1) Burckhardt, Trav., p. 354.

(2) Ibid. In Nubia, p. 265-273.

la plupart aux *fokara* (sing. *faky* ou *fakir*) (1) ou aux *interprètes du Coran*, qui ont la renommée d'être saints (*fokara* signifie, à proprement parler, *mendiant devant le seigneur*). Le chef de Damer n'est pas un Scheik, mais un grand pontife, *el-faki el-kebyr* (c'est-à-dire *grand faky*), pris dans une famille qui s'entend à la nécromancie. Ce grand faky, auquel les habitants accordent la toute-science, vit comme ermite dans un petit bâtiment carré, situé au milieu de la place de Damer, et où il est entouré des principaux fakys qui font grand bruit de leur sainteté. Burckhardt obtint accès auprès de lui, avec la permission de lui baiser la main; le grand faky lui fit entre autres plusieurs questions sur ses études du Coran.

Dans la ville sont, comme à Borgou (voy. p. 280 et 281), plusieurs écoles arabes, où se réunit la jeunesse de Dar-Four, de Sennaar, de Kordofan, de Nubie (2) et du Soudan, pour y apprendre à lire, à écrire et à interpréter les lois du Coran. Leurs études terminées, ces jeunes gens parviennent à une grande autorité dans leur patrie; ils y sont chargés de gérer les affaires des princes et des grands, et acquièrent pour l'ordinaire des richesses considérables et une grande influence, en écrivant des sentences du Coran, des amulettes, des paroles magiques, des grigris, etc. Les fakys possèdent une grande quantité de livres, d'excellents manuscrits, des commentaires, etc., qu'ils vont acheter au Caire. Au milieu de la ville est située la grande mosquée, dont les porches servent à la fois de local pour les assemblées publiques et de lieu de repos pour les étrangers. Tout autour sont une quantité de chambres destinées aux étudiants du Coran; les fakys ont aussi pour la plupart de petites chapelles particulières, adossées aux maisons des habitants. La contrée qui entoure la ville est très-bien cultivée; toutes les terres sont arrosées par une quantité de petits canaux qui y amènent l'eau du Nil; la nourriture principale des habitants de Damer est le dourrah; on y cultive en outre du tabac et beaucoup de coton. Les marchandises étrangères ne payant aucun impôt, les caravanes ne manquent pas de séjourner dans cette ville qui devient de plus en plus florissante. Les fakys sont eux-mêmes commerçants; ils gouvernent leur petite hiérarchie avec une extrême sagesse; partout leur autorité est respectée; les

Barbares Bisharys mêmes, ne se basardent pas d'offenser un faky, dans la crainte qu'il ne prive leurs terres de la pluie. Les hordes pillardes de Bédouins qui parcourent tous le pays au sud de Damer, n'attaquent jamais une caravane conduite par un faky; elles se retirent devant lui après lui avoir baisé la main; les caravanes de Shendy font halte à la frontière septentrionale de leur territoire, jusqu'à ce qu'un faky vienne à leur rencontre. Ce petit état hiérarchique, dont l'origine nous est demeurée inconnue jusqu'à ce jour, est ainsi un séjour de la paix au milieu des hordes ignorantes, superstitieuses et barbares. C'est le seul endroit où, pendant tout son voyage à Shendy, Burckhardt ait trouvé un accueil bienveillant.

I^{re} REMARQUE.

Les Tokrouri ou pèlerins nègres, et le commerce d'esclaves du Soudan oriental à travers la vallée du Nil.

Le sort de deux classes d'hommes de l'Afrique centrale, des *esclaves nègres* et des *pèlerins nègres* ou *Tokrouri*, allant à la Mecque, se lie si étroitement à l'histoire des lieux et des peuples que nous venons de décrire, que nous croyons nécessaire d'en dire ici quelques mots; car c'est dans ces mêmes contrées que se croisent les routes du Soudan, de l'Égypte et de la Mecque, et il arrive souvent que des malheureux Africains, nés dans la même patrie, se rencontrent encore une fois ici, lorsqu'on les dirige vers l'orient, où on leur réserve un sort aussi funeste que dans le Soudan, quoique bien différent de celui qu'éprouvent ceux qu'on transporte vers le couchant, dans le Nouveau-Monde.

1. Les Tokrouri, ou pèlerins nègres.

Déjà Browne (1) les connut sous ce nom, lorsque, à Dar-Four, il faisait observer qu'il n'existe pas de caravanes régulières entre cette oasis et la Mecque, et que c'est là ce qui fait que beaucoup de pèlerins passent par le Caire, le chemin de Suakim leur étant trop dangereux. Cependant, dit-il, les Tokrouri, qui ne sont pas un peuple particulier, comme on l'a cru jusqu'à présent, prennent encore assez souvent cette route, et arrivent heureusement au terme de leur voyage. Venant de différentes contrées du Soudan, ils se dirigent tous vers l'est; ils ressemblent en quelque façon aux derviches du nord, sont pauvres, et n'ont, pour tout bagage, qu'une calebasse et un petit sac de cuir,

(1) Burckhardt, Trav., p. 145 et 237.

(2) Ibid., p. 51, 227, 266.

(1) Browne, Trav., p. 253.

dans lequel ils transportent leurs provisions. » Burckhardt apprit à les connaître de plus près; il se trouva souvent avec eux dans la même caravane; et, comme ils avaient tous également à souffrir de l'oppression et du mépris des maîtres arabes, ils se rapprochèrent comme compagnons d'infortune (1). Ces pèlerins nègres s'appellent *Takyrns* (singulier *Tekroury*), nom qui ne vient nullement d'un pays, *Tekrou* ou *Tokrou*, dont il est question dans les anciennes géographies, mais du verbe arabe *takoror*, qui signifie *se purifier, être régénéré, se sanctifier par le pèlerinage à la Kaaba*. On appelle de ce nom tous les pèlerins nègres qui arrivent du Soudan à la frontière du Dar-Four, et qui, dès qu'ils savent lire et écrire, se dirigent vers le Caire ou l'Arabie; de là vient sans doute qu'on donne le nom de *pays de Tokrou* au district d'où viennent ces pèlerins, et même quelquefois à tout le Soudan (2). La plupart des Tokrouis arrivent des écoles du Dar-Four, où la plus importante est à *Kondjara*, près de Kobbé; d'autres, des pays de l'ouest, des écoles de Borgou, Bagherme, Bahar-el-Ghazel, et quelquefois du Bornou; il est plus rare d'en voir du Sénégal. Nous n'en connaissons qu'un exemple, Hadji-Boubeker, dont nous avons communiqué plus haut (p. 285) l'itinéraire, d'après les rapports de M. Rouzée. Les nègres de Bornou et Timbouctou, à l'ouest de Bahar-el-Ghazel, se joignent ordinairement à la caravane du Fezzan et du Maghreb, qui prend sa route par le Caire, le long de la Barbarie. Boubeker avait lui-même eu l'intention de suivre cette route.

Les nègres mahométans du Soudan oriental qui veulent se perfectionner dans l'étude du Coran, se rendent, par trois routes différentes, dans l'orient: 1° par Siout, dans la Haute-Égypte; 2° par Damar, Shendy ou Sennaar; 3° par Gondar, Axam et Taka (en Abyssinie). De là, ils se dirigent sur Massowa et Suakim, où ils s'embarquent pour Jidda et la Mecque. Il paraît que le plus grand nombre prend la route de Damer. Suivant Burckhardt, il passe annuellement plus de cinq-cents pèlerins par cette ville. On les traite avec mépris dans la plupart des pays qu'ils traversent, et ils ont à supporter de la rudesse des habitants les mêmes mauvais traitements que les juifs et les chrétiens dans l'Orient. Le pèlerinage dure toujours quelques années. Burckhardt pense que, pendant cet espace de temps, il en périt au moins la sixième partie. Ceux qui échappent aux périls nombreux de la route, s'en retournent dans leur patrie avec le titre honorable de *hadji*. Ils sont les experts et les sages de leur pays, et jouissent d'une grande distinction parmi leurs compatriotes,

qui leur accordent, comme aux Marabouts, le privilège de la sainteté. Pour l'ordinaire, ils amassent aussi une grande fortune en écrivant et distribuant des amulettes et des formules magiques.

2. Les esclaves (Comp. p. 212, etc.)

Le Soudan oriental exporte un grand nombre d'esclaves sur le Nil. Il s'en vend annuellement, au seul marché de Shendy, plus de cinq mille (1), dont deux mille huit cents sont transportés à Suakim, quinze cents en Égypte, les autres à Dongola et chez les Bédouins de l'est, à Atbara et du côté de la mer Rouge. Burckhardt calcule qu'il s'exporte annuellement, du port de Suakim (2), en Arabie, deux à trois mille, et de Massowa, trois mille cinq cents esclaves. On en tire, en outre, une grande quantité des ports de l'Abyssinie et des Somalies, de manière que, suivant le calcul de Burckhardt, l'Arabie et l'Égypte reçoivent annuellement, de l'intérieur du Soudan, une augmentation de population de quinze à vingt mille âmes.

La plus grande partie des esclaves qui arrivent à Shendy sont des enfants au-dessous de quinze ans. Jusqu'à l'âge de dix ou onze ans, ils s'appellent tous *Ahomasy*, et se paient 12 à 15 dollars. Entre douze et quinze ans, on les nomme *Sedasy*, et, au delà de quinze ans, *Balegh*. Un esclave mâle de cette dernière classe, lorsqu'il a eu la petite vérole, se paie 15 à 16 dollars; s'il ne porte pas les marques de cette maladie, il ne vaut que les deux tiers du prix. Une esclave femelle, du même âge, se paie de 20 à 25 dollars. Les *Baleghs* sont, en grande partie, achetés par les Bédouins, qui les emploient à garder leurs troupeaux.

Avant d'arriver en Égypte, ces malheureux esclaves passent par beaucoup de mains, comme toute autre espèce de marchandise. Achetés à Fertiit, quelquefois pour un sac de blé, ils sont transportés au marché de Kobbé, dans le Dar-Four; ici, un autre marchand d'esclaves ou *slati* (gelati), les achète pour les transporter dans le Kordofan; un troisième les transporte à Shendy; les Arabes Ababde, ou Daraou, les conduisent en Égypte, aux grands marchés d'Esne, de Siout, et au *khan* des marchands d'esclaves (*Okai-el-Djelabe*), près de la mosquée El-Azher, au Caire. C'est là que se réunissent tous les acheteurs de Smyrne, de Constantinople et d'Alexandrie. Souvent les malheureux esclaves sont plusieurs fois vendus et achetés au même marché; on les négocie absolument comme le bétail, par dix *ras raghig*, c'est-à-dire dix pièces d'esclaves (*raghig* est, à Sennaar, le nom généralement usité pour *esclave*). Les marchands ne négligent jamais de s'informer au juste

(1) Burckhardt, Trav., p. 363, 405, 450.

(2) Ibid., p. 45; et, dans Rouzée, Itinéraire, etc., p. 203

(1) Burckhardt, Trav., p. 324.

(2) Ibid., p. 440.

de la patrie des esclaves, car ils attribuent à chaque tribu certaines qualités bonnes ou mauvaises. L'expérience a, en effet, prouvé que la différence entre les individus d'une même souche est beaucoup moins importante que l'origine même de la tribu. C'est ainsi que les Nonba et les Galla passent pour très-fidèles, les Amaaras (Amharas) pour très-aimables, les Abyssiniens du nord pour perfides et malicieux, les Ferit pour sauvages et vindicatifs; ceux du Bornou sont les plus estimés. La plupart des esclaves qui arrivent à Shendy ont déjà passé quelque temps dans la servitude, car ils savent presque tous se faire comprendre en Arabe. Dès qu'un nègre devient la propriété d'un musulman, on procède à la cérémonie de la circoncision, et on lui donne un nom arabe; mais il est toujours difficile de les convertir à l'islamisme, lorsqu'anparavant ils ont été faits chrétiens par les Abyssiniens.

Les Slatis traitent des esclaves avec douceur et humanité aussi longtemps qu'il y a encore pour ces derniers possibilité de s'échapper; ils poussent même l'hypocrisie jusqu'à se nommer leurs pères; mais dès qu'ils n'ont plus d'évasion à craindre, ils deviennent durs et cruels: on attache les malheureux esclaves, par une barre, aux chameaux, ou bien on les réunit en longues rangées, au moyen d'une chaîne qui leur est attachée au cou; on les fait ainsi marcher sans pitié, en les frappant pour la moindre faute avec un fouet de peau de rhinocéros (*korbadji*). Ces mauvais traitements qui, d'abord, aigrissent ces malheureux et excitent en eux des sentiments de vengeance, finissent enfin par les rendre apathiques et indifférents pour leur maître, qui change à chaque instant. Il est impossible d'émettre en général un jugement favorable sur ces malheureux; cependant Burckhardt les croit susceptibles du même développement et d'autant de perfection que les blancs (1).

Le sort de ces esclaves du Soudan oriental est très-varié; la plupart cependant sont moins malheureux que dans les plantations américaines; car, dans tout l'orient, les esclaves mâles sont traités comme des enfants de la maison, et souvent moins à plaindre que les domestiques libres. Les femmes ont à souffrir de la jalousie de leurs maîtresses. Un grand nombre d'esclaves nègres étaient autrefois achetés en Égypte par des officiers turcs, qui les exerçaient, les enrôlaient et les envoyaient en garnison, se faisant payer la solde destinée à ces esclaves comme soldats. Les officiers turcs achetaient ainsi, tous les ans, de six à huit cents Africains. Le sort le plus affreux est celui des enfants que l'on fait eunuques; c'est ce qui a lieu au Borgou et dans la Haute-Égypte, dans un village près de Siout (*Aboutigé*, selon Frank), et habité en

grande partie par des chrétiens. Autrefois, on y mutilait de cette manière jusqu'à deux cents enfants par an. Les Français, pendant leur séjour en Égypte, mirent fin à cette honteuse spéculation (1). Ils achetèrent tous les nègres capables de servir dans l'armée, et en firent des soldats. Du temps de Burckhardt, les mahométans ne se prêtaient pas à ce honteux métier; c'étaient, au contraire, deux moines coptes, maîtres dans cet art diabolique, qui, protégés par le gouvernement contre le peuple qui les méprisait, se faisaient, moyennant un impôt, les mutilateurs de l'humanité. De soixante enfants qui subirent, en 1813 (2), cette opération, il n'en mourut que deux; ordinairement, il n'en meurt que deux sur cent. Les enfants qu'on soumet à ce supplice doivent avoir de huit à douze ans; c'est par conséquent la jeunesse la plus robuste que l'on mutilé ainsi pour toute la vie. Le pacha d'Égypte fit plusieurs fois présent de deux cents eunuques au sultan. Un esclave, dont le prix est de 2 à 300 piastres, vaut, après avoir été châtré, au moins 1,000 piastres. L'opérateur reçoit quarante à soixante piastres de récompense. Cet usage honteux est très-ancien (3). Dans l'antiquité, il paraît avoir été exercé de préférence sur les ennemis; car, sur les tableaux des temples de la Haute-Égypte, surtout à *Medinat-Abou*, l'émasculation est souvent représentée comme le sort des prisonniers.

De tous les pays d'Afrique, c'est l'Égypte qui reçoit le plus grand nombre d'esclaves du Soudan. Il résulte des recherches exactes faites par Frank (4), en 1800, que l'on y importait par an de trois à quatre mille esclaves. Burckhardt évalue (1814), en Égypte, le nombre des esclaves à quarante mille, dont les deux tiers sont des hommes. De ce nombre, il en mourut en une seule année (en 1815), au Caire, huit mille. Le nombre de ces malheureux est encore bien plus considérable dans tous les pays mahométans du nord de l'Afrique. Les sauvages mamelouks (5) en avaient amassé une très-grande quantité dans leur nouvel état de Dongola; ils s'en servaient comme d'une monnaie pour acheter toutes les choses nécessaires à la vie. A Berber et Shendy, Burckhardt vit, dans chaque maison, deux ou trois, et même jusqu'à six esclaves; on les trouve dans la même proportion jusqu'à Sennaar et Bornou. Toutes les tribus de Bédouins ont un certain nombre d'esclaves pour garder leurs troupeaux et cultiver leurs terres. Le nombre des

(1) L. Frank, *Mém. sur le commerce des nègres au Caire*, dans les *Mémoires sur l'Égypte*, IV, p. 128.

(2) Burckhardt, *Trav.*, p. 329.

(3) Voyez la tradition des *Bedjas*, rapportée par *Nectiti*, dans Burckhardt, *Trav.*, p. 504.

(4) Frank, *Mém.*, dans les *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 128.

(5) Burckhardt, *Trav.*, p. 72.

(1) Burckhardt, *Trav.*, p. 339.

esclaves, dans le Soudan, est beaucoup plus considérable que le chiffre qu'indiquent ordinairement les géographes. De Berber jusqu'à Sennaar, Burckhardt admet, d'après un calcul général, dix à douze mille esclaves. Browne évalue leur nombre, dans le Dar-Four, à plus de vingt mille, et de même dans le Bornou et le Kaschna. Nous voyons ainsi que la traite des nègres, quoiqu'abolie sur les côtes de l'Atlantique, n'a pas cessé pour cela du côté opposé, sur les côtes orientales d'Afrique; car, dans l'état actuel des choses, les esclaves sont aussi indispensables aux musulmans qu'aux Européens les mines d'or. Quand même tous les débouchés par mer seraient fermés à ce commerce infâme, il n'en continuerait pas moins dans le Soudan, et ce n'est qu'à la propagation de la civilisation, ou plutôt du christianisme, qu'est réservée la gloire d'effacer cette tache de l'humanité; car lui seul a pu délivrer de la servitude et rendre libres nos ancêtres et tous les peuples de l'Europe (1).

3. Le royaume de Berber et les Bisharis; anciens aborigènes.

Le royaume de Berber, situé au nord de l'Atbara ou fleuve Mogren, tout près de la rive droite du Nil, est le troisième état qui dépend en quelque sorte de Sennaar; il fait partie de ces vingt petits royaumes (2), *Mekdouns*, dont les *Meks* ou chefs, plus ou moins indépendants, sont établis depuis Sennaar jusqu'à Dongola, dans la Nubie; ils occupent ainsi une étendue de pays de trente-cinq journées de marche et dominant sur la vallée du Nil et les déserts qui la bornent.

Le royaume de Berber (3) s'étend, depuis la rivière septentrionale de l'Atbara ou Tacazzé, deux ou trois jours de marche, au nord, jusqu'au commencement des immenses déserts de la Nubie qui forment des plaines sans fin couvertes de cailloux noirs égyptiens et de quartz roulé. Les voyageurs qui arrivent du nord s'aperçoivent ici, à la frontière du Berber, que la surface plane du désert s'incline par une pente douce vers la vallée du Nil; une humidité sensible répandue dans l'atmosphère annonce aux chameaux altérés et aux voyageurs l'approche du Grand-Fleuve, et l'Arabe s'écrie alors plein de joie : *Gloire à Allah! nos chameaux sen-*

tent le Nil (1)! Le premier et le plus beau village qu'on rencontre est *Ankheyre*, bazar éloigné de vingt-deux journées de Daraou dans la Haute-Égypte et principale station des caravanes égyptiennes, sur la route de Sennaar. Des courriers montés sur des dromadaires peuvent faire ce chemin en huit jours. Trois autres villages appartiennent encore au royaume de Berber, dont le chef prend le nom de Mek, comme tous les rois de la Nubie (*mek* est une abréviation de *melek* qui signifie petit roi, *regulus*); ces trois villages sont : 1° *Goz-el-Souk*, ou Goz le marché; (les nègres appellent Goz tout village situé dans une plaine de sable); 2° *Goz-el-Founnye*: c'est probablement un village des Foungi, maîtres du Sennaar; du temps de Bruce, ce lieu était très-florissant, mais aujourd'hui il est en ruines; 3° *El-Hassa* situé à une petite lieue du principal marché du pays. Bruce, appelle toute cette contrée *Goos* (Gous), mais il semble avoir été induit en erreur sur ce point, car aucun des Africains que Burckhardt interrogea ne connaissaient ce nom, et tous appelaient *Berber* la contrée située à une journée, au nord de l'Atbara. Le nom de *Berber* est très-connu dans la Haute-Égypte d'où partent, chaque mois, des caravanes qui traversent ce pays. Ankheyre porte même aussi le nom de Berber, comme tout le district; ici, comme partout dans la Nubie (2) jusqu'à la frontière de l'Égypte, le pays est divisé géographiquement en vallée qu'on nomme *Wadys*; tous les groupes d'habitations et de villages situés l'un près de l'autre dans ces vallées, sont désignés, quel que soit leur nombre, sous un nom commun qui est aussi le nom propre du principal endroit, comme nous le voyons à *Berber*. C'est peut-être de ce Berber, situé sur le Nil supérieur, que tous les Nubiens ont reçu en Égypte le nom de *Berabera* dont le pluriel est *Berbery*: ils ne se sont pas donné ce nom eux-mêmes, car ils se nomment, le long du Nil, à partir du Soudan vers le nord: Senary, dans le Sennaar; Nouba jusqu'à la *Wady Seboua*, et de là jusqu'à la frontière de l'Égypte, *Kenous* (3): ces tribus ont entre elles des mœurs et des langues communes; elles possèdent une langue propre, tout à fait différente de celle de leurs voisins du sud et du nord qui parlent l'arabe; cette

(1) Acta Sanctorum Mart. (12) ed. Bollandi, II, p. 133, in vita St. Gregor. M. Pontif. Rem.

(2) Burckhardt, Trav., p. 64.

(3) Ibid., p. 207.

(1) Comparez Gœthe, Aus meinem Leben, 2 Abth., 1^{re} Th., 1816, p. 10.

(2) Burckhardt, Trav., p. 17, 210.

(3) Ibid., p. 26, 132.

langue est divisée en deux dialectes (1) : le *kensy* des Kenous, et le *nouba* des Nouba de l'intérieur au nord de Dongola, et que Burckhardt nous a fait connaître.

Ces trois peuples de l'intérieur de l'Afrique, les *Senary*, les *Nouba*, les *Kenous* sont confondus par les Égyptiens et les mahométans sous l'appellation commune de Berber. Ce nom a encore, chez les géographes arabes et même chez les Africains, d'autres acceptions particulières, et il a été employé par les Européens dans des significations aussi variées ; il est donc devenu très-difficile de ramener ce nom à son sens ethnographique, et cependant il serait indispensable de jeter quelque lumière sur ce point, dans une histoire des races, des états et des langues de l'Afrique.

La contrée de *Berber* est une bande de terre très-fertile qui s'étend le long de la rive orientale du Nil ; quoique très-étroite et ayant à peine une lieue de largeur, sa position entre les déserts lui donne une très-grande importance ; elle est abondamment arrosée par un grand cours d'eau et c'est une des routes les plus fréquentées par les caravanes. Tout le pays situé à l'ouest du Nil, vis-à-vis le Berber, est complètement inhabité ; c'est une surface entièrement plane, sans montagnes, et l'œil n'aperçoit au loin, à l'horizon, que la ligne blanche et monotone des sables du désert. La rive orientale au contraire est couverte de magnifiques forêts d'acacias (*sant*), d'*oschour* (espèce d'asclépiade) et de selam ; partout, dans les campagnes, s'étendent de riches champs de dourrah. Le dourrah est la principale nourriture des habitants (2) ; il y vient peu de dattiers ; probablement ce végétal, qui produit de si belles grappes dans les vallées de la Nubie, croît rarement sur ce plateau élevé. Le *bouza*, espèce de bière faite avec le dourrah, est la boisson ordinaire des habitants du pays, et ils en boivent jusqu'à s'enivrer.

Les quatre villages que nous avons nommés sont tous situés à une demi-lieue du Nil, à l'entrée du désert de sable ; chacun se compose d'une douzaine de groupes de huttes à un seul étage, séjour de la débauche et de tous les vices. À l'approche d'une caravane, des filles de joie sortent de toutes ces huttes pour aller à sa rencontre ; mais cette démonstration est com-

mune à toutes les stations de caravanes à l'orient du Soudan mahométan (1). La race de ces Berbères est de haute stature, forte, bien faite, et elle se distingue des nègres par la beauté des formes. Les Berbères n'ont pas la physionomie nègre, ils se rapprochent plutôt du type grec, quoiqu'ils aient les lèvres épaisses. Ils n'ont de la barbe que sous le menton et leurs joues sont entièrement nues. Leur couleur est d'un brun rougeâtre foncé, ils ont la peau délicate et belle ; les nègres, au contraire, l'ont épaisse, rugueuse et la paume de leur main a la dureté de la corne. C'est un usage général chez les Berbères de se graisser la peau avec du baume, et ils la rendent ainsi plus saine et plus douce. Un grand nombre de femmes sont d'une rare beauté, au jugement de Burckhardt. Les habitants de ce pays se donnent le nom de *Meyrefiab* ; et, comme tous les peuples de la vallée du Nil depuis la Haute-Égypte jusqu'à Sennaar, ils se disent venus de *Sherk*, c'est-à-dire de l'Orient. Ce mot *Sherk* n'est pas arabe, mais emprunté à la langue des Bisharis. Quoique mêlés aux Arabes, on peut toutefois les considérer comme un peuple aborigène de l'Afrique. Cependant on les compte souvent au nombre des Arabes. Leur *Mek* peut mettre en campagne mille hommes libres et cinq cents esclaves armés. Comme à *Demer* et *Shendy*, un grand nombre d'étrangers se sont établis au milieu d'eux, par exemple, des habitants de Dongola, des Arabes *Ababde* venus de la Haute-Égypte et des fakirs. Les *Meyrefiab* ou habitants de Berber sont cultivateurs, pasteurs et commerçants ; ils trafiquent avec l'Égypte, *Shendy* et *Sennaar*.

Toutes les marchandises qui vont de *Shendy* en Égypte arrivent d'abord au marché de *Berber* (2) ; les marchands Égyptiens vont ordinairement les acheter à ce bazar qui est plus rapproché d'eux, mais souvent ils s'avancent jusqu'à *Shendy*, afin de les avoir à plus bas prix. Le commerce de *Berber* se borne à *Shendy* et *Darraou*. Les principaux revenus du *Mek* se composent de l'impôt qu'il lève sur les caravanes et des présents que lui font les marchands ; mais il n'ose rien exiger des caravanes de *Shendy* qui viennent de l'empire d'un chef auquel il est soumis. Le *Berber* est borné au nord-ouest par le pays des Arabes *Scheygya*, située à quatre journées de marche, et il en est séparé par une

(1) Vocabulary of the *Kensy* and *Nouba* languages, dans Burckhardt, p. 163.

(2) Burckhardt Trav., p. 212.

(1) Burckhardt, Trav., p. 316.

(2) *Ibid.*, p. 235.

montagne qui s'élève à l'ouest du Nil, près du district de Djohfa (1); toute communication lui est fermée à l'ouest par les Mameloucks maîtres de Dongola. Au nord commence le grand désert de la Nubie et à l'est, le pays de Berber s'étend jusqu'aux terres des Bédouins-Bisharis.

Les Bisharis (Bisharyes).

Les Bisharyes habitent au nord des montagnes abyssiniennes des Schangallas, le long du Mareb supérieur jusqu'au Belab-el-Taka, où nous en avons déjà vu plus haut deux branches, les Hadendoas et les Hammadab sur l'Atbara; les Bisharyes occupent tout le pays montagneux oriental entre la mer Rouge et les terres cultivées de Sennaar et du Berber sur le Nil; ils couvrent ainsi le pays de l'ancienne race des Blemmyes (2), probablement leurs ancêtres. Ils s'étendent encore plus au nord jusqu'au *Gibel d'Olabay*, sous la latitude de *Derr*, ou jusqu'à l'endroit où le Nil, après avoir fait une grande courbe à l'ouest, dans la Basse-Nubie, se rapproche le plus près de la mer Rouge. La possession du reste de ce pays montagneux leur est disputée par la tribu des Ababdes, leurs voisins du nord, qui font le métier de conducteurs de caravanes à travers le désert de la Nubie jusqu'à Sennaar et sont en guerre continuelle avec ces Bisharyes. Leur territoire s'étend encore le long de la mer Rouge, depuis Suakim jusqu'à huit journées de marche au nord de l'île littorale *Gibel-Mekouar* (3). On peut les regarder comme une prolongation des peuples pasteurs que nous avons rencontrés à la pente orientale du Habesch sous le nom de Danakils, qui confinent au nord aux Bisharyes. Vater (4), qui compare les vocabulaires des *Adareb* et des tribus de Bisharyes, trouve que les langues de ces deux peuples sont identiques entre elles et qu'elles ne diffèrent que comme dialectes d'un même idiome et s'accordent très-souvent avec la langue de Dar-Four. Selon Burckhardt les langues des Bisharyes (5) et du Habesch dé-

rivent probablement d'une langue mère commune, de même que les nombreux dialectes parlés aux limites septentrionales de l'Abyssinie.

Les Bisharyes sont séparés en un grand nombre de camps différens: Burckhardt en cite onze, depuis la frontière de l'Abyssinie jusqu'à Massoua, qui sont souvent en guerre entre eux. Ils occupent avec les Ababdes le désert montagneux de l'ancien pays des Bedjas ou des Boujas, selon la position que leur assigne Macrizi (1). Ces deux peuples sont assurément formés par le mélange des anciens Bedjas avec des tribus arabes postérieurement arrivées; les Bisharyes appartiennent au vieux sang d'Africains aborigènes; les Ababdes au contraire se font gloire, et avec raison, de tirer leur origine des Arabes.

Ils descendent rarement de leurs monts dans la vallée du Nil; ils passent l'hiver dans les montagnes qui avoisinent la mer Rouge, parce qu'ils y trouvent toujours du fourrage pour leurs troupeaux; mais l'été, quand ils commencent à manquer d'eau, ils se rapprochent du Nil où se trouvent des sources plus abondantes. Les brebis et les chameaux sont leur seule richesse; ils boivent, dit-on, le sang de leurs brebis et passent pour un peuple sauvage et méchant qui vit de vol et de brigandage; souvent, montés sur de rapides chameaux tels qu'on en voit seulement en Afrique, ils vont porter leurs ravages jusqu'à Sennaar et Dongola; plusieurs fois, dans leurs expéditions, ils ont donné la mort à des Mameloucks; leurs hordes sauvages répandent, partout où elles passent, la destruction et la terreur; ils n'épargnent pas même les tribus de leur propre race, et les Hadendoa, par exemple, furent forcés de se retirer dans les alpes d'Orba-Langay, pour échapper à leurs ravages. Ils ne redoutent que les Ababdes, leurs voisins. Ils n'ont pas encore d'armes à feu; sur la frontière de l'Abyssinie, ils portent des arcs et des flèches et parlent abyssinien; très-peu d'entre eux parlent arabe. On dit que, sur leurs montagnes, ils exercent l'hospitalité entre eux et vivent dans la sécurité et la confiance; leurs femmes sont très-belles, et ils les livrent à la discrétion de l'étranger. Ils rassemblent, sur leurs montagnes, des feuilles de séné et font la chasse aux autruches dont ils vont vendre les plumes à Derr en Nubie et à Assouan (Syène) en Égypte; mais ils ne séjournent jamais longtemps dans ces contrées étran-

(1) Burckhardt, Trav., p. 255.

(2) Strabon, XVII, c. I, p. 473, ed. Tysch., t. VI; et Mémoire sur les Blemmyes, dans Quatremère, Mémoire sur l'Égypte, t. II, p. 127-161.

(3) Burckhardt, Trav., p. 469.

(4) Vater, Sprachproben. Leipzig, 1816, p. 276, comparez Mitthridates, III, I, p. 48.

(5) Vocabulary of the dialect of the Arabs Bisharye, dans Burckhardt, Vocab., of the Bishareen, dans Salt., Voy., Ap., I, p. 25.

(1) Macrizi dans Burckhardt, App., p. 503, et Trav., p. 529.

gères, car ils redoutent les épidémies qui font périodiquement d'immenses ravages chez les Africains; et, leurs affaires une fois terminées, ils retournent, en toute hâte, dans leurs montagnes.

2^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Berber, Barbares, origine du peuple et du nom; comment ils se sont tous deux répandus de Malabar dans l'Inde, jusqu'à l'Atlas. — Les Baræbra des cataractes du Nil.

Nous devons appeler l'attention sur quelques points importants pour l'explication du sens géographique et ethnographique de *Berber* et *Barbare*, au moment où ce nom nous apparaît dans la vallée supérieure du Nil. Déjà nous avons traité géographiquement du pays qui est comme le centre de ce nom remarquable, entre les Berbères septentrionaux de l'Atlas, la Barbarie et le Berbera des Somaoulis, situé au sud-est à l'entrée de la mer Rouge. Ce nom s'est répandu au loin, tout autour, dès l'antiquité la plus reculée, de sorte que l'on ne sait encore si l'on doit admettre l'assertion (1) d'Étienne et d'autres que, primitivement, ce mot ne vient pas du nom d'un peuple, mais seulement d'une appellation. Hérodote nous dit que les Égyptiens civilisés avaient donné le nom de barbare à tous ceux qui ne parlaient pas la même langue qu'eux (*Βαρβαρὸς καλέουσι*) (2). Les Cariens nous apparaissent de même dans l'Iliade sous la désignation de *Βαρβαρῶν* (3). Ces témoignages semblent confirmer le sens généralement admis de ce mot grec que les Romains employèrent de la même manière. Les peuples civilisés de l'Asie et de l'Afrique se servirent d'abord spécialement de ce mot pour désigner des peuples indigènes aussi, qui leur paraissaient ennemis ou sauvages : cependant on peut lui attribuer encore une signification ethnographique, parce que, en Asie et en Afrique, il a pu être anciennement employé comme nom propre de certains peuples; on est même disposé à croire que l'Égypte a été primitivement peuplée, avant l'établissement de la caste des prêtres, par cette race basanée des Berbères, unie aux Cophtes et aux Habeschis.

Holsten (1), Beskel, Salmasius ont déjà prouvé que, du temps d'Arrien, Ptolémée, Marcien, Heracleotas, le nom de *Barbar* était déjà connu à l'entrée de la mer des Indes dans le golfe arabe (*sinus Barbaricus*, *Barbarice* par les peuples troglodytes qui habitent les bords de la mer. C'est de là que la rhubarbe, venant du marché de *Barbarike*, a été appelée *rhabarbaricum* (2) ou plutôt *rha-barbarice* (3) pour la distinguer de celle qu'on tirait du commerce du Pont et que l'on appelait *rha-ponticum*. Galien cite encore plusieurs médicaments tirés de ce grand entrepôt commercial en Ethiopie, près de l'Océan indien (*ἀπο τῆς Βαρβαρίας*). Dans le périphe de la mer Rouge (4), il est question, parmi les marchandises importées à Adoule, d'étoffes égyptiennes destinées au marché de *Barbarica* (*ἱμάτια Βαρβαρικά*). Ce nom était donc bien connu des Égyptiens, il désignait le pays des habitants des bords de la mer, des Troglodytes et des montagnards, près de l'Ethiopie; les Égyptiens le haïrent et le redoutèrent d'abord comme celui de leurs anciens ennemis, et plus tard ils le méprisèrent. Ainsi les vrais *Barbares* étaient réellement, pour eux, des peuples *non Égyptiens*, ennemis et méprisés, au nom propre desquels les Grecs donnèrent le sens de *Barbaros*. Ce sens correspond parfaitement à celui d'*Adjem*, *Adjemmy* du Coran, chez les Arabes, et ce mot désigne encore aujourd'hui comme barbares, en Arabie, en Égypte, sur l'Euphrate (5) et à Maroc (6), tous ceux qui ne parlent pas arabe.

Dans les poèmes les plus anciens de l'Inde, le même nom de *Barbara*, *Waricara* en sanscrit, est aussi donné à une race d'hommes du sud de l'Asie. C'est ce qu'atteste le récit des combats de Wiswamitras avec ses ennemis. Il y est dit : Par lui furent anéantis les Jawnas, les Kambodschas et les *Waricaras*. (*Ramajana-Serampor*, 1806, vol. 1, page 472). C'est ce qui confirme encore l'*Hitopadesa*, où l'on adresse la parole à un *Barbar*. (*Hitopadesa*, London, 1810, p. 4.) L'emploi du mot barbare, pour désigner un peuple parlant une langue étrangère,

(1) Luc. Holsten Nolæ, et castigat. V. Barbarus, et Ap-
ta, p. 62, 270.

(2) Salmasius exercit. ad. Sol. I, fol. 560.

(3) Vincent, Peripl. Mar. Erythr., II, p. 351, et Ed. 1801,
p. 388.

(4) Vincent, Commerce and navigation of the ancient, etc.,
II, p. 113.

(5) Burckhardt, Trav., p. 353.

(6) Jackson's Acc. of Morocco.

(1) Stephan. Byzanticus, V. Barbarus, éd. Berket, p. 209.

(2) Hérodote, II, c. 138.

(3) Ib., II, 887.

pourrait donc venir d'un peuple *Barbar*, qui, race ennemie et méprisée, entourait et resserrait les Égyptiens du côté de l'Éthiopie, comme aujourd'hui encore les Habeschis et les Noubas. Ces peuples ont probablement une origine commune avec les Berbères, car on ne peut mettre en doute qu'il n'ait existé autrefois des communications entre Decan et le marché de Barbarica.

Sur les murs des temples en ruine, dont la grandeur et la magnificence attestent qu'autrefois les arts de l'Égypte fleurirent dans la vallée nubienne du Nil, on voit encore des peintures et des sculptures qui représentent le cortège des héros, offrant à leurs dieux des sacrifices et des présents après la victoire. Les prisonniers et les vaincus portent, comme on le voit, par exemple, sur les ruines du temple de Kalabsché, des charges d'ivoire et d'ébène; ils conduisent avec eux des autruches, des gazelles, des éléphants, des girafes et des perroquets. Tous ces objets, qui ne se trouvent qu'au delà du Sennar actuel, indiqueraient que ces contrées, au sud de Méroé, furent le théâtre de la guerre et de la victoire. Les prisonniers, vêtus de peaux, ressemblent, par leur couleur et leur forme, aux habitants méridionaux de la Nubie, aux Nubas; ils portent leurs cheveux de la même manière, et cette barbe caractéristique qui ne vient aux Nubiens que sous le menton, se retrouve dans toutes les images des fuyards et des vaincus dont triomphent les héros égyptiens qui viennent, après la victoire, apporter leurs offrandes à Isis et Osiris, leurs dieux.

Ces ancêtres des Nubas actuels (Nubæ, Nobatæ) s'étendaient encore, du temps de Strabon (1), depuis Méroé, près de l'Éthiopie, jusqu'à la frontière méridionale de l'Égypte; ils appartenaient, comme parlant une autre langue, aux *Barbares* des Égyptiens dont parle Hérodote. Le mot *barbare*, pris d'abord dans une acception spéciale, devint, chez les Grecs et les Romains, une appellation générale pour tous les barbares, et jamais, dans la suite, ils ne l'employèrent comme un nom de peuple africain. Le nom Nuba (Nubiens) s'est aussi généralisé. Il ne désignait primitivement qu'une race d'hommes semblables aux nègres, mais de couleur plus foncée, dont nous avons donné plus haut la véritable origine africaine et que nous avons fait descendre des montagnes où se trouvent les sources du bras oriental du Nil. Cependant, ce nom de

Berber semble être passé des habitants des côtes, de la race basanée, plutôt asiatique qu'africaine, qui vit sur les bords occidentaux de la mer Rouge, à ce même peuple nubien, habitant le Nil supérieur. Ainsi, les deux noms Nuba et Berber désignent géographiquement un peuple identique, composé de deux races différentes, et formant les Nubiens des modernes. Mais ce peuple était autrefois ethnographiquement séparé. Comme tant d'autres peuples opprimés, il fut resserré sur le même sol et forcé de se mélanger, de se confondre l'un dans l'autre; il est devenu ainsi une sorte de race moyenne difficile à distinguer des peuples qui se sont établis tout autour; cependant, si on examine sa langue, sa conformation et ses mœurs, on reconnaîtra en lui une ancienne race africaine et aborigène.

Ce peuple a gardé jusqu'à nos jours, à la frontière septentrionale du pays d'où il s'est répandu, l'ancien nom égyptien de *Barbare*, *Berber*. Ce nom est donné aujourd'hui, comme autrefois, aux branches de cette race qui habitent près de la vallée du Nil; il est encore porté, à l'ouest du Nil, dans les terres, par les Berbères du nord et au sud du Nil, par les habitants des cataractes et par leurs voisins du sud-est, dans le Soudan oriental. Tous ces peuples, parlant une langue commune, appartiennent probablement à l'une des branches les plus importantes du corps des langues de l'Afrique. Mais cette question ne pourra être suffisamment éclaircie que par la comparaison des différents idiomes de cette partie du monde.

Ebn Batuta est le premier géographe arabe qui nous parle expressément des Berbères dans le Soudan oriental; probablement il a voulu désigner alors (en 1350) le dernier point où ils avaient pénétré dans l'Afrique centrale, vers le Niger. Il cite les Berbères (1) comme habitants de *Borgou* (Bourdama). Ils font, dans ce pays, le métier de conducteurs de caravanes, et Ebn Batuta s'est mis lui-même sous leur protection. Le sultan du pays était un Berber, ce qui prouverait qu'ils étaient entièrement les maîtres de la contrée. Quand nous étudierons le Sahara, nous verrons comment ce peuple s'est répandu dans le Dar-Four, et dans les oasis, sous le nom de Touarik. Ebn Batuta avait visité aussi le grand *emporium* des *Barbara* (2), à l'entrée de la

(1) Strabon, XVII, c. 1, 52, p. 471, éd. Tyschukke.

(1) Ebn Batuta, dans Koseg, p. 49.

(2) Ebn Batuta, dans Burckhardt, Trav., p. 534. App. et not.

mer Rouge. C'est, dit-il, un peuple de couleur très-foncée, qui a embrassé la secte musulmane des Shafey : ce géographe donne le même nom à ces deux peuples.

Il reste toujours douteux si réellement ce n'est qu'un seul et même peuple. Nous ne pouvons passer ici sous silence le droit de succession en usage chez deux peuples qui vivaient dans le voisinage de ces Berbères de l'est et de l'ouest, et qui ne sont que des tribus subordonnées à cette grande race. Comme cet usage diffère entièrement de celui de tous les autres peuples et leur est exclusivement propre, il semblerait indiquer entre eux une commune origine. Ebn Batuta nous rapporte que, chez les *Messofites* qui habitent à Elwelat, et sont assurément une tribu de la race de Berbères (1), l'héritage du père de famille ne passait pas à son fils, mais au fils de sa sœur. Cette succession en ligne féminine (2) était, selon Macrizi, une coutume propre aux Bedjas, les Berbères de l'antiquité et les ancêtres des Bisharis, et cette singularité les distinguait de toutes les autres races. Ebn Batuta rapporte, avec étonnement, qu'il ne trouva nulle part, dans ses voyages, de coutume semblable, excepté chez les Malabares idolâtres qu'il visita lui-même, sur la côte occidentale de Decan. Peut-être sont-ce là les Warwar de Decan. Les anciens connaissaient déjà, dans le Delta de l'Indus, selon la remarque d'Hamilton, un *Barbaricum Indice emporium celeberrimum*, nommé ainsi d'après le nom même usité dans les pays.

Les Barbaras ou Berbères doivent avoir été un peuple odieux aux prêtres de l'Inde et de l'Égypte, et que les castes sacerdotales auraient expulsé. Dès les temps les plus anciens ils faisaient un commerce universel, et peut-être en étaient-ils redevables à leur émigration à travers l'Océan indien. Cette supposition paraît d'autant plus vraisemblable que le *Barbarica*, à l'entrée de la mer Rouge, le *Raptoe Portus*, près du cap Delgado, est le terme le plus méridional (3) de la navigation dans le *Peripl. Mar. Erythraei*, et que c'est de ce point, selon Arrien, que l'on alla, pour la première fois, aux Indes, avec les Moussons. Si cela était certain, nous ne devrions pas nous étonner que Burckhardt nous dise, en

présence des temples en ruine qu'il vit dans l'ancien pays des Berbères : « Mon esprit fut vivement frappé de la ressemblance de leurs sculptures avec celles de Surate (1). » Cela nous expliquerait encore pourquoi les Cipayes indiens (2), qui, au service des Anglais, chassèrent les Français d'Égypte, adoraient, comme les images de leurs propres dieux, les statues égyptiennes, et se prosternaient au milieu des ruines de la Thébais, comme si c'eût été là leur patrie !

L'expédition française en Égypte nous a fait connaître (3), près des cataractes de Syène, le petit peuple des Berbères (*Berbery* au singulier, *Barabra* au pluriel, suivant Seetzen, *Barâbras* dans Costaz). Ce petit peuple a appelé de nouveau l'attention sur cette race répandue au loin et longtemps oubliée, qui a contribué beaucoup à la population du nord de l'Afrique, et tient comme le milieu entre les peuples à la couleur noire foncée et ceux à la couleur brun-clair. Seetzen, qui met au nombre de ce petit peuple basané les Berbères occidentaux, les Touarikis et ceux de la Barbarie, comprit aussi, le premier (4), dans cette race, les Berbères méridionaux de la Nubie, de Dar-Four, et ceux de la mer Rouge qui habitent Berbera, *emporium* voisin de Zyla. Il remarque qu'un ancien temple de la Haute-Égypte est appelé *Berrabzy*, nom que les Arabes donnent à tous ces temples (*Berb*) (5). L'ancien pays des Berbères, c'est-à-dire la Nubie, en possède presque autant que l'Égypte. Il assure encore que ces Berbères ont peuplé autrefois toute la Nubie, depuis les frontières de l'Égypte jusqu'au Habesch. De même qu'ils furent obligés de se retirer, dans l'antiquité, devant les héros égyptiens, comme le prouvent les peintures des temples ; de même, plus tard, ils durent céder aux Arabes une partie de leur territoire ; et, depuis l'invasion des Foungi dans le Sennar, ils furent refoulés encore par les Nubas des modernes qui bientôt étendirent partout leur puissance. Il est certain que déjà, du temps des Romains, d'anciennes tribus nubiennes, les *Nobatae* des Romains, avaient pénétré dans le pays ; cependant, du temps de Strabon, ils n'habitaient pas encore

(1) Burckhardt, Trav., p. 107.

(2) B. Light, Lond., 1818, IV, p. XIII.

(3) Costaz, Mémoire sur la Nubie et les Barâbras, de la description de l'état moderne de l'Égypte, I, p. 299.

(4) Fundgruben des Orients, III, 2, Heft., 1813, p. 99 à 104.

(5) Quatremère, Mémoire sur la Nubie, II, p. 8.

(1) Ebn Batuta, dans Koseg., p. 46.

(2) Macrizi, dans Burckhardt, Trav., App., p. 503.

(3) Vincent, Peripl. Mar. Er., I, p. 165.

la rive orientale du Nil, et ne s'étendaient que sur la rive gauche ou occidentale (1).

Burckhardt, qui doit faire autorité ici, puisqu'il a visité le pays, n'est pas éloigné de regarder, avec Seetzen, les différentes branches des Berbères, de la Lybie, des cataractes et de la mer Rouge, comme appartenant à une race commune; il pense toutefois que l'hypothèse de Seetzen, malgré sa vraisemblance, est encore à prouver (2), et c'est pour cela que nous avons réuni ici toutes les observations qui pouvaient lui donner de l'évidence. Nous croyons voir, dans les anciens *Bedjas* et dans leurs descendants, les Bisharyes d'aujourd'hui; de même nous pouvons reconnaître, dans les Noubas, et sous le rapport de la race et sous le rapport du développement historique, la transaction des anciens Berbères aux nouveaux Berbères et aux Nubiens.

Les géographes arabes rapportent une singulière tradition sur les Berbères; ils sont, disent-ils, les descendants des Philistins et du roi Goliath, tué par David. Les vaincus se seraient enfuis ainsi de la Palestine en Afrique, et la montagne *Djalouth Berber*, c'est-à-dire Goliath Berber (3), située entre l'Égypte et l'oasis de Siwah, tiendrait de là son nom, au rapport d'Ebn Ayas. Shehabeddin s'étend encore beaucoup plus sur cette émigration des Philistins en Afrique et dans le Maghreb. Il fait dériver leur nom de *Berber*, qui signifie *murmurer*, et il leur donne les Amalécites pour ancêtres. Mais voici le plus remarquable de ce qu'il nous en raconte : Après que le calife Omar eut fait la conquête de l'Égypte, ces Berbères envoyèrent six députés en ambassade à Amrou, gouverneur de l'Égypte, pour lui déclarer qu'ils étaient tout prêts à embrasser l'islamisme. Ils se proclamaient les descendants de Mazig (?), et ils disaient, en parlant d'eux-mêmes : « Nous aimons les chevaux, et il nous est impossible de vivre sous les toits des maisons; nous n'avons pas de villes, et ce n'est pas l'usage chez nous de placer des signes sur les chemins pour indiquer la route aux étrangers. » C'était assurément une tribu de Bédouins Berbères et probablement les Bisharyes. Le calife, très-satisfait de l'ambassade, les traita avec distinction et les mit à la tête de son armée; car il

lui avait été prédit qu'à l'aide d'un tel peuple, il étendrait au loin sa puissance.

Ce récit semble expliquer l'union d'une partie des anciennes tribus berbères avec les Bédouins, et nous voyons aujourd'hui le résultat de ce mélange entre la mer Rouge et le Nil, surtout chez les Ababdes et les Bisharyes. D'autres, au contraire, qui sont demeurés comme cultivateurs et habitants de villages, sur le bord de leurs rivières et dans leurs vallées, semblent avoir conservé fidèlement les mœurs et le culte de leurs ancêtres.

Ces Berbères, dit encore Shehabeddin (1), se composaient de plusieurs branches et de plusieurs tribus, et ils avaient toujours été les maîtres du Maghreb depuis la mer de Kolzoum, c'est-à-dire le golfe Arabique, jusqu'à la mer Occidentale, et depuis la mer Kharz, c'est-à-dire la mer Méditerranée, jusqu'aux déserts des nègres. Ce géographe nous fait connaître ainsi la véritable étendue qu'occupaient encore les Berbères au milieu du septième siècle. Les Barabras (2) ou Berbères des cataractes du Nil au-dessus de Syène, à la frontière méridionale de l'Égypte, ne sont ni des Arabes, ni des nègres, ni des Égyptiens, mais une branche de Nubiens et la plus septentrionale de cette grande race; aussi Burckhardt, dans la description qu'il nous en a donnée, les comprend-il dans les Nubiens du nord ou Kenous (3). Ils diffèrent entièrement, par leur couleur, leur physionomie et leur langue, des Égyptiens, leurs voisins du nord. Ils sont demeurés indépendans, probablement dès les temps les plus anciens, dans les vallées sauvages et hérissées de rochers des cataractes du Nil; elles ont été pour eux comme un asile inviolable, car cette contrée rocheuse est tout à fait impraticable, par terre, aux chevaux et aux chameaux; d'un autre côté, les détours du fleuve et ses rapides la rendent presque inaccessible par eau. Cependant, montés sur de légers esquifs à voiles, ils savent gouverner en toute sûreté à travers les grandes et les petites cataractes. Ne vivant que le moins possible en communication avec les autres races, ils paient leur tribut au pacha d'Égypte en dattes et en esclaves; paisibles et doux dans leurs sauvages vallées, ils repoussent avec bravoure toute invasion sur leur domaine. Les *Caschefs* (4), chefs de leurs tribus,

(1) Strabon, XVII, éd. Tzsch., p. 473.

(2) Burckhardt, Trav., App., III, p. 635. not.

(3) Ben Ayas, Cosmog., dans les notes et extraits, VIII, p. 7; comparez Langlès, dans Morenmann, Voy. vol. II, p. 383.

(1) Schérif Abeddin, T., ibid., p. 154.

(2) Costaz, Mém., p. 401.

(3) Burckhardt, Trav., p. 174.

(4) Thom. Legh, Narrative of a Journey in Egypt and the country beyond the cataracts. Lond., 1816, IV, p. 47.

s'opposèrent toujours aux progrès de l'armée française, et défendirent même contre elle l'entrée de l'île Philæ. Lorsqu'ils virent les étrangers abordés sur l'île, ils s'élancèrent tous dans le Nil, et gagnèrent à la nage la rive opposée, après avoir noyé ou mutilé les enfans et les filles qui ne pouvaient pas les suivre. Leurs caschefs reçurent souvent les voyageurs avec hospitalité et bienveillance ; mais les Berbères s'enfuyaient toujours à l'approche des étrangers, probablement parce qu'ils craignaient d'être pillés par les Turcs. Burckhardt fut témoin lui-même de cet éloignement pour les étrangers, joint cependant à la bienveillance et à l'hospitalité (1). Leur amour pour la paix semble être la cause de cette répugnance avec laquelle ils voient de nouveaux-venus. Après l'expédition française, pendant laquelle on avait fait tant de recherches dans l'île Philæ, ils avaient eu le projet de détruire les ruines elles-mêmes, afin d'ôter aux étrangers l'envie de les visiter. Burckhardt pense que si le despotisme des Turcs ne pesait pas si fortement sur eux, ils pourraient devenir de redoutables voisins pour les Égyptiens, car ils sont beaucoup plus braves et plus entreprenans qu'eux.

Les Nubiens sont généralement bien faits (2), forts, musculeux, et ils ont les traits beaux et délicats. Ces Barâbras en particulier ont plutôt la physionomie européenne que nègre ; ils se comptent eux-mêmes au nombre des peuples à la couleur claire, quoique leur peau tiennne le milieu entre la peau noire comme l'ébène des Nubiens de Sennaar et la peau basanée des Égyptiens de Saïs. Costaz dit que leur couleur ressemble à l'acajou poli foncé ; selon Legh, ils sont de couleur foncée, et leur peau est douce et polie. Leur chevelure est longue, légèrement frisée, sans cependant être laineuse. Th. Legh (3) remarque que souvent ils se frisent les cheveux sur les tempes et les enduisent de graisse pour les faire tenir ; leur coiffure ressemble entièrement alors à celle des sphinx ; les hommes et les femmes s'habillaient autrefois comme les Égyptiens ; les enfans vont nus avec une corde autour du corps, en guise de ceinture ; les jeunes filles portent un petit tablier autour des hanches (*rehds*), tel qu'on en voit à un grand nombre de statues égyptiennes. Ces Barâbras cultivent avec soin cette petite lande

de terre fertile produite par l'alluvion du Nil ; ils sont cultivateurs (1), et ce genre de vie les a conduits aux idées de propriété, de justice et de loi ; aussi ils ne vivent pas de brigandage comme leurs voisins les Bédouins. Ils habitent continuellement leurs wadys ; quelquefois cependant ils entreprennent de grands voyages comme les Savoyards, les Galléges, les Auvergnats, les Tyroliens et d'autres peuples montagnards et pauvres ; ils vont surtout dans la Basse-Égypte, au Caire. Connus dans cette ville sous le nom de Barbaris, ils y sont plus estimés comme portefaix que les Cairites, Égyptiens ou les Arabes. Leur probité et leur fidélité sont si bien connues que presque tous les portiers des magasins et des boutiques, au Caire, sont des Barbaris. Après six ou huit années de séjour, ils retournent ordinairement avec un petit pécule et consumés de mal du pays, dans leurs vallées rocheuses, et là, contents et sans desirs, ils mangent de nouveau le *durrah* dans la wady natale. Ils n'ont pas l'esprit mercantile des Arabes ; ils reviennent dans leur pays dévots mahométans ; mais ils ne font pas de pèlerinages, et leur connaissance du Coran est ordinairement très-faible. Ce sont souvent de très-habiles marins. Leur langue (2) n'est pas surchargée de gutturales comme celle des Arabes : elle est très-douce et exclusivement parlée par leur race. Leur système de numération diffère entièrement des vingt-six systèmes de numération de l'Afrique que Marcel a comparés entre eux, il ne ressemble même pas à celui des Berbères des montagnes de l'Aïas. Nous ne savons encore rien de bien positif sur leur langue ; Costaz croit qu'elle ne s'étend pas plus loin que cette petite contrée et l'île Éléphantine cultivée par les Barâbras. Mais, suivant la description de Burckhardt, elle doit s'étendre sur toute la wady-kenous ou la Nubie septentrionale, et se rattacher, au sud, à la langue-mère de la Nubie ; Costaz, lui-même, suppose, et avec raison, qu'elle a du rapport avec tous les idiomes parlés jusqu'aux cataractes de Dongola.

Ces Barâbras, comparés aux anciens Égyptiens et aux Cophtes actuels, doivent encore être regardés comme une race à la couleur foncée ; cela est d'autant plus remarquable à la frontière immédiate de l'Égypte, que les Nubiens du sud sont plus beaux que ces Barâbras. Th. Legh observe (3)

(1) Burckhardt, Trav., p. 147.

(2) *Ibid.*, p. 145.—Costaz, Mém., p. 402.

(3) Th. Legh, Narrative, p. 97.

(1) Costaz, Mém., *ibid.*

(2) Costaz, Mém., p. 403.

(3) Th. Legh, Narrative, p. 103.

que, sous l'empereur Dioclétien, on persuada à un peuple du sud-ouest de l'Afrique, aux *Nobatae*, d'abandonner leurs demeures dans la Lybie, et de venir s'établir au sud de Syène et des cataractes du Nil pour garder les frontières de l'empire romain (1). Chaque année on renouvelait à Éléphantine dans des sacrifices solennels, le traité fait entre les Romains et ces *Nobatae*. Peut-être que les Barébras à la couleur plus foncée qui habitent cette frontière, sont la postérité mélangée de cette colonie de Lybiens Nobas ou des Berbères postérieurement établis, et qui appartenaient autrefois aux tribus du sud. Macrizi appelle Noubas (2) ces habitants immédiats de la frontière de l'Égypte; quoique ne parlant pas arabe, ils se vantaient cependant de tirer leur origine de l'Arabie; c'est du moins ce que dit Macrizi, et Burckhardt l'entendit lui-même dans la Nubie (3). Cette prétention à une noble origine est commune à la plupart des peuples indigènes de cette contrée; cependant nous doutons encore de la vérité de cette assertion.

1^{re} REMARQUE.

La grande île Aloa des chrétiens jacobites, l'ancienne Méroé, la ville. Etat sacerdotal.

Le pays des trois souverainetés de Sennaar, Shendy et Damer est une terre classique où furent situées autrefois la ville et l'île de Méroé des anciens, le royaume théocratique plus ancien, selon Hérodote (4), que celui de l'Égypte et la métropole de l'Éthiopie. Mais personne n'a encore retrouvé aujourd'hui les ruines des anciens temps. Les relations des Arabes du moyen âge nous donnent la description de ce que les anciens, par exemple Strabon, appelaient la grande île de Méroé (ἡ νῆσος ἐμμερήβη τὴν Μερόην) (5); nous croyons que cette antique Méroé est l'île Aloa de Sélim-el-Assouany, et le Sennaar d'aujourd'hui.

« Le Nil, dit Sélim-el-Assouany, dans Macrizi (1), se sépare ici en sept bras; savoir, trois grands: l'Abiad, ou Nil blanc; l'Azrek, ou Nil bleu (il l'appelle Akhdar, c'est-à-dire vert); le fleuve bonheureux de l'est, c'est-à-dire le Mogré, ou Atbara-Tacazzé. Près du confluent des deux premiers, est située la capitale d'Aloa; les eaux, blanches comme

le lait, de l'Abiad et les eaux vertes de l'Akhdar coulent encore une journée de marche (une lieue, selon Quatremère) avant de se mêler complètement et de se fondre en une seule couleur. La grande île (gezira, en arabe, signifie, comme νῆσος; en grec, une île ou presque île) est enfermée entre ces deux grands fleuves. Sa limite méridionale est inconnue, comme l'origine des deux fleuves, parce que les habitants sont toujours en mésintelligence entre eux. Des peuples puissans habitaient dans cette île. Un jour, les chefs d'Aloa partirent pour aller à la découverte des pays situés au sud; mais ils revinrent, après plusieurs années, sans avoir pu parvenir aux bornes de l'île. Cependant vivait, à sa limite méridionale, un peuple pasteur, qui, pour se protéger contre l'ardeur du soleil, habitait, pendant le jour, les antres des rochers, et faisait paître, la nuit, ses troupeaux (ce sont, sans doute, les troglodytes Shankala de l'antiquité). »

Outre ces trois grands fleuves, le Nil a encore ici quatre bras plus petits qui coulent du sud, et dont l'origine est inconnue; tous quatre se jettent dans le Nil bleu, et viennent de l'Abyssinie; leurs rives sont généralement habitées, et ils sont eux-mêmes navigables.

Sélim appelle *aboale*, c'est-à-dire portes, les fortresses du royaume d'Aloa, situées à la frontière septentrionale; elles étaient sous le commandement d'un gouverneur qui portait le titre de Rahwah (wahwah, dans Quatremère); la résidence du roi était nommée Souba (Soniab, selon Quatremère); elle était située à l'extrémité nord-est de la grande île, près du confluent du Nil bleu et du Nil blanc. À l'est de cette ville, est situé le fleuve bourbeux et desséché, dont le lit est maintenant habité (l'Atbara ou Astaboras). Cette ville contenait de magnifiques édifices, de vastes habitations et de beaux jardins; elle avait un faubourg habité par les musulmans, et des églises richement décorées. « Les habitants de cette ville, dit Sélim, adoraient autrefois les étoiles, et leur élevaient des idoles; mais, comme tous les Nobas, ils se firent chrétiens. Ce sont les chrétiens jacobites, dont les évêques résident à Alexandrie, comme ceux des Nubas. Leurs livres sacrés sont en grec, mais ils les traduisent dans leur propre langue. » Ce témoignage remarquable, que Sélim, l'historiographe de la Nubie, nous donne, en ces mots, au milieu du dixième siècle, prouve que le christianisme se répandit autrefois jusqu'à l'empire de Méroé, et qu'il y devint la religion dominante. Selon Saïd-Ben-Batrik, la secte des jacobites était répandue dans toute la Nubie (1), depuis l'an 742 de l'hégire (1341 de notre ère). Le royaume mahométan de Sennaar fut donc élevé, avant l'invasion des

(1) Gibbon, Hist., II, p. 136.

(2) Macrizi, dans Burckhardt, App., III, p. 497.

(3) Burckhardt, Trav., p. 132.

(4) Hérodote, II, p. 29.

(5) Strabon. XVII, c. 1, p. 471, éd. Tzsch., t. VI.

(6) Macrizi, dans Burckhardt, Trav., App., III, p. 497, avec les notes, et Quatremère, Mém. sur la Nubie, II, p. 21.

(1) Elmacin, Hist. Saracenic. Th. Erpenli, 1625, IV p. 99.

Foungi idolâtres, sur les débris d'un empire chrétien. Bruce a laissé ce fait remarquable dans l'obscurité, et les relations qu'il nous fait du Sennaar n'en disent pas un mot. Un demi-siècle avant que l'Abyssinie chrétienne fût séparée d'Alexandrie et complètement isolée, les musulmans n'étaient, au rapport de Macrizi, que des habitants *tolérés* du faubourg de *Souba*, où, plus tard, les Sennaari firent prévaloir l'islamisme comme religion dominante. Malheureusement, nous ne possédons pas de relations qui puissent nous donner des documents sur l'introduction du christianisme dans l'île d'Alôa, l'ancien état théocratique de Méroé. Un grand nombre de rites et de superstitions antiques semblent être passés dans l'état des chrétiens jacobites, et de là dans l'empire des prêtres musulmans de Damer, qui subsiste encore aujourd'hui, et dans lequel nous croyons reconnaître une transmission obscure de la domination sacerdotale, qui s'est modifiée selon les temps, et n'a fait que changer extérieurement de forme.

Cela résulte immédiatement des relations suivantes, que nous font Sélim-el-Assouany et Macrizi, de ce royaume d'Alôa et des idées religieuses du peuple. Le roi d'Alôa (1) exerce une puissance sans borne. Il a droit de punir ses sujets et de les faire esclaves, suivant son bon plaisir; personne n'ose s'opposer à ses volontés; on se prosterne à ses pieds comme autrefois devant les anciens rois (2) de Méroé, adorés à l'égal des dieux, et tout s'écrit en sa présence : *Vive le roi ! que sa volonté soit faite !* Il porte une couronne d'or, et il est beaucoup plus puissant que son voisin le roi de Mokra (Mokarra dans Quatremère). Ce monarque régnait sur le pays situé au-dessous d'Alôa, sur le Nil, contrée qui est le *Mograt* (4) d'aujourd'hui, situé entre le royaume de Berber et Dongola. Il peut mettre sur pied des armées immenses, parce que les plaines fertiles de son royaume s'étendent à plusieurs journées de marche avant qu'on arrive aux montagnes. Les dattes et la vigne y sont rares, mais le durrah blanc y est aussi bon que le riz; aussi les habitants en font d'excellent pain et de bonne bière (mozer ou bouza). Cette contrée était alors un vrai grenier d'abondance; le Nil la couvrait de ses inondations fécondes, et elle était si bien cultivée, que les Mahométans eux-mêmes remontaient le Nil sur leurs barques pour aller chercher le blé d'Alôa. Le Sennaar est encore aujourd'hui le grenier d'abondance de la Nubie. Outre ces riches campagnes, qui attestent, comme en Egypte, une civilisation ancienne, il y avait encore une grande abondance de bétail, des prairies magnifiques qui nourrissaient des chevaux de

noble race et des chameaux au poil rougeâtre, semblables à ceux de l'Arabie. Le peuple portait dans la grande île, entre les deux bras du Nil, le nom de Kersa (Koroma, c'est-à-dire noble, suivant un autre manuscrit). Burckhardt prend ce mot pour un titre d'honneur; peut-être était-ce le nom de la caste des nobles, dans l'ancienne Méroé.

Sélim nous raconte, et il nous affirme à plusieurs reprises, sur la foi du roi de Mokarra (1) et d'un grand nombre de témoins oculaires, que ce peuple cultive ses terres à l'aide de la magie. Les habitants tirent, autour de leurs champs, certaines lignes magiques, et jettent aux quatre coins quelques grains de semence; ils placent ensuite le reste de la semence au milieu du champ, et mettent auprès des vases remplis de mozer ou de bière, puis ils s'éloignent. Le jour suivant, ils trouvent les vases vides et la semence également répandue sur tout le champ. A l'époque de la moisson et de la récolte, on fait faire de même son ouvrage pour quelques vases de bière, et, à l'aide de la même recette, le blé se trouve aussi battu et prêt à moudre. Ils mettent le plus grand soin à sarcler leurs champs, car s'ils arrachaient un seul épi, ils trouveraient, le lendemain, tout le blé arraché. Les terres se cultivent ainsi par toute l'île, qui demanderait deux mois pour être traversée en longueur et en largeur. Les habitants doivent, dit-on, cette assistance à des génies ou démons. (Quatremère pense que ce sont des singes; mais ces prétendus génies ne seraient-ils pas plutôt une caste inférieure, et, par exemple, des esclaves fétichistes?) Il y avait même, parmi eux, des hommes qui savaient chanter ces ouvriers mystérieux avec certaines pierres, et les avaient ainsi à leurs ordres comme d'obéissants esclaves (ces enchanteurs étaient sans doute la caste des prêtres). Nous trouvons, dans ces récits, une trace frappante de l'ancienne magie et du culte des pierres précieuses de l'Asie (2), poétiques débris du passé, que nous ne voyons nulle part, en Afrique, excepté sur le sol classique de l'ancienne Méroé.

Sélim ajoute encore à ces récits que ces enchanteurs ont aussi à leurs ordres les nuages et la pluie. Les Bisharis croient encore aujourd'hui que les Fakys de Damer possèdent la même puissance. Ces Fakys sont des imposteurs qui nous paraissent être les descendants des prêtres magiciens de Méroé et d'Alôa. Ils sont encore assez habiles pour conserver leur domination à la frontière septentrionale de l'ancienne Méroé, et au milieu des hordes de peuples sauvages, sans armes, et par la force seule de la superstition et de la foi.

Sélim-el-Assouany conversa avec un grand nom-

(1) Macrizi, dans Burckhardt, p. 501.

(2) Strabon, XVII, c. 2, p. 623, éd. Tzsch.

(3) Burckhardt, Trav., p. 497.

(1) Macrizi, d'après Sélim, dans Burckhardt, Trav., p. 501; dans Quatremère, p. 26.

(2) Vorhalle *Europ. Volksr. gesch.*, 1820, p. 132.

de d'habitans de cet île Aloa, et remarqua qu'ils partenaient à trois différens systèmes de religion (1) ; les uns reconnaissaient Allah comme le dieu tout-puissant ; mais ils adressaient leurs prières au soleil, à la lune, aux étoiles, afin qu'ils interdiassent pour eux près de lui ; d'autres ne connaissaient pas Allah, et adoraient le soleil et la lune. (Ce culte ne serait-il pas venu de l'Orient ?) d'autres attachaient l'idée de divinité à un arbre, à un animal ou à tout autre objet qu'ils voulaient rendre sacré. (C'est le fétichisme des aborigènes.) Une partie de la presqu'île d'Aloa était habitée, dit Macrizi, par le peuple des *Bedjas* (Bujas), ancêtres des *Bisharis* d'aujourd'hui ; ils s'étendaient jusqu'à l'abescha. » Macrizi appelle leurs prêtres schachas du diable, et ils faisaient très-probablement partie des magiciens d'Aloa.

Toutes ces relations intéressantes sur l'antique Méroé ne nous permettent pas encore de déterminer exactement la situation de cet oracle fameux. Personne n'était plus en état de le faire que Burckhardt, car il parcourut tous ces lieux dans ses voyages. Nous avons indiqué plus haut les ruines, les monumens du passé, qu'il trouva près de *ox-el-Radjeb*, sur l'Atbara, et entre *Shendy* et *Wamer*, près du Nil (2). Il pense que la nature du pays s'oppose à ce qu'on place Méroé entre le Nil et l'Atbara, à l'endroit où est *Shendy* ; il n'y a pas là d'île fertile, mais seulement une petite bande de terre propre à la culture, le long des bords du fleuve. Il croit que les distances indiquées par Hérodote (3) s'accordent assez bien avec la description que Sélîm nous a donnée de l'île Aloa.

Cette description correspond encore assez exactement à l'île Méroé, à la forme de bouchier, située, suivant Strabon (4), entre l'Astaboras (Atbara) et l'Astapus (Azrek) le véritable Nil, qui coule dans le lac abyssinien Coloe, ou, selon d'autres, entre l'Astosabas, tout à fait différent du Nil, et qui est probablement l'Abiad. Ces indications laissent un vaste champ aux conjectures, et aucun auteur de l'antiquité (5) ne nous fournit de désignation plus précise. Bruce est le premier qui ait retrouvé l'île Méroé dans cette grande contrée arrosée tout autour par les nombreux bras du Nil, et Burckhardt l'a confirmé et précisé les observations à la partie la

plus septentrionale de cette prétendue île. Suivant lui, et suivant la relation de Sélîm, Souba, capitale d'Aloa, fondée probablement sur les ruines de Méroé, devait être située dans la *Mésopotamie* ou le *Duab* des deux principaux bras du Nil, à l'endroit où est aujourd'hui la ville de Sennaar, ou un peu plus au sud. Probablement, l'extrémité plane de cette étroite langue de terre mésopotamique a dû subir de grands changemens depuis 2,000 ans ; les embouchures mêmes des différens affluens du Nil ont pu se déplacer et se changer, comme cela est arrivé à tant d'autres systèmes de fleuves.

Salt (1), qui fit des recherches sur Méroé, près des bords du Tacazzé, pense qu'elle devait être située beaucoup plus à l'est, entre le Mareb et l'Atbara. Il se fonde sur ce que Ptolémée comprenait Axum dans l'île de Méroé (2), et sur ce qu'un messager pouvait aller en quinze jours de la mer Rouge à Méroé. Cette indication ne pourrait s'appliquer aux descriptions précédentes.

Il est assez curieux que le nom de Méroé se retrouve plus au nord, au-dessous de Berber et près de Dongola, dans le pays des Arabes *scheygga*. La principale ville de la contrée porte encore aujourd'hui le nom de *Merawe* (3), et, vis-à-vis d'elle, sur la rive opposée du Nil, est située la ville *Kadjeba*, deux fois plus grande que la première. A *Merawe*, se trouve, dit-on, une forteresse bâtie en briques, et située à deux journées et demie de Dongola et à sept journées de Demar, selon la carte de Bruce. Burckhardt ne peut savoir s'il y a, dans ce pays, des monumens des temps primitifs, et il n'entendit parler nulle part de ces prétendues colonnades gigantesques et majestueuses, de ces fontaines et de ces salles souterraines que Bruce place à *Dermé*, lieu dont la situation est inconnue. Bruce prétend tenir des Arabes ce qu'il dit de ces ruines merveilleuses, mais Salt doute fort de sa véracité. Il reste donc aux voyageurs un grand nombre de découvertes à faire en ces lieux. Quelle que soit la situation de Méroé, il est toujours certain que cette contrée inhospitalière, habitée aujourd'hui par les hordes des Bédouins et d'autres tribus sauvages, a été autrefois le berceau (4) des arts et des sciences en Afrique, comme les recherches de Heeren l'ont suffisamment prouvé.

Méroé était un empire théocratique, gouverné par un roi que le dieu Ammon choisissait lui-même parmi les prêtres, et intronisait solennellement. La puissance de cet état reposait sur la célébrité de l'oracle de Jupiter-Ammon et sur le commerce des caravanes ; ce commerce, introduit et protégé

(1) Macrizi, dans Burckhardt, p. 501 ; dans Quatremère, II, p. 26.

(2) Burckhardt, Trav., App., p. 524, note.

(3) Hérodote, I, II, p. 29.

(4) Strabon, XVII, c. 1, p. 472 ; c. 3, p. 622 ; éd. Tisch.

(5) Hérodote, I, II, p. 29. — Diodore, I, p. 33. — Pline, VI, p. 23, et Heron Ideen, II, p. 364 à 442. — Murray, Dissertation on the progressive Geography. — Bruce, Trav., VII, p. 33-394.

(1) Salt, Trav., p. 358.

(2) Ptolém., Geogr., I, IV, c. 8.

(3) Burckhardt, Trav., p. 68.

(4) Heeren Ideen.

par les prêtres, se faisait au moyen des peuples nomades et pasteurs voisins, qui servaient à transporter les marchandises. C'est de là que partirent les colonies de prêtres qui s'établirent à Thèbes et à Ammon. Ces lieux devinrent bientôt ainsi des oracles fameux, et des stations importantes pour les caravanes de toute l'Afrique. La civilisation est donc descendue de la haute terrasse de Senaar ou de Méroé dans les basses terres de l'Égypte; c'est ce qu'indiquent allégoriquement, dans les ornements des temples égyptiens, les processions de prêtres, où l'on porte l'image de Jupiter-Ammon sur un vaisseau. De Méroé vinrent le culte d'Ammon et d'Osiris (*Jupiter et Dionysos*), l'architecture colossale et éternelle que nous admirons en Égypte, et très-probablement aussi l'écriture hiéroglyphique, qui, suivant Diodore, avait à Méroé un sens vivant pour tous, et n'était pas seulement le secret de la caste des prêtres, comme en Égypte.

Par les caravanes de Méroé, l'Égypte et Carthage étaient en communication avec le Soudan, l'Éthiopie, l'Arabie heureuse et l'Inde. Comme état et comme pays, Méroé était l'anneau médiateur entre l'Égypte et l'Éthiopie, par l'établissement de la caste des guerriers à Gôjam; elle unissait encore le pays du Niger à l'Yémen, car probablement, alors comme aujourd'hui, la route des caravanes passait à Axum, si commodément placée au milieu de ce chemin. Peut-être même qu'une colonie des prêtres de Méroé s'établit à Axum avant le gouvernement des rois, car la royauté ne nous apparaît, à Axum, qu'après que l'état de Méroé eut cessé d'exister sous sa forme antique, du temps du second Ptolémée.

2^e REMARQUE.

Noms du Nil.

Nilus, *Νεῖλος*, est le nom le plus ancien du cours inférieur du fleuve; il ne commençait à lui être donné, dit Pline (1), qu'au-dessous de l'embouchure de l'Asaboras. Hérodote et tous les Grecs avec lui, apprirent ce nom en Égypte; cependant un grand nombre d'autres appellations ont été données au grand fleuve égyptien.

Plusieurs noms employés dans la Bible pour désigner le Nil, nous donnent l'origine d'autres appellations qui en ont été dérivées; les principaux sont : *Gihon*, *Nehr*, *Nehh*, *Syur* (2).

Gihon, dans la Genèse (Gyhhoun), le fleuve de Chus, c'est-à-dire de l'Éthiopie, a probablement donné lieu aux noms coptes Pi-keôn ou *Kehôn*; ce mot désigne de l'eau qui jaillit avec violence

(*erumpens*). Gihon est particulièrement le nom du Nil blanc ou bras occidental; le Nil bleu, ou bras oriental, s'appelle Phison. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les pères de l'église appellent toujours le Nil *Γεων Θηβαίαι*, le Gihon de la Thébaïde (1).

Nehr ou *Nahr* signifie fleuve; on trouve plus souvent encore *Nehr Metzraim*, le Nil Mess des Arabes; c'est de là que vient, par analogie, le *Αἰγυπτος ποταμός* d'Homère. *Ægyptus* (2) est peut-être le nom le plus ancien du fleuve, et il aurait été ensuite étendu à toute la vallée.

De *Nehl* ou *Nekhl*, dans le Livre des Rois et dans Josué, vient probablement le nom de Nil, *Εὐλάς* (Nuchul, dans Pomponius-Mela). *Nehl* désigne, en hébreu, une étroite vallée, à travers laquelle coule un courant d'eau. Diodore de Sicile, I, 17, dérive ce nom d'un ancien roi, appelé Nilos, qui ne se trouve pas dans la généalogie des rois égyptiens de Manéthon. Ce nom de Nil, qui est devenu le plus usité dans le pays, et qu'Hésiode le premier, chez les Grecs, appelle *τὸν Νεῖλον* (3), s'accorde très-bien avec la désignation de la plupart des fleuves de l'Inde; mais peut-être que cette ressemblance n'est que fortuite. Nil, dans l'Inde, est une épithète du dieu Siwa, et signifie le bleu (4). Nil (5), en persan, désigne la couleur bleue de l'indigo; ce mot, passé de cette langue dans l'arabe, désigne toujours, sans exception, le Nil du Soudan et le Nil de l'Égypte, dont le bras oriental, Bahar-le-Azrek, a, en arabe, une appellation synonyme (*azorkah*, en arabe, signifie bleu). Le nom de Nil est commun, dans l'Inde, à un grand nombre de fleuves; mais celui de l'Égypte est toujours appelé, en sanscrit, *cali*, c'est-à-dire le fonceur, le beau.

Le quatrième nom biblique, *Syur* (6), dans Josué, se rapproche de cette signification (*sibor*, *sehr*, veut dire foncé et noir, en hébreu). C'est de là que Plutarque et Pline l'appellent aussi *Σαῦρος*, siris; Eschyle, traduisant ce mot, lui donne le nom de *ποταμός ἄβυσσος*, et Dionysius, Ausonius et d'autres celui de *Μέλας*, Mello, le noir. On pourrait croire de là que le *Niger* de l'Afrique centrale n'est aussi qu'une traduction; mais Niebuhr a prouvé que le mot *Niger* vient plutôt de l'ancien nom punique (7) de ce fleuve, *nahar*, c'est-à-dire fleuve. La prononciation étrangère la changa en *niger*, et c'est par hasard que ce nom est le même

(1) Plin. l. v, c. 9.

(2) J.-J. Marcel, Mémoire dans la Description de l'état moderne de l'Égypte, I, p. 43.

(1) Champollion, l'Égypte sous les Pharaons. Paris, 1814, I, p. 130.

(2) Pinedo, dans Steph. Byz., 1678, p. 37-48.

(3) Voy. Théogonie, v, p. 338.

(4) Buchanan, III, p. 10.

(5) Tychsen Anmerk. in Bruce, Reis., p. 353.

(6) Marcel, Mém., p. 40.

(7) Niebuhr über die Geographie Herodots, 1816, p. 216.

que celui qui désigne la couleur noire chez les Romains.

Un des noms du Nil les plus anciens que cite Diodore, I, 29, est *Ωκεανὺς*, et non *Ωκεανός*, d'Océan, comme dit le scholiaste (1). Champollion dérive ce nom d'un mot copte, *oukamé*, qui signifie noir, foncé; Marcel (2) le fait venir d'*ochémau*, grande eau. Selon lui, c'est de ce mot que vient le nom arabe *kâmus*, qui désigne l'Océan, et peut-être même l'Océanos des Grecs.

Cet Océan salé, que les prêtres égyptiens appelaient Typhon, était regardé, dans leurs doctrines, comme le gouffre du mal; l'Okéamé, ou le fleuve aux douces eaux, était, au contraire, sacré à leurs yeux, et vénéré avec reconnaissance, comme versant sur leur pays la bénédiction et l'abondance.

Ce nom répond au nom actuel du grand Nil du Soudan, qui, à cause de l'immensité de son cours, a reçu des Arabes le nom d'une divinité, Kabire, Nil-el-Kabir (3).

Les Cophtes du moyen âge appelaient encore le Nil Pi-Autés, ou Autés; ce nom n'est probablement pas indigène, selon la remarque de Champollion; les Cophtes le tenaient, sans doute, des chrétiens des premiers siècles. Il viendrait ainsi du mot grec *ζεφύρος*, aigle. Déjà Diodore lui donne ce nom, à cause de la rapidité avec laquelle se précipitent ses eaux en certains endroits; c'est ainsi que le Tigre a reçu aussi son nom de la violence de son cours.

Le nom abyssinien Abawi, généralement usité sur le plateau, vient, selon Ludolphe, du mot *abad*, grand fleuve, fleuve géant, comme Abba-Gregorius l'appelle poétiquement. Diodore de Sicile fait dériver le nom d'*astapus* des grandes pluies qui causent son débordement (*à tenebris aqua profluens*).

CHAPITRE III.

SECOND GRADIN DU COURS MOYEN, OU NUBIE.

§ 25.

L'avenir nous apprendra si réellement la ville et la contrée de Sennaar sont élevées à plus de 4,000 pieds de hauteur absolue au-dessus du niveau de la mer, comme la longue chaîne des caractères du Nil à travers la Nubie jusqu'à Assouan, semble le rendre probable. Bruce lui donne cette hauteur, et il assure en même temps qu'elle est située un mille anglais plus bas que Gojam, qui a

deux milles anglais d'élévation absolue. Alexandre de Humboldt donne à cette terrasse 4,200 pieds (800 toises) de hauteur absolue, et Rennell a confirmé cette opinion par des calculs hydrographiques.

Non-seulement le pays de Sennaar, mais toute la terrasse et très-probablement une grande partie des pays de l'intérieur, Dar-Four, Borgou et Bornou formeraient ainsi un plateau de 4,000 pieds de hauteur. Cette haute terre, placée à l'extrémité nord-est de la Haute-Afrique, serait au plateau de l'Ethiopie plus élevée qu'elle, absolument comme le plateau de la Perse, situé à l'extrémité sud-ouest de la Haute-Asie, est au grand plateau de l'Asie. Le Nil serait ici, comme l'Indus là-bas, le fleuve qui établit la transition entre les hautes terres et les basses terres; le Sennaar (l'ancienne Méroe) serait, comme Caboul en Asie, le pays du passage, et Cordofan et Dar-Four, situés à l'ouest, seraient, comme le Candahar (1), surnommé les portes d'Iran, les portes par lesquelles le commerce pénétrerait dans le Soudan (Beb-Soudan); l'endroit où l'on passe le Nil près de Gherry correspondrait alors exactement à l'atlock des Indous.

Caboul et Candahar sont aussi de hautes terres immenses qui s'élèvent successivement, sans présenter de montagnes d'une hauteur relative très importante; leur hauteur absolue a été récemment calculée; suivant ce que les nombreux voyages en Perse nous en apprennent, elle forme aussi un plateau de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, comme le Sennaar.

Un grand nombre de phénomènes (2) qui nous apparaissent sur la terrasse de Sennaar viennent confirmer cette assertion. Le sol aride est plus souvent couvert de silices et de cailloux que du sable mouvant qui caractérise les basses terres; souvent il est nu comme la surface d'un rocher; là où se montre quelque végétation, ce ne sont que des pacages arides ou des steppes. Il n'y a pas de palmiers, quoiqu'ils croissent ordinairement sous cette latitude, et les dattes n'y mûrissent pas. C'est probablement la situation élevée de la contrée qui produit, dans les plus grandes chaleurs, un abaissement de température si sensible pendant la nuit. Aux journées les plus ardentes succèdent souvent des nuits si fraîches que cela peut causer la mort des hommes et des chameaux pendant les expéditions des caravanes. Ce que Bruce avance sur l'existence des montagnes et de

(1) Tzeltes ad Lycophr. Cass., v, p. 119.

(2) Champollion, p. 131. — Marcel, p. 61.

(3) Jackson, Account of Morocco, p. 303.

(1) Ayeen Akbery, II, p. 180.

(2) Bruce, Trav., VI, p. 454.

hauteurs dans ce pays, semble confirmer son élévation au-dessus de la mer, et c'est elle sans doute qui produit, malgré un soleil ardent, cette fraîcheur tempérée, cette atmosphère salubre tant vantées par Burckhardt; il assure n'avoir pas rencontré un seul malade dans toute la Nubie; la peste y est aussi un fléau entièrement inconnu.

Toutes nos cartes dessinent ici des chaînes de montagnes qui s'étendent, sans interruption, du nord au sud, le long de la mer Rouge et des deux côtés du Nil. Elles existent en effet et forment, à ce qu'il paraît, toute une masse de montagnes coupées dans différens sens. Il est certain cependant que le sol de l'Afrique va ici toujours en se dégradant du sud au nord, et que les chaînes de montagnes courant dans une direction opposée au Nil, de l'est à l'ouest, sont souvent traversées par ce fleuve. Cela est non-seulement confirmé par les chutes du Nil qu'on observe sur les lieux une foule de savans et de voyageurs, mais un grand nombre d'autres faits remarquables viennent encore à l'appui de cette assertion.

Si on examine de près cette prétendue chaîne de monts alpins qui s'étend le long des côtes occidentales de la mer Rouge et qu'on a même comparée au Caucase, on trouvera qu'on a de beaucoup exagéré son importance et qu'elle ne présente pas un ensemble aussi grandiose. Les voyageurs européens l'ont traversée, dans ces derniers temps, en quelques endroits. Salt, qui l'a passée dans les lieux où elle doit borner, avec ses hautes cimes, l'Abyssinie du côté de la mer, lui ôte beaucoup de l'élévation que Bruce lui avait donnée. La chaîne de Tigré s'étend, dans le Habesch, du sud-est au nord-ouest; le Taranta, qui court dans la même direction, est encore moins élevé et n'est qu'une pente de la terrasse de Tigré. Toute cette contrée est une haute terre, mais elle ne présente pas de haute chaîne de montagnes qui s'étende du nord au sud et elle ressemble exactement à l'Yémen situé vis-à-vis, de l'autre côté de la mer Rouge.

On aperçoit encore à Massowah (1) les hautes montagnes de Habesch; mais si on porte ses regards au nord, on ne découvre aucune chaîne de montagnes jusqu'à Suakim, et le pays ne présente que des collines peu élevées. C'est du pays de Suakim (19° lat. nord) qu'on voit de nouveau, pour la première fois, une haute chaîne de montagnes; cette chaîne est l'*Orbay-Langay* que

Burckhardt (1) a franchie; mais elle disparaît de nouveau, vers le nord, aux yeux du navigateur qui longe les côtes, jusqu'à Macowar (2) (l'Ollaki d'Abulfeda et le *Berenice Pancrysos* des anciens); là apparaît encore des montagnes que Belzoni (3) a traversées et auxquelles il ne donne qu'une moyenne hauteur.

Cette haute chaîne de montagnes qu'on plaçait ici se trouve peut-être plus avant dans les terres? mais Bruce, qui traversa le désert de la Nubie, par un ciel serein, ne manquerait pas de nous parler de ses pics à forme de tours, s'il les avait réellement aperçus; il ne s'en montra pas la moindre trace. Plus au nord seulement, surgissaient de nouveau des chaînes de montagnes profondément dentelées. Loin d'indiquer ici une chaîne de montagnes, Bruce nous dit que les Arabes ont continué de se retirer, avec leurs troupeaux, du désert de la Nubie dans la contrée élevée et plane (*high even ridge*) (4), éloignée de deux journées de marche, à l'est, de la route qu'il suivait, et s'étendant le long du chemin qui conduit en Égypte. Ainsi, le pays situé entre la mer Rouge et le Nil est bien une haute terre; mais il ne présente pas une suite de sommets élevés et dentelés. Cependant on regarde comme une succession de sommets les prétendues montagnes de marbre; mais leur existence est très-problématique; en effet, si elles existent elles devraient former ici, à cause de leur élévation, un grand partage de température: or, rien ne confirme qu'il y ait ici rien de semblable (5), et cependant un phénomène de cette nature caractérise toujours, en ces lieux, le climat de toutes les cimes élevées.

Cette continuité de hauteurs moins importantes est encore probablement interrompue et souvent coupée de l'est à l'ouest, comme nous savons déjà que cela a lieu à Kosseir et en d'autres lieux de la Haute et de la Basse-Égypte. Ce ne peut pas être seulement par effet du hasard que les hautes montagnes de Suakim se trouvent sous la même latitude que la limite septentrionale de la terrasse de Sennaar (19° lat. nord) et l'endroit où le Nil, quittant la direction du nord, fait un détour à l'ouest jusqu'à Dongola, en se précipitant de la cataracte de Takaki, au-dessous de Berber. Ce ne peut pas être

(1) Burckhardt, Trav., p. 423.

(2) Le même, p. 326.

(3) Belzoni, Voy. Paris, II, p. 61.

(4) Bruce, Trav., VI, p. 458.

(5) Valentia, Trav., II, p. 204.

(1) Valentia, Trav., II, p. 261.

non plus par hasard, que les montagnes littorales de Macowar (34° lat. nord) attirent de nouveau notre attention par leur hauteur, précisément sous la même latitude où la chaîne des cataractes coupe le Nil au-dessus de Syène jusqu'à Gebel-el-Silsilyh. Le Nil coule ici dans une longue vallée de l'est à l'ouest, avant de s'être frayé le passage dans la Basse-Égypte, par-dessus les derniers gradins des rochers.

De plus, Bruce a remarqué dans le désert de la Nubie, sur la route des caravanes, deux chaînes de montagnes, celle de Chiggré et celle de Safiha qui, toutes deux, courent (1) de l'est à l'ouest. D'après tous ces faits, il semble qu'au lieu d'une chaîne de montagnes comme le Caucase, est situé ici un vaste désert qui s'abaisse vers le nord, en gradins toujours de plus en plus bas; il présente en beaucoup d'endroits, une surface tout à fait plane; mais il forme, à la bordure, des steppes montagneuses qui sont la véritable transition du haut plateau de l'Afrique aux basses terres. C'est ce que confirme aussi Edrisi (2) en plusieurs points: « *In confinio Nubæ et Egypti mons est Genadil, quâ parte Egyptum respicit præruptus, declivior Nubæ versus.* » Nous allons exposer maintenant les observations de Burckhardt qui, peut jeter quelque jour sur cette assertion, en attendant qu'un savant parcoure ces contrées et nous donne, à l'aide des mesures barométriques, leur élévation absolue et relative.

Burckhardt est le seul voyageur depuis Bruce qui nous donne quelques renseignements sur le pays plane de la Nubie, en dehors de la vallée du Nil; il parcourut la route de Bruce depuis Assouan (Syène), ou plutôt depuis Daraou jusqu'à Berber, au sud; de là, il passa, à l'est, la chaîne littorale de l'Orbay-Langay, depuis El-Taka jusqu'au port de Suakim. Ces deux itinéraires contiennent les faits nouveaux qui ont rapport à la terrasse de la Nubie, et nous allons les rapporter ici.

1. Passage de l'Orbay-Langay depuis El-Taka sur l'Albara jusqu'au port de Suakim à l'est, sur la mer Rouge.

La contrée d'El-Taka est située dans les plaines immenses et sablonneuses, sur le grand

plateau de la Nubie qui est habité par une multitude infinie d'autruches (1). À l'est s'étendent les montagnes côtières du golfe arabique. La caravane mit quatre jours pour aller de Filik, situé dans l'El-Taka, à l'entrée des montagnes. Cette chaîne, dit Burckhardt, est la plus importante de la Nubie; elle s'étend du sud-est au nord-ouest, dans une largeur de quatre à cinq jours de marche et envoie un de ses bras, au nord, jusqu'à Kosseir. Le pied occidental de ces montagnes offre au voyageur de délicieux paysages; leur pente est coupée par un grand nombre de wadis ou de ravins où croissent des palmiers gigantesques et des bois d'acacias. Après une montée de quatre heures on entre dans la région des bois de seder entremêlés de Touaris (le seder est une espèce de mélèze); c'est là que se montrent les premiers singes qu'on ne trouve ni en Nubie, ni en Égypte. Quelles que soient les difficultés de la route, l'élévation absolue ne doit pas être ici très-considérable, car les plus hautes cimes ne s'élevaient encore qu'à 500 pieds environ au-dessus de l'endroit où l'on était campé dans la passe: on apercevait les traces d'un grand nombre de torrens dans les fondrières des rochers, indice du partage des eaux, et du côté de la mer, et du côté de la Nubie.

Cette passe (18° lat. nord environ) porte le nom de Langay (orbay signifie montagne); la caravane la franchit presque sans difficulté et sans fatigue. Suivant la comparaison qu'en fait Burckhardt, sa pente orientale, qui est de deux lieues de longueur, a beaucoup de ressemblance au Liban, par son climat et sa végétation. Presque toute la chaîne est formée de roches calcaires primitives qui ne présentent aucune trace de pétrifications: elle est couverte des plus magnifiques prairies; on trouve plus de sources et de fontaines à l'ouest qu'à l'est. La pente orientale, couverte de verdure et de bois, conduit à la plaine de Suakim (2).

2. Route des caravanes au nord, à travers le grand désert de la Nubie, de Berber à Daraou au-dessous des cataractes de Syène.

Ce chemin, que prit Burckhardt, est la route ordinaire des caravanes de Sennaar à Saïs ou dans la Haute-Égypte. On met seize à dix-sept

(1) Bruce, Trav., VI, p. 464 et 467.

(2) Edrisi Africa cur. Hartmann, p. 70.

(1) Burckhardt, Trav., p. 405.

(2) Ibid., p. 431.

jours pour aller de Berber aux fontaines d'El-Haimar, et cinq jours pour aller de là à Daraou, ce qui fait vingt et un à vingt-deux jours en tout pour le voyage (1). Un courrier, monté sur un dromadaire, peut parcourir cette distance en huit jours.

A partir de Berber et de la vallée du Nil, une vaste plaine, complètement unie, sablonneuse et parsemée de pyrites noires et de cailloux de quartz, s'étend au nord, à travers le désert de la Nubie, jusqu'au *Gibel Shigré* (2) (Chiggré dans Bruce). Burckhardt regarde cette chaîne comme la plus haute de la Nubie occidentale, quoiqu'elle ne s'élève que de 800 à 1,000 pieds au-dessus de la plaine. Jusque-là, toutes les wadys s'étendent dans la direction de l'est à l'ouest; elles ne versent des eaux dans le Nil qu'après la saison des grandes pluies; dans tout autre temps, elles sont sans eau, et l'aridité la plus affreuse y règne à l'époque de la sécheresse: toute végétation a disparu; çà et là s'élèvent, de la masse monotone des sables, des rochers isolés de granit, de quartz, de syénit, et c'est le seul accident qui vienne ici récréer et reposer la vue. Les montagnes de Shigré sont de granit et diffèrent par conséquent de l'Orbay-Langay, qui est de calcaire primitif, auquel ce granit sert assurément de base. La caravane mit quatre heures pour traverser cette chaîne, du nord au sud. Burckhardt chercha, sur cette route commerciale qui conduit en Égypte et près d'une des principales fontaines de la Nubie, des ruines qui auraient pu attester l'antique civilisation de l'état de Méroé; mais ce fut en vain. On voyait à la pente nord, qui conduit probablement à une profondeur absolue, plus grande que la pente sud, un chaos sauvage de rochers de granit amoncelés l'un sur l'autre et couverts de masses de porphyre (3), traversées par de petites veines de feldspath. Cette chaîne de rochers, dit Burckhardt, ressemble entièrement aux rochers de granit et de porphyre qui coupent le Nil, près des cataractes de *Wady-Lamoulé* (4), presque sous la même latitude que la chaîne de Tigré, et qui ont encore des chaînons correspondans sur la rive occidentale du Nil; ces chaînons forment la montagne la plus élevée qu'il y ait en ces lieux; et Burckhardt, dans un précédent voyage, mit

six heures à la traverser. Nous regardons cette chaîne, qui s'étend de l'est à l'ouest, comme un des nombreux gradins secondaires de la terrasse de la Nubie, qui va en se dégradant vers le nord.

La moitié septentrionale du désert de la Nubie, entre les montagnes de Shigré et la chaîne qui borne l'Égypte, diffère donc de la partie méridionale, en ce que le désert y est plus sauvage et que la surface hérissée de rochers présente un plus grand chaos et est moins uniformément recouverte de sable. Elle offre donc beaucoup plus de variété que celle du sud, elle est beaucoup plus accidentée que le grand désert de Syrie, entre Alep et Bagdad, entre Damas et Médine; car on y voit s'élever çà et là des arbres isolés, près des rochers et des fontaines, phénomène qu'on ne rencontre nulle part, par exemple, dans le désert de Suez. On ne trouve des plaines de sable qu'en quelques endroits: là le mirage (*serab chez les Arabes*) abuse le voyageur de ses magiques illusions et offre à ses yeux des groupes de lacs étincelans, au milieu de la surface aride du désert. On voit encore assez souvent dans les steppes desséchées, des tamaris, quelques palmiers-doum, mais la plante méridionale du séné (cassia) s'y trouve surtout en abondance. Les habitans donnent le nom de *Ghadyr* aux enfoncemens formés entre les chaînons où se rassemblent des eaux stagnantes et autour desquels se montre la végétation.

Après avoir traversé un grand nombre de wadys on arriva, en suivant la route des caravanes, à une plus grande, appelée *Wady-Olaky* (1). C'est un ravin formé entre des rochers de granit; il n'a que 300 pieds de largeur, mais il est bien arrosé et couvert de magnifiques prairies. Les conducteurs des caravanes, qui sont des Ababdes, habitans du désert de la Nubie, ont cette wady en grande vénération, et la saluent avec un respect religieux. Dans la saison des pluies, elle envoie au Nil des torrens impétueux; mais une propriété tout à fait particulière à cette wady, c'est qu'elle s'étend à l'ouest jusqu'au Nil, et, à l'est, jusqu'à la mer Rouge, et forme ainsi une véritable vallée transversale qui coupe toute la masse des montagnes, depuis le fleuve jusqu'à la mer, de l'ouest à l'est. Nous connaissons encore cinq autres vallées transversales qui coupent de la même manière toutes les prétendues chaînes de montagnes, depuis le Nil jusqu'à la mer, à l'est. Ce sont: la wady d'Edfou, près

(1) Burckhardt, Trav., p. 208.

(2) Ibid., p. 196.

(3) Ibid., p. 194.

(4) Ibid., p. 48.

(1) Burckhardt, Trav., p. 184.

de l'ancienne Bérénice; une autre, plus au nord qui conduit de Kéné à l'ancienne Kosseir et les trois vallées transversales par lesquelles on va de la Basse-Égypte au golfe de Suez.

Au nord de cette wady Olaky, Burckhardt remarqua un immense bouleversement des roches de granit qui, à les voir, semblaient avoir été amoncelées par des tremblemens de terre (1). Le même phénomène se présenta à lui près des sources abondantes d'*El-Haimar*, près de *Dambit*, où stationnent les caravanes, dans un ravin de granit qu'il compare à une crevasse produite par un tremblement de terre, et dans la wady *Om-el-Hebal*, ou le ravin couvert de buissons épineux; cette fondrière n'a, en quelques endroits, que 100 pieds de largeur et ses parois formées par des rochers à pic s'élèvent partout jusqu'à 200 et 300 pieds de hauteur; elle appartient déjà au système des rochers de granit d'*Assuan* que le Nil coupe, une journée de marche à l'ouest, aux cataractes de l'Égypte. Cette chaîne de rochers de granit est beaucoup mieux connue que les contrées précédemment nommées et qui ont été dessinées, pour la première fois, sur la carte des voyages de Burckhardt.

Quand on considère, dans son ensemble, la pente générale des terrasses de l'Abyssinie et de la Nubie, vers la mer Méditerranée, on est frappé encore d'une autre particularité; c'est que cette pente est traversée, du sud au nord, par trois enfoncemens (2), ou si l'on veut par trois vallées longitudinales, parallèles entre elles et qui courent dans une direction opposée à ces vallées transversales par lesquelles elle est coupée de l'est à l'ouest. L'enfoncement du milieu *καλὸς βαλίσσας; βόρην;* est occupé par la vallée du Nil, celui de l'est est rempli par les eaux du golfe arabe (*in se velut flumen est*) (3); celui de l'ouest, sur la limite du désert, contient les excavations longitudinales dans lesquelles se trouvent les rares amas d'eau de la chaîne des oasis de *Dar-Four*, de *Leghea*, *Sélimé*, de la grande et de la petite oasis du Bahr-Belama et des lacs de Natron. Tous ces enfoncemens semblent appartenir à une suite non interrompue de lacs corallins desséchés.

Cette chaîne d'oasis est bordée, à l'est, à partir du *Dar-Four*, absolument comme la vallée du Nil, par une chaîne d'éminences qui se pro-

longent dans une immense étendue. Leur hauteur est très-peu importante, et elles ne méritent d'attirer l'attention que par leur parallélisme avec la vallée du Nil. Brown (1) les regarde comme le *Tinodes-Mons* des anciens, que nous voyons dessiné sur la carte de d'Anville.

Jusqu'à présent nous ne savions que très-peu de chose du cours du Nil dans toute la Nubie. On dirait que le Grand-Fleuve veut éviter ici les déserts affreux de la Nubie; près des premiers bois de Takaki, au nord de Berber, il tourne à l'ouest vers Dongola et forme ainsi un grand demi-cercle; à la limite septentrionale de cette terrasse, il revient sous le même méridien sous lequel il coulait avant d'y entrer, et traverse alors la chaîne des cataractes de Syène.

Le détour que fait le fleuve est, suivant Hérodote, de 40 jours de marche, mais la corde de cet arc, à travers le désert n'a que 60 milles (2). On dit que la vallée du Nil, près de Dongola, est abondamment arrosée et bien cultivée, mais qu'elle n'a qu'une lieue de largeur (3); on nous rapporte encore qu'il se trouve une cataracte près de la forteresse d'Astenum et que plus bas, près de Say, il y en a encore une autre. De là le lit du fleuve est rempli d'écueils, et le rivage et hérissé de rochers nus, jusqu'à la cataracte de la Nubie. Ainsi l'appelle Bakui (4); d'autres lui donnent le nom de Jan Adel ou Gianadel, et la placent sous le 22° 15' lat. nord. Edrisi, qui la place à 12 jours de marche au-dessus de Syène, la nomme Génadil (5) et assure qu'on ne peut la franchir avec des bateaux. Plinie déjà nous a dit la même chose, et il nous assure qu'on était obligé de démonter ici les bateaux. C'est à ce petit nombre de renseignemens que se bornait jusqu'à présent notre connaissance du cours du Nil jusqu'à la frontière de l'Égypte.

On citait encore les chutes d'Abrim ou d'Ibrim, appelées aussi autrefois chutes des Kennous, du nom d'un petit peuple de pêcheurs qui vivait misérablement entre les rochers du fleuve: ces chutes ne sont que des rapides, comme celles situées plus bas et qui sont mieux connues. Déjà Hérodote (6) nous dit qu'on remonte le Nil quatre jours au delà d'Éléphantine; mais il faut ha-

(1) Burckhardt, Trav., p. 171-183.

(2) Hérodote, I, II, c. II.

(3) Edrisi Africa, cur. Hartmann, p. 8.

(1) Browne, Trav., p. 133.

(2) Heeren Ideen, II, p. 308.

(3) Pouchet, Voy., p. 13, et Bruce, V, p. 321.

(4) Quatremère de Quincy, Mém., II, p. 7.

(5) Edrisi Afric., p. 70.

(6) Hérodote, I, II, c. 20, et Heeren Ideen, II, p. 304.

ler les bateaux avec des cordes à cause des détours et des méandres du fleuve.

A partir des sauts du Nil, près d'Assuan, la contrée qui jusque-là était restée pour nous une terre inconnue, commence à se mieux dessiner à nos regards.

Les recherches et les découvertes des deux derniers siècles ont déjà dissipé les ténèbres au milieu desquelles ces contrées reposaient pour nous; on est saisi d'étonnement, quand on contemple aujourd'hui, sur cette terre éthiopique, regardée il y a peu de temps encore comme un désert, les traces de la civilisation et des arts, une suite presque non interrompue de monumens gigantesques, produits d'une architecture grandiose et savante; tous ces monumens doivent l'existence au monde antéhistorique de l'Égypte, et aucune contrée de la terre, excepté les vallées du Nil et l'Inde, ne saurait en montrer de semblables. Leur signification religieuse et leurs nombreuses inscriptions contribueront sans doute à dissiper les ténèbres qui cachent encore à nos regards la vie des hommes, des peuples et des états du passé, et nous révéleront les mystères de leur civilisation et de leurs arts.

Nous allons essayer, autant que nous le permettront nos moyens et nos forces, de mettre un peu d'ordre au milieu de ce champ couvert jusqu'aujourd'hui de confusion et d'erreurs: nous classerons méthodiquement les documens nouveaux, authentiques et vrais que nous possédons sur cette partie de la terre; cet essai, le premier de ce genre, demandera à être complété; mais, malgré toute son imperfection, il nous donnera une preuve constante des progrès faits dans le domaine de la science et dans l'étude de l'homme.

1^{re} REMARQUE.

Indication des sources les plus récentes sur la Nubie, d'après les récits de témoins oculaires.

L'Europe savante doit sa connaissance de la Nubie presque exclusivement aux dernières années du dix-huitième siècle. Nous possédions, à la vérité, déjà auparavant, quelques indications; mais elles n'ont été appréciées et jugées que depuis les recherches géographiques et philosophiques de cette époque. Ce que les Romains et les Grecs nous en ont appris est très-peu important, bien que l'état de Méroé ait déjà eu un grand nom du temps d'Hérodote. L'expédition de Cambyse contre l'Éthiopie fut obligée de prendre sa route par la Nubie. Éléphantine formait déjà, du temps d'Hérodote, la

frontière de l'Égypte; les Grecs, qui allaient alors chercher leur sagesse à Memphis, restèrent dans une ignorance profonde sur tout le pays situé au delà d'Éléphantine, par conséquent de toute la Nubie. Certains auteurs en concluent que les Égyptiens, alors déjà déchus de leur première grandeur, regardaient, à l'exemple des Chinois, la frontière méridionale de leur pays comme la limite de toute la science géographique. Voici les raisons qu'on pourrait citer à l'appui de cette opinion: l'Égypte, après la conquête de Cambyse, avait été changée en province persanne, et était restée dans cette position jusqu'à la conquête d'Alexandre; toutefois, les Perses, dans leurs persécutions contre le culte égyptien, n'osèrent répandre le désastre et le carnage au delà des frontières de l'Égypte; la funeste issue de l'expédition de Cambyse contre l'Éthiopie (524 ans avant J.-C.), la première et la seule que les Perses eussent entreprise contre le gradin moyen du Nil, les avait découragés; mais ils isolèrent entièrement l'Égypte de la Nubie et de tous les pays du sud, et c'est ainsi que l'assujettissement de l'Égypte éleva le premier mur de séparation entre elle et les Nubiens, restés fidèles à l'antiquité. La même différence ne tarda pas à se faire sentir sous le rapport politique et religieux. D'après les relations de Diodore sur la ressemblance établie entre les anciens Égyptiens et les habitants de Méroé, ressemblance que Bochart (1) a très-bien expliquée, il est évident qu'avant l'époque des Perses, du temps des anciens Pharaons, les deux peuples avaient les mêmes mœurs, les mêmes lois et le même culte, et qu'ils entretenaient entre eux des rapports politiques et civils très-intimes. L'Ancien Testament surtout nous parle plus des trésors et de la richesse de l'Éthiopie à cette époque, que tous les auteurs postérieurs des Grecs et des Romains. Pendant la domination des Ptolémées, après l'époque d'Alexandre, Éléphantine et le pays des cataractes continuèrent à former la frontière méridionale de l'Égypte, et le furent encore sous la domination des Romains; sous l'empereur Auguste, les limites en furent cependant reculées pour quelque temps, par l'expédition de P. Petronius (732, p. n. c.) contre l'Éthiopie. Suivant Strabon (2), ce général conquit, sur la rive droite du Nil, plusieurs villes nubienes, entre autres *Psoeis*, *Primis* et même *Nabata*, capitale du pays; mais elles ne restèrent pas longtemps au pouvoir de Rome. Peu de temps avant Tacite (Annales, II, 61), ainsi qu'à l'époque de Pline, la contrée des cataractes passait de nou-

(1) Sam. Bocharti Geogr. Sacra in Opp., ed. Lugd. Bat., ed. Tert. A. 1692; Pet. Villemandi, t. VI, c. 20, p. 263.

(2) Strabon, xvii, 820, éd. Trschk., VI, p. 618. Cf. Dio. Cass., l. xiv, 734, 54, éd. Reimar, in-fol., t. I, Hamb., 1750.

veau pour les *claustra romani Imperii*. Ptolémée (1) même, le plus savant des géographes égyptiens, est très-incertain sur les contrées nubiennes au delà de cette limite. A l'exception de quelques campagnes heureuses entreprises par les Romains contre les Blemmyes, leurs voisins, au delà des cataractes, et auxquelles on pourrait peut-être opposer un nombre égal de défaites, les choses en restèrent au même point jusqu'aux empereurs Probus et Dioclétien; ce dernier, comme nous l'avons vu plus haut, essaya d'établir une colonie nubienne près des cataractes du Nil, pour servir de boulevard contre ses ennemis du sud.

Plus tard, sous le règne de l'empereur Justinien, le nom des Nubiens voisins était presque entièrement inconnu; il avait disparu depuis les renseignements historiques de Procope et de Cosmas. Cependant, les premières doctrines du christianisme, prêchées par des jacobites (suivant la Chronique) (2), commencèrent à cette époque à se faire jour parmi ces peuples, le long de la vallée du Nil; car il paraît que l'Évangile, annoncé, prêché auparavant par Philippe au trésorier de la reine Candace (Actes des Apôtres, 8, 27) n'avait pas porté beaucoup de fruits. Les Arabes et l'islamisme pénétrèrent immédiatement après dans l'Égypte (639, p. C. n.), et la Nubie devint alors l'asile de tous les chrétiens qui purent échapper aux poursuites des incroyants de la vallée inférieure du Nil. Jamais aucun empereur grec, ni chrétien, ni idolâtre, n'avait pu obtenir la domination de la Nubie (3); de même aussi les Arabes ne purent jamais s'en rendre les maîtres. Suivant Eutychius-Alexandre, le christianisme se répandit alors généralement parmi les Nubiens; ils abandonnèrent le culte des idoles, et s'adonnèrent à la doctrine des Monophysites, qui, jusqu'alors prédominante en Égypte, réunissait les chrétiens coptes réfugiés et les Nubiens nouvellement convertis en une seule société chrétienne, comme nous le prouvent les nombreux prédicateurs, les monastères et les églises dont il est fait mention dans les *Acta Sanctorum*, le grand nombre d'anciens temples idolâtres, sur la rive droite du Nil, changés en églises chrétiennes, et toutes les inscriptions grecques et coptes. (Nubia christiana Rudimenta, suivant Niebuhr) (4).

La Nubie, sans cesse entourée de toutes parts par les musulmans, leur en défendit cependant l'entrée jusqu'à la fin du treizième siècle, époque où, après

de longues attaques souvent répétées, la capitale de la Nubie, Dongola, fut enfin prise par le sultan égyptien *Dharker-Bibar*, et le royaume chrétien, avec son roi *Daoud* (David), rendu tributaire. Peu de temps après, la ville fut dévastée et presque entièrement détruite (674 et 689 de l'hégire, c'est-à-dire 1275 et 1290, p. Ch. n.) (1). C'est de cette époque que date la propagation des tribus de Bédouins arabes dans la Nubie. Ils purent d'autant plus facilement s'installer dans ce pays, que les indigènes, épuisés par les longues guerres de religion, se trouvaient loin de tout secours étranger.

Il n'est donc pas étonnant que nos sources soient si incomplètes sur ce pays, bien qu'une quantité de monuments témoignent de son antique splendeur. Jusqu'à présent, nous n'en connaissons pas encore, comme dans le Hâbesch, les annales indigènes; et, si l'on excepte quelques martyrologies et quelques légendes, les auteurs chrétiens, avant la renaissance des sciences, ne parvinrent jamais à nous faire connaître les Nubiens. Les Arabes et les Égyptiens auraient seuls pu nous donner quelques notions sur l'histoire et la géographie de la Nubie, si leur position politique et religieuse vis-à-vis de ce peuple ne les en eût empêchés. Ce que *Ebn Haukal* (an 950), *Abd-allatif* (1225), *Ebn Batuta* (1332) et d'autres nous en rapportent, n'est par conséquent pas très-important; cependant leurs observations méritent d'être prises en considération. *Edrisi* (1150) (2), appelé *Geographus Nubiensis*, bien qu'il ne soit pas né en Nubie, ne peut nous en dire davantage sur sa prétendue patrie. *Macrizi* (1440), le premier, fit une exception à la règle générale; il eut l'avantage de pouvoir faire usage des écrits d'un certain indigène d'Assuan, qui, à ce qu'il paraît, connaissait exactement l'histoire de ses voisins du sud (peut-être par des annales nubiennes?). Malheureusement, il ne nous est resté de ces ouvrages nubiens que ce qu'en a extrait *Macrizi*. C'est avec lui que commence la série des nouveaux auteurs sur la Nubie, dont nous allons examiner les travaux.

1. *Ibn selîm-el-Assouany* (962 après J.-C.).

Il écrivit un ouvrage sur Nuba, Mokra, Aloa, et Bedja. Burckhardt l'entendit citer (3) aux habitants d'Assuan et de Derr, en Nubie; mais il ne parvint jamais à se le procurer. L'auteur nous est absolument inconnu. Suivant ce qu'il rapporte lui-

(1) Ptolém. Geogr., l. iv, c. 5, tab. III.

(2) Assemani.

(3) Th. Young's Observations on a fragment of a very ancient manuscript on Papyrus with Inscript. from Nubia, in *Archæologia Britannica*, Lond., 1819, xix, p. 167.

(4) A.-B.-G., niebuhr Inscriptions Nubienses, *Commentatio lecta in conventu Academiæ Archæologia, etc. Romæ*, in-4, 1820, p. 19.

(1) Selîm-el-Assouany, d'après Macrizi, dans Burckhardt, App., III, p. 540; dans Quatremère, Mém., II, p. 98.

(2) Edrisi, *Africa*, Cur. M. Hartmann, ed. alt., 1798; Götting., in-4°.

(3) Burckhardt, Trav., App., III, p. 493.

même (1), il fut envoyé, l'an 351 de l'hégire (962 après J.-C.), par le sultan d'Égypte, au roi nubien Kirky (Cyriacus), à Dongola, pour l'engager à se convertir à l'islamisme, ce qui occasionna une querelle théologique. Son livre contient, suivant l'opinion de Burckhardt, les meilleurs et les plus riches documents sur la Nubie. Macrizi n'en fit usage que longtemps après. Né en 1397, à Balbek, il n'écrivit son ouvrage, *El-Khatat*, où sont contenus les extraits d'Ibn Selim, que vers le milieu du quinzième siècle. Quatremère (2) fit connaître l'ouvrage d'Ibn Selim en Europe, en le traduisant le premier des manuscrits de la Bibliothèque de Paris. Burckhardt les publia plus tard, d'après trois excellents manuscrits qu'il eut l'occasion de collationner au Caire (1816) (3). Nous désignerons, par la suite, les variantes des noms et des dates, suivant les différents rédacteurs, par un Q ou un B. Le texte de Macrizi sera cité sous le nom d'*Ibn Selim*, afin de distinguer autant que possible les observations du rédacteur arabe, français et allemand.

2. Ch.-S. Poncet, *Relation abrégée d'un Voyage en Éthiopie*, 1698-1700; dans les *Lettres édifiantes*, IV, Rec. Paris, 1713.

Poncet, médecin français, appelé à la cour du roi de Habesch avec le père F. Xavier de Brévedent, se rendit (1698), avec la caravane de Sennaar, par les oasis et la Nubie, à Sennaar et de là, à Gondar. Il prit ainsi sa route le long du bord occidental du Nil, tandis qu'aujourd'hui on suit celle qui longe la rive orientale. Poncet fut le seul Européen qui ait vu de ses propres yeux la capitale de la Nubie, Dongolah. Dans ces derniers temps, elle fut de nouveau visitée par Calilleaud (au mois de janvier 1821), après l'expulsion des Mameloucks. Nous déplorons que la description de Poncet soit si courte et si incomplète; cependant il faut plutôt en faire le reproche aux éditeurs des *Lettres édifiantes*, qu'au voyageur, qui, ami et contemporain de Tournefort, a certainement dû écrire et observer avec la même intelligence.

3. Fr. L. Norden, *Voyage d'Égypte et de Nubie*. Copenhague, 1753, in-fol., II et la nouvelle édition de L. Langlès, avec notes et additions, III, vol. 4.

Norden, né à Gluckstadt, dans le Holstein, fut envoyé par le roi de Danemarck en Égypte, pour

tenter la navigation du Nil. Le premier, il nous a de nouveau fait connaître la vallée inférieure du Nil de Nubie et les merveilles de sa colossale architecture. Son voyage ne s'étendit pas au delà de Derr. Forcé de rester toujours sur le Nil, il ne put rapporter de son expédition que des dessins pris sur le fleuve, mais qui cependant frayèrent une nouvelle voie à la géographie. Ses renseignements sur la Nubie sont contenus dans le VII^e volume de son ouvrage, p. 194-238.

4. J. Bruce *Travels to discover the Sources of the Nile*. Sec. edit. Edimbourg, 1803, in-8°, VIII (1770).

Cet ouvrage, que nous avons déjà souvent mentionné plus haut, contient, dans le sixième volume, le retour de Bruce, de Sennaar aux cataractes d'Assuan, par le désert de Nubie (p. 173-214). Jusqu'à présent, il a toujours été considéré comme la principale source pour la géographie de la Nubie, et cependant la partie la plus importante de ce pays, la vallée du Nil, n'y est pas du tout mentionnée.

5. Thom. legh *Narrative of a Journey in Egypt and the country beyond the Cataracts*. Lond., 1816, in-4°.

A l'exception de quelques excursions insignifiantes faites par les Français dans les environs des cataractes du Nil, pendant leur séjour en Égypte, aucun d'eux ne pénétra jusque dans la Nubie; il aurait été dangereux de s'y hasarder, attendu que les Berbères, leurs ennemis acharnés, employaient tous les moyens pour les éloigner de leurs frontières. L'Égypte étant retombée au pouvoir des pachas de la Porte, par suite des victoires des Anglais sur les Français, les persécutions commencèrent de toutes parts contre les beys Mameloucks, qui, jusque-là, avaient exercé une domination purement aristocratique sur l'Égypte. En partie corrompus par les pachas de la Porte, en partie assassinés ou faits prisonniers, ils se retirèrent, avec leurs Mameloucks, dans la Haute-Égypte, et ensuite au delà des cataractes de la Nubie. C'est alors que se renouvelèrent annuellement les excursions désastreuses qui fermèrent la Nubie à tous les étrangers, et en firent, pour ainsi dire, un champ de bataille et de brigandage.

Enfin, Mohamed-Ali-Pacha triompha victorieusement des beys de la Basse-Égypte (1810), extermina ceux de l'Égypte supérieure et de la Nubie méridionale, battit les autres, près d'Ibrim, en 1812, et les força à chercher leur salut dans la Nubie supérieure; la paix se consolida alors dans la Nubie septentrionale, et, dès ce moment, on vit des Anglais, des Allemands, des Italiens et des Français, se porter dans ces contrées pour y faire des découvertes géographiques et archéologiques.

(1) Quatremère, II, p. 81.

(2) Quatremère, Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte, etc., dans les Mémoires sur la Nubie, II, etc. Paris, 1811, in-8°.

(3) Burckhardt, Trav., App., III.

La protection que Mohamed-Ali-Pacha et son fils Ibrahim-Pacha accordent à tous les voyageurs européens sur les bords du Nil, a déjà fait faire les plus beaux progrès aux sciences, et nous promet d'heureux succès pour l'avenir. Hamilton avait exploré les ruines de la Haute-Égypte. Arrivé aux cataractes du Nil, il fut arrêté dans ses voyages par Elî-Bey (1), qui l'empêcha de pénétrer plus avant dans la Nubie; cependant, il arriva avec Leake jusqu'à Debod, où il copia une inscription. Th. Legh, que la peste avait chassé des côtes du Levant dans l'intérieur du pays, pénétra en Nubie au commencement de 1813. Il s'avança jusqu'à Ibrim, situé au 23° 30' lat. nord (qu'il reconnut pour le *Premis* des anciens dans le pays des Blemmyes), par conséquent, plus loin que Fr. Norden. Legh était accompagné de Ch. Smelt et d'un Américain, Barthod. Le dernier avant-poste des Turcs se trouvait placé près d'Esué. Syène était le siège d'un gouvernement arabe, parce que les Turcs n'attachaient aucun prix à la possession du désert. Les Nubiens, ennemis acharnés des mameloucks, s'entendaient, à cette époque, avec les troupes turques; Legh et ses compagnons tirèrent parti de leur bonne intelligence pour entreprendre leur expédition en Nubie, qui, quoique de peu de durée (du 13 février jusqu'au commencement d'avril 1813), fut cependant couronnée du plus heureux succès; s'embarquant sur le Nil, il franchit, en cinq jours, dans une barque à un seul mât, un espace d'un degré et demi, jusqu'à Sibhoi (Seboua). De là, il alla par terre, en deux jours, au pays d'Ibrim, où des circonstances imprévues le forcèrent à rebrousser chemin. La description de son voyage est rapportée au chapitre second de son ouvrage (page 37-99). Ce récit simple et fidèle de tous les faits qu'il a observés est surtout important, comme le premier document authentique qui ait paru sur ces contrées africaines.

6. John Lewis Burckhardt *Travels, in Nubia published by the Association for promoting the Discovery of the Interior of Africa. Lond., in-4°, 1819.*

A la même époque que les voyageurs précédents, Burckhardt entreprit la tâche pénible d'ouvrir de nouveau l'entrée de la Nubie aux Européens. Il rencontra Legh et ses compagnons près de Sibhoi (Wady Seboua), le 28 février 1813, au moment où ils s'en retournaient de leur expédition (2). Burckhardt poursuivit, avec une persévérance digne de fixer l'admiration de tous les

contemporains, le plan qu'il s'était proposé; bravant tous les dangers et toutes les privations, il parcourut trois fois, toujours dans des directions opposées, les plaines de la Nubie, et pénétra plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs dans ces contrées inconnues. Doné d'une haute intelligence, il nous a encore communiqué, avant sa mort, avec une clarté, une précision et une brièveté admirables, cette quantité de faits et de phénomènes qu'il vit et observa pendant toute la durée de son voyage. Ce n'est pas sans raison qu'on lui attribue la gloire d'avoir découvert une seconde fois la Nubie; car il nous a transmis des relations également précieuses sur le pays, la nature et l'homme, comme sur les monumens et les langues, dont il possédait une parfaite connaissance. Il mourut, victime de ses recherches pour le bien de l'humanité, au mois d'octobre 1817.

Dans un premier voyage en Nubie (1813) (*Journey along the banks of the Nile from Assouan to Mahass, on the frontiers of Dongola, p. 1-161*). Burckhardt, arrivé à Assouan, traversa par terre, le long du Nil, la Haute et la Basse-Nubie, jusqu'à Tinareh, principal fort du pays de Mahass, situé au 20° latitude nord et à deux journées et demie de la frontière septentrionale des mameloucks de Dongolah. Il parcourut tout cet espace en dix-huit jours (du 22 février jusqu'au 13 mars), ce qui fait, en calculant que les chameaux franchissent un espace de six milles géographiques en dix heures, une distance de 86-90 milles géographiques (430-450 milles anglais). Il mit dix-sept jours pour s'en retourner de Tinareh à Assouan, ne se reposa qu'un demi-jour à Derr. Il devait hâter ainsi sa marche, pour éviter tous les dangers auxquels il aurait été exposé, s'il eût séjourné plus longtemps dans ces terres inconnues; il était surtout important qu'il n'excitât pas la cupidité des indigènes, aussi s'étudia-t-il à simplifier ses besoins avec un rare dévouement. Burckhardt se mit en route (1) avec deux dromadaires et un guide, vêtu d'un simple habit bleu sans bagage et sans marchandises, n'ayant en tout que huit dollars dans sa poche, et encore il en rapporta trois. Il avait ainsi parcouru, avec cinq dollars, un espace de 450 milles anglais; ses frais de voyage, y compris, avec l'achat des chameaux, le salaire du guide et les présens qu'il fut obligé de faire çà et là, ne s'élevèrent en tout qu'à la somme de quinze livres sterling. Nous devons observer toutefois que dans ce pays, le prix de l'argent est presque inconnu en certains endroits. Burckhardt suivit d'abord la rive orientale du Nil, et s'en retourna sur la rive occidentale, de sorte que, dans l'espace qu'il parcourut, aucun lieu ne lui resta inconnu sur les bords du Nil.

L'année d'ensuite (1814), Burckhardt entreprit

(1) Th. Legh, *Narrat.*, p. 47.

(2) Burckhardt, *Trav.*, p. 14; *Life*, p. XLIX; et Legh, *Narrat.*, p. 11.

(1) Burckhardt, *Trav.* p. 3.

son second voyage en Nubie (*Descriptions of a Journey from upper Egypt through the Deserts of Nubia to Berber and Suakim, and from thence to Djidda in Arabia*, p. 163-474). Il se mit en route à Daraou, et, se dirigeant vers le sud, il traversa le désert de la Nubie orientale, jusqu'à l'Atbara, sur la grande route des caravanes, qui conduit à la mer Rouge. Les résultats de ce voyage sont contenus dans le chapitre précédent.

Burckhardt nous a communiqué des renseignements précieux sur les différentes races de la Nubie et sur leurs langues, sur les rives du Nil et sur les ruines qui les bordent ; plusieurs d'entre elles ont même été dessinées par ce savant voyageur. Sachant qu'il possédait au plus haut degré la connaissance de l'arabe, nous le suivrons de préférence dans l'orthographe des noms.

7. H. *Light Travels in Egypt, Nubia, Holy-Land, Mount Libanon and Cyprus in the year 1814*. London, in-4^o, 1818.

Le capitaine d'artillerie anglaise, Henri Light, visita la Nubie septentrionale en 1814 ; son voyage ne fut que de très-courte durée. Il s'embarqua, le 10 mai, à Assouan, pour remonter le Nil ; mais il n'arriva pas plus loin que Th. Legh, c'est-à-dire jusqu'à Ibrim, où la chaleur presque insupportable du climat le força de rebrousser chemin. Ce voyageur a surtout le mérite d'avoir décrit avec une rare précision et beaucoup de clarté les anciens monuments d'architecture. Ses observations, recueillies dans les Mémoires de Walpole (1), ainsi que dans ses Voyages, p. 53-100, méritent la préférence sur celles de Legh, en ce qu'elles sont accompagnées de dix planches parfaitement gravées, représentant les principaux temples nubiens. Les planches de Norden, auxquelles nous ne contestons nullement leur mérite, sont, en comparaison de celles-ci, moins des dessins de monuments que des esquisses légèrement tracées. Le capitaine Light recueillit aussi plusieurs inscriptions, que le docteur Young a enrichies de lumineuses interprétations.

8. G. Belzoni, *Voyages en Égypte et en Nubie, contenant le récit des recherches et découvertes archéologiques, etc.*, trad. de l'anglais, par G.-B. Depping. Paris, 1821, II, p. 8.

Belzoni, natif de Padoue, commença ses voyages en Égypte et en Nubie immédiatement après ses prédécesseurs, Burckhardt, Young, etc. (de 1813 à 1819). Il poursuivit, dans ces pays inhospitaliers, avec un zèle infatigable, les recherches archéologiques commencées par son ami Burck-

hardt, et il eut la satisfaction de voir ses efforts couronnés du plus heureux succès. Les relations de ses voyages et les découvertes importantes qu'il fit, sont recueillies dans son ouvrage, publié en anglais, qu'il enrichit d'un superbe atlas.

Belzoni fit deux voyages sur le Nil. S'embarquant à Assouan, il remonta chaque fois le fleuve jusqu'en Nubie. Son intention était surtout de déterrer le temple d'Ebsambal (*Ybsamboul*, selon Belzoni), caché sous les montagnes de sable mouvant, et de dévoiler ses mystères aux yeux de l'Europe.

Premier Voyage de Belzoni en Nubie, depuis Assouan jusqu'à la seconde cataracte du Nil, près de Wady-Halfa (1816, dans ses Voyages, I, p. 104-173).

Vers la fin du mois d'août, l'intrépide voyageur s'embarqua avec sa femme, qu'il avait amenée avec lui, et remonta le Nil jusqu'aux fameuses ruines du temple d'Ebsambal (1), que Burckhardt le premier avait découvertes et décrites comme dignes de figurer parmi les plus beaux monuments de sculpture et d'architecture de l'époque glorieuse des Égyptiens. Belzoni, à son grand désappointement, ne put trouver des ouvriers pour les travaux qu'il se proposait d'entreprendre. Il s'empessa donc de donner aux Nubiens une idée de la valeur de l'argent qu'il leur offrait en récompense de leur travail. A peine eut-il réussi à s'entendre avec eux, qu'il leur fut défendu de travailler. Il fallait maintenant qu'il cherchât à attirer dans ses intérêts le souverain du pays, Daoud Caschef (2), et qu'il obtint, en outre, l'approbation du père de ce dernier, Hussein Caschef, qui résidait à Eschké, dans la contrée la plus fertile de la Nubie. Il continua donc sa route dans l'intérieur de la Nubie, et se procura enfin la permission de déterrer les ruines du temple, à condition qu'il partagerait avec le Caschef les trésors en or qu'il y trouverait, mais non pas les pierres précieuses, qui devaient être sa propriété. Belzoni poursuivit en même temps sa route jusqu'aux entonnnoirs de la seconde cataracte du Nil, près de Wady-Halfa (3), plus loin qu'aucun Européen n'avait pénétré jusqu'alors. Il n'est même pas probable qu'aucun des habitants de la vallée se soit jamais hasardé jusque-là. De retour aux ruines du temple d'Ebsambal, quarante des indigènes commencèrent à exhumer l'immense édifice. Bientôt les collines de sable avaient diminué de vingt pieds, et l'on vit la tête et les épaules du colosse, placée à l'entrée méridionale, percer les masses qui l'entouraient. Cependant le temps et

(1) Burckhardt, Trav., p. 83, 91.

(2) Belzoni, Voy., I, p. 131.

(3) Ibid., I, p. 141.

(1) Rob. Walpoles Memoirs, London, 1813, p. 407-430.

l'argent touchaient à leur fin. Belzoni prit copie de tout ce que l'on pouvait apercevoir du temple, et s'en retourna en toute hâte à Assouan, et de là en Égypte, promettant aux Nubiens émerveillés de revenir bientôt. Jamais voyageur n'a mieux que lui possédé le talent de vivre avec des peuples grossiers, et surtout de les faire servir à l'accomplissement de ses projets.

Second Voyage de Belzoni (1817) (1) à Ebsambal.

Le but de ce voyage était de terminer l'excavation commencée. Les capitaines Irby, Mangles, Beachey, accompagnés de deux domestiques, d'un soldat turc, de cinq matelots et de trois mousmes, se réunirent pour prendre part à cette pénible et grande entreprise. Les nombreuses relations dans lesquelles cette expédition entra avec les indigènes, servirent, plus que tous les voyages précédents, à nous donner une juste idée du peuple nubien. Après de longs et pénibles travaux, on atteignit enfin le but du voyage. L'entrée du temple, taillée dans le roc, fut délivrée des trois collines de sable qui la couvraient; le 1^{er} août, on trouva la porte et l'entrée qui conduisent dans les portiques de cet énorme temple de rocher, dans lequel aucun être vivant n'avait encore pénétré depuis la plus haute antiquité. Le sanctuaire intérieur était parfaitement conservé, les sculptures et les nombreuses peintures aussi fraîches que si elles eussent été terminées la veille; deux grandes salles avec leurs colonnes, et douze appartements de moyenne grandeur, avec tous leurs ornemens, remplirent les spectateurs d'un enthousiasme indicible, et les transportèrent dans l'histoire des siècles disparus. La grande chaleur de l'intérieur de l'édifice, produite par le désert de sable qui le recouvrait, et l'humidité qui tombait des voûtes, empêchèrent, pour cette fois, les voyageurs de copier la forme et les peintures du temple. Néanmoins, on tira de l'intérieur de riches sources pour l'archéologie. Burckhardt, Belzoni, et surtout le colonel Strelon (2), qui, peu de temps après, mesura tout l'édifice et en traça le plan avec la plus grande précision, nous ont communiqué des descriptions très-exactes sur ce monument nubien, qu'on croit être un des plus méridionaux de l'Afrique septentrionale. Il est évident que les entreprises de Belzoni ont jeté un grand jour sur l'antiquité des Nubiens, en même temps qu'elles furent d'un immense avantage pour ce peuple, qui, par ses relations avec les Européens, s'habitua au travail, et apprit ainsi à connaître tous les avantages qui en découlent.

9. A.-B.-G. Niebuhr *Inscriptiones Nubienses, commentatio lecta in conventu Academia Archaeologica, a. D. VI, Kal. Aug., Roma 1820, in-4°.*

Cette dissertation, comme tous les ouvrages de ce célèbre auteur, contient un trésor d'observations et de recherches érudites sur l'histoire des Nubiens, et en particulier des Blemmyes; nous y trouvons aussi des indications importantes pour l'intelligence d'une inscription grecque trouvée sur une colonne du temple du grand Kalabsché (1) en Nubie, et dont l'architecte Gau et l'Écossais David Bailie nous ont donné les premières copies. Nous espérons que, de même que l'Égypte, la Nubie sera, de plus en plus, un sujet d'études sérieuses pour les antiquaires, les historiens et les philologues de notre siècle.

10. Th. Young's *Observations on a Fragment of a very ancient Manuscript on Papyrus, with Inscriptions from Nubia in Archaeologia Britannica. Lond., 1819, vol. XIX, p. 137.*

Cet auteur, qui s'occupe exclusivement à déchiffrer les hiéroglyphes de l'Égypte et de la Nubie, a le mérite d'avoir enrichi de ses lumineuses interprétations les inscriptions de Kalabsché, copiées par le capitaine Leght.

11. Cailleaud, *Voyages en Nubie, surtout à Dongolah (1821).*

Suivant l'exemple des Anglais, un certain nombre de Français entreprirent, à la même époque que Baumes, Buckingham, Beachey, Slowman, Bailie, un voyage dans la Haute-Égypte et la Nubie. Cailleaud, élève de Haüy en minéralogie, était joaillier de sa profession. Après avoir fait sa fortune au service de Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, il commença ses voyages sous la protection du gouvernement turc, et fit plusieurs découvertes importantes, tant dans la partie orientale que dans la partie occidentale de l'Égypte. Nous lui sommes, entre autres, redevables d'avoir retrouvé les mines d'émeraude des anciens. Les Turcs ayant détruit, en 1820, l'état des mamelouks dans la Haute-Nubie, Cailleaud pénétra, au mois de janvier 1821, avec l'armée victorieuse, jusqu'à Dongolah, l'ancienne capitale de la Nubie, qu'aucun Européen n'avait visité depuis Poncet (1700). Ses relations, envoyées (2) à M. Jomard, alors rédacteur de la *Descrip-*

(1) Belzoni, Voy., I, p. 323-350.

(2) Lieut. col. Strelon, Account of the subterranean Temple of Ebsambal, in Edinb. Phil. Journ. Vol. III, p. 62, avec Tables.

(1) Burckhardt, Travels, p. 10.

(2) Cailleaud, Lettre de Dongolah, 14 janvier 1821, publiée par Jomard, dans Verneux, Journal de Voyages, n° 33, 1821, p. 127.

tion de l'Égypte, nous prouvent que la Haute-Nubie est également riche en monumens colossaux d'antique architecture, tels que nous ne les trouvons jusqu'à présent que dans l'ancienne Thébaidé.

12. Cartes de la Nubie.

D'après ce que nous venons de voir, il n'est guère possible jusqu'à présent d'avoir une carte de la Nubie. Tous les dessins que nous possédons ne sont que des essais plus ou moins incomplets. Pour être exacte, la carte de la Nubie doit nécessairement partir du Nil. Celle de Bruce a été jusqu'ici la plus généralement répandue ; mais Bruce n'avait vu le Nil de Nubie que près de Syène et dans le Berber ; il ne connaissait pas la grande courbe de son cours vers l'ouest, qui était encore pour les Européens, dans une profonde obscurité. Il n'est donc pas étonnant que, dans l'expédition contre les mameloucks de Dongola, les officiers français de la suite de Méhémet-Ali-Pacha, entre autres Cailleaud, aient trouvé le dessin du cours du Nil entièrement faux. Le capitaine Norden fit le premier essai d'une carte du Nil, dans la Nubie septentrionale ; il la divisa en cinq feuilles (1), qui comprennent le cours du fleuve jusqu'à Derr, espace qu'il avait lui-même parcouru. Peu de temps après, parut la première carte rectifiée du cours du Nil jusqu'à Ibrim : *Map of the Nile from the Cataracts to Ibrim*, by Th. Legh and Ch. Smelt. Lond., 1813. La carte de Light, de 1814, ne contient que peu de corrections. Le travail le plus complet, dans ce genre, est, sans contredit, la carte de Leake, d'après les voyages de Burckhardt : *Map of the Course of the Nile from Assouan to Dongolah*, by W.-M. Leake.

Les Grecs et les Romains ne connaissaient la Nubie qu'imparfaitement ; leurs relations sur ce pays sont tellement remplies de lacunes et de contradictions, qu'il serait impossible d'en dessiner une carte. L'*Itinerarium Antonini* nous présente, le premier, un peu de suite dans la succession des noms et des stations qu'il mentionne au-dessus de Philæ. « On compte nous dit-il : 1^o de Syène à Parembolæ, xvi millia passuum ;—2^o à Tsitsi, ii millia passuum ;—3^o à Taphis, xiv ;—4^o à Talmis viii ;—5^o à Tutsis, xx ;—6^o à Pselcis, xii ;—7^o à Corti, iv ;—8^o à Hiero-Sycaminon, iv. » Dans les cartes nouvelles, tous ces endroits, surtout Tafa et Corti, sont compris dans le même district, qu'il s'appelle, à cause de son étendue en longueur, *Dodeca-Schœnus*. Or, suivant le calcul de Leake, douze *schœnus* équivalent en effet à la distance d'Assouan à Wady-Maharraka, en admettant, avec Sir-

bon (XVI, p. 804) (1) d'après Artemidor I, schœnus de Thèbes = 60 stades et le mille anglais = 8 stades 1/2. *Hiero-Sycaminon* (c'est-à-dire *Sacra-Morus*, ou le Saint-Sycamore) serait ainsi situé près des ruines du temple et du portique (*Uffondit*, suivant Light) (2), que Burckhardt (3) a décrites en détail, sans toutefois leur donner un nom particulier. Cet illustre voyageur les rencontra au pied septentrional du mont Oellaky (4), que nous croyons devoir considérer comme la limite naturelle du *Dodeca-Schœnus*. C'est dans ces contrées que fut organisée, sous César-Auguste (732 p. V. c., ou 22 avant J.-C.), l'expédition du préfet égyptien Petronius, qui partit de *Pselcis* pour aller combattre l'armée de la reine Candace. De *Pselcis*, Pétionius se rendit à *Primis* (aujourd'hui *Ibrim*), et prit ensuite *Napata* (Tanape, τὴν τανάπην τὴν βασιλειαν, suivant Dion Cassius) (5), située dans le voisinage d'une forteresse où résidait la reine ennemie. Nous n'avons presque aucune connaissance de la situation de cette *Napata*, qui était la résidence habituelle de Candace. Selon Pline (6), il faudrait la placer bien loin au sud. Il évalue, d'après l'itinéraire de Néron, la distance de Syène à *Hiero-Sycaminon* à 54 millia passuum ; celle de Syène à *Napata*, au contraire, à 500 millia passuum. Il y a, en tout cas, erreur dans cette indication de l'historien romain ; car, d'après lui, Petronius aurait pénétré encore bien plus loin, c'est-à-dire jusqu'à la distance de 970 milles romains ; voyage immense, qui aurait conduit l'armée romaine par-dessus l'*Astaboras* et jusqu'au delà de Méroé, dont il n'est cependant nulle part fait mention. En ne suivant que la narration simple et claire de Strabon (7), avec laquelle Dion Cassius est parfaitement d'accord, il parait, au contraire, que cette résidence (*Nepata*) n'était rien moins que la capitale de Méroé ; elle n'aurait été située qu'à quelques milles, au sud, de *Primis* (*Primis*, *Ibrim*), à peu près là où se trouvent aujourd'hui les ruines d'Ebsambal. Strabon ne mentionne aucun endroit entre *Primis* et *Napata* ; il ne parle pas non plus de cette prétendue grande distance qui les sépare, et dit seulement que Petronius s'étant dirigé de *Primis* sur *Napata*, prit cette ville, et y laissa une garnison, dernier avant-poste des Romains dans cette contrée. « De *Napata*, poursuit l'historien, Petronius s'en retourna, avec son butin et ses prisonniers, en Égypte, parce que, plus loin, les bords du Nil étaient impraticables (*διόδοι ἀπὸ τῆς πρὸς τὴν*) »

(1) Norden, Voy., Tab. CXLV, CXLIX, CLIII, CLVI, CLVIII.

(1) Strabon, édit. Tzsch., VI, p. 549.

(2) Light, Trav., Tab. ad., p. 89.

(3) Burckhardt, Trav., p. 100.

(4) Ibid., p. 14.

(5) Dio Cass., l. LIV, p. 734.

(6) Pline, Hist. nat., VI, ed. 29, ed. Hard., c. 35.

(7) Strabon, l. xvii, 820, ed. Tzsch., VII, p. 618.

En effet, c'est au sud d'Ebsambal que commencent les rochers arides et inabordables du Nil, le *Batn-el-Hadjar* (1), appelés *Mak* (2) dans Ibn Sélim. C'est le pays de montagnes des secondes cataractes, dont Burckhard nous a fait une description si exacte et si vraie. Les motifs que Strabon allègue pour la retraite de Petronius avec son armée, ne peuvent, d'aucune manière, s'appliquer au fertile pays du sud, à l'antique Méroé. Nous supposons, au contraire, que les Romains, sous la conduite de Petronius, ne pénétrèrent pas jusqu'au delà des secondes cataractes, attendu que le pays situé au nord de ces cataractes servait de défense naturelle à la préfecture égyptienne; d'ailleurs, une expédition dans les contrées méridionales, vers Méroé, aurait exigé une campagne de longue durée, et il est probable qu'on en eût fait plus de bruit.

La Napata de Pline (située, suivant le rapport des explorateurs de l'empereur Néron, à 511 milles romains au sud de Syène, tandis que Méroé n'en est qu'à 360), diffère, selon notre opinion, entièrement de la Napata et Sirabon, dont Petronius, préfet d'Egypte, fit la conquête. Nous les considérons toutes deux comme les résidences d'une reine Candace, l'une au sud et l'autre au nord, et regardons le nom de Napata comme une appellation commune à plusieurs résidences. Les stations conduisant à ce Napata septentrional (de *Pselcis*, par *Primin*, *Aboccin*, *Phthurin*, *Cambusin*, *Atton*, *Stadistin*, aux cataractes) diffèrent, même de l'aveu de Pline, entièrement de celles que citent les explorateurs de Néron (*Hiero-Sycaminon*, *Tama*, *Economiton*, *Acinam*, *Pitaran*, *Tegedum*, *Napata*), qui ne font pas même mention des avant-postes romains de Premis. Ne sachant pas jusqu'où l'empire de Méroé, alors déjà très-affaibli, s'étendait au nord, nous ne déciderons pas si la reine Candace, dont Petronius battit l'armée dans la Napata septentrionale, est, ou non, identique avec cette Candace dont parlent les explorateurs de Néron. Cependant, suivant Eusèbe (3), le nom de Candace était, depuis Alexandre-le-Grand (4), un titre commun à toutes les reines de Nubie, tout comme, de nos jours encore, les vingt petits rois qui règnent dans ces contrées portent chacun le nom de *Meck* (voyez plus haut). Strabon et Pline nous rapportent la même chose des contemporains des premiers empereurs (*Regnare in insula Meroë feminam Candaceen quod nomen multis jam annis ad reginas transit*) (5). Les titres inhérents au grand empire passèrent ainsi peu à peu aux reines

des petits états qui s'élevèrent des débris du colosse détruit.

Des matériaux très-importants pour une carte de la Nubie se trouvent réunis dans un ouvrage du savant géographe danois, Malte-Brun (1), destiné à faciliter l'étude des découvertes de Burckhardt; mais enrichi d'une quantité d'observations dont nous nous félicitons de pouvoir faire usage.

A partir de Berber, le Nil se détourne à l'ouest, et forme une courbe immense, plus grande qu'elle n'a été jusqu'alors dessinée sur nos cartes.

La vallée du Nil, de Berber à Dongola, qui forme environ le tiers de cette courbe du fleuve, n'a encore été visitée par aucun Européen. Le second tiers, qui commence au-dessous de l'île Moscho, avec le pays Dar-Mahass, n'a été parcouru et décrit que par Burckhardt, et probablement aussi par Cailleaud. Dans le Dar-Mahass, le lit du fleuve est de nouveau rétréci par des montagnes de rochers qui couvrent tout le Batn-el-Hadjar, ou le pays des rochers, et s'étendent jusqu'aux cataractes de *Wady-Halfa*, et jusqu'à Ebsambal, au nord. La troisième partie de ce cours du Nil à travers la Nubie commence aux cataractes de Wady-Halfa, les prétendues secondes grandes cataractes du Nil, et s'étend jusqu'aux frontières de l'Égypte ou jusqu'aux prétendues premières grandes cataractes d'Assouan; c'est la partie la mieux connue de la Nubie.

La nature elle-même a marqué la division du fleuve en trois parties, par de grandes et de petites cataractes, qui sont toutes des rapides, à travers lesquels le fleuve se précipite toujours d'un gradin supérieur dans un gradin inférieur. Nous allons les réunir ici sous un même coup d'œil, afin de nous orienter, avec plus de précision, sur le cours du Grand-Fleuve.

Première cataracte du Nil en Nubie (2).

Le Nil doit former des rapides entre *Shendy* et *Damer*, comme près d'Assouan, à l'entrée de l'Égypte.

Seconde Cataracte.

On trouve, au-dessous de Berber, dans le pays des Arabes *Rebatat*, une seconde cataracte plus

(1) Burckhardt, Trav., p. 39, 41.

(2) Ibid., App., III, p. 494.

(3) Eusebius *Histor. Eccles.*, I, II, 1. c. I. 27.

(4) Vrelzes *Chil.* ad III, p. 835.

(5) Actes des Apôtres, 8, 27. — Pline, VI, p. 35.

(1) Tableau de la Nubie, d'après les Voyages de M. Burckhardt, dans les Nouvelles Annales des Voyages, Paris, 1820, V, p. 358-446, et VI, p. 241-331.

(2) Burckhardt, Trav., p. 361.

grande et plus impétueuse, que Bruce cite sous le nom de *Takaki*.

Troisième Cataracte.

Au-dessous de Dongola et de l'île de Moscho, commence, à la frontière septentrionale de Dongola, une vraie *contrée de cataractes*. On trouve les premiers rapides dans le Dar-Mahass, près du village Koké, situé dans le voisinage de Tinareh, lieu jusqu'où s'est avancé Burckhardt.

A partir de là, se succèdent, presque sans interruption, six différentes cataractes décrites par Burckhardt. Elles sont situées l'une près de l'autre, à travers tout le pays de Batn-el-Hadjar; 4^e près de la wady Dal; 5^e de la wady Lamoulé; 5^e de la wady Ambigo; 6^e au nord de la wady Seras; 7^e près de la wady Attyre, et enfin la neuvième, ou la grande cataracte de Wady-Halfa.

Le cours du Nil est tellement impétueux, dans toute son étendue, il est tellement embarrassé par des écueils et des rapides, que toute navigation est presque impossible; elle ne peut avoir lieu que dans les grandes eaux, et encore présente-t-elle alors d'immenses difficultés. La dernière était la seule connue jusqu'ici de toutes ces cataractes; on lui donnait le nom de Jan-Adel ou Gianadel, mot qui est, chez les Arabes, l'appellation générale pour les cataractes, comme Yellala sur le fleuve Congo. Les Arabes appellent encore les cataractes *Schellal*.

La dixième cataracte du Nil est la fameuse cataracte d'Assouan, à la frontière d'Égypte, ou la Schellal des Arabes. Déjà, Hérodote parle du fracas bruisant de ses eaux, qui a fait donner aux cataractes le nom de *καταδύπνη*.

La seconde, la troisième, la neuvième et la dixième de ces cataractes du Nil sont les plus grandes, et nous devons les considérer comme les limites naturelles des gradins du cours moyen du Nil, c'est-à-dire de *Sennaar*, *Dongola*, *Batn-el-Hadjar*, et de la Nubie. Nous étudierons plus en particulier les trois dernières.

1^{er} ÉCLAIRCISSEMENT.

Second gradin du cours moyen, Mograt, Scheygya, Dongola.

Immédiatement au-dessous de Berber se trouve, dans la vallée du Nil, le petit royaume de Mograt (1) dont le chef est un Mek appelé Naym et

redouté par ses brigandages. Le Mograt est situé à trois journées de marche de Berber, et le nom de la résidence, *Bedjan*, nous rappelle les anciens Bedjas. Peu de communications sont établies avec ce petit pays qui doit avoir été autrefois beaucoup plus important sous le nom de *Mokras* ou *Makorrah*. Ibn Sélim (1) comprend généralement parmi les Makorrah, les Nubiens du sud dont il fait descendre la race de deux frères venus de l'Yémen et appelés Nouba et Makorry (*Makra*); d'autres lui donnent pour père un fils de Cham appelé Salha. Leur puissance s'étendait autrefois jusqu'à la frontière de l'Égypte; leur ville, appelée *Tafa* (*Jafah* par Quatremère) était située à un jour de marche d'Assouan. Burckhardt vit encore, sur son emplacement, des ruines d'habitations et de petits temples, et on trouve encore parmi les habitants quelques débris de familles chrétiennes. Autrefois, dit Ibn Sélim, ces Makorrah étaient tous chrétiens, comme les Nouba, et la ville de Dongola était la résidence de leur gouverneur; mais, séparés plus tard de toute communication avec les chrétiens, ils passèrent probablement à l'islamisme. Un roi de *Makouriah* se plaignit à Isaac (2), patriarche d'Alexandrie, de ce que le nombre de ses évêques n'était plus assez grand, parce que personne n'osait traverser la Mauritanie, et ce témoignage suffit pour prouver que les Makorrah furent autrefois chrétiens. On cite, dans les tables ecclésiastiques, *Μακουργία*, *Νυμακουργία* (3), comme un des principaux diocèses de la Nubie; selon Bonjour et Wansleben, il avait sept évêchés sous sa dépendance: Korta, Ibrim, Bucoras, Douncola, Sai, Termus, Suenkur. Une tradition rapporte que Moïse détruisit la ville de Tafa lorsque les habitants étaient encore à *Sabir* et élevaient des idoles aux étoiles. On ne nous dit rien de plus du Mograt.

2. Pays des Scheygya.

Au-dessous de Mograt, à l'endroit où le Nil a pris entièrement son cours de l'est à l'ouest (4).

(1) Ibn Sélim, dans Burckhardt, App., p. 497.

(2) Vit. Patr. Isaac et Hilar. Patriarch. Alexand., p. 178. dans Quatremère, II, p. 36.

(3) Bonjour, dans Monum. Eg. Bibl. Vaticane brev. extr. cit., p. 12. — Wansleben, Hist. Ecoles. Alexand., p. 29, dans Quatremère, II, p. 36.

(4) Burckhardt, Trav., p. 68.

(1) Burckhardt, Trav., p. 68, 285.

habitent les *Arabes Scheygya* dont le pays s'étend des deux côtés du fleuve, dans une longueur de 33 à 40 lieues. Il est borné, à l'ouest du pays de Dongola, par une chaîne de montagnes rocheuses qui a deux lieues de largeur et s'avance jusqu'au Nil; cette entrée commence, à l'est au village de Dollago et finit du côté de Dongola, à la wady Gos. Les trois principaux lieux du pays, sont : *Koray*, *Kadjeba* et *Meraoe* (sept journées de Damer et deux et demie de Dongola); cette dernière ville et son château révèlent, à notre grand étonnement, combien est grande la puissance des anciens noms qui savent se perpétuer et survivre à travers les métamorphoses du temps. Mais comment Méroé aurait-il pu être situé si au nord? Il est peu vraisemblable que ce soit ici l'antique ville des prêtres, et c'était plutôt une ville située à la frontière nord de l'empire sacerdotal. C'est ce que Malte-Brun a rendu probable en éclaircissant les données un peu obscures des cinq itinéraires cités par Pline (1), ceux d'*Aristocreon*, *Bion*, *Simonides*, *Basilis*, *Dalion*, contemporains de Ptolémée, et la relation postérieure de Sebosus qui vivait du temps d'Auguste. Ces cinq voyageurs disent que la distance de Syène à Méroé est de 1,250 milles romains; Lebosus de 1,675. Mais si on réduit la première somme en stades de 853 au degré, et la seconde en stades de 1,111 au degré, les deux sommes indiqueront la même distance (2). En comptant 1,350 milles romains le long du Nil, on arrivera à un point situé au sud du confluent du Nil bleu et du Nil blanc, à l'endroit où Burckhardt place le commencement de l'île Méroé, et Ibn Selim celui de l'île Aloa (Olwa dans Abdallatif (3) et probablement *Halfa*, *Halfaia* de Bruce) ce point se trouverait donc ainsi dans l'emplacement de l'ancien empire sacerdotal de Méroé. Mais Eratosthène ne donne que 625 et Artemidor 600 milles pour la même distance. Il est donc évident qu'ils n'ont pas voulu indiquer l'éloignement de la capitale de Méroé, mais seulement celui d'une ville frontière, la plus septentrionale de cet état, et cette mesure correspond d'une manière étonnante à la position de cette Meraue dont le nom a excité aussi la surprise de Burckhardt. Il serait à désirer qu'un voyageur péné-

trât bientôt jusqu'à ce lieu remarquable afin de l'observer.

La vallée de Scheygya n'a nulle part plus d'une lieue et demie de largeur, les montagnes s'avancent jusqu'au fleuve et forment un grand nombre de petites cataractes. On n'y voit pas d'hippopotames, et il n'y a que très-peu de crocodiles. Des bois d'acacias couronnent les rives du fleuve, mais les palmiers y sont rares encore. On cultive beaucoup le *dourrah* et le *dhokan*, et le pays est aussi peuplé que la partie la plus habitée de l'Égypte.

Les Scheygya ont en abondance du blé et des troupeaux, ils sont hospitaliers et vivent dans une complète indépendance. L'hôte est poureux une personne sacrée. Ils ne parlent que l'arabe et ont un grand nombre de lettrés. Leurs écoles d'écriture à Meraue produisent des manuscrits plus beaux que ceux des écoles les plus fameuses du Caire. La jeunesse qui vient y chercher l'instruction reçoit gratuitement l'éducation des Ulemmas. Chaque Ulemina partage à ses parents les élèves qui lui arrivent, et ils sont ainsi entretenus, dans les familles, autant de temps que durent leurs études. Un grand nombre d'enfants viennent de *Dar-Mahasset* et de Sukkot au-dessus de Dongola, aux écoles de Meraue, où ils passent ainsi dix ans et souvent plus. Les Ulemmas de Meraue jouissent d'une grande considération, et ils sont partout bien reçus dans leurs voyages; ils vont demander l'hospitalité dans les maisons des riches et apprennent à leurs enfants à lire et à écrire. Les marchands de Meraue (1) pénètrent jusque dans le Dar-Four, le Sennaar, et à Suakim : ils exportent du blé en Arabie et mettent douze jours pour aller à Suakim.

Les guerriers Scheygya sont aussi bons cavaliers que les mameloucks en Égypte; ils montent des étalons de Dongola; et, comme les Abyssiniens, ils ne mettent que le gros orteil dans l'étrier; leurs selles ressemblent à celles des Abyssiniens. Ils portent tous des cuirasses qu'ils achètent à Suakim et à Sennaar; ils combattent toujours à cheval et avec la lance, car ils n'ont pas encore d'armes à feu. Ils sont continuellement en guerre entre eux et étendent leurs brigandages jusqu'à Dongola, Dar-Four, et la wady Halfa. Les Scheygya sont le peuple le plus puissant au nord de Sennaar; ils font descendre d'un ancêtre commun qu'ils appellent *Schayg* leurs quatre tribus qui se sont divisées en un

(1) Pline, Hist. nat., VI, p. 35.

(2) Malte-Brun, Nouv. Annales, p. 371.

(3) Abdallatif, Relation de l'Égypte, par Silvestre de Sacy, Paris, 1810, p. 14.

(1) Burckhardt, Trav., p. 71.

grand nombre d'autres, par exemple, les tribus d'El-Hlmdam, d'Essoleyman (Souleiman; El-Amrab, Onyé, Zebeyr, Menasyr, etc.)

Ily a quelques temps ils avaient encore Dongola sous leur puissance et exigeaient un tribut de ses princes; fatigués de leurs invasions et de leurs brigandages continuels, ces princes leur avaient cédé depuis longtemps la moitié de leurs revenus et vivaient, à cette condition en paix avec eux. Lorsque les mameloucks furent expulsés de l'Égypte, Mahmoud-el-Adelanab (1), chef des Scheygya, leur fit un accueil hospitalier. Comme ils manifestaient l'intention de conquérir le Senaar, on leur donna des chevaux, des chameaux, des esclaves et des vivres; mais ils n'avaient pas encore séjourné un mois dans le pays, qu'ils égorgèrent leurs bienfaiteurs, ravagèrent le pays et firent alliance avec un prince de Dongola, de la maison Zobeyr, et avec leur secours, ce prince s'empara de la souveraine puissance. Depuis cette époque, les Scheygya furent continuellement en guerre avec le royaume mamelouck qui se forma à Dongola; mais ils remportèrent souvent des victoires sur ces nouveaux aventuriers.

3. *Dongola, ou wady Dongola-Tongol. — Résidence de Méroé, Napata, Dongola. Royaume des Mameloucks.*

À l'ouest des montagnes de Scheygya commence la limite méridionale du Dongola, appelé Wady-Dongola, parce qu'il s'étend sur les deux rives du Nil. Le premier village de ce royaume est Ambugo (2) à trois jours de marche de la ville de Dongola qui est située plus au nord. Au nord de cette ville, le domaine du Dongola s'étend jusqu'à l'île *Moscho*, située tout près de l'île *Argo*. L'île *Moscho* est située à la frontière septentrionale (3) du Dongola, à l'endroit où commence le pays de Dar-el-Mahass, au-dessus de la cataracte de Koké.

En descendant le fleuve on rencontre successivement les lieux habités suivans : *Ambugo, Kennat, Hattany, Daffar, Afar, Dongola*. Au nord de Dongola se trouvent : *Handak*, village où le Nil fait un grand nombre de sinuosités; l'île *Argo*, qui a une journée de marche de longueur, et un château en briques; l'île *Moscho*

avec la ville du même nom; le village *Hanneck* à une demi-journée de marche plus loin, où les prolongations (1) des montagnes de Scheygya s'avancent jusqu'au Nil, forment les cataractes et bornent le Dar-el-Mahass au sud.

Cette contrée, fermée, au-dessus et au-dessous par des défilés de rochers, semblerait être le bassin d'un grand lac desséché qui, en se retirant, aurait laissé le sol couvert de la terre la plus fertile. Le Nil promène ses eaux pendant cinq jours de marche à travers ce vaste plan horizontal; il y forme, comme à plaisir, de grandes serpentines avant d'aller se resserrer de nouveau dans les gorges de rochers du Batn-el-Hadjar. Des plaines vastes et extrêmement fertiles s'étendent jusque-là, et entre les bras du fleuve sont situées une foule d'îles couvertes d'une riche végétation et dont nous avons cité les deux plus grandes. La contrée n'est nulle part hérissée de rochers. Dans le temps du débordement, les eaux se répandent jusqu'à deux ou trois milles. Dans les autres saisons de l'année, on arrose les champs avec des roues à pots, et on calcule la richesse d'un homme d'après le nombre de ces machines qu'il emploie ou qu'il loue. Les hippopotames doivent se trouver ici en grand nombre dans le Nil, et souvent ils détruisent en un instant le travail du laboureur.

La vallée offre les plus grasses prairies et elle est fameuse par la beauté des chevaux qu'elle nourrit. Les Scheygya et les mameloucks dressent avec soin ces chevaux dont la race vient d'Arabie. Les étalons de haut prix se vendent ici de cinq à dix esclaves. Plus au nord, les chevaux ne sont plus si beaux.

La description que Burckhardt a faite de ce pays d'après des oui-dire, s'accorde en général avec la relation de Poncet qui, de Mochou (2) (c'est-à-dire *Moscho*) à Dongola, trouva deux grandes îles couvertes de palmiers, de séné et de coloquintes. Sa caravane, qui venait de l'oasis de l'ouest, fut obligée de s'arrêter ici pour payer un tribut. De là à la ville de Dongola, ce voyageur vit une contrée superbe et des plaines magnifiques qui ne doivent pas seulement leur fécondité aux inondations du Nil, mais aussi au travail des habitants qui, avec des milliers de ces roues, remplissent continuellement les réservoirs et les canaux de leurs champs.

Ibn Sélim nous fait, au quatorzième siècle,

(1) Burckhardt, Trav., p. 72.

(2) Burckhardt, Trav., p. 67.

(3) Ibid., p. 65.

(1) Burckhardt, Trav., I, p. 68.

(2) Poncet, Voy., dans les Lettres édif., Rec., IV, p. 1.

une description très-brillante de ce pays qu'il appelle, à cause de sa beauté, *Bakou* (1), c'est-à-dire *merveille*, et qu'il divise en plusieurs districts. Le Nil, dit-il, coule ici de l'est à l'ouest, le pays a cinq journées de marche de largeur; des îles s'élèvent entre ses fertiles rivages couvertes de villes dont les maisons sont très-belles et se suivent sans interruption. Dans le district de Sefdykal, on rencontre ainsi, sur une longueur de deux journées de marche, 30 villes (2) bien bâties contenant toutes des églises et des cloîtres. On y trouve des dattes, du vin, de grands jardins, des champs, des prairies où paissent des chameaux au poil roux et de noble race. Le roi de Dongola quitte souvent sa résidence pour aller se retirer dans cette délicieuse contrée.

Dans le pays qui s'étend au sud de Dongola, vers Aloa, continue Ibn Sélim, le nombre des villes, des villages, des îles, du bétail, des palmiers, des champs, des vignobles doit être une fois plus grand que dans les pays des musulmans, c'est-à-dire au nord; cependant il y a aussi des déserts, le fleuve fait d'immenses sinuosités, et on y trouve des bêtes féroces, par exemple, des lions; il doit y avoir des mines dans un endroit où le Nil fait une grande courbe, près de Shenka.

La ville de Dongola, dite *Abou-Selah*, est située sur le Nil; elle a beaucoup de belles maisons, des rues larges et des églises. Le palais du roi est très-élevé, surmonté d'un grand nombre de dômes et bâti en briques rouges, comme les maisons d'Irak. Depuis la conquête de l'Égypte par des Arabes, jusqu'à l'époque où les chefs chrétiens de Dongola furent soumis aux mahométans, c'est-à-dire depuis le septième jusqu'à la fin du treizième siècle, cette ville est toujours citée par les historiens arabes comme la résidence florissante d'un très-puissant royaume dans lequel l'Église chrétienne (3) domina jusqu'à la fin du treizième siècle. Cette ville sut opposer, pendant un demi-siècle, la résistance la plus vigoureuse aux Califes vainqueurs et à leurs tribus, jusqu'à ce qu'enfin ses princes succombèrent plutôt par les dissensions et les trahisons que par la force.

L'armée mahométane envoyée d'Égypte en Nubie par le sultan Dhaher Bybar prit enfin d'assaut la ville de Dongola, l'an 674 de l'hégire

et 1275 de Jésus-Christ. Dongola fut détruite, et elle perdit probablement alors la splendeur qui l'avait si longtemps rendue fameuse comme capitale de la Nubie. Ibn Sélim (1) raconte que les généraux du sultan détruisirent surtout les églises de la ville et de la Nubie et qu'ils emportèrent avec eux tout ce qu'ils y trouvèrent. Aussi Burckhardt aperçut-il un grand nombre de ruines d'anciennes églises dans la vallée du Nil, au-dessous de Dongola jusqu'en Égypte; il remarqua en outre à plusieurs signes, images et inscriptions conservés sur ces ruines, que beaucoup d'anciens temples païens avaient été convertis en églises chrétiennes. 17 Episcopats appartenaient alors à l'église de Nubie (2); ils étaient répartis en trois provinces principales : *Nixamitis*; *Albadia*, c'est-à-dire Aloa; *Maracou*, c'est-à-dire Markorra; les évêchés d'Axum, *Nixamitis*, s'étendaient au nord jusqu'à la frontière de l'Égypte. Macrizi (3) nomme l'église principale de Dongola, *Sous* (Ysous, c'est-à-dire Jésus); elle avait été bâtie par les mahométans d'Aïdab et d'Assouan, en Égypte, que les Nubiens avaient faits prisonniers. Les croix d'or pillées dans cette église par l'armée du sultan, en 1275, se montaient à une valeur de 4,540 *dinares* et les vases d'argent à une valeur de 8,666.

Nous ne savons pas quelle est l'époque de la fondation de Dongola; elle semble ne s'être élevée que depuis la chute de Natapa conquise par Pétronius, préfet de l'Égypte, sous le règne d'Auguste; car elle n'est citée nulle part auparavant. Natapa est peut-être la *Nuabia* des siècles postérieurs d'où Edrisi fait dériver le nom de Nubiens. Cette Nuabia devait avoir perdu toute son importance du temps de Sélim, car il ne la nomme pas une fois. Nous connaissons donc ainsi trois résidences des rois de Nubie qui se sont succédées dans l'ordre suivant :

1^o Méroé. — Cette antique cité fleurit avant Thèbes et dura jusqu'au temps de Ptolémée Philadelphe (4), car Eratosthène, son contemporain, en parle encore beaucoup. Strabon ne fait que répéter les récits d'Eratosthène; Méroé était déjà

(1) Sélim, dans Burckhardt, p. 515.

(2) Wansleben, Hist. Eccles. Alexand., p. 29, dans Quatremère, II, p. 36.

(3) Macrizi, Hist. de Sultan Aïg (Es-Selouk), dans Burckhardt, p. 540. — Quatremère, II, 98.

(4) Niebuhr, Inscr. nub. Comm., p. 14.

(1) Burckhardt, Trav., App., III, p. 495.

(2) Ibid., p. 496.

(3) Ibn Sélim, dans Burckhardt, p. 515.

tombe de son temps ; le roi Ergamenès (1), contemporain de Ptolémée Philadelphe, avait fait périr les prêtres et avait changé l'ancienne république théocratique en une monarchie militaire ; ce nouvel état, au rapport de Diodore, ne subsista pas longtemps. Sous le règne de Néron tout était détruit, tout avait disparu ; Méroé était devenu un désert ; il ne restait plus de traces de son ancienne splendeur, excepté quelques ruines à Dermés (où près de Derreira dans l'île Aloa). — *Abou-Selah* (2) en fait une description semblable à celle d'un ancien temple de la Thébade, et Heeren les place, avec Bruce, entre Gherri et Shendy, sur la rive occidentale du Nil.

2^o NAPATA. — Pétrone, préfet d'Égypte, sous Auguste, nous fait connaître Napata comme la résidence de Candace, reine de Nubie : nous avons indiqué plus haut sa situation ; dans le même temps, s'éleva aussi un nouvel empire, à l'est de Méroé, près de la mer Rouge, l'empire d'Axum qui était de même précédemment inconnu : il semblerait que ces deux royaumes nubiens plus récents, situés au nord et à l'est, auraient été fondés avec les résidences de Napata (Nuabia) et d'Axum (Niexamitis, Oxum, Aca-chum) sur les ruines de l'ancien empire de Méroé qui n'apparaît plus nulle part dans la suite. Les édifices d'Axum confirment cette supposition, comme l'a justement observé Niebuhr ; ils rappellent le style égyptien et annoncent en même temps une époque plus jeune, car ils n'ont pas d'hieroglyphes.

Nous ne savons pas combien de temps fleurit Napata ; après l'expédition de Pétrone, cet empire conserva encore son indépendance (3), car bientôt une armée de Candace attaque la garnison romaine de Prémis, et la reine envoie une ambassade à l'empereur Auguste ; le nom du peuple napatéen est encore cité par Étienne de Bysance (4), en 800 (*Naxára*). Plus tard il fut changé en celui de Nubiens ; à la chute de l'empire romain, la résidence et la dynastie disparaissent de l'histoire et se perdent dans l'oubli.

Ce superbe Silcon que nous a fait connaître l'inscription du temple de la grande *Kalabshé*, communiquée par Niebuhr (5), doit être un roi

des Napatéens, des premiers siècles de notre ère. Ce prince se donne lui-même, dans cette inscription, le titre de *Basiliscos* des Nubiens et de tous les Ethiopiens (*Σίλκω Βασιλίσκος Νευκάδων*) ; il vainquit deux fois les *Blennuges* rebelles entre Primis (Ibrim) et Tamis ; il les poursuivit jusqu'à Taphis (maintenant Tafa) et réduisit à la raison les peuples situés au-dessus des Nubiens, parce qu'ils avaient osé se soulever contre lui. « Lui, Silcon, puissant Basiliscos, ne le cède à aucun autre prince du monde, et il anéantira celui qui ne l'appellera pas Arès, le dieu des combats ; car il a la partie supérieure du corps d'Arès, et la partie inférieure d'un lion (ce serait ainsi un androsphinx) ! Il ne laisse pas reposer à l'ombre les princes des peuples qui vont se comparer à lui, mais il les consume aux rayons de son soleil ! »

Cette inscription, que les recherches de Niebuhr rapportent au règne de Justinien ou plus probablement à celui de Constantin, est un document très-important pour l'histoire des rois de Nubie, non convertis encore au christianisme et dont la résidence n'était ni l'antique Méroé, ni la moderne (1) Dongola, mais probablement cette Napata. Quoi qu'il en soit, il résulte toujours de cette inscription, comme l'a remarqué Niebuhr, que ce Basiliscos de Nubie avait la même éducation, les mêmes idées que le roi Aizanas d'Axum ; en effet ce dernier se donne aussi, dans son inscription grecque, le titre de roi des rois et de fils d'Arès ; ces deux princes, dont les empires doivent naissance à celui de Méroé, ont même culte, même orgueil, même cérémonial, et tous deux, contre l'antique coutume des Égyptiens, ils se célèbrent dans une langue étrangère, en grec, sur les monumens, trophées de leurs victoires. Depuis, qu'après Alexandre, les Ptolémées gouvernaient l'Égypte, les rois de Méroé s'occupaient aussi de littérature grecque (2), comme Diodore l'assure du roi Ergamenès et l'auteur du *Peripl. Mar. Erythrei*, Zoscales, empereur d'Axum. Cette inscription grecque de Kalabshé nous prouve encore que la langue grecque pénétra en Nubie avant qu'elle n'y eût été portée par les Grecs chrétiens qui durent seulement en rendre l'usage plus général. Sous le rapport des caractères et de la syntaxe, cette inscription est plus barbare et plus mal faite que celle d'Axum, citée plus haut. La langue grecque

(1) *Mod. Soc.*, I, 178; III, c. 7.

(2) Quatremère, *Mém.*, II, p. 34.

(3) Strabon, XVII, p. 610, éd. Tzsch., t. VI.

(4) *Steph. Eys*, éd. Berkel, fol. 581.

(5) Niebuhr, *Inscr. nub. Comm.*, p. 21.

(1) Th. Young, *Observ. on a fragment*, I c., p. 157.

(2) Niebuhr, *Inscr. nub.*, p. 10.

y est aussi corrompue, aussi défigurée, dit Niebuhr, que le serait l'anglais, si un roi des Ashantis faisait écrire les annales de sa famille par un esclave qui aurait appris son jargon aux Indes occidentales. Le titre de Basiliscos, petit roi, que se donne le souverain superbe de toute l'Éthiopie, prouve assez son ignorance de la langue étrangère : Azanas du moins n'appelait *reguli*, *phylarchen* que les gouverneurs des petites provinces qui lui étaient soumises et se réservait pour lui le titre de *Basileus Basileôn*. Silcon semble se regarder aussi comme le fils du soleil, car il menace de consumer les autres rois de ses rayons et il fit graver cette inscription à Kalabshé, sur un temple consacré au soleil (Manduli deo) (1). L'inscription prouve encore que ce Silcon était encore attaché à l'idolâtrie et qu'il donnait aux divinités antiques les nouveaux noms à la mode; la croix n'était pas encore plantée dans la Nubie; vers la fin du quatrième siècle seulement, l'empereur Théodose-le-Grand ordonna de fermer les anciens temples païens en Égypte (cod. Théodos., XII. 1. 112). C'est alors probablement que le christianisme pénétra en Nubie, où nous trouvons un empire chrétien, lors des premières invasions des sectateurs de Mahomet, sans que nous puissions savoir quels ont été les apôtres des Nubiens.

3^e DONGOLA. — Sous le califat d'Omar, au septième siècle, les Arabes conduits par Amrou ou mieux Amr-Ibn-el-Ras, conquérant de l'Égypte, remontèrent la vallée du Nil avec une armée de 20,000 hommes et commencèrent la guerre contre la Nubie. Les dix années suivantes ils pénétrèrent plus avant dans le pays, sous la conduite d'Ali-Sarh, l'an 51 de l'hégire, 631 de notre ère. C'est alors que *Dongola* nous apparaît comme capitale de la Nubie et résidence du roi chrétien Kaleidozo (Kalidourot, Kalidoutrad, Balidaroub, suivant les altérations que ce nom grec a subies dans les différens manuscrits). Ce roi ajoutait à son nom grec, comme tous les autres chefs postérieurs des Noubas, le titre Berber, *Kabyt*, c'est-à-dire Kabyr, qui signifie *le grand* dans la langue des Shellouh (2). La ville de Dongola, sa résidence, fut assiégée; les Arabes en démolirent les églises à l'aide de machines qui lançaient des projectiles, mais ils ne purent prendre la ville; ils se contentèrent d'un tribut annuel de 360 esclaves, appelé *bakt* (3),

que les rois de Nubie devaient envoyer aux califes. Les califes s'engagèrent de leur côté à faire, tous les ans, aux Nubiens, un présent de blé et de vivres.

Ibn Sélim a raconté en détail l'histoire de ce bakt ou tribut d'esclaves, parce qu'il fut l'occasion et la cause de toutes les guerres qui éclatèrent, pendant les cinq siècles suivans, entre les Égyptiens mahométans et les chrétiens de la Nubie. Il nous semble que ce transport annuel et régulier de 360 esclaves en Égypte, a donné lieu à l'exportation périodique des esclaves nègres qui s'est faite depuis par les caravanes annuelles de Sennaar, car nous n'en voyons pas de trace dans les temps qui ont précédé. Macrizi nous rapporte qu'un certain *Malek-ben-Anes* (1) avait assuré que, dans ce traité du Bakt, il n'était plus permis d'acheter des esclaves en Nubie; mais d'autres jurisconsultes égyptiens étaient d'avis contraire. On pouvait toutefois acheter les esclaves faits par le roi en Nubie, ou ceux qui étaient pris à la guerre, mais il était défendu d'acheter les Nubiens enlevés par les musulmans.

Lorsque les rois chrétiens de la Nubie se croyaient assez puissans, ils refusaient souvent le tribut d'esclaves, et ce refus était toujours l'occasion de nouvelles guerres. D'un autre côté, ils prenaient le plus vif intérêt au sort des chrétiens d'Égypte et à celui du patriarche d'Alexandrie, leur chef spirituel; c'est pourquoi ils étaient toujours disposés à marcher contre les Arabes ennemis de leur Dieu et de leur foi. Dès la vingtième année de l'hégire (640 de notre ère), les Noubas et les Bedja étaient accourus, avec une armée, au secours des chrétiens grecs d'*Oxyrhynchus* (la *Bahnasa* des Arabes), pour les aider à repousser la première invasion des infidèles. Ces chrétiens étaient commandés par Batlos, et les descriptions exagérées des annalistes arabes font monter l'armée de leurs alliés à 50,000 hommes et à 1,300 éléphants armés en guerre. Quoiqu'ils payèrent souvent, dans la suite, le tribut d'esclaves aux califes d'Égypte, ils ne demeurèrent jamais indifférens pour leurs coreligionnaires qui gémissaient en Égypte, sous le joug des infidèles. Nous savons qu'ils tentèrent plusieurs invasions pour les secourir; en 539 (2) de l'hégire, par exemple, ils attaquèrent les

(1) Niebuhr, Inscr. nub., p. 10.

(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 330.

(3) Ibn Sélim, dans Burckhardt, App., p. 111.

(1) Macrizi, dans Quatremère, III, p. 48.

(2) Recapitulation of the chronological dates, dans Burckhardt, App., III, p. 540.

oasis; en 344 et 331, ils s'avancèrent jusqu'à Assouan (930, 933, 962 de notre ère). Cette dernière année, Ibn Sélim, notre historien, reçut de l'émir de l'Égypte la mission d'aller à Dongola, près du roi Cyriacus, pour le convertir à l'islamisme (1). Mais tous ses efforts furent inutiles, comme on le voit par le récit de l'entretien remarquable que Sélim eut avec lui. Le roi lui accorda que l'Égypte était plus florissante et plus riche que son royaume de Nubie, mais il ajouta que son empire était plus peuplé et pouvait mettre sur pied plus d'hommes que l'Égypte; que rien par conséquent ne pourrait le forcer à changer de religion. La conduite de Cyriacus, dans cette affaire, est pleine de dignité et de tolérance, et il résulte clairement de cette circonstance que l'islamisme ne s'était pas encore répandu alors en Nubie.

Cyriacus (*Kiriko*, *Kirky*, chez les Arabes) appartenait à une famille illustre, indigène de la Nubie. L'héritage se transmettait en ligne féminine, au fils de la sœur, comme chez les Berber, les Bedja, les Malabares et les Ashantis. Les provinces étaient gouvernées par treize vice-rois; tous, dit *Abou-Selah* (2), étaient prêtres et disaient eux-mêmes la messe, tant qu'ils avaient conservé leurs mains pures de sang; mais un meurtre leur faisait perdre cette prérogative. Le roi était sa couronne en présence du corps du Christ et demeurait tête nue pendant la cérémonie, jusqu'à ce que tous les assistants eussent reçu la communion. Les prêtres se servaient de l'écriture syriaque, copte, grecque et avaient en outre leurs caractères propres, selon l'assertion de *Kitab-al-Fehrest*.

L'époque des grands désastres commença pour la Nubie avec le onzième siècle. Sous le règne d'un roi appelé Basilius (1080, selon Renaudot) (3), les émirats égyptiens menacèrent les évêques de faire élever des mosquées. Le sultan Saladin envoya une armée qui ravagea, dans trois expéditions répétées, de 1172 à 1174, la contrée qui avoisine Assouan et Éléphantine, à l'entrée de la Nubie, où s'était établie une petite puissance nubienne et chrétienne, appelée *Kenz-el-Dowla*. En 1273 (4), la ville de Dongola fut prise comme nous l'avons vu plus haut, par le

sultan *Dhaher-Bubar* qui en expulsa le roi Daoud (David). Des dissensions intérieures avaient facilité cette conquête aux musulmans, et *El-Shekendy* fils de Daoud, s'élança, avec le secours des étrangers, sur le trône de la Nubie. Il promit de payer un fort tribut à l'Égypte et d'y ajouter encore 3 giraffes, 5 chameaux femelles et 100 autres chameaux de pure race, 400 vaches, etc. Les revenus de la Nubie devaient être divisés en deux parts, la moitié devait appartenir au sultan de l'Égypte et l'autre moitié servir à entretenir la garnison musulmane. Le sultan garda pour lui, en toute propriété, le territoire qui s'étend autour des cataractes de Syène et qui formait le quart du royaume de Nubie. A ces impôts étaient encore ajoutés des dattes, des étoffes de coton et d'autres redevances. D'après le traité, cet état de choses durerait tant que les Nubiens resteraient chrétiens. Le nouveau roi s'engagea par un serment, à l'exécution de ce traité, et les musulmans gardèrent 20 Nubiens en otage. Le nombre d'esclaves que les infidèles firent en Nubie doit être immense, puisqu'un esclave ne se payait alors que trois *dirhem*; l'armée amena en outre 10,000 Nubiens en Égypte. Le roi Daoud s'étant retiré, avec ses partisans, dans la Haute-Nubie ayant bientôt reconquis sa puissance, le sultan *Seyfeddin-Kelaoun* (1) marcha contre lui, avec de puissantes armées, dans les années 1283, 1289 et 1290 (684, 688 et 689 de l'Hégire). Sa flotte, composée de 500 vaisseaux, ne put passer les cataractes du Nil, et fut ainsi forcée de rester en arrière; Daoud se retira plus au sud; la ville de Dongola était entièrement abandonnée; les vieillards et les femmes seuls y étaient restés. Le roi Daoud s'était avancé près de la grande Ile Aloa, 15 jours de marche au sud de Dongola; et, comme l'armée des vainqueurs le poursuivait toujours, il passa épouvanté les frontières de son royaume et s'enfuit trois journées de marche plus loin, à Aboab, première ville d'Aloa. Les débris de l'armée nubienne se soumièrent alors à la puissance des musulmans; les officiers et les prêtres demandèrent un sauf-conduit pour aller à Dongola et consentirent de nouveau à payer des tributs énormes à leurs ennemis; ils furent même forcés de donner un festin dans l'église principale de Dongola. On s'engagea par serment à payer le bakt; un neveu de Daoud fut placé sur le trône, puis l'armée mahométane reprit la route du Caire,

(1) Quatremère, II, p. 82.

(2) Ibid, II, p. 38.

(3) Niebuhr, Inscr. nub. Comm., p. 20.

(4) Macrizi, dans Burckhardt, p. 515. — Quatremère, II, p. 88.

(1) Quatremère, II, 102.

chargée d'un immense butin. Cette victoire est la plus grande, dit Macrizi, qui eût été remportée dans le pays des noirs, depuis Doukkar-nein, c'est-à-dire Alexandre, et un grand triomphe fut célébré en Égypte en mémoire de ces conquêtes.

Quoique les rois de Nubie fussent profondément découragés et humiliés par tant de défaites, quoiqu'un grand nombre de Nubiens eussent déjà embrassé l'islamisme, bientôt la puissance des chrétiens se releva menaçante contre les infidèles, et les rois de Dongola, selon le récit d'El-Macin, se crurent bientôt assez forts pour défendre de nouveau les chrétiens d'Égypte et le patriarche d'Alexandrie. Avec le quatorzième siècle avait commencé en Égypte une époque d'oppression et de deuil pour les chrétiens qui y étaient restés, et c'est alors que les musulmans exigèrent des moines jacobites le premier impôt personnel. *Anno 705 Heg : à singulis scutum aureum atque hoc primum tributum est quod pendunt monachi* (1). Pour les reconnaître, on leur imprimait, avec un fer rouge, l'image d'un lion sur la main, et l'on coupait les deux mains à tous ceux que l'on rencontrait sans ce signe. Ces horribles cruautés éveillèrent enfin un défenseur et un vengeur. Au milieu de ce siècle, un *Cyriacus* de Nubie, c'est-à-dire un roi, car les annalistes arabes ont fait de ce nom un titre commun à tous les rois de Nubie, entreprit une campagne en Égypte et mit sur pied une armée de cent mille hommes de cavalerie (1743 de l'hég. 1541 de notre ère); à la tête de ces forces, il s'avança contre ses ennemis, et ses menaces allégèrent un peu le sort des patriarches et des chrétiens d'Égypte, sous le nouveau sultan Abdoulmalek. A propos de cette circonstance, Saïd-ben-Batrik nous dit que tous les évêques de Nubie étaient jacobites et recevaient l'ordination d'Alexandrie.

Mais bientôt, au rapport d'Ebn-Batuta, qui se trouvait à Dongola environ dix ans plus tard, s'opéra dans ce royaume un grand et imposant changement. Ebn-Batuta, dans le voyage qu'il fit en descendant le Nil, appelle la Nubie le pays des chrétiens, en 1384 de notre ère; il cite Dongola comme la plus grande cité des Nouba. Son chef qui, dit-il, se nomme maintenant Ibn-Kenz-Eddyu (il était donc de la tribu des Kenz ou Kenous) s'est fait mahométan sous le califat d'El-

Melik-Ennasser Mohammed-ben-Katawoun (El-Nazzar, selon Quatremère.)

Nous ne savons rien autre chose de la conversion des Nubiens à l'islamisme. L'antique dynastie des rois chrétiens de Dongola doit s'être éteinte environ dans ce temps. Macrizi nous rapporte que les dissensions civiles et les luttes de partis se rallumèrent alors avec une plus grande fureur, et que plusieurs rois avaient porté eux-mêmes les tributs au Caire, pour demander du secours aux émirs contre leurs sujets rebelles ou contre leurs rivaux. Vers la fin du quatorzième siècle, continue-t-il, la Haute-Égypte et la Nubie tombèrent en pleine décadence, et les Beni-Kensy (Kenz, Kenous), race qui habite aujourd'hui près des cataractes d'Assouan, s'emparèrent de toute la Nubie. Vers 1396, commença, sous le sultan Sélim, la domination des mameloucks en Égypte; ils avancèrent leurs garnisons du côté de la Nubie, jusqu'à Suakim, Say, Ibrim et Assouan.

Les Nubiens, après être restés mille ans fidèles au christianisme, après avoir combattu cinq cents ans contre les mahométans, séparés de toute communication avec les autres peuples chrétiens, sans écoles, sans prêtres, retournèrent alors aux antiques superstitions et devinrent musulmans. Dans le même temps fut fermée aux Abyssiniens, qui vénéraient aussi Alexandrie comme leur métropole, la seule voie par laquelle ils pussent obtenir de nouveaux pasteurs. Aboulféda, au quatorzième siècle, et Bakui au quinzième, parlent encore des Nubiens comme chrétiens : Wansleben, qui était au Caire en 1673, dit que les églises sont encore debout en Nubie, mais qu'elles sont fermées, parce qu'il n'y a pas de prêtres. Burckhardt, dans ces derniers temps, n'a plus trouvé de chrétiens qu'à la frontière de l'Égypte.

Depuis pénétrèrent encore à Dongola, que ses habitants eux-mêmes honorent du titre de *Dongola-el-Adjouze*, c'est-à-dire l'antique Dongola ou Tongol (1), un grand nombre de tribus de mahométans nomades qui se mêlèrent aux pasteurs chrétiens, anciennes tribus du pays, et surtout aux Ababdés, à l'est, et aux Coubabish, à l'ouest. Ces derniers en sortaient souvent pour aller chasser aux esclaves dans le Dar-Four.

Selon le récit des Arabes, deux familles doivent avoir régné sur la Nubie jusqu'à ce que les Arabes *Scheygya* se fussent élevés à la prédominance dans ce pays. Ce sont les Zebeyr, au

(1) El-Macin, Hist. Saracen. Th. Erpenii. Lugd. Bat., 1625, IV, p. 81, 83, 99.

(1) Burckhardt, Trav., p. 67.

nord, et les Founnye (1) au sud; les Scheygya furent repoussés à leur tour par les mameloucks qui y fondèrent rapidement leur domination passagère. Depuis 1812 les gouverneurs turcs avaient attaqué les mameloucks par la violence et la ruse; décimés par ces massacres souvent répétés, ils se trouvaient réduits, de 4,000 hommes qu'ils étaient d'abord, à quelques centaines de guerriers. Pour échapper à une destruction entière, ils se réfugièrent dans les montagnes de la Haute-Égypte, chez les Ababdes. Reçus d'abord avec hospitalité, ils trahirent bientôt leurs bienfaiteurs; mais leur barbarie fut punie par l'expulsion et la défaite. Ils prirent alors la résolution désespérée d'aller à travers le désert, conquérir, par le sabre, un nouvel empire. Cette bande de farouches dévastateurs prit sa route par la Basse-Nubie (2) qu'elle ravagea sur son passage. Trois cents mameloucks blancs réunirent leurs débris près des cataractes d'Assouan; ils choisirent pour chef Ibrahim-Bey, l'un des partisans du fameux Mourad-Bey pendant l'expédition française, et, avec ces faibles forces, ils firent la conquête de l'ancien royaume de Dongola.

Ibrahim-Pacha, gouverneur de la Haute-Égypte, les poursuivit dans leur retraite à travers la Basse-Nubie, et les deux armées marquèrent leur passage dans la vallée du Nil jusqu'à Ibrim, par le pillage, la dévastation et le meurtre. Ibrim fut attaquée à plusieurs reprises, et, après bien des défaites, elle demeura la proie des mameloucks. Après avoir pillé cette ville habitée par un grand nombre de mameloucks et très-riche, les aventuriers, dont le nombre se grossissait toujours, s'avancèrent plus avant dans la Nubie, avec une ardeur exaltée par le succès. La dévastation et l'horreur marchaient sur leurs pas; un tiers de la population périt, et à ces ravages succéda bientôt une épouvantable famine qui empêcha leurs ennemis de les poursuivre. Les mameloucks atteignirent aussi l'île Moscho et le pays des Arabes Scheygya; selon leur coutume, ils payèrent leurs hôtes par la trahison et le meurtre et devinrent ainsi les maîtres de Dongola. Tous les membres dispersés de leur bande les y joignirent bientôt, et, selon la relation de Light (3), leur troupe s'éleva bientôt à 1,100 hommes; ils avaient en outre sous leurs ordres un corps de 600 esclaves nègres qu'ils avaient

enlevés par force ou qui s'étaient réfugiés près d'eux; huit déserteurs anglais et dix français se joignirent à eux et leur firent des armes.

Le pacha d'Égypte, pensant que leur plan était de s'avancer en Abyssinie à travers le Sennaar et de renouveler ensuite la guerre contre les Turcs, près de la mer Rouge, envoya une ambassade (1) à Gondar pour prier l'empereur d'Abyssinie de s'unir avec lui contre les mameloucks; mais le *Ras-Welleta-Selassé* empêcha les ambassadeurs de pénétrer jusqu'à Gondar, comme il avait déjà empêché Salt de le faire quelques années auparavant.

Les mameloucks ne continuèrent pas leur retraite par le Habesch, comme le pensait aussi Burckhardt, mais ils restèrent quelque temps à Dongola où ils trouvèrent dans les Scheygya, les plus implacables ennemis. Ne se recrutant plus d'esclaves de la Géorgie, dont se compose seulement cette soldatesque, sans moyens de s'approvisionner d'armes à feu, de poudre et d'autres armes que le commerce seul avec les Européens pouvait leur procurer par Massoua ou tout autre port de la mer Rouge, plongés dans tous les vices d'une milice turque, à la fois vils comme des esclaves et cruels comme des tyrans, ils furent, pour Dongola et pour toute la Nubie, un horrible fléau, mais qui ne pouvait pas durer longtemps. Leur seul moyen de salut était de s'emparer d'un port de la Nubie (2), de Suakim, par exemple, afin de pouvoir, selon leur coutume, tirer du Caucase de nouveaux renforts. L'Égypte leur était à jamais fermée; le climat de Dongola, auquel ils n'étaient pas habitués, était très-contraire à des hommes venus du Caucase et vêtus d'épaisses étoffes de laine; aussi les fièvres putrides en enlevèrent-elles un grand nombre.

Nous sommes ensuite pendant plusieurs années sans rien apprendre du sort des mameloucks; plus tard on rapporte qu'ils furent taillés en pièces avec leurs alliés, près de Dongola, par les troupes de Mohammed-Ali, pacha d'Égypte. Leurs débris se réfugièrent dans une oasis située à trois journées de marche de Dongola, pour se rendre de là, à travers les déserts de la Lybie, à Tripoli ou à Maroc; le désespoir seul pouvait enfanter une semblable résolution.

Le Français Cailleaud arriva à Dongola (3) vers

(1) Burckhardt, Trav., p. 71.

(2) Ibid., p. 11.

(3) Light, Trav., p. 74.

(1) Burckhardt, Trav., p. 308.

(2) Ibid., p. 72.

(3) Cailleaud, p. 127.

la fin de 1820 à la suite de l'armée victorieuse du pacha. D'après sa lettre à Jomard, il ne trouva dans la ville que des antiquités de peu d'importance; mais, dans une île voisine appelée Argo, on voyait les ruines d'un ancien temple et deux colosses de granit rouge; le style de ces monuments attestait une grande perfection d'architecture. Au-dessous de cette île, à Sésée, on voit encore les ruines d'un temple qui a 1,080 pieds de tour, comme ce voyageur prétend s'en être assuré en mesurant les fondations. De douze colonnes qui portaient autrefois le temple, trois étaient encore debout, et leurs fûts ressemblaient à des troncs de palmiers. Près d'un village voisin appelé *Nouri*, se trouvent les ruines de sept temples et trente-six pyramides; près de *Therba* sont situées les ruines d'un temple superbe semblable à celui de Karnak, dans la Thèbaïde. Il a 500 pieds de largeur; 90 colonnes de 50 pieds de hauteur, et il est couvert d'hieroglyphes que le temps a presque entièrement effacés. Les bas-reliefs représentent des sacrifices et des triomphes; les prisonniers qui ont tous les mains liées derrière le dos sont des nègres et des Indiens ou des Perses, selon la relation de Cailleaud. Burckhardt aperçut de la rive droite du Nil cet édifice monumental qui s'élève sur le bord opposé; mais, à son grand regret (1), il lui fut impossible d'y arriver, parce qu'il n'avait pas de barque pour passer le fleuve. Il lui semblait plus grand que tous les temples égyptiens qu'il avait vus jusque-là, et il le regarda alors comme le monument le plus méridional de l'architecture égyptienne. Les environs de Dongola deviendront donc un jour, comme la Thèbaïde l'est déjà depuis des siècles, un vaste théâtre d'observations et d'études pour les archéologues, les historiens, les architectes, les philologues et les artistes qui voudront connaître les temps qui ont précédé la Grèce.

3^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Troisième gradin du cours moyen. Dar-el-Mahass, Say Sukkot, Batn-el-Hadjar ou la contrée rocheuse, et les temples de rochers d'Ebsambal.

Au-dessous de Dongola, nous entrons immédiatement dans la contrée des cataractes de la Nubie, où nous n'avons d'autre guide à suivre

que Burckhardt : sa marche trop précipitée à travers ce pays laissera une ample moisson à recueillir aux voyageurs qui viendront après lui.

1. *Dar-el-Mahass ou Wady-Mahass.*

Ce nom, que porte probablement aussi l'île Moscho (Machou), désigne la vallée du Nil qui s'étend, des deux côtés du fleuve, trois ou quatre journées plus bas. Ce pays comprend tout l'espace où le Nil coule encore à l'ouest, dans le voisinage d'Irau, qui peut être considéré comme la limite méridionale du district de Say (1). Le Nil entre dans cette contrée de Dar-el-Muhass, près de la cataracte de Koké, un peu au-dessous du 20^e lat. nord; deux jours de marche à l'ouest, est situé, sur la rive gauche, le chef-lieu Tinareh; ce n'est qu'un amas de pauvres huttes entassées autour d'une petite forteresse bâtie en briques. Au moment où Burckhardt y arriva, ce château venait d'être enlevé à quelques rebelles par la horde indisciplinée de *Mohammed-Cashef*, l'un des gouverneurs héréditaires de la Nubie. Le voyageur courut, dans cette circonstance, le danger de perdre la vie, car on le prit pour un espion de Mohammed-Ali-Pacha; et la haine qu'inspire ici le gouvernement du pacha d'Égypte faillit coûter la vie à notre voyageur. Il fut forcé de retourner précipitamment sur ses pas, et nous avons été privés ainsi de documents exacts sur Dar-el-Mahass et Dongola. Un petit mek ou prince de Nubie gouverne cette contrée; il perçoit les impôts et paie un tribut aux gouverneurs héréditaires de la Nubie, ou cashefs. Le Melek de Dahass, dans le domaine duquel sont situés six lieux importants, avait la peau de couleur foncée; il était entouré de gardes armés de lances dont la physionomie ne semblait pas aussi bienveillante que celle des Nubiens du nord. Les habitants sont tous noirs; ils ont les lèvres renversées et pendantes comme les nègres, mais ils n'ont pas les joues saillantes et le nez aplati. Ils vont presque tous nus, les femmes elles-mêmes se montrent dans une complète nudité. Outre cette population qui ne comprend pas l'arabe, il s'y est encore établi des Arabes qui se disent descendants des *Koreyshites* de la race de Mahomet : ce sont en partie des Bédouins nomades, en partie des agriculteurs; les plus distingués des habitants de Mahass sont les marchands. Les Nubiens, qui habitent depuis

(1) Burckhardt, Trav., p. 75, 370.

(1) Burckhardt, Trav., p. 57, 65.

Dongola jusqu'à Derr, ne font aucun commerce avec le Dar-Four et le Bornou : ces Koreyshites seuls se livrent au commerce et même à celui des esclaves. Un esclave mâle vaut à Mahass de 25 à 50 dollars, une femme de 30 à 40; ils les mènent au Caire où ils les vendent à 150 pour cent de bénéfice; le chargement en retour leur rapportait en outre de 200 à 300 pour cent, parce qu'ils trouvaient, chez les mameloucks, un rapide débit de leurs marchandises (1813). Ils tirent les esclaves du Bornou qui, suivant le rapport d'un Arabe, est situé à vingt-cinq à trente jours de marche. Burckhardt rencontra une fois, près d'Eschké, une caravane d'esclaves (1) venant de Dar-el-Mahass et conduite par des Koreyshites; quand la paix règne dans le pays, cette caravane va régulièrement deux fois par an en Égypte, en suivant les bords du Nil; mais en temps de guerre elle prend sa route bien loin de la rive gauche, à travers le désert de Mahass et gagne ainsi la grande oasis qui a vingt-trois journées de marche d'étendue, puis de là elle se rend par Siout au Caire. Poncet prit autrefois cette route pour aller à Dongola. C'est dans le Dar-el-Mahass que sont situées, sur la rive gauche du Nil, les ruines gigantesques du temple de Soleb.

2. Say.

Le pays de Mahass est bordé au nord, de l'est à l'ouest, par une haute chaîne de montagnes qui s'abaisse près d'Irau, à l'endroit même où le Nil abandonne son cours occidental pour reprendre sa direction normale vers le nord, qu'il suit de là, sans presque s'en écarter jamais, jusqu'à la mer. Le fleuve coule dans le pays de Say près de cette courbe subite vers le nord; à cet endroit, les montagnes qui s'avancent tout près de la rive orientale, sont composées de fer terreux, comme près de la neuvième grande cataracte et dans les lieux où elles s'éloignent de deux ou trois milles du fleuve. La contrée de Say s'étend au nord, comme une grande plaine jusqu'au pays de Sukkot qui commence avec l'étranglement du fleuve, près d'Amara.

A son entrée dans cette vallée brûlante, dont l'immense bassin est couvert de plaines sablonneuses et de cailloux, le Nil se sépare en deux bras et entoure ainsi une grande île appelée *Say*, dont le nom s'est étendu à toute la contrée. Dans cette île, se trouve un château dont les murailles

élevées sont composées alternativement de lits de pierres de taille et de briques; le petit nombre de canons qui le défendaient furent élevés par les Mameloucks. Vis-à-vis l'extrémité septentrionale de cette île, est située la montagne isolée d'Ollaky (Djebel Ollaky); elle s'élève au milieu d'une plaine où se trouve beaucoup de quartz et qui est couverte, jusqu'à Aamara, de petits cailloux, de pierres à feu et de cornalines, comme les plaines qui s'étendent autour de Suez, près de la mer Rouge. Le Nil parcourt lentement cette plaine en formant un grand nombre de serpentes.

La *Wady-Hamyde*, qui s'étend le long du côté oriental de l'île Say, est une bande de terre extraordinairement fertile, habitée par des Arabes qui ont leur mek particulier; le domaine de ce mek est le plus peuplé de tous ceux qu'on rencontre entre Dongola et Ibrim. Au nord de ce pays s'étend jusqu'à Koeik, un grand bois de palmiers le long duquel on aperçoit les tertres tumulaires d'un grand nombre de saints de la Nubie. Les dattes de cette vallée brûlante et du pays de Sukkot qui l'avoi sine au nord, sont préférées à toutes celles de la vallée inférieure, et on les regarde comme les plus belles et les meilleures qui croissent depuis Dongola jusqu'à Alexandrie. Elles ont ordinairement trois pouces de longueur; mais, comme on ne peut descendre le Nil à travers le *Batn-el-Hadjar*, ces fruits précieux n'arrivent que rarement en Égypte. Les habitants en font un très-grand commerce avec leurs voisins de l'est, les Dongolawy et les Arabes Scheygya.

L'île Say est très-bien cultivée à son côté oriental à cause du principal bras du fleuve; une montagne s'élève à son côté occidental. *Say* n'est pas soumise à un mek du pays; elle est gouvernée par un aga turc qui, comme ceux d'Ibrim et d'Assouan, est complètement indépendant des gouverneurs héréditaires de la Nubie : il commande une garnison turque de la Bosnie, établie sous le règne du sultan Sélim et qui jouit toujours ici de ses anciens privilèges. Le caschef Husseyn avait ici, à Ebar, une de ses vingt femmes qu'il avait réparties en autant de séjours différents, afin de trouver partout une patrie dans la vie errante que les caschefs nubiens sont forcés de mener continuellement pour lever les impôts.

3. Sukkot.

Le pays de Sukkot est situé entre le district

(1) Burckhardt, Trav., p. 41.

de Say et le Batn-el-Hadjar proprement dit, qui commence au delà d'*Okamé* (1), à la cinquième cataracte, près du mont *Lamoulé* (Gibel-Lamoulé). C'est la prolongation de la plaine de Say qui s'élargit encore davantage en descendant le fleuve : elle est enfermée dans le lointain, à l'est, par des montagnes qui forment un arc immense ; mais à l'ouest les éminences disparaissent entièrement et font place à une plaine sans fin qui semble se confondre avec le désert de Lybie. De ce côté, se trouve un chemin latéral qui conduit à la grande oasis à travers le désert. A l'entrée méridionale de la plaine de Sukkot, est située *Aamara* ; à son extrémité septentrionale se trouve *Okamé* ; le sol ici est plus pierreux, et des îles très-basses remplissent le fleuve ; la plus grande est appelée *Kolbé* : elle a une lieue de longueur, et le gouverneur y réside : on la prendrait pour une île artificielle, formée par un canal profond. On y voit s'élever une antique chapelle chrétienne bâtie en briques et contenant une inscription grecque. Burckhardt s'y embarqua sur un canot formé par quatre troncs de pins attachés ensemble avec un gouvernail en forme de fourche, esquif absolument semblable à ceux que nous représentent les fresques des temples. Il navigua cette fois sur la rive gauche du fleuve, dont il n'avait parcouru jusqu'alors que la rive droite.

Immédiatement avant l'île, près de la *Wady-Dal*, le Nil est traversé par de puissans blocs de granit amoncelés l'un sur l'autre et par des îles de rochers ; ce fleuve franchit cette barre en formant des rapides. Les rives sont couvertes de dattiers. Jusque-là le sol présentait des roches de grès ; ici commencent les roches primitives du Batn-el-Hadjar, et ces blocs de granit sont les chaînons méridionaux de cette ligne de rochers.

A l'endroit où la vallée s'élargit au-dessus de ces cataractes, se trouve *Zergamotto*, d'où part une route qui conduit à *Selima* à travers le désert. *Selima* est située à deux journées et demie de marche, et elle exporte dans la vallée du Nil le superflu de sel gemme qu'elle produit. *Ferké* est aujourd'hui le chef-lieu de Sukkot. Autrefois c'était *Aamara*, située à l'entrée méridionale de la plaine et ville de grande importance, comme l'attestent les ruines d'un beau temple dont l'architecture est purement égyptienne. On y voit encore debout les fûts de six grandes colonnes du portique ; ils sont à peine calcinés, et leurs sculptures ressemblent à celles de *Philæ* et de *Dakke* ; seulement le

travail en est moins parfait, cependant il est plus pur que celui des ruines de *Derr*. L'image de l'Ibis est souvent répétée ; au-dessus de chaque groupe de sculptures, on voit des places destinées à des inscriptions. Les fondemens du sanctuaire sont construits en briques cuites au soleil. Les autres parties de l'édifice sont en pierre calcaire, et c'est le seul temple de ce genre qu'ait vu Burckhardt, car tous les autres étaient bâtis en grès. Le style de ce monument attestait déjà quelque décadence dans l'art, et l'édifice est peut-être un des plus modernes de tous ceux de ce genre ; mais cette supposition aurait besoin d'être confirmée.

A partir du pays de Sukkot, en descendant le fleuve, on trouve une coutume très-humaine et bien favorable aux voyageurs qui parcourent ces contrées barbares ; le même usage se retrouve dans la Haute-Égypte, mais plus développé et plus grandiose : cette coutume consiste à placer sur les routes, à de courtes distances, des vases remplis d'eau fraîche ; ces vases sont disposés sous un abri, dans l'intention de secourir les voyageurs : dans chaque village de la Nubie, un homme reçoit un salaire pour remplir d'eau les vases qui sont sur les routes ; cette coutume est probablement aussi ancienne que les temples, et elle remonte, sans doute, à l'époque de la civilisation et de la prospérité de la Nubie.

Burckhardt vit encore près d'un grand nombre de villages des tombeaux de saints de la Nubie élevés le long des forêts de palmiers. Les habitans y déposaient en offrande des vases de terre et des nattes.

4. *Batn-el-Hadjar, Dar-el-Hadjar*, c'est-à-dire la contrée des rochers.

La limite septentrionale de Sukkot est formée par la saillie de la chaîne de montagnes de la rive droite ; cette chaîne s'avance de nouveau jusqu'au Nil, et porte, au-dessus d'*Okamé*, le nom de *Lamoulé* ; comme le rivage ne présentait pas de sentier praticable, Burckhardt mit six heures à la franchir : à sa pente septentrionale, est située la *Wady-Lamoulé*, et un peu plus bas se trouve la cinquième cataracte qui porte le même nom. A cette montagne correspondent encore celles qui s'étendent plus loin à l'est, sur la rive droite du Nil.

Les cimes les plus élevées de cette montagne (1) surgissent immédiatement au-dessous de *Lamoulé*, à l'est d'*Ambigo*, où se trouve la sixième

(1) Burckhardt, Trav., p. 50, 52.

(1) Burckhardt, Trav., p. 49.

Hes, parsemées tout autour, ne sont que des écueils sauvages et déserts.

Le village *Wady-Halfa*, situé à la gauche du rapide, est la résidence d'un gouverneur de Nubie qui reçoit les impôts; les bateaux venant d'Égypte ne remontent pas plus haut. On amène ici, du désert voisin, des dattes et du nitre que l'on exporte vers le nord; mais les nombreux bancs de sable qui se trouvent dans le fleuve et le peu de profondeur de l'eau ne permet qu'à des bateaux plats de naviguer, en été, jusqu'à Ibrim. A l'ouest de Wady-Halfa, sont situées les ruines d'un petit temple; à partir de ce village, commence le pays uni et fertile où se trouvent *Sukoy*, *Dabrous*, *Eschké*, *Serra*, *Faras*, *Fereyy*: on y voit de grands bois de palmiers, des ruines d'églises et de cloîtres grecs, près desquelles s'élèvent les tertres tumulaires des saints de la Nubie; ces tertres ressemblent entièrement aux tombeaux (1) qui se voient en Syrie et dans la plaine (2) héroïque de Troie.

On remarque dans la *Wady-Fereyy*, sur les chaînons septentrionaux de ce pays montagneux; un petit temple égyptien (3) entièrement taillé dans le roc et qui semble tout neuf; il a 10 pieds de longueur sur 7 pieds de largeur; il est supporté par quatre colonnes couronnées de chapiteaux égyptiens, et, des deux côtés, est pratiquée une chambre. Dans le fond du sanctuaire sont des tombeaux souterrains dont les parois sont couvertes de sculptures mystiques. Ce monument fut autrefois converti en église; on couvrit de plâtre les anciennes sculptures patennes, et on peignit par-dessus des images de saints parmi lesquelles on remarque encore St-Georges et le Dragon; on voit partout des inscriptions grecques. Vis-à-vis de ce monument, est situé, sur la rive occidentale du Nil, le temple colossal d'Ebsambal, taillé aussi dans le roc. C'est le monument le plus remarquable qu'on rencontre à l'entrée de la Basse-Nubie; les merveilles de son architecture étonnent dans ses souterrains mystérieux, dont la silencieuse obscurité, poulée de mille statues animées et parlantes, pourrait révéler aux temps modernes l'énigme du passé! Il a bravé les lois inflexibles du temps, parce que le désert de Lybie, accroupi à ses pieds comme un sphinx, l'a protégé du

manteau de ses sables: le voyageur Belzonisleva pour un instant quelques plis du mystère, mais ils retombèrent dès qu'il fut éloigné, car le désert ne reconnaît pas de limites, comme la mort!

Ce sont deux temples consacrés à Isis et à Osiris; leur grandeur est telle qu'ils n'ont pu être élevés que par des milliers de mains; leur architecture atteste une grande perfection, et on peut les comparer aux plus beaux monuments égyptiens; cependant leur style les fait rapporter à une très-haute antiquité, et Burekhardt (1) les croit antérieurs à tous les autres temples de la vallée nubienne du Nil. Ces deux temples ne peuvent avoir été élevés que pendant la prospérité d'un grand empire, et ils sont les monuments éternels de la puissance d'un peuple et d'un état gouverné par les prêtres. Leur situation nous paraît aussi d'une très-grande importance. Nous croyons, et la configuration de la vallée du Nil en est une preuve, qu'à l'époque où fleurissait l'état théocratique et commerçant de Méroé, il exista entre cet empire, la Thébaïde et l'oasis d'Ammon, un centre de réunion pour la religion et le commerce qui alors étaient inséparables.

Ebsambal fut nécessairement alors le principal lieu de passage, la station; *l'emporium* entre Méroé et la Thébaïde; que le commerce se fit par eau ou par terre, c'en était ici le point de jonction et le centre.

Burekhardt (2) fait la remarque que, dans la haute antiquité, c'était probablement le commerce des dattes qui donnait aux Nubiens leurs richesses, à tout le cours du Nil le mouvement et la vie, comme cela est aujourd'hui depuis *Wady-Halfa* jusqu'à *Philæ*. Ce fruit précieux est une production propre à la Nubie et la source de ses richesses comme le blé l'était pour l'Égypte. Les marchands de Méroé avaient probablement leur station dans la première plaine de Sukkot, près du temple d'Aamara, bâti en pierre calcaire. Pour éviter les difficultés de la navigation à travers les cataractes, on chargeait les marchandises sur des chameaux et on traversait ainsi la contrée des rochers ou le *Batn-el-Hadjar*. La navigation était très-peu importante dans tout cet espace, ou du moins interrompue une grande partie de l'année: aussi on n'y trouve presque pas de traces d'anciens établissements; il y en

(1) Burekhardt, Trav., p. 39.

(2) Vorhalle Europäische Völkergeschichten vor Herodot., p. 248.

(3) Ibid., p. 38.

(1) Burekhardt, Trav., p. 128.

(2) Ibid., p. 119.

aurait existé assurément si le Nil avait été aussi navigable en cet endroit que le Rhin dans son Batn-el-Hadjar, moins sauvage et plus peuplé, c'est-à-dire dans cette partie de son cours où il est resserré par des gorges de montagnes, entre Bingen et Bonn.

Lorsqu'on voulait prendre le chemin le plus court, on choisissait probablement la route de terre, à travers le désert de Lybie; en effet, la route de *Berber* à *Derr*, au-dessous d'Ebsambal, par Dongola, le long de la vallée du Nil, demande vingt-cinq jours de marche; mais les caravanes d'esclaves qui traversent directement le pays montagneux de la Nubie arrivent au même point en huit jours et rejoignent la vallée du Nil vis-à-vis d'*Ebsambal*. La seconde station se trouvait probablement à Ebsambal, sur le Nil. Les voyageurs qui avaient échappé heureusement aux dangers du désert ou aux difficultés de la navigation à travers les cataractes, sentaient alors le besoin de rendre grâce à leurs dieux protecteurs. Ici commençaient de nouveaux échanges; car les caravanes de la Thébaïde, du Delta, de l'oasis d'Ammonse rencontraient en celui situé à moitié chemin du voyage. Les marchands offraient en commun des sacrifices, célébraient des fêtes, car la paix les unissait, la paix leur donnait le bien-être et le bonheur. Les souverains d'alors ne dominaient pas sur leurs ennemis de l'est et de l'ouest par la guerre, mais par l'idée de la religion et le culte des prêtres, comme nous en voyons aujourd'hui un faible reflet dans les fakirs de Damer. (Voyez plus haut.) Il nous est impossible de déterminer jusqu'à présent l'époque où furent bâtis ces temples d'Ebsambal, dans le sanctuaire de la Nubie; mais la situation du lieu, jointe aux faits que nous offre l'histoire de la civilisation des peuples placés sur les grands cours d'eaux qui unissent les hautes-terres aux basses-terres, assurent à cette station une prospérité plus ancienne et plus florissante que celle des grands marchés et des temples voisins.

La puissance qu'il fallut pour convertir une montagne entière en temple souterrain; ces rochers taillés en colosses, fils des premiers jours, l'œuvre de la religion et non d'un vain orgueil, debout à l'entrée comme les esclaves de la Divinité, les gardiens de la maison sainte; ces parois des rochers, couvertes d'hieroglyphes inventés par Méroé, et qui, si le monument appartenait à l'époque des Ptolémées auraient dû céder aux inscriptions grecques; tout cela réuni nous fait supposer que nous avons ici sous les yeux un monument antérieur aux Ptolémées,

contemporain des travaux les plus anciens de la Thébaïde, ou peut-être plus ancien encore, en remontant à l'époque de l'empire de Méroé. Mystérieux, solennel et grandiose, il reste une énigme pour les siècles suivants qui ne comprennent ni son but, ni la manière dont il a été exécuté, ni les caractères qu'il porte sur ses statues et ses murs. Semblable à tous les monuments du passé, on ne savait pas même le nom de celui qui l'a détruit, loin de savoir quelle main l'a élevé! Cependant il porte le nom d'un prince postérieur qui peut-être l'a restauré, celui de Psammétique; Belzoni, Mangles et Irby nous assurent qu'on y lit (1), écrite en caractères grecs, l'inscription: ΠΣΑΜΜΑΤΙΧΩΝΙ. Ce Psammétique, qui vivait en 686 avant Jésus-Christ, avait appris l'alphabet grec à Naucratis, des marchands ioniens et cariens. Ces Grecs ayant remonté le Nil donnèrent, en l'honneur de leur protecteur, le nom d'*Ebsambal* (*Psammiaopolis*) à cet emporium; l'appellation étrangère est ainsi parvenue jusqu'à nous, tandis que le nom antique fut perdu à jamais pour la postérité.

1^{re} REMARQUE.

Temples d'Isis et d'Osiris taillés dans le roc. Colosses d'Ebsambal (Psam-Polis).

Un jour et demi de marche au-dessous de *Wady-Halfa*, à l'endroit où le Nil coule entre des roches de grès, dans la direction du sud-ouest au nord-est, s'étend à l'ouest, une vallée dont les deux parois latérales se composent de deux rochers. Chacun de ces rochers a été taillé en forme de façade qui conduit dans un temple creusé sous la montagne. La montagne couvre ainsi de ses ténèbres les salles des temples taillés dans son sein. Ces temples portent le nom d'*Ebsambal* ou *Epsambol* (*Ypsambol*) (peut-être sont-ils ainsi nommés de Πσαμ-Πολις, ville de Psammétique); l'un d'eux était encore, en 1816, couvert aux deux tiers par les sables du désert; l'autre est entièrement à découvert, et il fut décrit, pour la première fois, par Burckhardt. Nous l'appellerons, avec ce voyageur, le temple d'Isis, pour le distinguer du temple d'Osiris. La description de ce monument fera voir pour quoi on lui a donné ce nom.

1. Temple d'Isis.

Il est élevé de 20 pieds au-dessus du niveau actuel du Nil, creusé dans les parois du rocher, et parfaitement conservé. Aucun chemin, aucun abord ne conduit maintenant à sa façade, dont les parois de rocher sont toutes couvertes d'hieroglyphes.

(1) NOUV. Annales de Voyages, V, p. 454.

Des deux côtés du portail, on voit 6 statues colossales, 3 d'un côté et 3 de l'autre; leurs regards sont tournés vers le fleuve; elles se tiennent debout, un pied avancé devant l'autre. Chacune est accompagnée de deux figures plus petites, de 6 pieds et demi de hauteur. On voit, d'un côté, un jeune Osiris, le menton couvert d'une barbe légère et la tête parée d'une tiare; deux petites statues, de 4 pieds de hauteur, sont placées à côté de lui; près de lui, est une statue d'Isis, portant Horus dans ses bras; son visage exprime la bienveillance et la majesté; à côté d'elle, est un jeune homme, les bras pendans et la tête couverte d'un bonnet très-élevé. On voit, de l'autre côté, deux statues du même jeune homme, et, entre elles, la statue d'Isis, la tête parée du globe et portant les deux serpens sacrés.

Une porte étroite et élevée conduit dans la salle du *Pronaos*, qui a 13 pas de longueur sur la moitié de largeur; il est supporté par 4 colonnes carrées, dont les chapiteaux, comme ceux de Tentyra, sont formés de têtes d'Isis; seulement, ici, ces têtes portent une parure différente. Une grande porte et deux petites conduisent, à travers une salle dont les murs sont ornés de sculpture, dans la partie la plus reculée et la plus petite du temple (*Adyton*); trois sanctuaires plus petits (*Adyta*) sont pratiqués, comme des niches, dans les parois du rocher. Ces sanctuaires, avec trois chapelles de côté, sont tout couverts d'hiéroglyphes. Toutes les figures étaient peintes en jaune, les cheveux seuls étaient noirs; la chevelure d'Isis présentait alternativement des lignes noires et des lignes blanches. On voyait partout représentés des sacrifices où on offrait à Osiris des feuilles de palmier et de lotus. Burckhardt vit étendu aux pieds du vainqueur le géant Briarée, qu'on représente, dans presque tous les temples de la Nubie, comme le plus grand ennemi d'Osiris. Le style des sculptures semblait appartenir à une très-haute antiquité, et le temple lui-même paraissait avoir servi de modèle à celui de Derr; mais il est beaucoup plus ancien, et il était assurément consacré à Isis. Quelques pas au nord de l'entrée, on voit un bas-relief, sculpté dans le roc, représentant Osiris assis, et, devant lui, un suppliant qui lui tend les bras. Tout autour de ce bas-relief, les murs sont couverts d'hiéroglyphes. Selon une tradition, que Burckhardt entendit rapporter à Derr, il y avait, autrefois, devant ce temple, sur la rive du Nil, une statue colossale qui tenait dans ses mains le boisseau égyptien. Elle a été probablement couverte par les eaux, dans les débordemens du Nil.

2. Temple d'Osiris.

Il est situé à 200 yards du précédent, sur le revers opposé de la vallée, mais dans une position un peu plus élevée, à 100 pieds au-dessus du ni-

veau du Nil. Sa façade est tournée vers l'est-sud-est. Un abord orné de gradins taillés dans le roc et de sculptures monte du Nil jusqu'au temple; mais les sables du désert, qui roulent sans cesse de l'ouest, dans la direction du Nil, ont couvert de leurs masses mouvantes l'entrée de l'édifice et toute sa façade. Burckhardt, qui le découvrit, ne put apercevoir que l'architrave du monument et les têtes de quatre statues colossales qui surgissaient du sable, et indiquaient qu'un édifice immense y était enfoui. Les têtes qui s'élevaient des sables n'avaient pas les yeux tournés vers le fleuve, elles regardaient le nord et la seconde terre d'Égypte. Burckhardt remarqua, dans les traits du colosse, la beauté d'une Pallas, la perfection du ciseau de la Grèce. La statue portait sur la tête un ornement en forme de boisseau égyptien, sur lequel était sculpté le nilomètre. Les membres des statues étaient couverts d'hiéroglyphes très-nettement gravés dans le grès. Il remarqua, entre ces deux statues colossales, une tête d'Osiris en forme d'hippervier, et surmontée d'un globe ailé. D'après ses suppositions, devait se trouver là le pylône d'un temple renversé, devant lequel devaient être, assises ou debout, comme devant le temple d'Isis, 4 statues colossales, auxquelles appartenaient les têtes qu'on voyait surgir des masses de sable. Burckhardt trouva, derrière les colonnes, les parois du rocher unies au ciseau et couvertes d'hiéroglyphes. On y voyait, sculptées en pierre, 20 figures assises, de 6 pieds de hauteur. Les hiéroglyphes semblaient appartenir à une époque très-reculée, et ressemblaient à ceux de Derr; mais l'architecture et les sculptures de l'édifice se rapportaient aux monuments les plus parfaits de toute la vallée du Nil. Belzoni suivit bientôt les indications données par Burckhardt. Il débaya les sables mouvants, et trouva, après bien des efforts, la porte principale du temple, enfouie à 33 pieds sous les masses de sable. Lorsque les fouilles furent achevées, on aperçut, à l'extrémité méridionale de la façade du temple, un rocher qui faisait une saillie d'environ 30 pieds, et nuisait ainsi à l'effet du fronton du temple, large de 117 pieds, et de 127, selon Straton. On voyait s'élever, des deux côtés de la porte, semblables à d'énormes piliers, les quatre colosses assis, qui sont les plus grandes statues de la Nubie et de l'Égypte, à l'exception du sphinx monstrueux accroupi aux pieds de la grande pyramide de Memphis, et qui est à ces statues comme 3 à 2.

Le rocher de la façade est de couleur brune, d'un grain bien uni, et très-propre à être sculpté; les parties saillantes du rocher, dans lequel on a taillé les colosses, se composent de grès blanc, et cette variété de couleurs fait un très-bel effet. Les colosses ont 23 pieds de largeur, d'une épaule à l'autre; ils ont 51 pieds de hauteur, quoique assis, sans compter la mitre, qui, seule, a 14 pieds de haut; leur visage a 7 pieds de longueur, la barbe

3 1/2, l'oreille 3 1/2, le nez 2 pieds 8 pouces, et l'œil 2 pieds 2 pouces 1/2 en longueur; ils ont 15 pieds 1/2 des épaules au coude. L'épaule gauche de la première statue touche à l'épaule droite de l'autre, de sorte qu'à elles quatre elles couvrent toute la façade. Deux seulement sont à découvert. La troisième est encore enfouie sous le sable, et la quatrième est brisée. Le nez, la bouche, les lèvres, sont très-délicatement dessinés; l'angle de la bouche est très-gracieux; leurs formes sont belles; ils sont à demi nus, et le reste de leur corps est couvert d'une robe irrégulièrement drapée.

La façade a 100 pieds, et la porte 22 pieds de hauteur; la distance de la porte à l'architrave est de 66 pieds. Au-dessus du portail, est sculptée en relief, dans une niche, une statue d'Osiris, de 20 pieds de hauteur. Il porte, d'une main, la clef du Nil, et, de l'autre, le fouet, symboles de sa bienfaisance et de sa colère. La corniche contient, dans l'entablement, une rangée de singes assis, de 8 pieds de haut, 6 pieds de largeur, qui se touchent l'un l'autre par les épaules; leur nombre est trois fois sept.

La porte, haute de 22 pieds, conduit dans l'intérieur du temple, qui s'étend à 170 pieds sous la montagne. Il est divisé en quatre grandes salles principales et en plusieurs autres plus petites, qui, en tout, forment 14 chambres taillées dans le roc. Les quatre salles qui se suivent sont le *Pronaos*, deux avant-temples (*Sekos*) et le sanctuaire ou *Adyton*.

Le *Pronaos* a 57 pieds de longueur sur 52 de largeur; la voûte est soutenue par 8 piliers, qui ont 22 pieds de hauteur et 3 1/2 carrés (8 pieds, selon Straton). A chaque pilier est jointe une statue colossale en forme de cariatide, dont la mitre atteint la voûte et la supporte également. Elles ont les bras croisés, attitude qui fut, de tout temps, le signe du repos et de la satisfaction intérieure; elles portent la clef du Nil et le fouet, symboles de la bonté et du droit de punir. Elles ressemblent à celles du temple de *Médinat-Habou*; leur exécution est parfaite, et les hiéroglyphes qui les couvrent sont plus hardiment dessinés que ceux de l'Égypte. Elles sont nues jusqu'à la ceinture, et ensuite voilées jusqu'au genou. L'expression de leur physionomie est bienveillante, gracieuse, semblable à celle du *Jupiter-Mansuetus* des Romains, selon Straton. Elles ont la figure belle, l'arc supercilieux bien dessiné, l'œil grand, les paupières bien fendues, le menton gracieusement arrondi; leurs lèvres inférieures sont un peu saillantes, un aimable sourire entrouvre leur bouche; leur nez est légèrement arqué et se rapproche de la forme aquilienne. La statue est couverte d'une espèce de stuc richement coloré; la paupière, par exemple, les sourcils, sont peints en noir, et leur corbe est prolongée au delà de la longueur naturelle. Le plafond du *Pronaos* est peint en bleu

et en rouge, avec des bordures où planent des ailes épanchées, qui semblent être le symbole de la prière. Les murs sont couverts de peintures dont le coloris a conservé toute sa fraîcheur. On y voit un héros, monté sur un char de bataille et prêt à décocher une flèche de son arc; au-dessus de son casque, plane un génie ailé; sa robe lui tombe jusqu'aux genoux; il est paré de bracelets et de colliers; des tapis précieux et des peaux de léopards couvrent le char, qui est peint en bleu, en rouge et en jaune. Les coursiers attelés au char ont les naseaux gonflés; leur bouche ne porte point de mors; ils ne sont retenus que par une museroles et parés de riches caparaçons. Le héros ressemble à celui du temple de *Médinat-Habou*, dans la Thébaine (c'est à-dire la ville sainte du roi Habou, et non pas Médinat-Abou) (1). Trois petits chars le suivent. Il attaque, avec ses gens, une forteresse qui est près de se rendre. Cette forteresse a deux étages: de l'étage supérieur se précipitent les ennemis percés de flèches, tandis que d'autres demandent merci; au milieu, sont des vieillards, et, en haut, des femmes suppliantes; devant les murs de la forteresse, on voit un habitant de la campagne qui prend la fuite, et, devant lui, cinq taureaux s'élançant épouvantés.

Sur la seconde paroi, on voit le même héros marcher sur les cadavres de ses ennemis immolés, et en égorger d'autres; un mulâtre chasse devant lui une troupe de prisonniers, parmi lesquels sont 4 blancs, 4 de couleur foncée et 4 noirs; tous ont la physionomie d'un caractère différent, et l'on voit que le héros a porté ses conquêtes dans des climats et des contrées divers. Le héros a la taille colossale; le général des ennemis et ses soldats sont plus petits, mais cependant robustes et grands; les prisonniers, au contraire, ont la taille de pygmées. Une autre peinture représente le héros offrant des sacrifices à Isis, en reconnaissance de la victoire. Cette Isis est noire. C'est la première statue de cette espèce qu'on rencontre en remontant le Nil, et c'est la seule différence qu'on observe entre la mythologie de la Nubie et celle de l'Égypte. Le héros brûle de l'encens à une Isis dont la tête est surmontée d'un croissant. Autour, se déroulent les pompes d'une procession. On reconnaît partout le portrait du héros, mais son costume varie, et il apparaît tantôt revêtu de l'habit de guerre, tantôt avec la robe de cérémonie et la mitre.

Sur la troisième paroi, on remarque un combat de sept chars de guerre; plus loin, est représentée l'apothéose du héros et sa réception parmi les dieux. Au jugement de Straton, la sculpture, le dessin et les couleurs peuvent se comparer aux ouvrages de Praxitèle, d'Apelles, de Canova. Le

(1) Burckhardt, Trav., p. LXXVI.

coloris est plein de fraîcheur et de goût dans les peintures; le dessin est parfait, quant à la vérité, à l'exactitude anatomique et à l'expression; mais la perspective, l'art de disposer les groupes, la composition, étaient absolument inconnus dans ce temps.

Voici quelles sont les proportions des arrière-chambres taillées dans le roc : le premier Sekos qui suit immédiatement la salle d'avant, a 37 pieds de largeur, 25 de longueur, 22 de hauteur, et il est soutenu par 4 piliers de 4 pieds carrés; ses parois sont seules couvertes d'hieroglyphes. Le second Sekos est moins long, mais il a aussi 37 pieds de largeur. On entre, de cette salle, dans le sanctuaire, qui est long de 23 pieds et large de 12. On voit, contre la paroi du fond, sur un piédestal, 4 statues colossales, dont les têtes sont parfaitement conservées. Des issues, pratiquées dans la muraille de droite, conduisent de l'avant-salle, dans deux chambres isolées, taillées dans le rocher; la première a 38 pieds 10 pouces de long et 11 pieds 5 pouces de large; la seconde, 48 pieds 7 pouces de longueur et 13 pieds de largeur. Les parois en sont couvertes d'hieroglyphes inachevés. Dans la paroi du fond de l'avant-salle, sont percées symétriquement deux portes, dont chacune conduit dans une antichambre d'où l'on pénètre dans deux chambres qui se prolongent sous la montagne. Chacune a 43 pieds de long sur 10 pieds 11 pouces de largeur; tout autour sont pratiqués des sièges taillés dans le roc. L'intérieur de la montagne avait été ainsi creusé et un grand nombre de salles destinées à recevoir de nombreuses assemblées.

Des recherches plus profondes nous apprendront, dans l'avenir, la destination et le sens de toutes ces peintures, de ces salles et de ces souterrains. Aujourd'hui, ces temples servent, aux habitants des environs, de retraite et d'asile contre les invasions des Maghrebi et des Bédouins de l'ouest, qui répètent, chaque année, leurs brigandages, et viennent, comme à une moisson, ravager périodiquement les bords du Nil. Ces peuples appartiennent aux hordes nomades qui font paître leurs troupeaux entre la grande oasis et Siout sur le Nil. Dans leurs expéditions, ils ravagent d'abord l'île d'Argo, puis le pays de Mahass et Sukkot, et poussent leurs brigandages jusqu'à Wady-Halfa, Derr et Dakka. Ils remontent ensuite chargés de butin, des rivages du Nil dans le désert, et ils se retirent vers Siout aussi promptement qu'ils étaient venus. Leurs forces se composent ordinairement de 150 cavaliers et d'autant d'hommes montés sur des chameaux. Personne n'ose s'opposer à leurs attaques, et les chefs de villages font souvent à ces brigands des visites et des présents. Les invasions de ces barbares dévastent la rive occidentale du Nil, dans tout le Batn-el-Hadjar, comme les Arabes Shegya dévastent la rive orientale, et ces excursions annuelles sont la cause principale qui

font, de ce littoral, une contrée sauvage et dépeuplée.

4^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Quatrième gradin du cours moyen depuis Ebsambal jusqu'à Assouan, Basse-Nubie, pays des temples.

1. WADY-NOUBA.

A partir du pays que nous venons d'étudier jusqu'aux cataractes d'Assouan, qu'on regardait jusqu'ici comme la première cataracte, le Nil se fraie son cours, entre des collines de grès, dans une vallée moins étroite et plus fertile. Cette vallée se divise en deux parties : la Wady-Nouba et la Wady-Kenous. Des découvertes récentes nous ont fait connaître, dans ces contrées, un grand nombre de lieux et de monuments remarquables. Immédiatement au-dessous d'Ebsambal, sont situées, sur la rive gauche du Nil, les ruines d'une église grecque convertie en mosquée et portant un grand nombre d'inscriptions qui se rapportent au temps des Byzantins. Sept lieues et demie plus bas, se trouve Fornoundy (1), où les Nubiens ont leurs plantations de coton les plus importantes; le cotonnier croît partout, dans cette vallée, depuis Dongola jusqu'à Kenné, dans la Haute-Égypte. Les femmes en tissent de grossières chemises qu'elles échangent contre du dourrah. Le lit du fleuve est rempli d'écueils, ce qui rend encore la navigation très-difficile. Belzoni gravit, en ce lieu, une montagne qui s'élève sur le rivage; il n'aperçut, de son sommet, que de vastes plaines désertes qui s'étendaient dans le lointain, à l'ouest, et au milieu desquelles il crut distinguer des cônes de Basalte.

Un jour de marche au-dessus d'Erméné (Ermyne, dans Belzoni), est situé Tosko (2) à la frontière méridionale du district d'Ibrim. Ce village se trouve dans une contrée couverte de rochers qui surgissent isolés, à pic et de forme pyramidale : Belzoni pense que ces rochers peuvent avoir donné aux Égyptiens l'idée de la pyramide. Un de ces rochers a été creusé, et l'intérieur en est soutenu par quatre piliers quadrangulaires. Ce monument est d'une exécution très-grossière, et c'est avec quelques autres en-

(1) Stuckhardt, Trav., p. 36. — Belzoni, Voy., I, p. 127.

(2) Ibid., p. 35. — Ibid., p. 126.

core au nord d'Ibrim, les seuls sépulcres antiques qu'on trouve dans la Nubie jusqu'à Assouan. En Égypte, au contraire, leur nombre devient prodigieux : cette différence entre les deux pays est vraiment remarquable. On se demande : Où les Nubiens enterraient-ils donc leurs morts ?

Burckhardt aperçut jusqu'à la Wady-Bostan ces rangées pyramidales et tronquées de rochers degrés qu'on prendrait, à la régularité de leur forme, pour l'œuvre des hommes.

Brim, Ibrim (Premis de Pétrone, dans Strabon; la *Premis parca*, infra *cataracten* dans Ptolémée, dont la *Premis magna supra Napata* nous est inconnue; le *Primi* de l'inscription de Silcon (1). — De ce lieu dépend un grand district qui s'étend de Tosko jusqu'à une demi-lieue au sud de Derr. Cette contrée produisait beaucoup de dattes; ce fruit précieux était pour elle une source de richesses et donnait lieu à un commerce important avec l'Égypte. Mais les meloucks ravagèrent tout ce district dans leur retraite désastreuse; une partie des habitants fut entraînée en esclavage et l'autre prit la fuite : tous les palmiers de la vallée furent abattus. Th. Legh trouva le pays dans cet état de dévastation, et il se vit forcé de retourner sur ses pas.

Ibrim est situé sur la rive orientale du Nil, à l'extrémité méridionale d'une chaîne de montagnes qui s'élève, près du Nil, comme une muraille perpendiculaire d'une lieue de longueur. Une citadelle est bâtie sur la montagne; on voit encore autour de la ville des débris de murailles de briques; les maisons sont bâties en grès, les montagnes voisines offrent une complète solitude, la citadelle est en ruines. Light prétend avoir souvent remarqué la croix de Malte (2) sur les débris.

Ibrim fut détruit sous le règne du sultan Saladin; Macrizi et Abou-Schamah nous racontent ainsi ce fait, dans leur histoire : Dès le commencement de l'occupation de l'Égypte par les Arabes, on avait placé une garnison à Assouan, pour protéger Saïs, c'est-à-dire la Haute-Égypte, contre les Nubiens et les noirs. Après la révolution qui renversa les Fatimites, on négligea ce soin important, et aussitôt recommencèrent

les invasions des Nubiens en Égypte. A l'occasion d'une de ces invasions des rois nubiens à Assouan, l'an 368 de l'hégire, 1172 de notre ère, le sultan Saladin envoya son frère *Schedî-ed-Doulah* avec une armée pour attaquer Ibrim. La ville fut prise après trois jours de siège. Le frère du sultan s'empara aussi de la citadelle, située sur la montagne, où se trouvait une très-belle église consacrée à la vierge et surmontée d'un dôme et d'une croix. On mit le feu au dôme; l'évêque, tous les habitants de la ville et de la campagne furent emmenés en esclavage, hommes et femmes. Les historiens musulmans, qui exagèrent toujours, parlent de 700,000 hommes chassés de leurs foyers. Ibrahim, prince Kourde, fut placé à Ibrim comme gouverneur, et fit, de là, un grand nombre d'invasions en Nubie, mais il ne semble pas avoir régné longtemps. Depuis ce temps, Ibrim, où le préfet Pétionius avait fait bâtir un *castrum* romain, n'est plus qu'un monceau de ruines.

Les maîtres actuels d'Ibrim sont tout à fait de couleur claire, et on pourrait les appeler blancs, si on les compare aux Nubiens. Ils descendent de la garnison bosnienne que le sultan Sélim y avait envoyée. Ils sont fiers de cette origine et en dissensions continuelles avec les Noubas. Cependant Burckhardt remarqua la plus grande sécurité dans cette vallée; les monceaux de dourrah restent jour et nuit dans les champs, et les troupeaux paissent sans gardien sur les bords du Nil. Lors du voyage de Belzoni, les plantations de dattes étaient rétablies, mais elles ne s'étendaient pas encore à plus de 100 toises du rivage.

L'île *Ketté* est située au nord de la ville d'Ibrim, et encore dans son district, entre des rochers perpendiculaires et à pic dans lesquels sont creusés des souterrains qui ont jusqu'à 40 et 50 pieds de hauteur. Burckhardt les compare à ceux que l'on trouve dans la Wady-Mousa (dans l'Arabie-Pétrée). Une petite lieue à l'ouest du Nil, se trouve, dans une montagne de grès, un de ces tombeaux creusés dans la roche et si rares en Nubie. Burckhardt (1) le visita et le trouva large de 7 pas, long de 5 et haut de 3 pas et 1/2. Au milieu était un caveau profond; près de là une petite chambre qui semblait destinée à conserver des momies. Les parois étaient couvertes de bonnes peintures, semblables à celles des tombeaux de la Thèbaïde, mais moins bien

(1) Niebuhr Inscript. Nubiens. Comment., p. 21. — Th. Legh, Narrat., p. 76, 79. — Burckhardt, Trav., p. 33. — Light, Trav., p. 83. — Belzoni, Voy., I, p. 124.

(2) Quatremère, II, p. 89.

(1) Burckhardt, Trav., p. 93.

conservées. On y voyait représentés des sacrifices offerts à Osiris et au dieu Apis. D'un côté, on remarque un cynocéphale qui embaume une momie, une autre figure semblable portant une balance, et, devant elle, un sphinx. Dans la petite chambre sont représentés les attributs de l'agriculture, la charrue, la semence, etc. La rareté de ces caveaux de momies dans la Nubie, nous paraît un fait très-remarquable.

Derr, Derri (1), *Deir*. — Ce lieu situé à cinq lieues, par terre, au nord d'Ibrim, est la principale ville de la Nubie, entre l'Égypte et Dongola. Elle est la résidence d'un des caschef de Nubie, dont la maison (2) est la plus belle habitation que Light eût vue depuis le Caire. Cette ville contient aussi une mosquée, la seule que les voyageurs aient remarquée dans la Basse-Nubie, jusqu'à Philæ. Aussi les Nubiens sont très-peu attachés au Coran et à ses préceptes. F. Norden (3) était déjà venu jusqu'à cette ville; mais il n'échappa qu'avec peine à la tyrannie et à la cupidité du gouverneur; tous les autres voyageurs eurent le même sort, à l'exception de Belzoni qui reçut un accueil bienveillant et à son aller et à son retour. Th. Legh arriva à l'époque où le caschef célébrait la fête de son mariage. Cette solennité fut appelée *fantasia* et dura 10 jours. Le caschef était adonné à l'ivrognerie; il avait 500 esclaves nègres qui lui servaient de gardes du corps et 300 cavaliers sous ses ordres (Burckhardt ne lui en donna que la moitié). C'était le plus grand marchand d'esclaves de son pays, ses troupes étaient sa propriété et il les achetait à Dongola, Sennaar et dans le Soudan. Elles levaient, pour lui, les tributs dans le pays et gardaient son harem. Legh fut reçu avec la même dureté, la même inhospitalité que Norden y avait trouvée, 75 ans auparavant. Dans l'audience qui lui fut accordée, l'Anglais offrit au caschef une montre que celui-ci refusa avec dédain; alors Legh suspendit son propre sabre au côté du musulman; tout à coup les regards du Nubien s'adoucirent, la satisfaction anima ses traits, car ce présent flattait plus son orgueil. Il voulut même lui faire présent d'une de

ses femmes; Legh lui fit comprendre alors qu'il n'avait pas rencontré de harem au-dessous des cataractes du Nil, et le caschef s'en montra très-étonné. Hassan appelle aussitôt un jeune esclave nègre, âgé de dix ans, lui adresse quelques mots et lui donne sa main à baiser. L'enfant s'approche de Legh, tout ému, baise sa main et la porte à son front. Cette cérémonie indiquait que l'enfant avait changé de maître. Depuis ce temps, cet esclave favori de la mère du caschef resta toujours près de son nouveau maître et alla avec lui en Angleterre. La lame de Damas qui avait produit cet effet sur le barbare valait 300 piastres. Hassan accorda sur-le-champ la permission de s'avancer jusqu'à Ibrim et donna au voyageur des chameaux et des chevaux. Belzoni n'obtint de même l'autorisation de poursuivre son voyage qu'en faisant cadeau d'un miroir qui n'avait que 12 pouces de hauteur sur 10 de largeur; mais c'était le plus grand et le premier de ce genre qu'on eût vu en Nubie; de là le merveilleux effet qu'il produisit.

Les tracasseries qui empêchèrent Norden de poursuivre son voyage ne lui permirent pas de rien observer. Legh ne découvrit qu'un seul monument en ce lieu (1), c'était une grotte taillée dans la roche et dont le pylône était soutenu par quatre colonnes; l'avant-salle contenait deux rangs de piliers de 4 pieds carrés. De là on pénétrait dans le Sekos à côté duquel se trouvaient deux chambres dont une contenait un seul sarcophage. Light et surtout l'architecte Gau donnèrent de ce monument d'excellents dessins (2); Burckhardt aussi le décrivit, et en donna une esquisse. Belzoni le trouva très-délabré, et il le regarde comme un temple d'Osiris.

Burckhardt place ce monument derrière le vilage, sur la pente des rochers. Il est d'une très-haute antiquité et fut bâti longtemps avant les temples de Carnac et Gourné qui cependant appartiennent aux monuments les plus anciens de l'Égypte. La vue de ce temple caveau, élevé au-dessus des tombeaux de Derr, remplit tout à coup d'une mystérieuse horreur. Il est entièrement creusé dans le roc et divisé comme les autres, en *Pronaos*, *Sekos*, *Cella* et *Adyton*. Après avoir traversé la majestueuse portique qui conduit au *Pronaos*, on entre aussitôt dans l'obscurité solennelle du temple souterrain. Les chapiteaux du *Pronaos* ont 14 pieds de hauteur, et

(1) Th. Legh, *Narrat.*, p. 69. — Burckhardt, *Trav.*, p. 18 et 30. — Light, *Trav.*, p. 74, avec planches. — Belzoni, *Voy.*, I, p. 348.

(2) Voy. F.-C. Gau *Neuentdeckte Denkmäler von Nubien*. Tübingen, 1821. — Heft. I, Tab. 10. Vignette, Wohnung des Kaschef zu Derri.

(3) Norden, *Voy. d'Égypte et de Nubie*, I, fol. 227.

(1) Legh, *Narrat.*, p. 81.

(2) Gau *Neuentdeckte Denkmäler von Nubien*. Tab. 60.

devant eux sont assis des colosses couronnés de la mitre, comme à Gourné et à Thèbes. Ces piliers appartiennent encore à l'enfance de l'architecture; plusieurs bas-reliefs les entourent et les statues sont peintes. Dans la paroi intérieure de la *Cella* est pratiquée une porte sur laquelle est représenté un globe ailé, ou l'*œuf du monde*. Cette porte conduit dans le sanctuaire ou Adyton : on y voit quatre figures assises, taillées dans la roche, et dont le dos est adhérent au rocher; ce phénomène caractérise la plupart des temples caverneux de la Nubie. Il semble qu'on a pratiqué des tombeaux des deux côtés, et Light a copié quelques inscriptions chrétiennes sur ces sépultures postérieurement établis. L'intérieur du temple est couvert de bas-reliefs. Sur l'un d'eux est représenté un héros monté sur un charpoursuivant ses ennemis qui se retirent dans une contrée marécageuse et couverte de forêts. (Ne seraient-ce pas les Éthiopiens se réfugiant dans la Colla?) Ne pouvant les atteindre, le héros entraîne avec lui les blessés. Les prisonniers sont amenés devant un Osiris à la tête d'épervier; on y voit encore un groupe qui se trouve dans un grand nombre de temples égyptiens : le monstre Briarée va être immolé, Osiris tend le bras et retient ainsi le coup qui doit le frapper. (Peut-être cette allégorie indique-t-elle une victoire inachevée?) Briarée, l'ennemi implacable, peut-être le Typhon des Égyptiens, n'a ici que deux têtes, et quatre bras; en Égypte, au contraire, on le représente avec un nombre beaucoup plus grand de têtes et de bras, et cette addition trahit évidemment une époque plus jeune qui voulut ajouter à ce que lui légua l'antiquité. Derr, capitale actuelle de la Nubie, n'a que 200 maisons, et encore la plupart ne sont-elles que de misérables huttes; le village est entouré d'un bois de dattiers, et le commerce des dattes est le principal trafic des habitants. Beaucoup de bateaux chargés de dattes se rendent de là jusqu'en Égypte. On y transporte de même de jeunes palmiers, parce que ceux qu'on obtient par la semence sont ordinairement dégénérés. La plupart des habitants de la ville sont Turcs d'origine; ceux de la campagne sont de purs *Noubas* qui parlent nubien et arabe. Ils n'ont pas la physionomie nègre; leur peau cependant est très-foncée, leur chevelure épaisse, mais non laineuse; ils ont l'habitude de s'enduire de graisse

pour se préserver de la vermine et se conserver la tête dans un état de fraîcheur.

On passe le Nil en bac à Derr; le fleuve change ici entièrement de direction pendant quelques lieues, et coule à l'est; mais bientôt, près de *Korosko*, il reprend sa direction normale vers le nord. Ce bac n'existait pas à l'époque du voyage de Norden (1); on ne voyait pas un seul bateau sur le fleuve; le Nil était alors si peu profond que les chameaux le traversaient tout chargés, et que le bateau du voyageur touchait souvent le fond (c'était au mois de janvier).

D'Ibrim à Korosko, s'étend presque sans interruption une forêt de palmiers, la véritable patrie du caméléon. Tous les cinq ou six cents pas, on rencontre quelques groupes de maisons; placés vis-à-vis l'un de l'autre sur les deux rives du Nil, ils portent le nom commun de *Ouady*; mais on les distingue en y ajoutant les mots *gharb* ou *shark* (c'est-à-dire ouest et est) (1), suivant qu'ils sont situés sur la rive lybienne ou arabique du fleuve. La vallée du Nil est mieux cultivée dans cet espace que dans toutes les autres parties de la Nubie et même qu'en Égypte.

Quelques lieues au nord de Derr, sont situées près de *Hassaya* (*Amada* dans Norden et Legh, *Amadou* dans Gau), les ruines d'un petit temple dont Burckhardt, le premier, a esquisé une image, et dont Gau a donné le plan et les proportions. Norden l'avait déjà vu. Il est situé sur la rive gauche du Nil et à moitié enfoui dans le sable. Cependant l'édifice ressort agréablement à l'œil avec ses formes simples, ses proportions gracieuses, et sa couleur plus claire se détache, d'une manière pittoresque, du fond des sables d'un blanc jaunâtre. Son avant-salle et la *Cella* indiquèrent aussitôt quelle avait été autrefois sa destination; une coupole qui s'élève au milieu annonce que le temple païen fut autrefois converti en église. La façade du temple est tournée vers le Nil; les débris de la porte se trouvent entre deux murs en forme de tour (propylon) qui formaient l'entrée, selon le style égyptien. Vient ensuite le Pronaos qui a 16 pas de longueur. On y voit quatre rangs de piliers quadrangulaires, et, dans les derniers rangs, l'intervalle qui sépare les piliers est muré. Le rang de piliers, placé devant l'entrée de la *Cella*, contient quatre colonnes, semblables à des colonnes doriques, et qui semblent y avoir été placées pos-

(1) Norden, Voy., I, p. 225.

(1) Descr. de l'état moderne de l'Égypte, I, p. 406.

tériquement. Une porte avec un fort linteau, pratiquée au milieu du mur, conduit du *Pronaos* dans un vestibule obscur où donnent trois entrées qui mènent à trois chambres différentes. Dans celle du milieu, qui est la plus grande, tous les hiéroglyphes sont encore couverts d'une couche de terre sur laquelle on a peint des images de saints grecs. Les piliers de la rangée du milieu sont couverts d'hiéroglyphes en relief et les deux rangées latérales d'hiéroglyphes en creux. Le vestibule n'était éclairé que par l'ouverture de la porte; la chambre du milieu, ou le sanctuaire, tirait le jour d'une ouverture pratiquée en haut, sur le toit, et les quatre chambres latérales étaient éclairées de la même manière. L'ancien édifice porte 73 pieds 3 pouces de longueur et 29 pieds de largeur. Il est donc au nombre des monumens les plus petits. Plusieurs murs plus récents, bâtis en brique crue, s'élèvent tout autour, et forment des chambres voûtées, autrefois habitées par les prêtres chrétiens; elles sont aujourd'hui remplies de sable. Devant le temple est située une terrasse du côté du fleuve. Cette disposition caractéristique se retrouve près d'un grand nombre de temples nubiens et égyptiens. Elle servait, sans doute, de lieu de réunion aux marins et aux visiteurs pendant la saison des grandes eaux. Le temple est d'ailleurs très-bien conservé; mais le sable s'est amoncelé à 6 pieds de hauteur sur ses flancs, tout autour sont bâties les misérables huttes du village.

Areygya (1) n'est situé qu'à deux lieues et demie plus loin en descendant le fleuve; les rives sont toutes couvertes de sable; sous ces sables est un terrain d'alluvion très-fertile dont le niveau est maintenant au-dessus des plus fortes inondations du Nil. Burckhardt a remarqué le même phénomène en plusieurs endroits de la Nubie. *Les débordemens du Nil s'élevaient donc autrefois beaucoup plus haut qu'aujourd'hui*, car ce sol fertile fut assurément autrefois inondé.

WADY-SEBOUA, OU LA VALLÉE DES LIONS (2) (Sebua dans Norden, Sibhoi dans Legh, Sebou dans Light). — Cette wady est située un peu au-dessous du précédent village; elle s'étend des deux côtés du Nil, au milieu d'une contrée très-cultivée qui n'est pas habitée par des Nubiens,

mais par une colonie arabe descendue des *Hedjas* dont on trouve encore des tribus sur le mont Sinai. Ils se nomment *Aleykat*, et se disent frères des précédens; aussi ils ne parlent pas nubien, mais seulement arabe. Ce sont des marchands très-actifs, et ils sont en relation de commerce surtout avec le pays de Berber sur l'Atbara, éloigné d'eux de sept ou huit jours de marche (en prenant la route de terre par Mograt). Quatre chameaux chargés de marchandises arrivent, chaque semaine, de Berber à Seboua. Le chargement se compose principalement d'esclaves, d'ivoire, de gomme, de plumes d'autruches; on y amène aussi des chameaux pour être vendus de là aux marchés de la Haute-Égypte. Ces Arabes avancent ordinairement aux pauvres Nubiens de petits capitaux avec lesquels ceux-ci font le commerce à Berber; ils partagent ensuite les bénéfices avec les Arabes. Les marchands de Seboua envoient, chaque hiver, une caravane de 50 à 40 chameaux jusqu'au Caire. Le voyageur qui navigue sur le Nil aperçoit ici des ruines remarquables; elles sont situées vis-à-vis du village, sur la pente d'une montagne qui n'est séparée des eaux du fleuve que par une plaine étroite. Un double rang de sphinx accroupis conduit du Nil, à travers cette plaine, jusqu'au *propylon* du temple en ruine. Ce sont des corps de lions avec des têtes de jeune homme qui ont au menton une barbe légère. Les sphinx ont 11 pieds du nez à la queue. Ils forment une espèce de colonnade de 31 pieds de largeur, et sont placés à 18 pieds de distance l'un de l'autre. Leur nombre doit être très-grand, puisqu'ils s'étendent jusqu'à 50 pas du temple antique; mais cinq ou six seulement sont entièrement à découvert; les autres sont enfouis sous les sables, et deux seulement surgissent encore à une hauteur de 11 pieds. A l'entrée et à la fin de cette avenue de sphinx, se trouvaient des statues colossales, deux du côté du Nil et deux devant le *propylon*; elles avaient 14 pieds de hauteur; mais on n'en voit aujourd'hui que les débris. Tous ces monumens sont de grès, et ils semblent appartenir à l'antiquité la plus reculée. Burckhardt crut remarquer que les monumens semblables de la Haute-Égypte n'en sont qu'une imitation. Le *propylon* du temple, aujourd'hui tout en ruines, semble avoir servi de modèle au *propylon* beaucoup plus parfait du temple de Gorné dans la Thébaïde. Il a 28 pas de longueur, et, au milieu, s'élève deux ailes en forme de tour, mais pyramidales; entre ces deux ailes se trouve la porte conduisant au *Pronaos* qui est aux deux

(1) Burckhardt, Trav., p. 97.

(2) Norden, Voy., t. fol. 210. — Legh, Narrat., p. 65. — Burckhardt, Trav., p. 17. — Light, Trav., p. 87, planche. — Reizoni, Voy., t. p. 118.

iers enseveli sous les sables. On y voit cinq colonnes sans chapiteaux; devant chacune d'elles, se tient debout, comme à Gorné, un colosse de 16 pieds de hauteur, les bras croisés sur la poitrine, et tenant la clef du Nil et le fouet. Les hiéroglyphes sont en grande partie effacés; mais on y remarque encore, comme à Derr, Briarée, l'ennemi implacable, géant à deux corps. Le Pronaos, le propylon, l'avenue de sphinx, ne sont ici qu'en petit; mais on les voit répétés, dans des proportions colossales, au *Memnonium* de la Thèbaïde et dans l'avenue de sphinx du temple de Carnac. C'est de ces sphinx au corps de lion que le wady Seboua tient son nom. A en juger par l'extérieur, dit Legh (1), les monumens de la Nubie paraîtraient beaucoup moins antiques que ceux de l'Égypte, car on les dirait encore tout neufs, et les pierres n'en sont pas du tout effleurées; l'acreté de l'air ne les a point endommagés, ce qu'il faut attribuer à l'uniformité et à la sécheresse (2) de l'atmosphère en Nubie; Burckhardt confirme aussi cette supposition. Mais un autre ennemi plus redoutable travaille éternellement contre eux; c'est le désert toujours envahissant des sables de Nubie (probablement le *Typhon* des Égyptiens) qui a déjà enfoui tant de monumens sous ses masses mouvantes, et en a rempli presque tous les temples.

2. WADY-EL-KENOUS.

Le pays qui s'étend au nord de *Seboua* jusqu'à *Assouan*, s'appelle *Wady-Kenous*, parce qu'il est habité par les Arabes *Kenous* (Kensy au singulier) (3). Ils se disent venus du *Nedjet*, et ils se sont établis dans ce pays à l'époque où les Bédouins se répandirent, comme un essaim sans nombre, dans le *Maghreb*. Ils se divisèrent en deux petites tribus, les *Djowabères* et les *El-Gharbye*; toujours en querelle entre eux, ils se mêlèrent bientôt avec les habitans nubiens du pays (les Berbères ou Bedjas) dont ils prirent même la langue; de sorte qu'il devint difficile de distinguer les habitans primitifs de cette race plus récente. Leur langue n'a pas la consonnance arabe; on la parle généralement de Seboua à Assouan, et plus au nord encore jusqu'à Edfou, parce qu'un grand nombre de *Kenous* se sont établis, depuis peu, dans

la Haute-Égypte. Les *Aleykat* qui habitent Seboua ont conservé, au contraire, leur langue dans toute sa pureté. Les langues des Kenous et des Nubiens sont donc deux *dialectes* (1) des langues nubiennes et tout à fait différentes de l'Arabe; on ne les parle, au nord, que jusqu'aux limites que nous venons d'indiquer; partout ailleurs, elles sont inconnues; et, dans tout le reste de l'Égypte, on ne parle qu'arabe.

Macrizi (2) nous raconte aussi l'origine de ces habitans de la Nubie septentrionale, qu'il appelle toujours les *enfants Kenz* (*Beni-Kenz*) et aussi *Kenz-ed-Doulah*. Ils descendent, dit-il, de la tribu des Arabes *Rebiah* (Rabyah), qui prirent une part active à la conquête de l'Égypte, sous Amrou. Ils habitaient primitivement dans l'*Yemamah*, c'est-à-dire dans l'intérieur de l'Arabie, et ils vinrent en Égypte l'an 240 de l'hég. (834 av. J.-C.), sous la conduite du calife *Motawakel*. Une partie d'entre eux s'établit dans le Haut-Saïd, lorsque les *Bedjas* dévastaient le Saïd oriental. Ces Arabes *Rebiah* tinrent en bride les Bedjas et se mêlèrent ensuite avec eux. Ils prirent possession des mines d'or de *Gibel-Alaky*. Devenus riches ainsi, ils bâtirent, dans le pays, le fort nommé *Al-Nemaneschet* y creusèrent des sources. Après bien des discussions intérieures, la race des *Kenz-ed-Doulah* étant devenue dominante parmi eux, leur donna à tous son nom. Mais leur puissance est beaucoup moins grande aujourd'hui qu'elle ne fut autrefois, lorsque, par exemple, ils étaient les maîtres de la Haute-Égypte, et qu'ils possédaient encore Assouan, dont ils avaient fait la conquête en 1368 (790 de l'hégire). En 1412 (813 de l'hégire) ils furent chassés de cette possession par la tribu arabe des Howara qui egorgea un grand nombre de *Kenz* et détruisit Assouan. Depuis lors, Assouan est en ruines, et les *Beni-Kenz* se sont retirés, au-dessus des cataractes, en Nubie.

Dans cette grande wady Kenous, le Nil conserve, jusqu'à Assouan, sa direction vers le nord, mais cependant il dérive légèrement à l'ouest; son lit est toujours tracé entre des roches de grès, mais il est généralement *plus étroit* (3) qu'à aucune autre partie de l'Égypte; son cours est aussi beaucoup moins embarrassé par des bancs de sable. Aussitôt après la crue du Nil,

(1) Legh, *Narra*, p. 67.

(2) Burckhardt, *Trav.*, p. 144.

(3) *Ibid.*, p. 26.

(1) Vocabulary of the Kensy and Nuba language, dans Burckhardt, *Trav.*, p. 153.

(2) Macrizi, dans Quatremère, II, p. 84.

(3) Burckhardt, *Trav.*, p. 23.

les pauvres Nubiens ensemencent leurs champs de *dourrah* et de *dokhen*; dans les temps des basses eaux, ils sont obligés de suppléer à l'irrigation, à l'aide des roues à pots. On a presque partout de l'eau, dans les vallées, comme en Égypte, en creusant à une profondeur de 15 à 20 pieds; mais cette eau est saumâtre, d'un goût désagréable, et malsaine.

Il ne tombe pas de pluies régulières dans la vallée du Nil, mais seulement en passant et comme par exception; on ne retrouve la saison des pluies que dans le pays montagneux de l'est, et encore les pluies ne tombent que très-peu de temps. Le blé le plus commun de la Nubie est le *dourrah* et le *dokhen*; ce dernier est la principale nourriture des habitans de Sennaar et de Dar-Four, mais il n'était plus cultivé en Égypte: il semble appartenir ainsi au plateau élevé des gradins moyens. On cultive très-peu le froment, et il ne mûrit qu'à la fin de mars et d'avril, à l'époque où déjà la première moisson est terminée et où commencent les secondes semailles qui doivent être moissonnées au mois de juillet.

L'*acacia* (sant), les *tamaris*, les *palmyers*, les *coloquintes* et l'*oshour* (espèce d'asclépiade?) sont les végétaux les plus généralement répandus dans la vallée du Nil. Sur les montagnes pierreuses croît en grande quantité le séné (*sennaméké*), dont on exporte les feuilles médicinales en Égypte. On voit aussi beaucoup de dattiers; on en trouve des plantations près de chaque lieu habité.

Des vaches, des brebis, des chèvres, quelques buffles composent le bétail peu nombreux des Nubiens; les riches seuls ont des ânes; on ne trouve de chameaux, comme animaux domestiques, que dans la wady Seboua et chez quelques tribus arabes. Le Suisse Burckhardt assure que, sur les montagnes de l'est, vit le *bouquetin* des Alpes, appelé *taital* dans la Haute-Égypte, *areal* à Shendy, *beden* dans l'Arabie Pétrée (1). On aperçoit, à l'ouest, les troupes de gazelles du désert de Libye. Burckhardt remarqua aussi, sur la rive occidentale, une grande quantité de *scarabées* noirs, qu'ils appellent *cafres*, c'est-à-dire infidèles, et qu'ils regardent comme venimeux. On voit beaucoup de *perdrix* dans les champs pierreux et sablonneux; sur la rive du Nil se trouvent souvent des *oies sauvages*, des *cigognes*, des *aigles* (rakham), et des *grues* en grande quantité. Mais l'oiseau qui abonde le

plus est le *moineau*, l'effroi des Nubiens, dont il dévore au moins un tiers des récoltes. Burckhardt n'a vu nulle part, en Nubie, l'ibis, qui est représenté des milliers de fois sur tous les temples, et qui est devenu un des ornemens de l'architecture égyptienne. Les Nubiens ne pêchent pas dans le Nil (1), excepté aux deux cataractes, où ils appellent *dabesk* et *mesog* les deux espèces de poisson qu'ils y prennent.

Il est à remarquer que la rive orientale (2) du Nil est partout mieux cultivée que la rive occidentale; et, lorsque la vallée atteint quelque largeur, elle est toujours couverte du sol le plus fertile. Sur la rive occidentale est déposé le même sol; mais il est continuellement couvert de sables du désert qui s'avancent jusqu'au Nil, de sorte que le fleuve lui oppose ici des bornes infranchissables. Les vents du nord-ouest qui soufflent pendant le printemps et l'hiver sèment sur toutes les contrées le sable destructeur, et il n'y a des terres cultivées que dans les endroits protégés par des montagnes. La rive orientale est aujourd'hui beaucoup plus peuplée que la rive occidentale; mais tous les monumens importans, tous les temples antiques ne se trouvent que sur la rive occidentale. Ce fait est vraiment curieux, et Burckhardt l'explique par une remarque assez vraisemblable. Les peuples antiques voulaient arrêter, par ces édifices, l'action destructrice du désert, les efforts de Typhon, génie de la destruction, auquel est toujours opposé le bienfaisant Osiris, génie conservateur, symbole du Nil aux eaux fécondes.

Les ruines de *Wady-Moharraka* (3) ouvrent la ligne non interrompue des monumens dont les ruines proclament aujourd'hui que la Nubie fut autrefois très-civilisée et très-peuplée. Le Nil atteint, dans cette vallée, une assez grande étendue. Là s'élèvent, en beaucoup d'endroits, de grandes collines de décombres, composées de tessons brisés; elles attestent qu'une grande ville exista autrefois dans ces lieux. Dans la Haute-Égypte, les maisons d'un grand nombre de villages ne sont pas bâties en briques compactes, mais en tuiles urcéolées, placées l'une sur l'autre et cimentées avec du mortier (comme nous savons qu'était bâti le *Circus maximus* à Rome); ces murailles étaient moins solides que celles de briques, et probablement les édifices étaient ainsi

(1) Burckhardt, Trav., p. 25.

(2) Ibid., p. 21.

(3) Ibid., p. 14, 100.

(1) Burckhardt, Trav., p. 24.

construits dans cette wady ; de là viendraient ces grands monceaux de débris. Th. Legh (1) les observa aussi, et il aperçut au milieu les ruines d'une église dans l'intérieur des murs d'un temple égyptien, couvert d'hieroglyphes et d'un mauvais style. On avait sculpté les chapiteaux longtemps après que les grossiers piliers quadrangulaires eussent été placés ; et, ce qui le prouve, c'est qu'un grand nombre de ces chapiteaux ne sont pas encore achevés. Legh donne à ces ruines le nom d'*Allaghi*.

Tout près de là, seulement un peu plus au sud, sont situées (2) les ruines du temple de *Moharraka* que Burckhardt décrit sous ce nom, et dont il nous a donné le plan. Light les appelle *Ouffeddouni* (Ooffeddoonee) (3). C'est un portique encore debout, composé de quatorze colonnes couronnées de chapiteaux de grandeur et de forme différentes, dans l'ancien style égyptien. Elles sont entourées d'un mur qui, comblant l'intervalle des colonnes, n'est nulle part interrompu. Le temple a une grande entrée et deux petites ; dans un coin se trouve une cage d'escalier qui conduit au haut de l'édifice. On ne voit nulle part d'hieroglyphes qu'on trouve cependant sur tous les temples égyptiens, mais des images de saints avec des inscriptions grecques où se trouve le nom de *Johannes*. Light en a vu encore d'autres qu'il n'a pas pu déchiffrer. Burckhardt aussi trouva dans ce temple des inscriptions qu'il compare aux anciens caractères égyptiens que l'on voit sur les rouleaux de papyrus. Ce portique s'élève sur une terrasse de pierres massives ; cette terrasse a huit pieds de hauteur, et elle regarde le fleuve. C'est là qu'est la grande entrée ; mais aucuns degrés n'y conduisent. Elle servait probablement de lieu d'abordage aux embarcations pendant les grandes eaux : cependant l'eau du Nil n'atteint plus aujourd'hui la hauteur du portique. Il a 15 pas de longueur et 9 de largeur ; rien ne témoigne de son origine égyptienne que les feuilles de palmier de chapiteaux. Cependant il est grandiose, et il appartient probablement, selon les conjectures de Burckhardt, à la dernière époque de l'architecture égyptienne. Tout près de là, on voit encore un troisième temple qui diffère encore du précédent : il est plus gracieux, et fut autrefois consacré à Isis. Cette divinité y est représentée

en relief, comme à Amadou : le genre de sculpture diffère donc de celui de l'Égypte, où les images sont gravées en creux. Selon l'opinion de Burckhardt, ce temple est peut-être un ouvrage des Ptolémées qui favorisaient la navigation et le commerce jusqu'en Nubie, au delà des frontières de leur empire. Nous supposons, avec Leake, que là est l'emplacement de l'antique *Hieron-Sycaminon* de l'Itinéraire d'Antonin.

Immédiatement au-dessous de Wady-Moharraka est située la petite île *Derar* ; au nord-est de cette île, Burckhardt remarqua, sur la rive gauche, près de Korti (1) (Corte dans l'Itinéraire d'Antonin), les ruines du plus petit de tous les temples qu'on aurait vus en Nubie. Vis-à-vis de ce lieu s'élève, sur la rive orientale du Nil, les chaînons du Gibel-Ollaki qui s'étendent du Nil, à l'est, jusqu'aux bords de la mer Rouge : ces montagnes sont célèbres, chez les auteurs Arabes, par les mines d'or qu'elles contiennent. Burckhardt remarqua en effet que le Nil roulait ici dans son limon beaucoup de paillettes de mica jaune. Les mameloucks ont cherché un asile dans ces montagnes habitées par les *Ababbés*. Au pied du mont *Ollaki* s'étend dans la vallée du Nil, une plaine propre à la culture, mais aujourd'hui abandonnée ; elle est traversée par un canal en ruines qui servait autrefois à l'arroser. Tout près de là, se trouvent, sur la rive orientale, près de *Kobban*, les ruines d'une ancienne ville entourée d'une muraille bâtie en briques cuites au soleil ; ces ruines ressemblent à celles d'Edfou en Égypte, et sont probablement la *Contra-Pselcis*. Un peu plus bas sont situées, sur la rive gauche, les ruines de *Dakké*.

WADY-DAKKÉ (2) (*Decke, Dukkey* dans Light, et *El-Guaren* dans Norden, peut-être l'ancienne *Pselcis* de Ptolémée, IV, c. 3, et de l'Itinéraire d'Antonin). — La plaine de cette wady fut aussi autrefois cultivée et fertile comme le prouve encore l'humus qui la couvre, mais il est maintenant enfoui à 3 pieds sous les sables : les gazelles y habitent par troupes. Le désert s'est avancé ici jusqu'à la rive du Nil : elle est couverte de petites élévations isolées qui apparaissent à Legh, dans le lointain, comme des pyramides ; on dirait que les pyramides de la Basse-Égypte sont de petites montagnes taillées

(1) Th. Legh, *Narrat.*, p. 64.

(2) Norden's Karte vom Nilstrom, Tab., c. LIII.

(3) Light, *Trav.*, p. 89.

(1) Burckhardt, p. 103, 14.

(2) *Ibid.*, p. 103. — Legh, *Narrat.*, p. 64, 84. — Light *Trav.*, p. 69. — Norden, *Voy.*, p. 10, et Tab. CLIV. — Belzoni.

et détachées dans ces lieux, puis transportées en Égypte. Burckhardt regarde les ruines du temple qu'on rencontre ici comme les plus belles de toute la vallée du Nil; et, selon Legh, elles sont les mieux conservées de toutes celles qu'on voit au sud d'Assouan. Devant la façade qui est tournée vers le Nil, s'élève un immense *propylon* qui se compose de deux masses pyramidales entre lesquelles est une porte, comme à Edfou. Devant la porte se trouve un fragment de sphinx. Ce *propylon* a 50 pieds de hauteur (selon Legh), 75 pieds de long (50 pas selon Burckhardt) et 40 de large (Light). Dans ses deux ailes sont pratiqués des escaliers qui conduisent au haut du temple, absolument comme dans le *propylon* de Philæ. Les deux ailes contiennent une infinité de petites chambres en haut et en bas, et la muraille qui fait face à la porte est couverte d'une infinité de sculptures et d'hieroglyphes.

A seize pas de ce *propylon* qui, avec la haute porte pyramidale, caractérise presque tous les temples égyptiens et nubiens, se trouve l'entrée du *Pronaos*, placée entre deux colonnes à demi adhérentes à la muraille. Les chapiteaux de ces colonnes sont sculptés dans le style simple et presque grec du temple de Philæ, style qu'on ne trouve nulle part en Égypte. On voit, entre les deux colonnes, des scarabées ailés, et on remarque parmi les peintures un personnage qui joue de la harpe. Le *Pronaos* forme un carré long de 10 pas de longueur et de 7 de largeur. Le toit en est couvert d'énormes pierres de 15 pieds de longueur. Entre le *Pronaos* et l'*Adyton*, se trouve une petite chambre qui n'a que 4 pas de largeur et dont la forme est tout à fait étrangère aux temples égyptiens, quoique propre à celle d'un grand nombre de monuments nubiens. C'est peut-être une espèce de *cella* dont le but nous est inconnu. Une porte richement décorée conduit de cette salle dans l'*Adyton*. D'un côté est pratiquée une chambre obscure qui contient un caveau sépulchral au-dessus duquel est sculpté un grand lion sur le mur. De l'autre côté est placé un escalier qui conduit au haut de l'édifice. Derrière l'*Adyton* est située une quatrième chambre plus grande que les autres, communiquant, par une petite porte, à un étroit corridor. Ce corridor fait le tour du temple; il est formé par un mur épais de pierres de taille, qui enveloppe le temple de trois côtés. On voit, dans cette chambre, un grand bloc de granit, roche très-rare en Nubie. Le long des parois, sont des lotus en fleur, symbole de la vie : des offrandes sont placées devant ces fleurs. L'intérieur du

temple ne renferme pas de sculptures historiques, tandis que l'extérieur en est tout couvert; elles représentent surtout des cérémonies religieuses; l'exécution en est parfaite, et elles peuvent être comparées aux plus beaux ouvrages d'Hermontis et de Philæ. Sur une espèce de terrasse qui conduit du temple au Nil, se trouvent deux longues inscriptions, l'une en hiéroglyphes, la seconde placée au-dessous et appartenant au même ciseau, en *caractères égyptiens* (commun égyptian character, dit Burckhardt), semblables à ceux que l'on voit sur les rouleaux de papyrus : cette seconde inscription est peut-être une traduction de la première. Light croit que ce temple était dédié à Mercure, et il fonde son opinion sur des inscriptions grecques qu'il copia en ce lieu. Burckhardt et Legh assurent que l'extérieur du temple est tout couvert de semblables inscriptions. Cette courte description fait voir assez la haute importance de ce monument. Burckhardt pense que ce temple fut bâti sur le modèle de celui de Philæ, seulement sur une échelle plus petite; mais l'imitation, dit-il, est plus parfaite et plus belle que le modèle. Il est parfaitement conservé et il s'élève probablement sur l'emplacement de l'ancienne Pelcis. D'après une supposition de Niebuhr (1), qui est probablement confirmée par une inscription que nous ne connaissons pas encore, ce temple fut élevé par les navigateurs, en l'honneur de Ptolémée Evergète II et de Cléopâtre.

WADY-GYRSBÉ (Garbe-Girshe dans Norden, Guerfeh-Hassan dans Legh, Tutzis dans l'Itinéraire d'Antonin). — Au nord de Dakké, le Nil dévie un peu au nord-est, et, près de *Kostamne* se trouve l'un des gués peu nombreux que connaît Burckhardt; au delà, la vallée s'élargit plus qu'en aucun endroit jusqu'à Assouan; elle atteint une largeur d'une petite demi-lieue, et c'est dans cette plaine qu'est située la wady Gyrshé. Elle est très-peu habitée, mais elle offre au voyageur les ruines d'un temple dont la simplicité et la grandeur excitent l'admiration de celui qui les contemple. Elles forment un contraste parfait avec le monument de Dakké, d'une architecture si parfaite et si savante, car elles remontent à l'enfance de l'architecture alors qu'on essayait d'atteindre le grandiose par le colossal. Ce temple, appelé *Djarn-Hosseyn* par les habitants, est à moitié creusé dans la roche. Pour arriver du Nil à ce monument, on passe,

(1) Niebuhr, Inscr. Nubiens, p. 10.

dit Burckhardt, sur les monceaux de décombres d'une ville détruite; ces débris couvrent au loin le penchant de la hauteur sur laquelle s'élève le temple. Belzoni trouva dans ces ruines quatre têtes de lions sculptés en pierre et un grand nombre de curieuses antiquités.

Devant le temple est un portique élevé dont la façade est soutenue par six colonnes rondes, composées d'un grand nombre de pierres, et les côtés par cinq piliers quadrangulaires taillés dans la roche. Un colosse de 18 pieds de hauteur, sculpté en grès et parfaitement conservé, se tient debout devant chaque pilier. L'une de ses mains est armée du fouet, l'autre est pendante. Ce sont des statues de prêtres avec la barbe légère au menton et la mitre des sphinx sur la tête. Leurs vêtements étaient autrefois peints et dorés, ce qui devait faire un coup d'œil magnifique. Des deux côtés sont des salles ou corridors taillés dans la roche. Quatre de ces colosses sont accompagnés de groupes de trois statues qui ressemblent aux images d'Isis et d'Osiris.

Un grand portail conduit de ce portique dans le Pronaos, qui a 46 pieds de long, 53 de large et 22 de hauteur (Legh). Il est soutenu par deux rangs de piliers énormes sans chapiteaux, de 5 à 7 pieds carrés : trois s'élèvent de chaque côté. Devant chaque pilier est debout un colosse de plus de 20 pieds de hauteur; il représente un jeune homme avec le *boisneau* pour coiffure, la clef du Nil et le fouet à la main. On reconnaît au premier coup d'œil l'enfance de la sculpture dans ces statues grossières qui n'expriment qu'un *idéal* éthiopien. Les membres sont moins correctement dessinés que dans la wady Seboua, les cuisses ne sont formées le plus souvent que de blocs arrondis. Cependant tout, dans ces salles cavernueuses, dénonce la puissance, tout commande le recueillement et le silence, tout éveille l'étonnement! On se croirait, disent Burckhardt et Legh, dans les grottes sacrées de l'Inde à Decan.

On voit, dans les niches du Pronaos, deux statues d'hommes et deux statues de femmes, semblables à celles de l'Égypte; les statues et les colosses étaient enduits d'un stuc épais, et on voyait qu'ils avaient été peints; dans la seconde chambre (*Sekos* ou *Cetta*? 54 pieds de largeur et 14 de longueur, selon Legh) s'élèvent deux énormes piliers à côté desquels sont creusés deux caveaux probablement destinés à recevoir des morts. La troisième chambre (11 pieds de large et 15 de long) formait l'Adyton; deux petites

chambres latérales sont pratiquées sur les côtés : la paroi du fond est garnie d'un banc taillé dans le roc, sur ce banc sont assises quatre figures colossales taillées aussi dans le roc, de manière que leur dos tient encore au rocher. Elles ont entre elles un certain air de ressemblance; ce sont, dit Legh, les images d'*Isis*, d'*Osiris*, d'*Apis* et de *Serapis*, divinités auxquelles on apportait les offrandes dans le mystérieux sanctuaire. Tout ce monument extraordinaire est taillé dans le roc vif, et les ouvrages sont demeurés à la place même des masses dont ils ont été formés. Mais les ornemens et les hiéroglyphes sont entièrement effacés par la fumée des feux des bergers, car ce monument sert aujourd'hui de retraite et de demeure aux bergers et à leurs troupeaux.

WADY-GHARDI-DANDOUR (1), c'est-à-dire Dandour occidental (Dandour dans Norden, Gorbada-Dandour dans Legh, Garcery dans Light) au nord de Gyrshé, la vallée du Nil se resserre en affreuses gorges de rochers; pour gagner ici quelques portions de sol cultivable, les anciens habitants de la Nubie avaient construit des éperons qui s'avancèrent jusqu'à 40 ou 60 pieds dans le fleuve, en brisaient la violence et protégeaient la rive voisine contre ses flots. On en voit encore plusieurs restes des deux côtés du fleuve, et quelques-uns de ces ouvrages se sont conservés jusqu'à nos jours. La montagne déserte ne communique au Nil que par des ravins de torrens desséchés; sur la saillie des rochers s'élèvent les rares huttes des Nubiens actuels qui placent ainsi leurs habitations afin de laisser à l'agriculture le peu de terre exploitable que la nature leur a donné.

On trouve dans cette contrée, sur la rive occidentale du Nil, un petit temple bien conservé avec un *propylon* dont la corniche saillante repose sur deux colonnes et ressemble beaucoup à celle du temple de Tentyra; le Pronaos est absolument dans le même style que celui de Dakké; au-dessus de la porte est sculpté le globe ailé ou l'œuf du monde. Les ornemens des colonnes se composent de serpens, de têtes d'Isis et d'Osiris. Les figures des murs extérieurs sont sculptées dans le même style que celles de Tentyra; elles sont bien exécutées, mais déjà elles attestent une décadence évidente dans l'art, et

(1) Burckhardt, Trav., p. 10, 110. — Norden, Voy., p. 216, — Legh, Narrat., p. 68. — Light, p. 68. — Belzoni, Voy., I, p. 112.

Burckhardt les croit postérieures au monument de Philæ. Legh remarqua que l'intérieur du temple était inachevé. Devant le temple est un grand espace entouré de murs de pierres cimentées. Il a 55 pas de longueur et 15 de largeur (100 pieds de long et 60 de large, selon Light), et forme devant le Nil une grande courbe, circonstance que Burckhardt n'avait remarquée nulle part ailleurs. Light prit cet espace pour les ruines du portique. Il servait peut-être, dans les fêtes, de lieu de réunion aux marins descendus de terre. Cependant Belzoni ne put découvrir de degrés qui conduisaient du fleuve sur cette terrasse. Legh trouva des inscriptions et les lettres symboliques $\Lambda \times \Omega$, dans une grotte creusée derrière le temple et qui fut probablement habitée par des chrétiens.

WADY-KALABSCHÉ (le temple du soleil). Monduli-Der, selon Niebuh; *Ell-Halabtschi* dans Norden. *Kalabsche* dans Legh, *Galabsche* dans Light qui en a donné un dessin; on en trouve aussi une esquisse dans Burckhardt (voy. dans Gau, planche 14 et 15, les hiéroglyphes. Talmis et Contrâ-Talmis dans l'itinéraire d'Antonin.) — La wady *Halabtsché* est située au-dessus de Dandour. Avant d'entrer dans cette vallée, le Nil baigne encore les deux villages *Merouran* et *Abughor* : on voit une petite ruine à Merouran, lieu que Norden appelle Merowan et qui nous rappelle pour la troisième fois, le nom de l'antique Méroé. Le grand fleuve s'étend ici majestueusement dans une vallée pittoresque où, pour la première fois, des masses de granit surgissent des roches de grès; entre les roches saillantes de granit, le Nil forme aussi un grand nombre d'îles qui sont couvertes de débris. Light donne le nom de *shellal* ou de cataractes de Kalabsché, aux rapides peu importants qui se trouvent en ce lieu; selon l'observation de Buckingham, ces cataractes sont situées précisément sous le tropique du cancer. Light remarque dans ce bassin, sur le versant des rochers de granit, des bancs d'*ostracites* pétrifiées, et ce phénomène lui fit supposer que cette vallée avait communiqué autrefois avec la mer Rouge et que les eaux de la mer y avaient séjourné.

Le voyageur Burckhardt se trouva ici en présence d'un magnifique spectacle. Les masses noires de granit qui surgissaient dans le large bassin, ces îles grisâtres semées sur les eaux claires du fleuve, les rives parées, du mois de mars au mois de juin, de verdure et de fleurs, tout cela fit sur lui une impression ravissante. Belzoni remarqua, dans les bois d'acacias voi-

sins, les fours à charbon des Arabes Ababdes qui fournissent l'Égypte de charbon de bois. Sur la rive occidentale est situé Kalabsché, le plus grand village qu'on rencontre entre Derr et Assouan; c'est de ce lieu que la vallée tient son nom. Norden remarqua, qu'un peu au sud de Kalabsché, un grand nombre des huttes des habitants sont bâties en pierres et couvertes d'hiéroglyphes; il vit aussi, sur la rive orientale, près de Sherck-Abouhar (Abughor), un long quai bâti en pierres taillées en prismes, et si habilement liées qu'on n'aperçoit encore aucun intervalle entre les jointures.

La contrée qui entoure Kalabsché est couverte, au loin, de décombres de toute sorte que Burckhardt prit pour les ruines de l'antique *Talmis* et *Contrâ-Talmis*, ville qui, dans cette situation, n'aurait pas dû sa prospérité à l'agriculture, mais à la navigation et au commerce; ce fleuve a souvent, en cet endroit, 80 à 100 pieds de largeur.

Au milieu de *Kalabsché*, sur l'espace qui s'étend du Nil au pied de la montagne, sont situées, à 180 pieds au-dessus du niveau du Nil, les ruines d'un grand temple. Burckhardt les regarde, avec celles de Dakké, comme les monuments les plus parfaits de l'antiquité nubienne. Ce temple ressemble, par sa position, à ceux de Tentyra et d'Edfou; ses colonnes ont les chapiteaux de Philæ; ses murs sont très-habilement construits, et le style de son architecture appartient à l'époque où l'art égyptien avait atteint sa perfection. L'extérieur du temple est entouré de longues murailles sur lesquelles Belzoni crut remarquer les traces des anciennes habitations des prêtres. Une terrasse pavée, ou *arca*, est située sur la rive du Nil et semble avoir été destinée à l'abordage, pendant les grandes eaux. Un escalier conduit de cette terrasse au temple. Tout autour gisent un grand nombre de sphinx brisés; ce qui fit supposer à Light qu'il existait autrefois une avenue de sphinx conduisant, comme à Seboua, jusqu'au pylône du temple. On voit aussi un grand nombre de tombeaux, et Burckhardt remarqua sur les murs plusieurs têtes de sphinx. Les murs extérieurs du temple sont chargés de sculpture et ornés de colosses, comme à Tentyra et Edfou; mais l'exécution de ces ouvrages est beaucoup plus grossière que celle des figures de l'intérieur du temple.

Ce temple n'est pas creusé dans la roche; il est bâti en pierres, mais très-délabré. Le *propylon*, qui est encore debout, est d'une grande beauté et d'une grande simplicité. Deux masses

pyramidales s'élèvent aux deux côtés, et au milieu de la façade, se trouve la grande entrée, de 100 pieds; de toute la colonnade il ne reste plus qu'une seule colonne de 3 pieds 3 pouces de diamètre; les autres gisent çà et là éparses et brisées.

La façade du Pronaos a quatre colonnes très-belles et deux pilastres qui tiennent à moitié dans le mur, comme nous le voyons dans les monumens de *Meharraka*, *Dakke*, *Dendour*, *Mardaky* et *Debot* : ce genre de construction est commun aussi aux temples de *Philæ* et *Tentyra*. Lemur seul de la façade contient des sculptures; on y voit le Briarée à deux têtes (Typhon) sous la puissance du vainqueur, protégé par Osiris. On remarque, dans l'intérieur du temple (voy. le plan de Burckhardt) des cellules très-petites, faites d'une seule pierre et capables de contenir un homme; on dirait qu'elles étaient destinées à servir de prison ou de loge pour garder des animaux sacrés.

La grande *Cella* et l'*Adyton* sont peints à l'intérieur; les peintures ont encore toute leur fraîcheur et se sont mieux conservées qu'à *Philæ*, parce que la couche de gypse dont on les avait postérieurement couvertes, les protégea contre le temps et n'est tombée que très-tard. Belzoni trouva le coloris plus vif et plus frais que celui de toutes les autres peintures de l'Égypte; le rouge, le bleu, le vert et le noir sont les principales couleurs. L'Osiris, à la tête d'épervier, est peint en vert-clair, et ses vêtements offrent le mélange d'un grand nombre de couleurs. Quelques femmes tenant la fleur de lotus, sont peintes tout en noir; leurs cheveux sont noirs ou azurés; l'espace qui sépare les doigts est peint en rouge.

Sur l'une des colonnes de ce temple, se voit l'inscription de *Silcon*, le *Basiliskos*, dont nous avons parlé plus haut : une seconde inscription dit qu'en ce lieu on adorait *Mandulis*, le dieu du soleil. Les Grecs avaient converti ce temple en église, comme l'attestent les images chrétiennes peintes sur la couche de gypse dont on avait couvert les peintures païennes. Le temple est bâti d'un grès très-fin que le temps n'a ni effleuré, ni endommagé; mais la main de l'homme a laissé partout des traces de sa violence et de ses ravages. A quelle époque? quel fut le destructeur? Nous ne le savons pas. Ce ne peuvent pas être les Perses de l'expédition de Cambyse, si les suppositions de Belzoni sont vraies : ce voyageur prétend que ce monument a été bâti par les Égyptiens, sous la direction des Grecs,

dans le même temps que ceux de *Philæ*, *Edfou*, *Tentyra*. Il n'appartiendrait pas ainsi à l'architecture gigantesque des premiers temps, mais au style égyptien d'une époque plus récente, lorsque l'art était plus perfectionné, plus noble, plus gracieux et plus simple.

A un quart de lieue de ce grand temple, gisent, au nord-ouest, les ruines d'un temple beaucoup plus petit, celui de *Dar-el-Wady* (1). On traverse, pour y arriver, les ruines de l'ancienne ville qui s'étend une demi-lieue, sur un espace couvert de pierres taillées, de membres de colosses et de décombres. Les habitants trouvaient, parmi ces décombres, une lampe d'or massif avec sa chaîne; elle était de travail grec et avait servi au culte grec établi dans ces contrées; mais les Turcs l'ont fait fondre aussitôt.

Ce petit temple, taillé dans le roc, est moins remarquable par son architecture que par les sculptures qu'il renferme. Burckhardt est le seul qui l'ait décrit. On entre, par un passage ouvert, dans la *Cella*, longue de treize pas, et dont le toit est soutenu par des colonnes polygones; vient ensuite l'*adytum*. Les sculptures hiéroglyphiques de l'intérieur sont aussi grossières que celles de Derr. Le groupe du Briarée est répété sur les deux côtés du pylône. Ce géant ennemi, monstre à plusieurs têtes, a partout, dans les sculptures nubienues, les cheveux taillés comme les Nubas d'aujourd'hui auxquels il ressemble encore par ses pendans d'oreilles et toute sa parure. Peut-être, dit Burckhardt, ce Briarée représenterait-il un des chefs du désert vaincu par le dominateur du Nil; les prêtres le représentèrent sous la forme d'un monstre à plusieurs têtes, parce qu'une victoire remportée contre lui n'était jamais le terme des combats, comme aujourd'hui les hordes des Bedouins, auxquels on applique encore ce proverbe en Orient : « Coupez à un la tête et cent autres repousseront aussitôt. »

Les murs de ce temple et de son avant-sallesont couverts d'images historiques très-intéressantes. Sur une des parois, est représentée une bataille. Le héros, monté sur un char tiré par quatre chevaux, comme à Carnac, chasse devant lui les ennemis vaincus : les fuyards courent vers une terre couverte de vergers épais, d'arbres aux larges feuilles, à la forme variée, dont les branches sont chargées de grappes de fruits et de singes. Peut-être cette contrée, dans laquelle ils

(1) Burckhardt, Trav., p. 115. — Belzoni, Voy., I, p. 116.

cherchent un asile, est-elle la Kolla qui borde l'Abyssinie. Deux autres chars, tirés par deux chevaux, suivent celui du héros; chacun contient une femme et le conducteur.

Dans une autre chambre, on voit Osiris assis sur son trône (1) : les sculptures sont ici en creux. Devant lui passent les vainqueurs chargés du butin conquis. Des hommes nus portent de gros morceaux de bois; c'est probablement l'ébène précieuse de l'Éthiopie qui, à cause de sa couleur noire, servait de cadre aux peintures des sépulchres des rois, dans la Thèbaïde; un autre homme porte une chèvre sauvage, un second une autruche, un troisième un grand bouclier de peau de rhinocéros et une gazelle, un quatrième apporte des singes, un cinquième un morceau de bois précieux (peut-être du bois d'aloès, *bekam* ou *kéna*); il chasse devant lui deux gros buffles; le sixième porte encore un morceau de bois sur lequel est assis un singe; puis vient une girafe avec son conducteur, et enfin deux hommes qui chassent devant eux des prisonniers vêtus de peaux. Au-dessus se voit la continuation de cette procession triomphale, un gros lion, une antilope aux cornes droites et des buffles; devant le trône du roi sont entassés une foule de carquois, d'arcs, de dents d'éléphants, de peaux d'animaux et toute une file dealebasses pleines.

Sur la paroi qui fait face à la précédente, est représenté le roi assis et sculpté en relief. On fait passer devant lui des prisonniers à la longue barbe, les mains liées derrière le dos, puis vient une troupe de femmes prisonnières, d'esclaves vêtues de longs habits blancs avec une haute coiffure sur la tête. Un autre tableau représente le sacrifice d'un prisonnier et le siège d'une tour dont un homme abat les murs à coups de hache.

Toutes ces sculptures sont, partie en relief, partie en creux et très-bien exécutées; elles appartiennent aux meilleures sculptures historiques de la vallée du Nil; le dessin en est très-correct et l'expression plus vive que celle des figures semblables que l'on voit à Thèbes. Elles représentent un fait important : le héros de l'Égypte s'est avancé jusque dans le pays des lions et des girafes, c'est-à-dire au delà de Dongola, de Sennaar ou de Méroé, dans les bois maréca-

geux et chauds de l'Abyssinie, dans le pays de l'ébène et des belles esclaves. Ces sculptures représentent donc une *expédition victorieuse dans les pays au sud de Méroé*, dans le genre de celle de Rhamsès, représentée à Thèbes; Tacite (1) a décrit cette dernière avec étonnement, et elle lui sembla le monument d'une grande domination qu'il compare à celle des Romains et des Parthes.

Les ennemis vaincus sont des sauvages vêtus de peaux. Leurs cheveux sont coupés très-courts comme les Nubas du sud les portent encore aujourd'hui. La tour, entourée d'eau, est peut-être le château de l'île du Batn-el-Hadjar d'où les Nubiens faisaient de fréquentes irruptions en Égypte.

Les combats et les pompes triomphales représentés sur les temples de *Luxor* et de *Carnac* font allusion à des expéditions moins rapprochées des tropiques.

WADY-TAFA (2) (Norden *Taffa*, Light *Taceffa*, Olympiodore *Θάρις*, Ptolémée *Ταβή*). — Burckhardt aperçut, au nord de Kalabsché, les carrières dont on avait tiré les pierres pour bâtir le temple et la ville; Belzoni le visita aussi et y trouva un grand nombre d'inscriptions grecques, probablement sculptées par les tailleurs de pierre qui y travaillèrent sous les Ptolémées.

Près de la petite île Darmout, les roches de granit se montrent, pour un instant, sur le bord du Nil, mais elles disparaissent dans le voisinage de Tafa et font place aux roches de grès qui ont dominé jusqu'alors; au sud de Tafa, ces roches s'avancent jusqu'au fleuve en masses escarpées, de sorte qu'on ne peut l'atteindre par aucun sentier et qu'on est obligé de gravir pendant une heure les roches, pour arriver de nouveau au rivage de la Wady-Tafa.

Le village de Tafa a présentement de 200 à 300 habitants, et parmi eux un scheik qui habite dans un bosquet de palmiers. Des ruines sont éparses çà et là dans la plaine cultivée qui entoure le village et qui a une demi-lieue de longueur sur moitié de largeur. Ce sont pour la plupart les murs extérieurs d'habitations particulières; l'enceinte en est couverte de pierres, de portes, de piliers, de ceintres, et, au milieu de ces débris, s'élèvent les huttes des habitants actuels. C'est assurément l'ancienne *Taphis*,

(1) Tacite, Annales, II, 60.

(1) Voy. Naçis, dans Burckhardt, p. 493, App., et les notes 22 et 23.

(2) Burckhardt, Trav., p. 9, 121. — Norden, Voy., p. 61, 92. — Light, p. 60, planche. — Belzoni, I, p. 350.

et les ruines que l'on voit sur la rive orientale occupent l'emplacement de la ville appelée *Contra-Taphis*. Les habitants rapportèrent à Burckhardt qu'ils étaient d'abord chrétiens, mais qu'ils avaient embrassé l'islamisme après la conquête de l'Égypte par les musulmans; à cette époque, le plus grand nombre de leurs frères avaient été massacrés ou forcés de prendre la fuite; ils s'appelaient *Oulad-el-Nasara* (Nazareth), c'est-à-dire descendants des chrétiens. Un manuscrit arabe de la bibliothèque de Paris (n° 138, fol. 100) raconte qu'il y a en ce lieu un très-beau cloître, appelé *Ansoun*, d'une très-haute antiquité et d'une construction extraordinairement solide; près de ce cloître, vis-à-vis de la montagne, étaient situés quinze villages dont on ne voit plus de traces aujourd'hui. Light remarqua, au milieu du village, les ruines d'un propylône qui avait été anciennement converti en église, et Burckhardt visita, dans les roches voisines, deux petits temples qui étaient encore couverts d'images de saints grecs.

WADY-KARDASSY (1) (Norden *Hindau*, Legh *Sardab-el-Umbarakat*, Gartaas dans Light qui a donné les dessins du temple d'Isis et des carrières). — Au nord de Tafa, la vallée du Nil s'appelle, jusqu'à Dehmyt, *Wady-el-Mebarakat* (Legh *El-Umbarakat*) : elle est habitée par une tribu des Kenous. Le pays est peu peuplé et les hommes habitent la plupart dans des cavernes. Le *sennamekke* croît partout sur les hauteurs. L'étroite vallée de *Kardassy*, située quatre lieues au nord de Tafa, est couverte au loin, dans une étendue de plus d'une lieue, de débris et de décombres qui nous indiquent assurément l'emplacement d'une cité antique dont le nom nous est inconnu.

Ces ruines sont très-curieuses : ce sont d'immenses espaces entourés de murs dans l'enceinte desquels se trouvent des décombres. Legh compta douze espaces différens ainsi enfermés dans des murailles. Burckhardt nous a donné la description d'un de ces singuliers monumens. Tout près du rivage, se trouve un de ces espaces murés, de 130 pas de longueur et 100 de largeur; au milieu fut un tas de maisons de pierre. L'entrée qui y conduit est une grande porte semblable à celle de la façade du temple de Mero-

wan. Les murs ont 10 pieds d'épaisseur; les deux faces sont formées par de grandes pierres taillées, et l'intérieur est rempli de moellons, comme dans les constructions romaines. On n'y trouve pas d'hieroglyphes. Ces monumens ne seraient-ils pas des fortifications élevées, sous les Ptolémées, par les Romains ou les Égyptiens, pour s'opposer aux invasions des *Blêmes*? Light mesura un de ces retranchemens, il lui trouva 135 pas sur toutes les faces, il avait encore 16 pieds de hauteur et deux entrées; l'une au nord, l'autre au sud. Les murs avaient aussi 10 pieds, et devant se trouvait une espèce de corps-de-garde.

Sur une éminence gisent les ruines d'un petit temple semblable à celui du temple d'Osiris, à Philæ; on voit encore debout un fragment du portique avec six colonnes qui portent des chapiteaux d'une exécution parfaite. Deux de ces chapiteaux ont des têtes d'Isis; leur coiffure est la même qu'à Tentyra; mais les pendans d'oreilles en diffèrent. L'entablement qu'ils supportent est formé de pierres de 16 pieds de longueur, et au-dessus de chaque tête on voit sculpté un temple monolithe. Les quatre autres colonnes ont des chapiteaux différens dont l'ornement se compose de feuilles de lotus; ils tiennent à moitié au mur. Les ornemens des chapiteaux varient aux angles opposés; les colonnes sont ornées, à l'angle du sud, de grappes de raisin et de feuilles de vigne sculptées en relief sous la volute. Les colonnes reposent sur des bases rondes, à 10 pieds de distance l'une de l'autre : leur diamètre est de 3 pieds. Le front septentrional du portique a 30 pieds de longueur et celui de l'est 36 pieds. Legh n'aperçut des hieroglyphes que sur une seule colonne.

Près de ces ruines, sont des carrières de très-beau grès d'où on a tiré, dit Burckhardt, les pierres qui servirent à construire les monumens de *Parembote* et de *Philæ*. On y voit encore un grand nombre de sculptures et d'ouvrages commencés. Light remarqua un temple monolithe de 10 pieds de hauteur; au-dessus se trouvait une quantité d'inscriptions grecques, comme dans les carrières de Tafa; mais il y a beaucoup moins d'inscriptions égyptiennes que d'inscriptions grecques, et Light (1) en copia plusieurs qui toutes contenaient des noms de prêtres. On rapporta à Burckhardt, qu'une journée à l'est

(1) Burckhardt, *Trav.*, p. 8, 122. — Norden, *Voy.*, p. 213. — Lech, *Narrat.*, p. 61, 62. — Light, p. 69, et les deux Planches.

(1) Light, *Tabula of Greek Inscriptions in the quarries at Gartaas*.

de Kardassy, doivent se trouver les ruines d'une ville appelée Kamlé et située dans les montagnes; jusqu'à présent cette citée est demeurée inconnue.

DEBOT (1) (Norden *Déboudé*, Legh *Debodé*, Light *Debou*, *Parembole* dans l'Itin. d'Ant.). — Ce village est déjà situé dans la région du granit qui ne s'étend que jusqu'à Assouan, et il occupe probablement l'emplacement de l'ancienne Parembole; au centre du village, se trouvent les ruines d'un temple, le dernier qu'on rencontre dans la Nubie, contrée si riche en monuments antiques, et qui, il y a vingt ans, était encore pour nous une terre inconnue. Ces ruines gisent sur la rive gauche du Nil; leurs sculptures et leurs colonnes semblent être une imitation de celles de Philæ, mais elles sont d'une exécution moins belle et elles appartiennent probablement à une époque postérieure, lorsque l'architecture et la sculpture étaient déjà en décadence. Le petit temple de Merowan paraît être contemporain de ces ruines; mais il a été construit avec plus de soin. Trois propylônes élevés, placés l'un derrière l'autre à des distances inégales, conduisent à la façade du temple, large de 60 pieds et formée par un portique à quatre colonnes; les deux colonnes du milieu portent des chapiteaux différents, de celles des extrémités. Une porte conduit du portique dans le *Pronaos* orné de sculptures: à partir du *Pronaos*, le temple s'étend 70 pieds en longueur, à travers un grand nombre de salles dont quelques-unes sont ornées de sculptures. On remarque, dans l'*Adyton*, deux petits temples monolithes taillés avec art dans un seul bloc de granit et parfaitement conservés; le plus grand a 12 pieds de long, 5 de profondeur et 5 de hauteur; le globe ailé surmonte la porte sur laquelle on aperçoit encore les trous des gonds: ils ressemblent absolument à ceux de Philæ, mais ils diffèrent des monolithes de *Gaou* (Antæopolis) qui sont beaucoup plus grands. Les images peintes sur les parois intérieures sont très-altérées et le temple est généralement dans un état de délabrement complet. Norden découvrit, près du temple, le long du Nil, un superbe quai, bâti en pierres de taille; les autres voyageurs ne l'ont pas remarqué.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil général sur les monuments de la Nubie, nous ver-

rons qu'ils nous offrent des représentans et des exemples de toutes les périodes, de toutes les ères de l'architecture égyptienne. Ce n'est qu'en Nubie qu'on peut étudier l'histoire de l'art égyptien; car toutes les ruines des temples de l'Égypte, quelques-unes exceptées, doivent l'existence à une époque où l'architecture s'était élevée à un plus haut développement. Le savant *Gau*, de Cologne, patrie de l'ancienne architecture germanique, a entrepris d'étudier ces monuments dans l'intérêt de l'histoire, et de faire connaître leur exécution et leurs proportions; cette noble et pénible tentative est une des plus grandes des temps modernes et des plus importantes pour l'histoire de l'art et des peuples. L'ouvrage de *Gau* nous montrera la succession et l'âge de ces monuments que les conjectures de Burckhardt placent dans l'ordre chronologique suivant: *Ebsambal*, *Gyrshé*, *Derr*, *Samné*, *Ballyane*, *Hassaya*, *Seboua*, *Aamara* et *Kalabsché*, *Dekke* et *Meharaka*, *Kardassy*, *Merowan*, *Debot*, *Korty*, *Tafa*. Nous avons décrit plus haut les plus importants de ces monuments, dans l'ordre géographique où ils se sont présentés à nous et aussi complètement que nous l'ont permis les observations faites jusqu'à ce jour. La vallée du Nil se rétrécit tellement, au-dessous de Debot, qu'elle ne laisse plus même de passage commode pour les chameaux. Là est un des six endroits où l'on passe le Nil à gué, car il paraît qu'il n'y a pas de pont sur son cours en Nubie. Ces gués sont situés, dit Burckhardt, à *Seboua*, *Dakké*, *Gyrshé*, *Kalabsché*, *Dehmyt*, *Debot*, *Birbé*, sur la rive gauche, est le dernier endroit où s'étend la puissance des caschefs, il est la limite de la Nubie. Le pays de l'Égypte commence, depuis Hérodote jusqu'à nos jours, à la première ile des cataractes d'Assouan, c'est-à-dire à *Philæ*, appelée *Selwajoud* par les habitans.

1^{re} REMARQUE.

Basse-Nubie au moyen âge, ou Marys, le pays du sud, décrit par Ibn-Sélim, au dixième siècle.

Nous allons rapporter ici le récit curieux d'Ibn-Sélim, d'après la traduction la plus récente de Burckhardt, pour compléter ce que nous avons dit de l'état actuel de la Nubie, et pour jeter plus de jour sur l'histoire de ce pays jusqu'alors oublié dans l'histoire et la géographie modernes. Ce document est tiré de *El-Khetal*, de Macrizi; et, comme tous les récits des historiens arabes, il est encore assez intelligible pour nous.

« La première ville de Noubâ, dit Ibn-Sélim, est

(1) Burckhardt, Trav., p. 126. — Norden, Voy., p. 212. — Legh, Narrat., p. 93. — Light, p. 57.

El-Kaszer (1), située à deux lieues d'Assouan. A une demi-lieue de là, se trouve la dernière forteresse des musulmans. D'Assouan à Belak, on rencontre un grand nombre de cataractes (les cataractes égyptiennes) qu'on ne peut franchir sans le secours d'habiles pilotes. Les croyans ont une garnison à la porte du pays des Noubas, ou au défilé qui conduit en Nubie. De là à la première cataracte des Noubas, on compte dix jours de marche. » (Telle est précisément la distance entre Assouan et la cataracte de Wady-Halfa, que les Arabes appelaient aussi la première cataracte de Nubie. *El-Kaszer* est l'île de Philæ, qui tient ce nom de ses ruines merveilleuses. *El-Kaszer* (Al-Kasr) signifie une forteresse, et plutôt un beau château; c'est de là que les Arabes donnèrent aussi à Thèbes le nom de Luxord *El-Aksar* ou d'*El-Kasr* (2). Belak était une ville située près de l'île de Philæ, dans un endroit où l'on ne voit plus aujourd'hui que des ruines.) « Les musulmans, continue Ibn-Sélim, vont souvent dans ce pays des Noubas pour y faire le commerce, et ils poussent leurs voyages jusqu'aux pays situés plus haut sur le Nil (Sennaar), où quelques-uns des leurs se sont même établis. Cette contrée est très-étroite et montueuse; le Nil est resserré dans son lit par les rochers du désert, et les villages sont situés à une grande distance les uns des autres, sur les deux rives. Là croissent le dattier et le *mekel* (palmier-doum?); on cultive la vigne dans les pays élevés. Le Nil ne peut inonder les bords, parce qu'ils sont trop élevés, et l'on fait remonter l'eau à l'aide de tympans tournés par des vaches; le froment est très-rare; l'orge et le *selt* (?) y viennent plus volontiers. Celui qui ne possède qu'une petite étendue de terre la cultive deux fois par an.

« Ce pays, situé au sud de l'Égypte, s'appelle ici *Merys* (Maris, dans Quatremère). *Merys* signifie le sud; c'est pourquoi le vent du sud est aussi appelé en Égypte, selon Masoudy, *merysan*; la langue du pays porte aussi le nom de langue *merys* (3); elle s'étend, au sud, jusqu'à Mograt (Mokarrah), et, au nord, jusqu'à l'Égypte.

Dans ce pays, est situé *Bedjraah* (lieu inconnu), résidence du chef de *Merys*. Plus loin, est le fort d'Ibrim, une autre petite forteresse et le port *Addoa* (Adwa, Daw, dans Quatremère), où naquirent Lokman et Jonas (Dhoul-nun, dans Quatremère). On y voit un merveilleux *Birbê* (*Berbera*, dans Quatremère). Burckhardt prend cet *Addoa* pour la forteresse d'*Addé* (Kalat-Addé), au-dessus du temple colossal d'Ebsambol, qui est probablement désigné sous ce nom de *Birbê*.

» Dans ce district, réside le gouverneur, établi par le grand roi des Noubas, et nommé *le seigneur des montagnes*. C'est un des chefs les plus importants, car il est chargé de garder l'entrée du pays contre les musulmans. Ce gouverneur prend à chaque voyageur ses marchandises, et lui en paie la valeur en esclaves; mais il ne laisse personne s'avancer plus loin, car aucun être vivant, musulman ou non, ne peut voir le roi des Noubas. Les barques des musulmans n'oseraient remonter plus haut sans la permission du *seigneur des montagnes*. De là jusqu'à *Maks* (?), il y a six jours de marche. (Il y en a quatre jusqu'à Sukkot, et ce Maks est probablement Mahass.) Tout le long de la route, le fleuve est coupé par des cataractes, et c'est ici le plus mauvais chemin qu'Ibn-Sélim ait rencontré dans toute la Nubie. On y trouve des chutes d'eaux mugissantes, des rochers saillans, de sorte que le fleuve est obligé de les franchir à grand fracas. En beaucoup d'endroits, il n'y a pas plus de cinquante aunes de largeur d'une rive à l'autre. Il est impossible de voyager à cheval dans cette contrée hérissée de montagnes élevées et coupée par des gorges étroites. (Qui ne reconnaîtrait, dans cette description, le *Batn-el-Hadjari*?) Ces montagnes servent aux Noubas de forteresses inexpugnables; c'est là qu'ils trouvent un asile contre les attaques des mameloucks. Aucun argent, aucun denier n'a cours dans ce pays; on ne connaît l'usage de la monnaie qu'au-dessous des cataractes. (Belzoni vit, de nos jours, la même chose à Ebsambol.) Au-dessus des cataractes, les ventes, les échanges à prix d'argent sont choses totalement inconnues; le commerce ne se fait que par échange; les principaux objets sont du bétail, des chameaux, des esclaves, du fer et du froment. Personne ne peut voyager sans la permission du roi, et l'infraction de cette défense entraînerait la mort; aussi les musulmans ne savent rien, en Égypte, de ce qui se passe en Nubie, et les Nubiens font toujours des invasions subites et imprévues, contre lesquelles les Bédouins eux-mêmes doivent toujours se tenir sur leurs gardes.

« Les cataractes s'étendent jusqu'à Say; ce lieu est la résidence d'un évêque, et on y voit une ruine antique. (C'est assurément l'île de Say, devant laquelle passa Burckhardt.) Vient ensuite le district *Saklounda* (c'est-à-dire le district des sept chefs), qui correspond au Mahass actuel. Là croissent le dattier, le *mekel* (douw?), le cotonnier, l'*olivier*. (Burckhardt n'a plus trouvé de trace de ce dernier arbre.) Le gouverneur actuel commande à un grand nombre de princes ou *meks*; mais il est lui-même sous l'autorité du roi de Dongola. Près de la troisième cataracte, est située la forteresse Astanoun (Astenour, dans Quatremère). Cette troisième cataracte est la plus dangereuse et la plus loquée de toutes,

(1) Ibn-Sélim, dans Burckhardt, p. 493; dans Quatremère, II, p. 7.

(2) Burckhardt, Trav., note, p. 519.

(3) Burckhardt, Trav., App., p. 495.

parce que les montagnes de l'est s'avancent au loin dans le fleuve. L'eau se précipite, par trois portes ou passages, avec un horrible fracas; quand le fleuve est bas, elle ne tombe que par deux portes. Vient ensuite la ville *Yosto* (elle nous est inconnue, comme la précédente; Burckhardt la prend pour Mosho); c'est la dernière ville du Merys et la limite où commence le pays de Mokra.» (Nous avons rapporté plus haut ce que Ibn-Sélim a dit d'important sur Dongola.)

3^e ECLAIRCISSEMENT.

Nubiens actuels, Ababdes; Blemyes des Grecs et des Romains, Bedja des Arabes.

1. NUBIENS ACTUELS DE LA VALLÉE DU NIL.

Les habitants actuels de la Nubie sont comme nous l'avons vu dans la notice que nous avons donnée sur les Beni-Kenz, un mélange de deux peuples nubiens primitifs; le double dialecte des Noubas et des Kenous en est une preuve; ces deux races furent autrefois chrétiennes, et l'on voit encore des traces de leur foi à *Tafa* et à *Serra* (1). Mais ils se sont postérieurement mêlés avec des tribus de Bédouins, et surtout avec celles des Djowabères (ou Djafères) et des El-Gharbys; ces Bédouins, supérieurs aux Noubas parce qu'alors les mahométans dominaient, anéantirent peu à peu les Nubiens chrétiens ou les reçurent avec eux lorsqu'ils eurent embrassé l'islamisme. La majorité des chrétiens dont nous avons vu les églises en ruine jusqu'à Dongola, furent tués ou s'enfuirent, et un très-petit nombre seulement abjurèrent le christianisme pour se faire musulmans.

Les deux tribus musulmans des Djowabères et des El-Gharbys dominèrent bientôt sur toutes les autres petites tribus de Bédouins qui se trouvaient en Nubie. Les premiers possédaient une partie de l'Égypte d'Esné jusqu'à Assouan; quelques familles de schérifs s'établirent dans le *Batnel-Hadjar*, et une tribu des *Koreshites* à *Mahaass*. Ces nouveaux habitants furent pendant plusieurs siècles en dissensions continuelles entre eux, comme toutes les tribus arabes, et le roi de Dongola, profitant de leurs querelles, devint bientôt assez puissant pour les rendre ses tributaires. Les *Gharbys*, subjugués enfin par les *Djowabères*, cherchèrent du secours à l'étranger et implorèrent la protection de Sélim-le-Grand,

conquérant de l'Égypte (1420). Celui-ci leur envoya quelques centaines de soldats bosniens, sous le commandement de Hassan-Coosy, qui poursuivit et repoussa les *Djowabères* jusqu'à Dongola, où la noblesse se vante aujourd'hui de descendre de cette tribu vaincue. Ces Bosniens obtinrent bientôt la prédominance en Nubie, sous le nom d'*Osmantis*; ils s'emparèrent des forteresses d'Assouan, Ibrim, Say; ils bâtirent trois nouveaux forts, obtinrent des privilèges, tels que l'exemption d'impôts et une solde annuelle, puis ils se rendirent presque entièrement indépendants, des pachas d'Égypte. Ils devinrent ainsi en quelque façon les souverains, les maîtres du pays; leurs descendants s'unirent par des mariages aux vaincus et aux étrangers, aux Gharbys et aux Djowabères; ils s'établirent d'abord autour des forteresses, prirent le nom de *Kaladshy* (Castellani) et reçurent des Nubiens celui d'*Osmantis* (Turcs); tous les anciens habitants les regardèrent bientôt comme leurs maîtres. Les caschefs ou gouverneurs actuels de la Nubie, descendent de leurs premiers chefs.

Malgré leur mélange, Burckhardt remarque dans leur physionomie et leur couleur, le caractère des habitants du nord; mais ils ont oublié la langue de leur patrie. Leurs chefs sont des *agas* qui ne relèvent que du sultan et respectent très-peu les pachas. Les rois nationaux de la Nubie ou meks sont très-jaloux de leur puissance et en guerres continuelles avec eux. On comprend facilement quelle funeste influence une telle situation politique doit exercer sur la civilisation de la Nubie. L'état actuel de la Nubie, telle que l'a vue Burckhardt, est absolument le même que du temps de Hassan-Koosy; les trois fils de Soliman ayant succédé à leur père, la Nubie a maintenant trois caschefs, *Hosseyn*, *Hassan*, *Mohammed*. Le titre de *caschef* est encore porté par les présidents turcs des districts. Ils doivent payer annuellement un tribut de 120 livres sterl. à l'Égypte; c'est le *miri* de la Nubie, et le pacha doit le remettre à la sublime porte. Selon la remarque de Burckhardt, toutes leurs forces ne se montent qu'à 120 hommes et 200 hommes de cavalerie au plus; presque tous sont des esclaves. *Derr* est leur principale résidence; mais ils errent continuellement dans les environs, et ils ont un grand nombre de femmes et de domiciles dans leurs différentes possessions. Ils partagent les impôts entre eux et lèvent les tributs. Selon le calcul de Burckhardt, ils peuvent avoir ensemble de 48,000 à 60,000 thalers de revenu. Les dollars et les esclaves composent leur principale richesse.

(1) Burckhardt, Trav., p. 133

Ce n'est pas le champ de terre (*fehdan*) qu'on impose, comme en Égypte et en Syrie, mais les roues à puiser l'eau (*sakie*); huit ou dix vaches doivent être alternativement occupées après chaque roue pour arroser trois à cinq *fehdan* égyptiens. On sème annuellement un quart de froment et trois quarts d'orge. Dans la *Wady-Halfa*, chaque *sakie* paie six moutons gras et six mesures de dourrah, chaque dattier rend deux grappes de fruit; les bateaux chargés de dattes sont en outre soumis à un impôt; mais les exécutions, le vol et les amendes produisent autant de gain que les impôts: les crimes se rachètent par des peines pécuniaires; un coup mortel, par exemple, rapporte au caschef 6 chameaux, 7 moutons et une vache; chaque blessure a de même son prix exactement fixé en moutons et en dourrah; et, comme ces querelles sont continuelles, ces impôts sont très-productifs. Les caschefs sont avarés, cupides, tyrans, durs et superbes.

Les habitants de la Nubie, de Dongola jusqu'à la frontière de l'Égypte, ne labourent pas leurs champs après le débordement du Nil, comme en Égypte; le fleuve n'inonde pas ici le pays assez haut; il n'y a des canaux d'irrigation qu'en un petit nombre d'endroits où la vallée du Nil atteint une assez grande largeur, comme à Kostamme, Gyrshé, Wady-Halfa, et encore ces canaux sont-ils rarement assez pleins. De là vient la nécessité de se servir de roues pour arroser les terres. Les semailles commencent par le dourrah, immédiatement après le décroissement des eaux. La moisson se fait en décembre et en janvier; on arrose ensuite une seconde fois la terre, puis on sème l'orge. Les troisièmes semailles se composent des céréales d'été.

Les Nubiens construisent maintenant leurs habitations en terre ou en pierre tendre, et toujours sur la pente des montagnes; ils les divisent en deux parties séparées, l'une pour la femme et l'autre pour le mari. Les habitants plus aisés ont ordinairement des maisons très-commodes et bien bâties. Leurs vêtements se composent, au nord de Derr, d'une chemise de lin ou d'une étoffe de coton bleu; au sud de Derr, à Sukkot et Mahass, les deux sexes vont presque entièrement nus et ont à peine une ceinture autour du corps. Les hommes portent les parties génitales dans un petit sac, absolument comme le Priape égyptien représenté dans les sculptures des temples. Ils sont parés d'ailleurs de bracelets et de boucles d'oreilles; leur chevelure, très-épaisse, mais non laineuse, est enduite de graisse. Ils ne vont presque jamais sans armes; chacun porte

au moins un couteau attaché au bras, sous la chemise, de manière à pouvoir le tirer à chaque instant. Leurs lances sont terminées par des pointes de fer; elles ont 8 pieds de longueur; leur bouclier est fait en peau d'hippopotame et leurs sabres sont ordinairement de fabrique allemande. Ils se nourrissent principalement de dattes et de dourrah; la viande est un aliment très-rare même pour les chefs; une bière nourrissante faite de dourrah et appelée *bouza*, de l'eau-de-vie de dattes, sont leur boisson principale; la plupart des habitants en usent immodérément, et cette liqueur les jette dans l'ivresse. La race des Nubiens (1) est forte, musculeuse; elle a les traits du visage délicats et un peu plus petits que ceux des Égyptiens; leur lèvre supérieure est nue, et il ne leur croit qu'un peu de barbe sous le menton. Les femmes sont généralement belles, et c'est sur elles que repose tout le fardeau du travail des champs. Les Nubiens achètent ordinairement leurs femmes à leurs parens; le prix d'une femme est, chez les Kenous, de 12 *mahboub*s ou 36 piastres. Elles sont généralement encore laborieuses, chastes et livrées aux soins de la vie domestique. Les filles de joie qui se rencontrent par milliers en Nubie, n'y sont pas tolérées, excepté à Derr, et encore ce sont des esclaves qui se livrent ici à ce trafic honteux. Elles tissent de grossiers manteaux de laine et font très-habilement des nattes d'écorce de palmier, des corbeilles, des vases, des tapis, etc. Ce sont là les seuls produits industriels que les Nubiens exportent à l'étranger.

Les Nubiens se distinguent par un grand nombre de qualités; ils sont probes, nullement enclins au vol, comme tous leurs voisins, et surtout les nègres. Burckhardt ne perdit pas un seul objet tout le temps qu'il séjourna parmi eux. Ils sont très-hospitaliers, excepté les Kenous et les habitants de Sukkot. Le commerce n'a pour eux aucun attrait, seulement les pauvres émigrent annuellement en Égypte, comme nous l'avons dit plus haut, afin d'y ramasser un petit pécule. Burckhardt les croit audacieux, entreprenans, braves, fidèles, et il pense que s'ils vivaient sous une autre constitution, ils deviendraient bientôt pour les Égyptiens de redoutables voisins. Toute leur population, depuis Mahass jusqu'à Assouan, sur un espace de 100 milles géographiques en longueur et d'un quart à une demi-lieue, quelquefois une lieue de lar-

(1) Burckhardt, Trav., p. 146.

geur, se monte, dit Burckhardt, à 100,000 âmes environ.

2. Habitans actuels de la Nubie hors de la vallée du Nil. Ababdes.

Entre la vallée nubienne du Nil et la mer Rouge, habitent encore d'autres tribus de pasteurs, parmi lesquels nous avons déjà vu les Bisharis dans la Haute-Nubie; leurs voisins septentrionaux sont les Ababdes qui habitent la même bande de terre, parallèlement à *Derr*, jusqu'à la frontière de l'Égypte, et s'étendent au nord dans la Haute-Égypte, parallèlement à *Kosseyr*. Telles sont les limites bornées dans lesquelles est enfermé le domaine de cette tribu de Bédouins indigènes que l'expédition française en Égypte et les voyages de Burckhardt nous ont fait connaître.

La connaissance de ce peuple, comme descendant des anciens autochtones de la Nubie, est de la plus grande importance pour l'histoire des nations africaines. Ces habitans primitifs ne nous apparaissent que dans leurs rares débris, souvent mélangés et transformés, semblables aux ruines de leurs anciens temples nationaux convertis d'abord en églises et en cloîtres, puis en mosquées et en habitations mahométanes.

Burckhardt les rencontra conduisant les caravanes de Daraou à Berber; mais il n'en fait pas une description très-avantageuse.

Un grand nombre d'Ababdes se sont établis dans la Haute-Égypte et la Basse-Nubie, sur la rive orientale du Nil, de *Derr* à *Kenné*; mais la plus grande partie de cette race erre encore comme les tribus de Bédouins à l'est de la vallée du Nil. Ils conduisent aujourd'hui les caravanes de Sennaar, et ils conduisaient aussi autrefois celles de *Kenné* à *Kosseyr*; mais ils furent chassés de cette route par les tribus arabes *Maazyou* et *Ataouy*, qui ont acheté, moyennant une redevance, au pacha d'Égypte, le privilège de conduire les voyageurs sur cette route. Les Ababdes élèvent de superbes chameaux et surtout des dromadaires; ils font un grand trafic de *sennamékke* et de charbon de bois d'acacia qu'ils rassemblent et cuisent en grande quantité dans leurs montagnes. Ils n'ont que très-peu de chevaux. Leurs principales tribus portent le nom d'*El-Fokara*, *El-Meylek* et *El-Ashabat*; les derniers descendent très-rarement de leurs montagnes. Mais les autres se sont établis, en assez grand nombre, sur la grande route qui conduit à Mograt, Damer, Sennaar, où ils sont souvent en querelle avec les Bisharis dont ils parlent cepen-

dant la langue. Burckhardt les trouva perfides et fourbes et indignes du nom de Bédouins. Aucun serment n'est sacré pour eux; sans respect pour la foi jurée, la superstition seule peut les forcer à tenir leur parole. Ils sont généralement aisés, et la conduite des caravanes leur procure de grandes richesses. Chaque voyageur paie aux Ababdes 3 dollars, pour prix de la conduite de *Daraou* à Berber; on en paie autant par charge de chameau et 2 dollars par esclave. Les mame-loucks cherchent, dans leurs montagnes, un asile contre leurs persécuteurs, mais, se voyant enlever leurs compagnons et leurs trésors par le meurtre et le pillage, ils furent forcés de fuir ces perfides protecteurs pour sauver leurs faibles débris.

Les documens qui vont suivre se rapportent plus particulièrement aux Ababdes qui habitent la Haute-Égypte; mais, comme ils ne forment qu'un seul et même peuple avec ceux de la Basse-Nubie, nous placerons ici ce que nous savons d'eux, afin de pouvoir embrasser d'un coup d'œil la situation de ce peuple curieux.

On met souvent en Égypte les *Ababdes* au nombre des Arabes, quoiqu'ils mènent le genre de vie des Bédouins; cependant ils sont séparés (1) des Arabes par l'origine, le vêtement, la langue et les usages. Ils vivent de leurs troupeaux, de l'agriculture et du commerce, dans le désert de la Haute-Égypte jusqu'à la mer Rouge, près de *Kosseyr*, et de là au sud dans la Nubie; leurs forces ne s'élèvent qu'à 1,500 à 2,000 hommes en état de porter les armes (2), et ils descendent de la même origine que leurs voisins du sud, les Bisharis. Ils se sont établis en un grand nombre d'endroits sur le Nil, entre *Assouan* et *Edfou*, surtout à *Daraou*, *Sheykh*, *Amer*, *Radésieh*, lieu situé vis-à-vis d'Edfou, résidence de leurs cheïks et principal dépôt de leurs charbons de bois d'acacias et de mimose, de leur gomme et de leurs feuilles de séné. Ils fournissent toute l'Égypte de matières combustibles jusqu'au Caire, et conduisent aussi des esclaves nubiens en Égypte. Leurs montagnes et leurs troupeaux les enrichissent encore d'un grand nombre de produits qu'ils exportent au loin, par exemple, de l'alun, du natron, des vases de pierre allaire (*baram*, espèce de stéatite que l'on tire à sept

(1) Dubois-Aymé, Mém. sur l'Égypte, III, p. 280.—Description de l'Égypte, état moderne, I, p. 196.

(2) Rozière, Description de la vallée de *Kosseyr*, Mém. sur l'Ég., III, 267.

lieues à l'est d'Assouan) et du mica ferrugineux que l'on trouve au-dessus des cataractes ; on s'en sert pour se peindre les yeux , et les Ababdéés l'exportent jusqu'au marché de Kenneh. Leurs chameaux et surtout leurs petits dromadaires appelés *équinés* et excellens coureurs, sont très-appréciés pour les expéditions guerrières et les caravanes.

Les Ababdéés sont de couleur très-foncée et presque noire, cependant leur conformation physique ne ressemble pas à celle des nègres et se rapproche plutôt de celle des races européennes. Leurs cheveux sont noirs, naturellement bouclés, mais non laineux ; ils les enduisent de graisse comme les Nubiens, et les portent en tresses pendantes ; leur chevelure épaisse et bouclée compose toute leur coiffure. Presque tous sont nus jusqu'à la ceinture ; ils s'enduisent le corps, comme les cheveux, de graisse de mouton, puis ils s'exposent ainsi aux rayons brûlans du soleil ; leur vêtement ne se compose ordinairement que d'un tablier attaché sur les hanches. On ne les rencontre jamais sans leur bouclier, leur lance et un petit coutelas recourbé, taillant des deux côtés ; ils mènent dans le désert la vie nomade des Bédouins, et souvent ils sont très-pauvres. Quand ils n'ont pas de huttes, ils campent sur le sol à l'ombre des selles de leurs chameaux placées au bout d'une lance ou d'une perche et recouvertes de peaux de moutons, ou dans les antrès des montagnes, comme, par exemple, près de Kosseyr. Un de leurs plus grands divertissemens est la danse, non la danse voluptueuse de l'Égypte, mais une danse guerrière que l'on exécute avec le bouclier et la lance ; dans ce jeu, ils parent les coups avec le bouclier et celui qui est atteint a perdu la partie : quelquefois un des danseurs s'élance contre un des spectateurs, et lui met la pointe de sa lance sur la poitrine ; celui-ci n'échappe au coup qu'en poussant le cri *Ababde!* puis la danse continue. Les Ababdéés jouent de la mandoline, et sont passionnés pour la musique et la poésie ; les sujets de leurs chants sont ordinairement l'amour et les héros de la tribu. Ils sont fiers de leur humeur belliqueuse, et ils se donnent le titre d'Ascar, c'est-à-dire guerriers. (Ils ne suivent pas très-consciencieusement les préceptes du Coran.) Autrefois ils enterraient leurs morts d'une singulière façon : ils jetaient des pierres sur le cadavre jusqu'à ce qu'il fût entièrement couvert ; on trouve encore le même usage dans la vallée de Kosseyr, où l'on rencontre souvent des tas de pierres ainsi amoncelées pour servir

de tombeau. La raison de cet usage est toute naturelle : il est très-difficile de creuser une fosse en ce lieu où le sol ne se compose que de roches très-dures, tandis que la terre est partout couverte de pierres.

Rozière prétend que trois hordes de ce peuple, les *Beni-Wassel*, les *Mahaze* et les *Hovaval*, habitent encore plus au nord et jusque dans la Basse-Égypte ; les premiers se trouveraient près de Monfalout et Minieh, les seconds parallèlement à *Fajoumé*(1), *Beni-Souef* et *Boushé*, à l'est, près de la mer Rouge, et les troisièmes près de l'isthme du Suez. Il est impossible que, sur une aussi grande étendue de pays, ils n'aient pas de fréquens démêlés avec les Arabes Bédouins (les prétendus Atounis) qui habitent aussi dans ces montagnes le long de la mer Rouge. Moins nombreux que les Ababdéés, ils sont mieux armés, plus belliqueux et presque tous montés sur des chevaux, et les Ababdéés ne pourraient résister à leur bravoure, s'ils n'avaient pas sur eux la supériorité du nombre.

Les tribus arabes les ont chassés des routes de Kenné à Kosseyr, où ils conduisaient les caravanes ; mais ils sont restés jusqu'aujourd'hui sur celles de Sennaar, et Belzoni (2) eut des Ababdéés pour guides sur la route qui va d'Edfou à l'est, à travers la vallée transversale, aux mines d'émeraudes du Gibel *Zaboura* (Gibel Ollaki du moyen âge) et jusqu'à l'ancienne Bérénice, sur la mer Rouge. Ce voyageur leur trouva la taille petite, les formes hideuses, les yeux vifs et beaux. Ceux qui vivent dans les montagnes inaccessibles du désert, sont toujours restés indépendans des Turcs ; ils ne descendent sur les bords du Nil que pour acheter du dourrah qui est leur principale nourriture. Ils ne se marient jamais hors de leur tribut, et ils célèbrent leurs noces en hiver, lorsqu'ils sont campés près des fontaines. Ces Ababdéés sont aussi en dissensions continuelles avec les Arabes Bédouins qui attaquent souvent les voyageurs auxquels ils servent d'escorte. Tous les voyageurs parlent de la fourberie des Ababdéés : quand les Arabes ne pillent pas les voyageurs, leurs propres tribus font des attaques simulées contre leurs compatriotes, afin de gagner du butin qu'ils partagent ensuite entre eux : on peut regarder comme un rare bonheur de sortir de leur domaine sans éprouver de dommages.

(1) Belzoni, Voy., II, p. 42.

(2) Ibid., p. 33, 42, 49, 65.

Ils parlent un idiome qui leur est propre, et qui est ainsi inintelligible pour les Égyptiens et les Arabes. La célérité de leurs dromadaires fait qu'il est impossible de les atteindre; souvent ils parcourent 100 lieues en quatre jours, montés sur un dromadaire, chargé des provisions du voyageur; elles sont contenues dans trois outres attachées à la selle, et dont l'une est remplie de *haricots*, la seconde de *farine* et la troisième d'eau.

Arrivés à la frontière de la Nubie et de l'Égypte, nous sommes forcés, dans l'intérêt de l'histoire de ces deux curieuses contrées, de nous livrer encore à quelques recherches sur les anciens habitants de ce pays presque inconnus jusqu'alors et toujours confusément décrits. Pendant plus de mille ans, ils furent connus, et même redoutés des Grecs et des Romains, sous le nom de Blemyes, et plus tard des Arabes, sous celui de Bedjas. Nous nous proposons d'étudier leurs ruines et les débris qui s'en sont perpétués jusqu'à nos jours, de jeter un coup d'œil sur leur histoire si obscure dans le passé, et de rechercher l'influence qu'ils exercèrent sur les états civilisés de la vallée moyenne et inférieure du Nil. Nous essaierons du moins de nous mettre d'accord, sur ce peuple, avec les annalistes.

3. Les Blemyes des Grecs et des Romains (Βλεμυες).

Nous connaissons les Blemyes historiquement et géographiquement depuis le siècle d'Auguste; car Denys le *Péridgète* (1) les cite comme habitants des cataractes du Nil; et, après lui, Strabon les met au nombre des peuples éthiopiens, sous les noms divers de *Megabari* (Μεγαβαρι) (2), dont Burckhardt croit reconnaître le nom dans le *Mekaberab*, tribu de Bédouins vivant aux environs de Shendi, de *Noubas* et de *Troglydites*, peuples qui menaient une vie nomade, au-dessus des cataractes d'Assouan. Bien avant eux, Théocrite (3) (280 avant J.-C.) les avait chantés, à Alexandrie, comme peuples montagnards de la Haute-Égypte. Dans les Dionysiaques de Nonnus, ils sont nommés ennemis de Bacchus. Etienne de Bysance (4) fait dériver

leur nom de celui d'un des trois chefs de l'expédition Indico-Bachique de *Derias*; ce héros fabuleux portait le nom de *Blemys*. Tous ces témoignages attestent leur haute antiquité et leur importance dans l'histoire, comme Africains aborigènes. Les auteurs postérieurs ne nous disent que très-peu de chose de ce peuple; Ptolémée ne nous en rapporte que des traditions incertaines, et Pline ne les cite pas comme habitant le Nil supérieur, mais comme un peuple fabuleux qu'il place dans les montagnes de l'Atlas. A l'époque de la chute de l'empire, lorsque les Goths avaient déjà envahi les bords du Danube, ils reparaissent parmi les Barbares qui ravagèrent la province romaine, sur le Nil supérieur; et l'empereur Aurélien, qui rétablit l'empire romain dans ses anciennes limites, fait passer, dans son triomphe, des *Blemyes* et des *Anomites*, parmi les nations vaincues (1) (275 de J.-C.). L'empereur Probus essaya ensuite de reprendre à ces Barbares Ptolémaïs-(Hermi) et Coptos, villes situées au-dessous de Thèbes; et, depuis cette expédition, les armées romaines ne s'avancèrent plus au delà des cataractes. Vopiscus nomme encore expressément, sous Probus, l'empire des Blemyes, et il rapporte que des prisonniers de cette nation excitèrent une grande curiosité à Rome par leur air étrange.

C'était pour opposer une digue à ces redoutables ennemis, comparés alors aux Germains et aux Parthes, que l'empereur Aurélien engagea les *Nobatæ* de la Libye à abandonner leur oasis et à s'établir près des cataractes du Nil, comme nous l'avons exposé plus haut à l'occasion des Barbares actuels. Aurélien espérait protéger ainsi l'Égypte contre les invasions de cette nation belliqueuse. On céda alors à ces *Nobatæ* tout le territoire de l'empire, qui s'étendait à sept jours de marche, au sud, jusqu'à la grande cataracte (ainsi le dodecaschaenus); un présent annuel leur fut assuré pour la garde des frontières, comme aux Barbares européens, sur les rives du Danube. Ces *Nobatæ* n'étaient réellement que des Nubiens occidentaux, peut-être une suite nubienne établie dans les oasis, ou seulement des Nubiens ordinaires que Procope plaça par erreur (2) dans une oasis. Mais bientôt les deux peuples se réunirent; et les Blemyes et ceux qui étaient chargés de les maintenir font en commun une invasion en Thébaïde, sous l'empereur Thé-

(1) Dionysius Periegetès, vers 220.

(2) Strabo, XVII, § 53, p. 611, éd. Tzsch.

(3) Théocrite, Id., VII, vers 114.

(4) Stephanus Eyn, éd. Berkol, p. 226, C. not.—Niebuhr, Inscr. Nub., p. 15.

(1) Fl. Vopiscus in Aureliano, c. 33.

(2) Niebuhr, Inscr. Nub., p. 18.

dose-le-Grand et Marcien. Pour les tenir en bride, on renouvela le traité d'alliance (sacrum Isidis), célébré annuellement dans l'île de Philæ, et qui fut supprimé par l'empereur Justinien. Ils étaient donc établis alors au-dessus des cataractes, à Talmys, où Olympiodore fut conduit par leurs devins et leurs chefs (Olympiodor Hist. ap. Photium, cod. 80, p. 112, ed. Hæsch. Niebuhr citat.). Plus tard, bien des solitaires de la Thébaïde, bien des moines furent enlevés par les Blemyes et conduits à Talmys, où ils versèrent leur sang comme martyrs. L'inscription de Kalabsché nous apprend que, dans ce temps, la puissance des Blemyes fut humiliée par un guerrier de l'intérieur, roi d'un peuple nubico éthiopien, le héros Silcon. Sous le règne de Justinien, on n'entend plus parler des Blemyes; à l'époque de l'invasion des Arabes, leur nom a entièrement disparu (1), et les vainqueurs ne trouvent plus partout que des Nubiens. Les chrétiens-coptes en ont cependant conservé le nom sous la forme altérée de *Balnemmooui* (Νιζαλ-νεμμουί) (2).

Les Blemyes formèrent assurément alors un même peuple avec les Nubiens, et ils existent encore aujourd'hui dans les Barabras et les Berbères actuels, qui sont, à n'en pas douter, les descendants (3) des anciens Blemyes. Etienne de Bysance appelle déjà, avec raison, ces Blemyes un peuple libyen barbare (Βλέμυες ἔθνος; Βαρβαρικὸν Λιβύς) pour les distinguer des Éthiopiens nègres. Pline a donc pu ainsi les étendre jusqu'à l'Atlas. Ils faisaient partie des peuples de l'intérieur de l'Afrique, à la couleur foncée, c'est-à-dire des Melano-Gétuliens qui sont répandus, sur un espace immense, dans un nombre infini de tribus, dans toute l'Afrique plane, sablonneuse et couverte d'oasis; on les trouve, depuis le Niger jusqu'à l'Atlas, au nord de Bornou, d'El-Bilma, du pays des Tibbo, jusqu'à Berdoa et Barka : ils portent, chez les Arabes, le nom de Touariks. Dans l'antiquité, on les appelait *Libyens*, nom que l'on trouve, dans Léon l'Africain, sous la forme de *Lenata*; *Lebette*; celui des Libyens-Blemyes s'est conservé aussi dans le nom du pays des Tibbo; *Bilma*; ses habitants étaient appelés, d'après la prononciation arabe (4), *El-Bilemy*, dont le pluriel est *El-Blemye*. Le nom de *Ble-*

mentia (Βλεμνία, c'est-à-dire *regio Blemion*) que cite Epiphanius (1), prouve qu'ils avaient donné leur nom au pays qu'ils habitaient. Nous avons vu plus haut que les Berbères parlent un dialecte de la langue nubienne. Le Suédois Lidman a prouvé que cette langue berbère s'est répandue, comme nous l'avons déjà indiqué, à travers toute l'Afrique occidentale, jusqu'aux oasis de l'Égypte et jusqu'au Niger. Niebuhr remarque (2) qu'elle est, après les langues slaves et arabes, l'une des langues les plus répandues sur la terre, et par conséquent digne d'attirer la plus grande attention (voy. plus bas les Berbères de l'Atlas).

L'histoire et le genre de vie des *Blemyes* expliquent facilement que les différents auteurs aient donné à ce peuple des séjours divers, et qu'on ait raconté d'eux tant d'exagérations et de fables. Passant sous silence tous les contes que l'ignorance a répandus sur eux, nous nous en tiendrons à ce que nous en a dit Procope : ils pratiquaient le culte du soleil, adoraient Osiris et Priape, et offraient au soleil des victimes humaines.

Les Blemyes sont aussi les ancêtres des Bisharis et des Ababdes, comme on le verra dans ce qui va suivre :

4. LES BEDJAS DES ARABES.

Le nom des Blemyes a disparu avec les invasions des Arabes; mais le peuple est resté, et s'est conservé en Nubie; ceux qui s'étaient établis à demeure sur le sol ont été confondus avec les Nubiens, et les hordes nomades et belliqueuses ont été regardées comme faisant partie de la puissante nation des *Bedjas*. Les Blemyes sont la race-mère des Bisharis actuels, des Ababdes, des Barabras, des Berbères et d'un grand nombre de tribus bédouines de l'Éthiopie, de la Nubie, de la Haute-Égypte et d'un grand nombre de contrées de l'intérieur.

Quatremère (3) a déjà émis et confirmé cette opinion : les observations de Burckhardt, toutes les recherches antérieures ont confirmé ce fait historique important, dont les considérations suivantes mettront l'évidence dans un plus grand jour.

La trace la plus ancienne du nom des Bedjas

(1) Niebuhr, Inscr. Nub., p. 19.

(2) Vita sancti Shenoudi en Kopte, manuscrit, dans Quatremère, II, p. 127.

(3) Niebuhr, Inscr. Nub., p. 16.

(4) Walte-Brun, Nouv. Ann., V, p. 365.

(1) Epiphanius in Ancorato, c. 58, dans Luc. Hoisten., not. et castig. in Stephan, p. 68.

(2) Niebuhr, Inscript. Nub., p. 16.

(3) Quatremère, II, p. 134.

se trouve dans l'inscription grecque d'Axum que nous avons déjà citée plus haut. Le Bojas et les Takaéens rebelles qui y sont nommés nous semblent être les *Bedjas* et les *El-Taka* sur l'Atbara (voyez plus haut). Leur nom est donc contemporain de celui des Blemyes, et le roi *Aizanas* désigne sous cette appellation la branche de ce peuple qui habitait au sud-est, près des Éthiopiens, tandis que le *Basiskos* Silcon donne le nom de *Blemyes* à la branche de la même race qui habitait au nord, près de l'Égypte.

Les auteurs arabes et leurs traducteurs écrivent ce nom suivant des orthographes très-différentes :

Edrisi (1150) écrit *Boga*, terra Bogæ; Ibn-al-Wardi (1348), *Baja Buja*; Léon l'Africain (1500), *Bugha*; Ebn Haukal (930), *Bajeh*; Ibn Sélim et Macrizi (962), *Bedja*; Bakoni (1405) (1) appelle leur pays *Al-Badgia*, et leur donne à eux-mêmes le nom de peuple éthiopien. « Leur pays, dit Ebn Haukal (2), est situé entre le Habesch, la Nubie, près de la mer Rouge, et s'étend jusqu'aux mines d'or d'*Allami* (probablement Ollaki). Ils ne vivent ni dans des villes ni dans des villages; la couleur de leur peau est foncée, et ils adorent des idoles. » Ibn Sélim nous donne des renseignements plus précis : « Les Bedjas, dit-il, doivent descendre des *Berbères* (3); ils habitent (4), entre l'Égypte et la mer, près de *Dahlak* et de *Suakim* jusqu'au Habesch. Leur pays est riche en métaux, il produit de l'*argent*, du *cuivre*, du *fer*, du *plomb*, du *hamest* (employé à polir) et de l'*or*; mais ce dernier métal seul est exploité par les Bedjas. » Du temps d'Aboul Assan et Masoudi (5) (352 de l'hég., 943 de J.-C.), un grand nombre d'Arabes-Rebiah qui faisaient partie des conquérants de l'Égypte s'étaient déjà unis aux filles des Bedjas convertis à l'islamisme; un grand nombre d'entre eux étaient demeurés patens, et quelques-uns avaient embrassé le christianisme.

Bescheir Ibn Merwan Ibn Is-Hak, chef des Rebiah, s'empara des mines d'or, à la tête de 3,000 Arabes. 30,000 Bedjas, montés sur des chameaux et devenus mahométans, se déclarèrent pour eux et prirent le titre d'*Hadha-*

rebe (1), c'est-à-dire descendants d'Hadramaut; les autres Bedjas étaient restés fidèles au culte de leurs idoles. Depuis cette alliance avec les Rebiah, les Bedjas se civilisèrent, selon l'expression de Macrisi, et les mahométans s'établirent alors au milieu d'eux. Cependant ils n'étaient pas encore très-ardens dans leur foi. Après la conquête de l'Égypte par les Arabes, ils continuèrent de faire des invasions en Égypte; mais ils furent vaincus par le calife Al-Mamoun (216 de l'hég., 831 de J.-C.). Malgré cette défaite, ils ne tardèrent pas à renouveler leurs brigandages, et les musulmans remportèrent sur eux une seconde victoire (255 de l'hég., 868 de J.-C.). Depuis ce temps, la puissance des Bedjas si longtemps redoutés, tomba dans l'abaissement, les musulmans s'établirent en grand nombre près des mines d'or et amassèrent bientôt d'immenses richesses. Un grand commerce s'établit alors avec ces mines d'or situées à la frontière de la Haute-Égypte, au mont *Ollaki*, dans les environs d'Aïdab (l'ancienne Bérénice); comparez plus haut le Gibel Ollaki dans la Wady-Kenous, sur le Nil. On voyait quelquefois des caravanes de 6,000 chameaux y porter des provisions et les peuples y accouraient en foule. Les Grecs ou plutôt les Ptolémées avaient déjà exploité ces mines, et l'on voyait encore, du temps d'Ibn Sélim, les ruines d'habitations grecques. Les Bedjas y faisaient travailler les *Zénafedji*, leurs esclaves (2); ces *Zénafedji* avaient été autrefois l'une des plus distinguées de leurs tribus; subjugués ensuite par les autres, ils furent réduits à l'esclavage. Dans la suite, les gouverneurs de l'Égypte entrèrent en négociation avec les Bedjas, au sujet de ces mines d'or, et leur payèrent une certaine somme, à condition qu'ils se chargeraient de les exploiter. Les mêmes montagnes contiennent encore, outre les mines d'or, les fameuses mines d'émeraudes, situées près de *Kherbé* (Kharbah, Quatremère), dans les pays de Kous, sept à huit journées de marche à l'est de Kouft (Koptos) sur le Nil, par conséquent dans la Haute-Égypte, au sud-est, près de la mer Rouge, et ainsi sur les frontières de la Nubie et de l'Égypte.

Masoudi dit en outre que les Bedjas habitaient aussi dans les îles de *Suakim* (3), sous le gouver-

(1) Bakoul in Notice et Extr., II, p. 392.

(2) Ebn Haukal, Or. G., p. 13.

(3) Quatremère, II, p. 135.

(4) Ibn Sélim, dans Burckhardt, App., p. 503.

(5) Masoudi, dans Quatremère, II, p. 154.

(1) Burckhardt, Trav., p. 526, not. — Quatremère, II, p. 144.

(2) Quatremère, p. 144.

(3) Masoudi, dans Quatremère, II, p. 54, 154.

nement d'un roi particulier. Les habitants des villes de Suakim sont aujourd'hui un mélange de marchands et de marins, Arabes, Turcs et Égyptiens; mais, comme le fait remarquer Burckhardt, tous les lieux de cette côte, depuis *Suakim* jusqu'à la *Fedja-Baie* (1), ont emprunté leurs noms à la langue des *Bisharis*, par conséquent à celle des Bedjas. Les Bisharis ont un marché régulier et un établissement fixe dans le port inconnu encore de *Gibel-Olba*, entre Suakim et Kosseyr; les monts Olba renferment, dit-on, des cavernes et des habitations qui sont l'œuvre des *Cafres*, c'est-à-dire des anciens idolâtres, les troglodytes des côtes. Un peu plus au nord, près de la baie Gayaya (2), inconnue jusqu'alors et visitée par Burckhardt, des Ababédés habitent dans les bois des montagnes où ils font du charbon; or, toutes ces tribus sont les descendants des anciens Bedjas. Burckhardt place en ce lieu, à huit jours de marche au nord du *Gibel-Makouar*, les frontières actuelles (3) des deux tribus ennemies qui descendent toutes deux des Bedjas, et qui sont les Bisharis au sud et les Ababédés au nord. Au nord de cette baie était situé le port *Aidab* (4), connu dans l'antiquité comme point d'embarquement pour les caravanes qui allaient de Kouft (Koptos) sur le Nil, à Jidda et la Mecque, en Arabie. Les habitants de ce port, dit Macrizi, sont des Bedjas; ils sont presque tous marins, et passent en Arabie les pèlerins, dont la vie n'est pas très en sûreté au milieu d'eux. Ebn Haukal place ce port dans le pays des *Medja* (5); Ebn Batuta et Edrisi rapportent qu'il y avait deux chefs de leur temps, à cause de la foule de pèlerins et de marchands qui y affluaient alors. Les Bedjas qui l'habitaient payaient deux tiers des impôts à leur roi *El-Hadraby* et un tiers au gouverneur de l'Égypte. Le roi des Bedjas avait la prééminence, dit Ibn-al-Wardi (6), parce qu'il protégeait les marchandises et ceux qui exploitaient les mines, contre les invasions des Habeschis; le sultan d'Égypte était chargé de leur procurer les moyens

d'existence. Les Bedjas étaient donc encore puis-sans sous ce nom, au quatorzième siècle; lorsque Ebn Batuta voyagea dans leur pays, ils étaient même en guerre avec le roi de Bornou, à l'occasion des pèlerins nègres qui se rendaient alors dans l'Yemen par Aidab. Plus tard ils préférèrent la route de Suakim. Presque tous les auteurs arabes s'accordent à dire que ces Bedjas exerçaient envers les pèlerins beaucoup de dureté et de tyrannie. Leur peau est de couleur foncée (Macrizi leur donne pour cela le nom d'Indiens); ils vont presque nus et n'ont aucune religion. Pendant tout le temps que ce lieu de passage fut très-fréquenté, ils faisaient des gains énormes avec les pèlerins et les voyageurs. Ils descendaient de leurs montagnes avec leurs chameaux et les louaient aux voyageurs; chaque habitant du port avait en outre sa barque sur laquelle il passait les pèlerins en Arabie. Ils se livraient encore à la pêche des perles, sur les côtes (probablement dans la baie de Dongola). Burckhardt (1) s'assura en effet que le fond de la mer est couvert, en cet endroit, d'une grande quantité d'huîtres à perles, qu'il est très-facile de pêcher à cause du peu de profondeur de l'eau, mais dont on ne fait plus aucun usage. Les navires des Bedjas devaient être très-fragiles, car Macrizi rapporte qu'il n'en trait pas un clou dans leur construction; ils ne se composaient que de planches liées entre elles avec des ligaments de noix de coco, maintenues par des chevilles de dattier et calfeutrées avec de l'huile de poisson; leurs voiles étaient faites de feuilles de palmier entrelacées; et Burckhardt vit encore, dans le même lieu, des nattes qui servaient de voiles.

Ce port d'*Aidab*, seul endroit où les Bedjas nous apparaissent comme habitant une ville et comme marins, fleurit sous la domination des Bedjas; il ne dut sa prospérité qu'aux voyages des pèlerins et au commerce de l'Inde qui, se faisant par la mer Rouge, allait d'Aidab, par le plus court chemin, à Kous et Kouft (Koptos) sur le Nil. Macrizi nous dit (2) que cette prospérité dura depuis 1038 jusqu'à 1264 (430 à 663 de l'hég.), c'est-à-dire 200 ans; elle disparut entièrement en 1360 (760 de l'hég.), à l'époque où Kouft tomba en décadence. L'importance des Bedjas ne s'étendit aussi que jusqu'à cette époque, et probablement les auteurs arabes n'ont

(1) Burckhardt, Trav., p. 450.

(2) Ibid., p. 464.

(3) Ibid., p. 469.

(4) Macrizi, dans Burckhardt, p. 521; dans Quatremère, p. 169, II.

(5) Ebn Haukal, p. 13. — Ebn Batuta, dans Burckhardt, p. 537.

(6) Ibn-al-Wardi, dans Salt, Trav., in Abyss., App., p. LXXVII.

(1) Burckhardt, Trav., p. 471.

(2) Macrizi, dans Burckhardt, p. 519; dans Quatremère, p. 163, II.

parlé de ce peuple qu'à l'occasion des relations commerciales qui s'établirent alors entre les Arabes et les Bedjas : plus tard ils n'ont plus fait mention de ce peuple.

A l'époque où florissait cet état commerçant des Bedjas, les croisés chrétiens trouvèrent en eux un appui contre les musulmans égyptiens et arabes. Macrizi raconte (1) que, sous le règne du sultan Saladin, El-Bernys-Ernat (c'est-à-dire le prince Renaud) s'empara, en 1182, des ports de Kolzum et d'Aïbab, sur la mer Rouge; les chrétiens interrompirent ainsi le commerce des caravanes qui se faisait entre l'Inde et Kouft, et qui procurait alors d'immenses richesses aux sultans de l'Égypte : la route de terre, par la Syrie, se trouvait aussi fermée par les croisés et par la domination des chrétiens en Palestine.

Ce temps fut la plus brillante période de la domination des Bedjas, qui ne nous apparaissent plus ailleurs que comme nomades et pasteurs. Ibn-al-Wardi (2), leur contemporain, pouvait donc bien leur donner le nom de *marchands*, puisqu'ils rendaient alors possibles les communications entre le Habesch, la Nubie et l'Égypte. Voici le portrait qu'il nous en fait : ils sont nus, noirs et idolâtres; leur pays est divisé en un grand nombre de petits districts; ils sont sociables, bons et pleins de bienveillance pour les marchands. Ils ne possèdent ni villes, ni terres cultivées; leur pays est un grand désert visité par un nombre immense de marchands et de voyageurs; la vallée *Ollakt*, où se trouvent les mines, avait une population très-forte, composée d'hommes de races et de tribus différentes.

Les marchandises des commerçans de l'Inde, de l'Yemen, du Habesch et de l'Égypte, allaient et revenaient de la mer au Nil, à travers cette vallée, sous la protection des hospitaliers Bedjas. Partout ailleurs les Bedjas nous apparaissent comme des brigands et des barbares, épihètes que les voyageurs donnent encore aujourd'hui à leurs descendants, les Bisharis et les Ababdis (Ababdias, Badias, Bedjas). La plus grande sécurité (3) régnait alors dans ces déserts; on trouvait souvent sur les chemins que parcouraient les caravanes, de grosses charges d'épices, de cannelles, de poivre et autres denrées, et elles restaient ainsi sur la route jusqu'à ce que le pro-

priétaire les eût enlevées. Burckhardt nous rapporte qu'on trouve encore le même usage chez les habitants de Dar-Four. Si quelques-uns de leurs chameaux viennent à périr dans le voyage, ils déposent leurs marchandises dans le désert de Libye, et continuent tranquillement le voyage, sûrs de les retrouver à la même place.

Le port d'Aïdab, dit Macrizi (1), était alors le premier port du monde et le désert d'Aïdab (Aizab) était plus fréquenté que les contrées les plus fertiles; l'Yemen et l'Inde y envoyaient leurs trésors, les pèlerins y arrivaient en foule de l'intérieur de l'Afrique pour passer de là à Jidda et à la Mecque. Ce qu'Aïdab fut alors, Aden, Hormus, Soristan le devinrent plus tard, et, depuis le commencement du quinzième siècle (820 de l'hég. 1417 de J.-C.), le désert d'Aïdab s'étend solitaire et vide; du temps de Macrizi, la ville ne se composait plus que d'un tas de pauvres huttes formées de branches d'arbres. Ce désert des Bedjas et le port d'Aïdab restèrent pour nous une terre inconnue jusqu'à ce que Cailleaud découvrit les mines d'émeraudes en 1816, et Belzoni l'emplacement des ports et l'ancienne Bérénice. Ce lieu, qui se trouvait placé dans le grand mouvement commercial d'alors, ne nous a fait connaître qu'une faible partie des Bedjas; le plus grand nombre de leurs tribus erraient, sans doute, dans le voisinage, et formaient ces bordes nomades et indépendantes dont les auteurs arabes ont raconté des fables aussi étranges que celles de Plin et des Romains sur les Blemyes.

Les auteurs arabes parlent du magnifique bétail des Bedjas, surtout de leurs chameaux au poil roux et de noble race (voy. plus haut les Bisharis); ils élèvent aussi des vaches et des brebis dont ils boivent le lait; mais les troupeaux n'occupaient pas tous leurs soins, ils se livraient encore à la navigation, à l'exploitation des mines d'or et aussi, suivant Al-Djaheth, aux mines d'émeraudes.

Les Bedjas sont bien faits, mais maigres, de couleur olivâtre et foncée (on leur donne ces deux couleurs, et Burckhardt (2) leur donne celle des Abyssiniens). Bakoui les appelle aussi une race éthiopique (3). Rapides à la course comme leurs

(1) Macrizi, dans Burckhardt, p. 542.

(2) Append., dans Salt, Trav., p. LXXVI.

(3) Macrizi, dans Burckhardt, p. 519; dans Quatremère, p. 162, II.

(1) Macrizi, dans Burckhardt, p. 520; dans Quatremère, II, p. 165.

(2) Burckhardt, Trav., App., p. 510.

(3) Bakoui, dans Notices et extr., II, p. 392.

chameaux, cette qualité les distingue de tous les autres peuples; ils dressent leurs chameaux au combat et les dirigent très-habilement avec la lance; le chameau s'agenouille devant la lance quand elle est tombée de la main de son cavalier. Les Bedjas sont en insurrection continuelle: cependant Macrizi assure qu'ils sont très-probes et très-hospitaliers. Leur arme principale est leur lance (sebaye), armée d'une pointe de fer; cette pointe a 3 coudées de longueur et le manche 4; c'est de là que vient leur nom, car *seba* veut dire *sept*. Ils ont toujours leur lance à la main; ces armes sont fabriquées par des femmes qui ne voient jamais d'autres hommes que ceux à qui elles fournissent des lances. Les filles qu'elles mettent au monde sont vouées au métier de leur mère; mais elles tuent les enfans mâles, parce qu'ils ne pourraient leur donner que des embarras et des ennuis. Ils appellent *aksomye* (d'Axum) leurs houlriers de peaux de buffles, et *dahlakye* (de l'île Dalak) ceux qui sont faits de peaux d'hippopotames. Leurs arcs sont faits de bois qu'ils appellent *seder* et *shohat* (?); ils sont très-gros, très-épais et difficiles à tendre, comme celui que les Ethiopiens envoyèrent à Cambyse; leurs flèches sont empoisonnées et donnent sur-le-champ la mort (1). Ils ont des devins qui, comme chez les Romains et les Gaulois, annoncent les heureux présages et appellent au combat; Ibn Sélim dit que ces devins, comme les Schamanes, se sont donnés au mauvais esprit. Macrizi nous raconte que les hommes se soumettent à la castration, et que les femmes se coupent une mamelle comme les Amazones. Les Bedajas avaient primitivement un roi qui habitait dans le *Gazira-Bedja* à Hedjer (?) (entre l'Atbara, le Mogren et le Nil): l'hérédité suivait la ligne féminine, comme nous l'avons vu déjà chez les Berbères. Le nom des Bedjas ne nous apparaît plus aujourd'hui, en Nubie, comme celui d'un peuple, mais le pays dont El-Taka fait partie, porte le nom de *Bedja*; *Bedjan* est encore le nom du principal lieu du pays de Mograt sur le Nil, entre Berber et Dongola; Ibn Sélim rapporte que *Bedjrash* était autrefois le principal lieu et la résidence du chef de *Merys*, c'est-à-dire de la Nubie, au sud de Saïd.

1^{re} REMARQUE.

Les mines d'émeraudes des Bedjas, dans les monts Ollaki du désert d'Aïdab, sur l'ancienne route de Koptos à Bérénice.

De Kous, près de Kouft (Koptos), sur le Nil, jusqu'au port d'Aïdab, les auteurs arabes comptaient dix-sept journées de marche (Ebn Batuta n'en compte que quinze); la route conduisant ainsi directement du Nil à la mer Rouge, traversait le pays de montagnes, un peu au nord de la latitude d'Assouan, et même après que les grandes caravanes eurent cessé, il exista encore longtemps une route dans cette direction (1). Les anciens comptaient douze journées de marche de Koptos à Bérénice. Suivant les recherches que Cailleaud et Belzoni firent, dans cette vallée transversale, il n'y a pas de doute que l'ancienne route commerciale de Koptos à Bérénice (2), si célèbre sous les Ptolémées, mais que d'Anville a mal placée sur ses cartes, ne soit la même qu'il, au moyen âge, conduisait de Kous ou Kouft à Aïdab, à travers le désert d'Aïdab et le pays des Bedjas (voyez la remarque précédente). Or, c'est précisément près de cette route qu'étaient situées les mines d'où les Bedjas tiraient les émeraudes qu'ils travaillaient eux-mêmes ou faisaient travailler. Quoiqu'on ait beaucoup parlé de ces mines (3), elles furent néanmoins inconnues jusqu'à ce que Cailleaud les découvrit en 1816. Envoyé par Méhémet-Ali-Pacha, et favorisé de toutes les manières, le minéralogiste (4) partit d'Edfou, sur le Nil, et trouva ces fameuses mines, après avoir voyagé pendant sept journées, à l'est, sur une ancienne route, où il rencontra une quantité de ruines, de villages, de puits, de caravanserais et de stations, provenant des temps anciens (sans doute, depuis Ptolémée-Philadelphie), comme des temps modernes. Les mines sont situées au pied de la haute montagne de Zabourah, dans le pays des Ababbés, sur la limite de la Haute-Égypte et de la Nubie; leur distance directe de la côte (s) n'est que de cinq milles géographiques à peu près; leur situation géographique est à quatre journées de marche au sud de Kosseyr.

Cailleaud les découvrit dans une étroite vallée bordée de montagnes de granit, au milieu de couches horizontales de schiste micacé, à travers lesquelles les routes conduisent dans l'intérieur de

(1) Burckhardt, Trav., App., 250.

(2) Strabon, XVII, p. 399, 595, ed. Tysch.

(3) Mémoire sur les mines d'émeraudes, dans Quatre-mère, II, p. 173-180.

(4) Burckhardt, Travels, p. 538.

(5) Belzoni, Voyage, II, p. 66.

(1) Ibn Sélim, dans Burckhardt, p. 503; dans Quatre-mère, II, p. 140.

la montagne. Elles s'abaissent avec la couche de mica, qui souvent n'a que de trois à quatre pieds, et souvent finissent avec elle. Là où la couche de mica devient épaisse, on soutient le ciel de la mine avec des poutres de bois. Plusieurs des mines vont jusqu'à 400 et même 500 pieds dans la montagne. Cailleaud y trouva, entre autres, des fragments d'émeraudes cristallines, dont il fit présent au pacha. Le chemin qui conduit immédiatement à l'entrée de ces mines, et qui est maintenant au pouvoir des Ababbés, était taillé dans le roc, et appelé par les indigènes *Zaboura*. Tout près de là, sont de grands bassins taillés dans le granit, et destinés à recevoir l'eau des pluies, car la source la plus proche est à un mille de distance. Non loin des mines, au pied de la haute montagne de Zabourah, on remarque les ruines d'habitations que Cailleaud prit d'abord pour les débris de l'ancienne ville de Bérénice. Belzoni, qui les visita peu de temps après, ne trouva que les restes de misérables huttes (1) qu'on appelle *Sakiet*, et qui probablement avaient été le séjour des anciens mineurs; mais il ne rencontra, dans toute cette contrée, aucune trace d'un grand emporium tel que fut jadis Bérénice. — A six lieues de l'endroit où sont les ruines de Zaboura, se trouve, dit-on, un second endroit où sont également un certain nombre de mines et d'autres débris de murailles; mais Cailleaud n'eut pas l'occasion de les voir. Peut-être sont-ce celles qu'on dit situées plus près de la mer, sur la même latitude, les *Zumrud* des Arabes, sur lesquelles Bruce a débité tant de fables, et qu'il prétend avoir retrouvées sur une île voisine, dans le Gihel-Siberget. Belzoni, en parcourant cette côte, prit un endroit sans nom, situé sous le 24° lat. nord, à peu près où sont situées *Lepte extrema* et la Bérénice de d'Anville, pour le lieu où Bruce avait débarqué, lors de son voyage aux mines d'Émeraude. Belzoni vit, en outre (2), en trois autres endroits du mont Zaboura, des traces d'anciennes exploitations.

Peu de temps après ces découvertes, le pacha plaça Cailleaud à la tête d'une seconde expédition, chargée de retrouver les mines d'or et de commencer des travaux d'exploitation au Zaboura. Il lui adjoignit un aga et deux cents ouvriers; mais ceux-ci, mécontents des travaux des mines, commencèrent bientôt à s'amenter contre leur chef, et le forcèrent à s'en retourner au Caire. La faim et les maladies furent un immense obstacle à la reprise des anciens travaux (3).

Belzoni, visitant ces contrées l'année d'ensuite, trouva cinquante ouvriers occupés dans les mines. Après six mois d'exploitation, ils n'avaient pas en-

core trouvé d'émeraude, et les travaux pénibles qu'on leur imposait les avaient déjà plusieurs fois soulevés; leurs provisions, qui leur arrivaient par le Nil, pouvaient aussi facilement leur être coupées par les Ababbés. Toutes les anciennes entrées des mines étaient comblées par le haut, et l'on ne pouvait y pénétrer que par de très-petites ouvertures. L'entrée des mines ressemblait aux catacombes de Gourné, près de Thèbes; les mines elles-mêmes venaient après les couches de marbre et de mica (1).

Sans y entrer, on pouvait juger de leur profondeur par les matériaux amoncelés au bord de l'ouverture. Belzoni pense qu'on n'a pas suivi de plan régulier dans l'exploitation. Au dire des ouvriers, les deux bancs de marbre, entre lesquels se trouvent placées les couches de mica, convergent l'un vers l'autre, et la matrice de l'émeraude est située dans le maximum du rapprochement de toutes les couches de marbre et de mica. Depuis Belzoni, on prétend avoir retrouvé de nouvelles traces d'émeraude, qui dit-on, sont d'une qualité inférieure.

Un examen exact des petites ruines de Sakiet (*Sakket*) (2), situées à un mille des mines, a prouvé qu'elles formaient, en effet, jadis la ville des anciens mineurs. Elles sont situées dans une étroite vallée entourée d'un amphithéâtre de rochers, et formant un demi-cercle de 700 à 800 pieds. Aux flancs des rochers sont adossées à peu près 80 petites maisons, qui, toutes, excepté une, sont moins considérables qu'une chapelle taillée dans le roc, qui se trouve là, et qui a 30 pieds de profondeur et 20 de largeur. Parmi les six inscriptions grecques que Belzoni a copiées, une fait mention de l'emporium de Bérénice, dont Belzoni découvrit bientôt après les gigantesques débris sur le bord de la mer Rouge, à quelques journées de marche de la ville des mineurs.

Ces mines dont nous parlons sont évidemment identiques avec les mines d'émeraude de Kharbah ou Kherbê, situées, selon les géographes arabes, dans le Gihel-Ollaki, et sur lesquelles Mesalek-al-Absar (3) a publié quelques renseignements qu'il tient d'un intendant de ces mêmes mines. Elles furent établies, aux frais du sultan d'Égypte, dans les montagnes, dont il appelle les plus hauts sommets *Karka-Shendah*, au milieu du désert de Bedja. Le terrain dans lequel se trouvent ces nombreuses mines, avec leurs souterrains semblables à des labyrinthes dont la voûte menace sans cesse de s'écrouler, se compose de trois roches différentes, formant la matrice de l'émeraude. Les mines furent exploitées jusqu'à l'an 1358 (760 de l'hégire).

(1) Belzoni, Voyage, II, p. 57; Atlas, tab. 33, n° 7.

(2) Ibid., p. 98.

(3) Ibid., p. 21.

(1) Belzoni, Voyage, II, p. 49.

(2) Ibid., p. 90.

(3) Macrizi, dans Quatremère, II, p. 174.

et la pierre précieuse qu'on en tirait s'appelait *Dhoubaby*.

El Bakoui (1) (an 1403) nous apprend que les marchands en faisaient un commerce considérable, et l'exportaient au loin sous le nom arabe de *Salaki* (de *Gibbel-Ollaki*, nom qu'on donne aussi à l'île des émeraudes). La même chose est confirmée par Al-Djaheth (2), qui ajoute que c'étaient là les seules mines d'émeraude de ce genre dans le monde. Masoudy, qui cite très-exactement quatre espèces différentes d'émeraudes du plus beau vert, pense que l'on ne trouve que dans l'Inde une émeraude semblable à celle d'Ollaki. « La première qualité, dit-il, s'appelle *Mar* (μαρμαρις, λιθος πρασινης, dans Théophraste); la seconde ressemble, par sa couleur, à de jeunes feuilles de myrtes, et se transporte, par la mer, dans l'Orient; la troisième s'appelle émeraude occidentale, parce que les rois du couchant l'aiment, et la quatrième est l'*Asamm*, qui a moins d'éclat.

Cette relation de l'auteur arabe, qu'il écrit sans doute après avoir étudié les auteurs classiques, surtout Théophraste et Pline, ne nous apprend toutefois pas à quelle espèce appartenait cette émeraude égyptienne; car les anciens, comme nous le savons tous, comptaient douze espèces d'émeraudes qui portaient des noms très-différents, et qui, sous le rapport minéralogique, n'étaient nullement de la même classe; ce n'était, à proprement parler, que du diallage, du plume, de la prime d'émeraude, de l'héliotrope, ou quelquefois même du spath fluor (matrix smaragdi); car, suivant ce qui est établi maintenant, la véritable émeraude n'est qu'un produit de l'Amérique, et plus spécialement du Pérou.

L'antiquité ne connaissait par conséquent pas cette pierre précieuse, que nous appelons maintenant émeraude. Le célèbre Vincent se persuada lui-même que ce que Bruce avait rapporté de son île d'Émeraude, dans la mer Rouge, n'en était pas; et ce que Cailleaud appelle, en Afrique, émeraude, n'est pas encore minéralogiquement connu en Europe. Mais, comme la plupart des antiques gemmes que l'on retrouve en si grande quantité dans tous les musées, et que les anciens disaient être taillées en émeraude, ne le sont qu'en héliotrope (3) d'un vert de lessive (*plasma di Smeraldo gemmario*), et que l'endroit dont on tire cette pierre est encore inconnu, il est très-probable que Cailleaud n'a retrouvé, dans les montagnes d'Ollaki, que l'émeraude des anciens, qui, quoique n'étant pas la véritable émeraude du Pérou, n'en est pas moins d'un grand prix. Cette supposition est pleinement

confirmée par un passage remarquable de Pline, que nous ne pouvons expliquer jusqu'ici, et par lequel il désigne, d'une manière tout à fait évidente, les mines d'émeraude de Zaboura, qui, dit-il, étaient connues dans la plus haute antiquité, et dans lesquelles on trouve la troisième sorte d'émeraude (*Tertium locum Ægyptii scil. Smaragdi habent, qui eruuntur circa Copton oppidum Thebaidis in collibus, ex cautibus*) (1). L'opinion que nous avons émise ailleurs sur le défaut de pierres précieuses en Afrique, tandis que l'Asie et l'Amérique des tropiques en possèdent une si grande quantité, ne peut nullement être regardée comme détruite par la découverte des mines de Zaboura; et, jusqu'à ce que l'avenir nous ait prouvé le contraire, nous ne cesserons de considérer ce défaut comme une des qualités caractéristiques du Soudan.

CHAPITRE IV.

COURS INFÉRIEUR DU NIL DANS LA HAUTE-ÉGYPTÉ.

§ 26.

APERÇU.

Au moment de franchir la haute terrasse de Nubie (2), le Nil prend, pour la dernière fois (3), la forme d'un torrent de montagnes; roulant à grand bruit ses ondes écumantes à travers des écueils, des gorges de rochers, depuis l'île Philæ jusqu'à Éléphantine, il se précipite enfin par les cataractes de Syène, dans une contrée nouvelle, la toute célèbre terre d'Égypte. Majestueux et calme, portant partout la bénédiction et la fécondité, il promène ses eaux, plus de cent milles encore et toujours dans la direction du nord, jusqu'à la mer. Lorsqu'une caravane, qui a traversé pendant plusieurs mois le désert ardent, monotone et aride de la Nubie, approche de cette frontière de l'Égypte, le mugissement lointain des cataractes ramène les esprits vifs épuisés (4), et bientôt les bosquets de dattiers de Syène rappellent le voyageur à la vie et au bonheur. L'impression lugubre dont le désert aux étincelantes ardeurs avait accablé l'âme du voyageur, disparaît tout à coup et la terre d'Égypte déroule à

(1) Bakoui in Not. et extr., II, p. 392.

(2) Burckhardt, p. 503. — Quatremère, II, 135.

(3) Blumenbach, Naturgeschichte Art. Heliotrop und Smaragd.

(1) Plin. Hist. nat., xxxvii, c. 17, ed. 81p.

(2) Berod., II, p. 27.

(3) Browne, Trav., p. 488.

(4) Bruce, Trav., VI, p. 503.

l'œil fatigué ses joyeuses perspectives : les chaînes des monts granitiques aux flancs noirâtres, les gorges de rochers, les cataractes écumantes, les îles de rochers aux monumens gigantesques se tiennent à la porte de la terre sacrée, comme des gardiens mystérieux que les élémens ont placés eux-mêmes pour protéger la terre des merveilles de l'ancien monde. Quand le voyageur arrive au contraire de la Nubie en Égypte par le Nil, il a déjà été préparé, par les *schellals* du Batn-el-Hadjar et la vue de la shellal de Syène, et les monumens de la Nubie lui ont fait pressager déjà les merveilles de l'architecture égyptienne; mais il a contemplé ces monumens, en Nubie, dans leurs ébauches colossales et sublimes, il les a vus tantôt cachés tout entiers sous les flancs des monts, tantôt sortant à demi, avec leurs frontons, des masses des rochers : ici, il les verra avec admiration surgir des entrailles de la terre, s'élancer librement dans les airs, toujours plus parfaits, plus variés et plus beaux (1); ils s'élèveront à de prodigieuses hauteurs, orneront des îles entières, des plaines et des rivages de leurs pylônes, de leurs salles, de leurs murs, de leurs colonnades, les couvriront au loin de leurs débris et les changeront en collines.

Nous jetterons un coup d'œil sur la configuration générale de l'Égypte pour nous orienter au milieu de cette contrée, avant de passer à une étude plus profonde de ses parties et du cours du fleuve que nous devrons chercher à comprendre ensuite, dans tous ses détails, à cause de sa haute importance historique.

De Syène au Caire, où se trouve la bifurcation du Nil, ce fleuve coule dans une vallée qui a deux milles d'étendue dans sa largeur moyenne. Cette vallée est formée par deux rangées de montagnes (2) que Jakuti compare à deux ailes (3) : l'une s'étend, vers l'est, jusqu'à la mer Rouge (la distance de Ghenné à Kosseyr n'est que de 40 lieues ou trois journées de marche); l'autre, s'élevant à l'ouest, du côté de la Libye, longe le Nil depuis Assiout jusqu'à la grande oasis : semblable à une digue aplatie, déserte, partout, elle présente une largeur de quatre journées de marche. Ce rempart de l'Égypte (*the Wall of Egypt*) (4) protège le Nil contre les dé-

serts de la Libye occidentale : il faut au moins une heure pour le descendre par l'escalier des caravanes situé près de Gebel-Rumli.

Le rempart occidental de l'Égypte s'abaisse en talus dans la vallée du fleuve et forme un plan inégalement incliné qui est généralement d'un accès facile. Au contraire, le rempart oriental s'élève en falaise taillée à pic, ce qui lui a fait donner, dans toute son étendue, le nom de Gebel-Mokattam ou *penle escarpée de rochers*. Il se compose, en partie, de chaux et de grès friable, en partie, d'autres formations plus récentes, d'amygdaloïde (de poudingue et de brèche). Plusieurs vallées le coupent transversalement de l'est à l'ouest et établissent différentes communications entre le Nil et la mer Rouge. Les plus connues de ces vallées sont celles entre Keft (Koptos) et Kosseyr (1) et celle dite de l'*Égarement*, entre le Caire et Suez (2), comme étant singulièrement explorées par les caravanes. Il existe en outre un grand nombre de gorges plus ou moins larges qui, rompant parfois le Mokattam, amènent dans la vallée du Nil des torrens désastreux chargés de masses énormes de sable et de galets (3).

Le rempart qui protège l'Égypte du côté de la Libye, offre aussi, dit-on, près des oasis, plusieurs ruptures semblables dont une seule nous est aujourd'hui connue; c'est dans l'Égypte inférieure, la vallée de Fajoumé (où se trouve le lac de Mæris), qui, se continuant à l'ouest, par la vallée plus étroite de Bahar-el-Farigh (torrent vide) où Bahar Belame (fleuve sans eau), s'étend jusqu'au désert de la Libye (4).

Refoulé, dans tout son cours, vers la partie orientale de la vallée, par le talus de la chaîne Libyenne, le Nil se trouve être surplombé, à sa rive droite, par des masses prodigieuses de rochers escarpés; rarement aussi le chenal occupe le milieu de la vallée.

Cette vallée, généralement peu large, se resserre surtout dans la Haute-Égypte (Sard), l'ancienne Thébaïde, depuis Syène jusqu'à Kenné (Ghinnah) (5) : c'est là que le Nil forme l'île *Bam-*

(1) Legh, *Narrat.*, p. 93.

(2) Girard, sur l'agriculture de la Haute-Égypte, dans les *Mémoires sur l'Égypte*, I, p. 13.

(3) Edrisi *Africa cur.* Hartmann, p. 494.

(4) Browne, *Trav.*, p. 184.

(1) Rozière, Description minéralogique de la vallée de Kosseyr, dans les *Mémoires sur l'Égypte*, III, p. 227.

(2) Girard, Description topographique de la vallée de l'Égarement, dans les *Mémoires sur l'Égypte*, III, p. 360.

(3) Reynier, dans les *Mémoires sur l'Égypte*, IV, p. 13.

(4) Andréossi, Mémoire sur la vallée du lac da Natron; dans les *Mémoires sur l'Égypte*, I, p. 223.

(5) Browne *Trav.*, p. 128.

ban, la seule importante de son cours. Dans l'un des endroits les plus spacieux, les ruines de Thèbes couvrent encore aujourd'hui la vallée tout entière : depuis le rempart oriental jusqu'au rempart occidental, une étendue de deux milles en largeur de l'est à l'ouest est jonchée de colonnades, de portiques, de colosses et d'obélisques.

Dans l'Égypte moyenne (Wostani), qui commence là où l'on voit les dernières ruines du temple de Denderah (Tentyris) orner les rives du Nil, la vallée du fleuve s'élargit davantage à partir de Siout. Elle n'atteint cependant jamais plus de quatre lieues de largeur (1), et à Fajoumé, dans l'endroit de son plus grand développement, elle n'a que trois milles géographiques. Ici la chaîne libyenne se dirige de plus en plus vers l'ouest. La chaîne orientale, au contraire, ou les monts Arabiques (selon Hérodote) (2), disparaît entièrement près du Caire et va se perdre dans la plaine immense du Delta.

1^{er} ÉCLAIRCISSEMENT.

Contrées limitrophes des cataractes du Nil, ile Philæ, les Shellals, Éléphantine, Assouan, région du granit.

Le Nil, à son entrée dans l'Égypte (3), se divise en plusieurs bras au milieu desquels s'élève un groupe innombrable d'écueils qui forment autant d'îles. La plus grande et la plus méridionale est celle de *Gezira-el-Helseh*; mais elle est peu connue. Tout près de là se trouve l'île célèbre de Philæ, l'une des plus petites sous le 24° 1' 34" de latit. sept. et sous le 30° 34' 16" de long. est de Paris, suivant les observations de l'astronome Nouet (4). De là le fleuve creuse un ravin étroit à travers les montagnes de granit qui s'élèvent en rochers brunâtres sur les deux rives et forment des sauts bruyants et d'affreux rapides qu'on nomme les cataractes du Nil. Puis, ayant parcouru un espace d'environ deux lieues, le Nil se dégage de ces montagnes escarpées près de la ville de Syène, au-dessous de l'île Éléphantine (*Elephantine sub ipsis fere cataractis jacet*) (5), la plus septentrionale de ces îles

nombreuses et groupées, et, rentrant aussitôt dans une vallée plane, il roule tranquillement ses eaux vers les terres inférieures.

1. ILE DE PHILÆ, PILAK, ANAS-EL-WODJOU.

La petite île (1) de Philæ est située, en ligne droite, à peu près à 25,000 pieds (4,150 toises), c'est-à-dire à deux lieues environ au sud de Syène et à quatorze lieues au nord du tropique du Cancer. Elle a 1,152 pieds de longueur du nord-ouest au sud-est, et 408 pieds de largeur, ce qui fait 2,700 pieds d'étendue : son élévation au-dessus du niveau le plus bas du Nil n'est que de 25 pieds, hauteur suffisante pour la mettre, durant toute l'année, à l'abri des débordements du fleuve. Malgré l'étroite circonscription de ses limites, quoique Hérodote ne lui ait pas donné de nom et que Pline l'ait confondue avec l'île Éléphantine (2), elle jouit pourtant d'une grande célébrité depuis les temps les plus anciens. Aujourd'hui encore on ne peut voir, sans un sentiment d'admiration, les débris de ses monuments et de son antique splendeur placés à l'entrée du désert de Nubie. Les Égyptiens s'y rendaient en pèlerinage, et elle était pour eux la *grande contrée des morts* (3). Là se trouvait, disait-on le tombeau d'Osiris : aux prêtres seuls était permis d'approcher de ce lieu. Trois centsoixante vases, nombre égal aux jours que contenait l'ancienne année égyptienne, étaient disposés en cet endroit pour servir au culte d'Osiris. Chaque jour, des prêtres les emplissaient de lait nouveau en invoquant le Dieu par leurs prières. Maintenant encore existent les ruines d'une vaste et magnifique salle dont les parois sont partout décorées de sculptures représentant la mort d'Osiris (4) : suivant la tradition populaire, un grand temple avait été construit là, en son honneur, par Isis, son épouse. Le serment « par Osiris qui repose à Philæ » (*Mâ tûn ên Φιλαις Όσυριν*) (5) était pour les Égyptiens un serment inviolable. Cette île semble tirer son nom de sa

(1) M. A. Lancret, Description de l'île de Philæ, dans les Description de l'Égypte ant., I, p. 1, etc.

(2) Hérodote, II, p. 33. — Pline, Hist. nat., V, chap. 9.

(3) Diodor. Sicil., I, p. 22. — Plutarch. de Isid. et Osiride Brebitor, etc.

(4) Lancret, Descript., p. 13.

(5) De insula Philensium Osiridis sepulchro consecrata, p. 165. — Sacra Philensis, p. 182. — Fr. Creutzer Commentationes Herodoteæ. Lips., 1818, in-8°. Voyez aussi la Symbolique, I, p. 300.

(1) Reynier, Mémoires sur l'Égypte, IV, p. 3.

(2) Hérodote, II, c. 8.

(3) Plan de la cataracte de Syène, Description de l'Égypte ant., I, p. 30.

(4) Description de l'Égypte ant., I, p. 15.

(5) Atlas Aristidei, in Ægypt. 1722, p. 343.

position reculée, puisqu'aujourd'hui même, le mot *Pilak* signifie *frontière éloignée*, dans la langue des Coptes (1); de tout temps en effet, excepté peut-être sous le règne des premiers Pharaons (2), lorsque l'Égypte s'étendait probablement plus au sud, s'élevait ici la frontière séparative de ce pays et de la Nubie. Encore de nos jours, elle s'appelle *Bilak* chez les Arabes qui, certainement, ont conservé les anciens noms égyptiens avec plus d'exactitude que les Grecs : car ceux-ci, semblables aux Français sous ce rapport, altéraient et mutilaient tous les mots d'après leur prononciation. Les Grecs l'appelaient *Philæ* (Φιλæ dans Strabon, Φιλæ; dans Plutarque, Φιλæ dans Etienne de Bysance, nom que l'on a fait dériver à tort de Πύλας (porte) pour indiquer sa situation à l'entrée de l'Égypte. A l'aspect des ruines du temple dont elle est couverte, ses derniers habitants lui ont donné le nom de *Djeziret-el-Birbé*, c'est-à-dire *île du temple*. (Perpe, Birbe (3) signifie temple dans le dialecte thébén de la langue copte). Une tradition arabe, probablement plus récente, rapporte que ces ruines sont les débris d'un palais de plaisance bâti par un certain roi Wodjoud pour servir à ses fêtes : de là vient, sans doute, que Burckhardt l'entendit nommer l'île *Anas-el-Wodjoud* (4) (Selvajoud dans Light); Norden l'appelle *El-Heiff*.

Vis-à-vis de l'île de Philæ, à l'ouest, se trouve le petit endroit de Birbé, habitée comme elle, par des Barabras. Ici finit la domination nubienne; et, depuis là jusqu'à Syène, au nord, toute cette contrée n'est assujettie à aucun impôt, pas même envers l'empire Ottoman (5), privilège antique remontant peut-être à l'époque des prêtres d'Osiris. Cette île, consacrée aux mânes d'Osiris, surgit au milieu de rochers de granit d'un brun noirâtre; mais ses temples sont construits en grès d'une couleur blanchâtre et claire et s'élèvent sur d'énormes blocs carrés qui entourent ce lieu d'une ceinture de forts et bravent depuis plusieurs milliers d'années la violence des gonflemens du Nil. La structure de ces temples est empreinte ici, comme à Éléphantine, d'un caractère tout particulier : les blocs

forment des quais présentant au fleuve une face concave (1) et une face convexe à l'intérieur de l'île, semblables à des voûtes qui résistent au poids et à la pression de la terre. Un tel genre de construction, qui, d'après l'état actuel de nos connaissances, se rencontre seulement en Égypte et dont la solidité a été éprouvée par des milliers d'années, mérite bien l'attention de nos architectes hydrauliques.

L'île de Philæ, couverte de temples, offre, sur le plus petit espace, une étonnante quantité de ruines les mieux conservées de toute l'Égypte (2), tandis que les îles d'alentour ne sont que de vastes déserts. Sa pointe septentrionale portait autrefois des édifices, débris informes aujourd'hui; au sud-est, on aperçoit quelques cabanes de Barabras; au sud-ouest, se trouvent les ruines principales de deux grands temples qui, à en juger d'après l'irrégularité de leurs colonnades (3) et une foule d'autres indices, ont été successivement bâtis à des époques différentes. De l'extrémité méridionale de cette île remarquable on découvre tous les monumens qui s'y élèvent. A droite, un temple isolé, inachevé, le *Typhonium*, qui renferme le tombeau d'Osiris; à gauche, un obélisque et d'immenses colonnades; en face, un grand temple d'Osiris auquel sont adossées des cabanes de Barabras, et non loin de là un temple d'Isis, de moindre dimension. D'énormes murs sillonnent cette surface variée, et les terrasses des temples surgissent partout comme de larges plateaux; sur l'un de ces plateaux est construit un petit village.

De nombreuses colonnades, deux obélisques et de gros pylônes conduisent au grand temple d'Osiris (4), qui est situé le plus au sud. Là trente-deux colonnes du premier portique sont encore debout et tracent une ligne droite vers le temple; leurs chapiteaux sont alternativement lotiformes et dactyliformes, d'après un usage antique chez les Égyptiens, et portent chacun des ornemens divers, ainsi que cela se voit dans l'ancienne architecture gothique, mais sans que l'harmonie de l'ensemble en soit troublée. L'entrée de la seconde colonnade est composée de ces majestueux pylônes carrés, dont nous avons déjà parlé dans la description de la Nubie, qui

(1) Champollion le Jeune, l'Égypte sous les Pharaons. Paris, 1814, I, p. 154. — Quatremère, Mémoire, p. 387.

(2) Creutzer, Comment. Herodot., § 14, p. 175.

(3) Champollion, I, p. 158.

(4) Burckhardt, Trav., p. 5. — Light, Trav., p. 55.

(5) Ibid., p. 6.

(1) Jomard, Description de l'île Éléphantine, Description de l'Égypte, ant., I, p. 12.

(2) Belzoni, Voy., I, p. 329. — Lancrét, Descr., p. 6.

(3) Lancrét, Descr., p. 10.

(4) Ibid., p. 8.

s'élèvent en forme de pyramides et que Diodore désigne sous le nom de Πύλαι. De chaque côté de la porte, ces pylônes apparaissent comme des ailes ou plutôt comme des tours qui autrefois peut-être servirent à sa défense. De nombreux escaliers, placés dans l'intérieur de l'édifice, mènent aux terrasses supérieures, vastes observatoires où, sans doute, les prêtres d'Osiris allaient se livrer à la contemplation du ciel; car tout le culte qu'ils rendaient au Dieu du soleil était lié intimement à l'astronomie, au développement de l'année du Nil, d'après la succession des jours, des mois, des temps d'inondations, à l'observation du lever et du coucher de la lune et des autres astres, aux époques des solstices et des tropiques. Le premier pylône, large de 118 pieds, haut de 34, est le plus élevé de tous les monumens encore existans qui apparaissent avec tant de majesté au-dessus du sol sur lequel ils reposent. Image raccourcie du tableau que reproduit l'Égypte, ces édifices portent cependant l'empreinte de l'antique architecture égyptienne, la corniche couronnant l'entablement supérieur, les gouttières aux coins des pylônes, des décorations, des sculptures semblables. Au sommet du pylône, se trouvent plusieurs divinités assises et devant elles des prêtres leur présentant des offrandes : chaque scène est variée, séparée par des lignes verticales et accompagnée de légendes hiéroglyphiques. Lancret (1) décrit un sacrifice très-remarquable : un prêtre est debout en présence de divinités et entouré de trente victimes, chacune trois fois plus petite que la précédente. Sur la base des pylônes on remarque des lotus entrelacés; les murs sont entièrement couverts de sculptures qui étonnent le spectateur par leur profusion, et la seule face antérieure du pylône en offre, d'après un calcul exact, une superficie de 3,400 pieds carrés ou 600 mètres carrés. Cette riche décoration est si simple pourtant qu'elle occupe un rang subordonné aux parties principales des monumens et ne détruit nullement l'harmonie de l'ensemble : peu saillante et peu profonde à la fois, elle ne produit qu'une lumière et qu'une ombre très-faibles. En avant du pylône gissent des obélisques brisés, des lions de granit rouge et d'autres statues qui ornaient autrefois l'extérieur du temple. De nombreuses colonnades et un second pylône conduisent au temple même dont les parois sont égale-

ment revêtues de sculptures; un examen attentif prouve que ce temple fut peint jadis de couleurs différentes dont les plus fraîches, le vert, le jaune, le bleu, le rouge se remarquent encore aux chapiteaux des colonnes, quoiqu'assez difficiles à distinguer, toutes couvertes qu'elles sont de la poussière du désert. Les colonnes elles-mêmes sont construites en blocs de granit montrant encore à leur surface les traces d'hiéroglyphes souvent renversés; peut-être les pierres dont elles se composent proviennent-elles de monumens dont l'existence remonte à une antiquité double de la leur. Ces sculptures, exécutées dans le même style et avec la même perfection (1), nous reporteraient à une époque antérieure de trois mille ans à celle de l'érection du temple, c'est-à-dire au berceau de l'architecture égyptienne. Les salles de cet édifice sont très-obscurées et ne reçoivent le jour que par en haut; trois chambres d'une vaste étendue, plusieurs autres de moindre dimension, conduisent à l'Adyton, où se trouve un bloc de granit couvert d'hiéroglyphes. Ce monolithe, dans lequel une niche est creusée, semblable à celui de *Kalabsché et Dakké*, semble avoir été destiné à la conservation du vautour sacré, faucon ou épervier (Ιεραξ) (2), symbole d'Osiris, et qui, suivant Strabon, n'était pas un oiseau originaire de l'Égypte, mais appartenant à une espèce particulière apportée d'Éthiopie.

A l'intérieur comme à l'extérieur, chaque pierre du temple porte des sculptures différentes représentant des idées relatives aux dieux et à leur culte, des sacrifices, des hommes en adoration, des fêtes, des processions de prêtres (portant, par exemple, la barque sacrée) (3), des inscriptions religieuses, des symboles, des hiéroglyphes : toutes ces images, parlant d'une manière sensible à l'esprit du peuple égyptien, éveillaient en lui des sentimens de piété et de graves pensées. Chacun de ces divers ornemens a une signification particulière; plusieurs scènes représentent des purifications, des ablutions basées sur la propriété fécondante et sanctifiante des eaux du Nil. C'était une croyance chez les Égyptiens que ces eaux n'étaient pas seulement la soif de ceux qui en buvaient, mais qu'elles les guérissaient aussi de toutes maladies et en faisaient des hommes nouveaux; ainsi l'inonda-

(1) Descr., I, ch. 1, p. 25, et pl. 6 et fig. 7.

(1) Lancret, Descr., p. 53.

(2) Strabon, éd. Tzsch., XVII, p. 607.

(3) Fr. Creutzer, Symbolique, I, p. 249.

tion du fleuve, vers le solstice d'été, renouvelle, chaque année, toute la terre d'Égypte. La constellation du Zodiaque, dans laquelle entre alors le soleil, est considérée par les anciens comme ayant un rapport direct avec ce dernier phénomène. Autrefois l'image du lion accompagnait toujours le solstice d'été ou l'inondation du Nil; aussi le lion du ciel était-il regardé comme la source d'une eau abondante et figurait-il partout dans les temples. Mais, parce que le solstice d'été, d'après l'ordre naturel de succession, passait du signe du Lion dans celui du Cancer, 2,500 ans avant Jésus-Christ, suivant le calcul de Fourier (1), on a voulu tirer de ce fait une conclusion relative à l'antiquité du temple d'Osiris, lequel aurait été construit antérieurement à cette ère, c'est-à-dire pendant la période où le Lion était dans le solstice d'été, période dont la durée a été de 2,165 ans, ainsi que cela résulte de nombreux monumens astronomiques de l'Égypte (voy. plus bas Tentyra).

L'extérieur des édifices de Phylæ offre, vers le milieu du jour, un aspect remarquable (2) et qui est dû au voisinage du tropique : dès que le soleil est un peu élevé, les corniches projettent de longues ombres qui descendent de plus en plus sur les murs des monumens; et vers midi, le soleil étant à plomb, toutes les faces des édifices sont presque entièrement dans l'ombre, ce qui contraste singulièrement avec la contrée environnante qui, dévorée par une chaleur brûlante, s'ensoleille à cette heure dans un calme profond et dans le silence de la mort.

A gauche du grand temple d'Osiris, il s'en trouve un second plus petit et qui diffère beaucoup du premier : c'est le temple d'Iris, environné de toutes parts de portiques et de colonnades, dont la disposition particulière n'offre aucune ressemblance avec celle que nous savons avoir été employée par l'architecture grecque ou romaine. Les entrecolonnemens sont murés jusqu'à un tiers de leur hauteur, ce qui forme une espèce de fenêtre, versant dans l'intérieur des portiques un demi-jour mystérieux. Ce genre de structure ne réunit pas l'élégance et la beauté des monumens de la Grèce, parce que le volume des colonnes est trop considérable; mais, ainsi que le clair-obscur répandu dans les salles du temple, un tel arrangement est sans doute déterminé par un motif suffisant tiré du culte égyptien,

motif qui nous est encore inconnu. N'était cette différence, on pourrait considérer ce temple d'Isis comme un modèle presque parfait des proportions principales des formes et même des ornemens reproduits par les temples des Grecs et auquel manqueraient seulement la grâce et la légèreté propres à l'architecture de ce peuple. L'histoire, toutefois, ne résout pas ce problème. A l'entrée du temple était un obélisque en granit, de 22 pieds de longueur, que Belzoni entreprit de transporter en Angleterre par le Nil (1), et qui portait à son piédestal une inscription découverte par M. Banks, dans laquelle les prêtres d'Isis se plaignaient à Ptolémée et à Cléopâtre des soldats et du gouverneur de l'île de Philæ. M. Beechey prit copie de cette inscription. Près de là Belzoni trouva douze blocs de granit, ayant chacun trois pieds et demi de longueur et trois de largeur. Ces pierres appartenaient aux ruines de l'un des temples voisins et étaient couvertes d'hieroglyphes artistement sculptés, se déroulant, en forme de bordure, autour d'une image d'Osiris. Environné de ces débris, le petit temple d'Isis n'a souffert aucun dommage et sort du milieu de ces débris, comme un édifice nouveau (2). Sa construction, dont on ne saurait préciser la date, est probablement d'une époque postérieure à celle du grand temple; il est aussi riche que ce dernier en sculptures, et sur tous les chapiteaux de ses colonnes se trouvent des bas-reliefs représentant des têtes d'Isis, et dont toutes les scènes principales montrent cette déesse avec ses deux fils, Horus, le souverain heureux, et Harpocrate, voué au malheur. Au bord du Nil, à quelques distances des temples, est la grande salle dont les sculptures ont rapport, pour la plupart, à la mort d'Osiris; on lit, sur ses parois, une multitude d'inscriptions anciennes et modernes. Monumens remarquables qui témoignent, en ces lieux reculés, des vicissitudes communes à tous les temps et à tous les peuples. Quelques-unes de ces inscriptions sont écrites en caractères inconnus jusqu'à présent, une entre autres, en lettres rouges, que l'on voit au plafond; d'autres en grec, en latin, en langues vivantes de l'Europe, toutes accompagnées de nombreuses citations et sentences chrétiennes, coptes et arabes, qui ont été tracées par-dessus les sculptures antiques, dans un but d'immortalité, et

(1) Lancret, *Descr.*, p. 58.—Fourrier, *Mém.*

(2) Lancret, *Descr.*, p. 11.

(1) Belzoni, *Voy.*, p. 170, 316.

(2) Lancret, *Descr.*, p. 12.

dont on pourrait faire un intéressant recueil. De pareilles inscriptions sont gravées, en nombre infini, à l'entrée du grand temple : là, à côté des déterminations astronomiques fixées par Nouet, de la latitude et de la longitude de l'île, le voyageur reconnaît, sur la pierre, une foule de noms célèbres dans les derniers siècles, notamment ceux des Ptolémées, des légions romaines sous les Césars, et des noms de Français, inscrits après la victoire emportée par eux sur les mameloucks, sous la conduite de Bonaparte.

Vers la pointe septentrionale, formée par le dépôt du Nil, et qui est la seule partie cultivée de l'île, on rencontre des ruines de murailles grecques avec des triglyphes et un arc de triomphe romain inachevé, monumens antiques de toutes les époques. Du côté du sud-est, se trouve encore un édifice qui, au premier aspect, se distingue par sa grandeur et sa couleur claire (1); mais bientôt on est frappé de l'élégance de ses formes, qui se manifeste surtout dans la taille élancée de l'architecture des colonnes, preuve que le style égyptien n'était pas opposé au progrès (2). L'édifice n'est orné qu'en peu d'endroits de sculptures. En l'examinant de près, on s'aperçoit que, loin d'être achevé, il n'est que commencé dans la plupart de ses parties, et il excite par là même, dans chaque voyageur, un ardent désir d'y étudier la mécanique et la technique de la taille des pierres chez les Égyptiens.

Des huttes de Barabras sont adossées à ce temple, près duquel s'élevaient auparavant des cabanes de musulmans, avant celles-ci des chapelles chrétiennes, et enfin dans l'antiquité les casernes des Romains. Nulle part un aussi petit espace ne rappelle à la fois tant de faits historiques que les murs de ce temple, dont la construction attire ici l'admiration générale, comme s'il était situé dans une grande capitale, et cependant le sol qui le porte n'est qu'une très-petite île sur les dernières limites du royaume, à l'entrée du désert.

2. LES CATARACTES DE SYÈNE; LES SHELLAL DES ARABES.

Immédiatement au-dessous de Philæ, commence le domaine rocheux et pittoresque (3) des écumantes cataractes du Nil, spectacle ravissant,

moins par la hauteur des cataractes (car ce ne sont que des rapides dont on a exagéré autre fois la grandeur, et sur lesquels on a débité une quantité de fables, depuis Hérodote jusqu'à nous) que par l'aspect sauvage du pays qui les environne. C'est dans cette vallée profonde et solitaire du Nil, les *âbussou*, entre Philæ et Syène, que la légende égyptienne (1) place le *tombeau d'Osiris*, où il était tenu captif aussi longtemps que durait la saison de la sécheresse. Pendant tout ce temps on adressait des complaintes au dieu captif, jusqu'à ce que, délivré par les gonflemens du Nil, il ressuscitait de son tombeau et reparaissait sur la terre, apportant de nouveaux bienfaits au pays; c'est alors que commençaient sur le Nil les fêtes en l'honneur d'Osiris. Cette contrée était ainsi sacrée aux Égyptiens, d'après la doctrine des prêtres qui rattachait étroitement la religion et le culte à la nature du pays. La chaîne de montagnes de granit s'élève, en formes très-pittoresques, des deux côtés de la vallée; elle a parsemé le fleuve d'écueils et d'îles, qui forment une quantité de tournans à mesure que le fleuve se grossit; néanmoins, dans les plus grandes eaux, il reste toujours une vingtaine de grandes îles (2) à sec, entre lesquelles on remarque de nombreux sauts et rapides plus ou moins considérables. Déjà près de Philæ, on entend le bruissement des eaux du Nil entre les écueils qui s'élèvent principalement sur la rive droite, tandis qu'ils laissent encore dans les grandes eaux un passage sur la rive gauche. Le premier rapide au-dessous de Philæ, est appelé *Shellal*, du nom de l'île voisine, habitée par des Barabras; il est situé au tiers de la distance de Philæ à Syène. Le Nil, en cet endroit, a au juste la largeur de la cascade de Niagara, c'est-à-dire un quart de lieue, mais la hauteur de sa chute n'est nullement comparable à la fameuse cataracte du Nouveau-Monde. Belzoni, qui remonta le fleuve au mois de mai, par conséquent à l'époque des eaux basses, trouva que l'une des principales cataractes n'avait que 30 pieds de longueur; les eaux se précipitaient sous un angle de 15 degrés, de manière que de petites barques pouvaient aussi passer en cet endroit dans la saison de la sécheresse. Le même voyageur, en redescendant le fleuve, à l'époque des plus grandes eaux, franchit tout l'espace des cataractes, de-

(1) Lancret, Descr., p. 13.

(2) Belzoni, Voy., p. 316.

(3) Legb, Narrat., p. 53.

(1) Creutzer, Symbol., I, p. 266.

(2) E. Jomard, Descr. de Syène et des cataractes, dans les Descr. de l'Égypte ant., I, p. 5.

puis Philæ jusqu'à Syène, en une heure; il observe que, vue de l'ouest, la pente entière du fleuve peut bien être de 500 toises (1,800 pieds), et que le niveau des eaux offre dans ce lit rocheux une inclinaison de 50 à 55 degrés, ce qui toutefois serait considérable et nous fait désirer avec plus d'impatience des mesures barométriques exactes, attendu que, jusqu'à présent, nous ne connaissons la hauteur des cataractes que très-approximativement. Browne (1) dit que, dans les eaux basses, le Nil se précipite avec bruit de 7 à 8 pieds de hauteur, en trois chutes de 50 pieds de longueur et en plusieurs bras séparés par des rochers; dans les grandes eaux, au contraire, ces chutes disparaissent entièrement, et le fleuve gagne tant d'extension, que les barques et les marins nubiens, avec leurs radeaux, y passent, mais non pas sans danger.

Les cataractes rendent ainsi, sur cet espace, la navigation très-pénible sinon impossible. Un rempart infranchissable s'élève des deux côtés du fleuve; l'agriculture a disparu et les îles même ne sont habitées çà et là que par quelques pauvres familles de pêcheurs, appartenant à la tribu des Barabras. Mais un grand nombre d'inscriptions et d'hiéroglyphes (2), taillées dans les blocs de granit, rappellent ici les temps de la première antiquité, où ces solitudes étaient sans doute visitées par de pieux pèlerins, comme encore de nos jours les cataractes et les sources du Gange dans l'Inde.

3. L'ÎLE D'ÉLÉPHANTINE; DJEZIRET-EL-CHAG.

La dernière grande île, à l'extrémité de ces cataractes, est Éléphantine, qu'on peut nommer avec raison la clé de l'Égypte (3), et que les Arabes appellent à juste titre *El-Chag* (El-Sag), c'est-à-dire *le jardin* ou *l'île des fleurs* (4). Entourée d'affreux rochers ou de déserts et couverte de bosquets, de groupes de palmiers, de jardins, de mûriers, de cassis, de douriers, de dattiers et de sycamores, elle offre en effet, de l'aveu de tous les voyageurs (5), un aspect enchanteur; toute sa surface est cultivée, et, de quelque côté qu'on jette ses regards, on aperçoit partout des habitations, des moulins,

des canaux, des rochers et des ruines de temples. La base de l'île est un rocher de granit autour duquel s'est étendue une plaine fertile, formée pas le limon du Nil; c'est sur le noyau même de granit que sont parsemés, comme sur un plateau, les débris de l'ancienne ville, qu'Hérodote nous dit avoir visitée dans son voyage en Égypte. Éléphantine est ainsi en effet le premier jardin au-dessous des cataractes du Nil et du domaine des écueils.

Sous le règne de Psammétique (1), il y avait ici une garnison égyptienne contre les Ethiopiens, de même qu'à Marea, sur la frontière occidentale de la Basse-Égypte, contre les Libyens, et à Daphné, contre les Arabes et les Syriens, car c'étaient là les trois principales entrées de l'Égypte. Hérodote trouva une garnison persane à Éléphantine; du temps de Strabon, les Romains y avaient trois cohortes destinées à garder les limites de la préfecture de la Haute-Égypte (2). Enfin Tacite appelle cette île une des barrières de l'empire romain.

Les débris d'une ville couvrent la partie la plus élevée de l'île, qui est parsemée d'une quantité de pierres à bâtir, de débris d'architecture, d'agates, de monnaies, de lampes, d'amulettes et d'autres antiquités que les Berbères ramassent et qu'ils viennent offrir aux étrangers. On y trouve aussi une quantité de sarcophages (3) taillés dans le roc, les seules tombes de ce genre que l'on connaisse en Égypte. Au sud et au nord de l'île se trouvent les ruines de deux temples (4), qui sont parfaitement ressemblants et semblent avoir été construits dans les derniers temps de l'histoire égyptienne; celui du sud est surtout très-parfait, mais il paraît qu'on y fit beaucoup d'additions dans les temps postérieurs. M. Jomard, qui en a donné une description détaillée, observe entre autres que dans sa forme (c'est, suivant Vitruve, un *périptère* entouré d'une simple colonnade), comme dans son architecture (5), on ne peut méconnaître le type primitif des premiers temples grecs, et que l'intérieur, comme l'extérieur, est couvert d'hiéroglyphes. On remarque sur les parois extérieures un Jupiter-Ammon et une Isis, posant leurs mains sur un jeune homme qui représente

(1) Browne, Trav., p. 141.

(2) Jomard, Descr., p. 16.

(3) Jomard, Description de l'île d'Éléphantine, dans les Descr. de l'Égypte ant., I, ch. III, p. 2.

(4) Champollion, I, p. 159.

(5) Legh, Narrat., p. 60.—Belzoni, Voy., I, p. 93.

(1) Hérodote, II, p. 30.

(2) Strabon, lib. XVII, éd. Tzsch., p. 603.

(3) Jomard, Descr., p. 3.

(4) Ibid., p. 4-14.

(5) Jomard, p. 6, et planche 25, fig. 1, Ant., vol. I.

sans doute Horus (le fils d'Isis, c'est-à-dire Harpocrate); à côté, des libations sont offertes à Isis et à l'idole à la tête de bélier. Les sculptures intérieures du temple sont toutes peintes; une entre autres, placée à l'entrée gauche du temple, se distingue par sa grandeur extraordinaire (elle a 20 pieds de longueur) en même temps que par la richesse et la perfection du travail. Elle a ici, comme une autre, dans le grand temple de Philæ, sur la limite de la navigation du Nil, une double signification qui est à la fois mythologique et géographique. L'objet le plus remarquable est la *grande arche* (1), ou le navire sacré des prêtres, terminé au gouvernail et à la proue par une tête de bélier (à Philæ par une tête d'Isis), regardant vers l'entrée du temple. Elle repose sur un autel sans hiéroglyphes; au milieu est un petit temple, en partie voilé et attaché par trois anneaux à un stylobate; l'arche elle-même est portée sur les épaules, au moyen de longs bras, à peu près comme l'arche d'alliance des Juifs, car plusieurs de ces sculptures nous rappellent le rituel des Hébreux (2). A côté de la barque au-dessus de laquelle plane le globe ailé, sont une quantité de vases pour les sacrifices, quatre grandes statues décorées de la fleur de lotus, quatre avec la tête de bélier, une avec la tête de lion, etc. De grands sacrifices sont offerts sur l'arrière de l'arche; l'on voit encore un héros semblable aux figures royales qu'on remarque dans les palais de Thèbes, portant le casque et le sceptre qu'il est prêt à consacrer; au-dessus de lui plane l'épervier sacré. Sur le devant de l'arche on remarque une figure de prêtre avec la croix ou la clé du Nil (*crux ansata*), occupé à faire des cérémonies devant l'idole à la tête de bélier, qui est peinte en bleu d'azur.

Suivant Strabon, cette île renferme le temple de Cnophis (3) et un nilomètre. Eusèbe fait observer que l'on y adore une figure humaine, à tête de bélier, portant le disque peint en bleu et surmonté de cornes (4). Or, ces descriptions de temples s'accordent parfaitement avec les images du temple que nous venons de décrire et qui est sans doute celui de Strabon; Cnophis-Cneph, c'est-à-dire le bon génie, signifie Osiris à la tête de bélier, que les Grecs appellent Jupiter-Ammon, et le bleu était ici en effet la couleur du

dieu bienfaisant et du serpent, son symbole; et il en était de même au Gange, dans l'Inde.

Osiris, le dieu du soleil, était donc vénéré à Éléphantine tout comme à Thèbes, sous le nom de Jupiter-Ammon; la tête de bélier et le disque avec les cornes représentaient la jonction du soleil et de la lune, c'est-à-dire l'équinoxe d'automne (1), époque où la crue du Nil est à son maximum, par conséquent le temps de la fertilisation de l'Égypte.

L'importance de ce temple consacré au dieu bienfaisant, à l'entrée de l'Égypte, s'explique très-clairement par sa situation géographique. Aussi l'île d'Éléphantine était-elle fort bien connue des anciens ainsi que d'Hérodote, et c'est là précisément une des raisons qui nous rendent inexplicable le silence de cet historien sur l'île sacrée de Philæ. Tous les auteurs et commentateurs se taisent sur l'origine du nom d'Éléphantine; Champollion (2) même n'en a pu trouver une étymologie dans la langue copte, ce qui est d'autant plus surprenant que, suivant Manéthon, une famille d'Éléphantine (3) occupa jadis le trône de l'Égypte; cet auteur en cite même neuf rois comme formant la douzième dynastie égyptienne, d'où quelques historiens postérieurs ont conclu à tort qu'il devait avoir existé un royaume d'Éléphantine.

L'île d'Éléphantine avait autrefois des carrières très-remarquables; c'est de là qu'est sortie entre autres la plus grande merveille qu'Hérodote vit à Saïs, dans le Delta du Nil, le petit temple taillé d'un seul bloc de granit. (οἰκὸς μονόλιθον) (4). Deux mille hommes avaient été occupés pendant trois ans, sous le règne d'Amasis, à le transporter par eau d'Éléphantine à Saïs. Outre ces débris d'architecture égyptienne, il s'en trouve encore à Éléphantine d'autres qui paraissent provenir des Romains, entre autres surtout une grande muraille au sud, que l'on pourrait prendre pour un rempart (5). En considérant avec attention les bords de cette île formée par l'alluvion autour du noyau de granit, on remarque que de tout temps elle a dû être entourée de quais qui la protégeaient contre la force des hautes eaux, et que l'on réparait sans doute de

(1) Jomard, Descr., p. 15.

(2) Champollion, p. 159.

(3) Manethonis Series Regum Ægypti, etc., opera Galatæi. Hamburgæ, 1815, in-4°, p. 5.

(4) Hérodote, II, 175.

(5) Ligh', Trav., p. 51.

(1) Planché II, fig. 4; pl. 37.

(2) Lancret, Descr. de Philæ, Ant., I, p. 26.

(3) Strabon, lib. XVII, p. 603.

(4) Eusebius Præpar. Evang. Par. 1629, l. III, c. 2.

temps en temps, de manière qu'il est impossible de fixer l'époque de leur construction. On voit en outre des fragments de murailles très-antiques, dont un entre autres, qui a de 45 à 50 pieds de hauteur et 600 de longueur (1), présente une construction convexe à l'instar des débris de Philæ. Un escalier de 50 degrés conduit de ce quai au Nil; au mur est fixée une échelle qui servait autrefois à indiquer la hauteur des eaux. C'est indubitablement le nilomètre (*Νειλομετρον*) (2) que Strabon a décrit à l'occasion du temple de Cnouthis et à une époque où il était en pleine activité. Le gouvernement qui réglait les impôts d'après l'inondation du Nil exagérait ordinairement la hauteur des eaux à cette époque; l'entrée du nilomètre n'était accordée qu'à un petit nombre d'initiés qui étaient les prêtres de Sérapis; ce Dieu, avec la *Scala* (appelée *Sérapis*) (3) et la mesure de blé (*Modius*), symbole de la fertilisation qui apparaît de nouveau réunie en une seule image dans la fleur du lotus, représentait encore le Nil. De nos jours, le nilomètre (4) ne peut plus servir au même but. Il est de la nature du fleuve que la vallée du Nil s'élève de plus en plus et enterre ainsi ses édifices, ce qui rend en même temps les cataractes plus basses, attendu que le lit du fleuve comme le remarque déjà Hérodote, s'élève simultanément. La hauteur des eaux, en tant qu'elle indiquait la fécondation du pays, ne peut plus être déterminée par le nilomètre d'Éléphantine; aussi est-il resté dans l'oubli jusqu'à ce qu'il fut de nouveau découvert par les Européens. Girard a calculé que, d'après l'ordre de la nature aucun nilomètre ne peut servir plus de cinq siècles. Le nilomètre d'Éléphantine, bien que n'étant plus qu'un monument remarquable de l'antiquité, nous servira cependant plus bas, comme d'autres nilomètres, à quelques comparaisons chronologiques sur l'histoire du développement du cours de ce fleuve.

4. ASSOUAN, SOUAN, SYÈNE CHEZ LES GRECS.

Abrtée par le dernier bloc de granit (5) l'île d'Éléphantine s'est formée du côté de la Nubie,

par un atterrissement consécutif; l'Égypte commence immédiatement au-dessous, là où cesse le sol granitique; à droite de l'île sur la rive orientale du Nil, est située la première ville limitrophe, *Assouan*, à une distance de 200 lieues du Caire, distance que l'on peut franchir en quinze jours.

Les Arabes ont conservé pour Assouan (ou Os-Souan), le nom cophte de Souan (1) qui est l'ancien nom égyptien et dont les Grecs ont fait *Syène* (*Συήνη*). Le nom de Souan (*aperiens*, *aperta* dans la langue cophte) signifie l'ouverture de l'Égypte; l'expression, *de Rakoti* (plustard Alexandrie) *jusqu'à Souan*, signifiait autrefois (2) toute l'Égypte, tout comme l'expression *de Dan jusqu'à Besseba*, signifiait toute la Judée.

Eratosthène déterminait jadis, d'après le méridien de Syène, le premier degré et par conséquent la circonférence de la terre dans le voisinage des tropiques. Après lui Strabon cite le puits sans ombre à l'époque du solstice d'été, comme une preuve de la position verticale du soleil (3). Mais il ne faut pas prendre ce récit trop à la lettre; d'après les observations de Nouet (4), Syène est située par les 50° 34' 49" long. est de Paris, et par les 24° 5' 25" lat. nord. Sa distance du tropique est donc aujourd'hui de 37° 25", ce qui fait environ 15 lieues et demie. L'ombre du solstice d'été ne manque par conséquent pas entièrement, mais elle n'est presque pas apercevable, attendu qu'elle ne comporte que 1/40 de la véritable longueur.

L'ancienne Syène était cependant située au sud-ouest de la nouvelle Assouan qui est peu reculée au nord, mais qui néanmoins repose encore sur un rocher de granit (5), semblable à un ancien château gothique.

Un chemin de terre entre Philæ et Assouan remplace le défaut d'un transport commode par eau; au temps des Romains il y avait ici une très-bonne route, qu'une longue muraille (6) protégeait le long du désert oriental contre les attaques des brigands; cette muraille, dont on aperçoit encore des traces de nos jours, assurait

de l'Académie royale de l'Institut, année 1817. II, Paris, 1819, in-4°, p. 185.

(1) Champollion, I, p. 161.

(2) Voyez le manuscrit cophte, dans Champollion, I, p. 164.

(3) Strabon, XVII, éd. Tzsch., p. 605.

(4) Jomard, Descr. de Syène, etc., p. 2.

(5) Belzoni, Voy., I, p. 93. — Legh, Narrat., p. 53.

(6) Lancret, Descr., p. 2. — Burckhardt, Trav., p. 4.

(1) Jomard, Descr., p. 12.

(2) Strabon, XVII, p. 603.

(3) Marcel, Mém. sur les nilomètres des anciens, p. 62.

(4) P.-S. Girard, Mém. sur le nilomètre de l'île d'Éléphantine, Descr. de l'Égypte ant., Mém. I, p. 8.

(5) Girard, Observations sur la Vallée d'Égypte et sur l'exhaussement séculaire du sol qui la recouvre, dans les Mém.

idemment le transport des marchandises contre pillage ; elle a 5 à 6 pieds d'épaisseur ; et quoiqu'en grande partie recouverte par le sable du désert, elle révèle encore très-distinctement la construction égyptienne en briques. De nos jours elle s'appelle *Hayt-el-Adjour*, et s'étend contre une plaine de sable et le rocher de granit situé en face de l'abordage de Philæ où était sans doute autrefois le grand marché, jusqu'au port de Syène et aux cimetières parsemés de monumens avec les inscriptions coufiques. Les rochers de granit portent une quantité d'hieroglyphes et d'inscriptions inintelligibles. C'est dans le voisinage d'Assouan, près du cimetière qui a trois quarts de lieue d'étendue, qu'est situé le bastion français que le général Desaix construisit contre les mameloucks.

Assouan était autrefois une ville très-importante, principalement au moyen âge (1), pendant la domination des Arabes où elle fut le principal endroit limitrophe de Sais (ou Haute-Égypte), du côté du sud.—Ibn Selim nous apprend qu'on trouve dans les environs d'Assouan du blé, du froment, des fruits, des moutons, des vaches et des chameaux en abondance, ainsi qu'une quantité de marchandises que les habitans se procurent par leur commerce avec les Noubas. C'est à Assouan que se firent à cette époque les préparatifs de la guerre contre les Noubas. Le port d'Assouan rapporta en 1189 (525 de l'hégire), 25,000 deniers d'impôt ; maintenant il ne rapporte, suivant Burckhardt, que la cinquantième partie de cette somme. Les bois de dattiers produisaient alors annuellement 30,000 *erdeyb* de dattes. Le grand tribunal se composait de 60 savans kadis ; en 1225 (620 de l'hégire), El-Edfouy compta à Assouan quarante auteurs indigènes qui habitaient cette ville ; il y avait en outre 100 schérifs de la première noblesse, issus de la famille du prophète. Depuis le temps des califes, une forte garnison d'Arabes stationnait à Assouan, jusqu'à ce que ce poste fut enfin abandonné sous les Fatimites. C'étaient tantôt les Nubiens qui l'attaquaient, tantôt les factions intérieures qui, après des querelles sanglantes, s'emparèrent du pouvoir (les Beni-Kens entre autres ; voy. plus haut), et hâtèrent par là la ruine de la ville qui, en 1403 (806 de l'hégire), fut à peu près entièrement dépeuplée par la peste et une grande famine, comme tant d'autres villes de l'Égypte. Suivant Macrizi,

il mourut alors à Assouan seul 21,000 hommes, preuve que la ville était très-peuplée. Depuis cette époque, Assouan n'eut plus de gouverneur ; elle devint un endroit très-insignifiant (1) et fut même un certain temps déserte. Nous la retrouvons dans un état semblable de nos jours, malgré que le pacha d'Égypte ait un fonctionnaire, pour prélever l'impôt.

Il faut qu'Assouan ait encore été le théâtre de graves désastres dans les derniers siècles, car l'on n'y remarque actuellement aucune trace de ces temples et pylônes (*altissimas turres quas Barba vocitant*) (2) dont Léon l'Africain fait mention et qu'il prétend avoir vus lui-même. Burckhardt (3), qui y passa au mois d'avril, pendant les basses eaux, trouva le bras du Nil entre Assouan et l'île d'Éléphantine presque entièrement desséché, et remarqua au mur du port un nilomètre peu observé jusqu'à présent. Il était placé dans une ouverture carrée en forme de puits à laquelle conduisait un escalier. Jusque-là on avait pris cette construction pour un pont romain ; Burckhardt présume au contraire qu'il fut construit par les Sarrasins sous le calife Maouya, pour indiquer la crue et la décroissance des eaux du Nil, et de là vient sans doute que les habitans lui donnent le nom de *Mekyas*, c'est-à-dire nilomètre.

5. LA RÉGION GRANITIQUE DE L'ÉGYPTÉ AVEC LES CARRIÈRES DE GRANIT DE SYÈNE.

Outre les endroits que nous venons de décrire et leurs monumens remarquables qui ont exercé et exercent encore une si grande influence sur l'histoire du pays, cette étroite région des cataractes est encore d'une très-haute importance dans l'histoire de la civilisation égyptienne par son caractère géologique. C'est ici que s'élève des deux côtés du Nil la chaîne de montagnes primitives avec ses innombrables carrières d'où les Égyptiens tirèrent les ornemens de leurs temples, et tous ces colosses qui furent transportés sur le Nil dans toutes les directions.

On remarque déjà du milieu du fleuve un grand nombre de carrières, mais la plupart sont concentrées sur un petit espace d'une lieue et demie à l'ouest, au sud et à l'est de Syène (4). On

(1) Burckhardt, Trav., p. 518.

(2) Leo Africanus, lib. VIII, fol. 283, ed. Antwerp., p. 1655 a.

(3) Burckhardt, Trav., p. 131.

(4) Lancret, Descr., p. 10.

(1) Selim, El- Assouany, dans Burckhardt, Trav., App., III, p. 516.—Quatremère, II, p. 4.

aperçoit encore dans chacune d'elles des traces du ciseau et des anciens instrumens. Elles se prolongent aussi plus loin dans l'intérieur; Belzoni visita à deux lieues et demie au sud-est de la ville une carrière dans laquelle il trouva deux grands bassins taillés dans le granit, mais encore adhérens à la masse, ainsi qu'une colonne romaine de granit avec des inscriptions du temps d'Antonin et de Sévère (1). Les anciens, suivant les observations de ce voyageur, avaient l'habitude de tailler tout autour du bloc des fentes de deux pouces de profondeur, au moyen desquelles ils le détachaient ensuite de la masse, avec certaines machines qu'ils employaient à cette fin. Lancrét vit dans une autre carrière plus rapprochée du fleuve un obélisque non achevé et le bloc d'un colosse qui a 54 pieds de longueur et 10 pieds de profondeur; ces deux pièces le persuadèrent que les Égyptiens savaient très-bien tirer parti des flières naturelles et des fentes des rochers, ce qui facilitait beaucoup les travaux de mine. Jomard découvrit à 900 pieds à peu près au sud-est de la ville de Syène, un bloc de granit beaucoup plus grand que le précédent; il était destiné pour un colosse de 68 pieds de hauteur, mais il n'arriva qu'à moitié chemin du voyage. On peut, de même qu'aux autres, y étudier très-exactement la coupe des pierres des anciens Égyptiens dans son développement progressif (2).

Des recherches exactes, faites dans la vallée du Nil, nous ont appris à distinguer, dans la Haute-Égypte, trois différentes régions géologiques qui sont de la même importance pour la construction des monumens comme pour la nature et la culture du pays (3).

1. La *région méridionale* ou la *région granitique* prédomine depuis l'île de Philæ jusqu'à Syène; l'île d'Éléphantine en est le dernier rocher. Son étendue n'est donc pas considérable; mais, en revanche, elle produit dans une contrée très-pittoresque, l'une des plus belles matières que l'on connaisse, le granit, ou soi-disant syénit, dont sont taillés les plus grands monolithes, des colonnes, des statues, des temples entiers, des colosses et des obélisques.

2. La *région la plus septentrionale* ou la

région calcaire occupe l'Égypte inférieure et moyenne jusqu'à quelques journées de marche au sud de Thèbes. Elle forme un pays très-monotone, et présente, sur le bord du Nil, des roches calcaires très-escarpées, qui fournirent autrefois le noyau des pyramides, et ont aussi sans doute fourni les matériaux d'une quantité d'autres édifices, dont la plupart ont disparu, parce que les Barbares des temps postérieurs, jusqu'aux Arabes de nos jours, les exploient comme des carrières, et en tirent, depuis des siècles, toute la chaux dont ils ont besoin pour leurs murailles, leurs mosquées et leurs habitations (1). Ces monumens de l'art furent ainsi indignement détruits, et de la plupart il n'est resté qu'un tas de décombres.

3. La *troisième région* ou la *région du grès* occupe le milieu, entre la région granitique et la région calcaire; elle s'étend depuis Syène jusqu'à près d'Esné, au nord, sur une latitude d'un degré à peu près, et forme ici le passage des rochers de granit aux roches de calcaire. Ce grès a fourni la plupart des matériaux pour ces temples de l'Égypte que nous voyons encore de nos jours, après des milliers d'années, parfaitement conservés, par la raison que ces cubes de grès ne peuvent servir à d'autres constructions. Nous reviendrons encore une fois à la description des régions de grès et de calcaire, à l'occasion des carrières de grès, près de Gebel-Silselah, et en parlant des catacombes de Thèbes taillées dans des roches de calcaire. Maintenant nous fixerons un instant notre attention sur la région si remarquable du granit.

On rencontre des carrières partout où il y a des rochers granitiques, autour de Syène, à Éléphantine, vers la cataracte, vers l'île de Philæ dans le désert du voisinage et jusque dans le lit du Nil. Le terrain est ici partout couvert d'éclats du plus beau granit rose, ou le soi-disant granit oriental (le *granito rosso* des antiquaires), que Plinie appelle *syénit*, du nom de la ville, mais qu'il ne faut pas confondre avec le syénit de Werner. Ce granit de Syène se distingue par ses belles et vives couleurs, par la grandeur des cristaux qui composent sa masse, sa dureté, sa solidité presque inaltérable et l'excellent poli dont il est susceptible: il est, du reste, assez généralement connu par les fragmens qui se trouvent dans tous les cabinets d'antiquités, et qu'on admire surtout aux obélisques de

(1) Belzoni, *Voy.*, I, p. 173.

(2) *Antiq.*, 1^{er} vol., pl. 31.

(3) Nozière, *Descr. de Gebel-Silselah et des carrières qui ont fourni les matériaux des principaux édifices de la Thébaïde*, dans les *Descr. de l'Égypte ant.*, ch. IV, p. 13.

(1) Nozière, *Descr. Ibid.*, p. 19.

Rome. Le feldspath d'une belle couleur rose, tirant sur l'incarnat et quelquefois sur le rouge de brique, compose les deux tiers de sa masse; les interstices sont remplis de mica, matière lisse et d'un brillant métallique, et de grains de quartz vitreux et transparent; on y voit encore, mais très-rarement, un peu de *hornblende*.

On trouve parmi les ruines de Thèbes beaucoup de monolithes et d'obélisques de ce granit ce qui fit que Pline l'appela aussi *lapis thebaicus* (1) ou *pyropoecilôn*, à cause de ses dessins flambeaux. Toute la région granitique est composée de cette belle roche primitive qu'à la fraîcheur des cassures et à la vivacité des couleurs, on croirait nouvellement détachée. En quelques endroits, le granit prend, par suite de l'efflorescence, des nuances plus foncées, avec lesquelles contrastent agréablement à la vue les vallons verts et boisés qui s'en détachent.

L'inclinaison du banc de granit, qui traverse le Nil, est de l'est à l'ouest (2); mais nulle part, on ne peut reconnaître de véritable stratification. Il ne présente en général les dispositions indiquées que dans le voisinage des cataractes, des deux côtés du fleuve; et, à mesure qu'on s'enfonce dans le désert, à l'est, il perd toujours plus de sa beauté. Le *granito rosso* n'occupe donc ainsi qu'un espace très-borné; il paraît, au surplus, n'être qu'une interposition, à travers laquelle le Nil s'est ouvert les portes de l'Égypte; les rochers qui bordent ses rives sont comme les deux pylônes qui forment le boulevard de la grande puissance égyptienne. Sur les limites de cette interposition remarquable se trouvent éparses comme passages à la roche voisine, qui est le granit commun, plusieurs variétés de ce granit oriental. Elles présentent, dans leurs couleurs et les substances dont elles se composent, une surprenante variété, et sont tantôt d'un gros grain, tantôt d'un grain très-petit; la sculpture égyptienne en a fait, avec un choix exquis, une quantité de chefs-d'œuvre qu'on retrouve maintenant dans presque tous les musées des capitales de l'Europe.

On distingue, entre autres, parmi ces variétés de granit oriental: le *granitello* qui a un grain fin, le *syénit gris* mêlé des parties de feldspath gris, le *granito nero e bianco*, appelé ainsi à cause du

feldspath blanc et des lamelles de mica noir qu'il contient, le *basalte antico* ou d'*Egitto* (basalte oriental), roche tout à fait noire, écaillée, d'apparence presque homogène, disséminée en gros globules dans le granit rose, et qui, sans être volcanique, doit évidemment son origine à la prédominance des parties de mica et de *hornblende* sur les parties feldspathiques. Parfois le granit même prend une couleur foncée, principalement lorsqu'il contient beaucoup de mica, comme, par exemple, les deux colosses de Thèbes, derrière les obélisques de Luxor. Il n'a pas toujours ce bel incarnat que nous admirons, par exemple, au grand et superbe bassin, dont M. W. de Humboldt fit l'acquisition à Rome, et qu'il fit transporter sur les bords de la Sprée, où il est un des beaux ornemens du musée royal.

Le nombre des monumens faits de ce syénit rose ou *granito rosso* est presque inconcevable (3). Ce n'est pas sans un vif sentiment d'admiration que le voyageur passe en revue tous ces énormes monolithes qui couvrent toute la vallée du Nil, depuis les obélisques de Philæ et de Syène, principalement la plaine célèbre de la Thèbaïde avec ses colosses granitiques, ses forêts d'obélisques et de colonnes, les obélisques de granit de Pharaon à Héliopolis (2), la colonne gigantesque de Pompée devant Alexandrie (de 63 pieds de hauteur), et enfin les deux aiguilles de Cléopâtre qui servent aux marins de marques de terre dans leurs voyages en Égypte; l'un de ces obélisques a 66 pieds de haut (3). Ces monumens semblent même augmenter en nombre à mesure que l'on s'avance dans le Delta, où étaient les résidences des grandes dynasties égyptiennes. De quel prix ne devaient pas être, dans les plaines d'alluvion et sans pierre de la Basse-Égypte, des monumens comme le temple monolithe de Saïs que nous avons mentionné d'après Hérodote? Mais notre admiration s'exalte encore bien davantage, si nous considérons qu'un nombre de monumens bien plus considérable que ceux qu'on voit debout aujourd'hui sont détruits ou enterrés sous les décombres des villes et du désert; qu'une autre partie non moins considérable fut déjà transportée, par les conquérans de l'antiquité, dans des pays étrangers, pour

(1) Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, p. 8.

(2) Rozière, *Desc. des carrières qui ont fourni les matériaux des monumens anciens*, etc.; dans l'*Append. aux Desc. de l'Égypte*, I, n° 1, p. 6.

(1) Rozière, *ibid.*, p. 13-18.

(2) Abd-Allah, *Relation de l'Égypte*, par S. de Sacy. Paris, 1810, in-4°, p. 226.

(3) Clarke, *Trav.*, III, p. 253-55.

orner les capitales de Rome (1), de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie-Troas (2) et beaucoup d'autres villes et palais de la Syrie, de l'Asie-Mineure, de la Grèce et de l'Italie, et qu'enfin, de nos jours, tous les musées des capitales d'Europe possèdent au moins quelques objets d'art ou quelques fragmens provenant des carrières de Syène.

Un fait digne d'attention, c'est que, d'après la description d'Abd-Allatif (3) (1,200), le revêtement de la troisième pyramide de Djizeh se composait uniquement de granit rose d'Éléphantine, ainsi que celui de la pyramide de Mycérinus. Il a disparu depuis; et, suivant les recherches de Grobert, on ne trouve plus aujourd'hui que quelques fragmens au pied de la pyramide pour constater la vérité de cette assertion.

La beauté et la vivacité des couleurs ne sont pas les seules qualités qui rendent remarquable ce granit d'Égypte, il l'est encore par la difficulté à s'altérer. En effet, une partie des monumens qui en sont formés se sont conservés intacts malgré tant de siècles écoulés, et conservent encore aujourd'hui le poli parfait que les Égyptiens avaient su leur donner. Dans les blocs (*Trabes*, selon Pline) (4) de près de 100 pieds de longueur, comme ceux qui forment les obélisques, il ne s'est manifesté aucune fente. Les obélisques, les colonnes et les colosses renversés et brisés, comme, par exemple, à Philæ, à Sais, à Alexandrie, l'ont été par des moyens violens (5). Le poli parfait donné à ces monumens a aussi contribué beaucoup à leur conservation, en ce qu'il était toute prise à l'humidité de l'air. Les Égyptiens recouvraient en outre d'une couleur rouge la plupart de leurs monumens; plusieurs en portent encore aujourd'hui les traces évidentes, entre autres, le Memnonium de Thèbes, qui est la plus grande des statues que les Égyptiens aient exécutées en syénite; elle a 61 pieds de hauteur et 25 pieds de largeur aux épaules. La tête, qui est de la même pierre, que Belzoni transporta de Thèbes, sur le Nil, en Angleterre, où elle est un des ornemens du musée anglais, pesait à elle seule 240

quintaux ou 12 tonneaux (1). Le climat de la Haute-Égypte et de la Thèbaïde a contribué beaucoup, il est vrai, à la conservation de ces monumens, car ceux qui ont été transportés vers les bords de la mer où l'humidité, qui y est plus grande, a pu pénétrer entre les pores du granit et décomposer les masses en les oxydant, ont, en général, des surfaces plus raboteuses, et ont subi pour la plupart des dégradations sensibles, comme on le voit, entre autres, aux monumens d'Alexandrie. Ce sera donc toujours dans la Haute-Égypte qu'il faudra aller chercher les monumens les mieux conservés, à moins que ceux de la Basse-Égypte ne soient protégés par des circonstances particulières, comme, par exemple, le grand obélisque d'Alexandrie dont les faces exposées à l'air étaient entièrement effleurées, tandis que le côté qui touchait la terre fut trouvé parfaitement intact lorsque les troupes anglaises le retournèrent (2) après l'expulsion des Français; les hiéroglyphes, qui avaient 2 pouces de profondeur, étaient parfaitement conservés. Les masses à petits grains (*granitello*) sont ordinairement celles qui se conservent le mieux.

On peut encore mettre au nombre des causes de destruction des monumens de granit, les sables que les vents chassent fréquemment en Égypte, surtout vers les limites du désert (3). Ce frottement continu sur les surfaces de granit a dû à la longue en altérer le poli, et préparer ainsi la décomposition de la pierre par l'oxygène de l'atmosphère; et, comme tout, d'après l'ordre de la nature est périssable, la dégradation doit nécessairement en résulter tôt ou tard.

2^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Saïd, Haute-Égypte depuis Syène jusqu'à la première vallée transversale ou jusqu'à la route d'Edfou à l'ancienne Bérénice.

APERÇU.

A la sortie de la région de granit près de Syène, on aperçoit immédiatement au nord les parois escarpées des rives du Nil à droite et à gauche,

(1) On voit, à Rome, cinq grands obélisques et une quantité de colonnes de ce granit.

(2) Clarke, *Trav. Lond.*, 1813, 2^e éd., II, p. 249.

(3) Abd-Allatif, dans S. de Sacy, p. 173, et Note, p. 214.

(4) Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, p. 8.

(5) Rozière, des Dégénéralions qu'a éprouvées le syénite, etc., dans les Desc. de l'Égypte ant., I, App. I, p. 19.

(1) Jollois et Dévilliers, Description générale de Thèbes, dans les Desc. de l'Égypte ant., I, ch. IX, p. 9. — Lepg, *Narrat.*, p. 45. — Belzoni, *Voy.*, I, p. 211.

(2) Clarke, *Trav.*, II, p. 147.

(3) Rozière, *ibid.*, p. 21.

dans lesquelles se trouvent les innombrables carrières d'où proviennent le plus grand nombre des temples et des palais de l'Égypte. Ces deux chaînes de montagnes parallèles entre elles courent du sud au nord, et ne sont éloignées l'une de l'autre que de 12 à 16,000 pieds (1), de sorte qu'il ne reste qu'une bande de pays très-étroite pour la culture. Les alluvions du Nil se bornent à un petit nombre d'îles dont la plus grande est l'île de Byban près d'Ombos, à 8 lieues au-dessous de Syène. A 4 lieues plus bas, les deux chaînes de grès se rapprochent de nouveau, l'on dirait que le Nil a été forcé de se couper un lit à travers ces masses, car elles ne laissent entre elles que la largeur du fleuve. Ce défilé qui borde le gradin supérieur de la Haute-Égypte au nord est le fameux *Djebel-Selseh* ou montagne de la chaîne; les facilités du transport par eau ont donné l'occasion de creuser, ici même, dans les parois les plus escarpées, les immenses carrières d'où furent tirés tous ces énormes blocs qui ont servi aux temples gigantesques, ainsi que les innombrables statues colossales qui décoraient les pilastres, les allées et les colonnades de la Thébaine (2). On voit encore sur les bords du Nil le bloc d'un sphinx colossal prêt à être embarqué depuis des milliers d'années. Le défilé près du *Djebel-Selseh* ne comprend que le quart de la largeur précédente, c'est-à-dire 3,600 pieds. Au-dessous de ce rétrécissement, le Nil s'élargit de nouveau un peu, mais la rive droite conserve seule son caractère de paroi escarpée et verticale; sur la rive gauche, au contraire, les élévations se déclinent en pentes douces vers le désert et sont pour la plupart accessibles. C'est dans ce second élargissement que sont situées les villes d'Edfou, à 20 lieues d'Esné et à 50 lieues d'Assouan. 4 lieues au-dessous de cette dernière ville, les deux chaînes de grès se réunissent de nouveau pour former un second défilé appelé *Gibeleyn* (3), c'est-à-dire *les deux montagnes*; il est si inaccessible qu'il ne laisse pas même de place pour un chemin de halage; le voyageur est forcé de faire un grand détour par les montagnes pour entrer au delà du défilé dans le troisième élargissement de

la vallée du Nil, la plaine d'Erment et de Thèbes que le Nil, qui coule directement du sud au nord, sépare en deux parties presque égales. C'est ici, près de ce Gibeleyn, que finit la région du grès pour faire place à la région calcaire; les deux chaînes de montagnes du Nil, qui jusqu'ici avaient suivi un parallélisme régulier (comme toutes les vallées creusées dans le grès, à cause de la *séparation* cubique), commencent à diverger et laissent entre elles un aspect assez remarquable où a pu se former, sur un sol horizontal, une vallée fertile d'à peu près 2 lieues de largeur.

C'est ici, depuis le passage du Nil par le pays des cataractes, le premier (1) endroit où put se former et s'établir une domination nombreuse; la nature elle-même semble y avoir préparé le sol pour devenir l'emplacement de l'une des villes les plus remarquables et les plus célèbres du monde, l'antique Thèbes dont les ruines couvrent aujourd'hui toute la largeur de la vallée. Thèbes est à 40 lieues des cataractes de Syène, distance égale à celle qui sépare Memphis de la mer.

La chaîne libyque, au pied de laquelle sont épars les débris du Memnonium, et qui cache dans ses entrailles ces fameuses hypogées, semblables à une ville de morts, se compose ici uniquement de bancs de calcaire, ainsi que la chaîne arabe en face qui n'est pas ainsi couverte de monuments. Le calcaire, à partir de là, accompagne, sans discontinuer, la vallée du Nil, et le grès qui n'apparaît plus qu'en roches isolées est toujours plus près du désert que du lit du fleuve.

Le Nil, après un cours de 12 lieues au nord de Thèbes, passe à Denderah, où il se courbe soudain à l'ouest et à Abydos, où il reprend de nouveau sa direction normale et arrose un quatrième élargissement, la plaine riche et cultivée où sont situées les villes de Girgeh et de Siout, cette dernière à 60 lieues au-dessus de Thèbes.

A partir de Siout (2), la chaîne libyque s'éloigne de plus en plus du Nil pour se diriger à l'ouest; la vallée s'élargit et passe immédiatement au désert libyque qui, poussé par les vents ouest et nord-ouest, souffle ses dunes de sable vers la vallée du Nil, où le canal de Joseph (Bahr-Yousef) forme ses limites.

Ce changement subit dans la nature du pays

(1) Girard, Observations sur la vallée du Nil, dans les Mémoires de l'Académie des Sc. de Paris, 1819, in-4^e, II, p. 186.

(2) Girard, p. 187.

(3) Jollois et Devilliers, Description d'Esné, dans les Descriptions de l'Égypte ant., Desc., I, ch. VII, p. 1.

(1) Girard, *ibid.*, p. 188.

(2) Girard, *ibid.*, p. 189.

indique ici la limite de la Haute-Égypte proprement dite, que les Arabes appellent du nom général de *Saïd* (Isaïd, selon Champollion) (1), ce qui signifie le *pays montant*. De nos jours, cet appellatif est généralement employé pour désigner tout le pays que les anciens comprenaient sous le nom de *Thébaïde*. Au nord, s'étend l'Égypte moyenne qui, dans un sens plus large, ne fait qu'un avec la Haute-Égypte, et s'étend jusqu'à la bifurcation du Nil où commence la Basse-Égypte.

Au temps des Pharaons, la Thébaïde, proprement dite, avec ses dix districts ou nomes (*Némoz*; chez les Grecs (2), *Pthosch* chez les Coptes et les Égyptiens (3)) s'étendait depuis Syène et Philæ jusque près d'Abydos, au-dessous de Denderah; venaient ensuite les seize nomes de la moyenne Égypte (4) jusqu'à Kerkasore près de la bifurcation du fleuve; les dix nomes de la Basse-Égypte occupaient tout l'espace jusqu'à la mer. Toute l'Égypte sous les Pharaons se trouvait ainsi divisée en trente-six nomes; cette organisation avait été faite, suivant Diodore de Sicile (5), par le roi Sethosis-Ramesses (Sesostris) avant qu'il n'entreprit ses conquêtes de l'Asie, afin de mieux embrasser l'étendue de son royaume et de maintenir strictement la justice au moyen des nomarques qu'il mettait à la tête de chaque nome, pour surveiller les toparques ou sous-préfets et les autres fonctionnaires subalternes.

Cette division topographique de l'Égypte était en tout cas très-ancienne (peut-être même antérieure à Sesostris) et de la dernière importance pour l'état entier; c'est ce que confirme un passage de Strabon qui nous apprend que les nombreuses salles du Labyrinthe étaient disposées suivant le nombre des nomes, et qu'outre leur but religieux et astronomique, elles servaient probablement aussi à des réunions politiques par nomes, puisque le Labyrinthe était situé au centre entre les dix-huit nomes septentrionaux et les dix-huit autres du sud. Il ne nous a été transmis de l'époque des Pharaons aucun nom de cette *moyenne Égypte* qui confine au nord à la Thébaïde et que Strabon seul appelle de ce nom (*ἡ μεταξὺ*). Hérodote ne connaît pas cette division. D'ailleurs, le nombre et la division des nomes

changent très-souvent. Plus tard, les Grecs et les Romains donnèrent le nom de *Heptanomis* ou *Heptapolis* à cette partie de la moyenne Égypte qui s'étend depuis *Heptapolis-Magna* (là où commence le canal de Joseph) jusqu'à Memphis au nord et comprend sept provinces (1), qui correspondent parfaitement à l'idée que nous nous sommes faite de la moyenne Égypte sous le rapport physique et topographique, le seul qu'il nous importe de prendre ici en considération; quant aux recherches savantes et détaillées sur les sous-divisions de l'ancienne Égypte, nous renvoyons à d'autres ouvrages spéciaux. Voy., entre autres, Champollion.

Le caractère et la nature de la vallée du Nil résultent assez clairement de l'aperçu que nous venons de donner du cours du Nil dans la Haute-Égypte, le Saïd des Arabes qui, de même que la Nubie chez les Coptes, porte aussi le nom de *Maris* (2), c'est-à-dire le pays du sud. Cependant, ainsi considérée, cette vallée eût été trop bornée, et elle n'aurait jamais pu acquérir cette immense célébrité sans une *nouvelle configuration du terrain* qui la rendit si importante vis-à-vis de l'Orient, et put seule faire de Thèbes une ville universelle : nous voulons parler de la *formation des vallées transversales* qui coupent en plusieurs points la vallée longitudinale du Nil de l'ouest à l'est et retablissent la communication entre la vallée du Nil et la mer Rouge, en même temps qu'elles ouvrent l'entrée du Soudan et de l'occident à tous les peuples de l'Orient. La Thébaïde devait naturellement devenir par sa position le centre de ce commerce universel, à une époque où les pays des tropiques avaient atteint leur plus grande gloire, alors que les régions septentrionales de la terre étaient encore ensevelies dans de profondes ténèbres.

Ces vallées transversales sont de véritables gorges coupées obliquement par les chaînes latérales du Nil; on les trouve tout aussi bien sur la rive occidentale du Nil où elles conduisent aux oasis du désert que sur la rive orientale, où elles offraient aux caravanes les seules routes commodes pour atteindre le golfe arabique; malgré leur ancienne importance, elles sont maintenant désertes. Il n'y a que peu de temps que les voyageurs modernes, par des efforts incroyables,

(1) Champollion, l'Égypte sous les Pharaons, I, p. 144.

(2) Hérodote, II, p. 164. — Diod. Sic., I, 60.

(3) Champollion, l'Égypte, etc., I, p. 66.

(4) Strabon, XVII, éd. Tzsch., p. 478.

(5) Diod. Sic., I, p. 50.

(1) Jomard, Description des antiquités de l'Heptanomis, ch. XVI, Anl., II, p. 1.

(2) Champollion, I, p. 143.

sont parvenus à les découvrir une seconde fois dans les solitudes et les labyrinthes de la chaîne arabe; nous en connaissons surtout trois conduisant de la mer Rouge à la Thébaïde, tant au sud qu'au nord de la ville de Thèbes; ce sont :

1° La route d'Edfou à l'ancienne Bérénice à l'est;

2° La route d'Esné, citée par Gérard, à l'ancien port de Kosseyr au nord-est, mais sur laquelle nous n'avons encore obtenu aucuns renseignements;

3° La route de Copt ou Kenné à Kosseyr à l'est, dont il sera parlé plus bas, ainsi que de la première.

Ces vallées transversales ont un grand avantage sur les autres contrées désertes des montagnes, celui d'être habitables; les pluies d'hiver y entretiennent la végétation pendant une partie de l'année, et partout il se forme des puits capables de fournir d'eau les Bedouins, leurs troupeaux et les caravanes.

Près des débouchés de ces gorges transversales (1), on remarque, du côté de la mer Rouge comme du côté du Nil, des tas de galets, tantôt étendus en plaines horizontales, tantôt déposés en énormes couches, et qui ne peuvent y avoir été déposés et étendus de cette manière que dans des temps antérieurs à l'histoire et par des eaux très-élevées.

Les mêmes couches de galets et de gros cailloux se retrouvent aussi aux entrées des gorges de la chaîne libyque; elles forment aux deux bords fertiles de la vallée du Nil, un véritable rempart naturel, et c'est au delà que commence le désert, qui cependant chasse souvent le sable mouvant au delà de ses limites, et étend ainsi de plus en plus le domaine de Typhon, aux dépens d'Isis et d'Osiris. Cet espace moyen, où nous remarquons Typhon en lutte continuelle avec Osiris, est soumis à des vicissitudes continuelles, et subit même des changements journaliers par les vents d'ouest et d'est qui l'ont formé.

Après cet aperçu général nous pouvons maintenant examiner plus en détail les villes et les endroits remarquables, tels qu'ils se présentent à la vue en descendant le Nil. Nous nous représenterons alors avec plus de clarté l'un des pays les plus remarquables de la terre pour l'histoire de l'humanité, et nous apprécierons ainsi la

marche étonnante de la civilisation, ainsi que des sciences et des arts auxquels il a donné naissance.

1. OMBOS, KOUM-OMBOU.

Dans le temps des grandes eaux et avec une navigation favorable, une barque descend en trois jours (1) d'Assouan à Thèbes. Au-dessous des cataractes, le Nil prend un cours paisible; sa rive gauche est inculte (2) et déserte; les montagnes de Lybie présentent à l'œil une couleur jaunâtre, à cause des dunes de sable qui s'amoncellent sur les rochers; sur la rive orientale surgit la chaîne des monts arabiques, plus haute que celle de la Libye; elle paraît d'un brun foncé et tapissée çà et là de quelque verdure. Le lit du fleuve forme un canal étroit; on ne voit des groupes de palmiers que près du village *Koubanyeh*; 9 lieues au-dessous d'Assouan (4 myriamètres 1/2), est situé *Ombos*, *Koum-Ombou* (3), c'est-à-dire le mont Ombou des Arabes. Les sables ont couvert ce lieu en grande partie, et le nom antique égyptien (4) ne nous en est pas parvenu; il est appelé *Ambo* dans la *Notitia dignitatum Imp. R.* La plaine déserte qui l'entoure a 2 lieues de largeur. Les soldats français y trouvèrent au mois de septembre (12 sept. 1800) la chaleur si grande dans le sable (34° de Réaumur, qu'ils pouvaient y faire cuire des œufs. Un canal qui traversait autrefois l'ancienne ville, s'est changé en un bras du Nil et a formé la grande île *By-bân* ou *Mansouryeh*, située devant Ombos; le Nil a entraîné, dans son cours, une partie des murs de la ville et des fragments de temples. L'incendie semble avoir aussi contribué avec les eaux à détruire l'antique Ombos, dont on ne voit plus que des débris. Il ne reste plus que deux temples entourés presque en entier d'un mur de briques de 8 mètres d'épaisseur. Cette muraille est formée de briques d'une prodigieuse grosseur; cet ouvrage égyptien a 130 mètres de tour et il n'enfermait pas autrefois la ville dans son enceinte, mais seulement les deux temples qui sont encore debout. Les sables amoncelés ne permettent plus de reconnaître les remparts de la ville. L'indication des distances (5) donnée par

(1) Beizoul, Voy., I, p. 52.

(2) Light, Trav., p. 63.

(3) Chabrol et E. Jomard, Description d'Ombos et des environs, dans les Desc. de l'Égypte ant., I, ch. IV, p. 1.

(4) Champollion, I, p. 167.

(5) Chabrol et Jomard, *ibid.*, p. 4.

(1) Girard, Observ., p. 189. — Rozière, Description minéralogique de la vallée de Kosseyr, dans les Mém. sur l'Égypte, III, p. 227.

les anciens pour cette capitale du *Nomos Ombites*, s'accorde exactement avec la situation actuelle de *Koum-Ombou*.

Le grand temple d'Ombos est bâti en grès très-fin et de couleur jaunâtre; les fentes qui se trouvent entre les assises sont remplies d'un ciment rouge et de chevilles, destinées à maintenir les blocs entre eux; ces chevilles sont faites de bois de sycomore et enduites de bitume, afin de pouvoir durer plus longtemps. L'édifice est très-délabré. Il diffère de tous les autres temples égyptiens en ce qu'il est séparé, dans toute sa largeur, en deux moitiés symétriques et en ce que l'axe, au lieu de passer à travers des ouvertures et des portes, traverse les colonnes mêmes et les massifs; ainsi deux rangées parallèles de portes, s'étendent à droite et à gauche, et deux façades se trouvent aux entrées opposées; phénomène unique dans toute l'ancienne architecture. Cette singulière disposition l'a fait prendre pour un temple du soleil et de la lune, c'est-à-dire d'Osiris et d'Isis, élevé comme symbole de la conjonction de ces deux astres à l'équinoxe d'automne, époque du débordement du Nil (voyez plus haut, *Eléphantine*); mais cette conjecture n'a pas pour elle de fondements suffisants. La représentation du crocodile parmi les ornements, ne signifie pas, comme le croyaient les Grecs et les Romains, qu'on rendait à cet animal un culte idolâtre; elle rappelle, comme le prouve Eusèbe (1), le culte d'Isis et celui du Nil, dont le crocodile était le symbole comme emblème de l'eau potable; en effet, l'image du crocodile n'apparaît plus dans les terres là où ne se trouve plus d'eau courante. Ainsi le vaisseau, symbole du mouvement, et le crocodile ne sont pas, dans les peintures et les sculptures, des images de divinités mais seulement le symbole du cours du Nil.

Toutes les parties du grand temple sont couvertes d'hiéroglyphes et de peintures. Une des peintures du plafond n'est pas achevée; on voit les couleurs des figures esquissées en rouge; le décorateur égyptien devait ensuite peindre ce sujet sur un fond carré et rouge. Il exécutait donc son ouvrage d'après un modèle et des règles précises qui avaient probablement un type sacré pour fondement. De là vient, sans doute, le caractère uniforme de toutes les peintures sacerdotales de l'Égypte: l'artiste n'avait d'autre li-

berté que celle d'arranger les groupes et de réduire les proportions d'après une échelle ou plus petite ou plus grande; l'Égyptien, inventeur de la géométrie, devait avoir appris de bonne heure à faire cette opération avec exactitude. Un des plafonds du temple (1) est encore très-bien conservé. Il est peint en bleu, et la couleur en paraît toute récente; la décoration est très-belle; elle représente des vautours gigantesques (*Hephaïstos*, oiseau consacré à Osiris), qui planent, les ailes épanchées, comme emblème de la prière et du recueillement, et portent encore d'autres symboles dans leurs serres. Les hiéroglyphes, comme ceux de Philæ, sont peints avec les quatre couleurs égyptiennes.

Le second temple, plus petit (2), est situé au nord-ouest du précédent: il était probablement dédié à Isis et à Horus, comme le précédent l'était à Osiris; presque tous les ornements se rapportent aux débordements du Nil, et Horus était l'emblème du solstice d'été, époque où le Nil enfle ses eaux.

Au-dessous d'Ombos, avant le premier défilé du Djebel Selseleh, à l'endroit où les hautes montagnes s'avancent tout près de la rive du Nil, se trouve une montagne qui porte le nom de *Djebel-Aboucheger* (3), c'est-à-dire le *mont des tempêtes*; on lui a donné ce nom, parce que, par le ciel le plus pur, il s'y rassemble tout à coup des nuages orageux, semblables au chapeau de nuées qui couvre le cap de Bonne-Espérance et la cime de Sierra-Leone: ces nuées éclatent en éclairs et en tonnerres dans la vallée du Nil, et jettent les barques contre les roches de grès nues et désolées qui forment le rivage.

Dans ces solitudes habitent quelques hommes isolés et rares qui vivent dans les cavernes: les orages des monts amènent seuls, sur leurs rochers, des hommes et quelques objets présents de la tempête. Au-dessous des noirs rochers de grès de ce mont orageux, traversé partout de filons de pierre ferrugineuse couleur de rouille, se trouvent un grand nombre de bancs de sable, puis vient le village *Hamman* des Ababdes et enfin des rochers de grès du défilé de Selseleh.

2. DJEBEL-SELSELEH, DÉFILÉ; CARRIÈRES DE GRÈS.

La contrée où les rives du fleuve se rappro-

(1) Eusebius præp. Evang. Paris, 1628, III, c. II, p. 115.

(1) Chabrol, etc., p. 7-8.

(2) Ibid., p. 10.

(3) Ibid., p. 11.

chent davantage et ne laissent qu'un espace de 5,000 pieds au passage des eaux, est appelée par les Arabes *Djebel Selseleh*, c'est-à-dire la *montagne de la Chaîne*, ou *Hadjar Silsils*. Cette dénomination lui vient d'une tradition fabuleuse, suivant laquelle les Égyptiens auraient autrefois tendu une chaîne de fer sur cette ancienne limite des nomes, de manière que la navigation du fleuve se trouvait barrée au-dessus et au-dessous; mais nous ne trouvons d'autre trace de ce fait que l'étymologie du nom; cependant ce nom paraît avoir quelque affinité avec le nom copte de la contrée *Sjolsjel* (1), qui signifie *muraille*, et était probablement l'ancien nom égyptien: les Arabes auraient conservé ainsi l'appellation antique, en lui faisant subir un léger changement, selon l'exigence de leur euphonie. Tout près de ce défilé, au nord, gisent les ruines ou plutôt les décombres d'une ville: ce sont des fragmens de briques, des pierres qui paraissent avoir été taillées, des tuiles, de la terre rouge; les Romains appelaient cette ville *Toum*, d'après le nom égyptien *Pithom*, qui, en copte, signifie encore aujourd'hui *muraille* (2). Les Arabes traduisirent ce nom étranger dans leur langue et appelèrent ce lieu *Al-Bouaib*, c'est-à-dire la *petite porte* (de *Bab*, qui signifie porte, défilé, et présente le même sens que *πύλη*, porta).

Cette porte des montagnes et du fleuve est située à 8 myriamètres au-dessous d'Assouan, précisément à l'endroit où les roches de grès surplombent le fleuve en masses plus épaisses. Cette frontière naturelle a séparé de tout temps la Thébaine inférieure du pays des cataractes, et elle sépare encore aujourd'hui ces deux contrées, dans toutes les guerres et toutes les querelles qui les désolent; c'est là que se trouvent les plus importantes et les plus grandes carrières de grès de toute l'Égypte, d'où on a tiré tous les matériaux (3) pour bâtir les temples et les palais depuis Assouan jusqu'à Denderah.

Le nombre prodigieux d'excavations qui se trouvent dans les entrailles de la montagne de grès, nous font supposer qu'il en sortit beaucoup plus de monumens que nous n'en voyons encore en Égypte. Le grès ressemble, au jugement des géologues français, au pavé de Paris (grès de Fontainebleau) ou au beau grès de Genève (malasse de Genève); il est traversé çà et là de

parties de mica, et semble appartenir aux grès cubiques des couches secondaires plus récentes, qu'on trouve répandus sur des espaces immenses, plutôt qu'au grès bariolé antérieur ou à des stratifications encore plus anciennes. Il est ordinairement de couleur claire, jaune, blanc, gris, et la grande quantité de parties de mica et d'oxyde de métaux lui donne seule cette teinte brunâtre qu'on remarque sur les parois des temples. Les Égyptiens savaient choisir dans les différentes couches, celles qui convenaient mieux à leurs gigantesques constructions; ces couches se composent de masses extrêmement homogènes, sans parties étrangères, sans veines ou fentes, de sorte qu'on pouvait y tailler des blocs de 25 à 26 pieds de longueur qui devaient durer des millions d'années. Le grès est tendre, facile à travailler, et il n'aurait pas résisté si facilement à l'action des siècles, si la surface des édifices n'avaient pas été enduite de couleurs vernies qui les protégeaient contre les injures du temps; les nombreuses traces qu'on trouve de cette couche de vernis rendent cette supposition vraisemblable. Il paraît que ce grès était uniquement destiné aux édifices publics, et qu'on ne l'employait jamais à bâtir des habitations privées.

Il n'est pas susceptible d'être poli, mais il se prête très-facilement à la sculpture des hiéroglyphes; c'est pourquoi on l'exportait au loin pour la construction des temples, jusqu'au delà de la région du grès; par exemple, jusqu'à Denderah et Abydos dans l'Égypte moyenne.

Les carrières sont presque toutes à ciel ouvert, leurs parois sont taillées à pic et ont jusqu'à 50 pieds de hauteur; on y voit partout les traces des outils, les trous et les coupures faites par les ciseaux et les tarières pour détacher les blocs de pierre. On en voit aussi un grand nombre qui ont la forme de grottes et de souterrains; quelques-unes sont taillées en temples, d'autres destinées à servir de tombeaux, d'autres d'habitations et de salles pour les assemblées; elles sont remplies d'hiéroglyphes et de peintures. Un grand nombre de ces carrières sont taillées, sur la rive gauche, en forme de portiques ornés de sculptures (1), parmi lesquelles on voit un homme et une femme qui se tiennent embrassés; ils ont à la main une fleur du lotus épanouie, signe du passage dans le pays des ombres sur la barque des morts, et symbole de

(1) Champollion, I, p. 171.

(2) Ibid., I, p. 173.

(3) Rozière, Desc. de Gizeh-Selseleh, p. 16.

(1) Rozière, Desc. de Gizeh-Selseleh, p. 23.

l'immortalité (1). Ces souterrains sont aussi ornés de peintures ; leur immensité atteste qu'il a fallu, pour les creuser, toute une population de mineurs et de carriers. Ces ouvrages et les hypogées de Thèbes excitent l'admiration et l'étonnement du voyageur. On retrouve, même dans les carrières, la disposition des masses qui en ont été détachées, la régularité de leurs formes, l'exactitude de leurs proportions ; l'imagination est étonnée de l'énormité des blocs, de la perfection de leurs rapports entre eux, de la richesse de leurs ornemens ; la pensée s'arrête aux efforts prodigieux, au travail, à la persévérance surhumaine qu'ils attestent, à la science, au calcul qu'il a fallu pour les employer ; tout l'art égyptien vous apparaît dans sa perfection grandiose, et, en présence de ces blocs gigantesques qu'il a soulevés et transportés au loin, il nous apparaît aussi puissant en mécanique qu'en architecture. Dans quelle contrée trouvons-nous les deux espèces d'architecture, dont l'une creuse des monumens sous la terre et l'autre les élève vers les cieux, développées à un pareil point de perfection ? où les voyons-nous doubler en quelque sorte les habitations, en créer et sur terre et sous la terre ; les uns pour servir de séjour aux vivants et les autres aux morts ? et ces constructions immenses en nombre, présentant toujours une perfection uniforme, vont se rapporter, dans l'antiquité la plus haute que les hommes aient imaginée, à un type harmonique, immuable et toujours exclusif. L'architecture égyptienne qui se développe sous les cieux, ayant pris sa naissance dans l'architecture antérieure et souterraine, a gardé toujours, en traits ineffaçables le caractère mystérieux de son origine.

5. EDFOU, APPOLLINOPOLIS-MAGNA.

A l'entrée méridionale du second élargissement de la vallée du Nil, 10 miriamètres au-dessous d'Assouan, est situé Edfou, le plus grand village du Saïd ; il s'élève sur la rive gauche du Nil, sous le 24° 38' 45" latitude nord et le 30° 33' 44" longitude est du méridien de Paris ; ce lieu, presque inconnu autrefois et placé à l'angle de la Thèbaïde, à trois quarts de lieue du Nil (1 kilomètre et demi), contient la plus grande merveille de l'architecture souterraine ; ce monument appelle notre admiration par son plan,

son immensité, la richesse de ses ornemens, l'exécution et la majesté de l'ensemble ; depuis les milliers d'années que compte ce mystérieux édifice, il est resté à l'abri des atteintes de l'homme et du temps.

La contrée d'Edfou est habitée par un grand nombre d'Ababaldés (voyez plus haut) ; le village contient des mahométans et des chrétiens cophtes, qui fournissent presque toute l'Égypte de poterie (*Ballas*) ; ils se vantent de tenir, par tradition, cet art de leurs ancêtres ; en effet, leurs fours et les formes de leurs vases ressemblent complètement à ceux de l'antique Égypte, tels que nous les voyons si souvent représentés sur les anciens monumens (1).

Edfou est le premier endroit important, au-dessous des cataractes de Syène, où l'on trouve un marché approvisionné des choses nécessaires à la vie. Toutes les villes antiques et fameuses. Héliopolis, Memphis, Thèbes, Assouan ont vu disparaître leur population et leur importance ; Edfou de même n'est plus qu'un amas de cabanes.

A l'exception de son ancien nom (Atbô en cophte, d'où les Arabes ont fait *Edfou*), il ne reste plus de cette ville que des monceaux de décombres et quelques rares débris à peine reconnaissables aujourd'hui. Strabon l'appelle *Απολλωνος πόλις*, et c'est de là que les Romains lui ont donné le nom d'*Apollinopolis-Magna* ; Hérodote ne la nomme pas même une seule fois. Il ne fait pas mention non plus de Philæ, Ombos, Tentyra et d'autres cites qui nous paraissent aujourd'hui d'une si grande importance, parce qu'elles étaient peut-être déjà tombées dans l'oubli de son temps, et que la fureur et la domination des Perses les avaient déjà converties en ruines et en décombres. Il s'avance lui-même jusqu'à Éléphantine, et, cependant, il ne nomme dans toute la Thèbaïde que Thèbes la capitale : toute son attention était fixée sur l'empire de Memphis. Les deux premiers livres de son chef-d'œuvre contiennent très-peu de détails sur ce qui existait encore alors en Égypte, et il n'en parle pas, à dessein peut-être, parce que *Hekataeus* de Milet avait déjà fait connaître l'histoire de la Thèbaïde. Diodore ne parle pas non plus d'Edfou ; l'Égypte ne fut donc connue que très-tard des étrangers et bien des faits de son histoire antique n'ont pas été enregistrés sur les

(1) Creuzer Symbol.

(1) Antiq., Description de l'Égypte, Planches, vol. II, p. 22, 111, pl. 16, 65.

tables de l'histoire du monde ; de là vient que ses monumens de ces temps si longtemps inconnus apparaissent comme des merveilles. C'est ce qu'on peut appliquer aux deux temples d'Edfou qui appartiennent aux ruines magnifiques de l'antiquité quoiqu'à moitié enfouis dans le sable.

Deux temples tournés vis-à-vis l'un de l'autre s'élèvent sur les décombres de l'ancienne ville et du quai qui communique au Nil par un escalier.

Le grand temple d'Edfou domine toute la contrée, et c'est pourquoi on l'appelle *Qala*, c'est-à-dire la citadelle. Les Fellahs ont élevé le nouveau village sur la terrasse même du temple, comme à Denderah et en d'autres lieux. Quoique la magnifique façade de ce monument soit à moitié couverte de décombres et de poussière, on est frappé cependant de la belle harmonie des parties et de la perfection du tout ; cet édifice est, par la pureté de son style, le plus beau chef-d'œuvre de toute la Thebaïde. Le péristyle est un des plus grands de l'Égypte ; mais les faces et les entrées sont masquées par les huttes des Fellahs. Les quatre angles du temple sont assez exactement orientés suivant les points cardinaux (1) ; mais l'architecte ne le fit pas à dessein, car les Égyptiens n'orientaient jamais leurs temples et se contentaient d'en tourner ordinairement la façade vers le Nil. La longueur du temple est double de sa largeur ; il a 424 pieds ou 137 mètres de longueur, 212 de largeur et 107 de hauteur. Les grandes colonnes ont plus de 6 pieds de diamètre, 20 pieds de circonférence et 40 pieds de hauteur jusqu'aux soffites ; les chapiteaux ont 37 pieds de circonférence ; ces données suffisent pour donner une idée de l'aspect colossal de l'édifice ; l'intérieur est encombré de débris, mais la cour est libre ainsi que la grande porte ; les deux pylônes conduisent au péristyle dont les 32 colonnes ouvrent la plus magnifique perspective. Les salles intérieures du temple, également supportées par des colonnes, reçoivent la lumière par des ouvertures pratiquées dans le plafond ; mais, comme les huttes du village sont situées sur la terrasse du temple, les Fellahs jettent, par ces ouvertures, leur fumier et leurs immondices et convertissent ainsi l'intérieur du temple en égout.

Cependant les architraves, les chapiteaux, les

colonnes et tous les décors que l'œil peut embrasser librement donnent assez à juger de la sublimité et de la richesse de ce merveilleux édifice. Le chapiteau national de l'Égypte, le chapiteau à feuilles de palmier, se montre ici dans toute sa beauté ; il représente la tige du palmier dont les feuilles forment en retombant une gracieuse corbeille : l'art a copié la nature avec une prodigieuse fidélité ; il a conservé le nombre même des feuilles, les régimes des dattes, les écailles de la tige, et les chapiteaux reproduisent jusqu'à ce balancement des feuilles qui, dans la perspective, fait un si bel effet. Tous les plans, toutes les surfaces sont parfaitement conservés ; les plus longues arêtes se prolongent toujours parallèles entre elles avec la pureté qui fait notre admiration dans l'architecture germanique, par exemple, à la cathédrale de Cologne. Les pylônes sont exécutés dans le style le plus pur.

La disposition de tout le temple est très-simple, parfaitement symétrique, et les différentes parties se succèdent entre elles avec assez d'harmonie. Ce temple, pour le décrire en un mot, est un sanctuaire entouré de colonnades, précédé de deux salles et de deux portiques ou avant-salles. L'édifice est entouré d'une enceinte à l'extrémité de laquelle se trouve la porte principale entre les deux masses pyramidales. L'espace qui sépare ces deux pylônes du portique est occupé par le péristyle et la colonnade. Le pylône et le péristyle forment les *propylées* (1) de ce temple auxquels on ne peut comparer que ceux de Persépolis, et encore ces derniers ont-ils été construits avec le secours des architectes égyptiens.

La décoration, tout entière en style égyptien, est en harmonie parfaite avec la construction et la disposition de l'ensemble. Les 32 chapiteaux du péristyle et les 50 des deux portiques nous montrent le second chapiteau national, le chapiteau *lotiforme* qui alterne toutefois avec le *dactyliforme* : cette espèce de chapiteau lotiforme et ovoïde entièrement différent de tous les autres, a été emprunté aussi fidèlement à la nature du pays que le chapiteau à feuilles de palmier. Le fruit du lotus (le *ciborium* de la *nymphaea lotus* et la *nymphaea caerulea*, ou *nelumbium speciosum*, suivant le système de Sprengel (Hist. Rei. herb. 1, p. 30), a la forme d'une cloche renversée, et il est, avec le palmier et d'autres ornemens secondaires (2), la décora-

(1) Jomard, Desc., p. 5.

(1) Jomard, Desc., p. 17.

(2) Jomard, Desc., p. 211.

tion la plus ordinaire des chapiteaux égyptiens. L'imitation du calice du lotus donne encore à l'art une troisième forme nationale; c'est une capsule creusée en gorge et de là cet ornement a reçu le nom de cratéroïde, cratériforme. On le trouve partout sur les chapiteaux comme la fleur du lotus (*nymphaea caerulea* ou *nelumbium speciosum*) (1); la tige de cette plante, ses boutons, ses feuilles, ses fleurs, son calice et ses fruits couvrent partout ce temple, et en même temps qu'ils fournissent à l'architecture et à la sculpture les formes et les modèles les plus gracieux, ils servent encore à l'astronomie, à la physique, à l'écriture hiéroglyphique et à la religion, de caractère et de symboles. Car à l'aide de cette plante (2), on reproduisit le mythe d'Osiris dans le règne végétal; son calice enferme le mystère d'Isis et d'Osiris, divinités sœurs, époux divins qui versent sur la terre l'eau qui féconde et toutes les bénédictions. Le lotus représentait en symbole, toutes choses sortant de l'élément humide; on voyait, dans son calice, le sein maternel de la grande Rhéa, et le pistil et les étamines représentaient Isis et Osiris, le couple divin, unis déjà même avant la naissance. Comme plante aquatique, le lotus était entièrement sous la dépendance du Nil, et sa végétation servait de calendrier et de pronostic; plante nutritive et bienfaisante dont la maturité et l'abondance sont en rapport avec les périodes solaires et lunaires, avec la crue et le décroissement du Nil. Les anciens avaient déjà remarqué (3) que le lotus contracte ses feuilles dans l'obscurité et les déploie au lever du soleil; plus l'astre s'élève dans les cieux, plus la plante s'épanouit, puis elle replie de nouveau ses pétales et ses feuilles au coucher du soleil: le néo-platonicien Proclus a vu dans ce phénomène le symbole de l'adoration du soleil, car la plante en s'épanouissant et se fermant imite ainsi le mouvement des lèvres et la jonction des mains qui, chez l'homme, sont le signe de l'adoration et de la prière. C'est pourquoi les Égyptiens ont fait du lotus une plante sacrée et l'ont reproduite, avec tant de profusion, sur les images de leurs dieux et sur leurs temples. La plante du lotus devait exciter,

chez les Égyptiens, un sentiment de joie et de reconnaissance semblable à celui qu'éveillent en nous l'épanouissement des semences et des fleurs; le lotus, élevant sa tige verdoyante du limon du Nil récemment fécondé, annonçait à toute l'Égypte le retour de l'abondance et de la vie, et était ainsi le symbole de l'immortalité!

Toutes les parois du temple sont décorées d'une foule de sculptures et d'images, dont on peut voir la description et l'explication dans la *description de l'Égypte* (1). Vingt-trois gravures contiennent des sujets particuliers et dix sont remplies d'écritures hiéroglyphiques. Nous remarquerons seulement que l'œil apparaît dans ce temple comme ornement et comme offrande; sur un des bas-reliefs de la paroi occidentale, Belzoni a remarqué une licorne (2). La physiologie de toutes les divinités et surtout celle d'Isis, exprime toujours la douceur, la bienveillance et la bonté, et n'a aucune ressemblance avec le type nègre (3); mais on y reconnaît facilement le type des têtes de momies trouvées dans les tombeaux de la Thébaïde et les traits des aborigènes qui vivent encore à l'angle intérieur de la Thébaïde. Un autre phénomène très important, c'est l'apparition du Phénix avec tous les attributs que lui donne la mythologie grecque. Cet oiseau fabuleux se représente sur plusieurs monuments égyptiens, et on le regarde comme un symbole purement chronologique, indiquant la *grande année* (l'année indienne de 1461; le phénix est un oiseau de l'Inde), ou bien une grande époque qui se répéterait en certains cycles, explication qui peut conduire à d'importants résultats sur la haute antiquité de l'origine de cette tradition, sur l'édification du temple et l'histoire de la civilisation du pays (4), comme Jomard et Fourier ont essayé de le faire. C'est probablement le symbole d'une époque chronologique, du renouvellement d'une grande période sothique (de 1461 ans); selon les recherches profondes de Jomard, ce grand temple d'Osiris devrait son origine aux fêtes solennelles qui étaient célébrées à l'occasion du renouvellement de cette année.

Tout près du grand temple s'élève un autre monument, beaucoup plus petit, différent du

(1) Savigny, *Décade égyptienne*, I, 1, p. 73. — Deville, sur le lotus d'Égypte, dans les *Annales du Musée d'hist. nat.*

(2) Creuzer *Symbolik.*, ch. I, p. 282.

(3) Proclus, de *Sacrific.* et *Magia* Ed. Flein. Tornæs, p. 276.

(1) Voyez Planches 61-60.

(2) Belzoni, *Voy.*, I, p. 89.

(3) *Antiq.*, vol. I, pl. 57, fig. 6; XVI, fig. 2, pl. 80, 82.

(4) Jomard, *Description d'Edfou*, p. 27-30. — Creuzer *Symbolik*, ch. I, p. 440.

premier par sa situation et sa disposition, mais presque entièrement semblable aux autres petits temples que l'on voit à Philæ, Denderah, et que par opposition aux grands temples on appelle *typhoniens* (1). Sur ces édifices se reproduit partout l'image de Typhon, le dieu du mal (2), et celles de ses 72 compagnons. Typhon, c'est le tyran de l'Égypte, l'ennemi d'Osiris et du bien, le génie de la destruction et de la stérilité, car en lui sont personnifiés le désert, l'époque de la sécheresse, le vent qui dessèche et qui brûle, la simoun qui règne 72 jours sur l'Égypte désolée. Ces petits *Typhonium*, dont le style, les bas-reliefs, les ornemens ont un caractère tout particulier, s'élèvent comme un contraste vis-à-vis les temples des divinités bienfaisantes, Osiris, Isis et Horus; à Ombos, à Philæ, à Karnac, à Denderah, partout, ils nous apparaissent comme le symbole du mal qui accompagne toujours le bien. A Edfou, l'angle que font les axes de deux temples est de 77°. Le temple d'Osiris est tourné vers le sud, celui de Typhon à l'est; au-dessus de tous les chapiteaux se trouve la figure grotesque de Typhon, et les événements des divinités bienfaisantes sont mêlés à ses légendes, aussi bien dans la sculpture que dans le mythe (3); on voit à sa suite des crocodiles, des buffles, des hippopotames et d'autres animaux qui lui étaient consacrés. Le dernier a disparu entièrement de l'Égypte, depuis quelques siècles. Les sujets sculptés sur les deux temples prouvent qu'ils furent destinés à célébrer la fête d'Isis et d'Osiris, la fête du soleil, au moment où il a atteint sa plus grande force, la fête du solstice d'été et du débordement du Nil qui commençait avec lui; on célébrait ainsi en même temps la fécondation de la terre d'Égypte, le retour du bon et sa victoire sur le mal, le renouvellement de la nature et du grand cycle sothique, la résurrection d'Osiris et l'immortalité! A quelque distance de ces deux temples, Belzoni (4) en découvrit un troisième, inconnu jusqu'ici, et auquel on arrivait par une allée de sphinx.

Jomard a donné un aperçu (5) des principales dimensions du grand temple d'Edfou, en longueur, en largeur et en hauteur. Il résulte de

ces mesures prises sur les lieux mêmes que les Égyptiens bâtissaient leurs temples dans les plus simples proportions; c'est cette simplicité qui donne à ces masses prodigieuses la beauté, la solennité, l'harmonie qui s'accordent si bien avec le but religieux des temples et avec la connaissance parfaite qu'avaient leurs architectes des mathématiques, science éminemment sacerdotale.

4. EL-KAB, ELETHYIA.

Le village d'El-Kab (1) n'est situé qu'à deux lieues au-dessous d'Edfou, sur la rive droite du Nil, exactement à l'endroit où d'Anville a placé les ruines de la ville de Lucine, Latopolis, sur laquelle les ruines ne nous ont donné aucun renseignement. Au milieu d'une plaine déserte, on aperçoit une espèce d'enceinte, dans l'intérieur de laquelle des chapiteaux de colonnes enfouies surgissent de terre; les montagnes voisines sont perforées comme un erible, d'une infinité de carrières et de grottes. L'enceinte (1) a 27 pieds de hauteur et 34 pieds d'épaisseur; elle est bâtie en briques cuites au soleil, et entoure un espace carré de 1,920 pieds de longueur (2,110, selon Belzoni) (2). A la vue d'une masse si prodigieuse on se demande d'où les Égyptiens tiraient l'argile de leurs briques et combien de milliers de mains devaient être employées à de semblables travaux! Il était facile de cuire ces briques dans le sable dont la chaleur s'élève encore au mois de septembre à 50 degrés du thermomètre de Réaumur. Une seconde enceinte, voisine de celle-ci, et contenant les ruines des temples, paraît être le terrain sacré, le *Temenos* qui entourait le temple, aujourd'hui enfoui sous le sable, tandis que la grande enceinte, qui a 2,560 mètres de pourtour, appartenait sans doute à la ville. Ces murs élevés formaient un rempart aux terrasses des temples et à la ville contre les inondations du Nil, et les mêmes constructions se reproduisent toujours près de chaque temple, de chaque palais, de chaque ville de l'Égypte. Les cabanes du village s'élèvent au milieu de cette enceinte, qui entoure un espace suffisant pour une ville de 10,000 âmes. Dans l'enceinte des temples gisent deux temples en

(1) Jomard, Desc., p. 33, pl. 65.

(2) Creuzer Symbolik, ch. I, p. 259, 269.

(3) Creuzer Symbolik, I, p. 259.

(4) Belzoni, Voy., I, p. 90.

(5) Rapport des principales dimensions du grand Temple, dans A. D., p. 36.

(1) Saint-Genis, Description des ruines d'El-Kab, Ant., I, p. 353.

(2) Antiq., vol. I, pl. 66, f. 2.

(3) Belzoni, Voy., I, p. 353.

ruines, l'un grand et l'autre petit, placés l'un près de l'autre, comme un *Osirium* et un *Typhonium*; près d'eux se trouvent les décombres de deux autres temples plus petits.

La contrée d'Elethya était autrefois très-cultivée et produisait du vin (1), la ville aussi était très-peuplée, c'est ce que prouvent le nombre prodigieux de catacombes et de souterrains creusés dans les montagnes de grès voisines et destinés à servir d'habitation aux morts. Les Égyptiens ne regardaient les maisons des villes que comme des demeures d'un jour, où le pèlerin s'arrête en passant; aussi ne se donnaient-ils pas la peine de les orner ou de les embellir; mais les demeures des morts, creusées dans les entrailles des monts et devant servir de séjour à l'âme aussi longtemps que subsisteraient les débris du corps, étaient ornées, travaillées avec le plus grand soin; aussi les monumens souterrains de l'Égypte surpassent les édifices qui s'élèvent sur la terre, en nombre, en richesse, en ornements et en luxe, comme les hypogées de la Thébaine nous en offrent un remarquable exemple. On trouve dans les carrières et les souterrains d'El-Kab un grand nombre de momies que Belzoni prétend venir de paysans; on y voit aussi une foule d'autres curiosités, par exemple, deux grottes sépulcrales qui contiennent de magnifiques peintures, comparables à celles de Thèbes; elles ne représentent pas, comme toutes celles que l'on voit dans les temples et les palais, des sujets religieux ou guerriers, mais une foule de scènes variées tirées de la vie civile des Égyptiens, et qui reproduisent sous nos yeux, tous les détails de la vie domestique des habitants du Nil. Ce ne sont que deux petites grottes (2) de 24 pieds de longueur et moitié de largeur, taillées dans la roche et ornées, par amour pour la mémoire des morts, de tous les détails de la vie domestique. On y voit représentés tous les travaux de l'agriculture, le labour, la herse, les semailles, la moisson, la manière de battre les blés, de les rassembler en monceaux, et d'inscrire sur un registre le nombre des tas. D'autres personnages se livrent à la pêche et à la chasse; d'autres salent les viandes, font les vendanges, mettent le vin en tonnes; puis on voit les détails de la vie pastorale, le retour et le soin des troupeaux, la navigation, les manœuvres, les

voiles et les rames; plus loin sont d'autres travaux, toutes les espèces d'industrie et de métiers, et enfin la musique, la danse, les funérailles et la manière d'embaumer les momies. Toutes les figures sont couvertes de costumes divers, selon les conditions et le sexe; les femmes, par exemple, sont représentées sans voile, et on voit qu'elles n'étaient pas séparées des hommes dans la vie civile, comme elles le furent plus tard dans l'Orient. A chaque travail préside un chef qui se distingue des autres par un air de supériorité et de dignité; les tableaux sont expliqués par des hiéroglyphes, et peints des plus fraîches couleurs: ces images, que des milliers d'années n'ont pas effacées, ont conservé à la contemplation (1) de la postérité ce que l'histoire a passé sous silence et ce que l'œuvre des révolutions et des temps a détruit.

Belzoni (2) remarque, près d'El-Kab, un abordage commode pour charger les marchandises, et les débris d'une grande route qui allait de là à l'est, jusqu'à la mer Rouge.

5. VALLÉE TRANSVERSALE D'EDFOU; ANCIENNE ROUTE DES CARAVANES À BÉRÉNICE D'APRÈS LES RELATIONS DE CAILLEAUD ET DE BELZONI.

Près d'El-Kab et d'Edfou s'ouvre, à l'est, une *vallée transversale* qui va du Nil à la mer Rouge et par laquelle on découvrit, de nos jours, les ruines du fameux *emporium* de Bérénice qui faisait, sous les Ptolemées, le commerce avec les Indes et était ainsi, pour toute l'Égypte, une source de richesses. Cette communication de la vallée du Nil avec les peuples de l'Orient dut exister dans des temps antérieurs, avant les invasions dévastatrices des Perses, et il faut rapporter au temps des Pharaons l'époque de la prospérité, de la magnificence et de la grandeur de ces anciennes cités égyptiennes auxquelles appartiennent toutes ces ruines fameuses: des générations nouvelles s'établirent sur leurs débris, sous les noms plus récents et étrangers d'*Elethya*, *Apollinopolis-Magna*, *El-Kab* et *Edfou*, lorsque celles-ci étaient déjà, depuis bien des siècles, réduites en poussière. La population de la vallée supérieure du Nil, dont l'exubérance est attestée par toutes ces carrières, ces caves sépulcrales et ces ruines, dut déborder nécessai-

(1) Belzoni, *Voy.*, I, p. 353.

(2) Saint-Genis, *Desc.*, p. 7, et planches 66-71.

(1) Costaz, *Mémoire sur les grottes d'Elethya*, dans la *Décade égyptienne*.

(2) Belzoni, *Voy.*, II, p. 99, et I, p. 353.

rement par-dessus les barrières de la vallée; l'histoire de tous les peuples nous le prouverait, quand même les monumens de la Thébaïde n'auraient pas établi comme un fait incontestable que le grand Sésostris ouvrit, par ses expéditions victorieuses dans l'Iude, des communications à son peuple avec les pays de l'extérieur.

Le voyageur Cailleaud découvrit l'ancienne route commerciale qui conduisait de la vallée d'Edfou aux mines d'émeraudes, et Belzoni la suivit jusqu'à l'ancienne Bérénice. Cette route de Bérénice n'a encore été dessinée sur aucune carte.

Cailleaud (1) partit, en 1816, de Redesiab, petit village des Ababdes, au sud-est d'Edfou, et arriva le premier soir à une fontaine; le second jour, il s'avança toujours à l'est et arriva à un endroit où la route se séparait en deux chemins, dont l'un, se dirigeant vers le nord-est, devait sans doute conduire à Kosseyr. En ce lieu s'élève un temple antique, taillé dans les roches de grès et semblable aux monumens de la Nubie; quatre piliers soutiennent l'intérieur et deux s'élèvent à l'entrée; des deux côtés de la grande salle sont pratiquées de petites chambres, et, dans le sanctuaire, se trouvent 4 figures colossales taillées dans la paroi du fond absolument comme à Derr, au jugement de Burckhardt: on y voit, comme dans les sépultures royaux de Thèbes, des hiéroglyphes, des peintures remarquables par la beauté et la fraîcheur de leur coloris et des inscriptions grecques. A partir de ce point, on rencontre, à des distances de 8 en 8 lieues, des constructions massives et carrées supportant encore des débris d'édifices; ce sont assurément les ruines des stations élevées pour la commodité des voyageurs, sur cette grande voie commerciale. Au delà du temple que nous avons nommé, on trouve encore, le long de la route, un grand nombre de tables de granit couvertes d'hiéroglyphes et de sculptures. A trois journées de marche du Nil, Cailleaud rencontra une ancienne route allant du sud au nord, et attestant un travail prodigieux; les Arabes disaient qu'à son extrémité on trouve de grandes ruines, mais nous ne savons pas où elle conduisait. Cailleaud la traversa en se dirigeant toujours à l'est et arriva, le septième jour, aux mines d'émeraudes dont nous avons parlé plus haut.

Belzoni, qui suivit bientôt la même route, trouva ces mêmes stations élevées à d'égaux intervalles entre le Nil et la mer; il assure que cette contrée, changée aujourd'hui en solitudes et en déserts, porte à chaque pas l'empreinte du grand mouvement commercial qui lui donnait autrefois la vie (1). Il donne le nom de Wadi-el-Minah à l'endroit où il trouva un petit temple près d'une station destinée aux caravanes, et il croit que ce monument appartient, par son style, à l'époque des Ptolémées. Le quatrième jour de son départ d'Edfou, il arriva de même à une vallée qui s'étend du nord au sud et que les Arabes appelaient *Bizak*; sur la roche qui forme la paroi septentrionale de cette vallée, on remarque une table de granit couverte d'hiéroglyphes et semblable à un rocher magique. Belzoni prit ce lieu pour un des postes de la route que la carte de d'Anville trace de *Coptos à Bérénice*. Cette route aurait été construite, selon Strabon (2), par Ptolémée-Philadelphie qui y aurait fait creuser des fontaines et élever des caravansérails. Cette route fut très-fréquentée jusqu'à Strabon et couvrait des marchandises de l'Inde que le commerce transportait en Égypte.

Belzoni se dirigea de là au sud-est, accompagné de M. Beechey et entra ensuite dans une vallée sablonneuse encaissée entre des roches perpendiculaires traversées de veines de marbre. Après quelques heures de marche, il aperçut les ruines d'une station appelée aujourd'hui *Somount* par les Ababdes, seuls et rares habitants nomades de ces solitudes. Plus à l'est, les voyageurs rencontrèrent de belles forêts d'acacias. Quelques lieues au delà gisent, sur un plateau, des débris qu'on prendrait pour les ruines d'une grande ville entourée de rochers; mais en examinant de plus près on voit que c'est une plaine sablonneuse d'où surgissent des rochers de granit semblables à des groupes d'îles. Ce lieu est absolument semblable à la gorge que forme la vallée du Nil dans la contrée des cataractes, depuis Philæ jusqu'à Syène, excepté que le sable occupe ici la place de l'eau; cette ressemblance a fait supposer à Belzoni que le Nil se déchargeait peut-être autrefois dans la mer Rouge par un bras latéral, supposition qui s'accorde avec un grand nombre de traditions populaires. Le granit est remplacé ici par des roches de porphyre, phénomène géologique qui pouvait

(1) Belzoni. Voy., II, p. 36.

(2) Strabo., XVII, ed. Tzsch., p. 695.

(1) Cailleaud, dans Burckhardt, Trav., App., p. 538.

confirmer cette hypothèse ; car le porphyre, étant une roche de formation plus récente, aurait pu s'élever ainsi postérieurement par l'effet d'une force souterraine et refouler le bras du Nil, à l'ouest, dans le lit qu'il occupe aujourd'hui. Deux journées plus loin, Belzoni aperçut de *Guerfet* d'*Owells* la mer Rouge dans le lointain (1) ; il prit alors au sud-ouest, et, revenant un peu sur ses pas, il atteignit les ruines d'émeraude de *Zabourah*.

A l'est de cette chaîne de montagnes, Belzoni suivit une wadi appelée *El-Gimel*, qui conduit au sud-est, par un ravin de 6 lieues de longueur encaissé entre des rochers de marbre et de granit, dans une gorge étroite, appelée *Charm-el-Gimel*, c'est-à-dire la *crevasse des chameaux* ; et c'est assurément la main de l'homme qui a taillé ce passage dans les rochers (2). La vallée s'élargit tout à coup au delà de cette gorge, et les dunes de sables amoncelées annoncent ici le voisinage de la mer. Après avoir marché encore une matinée, on atteignit enfin la plage de la mer dont l'aspect sublime étonnait et réjouissait le voyageur qui venait d'errer si longtemps dans le labyrinthe du désert et dans les gorges des rochers. Toute la côte située vis-à-vis la petite île *Jambo* se composait d'une masse formée de pétrifications et de substances animales, qui, solide comme des roches et recouverte d'algues, de ruines, de madrépores, de coraux, de coquilles, et çà et là de dunes de sable, s'avancait au loin dans la mer comme des rochers et empêchait l'abordage. Quelques misérables pêcheurs, montés sur des barques formées de troncs de palmiers-doum, côtoyaient seuls le rivage, harponnant des poissons avec leurs lances : on remarque (3) parmi ceux qu'ils prenaient ainsi un poisson d'un pied et demi de longueur, d'une belle couleur bleue, aux nageoires argentées, la tête et la queue rouges, entièrement semblables à la *benne* du Nil déjà connue des anciens et qu'on voit si souvent représentée, avec ses couleurs naturelles, sur les tombeaux des rois. Belzoni s'avança au sud de cette contrée, et après avoir passé devant *El-Kabrite* la montagne de soufre et devant l'île *Souarif*, il arriva, au bout de trois jours, aux ruines (4) d'une ville antique dont les maisons étaient en grande

partie enfouies sous les sables. Ces ruines sont très-probablement celles de l'ancienne Bérénice. Il est à remarquer que le temple seul est bâti en pierres de grès très-endorimées aujourd'hui par le temps, tandis que tous les autres édifices sont construits avec ces pétrifications du rivage qui ressemblent beaucoup au *tracertino* des anciennes ruines de l'Italie, par exemple, de celles de *Pestum*. Cette ancienne ville était autrefois entièrement libre et ouverte du côté de la mer : à l'ouest, au contraire, les montagnes s'élèvent en amphithéâtre, et au nord-ouest s'étend une vaste plaine. Devant la ville se prolongeait le cap *El-Galahen* qui la protégeait ainsi contre les vents du nord-ouest. A l'abri de ce cap s'étendait un très-bon port fermé aujourd'hui par un banc de corail. L'entrée du port était sûre et commode pour les bateaux plats des anciens, quoique embarrasée par une barre de sable. Belzoni mesura la ville entièrement détruite aujourd'hui et lui trouva 1,600 pieds de longueur du nord au sud sur 2,000 pieds de largeur de l'ouest à l'est.

Le temple construit dans le style égyptien, a 102 pieds de longueur, 45 de largeur et renferme quatre salles. Quelques fouilles firent découvrir des sculptures égyptiennes et des hiéroglyphes ; si l'on continuait d'explorer ces ruines on y ferait assurément d'importantes découvertes ; car jusqu'à présent on ne connaissait pas de temple bâti en style égyptien sur la mer Rouge ; la plaine qui entoure la ville semble pouvoir être cultivée, mais l'air de la mer ne doit pas être favorable à la végétation, et il n'y a pas d'eau douce dans le voisinage. Les maisons sont très-petites et isolées, les plus grandes n'ont pas plus de 40 pieds de longueur sur 20 de largeur, leur nombre peut se monter à 2,000 ; ainsi la population s'élevait probablement à 10,000 âmes avec les maisons de campagne qui entouraient la ville. On trouve aussi quelques excavations dans le voisinage. Rien ne nous prouve d'une manière incontestable que ces ruines occupent l'emplacement de l'ancienne Bérénice, nous n'avons que des probabilités, et Belzoni (1) a exposé les raisons sur lesquelles elles s'appuient. Leur situation s'accorde avec la position que d'Anville donne à Bérénice sur sa carte de l'ancienne Égypte, un peu au dessous du tropique, indication que Richard a suivie dans son excellente description de l'Égypte et de l'Arabie-Pétrée.

(1) Belzoni, *Voy.*, II, p. 48.

(2) *Ibid.*, p. 61.

(3) *Ibid.*, *Voy.*, II, p. 92. *Comp. Antiq.*, I, pl. 87.

(4) *Ibid.*, p. 76.

(1) Belzoni, *Voy.*, II, p. 78, Note.

publiée en 1818. L'avenir fera assurément un grand nombre de découvertes sur cette ancienne route commerciale abandonnée et perdue pendant tant de siècles.

3^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Saïd, continuation de la Haute-Égypte : la Thébaïde.

1. ESNE, SNA, LAPOTOLIS.

Esne (1), capitale de l'Égypte méridionale, est située sur la rive gauche du Nil au 50° 14' 41" long. ouest de Paris et au 23° 17' 38" lat. nord, selon les observations de Nouet. La vallée du Nil resserrée jusqu'alors s'élargit jusqu'à une étendue de 24,000 pieds; la plaine s'élève insensiblement jusqu'aux montagnes de roches calcaires qui la bornent; dans la chaîne des monts arabiques, on aperçoit au loin un ravin qui se dirige au nord-est et doit conduire au port de Kosseyr (2), mais il n'a encore été parcouru par aucun voyageur européen.

Le sol de la plaine d'Esne est trop élevé pour pouvoir être arrosé par les eaux du Nil; aussi il est souvent en friche, et la partie située au sud de la ville est seule fertile et mieux cultivée. On aperçoit encore les ruines d'un canal dont la destruction a changé toute la plaine en solitude et en désert; elle est si pauvre aujourd'hui que le petit nombre des habitants qui y sont restés émigrent tous les jours. Esne a encore un port très-fréquent et rempli de barques; la ville s'élève sur un monceau de débris de 30 pieds de hauteur dont les eaux rapides du Nil entraînent souvent des fragments: on y trouve un grand nombre de fabriques, principalement de schalls (Malâye) et de tissus de coton et de poterie; c'est le marché sur lequel les Barabras viennent vendre leurs corbeilles et leurs nattes, et l'entrepôt des marchandises des caravanes de Sennaar que les Abaddés escortent jusque-là. Esne fut de tout temps un asile pour les partis opprimés dans la Basse-Égypte; c'est là que se retirèrent les beys fugitifs dans ces derniers temps; car à cette distance du Caire ils étaient moins redoutables à leurs rivaux. Ainsi, à l'époque de l'expédition française, Mourah-Bey régnait sur le nord de l'Égypte, mais Hossan, Osman

et Salch-Bey s'étaient retirés à Esne avec leurs Mameloucks. Les Français chassèrent ces dernières bandes de Mameloucks et placèrent pour un temps leur quartier général à Esne; c'est ainsi que les antiquités de ce lieu ont été révélées à la science européenne.

La place du marché ou l'Okel d'Esne toute couverte de débris, de huttes et de boutiques bâties entre des murs antiques, cache presque entièrement un des temples (1) les plus curieux de l'Égypte, au point qu'il est impossible d'embrasser d'un coup d'œil sa forme extérieure; mais dès qu'on pénètre sous les voûtes l'admiration et l'étonnement s'éveillent. Le portique est supporté par 24 colonnes de plus de 33 pieds de hauteur, 16 pieds de circonférence, et formant quatre angles. La distribution du temple est la même que celle du petit temple de Philæ. Toutes les parties du temple, architecture, colonnes, portes, plafonds, sont décorées de sculptures et couvertes d'hieroglyphes qui, disposés en bandes verticales et horizontales, entourent tout ce prodigieux édifice. A en juger par ce qui est à découvert, l'extérieur du temple était orné avec la même profusion; la seule différence est que, comme à Kalabché, toutes les sculptures de l'intérieur sont taillées dans le creux, tandis que celles de l'extérieur sont en relief (2). La figure qui se répète le plus souvent dans les peintures comme dans les sculptures, c'est l'image du Dieu à la tête du bélier, le Jupiter-Ammon des Grecs à qui ce temple était assurément consacré. Les ruines de ce monument étonnent encore l'imagination de celui qui les contemple; tout est bâti en pierres colossales, placées l'une sur l'autre sans ciment, parfaitement jointes et d'une solidité éternelle. La surface de ce monument gigantesque est tellement couverte d'hieroglyphes qu'on s'étonne du temps et des mains qu'il a fallu seulement pour les graver. En effet, d'après une estimation exacte, la surface du temple n'a pas moins de 3,000 mètres carrés: supposé qu'un graveur couvre ainsi d'hieroglyphes un dixième de mètre carré en un jour, il lui faudrait 30,000 jours pour achever la décoration entière. Pour construire seulement le portique, on employa plus de 27,000 pieds cubes de grès (3,300 mètres cubes); on peut se figurer de là quelle énorme quantité de blocs il faut arracher du flanc des montagnes, quelles fondations gi-

(1) Jollois et Devilliers, Description d'Esne et de ses environs, dans la Desc. de l'Égypte a, 1, ch. VII.

(2) Jollois et Girard, ibid.

(1) Jollois, Desc., p. 5.

(2) Antiq., t. I, pl. 20.

gantesques il fallut construire sur une butte factice, dans un sol mouvant et d'alluvion, pour porter ces masses colossales qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas dévié d'un cheveu, de la ligne perpendiculaire. Les décombres se sont amoncelés si haut autour du temple qu'il sera bientôt enfoui tout entier et que pour le découvrir aujourd'hui il faudrait démolir un quart de la ville actuelle (1).

A trois quarts de lieue au nord de ce grand temple et à 7.500 pieds du Nil, est situé un second temple égyptien beaucoup plus petit et moins bien conservé. Il semble avoir été construit à la hâte, hors de la ville, pour servir de siège à un oracle; les hiéroglyphes singuliers et les signes astronomiques qui le décorent attirent la curiosité et l'attention. Les deux temples d'Esné offrent deux zodiaques (2) très-importants entourés d'une figure de femme comme d'une espèce de cadre. Ce corps allongé en bande que l'on voit à presque tous les signes astronomiques représente la *Magna-Mater*.

Vis-à-vis Esné, s'élève sur une éminence un petit temple (3) en ruines; la couleur rougeâtre de ses murs fait supposer qu'il a été détruit par le feu : un grand nombre de monuments égyptiens portent aussi des traces de l'incendie, et rappellent la fureur de Cambyse, roi de Perse, contre la caste des prêtres et les édifices religieux.

Au sud de la ville d'Esné est situé un cloître copte où l'on va encore aujourd'hui en pèlerinage pour honorer les reliques des martyrs chrétiens qui furent mis à mort par l'ordre de Dioclétien (303 de J.-C.). Ce couvent était autrefois beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. Il dut probablement sa célébrité à l'école du père Pacôme; ce héros de l'Église copte s'avança avec ses moines et ses ermites au milieu du quatrième siècle (340) jusqu'à *Sne* (Σνη, λατον) ou *Sna*, qui est le nom de ce lieu dans les légendes coptes (4). Le nom moderne *Esné* ou *Asna* des Arabes est donc assurément l'ancienne appellation égyptienne; il nous fournit une nouvelle preuve de la force des anciens noms nationaux

qui traversent les siècles et les peuples, tandis que les noms étrangers, par exemple, le nom grec *Latopolis*, n'ont pu résister au temps. Champollion fait dériver *Sna* d'un mot copte qui signifie *jardin*; le petit temple sur la rive orientale vis-à-vis l'antique *Latopolis* était probablement la *contrà Latopolis* des anciens.

Nous ne connaissons pas l'époque à laquelle fut bâti Esné, car, à en juger par son architecture, elle est une des villes les plus anciennes de l'Égypte. A partir de la Nubie, c'est à Esné que la vallée du Nil s'élargit assez pour recevoir une grande colonie; la grande élévation des décombres de la ville au-dessus du niveau du Nil et le profond affaissement du temple sont des signes incontestables de sa haute antiquité.

Le style de ce temple se rapproche plus que celui des autres de l'origine souterraine de l'architecture égyptienne; il est beaucoup plus simple, plus naïf et ressemble davantage par sa forme à la construction des grottes. Il est plus écrasé, l'ornement en est moins gracieux et moins léger; et quoique attestant la grandeur et le travail, il est moins riche que les temples de Denderah et d'autres lieux; sa force, son exécution puissante indiquent qu'il est un produit de l'art grossier encore, mais gigantesque et colossal. Le zodiaque d'Esné se rapporte, suivant l'explication des antiquaires et des astronomes français, à l'époque reculée d'un cycle antérieur à celui de Denderah et aux bas-reliefs astronomiques de Thèbes. Le temple d'Esné serait donc plus ancien que ces monuments. Toutes les villes de l'Égypte sont élevées sur des buttes factices de terrains d'alluvion; celles que les eaux du Nil baignent de plus près sont aussi les plus anciens, parce que le sol y est plus élevé, et que les masses de limon et de gravois apportées par le Nil s'y sont accumulées plus longtemps. Le petit temple confirme encore l'antiquité du lieu, car on y voit reproduits les mêmes signes et l'image du zodiaque qui se trouve dans le grand temple.

2. ERMENT, HERMONTIS.

Sur l'emplacement de l'ancienne *Hermontis*, au-dessous du second défilé appelé *Gebeley*, est situé à 1.800 pieds du Nil dans la vallée de Thèbes, le village Erment (1) ou l'Armont des Arabes.

(1) Jollois, Desc., p. 14.

(2) Jollois, Description des monuments astronomiques découverts en Égypte, dans Ant., I. App., II, p. 1, et planches 79, 87, vol. II.

(3) Jollois, etc., Desc., p. 21.—Quatremère, Mém. sur l'Égypte, I, p. 272.

(4) Quatremère, ibid.—Champollion, I, p. 180.

(1) E. Jomard, Description d'Erment ou Hermontis, Antiq., I, ch. VII, p. 1.

Près de ce village, au milieu de monceaux de décombres, s'élèvent les ruines d'un temple qui se fait moins remarquer par sa grandeur que par sa disposition particulière et l'élégance de ses colonnes et de ses sculptures ; il est entouré d'une enceinte à l'extrémité méridionale de laquelle se trouve un grand bassin pavé en pierres de taille. Dans la prolongation de l'axe du bassin gisent les ruines d'une voie bordée des deux côtés de monceaux de décombres : au bout de cette voie s'élève une porte ruinée qui fermait probablement autrefois l'antique Hermonthis. 300 pas au sud se trouvent les décombres d'un édifice plus récent, probablement une église des premiers siècles.

Hermonthis était le chef-lieu du nome hermontique, dans le voisinage de Thèbes ; elle fut autrefois la résidence d'un évêque, et parmi les habitans se trouvent encore des chrétiens, chez lesquels le tombeau de *Mary-Girgès* ou saint Georges est en grande vénération.

Presque tous les temples de la Thébaïde sont situés dans des enfoncemens ; celui d'Hermonthis en diffère en ce qu'il s'élève tout isolé et n'est dominé par aucune éminence ; ses colonnes élancées montent librement vers le ciel. Entouré de tombeaux plus récents et des cabanes du village bâties en briques, ce temple a sa façade tournée à l'ouest et parallèle au Nil ; il a 143 pieds de longueur et 33 de largeur ; ses colonnes les plus élevées ont 42 pieds de hauteur et 3 pieds de diamètre. Il est bâti en grès, mais on voit à sa façade que les pierres ont déjà servi antérieurement à des édifices plus anciens, car on y trouve des hiéroglyphes tronqués comme à Philæ ; la même chose se répète aussi sur les faces latérales du temple, et ce phénomène nous reporterait à un âge plus ancien encore de l'architecture. Cependant, au jugement de Jomard, ce temple est un des plus anciens de l'Égypte ; il est très-délabré, et l'on voit que la violence des hommes l'a ainsi renversé. Certaines parties de l'édifice sont éparpillées et ruinées ; la colonnade, par exemple, est entièrement renversée ; d'autres, au contraire, sont très-bien conservées, comme, par exemple, les salles de l'intérieur qui sont presque intactes.

La construction de ce temple ressemble à celle des Typhoniens ; cependant il se distingue par quelques particularités ; la division de ses trois salles principales lui appartient, et ses colonnes présentent trois arrangemens différens, comme on ne le trouve dans aucun autre temple égyptien. Ses sculptures ressemblent beaucoup à celles du typhonium d'Edfou.

Parmi les particularités que présentent ces temples, nous avons déjà cité plus haut l'apparition de la *gouffé* ; une autre aussi remarquable est une figure de femme qui, de ses pieds et de ses mains étendus, forme comme le cadre d'un grand tableau dans lequel sont représentées des images du zodiaque ; cette figure ressemble parfaitement à celle qui entoure le zodiaque d'Esné.

Les peintures mêmes du sanctuaire du temple se rapportent à l'astronomie ; on y voit Isis mettre au monde son fils Horus, ce qui indique le lever des planètes du sein de la terre nouvellement fécondée, à l'époque du solstice d'hiver, alors que le soleil est le plus faible et le plus bas sur l'horizon ; or, le soleil au solstice d'hiver, c'est Horus enfant (1) ; à cette époque, la jeune semence germe dans le sein de la terre, et la pare bientôt de sa tige verdoyante. A côté de ce tableau, où Isis est représentée comme le symbole du solstice d'hiver et de la germination, s'en trouvent d'autres encore où l'on voit Isis allaiter Horus, d'autres représentent l'image du solstice d'été entrant dans le taureau et une foule d'autres images connues ; les parois de ce temple d'Hermonthis nous offrent ainsi une espèce de calendrier très-important et la symbolisation des quatre principales périodes de l'année astronomique (2) : c'est pourquoi Strabon nous rapporte qu'on adorait en ce lieu Jupiter et Apollon, c'est-à-dire Osiris et Horus, fils d'Isis.

Le diamètre du bassin qui se trouve au sud du temple, a la moitié de sa longueur ; il a 80 pieds carrés, et aux quatre coins se trouvent des marches qui descendent jusqu'au fond ; la construction est égyptienne (3) ; mais il n'est pas prouvé encore qu'il ait servi autrefois de nilomètre, comme l'ont prétendu quelques voyageurs. L'eau du Nil pénètre encore aujourd'hui par infiltration dans le fond de ce bassin, et sert aux femmes à laver le linge et à abreuver les troupeaux. Ce bassin a au moins 23 pieds de profondeur et il est rempli de décombres ; son éloignement du Nil prouverait que le bras du Nil passait plus près d'Hermonthis, et qu'un canal conduisait à ce bassin. Le Nil, dans les hautes eaux, s'élève encore aujourd'hui à 7 ou 8 pieds au-dessous de la bordure du bassin, et si on remarque que la terrasse artificielle du temple est encore 5 pieds plus haut, on verra avec combien

(1) Pline, de Iside.

(2) Jomard, Desc., *ibid.*, p. 12.

(3) *ibid.*, p. 14, pt. 97. n. 9.

de soin les architectes égyptiens élevaient les temples au-dessus du niveau des plus hautes crues.

A côté de cet édifice est située une église bâtie avec les ruines d'Hermontis; ses colonnes corinthiennes attestent ici le style de la Grèce; mais l'édifice est formé de pierres qui portent des restes d'anciens hiéroglyphes qui se croisent dans tous les sens. Autour gisent ou s'élèvent encore cinquante colonnes de granit qui, selon Jomard, n'auraient pas été taillées dans les carrières de granit de Syène, mais enlevées à un temple grec, comme les pierres de grès l'ont été aux temples égyptiens. Cette église, bâtie avec des débris, est encore beaucoup plus délabrée que les anciens temples égyptiens, et cependant ceux qui ont bâti cette église avaient déjà démolí les édifices anciens pour la construire.

La durée des anciens monuments égyptiens inspire l'admiration et l'étonnement, car elle ne dépend point du hasard des événements ou de la faveur du sort; les monuments égyptiens ont bravé la destruction par la simplicité et l'indépendance de leur caractère, par la bonté des matériaux, le poids des masses et l'excellence de la construction. C'est ce que prouve complètement aujourd'hui la conservation des monuments de Thèbes que le voyageur aperçoit déjà, dans le lointain, du haut de la plate-forme du temple d'Hermontis.

2. THÈBES, Θῆβαι dans Strabon, Θῆβη dans Et. de Bys., TAPÉ chez les Cophtes, LA VILLE DES ROIS AUX CENT PORTES.

A. Aspect du pays.

La plaine de Thèbes (1), ou la Thèbaïde proprement dite, s'étend au nord d'Erment, à l'est et à l'ouest du Nil, jusqu'aux monts lointains qui la bornent. La chaîne de la Libye n'est accessible qu'en un très-petit nombre d'endroits, et elle présente presque partout des parois à pic; celle de l'Arabie, au contraire, s'élève en monticules dont les pentes sont très-graduées. Le Nil fait ici un grand détour; immédiatement au-dessous d'Erment, il fait un coude à l'est qui se prolonge au nord, au-dessous de Denderah, puis se replie ensuite à l'ouest; le fleuve traverse ainsi l'antique Thèbes du sud-ouest au nord-est. La chaîne de

Libye qui s'élève au-dessus de Thèbes, assez loin du Nil, rejoint la rive occidentale, près de *Gournah*, au nord de la ville, et refoule le fleuve à l'est; là, se trouvent les dernières ruines de l'ancienne Thèbes. La chaîne arabique, au contraire, touche la rive orientale du Nil au sud de la ville, puis elle s'en éloigne près du village *El-Naharyeh*, s'étend beaucoup plus à l'est, de sorte que la vallée s'élargit en une grande plaine unie, et laisse un libre espace aux antiquités merveilleuses qu'elle couvrent; après avoir fait un grand arc au nord de la ville, les montagnes se rapprochent de nouveau du Nil, près du village *Med-Amoud*; là aussi se trouvent les dernières ruines de l'ancienne ville.

Ces deux chaînes de montagnes forment donc ainsi deux grands arcs dont les extrémités rejoignent le Nil et laissent libre, à l'entrée de la plaine, un espace d'une largeur à peu près égale. Au delà de ces barrières élevées par la nature s'étendent les déserts habités seulement par des hordes de Bédouins. Le Nil se développe dans une étendue majestueuse et a environ 1,500 pieds de largeur près de Louxor; au nord du village *El-Bayadyeh*, il se sépare en un grand nombre de bras, et forme quatre grandes îles qui sont en partie cultivées et où les crocodiles viennent chercher la chaleur du soleil.

La plaine s'abaisse en pente très-graduée vers le Nil, et les eaux la couvrent rarement tout entière; les canaux sont en mauvais état, aussi la campagne est en grande partie inculte; mais les endroits où elle est arrosée présentent le plus bel aspect. Une foule de chemins la traversent et la coupent dans toutes les directions; on aperçoit çà et là des champs cultivés, des plantations de cannes à sucre, des groupes de villages, quelques cabanes et un grand nombre de caravanserais élevés pour recevoir les voyageurs et entourés de groupes de palmiers; ces palmiers et les ruines majestueuses sont le seul ombrage où l'on puisse se mettre à l'abri des rayons ardents et perpendiculaires qui élèvent dans le sable la température à 54° de Réaumur.

La plaine renferme un grand nombre de villages (1) dont il faut bien connaître la position pour s'orienter au milieu des ruines de l'ancienne Thèbes. Sur la rive occidentale (2) sont situés: 1° *EL-AQALTEH*, à 200 pas du Nil et où le gott-

(1) Jollois et Devilliers, Description générale de Thèbes, t. 1, ch. 11.

(1) Plan général de la position de la vallée du Nil, qui comprend les ruines de Thèbes, Antiq., II, p. 1.

(2) Jollois, Desc., p. 3.

verneur du pays a un château; 2° NAGA-ABOU-HAMOUD, plus loin, près du désert de Libye; les maisons en sont bâties en terre au milieu de groupes de palmiers; 3° KOUM-EL-BAYRAT sur les ruines de l'ancienne Thèbes; 4° MEDYNET-ABOU, tout près des monts libyens, sous le 30° 17' 32" long. est du méridien de Paris et le 28° 42' 38" lat. nord, village nouveau et déjà presque abandonné, sur les ruines de l'ancienne Thèbes; 5° GOURNAR à l'extrémité septentrionale de la plaine, habité encore aujourd'hui par des Troglodytes qui se retirent dans les caves sépulcrales, lorsqu'ils ont à payer le *myri* (tribut); il est impossible de les atteindre dans cet asile, car, s'ils sont poursuivis, ils s'enfuient dans le désert de Libye par les issues des catacombes percées sur le versant opposé des montagnes.

Sur la rive orientale sont situés: 6° LUXOR, tout près du Nil, village composé de huttes très-basses, couvert de colombers, autour desquels voltigent des bandes innombrables de pigeons. Ce lieu est assez important, et compte deux à trois mille habitants; il s'y tient un marché à des jours fixes, et on y voit un grand nombre de fours destinés à faire couler des œufs. 7° KASA, 8° KARNAC confluent à ce lieu, au nord: ces deux villages s'élèvent au milieu de groupes de palmiers, et le petit nombre de huttes dont ils se composent est entouré d'une masse prodigieuse de ruines. 9° MED-A-MOUD, plus au nord, au pied de la chaîne des montagnes de l'Arabie.

Tel est aujourd'hui l'aspect de cette plaine, couverte autrefois d'une ville immense dont aucune autre cité du monde n'égalait jamais les monuments. L'espace qui sépare les villages 5 et 6 est tout couvert de débris. Entre les 4° et 5° il ne se trouve pas de huttes d'Arabes; la tradition antique appelle cette contrée le *Memnonium*. Sur la rive orientale, du 6° au 8° village, tout est couvert de ruines magnifiques; et, près du 9°, on voit encore quelques colonnes isolées, avant-postes de la cité des merveilles. L'ancienne Thèbes s'étendait, des deux côtés du fleuve, jusqu'aux chaînes de montagnes, et couvrait de ses monuments tout l'espace qu'elles laissent libre. Le versant de la chaîne de Libye, au nord-ouest, est rempli d'*hypogées* ou de grottes, peut-être le séjour des anciens Troglodytes et servant encore aujourd'hui d'asile aux habitants de la Thébaïde. Ici était l'*Hécatompylos* d'Homère, la ville aux cent portes; ici s'élevait la statue d'Osyenandias, le plus grand colosse que l'É-

gypte ait créé, selon Hecataeus; ici se trouvait le zodiaque d'or, haut d'une coudée et de 363 de pourtour, sur lequel on voyait le lever et le coucher du soleil et les astres de la nuit; ici est étendue la *No-Ammon* des Hébreux, la *Diospolis* des Grecs, la cité aux temples gigantesques, aux merveilleux palais, la ville des rois; ici était debout la statue de Memnon qui saluait l'aurore d'un son harmonieux, et dont tant d'hommes de l'antiquité, par exemple, Strabon et Élius Gallus, ont entendu la voix! Mais le peuple qui bâtissait pour l'éternité a disparu; on ne le retrouve plus au milieu des antiques murailles de cette ville qui, selon Belzoni, semble avoir été plutôt la cité des géans que l'habitation des hommes. L'intérieur de la ville présente un spectacle étrange, mais grandiose: temples, colonnades, obélisques, pylônes, colonnes, catacombes, murailles, sculptures, peintures, merveilles des arts; tout cela git renversé pêle-mêle dans un sauvage, mais sublime chaos, ou se tient encore majestueusement, par son propre poids, sur sa base éternelle. Les siècles nouveaux viendront y user longtemps leur admiration et leur science; car il faut un très-long séjour parmi ces débris du passé avant de pouvoir s'y reconnaître, avant de s'orienter un peu au milieu de ce monde des ruines.

Depuis une trentaine d'années, les ruines de Thèbes, auparavant peu connues, sont devenues pour la science une source inépuisable de découvertes, et ont fourni d'inappréciables documents à l'histoire de l'antiquité, à celle des civilisations primitives, et surtout à celle de l'Égypte. Nous possédons toute une série d'excellents ouvrages (1) consacrés à ces recherches; mais nous n'exposerons ici que dans leurs résultats et leurs rapports généraux les recherches qui ont avancé la connaissance topographique et géographique, et seulement en tant qu'elles peuvent jeter plus de jour sur la nature du pays et du peuple égyptien, ainsi que sur l'histoire générale de la civilisation humaine.

B. Monumens qui s'élèvent sur la surface de la terre.

En jetant un coup d'œil sur les ruines de Thèbes, on voit celles de la rive occidentale se di-

(1) Norden, Voyage. — Pococke; Ripault; Denon; la Description de l'Égypte; Hamilton's *Aegyptiaca*; Belzoni, etc.

viser en sept grands groupes, et celles de la rive orientale en cinq. Outre ces ruines, les hypogées ou les monumens souterrains ne sont ni moins nombreux ni moins remarquables que les édifices qui s'élèvent sur la terre (1).

1. L'HIPPODRÔME. — En sortant du village EL-AQALTER, on aperçoit une enceinte immense de 2.000 mètres de longueur et de 1.000 mètres de largeur (2); elle enfermait autrefois l'hippodrome des Égyptiens, où avaient lieu les courses de chevaux et de chars. On y voit encore aujourd'hui un grand nombre de portes, et il était entouré de palais. Un canal qui le traverse aujourd'hui et y conduit l'eau dans les crues l'a changé en champs cultivés, comme le *Circus maximus* de Rome. Au sud de cette enceinte sont situés un petit temple et une grande porte en ruines; c'était peut-être l'ancienne porte de Thèbes, du côté du sud. Cette enceinte touche, à l'ouest, aux monumens de roche calcaire de la chaîne de Libye.

2. MEDYNET-ABOU (3). — Au nord de l'hippodrome s'étendent les ruines de *Medynet-Abou*, c'est-à-dire la ville d'*Abou*, entourée d'une enceinte de pierres et de murs de briques rouges; elle s'élève majestueusement sur une terrasse, au pied de laquelle est situé un petit temple. Leur magnificence et leur grandeur les font reconnaître aussitôt pour la résidence des rois, et ce sont les seules ruines de cette espèce que l'on trouve dans toute l'Égypte. Belzoni croit que toute cette ville immense a été rebâtie trois ou quatre fois, et toujours avec les ruines des monumens antérieurs. Le palais se compose de deux étages, l'étage supérieur est garni d'ouvertures semblables aux créneaux d'une muraille. Tout près, au nord, s'élèvent les propylées d'un temple dont le style, plein de sévérité et de grandeur, atteste évidemment la haute antiquité. Les édifices se détachent ici, puissants et gigantesques, sur la rive occidentale, vers la chaîne de Libye. Un pylône colossal, à la forme pyramidale bien connue, conduit dans une cour quadrangulaire entourée de colonnes; au nord et au sud de cette cour, de gros colosses s'élèvent devant les piliers et les colonnes, espèce de cariatides, pleins de majesté, qui commandaient le silence et le calme au milieu

du tumulte de la vie des peuples antiques. Un second pylône termine cette cour, et conduit à un second péristyle, dont les galeries latérales se composent d'une double colonnade et de piliers accompagnés de cariatides. Dans cet espace sont rassemblées des constructions de tous les siècles; on y voit même une église construite avec d'anciennes colonnes monolithes, et dont les parois sont recouvertes d'images de saints, peintes par-dessus les hiéroglyphes; cette église fut ensuite elle-même convertie en mosquée: malgré sa grandeur et sa beauté, cet édifice est écrasé par la simplicité et la majesté de l'antique architecture égyptienne. Un mur, d'une grosseur prodigieuse, qui s'élève entre les débris sans nombre des temples et des palais disparus, fait pressentir au voyageur quelles constructions gigantesques devaient s'élever en ce lieu. Au-dessus de ces masses grises, solennelles et tristes, s'élèvent, dans l'azur du ciel, les parois brillantes de la chaîne libyenne; on y voit les ouvertures ténébreuses des hypogées, sur le fond obscur desquelles se détachent d'une manière très-pittoresque les monumens à la teinte claire et jaunâtre. Denon, Hamilton et les savants de l'expédition française ont décrit et dessiné avec soin tous ces édifices.

3. LES DÉBRIS DE COLOSSES. — A partir de Medynet-Abou, sur la route qui s'étend, au nord, le long du désert, gisent, des deux côtés, une quantité prodigieuse de débris de statues, de colonnes, etc. A gauche est une enceinte carrée, bâtie en briques et remplie de débris de colosses et de très-belles sculptures hiéroglyphiques. Tout est détruit, renversé; car ces ouvrages étaient construits en pierre calcaire, dont on a fait de la chaux.

4. LE MEMNONIUM DE STRABON (Strab., l. XVII, p. 599, éd. Ezsch.) — A droite de ce chemin, s'étend un charmant bosquet d'acacias (*acac. nilotica*), dont la verdure forme un délicieux contraste avec l'aridité de toute la contrée après la moisson, alors que tout le sol environnant est brûlé par le soleil. Dans ce bosquet, le pied heurte, à chaque pas, des fragments de statues antiques, des bras, des torses qui, tous, appartaient à des colosses et des monolithes de grès, de marbre et de granit rouge: leur nombre est si prodigieux qu'ils auraient suffi pour décorer toutes les places d'une grande capitale. Quelques fragments de colonnes, appartenant à un temple ébranlé, se tiennent encore debout au milieu de ces ruines; c'est là le *Mem-*

(1) Description de l'Égypte. Antiq. de Thèbes, Desc., t. 1, section 1 jusqu'à x, p. 21-305. Plan général de Thèbes.

(2) Jollois, Desc., p. 6.

(3) Ibid., p. 6. — Belzoni, Voy., t. 1, p. 195.

nonium de Strabon (1). A l'est de ce petit bois, s'élèvent les deux colosses de Memnon, les statues assises, appelées *Tâma* et *Châma* (2) par les Arabes; on les aperçoit de quatre lieues, s'élevant dans le lointain, au milieu de la plaine, semblables à des rochers isolés (ils ont 61 pieds, 20 mètres, de hauteur). S'ils sont muets aujourd'hui au lever du soleil, le voyageur les voit encore avec étonnement projeter, au matin, leur ombre de géans sur le versant des monts de la Libye. Comment ces monolithes monstrueux, taillés dans une seule roche de granit à Syène (3), ont-ils été transportés en ce lieu? Quelle base devait supporter de tels blocs, dont chacun pèse plusieurs millions de livres, et présente une masse plus grande que la colonne de Pompée à Alexandrie? Au-dessous de ce Memnonium sont situés les portiques de son temple que les inondations du Nil atteignent aujourd'hui. Il n'en était assurément pas ainsi autrefois, et le sol du lit du Nil s'est visiblement exhaussé. C'est en ce lieu que Belzoni (4) trouva un fragment de colosse de granit, la tête d'un jeune Memnon d'une beauté extraordinaire, et appelé ici Caphaney: ce morceau pesait 12 tonneaux; il le fit transporter jusqu'au Nil avec beaucoup d'adresse, et lui fit descendre le fleuve, au grand étonnement des Arabes. Secondé ensuite de Salt et de Burckhardt, il réussit à le faire parvenir en Angleterre, où il l'offrit au musée britannique; c'est là, entre le Memnonium et Medynet-Abou, que Salt découvrit (5), dans les dernières années, un grand temple, dont trente colonnes étaient encore debout. Belzoni donna ici un coup de sa baguette magique, et trouva, dès le second jour, une des plus belles statues colossales de l'Égypte, représentant un Memnon assis: ce colosse de granit gris, parsemé de paillettes brillantes de mica, est très-bien conservé; le menton seul et la bouche sont brisés; tout autour gisaient des fragmens de colosses. Belzoni veut que les deux statues assises gardaient l'entrée d'une cour dans laquelle étaient deux autres colosses de Memnon dont on voit encore les débris dans la ligne des premières statues. Tous ces monumens se dirigent vers les bases des trente colonnes, plus élevées que celles des colosses. Belzoni pense qu'elles appar-

tenaient au Memnonium proprement dit des anciens.

5. TOMBEAU D'OSYMANDIAS.—Au nord de ce bois d'acacias, encombré de fragmens de colosses, se trouvent les monceaux de ruines qui portent aussi le nom de Memnonium; ce sont des pylônes d'une hauteur prodigieuse, des colonnes géantes, des piliers énormes accompagnés de cariatides qui représentent des dieux, des salles dont les plafonds sont parsemés d'étoiles d'or sur un fond d'azur, des statues de granit rose, etc., et tout cela git confus, renversé et couvert des sables du désert. Les tableaux des murailles représentent des scènes guerrières, des combats, des passages de fleuves, des chasses, etc. Cette masse de ruines est le tombeau d'*Osymandias*, le héros du soleil, l'harmonieux *Memnon Ismandes* (Usmandi, Ὀσυμαρδης, Ἰσμανδης) (1), le grand conquérant qui, par ces constructions gigantesques, voulut surpasser tous les monumens de la terre. Un rocher gigantesque de granit, étendu à terre (2), nous indique au loin que là git renversée la statue colossale d'Osymandias, quoi qu'en dise l'inscription fastueuse que ce Pharaon plaça sur son mausolée.

6. TEMPLE D'ISIS, LA SYRINGE ET L'ALLÉE DES SPHINX (3).—Au nord-ouest de ce lieu, dans un enfoncement de la chaîne libyque, s'élève au milieu d'une enceinte très-bien conservée, un petit édifice isolé, probablement consacré autrefois à Isis, et dont l'élégance et la délicatesse contrastent avec les colosses qui l'avoisinent: léger, agréable à la vue, ce monument est décoré de frises magnifiques, de corniches gracieuses; les sculptures sont distribuées et exécutées avec goût, et les peintures, dont le coloris est plein d'éclat et de fraîcheur, recouvrent les murailles. Plus au nord, au delà de plusieurs buttes de ruines, s'élève un monticule isolé de la chaîne libyque, dans lequel est pratiqué le labyrinthe appelé la Syringe, œuvre vraiment dédalique, composée de 23 salles souterraines de 50 à 150 pieds de longueur, de galeries et corridors qui s'étendent jusqu'à 80 pieds sous la montagne. Le voyageur ne doit s'engager qu'avec beaucoup de précaution dans ce labyrinthe de galeries horizontales, d'ouvertures et de puits perpendiculaires, de chambres et de salles: tout est plongé

(1) Strabon, XVII, éd. Tzsch, p. 689.

(2) Jollois, Desc., p. 9.

(3) Belzoni, Voy., I, p. 61.

(4) Ibid., Voy., I, p. 39, 79, 211.

(5) Ibid., Voy., II, p. 15.

(1) Diodore de Sicile, I, 47.—Champollion, I, p. 250.—*Creuser, Symbol.*, I, p. 281.

(2) Light, Trav., Tab., p. III.

(3) Jollois, etc., Desc., p. 10.

dans l'obscurité la plus profonde, et ces souterrains, quoique délabrés aujourd'hui, indiquent assez, par leur ensemble, qu'on y célébra autrefois les anciens mystères de l'Égypte. Sur le versant septentrional de ce monticule, une longue suite de débris, dans lesquels on reconnaît une avenue de sphinx, conduit à un édifice bâti tout près des rochers de la chaîne libyque, ou l'on voit que l'art de voûter ne fut qu'imparfaitement connu aux architectes égyptiens.

7. PALAIS DE GOURNAH ET GALERIES TAILLÉES DANS LE ROC. — Plus au nord, au delà des débris de deux statues de granit noir, on voit, près de Gournah, un palais antique, dont le portique est supporté par une colonnade semblable aux colonnades grecques, et qui semble n'avoir pas été achevée. La hauteur et la largeur de la salle, la lumière descendant du haut par des ouvertures pratiquées au plafond, ces particularités et d'autres encore font que ce monument diffère des autres édifices égyptiens. Près de cette demeure royale, s'élèvent des buttes qui, à en juger par les décombres qui les couvrent, portèrent autrefois des habitations. À l'est de ce monument, s'élève, au milieu des décombres, un bois de palmiers qui borne la plaine de la Thèbaïde au nord, et s'étend, à l'est, jusqu'au rivage du Nil. Au nord de ce lieu, reste encore à visiter un monument curieux, situé à 400 toises au-dessous de Gournah, au pied du versant des monts libyques. Une cour carrée, à ciel découvert, est taillée dans le flanc de la montagne, et sur ses parois se trouvent un grand nombre de portes qui conduisent dans les caveaux creusés sous la montagne. Des galeries séparées en deux ou trois branches, des puits aboutissent aux caveaux des momies, qui servent maintenant d'asile aux Troglodytes de Gournah. C'est devant ce lieu que le général Desaix battit les Mameloucks et les chassa de la campagne : par cette victoire, l'armée française ouvrit cette plaine si féconde aux sciences et aux arts de l'Europe.

Tous ces monuments ne couvrent que la rive occidentale de la plaine, et celle de l'est offre à son tour un champ aussi curieux à explorer.

8. LUXOR (1). — La contrée baignée ici par le Nil, présente un aspect délicieux ; des îles verdoyantes et cultivées s'élèvent au milieu du grand fleuve, que sillonnent fréquemment des barques à voiles et qu'explorent les filets des Fellahs. Sur

les rives s'élèvent, solennelles et graves, les masses colossales des monuments qui présentent à midi les effets de lumière et d'ombre les plus pittoresques et les plus variés. Aux monuments antiques s'adossent les petites huttes des Arabes, entourées de groupes de palmiers, et derrière la cime ondoiyante de ces palmiers se dessinent, à l'horizon bleu, les contours des monts de la chaîne arabique. Avant d'arriver aux monuments, il faut traverser les rues étroites et encombrées du village, et le dédale des misérables huttes des Arabes. Deux magnifiques obélisques, de 72 et de 73 pieds de hauteur (1), chacun d'un seul bloc de granit, s'élancent dans les airs, comme symbole de la flamme et des rayons du soleil ; derrière sont assis deux colosses de granit, chacun de 44 pieds de hauteur ; viennent ensuite les énormes pylônes, hauts de 50 pieds, et enfin, après avoir traversé un péristyle immense, on arrive aux grandes ruines du temple. Toutes ces masses ne sont ni parallèles ni symétriques entre elles ; chacune observée en elle-même excite l'admiration ; mais toutes ensemble, elles troublent par leur confusion l'œil qui les contemple. Les obélisques sont couverts d'hieroglyphes, bien taillés et polis comme des pierres précieuses ; leur forme solennelle et pure commande la gravité et le recueillement. Sur les parements des pylônes sont représentées des scènes de guerre, des combats, des chariots, des batailles, des passages de fleuves, des attaques de forts, et, dans toutes ces luttes, on voit toujours le même héros vainqueur (Sésostris). Plus on pénètre dans l'intérieur du monument, plus il grandit et s'étend aux regards : un seul coup d'œil jeté dans le péristyle découvre tout à coup plus de 200 colonnes, dont la plupart sont encore debout et dont les plus colossales ont 5 mètres 1/3 de diamètre (10 pieds). Toutes ces constructions sont entourées de décombres qui s'élèvent bien au-dessus du niveau général de la plaine. Une demi-lieu au sud-est de Luxor est située, parallèlement au village *El-Bayadyeh*, une enceinte immense qui ressemble beaucoup à celle de l'hippodrome que l'on voit sur la rive occidentale du Nil.

9. KASR-KARNAC, LE VILLAGE, L'ALLÉE DES SPHINX. — En sortant du village de Luxor par la route de la principale entrée, on arrive bientôt à l'extrémité de la butte factice sur laquelle est bâti

(1) Jolliv, etc., Desc., p. 11.

(1) Un de ces obélisques a été transporté à Paris.

tout ce quartier de l'ancienne Thèbes. Ce chemin, qui s'avance au nord, est très-large et bordé, des deux côtés, de débris de colonnes et de socles de sphinx. Plus on approche de Karnac, plus ces débris augmentent. On trouve dans le village de Karnac des torses entiers de lions à tête de bélier, débris d'une avenue qui, dans une étendue de 6,156 pieds (1,026 toises) de longueur, contenait plus de 600 sphinx, qui bordaient la route du temple au palais : les monceaux de décombres qui se prolongent des deux côtés, indiquent que les intervalles étaient réunis autrefois par des édifices. Cette avenue conduit à un endroit très-accidenté, couvert de monceaux de débris, de groupes de palmiers, de buissons, de huttes et qui, à chaque pas, prend un aspect plus pittoresque et nouveau. Cette allée de sphinx se sépare ensuite en deux branches, dont celle de gauche formait aussi une colonnade de béliers accroupis sur d'énormes socles ; cette colonnade aboutit à une porte triomphale de la forme la plus élégante, et conduit à un temple qui, par sa simplicité antique, semble appartenir aux monuments (1) les plus anciens de la Thébaïde, et cependant il a été bâti lui-même avec les débris d'édifices encore de beaucoup antérieurs. Ce temple, aux traits grandioses, au portique ouvert, ne repose pas sur des colonnes grecques et élancées, mais sur les massives et énormes colonnes égyptiennes ; plein de majesté à l'extérieur, il est sombre et mystérieux dans les salles formées de grès noir, et aucune lumière ne tombe directement dans son enceinte. Le style de ce temple forme le contraste le plus frappant avec cet élégant temple d'Isis, que nous avons vu sur la rive occidentale, et on pourrait dire que ces deux monuments sont comme les deux pôles de l'architecture égyptienne. Cependant les pierres de ce temple de Kasr-Karnac semblent toutes neuves encore et comme sortant des mains de l'ouvrier. Les sculptures des murs attestent aussi l'enfance de l'art, tandis que celles du temple d'Isis étonnent par leur fini et leur perfection. Belzoni ayant employé 20 ouvriers à faire des fouilles (2) dans ces débris, trouva bientôt 18 statues, 6 sphinx, un magnifique autel, 6 images de dieux et un grand nombre d'antiquités, que l'on peut voir aujourd'hui dans le musée britannique.

10. PALAIS DE KARNAC. — La branche de

droite de cette colonnade de sphinx conduit à un monceau de débris : une avenue de statues de sphinx les plus colossales qu'on eut vues encore, s'étend jusqu'au lieu où étaient prodiguées toutes les magnificences. Les propylées ne se composent pas ici de colonnes, comme ailleurs, mais d'une rangée de pylônes gigantesques, devant lesquels se tiennent des statues colossales debout ou assises. Les formes présentent partout d'immenses proportions et la plus grande variété, la plus grande magnificence dans la matière : c'est du grès siliceux coloré, du marbre compacte, du granit rose et noir, tiré de Syène. La porte du premier pylône est même revêtue tout entière d'un parement de ce magnifique granit et de sculptures qu'égalent seules en perfection celles des obélisques. Tous les pylônes sont orientés, selon différents lieux, et ils varient entre eux d'épaisseur ; quoique la destruction la plus terrible ait passé sur eux, ils font encore aujourd'hui une impression puissante ; les sens sont comme enchaînés en leur présence, et l'attention se porte irrésistiblement vers le but dont ils n'étaient que l'avenue, le palais de Karnac (1). Vu de face, il n'offre plus qu'un chaos de débris, au milieu desquels on ne reconnaît plus aucun ordre : l'œil n'aperçoit que des murs renversés, des colonnes brisées, des colosses mutilés, des obélisques étendus sur le sol et d'autres debout encore sur leurs bases ; dans les intervalles s'étendent des salles immenses, dont le toit est supporté par une forêt de colonnes, et devant lesquelles s'élèvent des portes et des pylônes qui surpassent en hauteur toutes les constructions de ce genre : l'imagination se perd au milieu de cette confusion de ruines, et il faut se placer au nord de tout le groupe des monuments pour avoir une idée de l'ensemble. L'entrée du palais, du côté de l'ouest, est extraordinaire ; elle est formée par un pylône inachevé, puis viennent de longues colonnades, des enfilades de portes, des pylônes et des salles ; mais tout est ici dans le même axe, de sorte que la perspective rassemble tout l'édifice sous les yeux. Chaque pas atteste ici la magnificence des rois. Au milieu, on voit une avenue de colonnes de 70 pieds de hauteur (23 mètres), toutes monolithes, mais renversées, à l'exception d'une seule. Le second pylône conduit à une salle de 318 pieds (103 mètres) de longueur et de 159 pieds (51 mètres) de largeur.

(1) Jollois, etc., p. 12.

(2) Belzoni, Voy., 1, p. 186.

(1) Jollois, Desc., p. 14.

Les pierres du toit reposent sur des entablemens, supportés sur 134 colonnes, dont les plus grosses ont 70 pieds de hauteur et 11 pieds de diamètre; les chapiteaux 64 pieds de tour, de sorte que 100 hommes pourraient être assis commodément sur la plate-forme de chacun d'eux. Le troisième pylône aboutit à une cour dans laquelle s'élevaient deux obélisques de 69 pieds de hauteur, et dont un est encore debout; on arrive ensuite au quatrième pylône qui conduit à une salle complètement détruite aujourd'hui. Elle avait une colonnade de cariatides, et au milieu s'élevait un obélisque d'un seul bloc de granit, le plus grand de tous, de 91 pieds de hauteur.

Tous ces monumens sont partout couverts de sculptures, et dans l'intérieur des salles, on voit des peintures qui brillent encore des plus vives couleurs. Les tableaux des murs représentent des scènes de guerre, des armées, des combats, des triomphes; plus loin, des fêtes, des sacrifices, des processions; en un mot, la vie tout entière des peuples est représentée là où règnent aujourd'hui la dévastation, la solitude, le silence et la mort.

Au nord de ces monumens qui rappellent le mont Palatin, chargé de palais des empereurs, on voit encore une porte triomphale, une colonnade de sphinx, des obélisques, des débris de colonnes; aucune contrée de la Thébaïde ne possède autant de monumens de granit que ces ruines, mais la main des barbares les a renversés, et les murs de rochers ont pu seuls résister à leur rage.

Tel est l'aspect général des monumens de la Thébaïde, bâtis sous les cieux; les édifices souterrains exciteront aussi notre admiration à leur tour, par leur immensité, leur grandeur et leur magnificence.

1^{re} REMARQUE.

Sculptures de Medynet-Abou; expéditions de Sésostris.

Les sculptures et les peintures qui décorent l'intérieur et l'extérieur du palais de Medynet-Abou, sont d'un intérêt tout particulier pour la géographie et l'histoire. Au sud du péristyle, on voit, dans le tableau qui représente une pompe triomphale, quatre rangs (1) de prisonniers en-

chaînés, conduits par des guerriers égyptiens; deux de ces prisonniers portent de longues barbes, trois autres ressemblent aux premiers, mais ils sont vêtus de longs manteaux brodés. Près de là, sont amoncelées les mains coupées aux ennemis; on les compte, et on en consigne le nombre sur un rouleau de papyrus. Tous ces prisonniers sont peints en couleur rougeâtre, et ils sont vêtus de costumes différens; des guerriers égyptiens, au contraire, portent tous des robes blanches à raies rouges. Vient ensuite le héros, monté sur un char de métal ciselé. De semblables sculptures couvrent la face extérieure (1) du palais, au sud. On voit un héros colossal offrir à un dieu trois groupes de prisonniers, qui, à en juger par leur costume et leurs plumes, sont des Indiens d'au delà la mer Rouge. Près de là, le héros passe sur un char, l'arc tendu, entouré d'esclaves, de porteurs d'étendards et de tiges de lotus; derrière lui, est la mêlée, où il apparaît encore. Sur le bord d'un grand fleuve, à la rive occidentale, s'élèvent des forts. Près de là, sont des tableaux de chasse. Sur la face extérieure du nord, on voit l'armée égyptienne, victorieuse de l'armée indienne, conduire les vaincus enchaînés; derrière, est une mêlée terrible, et, parmi les morts, sont des lions percés de dards. Les guerriers ennemis se distinguent très-facilement à leur costume et à leurs armes, et les différens tableaux historiques sont séparés l'un de l'autre par des légendes hiéroglyphiques, qui en contiennent probablement l'explication.

Viennent ensuite des tableaux historiques de tout genre. Le héros est descendu de son char de bataille; au-dessus de lui plane l'épervier sacré: il s'avance, triomphant, dans une pose semblable à celle d'Apollon vainqueur de Python, et, quoique exécuté dans le style pur égyptien, ce bas-relief est parfait, quant au dessin et à la sculpture. La scène qui l'entoure est animée, pleine de mouvement, de sentiment et de vie. On y voit des suivans d'armes, des porte-enseignes, tous les signes militaires, et jusqu'aux ploitets des chevaux, couronnés d'une fleur de lotus.

Plus loin, est représenté un combat naval. Une flotte égyptienne est rangée vis-à-vis une flotte ennemie: les vaisseaux égyptiens, soutenus par une armée de terre, sont ornés de têtes de lions à leur proue, leurs mâts se terminent en fleurs de lotus, et leur équipage est disposé d'une manière exactement uniforme à la description que Xénophon fait des Égyptiens dans la *Cyropédie*. La flotte ennemie, vaincue, est en grand désordre. Les ennemis portent deux costumes dif-

(1) Atlas, Antiq., II, pl. 1, 2, et Jollois, description de Thèbes, § 6, p. 42.

(1) Jollois, Desc., Antiq., II, p. 59.

férents : les uns ont des casques surmontés de panaches, et attachés sous le menton ; les autres des casques de fer, peints en bleu, fixés sur la tête, et garnis de petites cornes. Les vaisseaux ennemis sont construits comme ceux de l'Inde, et leurs équipages semblent composés de deux castes ou de deux nations. L'eau salée de la mer est représentée différemment que l'eau douce et sacrée des fleuves, et les navires égyptiens se distinguent aussi, par leur construction, des bateaux représentés sur d'autres tableaux, par exemple, à Elythia, où l'on voit les barques naviguer sur le Nil. Des scènes religieuses et des sacrifices succèdent à cette victoire. Mais cette courte description suffit pour le résultat que nous voulons en tirer, c'est-à-dire que les expéditions de Sésostriis en Orient, racontées par Diodore, étaient représentées sur les murs du palais de Medynet-Abou, où l'on avait voulu, à l'aide de ces *συνεῖς*, éterniser les exploits de ce héros. Ces tableaux représentent aussi les expéditions qu'il entreprit, dans sa jeunesse, en Arabie, où il alla aussi à la chasse aux lions. Après la mort de son père, et lorsqu'il fut monté sur le trône, viennent ses conquêtes en Éthiopie. De là, il passa dans l'Inde, avec une flotte de 400 voiles ; il aborde, il s'empare du pays jusqu'aux forteresses situées au delà du Grand-Fleuve (le Gange, selon Diodore). Tous ces faits se retrouvent ici, sur les murailles du palais, dans le même ordre que Diodore les raconte. On voit ensuite le héros victorieux, de retour dans son royaume, offrir aux dieux du pays le tribut de ses conquêtes. Ces sculptures confirment donc ce que Diodore, Hérodote, Hécateus, nous racontent de Sésostriis, d'après les récits des prêtres égyptiens. Ces conquêtes, longtemps regardées comme fabuleuses, se trouvent reproduites et attestées, dans les annales de la sculpture nationale, par des tableaux tellement précis, qu'ils ne pourraient être l'œuvre de l'imagination. Strabon lui-même ne conteste pas la vérité de ces faits historiques, quoiqu'il fasse entendre que Bacchus, Hercule et Alexandre aient été, jusqu'alors, les seuls vainqueurs de l'Inde. Le palais de Medynet-Abou fut peut-être bâti avec les trésors de l'Inde, et c'est là sans doute que le roi égyptien reçut les tributs des nations vaincues. Les annales des peuples contemporains se taisent encore sur ces faits ; mais peut-être que des recherches profondes en trouveront un jour la confirmation.

C. *Les Catacombes ou les hypogées de la Thébaïde. Tombeaux des rois à Beban-el-Matouk.*

La chaîne libyque s'élève, près de Thèbes, en hauteurs saillantes et escarpées de 300 à 400 pieds d'élévation. Les roches se composent de

calcaire (1) très-fin, compact et homogène, propre à la sculpture et aux constructions, car le ciseau y rencontre rarement des pétrifications telles que des bélemnites et des ammonites. Tout près de Medynet-Abou, le long du Memnonium jusqu'à Gournah, cette chaîne est traversée, coupée, dans une étendue de 2 lieues et sur une hauteur de 300 pieds, par des galeries souterraines dans lesquelles sont pratiquées des chambres latérales ; ces galeries se ramifient en une infinité de passages et des branches qui se croisent, traversent toute la montagne, et après avoir formé d'immenses labyrinthes, reviennent sur elles-mêmes (2). Des sentiers escarpés et pénibles conduisent à leurs entrées, taillées dans la paroi du rocher et présentant la forme de porte, de portail, d'arc et d'arcade ; comme la chaîne s'étend ici du nord au sud, presque toutes sont ouvertes à l'est. Les plus grandes entrées sont précédées d'une cour à ciel découvert, taillée dans la roche et dont les parois sont polies, mais sans ornemens. D'autres conduisent immédiatement dans l'intérieur de la montagne. Les souterrains les plus simples sont situés en haut, les plus magnifiques au pied de la montagne, et les caveaux des pauvres présentent autant de différence avec ceux des riches qu'on en voit sur la terre entre les cabanes et les palais. Ces souterrains servaient de tombeaux aux anciens habitants de la Thébaïde ; tous sont situés sur la rive occidentale du Nil, et l'on ne voit pas une seule sépulture sur la rive orientale (3). Ils sont habités aujourd'hui par les Fellahs de Gournah ; les anachorètes de la Thébaïde cherchaient autrefois à fuir le monde dans ces retraites sépulcrales, mais là encore ils trouvèrent les images du paganisme égyptien ; ils passèrent une couche de gypse sur les tableaux profanes de l'antiquité et peignirent par-dessus les figures de leurs saints. Dans les mêmes lieux où l'Égypte célébrait les pompes de ses funérailles, les pieux cénobites vinrent, au milieu du quatrième siècle, célébrer à leur tour les fêtes d'une religion nouvelle. Aux morts et aux prêtres succédèrent

(1) E. Jomard, Description des hypogées de la ville de Thèbes, Desc. antiq., t. sect. x, p. 313.—L. Ideier über die Catacomben von Theben in Fr. Bucholz, R. Mon. Schr. für Deutschland, 1821, Juni, p. 186-333, comparez : Cotton, Straton Account of the sepulchral cavern of Egypt, dans Edinburgh Phil. Journ., III, p. 345.

(2) Jomard, Desc., ibid., p. 308.

(3) Belzoni, Voy., I, p. 250.

ainsi les Ermites et à ceux-ci les TROGLODITES ACTUELS DE GOURNAH.

Ces Troglydites, au nombre de 3.000 autres-foi et comptant à peine 300 âmes aujourd'hui (1), sont des Arabes sans mosquée et sans culte : ils habitent à l'entrée de ces catacombes et ont là leurs étables pour leurs buffles, leurs brebis et leurs chèvres. Ils sont très-jaloux, ne livrent pas facilement l'entrée aux voyageurs, et il faut aplanir bien des difficultés avant de pénétrer dans ces souterrains dont la possession leur donne le monopole du commerce d'antiquités ; aussi ils demandent des sommes énormes pour les objets qu'ils y trouvent et surtout pour les rouleaux de papyrus. Belzoni leur acheta deux magnifiques vases de bronze, fondus en métal de Corinthe de 18 pouces de hauteur et couverts d'hieroglyphes ; ils avaient servi autrefois aux sacrifices et étaient les seuls de ce genre ; c'est par ces Fellahs que sont venues toutes les petites antiquailles égyptiennes. Ils habitent ordinairement dans l'espace qui sépare l'entrée du premier tombeau ; ils ferment avec de la terre l'ouverture qui conduit aux caveaux, ne laissant qu'un trou pour passer leurs brebis et leurs chèvres. A l'entrée de leur demeure ils placent ordinairement des figures égyptiennes de renards, symbole de la vigilance. Une faible lampe, alimentée de graisse de mouton et placée dans un angle, éclaire l'habitation souterraine où la famille des Fellahs se rassemble, le soir, et étale le butin fait dans toute la journée, au milieu des décombres. Ces habitants des cavernes, demi-nus, presque sauvages, mais pleins de ruse et de malice, se racontent à leurs aventures, étendus sur des ossements, des débris de momies, du temps des Pharaons et des Ptolémées. Ils font cuire leur festin à un feu composé d'ossements humains et de cercueils de momies, puis repus à leur foyer, ils pensent à la trouvaille du lendemain. Belzoni sut se ménager si habilement la faveur de ces Fellahs, qu'il fit dans leurs montagnes les plus importantes découvertes et les amena même à travailler dans les souterrains, pour un salaire journalier (2) : le commerce qu'il eut avec cette race singulière lui apprit à la connaître beaucoup mieux qu'elle ne l'avait été jusqu'à lui.

Au delà de ces entrées étroites et presque invisibles, les catacombes s'élargissent et se pro-

longent dans une étendue immense dont les obscurs détours ont déjà coûté la vie à bien des visiteurs. Ce sont partout des galeries souterraines, des chambres, des cavités latérales, des salles, des gradins à pic qui conduisent tout à coup à un étage supérieur, des escaliers tournans qui plongent dans un abîme, de longs corridors interrompus çà et là, par des fosses et des puits : les parois sont à demi éboulées, tout est confus, pêle-mêle, car ces asiles ont été autrefois bouleversés par les Arabes ; souvent le ciel des galeries est si peu élevé qu'on peut à peine s'y traîner en rampant ; la température est plus haute qu'en plein air (1), souvent même il y fait une chaleur insupportable, et le thermomètre monte ordinairement à 22° de Réaumur : cet air étouffant et sec est saturé des émanations de plusieurs milliers de cadavres desséchés, chargé de la poussière cadavéreuse des momies qui gisent par centaines dans les angles et le long des murailles ; les ornemens qui les entourent tombent en poussière, et le pied qui les foule s'embarrasse dans les ossements ; il est presque impossible de faire un pas sans marcher sur une momie (2). Ce hideux tableau est éclairé par la lueur rougeâtre et fumeuse des torches qui fait lever, à chaque angle, des volées de chauve-souris : cet animal nocturne se plaît ici dans cette tiédeur souterraine, au milieu de cette obscurité et de ce silence des tombeaux.

Leur disposition prouve qu'un autre ordre régnait autrefois dans les habitations des morts. Les entrées, placées deux à deux et quelquefois en plus grand nombre, l'une près de l'autre et à une hauteur égale, indiquent déjà à l'extérieur une sorte de disposition régulière. Une douzaine de ces ouvertures de grandeur égale et voisines entre elles ressemblent, de loin, aux trous de la fûte de Pan ; c'est peut-être cette ressemblance qui a fait donner à ces souterrains le nom de *Syringe* (3) : cette dénomination ne serait pas sans quelque vérité, car le vent en soufflant dans ces caveaux parallèles produisait probablement une suite de sons semblables à ceux de nos harpes éoliennes et qui pouvaient former entre eux une sorte d'harmonie naturelle.

(1) Jomard, Descr., p. 315.

(2) Belzoni, Voy., I, p. 240, 250.

(3) Voyez Jomard, *ibid.*, p. 310. — Ideler, p. 195, d'après Hérodote. — Éthiop., II. — Étiop. var. Hist., VI, p. 43. — Pline, Histoire nat., XXXVI, p. 14.

(1) Belzoni, p. 250, 288.

(2) *Ibid.*, Voy., I, p. 263.

Les entrées étroites de toutes les catacombes à une grande profondeur, prouvent que très-peu d'hommes pouvaient travailler à la fois dans l'intérieur des hypogées; ils ne se sont donc formés que successivement, et probablement il a fallu plusieurs siècles pour les creuser (1). On trouve aussi des caveaux souterrains en beaucoup d'autres lieux, par exemple, à Ellora, Éléphanta, Salselte dans les Indes, à Jérusalem en Palestine, en Sicile, près de Naples, à Rome, à Tarquinie en Étrurie, sur les bords de la Loire, au delà de Tours; mais les sépultures égyptiennes ont seuls quelque ressemblance avec ceux-ci, et aucuns ne sont à comparer à ceux de la Thébaïde en immensité et en magnificence. Les hypogées sont le dépôt de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les coutumes de l'Égypte; ce sont les monumens du peuple aussi bien que ceux qui s'élèvent sur la terre, les monumens de l'état et de la caste sacerdotale. L'art réservait tous ses efforts pour décorer ces galeries sépulcrales et restait étranger aux habitations des vivans, car la vie ne durait qu'un jour, et l'âme séjournait dans la maison des morts tant que subsistaient les débris du corps; suivant la doctrine de l'émigration des âmes, elle s'éveillait de nouveau à la vie après un sommeil de 3,000 ans, et subissait alors différentes métamorphoses. La reconnaissance, la pitié envers les morts était ainsi le premier devoir des vivans; c'est pourquoi on préparait avec le plus grand soin la place où ils devaient habiter, on faisait tous ses efforts pour leur rendre le séjour agréable, on l'enrichissait, à grands frais, de tout ce qui peut flatter les desirs; c'est là, dans la véritable demeure, qu'on perpétuait la gloire et les actions du mort. Aussi les habitations des vivans ont complètement disparu en Égypte, et la demeure des morts parle seule à la postérité. La morale des Égyptiens donnait encore une force nouvelle à ces usages, car les vivans devaient se proposer pour modèle la gloire et les exploits des ancêtres; et, comme ils voulaient tout éterniser, ils conservaient les corps eux-mêmes à la postérité. Les hypogées, monumens de la pitié sont devenus pour nous le tableau des mœurs domestiques des Égyptiens. Conditions, professions, richesse, pauvreté, tout est représenté jusque dans les plus petits détails, tout est reproduit, comme dans la vie, par la

disposition différente des caveaux, par les sculptures et les peintures, par la manière même d'embaumer, de parer et de conserver les momies. Chaque famille apportait dans ces catacombes une partie de ses richesses, de ses connaissances, et elle y déposait, à l'aide des arts, les monumens éternels de ses sentimens; aussi malgré l'harmonie générale du caractère et du style, on retrouve ici une immense richesse de particularités qu'une année d'études ne saurait épuiser.

Cet aperçu général topographique ne nous permettant pas d'entrer dans tous les détails archéologiques (1), nous renvoyons aux ouvrages qui en ont spécialement traité, et nous passons ensuite aux tombeaux des rois.

La vallée de Beban-el-Malouk, au sud-ouest de Gournah, formée par une gorge de la chaîne libyque, contient les fameux tombeaux des rois de la Thébaïde, la vallée rocheuse a sa direction d'abord à l'ouest, puis au sud-ouest et enfin au sud, où elle se divise en deux ravins dont l'un s'étend une lieue à l'ouest; l'autre, qui prend plus au sud, se tourne dans toutes les directions, et, dans ses parois, se trouvent les tombeaux des rois creusés dans la roche comme ceux de Gournah: absolument semblables aux premiers, ils n'en diffèrent que par des proportions plus grandioses et un caractère plus royal. Les neuf plus curieux sont ouverts, cinq ou six autres sont encombrés sous des éboulemens, et quelques autres semblent encore inconnus aujourd'hui. Cependant Belzoni pense qu'il n'en existe pas d'autres que les 18 ou 20 cités par Strabon, et lorsque les anciens en nomment un plus grand nombre, c'est qu'ils y comprennent aussi ceux de Gournah. Les premiers sont les plus anciens; ceux de la vallée des portes des tombeaux (Beban-el-Malouk) leur sont postérieurs, et on en trouve même quelques-uns d'inachevés. Tous sont exécutés dans le même style; ce sont toujours de longues galeries et des salles qui s'abaissent graduellement jusqu'à une très-grande profondeur, tantôt par des pentes ménagées, tantôt par des chutes soudaines ou de longs escaliers; elles sont interrompues, coupées ça et là par un nombre infini de portes, de chambres, de salles et de corridors, dans lesquels étaient les sarcophages, les statues et les

(1) Jomard, *Desc.*, *ibid.*, p. 311.

(1) Jollois et Jomard. — Belzoni, *Voy.*, t. p. 235-263, et II, p. 358-390. — J.-W. Sieber *Vorzetchnis gesammelter Altherthümer*, Wien., 1820. — Ideler *über Catacomben*.

momies. Les savants de l'expédition française trouvèrent que le plus profond de ces tombeaux s'étendait à 341 pieds (111 mètres) sous la montagne; toutes les parties de ce souterrain sont couvertes de magnifiques peintures et sculptures, dans lesquelles on reconnaît l'époque où l'art égyptien était à son plus haut point de développement.

Maïs tous ces tombeaux sont pillés, bouleversés et détruits, et l'on voit que dès les temps les plus anciens, ils ont été fouillés par l'avidité ou la fureur. Belzoni découvrit une de ces royales sépultures (1) qui n'avait pas été ouverte ou plutôt qui n'avait été profanée qu'une fois et dans des temps très-anciens : cette découverte nous a fait connaître plus en détail ces antiques catacombes; nous citerons quelques particularités de ce tombeau, afin de caractériser ainsi tous les autres et pour attirer l'attention sur les travaux de ce courageux et entreprenant voyageur.

Après bien des recherches et des efforts, Belzoni découvrit dans cette vallée des rois, sous les décombres formées par un torrent, une ouverture pratiquée dans la roche, large de 9 pieds et longue de 36; cette entrée conduisait à un tombeau (2) qu'on a pris pour celui du roi *Psammis* (Sammuthis) ou de *Necho* (Necho), son père. d'après l'explication que le docteur Young a donnée des inscriptions trouvées dans ce lieu (3). Un magnifique corridor entièrement peint et un escalier long de 25 pieds, conduit à un second corridor, coupé par un caveau profond et aboutissant à une grande salle soutenue par quatre piliers et dont les paremens sont tout recouverts de stuc. On trouva, dans cette salle, le squelette d'un bœuf Apis, embaumé dans du bitume et une grande quantité de figures de bois, semblables à des momies et recouvertes de bitume; il y avait aussi plusieurs figures d'argile, peintes en bleu, vernies, etc. Au milieu de la salle se trouvait l'objet le plus curieux : un sarcophage du plus bel albâtre de l'Orient, de deux pouces seulement d'épaisseur, et par conséquent entièrement diaphane; il a 9 pieds 3 pouces de longueur et 3 pieds 7 pouces de largeur; mais le couvercle a été enlevé et l'on aperçoit les débris à l'entrée, preuve que le tombeau a été déjà antérieurement fouillé, proba-

blement il y a plus de mille ans; la momie au aussi été enlevée; le tombeau d'albâtre est ouvert à l'extérieur et à l'intérieur d'une infinité de sculptures, parmi lesquelles on voit plus de deux cents petites figures en relief, de deux pouces de hauteur, représentant la pompe des funérailles et tous les autres symboles religieux relatifs aux sépultures; c'est assurément un des morceaux les plus curieux de l'antiquité. Le sarcophage était placé sur un escalier qui conduisait à un souterrain de 300 pieds de longueur dont le fond était tout noirci par les excréments des chauve-souris. Il paraît qu'environ cent paces plus loin, on entre de la région des roches calcaires dans celle du schiste. La muraille du fond réparée à deux fois, indiquerait que les trésors de ce tombeau auraient pu être enlevés dans des temps très-anciens et peut-être par les initiés eux-mêmes. On peut recourir, pour de plus amples détails sur ce curieux monument, le seul qui nous soit conservé dans toute sa fraîcheur à la description exacte que Belzoni en a donnée ainsi qu'aux dessins des peintures, bas-reliefs, statues et ornemens.

En modelant ce monument, Belzoni comptait 180 figures de grandeur naturelle (1), plus de 800 de 3 à 4 pouces, et environ 2,000 figures hiéroglyphiques de 1 à 6 pouces de hauteur : et ce calcul peut nous donner une idée de la magnificence de l'ensemble. Le docteur Ricci (2) mit neuf mois à dessiner ce tombeau royal avec ses figures et ses hiéroglyphes, et il trouva, seulement dans la première galerie, 22,00 signes hiéroglyphiques. Au-dessus de la porte sont gravés dans un enfoncement de forme ovale, les noms de Necho et de Psammis, lus par le docteur Young. Sur une des murailles (3), est représentée une pompe triomphale, dans laquelle sont conduits des prisonniers de trois races différentes : quatre Juifs, quatre Perses ou Chaldéens, quatre Éthiopiens nègres. Outre ces tableaux historiques, se trouvent un grand nombre d'inscriptions qui appartiennent aux fragments les plus importants de la littérature égyptienne. Le docteur Young a essayé (4) de les lire et de les interpréter, et il en résulte que les exploits du père et du fils sont rapportés ici conformément à l'é-

(1) Voyez le plan, dans *Ideler*, *Ibid.*

(2) Belzoni, *Voy.*, II, p. 378.

(3) Comparez *Quarterly Review*, Déc. 1820, p. 161.

(1) Belzoni, *Voy.*, II, p. 18.

(2) *Ideler*, dans *N. Monatsschr.*, p. 203.

(3) Belzoni, *Voy.*, I, p. 300 ; I, gravures, dans l'*Atlas* de Belzoni.

(4) *Quarterly Review*, Déc. 1820, p. 161.

Odote et à l'ancien Testament. En effet, suivant la deuxième chronique, ch. 35, v. 20, le Pharaon Necho, après sa victoire sur le roi Josias, ramena réellement des Juifs prisonniers en Égypte, et le roi Joahas lui-même, suivant le ch. 36; Hérodote, d'un autre côté, raconte que Necho entreprit plusieurs expéditions en Syrie, en Asie, et probablement aussi en Éthiopie, comme l'indique le tableau. Sous les rois Amasis, Apriès et Necho, le commerce de l'Égypte et les richesses des rois avaient atteint leur plus haut point de splendeur (1).

Les objets sans contredit les plus importants qu'on ait trouvés dans les catacombes de *Bab el-Malouk*, sont les momies elles-mêmes et les rouleaux de papyrus. Les momies (du mot arabe *moumya*) ne sont pas seulement rangées d'après les trois manières différentes de les embaumer; une observation plus exacte fait voir qu'elles sont aussi disposées suivant les conditions (2) ou castes des Égyptiens, depuis le paysan jusqu'au noble. Belzoni les trouva, les unes dans des cercueils de bois de sycomore, les autres sans cercueil, d'autres dans des couches de gypse: il sut toujours distinguer celles des prêtres aux bras croisés sur la poitrine, celles des nobles, des rois, et celles de la dernière classe; les dernières n'ont pas de cercueils et elles sont aux autres, quant au nombre, dans le rapport de dix à un. Il compléta la connaissance de ce sujet important, auquel les savans de l'expédition française (3) avaient déjà consacré beaucoup d'attention. Toutes les momies transportées en Europe antérieurement, venaient des catacombes de Memphis, dans la Basse-Égypte, et étaient beaucoup moins bien conservées et préparées que celles de la Haute-Égypte, où est la vraie source pour l'étude des antiquités égyptiennes. La physionomie des momies de Thèbes est parfaitement conservée, elle s'accorde d'une manière frappante avec celles des figures et des statues que l'on voit dans les temples, et présente même un rapport étonnant avec les traits des Arabes actuels (4) qui habitent, dans la Haute-Égypte, depuis les cataractes de Syène jusqu'à Thèbes.

Les Troglodytes de Gournah ont la même conformation du visage que les têtes de momies au milieu desquelles ils vivent: front large, nez aquilin, tempes larges, joues saillantes, yeux grands, bouche grande, mais bien faite, dents serrées, belles et égales, lèvres un peu épaisses, cheveux fins; l'angle facial porte de 76 à 80°, comme chez les peuples européens; telles sont les têtes des colosses de Memnon et d'autres statues, et aujourd'hui encore celles des scheiks arabes, dont la race s'est conservée plus pure. La ligne frontale qui, chez les habitants du nord de l'Europe, est saillante et chez les Grecs droite et perpendiculaire, est, sur les têtes des momies, un peu plus oblique et fait un angle beaucoup plus ouvert avec celle du nez; cette particularité semble tout à fait caractéristique et se reproduit dans toutes les sculptures.

LES ROULEAUX DE PAPYRUS (1) sont devenus des documents d'une haute importance pour l'ancienne littérature égyptienne, depuis qu'on les a trouvés en plus grand nombre dans la Thébaine, et qu'on est parvenu à savoir ce qu'ils contiennent. Belzoni remarque (2) que les momies enfermées dans des cercueils, n'avaient jamais près d'elles des rouleaux de papyrus, sans doute parce que leur contenu était peint sur la bière même, souvent toute couverte d'hiéroglyphes et d'inscriptions. On les trouve souvent au contraire près des momies couchées sans cercueil, et ces rouleaux sont ordinairement placés sous les genoux, entre les cuisses ou sous les aisselles. Les musées européens possèdent déjà un grand nombre de ces documents, mais les collections les plus importantes se trouvent au Caire. *Drovetti* en a réuni près de 170, *H. Salt* 100, le général *Menu de Minutoli* 50, etc. (5). Ces rouleaux de papyrus ont souvent une grandeur immense, lorsqu'ils sont développés, et l'un de ceux de la collection française (4) a 28 pieds 4 pouces de longueur. Ils pourraient servir à former une bibliothèque égyptienne, où les savans devraient d'abord apprendre à lire cet antique caractère. Le docteur Young a déjà composé, pour la lecture des hiéroglyphes, un lexicon excellent que le professeur Scholz a vu au Caire, chez Salt. Ces rouleaux de papyrus sont, comme

(1) Jollois, etc., Dissertation sur la position géographique de Thèbes, Antiq. Descr., p. 435.

(2) Belzoni, Voy., I, p. 263.

(3) E. Jomard, sur les monies des hypogées de Thèbes, Description de l'Égypte, Antiq., I, p. 337-350.

(4) Jomard, *ibid.*, p. 342, et planches, Ant., II, p. 49, 50, 51.—Description de Delille et Savigny.

(1) Jomard, des manuscrits sur papyrus, Descr. de l'Égypte, Ant., I, p. 357-376.

(2) Belzoni, Voy., I, p. 270.

(3) Ideler, *ibid.*, p. 227.

(4) Jomard, Descr., p. 360.

manuscrits, les plus anciens que nous possédions avec l'Évangile écrit sur papyrus, conservé dans la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, et les Épîtres de saint Augustin, excepté toutefois les manuscrits d'Herculanum. Outre les hiéroglyphes et les caractères phonétiques égyptiens, ils contiennent encore des lettres grecques; cette circonstance augmente encore leur valeur en ce qu'elle permet aux savans de les interpréter et de les expliquer (1). Les tombeaux de la Thébaine ont ouvert ainsi à l'étude de la littérature égyptienne une source importante à laquelle un champ immense reste encore à féconder. Les Égyptiens divisaient leurs sciences en 42 branches principales, et les prêtres devaient en étudier au moins 36, qui étaient comprises dans la philosophie, ainsi que l'atteste un passage important de Clément d'Alexandrie (2). On peut donc espérer, qu'à l'aide de ces documens écrits, on parviendra enfin à connaître ce peuple mystérieux.

D. Coup d'œil rétrospectif sur Thèbes, la ville aux cent portes, la cité des rois.

Du haut des catacombes, le voyageur contemple avec admiration le monde de ruines étendu sous ses yeux, la ville de Thèbes aux cent portes, le centre de la plus ancienne et de la plus haute civilisation du passé, la cité des palais et des temples dont les merveilles couvrent la surface de la terre et peuplent ses entrailles ! Élevée par une population innombrable, par l'ordre de prêtres le plus intelligent, par de puissans monarques; arrachée à grand travail du flanc des monts, enrichie par un commerce florissant avec le pays des nègres et des Éthiopiens, avec l'Arabie, la mer Érythrée, l'Indus et le Gange; conservée, ennoblie, décorée par les sciences et les arts, elle servit de maîtresse et de modèle aux peuples de toutes les zones et de tous les âges. La simplicité de ses élémens, la majestueuse unité de son ensemble éveillent le respect et la pensée, et font pressentir quelle influence elle a exercée sur l'esprit humain, dans tous les lieux. Les rapports les plus délicats attestent ici une harmonie, un développement unitaire qui ne se révèle qu'à une pénétration profonde et que souvent on ne peut saisir qu'en les contemplant

sur les lieux. Ainsi les plus beaux dessins, les plans les plus exacts, ne sauraient rendre le caractère esthétique de l'architecture Égyptienne tel qu'il se montre ici en présence des monumens de Thèbes. Ce qui semble à l'œil du nord lourd, écrasé, étrange et massif, apparaît sur les lieux léger, vivant, gracieux et ressortant harmonieusement de la nature même du climat et du sol. Cela ne dépend pas seulement des proportions et des lignes, mais surtout de la perspective aérienne (1), de l'accord avec la nature environnante, dont les effets varient avec les climats et que caractérise ici le contraste si vif de l'éclat éblouissant du soleil et de l'épaisseur des ombres. Un profond sentiment esthétique, une longue habitude, un tact sûr avaient appris aux Égyptiens à tenir compte de toutes ces causes, de tous ces rapports, et à construire leurs édifices dans un style différent de ceux des Grecs et des Romains. Les monumens grecs et romains transportés sous le ciel de l'Égypte, jouissaient moins la vue que dans leur patrie; et, en présence de la gravité, de la sévérité de l'architecture égyptienne, on les trouve, malgré toute leur perfection et leur élégance, nus, sans ombre, insignifiants et fragiles. De même que l'art grec est national et beau sur les bords de la mer ionienne et de la mer Égée, l'art égyptien est national et grand sur les rives du Nil; on peut dire qu'il a atteint la plus haute perfection, mais d'une manière à lui propre, et la saine critique ne doit le juger que par lui, ne doit en chercher qu'en lui-même les préceptes et la règle. L'art ne s'est uni nulle part aussi intimement à la nature du pays que dans la vallée du Nil, nulle part il ne s'est élevé aussi naturellement, comme une plante glorieuse, une fleur sacrée, du sol de la patrie !

On ne peut comparer les monumens de Thèbes à ceux des autres pays que par l'espace qu'ils occupent (2); et, sous ce rapport, tous les édifices grecs, même les plus grands, tels que le Panthéon, le temple de Poëstum, celui de Jupiter à Olympie, leur cèdent la supériorité: que paraissent les monumens grecs comparés seulement à la cour du palais de Karnac, qui tiendrait, dans son enceinte tous les monumens de l'île de Philæ ? Les ruines de Palmyre et de Baalbek, en Syrie, peuvent seules soutenir la comparaison, quoique de beaucoup moins gigantesques; elles

(1) Boeck Erklärung einer Ägyptischen Urkunde auf papyrus in griechischer Cursivschrift. Berl., 1821, p. 4.

(2) Creuzer Symb., I, p. 246.

(1) Jollois, Parallèle des principaux édifices de Thèbes avec les monumens grecs.

(2) Jollois, etc., p. 293-300.

nous présentent des monumens exécutés dans la plus grande perfection, mais isolés, tandis que le palais de Karnac est encore entouré d'une ville entière de temples et de palais. Palmyre a 5, 772 mètres de tour, presque autant que Karnac; mais ce palais n'est qu'une partie de Thèbes, qui compte environ 15,000 mètres de tour. Les deux cités durent leur prospérité et leur richesse aux mêmes circonstances, car toutes deux furent des résidences royales et d'immenses entrepôts pour le commerce qui unissait l'Orient et l'Occident. La Rome européenne, la plus magnifique cité du monde, nous rappelle seules les monumens de la Thébaïde, par ses édifices gigantesques, tels que le Panthéon, le Colisée, le théâtre, les bains de Dioclétien, qui contiennent une salle de 180 pieds de longueur sur 74 de largeur, et cependant tous les anciens monumens de Rome pris ensemble, ne peuvent être comparés qu'au seul temple situé au sud de Karnac. L'église de saint Pierre (422 pieds de hauteur) est presque aussi haute et aussi large que les pyramides de Memphis; avec la colonnade elle a 497 mètres de longueur, 111 pieds de moins que la distance qui sépare le sphinx de la porte occidentale du palais de Karnac de celui de la porte orientale. Parmi les édifices modernes, les châteaux de Caserta, de l'Escurial, de Versailles, le Louvre et les châteaux de Saint-Petersbourg se rapprochent le plus du palais de Karnac.

Les savans de l'expédition française nous ont donné la situation géographique de ces monumens, d'après les observations astronomiques. Selon Nonet :

Karnac est situé sous le 30° 19' 34" long. est et 25° 42' 37" lat. nord.

Luxor, sous le 30° 19' 38" long. est et 25° 41' 37" lat. nord.

Le tombeau d'Osymandias, sous le 30° 18' 6" long. est et 25° 43' 27" lat. nord.

Médynat-Abou, sous le 30° 17' 32" long. est et 25° 42' 58" lat. nord.

Les mesures des Français s'accordent exactement avec les données d'Hérodote, et l'antique Thèbes est située à 18,000 mètres (1,800 stades) d'Éléphantine, et à 68,000 mètres (6,800 stades) de la mer, en suivant les détours que fait le Nil au-dessus d'Héliopolis et l'embouchure de Péluze. Thèbes avait, suivant les calculs des Français, 14 à 15,000 mètres de tour, sans compter l'hippodrome et Med-Amoud, 140 stades d'après les renseignemens donnés à Diodore par les prêtres : ces deux mesures s'accordent parfaitement

entre elles, et le circuit de Thèbes ressemblait à peu près à celui de Memphis et d'Alexandrie, seulement il était plus grand. Sa surface était de 1,028 hectares carrés; mais les ruines occupent aujourd'hui un plus grand espace : la surface du Caire est aujourd'hui de 793 hectares, et celle de Paris de 3,414. Thèbes occupait donc un espace double de celui du Caire et moitié de celui de Paris; mais on ne peut juger aujourd'hui de l'étendue de la ville que par les monumens, et Diodore de Sicile nous rapporte qu'entre les palais et les temples étaient des maisons, bâties en briques, à six étages, et qui s'étendaient sans doute au loin dans la campagne.

L'histoire de la fondation (1) de cette ville, de sa prospérité et de sa ruine, nous est complètement inconnue, et nos documens sur les événemens dont elle fut le théâtre se bornent à l'invasion des Perses qui semble être la dernière catastrophe de son histoire. Son ancien nom même a disparu, car l'étymologie du mot *Thèbes* est incertaine (2) : Marcel le fait dériver de *Thbaki*, et Champollion du nom copte *Tapé*, qui signifiait *Urbs*, ou de *Teybah*, qui voulait dire *arca, navis*, et faisait allusion à une tradition des égyptiens qui prétendaient que le soleil et la lune, leurs dieux, étaient venus en Égypte sur une barque, comme on le voit représenté sur toutes les sculptures astronomiques. Ce nom est probablement parvenu aux étrangers par les Hébreux, ainsi que la plupart des noms du Nil. Les Phéniciens auraient ainsi transmis à Homère le nom de Thèbes.

Les prophètes en Israël appelaient ordinairement cette ville *No-Ammon*, c'est-à-dire la cité d'Ammon, expression que la version des Septante a traduite par *Μαριὰν Ἀμμων*, propriété du dieu Ammon. Selon Champollion, son nom copte est *Thbaki-anti-pi-Amoun*, c'est-à-dire la ville d'Ammon ou la cité du sublime (*Amoun* en copte signifie *gloria, sublimis, celsitudo*). Les Grecs traduisirent cette signification dans leur *Diospolis*. Déjà, du temps de Strabon, l'ancienne Thèbes était divisée en plusieurs villes, et il ne donne le nom de *Diospolis* qu'aux ruines de la rive orientale, et appelle *Memnonium* celles de la rive occidentale. Plus tard, ces deux cités se divisèrent encore en un plus grand nombre de villages et de hameaux, comme nous le voyons aujourd'hui.

(1) Jollois, Dissertation, p. 435.

(2) Ibid., p. 426. — Champollion, I, p. 199.

au violet et au vert; c'est pourquoi les voyageurs leur ont souvent donné le nom de marbre rouge et vert. On n'y trouve ni marbre ni porphyre; mais, plus loin, se présentent des masses de granit à grains forts petits et des brèches du plus beau vert (*verde d'Egitto* ou *antico*), dans lesquelles sont mêlés des fragmens roulés de granit et de porphyre. Le granit contient aussi du mica et du feldspath rose, comme à Syène; mais le grain en est beaucoup plus petit. Les fragmens de porphyre, unis à ces brèches, présentent quatre ou cinq variétés; ils sont souvent très-gros, de la plus grande beauté, et les Égyptiens les choisissaient pour en former leurs objets d'arts les plus précieux, comme des statues, des sarcophages, des armes, etc. (Voy., par exemple l'urne de la villa Albani). Après ces roches si variées et si remarquables, qui sont un appendice de la chaîne arabique, viennent, pendant douze lieues, des deux côtés de la vallée, des roches de schiste qui ne laissent souvent entre elles qu'un chemin étroit, où trois chameaux peuvent à peine passer de front. Les versans des monts s'élèvent toujours plus escarpés, nus, sans végétation, présentant des arêtes sauvages, traversés de filons de quartz blanc qui pénètrent les fragmens en tissus, et forment des masses cohérentes : les cimes, au contraire, sont partout déchirées et dentelées. Le sol de la vallée, quoique couvert de ces fragmens, ne forme point d'inégalités, et il est presque aussi uni et aussi commode qu'une grande route européenne. Les Français ne trouvèrent, entre le Nil et Kosseyr, qu'un seul endroit, près de l'ouverture orientale de la vallée qui offrit des difficultés au passage de leur artillerie. Quelques acacias et coloquintes s'élèvent dans les ravins formés par les pluies et dans les coudes de la vallée, près des puits appelés *El-Aouéh* (1), et situés à vingt-cinq lieues et demie de Kenné et à dix-sept de Kosseyr, par conséquent plus voisins de la mer Arabique que du Nil. Ces puits ont réuni leurs eaux dans une douzaine de trous naturels. A partir d'El-Aouéh jusqu'à trois lieues de Kosseyr, continuent les roches de schiste dans les successions les plus variées, tantôt horizontales et tantôt inclinées au sud. Sur le versant de ces montagnes s'appuient des roches de gypse et de calcaire : ces dernières sont formées de coquilles amoncelées et pétrifiées que Rozière appelle *ostrea dilu-*

riana. Aussi uniformes apparaissent les montagnes de calcaire et de grès de la vallée du Nil, aussi variées dans leurs changements et leurs transitions subites se présentent ici celles de la vallée qui débouche vers la mer.

A LAMBAGEH (1), deux lieues et demie à l'ouest de Kosseyr, la route septentrionale que prit Bachelu vient se confondre dans la route actuelle des caravanes. Là est située la source d'un ruisseau limpide qui, dans le temps des pluies, coule jusqu'à la mer, et se perd dans le sable pendant le reste de l'année (2). Après le désert, où l'on n'a vu si longtemps que stérilité et sécheresse, se trouve ici la première végétation : un groupe de douze ou quinze palmiers (grande rareté dans ces lieux), des mimosa et un petit espace couvert de buissons et de plantes, où se montrent les premiers oiseaux, et où des troupes de gazelles viennent, du haut des montagnes, étancher leur soif. Au nord-ouest de ce lieu, s'élèvent de hautes montagnes de granit, dont les roches sont la couche primitive de ces fragmens de granit que l'on voit, plus à l'ouest, roulés dans des brèches, et dont la présence nous indiquerait une révolution produite par l'agitation de la mer. On y voit aussi un grand nombre de fragmens de granit détachés, et ces masses sont toujours disposées en prismes naturels et réguliers. Bruce crut y voir des obélisques commencés, et c'est pourquoi il parle ici avec Browne de carrières d'où les Égyptiens auraient tiré des matériaux; c'est une erreur. Les Égyptiens n'allaient pas chercher au loin les matériaux de construction, et ils se contentaient de ceux qu'ils trouvaient près d'eux. Ils ne tiraient de la vallée de Kosseyr que de petites pierres très-belles, comme de l'albâtre, du porphyre, des stéatites, du basalte improprement dit, de la *Breccia d'Egitto*, *verde antico*, etc., substances précieuses qu'ils employaient pour les petits ouvrages de sculpture (3).

A l'est des puits de *Lambageh* se trouve le seul endroit difficile à passer dans toute cette vallée longue de 20 milles; au delà de cette gorge on aperçoit immédiatement la mer Rouge, entre des collines de gypse et de calcaire, puis après le fort de Kosseyr et le village situé près d'un vaste golfe rempli de rochers de corail.

Le voyageur Browne prit une autre route que

(1) Rozière, Descr. minér., etc.

(1) Rozière, Descr. minér., etc.

(2) Dubois, *ibid.*

(3) Rozière, Description, p. 261.

celle que nous venons de décrire et que parcourut Rozière; il suivit un chemin plus septentrional. Bruce alla par la vallée de Terfâouch. On ne voit ici aucune trace d'un canal ou d'une route faite de mains d'hommes; cependant Browne croit que ce chemin a été creusé dans les rochers. Les caravanes qui partent de *Kennéh*, *Benoutou Kous*, près de Coptos, prennent encore cette route pour aller à Kosseyr, et font ordinairement ce chemin en quarante-deux heures, elles mettent quatre jours pour aller et trois pour revenir.

Les environs de Kosseyr sont des déserts; le sol se compose de sables, et quelques coloquintes sont la seule verdure qu'on y trouve; les Français creusèrent un puits à 3,000 pieds du sol et 600 de la mer; il donnait, chaque jour, de l'eau pour 600 hommes; mais elle est de mauvaise qualité. La première source se trouve à une journée de marche; mais on ne rencontre de l'eau potable qu'à un jour et demi; aucune habitation de ce misérable port n'a de citerne. Kosseyr occupe aujourd'hui l'emplacement du port *Myos-Hormos*. Sa position voisine du Nil s'élève dans l'antiquité à une prospérité brillante, car c'était là la voie de communication la plus prompte entre l'Inde et la Haute et Basse-Égypte. Ce désert fut assurément très-animé autrefois; mais depuis que le canal et la route de Coptos tombèrent en décadence à l'ouverture occidentale de la vallée, le commerce se retira dans le Delta, et les caravanes prirent une route plus septentrionale, près de *Kennéh*.

5. KENNÉH, GHINNEH; DENDERAH, TENTYRA, NI-TENTHORI.

Kennéh (1), situé sur la rive orientale du Nil, à l'endroit où ce fleuve commence son grand détour à l'ouest, vers l'Égypte moyenne, est un endroit de commerce important et la principale résidence du gouvernement de la Haute-Égypte; ce lieu est encore remarquable par la poterie qu'on y fabrique et qui sert à rafraîchir l'eau. *Kennéh* sert aussi d'entrepôt pour le café, le coton, les tissus de cachemire et les marchandises de l'Inde (2); le pacha d'Égypte envoie, par *Kennéh*, du blé en Arabie pour ses osmanlis, et ce lieu est une station très-fréquentée par les pèle-

rins qui vont à la Mecque. C'est de ce point que le général Belliard entreprit son expédition contre Kosseyr, à laquelle nous sommes redevables de tous les renseignements précédents, et que les savans français découvrirent sur la rive occidentale les ruines merveilleuses qui appartiennent aux plus beaux chefs-d'œuvre de l'architecture égyptienne.

Le village de *Denderah* s'élève au milieu de groupes de dattiers et de palmiers-doum, végétaux qu'on ne rencontre plus au nord; il est situé à un quart de lieue du Nil, et à 9,000 pieds, à l'ouest, se trouvent les ruines de l'ancienne *Tentyris* (Τέντυρίς) (1), sous le 30° 20' 42" long. orient. du méridien de Paris, et le 26° 8' 36" lat. nord, d'après les observations de Nouet (26° 10' d'après Ptolémée). On y voyait encore un temple important sous le règne de l'empereur Adrien. Le nom antique de ce lieu nous a été conservé dans l'appellation copte Ni-Tenthori (2). Les ruines de Tentyra occupent un espace de 3,100 pieds (1,700 mètres) dans leur plus grande longueur, de 2,400 pieds (800 mètres) en largeur et de 12,000 pieds (4,000 mètres de circuit) (3). Elles sont bornées au sud et à l'ouest par la chaîne libyque; au nord, s'élèvent des buttes cultivées où l'on trouve souvent des tessons, des vases, des lampes, des amulettes et des médailles.

C'est là que le voyageur, qui remonte le Nil, aperçoit les premières ruines importantes de l'antique Égypte; au-dessous de la butte s'élève une pente majestueuse qui produit, avec le temple situé derrière, un effet prodigieux, et réveille l'admiration et l'étonnement du voyageur même qui vient de visiter la Thèbaïde; il se trouve ici en présence d'un monument dont la construction atteste l'époque la plus brillante de l'architecture égyptienne. Le grand temple est enfoui dans des décombres jusqu'à la frise et entouré de huttes d'Arabes, ce pendant la face occidentale en est moins couverte. Près de là gît un temple plus petit presque entièrement enfoui; c'est le Typhonium. On voit une seconde porte semblable à la première, entourée d'une enceinte et de débris de murailles. Les catacombes étaient probablement placées derrière ces ruines, dans la chaîne libyque. Le temple, situé au nord, res-

(1) Strabon, II, ch. XVII, p. 591.

(1) Jollois et Devilliers, Description des antiquités de Denderah, Descr. de l'Égypte, Antiq., II, ch. x, p. 2.

(2) Belzoni, Voy., I, p. 158.

(2) Mingarelli, Eg. codic. reliq., dans Champollion, I, p. 234.

(3) Jollois, etc., p. 3.

semble, par sa construction, au temple oriental de Philæ; la porte septentrionale s'élève seule, isolée, sans pylône, offrant une pureté dans les proportions, une perfection dans le travail qui surpassent tout ce que nous montre la Haute-Égypte; elle est recouverte des plus riches ornemens, dans lesquels des masques d'Isis et tous les attributs d'Osiris et d'Isis occupent la première place. Le Typhonium est un périptère semblable à celui d'Edfou; les paremens extérieurs sont nus et sans ornement; mais ceux de l'intérieur présentent des sculptures importantes relatives à Apis, et représentent dans une série de tableaux toute l'histoire de la naissance et de l'éducation d'Harpocrate et d'Horus. Les sculptures de ce Typhonium ont la plus grande analogie avec celles d'Hermonthis.

Le portique et le *pronaos* du grand temple dont on a restauré la façade en gravure produisent l'effet le plus solennel et le plus profond par leur simplicité, leur majesté austère et leur perfection. On remarque les chapiteaux qui se composent de quatre masques d'Isis disposés aux quatre coins; chaque chapiteau porte un dé à la forme d'un petit temple. L'ensemble et les détails demandent la plus exacte attention, l'étude la plus profonde. L'intérieur est décoré, comme l'extérieur, avec une magnificence et une perfection extraordinaires; vingt-quatre colonnes soutiennent le portique intérieur dont le plafond et l'architrave présentent la décoration la plus riche; ils sont peints en bleu, parsemés d'étoiles d'or et contiennent ces peintures (1) astronomiques devenues si fameuses. Des deux côtés du plafond est le célèbre zodiaque, dont les temps modernes ont donné des explications si différentes. On y retrouve la grande figure de femme qui s'allonge comme un cadre autour de la voûte céleste; la ligne sinueuse, symbole de l'eau (2), et des fleurs de lotus composent son vêtement; devant sa bouche est un globe à ailes d'épervier, et le scarabée sacré, symbole de la génération, forme l'agrafe de sa robe; c'est assurément Isis représentée ici comme mère de l'univers. Près de là, sont les barques avec les images des Dieux, puis commence immédiatement le zodiaque (3) par la constellation du lion.

Dans l'intérieur de ce temple magnifique est une salle très-remarquable dont le plafond repré-

sente une sphère céleste qui contient toutes les constellations zodiacales; d'un côté, sont celles du septentrion; de l'autre, celles du midi (1). Une chambre tout entière est remplie de sculptures astronomiques; peut-être était-ce l'habitation d'un grand-prêtre qui se livrait à l'étude de l'astronomie, ou bien devons-nous voir en ce lieu un des nombreux tombeaux d'Osiris que l'on trouve dans un si grand nombre de temples en Égypte? Les sculptures extérieures sont en grande partie altérées ou brisées.

La fraîcheur de l'édifice et des peintures, la perfection des sculptures, la pureté et l'élégance du dessin nous font supposer que ce monument a été élevé dans un temps moins reculé que ceux de la Thébaine, à l'époque où l'art égyptien avait atteint son plus haut développement (2). Une preuve géologique vient à l'appui de cette opinion. Les terrasses des temples de la Thébaine qui, autrefois, s'élevaient assurément au-dessus des eaux du Nil, sont aujourd'hui à son niveau; la base du grand temple de Denderah, au contraire, est encore à 4 mètres 37 centimètres, environ 14 pieds au-dessus du sol qui l'entoure. Il a donc été bâti dans un temps de beaucoup postérieur à ceux de la Thébaine; mais cependant il ne descend pas jusqu'à l'époque des Grecs et des Romains, comme le prétendent Visconti et Belzoni (3) après lui. Jollois assure (4) que le temple de Denderah est encore antérieur aux Ptolémées, à Alexandre-le-Grand et même à l'invasion des Perses, et qu'il a été probablement élevé sous le règne du Pharaon Nécho ou Amasis, à une époque où l'art égyptien avait atteint sa plus haute période, comme nous le prouve le tombeau du roi Psammis et tant de merveilles, tant de villes nouvelles et de canaux construits par ces Pharaons à qui Memphis doit sa magnificence et sa gloire.

6. ABYDOS, EL-BERBI.

Au-dessous de Denderah, le Nil, après avoir coulé au nord depuis Syène, sur une étendue de deux degrés de latitude, change subitement sa direction à l'ouest pendant 9 milles, jusqu'à ce que, arrivé à la hauteur d'Abydos (5), quelques

(1) Atl. ant., vol. IV, tab. 18.

(2) Vorhalle Europ. Völkergesch., p. 161.

(3) Jollois, etc., Descr., p. 23-32

(1) Jollois, Descr., p. 32-44.

(2) Jollois, ibid., p. 56, § 1.

(3) Belzoni, Voy., I, p. 52.

(4) Jollois, Descr., p. 62.

(5) E. Jouard, Description des antiquités d'Abydos, dans la Desc. de l'Égypte, II, Antiq., ch. II, p. 1.

lieues au-dessous de *Hoû*, il rentre dans sa direction normale; et continue son cours au nord-nord-ouest.

Strabon (1) place dans cette situation remarquable *Abydos*, la plus grande ville autrefois après Thèbes, mais qui n'était déjà plus, de son temps, qu'un pauvre village; là, s'élevait un palais de l'antique roi Memnon (Ismandes ou Osymandias) et un grand nombre d'autres choses curieuses que Strabon cite encore. Ce lieu doit assurément sa haute importance à sa position dans ce coude formé par la vallée et à la largeur que le fleuve et la vallée ont en ce lieu. Cette ville, à l'emplacement de laquelle les Arabes ont donné le nom d'El-Birba (2), et dont le nom ancien est entièrement perdu, n'était pas située, comme les autres, sur la rive du Nil, mais dans l'intérieur des terres, sur la limite des terres cultivées, près de la chaîne libyque : les habitants, toujours exposés à voir leur sol couvert par les sables, étaient forcés d'opposer à l'action du désert, le plus de résistance et d'obstacle, et des édifices pouvaient seuls arrêter sa marche toujours incessante. Abydos était arrosé par un bras du Nil qui n'est plus praticable aujourd'hui, et dont on voit encore le lit desséché sur la rive occidentale du fleuve. Depuis Abydos jusqu'au *lac Mareotis*, il a servi à former un grand nombre de canaux qui portent différents noms. Il commence dans la Haute-Thébaïde, et, beaucoup plus bas, le *Bahr-Yousef* ou canal de Joseph vient se confondre avec lui.

Abydos fut assurément fondée en ce lieu à cause de ce canal, et c'est à la même occasion que la *Diospolis-Parva*, c'est-à-dire la petite Thèbes, s'élève plus tard à l'endroit où est situé aujourd'hui le village *Hoû*.

Lorsque les Ptolémées donnèrent à cette contrée un nouvel élan, les villes antiques *Diospolis-Parva* et *Abydos* cédèrent l'influence et la primauté à Ptolémaïs, ville plus récente, que Strabon compare à Memphis.

La ville de *Girgeh*, située à une égale distance de Ptolémaïs et d'Abydos (environ 4 lieues), fut élevée sur les débris d'une cité chrétienne et reçut son nom du couvent de Saint-Georges, situé à peu de distance d'Abydos, au nord. Au moyen-âge, elle devint, sous la domination des Arabes, la capitale du Said, et elle a conservé ce titre jusqu'à nos jours. Au milieu de tous les change-

ments politiques, le même emplacement fut toujours la contrée des capitales, preuve frappante de l'influence qu'exerce la configuration du terrain sur les rapports politiques d'un peuple.

Nulle position géographique n'a été aussi favorable à la fondation de villes importantes, que cet emplacement sur le Nil : le fleuve et ses rives forment ici toute la contrée, le reste est occupé par des rochers et des déserts de sable, qui offrent des obstacles insurmontables, et toutes les routes, tous les chemins, sont forcés de suivre le cours du fleuve. Denderah et Abydos durent ainsi leur fondation (1) aux mêmes causes physiques. Abydos a encore l'avantage d'être située sur la même latitude que la grande oasis El-Wah, et à la distance la plus rapprochée de ce point important. Les Français découvrirent, pendant l'expédition en Égypte, l'emplacement de l'antique Abydos, à El-Birbé. Là s'élèvent aujourd'hui les misérables huttes des villages *El-Kherbeh* et *Haraba*, que de rares groupes de palmiers protègent contre les sables dont l'action est si destructive que, malgré toutes les précautions de ses anciens habitants, Abydos en est toute recouverte aujourd'hui.

Un ravin qui s'ouvre, en ce lieu, à l'ouest, a de tout temps livré un libre accès aux masses de sable apportées par les vents d'ouest; mais les anciens Égyptiens savaient se défendre contre cet ennemi, ce Typhon destructeur, par des plantations, des murs et des canaux. Les Égyptiens élevaient souvent des murailles de briques (2) à l'ouverture des vallées, pour arrêter les sables par ces constructions. C'est pourquoi on rencontre, en tant d'endroits, à l'entrée des sables de Libye, de grandes murailles qui s'élèvent même avant dans le désert, comme par exemple dans toute l'Heptanomide, où ils sont appelés généralement *Hayt-el-Agouz*, c'est-à-dire les antiques murailles. Elles sont ordinairement très-fortes et très-épaisses; l'enceinte d'Ombos, par exemple, construite sur la rive droite du fleuve, semble n'avoir été bâtie que pour servir de barrière aux sables chassés ici par le vent d'est.

De telles murailles s'élèvent encore au sud d'Abydos, et si elles avaient été construites plus au nord, elles auraient empêché l'ancien palais de Memnon d'être complètement enfoui par les sables.

(1) Strabon, XVII, p. 537, ed. Tzsch.

(2) Champollion, I, p. 249.

(1) Jomard, Description, etc., p. 2.

(2) Jomard, *ibid.*, p. 4.

On aperçoit les premières ruines (1) près du village *El-Kherbeh*, où l'on trouve, entre les groupes de palmiers, des débris de murailles, des buttes de décombres, jusqu'au village *Harabo*; on y voit aussi des portes de granit, les débris d'un colosse de granit, des murs, les ruines d'un palais et d'un cloître appelé *Deyr-Nasarah*. Les ruines de cette ancienne résidence n'ont pas moins de 1,000 mètres de tour, 2,800 mètres de longueur du nord-ouest au sud-est, et 900 mètres de largeur.

Au sud des ruines se trouve le palais qui ne tardera pas à être complètement enseveli par les sables; il est bâti en partie avec des roches calcaires, en partie avec des blocs de grès (2). L'extérieur est presque entièrement enfoui, mais l'intérieur est intact, et les sculptures et peintures sont très-bien conservées. Il présente dans sa construction, la forme voûtée, qu'on n'a rencontrée qu'à Thèbes et en ce lieu, dans toute l'Égypte. Le palais de Memnon, à Abydos, avec ses salles immenses, ses décorations merveilleuses, peut être comparé aux magnifiques édifices de Thèbes, et la Diospolis-Parva, cité du royal Memnon, forme encore aujourd'hui un pendant digne de la grande Thèbes. Jomard suppose (3) qu'Abydos fut fondée par une dynastie éthiopique qui régna autrefois sur l'Égypte, et il prétend qu'elle servit autrefois d'entrepôt et de bazar pour le commerce des esclaves, comme aujourd'hui *Syout*; mais rien ne nous prouve l'existence de ce commerce dans l'antiquité.

CHAPITRE V.

COURS INFÉRIEUR DU NIL DANS L'ÉGYPTE MOYENNE.

§ 27.

APERÇU GÉNÉRAL.

Après le grand détour que le Nil fait à l'ouest de Denderah jusqu'à Abydos, et dans lequel nous croyons reconnaître le prolongement de la vallée transversale de Kosseyr, à l'ouest, le fleuve reprend tout à coup, au nord d'Abydos, sa direction normale au nord, et il s'avance, sans plus dévier, entre les deux chaînes latérales des monts

de l'Arabie et de la Libye, jusqu'à ce qu'il entre enfin dans la contrée plane de son Delta, où les chaînes de montagnes l'abandonnent entièrement. Nous regardons tout l'espace d'Abydos au Delta comme la partie *moyenne* du cours du Nil dans la Moyenne-Égypte, et nous prenons ce mot dans l'acception physique la plus étendue : l'ancienne division politique du pays répondait probablement autrefois à cette division naturelle; mais, plus tard, on confondit ordinairement la partie supérieure de cette contrée avec la Haute-Égypte (la Thébaine), et la partie inférieure depuis l'endroit où commence le canal de Joseph, appelée *l'Heptanomie* par les Grecs, fut seule adjointe à l'Égypte moyenne. Cette division politique a perdu aujourd'hui toute sa valeur, et elle ne doit pas nous arrêter dans nos considérations générales qui essaient d'embrasser l'ensemble des phénomènes et ne se bornent pas aux rapports qui n'existent que dans un moment de temps. Le nom d'Égypte moyenne est cependant resté jusqu'aujourd'hui à cette contrée comprise entre Syout et le Caire, car *El-Wostani*, appellation usitée chez les Arabes pour désigner ce pays, signifie *la contrée du milieu* (1).

Après être rentré dans sa direction normale, le Nil présente toujours la même configuration, avec la seule différence que les deux chaînes latérales sont à une plus grande distance du fleuve, et que, des deux côtés, se présentent plus souvent des ravins et des gorges, à travers lesquels les sables mouvants du désert poussent leurs masses sur la vallée du Nil; le sol est ici plus menacé, et il faut livrer au désert de plus violents combats. A la hauteur de *Darout-el-Sheryf*, la vallée devient si large, que, sur la rive gauche, un second bras du Nil, parallèle au grand fleuve, peut encore trouver place à son cours, auprès de la chaîne libyque; c'est le *Bahr-Yousef*, canal de Joseph, qui coule pendant 58 lieues au nord, et laisse, entre lui et le Nil, une bande de terre de deux lieues et demie de largeur; séparée du désert par le canal, facilement arrosée, cette langue de terre est la plus productive de toute l'Égypte moyenne (2).

Depuis l'endroit où commence ce canal, le Nil coule presque toujours, sur sa rive droite,

(1) Jomard, p. 8. Plan des ruines, Ant., vol. iv, pl. 35.

(2) Jomard, Descr., p. 11; Antiq., II, pl. 36, 39.

(3) Jomard, ibid., p. 19.

(1) Jomard, Description des antiquités de l'Heptanomie, p. 3.

(2) Girard, Observations sur la vallée d'Égypte, Mémoires sur l'Égypte, p. 11.

contre une berge abrupte; à l'ouest, le canal sert de barrière au désert de Libye. A l'extrémité inférieure du canal, près de *Beny-Souef*, la chaîne libyque se dirige au nord-est, et rétrécit la vallée égyptienne. Une gorge, appelée *El-Lahoun*, s'ouvre dans l'intérieur de ce coude, et s'étend, au nord-ouest, au même niveau que le Nil; une partie des eaux du canal coule dans cette vallée et fertilise un bassin secondaire, situé à l'ouest; ce bassin est l'ancien nome *Arsinoïte*, qui porte aujourd'hui le nom d'*El-Fayoum*. Semblable à un ancien lac en partie desséché, ce bassin est enfermé au nord et au sud par les prolongemens de la chaîne libyque, qui s'avancent, au nord et au sud, en forme de demi-lune, de sorte que leur côté concave borne le bassin fertile d'*El-Fayoum*; le sol cultivable s'étend du centre, à peu près dans toutes les directions, en rayons de 3 à 4 lieues (14 à 15 kilomètres). Le centre en est formé par une hauteur plane, dont la pente septentrionale s'abaisse presque insensiblement dans une longue vallée, occupée entièrement jusqu'à la chaîne libyque, par le lac *Keroun* (*Birket-el-Qeroun*, *Mœris*, *Μελιρδως Ἰλκωυ* dans Strabon). Les montagnes qui entourent *Fayoum* dans un demi-cercle concave, présentent, au nord et à l'est, des flancs abruptes; mais au sud et à l'ouest, elles s'élèvent insensiblement, par une pente douce, jusqu'à leur sommet, éloigné du sol cultivable de 30 à 34 lieues (15 à 16 myriamètres).

Au delà de la gorge d'*El-Lahoun*, le canal de Joseph continue au nord, en suivant le pied de la chaîne libyque. Celle-ci se rapproche de plus en plus du Nil, devient toujours plus abrupte, et forme, sur son sommet, un large plateau horizontal, qui sépare la vallée profonde du Nil de celle de *Fayoum*. En descendant du Saïd, on aperçoit les premières pyramides sur le bord de ce plateau; on n'en voit d'abord que quelques-unes près de *Dashour*, mais bientôt leur nombre augmente, et enfin, près de *Saccarah*, elles dominent l'antique *Memphis* de leurs groupes gigantesques. Viennent ensuite les trois dernières, les grandes pyramides d'*Abousir*, qui couvrent la pointe la plus septentrionale de la chaîne libyque. Le canal de Joseph suit toujours de près la chaîne libyque, mais l'espace qui s'étend entre lui et le Nil n'est plus que d'une lieue et demie; cependant le sol cultivable est toujours plus large ici que du côté de la chaîne arabique, où la vallée est très-étroite.

La chaîne arabique est coupée ici par un grand nombre de gorges transversales qui vont jusqu'à

la mer Rouge; mais elles n'ont pas été visitées encore, et, ça et là, on aperçoit un couvent de Coptes à leur ouverture.

La Haute-Égypte et l'Égypte moyenne se ressemblent donc en ce que toutes deux sont d'étroites vallées, au milieu desquelles le fleuve s'est creusé son lit. Elles s'étendent depuis l'île de Philæ jusqu'aux grandes pyramides, entre les 24° et 30° de lat. nord, ou, en comptant 13 milles géographiques au degré, la distance entre ces deux points est de 6 degrés de latitude, c'est-à-dire 78 milles géog.; mais, en suivant les sinuosités du fleuve, on trouvera que son développement présente une longueur de 172 lieues (86 myr.) ou 103 milles géog.; de sorte que les détours du fleuve composent un quart de son cours. Au delà de la pointe où sont situées les grandes pyramides, la chaîne libyque tourne au nord-ouest; le Mokattan se dirige à angle droit, vers l'est, immédiatement au delà de la vallée de l'Égarement, la plus septentrionale des vallées transversales qui conduisent à la mer Rouge.

Les deux chaînes, considérées du point où elles se séparent, forment un angle obtus d'environ 140 degrés, qui enferme une grande baie, au milieu de laquelle s'étend, jusqu'à la Méditerranée, le Delta de l'Égypte. C'est au sommet de cet angle obtus que le Nil se sépare en deux bras principaux, 6 lieues (23 kilom.) au-dessous du Caire, à l'endroit où commence la Basse-Égypte.

Les calculs et les sondages des savans de l'expédition française ont beaucoup contribué à nous faire connaître les rapports physiques et la formation du sol de cette vallée, dont dépendent l'histoire entière de ce pays et l'état actuel de l'Égypte. Nous donnons ici les résultats de ces expériences comme des documens historiques de la dernière importance pour l'histoire du fleuve et du pays, son produit et son œuvre. Les Français levèrent quatre sections transversales en des endroits où le fleuve a une largeur différente, à *Monfalout*, *Syout*, *Kené* et *Esné* (mars 1799). Ces expériences ont été faites avec un soin et une exactitude extraordinaires, et nous ne possédons, sur aucun fleuve du monde, des observations aussi précises.

1. Section transversale du Nil à *Monfalout* (1).

Le lit du fleuve est ici rectiligne; les talus de ses berges sont inclinés de deux fois leur hau-

(1) Girard, Observations sur la vallée d'Égypte, Mémoires de l'Institut, tome II, sect. II, p. 207, tabl., fig. 2.

teur, et la vitesse superficielle du courant est de 0,75 centimètres en une seconde; par conséquent la vitesse moyenne est de 0,60 centimètres. Ce talus incliné de deux pour un, depuis le niveau des basses eaux jusqu'à celui des plus hautes crues, répond parfaitement au régime du Nil. Sa largeur était, au mois de mars, de 678 mètres, et sa section vive portait 1,129 mètres superficiels; la section vive, multipliée par la vitesse de 0,60 centimètres, donne une dépense de 678 mètres cubes par seconde, dans les plus basses eaux.

2. Section transversale de la vallée du Nil à Syout (1).

La largeur totale de la vallée du Nil, à Syout, est de 10,000 mètres; le lit du fleuve en occupe environ le douzième, c'est-à-dire 800 mètres, et il coule à 3,000 mètres de la chaîne libyque et à 6,000 de la chaîne arabique. Des deux côtés se trouvent des canaux, dont le plus grand est l'El-Saouaqueh, qui a 160 mètres de largeur, et suit le pied de la chaîne libyque, où se trouvent les catacombes de Syout. Sur la rive orientale, à 600 mètres du Nil, est situé un premier canal de 150 mètres de largeur, et plus loin, à une distance de 500 mètres, un second canal qui a 200 mètres de largeur. Un grand nombre de digues transversales coupent la plaine, et s'élèvent de 3 à 5 pieds (1 mètre, 1 mètre 1/2) au-dessus de sa surface horizontale. La plus importante de ces digues sur la rive gauche est destinée à soutenir les eaux du canal El-Saouaqueh; elle s'élève à 1 mètre 20 centimètres au-dessus de l'horizon de la plaine, et elle reste à sec dans les inondations les plus hautes. Au port de Syout, le courant avait une vitesse moyenne de 1 mètre 21 centimètres, et le volume d'eau dépensé en une seconde s'élevait, le 28 mars 1799, à 679 mètres cubes, correspondance remarquable avec le résultat trouvé à Monfalout au temps des basses eaux.

Il en est bien différent pendant le temps des hautes crues, où la vitesse est de 1 mètre 97 centimètres par seconde, et où le volume des eaux s'élève à 10,247 mètres cubes par seconde. Le volume du fleuve présente donc de l'équinoxe du printemps à l'équinoxe d'automne une différence de 1 à 15. Et encore le Nil a déjà fourni tant d'eau aux canaux de la Thébaïde, entre Syout et Syène, qu'on

peut dire que le volume de ses eaux au maximum de sa crue est vingt fois plus grand que lorsqu'il commence à croître (1). L'Égypte se trouve ainsi, aux époques que nous venons d'indiquer, dans des rapports tout différents que les autres contrées du monde.

Les nivellemens de la plaine de Syout ont prouvé que son sol est presque entièrement horizontal, et qu'il s'élève de 27 pieds (9 mètres) au-dessus des plus basses eaux. Dans les canaux latéraux qui s'emplissent pendant le débordement, l'eau peut ainsi se conserver plus longtemps que dans le lit du fleuve, où elle s'écoule beaucoup plus rapidement. Dans le canal d'El-Saouaqueh, par exemple, l'horizon de l'eau est, au mois de mai, 5 pieds plus bas que celui des terres cultivées voisines, tandis que l'horizon du Nil est 9 pieds plus bas. Afin de connaître la nature géologique et la formation du sol de la vallée, on pratiqua des puits et des sondages en treize endroits différents (2), dans toute la largeur de la vallée sur une étendue de 3,260 mètres. Ces expériences donnèrent le résultat suivant. Une couche épaisse de limon noir s'étend partout à la surface; elle est composée des matières les plus légères apportées par le Nil, et ce limon délayé par le fleuve donne à ses eaux une couleur rousse. Ce limon est superposé sur des couches de sable quartzeux gris, mêlé de parties de mica et de lamelles ferrugineuses attirables à l'aimant; ce banc de sable contient les matières les plus pesantes apportées par le Nil, disposées en bandes d'épaisseur différente dans l'ordre de leurs pesanteurs spécifiques.

L'eau n'a point surgi partout dans les puits à la même profondeur, preuve que ces eaux, plus élevées que celles du Nil, sont retenues dans la vallée plus longtemps qu'il n'en met à descendre. Les champs de la vallée peuvent donc être arrosés encore longtemps après que le Nil a baissé. Cette nappe d'eau souterraine (3) s'incline avec une certaine régularité à l'est, vers le milieu du lit du Nil, à partir du canal El-Saouaqueh au pied de la chaîne libyque; mais les eaux du Nil s'infiltrèrent aussi dans les terres par l'effet de leur pression sur les bords, et dérangèrent ainsi la régularité de cette pente (voy.

(1) Girard, *Observ.*, p. 211.

(2) Girard, *Ibid.*, p. 211.

(3) Girard, sur l'agriculture et le Égypte.

(2) Girard, *Observ.*, p. 211.

(1) Girard, p. 208, pl., fig. 3.

dans Girard, *Observat. sur les puits*, n^o IX et XII (1).

L'épaisseur du limon devient d'autant plus considérable que l'on se rapproche davantage des bords de la vallée; l'eau des puits jaillissait toujours du sable quartzueux qui, comme le fond même du lit du fleuve, n'est point un dépôt primitif, mais de formation plus récente. Les couches de ce sable quartzueux vont jusqu'à une profondeur de 33 pieds (11 mètres), et jusque-là on ne trouve point de pierre solide. Le produit du Nil diminue naturellement près de la chaîne libyque où les rochers calcaires des catacombes de Syout se trouvent à 6 mètres et demi de sondage. Les couches de cette chaîne calcaire se prolongent donc, en s'abaissant toujours, vers le Nil. Leur pente fut recouverte, dans un temps antérieur à l'ordre actuel, des matières les plus pesantes, que le rapide courant du fleuve ne pouvait entraîner plus loin.

3. Section transversale du Nil à Kenneh.

Les sondages et les calculs répétés en ce lieu donnèrent le même résultat qu'à Syout.

4. Section transversale du fleuve à Esné.

On trouve encore ici le même résultat, avec la seule différence que la plaine s'élève plus sensiblement vers les bords qui l'encaissent.

Il résulte de toutes ces expériences que le limon noir qui couvre le sol cultivable de l'Égypte est partout semblable, et qu'il repose sur la même couche formée par le dépôt des matières plus pesantes entraînées par le fleuve : ce dépôt est partout du sable de même nature, depuis la frontière méridionale de l'Égypte jusqu'à son embouchure près de Rosette et de Damiette. La couche du limon devient d'autant plus épaisse qu'elle se rapproche plus des chaînes de montagnes ou des bords de la vallée, de sorte qu'on arrive à la nappe d'eau souterraine, dans les puits les plus voisins du désert, avant d'être parvenu au banc de sable, tandis que, près du Nil, on ne trouve l'eau que lorsqu'on entre dans le sable. Cette nappe d'eau souterraine est entretenue chaque année par les canaux, pendant l'inondation, et par l'infiltration à travers les rives jusqu'à une certaine distance du fleuve. Son niveau oscille suivant les saisons et suivant la hauteur des eaux du fleuve. Au milieu de la val-

lée, le sol d'alluvion prend partout une hauteur de 30 à 36 pieds (10 à 12 mètres); mais l'extrémité du terrain cultivé, les couches calcaires et solides reposent à 12 ou 13 pieds (4,12^m) sous la plaine, et elles sont immédiatement recouvertes de couches de gravier de marne et de cailloux roulés; ces couches appartiennent à un dépôt antérieur, et ne sont point un produit de l'alluvion actuelle du Nil, car elles n'ont aucune analogie avec le sable fin et le limon que le Nil roule aujourd'hui dans ses flots.

Nous verrons quelles conséquences résultent de ces expériences faites dans la Haute-Égypte, pour la formation de la Basse-Égypte et toute l'histoire du fleuve, quand nous aurons étudié plus exactement les principaux lieux.

1^{er} ÉCLAIRCISSEMENT.

Partie méridionale de la Moyenne-Égypte.

1. AKHMYN (*Chmin, Chemmis, Panopolis*), LA VILLE DES TAILLEURS DE PIERRE ET DES TISSE- RANDES.

En descendant de Denderah vers le nord, on voit disparaître peu à peu ces monuments gigantesques de l'architecture égyptienne; cependant il s'en élevait aussi autrefois en ces lieux; mais, détruits par le temps, ils n'ont laissé presque aucune trace de leur existence, et les fondations des temples indiquent seules aujourd'hui qu'ils ont été. Derrière les villes disparues, on découvre souvent des catacombes qui révèlent au voyageur que de populeuses cités s'élevèrent primitivement dans cette vallée féconde du Nil. C'est ainsi qu'on a découvert Abydos dans le voisinage de la moderne Girgéh; et des grottes, des salles taillées dans le roc, indiquent seules l'emplacement de l'antique *Chemmis*, près de la ville actuelle d'Akhmyn (1). Cette dernière ville est située à un quart de lieue du Nil, sur une petite éminence formée par une terrasse factice, et un magnifique canal y conduit. Elle a 3 ou 4,000 habitants et de belles mosquées construites avec les débris de temples plus anciens et plus grands.

On aperçoit dans le voisinage les ruines de deux temples entièrement renversés.

(1) Saint-Genis, *Notices sur les restes de Chemmis ou Persépolis, aujourd'hui Akhmyr, Description de l'Égypte*, Ant.^{q.}, II, suite du chap. XI.

(1) Girard, *Observ.*, p. 211.

Du nom copte *Schmin*, *Chmin* (1) les Arabes ont formé *Akhmin*, par l'opposition de leur *Atif* euphonique; il est impossible de ne pas reconnaître dans ce mot l'antique *Χέρμης* de Strabon et de Diodore (2), dont la racine est probablement *khmon*, c'est-à-dire *penis*, *membrum virile*, dans la langue siwah. Chemmis était le nom égyptien de la ville de Pau que les Grecs ont appelée ensuite *Panopolis*. Chemmis était un des compagnons d'Osiris, et Hérodote prétend qu'on voyait dans cette ville une statue de Persée. Elle fut, sous Sésostriis, le quartier d'un corps de guerriers appelés les *Hermotybiens*; Strabon nous rapporte que le pays était parfaitement cultivé, la ville bien peuplée et habitée surtout par des tailleurs de pierres et des ouvriers en lin; cette seule donnée suffirait pour nous prouver l'antiquité et la grande population de Chemmis. Au lieu de magnifiques tissus de lin, on n'y fait plus aujourd'hui que de grossières étoffes de coton; mais l'agriculture et le commerce y fleurissent toujours. Il paraît que du temps d'Aboulfeda quelques parties du grand temple étaient encore debout, car ce prince de Hamat l'appelle un grand *Berabæ*. On y voit encore un cloître où vivent 2,000 catholiques cophtes sous la protection (3) des émirs qui épousent volontiers des esclaves catholiques et maintiennent en cette faveur l'exercice du culte chrétien. Ces étrangers Maures se sont toujours montrés ici tolérans envers les chrétiens, parce qu'ils avaient besoin d'un parti pour contrebalancer la puissance turque. Ils descendent des Mauritanien qui, chassés par les Grecs, s'établirent dans la Haute-Égypte, et, renonçant à leur vie nomade, se firent cultivateurs et artisans. Ils habitent des villages et même des villes entières, et sont gouvernés par leurs propres émirs qui souvent arrivent à une très-grande puissance. Les Cophtes sont aussi en grand nombre dans cette contrée. Un cloître dédié aux martyrs est situé près du canal; aussi ancien que la ville, ce monument est un des plus beaux de l'antiquité, et la moderne Akhmin lui doit encore aujourd'hui son existence et sa prospérité. La chaîne arabique qui avoisine cette ville, est remplie de grottes antiques qui servirent d'asile aux chrétiens pendant la sanglante persécution de Dioclétien. Leur nombre augmente près

du cloître copte *Ma'doud*; on y voit une rangée d'excavations qui servirent autrefois de sépultures, puis d'ermitages et de cellules aux moines qui avaient fui le monde dans ces cavernes; aujourd'hui encore on voit ces excavations planer, en escarpemens affreux, au-dessus des abîmes. Elles prouvent assez quelle fut autrefois l'étendue et la population de Chemmis.

2. KAOU (*Tkoou*, *Antæopolis*), COMBAT DU SOL FERTILE AVEC LE DÉSERT, D'HERCULE AVEC ANTÉE OU TYPHON.

Beaucoup plus bas sont situées les ruines du village Kaou (Qaou) (1) entre des groupes de palmiers; elles se composent d'un portique et de colonnes, dont le type palmiforme se distingue tout à coup dès qu'on les aperçoit du Nil. Ce sont les premières ruines importantes que l'on découvre en arrivant du Delta.

Le village s'appelle *Qaou*, *Gaw-el-Kabir* dans Legh (2); il porte aussi le nom *El-Kharab* et *El-Charqeh*, le lieu de l'est, parce qu'il est situé sur la rive orientale. Le nom arabe actuel Kaou est assurément l'ancien nom copte national *Tkoou* (3), car le T est l'article copte. Selon Ptolémée, la ville n'était pas située autrefois près du Nil; mais elle est aujourd'hui baignée par ses eaux, car son lit s'est porté ici un peu à l'est, comme presque partout dans la vallée du Nil. Ainsi le Nil baignait autrefois les murs de *Meylaouy*, port d'où la Mecque tirait son blé, et maintenant le fleuve s'est retiré de près de 7,000 pieds, 2,500 mètres, à l'est, et plus bas encore le mouvement du fleuve, vers l'est, est devenu plus sensible. L'inclinaison de toute sa pente est généralement plus forte sur la rive orientale; les lles de la rive occidentale et celles qui se forment au milieu du fleuve viennent sans cesse se joindre au continent, tandis que la rive de l'est est toujours de plus en plus coupée, morcelée en îles; l'île Kaou-el-Kouharæ, par exemple, est évidemment un fragment arraché à la rive orientale et les ruines du temple, qui étaient autrefois plus éloignées du fleuve, sont maintenant exposées au danger d'être entraînées par ses eaux. Kaou n'est plus aujourd'hui qu'un village bâti en bri-

(1) Champollion, I, p. 257.

(2) Diodor. Sic., p. 28.—Strabon, XVII, p. 586.

(3) Saint-Genis, p. 28.

(1) E. Jomard, Description des antiquités d'Antæopolis ou Qaou, Description de l'Égypte, II, Antiq., Descript., p. 1.

(2) Legh, Narrat., p. 40.

(3) Champollion, I, p. 271.

ques, et habité par d'oisifs Fellahs. La contrée est déserte et désolée.

Le quai qui borde aujourd'hui le fleuve semble avoir été bâti avec les pierres d'anciens monumens; des hypogées d'une immense étendue sont situés dans un ravin profond de la chaîne arabique. On y voit une carrière immense de 600 pieds de longueur et 400 de largeur; elle contient des inscriptions en hiéroglyphes et en caractères démotiques semblables à ceux des rouleaux de papyrus et dignes d'être étudiées. Les chambres souterraines sont pratiquées dans des roches calcaires très-fermes et très-belles, et superposées en plusieurs étages les unes sur les autres. Ce calcaire servit à construire le grand temple (1) dont on ne voit plus que des colonnes et des murs renversés, et presque impossibles à reconnaître. Les portiques (2) présentent la plus grande ressemblance avec ceux de Denderah, et ils doivent avoir été assez importants autrefois. On aperçoit derrière les débris de trois colonnades, chacune de six colonnes qui ont 8 pieds de diamètre et 62 pieds de hauteur. La partie la mieux conservée des ruines est un temple monolithe, semblable aux autres tabernacles de Philæ, de Kous, de Boutos, de Sais, etc., mais présentant toutefois une forme particulière; c'est un rectangle aux faces inégales, et qui s'élève en pyramide quadrangulaire. Il a 13 pieds de hauteur et offre la forme d'un obélisque; Jomard le dit de roche calcaire très-fine, et Th. Legh de granit. La construction du temple présente aussi un grand nombre de particularités; on y trouve des inscriptions grecques et latines. Au-dessus du portique est gravé le mot *Ανταίο* (3), d'où les Grecs ont fait *Anteopolis*: les Grecs donnèrent ainsi à Typhon, ennemi et meurtrier d'Osiris (4), le nom de ce géant, Antée, qui fut vaincu par Hercule. Diodore raconte qu'Isis, s'étant mise à la poursuite du meurtrier de son époux, vainquit, en ce lieu, Typhon avec tous ses partisans, et que le temple fut élevé en monument de la victoire. La symbolique des prêtres conservait probablement, dans cette tradition, l'histoire physique du sol de l'Égypte: en effet, Osiris, emblème du Nil, et Isis, emblème du sol fertile, sont en lutte continuelle avec Typhon, symbole du désert de l'Arabie et de la Libye, dont les

sables mouvans et toujours incessans forçaient les habitans à entreprendre les plus grands et les plus pénibles travaux pour arrêter la marche du désert. Chaque année, les eaux du Nil recouvrent de leur limon fertile (Isis) (1) les sables que le vent d'ouest souffle continuellement sur la vallée. Pour faciliter cette action bienfaisante et prévenir le mal, on construisit un canal qui fixa une limite infranchissable aux sables du désert, et conduisit en même temps l'eau douce et potable, dont le crocodile est le symbole, jusqu'à un endroit déterminé, où on fonda ensuite la ville; les habitans continuèrent de livrer à Typhon d'éternels combats, et cultivèrent la contrée; pour conjurer le mauvais génie, ils élevèrent le petit Typhonium, et construisirent en même temps le grand temple, l'Osirium, qu'ils ornèrent et décorèrent avec magnificence, afin de se ménager ainsi la protection et la grâce de la divinité bienfaisante. La divinité protectrice des Égyptiens, ou pour parler dans le style de l'Inde, *l'incarnation*, *l'avatar* d'Osiris (2), qui présidait à la construction des canaux comme rejeton d'Isis et d'Osiris, fut traduit par les Grecs en leur Héraclès, fameux aussi par ses travaux pour le bien des sociétés humaines; ils le mirent aussi en lutte avec le géant Antée, afin de se conformer au mythe égyptien raconté par Diodore.

Cette tradition nous expose, en effet, l'histoire même de la terre d'Égypte, parce que partout se reproduisirent les mêmes phénomènes. Kaou (3) était situé dans un long et profond ravin du Mokattam, d'où viennent les terribles ouragans et les tourbillons de sable, phénomènes très-conus ici, aux deux côtés de la vallée du Nil; souvent ils pénètrent à travers de semblables gorges transversales, jusque dans la vallée même, qui, sans cela, est moins sujette à ces terribles phénomènes. Les lieux où débouchent des vallées sont donc le vrai champ de bataille entre Osiris Isis et Horus, leur fils, contre Typhon et ses compagnons; c'est pourquoi les traditions parlent probablement en tant de lieux de la mort et du tombeau d'Osiris comme à Memphis, Abydos, Philæ, etc., où la terre du Nil était même entièrement couverte par le désert, avant qu'Hercule patron des architectes des canaux et des constructions hydrauliques, serviteur d'Isis et Horus, vengeât la mort du dieu et tuât son ennemi,

(1) Jomard, Desc., p. 3.

(2) Antiq., pl. 41 et 42.

(3) Jomard, Desc., p. 19.

(4) Diod. Sic., Bibl. hist., t. p. 24, éd. Wess.

(1) Vorhalle europ. Volkergesch., p. 166.

(2) Ibid., p. 48.

(3) Jomard, Desc., p. 21.

comme ici à Antæopolis. L'amoncèlement des dunes de sable sur les bords de leurs terres cultivables, était l'ennemi le plus redoutable des Égyptiens, et ils étaient forcés de lutter avec énergie contre cet ennemi, comme contre un géant. Le grand canal de Joseph était une grande victoire remportée en ce lieu, contre Typhon et ses compagnons, et c'est pourquoi on bâtit, près de lui, à l'entrée du Fayoum, *Heracleopolis-Magna*. Il en est de même du Nil occidental, du bras de Canope, appelé aussi *Héracléotique*, de la ville d'Héraclée, située à son embouchure, et de la branche latérale, le canal d'Héraclée (maintenant canal Bahyreh), creusé près de la province Maréotique qu'il protégeait contre les sables de la Libye; de même, du côté de la Syrie, à l'embouchure de Péluze, le canal près d'*Heracleopolis-Parva* (Sethrum) protégeait la terre cultivable contre le Typhon des sables de l'Arabie. L'une des rives de ces canaux, aujourd'hui par exemple (1) la rive occidentale du canal de Joseph, est toute saupoudrée des sables jaunâtres et brûlants du désert; tandis que celle de l'est déroule, sous les yeux, la verdure de ses prés et l'or de ses épis. Les *Tiphonim* et les *Oisirum* expliquent ainsi d'eux-mêmes le culte des antiques cités égyptiennes qui devaient toujours leur fondation à la victoire d'Hercule sur Antée, et devenaient, à cette occasion, le centre opulent de la civilisation. Nous regrettons seulement que l'antiquité ne nous ait pas transmis le nom égyptien national de l'Hercule, bienfaiteur de l'Égypte.

Quatre lieues au-dessous de Kaou, vis-à-vis Tahtah, le versant de la chaîne arabe est rempli, près du village *Nezlet-el-Harydy* (2), de catacombes et de souterrains. On voit sur la pente de la montagne les débris d'un colosse taillé en roche calcaire et représentant une figure assise, semblable à celles de Carnac. Plus bas, des monceaux de décombres, des buttes factices indiquent les ruines d'une ville antique dont le nom est inconnu; c'est peut-être *Pesla*. Audessus, sur la haute montagne *Gebel-Cheyyk-el-Harydy*, se trouve le tombeau d'un saint arabe, grand faiseur de miracles; il est très-fréquemment visité par les pèlerins, et on y conserve, dit-on, un serpent sacré.

5. ASSYOUTH (*Syout, Lycopolis*), LA VILLE ET LA FORTERESSE.

L'*Assyouth* des Arabes ou le *Syout* des Coptes (1) est la capitale du gouvernement actuel de la Haute-Égypte. La Haute-Égypte compte 40,000 familles, ce qui fait, en comptant cinq individus par famille, une population de 200,000 âmes; le nombre des hommes est plus grand que celui des femmes. Du temps de l'expédition française, les impôts se montaient annuellement à 370,000 fr. en argent et à environ un million de francs en blé. Les expériences et les calculs faits près de cette capitale nous ont appris, plus haut, à connaître la nature de la vallée en ce lieu. La ville de *Syout* est située, d'après Nouet, sous le 27° 10' 14" lat. nord et le 28° 33' 20" long. or. du méridien de Paris (2). C'est une des plus grandes villes de la Haute-Égypte, et elle est très-pittoresquement située entre le fleuve et les montagnes; l'eau n'arrive jusqu'à la ville que dans le temps de l'inondation; dans les autres saisons, le village El-Hamrah doit être considéré comme le véritable port. La ville est bien bâtie, et elle possède un bazar construit avec les matériaux d'anciennes constructions. Elle est le marché principal (3) pour les caravanes de Dar-Four et de Sennaar, et elle fait un commerce important avec le Caire. *Syout* est en même temps la résidence du gouverneur de la Haute-Égypte, qui a le privilège d'acheter le premier, à l'arrivée des caravanes, et de fixer les prix suivant son bon plaisir. Les Coptes servent dans les bureaux de teneur de livres, mais ces pauvres commis tremblent continuellement devant le redoutable pouvoir d'un tefterdar.

Les principaux objets de commerce sont, outre les marchandises importées de Sennaar et de Dar-Four, le lin, le natron, l'opium, la poterie et l'huile. Les terres voisines produisent, en abondance, de l'orge, du froment, du dourah, du lin, des haricots, de l'opium, des palmes, des citrons, des oranges, des figues et des grenades. La contrée est très-bien arrosée. Hors de la ville, près des monts libyques, s'élève la butte de l'ancienne ville, probablement *Lycopolis*.

(1) Champollion, I, p. 280.

(2) Jollois, Description de Syout, etc., Descr., II, Antiqu. ch. XIII, p. 2.

(3) Light, Trav., p. 43.—Leigh, Narr., p. 63.—Belzoni, Voyage, I, p. 48.

(1) Jomard, Descr., p. 22.

(2) Jomard, Notice sur les antiquités de Cheyyk-el-Harydy, Descr. de l'Égypte, Antiqu., Descr., II, p. 23.

polis, dont les ruines sont peu importantes; mais le voyageur qui remonte le fleuve ne les voit pas avec indifférence, parce que ce sont les premières qui lui annoncent les merveilles dont l'Égypte méridionale est peuplée.

Dans le flanc de la chaîne libyque (1), derrière les décombres, s'élèvent les hypogées qui se composent de carrières, de catacombes ornées d'hieroglyphes, de souterrains plus récents, asiles des ermites et des moines qui en couvrirent les murailles de croix et d'images de saints. Au près de la chaîne passe un grand canal qui se joint au *Bahr-Yousef* (canal de Joseph) et communique au Nil par une branche latérale. Les hypogées ont beaucoup souffert de la fureur des Mamelouks; une longue suite de grottes remplies de sculptures semble avoir été autrefois un temple; tous les caveaux contiennent des niches destinées à recevoir des momies. Du plateau de la chaîne libyque on aperçoit, à l'ouest, les solitudes des sables, et, à l'est, la féconde vallée du Nil; des débris de murs de briques, et des tas de décombres qu'on aperçoit sur le sommet, indiquent la place d'un ancien fort (2). Diodore rapporte qu'il y avait, près de Lycopolis (3), une position militaire, à l'entrée de la route des caravanes dans le désert et dans la Haute-Égypte. La ville était ainsi placée dans la vallée, et le fort sur les hauteurs qui la dominent. On trouve dans les catacombes, outre des restes de momies, un grand nombre de loups et de chacals embaumés; c'est peut-être de là qu'est venue l'appellation grecque, Lycopolis, la ville des loups.

Au-dessous de Syout, près de *Monfalout*, on trouve de grandes catacombes (4) pratiquées sur le versant de la montagne et plus bas, près de Tarout-el-Shérif, commence le canal *Bahr-Yousef*, canal de Joseph.

4. ACHMOUNEYN (*Chmoun*, *Chemmis*, *Hermopolis-Magna*), VILLE CONSACRÉE A THOTH; ANTINOÉ, VILLE ROMAINE IMPÉRIALE.

La situation du village actuel Achmouneyn s'accorde parfaitement, d'après les calculs des anciens, avec la position d'*Hermopolis-Magna* (5); on aperçoit en ce lieu la butte factice d'une an-

cienne ville, couverte de constructions égyptiennes, grecques et romaines, au milieu desquelles s'élève, d'un enfoncement, un portique égyptien d'une grandeur colossale. Achmouneyn fut donc réellement construite sur les ruines d'Hermopolis: cette ville, autrefois d'une grande importance, n'est plus aujourd'hui qu'un village, et des cités plus jeunes l'ont remplacée comme capitale de la province.

Hermopolis-Magna (1) était en effet une des villes les plus anciennes de l'Égypte; elle conserva son importance jusqu'à l'empereur Trajan; et, pendant les premiers siècles de l'Église, elle fut la résidence d'un évêque, et un grand nombre de cloîtres s'élevèrent autour de son enceinte. Sa position favorable, au milieu de la féconde vallée, entre le Nil et le *Bahr-Yousef*, dans une des plus grandes plaines de l'Heptanomide et de la Thébaine, y attira une population nombreuse et en fit la résidence principale du préfet d'Égypte. Mais l'eau, diminuant successivement dans le *Bahr-Yousef*, produisit nécessairement l'abaissement de la population d'*Hermopolis-Magna*; elle tomba ainsi successivement jusqu'à ce qu'elle ne fut plus que le village *Achmouneyn*, auparavant appelé *Medinat-Achmoun* (2) de *Chmoun*, *Chemmis* (Χημυς chez les Grecs), la ville de Pan. La population se concentra alors, deux lieues plus au sud, dans la ville *Meylaouy* qui était, au moyen âge, la résidence du préfet, et dont les murs étaient encore baignés par le Nil en 1720. Le fleuve s'est éloigné de cette ville depuis un siècle, et la résidence l'abandonna en même temps pour se transporter à Minieh; mais quoique ce lieu eût disparu, l'ancien nom égyptien *Achmouneyn* resta toujours dans la province, nouvelle preuve de la puissance et de la viedes anciens noms, au milieu des révolutions de tant de siècles.

La plaine qui entoure Achmouneyn est très-cultivée, traversée par des canaux qui, à l'aide des digues, conservent, toute l'année, l'eau des inondations. La population du village est nombreuse et riche: une grande digue longe le canal de Joseph.

La butte factice de l'ancienne ville (3) est très-grande, de couleur très-foncée, et même noire; tous les blocs sont couverts de sculptures grec-

(1) Jotliols Descr., p. 5.

(2) Ibid., p. 6.

(3) Diodore de Sicile, I. p. 99.

(4) Legh, Narrat., p. 110.

(5) Strabo, XVII, p. 686, éd. Tzach, Ptolém.

(1) Jomard, Description des ruines d'Achmouneyn ou Hermopolis-Magna, Descr., II, ch. XIV, p. 3.

(2) Ibid., VI, p. 10.

(3) Jomard, Descr., p. 5.

ques et romaines. On y trouve souvent des fragmens de tuiles, des amphores, des urnes, un grand nombre de monnaies romaines, des antiquités de toute sorte, des colonnes de granit, des murs, etc., et, outre les débris d'autres monumens, les ruines d'un petit et d'un grand temple.

L'étendue actuelle de la terrasse factice porte une superficie de 19,380 pieds (6,500 mètres) (1). La ruine la plus importante est le portique orné d'une double colonnade d'un effet imposant; elle se compose de douze colonnes massives, semblables à celles de Denderah, les plus grandes de l'Égypte, à l'exception des colonnes colossales de Thèbes. Tout l'édifice présente le caractère grandiose des ruines de Denderah, et la vue en semble plus imposante et plus majestueuse encore au voyageur qui arrive de la ville romaine *Antinoë*. Belzoni (2) croit ce temple plus ancien que les édifices de Thèbes. Jomard observe aussi que le portique présente beaucoup de particularités dans sa construction. L'intérieur était peint autrefois, comme les monumens de la Haute-Égypte, en rouge, en bleu et en jaune. Le temple fut bâti avec les roches calcaires de la chaîne libyque, et c'est pourquoi aussi il est si délabré aujourd'hui. Il fut consacré autrefois, comme les temples d'un grand nombre de lieux, au Mercure égyptien, Chemmo ou Thoth, l'inventeur des sciences et des arts. On disait même que les quarante-deux sciences des prêtres étaient l'œuvre d'Hermès. Plutarque nous rapporte, dans son traité d'Isis et d'Osiris, que les uns faisaient Isis fille de Mercure, l'inventeur de la grammaire et de la musique, et les autres fille de Prométhée, source de la sagesse et de l'industrie. C'est de là, dit encore Plutarque, qu'on appelle aussi la première des muses *Isis* et *Themis* à Hermopolis, cette muse était la sagesse qui enseignait aux Hiérophores et aux Hiérostoles les sciences sacrées. Isis et Osiris étaient honorés par toute l'Égypte; mais Chemmo ou Hermès-Thoth avait son culte particulier à Hermopolis (3), et le cynocéphale et l'ibis lui étaient consacrés. L'ibis était lui-même le symbole d'Hermès, inventeur de l'astronomie, de l'arithmétique, des mathématiques, de la géométrie et du système métrique égyptien; l'ibis, comme Platon le fait

dire à Socrate dans le *Phædros*, était regardé comme un symbole, parce que cet oiseau bien-faisant est lui-même un géomètre naturel: tous les ans, il traversait de ses pas cadencés comme ceux de la cigogne le sol de l'Égypte récemment couvert du limon du Nil, et le mesurait ainsi dans sa marche égale et régulière, franchissant toujours, dit Elien, un espace d'une coudée à chaque mouvement. Clément d'Alexandrie nous rapporte aussi que l'ibis donna aux Égyptiens l'idée de la mesure et du nombre, et que c'est pour cela qu'il était consacré à Thoth, inventeur des sciences. C'est pourquoi aussi Hermès était représenté avec une tête d'ibis (*Ἐρμῆς ἰβιμορφεύς*). Cet oiseau, qui a disparu entièrement de ces contrées, a dû s'y trouver en grand nombre autrefois. On voit souvent dans les hiéroglyphes les pas de l'ibis et l'empreinte de ses pieds; l'espace qu'ils enferment est toujours, suivant le calcul de Jomard, de 0,251^m ou moitié de la distance indiquée par Elien. Le temple d'Hermopolis était donc autrefois consacré à Thoth, l'inventeur de l'arithmétique, de la géométrie, du système métrique, de l'astronomie, de la musique, de l'écriture et de la grammaire; et cette ville, cette partie de la vallée du Nil, a eu assurément une grande influence sur la civilisation de l'humanité.

Près d'Achmouneyn, un peu au nord de Minyeh, est situé *Taha-el-Amoudeyn* (c'est-à-dire Taha des colonnes) sur l'emplacement de l'antique *Ibeum* ou ville d'Ibis (1).

Hermopolis fut une des villes les plus peuplées de la moyenne Égypte, jusqu'à ce que l'empereur Adrien bâtit, vis-à-vis, sur la rive droite du fleuve, la grande cité romaine *Antinoë* (2); alors l'antique Hermopolis tomba en décadence, et la neuve *Antinoë* hérita de sa splendeur. L'œil est tout étonné d'apercevoir ici, au milieu des monumens qui s'harmonisent si bien avec le génie national, des constructions romaines s'élever sous un ciel étranger, semblables à des plantes exotiques transplantées sur les bords du Nil. Ce ne sont plus des colosses, des portes gigantesques ornées de magnifiques sculptures, mais de longues rues romaines, des colonnades, des arcs de triomphe, des thermes, des amphithéâtres et d'autres monumens étrangers à l'Égypte. Cette Rome égyptienne, sur les bords du Nil, produit le même effet, et exprime le

(1) Jomard, *Descr.* p. 7.

(2) Belzoni, *Voy.*, I, p. 45. — Legh, *Narrat.*, p. 35.

(3) Jomard, *Descr.*, p. 18.

(1) Jomard, *Descr.*, p. 11.

(2) *Ibid.*, *Descr.* d'Antinoë, II, ch. 1^{er}, p. 2.

même caractère que, sous un ciel opposé, la frèbre romaine sur les bords de la Moselle. L'empereur Adrien avait voyagé en Égypte; il avait admiré Thèbes, s'était arrêté, plein d'étonnement, devant ses constructions colossales; et, de retour en Europe, il en avait fait bâtir de semblables dans ses provinces. Son favori Antinous s'étant noyé dans les eaux du Nil, il fit bâtir une ville romaine sur les bords du fleuve égyptien pour honorer sa mémoire, et la nouvelle ville s'appela, du nom du favori, *Antinoé*, *Antinoopolis* : le village Cheikh-Abaldé, situé près d'Ensené, s'élève aujourd'hui sur ses ruines. On avait alors besoin d'un point central pour garder la province de l'Égypte, et la possession d'Alexandrie ne suffisait plus; car cette ville ne satisfaisait qu'aux besoins de la marine. Abydos et Memphis étaient en ruines; Hermopolis tombait en décadence, et n'était plus située sur les bords du Nil. Les rois grecs, les Ptolémées, avaient élevé dans la Thébaïde une ville toute grecque, Ptolémaïs, comme Alexandre en avait bâti une sur le bord de la mer. L'orgueil d'Adrien voulut voir s'élever aussi une ville romaine en Égypte; il la fonda sur l'emplacement de *Besa*, antique cité égyptienne, et en fit le centre d'un nouveau nome. Le peuple avait travaillé, pendant des siècles, à élever les autres capitales de l'Égypte : l'empereur Adrien bâtit sa ville comme un particulier fait bâtir une maison, dans le style et le goût qui régnaient de son temps; et, en quatre ans, la ville impériale fut achevée (132 de J.-C., la 13^e année de son règne). Les ruines d'Antinoé attestent encore aujourd'hui son ancienne magnificence; et ses trois temples, ses théâtres, ses arcs de triomphes, son cirque, ses deux hippodromes, ses thermes, ses colonnades se montrent encore orgueilleux et debout au voyageur qui remonte le Nil. Des deux murs qui entouraient la ville, un existe encore. Antinoé fut la résidence et le centre du gouvernement sous les Romains, et elle le demeura encore sous les empereurs devenus chrétiens; on en fit alors un évêché, et elle resta la métropole de la Thébaïde jusqu'à ce qu'elle fût détruite par les Arabes. Aboulfeda et Macrizi vantent encore au moyen âge ses jardins; mais Edrisi nous rapporte que le sultan Salah-el-Dyn fit enlever les portes d'Antinoé pour en orner la porte ou *Bab Zoueyleh* au Caire. Selon Macrizi, il démolit aussi les murs d'Antinoé pour en bâtir sa nouvelle capitale. Cependant les ruines d'Antinoé présentent encore de grandes beautés d'architecture.

A l'est de cette ville, on voit, dans les flancs de la chaîne arabique, d'immenses carrières d'où on a tiré les pierres d'Antinoé; ces carrières sont très-larges et très-profondes. Des labyrinthes se prolongent dans l'étendue d'un quart de lieue, et ils sont remplis d'églises et de celules.

2^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Partie septentrionale de la moyenne Égypte : Ouestany, Wostany ou l'Heptanomide (1). Système d'irrigation de la haute et moyenne Égypte.

La partie septentrionale de la Haute-Égypte, à laquelle les anciens donnaient le nom d'Heptanomide ou des sept nomes, à partir du grand canal, *Bahr-Yousef*, formait la moyenne Égypte. (D'autres auteurs, par exemple Strabon (2), disent qu'elle se composait de seize nomes : la Haute-Égypte en comptait dix, et la Basse-Égypte autant; ainsi suivant les temps, on divisait tantôt l'Égypte en vingt-sept nomes et tantôt en trente-six). La même division s'est maintenue jusqu'aujourd'hui depuis les Arabes et les sept nomes anciens : 1^o l'Hermopolite, 2^o le Cynopolite, 3^o l'Oxyrhynchite, 4^o l'Héracléopolite, 5^o le Crocodilopolite, 6^o l'Aphroditopolite, 7^o le Memphite correspondent aujourd'hui aux provinces d'*Achmouneyn*, de *Behneseh*, de *Fayoum*, d'*Alfyh* et de *Giseh*. La seule différence c'est que le premier et le second nomes furent compris dans l'Achmouneyn, et le troisième et le quatrième nomes dans le Behneseh. Les limites sont les mêmes aujourd'hui que dans l'antiquité.

Nous trouvons, dans cette contrée, beaucoup moins de monumens antiques que dans la Haute-Égypte, non qu'il n'en ait pas existé autrefois, mais parce qu'ils ont été plus exposés à la rage des dévastateurs. Le pays est tout couvert de débris (3) tellement dispersés et si méconnaissables, que nous ne pouvons plus nous arrêter pour les observer; mais, en beaucoup d'endroits, les hypogées et les souterrains nous indiquent l'emplacement des cités disparues de l'Heptanomide. Ces hypogées et ces carrières sont partout des preuves incontestables que des villes s'élevèrent autrefois dans leur voisinage.

(1) Jomard, Descri. de l'Heptanomide ant., Descri. II, chap. XVI, p. 1-77.

(2) Strabon, lib. XVII, ed. Tzsch., p. 478.

(3) Jomard, Descri. de l'Heptanom., p. 12-24.

Nous ne citerons ici que les hypogées les plus curieuses de toute l'Heptanomide, les hypogées de *Beni-Assan*, *Speos-Artemidos* chez les anciens, situés à 12,800 mètres au nord-ouest d'Antinoé, et appelés ainsi du nom d'un grand village, aujourd'hui abandonné (1). Le village est bâti sur des buttes formées par les décombres de l'ancienne ville ; les souterrains sont creusés dans la chaîne arabique, au-dessus du village, et ils ont été décrits en détail par Hamilton. On en voit trente très-grands, parfaitement bien taillés, sculptés et peints ; leur nombre augmente tout près du village, au nord, et les roches de la montagne sont remplies d'excavations. Les roches se composent de calcaire numilite, et leurs flancs s'élèvent à 2 ou 300 pieds de hauteur. Au pied sont amoncelées des buttes de sable apportées par le vent d'est ; ces sables recouvrent maintenant le sol cultivable voisin à une épaisseur de 15 à 18 pieds, et ont changé ainsi la contrée en désert. Une douzaine de ses excavations sont couvertes de peintures (2) égyptiennes très-importantes, bien conservées, fraîches encore et endommagées seulement çà et là à plaisir par les Mamelouks. La plus intéressante est celle qui est creusée plus au nord : les plafonds sont ornés de sphères célestes, comme à Thèbes et à Lycopolis ; les piliers qui supportent le ciel ressemblent à des tiges de roseaux ou à des troncs de palmiers liés en faisceau, espèce de colonnes qui porte le vrai caractère égyptien. On y trouve aussi des colonnes cannelées semblables aux colonnes grecques ; celles-ci trouveraient donc ici leurs formes élémentaires et analogues, de même que les chapiteaux doriens et corinthiens les trouvent dans les chapiteaux dactyliformes. La plupart des tableaux représentent des scènes de la vie domestique, comme on le voit ordinairement dans les hypogées, par exemple, dans ceux d'Elethya. On trouve beaucoup d'ornements exécutés dans le style étrusque ; et, ce qui est très-remarquable, les dessins présentent des lignes sinueuses et des contours très-gracieux. L'un des plus grands hypogées renferme une salle de 60 pieds de longueur et 40 de hauteur, à l'extrémité méridionale de laquelle sont pratiquées dix-sept petites chambres. Des dix colonnes qui soutenaient le ciel, quatre sont aujourd'hui renversées, etc.

BEHNÉSCH (1) est situé plus bas, sur la rive gauche du Nil, près du canal de Joseph, à l'emplacement de l'antique *Oxyrhynchos*. Ce lieu est tout couvert par les sables ; une seconde ville plus récente et les maisons même du village moderne de Behnèsch sont aussi enfouies aujourd'hui. Les sables s'avancent toujours de plus en plus ; et, à mesure qu'ils envahissent ces contrées, elles sont de plus en plus exposées aux invasions des Bédouins ; car jusqu'où s'étendent les sables, s'étend aussi le domaine des Arabes nomades. Cette contrée de l'Heptanomide a beaucoup perdu de sa fertilité primitive par l'envahissement des sables du désert ; et, sans le canal de Joseph, le désert aurait apporté ses solitudes jusque sur les bords du Nil. On trouve beaucoup de fragmens de colonnes dans les buttes de décombres. La ville avait reçu son nom grec de *Oxyrhynchos*, poisson à la tête allongée et pointue, qu'on voit souvent représenté sur les tableaux égyptiens et sur les rouleaux de papyrus. Il ne fut assurément introduit dans la symbolique que comme emblème de l'eau douce du Nil ; en effet, comme il ne pouvait arriver près de cette ville qu'avec l'eau du canal de Joseph, son image semblait rappeler la nécessité d'entretenir ce précieux ouvrage. Par un malentendu qui leur était si ordinaire, les Grecs bâtirent là-dessus une fable, et dirent que ce poisson recevait, en ce lieu, les honneurs divins. Le nom égyptien de cette ville était sans doute le nom copte *Pemsié*, dont les Arabes ont fait *Behnese* ou *Bahnasa* (2). Ce lieu fut fameux, au commencement du cinquième siècle, par ses monastères et ses miracles. Selon Palladius (407) et Rufinus (410), tous les édifices résonnaient du chant des moines ; temples, palais, tout était plein de moines ; l'intérieur de la ville contenait douze églises, et autour s'élevaient un grand nombre de monastères ; la ville contenait 5,000 moines, et les couvens extérieurs à peu près autant. Les aumônes et les bienfaits de l'évêque de cette ville y attirèrent, dit-on, 10,000 moines et une fois autant de nonnes. C'était dans le temps où l'Égypte avait plus de moines que les armées des rois ne comptaient de soldats, alors que la Thébaine était entourée de monastères et que les miracles s'y faisaient par milliers ; les miracles se répan-

(1) Jomard, Descr. de l'Heptanom., p. 24. — Legb, Narr., p. 34 — Hamilton's, *Ægyptiaca*.

(2) Ibid., p. 26, pl. 64.

(1) Jomard, Descr. de l'Heptanom., p. 55.

(2) *Ægyptiorum, Nonchor. Historia, sive Paradisi in Ecclesia Græcia monumenta*, Latet., 1836, p. 175 ; et *Con. Theodos.*, V, p. 323. Lips., 1736.

irent de même en Europe avec le goût de la vie monastique, du troisième au quatrième siècle. Nous avons vu plus haut que les Nubiens vinrent à Behnêsch au secours des Grecs, lorsque les Arabes firent leurs premières invasions. Mais bientôt les Musulmans, vainqueurs, changèrent tout en ces lieux, et il ne resta plus qu'un pauvre village à la place de la cité populeuse d'Oxyrynchos.

ANNAS (1). L'antique *Heracleopolis-Magna* était située encore plus au nord, dans l'Heptanomide, à l'entrée du Fayoum : c'était autrefois une très-grande ville dont on s'étonne de ne plus trouver les ruines. Située près du plus grand canal de l'Égypte, à l'endroit où il touche de plus près au désert libyque, c'est-à-dire à l'endroit où Typhon vaincu fut obligé de se retirer, cette ville était naturellement consacrée à l'Hermès égyptien, divinité qui présidait à la construction des canaux. La ville et la province devaient toute leur prospérité au grand canal. Or, les eaux de ce canal étaient entraînées, à travers la gorge de la vallée, dans l'ancien lac de Mœris, et ce fait a probablement donné lieu aux querelles violentes qui divisèrent autrefois le nome héracleotique et celui d'Arinoé; de là vint aussi l'inimitié des Héracleopolis pour les crocodiles, animaux sacrés (2) dans le lac Mœris, et c'est pourquoi ils honoraient l'ichneumon que les anciens regardaient comme l'ennemi des crocodiles.

BENY-SOUFF, qui a donné son nom à la province où elle est située, s'élève près du Nil, sur la même latitude qu'Ahnas, à un endroit où le Nil coule tout près (3) du pied de la chaîne arabe, comme dans presque toute la moyenne Égypte : le fleuve ne laisse ainsi qu'à l'ouest d'espace cultivable, et ce sont les plus fertiles et les plus larges champs (4) de toute l'Égypte. L'irrigation du pays, variée par un grand nombre de rapports locaux, devenant ici plus compliquée, nous jetterons un coup d'œil en ce lieu sur le système général de l'irrigation de l'Égypte.

Les canaux sont les monuments les plus anciens de l'Égypte; ils rendirent le sol propre à la culture; et, près d'eux, furent bâties des cités im-

menses et populeuses; sans eux, l'Égypte ne serait jamais élevée à une population si extraordinaire. Ils sont du plus haut intérêt pour l'histoire du passé, et en même temps de la plus grande importance pour les besoins du présent.

Des deux côtés du Nil, court une bande de terre de 2 kilomètres de largeur, et qui est toujours plus élevée que les grandes eaux; elle est formée par le limon (1) que le Nil amoncelle toujours de plus en plus sur ses rives. Près de chaque village, cette bande de terre est arrosée par un canal particulier; on emploie aussi le secours des bras et des machines pour élever l'eau. Bien différente est la contrée qui s'étend à partir de cette bande de terre jusqu'au pied de la chaîne libyque : elle est disposée par ses pentes sur deux plans, l'un à l'ouest, l'autre au nord, et suivant en tout la pente des eaux du fleuve. La pente à l'ouest est si importante, que le sol est de 2 mètres plus bas que les hautes eaux; aussi, dans l'inondation, le Nil remplit cette pente comme un lac ou une mer. La cause de cette pente est que la bande de terre qui court le long du Nil et le lit du fleuve lui-même se sont successivement élevés, tandis que cette partie de terrain, placée loin de l'action du fleuve, ne pouvait le faire dans la même proportion.

Cette disposition du pays sur deux pentes, l'une à l'ouest, l'autre au nord, a rendu nécessaires deux espèces de canaux (2) dans la Haute-Égypte : 1° les *grands canaux* qui conduisent l'eau du Nil à l'ouest jusqu'au pied de la chaîne libyque, de sorte que les terres les plus éloignées peuvent être aussi bien fertilisées, lorsque les canaux sont bien entretenus; 2° les *petits canaux* qui forment les rameaux des grands.

Cette double pente naturelle de la vallée du Nil fait que les eaux se répandent partout d'elles-mêmes, et qu'il ne reste plus à l'homme qu'à les y retenir le temps nécessaire à la fécondation du pays. Pour obtenir ce résultat on a barré les canaux d'irrigation, de distance en distance, par des digues transversales qui coupent obliquement les vallées, et vont s'appuyer au Nil. Les eaux, que le cours conduit contre la digue, refluant jusqu'au niveau du Nil, d'où elles sont venues, de sorte que, entre le Nil et la digue, se forme un lac qui présente une largeur plus

(1) Jomard, Descr. de l'Heptanom., p. 60.

(2) Strabo, XVII, p. 680, éd. Tzsch.

(3) P.-D. Martin, Description hydrographique des Provinces Beny-Souffet et de Fayoum, Descr. de l'Égypte, H. N., p. 111.

(4) Belzoni, Voyage, II, p. 142.

(1) Girard, mémoire sur l'agriculture de la Haute-Égypte, Décade égyptienne.

(2) Martin, Descr. hydrographique.

ou moins grande (1). Lorsque cet espace est suffisamment arrosé, on ouvre la digue contre laquelle s'appuyaient les eaux, et alors elles se déversent dans la prolongation du canal, au-dessous de la digue; mais à une certaine distance, elles sont de nouveau arrêtées par une seconde digue semblable à la première. Le second espace et successivement toute la contrée se trouvent ainsi arrosés. Ces digues transversales, disposées de distance en distance en aval du fleuve, vont ainsi d'un village à l'autre, de sorte que, pendant l'inondation, tous les villages communiquent entre eux par les digues. A l'époque du débordement, toute la vallée de la Haute-Égypte présente l'aspect d'une suite d'étangs ou de petits lacs disposés par échelons l'un derrière l'autre, en amont du fleuve, dans un ordre opposé à ceux qui devraient produire un dessèchement.

Lorsque la vallée du Nil devient plus large, comme sur la rive gauche de la moyenne Égypte, depuis Syout jusqu'à l'entrée du Fayoum, le système de canalisation est sensiblement modifié. On trouve ici un grand nombre de grands canaux tracés parallèlement au cours du fleuve, et destinés à arroser immédiatement, même dans les faibles inondations, l'espace compris entre eux et le Nil, sans le secours de grandes digues transversales. Ces canaux ressemblent à des bras du Nil qui versent leurs eaux entre de petites digues secondaires.

Les plus grands de ces canaux parallèles sont connus sous le nom *Bahr-Yousef* et *Bahr-Bathen* (2); ils s'étendent du sud au nord, et Gibert, d'Anville et les autres géographes antérieurs qui ne connaissaient pas bien le Fayoum, ont pris leur extrémité septentrionale pour le lac Mœris. Le *Bahr-Yousef* est représenté sur les cartes modernes comme un canal creusé en ligne droite, dans une étendue de 56 lieues, depuis Meylaouy jusqu'à l'entrée du Fayoum; mais ce prétendu canal n'est autre chose qu'une ancienne branche du Nil aussi sinueuse que lui, et présentant une largeur moyenne de 100 mètres. De même que le Nil actuel baigne le pied de la chaîne arabique, de même ce canal, qui est l'ancien lit du Nil avant qu'il ne se fût déplacé à l'est, cotoie le pied de la chaîne libyque, et va se jeter au nord-ouest dans le Fayoum. Son

lit est partout plus bas que la plaine, dont l'horizon est moins élevé que le niveau des grandes eaux. A l'époque du débordement, ce canal de Joseph communique avec les autres canaux parallèles, et couvre, avec eux, les terres situées entre le désert libyque et le Nil.

Le *Bahr-Bathen* porte improprement ce nom : tous les canaux parallèles au Nil sont appelés en arabe *Bathen*, le milieu, le ventre, parce qu'ils sont situés entre les fleuves et la chaîne libyque. On l'appelle proprement *Fyad* pour le distinguer des *Bathen* plus petits (1) qui n'ont tous que quelques lieues de longueur, et se trouvent en très-grand nombre dans la province de Beny-Souef. La contrée qui les sépare est coupée, suivant leur grandeur et leur éloignement, par plusieurs digues, grandes, moyennes ou petites; onze grandes digues, par exemple, traversent la vallée, seulement dans la province de Beny-Souef; ces grandes divisions sont en outre séparées en petits territoires par une infinité de digues plus petites, qui s'étendent du Nil jusqu'aux monticules sur lesquels sont situés tous les villages.

Ces canaux et les champs intermédiaires qui s'emplissent pendant l'inondation, doivent ensuite écouler leurs eaux pour livrer les terres à l'agriculture. Ce dessèchement (2) s'opère en coupant, à l'automne, les digues qui ont servi, au printemps, à élever les eaux : l'eau se retire ainsi vers le Delta, d'où elle s'écoule ensuite vers les marais et les Maremmes de la côte. De cette manière, toute la haute et la moyenne Égypte peuvent toujours être inondées et fécondées, que l'inondation soit abondante ou médiocre; mais pour cela il est nécessaire d'entretenir avec le plus grand soin ce système de canaux; ainsi, par exemple, l'ensablement des premiers canaux met à sec les vastes terres situées derrière; d'un autre côté, l'engorgement des canaux fait que le fond se crevasse et produit des chutes d'eau et des cataractes qui augmentent leurs ravages dans une rapide progression. Le gouvernement de l'Égypte presque entièrement abandonné jusqu'ici ce système d'irrigation; ainsi il n'est pas étonnant que la haute et la moyenne Égypte, malgré leur fertilité accidentelle, nous apparaissent aujourd'hui désolées, pauvres et dépeuplées, si nous leur comparons à l'époque de son antique prospérité.

(1) Girard, *Observ. sur la vallée d'Égypte et sur l' exhaussement séculaire cal. sal.*, I.

(2) Martin, *Descr. hydrographique*, etc.

(1) Voyez leur description, dans Martin.

(2) Girard, *Observ.*, etc.

3^e ECLAIRCISSEMENT.

El-Fayoum, le Bahr-Yousef et le Birket-el-Keroun; l'ancien nome Arsinoïte, le Labyrinthe et le lac Mœris.

Le Fayoum forme un bassin semblable à une île, large, presque rond et séparé du reste de la vallée du Nil; c'était le nome Arsinoïte si fameux dans l'antiquité, presque entièrement oublié dans le moyen âge et dans les temps modernes, et découvert comme une seconde fois au commencement de ce siècle par les savans de l'expédition française. Entouré de tous côtés de la chaîne libyque et des déserts de Libye, accessible seulement du côté de la vallée du Nil, par une étroite entrée, ce nome forme un tout naturel et un tout politique séparé des autres par la nature. Après la conquête, les Arabes étaient déjà maîtres depuis un an de la vallée du Nil, qu'ils n'avaient pu encore découvrir le Fayoum (1). L'expédition française s'empara aussitôt de cette contrée, parce qu'elle connaissait la fertilité de ce sol, et toute l'importance de cette position pour s'assurer la haute ou moyenne Égypte. Les hommes qui firent alors le plus pour la science sont : Girard qui étudia l'agriculture du Fayoum (2), Jomard (3) qui s'occupa de la géographie et des antiquités, et eut le bonheur de déterminer la position du lac Mœris des anciens (4), celle de l'antique Arsinoë, et de retrouver les ruines du fameux Labyrinthe (1799). Il était secondé dans ses recherches difficiles par Bertré et Caristie. Après la victoire du général Kléber à Héliopolis sur les Osmanlis, et surtout après la reprise du Caire, en Avril 1800, la sécurité régna de nouveau en Égypte, et l'institut, établi au Caire, s'occupa enfin systématiquement de la chorographie et des antiquités de l'Égypte; les hydrographes furent alors chargés d'étudier le régime du Nil, et l'ingénieur Martin parcourut, dans ce but, la province Beny-Souef et le Fayoum. Il fit le tour du lac Mœris et contribua à la rectification de la carte de cette province (5); mais le peu de temps

dont il pouvait disposer ne lui permit pas de faire toutes les observations qu'il aurait souhaité. D'autres voyageurs parcoururent depuis cette terre jusque-là inconnue, et Belzoni nous apporte encore ici le tribut de ses observations (1). Nous sommes donc en état d'étendre sur ce sujet, comme sur presque toutes les parties de l'Égypte, le champ de la géographie scientifique.

Quoique le Fayoum ait aussi beaucoup perdu, comme toute l'Égypte, par l'avancement des sables, il est encore cependant l'une des contrées les plus fertiles du monde (2). Il produit en abondance de l'orge, du riz et des légumes de toute espèce. Il est ombragé par des bois de dattiers, d'oliviers, des bosquets de rosiers qui fournissent d'essence de roses les contrées les plus lointaines de l'Orient. On y cultive encore le lin, l'indigo, le chanvre, le safran, le coton, le tabac et la canne à sucre; on y trouve même des vignes qu'on ne rencontre dans aucune partie de l'Égypte; la figue, le cactus, la pêche, l'abricot, la prune et toutes les autres espèces de fruits y viennent en abondance. Cependant le Fayoum est souvent dans la disette et la pauvreté la plus affreuse, parce qu'il est plus exposé que les autres provinces de l'Égypte aux invasions des Bédouins des déserts de la Libye. Lorsque l'inondation qui féconde le pays est très-forte, toute communication est interrompue pendant deux ou trois mois avec le reste de l'Égypte. Cet isolement complet est pour les tribus de Bédouins le signal du pillage (3). Le seul moyen de remédier à ce danger serait de construire une route toujours au-dessus du niveau des plus grandes eaux, et qui irait du Nil, près de Beny-Souef, jusqu'aux villages *Haouarah* et *El-Lahoun* à l'entrée de Fayoum : Martin en avait donné le plan : par ce moyen on aurait toujours des forces à opposer à ces invasions désastreuses.

Une seule gorge forme l'entrée par laquelle on pénètre de la vallée du Nil dans le bassin d'El-Fayoum, et c'est par cette gorge que le canal de Joseph y arrive ; à son ouverture dans l'intérieur même du ravin, est situé, sur la rive sud-ouest du canal, le gros bourg *Haouarah-el-Kebyr*, et, sur la rive nord-est, le village *El-Lahoun*; ces deux villages communiquent entre eux par un pont à trois arches près duquel se trouvent plusieurs réservoirs pour régulariser les masses

(1) Herbelot, Bibl. orient., p. 350.

(2) Girard, Mém. sur l'agric. du Fayoum.

(3) Jomard, Descr. des ant. du nome Arsinoïte, etc., Antiq., Descr., II, ch. XVII, p. 1-50.

(4) Jomard, Mém. sur le lac Mœris, Ant., Descr., II, p. 79.

(5) Martin, Description hydrographique des provinces du Beny-Souef et de Fayoum, état moderne, II, planches, Atlas topograph., 18, 19, 20, 21.

(1) Belzoni, Voy. II, p. 142-162.

(2) Jomard, Descr., p. 2.

(3) Martin, Descr. hydrograph.

d'eau qui pénètrent dans le Fayoum. Nous appellerons ce lieu *la gorge d'El-Lahoun* (1); elle est située à 4 lieues $1\frac{1}{2}$ à l'ouest-sud-ouest de Beny-Souef, sur la frontière de la province isolée El-Fayoum. En s'avancant à l'ouest, à travers cette gorge transversale de la chaîne libyque, entre les deux villages que nous venons de nommer, on aperçoit une très-grande plaine qui forme la province de Fayoum. La configuration de cette plaine a cela de particulier que sa pente la plus profonde n'est pas au milieu; mais qu'elle présente, au contraire, en ce lieu, une croupe un peu élevée formant un plateau peu convexe qui s'étend à l'ouest. Cette éminence plane présente deux dégradations doucement inclinées, l'une au nord et remplie en grande partie par le *Birket-el-Keroun* ou lac de Keroun (Mœris); l'autre s'abaisse au sud. Sur cette ligne culminante (2) qui s'étend à l'ouest et domine la dégradation du nord et celle du sud, est construit un canal qui conduit depuis le pont jeté à l'entrée de la gorge d'El-Lahoun jusqu'au centre de la province, à la capitale *Medynat-el-Fayoum* (et par abréviation Médina, *la ville*). Ce canal conserve jusque-là le nom de Bahr-Yousef, traverse la ville, et se sépare à son extrémité occidentale en un grand nombre de petits canaux qui partent comme des rayons dans toutes les directions, et répartissent les eaux sur les terres des différents villages; la plaine en est ainsi également couverte aussi bien que la dégradation du sud et celle du nord. Ce grand canal est ainsi plus élevé que le sol de la province du Fayoum. Il est creusé dans un lit de roches, et l'on voit avec étonnement, pendant les basses eaux, qu'il a été ainsi pratiqué de main d'homme. L'eau du Nil doit donc avoir une pente jusqu'à cette croupe du Fayoum. Il aurait été impossible de creuser ce canal sans avoir auparavant levé le nivellement du pays (3). Les anciens Égyptiens connaissaient cet art, car ce canal est incontestablement l'œuvre d'une haute antiquité; les ruines des monuments que l'on voit encore sur ces deux rives en sont une preuve.

Près du village El-Lahoun s'élève, à l'entrée de la gorge, une pyramide (4) bâtie en roche calcaire et recouverte de briques. Sa base, placée

sur une butte factice, a 60 pieds de longueur de chaque côté. Elle a encore 60 pieds de hauteur (1), mais elle est très-délabrée. Les briques dont elle est construite ont chacune 12 à 16 pouces de longueur (40 centimètres, selon Jomard), et 3 à 6 pouces d'épaisseur (21 centimètres). On peut lui appliquer assez justement l'inscription de la pyramide du roi Asychis, rapportée par Hérodote : « J'ai été construite en briques faites avec le limon du fond du lac. » Au nord-est de cette pyramide, le versant de la chaîne libyque s'élève en un large plateau qui sépare le bassin occidental de Fayoum du bassin oriental de la vallée du Nil. Le village El-Lahoun a une situation très-importante, près d'une grande digue qui fait refluer l'eau du Nil. Il nous paraît occuper l'emplacement de l'ancien *Ptolemais-Portus* ou de *Ptolemaïdon-Arsinoïtum*, cité sur la carte de Théodose (2), et autrefois situé à la distance de 6 milliers d'Héracléopolis, aujourd'hui Ahnas. Jomard rapporte à la construction de cette digue l'inscription grecque du rouleau de papyrus trouvé à Gyseh, en 1776. Cette inscription est conservée dans le musée Borgia, et elle contient la liste et les noms d'un grand nombre d'ouvriers qui travaillaient à une digue et à deux canaux (*fossa Phogemeos* et *Argalidas*). C'est probablement en ce lieu qu'on doit chercher ces travaux. Vis-à-vis El-Lahoun, sur le côté occidental du prolongement du Bahr-Yousef, est situé le village Haouarah-el-Kebyr, avec le pont que nous avons déjà cité. A 8,000 mètres au nord-ouest, se trouve, sur la même rive du fleuve, le village *Haouarah-el-Soghayr*.

Près de ce village se trouve un pont de dix arches (3), parallèle au Nil, et qui, dans les basses eaux, tient lieu d'une digue, car ses fondations sont alors au-dessus du niveau des eaux du Bahr-Yousef. Dans les grandes eaux, les flots se précipitent à travers les arches et tombent, de l'autre côté, d'une hauteur de 7 mètres. Ce point, le plus élevé de toute la province, est un peu plus bas qu'El-Lahoun, à l'est, à l'endroit où le Bahr-Yousef pénètre dans la gorge. C'est là probablement qu'il faut chercher les portes (écluses?) qui, selon les anciens auteurs, réglaient l'entrée et la sortie des eaux du Nil dans le lac Mœris.

Dans le voisinage de ce lieu, si important dans

(1) Jomard, De-c. du nome Arsinoïte.

(2) Martin, Descr. hydrograph., p. 205. — Jomard, Descr., p. 1. — Girard, Observ., p. 203.

(3) Jomard, Descr., p. 2.

(4) Jomard, Descr., p. 41.

(1) Belzoni, Voy., II, p. 143.

(2) Jomard, Descr., p. 11 et 23.

(3) Jomard, Descr., p. 10.

l'ancien système de canalisation de cette contrée, on voit une seconde pyramide (1) au nord du village Haouarah-el-Soghayr, et, tout autour, pèsent d'immenses débris qu'on a reconnus pour des ruines de l'ancien Labyrinthe. Cette pyramide est beaucoup mieux conservée que la première; l'aiguille seule en est un peu endommagée. Les français l'ont appelée, pour la distinguer des autres, la pyramide du Labyrinthe, et nous lui conserverons ce nom. Elle s'élève à 8,116 mètres de la première (2); elle est quadrangulaire; chaque côté porte 110 mètres de longueur à la base, et la pyramide a 60 mètres de hauteur perpendiculaire. Les arêtes sont en pierre, le reste en briques cuites au soleil, et dont la forme indique le talus de la pyramide. Ces briques sont formées d'argile mêlée de paille hachée et saturée d'un mortier de chaux. Malus pénétra, par une galerie souterraine, dans l'intérieur de la pyramide, où il trouva une source salée et un sarcophage. Elle s'élève, à l'extrémité occidentale de la gorge, sur la saillie du plateau de roches calcaires de la chaîne libyque, et cependant, selon Belzoni, elle n'est qu'à 50 pieds au-dessus du niveau du canal (3). La route de Beny-Souef à Médina, capitale du Fayoum, passe au pied de cette pyramide, au sud. De cette position s'ouvre une vue magnifique sur tout le bassin du Fayoum, coupé par une foule de canaux, parsemé de bourgs et de villages, situés çà et là, entre des champs de verdure, des bosquets d'arbres fruitiers et de palmiers. Cette campagne délicieuse forme un contraste frappant avec l'aride Libye qui l'entoure, et le spectateur est saisi d'une émotion solennelle quand il songe que la main de l'homme, en creusant des canaux, fit sortir ce jardin enchanté du sein du désert. Au nord et à l'ouest de cette pyramide, Bertre et Jomard découvrirent, en 1799, les grandes masses de débris qu'on a reconnus (4) depuis pour les ruines du Labyrinthe des anciens, situé à 100 stades d'Arsinoé, selon Strabon (5). Elles occupent un espace de 500 mètres de longueur sur moitié de largeur; c'est un grand parallélogramme entouré d'une enceinte au nord et tout ouvert au sud. La plus grande partie est en-

fouie sous le sable et les décombres; mais partout s'élèvent des débris de fûts de colonnes, des fragments de granit, de syénite et d'autres matériaux précieux qui nous indiquent aujourd'hui l'emplacement de ce merveilleux édifice. Il a été impossible, jusqu'à présent, de donner le plan de ce monument, d'après les débris informes qui en restent. Nous renvoyons ici aux preuves apportées par Jomard, pour démontrer l'identité de la situation de ces ruines avec celle de l'ancien Labyrinthe, telle qu'elle nous est donnée par Hérodote, Diodore, Strabon et les auteurs postérieurs; on peut aussi consulter le premier essai de Letronne, où cet auteur a cherché de retrouver le plan et la disposition générale du Labyrinthe, d'après les passages classiques des témoins oculaires (1).

La position de l'ancien Labyrinthe et de la pyramide n'est pas seulement importante sous le rapport archéologique, elle l'est encore sous le rapport physique, géographique et historique. En effet, c'est dans leur voisinage que se trouvent les restes du canal le plus merveilleux de l'antiquité. La surabondance des eaux du Nil se déverse par le pont à dix arches, comme nous l'avons observé plus haut, du canal actuel de Joseph, dans un canal ordinairement desséché aujourd'hui, creusé de main d'homme dans le rocher, et le plus colossal de tous les travaux de l'ancienne Égypte. On l'appelle aujourd'hui le *Bahr-Belama*, c'est-à-dire *le fleuve sans eau*. Quelque large que son lit apparaisse encore aujourd'hui, on voit qu'il est rempli delimon à une hauteur de 7 mètres. Il était donc autrefois très-profond, et il a encore en ligne droite 58,000 mètres de longueur. Pendant l'inondation, la surabondance des eaux coule dans son lit, au nord, jusqu'au village Tamyeh; et, de là, elles vont se verser, deux lieues plus loin, dans le lac. Ce Bahr-Belama forme donc encore aujourd'hui la communication septentrionale entre le canal de Joseph et le grand lac *Birket-el-Keroun* (2). TAMYEH, situé à deux lieues de l'extrémité orientale de ce lac, est le point le plus septentrional du Fayoum; il est à quinze lieues et demie du Caire, et c'est le premier village que l'on rencontre en allant de cette capitale à travers le de-

(1) Jomard, *Descr.*, p. 11.

(2) Martin, *Descr. hydrograph.*, p. 25.

(3) Belzoni, *Voy.*, I, p. 144.

(4) Jomard, *Description des ruines*, avec la description du Labyrinthe. — Martin, *Descr. hydrograph.*

(5) Strabo, XVII, p. 530, éd. Tzsch.

(1) Letronne, *Essai sur le plan et la disposition générale du Labyrinthe d'Égypte*, d'après Hérodote, Diodore de Sicile et Strabon, dans Nalce-Brun, *Nouvelles Annales des Voyages*, VI, p. 133-154.

(2) Jomard, *Descr.*, p. 10. — Martin, p. 205.

sert, dans le Fayoum. A l'ouest du village, on aperçoit les traces d'un ancien lac, et le sol prouve que le lac Mœris s'étendait autrefois jusque-là et qu'il touchait immédiatement au Bahr-Belama. Ce canal appartenait ainsi évidemment au système du lac Mœris (1), et on pouvait le considérer comme le bras oriental. Cette supposition confirmerait ce qu'Hérodote (2) nous rappelle de ce lac, lorsqu'il nous dit qu'il s'étendait du sud au nord et non pas de l'est à l'ouest, comme le bras occidental actuel du lac Mœris, devenu beaucoup plus petit aujourd'hui et appelé, par les Arabes, *Birket-el-Keroun*.

Lorsqu'Hérodote nous affirme que le lac Mœris a été creusé de main d'homme, il ne faut entendre que sa communication orientale avec les eaux du Nil, c'est-à-dire le Bahr Belama, et un seul coup d'œil suffit alors pour justifier l'assertion de l'historien grec; mais il serait impossible d'ajouter foi à ce témoignage si on le rapportait, comme autrefois, à tout le bassin du lac. En effet, où aurait-on transporté les 320 milliards de mètres cubes des terres produites par cette excavation (3) ?

Des calculs plus exacts, des considérations géologiques et physiques confirment ainsi les anciennes données, et souvent il ne faut que se placer à un point de vue juste pour reconnaître la vérité des assertions d'Hérodote, trop souvent accusé d'in vraisemblance, et qui, bien souvent, n'est faux que lorsqu'il n'est pas compris. Mais revenons maintenant au village *Haouarah-et-Soghayr*, qui est comme la clef du système de canalisation du Fayoum.

Non loin de ce village et de l'entrée du Bahr-Belama est situé le village El-Hasbeh, près duquel commence un second canal (4) creusé aussi de main d'homme, sur des dimensions encore plus grandes, et qui, comme le précédent, s'étend à l'ouest. Au nord de ce canal se trouve, dans la direction des villages *Defennoué* et *Sedmoueh*, une digue colossale, construite en pierres et de 7,000 mètres de longueur (8,500, selon Martin), très-forte et très-élevée; elle a été bâtie, avec le plus grand soin, en pierres et en briques, souvent restaurée, probablement par les sultans Fatimites, pour la dernière fois : mais son origine remonte assurément à la plus

haute antiquité. Pendant l'inondation elle refoule l'eau du Bahr-Yousef et jette la surabondance de ses eaux dans ce grand canal appelé *Bahr-el-Wady*, et qui pourrait bien être appelé *canal de l'Ouest*, par opposition au *canal du Nord*, qui s'avance vers Tamyeh, au nord, et s'éloigne du premier à angle droit. Le *Bahr-el-Wady* a 60,000 mètres de longueur, 16 à 17 mètres de profondeur, près d'El-Aryn, et 200 de largeur (1); son lit est encombré de limon à une profondeur de 6 mètres, ce qui est une preuve incontestable de sa haute antiquité. Il se dirige toujours à l'ouest, pendant six lieues, jusqu'au village *Abou-Gondir* (Abou-Kandyl); puis il tourne subitement au nord et près du village Nazleh, il a 400 mètres de largeur et 10 à 14 mètres de profondeur. De là, ses eaux s'écoulent à la rive méridionale du grand lac ou du *Birket-el-Keroun*. Ces deux grands bras, dirigés au nord et à l'ouest, creusés par les anciens, dans un sol de roche calcaire, condensaient ainsi, il y a des milliers d'années, la surabondance des eaux du fleuve dans le lac Mœris.

L'ensablement du Nil et des canaux, la diminution de leurs eaux changèrent ces grands travaux avec le temps. Le cours occidental du fleuve perdit peu à peu de son importance, et plus tard il conduisit les eaux du Nil dans le bassin de la Libye; mais, entre ces deux bras dirigés au nord et à l'ouest, on pratiqua depuis un canal beaucoup plus petit, qui part d'*El-Hasbeh* en ligne diagonale, traverse, comme nous l'avons vu, la ville de Médina, puis se sépare en un grand nombre de petits canaux dont nous avons parlé plus haut. Un bassin de briques, construit du temps des Arabes, situé à 14,000 mètres au nord-ouest de la capitale, près du village *Abou-Kesch* (2), réunit le surplus des eaux et sert de réservoir pour la saison de la sécheresse; il est ainsi, pour la contrée, en petit, ce que le lac Mœris était, en grand, dans l'antiquité.

Cet aperçu général de cette curieuse contrée nous explique encore la nature du sol et toute la culture; au milieu est la nouvelle capitale.

MEDINAT-EL-FAYOUM, c'est-à-dire la ville du Fayoum; *Crocodilopolis*, *Arsinoé*. Elle est située sous le 28° 41' 9" long. orient. du méridien de Paris et le 29° 28' 48" lat. nord, selon les observations de Martin (3), au milieu de cette contrée

(1) Jomard, Descr., p. 27. — Martin, p. 233.

(2) Hérodote, p. 140.

(3) Jomard, Mémoire, 1, c., p. 98.

(4) Ibid., Descr., p. 9.

(1) Martin, Descr. hydrograph., p. 217.

(2) Jomard, Descr., p. 9.

(3) Martin, Descr. hydrograph., p. 206.

fertile que le système de canalisation met dans une entière dépendance de la capitale ; à l'ouest de la ville, les canaux principaux se séparent en rayons pour fertiliser le pays ; mais ils sont pourvus, au point de départ, de portes et d'écluses, et c'est l'autorité de la ville qui fait la répartition de l'eau. Jomard assure que ce partage a toujours lieu avec égalité et justice. Médina (1) compte aujourd'hui 5,000 habitants, parmi lesquels il n'y a que très-peu de chrétiens ; elle s'élève au milieu de jardins et de bosquets délicieux, et un grand nombre de mosquées et d'écoles embellissent cette ville riche et florissante ; on y voit cinq ponts. Les chrétiens habitent plus au nord-ouest, dans le voisinage de Fydymyn où ils cultivent beaucoup la vigne, sans cependant faire beaucoup de vin. Belzoni a visité aussi ce village, et il prétend (2) qu'il occupe l'emplacement de l'ancien Labyrinthe, parce qu'il a trouvé beaucoup de débris et de ruines. Il appelle ce lieu Fedmin-el-Kounois, c'est-à-dire le lieu des églises. Un petit canal qui s'embranché dans le Bahr-Yousef, le sépare en deux parties, dont l'une est habitée par des musulmans, l'autre par des chrétiens cophtes, qui vivent entre eux dans la plus grande amitié. Ces chrétiens sont très-pauvres ; ils possèdent un manuscrit d'une partie de la Bible, et ils le conservent comme une relique. Une tradition rapporte que trois cents églises s'élevaient autrefois dans cette contrée, et que les musulmans les démolirent pour en bâtir leurs habitations. Ce fait conduisit encore Belzoni à la supposition, non confirmée encore, que les ruines de ce lieu étaient les débris de l'ancien Labyrinthe.

Les produits du pays donnent à la capitale beaucoup d'aisance. L'eau de rose seule qu'on y distille (3) y amène des sommes immenses ; le commerce la transporte dans toute l'Égypte ; on en parfume tous les divans, et à chaque visite distinguée on en répand en l'honneur de son hôte. Cette ville est en outre la résidence d'un gouverneur.

La ville actuelle fut bâtie, en grande partie, sur les ruines de l'ancienne Crocodilopolis, à laquelle Ptolémée-Philadelphie donna le nom d'Arsinoé, en l'honneur de sa sœur (4). Hérodote et les autres historiens ne nous disent que très-peu

de chose de l'ancienne Crocodilopolis elle-même ; Diodore ne la nomme pas. Les Cophtes lui ont conservé le nom d'Arsinoé ; mais depuis la conquête des Arabes ce lieu fut toujours appelé *Medinat-el-Fayoum* (1). Ce nom rappelle assurément l'appellation antique : *Piom* (2) (*Fiom* dans Marcet, *Phiom* dans Quatremère) a en cophte le même sens que *Bahar* en arabe. Ce mot exprime ainsi tout grand amas d'eaux, comme *mer, lac, grand fleuve*, et il désignait ici le caractère général de la province. Les environs de la ville sont couverts de décombres ; mais c'est au nord que se trouvent les ruines les plus importantes d'Arsinoé (3).

Le sol est parsemé de fragmens de briques, de débris de colonnes, de statues mutilées, de blocs de granit, et les seules colonnes de granit de toute la Basse-Égypte se trouvent ici et dans les ruines du Labyrinthe. Belzoni trouva souvent du verre fondu dans les décombres ; il pense que l'ancienne ville avait été détruite par le fer et le feu, et qu'elle fut autrefois l'une des cités les plus importantes de l'Égypte. On reconnaît encore dans plusieurs mosquées des pierres qui ont servi à des constructions antérieures. Les décombres occupent, du sud au nord, une longueur de 3 à 4,000 mètres ; de l'ouest à l'est une étendue de 2 à 3,000 mètres. Elle s'étendait probablement jusqu'aux ruines de *Bayhamou* (4), où l'on voit encore aujourd'hui deux piédestaux gigantesques (8 mètr. de long. et 10 de haut.) qui portaient assurément des colosses semblables à ceux de Thèbes. Ils sont placés à 100 mètres de distance l'un de l'autre. Hérodote, Diodore et Pline nous rapportent que l'on voit sur les bords du lac Mœris les statues d'un grand nombre de rois égyptiens. Les habitans actuels appellent aujourd'hui ces deux blocs *Rigl-Faraoun*, les *piéds de Pharaon*. L'obélisque de *Begy* (5), qui gît renversé à un quart de lieue au sud de Médine, faisait assurément partie des monumens qui embellissaient Arsinoé. Il est brisé en deux fragmens, de magnifique granit rouge, taillé avec beaucoup d'habileté, et se distingue des autres en ce qu'il a deux faces très-étroites et les deux autres doubles des premières. Les faces étroites n'offrent point de sculptures, tandis que

(1) Jomard, Descr., p. 8.

(2) Belzoni, Voy., II, p. 180.

(3) Ibid., p. 145.

(4) Pline, Hist. nat., XXVI, c. 9 ; XXVII, c. 8.

(1) Jomard, Descr. p. 6.

(2) Champollion, I, p. 325 — Quatremère, I, p. 301-416.

(3) Jomard, Descr., p. 7.

(4) Ibid., p. 8.

(5) Ibid., p. 8 et 43.

les deux autres côtés sont couverts d'hieroglyphes. Il ne se termine pas, comme les autres obélisques, en une petite pyramide, mais il présente à son sommet un cylindre dont les bases reposent sur une courbe parabolique. C'est le seul monument passablement conservé qui nous reste aujourd'hui de l'antique Arsinoé.

BIRKET-EL-KEROUN, LAC MOERIS.—Il ne nous reste plus qu'à observer le grand lac qui remplit la dégradation septentrionale de la plaine du Fayoum, car la contrée formée par la dégradation du sud est restée pour nous inconnue. Martin nous apprend seulement (1) qu'à deux journées de Médinat-el-Fayoum, est situé le petit lac *Gharaq*, dans un angle de la chaîne libyque; une coupure qui traverse cette chaîne entre les deux monts *Rayan*, sert de route pour aller à la petite oasis. Non loin de ce lac, près du village *Medynet-Wady*, on trouve les ruines d'une ville qui n'ont pas encore été beaucoup observées. Le village *Gharaq* est situé à deux lieues au nord du lac appelé *Garah-bla-el-Gharaq*. La contrée est presque inhabitée, et cependant elle est susceptible de culture, mais les sables recouvrent aujourd'hui la plus grande partie du sol. Une source salante, située près du lac, est le seul produit qu'offre le pays aux habitants de *Nazleh*; ils puisent l'eau de cette source, la font évaporer au soleil et obtiennent ainsi du sel (2).

Si, au contraire, on avance au nord de Médinat-el-Fayoum, on aperçoit un lac immense, dont la présence est une merveille au milieu du désert aride de la Libye.

Une tradition du pays (3) raconte, qu'avant Joseph, fils de Jacob, la province était une grande mer intérieure qui recevait ses eaux du Nil; mais Joseph fit construire une digue dans la vallée du Nil, pour empêcher le fleuve de décharger ses eaux dans cette province. Depuis ce temps, l'eau du Fayoum (Phiom) se déversa dans la mer, et bientôt le grand bassin de cette province fut mis à sec et changé en un jardin fertile. Les eaux qui restèrent se rassemblèrent, au nord, dans le Birket-el-Keroun actuel, et, au sud, dans le Birket-Garah: ces deux lacs diminuent progressivement et deviennent toujours de plus en plus petits, à mesure que le soleil vaporise leurs eaux. Martin ne regarde pas comme une invention moderne cette tradition remarquable, qu'il re-

cueillit sur les bords du lac Moëris. Elle lui paraît contenir beaucoup de vérité, car elle s'accorde généralement avec ses propres observations sur le lac; elle explique aussi l'étendue plus grande que ce lac avait autrefois et sa destination comme réceptacle et réservoir des eaux, telle que les anciens nous l'ont indiquée.

Le lac Keroun occupe actuellement le nord du bassin du Fayoum, dans la direction de l'ouest-sud-ouest, sur une longueur de 11 lieues. Tout près de son extrémité orientale est situé le village *Tamyeh*, près duquel se trouve le *Bahr-Belama*, et sur la rive méridionale est *Kassr-Keroun*, antique ruine égyptienne. Ces deux endroits sont placés aux deux cornes que le lac fait à ses extrémités. Sa rive méridionale s'étend presque parallèlement aujourd'hui avec sa rive septentrionale, car il n'a nulle part une très-grande largeur. Il compte aujourd'hui 25 lieues de tour (1). On voit à la nature de ses rivages qu'il a beaucoup diminué depuis que le canal de Joseph ne lui envoie plus que très-peu d'eau. Il s'étendait autrefois deux lieues plus au sud, et, en 1672, ses eaux s'avançaient encore jusqu'au près du village *Sennoures*, car Wansleben s'y embarqua cette année-là. Le sol de ce village, ainsi que les lieux *Terseh*, *Abou-Kesch*, *Abthouay-el-Roumman*, situés le long de la rive méridionale, sur une haute crête tranchante, dans une ligne droite de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, indiquent aujourd'hui la limite de l'ancien lac desséché. Il s'abaisse, à partir des lieux que nous venons de nommer, jusqu'au lac actuel, et le sol est couvert en grande partie de sable, coupé par des lagunes et des croûtes de sel, sans habitations, inculte et parsemé çà et là de quelques buissons desséchés et de tamarins.

La rive septentrionale du lac appuyée contre les montagnes abruptes s'est beaucoup moins retirée que la rive méridionale; la nature du rivage à l'ouest nous indique qu'il n'a pas dû s'étendre plus loin de ce côté où est située la ruine *Kassr-Keroun*, à une demi-lieue du lac; mais il est probable qu'à l'est il s'avancait dans la plaine jusqu'au village *Tamieh*. Il résulte de ces documents sur les changements successifs de l'ancienne étendue du lac, que sa plus grande largeur fut autrefois de 4 lieues, sa longueur de 17 et son pourtour de 40 lieues, comme il est facile d'en juger d'après la carte levée par les

(1) Martin, Descr. hydrograph., p. 210

(2) Ibid., p. 216.

(3) Martin, Descr. hydrograph., p. 205.

(1) Jomard, Descr., p. 5.

Français (1). Telle était, à peu près, la grande étendue de ce lac, que Strabon décrit avec étonnement, et qu'on peut comparer à la surface majestueuse du lac de Genève. Un certain équilibre s'étant établi, avec le temps, entre l'évaporation et la faible contribution du Bahr-Yousef, le lac Mœris semble être arrivé aujourd'hui à son minimum d'étendue.

Martin (2) consacra une attention toute particulière à la partie occidentale du lac. La chaîne libyque, dont il baigne immédiatement le pied, estici sa limite naturelle. Le voyageur n'aperçut de ce côté aucune coupure, aucune trace d'une prolongation d'un prétendu Bahr-Belama, tel que d'Anville et d'autres après lui l'ont dessiné sous le nom de *Lycus fluvius*. La chaîne de montagnes, au lieu de présenter une ouverture, se continuait toujours, à perte de vue, dans la direction du sud-ouest, et tous les Arabes s'accordaient à dire qu'il n'y avait nulle part de lit de fleuve desséché ou de vallée ouverte à travers laquelle l'ancien lac aurait pu se décharger dans le désert de Libye. L'extrémité occidentale du lac confine de si près au versant des montagnes, que le chemin étroit qui s'étend sur ses bords est tout parsemé de débris de rochers, et le rivage couvert d'une croûte de sel, ce qui rend le passage très-pénible.

Il en est tout autrement de l'extrémité orientale du lac près de Tamyeh, localité que nous avons déjà étudiée plus haut. La vallée n'est nullement fermée ici, et le plateau calcaire qui sépare l'El-Fayoum de la Basse-Égypte est coupé au contraire par une grande vallée profonde, découverte pour la première fois par Martin (3). Selon l'affirmation de cheikh Aly, la route qui conduit d'ici à Gyseh, sur le Nil, et jusqu'à Alexandrie, passe par cette vallée à travers laquelle le Bahr-Belama doit avoir sa prolongation; le mémoire d'Andréossy (4) qui confirme en tout point ces indications, nous assure que le Bahr-Belama apparaît de nouveau près des lacs de Nalroum. Nous ne pouvons pas encore assurer si cette route est bien la même que cite Jomard (5) et qui, venant de Gyseh, passe par Atamyeh,

longe le pied des pyramides de Metamyeh, et s'avance, au sud-ouest, à Tamyeh. Aucun voyageur n'a encore pris cette route qui nous donnerait des révélations importantes sur l'ancienne histoire du lac Mœris; cette vallée demeura même inconnue à Jomard qui fit ses recherches une année avant Martin.

On ne trouve donc aucune trace d'ouverture sur la rive occidentale du lac, à l'endroit où d'Anville a placé son *Lycus fluvius*; le sol, au contraire, s'élève toujours de plus en plus; c'est ici, à l'est selon les découvertes de Martin, que les eaux du grand lac Mœris se déchargeaient dans la Basse-Égypte. L'eau du Nil entraînait assurément dans le lac Mœris par la gorge de *El-Lahoun*, où est le lit du Bahr-Yousef qui, à en juger par sa faible prolongation à l'ouest, est d'une date plus récente. La même gorge d'El-Lahoun ne pouvait pas servir en même temps de décharge, car Strabon donne explicitement deux bouches au lac Mœris (κατὰ θάτερον τῶν στομάτων) (1). La conformation actuelle des lieux rend encore impossible cette supposition, car l'eau du Nil se précipite d'une hauteur assez considérable sous les arches du pont d'*Ilouarrah-el-Kebyr*; le lit du canal qui la reçoit est creusé dans la roche nue, et ne peut pas par conséquent avoir changé son élévation. Malgré la grande étendue qu'avait le lac Mœris, du temps de Strabon, et quoiqu'on ne puisse comparer son périmètre d'alors avec sa surface actuelle, le niveau du lac était cependant au-dessous de la crête tranchante de Medinat-el-Fayoum. Le canal de Joseph domine actuellement toute la contrée et occupe la ligne culminante du plateau; il était donc impossible que les eaux du lac refluaient par ce canal ou par un de ses bras dans la vallée du Nil. L'eau n'a pu avoir un libre jeu qu'à l'époque où tout le Fayoum ressemblait à un golfe formé par les eaux du Nil, selon la tradition que nous avons citée plus haut, et qui remonte avant l'époque de Joseph.

Les eaux de la haute et de la moyenne Égypte entrant par l'étroite gorge d'El-Lahoun, devaient nécessairement se déverser par une autre ouverture, quand l'inondation avait baissé; cette décharge ne pouvait avoir lieu que par la prolongation du Bahr-Belama dans la vallée de Tamyeh (2), et vers l'Égypte inférieure, plus basse que la moyenne Égypte et que le Fayoum. Ainsi

(1) Grande Carte topographique de l'Égypte, état moderne, vol. I, pl. 6.

(2) Martin, Descr., hydrograph., p. 215.

(3) Ibid Descr., p. 212.

(4) Mem. d'Andréossy sur la vallée des lacs de Nalroum et celle du fleuve sans eau, Déc. ég., F. N., I, p. 280.

(5) Jomard, Descr., p. 5.

(1) Strabo, XVII, p. 577, éd. Tzsch.

(2) Martin, Descr. hydrograph., p. 225.

l'art de construire des canaux avait fait du nome Arsinoïte un grand bassin dans lequel la Haute-Égypte envoyait la surabondance de ses eaux, qui auraient pu devenir désastreuses pour la Basse-Égypte. Retenues pendant quelque temps, probablement par des digues élevées à l'est de Tamyeh, devant la vallée, suivant l'ancien système d'irrigation, les eaux étaient ensuite distribuées au Delta, desséchée à l'époque de la baisse des eaux, de sorte que la contrée de Memphis, située immédiatement au débouché de la vallée de la Tamyeh, se trouvait arrosée et fécondée une seconde fois. De cette manière, la géographie seule nous explique l'énigme de l'ancienne Égypte sur laquelle les passages des auteurs classiques étaient à peu près inintelligibles.

Il ne nous reste plus qu'à examiner les ruines éparses sur les rives du *Birket-el-Keroun*. A l'extrémité méridionale du lac, au nord de Médine, près du village *Sennoures* (1), s'élève la plus grande construction, au milieu d'un groupe de palmiers. De celieu au nord, règnent partout, sur les bords du lac, le silence de la mort et du désert; on ne voit ça et là quelques pauvres huttes de pêcheurs. Belzoni s'embarqua en ce lieu sur une barque très-grossièrement construite, et cotoya le rivage. Le Nil avait envoyé, cette année, une si grande quantité d'eau douce dans le lac, que les pêcheurs ne se rappelaient pas avoir vu un semblable phénomène. Le fleuve y entraîne annuellement une grande quantité de limon qui en change plus ou moins le niveau et le sol. Martin pense, d'après l'observation des couches du terrain, que le village actuel de *Sennoures* est construit sur une ancienne île du lac Mœris, et que les petites éminences voisines pourraient bien être les îles du lac, chargées, selon Hérodote, de pyramides colossales; on voit de semblables éminences sur la rive septentrionale du lac. Belzoni (2), remarqua, dans le lac même, une île appelée *El-Hear*, et complètement déserte aujourd'hui; on prétend avoir remarqué des piliers écroulés, à l'est de cette île. Les eaux du lac (3) sont transparentes et claires, mais saumâtres, moins salées cependant que celle de la mer; elles nourrissent d'excellents poissons et un grand nombre d'oiseaux aquatiques. Les pêcheurs ne viennent y jeter leurs filets qu'à l'époque de l'inondation.

La rive orientale ne nous offre rien de remarquable, excepté la contrée de Tamyeh; la rive septentrionale s'élève presque partout comme un plateau calcaire, à la pente abrupte. En venant de l'est on aperçoit ici, sur le rivage, des ruines à demi enfouies sous le sable, et se prolongeant dans une étendue de 1,000 mètres, à un endroit où la chaîne libyque est encore à deux lieues de distance au nord (1); le sol est parsemé d'une craie rouge que les Arabes ramassent, et dont ils se servent pour la teinture. Ces ruines sembleraient à Belzoni celles des bains antiques, et il leur donna le nom d'*El-Haman*. Ce voyageur trouva le sol qui s'élève aujourd'hui à 40 pieds au-dessus du niveau actuel du lac, tout couvert de coquillages, preuve que les eaux séjourneront autrefois à cette hauteur.

Plus à l'ouest, à l'endroit où les montagnes escarpées s'avancent jusqu'au bord du lac, Martin découvrit sur la hauteur du plateau les ruines d'une ancienne ville (2), parmi lesquelles il crut reconnaître celles d'un palais. Les Arabes leur ont donné le nom de *Kassr-Tafcharah*, palais de *Tafcharah*, ou bien *Medinat-Nimroud*, la ville de Nimrod. Jomard pense que c'est la ville Bacchis de Ptolémée (3). Les débris s'avançaient jusqu'au bord du lac; ils avaient 200 mètres de longueur et 600 de largeur du nord au sud; ce sont pour la plupart des murs énormes, élevés et épais, bâtis en briques composées de craie blanche, de paille hachée et d'argile, et cuites au soleil; chacune a 20 centimètres de longueur, moitié de largeur et 7 d'épaisseur, ce qui fait juste la moitié de la dimension des briques de la pyramide d'El-Laboun. On y trouve aussi des urnes de momies. L'emplacement de cette ville déserte est indiqué sur la carte française.

Belzoni découvrit sur le plateau de la rive septentrionale une seconde ville déserte différente de la première et située plus à l'ouest dans une localité exactement semblable. Les Arabes l'appelaient *Denay* (4). Il la prit pour la Dionysias de Ptolémée. Cette ville est peut-être le Bacchis de Ptolémée, située sous une latitude différente, mais sous le même méridien que Dionysias. Belzoni vit un grand nombre de maisons écroulées, entourées de hautes murailles en bri-

(1) Martin, Descr. hyd., p. 210. — Belzoni, Voy., II, p. 146.

(2) Belzoni, Voy., II, p. 156.

(2) Ibid., p. 213.

(1) Belzoni, Voy., II, p. 156, 212.

(2) Martin, p. 213.

(3) Jomard, Descr., p. 12. — Ptolém., IV, c. 6, tab. III.

(4) Belzoni, Voy., II, p. 254, av. la table.

ses, qui servaient d'enceinte à la ville. Les maisons étaient placées à 3 ou 4 pieds l'une de l'autre et non alignées en rues; mais un grand chemin, pavé en pierres, conduisait aux ruines d'un temple, dont la façade est tournée vers le sud. Le voyageur remarqua avec étonnement la disposition intérieure des maisons qui, sous un pavé composé de briques, de poutres, d'argile et de roseaux, avaient aussi des chambres souterraines qui offraient des traces évidentes d'une ancienne habitation, et dans lesquelles se trouvaient maintenant des troupeaux. Les maisons avaient 10 à 14 pieds carrés avec des entrées de trois pieds de largeur; elles ressemblaient en quelque façon à des édifices en forme de tour, mais tout est trop détruit pour en juger. Il en est de même du temple bâti en pierres colossales, qui était d'une immense étendue; on trouva dans les décombres les débris d'une statue d'Apollon, en marbre de la Grèce, et deux lions dont la matière était inconnue à Belzoni. Le temple a 130 pieds de longueur, les murailles 8 pieds d'épaisseur, et elles s'élèvent encore à une hauteur de 30 pieds. Le nombre des maisons bouleversées se monte environ à 800. Au nord de la ville est une vallée autrefois cultivée, mais aujourd'hui couverte de sable. On voit, à l'ouest de la ville, sur les bords du lac, des forêts de roseaux, remplies d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels on remarque des bécasses, des canards, des pélicans et d'autres oiseaux semblables à ceux qui peuplent les bords du Nil. Plus loin à l'ouest, vis-à-vis Kassr-Keroun, on remarque sur le rivage un grand nombre de troncs d'arbres morts (1) de la grosseur d'un bras ou d'une cuisse, et à l'extrémité occidentale du lac, avant d'arriver au bord étroit encombré de blocs de rochers, croissent des buissons et du bois qui embarrassent le passage et indiquent la présence d'un sol fertile et cultivable.

Le point le plus remarquable sur la rive méridionale du Birket-el-Keroun est KASSR-KEROUN (Kassr-Qéroun) (2), situé à une lieue, à l'est, de l'extrémité occidentale du lac. Belzoni appelle Kassar-el-Haron les merveilleuses ruines du temple. Elles sont situées à 6 lieues à l'ouest-nord-ouest du village Nazleh, au milieu d'une ancienne ville renversée dont l'enceinte, d'une

demi-lieue de tour, est toute couverte de temples, de fragmens de colonnes et de blocs de pierre. La plus grande partie de cette ville est recouverte par les sables. On voit encore, à l'est, à l'endroit où les Arabes appellent la contrée *Beled-Keroun*, une porte octogone, et près de là une terrasse sur laquelle s'élève un petit temple semblable au temple quadrangulaire de l'île de Philæ. Belzoni le prit pour un édifice grec. Jomard pensa aussi qu'un grand nombre de ces édifices aujourd'hui détruits sont de construction plus récente que les autres monumens égyptiens, ou du moins qu'ils ont été postérieurement restaurés. Belzoni y remarqua des fragmens de marbre et une espèce de granit blanc étranger à l'Égypte. Martin prit ces ruines, ainsi que celles situées à l'est, le long du lac, et appelées par les Arabes *Kassr-Benat* (Kassr-Kophou et Kobal dans Pococke), pour des édifices postérieurs, par la raison qu'ils ne sont point recouverts d'une couche de terre comme les monumens de la haute antiquité.

KASSR-KEROUN, la ruine principale, est située sur une petite éminence qui porte des traces de l'ancien niveau des eaux; de sorte que le lac baignait probablement autrefois le pied des ruines. L'édifice n'a pas été renversé par le temps, mais bien par la main de l'homme, et cependant la destruction n'empêche pas de reconnaître le caractère du monument. Sa façade (1) regarde le sud-est; on y voit aussi les restes du portique qui avait 22 pieds de profondeur et deux gros piliers de 3 pieds de largeur, probablement ajoutés depuis. On n'en voit de semblables dans aucun monument égyptien, et ils portent une inscription grecque avec le nom de Thermuthis, le serpent sacré. Le temple qui succède au portique a 88 pieds de longueur, 38 de largeur et 29 de hauteur; de sorte que le rapport des trois dimensions, hauteur, largeur et profondeur, peut se représenter par 1, 2, 3, combinaison la plus simple qu'on puisse imaginer.

Les murs ont quarante-deux assises, et toutes se composent de pierres de dimension égale, excepté une seule pierre placée dans la muraille du sanctuaire, et qui est beaucoup plus grosse que les autres; les Arabes croient qu'on y a caché de l'or. Toutes les montagnes s'élèvent en pyramides, et présentent un talus dans le vrai style égyptien; toutes les parties de l'intérieur

(1) Martin, *Descr. hydrograph.*, p. 215.

(2) Jomard, *Description du temple égyptien connu sous le nom de Qasr Qéroun*, p. 13-23. — Martin, p. 216. — Belzoni, *Voyage*, II, p. 149.

(1) Description, de l'Égypte antique, planches, vol. IV, pl. 69, 70.

et de l'extérieur attestent la plus grande symétrie : au dessus de l'entrée plane le globe ailé du monde; mais à l'exception de ce signe, l'extérieur du monument est sans ornement et sans hiéroglyphes.

L'intérieur est tout ruiné, cependant on reconnaît encore cinq salles dont la dernière était le sanctuaire. Cette dernière salle contient des sculptures habilement exécutées; on y voit deux globes portés par des serpens, et la frise se compose des fruits du lotus (*ubacus*). Audessous, on remarque le bœuf Apis. Derrière cette salle se trouve une pièce secrète, haute, obscure, et très-sonore; on y pénètre par une entrée très-étroite, pratiquée pour un seul homme, et qui peut être fermée par une pierre: Jomard l'a prise pour un oracle d'où la voix prophétique du prêtre, grossie par l'écho, se répandait dans toute l'enceinte du temple.

Dans les parties que la destruction a épargnées, les sculptures se sont conservées dans toute leur perfection et leur fraîcheur; les pierres les plus pesantes qui forment le plafond des salles et ont 24 pieds de longueur, n'ont pas dévié de leur liaison. On trouve encore dans cet édifice remarquable, à côté des salles principales, cinq autres chambres étroites dont les unes n'ont pas d'ornemens; elles sont aujourd'hui remplies de décombres que les Arabes ont souvent fouillés pour y chercher de l'or. Jomard suppose que ces chambres servaient autrefois à garder des crocodiles; cet animal était si honoré dans le nome Crocodilopolis que les prêtres l'appriivoisaient, comme Strabon l'a observé lui-même.

Des escaliers conduisent dans l'intérieur de l'édifice à un second étage rempli de chambres où l'on remarque les seules figures humaines qui se trouvent dans tout le temple; on voit un Osiris aux cornes de bélier auquel un prêtre offre un sacrifice, mais le tout est très-endommagé.

Le temple est construit avec les roches calcaires qui composent le sol depuis Nazleh jusqu'au lac, et cette pierre est susceptible d'une espèce de poli. Le monument est de construction égyptienne, et ressemble à ceux de la Haute-Egypte, de Philæ et de Thèbes; mais on n'y remarque pas les magnifiques sculptures et les hiéroglyphes qui décorent ces anciens édifices, et c'est pourquoi on l'a regardé comme un ouvrage postérieur. Cependant on voit aussi à Thèbes les ruines de temples dont les hiéroglyphes ne sont pas achevés. Il est très-difficile, dit Jo-

mard, de déterminer l'époque de sa construction. La lumière ne pénètre dans le temple que par la porte d'entrée, et l'obscurité mystique s'épaissit de plus en plus à mesure qu'on avance vers le sanctuaire. La chambre sonore pratiquée derrière le sanctuaire, l'Osiris-Ammon et la situation de Kassr-Keroun à l'entrée de la route qui conduit à l'oasis de Jupiter-Ammon, permettent de supposer avec raison qu'ici était autrefois un oracle fameux. Il serait possible, pense Jomard, que le nom de Kassr-Keroun (*palais cornu*) ait été donné au temple à cause des quatre cornes ou saillies de la corniche qui ressemblent à des cornes d'Ammon, et s'avance en forme d'arc aux quatre coins du temple. Les Arabes donnent ordinairement ce nom aux volutes des chapiteaux corinthiens. (*Abou'l-Keroun*) (1). Le lac aurait reçu le nom de *Birket-el-Keroun*, du temple principal qui s'élevait sur ses bords. Ce nom nouveau (l'ancien nom nous est demeuré inconnu) a donné l'occasion aux étymologistes modernes de voir ici un palais et un lac de Caron. Ils ont donné ainsi au nocher égyptien qui passait les momies sur le fleuve, le nom de la fable grecque, et ont cru trouver dans le Birket-el-Keroun et le lac Mœris un lac mystérieux de l'Hadès égyptien. Les îles des pyramides et les tombeaux des douze mausolées du Labyrinthe sembleraient confirmer cette interprétation. De nouveaux voyages dans cette province latérale de l'Égypte, nous promettaient assurément d'importantes découvertes sur la nature, l'histoire et les antiquités de ce pays de canaux. Mais malheureusement les dangers que cette contrée présente aux voyageurs opposent les plus grands obstacles à l'étude et à l'observation du pays. La capitale et les environs sont habités par des cultivateurs paisibles et laborieux. Des Arabes de la horde des *Sammalou* (2), la seule qui possède des habitations fixes, se sont établis dans la plupart des villages. Girard (3) les divise en deux branches qu'il appelle les *Forghan* et les *Semetnious*. Ces Arabes sont arrivés ici, en des temps différens, des états occidentaux de la Barbarie. Les Forghan ont continué de vivre sous des tentes, selon la coutume des hordes nomades, tandis que les autres se sont répandus dans les villages, et ont

(1) Jomard, Descr. p. 22.

(2) Martini, Descr. hydrogr., p. 210.

(3) Girard, sur les habitans de Fayoum, Mém. sur l'Égypte, III, p. 350.

pris le genre de vie des Fellahs et des paysans égyptiens. Ces hordes se composent de huit tribus qui habitent dans dix-sept villages; ils ont 505 hommes de cavalerie, 910 hommes d'infanterie, et possèdent 1,083 chameaux et 7,050 moutons, du moins telle était leur richesse quand Martin (1) parcourut leur pays. Cinq autres tribus nomades habitent encore la même province; elles ont 1,500 hommes de cavalerie, 1,035 hommes d'infanterie; elles possédaient, à cette époque, 3,500 chameaux, et 15,600 brebis.

Dans le voisinage du Fayoum habitent un grand nombre de tribus arabes qui, selon leur coutume, sont continuellement en guerre entre elles; elles se seraient déjà détruites depuis longtemps, si les récoltes et les troupeaux des riches habitants du Fayoum ne leur offraient pas annuellement un butin plus abondant et plus sûr que leurs propres possessions. Ces hordes arabes fondant tous les ans sur le Fayoum de l'est et de l'ouest, sont un vrai fléau pour les habitants de cette province.

Les tribus les plus redoutables sont les *Arabes-Dafé* de Beny-Souef qui, dès que les eaux du Nil atteignent leurs habitations près des villages *Menfastet* *Oboueyt*, quittent aussitôt leur séjour en bandes nombreuses, et tombent tout à coup par *Tamyeh* dans le Fayoum pour piller le pays. Les *Arabes-Forghan* qui habitent les déserts d'Alexandrie et de Bahyreh, s'élancent de l'ouest, près de Kassr-Keroun dans la vallée féconde, et pillent les villages des Sammalou (Semelnhous). Tel est l'état actuel du nome Arsinoïte, si fameux et si vanté dans l'antiquité.

CHAPITRE VI.

COURS INFÉRIEUR DU NIL DANS LA BASSE-ÉGYPTÉ, DELTA.

§ 28.

APERÇU.

Près de la saillie de la chaîne libyque couronnée par les pyramides, le Nil entre de la moyenne Égypte dans la Basse-Égypte, où il arrose (2) des plaines sans fin, couvertes de sable

et de limon, sans montagnes, sans collines, sans pierres. La chaîne libyque quitte tout à coup sa direction normale vers le nord, et s'avance au nord-ouest; la chaîne arabique, appelée le Mokattam, c'est-à-dire la montagne escarpée, tourne subitement à l'est, au delà de la vallée de l'Égarement, la plus septentrionale des vallées transversales qui conduisent à la mer Rouge. La surface plane s'étend ainsi au nord, à partir de l'angle obtus de 14°, dans une largeur toujours croissante, sous la forme d'un *delta*.

Le sol cultivable de cette surface ne se prolonge pas jusqu'à la mer, de même qu'il ne confine pas immédiatement au pied des montagnes qui étaient autrefois le rivage primitif de cette grande baie. Il est séparé des montagnes, au sud-ouest par une bande étroite de déserts de sables mouvans apportés du désert de Libye, et au sud-est par une zone semblable qui s'est avancée jusque-là, de l'isthme sablonneux de Suez.

Au sommet méridional de ce Delta, le Nil se sépare à 25 kilomètres du Caire (5 lieues), près de l'antique *Kerkessoura*, à l'endroit appelé *Batn-el-Bakarah*, c'est-à-dire le *Ventre-de-la-Vache*, en deux bras principaux, dont l'un se dirige au nord, et va se jeter dans la mer au-dessous de ROSETTE (Raschid). L'autre, qui est plus long et plus fort, sépare la basse-Égypte en deux moitiés à peu près égales, et se jette dans la mer au-dessous de DAMIETTE (Damiat). Les deux bras portent aujourd'hui le nom des villes situées à leur embouchure; mais autrefois celui de Rosette s'appelait *Bolbitinique* et celui de Damiette le *Bucolique* (Phatmétique dans Strabon). À l'ouest du Nil se trouve la plaine de BANTÉ où est située Alexandrie aux portes de laquelle commence le désert de Libye, et à l'est se trouve la plaine de SHARKIÉ un peu plus fertile que la première et où commence à l'est de *Belbays* le désert de sable de Suez.

Hérodote donne au Nil cinq embouchures naturelles et deux factices (1) (la Bolbitinique et la Bucolique); il se contente d'en citer les noms sans suivre l'ordre géographique, ce qui a laissé quelque incertitude à son récit. Toute l'antiquité nous cite *septem ostia Nili*; entre l'embouchure de Canope, à l'ouest, près d'Aboukir, et celle de Péluse, à l'est, près du lac de *Menzaleh* (2),

(1) Martin, Tableau des Arabes de la province de Fayoum. Descr. hydrograph., etc., p. 226.

(2) Girard, Observations sur la Vallée, Mém. de l'Académie des sciences. Paris, 1819, II, p. 192.

(1) Hérodote, II, c. 17.

(2) Dubois-Aymé et Jollois, Voyage dans l'intérieur du Delta, contenant des recherches géographiques sur quelques

s'étend la plaine unie du Delta; elle ne présente pas la moindre élévation, seulement elle est coupée çà et là par des terrasses factices, des dunes, des marais dans le voisinage de la mer, et par des canaux dans l'intérieur des terres. D'après les calculs les plus exacts des astronomes et des ingénieurs français, le Delta a 52 lieues (16 myriamètres) en droite ligne, depuis la pointe méridionale jusqu'aux embouchures de Rosette et de Damiette; les deux bras ont, en comptant toutes les sinuosités, un développement de 48 lieues (25 à 24 myriamètres); la base du Delta porte avec tous les détours de la côte, environ 29 lieues ou 14 myriamètres 1/2. L'embouchure du bras de Rosette et celle du bras de Damiette sont à 15,700 mètres l'une de l'autre en ligne droite.

Nous considérons d'abord le cours des eaux, parce que c'est le seul moyen de s'orienter dans le Delta, aussi bien celui de l'antiquité que celui des temps modernes.

1^{re} ÉCLAIRCISSEMENT.

Les deux bras de Rosette et de Damiette avec leur littoral. Aperçu hydrographique et topographique de la Basse-Égypte d'après les bras et canaux anciens et nouveaux.

BRAS DE ROSETTE AVEC SA RIVE GAUCHE (1).

—Ce bras coule d'abord parallèlement à la limite du désert de Libye, dans une étendue de 8 lieues (4 myriamètres) jusqu'à *Terraneh*. C'est près de ce lieu que se termine le canal de Joseph appelé *El-A'sarah* ou le canal des pyramides. De *Terraneh* jusqu'au commencement du canal de la province *Bahyreh*, 6 lieues (3 myr.) en aval, le Nil oppose lui-même une barrière aux masses de sable, qui sont arrêtées par les forêts de roseaux de la rive gauche, et s'amoncellent en dunes escarpées, près du fleuve. Le canal de *Bahyreh*, qui se dirige au nord-ouest jusqu'au lac *Maryout* (*Mareotis*), semble n'avoir d'autre destination que de protéger l'Égypte contre les sables du désert, pendant que le bras de Rosette coule au nord, à travers la plaine qu'il fertilise par un nombre infini de petits canaux. Les plus importants sont : 1^o le canal de

Damanhour, 2^o le canal de *Rahmanyeh*, 3^o celui de *Deyrout*. Le premier a 8 lieues (4 myriam.) de longueur et il aboutit à la ville dont il porte le nom. Au-dessous de ce canal, le bras de Rosette baigne, sur sa rive droite, les ruines de Sais, et d'immenses buttes de décombres attestent encore aujourd'hui son antique grandeur (1). Les Coptes l'appellent *Sai* et les Arabes *Sa-el-Hagar*. Le second canal arrose la partie la plus fertile du Delta, et il sert encore à approvisionner d'eau du Nil les citernes d'Alexandrie. Au-dessus de *Rahmanyeh* (2) le bras de Rosette se divise encore en deux bras principaux et forme une rangée d'îles de 15,000 à 18,000 mètres de longueur. Le bras oriental est le plus fort, et il reste toujours navigable; le bras occidental, qui était aussi navigable en tout temps, s'est presque entièrement comblé, et il est desséché aujourd'hui les trois quarts de l'année. *Ramenyeh* est situé sur la rive de ce bras, et 1,200 mètres au-dessous de ce lieu commence le canal d'Alexandrie, que nous étudierons plus bas. Le troisième canal, appelé *Deyrout*, se jette dans le lac *Ed-Kou*.

L'Égypte ne s'avance pas immédiatement jusqu'à la mer, entre le désert de Libye et le bras de Rosette; elle en est séparée par trois lacs littoraux ou lagunes qui se trouvent de l'ouest à l'est, dans l'ordre suivant : 1^o le lac *Mareotis*, 2^o le lac *Madyeh* ou d'*Aboukir*, 3^o le lac d'*Ed-Kou*. Le premier et le second sont séparés l'un de l'autre par une étroite langue de terre sur laquelle est pratiqué le cours inférieur du canal de *Rahmanyeh* ou d'Alexandrie. Ces deux lacs sont séparés de la mer par une bande de rochers calcaires, qui sont le prolongement de la chaîne littorale du sud-ouest ou nord-est. Le chaînon le plus septentrional forme le port d'Alexandrie, les rochers de l'ancienne Pharos et se prolonge 2 myriam. au delà, jusqu'au fort d'*Aboukir*, où se trouve le dernier écueil formé par cette chaîne. Le rivage égyptien, à partir d'*Aboukir* (3), n'a plus de résistance à opposer à la pression des vagues : ce n'est plus qu'un bord de sable élevé à peine au-dessus de l'horizon de la mer et derrière lequel le sol, plus bas encore, est recouvert d'eaux pendant les grandes inondations, de-

1 villes anciennes, sect. I, Descr. de l'Égypte, E. H., livrais. III, p. 81, avec la carte hydraulique du Delta.

(1) Girard, observ., p. 193.

(1) Dubois-Aymé et Jollois, p. 116, et Antiqu., Descr., ch. XIV.

(2) Lancret et Chabrol, Mém. sur le canal d'Alexandrie, Descr., de l'Égypte, E. H., livrais. III, p. 135.

(3) Girard, observ., p. 194.

puis Rahmanyeh jusqu'à Rosette. Cette lagune forme maintenant le lac d'*Ed-Kou*.

2. BRAS DE DAMIETTE AVEC LE LITTORAL QUI LE SÉPARE DE CELUI DE ROSETTE (1).—Le Delta proprement dit, ou le pays compris entre la bifluence des bras du Nil, est entrecoupé par plusieurs canaux qui tirent la plus grande partie de leurs eaux du fleuve de Damiette. Le plus méridional est le canal de MENOUF, qui commence à 1 myriam. au-dessous de la bifurcation du Nil, près du *Ventre-de-la-Vache* (Batn-el-Bakarah), et se jette au-dessous de Terraneh, dans le bras de Rosette. Il coupe obliquement la pointe du Delta; son cours est de 10 lieues (5 myriam.), tandis que le bras de Rosette met 12 lieues pour atteindre le canal de Terraneh, près du village de *Nadir*, qui est à la même distance. Ce cours moins long et la pente plus considérable du terrain font que les eaux sont attirées, petit à petit, dans le canal de Menouf, et bientôt il deviendrait le seul lit qu'elles suivraient, si on n'entretenait pas avec soin la digue de *Faraounyeh*, construite à l'origine de ce canal, pour maintenir l'équilibre des eaux. La pente totale de ce canal est, d'après le nivellement le plus exact, de 3,9^m (2), sur un développement de 57,250^m. Tous les nivellemens prouvent ainsi un affaiblissement du bras de Damiette et une tendance des eaux de se porter à l'ouest, dans le bras de Rosette, de sorte que la surface entière du Delta offre probablement aujourd'hui une inclinaison de l'est à l'ouest. Autrefois les eaux se portaient avec beaucoup plus d'impétuosité encore dans le canal de Menouf, et le gouverneur du Caire fit fermer ce canal, qui demeura bouché ainsi jusqu'à ce que la grande inondation de 1800 vint l'ouvrir de nouveau. Depuis ce temps il est navigable, en tout temps, comme un grand bras du Nil, tandis qu'auparavant il n'était praticable qu'à de petites barques et encore seulement pendant quelques mois de l'année. Les deux bords du canal sont entourés de plaines cultivables et couvertes d'un grand nombre de villages. L'eau du Nil ne reste stagnante, au sommet du Delta, que pendant fort peu de temps; aussi l'air est beaucoup plus salubre et la peste beaucoup moins dangereuse que vers la base du Delta (3).

Sur les bords du canal s'étendent de riches

champs où croissent le froment, l'orge, le riz, le dourrah, l'indigo, le chanvre, le colza, le trèfle, le bamyeh (*hibiscus esculentus*) le meloukhieh (*carchorus olitorius*), l'aron colocasie, des légumes, des concombres, des melons, du chanvre que l'on fume ici comme le tabac et dont on se sert en guise d'opium pour s'enivrer. Cette énumération peut nous donner une idée de la fertilité du sol du Delta dans les endroits où l'homme sait en tirer parti par la culture. La ville de MENOUF (1), chef-lieu de la province, placée dans une situation très-salubre à cause du rapide écoulement des eaux, n'est qu'un triste séjour bâti en briques et comptant environ 4,000 habitants presque tous tisserands. Dubois-Aymé croit qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne *Nicii* dans le nome *Prosopite* de l'Itinéraire d'Antonin.

En aval du bras de Damiette, 6 kilomètres au-dessous du canal de Menouf, une seconde branche s'étend au nord-ouest dans l'intérieur du Delta jusqu'à la ville *Chybyn-El-Koum* (2) qui lui a donné son nom : on l'appelait aussi autrefois canal de *Karyneyn*, du village du même nom. Il a aujourd'hui l'apparence d'un canal, mais c'était autrefois, comme l'indique encore le nom de la ville de *Chybyn*, le bras *Sébennitique* de Strabon; il a toujours une grande abondance d'eau et un cours rapide; sa largeur est de 600 pieds (180 à 200 mètres), il forme un grand nombre d'îles et arrose le Delta à droite et à gauche, par plusieurs canaux secondaires. Dans le voisinage de la ville *Chybyn-el-Koum* gisent des monceaux de décombres qui sont assurément les ruines de l'ancienne *Atarbechis* (3) (*Αταρβίχης* dans Hérodote, *Αταρβίχης* dans Étienne de Bysance; *Atarbaki*, *baki* en copte signifie ville) (4). Au nord de ce lieu le canal envoie une branche au nord-ouest qui va se jeter dans le bras de Rosette après un cours de 9 myriamètres; une autre branche, appelée canal *Melyg*, quitte la première près des ruines de l'ancienne *Biblos* (5) et coule directement au nord à *MEHALLET-EL-KEBYR* (Cynopolis), la plus importante ville manufacturière du Delta actuel; cette seconde branche va se réunir, 25 kilomètres plus

(1) Dubois-Aymé et Jollois, Voy., p. 99.

(2) Girard, Observ., p. 195. — Dubois-Aymé et Jollois, p. 100.

(3) Hérodote, II, p. 41.

(4) Champollion II, p. 171.

(5) Dubois-Aymé et Jollois, p. 101.

(1) Girard, Observ., p. 196.

(2) Dubois-Aymé et Jollois, Voyage, p. 95.

(3) Ibid., p. 96.

loin, au grand canal El-Tabanyeh. Mehallat-el-Kehyr, c'est-à-dire la grande ville, est la capitale du Gharbyeh; elle est très-grande et plusieurs de ses quartiers sont déserts. Son commerce est très-important et ses manufactures de soieries (1) sont les seules que l'on trouve dans toute l'Égypte : dans les environs gisent des monceaux de décombres.

Le canal EL-TABANYEH (2) est la troisième branche occidentale du fleuve de Damiette. Dans l'espace qui sépare le second canal du troisième, le bras de Damiette arrose une contrée fertile, très-peuplée et bien cultivée; on n'y voit que très-peu d'arbres, mais les champs se succèdent sans interruption. Ce bras coule devant *Athrib* et *Bousyr* où se trouve la butte factice de Bousyr (3), et traverse ensuite la ville de SEMENNOUD (le *Sjemnouti* des Cophtes, le *Sebennytus* des anciens, dérivant son nom de *Sjom*, qui, en cophte, signifie *Deus Omnipotens*) (4). Cette ville est la plus importante que l'on rencontre sur les bords du Nil entre Damiette et le Caire; cependant elle ne compte pas plus de 4 à 5,000 habitants (5); située dans une contrée très-fertile, entourée d'un grand nombre de canaux qui facilitent extraordinairement le transport des marchandises, c'est le lieu où se tiennent les marchés les plus fréquentés.

A gauche de la ville, est située l'île *Chois* de Strabon, et au-dessous, près du village *Bahbeyt*, à une distance d'une portée de fusil, gisent les décombres de l'ancien *Isidis Oppidum* (probablement le *Naïsi* des Cophtes) (6); Dubois-Aymé découvrit dans cet emplacement les restes de la ville antique (7). On y voit une grande enceinte quadrangulaire de 362 mètres de longueur et de 241 de largeur, dont les murs ont jusqu'à 10 mètres d'épaisseur et s'élèvent encore, en plusieurs endroits, à 20 mètres de hauteur. Au centre étaient amoncelés des tas de cubes granitiques, de fragmens de granit, de bas-reliefs, de chapiteaux à têtes d'Isis, etc., et toutes ces ruines étaient en granit des carrières de Syène. Il est à remarquer que les ruines de l'Égypte se composaient jusqu'ici de grès et de calcaire, tandis que

dans le Delta on voyait des temples entiers bâtis en granit tiré des carrières de la Haute-Égypte. On construisit probablement les édifices en granit, dans le Delta, par magnificence et pour opposer à l'air âcre de la mer une matière moins sujette à s'effleurir. On découvrit, dans le voisinage de ces ruines, plusieurs blocs de granit rouge couverts d'inscriptions et un torse en basalte que les soins du général Vial firent parvenir en France; cette statue appartient aux meilleurs morceaux de la sculpture égyptienne.

La ville de Semennoud n'est éloignée que de 2 lieues et demie de Mehallat-el-Kehyr; un jour de marche au sud-ouest, au centre de ce merveilleux système d'irrigation, est située, à une égale distance du Caire, de Damiette et de Rosette, la nouvelle ville de TANTA qui occupe ainsi le centre du Delta; elle est bâtie sur les ruines d'une ancienne ville appelée *Tantatho* chez les Cophtes, et dont l'ancien nom égyptien nous est resté inconnu.

TANTA, entourée de buttes factices pour la protéger contre le débordement, est aujourd'hui la ville la plus peuplée de la Basse-Égypte, et cependant elle n'a pas plus de 10,000 habitants. Elle renferme le tombeau d'Achmet-el-Bedawy, né à Fez, et mort en ce lieu en 1199 (596 de l'hég.). Ce tombeau est en très-grande vénération. A l'équinoxe du printemps et au solstice d'été, absolument selon l'ancien calendrier égyptien, les pèlerins y accourent de la Barbarie, du Dar-Four et de l'Abyssinie : ce concours de peuple fait de cette ville un marché d'une très-grande importance. Le nombre des pèlerins qui se rendent ainsi à la mosquée du Marabout se monte environ à 150,000 étrangers, et le commerce qui résulte de cette affluence procure au pays un gain d'à peu près 100,000 *pataks*. La contrée est extraordinairement fertile, remplie de canaux et de digues où s'élèvent partout des villages. L'agriculture a conservé ici l'antique simplicité égyptienne, et tout le travail consiste à répandre la semence dans le limon du Nil. On y cultive le sycomore, le dattier, le bananier, le tamarin, le napeca, le henné, le mimosa, l'oranger, le citronnier, le grenadier et le cotonnier. Il est très-remarquable que les végétaux de l'Europe ne viennent dans ce sol que la première année et qu'ils ne produisent pas de semence féconde. Sans les inondations ces terres ne seraient qu'un affreux désert, le sol n'y produit de lui-même aucune plante; il n'y vient que ce que la main de l'homme a semé, de sorte que les végétaux cultivés ont complètement étouffé la végétation

(1) Girard, Observ., *ibid.*

(2) Dubois-Aymé et Jollois, Voyage, p. 108.

(3) Hérodote, II, p. 52.

(4) Champollion, II, p. 191.

(5) Dubois-Aymé et Jollois, p. 105.

(6) Champollion, II, p. 193.

(7) Dubois-Aymé et Jollois, Voyage, p. 107.

naturelle. C'est pourquoi le conquérant Amrou décrivait ainsi sa nouvelle province au calife Omar : « L'Égypte est d'abord un affreux champ « de poussière, puis une mer aux douces eaux, « puis un lit de fleurs. » Il est très-difficile de voyager à travers ces contrées dans la saison de la sécheresse à cause des grandes crevasses qui couvrent la surface de la terre; d'un autre côté, les routes et les chemins se trouvent entièrement fermés pendant l'inondation, et l'humidité du terrain rend tout voyage impossible, de sorte qu'en tout temps, l'Égypte présente de grandes difficultés au voyageur. Les habitants ne boivent d'eau douce que pendant l'inondation, dans les autres saisons l'eau des puits et fontaines, quoique toujours assez abondante, est toujours saumâtre.

La troisième branche occidentale du bras de Damiette est le canal de Tabanyeh qui, comme nous l'avons vu plus haut, commence entre les villes *Semennoud* et *Mansourah*, et se perd, à 12 lieues (6 myriam.) de son origine, dans le lac *Bourlos*.

Ce lac *BOURLLOS* (le *Butos* des anciens) (1) occupe, de l'ouest à l'est, plus de la moitié de la base du Delta, et il est plus rapproché du bras occidental de Rosette que du bras oriental. Une étroite bande de terre le sépare de la mer avec laquelle il ne communique que par une seule ouverture qui est l'embouchure Sébennitique des anciens. Ses bords sont couverts tout autour de monceaux de décombres. Outre l'eau du canal que nous venons d'indiquer, il reçoit encore toutes les eaux qui se trouvent dans l'intérieur du Delta et qui, venant immédiatement du Nil lui-même ou des quatre grands canaux, de Menouf, de Chybyn-el-Koum, de Melyg et d'El-Tabanyeh, ne sont pas absorbées par les terres, ne s'évaporent pas ou ne trouvent pas leur écoulement. La plus grande longueur de ce lac *Bourlos*, depuis le village Berembat, près de Rosette, jusqu'au village *Beltym* à la pointe la plus septentrionale de l'Égypte, est de 12 lieues (6 myriamètres); sa plus grande largeur est de 6 lieues; sa surface est parsemée d'un grand nombre d'îles, asile des pêcheurs. La langue de terre qui sépare le lac de la mer est une côte basse et sablonneuse qui se rétrécit toujours de plus en plus à mesure qu'elle avance du sud-

ouest au nord-est, depuis l'embouchure de Rosette jusqu'à celle de ce lac, la seule par laquelle les eaux rassemblées dans l'intérieur du Delta se jettent dans la mer. À l'est de cette embouchure, la côte basse et sablonneuse se continue toujours, mais elle devient plus large, et les dunes s'élèvent toujours davantage, parce qu'elles sont fixées par les plantations de palmiers et les vignes du village *Beltym*. Entre ce village et le cap *Bourlos*, la pointe la plus septentrionale de toute l'Égypte, se trouve un groupe de 12 à 13 petits villages indépendants de celui de *Beltym*. Au sud-est, cette côte sablonneuse s'élargit enfin en une grande plaine de sable de deux lieues de largeur, bornée au sud-ouest par le canal *Tabanyeh* et s'étendant encore 16 lieues à l'est jusqu'au bras de *Damiette*.

Quand, du temps d'Hérodote (1), on entrait en Égypte par l'embouchure Sébennitique, on voyait ici la fameuse Buto, ville de Latone et oracle célèbre; elle tenait son nom de la nourrice d'Horus (Léto dans Hérodote et Buto dans Plutarque). Isis avait caché son fils dans ces marais remplis de roseaux, dans l'île flottante de *Chemmis*, pour le dérober aux persécutions de Typhon. Hérodote vit en ce lieu le grand temple monolithe qu'il compte au nombre des merveilles de l'Égypte. Les ruines de Buto se trouvent aujourd'hui sur la rive méridionale du lac au milieu de marais dans lesquels Psammétique passa les jours de son exil (2).

3. BRAS DE DAMIETTE AVEC SA RIVE DROITE.

— Les deux premiers canaux commencent au-dessus du Ventre-de-la-Vache, au-dessus de la bifluence actuelle du Nil.

A. Le premier canal appelé canal d'Héliopolis, à droite du Caire, traverse (3) la plaine d'Héliopolis qu'il arrose, et va jusqu'au *Birket-el-Hadji* ou lac des pèlerins, ainsi appelé, parce qu'il est la première station des caravanes de la Mecque, qui vont du Caire à l'est, au port de Suez. Sur les bords de ce canal sont situées, à 6 lieues au nord de l'ancienne Memphis, les ruines d'Héliopolis qui lui a donné son nom. Quoique si voisine de Memphis, cette ville du soleil, qui porte dans l'Ancien-Testament (4), aussi bien en hébreu qu'en cophte, le nom de

(1) Hérodote, II, p. 155.

(2) Ibid., p. 151.

(3) Girard, *Observ.*, p. 107.

(4) Premier livre de Moïse, 41, v. 45. — Ezéchiel, 30, v. 17.

(1) Dubois-Aymé et Jollois, *Voyage*, p. 110. — Girard, *Observ.*, p. 106.

On (soleil, lumière, dans la langue copte et dans l'ancien égyptien) (1), était cependant une grande capitale du Delta alors couvert d'une population immense. Elle était fameuse par ses temples magnifiques et ses collèges de prêtres où l'on enseignait les hautes sciences ; du temps de Strabon, lorsque les prêtres avaient déjà disparu, et que la ville était depuis longtemps en ruines, on montrait encore les salles où Eudoxus et Platon avaient autrefois étudié (2). Strabon décrit avec beaucoup de détails le temple antique, l'allée des sphinx, les obélisques, et compare les sculptures aux anciens ouvrages étrusques et grecs. On trouve encore aujourd'hui les décombres de l'ancienne Héliopolis près de *Mathariah*, appelé aussi *Ain-el-Shams*, c'est-à-dire *fontaine du soleil*, d'une source qui a été probablement l'occasion à laquelle la ville dut sa naissance. Selon la légende copte, la sainte famille s'est reposée ici sous un sycomore pendant la fuite en Égypte. Depuis Shaw (3) et Pococke, cette contrée a été décrite par un grand nombre de voyageurs, et on y a retrouvé depuis longtemps les ruines du temple du soleil. Abd-Allatif y trouva encore, en 1200 (4), un grand nombre de sphinx gigantesques, les uns debout, les autres renversés ; il vit encore la porte du temple couverte d'inscriptions, et il décrit deux obélisques dont la pointe était garnie d'énormes boules de cuivre pesant 200 quintaux selon Macrizi ; autour se trouvaient d'autres obélisques plus petits (un tiers environ des deux premiers), et en si grand nombre qu'il était difficile de les compter ; la plupart étaient déjà renversés. L'un des deux obélisques était déjà gisant à terre du temps de Macrizi et d'Abd-Allatif, l'autre est encore debout aujourd'hui. Zotega, dans son ouvrage de *usu et orig. Obelis.*, regarde l'obélisque que l'empereur Auguste fit transporter à Rome comme un monument de Sésostris. Auguste et Constantin décorèrent, l'un Rome, et l'autre Constantinople, avec les monuments de l'antique Héliopolis. L'obélisque (5) encore debout aujourd'hui à *Mathariah* a 60 à 70 pieds de hauteur ; il est d'un seul bloc de granit rouge, et contient des hiéroglyphes qui

rappellent le style étrusque dont parle Strabon. La forme de croix (*crux ansata*) qu'on y voit souvent répétée a particulièrement attiré l'attention des antiquaires chrétiens. Cet obélisque est le seul grand monument encore debout aujourd'hui sur le sol marécageux de ce pays de canaux. Dans les grandes eaux, il s'élève aujourd'hui au milieu d'un lac, et l'emplacement de l'ancien temple du soleil est tout recouvert par les eaux du canal d'Héliopolis. Après un cours de 7 lieues au nord, ce premier canal de la rive droite du Nil va se jeter dans le canal *Abou-Meneggy*.

B. *Canal Abou-Meneggy*, c'est-à-dire *le bras de Pétuse*. — La seconde branche droite du bras de Damiette est le canal *Abou-Meneggy* (1). Il commence deux lieues au-dessous du Caire, et se dirige pendant 4 lieues au nord ; il longe ensuite près de *Belbeys* la frontière du désert jusqu'à la vallée transversale de *Wady-Toumitat*, où se trouvent les restes de l'ancien canal des Pharaons qui conduisait autrefois du Nil, à travers le bassin des marais salans (*lacus amarus*) ; jusqu'au golfe de la mer Rouge, près de Suez, et traversait ainsi tout l'isthme de Suez. La véritable connaissance des rapports du terrain en ce lieu résulte de la configuration générale de l'Égypte, de la mer Rouge et de l'Arabie ; aussi nous réservons, pour plus tard, à la conclusion de nos recherches sur l'Arabie, l'indication précise des rapports curieux de ce système de canaux et de l'isthme de Suez avec la physique générale de la terre : c'est pourquoi nous poursuivons, sans nous arrêter, l'étude du Delta, afin de faire sortir de l'immense variété qui s'offre à nos regards une idée claire des traits essentiels. Le canal *Abou-Meneggy* alimentait assurément avec les eaux du Nil cet autre canal qui communiquait avec la mer Rouge (2), et était le plus fameux de toute l'antiquité. Dans les grands débordements extraordinaires, il conduirait encore aujourd'hui les eaux, de *Belbeys*, à l'est, jusque dans la vallée de *Toumitat*, et c'est ce qui fit découvrir, en 1800, l'ancien bassin des lacs salans et amers (*lacus amari*). Dans les inondations ordinaires, l'eau du Nil monte par le canal *Abou-Meneggy*, 8 à 9 lieues au nord-est de *Belbeys*, par la vallée

(1) Champollion, II, p. 36.

(2) Strabon, XVII, ed. Tzsch., p. 553, 557.

(3) Th. Shaw's Reisen. Leipz., 1785, p. 265.

(4) Abd-Allatif, Relation de l'Égypte, par Silvestre de Sary. Paris, 1810, IV, p. 10.

(5) Clarke, Trav., 2^e édit. Lond., III, p. 103.

(1) Girard, Observat., p. 107.

(2) Ruzière, De la Géographie comparée, et de l'ancien état de la mer Rouge, Desc., Antiq., I, p. 133. — Le Père, Mém. sur la communication de la mer des Indes avec la Méditerranée, Descr. Eg., Et. W., I, p. 49.

Fady-Toumilat, jusqu'à une digue qui l'arrête. En 1800, lorsque l'eau s'éleva deux coudées sur son haut qu'en 1799, les flots brisèrent cette digue et pénétrèrent beaucoup plus loin, à l'est, de sorte qu'ils n'étaient plus qu'à 12 lieues de l'embouchure. Les savans Français observèrent ce fait, et la conséquence qui s'en suivit fut la découverte de l'ancien canal des Pharaons et le nivellement exact des terrains situés entre les amas d'eaux où se trouvent en ces lieux. Dans les inondations ordinaires, l'eau du canal Abou-Meneggy ne pénètre pas si loin; mais elle s'écoule au nord du côté de *Tell-Bustah*, l'ancienne *Bubastos*; au-delà de ce lieu, on reconnaît à peine dans son cours les traces du bras de Péluse, jusqu'aux marais de Péluse, où il se perd, avec un développement de 32 lieues, dans la branche la plus orientale du Nil.

Malus découvrit les ruines de l'ancienne *Bubastos* (1), habitée aujourd'hui par les Arabes. On y voit amoncelées, dans une confusion étrange, d'énormes masses de granit plus ou moins brisées; à leur vue, il est impossible de comprendre comment elles ont pu être ainsi bouleversées. Un grand nombre semblent avoir été taillées pour construire de nouveaux édifices; mais la difficulté du transport les a fait abandonner à l'endroit où elles ont été travaillées. Cette ville, comme presque toutes celles de la Basse-Égypte, était élevée sur une base de briques. Ces briques ont un pied de longueur, et c'est à les pétrir qu'on employait les Juifs dans leur captivité. L'enceinte de cette terrasse de *Bubaste* est de 1,200 à 1,400 mètres sur chaque face. Au centre se trouvent, dans un très-grand bassin, les monumens de la ville qui, selon Hérodote (2), était consacrée à Diane. Malus remarqua une grande pierre toute couverte de constellations et d'étoiles semblables à celles que l'on voit sur les plafonds des autres temples. Au-dessous de ces ruines, entre deux bras du même canal, est située l'île *Mycéphoris*, habitée autrefois par les Calasiriens ou une partie de la caste guerrière. C'est aujourd'hui une plaine bien cultivée, couverte de grands bois de palmiers et de riches villages, parmi lesquels on remarque le village *Quenyet* qui a donné son nom au bras occidental du canal. La contrée n'est

nielle part stérile et déserte; l'eau du canal répand partout la fertilité et l'abondance. Trois lieues au-dessous de *Tell-Bustah*, est située la ville moderne *Itehyeh*, entourée d'épaisses forêts de palmiers; elle demeura longtemps inconnue aux géographes modernes; et cependant, dans les environs, l'agriculture apparaît dans une merveilleuse richesse; de sorte que la contrée ressemble à un jardin de l'Europe. La ville est entourée de bonnes murailles, et Malus trouva les habitans très-hospitaliers et plus civilisés que leurs voisins. Pour se défendre contre les invasions, ils ont élevé, sur les deux bords de ce canal, un grand nombre de tours sans portes ni fenêtres à l'extérieur, mais garnies en haut de meurtrières et de créneaux.

Beaucoup plus bas, près de la mer, le pays où le canal se décharge dans les environs de l'ancienne Péluse, est une contrée sablonneuse et marécageuse. Le bras du Nil était encore navigable du temps d'Alexandre le Grand, car sa flotte le remonta depuis Ghaza; il est aujourd'hui comblé, et la côte de la mer, située devant lui, est remplie de limon. Cet ensablement est produit en grande partie par les courans du rivage qui s'étendent, de l'est à l'ouest, sur la côte égyptienne, et qui, rendus plus violens par les vents d'ouest, amoncellent le limon de la mer à l'embouchure de Péluse, de sorte que la côte va toujours s'élargissant de plus en plus. On peut appeler aujourd'hui l'extrémité de l'ancien bras de Péluse un canal *limoneux* (1), qui roule lentement ses eaux à la mer, à travers les solitudes de ces lieux. Sur le rivage s'élève le fort *Tyneh*, bâti probablement sous le règne du sultan Selim, et dont le nom a en arabe le même sens que $\pi\epsilon\lambda\omicron\varsigma$ en grec, *boue*, *limon*, d'où vient le nom de *Péluse*. Le nom égyptien était assurément le nom copte *Peremoun* (du mot copte *feromi*, boue) (2), et c'est de là qu'à l'époque de la conquête, les Arabes appelaient cette clef de l'Égypte *Faramah* ou *Al-Faramah*. Thineh ou Thyneh a le même sens en arabe, et c'est pourquoi Ezéchiel (chap. 30, v. 15) appelle *Sin* cette forteresse de l'Égypte.

Au-delà de cette barre de sable et de limon, à l'ouverture de l'embouchure de Péluse, l'eau devient assez profonde pour servir de station aux petits navires de commerce qui font la con-

(1) Extrait d'un Mémoire sur l'état ancien et moderne des provinces orientales de la Basse-Égypte, par feu M. Malus, Descr. Eg., V. M., liv. III, p. 307.

(2) Hérodote, II, p. 69, 137, 168.

(1) Andréossy, sur le lac Menzaleh, dans les Descr. Eg., V. M., I, p. 278.—Malus, Extr., p. 308.

(2) Champollion; II, p. 82.

trebande avec la Syrie. Les dunes s'élargissent toujours davantage à l'est de Péluse. Si l'on pénètre dans les terres, à partir de la côte de l'Éluse, les débris de coquilles deviennent toujours plus rares dans le sable; mais la surface est couverte d'une croûte de sel, ce qui indique que l'eau de la mer y séjourne une partie de l'année, c'est-à-dire au solstice d'été. Le général Andréossy a remarqué très-souvent dans cette contrée plane le phénomène du mirage qui se montrait surtout une demi-heure après le coucher du soleil. Selon Strabon, l'ancienne Péluse avait 20 stades de pourtour, et elle était située à une égale distance de la mer : l'enceinte de la ville a en effet, disent Andréossy et Malus, la grandeur que lui donne Strabon, c'est-à-dire 6,120 pieds (1,020 toises); mais elle est aujourd'hui à 4,000 toises de la mer, distance quatre fois plus grande que du temps de Strabon. On n'aperçoit plus aucune trace de végétation dans toute la plaine de Péluse. Un petit monticule isolé porte seul quelques broussailles, et l'on a trouvé en ce lieu quelques chapiteaux enfouis dans le sable.

C. *Canal de Moueys ou bras de Tanis*.—Ce canal de Moueys (Mo-èz dans Andréossy) est la troisième branche orientale du Nil; mais c'est la première qui se détache immédiatement du bras de Damiette, au-dessous de la bifluence du fleuve au Ventre-de-la-Vache. Il commence immédiatement au-dessous des ruines d'*Atrib*, coule au nord-est, sépare les provinces Sharkyeh et Mantourah, passe devant les ruines de Tanis (15 kilom. au-dessus de l'embouchure) et se jette, après un cours de 24 lieues, dans le lac *Menzaleh*. Malus et Andréossy regardèrent ce canal comme les restes de l'ancien bras de Tanis dont on peut reconnaître l'embouchure dans la décharge actuelle du lac *Menzaleh*, près d'*Omm-Fareg*.

La position de cet ancien bras du Nil était restée inconnue aux géographes modernes : les savans de l'expédition française, qui commençaient partout des nivellemens pour reconstruire l'ancien système de canaux et favoriser la navigation et l'irrigation du Delta, qui traçaient des routes militaires dans toutes les directions et établissaient des lignes télégraphiques du Caire aux stations des côtes, découvrirent enfin ce bras du Nil si souvent cité par les auteurs de l'antiquité. C'est à Malus que nous devons surtout cette importante découverte, par laquelle on rectifia toutes les cartes antérieures du Delta, même celle de d'Anville qui manque ici d'exac-

titude aussi bien pour la géographie ancienne que pour la géographie moderne.

Le village *Atrib*, où commence ce canal, à l'extrémité de la province de Kelyoub, est l'ancienne *Athribis*, autrefois l'une des capitales de la Basse-Égypte, et qui donnait son nom à un nome (1). Les Cophtes l'appellent *Athrebi* ou *Atrepe* (2); Zoega, *Athorbaki*, la ville d'*Athor*. D'après les observations de Nonet, les ruines sont situées par les 28° 33' long. orient. de Paris et les 30° 28' 50" lat. nord; elles ont 4,800 pieds (800 toises) d'étendue sur une face et 4,500 pieds (750 toises) sur l'autre (3); mais on n'y reconnaît plus que des buttes factices dont les pierres ont été brûlées pour en faire de la chaux, comme l'indiquent les fours nombreux qui se trouvent en ces lieux. Une lieue au-dessous de ces ruines, est situé le village de *Moueys*, où commence le canal auquel il a donné son nom. Lorsque Malus visita ces lieux, vers la moitié de décembre, trois mois après l'inondation, le bras de Damiette avait 500 mètres de largeur, et le canal de Moueys 150 mètres. Une partie des eaux du Nil se jetait avec tant de violence dans ce canal, et coulait avec une si grande rapidité, que Malus dut reconnaître que ce n'était point un canal factice, mais bien l'ancien bras de Tanis, aux bords planes et tout à fait sur le même niveau que la plaine. Les habitans disaient qu'il se perd, à peu de distance, sous la terre; mais, six lieues plus bas, on voyait partout des rivages fertiles, un pays coupé par des canaux qui produisent de magnifiques cannes à sucre, du blé, du maïs, du coton, etc. Près du village *Denyeh*, le bras principal se divise en plusieurs branches latérales qui communiquent avec le bras de Péluse. Plus bas, s'élèvent, dans une région marécageuse, sur les bords de cet ancien bras, la butte factice d'une ville antique appelée *Qourb* ou *Orb* par les Arabes qui ont donné le nom d'*Horbeys* au village voisin qu'ils habitent. Ces ruines n'ont que le quart de l'enceinte de Bubaste, et on y trouve un grand nombre de chapiteaux, de colonnes de granit, et de fragmens de colosses. On reconnaît bientôt dans ces décombres l'empilement jusqu'alors inconnu de l'ancienne *Pharbaetis*, *Pharbaït* (4) chez les Cophtes, dont les Arabes ont conservé le nom en retranchant l'au-

(1) Hérodote, II, 166.

(2) Champollion, II, p. 48.

(3) Malus, *Extrait*, p. 306.

(4) Champollion, II, p. 93.

piration. Une lieue au-dessous de ces ruines, est situé un village très-riche, appelé *Kafr-Fournygeh* (1). Ce village est la véritable frontière du Delta cultivé. Les barques du Delta supérieur n'osent jamais naviguer plus bas, et celles de ce lieu ne remontent jamais plus haut. Cette frontière naturelle est si bien déterminée que le canal de Moueys perd même ici son nom pour prendre celui de *canal de San*. Les villages que l'on rencontre au delà de cette limite sont moins riches, le pays moins cultivé et tout hérissé de tours, les habitations même sont entourées de murailles comme des frontières. Chaque village n'a qu'une seule porte, et les habitants sont toujours armés, même au travail des champs : on se croirait encore dans le pays des anciens Calasiriens, chargés de garder les portes de l'Égypte contre les invasions de l'Asie. A partir du village *Fournygeh*, le canal devient plus étroit, et bientôt il n'a plus que 180 pieds (60 mètres) de largeur. Sa profondeur est toujours la même jusqu'au lac *Menzaleh*; mais, dans l'endroit où il se décharge, il a environ 4 mètres. Depuis l'ancienne *Pharbatus* jusqu'au village *Horbeyt*, le pays est coupé des deux côtés par une foule de canaux, d'étangs et de marais qui rendent ici toute communication difficile. Les eaux séjournent six à huit mois dans ces lagunes. Sur la rive gauche du canal, s'étend, depuis le village *El-Labaydy*, un très-grand lac qui reçoit, pendant huit mois, les eaux de plusieurs bras du canal; il est navigable pendant tout ce temps. Séparé du lac *Menzaleh* par une étroite langue de terre, il ne communique pas avec lui, et s'étend jusqu'à *Abou-Daoud*. Deux lieues avant de se verser dans le lac de *Menzaleh*, le canal de *San* passe encore devant les ruines de *San*, l'ancienne *Tanis* (2) qui lui a donné son nom.

La *San* des Arabes est la *Tanis* des Grecs, la *Tsohan* des Hébreux, dont Moïse (3) place la fondation sept ans plus tard que celle d'Hébron : on croit que cette ville fut la résidence d'une dynastie des Pharaons; la tradition prétend aussi que c'est sur le bras de *Tanis* que Moïse, enfant, fut exposé aux flots (4). Ce lieu est fameux dans l'antiquité par sa grandeur, par les monumens

des rois et par les prodiges que Moïse fit en présence du roi Pharaon; les prophètes avaient prédit sa ruine. On voit encore (1), au milieu de ses ruines, sept obélisques de granit renversés et brisés, des fragmens de colonnes, des monolithes funèbres brisés, des vases magnifiques, des briques de différentes sortes, des morceaux de verre et de cristal. La plupart de ces ruines se trouvent dans l'intérieur du forum de la ville qui avait deux entrées, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Ces lieux ne sont plus habités maintenant que par quelques hommes qui échangent leurs poissons salés contre les dattes de *Salehyeh*.

Baucoup plus bas, au-dessous de *San*, se trouve encore un petit canal qui conduit à *Salehyeh* et n'est navigable que pendant un seul mois de l'année. La plaine (2), qui s'étend au nord de *San* jusqu'au lac *Menzaleh* et près de *Mendès*, appelée *plaine de Dagaglyeh* par Girard, est coupée par un grand nombre de canaux qui la croisent dans tous les sens et l'inondent huit mois de l'année. Le canal entre dans le lac à l'extrémité de cette plaine, et se continue pendant douze lieues à travers ce lac, en conservant toujours son courant et sans mêler ses eaux à celles du lac qui n'a que 3 pieds (1 mètre) de profondeur. On distingue facilement partout le lit du canal qui est navigable dans toute son étendue; les petites barques peuvent le parcourir toute l'année, mais il ne porte de grandes embarcations (*Germes*) que huit mois. Pendant neuf mois, l'eau du Nil descend librement au lac *Menzaleh*, par ce canal; mais, les trois autres mois, l'eau salée du lac pénètre dans l'intérieur des terres. Pour l'arrêter, on construit, chaque année, près du village *Kafr-Moueys*, une digue qui ne doit durer que trois mois. Cependant l'eau salée coule encore sept à huit lieues dans les terres; l'eau du canal est alors salée jusqu'à la hauteur du village *El-Labady*, à l'époque qui est opposée aux grandes crues du Nil.

L'ancien bras de *Tanis* a été assurément retrouvé dans ce système de canaux, et il s'est ainsi conservé jusqu'aujourd'hui. Malus (3) avait proposé de le rendre navigable pour ouvrir une communication plus commode entre le Caire et la mer; il pensait que ce travail, peu coûteux, deviendrait d'un immense avantage pour l'intérieur du Delta. Les brigandages et les combats

(1) Malus, Extr., p. 308.

(2) Ibid., Extr., p. 309.—Cordier, Descr. de Son, Antiq. Descr., ch. XXIII.

(3) Troisième livre de Moïse, ch. 13, v. 23.—Exéchiel, ch. 30, v. 14.

(4) Champollion, II, p. 101.

(1) Malus, Extr., p. 309.—Andréossy, Mém., p. 276.

(2) Ibid., Extr., p. 309.

(3) Ibid., p. 310.

continuels des habitants de ces lieux ont enlevé depuis longtemps à la culture un sol très-fertile, d'une étendue de 80 lieues, et l'ont rendu presque inaccessible aux étrangers. Il est encore à remarquer que ce canal de Moueys arrose la plus grande partie des terres situées sur la rive gauche, à cause de la pente générale du Delta de l'est à l'ouest, et que le bras de Damiette n'a plus de canal à partir du village de Moueys jusqu'à la ville de *Mansourah*, située à une distance de 20 lieues.

D. *Canal Achmoun*.—Près de cette ville de *Mansourah*, le canal d'*Achmoun* (1) se sépare, à l'est, du bras de Damiette; il traverse une contrée étroite et fertile, qui est fermée au sud par les marais de *Dagahlyeh*, et au nord par le lac *Menzaleh*, dans lequel il se jette après un cours de 12 lieues, près de la ville de *Menzaleh* à demi en ruines. Cette ville, n'a que 2,000 habitants, et elle est située à 6 lieues de Damiette. Le général Andréossy (2) reconnut la prolongation du canal à travers ce lac par de fréquents sondages, et il découvrit, dans ce lit de fleuve profond et sous-marin, l'ancien bras de *Mendès*, qui s'embouche dans la mer, près de *Dybeh*. Le bras de Damiette coule encore 14 lieues (7 myriam.), depuis *Mansourah* jusqu'à son embouchure, située à 3 lieues (15 kilom.) au-dessous de la ville de Damiette. Le Delta est occupé, entre ce bras du Nil et l'embouchure de Péluse, par le lac auquel la ville de *Menzaleh* a donné son nom. Ce lac est couvert d'îles; le groupe le plus nombreux et le seul cultivé est celui des îles *Mataryeh*, voisines de la ville de *Menzaleh*, et habitées par 1,100 hommes qui possèdent 500 à 600 barques et vivent de la pêche et de la chasse aux oiseaux. La plus grande étendue du lac, du nord-ouest au sud-est, de Damiette à Péluse, est de 11 lieues; mais sa largeur est beaucoup moins considérable. Suivant les calculs d'Andréossy, il a 45,000 toises de longueur, du nord-ouest au sud-est; et sa moindre dimension, du sud au nord, est de 8,722 toises. Ses eaux se déchargent par deux ouvertures, à travers la digue de dunes qui le sépare de la mer. La première est celle d'*Omm-Fareg* ou l'ancienne embouchure de *Tanis*; la seconde est près de *Dybeh*, et elle correspond au canal d'*Achmoun* et à l'ancien bras de *Men-*

dès. On reconnaît facilement la continuation du cours des canaux à travers le lac, à l'eau douce qu'ils contiennent, tandis que le reste des eaux du lac est beaucoup plus salé. Cependant ce lac ne renferme pas d'eaux marines, comme les lagunes du Languedoc et du Roussillon; le fond se compose du limon du Nil, et il n'a été formé que par la destruction de l'équilibre des eaux de la mer et de celles du bras de *Tanis* et de celui de *Mendès*. Au milieu du lac s'élèvent encore quelques îles autrefois habitées et appelées montagnes, à cause des monticules qu'elles présentent : ce sont, par exemple le *Gibbel-Tennys*, *Tounach*, *Sannah*; c'étaient autrefois des villes élevées sur leurs terrasses factices (1) et appartenant au continent aujourd'hui abaissé. Les îles basses du lac sont couvertes de plantes marines.

Les eaux du lac ne sont pas si amères que celles de la mer, et on peut les boire pendant les débordements du Nil; cependant elles sont toujours saumâtres et phosphorescentes. L'air est très-sain, et, à l'époque de l'expédition française, les insulaires de *Mataryeh* n'avaient pas eu la peste depuis plus de trente ans. Le lac est très-uni, et il n'a ordinairement que 3 pieds de profondeur; mais, dans les lits des canaux qu'ils traversent, le fond se trouve de 6 à 15 pieds (2 à 5 mètres). Le fond du lac se compose d'argile et de sable, aux embouchures, et de boue noire près des canaux de *Dybeh* et d'*Omm-Fareg*; il est recouvert ailleurs de limon coquillier, et, en plusieurs endroits, de plantes marines. Le lac est très-poissonneux, et ses embouchures sont fréquentées par les cochons de mer (*delphinus phocaena*). Les deux embouchures de *Dybeh* (*Mendesius*) et d'*Omm-Fareg* (*Taniticus*) sont en tout temps navigables. Entre ces deux ouvertures s'en trouvent encore deux autres, fermées à la navigation par des pieux et des digues, et dans lesquelles on reconnaît les fausses embouchures des anciens (φειδοτοματα dans Strabon). La langue de terre, ou la côte basse qui sépare le lac de la mer, présente ainsi quatre coupures sur une longueur de 92,000 mètres. Entre Damiette et *Dybeh*, elle est assez large; mais entre *Omm-Fareg* et Péluse, elle est très-étroite, très-basse, inculte et convertie seulement de quelques plantes marines. La côte n'est nulle part fortement dessinée, et on n'y voit pas de cailloux roulés, pas de pierres:

(1) Girard, *Observ.*, p. 198.

(2) Andréossy, *Mémoire sur le lac de Menzaleh*, Description de l'Égypte, t. II, liv. III, p. 261.

(1) Andréossy, *Mém. sur le lac Menzaleh*, p. 265.

elle ne présente que le limon de la mer, et elle n'a même que très-peu de coquillages. Andréossy n'y a remarqué que des coquilles bivalves et des *buccinum*. Pendant le solstice d'été, quand les vents du nord-ouest dominant (1), la mer reflue longtemps sur ces côtes de l'Égypte; et les eaux du lac Menzaleh, se trouvant ainsi refoulées, inondent leurs îles et leurs bords; car, à la même époque, le lac se trouve gonflé par les eaux du Nil que lui amènent les canaux. Les eaux baissent quand les vents du nord-ouest s'apaisent; alors, comme l'inondation diminue en même temps, le rivage est mis à sec dans un circuit de 200 mètres; aux deux embouchures de *Dybeh* et d'*Omm-Fareg* se forment des courans qui atteignent une rapidité de 3,000 mètres à l'heure, et font que l'eau de la mer se retire encore plus promptement. Le Delta se trouve ainsi en deux états opposés quand les eaux couvrent sa surface et quand elles sont complètement retirées; à l'époque où cette différence de niveau se change et se contre-balance ainsi, Andréossy trouva le niveau du bras de Damiette, 35 centim. plus élevé que celui du lac Menzaleh (2) : cela explique le système tout particulier d'irrigation des environs de Damiette, où deux espèces de canaux sont ainsi nécessaires.

Le bras de Damiette (le bras Bucolique ou Phanitique) ayant été creusé de main d'homme, comme l'atteste Hérodote, ne devait pas être au commencement aussi important qu'aujourd'hui; son volume s'est probablement grossi aux dépens des bras de Péluse, de Tanis et de Mendès qui s'affaiblirent prodigieusement alors et ne furent plus capables de soutenir l'équilibre avec les bras de la mer. L'équilibre une fois rompu, l'eau de la mer pénétra dans les terres, et alors se forma le lac Menzaleh (3), aux dépens du sol fertile du Delta. La mer, poussée en masses énormes sur la côte par les tempêtes continuelles du nord-ouest, rendit cette formation facile, et c'est avec les mêmes causes que le lac Bourlos naquit à l'ouest de Damiette. Andréossy a rappelé, à propos de ce phénomène, des formations semblables qui eurent lieu, en 1421, dans les Pays-Bas. Le défaut d'entretien des canaux, aux bras de Tanis, de Mendès et de Péluse, y ont beaucoup contribué, ainsi que l'inclinaison générale de la pente du Delta, de l'est à l'ouest. Cepen-

dant, dit Andréossy, l'eau du Nil a conservé la tendance de se verser dans son bras primitif oriental, de sorte qu'il ne serait pas impossible aujourd'hui d'en rétablir le cours; si l'on y parvenait, on pourrait ensuite dessécher le lac Menzaleh et le convertir en champs fertiles.

Une des causes qui ont changé cette partie de la Basse-Égypte en marais, ce sont assurément les invasions continuelles des ennemis de l'est, dont les pas furent toujours marqués par la dévastation et les ravages. Les pays qu'ils parcoururent sans cesse se dépeuplent, et l'encombrement des canaux et des bras du fleuve est alors une conséquence nécessaire. Les ruines fréquentes des villes que l'on rencontre dans cette contrée attestent encore aujourd'hui qu'une population nombreuse couvrait autrefois ces lieux désolés. Le lac même de Menzaleh renferme les ruines de deux villes appelées *Thennys* et *Tounah*; toutes deux s'élèvent du milieu des eaux sur des buttes factices; le sol peu étendu qui les entoure ne porte aucune trace de végétation, il est recouvert d'une croûte de sel qui crie sous les pieds comme de la neige.

Thennys, la *Thennesus* des anciens, peut-être *Thanisi*, selon Champollion (1), ville d'Isis, nous montre aujourd'hui des ruines de bains (2), de grands murs de briques, des vases brisés, du verre, des fragmens de porcelaine, etc. Un grand nombre de mosquées et d'édifices voisins sont ornés de ces ruines; le seuil de la caserne de Damiette, par exemple, est formé du fragment d'un obélisque qui s'élevait autrefois dans cette ville. *Tounah*, probablement la *Thôni* des Coptes, s'élève sur une île voisine; elle est moins grande que la première : cependant Andréossy y a trouvé de curieuses antiquités. Andréossy fait monter à 52,000 ou 53,000 âmes le nombre des habitans répartis, autour du lac, en dix-sept villages (3) situés sur ses bords.

L'embouchure de Damiette a cela de particulier avec celle de Rosette, qu'elle se trouve sur une grande langue de terre avancée, au nord, dans la mer, et à l'extrémité de laquelle ses eaux se mêlent pour la première fois aux flots de la Méditerranée.

D'après cet aperçu hydrographico-topographique, la Basse-Égypte nous apparaît comme une grande surface triangulaire, arrosée par le Nil;

(1) Andréossy, Mém. sur le lac Menzaleh, p. 267.

(2) Ibid, Mém. sur le lac Menzaleh, p. 268.

(3) Ibid, p. 270.

(1) Champollion, II, p. 142.

(2) Andréossy, Mém. sur le lac Menzaleh, p. 275.

(3) Ibid, Mém., p. 278.

le sommet du triangle est formé par la bifurcation du fleuve. Cette surface est coupée, dans toutes ses directions, par une foule de canaux qui tous partent du Nil. Avant de se décharger dans la mer, leurs eaux forment, sur la côte, derrière la digne des dunes de sable, une longue suite de marais ou de lacs.

Cette côte de la mer s'étend, en formant une grande courbe, depuis Alexandrie jusqu'à Péluse, sur un développement de 60 lieues (30 myriam.) (1). Elle est convexe du côté du nord, et la pointe d'Aboukir, avec les deux cornes des embouchures du Nil, en forme les promontoires les plus avancés. Exactement entre les deux embouchures est situé le cap Bourlos, la pointe la plus méridionale de l'Égypte, sous le même méridien que les pyramides d'Égypte, 36 lieues plus loin, au nord. Le Delta est ainsi compris entre les 29° 39' et 31° 35' 30" lat. nord; et toute l'Égypte, depuis les cataractes de Syène jusqu'au cap Bourlos, occupe 7° 30' et présente une surface de 2,100,000 hect. de sol cultivable, qui doit toute sa fertilité à l'eau bienfaisante du Nil.

ÉCLAIRCISSEMENT.

Débordement du Nil, accroissement des couches de terrain dans la Haute, la Moyenne et la Basse-Égypte; époque de la fondation des villes d'après les données géologiques; eau du Nil.

L'Égypte, et le Delta en particulier, est seulement habitable, parce qu'elle sert de lit aux grandes eaux du Nil, dont les débordements produisent la fécondité du pays.

Le débordement est causé, comme le savait déjà Hérodote, par les pluies des tropiques qui tombent dans les monts alpins de l'Abyssinie et dans le centre inconnu de l'Éthiopie. Elles inondent, en ces lieux, les vallées de l'immense plateau et descendent ensuite dans le bassin du Nil, leur dernier receptacle; le seul lit du Nil, chargé ainsi de toutes les eaux de l'immense contrée qui s'étend le long de la pente septentrionale de la Haute-Afrique orientale, sur un espace de 18° de longitude, c'est-à-dire 220 milles géog., en porte tout le tribut à la mer, à travers la terre d'Égypte. La grande chaleur qui règne en Égypte, en Nubie et en Éthiopie, pendant les derniers mois de printemps, époque où le soleil s'élève perpen-

diculaire au-dessus de ces contrées, dilate tellement l'atmosphère embrasée que les masses d'air et de nuages plus froides qui couvrent l'Europe, se précipitent à la place de cet air raréfié, pour rétablir l'équilibre détruit; telle est la cause physique du débordement qui, comme phénomène cosmique, est dans une entière dépendance, dans un rapport exact, avec le cours des astres du jour et de la nuit. De là la régularité de ce phénomène merveilleux et annuel, qui était le vrai régulateur de la vie des anciens Égyptiens. La lumière et la chaleur de l'équinoxe du printemps appelaient le Nil des contrées embrasées du sud; alors disparaissaient de l'Égypte toutes les influences mauvaises de la saison de la sécheresse; la terre rajeunie, s'éveillait à l'approche du dieu qui venait la féconder et la bénir. Au commencement de l'inondation, Osiris sortait de son tombeau, et les fêtes et la joie se répandaient dans tout le pays; le Nil s'élevait ensuite dans une progression régulière, et c'est pour cela qu'on lui donna le nom de Νεκος, mot qui signifie en copte *l'eau mesurée*; avec lui apparaissaient la tige et la fleur du lotus; la timide gazelle s'enfuyait de la vallée dans le désert; les serpents, les crocodiles, l'ibis arrivaient alors; le fleuve grossissait et baissait avec le solstice d'été (Horus) et l'équinoxe d'automne; il suivait si régulièrement le cours des astres, qu'on eût dit qu'il était leur satellite sur la terre, et la symbolique égyptienne lui donne le nom de *mimes des cieux sur la terre* (1). Il atteignait sa plus haute crue en septembre, et le jour où l'on brisait les digues et où l'on brisait les écluses, les fêtes et la joie se répandaient, comme aujourd'hui encore, dans tout le pays. Tant que les canaux et les bras du fleuve étaient remplis d'eau, on célébrait sans cesse des fêtes panégyriques, on entreprenait des pèlerinages aux saintes eaux (2), comme Hérodote nous le raconte avec des détails si circonstanciés. Il résulte des observations les plus récentes que la crue du Nil se remarque pour la première fois (3), au solstice d'été, au-dessous des cataractes de Syène.

Le Bahr-el-Abiad amène le plus grand volume d'eau, et les pluies des tropiques le font gonfler régulièrement, comme le Nil en Égypte (4); cependant il ne baisse jamais autant que le Bahr-

(1) Creuzer Symbolik, I, p. 255.

(2) Hérodote, II, c. 58.

(3) Girard, Observ., p. 201.

(4) Browne, Trav., p. 454.

(1) Girard, Observ., p. 200.

el-Azrek (1). Le Tacazzé grossit dans la province de Siré jusqu'à une hauteur de 18 pieds. Nous ne savons pas encore jusqu'à quelle hauteur le Nil monte dans le Sennaar; mais il n'inonde qu'un très-petit espace dans ces contrées, et à Dongola et en Nubie on est obligé de se servir de roues à pot pour arroser le pays. Nous apercevons la première trace du débordement, dans la Haute-Égypte, à Sabhié, au-dessous d'Edfou. Strabon place le premier nilomètre, dans l'île d'Éléphantine. Tous les cours d'eau commencent à gonfler en avril, dans le plateau de l'Abyssinie; mais ils ne remplissent leurs bords (2) qu'au mois de juin. Pendant tout l'été, ils roulent leurs eaux comme des torrens impétueux. L'état des eaux du Nildonne aussi naissance à trois saisons en Égypte; du mois de décembre au mois de mars, l'eau est à son niveau le plus bas; du mois d'avril au mois de juin, elles grossissent et atteignent leur niveau moyen; du mois d'août au mois de novembre est l'époque des grandes crues: immédiatement après elles décroissent.

On remarque la première crue des eaux, au Caire, dans les premiers jours de juillet; les hydrographes français (3) observèrent sa progression sur le nilomètre de cette ville, placé à l'extrémité méridionale de l'île de Roudah. Pendant les premiers huit jours, le Nil monte presque insensiblement, puis la progression devient de jour en jour plus rapide et plus forte. Il atteint ordinairement la moitié de sa hauteur le 15 du mois d'août, et il grossit encore jusqu'au 20 ou 30 septembre, où il se trouve enfin à son niveau le plus élevé. Il reste environ 14 jours à cette hauteur dans une espèce d'équilibre. Il décroît ensuite successivement jusqu'au 20 mai de l'année suivante. Le mouvement des eaux s'arrête alors jusqu'au solstice d'été. Lorsque le Nil entre en Égypte dans le temps des grandes eaux, il est rempli de sable et de limon, et ses eaux ont une teinte rougeâtre. Il garde cette couleur pendant toute l'époque de l'inondation, et ses eaux ne s'éclaircissent que lorsqu'elles rentrent dans leur lit.

Girard a représenté par une courbe (4) les lois de la crue et de la décroissance du Nil, pendant les années 1799, 1800 et 1801. Ces calculs sont les plus exacts qui aient été faits jusqu'alors, et

la courbe varie selon les différentes années. En 1799, l'inondation fut très-faible; elle atteignit, le 25 septembre, sa plus grande élévation qui était de 6 mètres 837 millim., au-dessus du niveau le plus bas. L'inondation fut très-forte en 1800; elle s'élevait, le 4 octobre, à 7 mètres 961 millim. La hauteur moyenne (1) des deux années 1799 et 1800 peut donc être évaluée à 7 mètres 419 millim., ce qui équivaut à 13 coudées 17 pouces sur l'échelle de la Megyas (nilomètre du Caire), et à 14 coudées du nilomètre d'Éléphantine. La coudée égyptienne porte le nom de *dra*. Ce résultat des observations faites par les ingénieurs et les physiciens français a une grande importance, en ce qu'il nous donne la solution des erreurs et des contradictions des siècles précédents; ces contradictions et ces erreurs avaient toutes pour cause la politique des gouverneurs de l'Égypte qui, de tout temps, exagérèrent la crue du fleuve afin de tirer du peuple de plus forts impôts.

Depuis Hérodote (2) jusqu'à Leo Africanus, tous les auteurs s'accordent à dire que le Nil devait monter à 16 coudées (3) ou aunes égyptiennes, appelée *dra* aujourd'hui, pour donner une bonne récolte. On ne fixait les impôts dans toute l'Égypte que lorsque le Nil était parvenu à cette hauteur. Cet ancien mode d'établir l'impôt s'est maintenu jusqu'aujourd'hui. La ligne de la 16^e coudée qui désigne le minimum d'élévation, s'appelle de là, dans le pays, *l'eau du sultan* (4) ». On n'exige l'impôt que quand le fleuve atteint cette hauteur, car il n'inonde alors que la moitié des terres. Dès que le cheikh de la Megyas a proclamé que le Nil a atteint la 16^e coudée, on ouvre aussitôt la digue du canal; les fêtes commencent alors dans toute la terre d'Égypte; cependant la crue continue ordinairement encore et souvent elle monte jusqu'à 23 et 24 coudées. En 1801, la troisième année du séjour des Français en Égypte, on proclama au Caire que le fleuve était parvenu à 23 coudées 2 pouces, et cependant l'eau ne s'élevait réellement qu'à 18 coudées (5), à compter de la division la plus inférieure de la colonne du nilomètre. La plus haute crue n'a pas lieu, dans la Basse-Égypte,

(1) Girard, p. 202.

(2) Hérodote, II, p. 13.

(3) Girard, Observ., p. 256.

(4) Abdallatif, Relation de l'Égypte, éd. de Saey, IV, p. 330.

(5) Girard, Observ., IV, 257.

(1) Bruce, Trav., p. 424.

(2) Ibid, Trav., V, p. 353.

(3) Girard, Observ., p. 200.

(4) Ibid, Observ., Table, fig. 1.

en prenant la moyenne proportionnelle de 30 ans (1), avant la première ou la seconde semaine de septembre. Alors règne partout la joie, alors tout le monde s'aborde réciproquement avec des souhaits de bonheur; on perce solennellement le grand canal du Caire, et l'eau bienfaisante est aussitôt répartie dans tout le pays. Toutes les écluses s'ouvrent et la Basse-Égypte ressemble alors à un lac immense du sein duquel s'élèvent, comme des îles, les groupes des cités et des villages. Au commencement d'octobre les eaux se retirent successivement du pays; la terre est fécondée; le laboureur y jette alors la semence et attend avec confiance la moisson qui va venir (2).

Il existe depuis longtemps une différence entre la longueur de la coudée de la Meqyas et celle de la mesure indiquée dans les proclamations publiques que l'on faisait annuellement à la population du Caire. Tous les voyageurs européens antérieurs ne connaissent que les proclamations officielles ignorèrent complètement la véritable hauteur du nilomètre de la Meqyas. Ils n'avaient aucunes données positives, et tous leurs résultats doivent être inexacts, car ils partaient tous d'une idée fausse; tous calculaient d'après l'opinion que le Nil s'élevait autrefois à 16 coudées et qu'il monte aujourd'hui jusqu'à 23 et 24. La sagacité du célèbre voyageur Niebuhr découvrit, en 1762, que les proclamations journalières de la crue du fleuve ne s'accordaient pas, quant à la somme, au mouvement réel du fleuve. Après lui d'autres voyageurs, et entre autres Volney, firent la même observation; mais il leur fut impossible d'obtenir des données certaines. Nous sommes donc forcés de rejeter comme faux tous les calculs et toutes les hypothèses antérieurs sur l'accroissement de l'Égypte, parce qu'ils reposent sur des faits inexacts.

On proclame le matin et le soir, au Caire, le mouvement des eaux pendant la journée; la politique du gouvernement égyptien passe souvent quelques pouces sous silence, puis change et grossit tout à coup la somme, afin de proclamer à la fois un nombre plus fort et de répandre en certains momens l'espérance d'une riche moisson parmi la population de la capitale; cette supercherie produit toujours ses effets, et le peuple reçoit cette nouvelle avec les démonstrations de la joie la plus vive. L'Égyptien observe avec une attention inquiète le fleuve qui lui

donne la vie; le Nil répand tour à tour l'anxiété ou la joie, car de ses eaux dépend le bien-être de toute une année: aussi le nilomètre de la meqyas reste toujours sous l'influence de la police du Caire (1). Les mêmes raisons politiques confiaient autrefois aux prêtres la garde des nilomètres et en éloignaient le peuple avec soin. Aujourd'hui encore l'approche de la Meqyas est interdite au peuple égyptien. On cache, sous de fausses déclarations, le véritable niveau des eaux, parce que le fisc veut obtenir chaque année, quel que soit le niveau du fleuve, la levée complète de tous les impôts (2). Telle fut toujours la cause de cette supercherie, dont nous devons la découverte à l'occupation de l'Égypte par les armées françaises.

L'effet du débordement sur la formation du sol de l'Égypte est double: il exhausse *premièrement le lit même du fleuve, secondement la vallée*; la vallée de l'Égypte est en même temps un produit de la nature et un produit de l'art, à cause des canaux et du barrage des eaux par les digues.

1. *Exhaussement du Nil en Égypte.* — Le Nil n'a aucun affluent, ni dans son cours moyen, ni dans son cours inférieur, qui vienne modifier sa pente naturelle et la forme de son lit. Son lit est très-grand, mais entièrement isolé, et ses formations et ses modifications sont plus faciles à étudier que celles d'autres fleuves, parce qu'elles présentent des phénomènes moins compliqués. Les riverains des autres fleuves n'en étudient pas l'histoire; mais l'Égyptien qui voit dans le Nil la source de son bien-être, a bâti de bonne heure des observatoires sur ses bords, et, à l'aide de ces observations, il a tenu registre, jour par jour, de ses changemens et de son histoire. Quoique détruits depuis bien longtemps, leurs fondemens ont servi d'échelle pour mesurer l'exhaussement du Nil pendant chaque siècle. Si l'Égypte est un sol classique, le Nil aussi peut être appelé un *fleuve classique*, et il fut observé, étudié, pendant des milliers d'années; ces observations ont fourni des résultats importants à la physique des fleuves en général, à l'étude de la formation de la surface de notre planète, à l'hydraulique et à l'hydrographie. Les nilomètres sont de véritables observatoires géographiques dont un seul a encore aujourd'hui sa destination première, et

(1) Capper, Observ., p. 75.

(2) Hérodote, II, c. 14.

(1) Browne, Trav., p. 72.

(2) Girard, Observ., p. 258.

c'est le nilomètre de l'île de Roudah, au Caire. On en a découvert encore un second à Éléphantine, tel que Strabon nous l'a décrit. Il en existait encore d'autres, comme par exemple, du temps des Ptolémées, à *Hermionthis* et *Elethya* (voy. plus haut); on en retrouve encore les restes, mais ils ne peuvent nous fournir de mesure précise; chaque temple possédait encore probablement des nilomètres mobiles, comme nous en voyons représentés si souvent dans les hiéroglyphes, avec l'image de Sérapis et avec le boisseau, sous la forme d'échelles, de degré, de siège, etc. (1). Deux monuments seuls nous offrent donc aujourd'hui des données certaines sur l'exhaussement du lit du fleuve lui-même.

Girard découvrit le nilomètre d'Éléphantine sur le mur du quai, absolument comme il est décrit par Strabon (voyez p. 382). La dernière coudée portait en chiffres grecs, le nombre 24, et désignait assurément la coudée égyptienne que les Ptolémées maintinrent en usage (2), parce qu'elle était l'ancienne mesure des Égyptiens. Les eaux du Nil ne dépassaient donc jamais ce terme au-dessous de la dernière cataracte du Nil, à l'époque de la construction de ce nilomètre; mais Girard ne découvrit ce nilomètre, le 23 juillet 1799, que parce que les eaux étaient encore très-basses alors; un mois plus tard le nilomètre aurait été entièrement recouvert par les eaux et par conséquent invisible. Les débordemens actuels les plus forts s'élèvent plus de 7 pieds (2,415^m) au-dessous de la 25^e coudée de l'inscription grecque (3). Le lit du Nil s'est donc exhaussé de cette hauteur depuis la construction de ce nilomètre jusqu'à nos jours. On n'a pas de raison pour supposer que l'ordre du monde soit changé depuis ce temps et que la quantité des pluies qui tombent en Abyssinie ait augmenté ou diminué depuis cette époque. Une inscription grecque du temps de l'empereur Septime-Sévère (193 à 211 de J.-C.), trouvée sur l'échelle du nilomètre, nous rapporte que, sous le règne de cet empereur, l'inondation dépassa de plusieurs palmes la 24^e coudée. Elle s'élevait donc déjà alors au-dessus de l'ancienne limite. Ce fait était assurément un phénomène ordinaire au troisième siècle après

Jésus-Christ, et l'ignorance seule de la garnison romaine de Syène pouvait le regarder comme extraordinaire. Les eaux dépassaient alors la 24^e coudée de 0,51^m. Depuis Septime-Sévère, c'est-à-dire depuis 1600 ans, le lit du Nil s'est donc exhaussé de 2 mètr. 11 centim. : ainsi l'exhaussement séculaire du lit du Nil dans la Haute-Égypte égale 0,132^m.

Le second nilomètre qui peut nous offrir des données précises se trouve dans la Basse-Égypte, au Caire, à l'extrémité méridionale de l'île de Roudah (1). C'est une colonne de marbre blanc s'élevant au milieu d'un réservoir quadrangulaire qui communique au Nil par un petit canal. Cette colonne, appelée *Meqyas*, est divisée, depuis sa base jusqu'au-dessous du chapiteau, de 16 coudées, chacune de 24 pouces; chaque pouce, évalué d'après les mesures françaises, donne 0,841^m. A l'époque de la construction de cette Meqyas, la 16^e coudée désignait assurément l'état des eaux dans une année féconde; car il fut de tout temps important aux maîtres de l'Égypte de connaître le point où s'élevait le débordement, afin d'exiger du peuple les impôts les plus forts possibles. Aujourd'hui, quand le Nil ne dépasse pas les 16 coudées, l'année est mauvaise, comme, par exemple, celle de 1799, où le Nil ne s'éleva pas au-dessus de 16 coudées 2 pouces. Dans l'année fertile de 1800 il atteignit 18 coudées 3 pouces. Ainsi la différence de l'élévation du Nil dans les bonnes années, depuis l'époque de la construction de la Meqyas jusqu'à nos jours, est de 2 coudées 3 pouces, c'est-à-dire 1,149^m. Le lit du Nil s'est donc exhaussé, au Caire, entre ces deux époques, de 1,149^m, c'est-à-dire d'environ 3 pieds. La Meqyas fut reconstruite sous le calife Motawackel (2), en 847 (253 de l'hég.); par conséquent, au milieu du neuvième siècle. L'exhaussement séculaire du lit du Nil, qui est de 0,132^m à Éléphantine, est donc ici 0,120^m, différence presque insensible entre deux localités très-éloignées, l'une dans la Haute, l'autre dans la Basse-Égypte (3). La cause de cette différence git naturellement dans la pente du fleuve; le rapport des sections transversales, la rapidité du cours des eaux, phénomènes qui changent si souvent, agissent réciproquement l'un sur l'autre et égalisent leurs

(1) Marcel, Mém. sur les nilomètres des anciens, dans la Descr. de l'Égypte, ch. II, p. 63.

(2) Girard, Mém. sur le nilomètre de l'île d'Éléphantine, Descr. de l'Égypte Ant., t. I, p. 10.—Girard, Observ., p. 261.

(3) Voy. la Table, dans Girard, fig. 8.

(1) Girard, Observ., p. 263. fig. 8.

(2) Marcel, Mém. sur la Meqyas, Descr. de l'Égypte, E. N., II, p. 20.

(3) Girard, Observ., p. 265.

effets par les oscillations continuelles entre le maximum et le minimum de leur action. *L'exhaussement moyen* du lit du Nil dans toute la vallée est donc, en prenant la moitié des deux sommes, de 0,126^m.

2. *Exhaussement de la vallée du Nil dans les plaines de Thèbes, Syout, Héliopolis, ou dans la Haute, la Moyenne et la Basse-Égypte.* Dans certaines localités de l'Égypte l'exhaussement de la vallée présente un rapport différent à celui du lit du fleuve; cependant l'exhaussement moyen de l'une doit s'accorder généralement avec celui de l'autre : les surfaces du lit et de la vallée tendent continuellement, par leur action réciproque, à un parallélisme complet, de sorte que la nature les ramène toujours à un équilibre harmonieux, quand même la main de l'homme l'aurait suspendu pour un temps. Voici maintenant les faits que nous offrent les localités isolées.

A. *Exhaussement du sol de Thèbes* (1). — La base des monumens de Thèbes est couverte en grande partie du limon du Nil, de sorte que la surface actuelle de cette grande cité antique n'est plus aujourd'hui la même qu'à l'époque de sa fondation. Suivant le rapport de tous les historiens, les anciens Égyptiens bâtissaient leurs cités et leurs monumens sur des terrasses qui les mettaient à l'abri de l'inondation; mais les eaux s'élèvent aujourd'hui si haut à Thèbes, que le colosse de Memnon apparaît, une partie de l'année, comme une île au milieu des eaux, et, après qu'elles se sont retirées, on le voit surgir au milieu des champs ensemencés. Ce sol est assurément le produit d'une alluvion postérieure, comme le prouve une inscription du règne d'Antonin, c'est-à-dire du deuxième siècle, trouvée sur la face sud du piédestal, et la base du piédestal qui reposait sur un *forum* dallé; ce pavé était encore à découvert cinquante ans après Jésus-Christ. On peut donc calculer exactement l'exhaussement du sol depuis 1600 ans, et nous trouvons qu'il est de 1,924^m; l'exhaussement séculaire serait donc de 0,106^m, ou 0,100^m, dans les premiers siècles : l'exhaussement du sol dans la Basse-Égypte donne, en prenant la moyenne proportionnelle, 0,126^m, résultat qui s'accorde assez bien avec le précédent. Ce *forum* du Memnonium, comme toutes les villes et villages égyptiens, était assurément placé sur une terrasse factice, dont le sol se com-

pose de matières hétérogènes et rapportées, qu'il est facile de distinguer du sol naturel de la vallée; ce dernier se compose toujours de masses homogènes disposées en couches horizontales et formées par la boue noire du Nil.

Les sphinx gigantesques de Carnac, enfouis (1) maintenant sous les terres cultivées, nous donnent un résultat analogue; ils nous montrent clairement que le pavé de l'ancienne Thèbes était au même niveau sur les deux rives du Nil, près des deux monumens. La terrasse factice de la partie ancienne de la ville où gisent les sphinx a été retrouvée à 18 pieds de profondeur (6 mètres); elle repose immédiatement sur le sol limoneux et horizontal qui s'étend à une profondeur que nous ne pouvons préciser. Les premières couches de ce sol sont assurément l'horizon primitif de la vallée, à l'époque où la ville de Thèbes n'était pas bâtie encore. La vallée s'est donc exhaussée de 6 mètres depuis la première fondation de Thèbes sur cette terrasse factice. Dans les ruines du palais de Luxor, on voit aux pierres du fondement, où le Nil les a baignées librement, que la différence du niveau actuel de la vallée de Thèbes avec l'ancien est d'environ 18 pieds (6 mètres) (2). Malheureusement l'histoire est muette sur l'époque où fleurit Thèbes et plus encore sur sa fondation et la construction des terrasses factices sur lesquelles elle repose. L'édification des digues qui soutiennent les eaux dut assurément précéder l'époque de la prospérité de cette contrée, et on doit regarder ces travaux comme les monumens les plus antiques de l'industrie de l'homme. Comme nous n'avons aucunes données chronologiques sur ces ouvrages, la différence de l'ancien niveau et du niveau actuel ne nous permet pas de calculer exactement l'exhaussement séculaire de la vallée du Nil; il nous est seulement permis de tirer quelques inductions par analogie. En effet, si la moyenne de l'exhaussement séculaire est de 0,126^m, comme il résulte des calculs précédens, l'exhaussement de 6 mètres aurait dû s'opérer en 4760, et nous remonterions ainsi jusqu'à 2960 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire 418 ans après le déluge. C'est alors que les hommes seraient venus s'établir dans la vallée et qu'ils auraient élevé des terrasses pour protéger leurs habitations contre les débordemens du fleuve.

Ce résultat a une haute importance pour l'his-

(1) Girard, *Observ.*, p. 268.

(1) Girard, *Observ.*, p. 275.

(2) *Ibid.*, 89, 12.

toire de l'homme et de la civilisation, et il est une conséquence toute directe d'observations géognostiques, hydrauliques et archéologiques. La position de l'obélisque de Luxor (1) s'accorde encore parfaitement avec lui; il est enfoui près de 4 mètres dans le sol du village dont la terrasse factice est élevée de près de 4,60^m au-dessus de la plaine actuelle. Cette élévation de 4,60^m est, dans toute la vallée du Nil, la hauteur normale de toutes les éminences factices sur lesquelles on bâtissait les villes antiques aussi bien que les villages modernes. Si les anciennes villes avaient la même hauteur au-dessus des campagnes, la plaine de Thèbes, à en juger par les couches du limon du Nil, se serait déjà exhaussée de 2 mètres depuis l'époque de la construction primitive de la terrasse factice jusqu'à l'époque de la fondation de Luxor. Il a fallu pour cela un laps de temps de seize siècles, et par conséquent Luxor aurait été bâti 1400 ans avant Jésus-Christ. Dans les décombres des murailles de Luxor on a retrouvé des fragments avec des sculptures hiéroglyphes qui prouveraient que Luxor fut construit avec les débris de monumens plus anciens.

B. *Exhaussement du sol à Syout*. — Aucun changement important n'a eu lieu dans le système d'irrigation de l'Égypte depuis la construction des premières digues et des premiers canaux dans la Haute-Égypte : tout s'est maintenu dans la même disposition et le même ordre. Si l'état primitif des choses avait varié, il en serait résulté que les propriétaires des champs auraient dû, les uns perdre, les autres gagner, et ces changements auraient produit des querelles, des guerres intérieures, des révolutions dont l'histoire de l'Égypte ne nous offre aucune trace. La digue qui, pendant l'inondation, sert de route dans la plaine de Syout est recouverte extérieurement du limon du Nil sur les deux côtés; mais, ayant pratiqué un puits de sondage à travers cette digue, on trouve le limon du Nil à 3,89^m au-dessous de la plaine actuelle; le sol de la plaine se serait donc élevé de cette quantité depuis la construction de la digue de Syout, ce qui nous fait remonter à plus de 3,000 ans, c'est-à-dire 1,200 avant Jésus-Christ, si toutefois l'exhaussement séculaire suit la progression normale de 0,126^m. Si la ville de Syout ou de Lycopolis fut bâtie à la même époque que la digue, cette ville ne remonterait pas plus haut que 1,200 ans avant Jésus-Christ, et, par conséquent, elle serait beaucoup

plus jeune que Thèbes. C'était l'opinion de toute l'antiquité, et c'est aussi la nôtre que la Haute-Égypte a été peuplée et civilisée bien antérieurement à tout le reste du pays.

C. *Exhaussement du sol à Héliopolis*. — L'obélisque d'Héliopolis s'élève à 2 lieues du Caire; il est situé dans un sol cultivable, et, comme nous l'avons vu plus haut, il est exposé aux inondations. Il repose sur une pierre de grès placée aujourd'hui 1,88^m plus bas que le niveau actuel de la plaine. La pierre de grès ou la base de l'obélisque est à peu près au même niveau que l'ancien pavé de la ville. Le dépôt du limon du Nil est de 1,752^m. Les inondations ont exhaussé le sol de la plaine d'Héliopolis de 1,88^m (l'exhaussement de celle de Thèbes est de 1,924^m). Strabon nous rapporte qu'Héliopolis était encore habitée, lorsque Thèbes était déjà en ruines; l'exhaussement de la plaine devrait ainsi être moindre à Héliopolis qu'à Thèbes; mais la masse réunie des eaux s'élève à Héliopolis, dans la vallée inférieure, beaucoup plus haut qu'à Thèbes, comme l'indique partout la trace des eaux; or, l'épaisseur du dépôt du fleuve correspond toujours à la hauteur de l'inondation. En effet les couches du dépôt ou les exhaussements séculaires du sol, à Thèbes, sont à celles d'Héliopolis comme 1^m à 1,50^m; l'exhaussement séculaire près de la statue de Memnon, à Thèbes, égalerait ainsi 1,10^m, et, près de l'obélisque d'Héliopolis, 0,18^m. Il a fallu 1,200 ans pour accumuler une couche de 1,752 d'épaisseur à la base de l'obélisque; le barrage (1) des eaux étant ici beaucoup plus fort et leur séjour beaucoup plus long, il doit en résulter naturellement, dans le Delta, un exhaussement beaucoup plus grand = 0,126; ce qui confirme l'hypothèse d'Hérodote sur la formation postérieure du Delta.

Les recherches comparées que nous venons de faire sur le gonflement du Nil et l'exhaussement des couches de terrain ne partent pas, comme on l'a vu, d'opinions purement hypothétiques, mais de faits réels, mathématiquement mesurés, constatés par la critique, et qui nous permettent d'en déduire, d'après Girard, les dates probables de la fondation des villes et de la culture de la vallée. Nous allons considérer maintenant les autres forces naturelles qui ont contribué au développement géographique de la vallée du Nil et du Delta: l'histoire archéologique de ce grand fleuve classique pourra ensuite nous

(1) Girard, *Observ.*, fig. 13.

(1) Girard, *Observ.*, p. 285.

servir de modèle et de point de comparaison pour toutes les autres localités analogues de la terre.

Le dépôt du limon et les eaux n'ont pas seuls changé la surface de l'Égypte ; les vents ont aussi contribué à la modifier en y roulant continuellement des masses de sable. Les déserts arides et brûlants de la Libye où le sable s'échauffe jusqu'à 56° de Réaumur, le manque de pluie dans toute cette grande contrée qui s'étend entre l'Atlas, le Niger et le Nil, échauffent et raréfient tellement l'atmosphère que, pour rétablir l'équilibre, un vent du nord souffle constamment sur la côte septentrionale de l'Afrique. La position de l'Atlas et d'autres circonstances font que ce vent souffle en Égypte de l'ouest et du nord-ouest. Au solstice d'été, il vient directement du nord, parce qu'alors l'air plus froid se précipite avec plus de force dans l'atmosphère embrasée de l'Éthiopie.

Le vent de l'ouest et du nord-ouest chasse continuellement devant lui les sables mouvans du désert de Libye, et ils auraient recouvert depuis longtemps la terre d'Égypte sans les rangées de dunes qui se forment partout où des buissons et des broussailles offrent aux sables les plus faibles obstacles. Ces broussailles croissent près du bord du fleuve et des canaux, et offrent déjà au désert des barrières naturelles. Le canal de Joseph dans la moyenne Égypte et le canal de Bahyré dans la Basse-Égypte furent creusés, comme nous l'avons vu plus haut, pour servir de digues artificielles contre l'empiétement progressif du désert. Dans les lieux qui manquent de canaux, le désert a envahi la terre cultivable et changé ainsi la forme de la vallée ; peut-être même a-t-il refoulé le lit du fleuve à l'est vers la chaîne arabique par l'amoncèlement continu des masses de sable à l'ouest de la vallée.

Outre le sable du désert, celui que le Nil entraîne avec lui de la Haute-Égypte a encore contribué à modifier la vallée ; car, à chaque sondage, on remarqua que le limon du Nil reposait sur une couche de sable quartzeux. Ce sable quartzeux, différant du sable mouvant de la Libye, est mêlé de parcelles de mica et de fer magnétique que le Nil a sûrement enlevées à ses rivages en Nubie et à la région de grès de la Haute-Égypte.

Le limon argileux (1), que le Nil entraîne dans son cours, vient encore de plus haut, car on ne

trouve pas de sol argileux immédiatement au-dessous des cataractes de Syène. Le sable ne peut être entraîné que par un courant rapide ; et, dans les endroits où le fleuve devient plus paisible, il se dépose en bancs sur lesquels l'eau coule plus paisible encore ; alors elle dépose du limon, et forme ainsi des terres cultivables. De cette manière, le Nil dépose, dans toute la largeur de la vallée, un sol que les eaux peuvent sillonner facilement ; cependant le Nil a toujours été plus refoulé à l'est vers la chaîne arabique. Le Nil détruit ainsi ses rivages avec autant de facilité qu'il les forme. Les cailloux les plus pesans tombent les premiers, et forment des talus escarpés, tandis que les sables plus légers se superposent au premier dépôt en courbes plus inclinées, plus convexes. Comme le dépôt se forme en caps saillans vers le fleuve, le courant agit sur ses rives en ricochets successifs, et transporte continuellement les masses de distance en distance, jusqu'à ce qu'il les entraîne à la mer. Le fleuve modifie ainsi lui-même son ouvrage, et c'est ainsi qu'il a successivement sillonné toute la largeur de la vallée égyptienne.

Cela nous explique pourquoi, dans les sondages de toute la section transversale de la vallée, on trouva partout une couche de limon superposée à une couche de sable de même nature que celui du lit du fleuve. Mais c'est un fait remarquable que la couche de limon devient de plus en plus épaisse à mesure que la vallée approche du désert. Les eaux ont toujours laissé tomber les masses de sable les plus pesantes là où leur cours était plus rapide, c'est-à-dire près du courant, tandis qu'à la bordure de la vallée, près du désert, où elles restaient plus longtemps stagnantes, elles ne déposaient que les masses plus légères, c'est-à-dire le limon. Depuis que l'état présent des choses est devenu l'ordre nouveau de la vallée, le milieu de l'Égypte est seul traversé et remué par le fleuve ; les parties plus éloignées, situées près des deux bordures de la vallée, restent pendant ce temps-là en repos ; et c'est pourquoi aussi elles se composent de couches horizontales.

Dans le principe, le Nil exhaussait davantage ses rives, parce qu'il les couvrait plus tôt et plus longtemps ; mais le temps a changé ce rapport : les campagnes les plus éloignées, situées près des bords de la vallée, étant plus basses (1) que les rives, l'eau qu'y conduisent les canaux

(1) Girard, *Observ.*, p. 289.

(1) Reynier, *Mémoire sur l'Égypte*, IV, p. 12.

y séjourne plus longtemps que dans les campagnes placées près du fleuve, et qui forment, au milieu de la vallée, un arc convexe sur le haut duquel coule le Nil. Comme cet arc convexe est formé par du sable, l'eau du Nil le pénètre facilement : la pression latérale la fait filtrer à travers les rives, et elle forme ainsi une nappe d'eau souterraine (1) que l'on trouve toujours à une certaine profondeur, même sous la surface la plus sèche. Cette nappe filtre des deux côtés dans les terres plus basses qui avoisinent les chaînes de montagnes. Il s'est formé ainsi, tout près du fleuve, un sol toujours à sec, ou du moins très-peu exposé aux inondations, et qui est très-propre à la culture de la canne à sucre, de l'indigo et du coton (2). Ces végétaux ne pourraient réussir dans le sol inondé ; aussi leur culture n'est devenue possible que dans les temps modernes, et ils étaient entièrement inconnus aux anciens Égyptiens.

Le sol inondé est la bonne terre de labour qui a fait de tout temps la richesse de l'Égypte (3). Quand l'eau du Nil y a séjourné une moitié de l'année, le sol est saturé de principes nutritifs qui produisent, pendant l'autre moitié, les moissons les plus abondantes, sans qu'une goutte de rosée ou de pluie tombe du ciel, comme cela est dans la plus grande partie de l'Égypte.

La quantité de l'eau (4), pendant l'inondation, est, en prenant la moyenne, neuf fois plus grande que dans le lit du fleuve pendant la saison de la sécheresse : le fleuve décharge alors dans la mer 782 mètres cubes d'eau en une seconde, et pendant l'inondation, 6,824 mètres cubes. Mais les calculs faits à Syout ont prouvé que, dans les plus grandes eaux, le Nil dépense un volume d'eau vingt fois plus grand que dans les basses eaux.

Quand le courant n'entraîne pas de parties étrangères, le fleuve roule les eaux les plus limpides ; elles servent de boisson dans toute l'Égypte, et on peut les employer pour faire cuire les mets et dans d'autres préparations, à la place de l'eau distillée ou de l'eau de pluie qu'il est presque impossible de se procurer en Égypte (5).

Elle est alors parfaitement claire, et les anciens la célèbrent dans les termes les plus approbateurs : *Nulli fluminum dulcior gustus est*, dit Sénèque ; et Gallien : *Mulierum partus insigniter adjuvat*. Aujourd'hui encore, elle est dans la poésie le symbole de la beauté, de la douceur, de la grâce, et les Kadankas du Fezzan (1) s'excusent, dans leurs chants, sur son influence quand elles cèdent aux instances de leurs amans.

Quand le Nil commence à gonfler, ses eaux sont encore claires comme celles d'un torrent de montagnes ; elles prennent ensuite une teinte verdâtre, ce qu'il faut attribuer aux débris de végétaux qu'elles entraînent des marais stagnans du pays des Shangalla ; enfin elles deviennent rougeâtres (2), couleur produite par les parties terreuses qu'elles entraînent de la terrasse de Sennaar. À cette époque l'eau du fleuve est encore potable.

C'est alors qu'elle féconde le pays ; le limon qu'elle contient en dissolution se répand en couches horizontales sur toutes les campagnes : il contient surtout de l'alumine, du carbonate de chaux et de magnésie qui ont la propriété d'un excellent engrais (3). Alpin nous dit que les terres sont si bien engraisées par ce dépôt des eaux qu'elles n'ont pas besoin d'être fumées. D'après l'analyse que Regnault a faite de l'eau du Nil, 100 parties de limon contiennent 11 parties d'eau, 9 de carbone, 6 d'oxyde de fer, 4 de cailloux, 4 de magnésie, 18 de chaux et 48 d'argile.

C'est donc avec raison que les habitans actuels de la vallée appellent le Nil, *El-Fayd* et *El-Mobarek*, l'abondance, le fleuve saint (4) : ces appellations doivent paraître bien naturelles quand on pense que la nature, par une merveilleuse bienfaisance, donne en abondance les eaux vivifiantes et fécondes à un pays où il ne tombe pas une seule goutte de pluie, précisément dans la saison la plus brûlante et la plus sèche qui, sans cela, devrait tout dessécher et tout flétrir, lorsque le ciel est serein, pur et sans nuages. Ce phénomène a de tout temps causé l'étonnement et l'admiration des peuples qui ne pouvaient en comprendre clairement la cause, quoique Hérodote l'eût déjà indiquée.

(1) Girard, Mém. sur l'Égypte, I, p. 16.

(2) Reynier, Mém. sur l'Égypte, IV, p. 12.

(3) Moïse, B. I, p. 41.

(4) Girard, Mém. sur l'Égypte, I, p. 10.

(5) Regnault, Analyse de l'eau du Nil, Mémoire sur l'Égypte, p. 41.

(1) Bornemann, Voy., éd. Langbâ, I, p. 131.

(2) Solira, Mém. sur l'Égypte, IV, p. 185.

(3) Mém. sur l'Égypte, I, p. 661.

(4) Ibid., II, p. 72.

Pendant la saison de la sécheresse, le Nil devient salé à Rosette, à 1 lieue 1/2 de la mer, parce qu'alors ses eaux ne sont pas assez fortes pour entretenir leur cours par deux embouchures à la fois. L'eau du Nil n'est pas potable en ce lieu, dans cette saison, et les bas-fonds ne permettent pas, même aux barques les plus légères, de naviguer sur le bras de Radchid. L'eau de la mer pénètre alors dans le Delta.

Mais, à l'époque de l'inondation, c'est tout le contraire; ce bras a beaucoup d'eau, et alors les bateaux, favorisés par les vents du nord, remontent facilement le fleuve jusque dans la Haute-Égypte. Huit jours de navigation suffisent toujours alors pour aller du Caire à Syout (1).

1^{re} REMARQUE.

Opinions sur les divisions du Nil.

Les eaux du Nil entraînent évidemment les masses de terre fertile ou de limon, dont elles sont présent à l'Égypte, des montagnes de l'Abyssinie dans les basses-terres, comme le Rhin entraînait les terres de plusieurs départements de l'empire français dans les Pays-Bas et la Hollande. C'est un fait politique remarquable, que, dès la plus haute antiquité, les empereurs d'Éthiopie fondèrent sur ce motif leurs prétentions à un tribut qu'ils exigeaient de l'Égypte, ainsi que l'assurèrent les ambassadeurs éthiopiens à la cour du grand-mogol Aureng-Zeb, résident à Delhi (2), et que, dans notre siècle, l'empereur des Français essaya de faire valoir, par les mêmes motifs, ses prétentions sur la Hollande. Lorsque les sectateurs de l'islamisme eurent conquis l'Égypte, et qu'ils persécutaient partout les chrétiens, un empereur d'Abyssinie, que l'histoire nomme Lalibala (1200), avait conçu le plan de détourner le cours du Nil, et de mettre ainsi l'Égypte à sec.

On donne comme un fait historique qu'au douzième siècle, le débordement n'eut pas lieu une certaine année; le sultan Moustansir envoya alors un ambassadeur en Éthiopie, avec de grands présents, pour engager le roi à détruire la digue; aussi l'inondation reparut l'année suivante (3).

Quoique ne reposant que sur de pures traditions, ces idées sont dominantes dans le pays, dès l'antiquité (*antiqua et constans fama est*) (4). On croit surtout que le Nil ne dirige pas toutes ses

eaux en Égypte, et que l'art pourrait l'en détourner. La supposition d'une communication du Nil avec le Niger, rapportée plus haut, repose sur une assertion ancienne, que le bras gauche du fleuve coule dans le pays des noirs, et le bras droit en Égypte. Abba Grégorius affirme aussi qu'au-dessous de Dongolah, un bras du Nil se dirige dans le désert de Libye, à travers El-Wah ou les oasis; mais Browne a complètement réfuté cette opinion (1).

On trouve encore également dominante l'opinion qui admet la possibilité de détourner le Nil dans la mer Rouge (2). Browne ne trouva, entre le Nil et le port de Kosseyr, aucune trace d'un ancien canal ou d'un fleuve, dont on avait auparavant supposé l'existence. Il rencontra une plaine parfaitement unie jusqu'à la mer (3); mais cette plaine ne part pas immédiatement du niveau de Nil, situé plus bas que l'horizon de la route. Belzoni fit les mêmes remarques, dans son voyage à travers la vallée de Bérénice.

L'auteur de l'Histoire du Canal du Midi (4) se crut autorisé, par ses propres observations, faites sur les lieux, à penser qu'un bras du Nil, sinon tout le fleuve, prit autrefois son cours à l'ouest, à travers le désert de Libye; il aurait suivi alors la vallée du Fayoum et le Bahar-Bela-Mâ ou Bahar-El-Farysh, c'est-à-dire le Fleuve vide, appelé ainsi, parce qu'il est toujours sans eau (5).

Il fut amené à cette opinion par la tradition égyptienne, rapportée par Hérodote, que, dans les temps anciens, le Nil prenait son cours à travers le désert de Libye; des faits géologiques confirmaient aussi cette hypothèse, et rendaient probable que le cours du Nil avait été détourné, à l'est, par les écluses élevées près du lac Mœris et par la construction du canal de Joseph. C'est depuis lors que se formèrent le Delta et les sept embouchures régulières du Nil; c'est depuis lors que fut créé le système des canaux artificiels, et que commença la culture de la Basse-Égypte.

On attribue au roi Mènes la construction de ces digues puissantes, qui, seules, étaient capables de produire de tels résultats, et qui, aujourd'hui, encore, excitent l'étonnement des voyageurs (6); mais ce roi n'est sans doute ici que le représentant et le symbole de la force énergique des premiers temps.

(1) Langlès, dans Hornemann, Voy.

(2) Bruce, Trav., III, p. 710.

(3) Browne, Trav., p. 149.

(4) Andréossy, Mém. sur l'Égypte, I, p. 223.

(5) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 20, et Renouf, Ibid., p. 197.

(6) Girard, sur l'irrigation, l'agriculture et le commerce du Fayoum, Mém. sur l'Égypte, III, p. 320.

(1) Browne, Trav., p. 121 et 183.

(2) Fr. Bernier, Voy., II, p. 345.

(3) Eliazin, Histoire des Abyssins.

(4) Ludolf, Hist. Æth., liv. I, c. 8. — Bernudez, dans Purchas, Pilgr., II, fol. 1171.

Les tentatives faites pour établir une communication entre le Nil et le golfe arabe seront indiquées plus bas, lorsque nous parlerons de l'isthme de Suez, comme frontière entre l'Arabie et l'Égypte, et comme le chemin qui conduit de l'Asie en Afrique.

§ 29.

3^e ÉCLAIRCISSEMENT.*Histoire de la formation du Delta.*

Ces recherches dont les savans de l'expédition française ont enrichi la connaissance physique de l'Égypte, et en général celles de toute la terre, nous apprennent à mieux comprendre les expressions d'Hérodote qui appelle le sol de la vallée égyptienne un don de l'activité créatrice du fleuve (δῶρον του ποταμοῦ, ποταμὸς ἐργατικός) (1). Conduits et secondés par ces recherches, nous pouvons maintenant indiquer les traits principaux de l'histoire de la formation du Delta.

Il fut un temps où le Delta n'existait pas encore, et où sa place était occupée par un Delta négatif ou une vaste embouchure. (Voy. vol. I, *Système des eaux*, *Observations préliminaires*.) Tous les naturalistes qui ont visité l'Égypte, n'ont pu se défendre de la pensée que la vallée du Nil était autrefois un golfe de mer, comme aujourd'hui le golfe arabe, et que la contrée du Delta actuel entre Alexandrie et Péluse formait la vaste entrée de ce golfe (κόλπος θαλάσσης) (2) entre le Mokattam et les promontoires de la chaîne libyque. Sur les parois escarpées et saillantes du Mokattam (3) on reconnaît encore, aux fissures horizontales et aux excavations, l'effet de ce séjour antérieur des flots, et ces traces sont beaucoup plus évidentes que les frottemens des eaux de Saussure (4) sur les hauteurs du mont Salève, près de Genève. Une foule d'autres circonstances parlent encore en faveur de cette hypothèse. Puisque les eaux baignèrent autrefois le pied du promontoire des pyramides, 70 à 80 pieds plus haut que leur niveau actuel, il faut que, depuis cette époque, jusqu'à nous, il se soit écoulé un grand espace de temps pendant lequel le Delta ait pu se former (5). Mais cette époque remonte

au delà de toutes les données de l'histoire, et ceux qui en ont fait mention les premiers ne l'ont regardée que comme une hypothèse (1).

Dans les premiers temps, le Nil commença donc par combler la vallée depuis Éléphantine jusqu'au cap des Pyramides et même aussi le golfe du Delta. Dans la Haute-Égypte la violence du fleuve, augmentée par l'étroitesse de la vallée, devait entraîner des masses de débris avec elle; mais lorsque le lit du fleuve était devenu plus large (2), ces masses détachées devaient tomber au fond et se déposer peu à peu, parce que le fleuve ne pouvait pas les rouler plus loin. Ces débris se déposant surtout au milieu du fleuve, comme un banc de sable primaire et un sol de Delta, divisèrent bientôt les eaux en deux courans, l'un à droite, l'autre à gauche, et formèrent ainsi la bifurcation du Nil.

Au milieu de chacun de ces deux courans séparés, il dut se former bientôt un nouveau banc secondaire qui gagna chaque jour en étendue, et finit par se réunir au premier. C'est ainsi que se forma, comme une base du Delta, sa pointe méridionale devant laquelle il s'élargit toujours de plus en plus par la divergence des bras. Outre ces deux principaux cours, il s'en forma en même temps d'intermédiaires qui durent d'abord se diriger d'après les premiers, et leur être toujours subordonnés; cependant ils présentent, dès le commencement, les variations les plus diverses, et ils deviennent successivement des bras, des lagunes ou des lacs. Ces variations continuelles avaient besoin tantôt d'être favorisées et tantôt combattues, c'est-à-dire que l'art de l'homme devenait toujours de plus en plus nécessaire, car il avait la puissance de les modifier : la formation des deux bras primitifs resta au contraire entièrement abandonnée à la nature, parce que l'art n'aurait jamais pu dompter la force plus grande des flots. Ces deux principaux bras primitifs étaient assurément ceux de l'extrémité du Delta, le bras de CANOPE, à l'ouest; et le bras de PÉLUSE, à l'est (3). Comme ils roulaient à la mer, presque tout le volume des eaux du Nil, tous les débris charriés par le fleuve durent se déposer à leur embouchure, et cela dut arriver presque exclusivement tout le temps qu'ils furent en fonction. Les rives s'étendaient ainsi entre deux bandes

(1) Hérodote, II, c. 5 et 11.

(2) Ibid., c. 10.

(3) Reynier, Mém. sur l'Égypte, I, IV, p. 4.

(4) Saussure, Voy. dans les Alpes, éd. de Neuchâtel, 1780-1788, I, ch. VII, p. 222.

(5) Hérod. Géogr., dans Bredow, p. 592.

(1) Hérodote, II, p. 14.

(2) Girard, Observ., p. 293.

(3) Ibid., p. 294.

de sable qui étaient leur propre ouvrage, et leurs embouchures s'avancèrent toujours de plus en plus en avant du golfe, et se prolongèrent dans la mer, au nord, plus loin que le reste de la côte. Le développement du cours de ces bras devenait ainsi toujours de plus en plus grand, mais leur pente diminuait dans la même proportion.

Cet état de choses doit être regardé comme la troisième période de la formation du Delta; c'est alors que les eaux durent se jeter dans les canaux intermédiaires où elles trouvaient un cours plus rapide que dans les deux premiers. Une partie du bras de Canope se déchargea à l'est par l'embouchure BOLBITINE (près de Rosette), et une partie du bras de Péluse, par l'embouchure SÉBENNITIQUE (près de Damiette). Cette révolution s'opéra successivement comme presque toutes les révolutions de la nature, et c'est pourquoi nous n'avons là-dessus aucune donnée historique. Mais ce rétrécissement de la largeur du Delta entre les nouveaux bras est plus récent que Plin; car, d'après cet auteur, le bras de Canope et celui de Péluse sont encore les bras principaux; or, ils sont entièrement arrêtés aujourd'hui, comme nous l'avons vu plus haut. Les deux principaux bras plus récents de l'intérieur du Delta, le bras de ROSETTE et celui de DAMIETTE, s'enrichirent successivement de ce que perdaient les deux autres situés à l'extrémité. Les nouveaux bras portèrent peu à peu leurs embouchures en avant, vers le nord, dans cette époque de leur action et de leur richesse; aujourd'hui ils occupent dans le système hydrographique de l'Égypte, la même fonction et le même rôle qu'occupaient autrefois les bras de Canope et de Péluse à l'époque où leurs eaux cessèrent de couler, et où elles se portèrent dans l'intérieur du Delta. Autrefois, elles agrandissaient le Delta beaucoup plus rapidement qu'aujourd'hui. Les villes de Rosette et de Damiette situées au douzième siècle à l'embouchure de leurs bras respectifs en sont aujourd'hui à la distance de près de 2 lieues.

En comparant le développement de l'ancien bras de Péluse jusqu'au lac Menzaleh, situé presque au même niveau que la mer Méditerranée, avec celui du bras actuel de Damiette, on trouvera qu'ils sont l'un à l'autre, sous le rapport de la longueur, comme 17 à 18. Si les eaux du Nil étaient arrêtées aujourd'hui entre le Caire et la bifurcation du fleuve au Ventre-de-la-Vache, le canal de Péluse reprendrait son ancienne fonction de bras principal.

Les eaux du bras de Damiette ont réellement

une tendance à se jeter dans le CANAL DE MENOUF, parce que son développement est moins grand, entre la bifurcation et l'embouchure, que celui de Rosette entre ces deux points. La digue de Fara'ounyeh, élevée à l'origine du canal de Menouf, se rompit il y a quelques années, et les eaux se précipitèrent alors avec une violence épouvantable vers le Nil occidental. Le bras de Damiette perdit ainsi beaucoup d'eau; la mer y pénétra jusqu'à *Fareskour*, inonda et désola les campagnes. C'est ce qui arriverait aussi, si l'on négligeait d'entretenir les digues et les étangs des canaux de MOUERS (*Tanitis*) et d'ACHMOUX (*Mendesius*) qui se jettent tous deux dans le lac Menzaleh. Les campagnes des environs de Damiette se changeraient alors en lagunes semblables aux lacs Menzaleh et Bourlos.

Les travaux des hommes s'y opposent encore aujourd'hui; mais la marche de la nature amènera infailliblement cette nouvelle période. Les bras de Rosette et de Damiette devenus trop longs, et leur pente diminuant de plus en plus à cause de l'encombrement du lit du Nil, perdront un jour leurs eaux, et se chercheront sur une pente plus rapide, un chemin plus court pour arriver à la mer.

Les bras du Nil sillonnent ainsi le Delta successivement et dans des directions différentes: ils oscillent de côté et d'autre pour se frayer leur route à la mer, sur la ligne qui possède la plus forte pente, et cette tendance des eaux modifie nécessairement sans cesse l'étendue du Delta, sans cependant changer visiblement sa forme.

Tels sont les traits principaux de l'histoire de la formation du Delta. Pour compléter cette exposition hydrogéographique - historique, nous n'avons plus qu'à étudier la limite du Delta du côté des flots de la mer et le jeu remarquable des dunes de sable.

La côte de l'Égypte, à l'ouest du désert de Libye, jusqu'à la décharge de l'ancien bras de Canope, près d'*Aboukir*, ou la côte d'Alexandrie, située en dehors du Delta, est éternellement fouettée par les vents violents du nord et du nord-ouest. Sans les écueils de roches calcaires qui forment un grand nombre de basses chaînes en avant de cette côte (1), et que la mer a surtout rongés et déchirés, la Basse-Égypte aurait été depuis longtemps submergée, de ce côté, par les flots. Le Delta ne doit donc pas seulement son existence aux matières charriées par le Nil.

(1) Girard, *Observ.*, p. 297.

mais encore au rempart dont le protégèrent les écueils avancés de la côte d'Alexandrie. Le fort d'*Aboughir* ou *Aboukir*, sur la dernière crête de cette chaîne, au nord-est, doit être regardé comme la limite des roches solides du continent africain. A l'est de cet écueil, les vagues et les vents portent continuellement le sable de la mer au sud-est dans les terres. C'est ainsi que se forment, à l'embouchure du bras de Rosette, des barres qui, de tout temps, l'ont bifurqué. Le bras de Rosette charrie aussi du sable qu'il laisse tomber, à son embouchure, en *bancs de sable* et en barres; il brise ensuite lui-même l'obstacle qu'il a créé, et produit, à son embouchure, des brisans dangereux, des courans et une agitation continuelle. Ce phénomène est connu sous le nom de *boghazze* du bras de Damiette et du bras de Rosette; ces *boghazze* jettent sans cesse le sable du fleuve sur la rive gauche où, se mêlant au sable de la mer, et roulé par les vents du nord-ouest, il recommence de nouveau son mouvement circulaire.

Il en est autrement sur la rive droite du Nil, où le sable forme d'étroites langues qui séparent les lagunes de Bourlos, de la mer. Les vents et les courans donnent à ces dernières leur direction et leur forme; souvent le sable mouvant est jeté dans l'intérieur par-dessus les basses lagunes de Bourlos, quelquefois jusqu'au canal *Tabanyeh*, à 4,000 pieds de distance. Le bras de Damiette ne charrie que le sable de la Haute-Égypte, mais il arrête le sable mouvant qui vient du lac de Bourlos. Ces masses de sable, entraînées à Damiette, y forment un grand nombre de barres et de *boghazze*, dont le mouvement est circulaire (1) comme sur le côté occidental. Une partie du sable des dunes est jeté dans le lac de Menzaleh qui en serait depuis longtemps comblé, si les bras de Mendès, de Tanis et de Péluse ne le ramenaient pas à la mer. Les vents de l'ouest et du nord-ouest le jettent ensuite jusqu'à Péluse; puis il va s'amonceler sur l'isthme sablonneux où se trouvant en communication avec les sables de Syrie, il forme les dunes de l'isthme de Suez.

Les déserts de l'isthme à l'est du Delta sont différens de ceux de l'ouest. Le désert libyque occidental ne présente que des sables légers et mouvans, apportés en ce lieu par les vents. Le désert oriental de Suez (2) est au contraire une

surface unie, composée de galets et de cailloux trop lourds pour être roulés par les vents de l'ouest et du nord-ouest. Depuis plusieurs milliers d'années, cette surface est entièrement rase, et les vents en ont balayé depuis longtemps, à l'est, toute la poussière et tout le sable. Si l'on sonde même le terrain à une grande profondeur, on trouve que l'isthme de Suez ne se compose que de cailloux roulés, de gros galets et de sable plus fin qui furent irrégulièrement amoncés en ce lieu, lorsque deux courans de la mer s'y rencontraient et travaillaient encore ce point de la terre. L'un y apportait les matières de la Méditerranée, l'autre de la mer Rouge. Se rencontrant à la place qu'occupe l'isthme actuel, ils se tenaient l'un l'autre en équilibre et en repos; ils laissaient alors nécessairement tomber les débris qu'ils avaient arrachés aux écueils des côtes, le long desquelles avaient passé leurs flots.

C'est dans ces faits qu'il faut chercher les causes de l'état actuel de la vallée du Nil et de son Delta; celui-ci, successivement couvert d'eaux et de débris de nature différente, s'avance vers la mer, toujours en changeant de forme, comme un nouveau protée: tantôt fertile et chargé de fruits comme le jardin d'Éden, tantôt marécageux et désert, il commence le combat antique et toujours renouvelé entre Osiris et Typhon, sans que la victoire ou le champ de bataille appartienne jamais exclusivement à l'un et à l'autre.

Selon Hérodote, le Delta fut longtemps, à l'exception de la contrée thébatique, un grand marais (*ίλος*) (1) d'où ne s'élevait aucune terre au-dessous du lac Mœris. Il se changea ensuite en terres marécageuses; la main de l'homme y traça des canaux d'irrigation, éleva des digues, et l'histoire de la culture commença sous le règne de Sésostris; bientôt on mesura si exactement les campagnes que l'on comptait jusqu'aux *orgyes* ou brasses (2). La fertilité du Delta fit de ce pays un grenier d'abondance; d'abord pour ses voisins, et plus tard pour Rome et Byzance. Le Delta exerça alors une grande influence sur l'histoire de ces monarchies qui embrassaient le monde. Lorsque l'on négligea l'entretien des canaux, une partie de cette fertile contrée se changea en marais; et l'autre en solitudes de sable. C'est à cette période qu'en est maintenant le Delta, dont la bordure est entourée aujourd'hui des marais stagnans ou lagunes de Menza-

(1) Girard, *Observ.*, p. 303.

(2) *Ibid.*

(1) Hérodote, II, c. 4.

(2) *Ibid.*, c. 6 et 112.

leh, de Bourlos (Berelous), d'Edkou, de Maadieh et de Mariout. Cependant un grand nombre de canaux arrosent encore le pays. Tourtechot en compte quatre-vingt-dix dans le Delta. Autrefois il ressemblait à un jardin délicieux, tout couvert de villages où régnait l'abondance.

Avant l'expédition française et encore dans les premières années du dix-neuvième siècle, l'intérieur en était presque entièrement inconnu (1). Les habitants étaient en guerres continuelles entre eux. Divisés en deux partis, appelés *Sad* et *Hharam*, et se portant l'un à l'autre une haine mortelle, ils se livraient d'éternels combats sans connaître la cause de leur inimitié. Les villages et les habitations nouvelles s'élevèrent sur les débris des terrasses factices d'un grand nombre de villes antiques. A mesure que les déserts resserraient le Delta au dehors et pénétraient même plus avant, les hordes des Bédouins, enfans du désert, y étendirent leur terrible puissance. La campagne est habitée par des Bédouins nomades ou par d'autres tribus qui sont fixées en un lieu en devenant Fellahs; les anciens possesseurs du pays, les Coptes, ont été refoulés dans les villes.

4^e ECLAIRCISSEMENT.

La vallée de l'Égarement, la vallée des lacs de Natron et le côté occidental de la Basse-Égypte en dehors du Delta, ou la province Maréotide.

Pour compléter les faits géographiques les plus importants qui composent l'ensemble scientifique de la géographie de l'Égypte, il nous faut encore étudier les deux vallées transversales qui coupent, au-dessus de la bifurcation du Nil, la chaîne arabique à l'est et la chaîne libyque à l'ouest, c'est-à-dire la *vallée de l'Égarement* qui va à la mer Rouge, et la *vallée des lacs de Natron* qui va dans le désert de Libye. Nous décrirons aussi, à l'ouest du Delta, la contrée de *Mariout*, où s'élève Alexandrie. Ce pays, connu des anciens sous le nom de *Maréotis*, forme la transition de la Basse-Égypte au désert de sable de Sahara.

1. *Vallée de l'Égarement* (Bal-Tieh). — Cette vallée, partant du Caire, conduit, à l'est, aux puits salés, situés au sud de Suez. Elle doit son nom à une tradition qui raconte que les Israélites la traversèrent lorsqu'ils s'enfuirent d'Égypte par la mer Rouge. Girard et Dubois-

Aymé (1) la visitèrent les premiers dans l'intérêt de la géographie. Elle traverse de l'ouest à l'est la chaîne arabique du Mokattam, déchirée par tant de coupures, et qui est restée en ces lieux complètement inculte et déserte. Selon le récit d'Abdallah (2), le calife Omar défendit de cultiver cette montagne sainte depuis Kosseyr jusqu'au Gibel-Yahmoum, c'est-à-dire la montagne Rouge qui domine la ville du Caire au nord-est. C'est sur ce mont Yahmoum que les premiers musulmans, établis dans le pays de Messr, offraient, sous la voûte du ciel, leurs sacrifices et leurs prières. D'après l'ordre du calife Omar, le Mokattam ne devait servir que de lieu de sépulture pour les musulmans, et, depuis ce temps, il est resté jusqu'aujourd'hui entièrement inculte et désert.

Cette vallée de *Tieh* a son ouverture au-dessus du Caire, près du village *Bezétin* (Beçatyn). et elle est encore habitée aujourd'hui par les *Arabes-Ferabin*. Sa plus grande longueur jusqu'à la mer Rouge est de vingt-six lieues (3); elle s'étend, de l'ouest à l'est, sur un niveau assez égal, et sans présenter de pente sensible, comme presque toutes les vallées transversales; de sorte que, si le niveau de la mer Rouge était un peu plus élevé, un bras de mer s'avancerait par cette vallée jusqu'au Nil. Cette conformation naturelle fait que la vallée de l'Égarement offre, pendant toutes les saisons, une communication commode entre le Caire et Suez; mais le projet d'y faire passer un canal rencontrerait des difficultés insurmontables, car le milieu de la vallée présente un exhaussement assez considérable, quoiqu'il ne paraisse pas remarquable à l'œil.

A l'ouverture, près de *Bezétin*, le sol est couvert de petites éminences de gypse et de fragmens de coquillages; 500 toises plus à l'est, la vallée est resserrée par des rochers calcaires qui se rapprochent de plus en plus des deux côtes; le sol est parsemé de cailloux roulés et nulle part cultivé. Au delà de ce rétrécissement on défile, qui ne laisse libre qu'un passage de 120 pieds de largeur, le sol s'élève un peu; le même accident se répète encore deux fois, ce qui fait en tout *trois défilés*, dont le troisième occupe la position la plus élevée de la vallée et forme

(1) Girard, Description topographique de la vallée de l'Égarement, Mém. sur l'Égypte, III, p. 300.

(2) Abdallatif, Description de l'Égypte, éd. de Sacy, IV, p. 10, note 11.

(3) Girard, Description, etc., p. 367.

(1) Girard, sur le Delta, Mém. sur l'Égypte, III, p. 350.

le partage des eaux entre le Nil et la mer Rouge. Cependant il paraît toujours à l'œil comme une surface plane, et est tout couvert de coquillages, surtout de *coquilles bivalves non pétrifiées* : ce fait force nécessairement à admettre qu'un bras de la mer passa autrefois à travers cette vallée transversale. A partir de cette contrée, près de laquelle se trouvent les fontaines de *Gouendelhy*, on descend de nouveau, mais toujours insensiblement, jusqu'au niveau de la mer Rouge, à travers une large vallée, au milieu de laquelle s'élève un cône de grès, qui a 430 pieds (130 mètres) d'élévation et 1,200 pieds (400 mètres) de tour : les Arabes l'appellent *Graïboun*. Après avoir traversé cette large vallée qui était autrefois un lac au milieu duquel ce mont s'élevait comme une île, on sort enfin de la chaîne de Mokattam, proprement dit, par une gorge qui laisse un passage de 180 pieds entre des roches calcaires. A l'est de ce dernier défilé s'étend, jusqu'à la mer Rouge, une grande plaine horizontale, toute sillonnée de fragmens de gypse, de roche calcaire et d'autres matières apportées par les eaux. La route se dirige ensuite au nord, passe devant les puits salés d'*Elz-Touareg* et aboutit au port de Suez.

2. *Vallées des lacs de Natron et du Bahr-Belama*. — Des traditions antiques rapportées par les historiens, et la tendance générale des eaux du Delta vers l'ouest (voyez p. 449), rendent très-probable que, dans les premiers temps, le Nil s'était frayé une issue à travers le désert de Libye, avant d'avoir comblé de débris et de limon son Delta actuel. Les géographes arabes nomment, dans cette direction, une vallée desséchée qu'ils appellent *Bahr-Belama*, le fleuve sans eau, et les Arabes indigènes *Bahr-et-Farigh*, le fleuve vide. Cette vallée se dirige du sud-est au nord-ouest : c'est très-probablement la prolongation de la vallée de *Tamieh* qui porte le même nom de Fayoum (voyez page 442). Cette vallée vide aboutit au nord au *Mariout* (Maréotis), 4 lieues au sud-ouest d'Alexandrie. A son extrémité se trouvent trois puits très-abondans dans le voisinage desquels habitent des Arabes. Le sol plan de la province Mariout confine immédiatement en cet endroit aux derniers chaînons septentrionaux de la chaîne libyque : il est dû à l'alluvion des eaux, comme le sol de l'intérieur du Delta. Les débordemens du Nil ont donc pénétré jusque-là, ou bien, ce qui est alors probable, cette contrée dut plutôt son sol au lit du Bahr-Belama qu'aux bras actuels du Nil. Les Bédouins de la Maréotide suivent ordinairement

la direction du Bahr-Belama, lorsqu'ils font des incursions dans le Fayoum.

Une vallée parallèle court, à l'est, tout près du Bahr-Belama ; dans la même direction ; on l'appelle la *vallée des lacs de Natron*, à cause des lacs qui se trouvent sur son sol. La géographie doit la découverte et la connaissance de cette vallée au général Andréoussy et à ses compagnons Berthollet, Fourier, Redouté qui y entreprirent une excursion au mois de janvier 1799.

La vallée *des lacs de Natron* est séparée de celle du Nil par un plateau de roche calcaire peu élevé, absolument comme la contrée du Fayoum ; la largeur de ce plateau porte 14 lieues en ligne droite, depuis *Terraneh* sur le bras de Rosette, jusqu'aux lacs de Natron, dans la vallée. Son sommet présente partout une surface calcaire unie couverte de silex, d'agates, de cailloux roulés de différentes espèces ; mais il n'offre nulle part de sable mouvant et léger, car les vents de l'ouest l'ont balayé, depuis longtemps, dans la vallée du Nil. Le haut est un désert aride et sans végétation ; il ne peut nourrir d'animaux, et Andréoussy n'y trouva qu'un très-petit nombre de plantes (la *nitraria schoberi* Linn., et l'*hyoscyamus datura*, Forsk.). Lorsque, après 14 lieues de route, on descend à l'ouest, dans l'enfoncement, on remarque six petits lacs qui s'étendent du sud-est au nord-ouest ; entre les trois lacs situés au nord et les trois autres situés au sud, s'élève un vieux fort en ruines (Kassr) ; il est quadrangulaire, garni de tours rondes et bâti en fragmens de Natron. Vis-à-vis ce fort se trouvent, au sud-ouest de la vallée, sur la pente, un cloître grec, nommé El-Baramous, et un cloître syrien, nommé Amba-Bichay (Ambobicoi.) La largeur de la vallée, entre le Kassr et les cloîtres, est de 7,231 mètres ; elle est couverte de sable mouvant ; mais d'espace en espace surgissent des roches solides de calcaire, de gypse et des couches de craie. Les cloîtres sont de misérables débris d'une époque où le côté libyque de la Basse-Égypte fourmillait de moines, au point que l'empereur Valens leva, pour la défense de l'empire, seulement dans les nomes *Maréotis* et *Nitriotis*, 3,000 moines qu'il fit incorporer, à Constantinople, dans l'armée. Ces cloîtres appartiennent aux nombreuses ruines de couvens que l'on rencontre si souvent dans les déserts de Libye.

La direction de la vallée fait un angle de 44° à l'ouest, avec l'aiguille de la boussole, et les lacs de sel sont situés dans la même direction ;

ils sont séparés l'un de l'autre par de petites étendues de sable, et ils produisent le natron sous la forme de croûte de sel. A l'est de ces lacs on rencontre de l'eau douce, en creusant dans le sol. Comme leur surface semble s'élever un peu jusqu'au mois de décembre, puis baisser, à partir de cette époque, on vit, dans ce phénomène, un certain rapport avec les inondations du Nil; on en conçoit l'hypothèse que leur emplissement était une conséquence de la filtration latérale des eaux du Nil (1) à l'époque de l'inondation. Les lacs n'ont pas 2 pieds de profondeur; l'eau de l'un d'eux est d'un rouge sanglant. On ne tire du natron que du quatrième de ces lacs, à compter du sud au nord. On brise avec des leviers la croûte de sel qui se forme sur sa surface; et les Égyptiens de Terraneh, à la figure foncée, en chargent leurs chameaux et leurs ânes, et vont ensuite le vendre à Rosette et à Alexandrie. Ils en tirent annuellement ainsi 150 charges de chameau et 5 à 600 charges d'ânes. Les Fellahs de six villages dépendans du district de Terraneh ne vivent que de ce travail et paient leur tribut en fragmens de natron : ce commerce n'est pas sans importance (2). La flore et la faune de cette contrée sont très-pauvres (3). Des forêts de roseaux (*l'arundo donax*) parent de leur tranchante verdure les rives de ces lacs; et la *typha latifolia* est la plante la plus commune dans les marais. On ne trouve pas dans l'eau une seule espèce de limaçons. On ne voit, dans la vallée, que quelques traces de palmiers ou plutôt quelques buissons qui ne produisent pas de fruits. Des poules d'eau, des canards, et différentes espèces d'oiseaux peuplent les lacs; le sol est tout couvert de grosses fourmies; mais les troupes de gazelles ne se montrent que dans les déserts. Andréossy n'aperçut, dans toute la vallée, d'autre trace de civilisation qu'une ancienne verrerie abandonnée, où l'on avait employé la soude.

Cette vallée des lacs de natron est bornée à l'ouest par un monticule peu élevé, à la pente occidentale duquel est située la vallée du *Bahr-Belama*; à partir des cloîtres, il ne faut qu'une heure et demie pour passer d'une vallée à l'autre (4). Cette seconde vallée est couverte de sable et il ne faut que quarante minutes pour descendre

du monticule au fond de la vallée; elle est tout à fait déserte et sans eau; mais on y voit des troncs entiers d'arbres pétrifiés, qui ont jusqu'à 18 pieds de longueur. Les anciens voyageurs les prirent pour les mâts de vaisseaux naufragés avant le déluge. Plusieurs morceaux de ces bois sont changés en agate. Les savans de l'expédition française y trouvèrent aussi des vertèbres dorsales d'un grand poisson. On y voyait encore des cailloux roulés qui semblaient appartenir aux silex et aux roches primitives de la Haute-Égypte, d'où ils avaient été probablement entraînés. Il est très-probable que ce lit du fleuve desséché communiqua autrefois avec la vallée du Nil, et toutes les observations conduisent à admettre que de grands courans du Nil se dirigèrent autrefois vers le côté occidental, et que le Nil se séparait probablement à la hauteur du lac Mœris, en plusieurs bras qui prirent leurs cours vers la Libye. Andréossy croit pouvoir indiquer un de ces anciens lits de fleuve, à l'ouest de la vallée du Nil; il part des pyramides de Gyzeh et se dirige, au nord, le long de la chaîne libyque (1); il continue ensuite, au nord-ouest, dans la direction du *Bahr-Yousef*, et se prolonge, sous les noms *El-Leben*, *Elassera*, jusqu'au canal de Babyreh qui conduit dans la province de Mariout. Le fleuve coula donc autrefois dans cette direction, et le plan qu'avait conçu Albuquerque de changer l'Égypte en désert, en détournant le Nil du côté de la mer Rouge, n'aurait pas été impossible à exécuter, dit Andréossy, si, au lieu de vouloir détourner les eaux à l'est, on avait voulu les conduire à l'ouest, dans le désert de Libye, où elles pénètrent déjà d'elles-mêmes par infiltration, et font hausser et baisser le niveau des lacs de Natron.

Suivant les indications données par Andréossy (2), on doit rencontrer, à trois grandes journées de marche plus loin, à l'ouest du *Bahr-Belama*, d'immenses amas d'eau, près desquels croissent des forêts de roseaux que les Arabes coupent tous les ans, et qu'ils vont vendre à *Terraneh*. Depuis ces premières données, nous n'avons rien appris de plus précis sur la position de cette localité.

Le cours du *Bahr-Belama*, s'étendant du sud-est au nord-ouest, fait que tous les vents de l'ouest y balaient sans cesse le sable des déserts de la Libye; comme il est trop profond pour

(1) Andréossy, Mém., p. 282.

(2) Ibid., p. 284.

(3) Ibid., Mém., p. 285.

(4) Ibid., p. 286.

(1) Andréossy, Mém., p. 287.

(2) Ibid., p. 289.

ne le sable puisse être chassé plus loin , à l'est, oppose une barrière aux sables de la Libye et rotège ainsi la vallée du Nil contre leurs envahissements. Les vents de l'ouest ne peuvent donc basser dans la vallée du Nil, située plus bas, ue le sable placé sur le plateau de calcaire, de 4 lieues de largeur. Il y aura par conséquent une époque où l'Égypte sera de plus en plus élivrée du danger d'être annuellement couverte e sable. Andréossy croit cette époque très-probaine, car il n'y a plus que très-peu de sable ouvant sur le plateau, sur le sommet duquel es gros cailloux et les roches calcaires sont presque entièrement à nu.

5. *Côte d'Alexandrie et de Mariout, ou ancienne province Maréotide.* — On comprend aujourd'hui, sous le nom de *Bahyreh* (Bahry, est-à-dire les pays bas) (1), le pays égyptien, situé à l'ouest du Delta et borné par la côte l'Alexandrie. Il se compose en grande partie de l'ancien *nome Maréotis*, le Mariout actuel, et l'est séparé par aucune limite précise du désert le Libye, du pays des tribus arabes indépendantes, au sud-ouest, et de la contrée des oasis voisines. Aussi les Égyptiens donnaient-ils à cette partie de la Basse-Égypte le nom de *Ni-shaiat* (2), appellation que les Grecs ont désignée par le mot *Libye*. Nous voyons dans Hérodote que les habitants de la Maréotide consultèrent l'oracle d'Ammon pour savoir s'ils faisaient partie des peuples libyens (3).

Nous avons montré plus haut comment cette partie de l'Égypte est en communication avec le Nil par le canal de Bahireh et celui d'Alexandrie. Le dernier mérite toutefois que nous le considérons de plus près.

Avant d'avoir été agrandi par Mohammed-Ali, pacha d'Égypte, le canal d'Alexandrie commençait à 1,210 mètres au-dessous de Rahmanyeh sur le bras de Rosette; ce n'est là qu'un fossé de 15 à 18 pieds de largeur. Mais il s'élargit ensuite, et l'on y voit encore les traces d'anciennes constructions : ce sont des édifices demi-circulaires (4) qui présentent une largeur de 240 pieds, et servirent probablement dans l'antiquité de lieu d'abordage aux bateaux du canal. De telles constructions font croire qu'il y avait une

grande affluence de barques alors qu'Alexandrie étrit le grand *emporium* du commerce des Indes. Là est située la ville actuelle de *Damanour*, l'ancienne Hermopolis-Parva, en copte *Timi-an-Hor*, la ville de Horus (1). A partir de là, la contrée environnante présente partout des traces de destruction; quelques milles plus loin, le canal a une largeur d'environ 60 pieds; la plaine baisse ensuite, et le lit du canal est plus élevé qu'elle; mais à une demi-lieue d'Alexandrie le lit du canal est de nouveau plus bas que la plaine. Le canal s'avance ensuite tout près d'Aboukir, sans jamais conserver la même largeur, puis il se dirige en longeant le lac du côté d'Alexandrie où il se décharge dans la mer au pied d'une colline de décombres. Le grand avantage de ce canal pour la ville a été, jusqu'à présent, de lui amener de l'eau douce et potable dont elle manquerait sans lui. On y conserve de l'eau douce dans 308 citernes qui étaient autrefois au nombre de 360; lorsqu'elles sont remplies, on permet de couper les digues pour laisser l'eau douce arriver aux habitants du voisinage. Comme Alexandrie n'a pas d'autre provision d'eau, ce canal a été de tout temps un moyen puissant pour s'assurer de cette capitale. Lorsque Dioclétien assiégeait Alexandrie, il fit couper les aqueducs, et la ville fut aussitôt forcée de se rendre; d'autres conquérans se servirent du même moyen après lui. L'eau du Nil n'arrive à Alexandrie par ce canal que dans les grandes inondations. L'inondation devient ordinairement sensible (2) à Rahmanyeh du 10 au 20 juillet, et les eaux n'entrent qu'au mois d'août dans le canal d'Alexandrie. Les nombreux détours du canal font qu'elles mettent un mois à le parcourir, et qu'elles n'arrivent que le 20 septembre à la ville; mais elles commencent à décroître dès le 5 octobre, de sorte que ce canal ne serait navigable que vingt à vingt-cinq jours dans toute l'année.

Avant la fondation de ce port par Alexandre, nous n'avons aucune donnée sur l'existence d'un canal qui aurait conduit les eaux du Nil dans la province Maréotique; l'irrigation avait probablement lieu au sud près de la ville de *Marea*, car ce lieu est nommé dès le temps d'Hérodote. Le canal d'Alexandrie a donc été probablement creusé à l'époque de la fondation du port, et Strabon (3) nous donne quelques renseignements

(1) Champollion, II, p. 6.

(2) Ibid., p. 266.

(3) Hérodote, II, p. 18.

(4) Lancret et Chabrol, Mém. sur le canal d'Alexandrie, fig. 5, M., liv. III, p. 186.

(1) Champollion, II, p. 250.

(2) Lancret et Chabrol, p. 187.

(3) Strabon, XVII, p. 493. (éd. Tzsch.)

sur ce fait. De son temps, on pratiqua plusieurs canaux dans le lac Maréotique; mais il paraît qu'ils se sont convertis aujourd'hui en un seul canal, et c'est pourquoi, sans doute, il fait de si grands détours. La contrée, mise ainsi à sec, est devenue une solitude déserte; tout est inculte aujourd'hui là où, au moyen âge, du temps d'Aboulfeda, s'élevaient de délicieuses campagnes. Quatre ponts unissaient les deux rives du canal, seulement dans le voisinage d'Alexandrie, témoignage du grand mouvement commercial qui existait alors. En effet, cette contrée devait présenter un tout autre aspect, lorsque le canal de Suez était encore en fonction, et que les barques chargées de marchandises de Suez arrivaient au Nil par l'ancien canal des rois, et du Nil à ce grand port par le canal d'Alexandrie. Depuis longtemps, ce canal forme la seule communication de la ville avec l'intérieur de l'Égypte; mais il avait été longtemps négligé, et l'irruption des eaux de la mer l'avait presque entièrement détruit. Après l'époque d'Aboulfeda, la mer avait déjà brisé le bord du lac d'Aboukir, et lorsque, en 1801, les Anglais faisaient le siège d'Alexandrie, ils coupèrent la digue du canal, et les eaux se précipitèrent aussitôt du lac d'Aboukir et de la mer méditerranée dans l'ancien lit du lac Maréotique.

Les savans de l'expédition française avaient déjà formé le projet de rétablir le canal; le nivellement (1) des huit premières lieues de son cours à partir de Rahmanyeh donna une pente si forte que l'autre moitié du canal ne peut pas en avoir une semblable. Les dépôts annuels de limon sont naturellement beaucoup plus considérables près de Rahmanyeh que près d'Alexandrie. Pour le rendre navigable trois mois de l'année, les Français avaient fait un projet dont l'exécution devait coûter 26,000 fr.; il aurait fallu quadrupler la somme pour y entretenir la navigation pendant toute l'année.

Le pacha Mohammed-Ali mit à exécution ce projet. Les bancs de sable, devenant toujours plus forts à l'embouchure de Rosette (2), interdirent entièrement la navigation, même aux bateaux plats, pendant les quatre mois de l'hiver de 1817; de sorte que la communication par eau avec le Caire était devenue extrêmement difficile: le pacha fit alors construire une chaussée

entre Rosette et Alexandrie, afin de transporter par terre les marchandises de ces deux villes. Bientôt, sur la proposition du commerçant anglais Brigg, il résolut de rétablir le canal; selon une lettre de Brigg, au mois de mars 1819, 25,000 Fellahs devaient travailler à cet ouvrage comme autrefois les Israélites pour les Pharaons.

Nous avons indiqué plus haut la direction de la côte sur laquelle est situé le port d'Alexandrie. Elle s'étend en basse chaîne de roche calcaire du sud-ouest au nord-est, en ligne droite, à partir des côtes de Libye, depuis la *tour des Arabes* (Taposiris) jusqu'à la crête d'Aboukir. Elle est continuellement fouettée et battue du côté de la mer par les violentes tempêtes du nord-ouest et par de terribles brisans; aussi elle a toujours été exposée à être détruite de ce côté (1). On remarque surtout ces ravages des flots près d'Alexandrie qui, après la destruction de Carthage, était avec Rome la première ville de l'antiquité par sa population et sa grandeur; ses catacombes, pratiquées le long de cette côte, devaient avoir une très-grande étendue, puisque Strabon les appelle la *Nécropolis*. Un grand nombre de ces catacombes paraissent de beaucoup antérieures à la fondation de la ville macédonienne, et appartiennent probablement (2) à cette suite de monumens antiques qui bordent la côte de la mer depuis Carthage et Cyrène jusqu'en Égypte, et se prolongent sur la côte de Phénicie au nord, et à l'ouest en Cilicie dans l'Asie mineure jusqu'à Telmessus. La côte d'Alexandrie présente ainsi beaucoup de catacombes dont les entrées principales sont encombrées; mais on peut y pénétrer du côté déchiré par la mer où les flots ont fait de grandes ouvertures dans ces tombeaux souterrains. Sur l'étroite langue de terre sablonneuse qui s'étend au nord-est d'Alexandrie jusqu'à Aboukir, et qui est aujourd'hui si étroite qu'on l'embrasse d'un coup d'œil, s'élevaient autrefois l'une à côté de l'autre, trois cités que Strabon appelle *Nicopolis*, la *Petite-Taposiris* et l'*Anope* (3); aujourd'hui elles tiendraient à peine sur cet espace; la côte a donc subi aussi de grands changemens en ce lieu, et la langue de terre actuelle ne paraît pas devoir opposer une longue résistance à l'invasion des flots.

(1) Lancelotti et Chabrol, p. 192.

(2) Burckhardt, Trav., p. LXXXV. — Belzoni, Voy., II, p. 135.

(1) Girard, Observ., p. 207.

(2) Clarke, Trav., III, p. 279, 285.

(3) Strabon, XVII, p. 592, éd. Tzsch.

L'éditeur anglais de Strabon (1) essaya de prouver que Canope s'élevait autrefois à l'emplacement de la ville actuelle d'Aboukir. Les magnifiques ruines et les chambres souterraines dessinées par Denou (tom. II, pl. 8, fig. 2) passent pour les ruines de la Petite-Taposiris, et l'on croit que les bassins creusés dans le roc, et remplis aujourd'hui par les flots de la mer, étaient autrefois des bains. Girard retrouva les restes de Nicopolis (2). A quelque distance de là, on aperçoit dans la mer des fragments d'architecture et de sculpture antique, des débris de colosses et les ruines d'un temple : ces débris rappelés au colonel Squire et à Clarke (3) le promontoire Zephyrium où, selon Strabon, s'élevait autrefois la ville de *Thonis*. Mais peut-être que ces ruines appartiennent aussi à ces quatre cents colonnes que le gouverneur Karadja fit jeter dans la mer sous le règne de Saladin pour dompter les brisants, protéger Alexandrie contre leur violence (4), et rendre en même temps l'abordage plus difficile aux vaisseaux ennemis. Abdallatif assure avoir vu ces quatre cents colonnes que l'on brisa en plusieurs fragments avant de les jeter à la mer : elles étaient de granit comme la colonne de Pompée, seulement un tiers et un quart plus petites, et elles s'élevaient auparavant autour de cette colonne géante. Le côté occidental de la côte d'Alexandrie présente aussi les traces de cette irruption des flots dans les catacombes de la Nécropole ; c'est là que se trouvent les prétendus bains de Cléopâtre creusés dans le roc, et où pénètrent aujourd'hui les vagues de la mer (5). L'île située près d'Aboukir et appelée l'*île de Nelson* depuis la victoire remportée par cet amiral, le 1^{er} août 1798, sur la flotte française, prouve, par les antiquités qui s'y trouvent, qu'une grande partie en fut autrefois abîmée sous les flots. Il est assurément très-difficile d'établir sur un tel sol une comparaison spéciale de l'état ancien et de l'état moderne, car il est impossible d'observer et de mesurer avec exactitude des monumens enfouis sous les eaux. Nous avons réuni tous ces faits pour attirer l'attention sur ces côtes, où l'histoire et la physique se trouvent dans une lutte éternelle.

Parallèlement à la côte rocheuse d'Alexandrie, 9,000 pieds environ dans la mer, court une rangée d'écueils sous-marins, qui s'étend à partir de l'île *Marabou*, du sud-ouest au nord-est jusqu'au *cap des Figues* qui se prolonge au nord-est dans la presqu'île de *Pharos*. Cette chaîne d'écueils enferme l'ancien port d'Alexandrie à l'ouest de la ville, et ne laisse aux vaisseaux que trois passes pour gagner la mer. Le nouveau port de la ville est situé à l'est de cette ancienne île de *Pharos* qu'Alexandre unit au continent par une digue. Toute la côte septentrionale de cette île de *Pharos* jusqu'au *cap des Figues* (*Raz-el-Tin*) à l'ouest est aussi déchirée par les flots, et les catacombes de cette île sont mises à découvert par la mer (1).

Les masses de sable se sont tellement amoncelées à l'angle intérieur de l'ancien port, contre la digue d'Alexandre, qu'il s'est formé en ce lieu un terrain nouveau sur lequel fut bâtie plus tard la ville turque d'Alexandrie. La même chose a lieu dans le nouveau port de l'est, près du fort bâti vis-à-vis le phare, à l'endroit appelé le *Pharillon* ; les sables accumulés par la mer près de l'*Heptastadium*, ont formé la place qui sépare aujourd'hui la ville *turque* actuelle de la ville *arabe* du moyen âge, bâtie tout près de la ville d'Alexandrie.

Ces ravages des flots et ces changemens font que les deux ports d'Alexandrie sont privés d'un bon ancrage, le nouveau port de l'est est encore exposé aux vents du nord-est, et l'ancien port de l'ouest aux vents du nord-ouest. Comme Alexandrie est tout entourée de déserts, le peu de sûreté de ses ports est pour elle un très-grand désavantage. Cependant le courant de l'ouest y porte les vaisseaux, comme celui de l'Atlantique les porte vers l'Angleterre et celui de l'Océan indien vers les grandes Indes : de cette manière la ville peut toujours être facilement approvisionnée, quoique l'entrée de ses ports soit aussi difficile aujourd'hui que du temps de Josèphe (2). Les tempêtes du nord-ouest qui règnent dans ces parages rendent l'abordage très-dangereux, sur cette côte plane, aux vaisseaux qui arrivent de la haute mer, parce que le sable blanc de la côte trompe souvent les marins, et qu'aucune marque ne signale de loin la côte, excepté la tour des Arabes à l'ouest, et

(1) Strabo, éd. Oxford, not., p. 1, 11, 31, 1135.

(2) Girard, *Observ.*, p. 288.

(3) Clarke, *Trav.*, III, p. 305.

(4) Abdallatif, *Relat.*, dans Silvestre de Sacy, p. 182.

(5) Clarke, *Trav.*, III, p. 305.

(1) Girard, *Observ.*, p. 298.

(2) Legh, *Narrative*, p. 5. — Fl. Josephus, de bello Judaico, IV, c. x, p. 1204, éd. Hudson.

près d'Alexandrie quelques groupes de palmiers et la colonne de Pompée. Josephé assure que le fanal du phare projetait autrefois sa lumière à 300 stades en mer, et signalait ainsi de loin cette côte dangereuse aux vaisseaux que les vents et le courant du nord-ouest y portaient rapidement.

Les observations que les naturalistes prussiens Hemprich et Ehrenberg (2) firent, en 1821, sur la côte d'Alexandrie, nous apprennent qu'elle se compose de grès rempli de fragmens de coquillages : ce grès est d'un grain très-compact près des catacombes, et d'un grain plus gros et plus faible près du cap des Figues (Raz-el-Tin). Dans le voisinage de ce dernier promontoire, le sable jeté par la mer ressemble exactement aux masses rocheuses et durcies qui surgissent à 18 pieds au-dessus du rivage, et portent les ruines d'anciens palais.

Cette chaîne de collines qui borde la côte se compose à l'ouest d'un grès jaunâtre, qui s'abaisse brusquement dans le lac Maréotis, forme un amas bizarre de décombres et s'élève à 30 pieds environ au-dessus du niveau de la mer. La même espèce de roche s'étend au sud-ouest à une distance de neuf à dix lieues jusqu'à la tour des Arabes. Cependant on voit surgir, près de l'île *Marabou*, sur la côte de la mer, une couche de grès blanc qui est souvent entourée de monticules de sable blanc comme la neige. Il alterne avec le sable jaune au bord de la mer, mais il a encore moins de cohésion que celui-ci, et les savans laissent incertain si le grès s'est décomposé ou si au contraire, le sable a formé, en se durcissant, ces roches compactes. Ces collines d'une blancheur éblouissante règnent surtout, à partir de ce point, le long de la côte libyque, et sont presque dénuées de toute végétation : on n'y voit çà et là que de rares joncs, des euphorbes, des spartes et des nitraria.

La province de Mariouth s'étend au sud et à l'ouest d'Alexandrie, c'est l'ancienne province Maréotique, appelée ainsi du nom de la ville de Marea et découverte par l'expédition française. Le général Destaing y pénétra le premier au mois d'août 1799, et le général Friant s'avança ensuite jusqu'à la tour des Arabes *torre dei Arabi*; après eux vinrent Chabrol, Lancret, et Cavalier qui découvrit les ruines de Marea. Le-

père (1) donna ensuite un excellent mémoire sur ces contrées jusqu'alors oubliées. Les savans prussiens Hemprich et Ehrenberg, naturalistes distingués et élèves de Link et de Lichtenstein, ont fait, après les savans français, des observations importantes sur la zoologie, la végétation et la conformation minéralogique de ces contrées. Ces travaux nous ont été communiqués en manuscrits ainsi que ceux de l'architecte berlinois Liman, enlevé à la science par une mort prématurée. Ces savans accompagnaient, sous la protection du gouvernement prussien et de l'académie des sciences, le major-général Minutoli dans son voyage archéologique en Égypte, et leur intention était de pénétrer, dans l'automne de 1820, de la province de Mariouth jusqu'à Cyrène. Ils avaient déjà fait douze journées de chemin, et étaient parvenus, du 10 au 22 octobre, jusqu'au puits de *Bir-el-Gaur*, à l'ouest de la tour des Arabes; bientôt ils allaient atteindre la frontière de Tripoli, près de la haute montagne *Dshibel-Gebir*, lorsqu'ils furent forcés de revenir sur leurs pas dans l'oasis de Siwa, d'où ils retournèrent à Mariouth par des routes jusqu'alors inconnues. On peut donc les regarder comme les premiers investigateurs de la Maréotide libyque. Ils étaient accompagnés du professeur Scholz qui avait entrepris le voyage avec eux, en qualité de philologue et d'orientaliste.

Cette province de Mariouth (2) est aujourd'hui abandonnée et déserte; elle n'est visitée que par quelques Arabes nomades qui y errent pendant quelque temps de l'année avec leurs troupeaux. Les anciens comprenaient dans le nome Maréotique tout le pays situé entre la vallée des lacs de Natron (*nomos Nitriotis*), la mer, le lac Maréotis et les canaux de l'est. Le lac Maréotis qui s'étendait jusqu'à Taposiris (la tour des Arabes), vers le golfe de Plinthis, contenait huit îles du temps de Strabon (3), et était entouré de forts et de villes dont la capitale Marea donnait son nom au nome et au lac. Ses rives étaient fameuses par la culture de l'olivier et de la vigne. Alexandrie exportait alors beaucoup de vin à Rome. La ville de Marea existait déjà

(1) Gratien Lepère, Mém. sur la partie occidentale de la province de Bahyreb, connue anciennement sous le nom de nome Maréotique, Descr. de l'Égypte, Et. Mod., liv. II, p. 1-18.

(2) Lepère, Mém., p. 7.

(3) Strabon, XVII, p. 527, éd. Tzsch.

(1) D'après une communication manuscrite, faite par les académiciens et professeurs Lichtenstein et Link.

bien longtemps (1) avant la conquête de Cambyse. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, ce nome éloigné fut habité par un grand nombre de chrétiens qui s'étaient retirés dans les déserts de Marea, de la Libye et de Thèbes pour échapper aux persécutions des Donatistes et des Ariens.

Les grands changemens que le temps a produits dans ces lieux ne nous permettent de citer qu'un petit nombre d'endroits dans cette solitude couverte de débris, entourée de déserts, et dont l'eau de la mer a rempli l'enfoncement du milieu en formant le lac Maréotis. Dès les temps les plus anciens, il n'y avait d'abord qu'un petit marais qui s'est prodigieusement agrandi depuis 1801 : lorsque les Anglais assiégeaient Aboukir au mois d'avril 1801, ils coupèrent la digue (2) du lac d'Aboukir sur laquelle passe le canal d'Alexandrie, et ouvrirent ainsi à la mer un passage dans les terres. Les flots se précipitèrent avec violence à travers le lac d'Aboukir dans le bassin presque desséché du lac Maréotis, et elles coulèrent ainsi un mois entier avant de semettre en équilibre. Cette irruption des eaux inonda un grand nombre de campagnes, et près de cent cinquantes villages furent entièrement détruits. On rétablit plus tard la digue sur laquelle le canal d'Alexandrie conduit l'eau douce à la ville, et le lac Maréotis fut de nouveau séparé de la mer. Les eaux amenées par cette inondation violente n'en séjournerent pas moins sur les terres submergées; elles purifièrent l'atmosphère des exhalaisons pestilentielles qui s'élevaient des lagunes de la Maréotide, et furent ainsi d'un grand avantage à la ville d'Alexandrie; mais peu à peu le lac Maréotis reviendra à l'état de lagunes desséchées.

La vallée du lac s'étend derrière la chaîne littorale et parallèlement avec elle, du nord-est au sud-ouest. Aujourd'hui, le lac s'avance, dans la dernière prolongation de l'enfoncement de la vallée, jusqu'à une demi-lieue d'Aboukir (Taposiris) (3), vers la tour des Arabes. Les collines de sable qui le séparent de la mer, portent çà et là sur leurs pentes les premiers buissons de dattiers sauvages qui ont jusqu'à 12 pieds de hauteur et autant de diamètre. La cime de ces collines est entièrement aride, mais à leur pied méridional, près du bord desséché du lac salé Maréotis, croissent un grand nombre

de buissons d'un pied de hauteur; ce sont surtout des *salicornies* qui donnent à la surface du sol un teint jaunâtre, des *stalicées* et des *salsoles*, qui lui donnent une teinte verdâtre; les surfaces les plus nues du rocher et de la colline sont tapissées de lichens, surtout d'une espèce de *parmelia* blanche, qui couvre tout le sol et lui donne l'aspect d'une surface de neige. Aussi loin que l'œil peut s'étendre du sommet de ces basses collines on n'aperçoit au sud que des plaines désertes et sans fin d'un gris jaunâtre; la vue s'étend fatiguée sur ces immenses solitudes qui ne présentent pas le moindre accident, pas d'arbres, pas de broussailles, excepté quelques rares *salsoles* (*salsola tetragona*) (1).

La tour des Arabes, *torre dei Arabi*, appelée par les Bédouins, El-Amoud (2), c'est-à-dire la colonne, sert de marque de terre aux vaisseaux et aux caravanes qui voyagent sur cette frontière de l'Égypte et de la Libye. L'architecte Liman qui ne la vit qu'en passant, la prit pour un monument funéraire; Lepère croit que c'est une tour élevée comme tant d'autres, le long du rivage libyen pour orienter les navigateurs. Elle a une base quadrangulaire sur laquelle est une pierre octogone qui porte une colonne.

A 3,000 pieds (3) de ce monument, du côté d'Alexandrie, on voit sur le revers d'une éminence, les fondemens d'anciens monumens, où l'on reconnaît facilement des marches maçonnées. Les Arabes appellent cet endroit *Koum-Aboussyr*, *Bousir*; c'est assurément l'ancienne *Taposiris* de Diodore, de Strabon (4) et de Ptolémée, un tombeau d'Osiris comme nous en avons déjà vu un dans le Delta (voy. p. 377). Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, c'était encore, comme du temps de Strabon, un lieu sacré où l'on se rendait en pèlerinage comme à Philæ. Les monumens voisins où l'on voit des débris de colonnes doriques, appartiennent très-probablement à l'époque de Justinien, car Procope nous apprend que cet empereur chrétien, contre lequel Alexandrie s'était révoltée, orna de bains la ville de *Taph-Osiris*, (5) et y établit une curie.

(1) Hérodote, II, p. 18.

(2) Th. Legb. Narrat., p. 10.

(3) Manuscrit d'Ehrenberg et d'Emprich.

(1) Manuscrit d'Ehrenberg et d'Emprich.

(2) Lepère, Mém., p. 12.

(3) Ibid., p. 13.

(4) Strabo, XVII, p. 520, éd. Tzsch.

(5) Procopius de Edificiis Justiniani. Venet., 1729, l. b. VI, c. 1, p. 470.

La rangée de collines qui sépare le lac Maréotis de la mer, n'a en cet endroit que 3,000 à 3,600 pieds de largeur ; elle est remplie de grottes, de citernes ouvertes et de catacombes qui sont en même temps les carrières d'où l'on a tiré les matériaux pour bâtir Alexandrie.

La formation de la contrée ultérieure, à l'ouest, rend très-probable que toute cette région a été peu à peu abandonnée par la mer ; les vallées qui courent ici vers la mer en auraient été les extrêmes golfes. On trouve encore à l'ouest deux vallées (1) semblables au lit du lac Maréotis et qui ont la même direction et la même formation ; la dernière et la plus occidentale serait, au dire des Bédouins, la prolongation de la vallée des lacs de Natron. Ces vallées se courbent toutes deux uniformément vers la mer. Les naturalistes prussiens qui les traversèrent y trouvèrent de grandes couches de coquillages effleuris pour la plupart et présentant les mêmes formes que ceux qu'on rencontre sur la bord de la Maréotide. Aujourd'hui ces deux vallées occidentales ne contiennent pas d'eau. Le petit plateau rocheux qui s'élève à côté de ces vallées, contient du grès semblable à celui de la Maréotide, et on trouve dans les galets rougeâtres et calcaires qui en couvrent la superficie, beaucoup de débris de coquilles, mêlées d'hélices fossiles, semblables aux hélices vivants actuels, qui rongent les buissons du désert.

Les voyageurs français découvrirent les ruines de quatre villes anciennes (2), sur la rive méridionale du lac Maréotis, à la latitude de *Bousir* (31° lat. nord), seulement plus à l'est. Elles s'élevaient près de puits maçonnés, à la distance d'une petite lieue l'une de l'autre ; on y voyait d'énormes monceaux de pierres, des fragmens de briques, des tours, des citernes, des catacombes, etc. Ces ruines répondent parfaitement à la situation de quatre villes que Ptolémée cite sous les noms de *Cobii*, *Antiphili*, *Hierax*, *Phamothis* (3). La contrée qui les entoure présente plus de sol fertile que de sable, et on reconnaît encore aujourd'hui leur ancienne culture à la richesse de la végétation qui les couvre.

Dans leur voisinage, un peu au nord, tout près de la rive méridionale du lac, est située la

butte de décombres de l'ancienne *Marea* (1), découverte par Cavalier. On y voit encore les ruines d'une forteresse, entourée d'une double enceinte de murailles et garnie de tours ; quatre môles forment quatre grands bassins ou ports, remplis d'eau autrefois, et élevés aujourd'hui de 6 à 9 pieds au-dessus de la surface desséchée du lac. On reconnaît encore les restes d'une porte et de plusieurs rues ; les môles sont construits en magnifiques pierres de granit et de grès, et ces travaux sont dignes de la capitale d'un ancien nome. Au milieu du bassin du lac, 3,600 à 4,600 pieds au sud-ouest de *Marea*, s'élève encore un monument très-remarquable, qui a 130 à 180 pieds de longueur et 60 à 75 pieds de largeur ; c'est très-probablement la prolongation du quai de *Marea*, dans lequel sont pratiquées des espèces de bassins, des *docks*, pour conserver les vaisseaux. On pouvait autrefois traverser la Maréotide sur une petite digue pavée, telle que les Arabes en ont élevé en ce lieu et en beaucoup d'autres lagunes, et revenir ainsi de ces ruines à Alexandrie par le chemin le plus court. Depuis l'inondation de 1801, on voit s'élever de la Maréotide un grand nombre d'îles formées par les terrasses des villages et des villes submergées. On peut donc prévoir que cette lagune redeviendra bientôt un marais pestilenciel, s'il ne survient pas de nouveaux changemens et si le rétablissement de l'ancien système de canalisation ne vient pas convertir ces tristes solitudes en ces délicieux jardins qui paraient autrefois l'ancienne Maréotide. D'innombrables hordes de Bédouins vivent aujourd'hui sur ces confins du sol habitable, et ce sont elles qui empêchèrent les Français de pousser plus loin leurs découvertes en Libye (2). Les savans prussiens, bravant tous les dangers, pénétrèrent plus avant dans ce désert inhospitalier et étendirent le champ de la science sur le sol libyque, au péril même de leur vie.

8^e ECLAIRCISSEMENT.

Coup d'œil rétrospectif sur le Nil ; son influence sur l'histoire de l'homme.

Le caractère tout particulier des habitans de la vallée du Nil, la différence profonde qui les sépare des autres peuples avec lesquels le commerce les met cependant dans de continuel

(1) Manuscrit, d'Ehrenberg et de Hemprich ; comparez Lepère, Mém., p. 14.

(2) Lepère, Mém., p. 15.

(3) Ptolémée, liv. IV, c. 5.

(1) Lepère, Mém., p. 16.

(2) Ibid., p. 15.

rapports, le haut point où s'élevèrent leur civilisation, leur nationalité et leurs sciences ont, dès la plus haute antiquité, attiré sur cette contrée l'attention de tous les observateurs. Le développement si particulier de la nature humaine et de la vie publique et domestique chez ce peuple, l'a rendu pour les autres civilisations un peuple inintelligible comme les hiéroglyphes de ses temples, et a fait de son pays, pendant des siècles, la terre des merveilles.

Étudions en quoi la position physique de la vallée du Nil a pu contribuer à ce développement caractéristique du peuple. En considérant la particularité locale de ce système d'eaux, nous sommes frappés dès l'abord de sa profonde harmonie avec les phénomènes historiques dont il a été l'occasion et la cause. La position et la forme du système du Nil sont uniques comme l'histoire de ce peuple, séparées du reste du monde comme il l'était par ses castes, et elles ne se répètent pas une seconde fois sur toute la terre. S'il est vrai, comme le font présumer les recherches des plus savans historiens, que les premiers germes de la civilisation égyptienne ne soient pas indigènes et qu'ils aient été apportés de l'Orient, du moins le développement de ces premiers élémens appartient exclusivement à la vallée du Nil, sur laquelle nous allons jeter maintenant un coup d'œil.

Le Nil est le seul fleuve des tropiques du premier rang qui, doués de grands et périodiques débordemens, et présentant ainsi la condition la plus favorable pour la fertilité, soit entouré de deux côtés, depuis son cours supérieur jusqu'à son embouchure, de déserts entièrement impropres à la culture. L'Indus seul présente, sous ce rapport, une ressemblance éloignée avec lui. Le Nil est encore le seul fleuve des tropiques qui se décharge dans une mer méditerranée, c'est-à-dire qu'il est un fleuve *non océanique*.

Le Gange, l'Indus, tous les grands systèmes d'eaux de la Chine et de l'Amérique sont des fleuves océaniques : leurs riverains sont destinés à entretenir de grands rapports avec le monde ; l'Océan les appelle à une vie toute différente ; il entraîne leur imagination dans les espaces immenses, infinis du ciel océanique, des plaines mouvantes de l'Océan dont le flux et reflux envoient leurs brises et leurs eaux à des centaines de milles dans les terres et étendent au loin sur le continent l'empire de l'Océan (voy. le système d'eaux du Gange, du Hoang-ho, du Mississipi, etc.). La mer pouvait être interdite à l'Égyptien comme

impure, sans, pour cela, mettre un obstacle à son activité.

Il n'y a aux embouchures du Nil ni flux ni reflux qui attire les regards de l'Égyptien sur l'immensité des mers et étende au loin le cercle de ses idées ; le seul phénomène qu'il y voit, c'est le débordement du Nil qui vient du continent et attire ses regards en arrière, là d'où semblent lui descendre la fécondité et la vie. L'activité des riverains du Nil était donc comme enchaînée à la forme étroite et bornée au sol ; la nature ne les invitait pas à franchir les limites du théâtre donné à leur activité. La *barque* ne fut pas pour eux un moyen d'arriver au *vaisseau* qui parcourt les mers et unit les mondes ; elle ne fit, au contraire, que les attacher plus étroitement à leur sol, tandis que les grands fleuves ont produit partout un effet opposé, car ils séparent plus leurs rives l'une de l'autre que ne le feraient des détroits de la mer, et ils poussent le continent à se mettre en rapport avec le monde.

Ici ne se rencontrera donc pas cette forte impulsion de la nature qui, au moyen des grands fleuves, met en rapport le continent qui borne l'activité de l'homme avec l'Océan qui l'agrandit et l'entraîne sur ses plaines sans fin ; mais la force intérieure de ce peuple se trouvant concentrée sur l'espace resserré par la nature, dans le champ restreint de ses idées, développa avec plus de puissance l'élément particulier qui lui était confié.

Le Volga et le Danube peuvent seuls être comparés au Nil par leur situation ; mais, sur leurs rives moins caractérisées et privées d'un débordement périodique, il ne s'est développé aucune grande civilisation nationale.

Aussi loin que remontent nos souvenirs, nous ne connaissons jusqu'aujourd'hui aucun peuple civilisé, habitant près d'un grand fleuve, dans l'histoire duquel la nature locale ait agi avec tant de puissance, chez lequel la patrie ait exercé une influence aussi dominante dans le développement de la vie intérieure et de la vie extérieure : nulle part, l'activité libre de l'individu n'a été plus étouffée ; nulle part, l'individualité ne disparaît aussi complètement que dans les monumens qui nous parlent aujourd'hui de ce grand peuple. La nation égyptienne est le résultat de la nature de sa vallée ; elle est sortie du sol où elle resta enchaînée, comme les statues de ses dieux du porphyre de ses carrières.

Aussi, dans toute l'histoire de l'humanité, il ne se présentera qu'une seule civilisation égyptienne ; car elle ne pouvait se rencontrer que sur

les bords de ce fleuve à la formation toute particulière; et, dans une autre contrée de la terre, elle aurait dû revêtir un tout autre caractère.

Nous connaissons peu la nature propre du pays alpin du cours supérieur : les premières traces de civilisation nous apparaissent dans la *Mésopotamie* (1) du cours moyen (Méroé et Sennaar), comme dans tous les lieux où se rencontrent pareillement deux fleuves jumeaux parallèles.

Dans la Nubie moyenne et plus encore dans la Nubie inférieure et dans la Haute-Égypte, nous rencontrons, à partir de l'endroit où le Nil devient navigable, depuis les îles de Philæ et d'Éléphantine jusqu'à Denderah, et, plus bas encore, une suite non interrompue des monumens de ce peuple; leur nombre, leur grandeur gigantesque, la perfection et la magnificence de leur exécution, leur solidité, devant laquelle l'action des siècles s'est arrêtée impuissante comme devant les rochers, leur assignent le premier rang parmi tous les monumens du monde.

Là s'élèvent les groupes de temples de Soleb, d'Elsambol, d'Ibrim, de Derr, de Seboua, de Dakke; plus loin, ceux de Philæ, d'Éléphantine, d'Ombos, de Silsilis, d'Elithyia; là, nous avons vu encore le merveilleux temple d'Edfou, sur le toit duquel s'est établi un nouveau village arabe. Cette ligne de monumens se continue, des deux côtés du Nil, par Esné et Hermontis, jusqu'aux ruines de l'ancienne Thèbes, la ville des rois. Sur leurs ruines immenses, qui s'étendent d'une chaîne de montagnes à l'autre, s'élèvent une foule de villages arabes séparés les uns des autres par de grandes distances. Près de chaque ville, des édifices souterrains et des catacombes prolongent ces monumens jusque dans les entrailles des monts voisins.

Cette suite de monumens d'une simplicité sévère, d'une grandeur merveilleuse, ornés d'hieroglyphes sur toutes leurs faces, qui s'élèvent des vastes plaines de sable dans une atmosphère toujours bleue et jamais troublée, se termine, au nord, à Denderah ou Tentyrah, par le temple d'Isis, au plafond duquel est sculpté le fameux zodiaque. On ne rencontre plus au delà que les débris épars des temples et des villes

dont les monumens sont engloutis par les sables du désert de Libye.

Ces monumens, d'une civilisation si particulièrement développée, appartiennent à un moment presque inconnu de l'histoire de l'humanité, moment dans lequel la dépendance des productions de tout un peuple avec la matière se montre si fortement qu'aucune des époques suivantes n'a pu en comprendre entièrement le sens, bien loin de pouvoir expliquer et ressusciter l'art qui les a formés, l'idée qui les a créés.

Mais les lieux où ils s'élevaient le proclament (1); ils ont été le centre d'un peuple puissant, riche, hautement développé, dont l'unité colossale a disparu de la terre, depuis que les peuples, en se mettant en rapport, ont disséminé leurs forces, depuis que les nations ne se composent plus de quelques grands membres, mais d'individus détachés et indépendamment développés.

Si l'on descend le fleuve, ces monumens disparaissent de plus en plus, comme résultat d'un développement local : cependant ils ne disparaissent pas encore entièrement; car vient alors le pays des canaux (2), dont la construction systématique excite encore l'admiration en présence de leurs ruines, et nous révèle leur antique importance. Ils s'étendent depuis la sortie de la Basse-Égypte jusqu'au rivage de la mer.

Dans le voisinage de la bifurcation du fleuve, près de l'antique Memphis, sont d'autres monumens, les monumens des morts. Là s'élèvent, entre Ghizé et le Caire, sur une étendue de 8 milles, les pyramides géantes qui se dressent le long du Nil, à 400 pieds de hauteur et plus, tantôt groupées, tantôt isolées. Elles surgissent sur le champ des morts, sur les roches remplies de tombeaux qui s'étendent au loin dans le désert de Libye. Le sable mourait déjà amoncelé contre elles ses vagues menaçantes, malgré les sphynx qui gardent ici, à l'entrée du désert, la terre des mystères. Les pyramides, telles que nous les voyons aujourd'hui, ne sont que les restes d'un nombre beaucoup plus grand que la barbarie du moyen âge a détruites.

Le Delta, qui doit son existence à une époque plus récente, ne nous présente que des monumens plus jeunes; peut-être aussi ce sol, soumis à des changemens continuels, a-t-il englouti

(1) L'auteur exprime cet accident géographique par le mot composé *Zweistromland*, pays compris entre deux fleuves; nous avons cru pouvoir transporter ici, dans une acception générale, le mot *Mésopotamie*, qui exprime une forme semblable. N. B. T.

(1) Herken, *Idem*, 3^e éd. II, p. 507.

(2) Erman, *Trav.*, p. 122 et 168.

les travaux plus anciens. De même que la construction et l'entretien du système de canaux ont donné naissance à de puissans états, de même aussi l'abandon de ces importans travaux a changé plus tard en marais le sol des anciennes villes. La contrée de Memphis, par exemple, qui florissait du temps d'Hérodote, à une époque où Thèbes était déjà tombée, n'était plus qu'un désert inculte, lorsque s'élevèrent les villes arabes de Fostat et du Caire. L'abandon des canaux détruisit peut-être plus de villes dans la Basse-Égypte que les invasions les plus terribles de peuples dévastateurs.

De même que le Nil porte ses eaux du sud au nord, la culture du pays et la civilisation de ses habitans, suivant toujours le cours du fleuve, s'avancèrent de plus en plus au nord vers le Delta.

La première colonie égyptienne des prêtres de Méroé est probablement Éiéphantine : le premier grand état fut la Thébaïde et Thèbes dans la Haute-Égypte. Plus tard, sous la brillante période des Sésostrides (1), le Delta qui, avant eux, était encore un pays marécageux, borné par des steppes de sable, s'était couvert de campagnes fertiles et de bosquets de dattiers : alors Memphis, située à la bifurcation du fleuve, devint le centre de l'état égyptien, et c'est là que s'élevait le grand temple de Phtha. Sous Psamétique, Sais prit à son tour le titre de capitale, et c'est alors que l'achèvement du système des canaux appela dans le Delta la plus haute civilisation égyptienne.

Lorsque la résidence des rois et le centre de l'état se furent avancés plus au nord, à la limite même du pays, lorsqu'ils se furent établis dans le port d'Alexandrie, à l'embouchure du fleuve, la vallée du Nil perdit entièrement sa primitive originalité. Les Ptolémées, le commerce d'Alexandrie avec les Indes, sa navigation, ses arts et ses sciences, tout cela n'est plus égyptien ; et, sortant alors du caractère exclusif de l'Égypte, nous entrons dans l'histoire générale du monde.

La vallée du Nil était seule le siège d'états puissamment assis : des deux côtés, la terre, que le Nil ne fécondait pas de ses eaux, restait éternellement déserte ; et, comme aujourd'hui encore, elle était la patrie de peuples nomades et pasteurs. Dans l'étroite vallée du Nil se développa la fleur de la civilisation, pendant que tout autour régnait la barbarie.

Sa fécondité couvrit le sol de peuples et d'états ; elle pouvait nourrir une immense multitude d'hommes, et leur donnait même du superflu pour leurs voisins. Aujourd'hui encore, malgré l'état de décadence où l'Égypte est tombée, les rives du Nil sont très-peuplées et couvertes de villages. En remontant du Caire à Assouyt, on compte, pendant huit jours de navigation, cent soixante villes ou villages sur la rive orientale et deux cent vingt-huit sur la rive occidentale ; mais il en existe encore un grand nombre qu'on ne peut pas découvrir, parce qu'ils sont au loin cachés à la vue (1). Le produit de la terre est toujours assuré dans la vallée du Nil, et sa vente aux indigènes et aux étrangers est plus lucrative que dans toute autre contrée. Les caravanes apportaient aux habitans de l'Égypte les choses qui leur manquaient, et les villes situées sur le Nil devinrent les marchés du commerce des peuples de deux parties du monde et des nations les plus diverses. L'Égyptien n'abandonnait jamais les rives saintes de son fleuve.

Les débordemens réguliers de ce grand fleuve rendirent plus facile, et peut-être aussi plus prompt que dans toutes les autres contrées à nous connues, le passage de l'état de peuple chasseur, nomade et pasteur à la vie agricole.

La certitude de la récolte dépendait des débordemens périodiques du Nil, et ce fait modifia le genre de vie de tous les habitans de la vallée ; c'était la condition nécessaire de leur conservation et de leur bien-être. Ce fait exerça aussi une grande influence dans le développement de leur religion. Chaque nome avait sa divinité locale ; mais tous les Égyptiens adoraient en commun Osiris, symbole du Nil qui féconde, et Isis, symbole de la terre qui porte les fruits. Le soleil, la lune, la terre et le Nil recevaient dans tous les nomes les mêmes honneurs et le même culte. On croyait que celui qui se noyait dans les eaux du Nil avait été enlevé par la divinité, et sa mémoire était sacrée (2). Tant que le Delta, formé par les alluvions du Nil, ne fut pas à l'abri de l'envahissement des flots de la mer, les dieux nationaux de l'Égypte combattirent le terrible Typhon, symbole de la mer orageuse (3) ; mais, après que les hommes eurent inventé les arts et les

(1) Browne, Trav., p. 124.

(2) Hérodote, II, c. 90.

(3) Ibid., c. 144.

(1) Diodore, I, p. 57, et Browne, Trav., p. 173.

sciences (Sésostris), ils continuèrent le combat contre le Typhon de la Libye, l'ouragan des sables, jusqu'à ce qu'enfin ils cédèrent à cet antagoniste éternel.

L'observation et le besoin développèrent, à l'occasion du retour régulier de l'eau du Nil, la connaissance de l'année, de sa division, du calendrier (le labyrinthe avait la disposition d'un calendrier, et était un calendrier monumental), de l'astrognosie et de l'astronomie (1). Les propriétés sur lesquelles reposait le bien-être des individus, se trouvant recouvertes de nouveau tous les ans, le besoin de les reconnaître fut la cause de l'invention de la géométrie (2) et des sciences mathématiques. On ne doit pas s'étonner si l'art de bâtir en général et l'architecture hydraulique qui en est la partie la plus difficile, se développèrent ici dans toute leur perfection, car la religion et la vie civile leur donnaient en même temps un noble caractère et une haute importance.

L'époque de l'inondation troublait annuellement le repos du pays et renouvelait le sol; ce qui était consacré à une quiétude éternelle devait donc être placé en dehors de la contrée exposée à la mobilité des eaux; aussi on plaçait les catacombes et les tombeaux hors de la vallée habitée, dans les flancs de la chaîne libyque, loin de l'influence des eaux. Là, du moins, les morts pouvaient continuer leur vie en paix dans leur silencieux *amenthès*, séjour de l'éternel repos, l'*hadès* des Égyptiens.

L'année ramenait deux fois la vie en Égypte sous une double forme; la saison où les terres étaient à sec était l'époque du travail et de la récolte; dans la saison opposée, l'Égyptien vivait sur les eaux, et l'inondation était pour lui l'époque de l'espérance, du mouvement et de la joie.

La saison de la sécheresse entraînait l'Égyptien sur ses terres. La facilité de communiquer d'un lieu à l'autre par eau rendait inutiles les routes de terre; aussi n'en exista-t-il jamais d'importantes le long des rives du Nil. On n'a trouvé qu'une seule trace d'une grande route à la frontière de l'Égypte, près des cataractes de Philæ; probablement une route fut tracée en ce lieu, parce que le fleuve est impraticable à des bateaux chargés.

Hérodote nous assure (1) qu'une navigation active servait de communication entre toutes les villes et les villages; et les grands fleuves de l'Asie, de la Chine et de l'Inde nous présentent seuls un mouvement aussi animé. Les marins formaient une caste à part; des barques innombrables, des bateaux de transport couvraient les eaux du Nil sur lesquelles il fallait naviguer douze jours pour aller de Syène à la mer.

Les grands blocs de pierres, les colosses, les obélisques ne pouvaient être transportés que par eau des carrières à leur destination. De petits temples monolithes (2), faits d'un seul rocher étaient transportés ainsi d'Eléphantine à Sais, quand même il aurait fallu pour cela 2,000 marins et trois années de temps. Le temple de Minerve, un de ces *οὐρανία μνησώλκρον*, avait 21 aunes de longueur, 14 de hauteur et 8 de largeur. De vrais temples flottaient ainsi sur le fleuve, et nous en voyons souvent l'image dans les hiéroglyphes des temples où sont représentées les processions sacrées.

À l'époque de l'inondation, l'Égypte était, pendant la moitié de l'année, un vaste pays flottant au milieu d'une mer, comme la ville de Venise. L'originalité de cette contrée prenait alors un caractère plus frappant. Les cités s'élevaient, comme les îles de la mer Egée, au-dessus de la surface des eaux (3). À l'époque des pèlerinages et des fêtes, des processions de barques parcouraient le pays, allant de ville en ville au son des instruments, au chant des cantiques, et le nombre des Égyptiens, hommes et femmes réunis sur ces légères embarcations, s'élevait quelquefois jusqu'à 700, 000.

Le changement des choses et le cours des siècles ont donné à l'Égypte actuelle, et surtout à l'homme qui vit dans cette vallée, un caractère tout différent de ce qu'ils étaient autrefois; cependant la plupart des traits principaux qui résultent de l'influence du fleuve, sont restés les mêmes, en tant qu'il produit encore les mêmes effets qu'autrefois, ou du moins n'ont pas encore entièrement disparu.

La vallée du Nil et le Delta ne se changent plus comme autrefois en une mer d'eau douce; à peine le littoral qui avoisine la mer est-il encore immédiatement inondé par le Nil (4). La

(1) Hérodote, I, c. 82.

(2) Ibid., c. 100.

(1) Hérodote, II, c. 96 et 97.

(2) Ibid., c. 175.

(3) Ibid., II, c. 97 et 60.

(4) Brown, Trav., p. 952.

plus grande partie des eaux ne coule dans le Delta que par des canaux, et de là se répand dans les champs à l'aide de machines. Cependant la ville du Caire prend encore aujourd'hui un nouvel aspect, lorsqu'on coupe la digue qui retient les eaux, et les graves sectateurs de l'islamisme se livrent alors, au moins pendant quelques jours de fête, à l'expression de la joie la plus vive. Quoique les dominateurs actuels de l'Égypte soient d'anciens habitans du désert qui appartient exclusivement à une nature aride et sans eau, cependant le Nil exerce également sur eux son antique puissance. L'Égypte est surtout animée et vivante à l'époque du débordement. Alors soufflent, à l'époque de la plus grande chaleur, les vents rafraîchissans du nord, à la faveur desquels les barques remontent le fleuve avec sûreté et promptitude. Les marchands du Caire se rassemblent dans la Haute-Égypte, autour d'Assyout, la capitale, pour envoyer de là leurs caravanes parcourir le Soudan, à l'ouest ou à l'est. Partout se manifeste alors une vie moins naturelle aux autres saisons de l'année. Les barques flottent couvertes de feuillage, aux

chants joyeux des mariniers pendant que le vent enfle leurs voiles et leur fait doucement remonter le fleuve. Un des Européens, le moins susceptible d'enthousiasme, qui fit deux fois ce voyage, nous dit que la barque égyptienne est alors la plus frappante image du bonheur qui nous sourit au moment le plus favorable de la vie.

Le centre de l'Égypte moyenne est le CAIRE entouré des fameuses et puissantes pyramides (1). Ses monumens et ses rapports actuels, toujours changeans, nous sont connus dans ces dernières années par des relations presque journalières, aussi exactement que ceux d'une cité européenne. Aussi nous n'avons pas cru devoir nous occuper de la description de cette ville, et il nous a paru plus convenable à notre but de nous arrêter davantage à ce qui demeure toujours, et à ce qui est en même temps la condition et la cause de toutes les particularités.

(1) Grobert, Description des Pyramides. — Belzoni, Voy., II, p. 415. — Forbin, Clarke, Davison, Denon, etc.

TROISIÈME PARTIE.

LES MEMBRES DÉTACHÉS DE L'AFRIQUE.

LE PLATEAU DE LA BARBARIE OU LES MONTAGNES DE L'ATLAS.

§ 50.

Le grand plateau cohérent occupe, comme nous l'avons vu plus haut, toute la partie méridionale de l'Afrique; ce n'est donc que dans la partie septentrionale que l'on pourra chercher un membre séparé du grand corps africain. L'Afrique septentrionale ne nous en offre qu'un seul assez considérable en étendue pour pouvoir être représenté comme l'une des formes caractéristiques de cet individu de la terre, c'est *le plateau de la Mauritanie*; il embrasse toute cette partie de la soi-disant Barbarie ou Berbérie, généralement connue sous le nom d'*Atlas*. Nous examinerons plus bas toutes les autres dénominations dont l'origine est historique et locale. Un second membre isolé, analogue au précédent, mais beaucoup moins remarquable par son étendue, s'offre au géographe dans le plateau de *Barca*, situé à l'est; et, quoique n'occupant qu'un rang très-subordonné parmi les plateaux de la terre, il nous a paru assez important pour faire le sujet de considérations particulières. Ces deux masses isolées sont séparées

entre elles par les golfes des deux Syrtes et leur rivage plane et uniforme.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTENDUE DE L'ATLAS, SES CHÂÎNES DE MONTAGNES.

Les géographes de l'Orient donnaient le nom d'*île occidentale* (*Magrab insula*) (1) à cet avancement que forment au nord-ouest, au delà du 50° lat. nord, les terres planes de l'Afrique septentrionale. Cet avancement s'élève, en effet, comme une île entre la Méditerranée, l'Océan Atlantique et la grande mer de sable au sud; son étendue, en longueur, de l'est à l'ouest, est très-considérable; sa largeur, dans la direction du sud au nord est moins importante. Les mêmes géographes appelaient aussi *Al-Garb*, l'ouest de la péninsule espagnole; *Al-Magreb* ou *Magrab-al-Aksa*, c'est-à-dire *Occidens extremus*,

(1) *Edrisi, Africa*, éd. Hartmann, p. v.

l'ouest de l'Afrique (1). La prolongation des terres africaines, au delà du 50°, leur apparaissait, comparée à la péninsule andalousienne, située vis-à-vis, comme une véritable île entourée de toute part d'un océan d'eau et de sable, et isolée de tous les continents (2).

Cette manière grandiose d'envisager une partie remarquable de l'Afrique nous paraît fondée sur la nature même du pays, et nous tâcherons, autant que possible, de la conserver dans nos considérations; en effet, ce n'est pas une chaîne isolée comme on le suppose généralement, mais tout un système de hauteurs qui, sous le nom d'Atlas, s'étend ici le long de la Méditerranée jusqu'à l'Océan. Il commence près des golfes de la grande et de la petite Syrte, où il s'élève peu à peu, en vastes plaines jusqu'à Tunis. Au nord et au sud, du côté des plaines unies du Sahara, il se dégrade en plusieurs chaînes de montagnes basses, mais très-escarpées. A l'ouest, il se précipite dans le pays de Maroc et jusque dans l'Océan atlantique, et forme, en s'abaissant, ces plaines montueuses, ces côtes garnies de rochers et un grand nombre d'écueils qui rendent si périlleux les rivages de la Méditerranée, depuis Agadir jusqu'au détroit de Gibraltar (3). Il n'a teint la région des neiges que dans l'intérieur du pays, entre les villes de Fez et de Maroc, où l'on aperçoit des cônes d'une hauteur prodigieuse.

La hauteur de ces cônes correspond parfaitement aux montagnes neigeuses de la Sierra-Nevada, située vis-à-vis, dans l'Andalousie et la Grenade. Les deux systèmes ne diffèrent que dans leurs dépressions. Le plateau d'Espagne a sa principale pente dans les vastes plaines de l'ouest, vers l'Océan atlantique, tandis que sa dépression vers la Méditerranée est beaucoup moins prolongée et plus escarpée; en Barbarie, au contraire, les vastes plaines de la principale dépression du plateau se dirigent à l'est, vers la Méditerranée; celles qui vont joindre l'Océan sont beaucoup plus abruptes.

Tout ce plateau de la Barbarie se détache ainsi du caractère général de l'Afrique septentrionale. En effet, en supposant le canal de la Méditerranée desséché, on verrait, que le système

de l'Atlas se rattache naturellement à l'Europe par toute sa structure (1). Aussi les Arabes le vantent-ils comme la plus belle partie de l'Afrique (2), et il leur paraît d'autant plus admirable et plus parfait qu'il est habité par des blancs. On pourrait l'appeler le *plateau de l'Afrique mineure*, avec autant de raison qu'on appelle *plateau de l'Asie mineure* le système des hauteurs de cette contrée.

1^{er} ÉCLAIRCISSEMENT.

Chaînes de montagnes limitrophes.

Depuis les Syrtes humides jusqu'à Tunis et au cap Bon, dans la direction de l'ouest à l'est, le bord oriental du plateau s'abaisse généralement, en vastes plaines sablonneuses et couvertes d'oliviers, dans la mer Méditerranée (3). Sa principale dépression est indiquée par le domaine du Wad-Jiddi et par le lac Lowdejah (*Elhudeah, Tritonis*) qui, dans des temps plus anciens, correspondaient plus probablement avec la mer, puisque le golfe de Gabès (la petite Syrte) s'étendait autrefois beaucoup plus loin dans l'intérieur (4).

De la pointe nord-est de cette côte, du cap Bon (Ras-Addar), on aperçoit en face, lorsque le ciel est serein, les montagnes de la Sicile, situées à 15 milles géographiques ou 20 *leguas* (5). Ce cap, auquel les anciens donnaient le nom de *Promontorium Mercurii*, nous rappelle ici le souvenir de l'ancienne Carthage.

La limite sud-est du plateau est formée, d'après l'état actuel de nos connaissances, par les chaînes de montagnes de Ghouriano et par le Haroudsch noir (*Harousch*, selon Jackson, *Aroudje*, selon Langlès, *Mons Ater* chez les anciens), situé au sud de Tripoli et à l'ouest de la grande Syrte (*Sidra, golfe de Kibbir ou Kibli*).

Les caravanes sont forcées de franchir ces monts, lorsqu'au lieu de suivre la route de Mesurata (6), elles prennent la route montueuse du Fezzan à Tripoli. Les montagnes de Ghouriano (Guariano Gharyan) et de Misselat sont pen éle-

(1) Condé, Description de Espanna, de Xerif Alodris. Madrid, in-8°, 1799, p. 151.

(2) Ebn Haukal, dans W. Ouseley, p. 15.

(3) Jackson's Account of Morocco, p. 29. — P. Lapie, carte réduite de la mer Méditerranée, Paris, 1808.

(1) Rennel, Observ. in Appendix, p. LXXXII.

(2) Leo Africanus, dans Lorschach, p. 2.

(3) Th. Shaw, Trav. and Observ. relating the several parts of Barbary. Lond., 2^e edit., 1757, in-4° p. 89.

(4) Ibid.—Rennel, Bérard, Geogr. dans Bredow, p. 679.

(5) Shaw, Trav., I, p. 89.

(6) Lucas in Proceedings of the As. et of Africa, I, p. 59. etc.

vées, et, quoique dépourvues de rivières, elles ont cependant des sources et sont couvertes d'oliviers et de riches pâturages. Elles sont habitées par des tribus pillardes d'Arabes, les *Wouled-ben-Soliman* et les *Bentiled* (Ben-Weled) qui, protégés par un pays peu accessible aux étrangers vivent indépendantes et libres à quelques journées de marche de Tripoli, et prélèvent des impôts à volonté sur toutes les caravanes qui traversent leurs contrées (1).

Au sud, les montagnes ou hautes plaines de Ghouriano touchent aux rochers déchirés et déserts du Haroudsch noir (*Mons Ater*) (2) qui, s'étendant en rangées de quatre journées de largeur, conduit au sud-est dans le pays des Garamantes (le Fezzan d'aujourd'hui, où l'on remarque encore un lieu appelé Germa), et au sud et sud-ouest, à Gadamès (*Cidamus* ou *Gadames* chez les anciens); le Haroudsch noir forme ainsi entre les terres habitables et l'océan de sable du Sahara, un passage pénible et redouté des caravanes.

2^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Principales chaînes du plateau.

Nous ne connaissons, jusqu'à ce jour, de tout ce système que les limites extérieures et quelques rameaux isolés; les nouveaux documents ne nous apprennent rien sur la structure du plateau. Nous distinguons en attendant: le *Grand-Atlas*, le *Petit-Atlas*, le *Haut-Atlas*, ou le *pays central* et ses limites vers le Sahara, le *Tell* et le *Biledulgerid*.

1. *Grand-Atlas. Chaînes limitrophes du côté du Sahara.*—Plusieurs rangées de montagnes s'élèvent à l'ouest du Haroudsch et paraissent s'étendre dans cette direction jusqu'à la côte de l'Océan atlantique; elles portent différents noms qui cependant ne peuvent nous donner aucune explication sur leur structure. Les indigènes les appellent *Ay-Duacal* (3) ou grandes montagnes, et depuis Ptolémée elles ont reçu le nom général de *Grand-Atlas*. (*Atlas Magnus*). C'est ce même Grand-Atlas dont plusieurs au-

teurs disent que *sa pente méridionale s'abaissait vers les vastes plaines du Biledulgerid, rich en dattes*. Bien que ces mots supposent une rangée de hauteurs, on ne doit pas pour ce se représenter le Grand-Atlas comme une seule chaîne de montagnes cohérentes. C'est dans le même sens qu'il faut en général prendre tous les documents que nous ont communiqués sur le Grand-Atlas les géographes arabes, auxquels nous devons presque toute notre connaissance de ces montagnes.

Suivant Edrisi (1), le plus ancien des géographes arabes, l'Atlas (*Mons-Lamta*) prend son origine à l'extrémité ouest, non loin de l'Océan près de Souse (*Sus alaksa, nomen ab extrem occidente totius Africæ situ*), et s'étend à l'est jusqu'à sa jonction aux montagnes de Nefousa au sud de Caffé-Gabb, près du golfe de Cabès. De là, dit-il, il se dégrade dans les plaines de l'est, où il disparaît (*de hinc in planitiem vergit et deficit omnino*).

A Souse, province du Maroc, l'Atlas offre la saillie la plus occidentale de ce système, sous la forme d'une chaîne escarpée qui se dégrade presque à pic, dans l'Océan atlantique (2), où elle forme le *cap de Ger* (*Mons Barce*, selon Ptolémée (3), *Afernie* chez les Arabes), au 30° 38' lat. nord. Ces hauteurs inabordables, rendant ainsi très-difficile l'entrée des provinces méridionales de l'empire de Maroc (Souse, Taroudant, etc.), ont conservé jusqu'à nos jours l'indépendance aux *Wedinous*, leurs habitants. Sur les hautes plaines de cette branche occidentale de l'Atlas habitent les *Edautenam* (4), qui appartiennent aux tribus guerrières des Berbères, appelés ici Shellouh.

Au sud de cette saillie, qu'Hannon nous désigne déjà, dans son Périple, comme très-difficile à doubler, commencent tout à coup, à partir de la baie de Santa-Cruz ou Agadir (*Garguessem* dans Leo Afric.), les vastes plaines unies et sablonneuses de l'Afrique septentrionale. C'est donc avec raison que les Arabes appellent le golfe et le port d'Agadir, *Bab-Soudan*, ce qui signifie la porte du pays des noirs (5).

(1) Edrisi, Africa, II, Regio Sus alaksa, p. 40.

(2) Jackson's Account, p. 7.

(3) Pline, Hist. nat., V, c. 1, et Gosselin, dans Brédon, p. 55.

(4) Jackson's Account, p. 18, 55.

(5) Abulfedæ, Geographia, in Büsching's Magazin, IV, p. 170.

(1) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I.

(2) Pline, Hist. nat., V, c. 6. — Rennell, dans Hornemann, éd. Langlès, I, p. 192.

(3) Marmol, Africa, I, p. 8.

REMARQUE.

Chaîne littorale du côté du Sahara.

N'ayant pas reçu, dans ces derniers temps, de nouveaux documents sur la continuité du Grand-Atlas entre Souse et Tripoli, nous ne pouvons que répéter ce que nous ont dit à ce sujet Edrisi, Leo Africanus, Marmol et la plupart des géographes. Il serait faux, à notre avis, de vouloir donner trop d'extension à ce plateau, et de prolonger le nom d'Atlas, à l'est, jusqu'aux frontières de l'Égypte, comme l'a fait Aboulfeda (1), qui évidemment ne connaît cette contrée que par ouï-dire. Nous ne placerons pas non plus, avec Leo Africanus (2) et Marmol, la limite orientale du plateau près du *Gibbel-Meis* (*Jubel-Meyes*), situé à l'extrémité des montagnes de Ceel (60 milles géographiques ou 80 *leucas*, à l'ouest d'Alexandrie, par 31° latitude nord et 41° longitude est); car on ne rencontre là que des rangées d'écueils qui surgissent de l'océan de sable, et au nombre desquelles se trouve le mont *Eyre*, sur la frontière méridionale du Fezzan. On aurait tort, comme dit Langlès, de confondre ce mont *Eyre* avec l'*Eyros* ou *Auras*, situé près de Constantine, et que l'on regarde, à juste titre, comme une partie de l'*Atlas habité par les Cabyles* (3). En effet, on ne voit plus ici près du *Gibbel-Meis*, ni chaînes de montagnes, ni aucune de ces fertiles hautes plaines qui caractérisent le plateau de la Barbarie et en font un vrai pays d'Alpes. — Le voyage de Della Cella (1817) dans les golfes des Syrtes a pleinement confirmé ce que l'on supposait depuis longtemps, savoir, que les montagnes de l'est et celles de l'ouest ne sont pas adhérentes entre elles (4).

Les Arabes mahométans (5) ont l'habitude d'étendre l'Atlas, sans interruption, jusqu'à la Mecque, but de leur pèlerinage annuel; ils l'envisagent, par opposition au Sahara, comme un tout cohérent, c'est-à-dire comme une chaîne littorale de montagnes, d'écueils, de rochers, qui les protège contre les dangers de l'océan de sable, et sur les bords de laquelle ils rencontrent encore, de temps en temps, des sources, des marais, des oasis et des stations agréables. Dans ce sens, les Arabes s'accordent parfaitement avec l'opinion

d'Hérodote (1). Cet auteur parle d'une rangée de hauteurs qu'il appelle un *rivage élevé, un rempart contre le désert*, et dont les bords, depuis Thèbes, sont habités par les Ammoniens, les Augiliens, les Garamantes et les Atarantes.

Le grand d'Anville (2) démontre, il y a longtemps, toute la fausseté de cette opinion, qui admet une chaîne non interrompue, de l'est à l'extrémité ouest. Mais cet auteur tombe dans une erreur opposée, en réduisant l'étendue de l'Atlas à la seule chaîne de montagnes qui sépare les provinces de Fez et Maroc de Sejelmessia, Tafilet et Darah. Il se met ainsi en contradiction directe avec les géographes arabes, auxquels nous devons seuls notre connaissance de ces pays; ceux-ci distinguent constamment un petit et un grand Atlas, bien que souvent ils ne les caractérisent que très-imparfaitement.

Nous pouvons encore bien moins nous en rapporter à l'opinion des Grecs et des Romains; car leur Atlas, tel qu'ils nous le représentent, est entièrement fabuleux. Pline semble n'en faire mention que pour relever la gloire des armées romaines, qui auraient aussi porté leurs aigles victorieuses au delà des défilés de l'Atlas; mais il ne dit nulle part comment ni de quelle manière les Romains avaient franchi ces montagnes.

Il nous paraît ainsi prudent, pour prévenir toute confusion, de conserver les anciennes dénominations, et d'appeler *Haut-Atlas*, avec le nom indigène *Daran*, la chaîne occidentale, pour la distinguer du Grand et du Petit-Atlas.

2. PETIT-ATLAS. *Chaîne littorale du côté de la Méditerranée.* — Nous devons notre connaissance de cette chaîne aux navigateurs des côtes, à la différence du Grand-Atlas que les Arabes ont franchi les premiers dans leurs courses continentales. Ce n'est que longtemps après sa découverte qu'on lui donna, par opposition à la chaîne du Grand-Atlas, le nom de *Petit-Atlas*.

Suivant Strabon (3), le Petit-Atlas traverse la Marusie, et s'étend depuis le cap *Kotès* (situé à la sortie du détroit de Gibraltar, selon Scylax) jusqu'aux Syrtes, absolument comme le décrit Della Cella; il est, dit l'historien grec, habité, comme toutes les montagnes qui lui sont parallèles, d'abord par des Marusiens, et plus loin, dans l'intérieur, par la principale peuplade de la Libye, les Gétuliens, dont le territoire s'étend jusqu'aux Syrtes.

(1) Aboulfeda, *Geographia*, in Busching's Magazin, IV, p. 176.

(2) Leo Africanus, dans Lersbach, p. 40. — Marmol, *Africa*, I, p. 9.

(3) Bornemann, *Voy.*, éd. Langlès, I, p. 227. — Edrisi, *Africa*, éd. Hartmann, p. 239. — Shaw, *Trav.*, I, p. 59.

(4) Della Cella, *Viaggio da Tripoli alle frontiere occidentali dell' Egitto*. Genova, 1819, in-8°, p. 91.

(5) Boest, *Nachrichten von Marocco*, p. 79.

(1) Hérodote, IV, c. 181 et 184.

(2) d'Anville, *Mémoire sur l'intérieur de l'Afrique*, dans les *Mém. de l'Acad. royale des Inscript.*, XXVI, p. 80.

(3) Strabon, XVII. — Gosselin, dans Bredow, p. 55.

Les géographes modernes n'entendent par le Petit-Atlas (1) que cette chaîne littorale peu élevée, mais escarpée et déchirée, qui s'étend depuis le détroit de Gibraltar, le long de toutes les côtes de la Barbarie, à travers les états de Maroc et d'Alger jusqu'à Tunis. Cette chaîne se rattache, à l'ouest, au haut Atlas de Fez et de Maroc; à l'est (2) elle court parallèlement à la côte, jusqu'à la province de Tittery, située au sud-est d'Alger, et se courbe au sud-est, à partir de la chaîne du Jurjura. Cette courbe se dessine près des montagnes de Wannougah et de Jaité, auxquelles succèdent, jusque près du golfe de Cabès, à l'est, mais parallèlement à la côte, les montagnes de Weltad-Sélim, de Moustewah, d'Aouress et de Tipasa dans l'état de Tunis.

Le dernier rameau, et le plus occidental de la chaîne du Petit-Atlas, forme, à l'entrée orientale du détroit de Gibraltar, l'une des colonnes d'Hercule (Περαιέτα στύλα), le mont Abila-aux-sept-Grêtes (3), aujourd'hui le cap Ceuta, qui était, pour les anciens, la limite entre l'Océan (*ab his ora interni maris*) et la Méditerranée. Hérodote cite déjà le cap Soloeis, à l'ouest (le cap Spartel des modernes), comme la limite de la Libye. L'amiral carthaginois place ce même cap dans l'empire du dieu de l'Océan, auquel il éleva en cet endroit un autel pour implorer sa protection (4).

Le cap Ceuta s'appelle aujourd'hui dans la langue des Berbers, *Jibbel-d-Zatule* (le mont des Singes); il s'élève de la mer en rochers escarpés et occupe tout l'El-Garb, c'est-à-dire la province la plus occidentale du Grand-El-Magreb (pays de l'Ouest).

Le petit-Atlas s'appelle aussi *Errif* (5), là où il traverse la province de ce nom (6); le *Jibbel-Arif* des Maures n'est sans doute qu'une modification du même nom (7).

À l'est, le long des côtes d'Alger, depuis le cap Mellila jusqu'à Tunis, le Petit-Atlas présente plusieurs rangées de collines s'élevant d'une manière très-variée vers l'intérieur. Ces collines n'ont que de 4 à 600 pieds de hauteur et sont

presque toutes couvertes de forêts et d'arbres fruitiers. Elles sont interrompues çà et là par des pentes escarpées ou par des rochers nus, qui s'élèvent comme des écueils sur leurs cimes (1). L'élévation du Petit-Atlas n'est pas très-considérable; et, suivant l'observation du célèbre Shaw, elle égale à peine la hauteur des montagnes de sa patrie.

Tlem-san ou *Telmessan*, appelé à tort Tréménen, est bâti à l'ouest, sur le Maluvia, près de la première rangée de collines, celle qui s'étend jusqu'à la mer. Vers l'intérieur, toute la chaîne s'adosse, dit-on, aux plus rapides escarpements (2) du Haut-Atlas. Sur le revers septentrional est bâtie la ville d'Alger, entourée de superbes plantations d'arbres fruitiers de toute espèce, d'abricotiers, de pêchers, etc.; l'agriculture n'y est pas inconnue; on y rencontre surtout des champs d'orge et d'excellens pâturages (3).

À l'est d'Alger jusqu'à Bone, la chaîne littorale devient toujours plus rocheuse et plus sauvage; Aboulfeda l'appelait déjà *El-Adwah*, c'est-à-dire la hauteur (4). La côte, hérissée d'énormes rochers, s'avance en plusieurs saillies dans la mer, et forme, autour du golfe de Bone, le cap Rosso, non loin de l'île Galita, ainsi que les affreux écueils qui s'élèvent vis-à-vis la pointe méridionale de la Sardaigne. Les roches d'un grès noir et poreux (grès à filtrer), forment des milliers de grottes et de cavités, dans lesquelles les flots de la mer s'engouffrent à grand bruit. Leur surface déchirée et crénelée présente aux vagues qui les battent éternellement des arêtes et des faces saillantes. Les grottes creusées par la mer s'étendent quelquefois jusqu'à un quart de lieue sous les terres, et le grès qui les recouvre ne semble soutenir que par les veines ferrugineuses qui le traversent en tous sens. Les bancs de grès, inclinés ici du sud au nord, se précipitent souvent presque à pic dans la mer: mais ils ont sans doute leur principale direction de l'ouest à l'est. Ces écueils s'étendent encore à l'est jusqu'au delà de Tabarca, du cap Néron, etc., où ils sont d'autant plus redoutables pour les marins, que leurs débris donnent naissance à une quantité de bancs de sable sur lesquels

(1) Warmol, Africa, p. 13.

(2) Shaw, Trav. and Observ., p. 50.

(3) Plin., Hist. nat., V, c. 2.—Hérodote, II, c. 32.

(4) Shannon's Küstenschiffahrt, Gosselin bei Bredow, p. 18.

(5) Jackson's Account, p. 1.

(6) Warmol, Africa, I, p. 8.

(7) Hoest, Nachrichten von Marocco und Fez. Copenhague, 1781, in-4°, p. 78.

(1) Shaw, Trav. and Observ., 2^e éd. Lond., 1757, in-4° p. 5.

(2) Warmol, Africa, I, p. 13.

(3) Shaw, Trav. and Observ., 2^e éd., p. 20, 34.

(4) Ibid., p. 40. — Poiret, Voyage en Barbarie. Paris, 1789, II, p. 276.

échouent fréquemment les navires. Ils formaient autrefois le rempart occidental de Carthage.

Le cap Blanco (1) (le *promontorium candidum* des anciens, le *Ras-el-Abeab* des Arabes) a reçu son nom des rochers de calcaire blanc et luisant qui s'élèvent à sa cime.

3. L'ATLAS-MOYEN ; le Plateau.—En s'avancant dans l'intérieur (2), on aperçoit entre les chaînes parallèles du Petit et du Grand-Atlas, qui tous deux s'étendent de l'ouest à l'est, plusieurs autres rangées de montagnes qui tantôt suivent la même direction, tantôt présentent entre elles les connexions les plus variées. Elles forment un large et haut pays de montagnes entrecoupé par une quantité de vallées, de plaines, de fleuves et de pâturages. Peu accidenté au sud, depuis Constantine jusque près de la longue chaîne de Bouzara qui borde le Sahara, l'Atlas-Moyen s'élève de plus en plus, et par terrasses, du côté de l'ouest, vers le Haut-Atlas. Sa situation élevée au-dessus de la mer et des déserts de sable brûlant, lui conserve un climat tempéré (3), que les Arabes ont de tout temps parfaitement apprécié. Edrisi (4) pense qu'aucune contrée de la terre n'est comparable à ce pays de montagnes, pour la fertilité, l'étendue et le nombre de la population (*frequentia domiciliorum*).

Leo Afric. (5) nous apprend qu'à 100 milles à peu près de la côte, les chaînes de montagnes et de collines du Petit-Atlas s'élargissent plus ou moins dans la direction de l'intérieur; il en descend, dit-il, des rivières et des fleuves qui roulent leurs eaux claires vers la mer. (Suivant Shaw, quelques-uns sont salans). Du côté du Grand-Atlas s'étendent des rangées de collines et des plaines dont le sol, qui est excellent, produit en abondance du blé et les meilleurs fruits. A l'est se trouvent les contrées tunisiennes de Zeugitana et Byzacène, les célèbres greniers d'abondance des Carthaginois; à l'ouest les contrées de Sejel-messa (*Sejin-Messa*, selon Jackson) et plusieurs provinces marocaines.

Ces chaînes moyennes se composent, dit-on, généralement de calcaire, excepté du côté du Haut-Atlas, où l'on rencontre fréquemment des

roches quartzzeuses; en beaucoup d'endroits les masses, qui constituent ces chaînes de montagnes, sont remplies de pétrifications de toute espèce (1).

Desfontaines n'évalue qu'à 2,400 mètres de hauteur absolue, les principales élévations de l'Atlas-Moyen, au sud d'Alger et d'Oran. Elles ne sont nulles part couvertes de neiges éternelles; on y rencontre, au contraire, de superbes forêts de pins (*pinus alepica*) et plusieurs espèces de chênes, comme le *quercus suber*, *pseudo-suber*, *ilex*, *coccifera* et *ballota*; le magnifique oléandre (*nerium oleander*) orne également et les vallées et les hauteurs.

Le Wannashrisé, dans la province la plus occidentale, et le Jurjura (le *mons ferratus* des anciens?), dans la province la plus orientale d'Alger, passent pour les plus hautes cimes de l'Atlas-Moyen (2). Les flancs de ce dernier sont bien cultivés; sa cime est formée par une chaîne non interrompue de rochers nus et d'ablmes qui, se couvrant de fortes couches de neige en hiver, deviennent absolument impraticables dans cette saison, et amènent ainsi annuellement une suspension d'armes entre les habitants des deux versans.

Les montagnes de Titery, entre le Wannashrisé et le Jurjura, sont encore plus escarpées; elles présentent des sommets et des crêtes inabordables qui servent aux indigènes de lieux de refuge, de forteresses, et surtout de greniers et de magasins pour conserver leurs provisions de blé.

Cette roideur des parois de rochers et les antrès étroits et presque verticaux (3) qui les coupent soudain jusque dans la profondeur des vallées, nous apparaissent comme un phénomène caractéristique de ce pays de montagnes et même du Haut-Atlas. (Voy. plus bas.) On aperçoit très-bien aux deux côtés des défilés les couches horizontales de roches qui jadis étaient adhérentes. Ces défilés n'ont souvent que 6 à 7 pieds de largeur, mais ils sont tellement escarpés, que peu d'hommes pourraient facilement défendre l'entrée du pays à toute une armée. Les Arabes les appellent *Beban*, c'est-à-dire *portes*; les Turcs *Demir-Capy*, *portes de fer*, comme en Perse, au Caucase, dans la Turquie, etc. On rencontre plusieurs défilés semblables sur la route d'Alger à Constantine.

(1) Shaw, Trav., p. 74.

(2) Desfontaines, *Flora Atlantica*, Præfat., p. 1, etc.—Shaw, Trav., p. 45.—Marmol, *Africa*, l, p. 12.

(3) Hoest, *Nachrichten von Marocco*, p. 78.

(4) Edrisi, éd. Hartmann, p. 140.

(5) Leo Africanus, éd. Lersbach, p. 49.

(1) Desfontaines, *Flora*, — Polrei, *ibid.*, p. 279.

(2) Shaw, Trav., p. 34.

(3) *Ibid.*, p. 51.

4. HAUT-ATLAS; *Daran*. — Nous donnons ce nom aux plus hautes éminences de tout le système de l'Atlas, c'est-à-dire aux montagnes qui, dans le voisinage de l'Océan atlantique, separent la terrasse littorale de l'empire de Maroc, des provinces méridionales et occidentales Souse, Tarudant et Sejmessa; formant une grande série de plusieurs chaînes parallèles, elles s'étendent depuis le Petit-Atlas près d'Erif, dans la direction du sud-ouest, et se dégradent, entre le fleuve Draha et le cap Ger dans la vaste plaine du Sahara.

Près de Fez et de Méquinez (1), ces mêmes éminences ne forment que des montagnes de hauteur moyenne, habitées par l'une des plus nobles races de l'Afrique; les femmes surtout se distinguent par la beauté de leurs formes.

Près de Maroc, résidence de l'empereur, les chaînes de montagnes s'élèvent brusquement à l'est, et forment, à une demi-journée de cette ville (2), les monts connus ici sous les noms d'*Oulstan*, *Orika*, *Ensfiva*, *Tagana*, *Fraga*, *Suitana*, *Gedmeva*, *Rgagaia*. (Près de Fez, ils s'appellent *Zavias*, *Itata*, *Zaimbi*, etc.)

Les plus hautes cimes, que l'on aperçoit à Maroc, couvertes de neige toute l'année, se réunissent en une série de sommets qui longent cette ville, à l'est, à une distance de 50 milles anglais. De Mogodore, ville située sur la côte, à 140 milles anglais, on aperçoit encore leurs pics neigeux et coniques, lorsque le ciel est serein (3). La hauteur des neiges éternelles suppose, au 34° lat. nord, une élévation de 10,800 pieds au-dessus du niveau de la mer (4); cependant la neige n'envahit nulle part de vastes espaces, elle ne couvre que quelques sommets qui surgissent du milieu de ces hauteurs (5).

Leo Afric. (6) ne cite qu'un seul sommet couvert de neige permanente, c'est le *Hanteta*, la plus haute montagne qu'il ait vue, située probablement près de l'ancienne ville de Tessa; quant aux autres éminences, il se contente de dire qu'il y neige toute l'année, et que souvent

des caravanes y périssent par le froid. Ce fait quoique surprenant, a été répété par tous les narrateurs postérieurs. Marmol nous dit que dans les défilés élevés, la neige atteint souvent dans une nuit, la hauteur d'une lance. On prétend qu'en hiver, le froid est quelquefois si rude sur les hauteurs, qu'il devient mortel pour les animaux et les hommes, même pour les montagnards indigènes. Ainsi ce que nous avons dit plus haut, qu'à Maroc toutes les cimes de montagnes paraissent blanches au mois de janvier (1), et qu'elles rendent par là le climat de la ville très-frais à cette époque, n'a rien qui puisse étonner.

Les glaciers sont inconnus dans cette région.

DÉFILÉS; *Bebawan*. — Un des phénomènes les plus remarquables que nous offre le Haut-Atlas, c'est sans contredit son peu d'étendue en largeur. Vue du profil, cette chaîne comme l'on s'en sert très-bien M. Humboldt (2), apparaissait aux anciens navigateurs des côtes, comme une colonne aérienne isolée, supportant la voûte du ciel (*κίονα τοῦ οὐρανοῦ*). Aucun voyageur, pas même les caravanes les plus lentes, ne mettent plus de trois jours pour se transporter des plaines du nord-ouest aux plaines du sud-est. Leo, qui franchit le Haut-Atlas à cheval, par le défilé qui mène du pays de Hea (*Haha?*) à Souse, mit trois jours pour aller de Tefetna, village situé sur le versant septentrional, à Messa, sur le versant méridional.

Le défilé conduisant par-dessus le Haut-Atlas par la route de Maroc à la ville de Taroudant (située à 20 milles anglais du versant méridional, de cette chaîne, dans une plaine superbe, mais inculte), nous est représenté partout comme très-pénible; cependant il n'est pas à comparer aux passages alpins de l'Europe. Lemprière (3) le passa au mois de novembre; il partit du pied de la montagne à six heures du matin, monta pendant trois heures et un quart par des chemins étroits, escarpés et pierreux, et, à deux heures de l'après-midi, il commençait déjà à redescendre; le lendemain soir, il avait franchi toute la chaîne du Haut-Atlas.

Ce défilé, que Jackson appelle *Bebawan* (de *beb*, qui signifie *porte*), nous est dépeint par

(1) Jackson's Account, p. 68.

(2) Hoest, Nachr. von Marocco, p. 78.

(3) Pilne, Hist. nat., V, c. I.

(4) A. de Humboldt, Ansichten der Natur, 1^{er} vol., 1808, p. 111.

(5) Jackson's Account, p. 10. — Hoest, Nachr. von Marocco, p. 79.

(6) Leo Africanus. éd. Lorschach, p. 49, 121. — Marmol, Africa, I, p. 13. — Hoest, ibid., p. 81.

(1) Lemprière, Tour from Gibraltar to Marocco, 2^e éd., Lond., 1793, in-8°, p. 174.

(2) Ansichten der Natur, p. 18. — Humboldt, IV, c. 161.

(3) Lemprière, ibid. — Jackson's Account, p. 10.

imprière comme très-escarpé. Il s'élève, dit-il, presque perpendiculairement du côté du nord ; et au sud, il se dégrade en énormes rochers de granit (comme le *Dover-Cliff*, mais d'une hauteur dix fois plus considérable), et en plusieurs endroits il est si étroit qu'un cheval n'y passe qu'à grand-peine, le cavalier est toujours obligé d'en descendre.

Cette chaîne du Haut-Atlas, qui sépare les plaines de Maroc de celles situées au sud-est, est surtout hérissée de semblables rochers et de pics escarpés infranchissables, et c'est là un des principaux caractères du plateau des Berbers.

En traversant le Haut-Atlas pour aller de Tadmec (Ta filelt selon Jackson) à Maroc, on parcourt, les premières cinq journées, de vastes plaines dénuées de végétation et où il ne pleut jamais. De là on traverse, après trois journées de marche, un défilé escarpé (1), conduisant par-dessus les ruines de Pharoah, et de là à Fez ; de semblables défilés conduisent aussi de Sejmessa au même point. Les hordes qui les habitent sont toutes enrichies par les impôts qu'elles extorquent des caravanes du Soudan forcées de traverser ces portes pour se rendre dans la région littorale.

Un semblable défilé, long de 14 à 15 lieues, très-étroit et facile à défendre, est situé dans la province de Quenana, près de Sejmessa, sur la route de Fez. Sa principale entrée se trouve près du Zis ; elle est défendue par trois forts : le fort de Tamaracost sur le fleuve, celui de Gastir au pied de la plaine et celui de Zehbel sur la hauteur. Nous connaissons encore le défilé d'Agmet, que traversent annuellement, au mois d'octobre, les hordes numides, lorsqu'elles se rendent, avec leurs chameaux, chargés de dattes, aux marchés de Maroc. De semblables défilés servent aussi de passage aux caravanes qui se dirigent au nord jusqu'au Petit-Atlas et jusqu'au cap Blanc.

REMARQUE.]

Explication des noms Atlas et Daran.

1. *Atlas*. — Nous ne discuterons pas ici la signification de l'antique nom d'Atlas, nom qu'Hérodote connaît déjà (2), qu'Hérodote emploie as-

surément pour désigner l'extrême montagne de la Libye occidentale, près de la mer salée (Ἀλας), et qui joue un si grand rôle dans la tradition des Atlantes et dans l'histoire romaine. Les étymologistes de Maroc (1) le font dériver tantôt de *tla*, qui signifie monter, et s'emploie généralement en parlant du soleil, tantôt de *Jibbel Attils*, c'est-à-dire montagne de neige. Il est important de savoir que la première signification historique, celle d'Hérodote, s'applique à une montagne située sur la côte de la Méditerranée, et que les passages où Homère cite ce nom lui font supposer une origine tyrienne. C'était probablement une montagne littorale située à l'ouest de Carthage (ὅτε θαλάσσης πύργος βέβηκεν οὐδὲν, qui voyait toutes les profondeurs de la mer), peut-être à l'endroit où nous plaçons maintenant l'extrémité orientale du Petit-Atlas. Hérodote (2), qui connaissait les expéditions maritimes des Carthaginois au delà des colonnes d'Hercule, recula l'Atlas jusqu'à la route de Gibraltar ; c'est ainsi aussi que le nom de *Pyrene* (Πυρηνή), promontoire situé au-dessus de *Massila*, en face de l'Atlas, a été étendu à toute cette grande chaîne que nous appelons maintenant les Pyrénées.

Le *Périple d'Hannon* ne cite pas encore le nom d'Atlas ; or, ce document, le plus ancien que nous possédions sur ces contrées, remonte de 300 à 370 ans avant Jésus-Christ. Suivant Gosselin, il serait encore plus ancien.

L'hypothèse postérieure d'une Atlantide engloutie par l'Océan que rapporte Platon dans son *Timée*, la découverte de Cerné et d'autres îles à l'ouest, les premiers renseignements de Sébosus sur les îles Fortunées (quas *Fortunatus putant*) (3), appelées par nous les îles Canaries, et dont l'ancienne cohérence avec l'Atlas du continent devint bientôt l'hypothèse favorite de tous les savants (4), toutes ces circonstances contribuèrent à étendre le nom d'Atlas (*fabulosissimum Atlantem*) jusqu'à sa limite méridionale, le cap de Ger. Les Arabes étendirent son domaine à travers le continent, le long des déserts de sable jusque près de Tripoli ; d'autres géographes ont même reculé ses limites jusqu'en Égypte, et au delà jusqu'à la Mecque.

Il en fut de l'extension du nom d'Atlas comme de celle de tant d'autres noms dans l'ancienne et la nouvelle géographie, par exemple, celle du nom des Pyrénées, du Taurus en Cilicie, de l'Altaï, de l'Himalaya, du Caucase dans la Haute-Asie, etc.

(1) Hoeft, Nachr., p. 78. — Jackson's Account, p. 2.

(2) Hérodote, II, c. 33.

(3) Pline, Hist. nat., V, c. 1 ; VI, c. 37.

(4) Jackson's Account, p. 269. — Condé, Descr. de Espana, du Xerif Alcoris. Madrid, 1799, p. c.

(1) Narmol, Africa, I, p. 13 ; III, p. 23. — Jackson's Account, p. 21.

(2) Homère, Od., I, 52. — Hérodote, IV, c. 184. — Platon, — Pline, Hist. nat., V, c. 1.

2. *Daran*. — Ptolémée appelle la plus haute cime de l'Atlas *Russa-Diron*, Suivant Solinus, Eustathius, Bochart, etc., les noms les plus anciens de l'Atlas étaient : *Dyris*, *Dyrim*, *Adiris*, *Adderim*, etc.

Pline (1) dit expressément que *Dyris* est le nom qu'on donnait à la chaîne de montagnes située près du fleuve Vior, dans le voisinage de Sala (aujourd'hui Salé ou Sla, 34° S' latitude nord). On y voyait, de son temps, les ruines d'anciennes habitations, au milieu de vignes et de plantations de dattiers. On fait dériver *Dyris* (2) du mot phénicien *Tur* (mons, altura ; *Turana* chez les Maures ; *Zurana* chez les Espagnols) ou de *taur* (taurus). Quelques auteurs en trouvent même l'origine dans le mot sanscrit *tir* ou *tíram*, qui signifie montagne.

Polybe parle d'un fleuve Dara, qu'il trouva dans le voyage qu'il fit aux côtes d'Afrique, après la destruction de Carthage. Dans ce même voyage, il visita aussi les *Gétul-Daræ* et les Daralites éthiopiens (*Ætiopas-Daratitæ*), qu'il rencontra au sud du cap Ger, dans la province de Souse. Le Drah (Darah?) ne se jette plus, de nos jours, dans l'Océan atlantique (3), mais il se perd dans les masses de sable qui s'élèvent en hautes dunes jusqu'à la côte.

Edrisi appelle aussi l'Atlas *Daran*. C'est le nom que lui donnent encore, de nos jours, ses habitants, les Berbers.

Toutes ces dénominations ont plus ou moins d'affinité avec le mot primitif dans la langue du pays (4) : *I-drarn* au *E-drar* et *A-theaar*, de Dra au Dahra, montagne; et *I-daurer* (au pluriel), signifie encore ici chaîne de montagnes. Il est surtout remarquable que la plus ancienne forme de ce nom se soit conservée dans l'ancien nom du pic de Ténériffe, *Aya-Dyrma*.

CHAPITRE II.

BORDURE DU PLATEAU ET SES HABITANS.

§ 31.

1^{er} ÉCLAIRCISSEMENT.

Biledulgerid, *Tell*, *Sahara*.

Les différens noms que nous venons de rap-

porter ne sont absolument que des appellations locales dont la compréhension ne peut se déterminer exactement, mais qu'on donne cependant à certaines contrées de ce pays d'alpes. On appelle *Tell* (1), comme en Égypte, tout le pays cultivé comprenant ce grand arc qui, le long des côtes de la mer, borde la Barbarie sur une largeur de plusieurs journées de marche, et est habité par un grand nombre d'Arabes et de Maures qui vivent dans les villes. Tout le Tell est placé sous la domination de sultans arabes et turcs, dont le pouvoir ne s'étend guère au delà de cette lisière cultivée. Sa plus grande largeur est au sud de Tunis, près de Constantine dans le Petit-Atlas et sur le bord occidental de l'Haut-Atlas, où il comprend les plaines de l'empire de Fez et de Maroc, qui s'étendent de 30 à 50 milles en largeur, sur une étendue de 80 milles en longueur, depuis le cap Spartel jusqu'au cap de Ger, on les a comparées, quant à leur fertilité et à leur culture, aux vastes plaines de la Lombardie (2). Le Tell forme ici la terrasse littorale du plateau.

Telle était la première division de ce pays avant que les Arabes d'Asie n'en eussent pris possession. Aussi Hérodote (3) la confond-il avec la division de tout le pays des montagnes.

Biledulgerid. — Les plaines et les steppes numides anciens, dans lesquelles erraient autrefois des peuples cavaliers, comme de nos jours encore les Arabes nomades, sont situées comme le Tell au nord, mais sans agriculture, au pied du bord méridional du plateau des Berbers. C'est la seconde zone de la Libye selon Hérodote, le pays sauvage ou la contrée riche en bétail (4), qui confine au désert de sable et nourrit dans ses pâturages de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux et de chameaux, unique moyen de communication avec l'intérieur; ce pays est aussi sans doute le séjour d'un grand nombre de bêtes féroces. Leo Afric. (5) explique avec beaucoup de détails que chez les Arabes, le nom de Biledulgerid désigne principalement les pays riches en dattes.

Le Biledulgerid commence, à l'est, à la ville d'Elwachat (Fezzan), et s'étend, à l'ouest, jus-

(1) Plin., Hist. nat., V, c. 1.

(2) Condé, Xerif Aledris, p. 157. — Asiatic. Researches, VIII, p. 272.

(3) Jackson's Account, p. 9. — Leo Afric., dans Lorschach, p. 450.

(4) Venture, Vocabulaire Berber, dans Langlès, II, p. 442. — A. de Humbolt, Ansichten der Natur, I, p. 112.

(1) Shaw, Trav., p. 2.

(2) Leo Afric., p. 99. — Marmol, I, p. 12.

(3) Hérodote, II, c. 32.

(4) Ibid., c. 32; IV, c. 181.

(5) Leo Africanus, dans Lorschach, p. 3. — Marmol, Africa, I, p. 24.

qu'à Souse et jusqu'au cap Noun, sur l'Océan occidental; au nord, il confine à l'Atlas; au sud, au désert. On donne surtout ce nom aux vastes plaines horizontales, situées au sud de la Petite-Syrie et près de Sejin-Messa et de Taflelt; elles sont arrosées par quelques rivières salantes qui se dirigent vers le désert.

On remarque çà et là, près des sources, des plantations de palmiers; quelquefois même elles étonnent par leur beauté et leur étendue: cependant la plus grande partie de cette bordure méridionale du plateau des Berbers est d'une nature tout à fait aride et inhabitable, semblable à peu près aux sables mouvans du désert. On pourrait par conséquent admettre l'opinion de Shaw qui préfère dériver ce nom de *Blaid-el-Jeridd*, *pays sec et aride* (1), nous assurant que les Arabes d'aujourd'hui appellent Sahara toute cette contrée, excepté Jeridd, sur le golfe de Cabès. D'autres auteurs ont cru à tort que Biledulgerid signifie *pays des sauterelles* (de *jerdaa*); Jackson (2) l'écrit *Bled-el-jerréde*, mais sans expliquer s'il signifie *pays sec* ou *pays de dattiers*; le mot arabe ne répond guère à cette dernière signification. Cependant, du côté de l'ouest, à Segin-Messa, Taflelt et Souse, le Biledulgerid est encore de nos jours renommé pour sa richesse en dattes.

Les rivières de Ghir, Ziz, Taflelt (5) et Drah traversent le Biledulgerid; et leur cours, qui a une étendue de dix à quinze journées à cheval (*erhellat*), ou 80 milles allemands, indique ici la pente douce de cette bordure de steppes vers le Sahara, au sud.

Près du Taflelt, qui est aussi large que la Tamise près de Putney, le sol se compose d'une argile blanche mêlée de sel, et qui devient glaiseuse lorsqu'on l'humecte. Toute cette steppe, depuis la ville de Taflelt jusque vers l'Atlas, sur une étendue de cinq journées de marche, est absolument dénuée de végétation. La steppe plus occidentale est arrosée par le fleuve Drah qui, dans les hautes eaux, se change en un torrent rapide, appelé *Laili*; ses eaux ont un goût salé, comme celles de presque toutes les rivières qui descendent de l'Atlas et se dirigent à l'est. Ce fleuve qui ne se perdait pas encore dans le sable du temps de Polybe, disparaît maintenant comme les autres, au bord du grand désert.

Jadis, à l'époque glorieuse du califat, le Biledulgerid était célèbre (1) par ses nombreux forts et ses châteaux, ses grandes villes, leur richesse, leur commerce, leurs villas, leurs agréables jardins et leurs bosquets de palmiers: toute cette magnificence a maintenant disparu. On y voit une quantité de ruines, mais on ne rencontre un peu d'aisance qu'à Taflelt, lieu de réunion des shérifs et centre du commerce des caravanes. L'empereur de Maroc a cherché, dans ces derniers temps, à rétablir l'ancienne splendeur de cette ville en y élevant un somptueux palais.

Dans les vastes plaines de Biledulgerid qui, comme la mer, s'étendent sans limite jusqu'à l'horizon, on ne voit errer de nos jours que quelques hordes d'Arabes nomades, qui établissent leurs tentes tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre.

2^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Les Berbers, Barbares.

Les peuples d'origine arabe ne s'établirent dans l'Atlas que depuis le septième siècle et par conséquent ils ne doivent pas être considérés comme les vrais habitans de ce plateau. S'étant rendus maîtres des champs et des vallées fertiles qui le bornent du côté de la mer, ils y bâtirent des villes, et y organisèrent des états après en avoir chassé les anciens possesseurs du sol, les Berbers: depuis 688, leur souveraineté s'est continuellement maintenue dans le pays.

L'intérieur de l'Atlas n'est maintenant habité que par des Berbers (Barbars, de là, le nom de Barbarie; voy. plus haut, p. 308) qui cependant, à en juger d'après leur langue, ne sont pas restreints à l'intérieur de ce pays de montagnes; ils s'étendent encore d'une manière remarquable dans les plaines, et sinon vers les côtes, au nord, du moins au sud, dans le Sahara, et à travers toute l'Afrique orientale jusqu'au pays des peuples Nonba. Ils forment plusieurs tribus dont nous avons déjà parlé plus haut et dont il sera encore fait mention par la suite. Sans nous arrêter aux habitans nomades des plaines, nous ne parlerons ici que de ceux dont le séjour est fixe, des habitans des montagnes et des vallées qui, comme les plantes, semblent enracinés au sol qui leur a donné naissance.

(1) Shaw, Trav., p. 4.

(2) Jackson's, Account, p. 3.—Marmol, Africa, t. p. 20.

(3) Ibid., p. 9, 22.

(1) Khrisi, Africa, éd. Hartmann, III, Terra Barbara, p. 145.—Johnson's Account, p. 3 et 22.

Dans l'antiquité, les Gétuliens et les Garamantes (1) passaient pour les plus remarquables des Libyens, anciens habitans de ce pays; les Garamantes furent vaincus par les Romains sous Vespasien. D'anciennes traditions rapportent que ces peuples libyens, s'étant mêlés avec les Perses et les Médes, donnèrent naissance aux Numides et aux Mauritaniens; cette fusion de peuples n'a pu s'opérer que par la mer.

Plus tard, des Phéniciens, des Grecs, des Romains, des Vandales et des Arabes s'établirent tout autour de ce haut pays de montagnes, et pénétrèrent plus ou moins dans ses vallées. C'est ce qui fait que de tout temps on a voulu retrouver ici les débris de ces différens peuples; mais, au lieu de la grande variété qu'on suppose, on rencontre généralement, du moins dans la langue la plus frappante uniformité. D'après les recherches les plus exactes, il n'existe dans ce plateau qu'une seule, ou (selon Jackson) tout au plus deux langues différentes, celle des Berbers que nous connaissons depuis longtemps et qui est la plus répandue, et celle des Schellouhs, dont les Européens n'ont eu connaissance que plus tard.

Cette uniformité est d'autant plus remarquable que, suivant les relations des voyageurs, il existe au sud du plateau et du Sahara, entre Jinnie et Tombouctou, et jusqu'au Nil d'Égypte, 55 langues nègres différentes (2). L'arabe qui est aussi très-répandu depuis la côte occidentale de l'Atlas jusqu'au Nil, ne peut être compté au nombre des langues indigènes du plateau des Berbers; elle est la langue religieuse et la langue écrite; et toutes les lettres du roi de Maroc sont écrites, comme l'assure l'évêque Giarvè de Jérusalem, dans le même arabe (3) que parlent aussi les Bédouins, près du Jourdain; cependant on trouve quelque différence dans la manière d'écrire l'arabe de l'est et celui de l'ouest. L'arabe des habitans des villes le long des côtes, ou des soi-disant Maures (*Moors*), comme à Maroc, Fez, Taroudant, Alger, etc., est plus ou moins corrompu (4); il s'est mieux conservé à Tripoli.

La langue berbère (5) est maintenant commune à la plus grande partie des débris des anciens peuples; il se peut même qu'elle ne soit formée que par le mélange de ces différentes nations;

cependant nous croyons qu'il vaut mieux la regarder comme indépendante et antérieure à toutes les langues étrangères venues par la mer (1); elle n'en aurait pris alors que certains mots et certaines locutions qu'il faudrait considérer comme partie accessoire.

Les Berbers nous sont partout représentés comme des montagnards robustes et vigoureux; ce qui est surtout remarquable, c'est que déjà Strabon (2) nous assure (bien avant l'émigration des Arabes) qu'ils ressemblent beaucoup aux Arabes. De même que tout le plateau des Berbers, comme nous l'avons déjà dit plus haut, s'éloigne du véritable caractère de l'Afrique, de même aussi ses habitans n'appartiennent pas au pur caractère africain; comme le pays, ils ont plus de rapport avec l'Orient et avec l'Occident.

Leo Afric. (3) distingue cinq différentes races de Berbers (voy. les Tourariks); il en place deux sur les montagnes de la Mauritanie: les *Masmudæ* (Mousmoude) et les *Gumeri* (Goumerai); les autres dans les basses terres. Nous ne parlerons ici que des premières.

Suivant Leo Africanus, la tribu des Gumeri habite le Petit-Atlas, celle des Masmudæ le Haut-Atlas; dans les trois derniers siècles, les noms des tribus ont de nouveau changé.

1. BERBERS. — Les habitans du Haut-Atlas, près de Fez et de Maroc, portent le nom de Berbers (4) (Bârbâr, Barbar, Breber.) Le plus petit nombre d'entre eux reconnaît la suprématie du Maroc; l'empereur, pour les tenir en bride, force leurs chefs à vivre en otages à sa cour; ces Berbers font le principal commerce sur les marchés du Maroc (5).

Les hordes des Ait-Imoure et les Zemour-Shelleh, qui habitent les montagnes voisines de Fez, ont la physionomie européenne (romaine); ils s'occupent d'agriculture, élèvent de nombreux troupeaux, et ont beaucoup d'abeilles. Ils sont fiers de leur indépendance et de leur liberté. Du mois de novembre au mois de février, ils habitent les lieux les plus élevés de leurs montagnes, et ils préfèrent passer avec leurs

(1) Leo Africanus, dans Lersbach, p. 13.

(2) Strabon, LXVII, p. 835.

(3) Leo Africanus, dans Lersbach, p. 14.

(4) Boett, Nachr. von Marocco, p. 134. — Jackson's Account, p. 141.

(5) Ait-Bey, Travels in Marocco. Tripoli, etc., Lond., 1816. In 4°, 1, p. 157.

(1) C. Sallustii, *Bellum Jugurthinum*, c. 18.

(2) Jackson's Account of Marocco, 2^e éd., p. 371.

(3) *Ibid.*, p. 473.

(4) *Ibid.*, p. 327.

(5) Valer, *Mithridates*, III^e theil, 1^e Abtheil., p. 37.

troupeaux la mauvaise saison dans des cavernes et dans des contrées inhabitables, que de descendre dans les vallées, où ils perdraient leur indépendance.

Ceux d'entre eux qui s'occupent d'agriculture, s'appellent, suivant Jackson, CABYLES; suivant Venture (1), CABAYLIS, GEBALIS (sans doute de *gabily*, qui signifie horde ou tribu) et DJEBALY (c'est-à-dire *montagnards*). Les habitants des plaines portent, dit-on, en particulier le nom de Berber (Er-caz, dans une langue berbère signifie *homme*). Le docteur Shaw connut aussi sous le nom de *Cabyles* (2), dans le territoire d'Alger et de Tunis, un peuple montagnard du Petit-Atlas, au teint rouge, aux cheveux blonds, et parlant un langage particulier; il les prit pour des tribus vandales. Ces mêmes montagnards s'appellent *Showiah* dans les montagnes du territoire d'Alger (3).

Jackson nous apprend que l'Atlas est habité par plus de 20 différentes tribus de Berbers qu'il appelle toutes *Cabyles* (4); il en cite quelques-unes, les Ait-Girwan, Ait-Amor, Zayan, dont les dialectes sont les plus purs. Ces cabyles ou tribus forment une grande partie des armées des sultans de Maroc; très-pauvres dans leurs pays, ils volent et pillent où ils peuvent, et s'en retournent ensuite avec leur butin dans leurs montagnes. Les plus méprisés et les plus dépravés sont les Ait-Amor que la tradition fait descendre des Amorites; ils habitent au nord-est de Fez. Une autre tribu ou cabyle, les Zemoure Shelleh, habite les plaines entre Fez et Mequinez; ils sont de belle stature et leur physionomie (5), suivant Jackson, se rapproche beaucoup de la physionomie romaine. Non loin de leurs habitations, sont situés, au pied de l'Atlas, les ruines du *Kassr-Farawan* (*château de Pharoan* (6)), qui ont servi en grande partie à bâtir les villes de Mequinez et de Taflelt. Les restes de ces ruines, dans lesquelles on trouve beaucoup d'antiquités, rappellent, suivant l'opinion de Jackson, le style égyptien. Les cabyles des hauteurs neigeuses de

l'Atlas habitent depuis le mois de novembre jusqu'au mois de février dans des cavernes; leur genre de vie a donné lieu, dans les basses-terres, à une foule de traditions et de légendes (1). Les habitants des hauteurs de l'Atlas sont entre eux en dissension continuelle; on les voit se livrer des combats à mort, cabyle contre cabyle, tribu contre tribu, village contre village, et même maison contre maison. Les vengeances héréditaires détruisent toutes les familles et étouffent chez ces peuples tout sentiment d'humanité. Souvent aussi ils s'insurgent contre leurs préposés, de sorte que presque chaque année, l'empereur de Maroc se voit forcé d'entreprendre une campagne dans les hauteurs de l'Atlas.

Jackson prend ces peuples pour les anciens Mauritanien, tels que les a décrits Salluste. Ils sont actifs, robustes, et n'ont jamais été vaincus; quoique ayant adopté le mahométisme (2), ils ne se fient cependant jamais ni aux troupes nègres ni aux troupes arabes des empereurs, lors même qu'elles ont juré avec eux les traités sur le Coran. Ce furent des Berbers qui aidèrent les Arabes à faire la conquête de la Pentapole (5).

2. AMAZIRGS, SCHELLOUHS. — Les montagnards du sud de Maroc s'appellent Schoullous (*Choulouhs*, pluriel de *Schilha*) ou Schellouhs (4). Ils vivent à peu près de la même manière que les précédents, seulement leurs habitations sont plus fortifiées et presque toutes entourées de forêts. On nous les dépeint comme robustes et forts, tout le contraire de leurs voisins les Maures, peuple énervé et abruti; ils passent pour excellents chasseurs et vivent en Troglodytes, sur les plus hautes cimes des montagnes.

Leur nourriture est très-simple; elle se compose presque uniquement de miel et d'orge (*assoua*), qu'ils appréhendent de différentes manières, tantôt sous la forme de gruau, tantôt grillé (*zimeta*); mais il ne mangent jamais de viande, ce qui est la cause de leur extrême maigreur.

Leur langue diffère absolument de celle des Berbers, selon Jackson (5); suivant Leo Afric., Venture et Vater (6), elle n'en est qu'un dia-

(1) Venture, Vocabulaire Berber, dans Bornemann, éd. Langès, II, p. 413.

(2) Shaw, Trav., I, p. 59.

(3) S. Pauant, Narrative of a Residence in Algier, etc., éd. by Edw. Blaquiere, Lond., 1818, in-4°, p. 168.

(4) Jackson's Account of Morocco, 2^e éd., p. 124.

(5) Ibid., p. 284.

(6) Ibid., p. 120.

(1) Jackson's Account, p. 199, 279.

(2) Ibid., p. 317.

(3) Schlosser, Weltgeschichte, II^e Theil, p. 255.

(4) Jackson's Account, p. 12, 142. — Venture, Vocabulaire Berber, ibid., — Lemprière, Tour, etc., p. 181.

(5) Jackson's Account, 2^e éd.

(6) Nitridates, III^e Theil, 1^e Abtheil., p. 42.

lecte. Leo dit qu'elle s'appelle *aquel amarig* (c'est-à-dire *lingua nobilis*; c'est sans doute un titre honorifique de la tribu); suivant Jackson, on la nomme *amazirk*, suivant Marsden, *amazigh*. Jackson assure qu'ayant visité lui-même le pays des Berbers, au nord, et des Schellouhs, au sud de Maroc, il s'était persuadé, après avoir conversé avec plusieurs centaines de Schellouhs, que les langues de ces deux tribus sont très-différentes entre elles (1); les Schellouhs, dit-il ensuite, sont un peuple tout différent des Berbers, moins fort et surtout moins athlétique; leur langue s'appelle *amazirk*. Ce voyageur trouve dans la langue de l'oasis orientale de *Sinoah* (2), qui est la langue berbère, une quantité de mots schellouhs, de même que dans la partie sud-ouest de l'Atlas. En comparant les mœurs (3) des anciens Guanches, habitants des îles Canaries, avec celle des Schellouhs de nos jours, il cherche à prouver que ces derniers, et non les Berbers, sont la souche des Guanches. Il faudrait ainsi appliquer aux Schellouhs, c'est-à-dire aux habitants de l'Atlas du sud-ouest tout ce que les auteurs nous disent de la parenté des Berbers avec les Guanches. Mais, comme ce que Jackson nous a appris des Schellouhs et de leur langue ne suffit pas pour écarter tous les doutes sur ce sujet, nous désirons que des recherches plus exactes viennent bientôt compléter les travaux du voyageur anglais.

Suivant Venture (4), la langue berbère se parle dans l'Atlas, à Souss, près de l'Océan Atlantique, dans les plaines de Caïroan et de Tunis, sur l'île de Gîrbé, près du golfe de Cabès (la Syrte). Elle est aussi répandue dans le Biledulgerid, parmi les Beni-Mozab et au loin dans le Sahara. D'après les indications de Hornemann, elle s'étend, à l'est, jusque dans la Haute-Égypte; Marsden la suppose parlée par beaucoup de nègres; Mungo-Park la trouva à Jinnie.

Vater (5) la croit identique avec le *souzzah* ou *souchday*, sur les bords du Niger, dans le pays que Leo appelle Gouber, et qui est peut-être la patrie de cette tribu de *Gumer* qui du temps de Leo, habitait dans l'Atlas.

La langue berbère caractérise parfaitement un

peuple montagnard et continental; elle emprunte à l'arabe tous les termes de religion, de culte et des arts étrangers à son sol, toutes les formes abstraites du langage; elle ne connaît pas de conjonctions, et n'a de nom ni pour *ville* (*medinat* est arabe), ni pour *vague*, ni pour *mer* (*elmeudja*, *lehar* sont des mots arabes) (1), qui lui étaient primitivement des objets inconnus: elle n'a pas non plus de dénominations pour *riz* ni pour une quantité d'autres produits, apportés dans le pays par les Arabes. Cette langue compte, il est vrai, un grand nombre de dialectes, mais comment pourrait-il en être autrement chez un peuple divisé presque en autant de hordes et de tribus que le plateau qu'il habite a de vallées et de chaînes de montagnes? Ajoutons encore que ces tribus sont aussi isolées les unes des autres que les rochers, les ravins et les précipices qui les séparent, et que si parfois elles se rencontrent, ce n'est que pour renouveler leurs éternelles hostilités.

L'analogie de leur langue avec celle des anciens habitants des contrées et des îles les plus éloignées, surtout relativement aux objets de la géographie physique, mérite ici une attention toute particulière.

REMARQUE.

Affinités de la langue berbère à l'extrémité est et à l'extrémité ouest de l'Afrique.

Nous renvoyons ici à ce que nous avons déjà dit plus haut sur les Berbers orientaux, en parlant des habitants de la Nubie, et nous ferons observer que la langue berbère est aussi parlée dans toutes les oasis septentrionales du Sahara. (Voyez les *Touaryks*, dans le Sahara) (2).

A l'est du domaine actuel de cette langue, est situé le plateau de Bar-ca, dont nous ne connaissons pas la langue; mais, au delà, vers l'intérieur, sont situées les contrées dans lesquelles Leo place les Berbers. On retrouve ici, de nouveau, la première syllabe du redoublement, par exemple, dans *Bar-ca*, *Ber-doa*, *Ber-gou*, *Bîr-gou*, *Bour-gou*, *Bor-nou*, etc. C'est là qu'habitent les *Touariks*. Le *t* est particulièrement propre à la langue berbère (3). On le place tantôt au com-

(1) Jackson's Account, p. 363.

(2) Ibid., p. 369.

(3) Ibid., p. 378.

(4) Venture, Notice sur la langue berbère, dans Langlès, Mémoire sur les oasis, p. 413.

(5) Vater, Mithridates, III^e Theil, 1^{er} Abtheil., p. 150.

(1) Venture, Vocab., p. 438.

(2) Marsden, Letters, dans Hornemann, Voy., éd. Langlès, II, p. 405.

(3) Venture, ibid., p. 416. — Vater, Mithridates, II^e, 1^{er} Abtheil., p. 51.

commencement, tantôt à la fin des mots. Les *Touarik* seraient ainsi identiques avec la tribu *Il-ouar* (*Ilouarah*) de Leo ou les *T-war-ik, t-dar-f*. L'*i*, à la fin d'un mot, désigne le peuple, par opposition au nom du pays, qui se prononce sans cette voyelle. Nous trouvons déjà l'application de cette règle dans *Berber*, *Berberi*.

Le nom berbère *Daran* (voyez l'Atlas), qui signifie *montagne*, celui de *Tarudant*, ville du Maroc, se retrouve aussi, à l'est, à l'entrée du *Habech*, dans le défilé de *Taranta* dominé par les tribus les plus orientales des *Ilazorta*. Il apparaît de même très-souvent dans les pays montagneux de l'Afrique : *Deir* et *Touggala*, *Dar-Foungara*, qui signifie le pays de montagnes des *Fongi*; *Dar-Mara*, *Dar-Four*, *Dar-Koulla*, et s'étend jusqu'à Agadès, où habitent les *Touarik*s, dans le pays de *Daura*. Dans toutes ces contrées, on trouve aussi des villages qui s'appellent *Tacrour*, *Tocrour*, *Tecourol*, etc., depuis le pays des *Vereclanites* (1) d'Edrisi (sans doute, *Bar-k-lanites*), jusqu'à l'ancien et célèbre *Tecrou*, situé sur le cours moyen du Niger.

Si nous tournons nos regards à l'extrémité ouest, vers l'Océan, nous verrons avec étonnement que les anciens y connaissaient déjà le nom de *Bar-ca*; Polybe (2), dans son voyage sur les côtes, en entendit parler, près du cap Ger ou *Surrentium Promontorium*.

Les noms indigènes du Haut-Atlas, *Ay-Duacal* et *Dyrin*, se retrouvent tous deux (ce qui est très-remarquable) dans le nom guanche du Pic de Ténériffe, qui s'appelle *Aya-Dyrma*.

Suetonius Paulinus trouva une horde, appelée *Canariens*, parmi les *Berbers* du continent, dans la province qui est appelée aujourd'hui *Sousse*, vis-à-vis l'île *Canaria*. Du temps de Leo, existait la tribu des *Goumeras*, au nord-ouest du Petit-Atlas; les *Gomera* habitent encore, de nos jours, la côte escarpée de l'Afrique (3), vis-à-vis *Malaga*.

Leo donne aussi à une de leurs tribus le nom de *Hoara* (*Havar*, *Houar*, selon Edrisi) (4). Cette même tribu, mélange d'Arabes et habitant entre Agadir et *Torudant*, s'appelle encore aujourd'hui *Beni-Hoara* (5). *Beni-Hoara* était aussi le nom des autochtones de l'île *Palma*.

Telds est encore, de nos jours, un ancien fort, à l'est d'Agadir, et l'on appelle du même nom le plus ancien fort de l'île *Canaria*; c'est aussi un fort

naturel, qui a fait appeler le cône de Ténériffe *pic de Telds* (plus tard, *Teyde*).

Beaucoup de mots sont communs à la langue berbère (*shellou*, suivant Jackson (1), qui l'appelle aussi l'ancienne langue *libyque*), et à la langue des fameux *Guanches* qui ont entièrement disparu (2).

Nous ne donnons ici qu'un tableau abrégé comparatif, contenant les noms de différents objets de la géographie physique, ainsi que des principaux besoins de la vie.

	Chez les Berbers ou Schellouha.	Chez les Guanches.
Eau	Anam Amen	Aenun, à Lanzarote. Abemon.
Ciel	Tiget Tigotan (pluriel).	Tiget, aux Canaries. Tigogan.
Dieu	N'kurn	Acoran.
Prêtre	Saqaïr	Faycayg.
Temple	Talmogaren . .	Almogaren.
Maisons	Tiganin	Tamoglin.
Place de supplice.	Tagarer	Tagarer.
Capitaine	Kab'ra	Kabecheira.
	Aya	Aya.
Montagne	Dyrma	Dyrma.
	Athraar	Thenar.
Vallée profonde	Bouwamau . .	Adeyhaman.
	Tezezeat	Tezezeat.
Orge	Tomzeu	Temasen, à Lanzarote.
		Triffa, à Lanzarote.
Froment	(<i>Triticum</i> chez les Romains).	Trichen, à Ténériffe. (Triffa, l'île au Froment?)
Palmier	Taginast	Taginast.
Corbeille de jonc	Carian	Carianas, aux Canaries.
Des figues vertes	Akermuse	Archormase.
De la far. d'orge grillée.	Aboren	Aboren (<i>Aor-deum?</i>).
De la farine d'orge dans de l'huile	Azamitan	Azomatlan.
Chèvre	Ara	Ara.
		Tihaxan, aux Canaries.
Mouton	Thikhsi	Ana (<i>g-anado</i> , en espagnol troupeau).
	Ana	Tamacen.
Cochon	Tamouren	Aho.
Lait	Acho (<i>iac</i>)	Achenen, à Gomera.

D'autres mots guanches, de différentes îles, s'accordent de la même manière avec d'autres

(1) Edrisi, *Africa*, éd. Hartmann, p. 133.

(2) Pline, *Hist. nat.*, V, c. 1.

(3) Condé, *Xerif Altedris*, p. 161.

(4) Edrisi, *Africa*, éd. Hartmann, p. 145.

(5) Jackson's Account, p. 232.

(1) Jackson's Account, p. 380.

(2) *Ibid.*, p. 232. — Gairs, *History of Canary Islands*, in-4°, p. 174. — Bory-Saint-Vincent, *Histoire des îles Fortunées*, in-4°. — Vater, *Mithridates*, III^e Thon, 1^{re} Abtheil., p. 59.

dialectes berbères. — On ne manquerait pas de trouver des analogies plus frappantes encore entre l'ouest et l'est, si l'on avait, en Europe, une connaissance plus exacte de toutes les tribus berbères qui habitent dans l'Atlas.

Le peuple remarquable du plateau de la Mauritanie diffère entièrement, par sa constitution et ses mœurs, des Éthiopiens africains; il se rapproche singulièrement des Arabes, qui cependant n'émigrèrent et ne s'établirent dans son voisinage que beaucoup plus tard.

A en juger d'après la position et la forme du plateau, l'El-Magreb, placé en face de l'Hespérie européenne, se rapproche, par sa forme, sa végétation, ses animaux et son climat, beaucoup plus de la nature du sud de l'Italie et de l'Espagne, que de celle du plateau africain des nègres. Le peuple berber qui l'habite est probablement, comme l'a indiqué Marsden, la souche primitive de toute la population de l'Afrique septentrionale, avant les conquêtes des peuples venus d'Europe et d'Asie. Les recherches à venir nous apprendront de quelle manière cette grande chaîne de Berbères, que l'unité de langage réunit en un seul tout, s'est répandue tout autour de l'immense océan de sable, depuis le golfe arabe, à travers l'Afrique septentrionale, la Nubie, les oasis, l'Atlas, jusqu'aux îles Canaries.

5° ÉCLAIRCISSEMENT.

Bordure maritime du plateau de l'Atlas.

L'attention que les puissances européennes ont de tout temps accordée aux états redoutés de cette bordure littorale qui, depuis des siècles, sont en hostilité continuelle avec les états de la Méditerranée (1), ont rendu cette partie de l'Afrique une des plus importantes pour la géographie. Cependant, malgré tous les efforts tentés, bien des rapports géographiques très-importants nous sont demeurés entièrement inconnus jusqu'à ce jour, et un vaste champ s'offre ici à l'activité et à l'ambition des voyageurs.

Nous omettrons dans notre description tous les raisonnemens historiques et politiques provoqués par l'absence de faits authentiques; nous ne poursuivrons pas non plus les rapports maritimes de cette côte, qui ne peuvent résulter que d'un exposé détaillé de toutes les circonstances historiques et physiques de la mer Méditerranée. Nous nous bornerons uniquement à rapporter quelques faits qui nous ont paru d'une impor-

tance majeure, en indiquant les sources où l'on pourra puiser de plus amples détails.

1. PROVINCE DE SOUSE (Sousah) (1). — Au sud de l'empire de Maroc et au nord du désert, s'étend jusqu'à Tarudant et Agadir le pays de Souse, pays remarquable et indépendant, situé près de la mer, à l'entrée du Sahara. Il n'appartient plus, comme l'assurent beaucoup de géographes, à la domination marocaine dont il faisait autrefois partie. Quoique touchant au désert, cette province est d'une fertilité extraordinaire, riche en céréales et en arbres fruitiers de toute espèce : à chaque pas, l'on rencontre de petites villes, des bourgs et des châteaux bien fortifiés, ayant chacun son gouvernement patriarcal. Les habitans, d'une taille élancée, sont d'anciens Arabes, dont les mœurs antiques indiquent qu'ils furent autrefois les voisins de la Judée; ils sont laborieux, braves, zélés mahométans et fiers de leur indépendance. L'aisance règne généralement parmi eux, et leurs nombreux troupeaux rappellent les temps des anciens patriarques. Jackson proposa cette province, avec la ville de Wedinum, pour y fonder la nouvelle compagnie du Soudan (2). J. Riley, qui y séjourna quelque temps comme esclave, nous a communiqué de très-curieux renseignemens sur l'état et la constitution de Souse.

2. CÔTE OCCIDENTALE OCÉANIQUE DE MAROC. — Après Hæst et Lemprière, Jackson et Ali-Bey ont publié des documens remarquables sur le dernier état politique de l'empire de Maroc. Ali-Bey évalue l'élévation absolue du Haut-Atlas à 15,300 pieds (3). Suivant ce voyageur, toute la côte plane qui borde l'Océan Atlantique serait l'œuvre de la mer; la violence des vagues aurait enlevé à l'Océan des masses d'argile cohérentes et une partie des sables qu'il considère comme un produit d'actions sous-marines et volcaniques (du tuf). Des couches de marne, mêlées de substances animales, auraient ensuite recouvert ces formations marines (4). Ali-Bey retrouve les mêmes côtes arides, en face des plaines basses du Sahara, le long de tout le bord méridional du plateau de l'Atlas, jusque près des Sytes. Il en conclut que cette vaste étendue de terrain plan était jadis couverte par la mer; et, parce que le plateau de l'Atlas qui la sépare de la Méditerranée présente un sol volcanique, il le considère comme l'an-

(1) F. Hermann, *Über die Seeräuber im Mittelmeer und ihre Verfolgung*. Lubeck, 1816, in-8°.

(1) J. Riley, *Loss, of the Brigg Commerce*, etc. Lond., 1817, in-4°, p. 428-501. — Jackson's account, p. 147.

(2) Jackson's Account, p. 55, 59, 331 et 249.

(3) Ali-Bey, *Trav.*, I, p. 157.

(4) *Ibid.*, *Trav.*, I, p. 205.

cienne Ile atlantide de Platon, sur les bords de laquelle les Syrtes se seraient abaissées dans la mer. Autrefois on envisageait même les îles volcaniques des Canaries, dans l'Océan, comme des restes de l'Atlantide (1). Le Haroudsch noir contribue à rendre plausible cette opinion d'Ali-Bey sur la Grande-Atlantide que nous avons déjà appelée plus haut un *plateau isolé*. L'engouffrement de sa pointe orientale dans les profondes baies des Syrtes a conduit Ali-Bey à envisager les énormes bancs de rochers de Kerkena; dans la Petite-Syrte, comme les derniers restes de sa partie abîmée. Cette hypothèse intéressante ne pourra être bien jugée que lorsque nous aurons une connaissance plus exacte des localités.

3. TANGER. — On met au plus quatre heures pour aller de la côte espagnole à Tanger (Tanja), ou d'Europe en Afrique; et cependant la différence entre les habitants de ces deux points si rapprochés est telle, qu'on ne la trouverait pas plus frappante entre des individus pris au centre des deux parties du monde. A l'est, en passant de l'Arabie, par la Syrie, à la Turquie, à la Hongrie, à l'Allemagne, etc., on remarque une transition graduée d'un peuple à l'autre; mais ici les deux extrêmes de la civilisation se touchent, et, après quelques heures, on semble avoir franchi un espace de plusieurs milliers d'années (2). Les côtes de cette pointe septentrionale d'Afrique se composent, suivant Ali-Bey, d'un granit (3) secondaire, disposé en couches et alternant avec des roches d'argile schisteuse. Les couches de granit, d'une épaisseur de 1/2 à 2 pieds, se dirigent de l'est à l'ouest, mais s'inclinent au nord en un angle de 80° à 70°. Elles ne dépassent pas la hauteur de 40 pieds; mais elles s'étendent, près de Tanger, jusque dans l'Océan, et se prolongent, à l'est, jusqu'aux plus grandes élévations de l'Atlas, près de Tétouan, où elles se recouvrent de masses plus récentes. Ali-Bey suppose que, cette contrée s'étant tout à coup abaissée, les masses se reversèrent au nord et au sud, et formèrent ainsi l'ouverture du détroit de Gibraltar. Toute la côte septentrionale, depuis là jusqu'à Alger, le long de la Méditerranée, nous est encore presque entièrement inconnue (4).

4. CÔTE D'ALGER. — Dès le commencement du dix-neuvième siècle, l'attention des Européens s'est plus particulièrement portée sur la ville et le port d'Alger si redoutés par leur piraterie. Pananti s'en est occupé en détail (1); mais il ne nous apprend absolument rien sur le reste de la côte; et le capitaine Blaquière, celui qui a le mieux connu les côtes barbaresques, avance lui-même qu'il serait absurde d'en hasarder une description exacte, tant elle nous est encore inconnue (2). Un certain Vasco de Gama (3) a publié depuis, quelques observations assez remarquables sur Alger. Shaw nous a donné les premiers et les plus exacts renseignements sur cet État de la côte qu'il place entre les fleuves Malouja à l'ouest, et Zaine à l'est; mais les dernières expéditions dans la province limitrophe, entre Constantine et l'ancienne frontière de Tunis, ont effacé les limites continentales de ces États et changé en grande partie la face de ces contrées peuplées et fertiles (4).

Constantine, capitale de la province la plus orientale des états algériens, est située dans une contrée des plus fertiles. Elle est, par sa position naturelle, très-facile à défendre, et renferme une population très-nombreuse. On y trouve une quantité d'anciennes ruines rappelant les Romains; les habitants sont bons et hospitaliers, et toutes les routes dans l'intérieur du pays passent pour très-sûres. Du côté de la côte, vers La Cala et Tabarca, sur le fleuve Zaine, qui forme la limite de Tunis, le bois, si rare dans les autres contrées africaines, est en abondance, ce qui est d'un immense avantage pour la construction des vaisseaux. Le village de La Cala, appelé aussi *La Francia*, était autrefois, avec le cap Bon, le siège d'une compagnie française-africaine; située dans une des contrées les plus fertiles de la côte, et munie de fortifications, La Cala était devenue, par sa position, d'une très-haute importance pour la navigation (5).

En 1806, les Anglais proposèrent au dey d'Alger de leur céder cette possession, moyennant une redevance annuelle de 11,000 liv. sterl.

(1) S. Pananti, *Narrative of a residence in Algiers, etc.*, ed. Edw. Blaquière, London, 1818, in-4°.

(2) Pananti, *Nota*, p. 108.

(3) Vasco de Gama, dans Jackson, *Account*, p. 453.

(4) Blaquière, *Letters, from the Mediterranean*. London, 1813, in-8°, I, p. 137.

(5) Blaquière, *Letters*, I, p. 130.

(1) Bory de Saint-Vincent, *Essai sur les îles Fortunées*. Paris, an xi, in-4°.

(2) Ali-Bey, *Trav.*, I, p. 3.

(3) *Ibid.*, I, p. 36-37.

(4) Jackson's *Account*, p. 139. — Riley, *Narrat.*, p. 569.

Ils projetaient d'y établir un poste militaire qui pût appuyer leur domination maritime de Malte; mais leurs propositions ne furent pas écoutées (1), ce qui occasionna plus tard le bombardement d'Alger (2).

Sur la frontière d'Alger et de Tunis, près de l'embouchure du fleuve Zaine, est située la petite Ile de Tabarca, autrefois au pouvoir des Génois qui en furent chassés par les Barbaresques en 1798. Ces côtes sont célèbres par la pêche du corail (3), qui, lorsqu'elle n'est pas troublée par les corsaires, peut occuper jusqu'à cinq cents barques et neuf mille hommes; elle est surtout exploitée par les Français et les Italiens qui s'y rendent de Cagliari et de Trapani.

5. CÔTE DE TUNIS VERS LE NORD. — La côte la plus septentrionale de Tunis commence, suivant Blaquière, au cap Roux (37° lat. nord et 9° 50' long. est de Greenwich), et s'étend à l'est jusqu'au cap Bon; de là, la côte orientale se prolonge au sud jusqu'à l'île fertile de Jerbi (*Meninx* selon Pline). Ce littoral, d'à peu près 100 milles d'étendue, n'est connu, dans l'intérieur du pays (4) que sur un espace de 20 à 50 milles au plus. Nous possédons seulement des documens précis sur les ports et les vallées des deux principaux fleuves du Wad-el-Quibir (Zaine) et du Mejerdah (*Bagradah*); mais ces renseignemens ne sont pas à beaucoup près suffisans pour dresser une carte exacte de ces côtes, bien loin de permettre de songer à une carte de l'intérieur du pays. Celle de Shaw est très-incorrecte, et la nouvelle carte spéciale italienne de Tunis est, selon Blaquière (5), tout aussi mauvaise que les précédentes.

Le Wad-el-Quibir ou le fleuve limitrophe *Zaine* prend son origine dans le voisinage de la ville El-Kief, et se jette près de Tabarca dans la mer. La ville d'El-Kief, est située à peu près à 12 milles au sud de Tabarca, dans l'intérieur du pays, au milieu de superbes forêts qui fournissent un excellent bois de construction. La ville est très-considérable, mais peu connue.

Bizerta (Hippo-Zarytos) est situé à 12 milles au sud de Tabarca, près d'un golfe très-profond qui communique avec deux grands lacs situés dans l'intérieur du pays (*Palus Sisara* selon

Pline) mais dont nous n'avons qu'une connaissance très-imparfaite. Le premier a 14 milles de circonférence, et est encore navigable pour des bâtimens de mer; le second (ou le troisième en comptant le golfe) n'a que 12 milles de circonférence; quoique très-poissonneux et entourés d'un sol fertile, tous deux sont presque inconnus et peu fréquentés des étrangers, cependant Bizerta, ville de 8,000 habitans (1), a un marché très-important d'où l'on exporta dans une seule année (en 1800, près de 150,000) quarts de froment dans les différens ports d'Europe.

A l'est de Bizerta, le Mejerdah se jette dans la mer; c'est le *Bagradas* des anciens, coulant entre Utique à l'ouest et Carthage à l'est. Sa source (2) est absolument inconnue aux Ténésiens; il prend naissance, dit-on, à 40 ou 50 milles dans l'intérieur des montagnes de Mejerdah au sud-ouest, et parcourt un pays très-riche, couvert de blé, de froment, d'oliviers, de bestiaux, d'abeilles, etc. Les habitans de ces contrées intérieures sont un peuple paisible et industrieux, de couleur foncée, d'une taille svelte et élancée; ils se distinguent par leurs mœurs douces et polies; leurs fabriques de tout genre sont dans un état florissant. C'est la contrée de l'ancienne *Afrika* intérieure. Un peu plus à l'est, se trouve la ville arabe de *Kairouan* (3) qui, dit-on, compte encore maintenant jusqu'à 50,000 habitans, et entretient un commerce considérable avec les villes de Sfax et de Sousa sur la côte est. Depuis longtemps elle est presque inconnue des Européens.

A l'est du Mejerdah inférieur est située la contrée la plus peuplée de Tunis, couverte de villes et de villages, et habitée par des tribus arabes qui cultivent du blé, du froment, de l'orge et ont en abondance des troupeaux, de la laine, etc.; les montagnes ont de riches mines d'argent, de cuivre et de plomb d'où les anciens Carthaginois tiraient d'immenses richesses, mais que personne ne songe à exploiter aujourd'hui; dans les montagnes voisines de Porto-Farina on trouve aussi du minerai de mercure.

Les ruines à l'ouest du Mejerdah, que l'on

(1) Blaquière, p. 149.

(2) Voyez la Note, à la fin du volume.

(3) Blaquière, *Letters*, I, p. 154.

(4) *Ibid.*, p. 126.

(5) *Ibid.*, *Letters*, I, p. 137.

(1) Blaquière, I, 150.

(2) *Ibid.*, p. 136.

(3) Ebn Haukil, *Orient. geogr.*, p. 10-20. — Marcel, dans la Desc. de l'Égypte, État moderne, liv. III, p. 85.

prétend être celles de l'ancienne Utique (1), servent maintenant de carrières aux Tunésiens; on en tira, il n'y a pas longtemps, une quantité de superbes statues, parmi lesquelles étaient un Auguste et un Tibère d'une grandeur colossale, qui ornent maintenant la collection de M. Fagan, consul anglais à Palerme. Tout près de là, dans la direction du nord, à l'embouchure du Mejerdah, est situé Porto-Farina (2) dans une contrée des plus fertiles; cette ville, avec une population de 9,000 Ames, était jadis le premier arsenal de la marine tunésienne; maintenant on n'y compte plus qu'une garnison de 100 hommes; cependant, malgré l'ensablement du port, le souverain de Tunis y entretient encore un chantier sous la direction d'un architecte français.

6. LE GOLFE DE TUNIS; CARTHAGE. — Le golfe de Tunis est un des plus sûrs de la Méditerranée. Borné à l'ouest par le cap Farinas (*Apollinis Prom.*), à l'est par le cap Bon (*Mercurii* ou *Hermacum Prom.*), ses côtes sont d'une étendue de 24 milles géogr. (120 miles); et, jusqu'à la distance d'une demi-lieue à deux lieues du rivage, on trouve partout le meilleur ancrage; son bassin, en forme de demi-cercle, peut offrir dans toutes les saisons un abri sûr (3) aux flottes les plus considérables. Les grands vaisseaux trouvent le meilleur ancrage depuis le cap Carthagine (36° 32' lat. nord, 28° 9' 30" long. est de l'île de Fer, d'après Galiano) dans la direction du nord jusqu'au promontoire opposé qui ferme la baie. A un mille au sud du cap Carthagine est situé *La Goletta* (36° 48' 30" lat. nord, 28° 5' 30" long. E. de l'île de Fer, selon Galiano) (4), premier port de guerre et de commerce de Tunis et principale forteresse du royaume quoique dominée du côté de la terre par une colline voisine. La Goletta renferme aussi le grand arsenal des Tunésiens et leur chantier. Les forêts de Tabarca et la côte adriatique fournissent le bois de charpente qui est travaillé par des esclaves chrétiens sous la direction de constructeurs français et hollandais. De la Goletta aux murs de la capitale de Tunis, s'étend un lac de 6 milles de circonférence à peu près (5), au

milieu duquel est située l'île du Lazareth; ce lac, en tout temps sillonné par les barques qui transportent les personnes et les marchandises de la mer à la résidence, n'a jamais plus de 6 à 7 pieds de profondeur. Dans l'origine ce n'était, sans doute, qu'une lagune littorale, qui, au moyen des dunes placées à l'est, à son entrée, s'est changée peu à peu en un lac fermé de tous côtés; ses bords sont habités par des troupes de flamings. S'il était desséché, ce marais pestilentiel pourrait se changer en un délicieux jardin, et assainir la ville de Tunis, située à son extrémité méridionale.

Cette ville, d'origine arabe, maintenant résidence du dey, fut bâtie au treizième siècle, à côté de la nouvelle Carthage, sur l'emplacement de l'ancienne Tunes; Saint-Louis l'attaqua en 1270, Charles V en fit la conquête en 1358; mais, en 1374, elle retomba de nouveau sous la domination des Turcs, et elle est depuis au pouvoir des Barbaresques. Tunis est située sur des collines de craie blanche; malgré tous les efforts qu'on fit de tout temps pour la fortifier, cette ville n'est pas encore très-forte aujourd'hui. Les curiosités qu'elle renferme, de même que sa population qui s'élève à 150,000 habitants, parmi lesquels sont 13,000 chrétiens, ont été si souvent décrites que nous croyons pouvoir nous dispenser d'en parler ici (1).

La contrée, au nord, du côté des collines de l'ancienne Carthage, est des plus agréables; c'est là qu'est situé le *Bajw* des Tunésiens, non loin du cap Carthagine et près d'El-Mersa (2) (qui signifie *port*); c'est encore là qu'on trouve de vastes champs de blé, des forêts d'oliviers, d'orangers et autres arbres fruitiers, des bosquets de roses et de vignes, alternant avec de nombreuses *villas* et des châteaux, où les riches, les grands et les consuls de Tunis viennent passer la belle saison pour y respirer l'air frais et salubre de la mer.

On trouve près du cap, qui porte encore le nom de l'ancienne rivale de Rome, *Capo Carthagine*, une quantité de ruines qui firent plusieurs fois essayer de rebâtir l'ancienne *Karthagos* tyrienne, mais toujours sans succès. Comme beaucoup de débris de monumens romains couverts d'inscriptions attestent ici l'emplacement de la colonie romaine de Carthage, et que ces débris sont dispersés sur un très-grand espace, on croyait

(1) Blaquière, *Letters*, I, p. 190.

(2) *Ibid.*, p. 158.

(3) *Ibid.*, p. 159.

(4) Zach, *Correspond.*, astron., 1819, I, p. 73.

(5) Blaquière, *Letters*, I, p. 160. — Châteaubriand, *Itinéraire*, Paris, 1811, in-8°, III, p. 126.

(1) Blaquière, *Letters*, I, p. 161.

(2) *Ibid.*, p. 165, 168-180.

avoir découvert en eux les murailles primitives de l'ancienne Carthage, d'autant plus qu'il paraît évident qu'un grand nombre d'édifices de la nouvelle Carthage avaient été construits avec les débris de l'ancienne. Cette opinion fut généralement partagée par la plupart des voyageurs qui parcoururent ce sol classique, mais qui, manquant de cette pénétration et de cette critique qui résultent de la comparaison des monuments avec les sources historiques, ont nécessairement dû tomber dans l'erreur. Il n'y a pas longtemps qu'un savant critique, ayant étudié pendant ses voyages avec plus d'exactitude que ses prédécesseurs (1), les sources existantes sur la topographie de Carthage, nous a tirés par son ouvrage de l'erreur généralement répandue, tout en nous communiquant d'importantes révélations sur ce sol classique. Passant par-dessus tous les rapports vagues et inexacts de ses devanciers, nous n'ajouterons dans la remarque qui suit, que les résultats de ses recherches intéressantes, en tant qu'elles se rattachent à la géographie; quant à l'histoire de Carthage, nous nous contenterons de recommander le petit ouvrage très-important de notre voyageur (2), auquel est ajouté un plan pour l'intelligence de la topographie de cette ville.

REMARQUE.

Situation de l'ancienne Carthage tyrienne.

Jusqu'à ce jour, on a vainement cherché les ruines de l'ancienne Carthage; on fut même longtemps incertain sur la situation de cette ville, et ni la table Peutingerienne, à Vienne, ni les anciennes cartes de la bibliothèque Saint-Marc, ni celles qui furent levées plus tard, ne purent résoudre l'énigme. Les manuscrits du Napolitain Camille Borgia, qui parcourut ces côtes libyques dans le dessein de publier une histoire tunésienne, mais qui devint trop tôt victime de son zèle, ont été mis à profit dans l'ouvrage du savant Danois Estrup.

(1) Shaw, Trav. — Guillelmus de Nangis, Montolche, Campanomanes, Stanley; M'Gill, Jackson; Coronelli Ragguaglio dell Viagg. di un diletante nella Barberia, II, Mediolani, 1800. — Châteaubriand, Itinéraire, III, p. 186-195. — Blaquière, Letters, I, p. 168. — Noah, Trav. in Europa and Africa, New-York, 1819, in 8°. — Camill. Borgia, manuscrit, dans Estrup.

(2) H.-F.-J. Estrup. Lineæ topographicae Carthagini Tyriæ, quas secundum Auctores veteres subjuncta Tabula Topographica, duxit. Hafniæ, 1821, in-8°.

L'ancienne Carthage fut conquise et détruite, l'an 146 avant Jésus-Christ (608 p. u. c.), par le consul P.-Cornélius Scipion, qui appela la malédiction des dieux sur le rétablissement de cette ville. Mais déjà, sous Caius Gracchus, plusieurs essais furent tentés pour rebâtir l'ancienne cité; Marius vint s'asseoir sur les ruines de l'ancienne Carthage. Sous l'empereur Auguste, on vit s'élever une nouvelle ville coloniale de ce nom, qui, cependant, pour échapper à la malédiction de Scipion, fut bâtie sur un autre emplacement. Sur ses monnaies, étaient gravés un épi et une colombe. Septime-Sévère lui conféra le *jus Italicum*, et, sous Dioclétien, cette nouvelle Carthage parvint à son plus haut degré de splendeur. Devenue plus tard la résidence des rois vandales, elle fut détruite et rasée, en 706, par Hasan, général du calife Abdoul-Melec-Ben-Merwan. Ses ruines servirent à élever la nouvelle Tunis, et, du temps de Leo Africanus (1500), il n'en restait qu'à peu près 300 cabanes, à l'endroit où le village El-Mersa (qui signifie *port*) indique un ancien atterrage. Il importe, pour retrouver l'emplacement de l'ancienne ville tyrienne, de bien connaître les débris de la nouvelle Carthage.

Parmi les ruines de la nouvelle Carthage (1), on compte : 1° un *aqueduc*, qui, venant des montagnes de Zogyang (Zowan, Zeugitana), à l'ouest, se dirige à l'est vers la péninsule, où ses eaux se divisent encore de nos jours en 20 bassins (*piscines*) ordinairement remplis pendant l'hiver. L'ancienne Carthage tyrienne n'avait probablement pas d'aqueduc semblable, car Polybe, Diodore et Appien ne disent nulle part que les Romains en aient détruit lorsqu'ils prirent la ville; les Vandales, au contraire, lors de la prise de la nouvelle Carthage, démolièrent les aqueducs, et s'emparèrent par ce moyen de la ville, comme jadis Dioclétien s'était emparé d'Alexandrie. Suivant une médaille qu'on a conservée, il paraît que cet aqueduc fut bâti par Septime-Sévère; sa communication avec les *piscines* indique par conséquent la situation de la nouvelle, mais non pas de l'ancienne Carthage. 2° Un *grand bassin*, de 140 pieds de longueur, 30 pieds de largeur, 30 pieds de hauteur, est situé à l'extrémité méridionale de la péninsule. On pourrait le prendre pour un monument punique, car, suivant Appien, on rassemblait, dans l'ancienne Carthage, surtout dans la partie appelée Mégara, les eaux pluviales dans des citernes; cependant, cette opinion ne peut être que très-hypothétique. 3° Près du cap Carthagène, appelé maintenant Sidi-Bousaïd, du nom d'un saint arabe, se trouvent des débris de murailles qui paraissent provenir du temps de Dioclé-

(1) Estrup, Lineæ topographicae, etc., p. 14.

Nien. 4° On y voit aussi un temple circulaire, de 80 pieds de diamètre, construit dans le style romain. Toutes ces constructions, en attestant l'existence de la colonie romaine, prouvent en même temps que ce ne pouvait être là l'emplacement de l'ancienne Carthage tyrienne, attendu qu'aucun Romain n'aurait voulu attirer sur lui la malédiction des dieux. L'ancienne ville était située sur un autre emplacement, et, comme l'a prouvé Estrup, à l'extrémité septentrionale de la péninsule (*Chersonesus, Peninsula*, nom que tous les auteurs donnent à cette localité). C'est donc à tort qu'on voudrait la chercher, comme on l'a fait jusqu'à présent, à l'extrémité méridionale, du côté de Tunis (1).

La péninsule qui portait l'ancienne Carthage, et à l'extrémité méridionale de laquelle fut construite la ville romaine du même nom, tenait au continent africain par un isthme étroit, et toute la Chersonèse se trouvait située comme un marteau entre les deux cornes du grand golfe (le promontoire *Apollinis* et le promontoire *Mercurii*). Ses deux extrémités sont dirigées, au nord, vers le cap Camart, et, au sud, vers La Goletta; à l'est, du côté de la Sicile, elle est terminée par le cap Carthagine (Sidi Bousaïd), dont une partie a été détachée par la mer.

Il est donc évident que l'ancienne Carthage était située sur la rive droite du fleuve Bagradas; il nous reste à prouver maintenant que cette ville n'occupait que l'extrémité septentrionale de la presqu'île.

Strabon donne à toute la péninsule comprise dans l'enceinte de la muraille qui l'entourait, une circonférence de 360 stades; l'isthme ne comprenait que 60 stades. Cet auteur, comme il le dit lui-même, le mesura à l'endroit de sa plus grande largeur; Polybe le mesura sous la muraille de la ville, là où Scipion l'Africain, en faisant le siège, creusa un fossé de 25 stades à travers l'isthme, pour se retrancher. Du côté de la Sicile, la Chersonèse présentait une côte hérissée de rochers très-escarpés, aussi les Carthaginois n'y élevèrent-ils qu'une seule muraille. L'isthme, au contraire, était baigné, selon Appien, du second côté (du côté du sud), par le *lacus Tunetanus*, et, du troisième côté, par le *Stagnum*, c'est-à-dire par une lagune que traversa la flotte de Scipion, et d'où une langue de terre assez étroite, la *Tania*, conduisait à l'angle de la ville le plus facile à prendre. Or, cette localité, avec la *Tania*, le *Stagnum* et la partie la plus faible de la ville, ne peut avoir été située sur le *lacus Tunetanus*, appelé aujourd'hui le *lac Tunésien*, par conséquent, pas du côté méridional, mais bien du côté de

l'isthme, vers l'extrémité septentrionale de la péninsule, là où se trouvent encore de nos jours des salines; la langue de terre qu'on remarquait autrefois a sans doute disparu.

Il est assez naturel que, depuis les Romains, la constitution physique de la péninsule carthaginoise ait subi beaucoup de changements. Sur la carte de Bianconi (1), de l'an 1436, et sur une autre encore plus ancienne (de l'an 1426), appartenant toutes deux au célèbre Morelli, bibliothécaire à Venise, la péninsule est tout autrement configurée que de nos jours; il est même probable que déjà les Caton et les Scipion tirèrent parti de ces accidents physiques lorsqu'ils détruisirent Carthage.

Le *Stagnum* était autrefois beaucoup plus considérable que les salines de nos jours. L'ancien fleuve *Macra* de Polybe, que les Romains appellèrent par la suite *Bagrada* (dont on a fait *Mejardah*), venant de l'intérieur, empêchait souvent, par ses gonflements rapides, la communication de l'ancienne Carthage tyrienne avec le continent. Du temps de Leo Africanus (1500 après Jésus-Christ), il inondait encore, dans la saison des grandes eaux, toutes les campagnes qu'il traverse, jusqu'à six milles de Tunis; aujourd'hui, l'on n'aperçoit plus aucune trace d'anciennes inondations. Le détritus de ce fleuve a évidemment refoulé le Delta au loin, vers la mer; la côte s'est agrandie, le *Stagnum* a diminué, et le courant, s'éloignant de Carthage, s'est rapproché d'Utique. Cette ville, autrefois port assez remarquable, était située sur des collines, près du rivage de la mer; maintenant on n'aperçoit aucune espèce d'élévation sur la côte sablonneuse. Les collines les plus rapprochées de la mer sont près de Bou-Shatter. En conséquence, Shaw considère les ruines d'une grande ville qu'il rencontre dans cette contrée, comme étant celles de l'ancienne Utique. Scipion s'empara des collines qui s'élevaient au-dessus des murs d'Utique. C'est là, en effet, près de Bou-Shatter, que les fouilles nous ont de nouveau fait reconnaître l'ancienne ville africaine (Noah, Trav., p. 322).

Le Delta du Bagrada a donc gagné sur la mer tout l'espace qui la sépare des collines. L'hypothèse d'Estrup (2) à ce sujet nous paraît très-vraisemblable: « Le Bagrada, dit-il, autrefois divisé en deux bras, formait un véritable delta, coulant, à droite, dans le lac Manouba et le lac tunésien, à gauche, dans le golfe d'Utique, de sorte que l'isthme de Carthage, qui unissait la péninsule carthaginoise au delta du Bagrada devait naturellement s'élargir de plus en plus par l'alluvion, et disparaître à la fin. »

(1) Estrup, *Lineæ topographicae*, etc., p. 18.

(1) Estrup, *Lineæ topographicae*, etc., p. 24.

(2) Estrup, *ibid.*, p. 27.

En comparant ces hypothèses avec les passages des auteurs classiques sur le siège de Carthage, on peut tracer avec une étonnante clarté le plan de l'ancienne ville tyrienne, d'après ses principaux quartiers et l'espace qu'elle occupait. Nous ne citerons ici que les principaux traits.

Il est probable que les colons tyriens (1), quo l'histoire nous dépeint comme un peuple marchand, entourèrent, dès l'origine, leur citadelle et leur port d'une enceinte de murailles. Suivant Orosius, les parties de la ville, qui portaient le nom de Byrsa et de Cothon, eurent les premières des murailles; ce ne fut que plus tard que la triple muraille fut élevée autour de la *Didonia Urbis*, à l'ouest, là où était aussi le Stagnum, par conséquent du côté du continent.

Les grandes murailles de 360 stades, dont parle Strabon, sont évidemment celles qui entouraient toute la péninsule; elles comprenaient dans leur enceinte toute la soi-disant *Magna-Carthago*, c'est-à-dire les trois parties de la ville. L'une de ces trois parties, la Mégara, était célèbre par la beauté de ses jardins. C'était, sans doute, la plus méridionale, qui n'avait ni édifices, ni fortifications. N'étant pas comprise ainsi dans la destruction de la ville, Scipion n'avait pas pu la maudire.

C'est à son extrémité méridionale que fut élevée la colonie romaine de la *Nova-Carthago*, où l'on trouve encore de nos jours, épars dans une contrée délicieuse, les décombres de Carthagine et d'El-Mersa.

Carthage, comme nous l'apprend Florn, fut prise après un siège de deux ans, et réduite en cendres, par un incendie qui dura dix-sept jours. Les habitations des 700,000 Carthaginois, formant la population de cette immense cité, étaient probablement situées à l'extrémité septentrionale de la péninsule; dans la partie la plus ancienne de la ville, les quartiers de *Byrsa* et de *Cothon*, qui, suivant ce qu'en rapporte Diodore de Sicile, ne tenaient au *Suburbium* de Mégara que par des murailles. En effet, les auteurs, en parlant de la prise de la ville par les Romains, ne citent, comme difficiles à emporter, que les quartiers de Cothon et Byrsa. Ils étaient protégés, à l'ouest, du côté de l'isthme, par une triple muraille, garnie de doubles tours à deux étages, où se trouvaient des écuries pour 300 éléphants, 8,000 chevaux, et des casernes pour 20,000 hommes d'infanterie. Lælius prit d'abord Cothon, et ensuite Byrsa. Cothon, était, comme port de Carthage, le quartier le plus important de la ville. Suivant Festus Avinus et Servius, *ad Virg.* : ce nom signifie, dans la langue punique, toute espèce de port artificiel (2) (une darse, un môle, une digue),

de là vient que Hadrumet et d'autres endroits portent aussi le nom de *Cothon*. On remarquait, à Cothon, deux ports, dont l'un, appelé l'intérieur, était situé à l'ouest, et servait aux vaisseaux de guerre; son entrée n'ayant que 70 pieds de largeur se fermait avec des chaînes de fer. L'autre, l'extérieur, était destiné aux vaisseaux marchands. Le port de guerre était caché au milieu de la ville; une petite île ronde qui s'en élevait, était couverte d'arsenaux, et, tout autour, étaient des stations pour 220 vaisseaux. Les vaisseaux avaient pour ornement deux colonnes ioniques à la proue; placés en périphérie, ils formaient ainsi, à l'extérieur, un portique de 440 colonnes, autour de l'île de l'Amirauté. L'île même était élevée, et, de ses hauteurs, l'amiral dominait tout l'horizon environnant; l'entrée du port était fermée par deux murailles, de sorte qu'aucun étranger ne pouvait y pénétrer, pas même des yeux. La grande flotte carthaginoise stationnait en d'autres endroits, probablement dans le *Stagnum*, à Utique, à Hadrumet, etc.

Au-devant des murs de Carthage, s'étendait la digue, sur laquelle les marchands avaient établi leurs magasins. Lorsque les Carthaginois apprirent que Scipion avait l'intention de fermer, de ce côté, l'entrée de Cothon, ils ouvrirent, du côté opposé, c'est-à-dire à l'est, une nouvelle communication avec la mer, probablement en un endroit où il n'avait pas été possible d'élever une digue. C'est là le *Novus-Portus* de Tite-Live, d'Appien et de Strabon, qui, par conséquent ne peut être (1) ni le port El-Mersa de la *Nova-Carthago*, ni le port près de La Goletta, du côté de Tunis, au sud de la péninsule, pour lequel l'ont pris presque tous les voyageurs. Ainsi donc les débris qu'on aperçoit dans la mer, près d'El-Mersa, ne sauraient être les ruines de l'ancien Cothon, comme le croit Noah (*Trav.*, p. 279). On ne doit pas non plus prendre pour telles les bas-fonds du lac tunésien, bien que Bochart et tous ses successeurs, jusqu'à Châteaubriand, les aient considérés sous ce point de vue.

L'ancien port de Carthage est presque méconnaissable aujourd'hui. Il fut encombré par les ruines de la ville, et depuis, l'alluvion de la mer et du Bagradas l'a sans doute entièrement comblé. Ajoutons à cela que dans les siècles postérieurs, les Arabes détruisirent tous les ports de cette côte, pour en empêcher l'entrée aux chrétiens.

Le berceau de l'ancienne Carthage tyrienne, c'est-à-dire la portion la plus ancienne et la plus solide de la ville, renfermant l'Acropole et les temples des dieux protecteurs, formait le troi-

(1) Estrup, *Linear, topographicæ*, etc., p. 31.

(2) *Ibid.*, p. 35.

(1) Estrup, *Linear, topographicæ*, etc., p. 42.

sième quartier, appelé *Byrsa* (de *Bosra*, id est *locus firmus*, selon Bochart). Il fut conquis le dernier. Là, s'élevaient les hautes maisons de six étages : là étaient aussi le *Forum* et l'*Arena*. On voit encore, de nos jours, à l'extrémité septentrionale de la péninsule, derrière Cothon, du côté de la Méditerranée, plusieurs collines, plus basses à la vérité, que les collines de Rome, mais cependant assez élevées pour avoir servi d'emplacement au fort, au temple d'Apollon, couvert de plaques d'or, au temple d'Esculape, où le sénat donnait audience aux ambassadeurs étrangers, et auquel on arrivait par un escalier de soixante marches. Les derniers 30,000 Carthinois se défendirent sur ces collines, lorsque tout le reste de la ville était déjà en proie aux flammes, et c'est du temple d'Esculape que l'épouse d'Asdrubal se précipita dans les flammes avec ses enfants, et les 800 combattants qui s'y étaient réfugiés.

Cette extrémité septentrionale de la péninsule, si on y faisait des recherches exactes, offrirait sans doute comme l'emplacement de Jérusalem, des traces de l'ancienne ville universelle, malgré que les Romains aient employé ses ruines à bâtir la nouvelle Carthage, dont les décombres, à leur tour, ont servi à élever, non loin de là, la ville de Tunis. La ligne de l'aqueduc traverse, à ce qu'il paraît, le milieu de l'isthme primitif.

7. CÔTE ORIENTALE DE TUNIS. — Le territoire de Tunis s'étend au sud, depuis le cap Bon (57° 4' 45" lat. nord, 28° 43' 45" long. est de l'île de Fer, selon le capit. W. H. Smith) (1) jusqu'à l'île de Jerbi, au delà du golfe de Cabès ou de la petite Syrte, et présente partout un littoral riche et fertile, qui pourrait offrir d'immenses ressources sous une domination moins tyrannique.

Les villes les plus remarquables (2) sont : *Gallipia*, avec 4,000 habitants; *Hamamelt*, ville commerciale, mais sans agriculture, avec 8,000 habitants; *Sousa*, située dans une délicieuse contrée, avec 8,000 habitants, ayant un excellent port et les plus riches plantations d'oliviers de toute la côte. A six milles de là, à l'ouest, près d'El-Gemme, se trouve un amphithéâtre colossal, très-bien conservé. La ville de *Monastir*, avec 12,000 habitants, est située 4 milles plus loin, dans la direction du sud-est; elle a un très-bon port et fait un commerce considérable en tissus et autres marchandises. *Sfax*, avec 6,000 habi-

tans, est en relation fréquente avec Malte et la ville de Kairouan, dans l'intérieur.

Le golfe de Cabès, ou la petite Syrte (*Leptis-Parva*), golfe presque inconnu et généralement redouté de tous les marins, commence près des îles de Kerkeni qui sont séparées de la côte par un profond canal (1). Un énorme banc, très-poissonneux et dont les îles de Malte et de Sicile pourraient tirer un profit immense par une pêche bien organisée, s'étend depuis ces îles jusqu'à l'île de Lampedouse, et forme tout près de Kerkeni une mer calme et paisible dans les plus violentes tempêtes; le vaisseau d'Ali-Bey y trouva un refuge contre le naufrage (2). L'abordage est des plus difficiles, à cause des bas-fonds, et les îles qui couvrent la surface de l'eau ne sont reconnaissables à une certaine distance, que par leurs groupes de palmiers. Elles sont habitées par six cents pêcheurs qui vivent isolés, sous le commandement d'un cheikh, et paient à leur souverain leur tribut en poissons. L'île de *JERBI*, située sur la limite méridionale du golfe, a un très-bon ancrage. Elle compte 50,000 habitants, les plus laborieux du royaume de Tunis; ils ont changé leur île en un véritable jardin, et fournissent de leurs productions, Malte et beaucoup d'autres endroits; leurs marchandises en laine, en lin et surtout leurs shawls sont répandus dans toute la Barbarie.

Dans l'intérieur de la Syrte est située la ville de *Cabès* (3); elle compte 50,000 habitants et fait un commerce très-important avec Kairouan et Tunis. Toute la province littorale à laquelle appartient Cabès, est gouvernée par un cheikh, en état d'équiper 20,000 cavaliers; les habitants des montagnes voisines, à l'ouest, passent surtout pour très-guerriers. Du reste toutes ces contrées sont encore plus ou moins des terres inconnues.

8. CÔTE DE TRIPOLI. — La domination tripolitaine s'étend tout le long de la côte, depuis l'île de Jerbi jusqu'au cap Razatin et au port de Bomba (32° 17' lat. nord, 23° 20' long. est de Greenwich, selon Blaquière) (4). Son étendue dans l'intérieur est très-inégale; à l'est elle est très-bornée, au sud de Tripoli elle se prolonge jusqu'à l'oasis de Fezzan. Nous n'avons à nous occuper ici que de cette partie qui s'étend jusqu'au

(1) Blaquière, *Letters*, I, p. 184.

(2) Ali-Bey, *Voyage*, I, p. 228.

(3) Blaquière, *Letters*, I, p. 183.

(4) *Ibid.*, p. 2.

(1) Zach, *Corresp. astron.*, 1819, p. 65.

(2) Blaquière, *Letters*, I, p. 180.

delà du cap Mesurata et jusqu'au golfe de Sydre ou la grande Syrte (*Leptis-Magna*), car c'est là que se termine la bordure littorale du plateau de l'Atlas; au sud du golfe de Sydre on ne rencontre plus qu'un immense pays plan très-bas, dont il sera parlé plus tard. Bien que de tout temps la contrée de Tripoli ait été, de toutes les côtes barbaresques, la plus fréquentée par les Européens, notre connaissance géographique n'en est encore que très-imparfaite. Le littoral qui s'étend depuis le golfe de Cabès, à l'extrémité du royaume, jusqu'à la capitale de Tripoli, nous est entièrement inconnu; Blaquièr déplore également le manque complet de cartes marines (1) entre Tripoli et Alexandrie. Les Français, selon lui, ont fait le plus d'observations dans ces parages; nous omettons à dessein tous les récits vagues qu'on a répandus sur la domination de Tripoli, attendu qu'ils ne sont d'aucun avantage pour la géographie.

Nous devons à l'expédition scientifique du capitaine anglais W. H. Smith sur ces côtes, la première topographie exacte de Tripoli, qu'il place au 32° 34' 15" lat. nord et au 50° 30' 30" long. est de l'île de Fer (2); il en résulte donc que La Pie a mal placé la côte, sur sa *carte de la Méditerranée*. La ville de Tripoli n'a que 25,000 habitants; elle est située sur une langue de terre dans une contrée extraordinairement fertile. Son port, quoique n'étant pas très-spacieux, est pendant toute l'année très-sûr et assez grand pour recevoir des vaisseaux marchands très-forts et même de petites frégates. La contrée fournit en abondance tout ce que produit le sol de Tunis; mais à quelque distance de la ville commence le désert, et de là jusqu'à la frontière de Tunis, à l'ouest, on ne rencontre que des hordes de Bédouins. La navigation de la côte (3) n'est pas aussi dangereuse que la représente ordinairement l'ignorance des marins; cependant des bas-fonds s'étendent presque tout le long du rivage, et le courant continu vers le sud-est, ainsi que les vents du nord et du nord-ouest qui prédominent en automne, en hiver et au printemps, deviennent souvent fu-

nestes aux marins, lorsqu'ils n'ont pas une connaissance exacte de la côte. Le danger augmente visiblement à mesure que l'on s'avance à l'est du côté du golfe de la grande Syrte, et il devient ainsi un obstacle à la prospérité de ce littoral qui, du côté de ce continent, est soumis à un despotisme avilissant, et exposé sans cesse à de nouvelles dévastations.

On compte 50 milles de Tripoli jusqu'au cap de Mesurata (1); cet espace est le plus fréquenté de la côte; au-dessous de Mesurata est un très-bon port, et le village qui l'avoisine est le siège d'un gouverneur très-considéré. La route passe par Lebida (*Leptis-Magna*), où Lucas trouva des ruines très-intéressantes (2), éparses, suivant Blaquièr, sur une étendue de 5 milles anglais de longueur et 2 de largeur.

Les caravanes allant de Tripoli à Fezzan, passent par Mesurata; elles font ce détour afin d'éviter les montagnes de Ghouriano qui forment l'extrémité orientale (3) du plateau de l'Atlas, en même temps qu'elles se dégradent dans les basses terres du Sahara (voy. plus haut, p. 483).

CHAPITRE III.

PLATEAU DE BARCA, CYRÉNAÏQUE.

§ 52.

Outre le grand plateau de l'Atlas, situé à l'ouest, l'Afrique septentrionale nous offre encore, à l'est, le plateau de Barca, très-analogue au premier, mais d'une étendue moins considérable. Séparé de l'Atlas par le golfe très-profond et le littoral plan de la grande Syrte, il comprend l'ancienne Cyrénaïque et occupe de nos jours tout l'espace entre les royaumes d'Égypte et de Tripoli. L'Italien Della Cella nous a le premier fait connaître cette contrée autrefois inconnue; avant lui, elle n'avait été visitée par aucun voyageur européen, à l'exception de Le Maire (4) (1704), qui ne nous en apprit que très-peu de chose. Les autres témoins oculaires ne virent ordinairement que quelques endroits de la côte. Della Cella au contraire parcourut tout le pays

(1) Blaquièr, I, p. 33-127. — Rich. Tully, *Narrative of a ten years Residence at Tripoli, London, 1817*, 2^e édit., in-4^o.

— Paul Lucas, in *Proceedings of the Association for promoting, etc, London, 1810*, II, p. 47-85. — Ali-Bey, *Voyage*, I, p. 233-244.

(2) Zach, *Corresp. astronom.*, 1810, v, p. 68.

(3) Blaquièr, *Letters*, I, p. 28.

(1) Blaquièr, *Letters*, I, p. 18.

(2) Lucas, in *Proceedings*, II, p. 66.

(3) Blaquièr, *Letters*, I, p. 18. — Della Cella.

(4) P. Lucas, *Voyage*, Paris, 1724, II.

et enrichit la géographie d'un grand nombre de faits nouveaux et importants; or, comme, presque tous les anciens documents qu'on aurait pu comparer nous manquent, nous suivrons en tout point la marche de ce voyageur, de l'ouest à l'est, nous contentant d'y ajouter le peu qui nous est parvenu des anciens, et ce que nous ont çà et là rapporté quelques marins. C'aurait été un immense avantage pour la science, si les naturalistes et les antiquaires allemands, se dirigeant d'Alexandrie vers l'ouest, eussent pu parvenir jusqu'à Cyrène.

Della Cella (1) qui eut l'occasion de connaître plus exactement que ses prédécesseurs les rapports de l'état tripolitain à l'est, n'évalue qu'à 630,000 le nombre de ses habitants. Tout le littoral, depuis Tripoli jusqu'au golfe de Bomba, à l'est, comprenant, suivant ce voyageur, une étendue de 223 milles géogr. (900 *miglia*), n'a qu'une population de 20 à 30,000 âmes, et l'on ne rencontre, jusqu'à Bengasi et Derna, des habitations fixes, que dans quelques endroits de la côte. Dans les immenses déserts qui entourent la grande Syrte, la sûreté des voyageurs est continuellement menacée; dans l'intérieur du pays, il n'y a plus ni maisons, ni toits; on ne voit que des tentes de Bédouins. L'hospitalité n'est plus aussi exercée par les habitants de ces contrées qu'autrefois, et les voyageurs ne sont sûrs de leur vie et de leurs bagages, qu'entre les limites étroites du rayon que les Bédouins habitent temporairement avec leurs troupeaux.

Il n'est donc pas surprenant que depuis plusieurs siècles, ces contrées n'aient pas été visitées par les Européens. L'expédition que le pacha de Tripoli fut forcé d'entreprendre, en 1819, contre son fils aîné, Mhamet-Karamalli, qui s'était révolté contre lui, conduisit dans l'ancienne Cyrénatque une armée tripolitaine de 10,000 hommes; Della Cella en faisait partie. Le fils rebelle avait été banni de Tripoli par son père, qui l'envoya, comme gouverneur, dans les provinces de *Bengasi* et de *Derna*, à la frontière orientale du royaume (2). A peine arrivé à sa destination, il se plaça à la tête de la tribu rebelle des *Zozzi-Bédouins*, qui, habitant près de la grande Syrte, se refusaient à payer le tribut à Tripoli. Le second

filz du pacha, Bey-Ahmet, fut alors nommé commandant en chef de l'armée contre son frère révolté. Une ordonnance envoyée à tous les chefs bédouins (*schecher*, plur. *desheick*) du royaume, prescrivait à un certain nombre de Bédouins de se trouver sur la route que prendrait l'armée en se dirigeant de Tripoli vers l'est; les chefs ou *schecher* devaient se rendre en personne à Tripoli, pour y recevoir le drapeau des mains du pacha lui-même. Les Marabouts ou saints de la résidence et du désert furent partout consultés et leurs demeures visitées en route. L'expédition se dirigea continuellement le long de la côte, jusqu'à la frontière orientale du royaume; le fils rebelle fut chassé et les hordes d'insurgés, partout où elles se montrèrent, furent massacrées ou dispersées. Telles sont les circonstances extérieures qui déterminèrent la marche des découvertes de Della Cella, qui accompagna Bey-Ahmet, en qualité de médecin.

1. *La côte depuis Tripoli jusqu'à la grande Syrte.*— Cette côte est aujourd'hui moins inconnue des Européens qu'elle ne l'était autrefois, et les relations des voyageurs modernes ont, sous plusieurs rapports, complété nos anciennes données géographiques. A une forte journée de marche, au sud de Tripoli, les montagnes de Ghouriano (1) s'élèvent jusqu'à une hauteur absolue d'à peu près 1,500 pieds (500 mètres), se dirigeant dans une grande uniformité vers l'est. Sur leurs sommets sont situés les villages de Ghouriano et de Tavarga, 4 lieues au sud d'Arar ou Orir, où se trouve la citerne de Ptolémée, avec des ruines remarquables (2). Ces villages forment l'apanage du second filz du pacha; l'abondance des dattes et la culture du séné (*cassia senna*) et du safran en constituent la principale richesse. Le littoral jusqu'à Tagiura (32° 55' lat. nord, 31° 1' 16" long. est de l'île de Fer, selon Smith), couvert de bosquets d'oliviers et de palmiers, est arrosé par les wadis, venant de la partie méridionale de la chaîne de montagnes. Les hauteurs en avant de cette chaîne sont de vastes prairies, appelées *turot* (3), qui, si elles étaient cultivées, offriraient aux habitants les plus riches dons de la nature.

Le littoral de Sibi (4), du côté de Lebida, fournit d'excellent vin. Une quantité d'anciens puits

(1) Della Cella, *Viaggio da Tripoli di Barberia alle frontiere occidentali dell' Egitto*, fatto nel A. 1817, e scritto in Lettere al Sig. B. Viviani, prof. di botanica, etc. Genova A. 1819, in-8°.

(2) Della Cella, *Viaggio*, p. 20.

(1) Della Cella, *Viaggio*, p. 29.

(2) Ibid., p. 52.

(3) Ibid., p. 33.

(4) Ibid., p. 38.

taillés dans le granit et recouverts de superbes plateaux de marbre, ainsi que beaucoup de débris de murailles, témoignent de l'ancienne splendeur de cette contrée. Les ruines de Lebida (*Lebda-Grande*, *Leptis-Magna*) sont en partie couvertes de sable; les débris encore visibles aujourd'hui d'édifices somptueux avec des restes de colonnes de granit rouge et des décorations de marbre penthélisque et de Paros, proviennent tous, à ce qu'il paraît, des derniers siècles de l'empire romain; car, du temps de Justinien, qui y bâtit quatre églises, la plus grande partie (1) des ruines de l'ancienne ville romaine et sans doute aussi de la ville phénicienne étaient déjà enterrées sous le sable. Le capitaine Smith, qui visita ces ruines, y fit d'importantes observations; il voulut aussi chercher dans la direction du sud, une soi-disant ville pétrifiée (2), mais il ne trouva qu'un misérable village, appelé Ghirza, avec quelques huttes modernes, au 30° 37' 30" lat. nord, 31° 48' 30" long. est de l'île de Fer (3). Dans un fossé gisaient des débris de tombeaux et d'autres édifices d'une architecture grossière; les colonnes étaient sans socles, les bas-reliefs complètement usés; dans le voisinage était une ville sans eau, appelée *Garatilia*, qui paraissait n'avoir été qu'une ancienne station militaire servant de communication avec l'intérieur de la Libye. A quelque distance de là, au sud-est, Smith trouva dans une belle vallée, habitée par des troupes d'antilopes et d'autruches, un obélisque avec cinq tombeaux et plusieurs inscriptions. Ces ruines sont situées tout près de la route des caravanes, de Fezzan à Tripoli; tous les voyageurs venant de l'intérieur les admirent avec étonnement, et la plupart en font des descriptions exagérées et fabuleuses. Ces récits, joints à l'histoire de Nardoun (?), auraient, suivant Smith, donné lieu à la tradition de la ville pétrifiée, au sud de Lebida. La renommée de cette ville merveilleuse en a même fait un lieu de pèlerinage; les superstitieux y copient des sentences qu'ils récitent en y ajoutant des prières afin d'ob-

tenir par là le repos des âmes des Musulmans pétrifiés.

A trois lieues à l'est de Lebida, le *Cinifo* ou Wadi-Quaam, torrent rapide, mais souvent desséché, se précipite, par un lit de cailloux, vers la mer, formant des lagunes et des marais près du cap Mesurata (*cap Cephalæ*), le *Kinyps* (*Kiny*) d'Hérodote (1); son embouchure est au 32° 35' 25" lat. nord et au 31° 34' 20" long. est de l'île de Fer, d'après Smith. Strabon fait remarquer que, pour mieux communiquer avec l'est, les Carthaginois bâtirent de longues murailles et des ponts par-dessus les marais du fleuve *Cinyphas* (*Kinyphas*) (2); Della Cella (3) en vit encore les piliers au même endroit. Hérodote, en nous apprenant que ce fleuve descend des montagnes des Grâces (*Xapétω*), qui, par leurs superbes forêts, contrastent agréablement avec les plaines désertes de la Libye, détermine en même temps (dans les montagnes de Ghouriano) un point important pour les habitations des tribus libyennes dont il parle ailleurs. D'après Della Cella, ces hauteurs n'avoisinent pas immédiatement la côte, comme l'indiquent généralement les cartes, mais sont, au contraire, comme le dit très-bien Hérodote, à 200 stades de la mer; aujourd'hui, comme du temps de l'historien grec, elles se distinguent encore par la beauté et la richesse de leurs forêts. La plaine, à l'est du Cinifo, est d'une fertilité extraordinaire; elle renferme trois grands villages appelés *Sites*, et habités par des Juifs et des Marabouts: ces derniers par leur prestige de sainteté, se sont rendus les maîtres du pays et tiennent les Juifs dans une espèce d'esclavage continu. Ces villages n'étant pas situés sur les bords de la mer, parce que le sable des dunes rend la côte inhabitable, sont restés jusqu'à ce jour presque inconnus. La plaine est bien arrosée, mais elle l'était sans doute encore mieux au temps d'Hérodote. Des débris de murailles, dispersés çà et là, témoignent encore aujourd'hui de son ancienne civilisation et de son immense population. Hérodote compare la fertilité de cette contrée à celle de Babylone, et donne à cette partie qui touche au Cinyphs, la préférence sur toutes celles de la Libye, en ajoutant qu'elle rend trois cents pour un (4). Il vante aussi son sol noir et fertile; de nos jours encore, dit Della

(1) Procopius de *Edificiis Justiniani*. Vcnct., 1729, I, VI, p. 472.

(2) *Triumvirat de Barbarie*, par le P. Pascol Canto. Paris, 1657, p. 454, 473.—Paul Lucas, *Voyages*. Paris, 1724, 3 vol., II, p. 121.—*Mercur de France*, mai 1724, p. 268.

(3) Capitaine W.-H. Smyth, dans *Zach, Correspond. astronom.*, 1819, p. 66.

(1) Hérodote, IV, c. 175.

(2) Strabon, XVII, p. 683.

(3) Della Cella, *Viaggio*, p. 47.

(4) Hérodote, IV, c. 198.

Cella, les palmiers et les oliviers y croissent d'eux-mêmes, sans soin ni culture de la part des indolens indigènes. Le sol fertile s'étend jusqu'à 6 milles, du côté de Mesurata, où le village de *Zautmaggio*, éloigné d'une lieue du cap de Mesurata, se trouve situé au milieu d'un superbe bosquet d'oliviers et de palmiers d'où jaillissent une quantité de fontaines vives. Du côté du nord, cet espace fertile est séparé de la mer par des dunes de sable. Non loin de là, près du cap Cefalo (Κεφαλή, selon Strabon) est située la ville de *Mesurata* (1), dont le nom a passé au cap. Jusqu'à ce jour, les cartographes ne sont pas encore parvenus à s'orienter sur cette côte, et les données, d'ailleurs très-exactes des auteurs classiques sur ces contrées, par exemple de Strabon, sont encore inexplicables avec la plupart de nos cartes. La ville de Mesurata, quoique insignifiante par elle-même, est, depuis longtemps, connue comme station des caravanes du Fezzan; mais la communication est souvent interrompue par la tyrannie qu'exercent les Tripolitains, contre les hordes de Bédouins qui habitent ces contrées libyques. A l'est s'étend le domaine de la Grande-Syrt.

2. *Le littoral de la Grande-Syrt* (Syrtis-Magna).—Les trois pointes du cap Mesurata ont engagé Ptolémée à lui donner le nom de *Triorum promontorium*; c'est là que commence, pour lui, la *Syrtis-Magna* (2). En effet, en venant de l'ouest, la vue embrasse ici, pour la première fois, le vaste golfe de la Syrt, avec ses affreux et monotones déserts (3); c'est un coup d'œil triste et sauvage qui vient frapper tout à coup les regards du voyageur. Une chaîne d'écueils défend aux marins de chercher, à l'abri de ce cap, un refuge contre les tempêtes. Le tombeau d'un Marabout (*Kasr-Hamed*), est la seule marque de terre dans ces parages. Un peu plus à l'est, tous les marins ont soin de se tenir éloignés de ce golfe des naufrages. Le rivage plan et uniforme, empêche de distinguer les distances sur la mer, et c'est ce qui rend la navigation si périlleuse près de ces côtes. Les anciens nous parlent beaucoup des dangers de la Syrt; Strabon surtout, ainsi que Pline et P. Mela mentionnent un flux et reflux qui souvent entraîne la ruine des marins (*Tertius sinus dividitur in geminos duarum Syrtium, vadoso ac*

reciproco mari diros) (1); et de là vient sans doute que l'on a dérivé le nom de la Syrt d'un mot grec qui signifie attirer (*αἰσπεν, trahendo*) (2). Mais Della Cella ne vit aucune trace de ces mouvemens lunaires de flux et reflux, d'ailleurs absolument inconnus dans la Méditerranée; les capitaines Smith et Lauthier (3) n'en font pas non plus mention.

Le nom de Syrt n'est pas seulement restreint au golfe dont nous parlons, mais il comprend encore tout le littoral désert qui l'entoure au sud, et auquel on donne encore aujourd'hui le nom de *Sert*, nom que Della Cella prend pour une appellation indigène du désert (*desertum*); chez les Arabes, il a encore cette signification.

C'est à l'extrémité méridionale de la Syrt, que le vaste désert de Sahara s'approche le plus près de la mer. Il en résulte que les vents du nord, qui prédominent le long de toute la côte septentrionale d'Afrique, surtout les vents d'hiver, venant du nord de l'Italie, se précipitent avec une violence extrême dans ce profond bassin du continent, pour s'équilibrer avec l'atmosphère raréfiée du Sahara. Ces vents du nord soufflant les trois quarts de l'année, refoulent l'eau de la mer vers le sud, et étendent ainsi la mer bien au delà des limites méridionales du golfe, dans l'intérieur des terres. Le rivage inondé se change alors en marais salans, qui, entre les dunes de sable, présentent l'aspect d'une des plus tristes contrées du monde. La répercussion de ces courans, qui a lieu au rivage escarpé de la Pentapole ou du plateau de Barca à l'ouest, augmente encore le danger des bas-fonds et a sans doute donné naissance à des fables de la crue et de la décroissance régulière de la mer, que Procope raconte avec tant de détails (4).

A l'entrée occidentale de ce triste littoral de la Syrt habitait la horde barbare des Bédouins Uled-Aly; poursuivant sans relâche leurs brigandages et leurs cruautés, ils furent longtemps la terreur des malheureux marins, jusqu'à ce qu'enfin Sidi-Mohamed parvint à les exterminer. La végétation est presque nulle dans cette contrée;

(1) Pline, Hist. nat., V, p. 4.

(2) Chr. Cellarius, Notit. Orbis Antiq. Lips, 1708, II, lib. IV, 3, p. 117.

(3) Capitaine Lauthier, Relazione intorno alla Costa occidentale del Golfo della Gran Sidra, del Capo Mesurata sino ai 30° 27' 10" lat. bor., dans Della Cella, p. 214-218.

(4) Procopius de Edificiis Justiniani. Venet., 1729, I, VI, c. 3, p. 471.

(1) Della Cella, Viaggio, p. 54.

(2) Ptolémée, IV, c. 3.

(3) Della Cella, Viaggio, p. 61.

le peu de plantes qu'on trouve isolées ou dispersées çà et là, sont quelques arbustes épineux, des lilacées, des papilionacées, des labiées, des syngénésistes; les ombelles juteuses ont entièrement disparu (1).

L'armée tripolitaine, dont Della Cella faisait partie, mit plus de quinze jours pour faire le tour du grand golfe de la Syrte. Elle s'était mise en marche le 20 février, et arriva le 10 mars aux ruines de la grande ville, près de Berchichamoura. Ici commence le riche et magnifique plateau de Barca, entièrement séparé des montagnes de Ghouriano par le rivage plan de la Syrte. Comme tous les autres géographes nous abandonnent sur ce terrain, nous ne pouvons mieux faire que de suivre pas à pas les journées de marche du voyageur italien.

A cinq heures de distance de Mesurata, au sud-est, est situé *Arar*; le terrain se compose ici d'un conglomérat de grès et de fragmens de conchyte, dans lequel sont creusés des puits. La pression latérale fait que partout l'eau filtre à travers le sol, à peu près comme dans la Mauritanie, où Plin mentionne déjà le même phénomène (*puteos tamen haud difficiles binorum ferme cubitorum inveniunt altitudine*) (2); Della Cella en conclut qu'il doit y avoir sous la terre des eaux stagnantes qui, à en juger par le goût saumâtre de l'eau de puits, ne contiendraient qu'un quart d'eau salée et trois quarts d'eau douce. On remarque sur le rivage des buttes de sable amoncelées par les vents et les flots de la mer et remplies de fragmens de conchyte, surtout de la classe des trochites; elles sont couvertes de spartes et d'une racine filamenteuse, semblable au chiendent, dont les nœuds charnus servent d'aliment aux Bédouins. Le goût de cette plante ressemble à celui du *cyperus esculentus*; les Arabes l'appellent *temeri* (3).

Au delà de Melfa et d'Ouenat-e-Machada, jusqu'à Minesla, à l'est, le pays est parsemé de marais profonds et de lagunes salantes et méphitiques sur une étendue de plusieurs journées de marche. La surface du sol est couverte çà et là de racines entrelacées et de plusieurs espèces de joncs dont les réseaux rendaient le passage très-difficile à la cavalerie. Quelquefois les marais alternaient avec des plaines de sable désertes et brûlantes. La chaleur s'élevait, à l'ombre, jusqu'à

25 degrés de Réaumur, et les effets de mirage égaraient souvent les voyageurs. De grands espaces desséchés étaient couverts comme d'une croûte de neige, d'incrustations de sel traquaient sous les pas des chameaux et des chevaux, et souvent se brisaient sous un poids trop lourd, car elles n'avaient que 3 ou 4 pouces d'épaisseur. Le sable est partout mélangé de débris de coquille. Della Cella ne remarqua nulle part de véritable communication entre la mer et les marais salans qui en sont séparés par des dunes; néanmoins il est hors de doute que ce sont les flots de la mer qui, en pénétrant du nord dans ces basses terres, les rendent si inhabitables. Ce littoral est aussi très-pauvre en plantes et en animaux. Une seule espèce de serpens venimeux doit habiter dans les marais; autour, on aperçoit quelques autruches, des gazelles et une petite espèce de taureau sauvage (*tauro aethiatico*?) (1), ayant un bouquet noir à la queue. Ces animaux, tous habitans du désert, venaient s'y breuer dans les marais. Les nuées de puces qui habitent dans le sable furent la plus grande plaie de l'armée.

L'armée fit halte dans la contrée qu'on appelle *Lubey*, en un endroit où les meilleurs cartes, par exemple celles de l'Afrique par d'Anville, présentent un golfe *Zouca*, qui, suivant Della Cella, est tout à fait fabuleux. Lauthier qui alla à la reconnaissance de ces côtes jusqu'au 30° 37' lat. nord, ne le vit pas non plus. Il se pourrait qu'il n'existât qu'en hiver, pendant que soufflent les vents du nord, et qu'il n'apparût que sous la forme de lagunes le reste de l'année. C'est aussi là, sans doute, la contrée où, du temps de Strabon (2), des îles étaient situées dans le golfe de la Syrte. A quatre lieues de ces lagunes, près de Matrau, Della Cella aperçut la première verdure à la distance d'une lieue de la mer; c'étaient de grands espaces couverts de renouées (*renoucul. asiaticus* D. C ?); bientôt il rencontra aussi des puits avec de l'eau potable, près des steppes de Zaffran, habitées par des pasteurs bédouins. L'armée tripolitaine fit halte en cet endroit, le sixième jour de son entrée dans le pays de la Syrte.

A une heure de distance de Zaffran, à l'est on aperçoit une colonne assez haute et de forme carrée; elle est placée sur un socle de grès dont les inscriptions sur les quatre faces ne sont mal-

(1) Della Cella, p. 63.

(2) Plin, Hist. nat., V, c. 5, éd. Bip.

(3) Della Cella, p. 66.

(1) Della Cella, p. 71.

(2) Strabon, XVII, p. 687, éd. Tzsch.

heureusement plus lisibles. Près de cette colonne, du côté de l'est, sont les ruines d'une ancienne tour, dans un endroit appelé *Elbenia*; après une heure de marche, on en rencontre une seconde analogue à la première; et, après avoir marché encore une heure, une troisième portant également sur ses quatre faces des restes d'anciennes inscriptions méconnaissables aujourd'hui. (Serait-ce peut-être ici l'emplacement d'Aspis qui, suivant Strabon, succédait immédiatement aux marais, et était le meilleur port de la Syrte, ou bien le *Sacomaza-Vicus* de Ptolémée ?). Della Cella pense que c'est le port *Isa* dont parle Lauthier dans son Périple, port qui, ayant une profondeur de 3 à 4 brasses, protège contre tous les vents (1), et que ce marin place à 17 milles marins au sud d'Arar, au 31° 23' 10" lat. nord.

A partir d'Isa, la côte plane et basse s'étend, suivant Lauthier, au sud jusqu'au 30° 50' lat. nord et à l'est jusqu'au 21° long. est de Greenwich. S'il est vrai que les steppes de Zaffran indiquent l'emplacement de l'ancienne Aspis, l'ancienne tour contiguë (*συνεχὴς* selon Strabon) ne peut être que la tour d'Euphrantas (*ἡ Εὐφράντας πύργος*) (2), et nous aurions ainsi retrouvé l'ancienne limite entre le domaine des Carthaginois et celui des Cyrénéens, telle qu'elle existait encore, selon Strabon, du temps des Ptolémées qui s'étant rendus maîtres de la Cyrénaïque, avaient reculé jusque-là les limites de leur territoire.

A trois lieues d'Elbenia, Della Cella rencontre les ruines d'une ancienne ville (3) qu'il croit être l'emporium de *Charax*, où se faisait, par contrebande, un commerce considérable de vin, d'opium et de silphium (*assa-fetida*?) entre Carthage et Cyrène; la Cyrénaïque était, comme nous l'apprend déjà Hérodote, un pays riche en vin (4). A 3 lieues à l'est des ruines de l'ancienne ville est situé *Eneuewa*; plus loin, on rencontre de nouveau des marais séparés de la mer par des dunes, et derrière ces marais un pays bas, mais couvert de collines et de verdure, que l'on appelle *Nehim*; il est habité par des Bédouins auxquels les Tripolitains enlèveront des chameaux et des chevaux, leur laissant en échange le bétail fatigué et affamé de l'armée; loin de s'en airier, ces malheureux se félicitaient encore de

l'honneur que leur avait témoigné le bey en les visitant dans leur désert. Le sol, composé de grès et présentant une surface ondulée depuis Nehim jusqu'à *Scegga* qui en est éloigné de 7 lieues, est couvert de différentes espèces de trèfle, et peuplé de lièvres. De *Scegga* à *Judia* on ne rencontre que des marais, entre lesquels sont éparses çà et là des dunes de sable (1) et quelques couches de gypse de formation tertiaire, entrecoupées de veines de selgemme et de soufre; cela nous explique pourquoi le capitaine Lauthier, dans son Périple, trouva le golfe couvert de poudre de soufre qui, sans doute, est ainsi transportée vers le nord par les *scioccos* ou vents du sud.

La route traverse une quantité de labyrinthes entre les dunes de sable. Les pèlerins de la Mecque, pour ne pas s'égarer dans ces affreuses solitudes, ont dressé des pierres de distance en distance, et tous les pèlerins qui viennent après eux en ajoutent de nouvelles qui servent ainsi de guide à ceux qui n'ont pas une connaissance exacte des localités. Nous rencontrâmes ici, dit Della Cella, des nuées de sauterelles; les Marabouts, les Bédouins et les nègres les regardent comme un mets délicat et les dévoraient avec un empressement sans pareil. Le sol léger et sablonneux de ce labyrinthe est miné par des milliers de taupes, et, par cette raison, très-dangereux pour la cavalerie et les chameaux. Près de *Judia*, à huit lieues de *Scegga*, se trouvent dix puits d'eau potable; plus loin, à *Mahiriga* et à *Allababasa*, le sol est pierreux jusqu'à *Gerio* qui forme la limite entre les provinces de Tripoli et de Bengasi (2).

On compte neuf heures de marche de *Gerio* jusqu'à *Mhenal*; ici, tout le pays commence à se couvrir d'un sable rougeâtre et très-fin; à mesure que l'on s'avance au sud, le sol s'élève en dunes toujours plus considérables qui souvent barrent les chemins, et exposent les voyageurs à de grands dangers. Ces dunes forment l'avant-garde la plus septentrionale du Sahara, et Della Cella pense que, par un vent du sud, elles auraient facilement pu enterrer toute l'armée tripolitaine sous leurs masses mobiles. Le 7 mars, la chaleur devint presque insupportable. De *Mhenal* on arrive, après sept heures de marche, à *Barga*, extrémité de l'angle intérieur du grand golfe de la Syrte par 30° 7' 10" lat. nord, d'après la carte d'Arrowsmith). L'armée qui, jus-

(1) Lauthier, Relat., p. 215.

(2) Strabon, p. 658, éd. Tsch.

(3) Della Cella, p. 80.

(4) Hérodote, IV, c. 190.

(1) Della Cella, Viaggio, p. 83.

(2) Ibid., p. 88.

que-là, s'était toujours dirigée vers l'est, tourna maintenant à l'est et au nord. Della Cella ne vit pas d'autre golfe s'avancant au sud, et ne rencontra pas non plus le fleuve Triton, dont parle Pline (1). Au sud, aussi loin que portait la vue, on n'apercevait pas la moindre trace de montagnes (2) qui, en correspondant avec le Ghouriano, eussent pu réunir le plateau de l'Atlas au plateau oriental de Barca. Un vaste enfoncement, un bassin très-profond semble au contraire se prolonger dans l'intérieur du Sahara, et pourrait bien être le Delta d'un ancien fleuve Triton qui, depuis longtemps, aurait cessé de couler. Les vents du nord qui soufflent avec violence et sans discontinuer dans ces contrées empêchent seuls l'empiétement des sables mouvants et rougeâtres du Sahara. Ces sables se montrent ici, près de la côte, avec le même caractère qu'au centre du grand désert. Les vents ardents du sud soulèvent continuellement des nuages d'un sable rouge qui, à chaque instant, changent la surface du désert. Hérodote rapporte à ce sujet l'histoire de l'expédition des Psylles, qui habitaient à l'extrémité de l'angle intérieur de la Syrte. Voyant que leurs bassins se desséchaient, ils se mirent en campagne contre leur ennemi mortel, le vent du sud (*vóτος*) (3); mais ils furent ensevelis sous les sables. Ce récit, quoique enveloppé du manteau de la fable, décèle une connaissance profonde de la nature géographique du pays de la Syrte. Il est probable que ces Psylles, se trouvant dans une position désespérée, émigrèrent dans le pays des Garamantes (le Fezzan), et périrent pendant l'émigration; ce qu'il y a de certain, c'est que, déjà, avant Hérodote, leur pays, voisin de la Syrte, avait été conquis par les Nasamons. Strabon place à l'extrémité la plus saillante du golfe le fort d'*Automala*, dont Della Cella ne trouva plus aucune trace; il cite en outre tout près de là les autels des frères Philæni (*Φιλᾶνων Βωμῆς*). Suivant Pline, ce ne sont que des collines de sable (*ad Philænorum aras: ex arena sunt eæ*) (4). Les Carthaginois s'y faisaient enterrer vifs pour étendre les limites de leur patrie.

A deux lieues au nord-est de Barga est situé, au pied d'une colline de sable, un grand marais couvert de roseaux et appelé *Haen-Agan*; c'est

le plus oriental et le dernier qu'on rencontre dans cette affreuse région des sables; un accidenté, couvert de fleurs et de verdure, conduit de là à Murate (1), qui n'en est éloigné de six heures de marche.

Murate est une station précieuse pour caravanes et les pèlerins qui voyagent sur bords de la Syrte; ils y retrouvent pour la première fois de l'eau potable dans huit ou dix puits taillés dans le calcaire; ces roches, dressées en énormes couches, semblent être ici premières marches du plateau de Barca, situées à l'est, et composé de calcaire. A Murate, de routes différentes s'ouvrent aux voyageurs; l'une conduisant, le long de la côte jusqu'à Bengasi, l'autre traversant l'intérieur et conduisant, dans le pays de Barca, à la mer, près de Derna.

De Murate nous arrivâmes, dit Della Cella en trois heures, à *Kasr-Aduchni* (2), où se voient de superbes ruines; un château, de forme circulaire, taillé entièrement dans le roc et entouré d'un fossé, fait un effet admirable. Les débris d'une superbe route pavée conduisent au bas d'une colline dont l'aspect est très-pittoresque. Della Cella vit à l'entrée du château des sculptures et des inscriptions taillées dans la pierre, mais dont les caractères lui étaient étrangers et inconnus; les murailles étaient faites de grès coquillier, le même qui sert de base à l'ancien château.

Jusqu'à *Berchichamera*, le voyageur aperçut, pendant la journée du 10 mars, encore deux autres châteaux en ruines, situés tout près de la route, et ressemblant parfaitement à celui de Kasr-Aduchni. Plus loin, sur un espace d'environ sept heures de chemin, le nombre de ces ruines augmente dans une proportion extraordinaire. Les murs de quelques-uns ont un contour circulaire plus de 400 pas (3). *Berchichamera* est le nom qu'on donne aux ruines d'une ville autrefois très-vaste, au milieu de laquelle l'armée dressa son camp. Partout on remarquait des restes de l'ancien pavé; d'énormes blocs cubiques étaient dispersés çà et là; et, de distance en distance, on rencontrait des puits taillés dans le roc et d'autres traces d'une ville autrefois très-peuplée et maintenant aride et déserte, sans habitants, quoique située dans une plaine fertile et verdoyante qui s'étend au loin au nord et au sud.

(1) Pline, *Hist. nat.*, V, c. 4.

(2) Della Cella, *Viaggio*, p. 91.

(3) Hérodote, IV, c. 173.

(4) Pline, *Hist. nat.*, V, c. 4.

(1) Della Cella, p. 95.

(2) *Ibid.*, p. 97.

(3) *Ibid.*, p. 98.

l'est, la plaine s'élève peu à peu en un pays de montagnes qui se perd au sud-est dans un horizon lointain.

C'est ici que commence, avec les plaines fertiles et riches en pâturages d'Ericab, le plateau enommé de Barca, le pays de montagnes riches et peuplé de la Cyrénaïque. Les chefs des différentes tribus vinrent jusqu'à Murate à la rencontre du chef de Tripoli. Celui-ci, lorsqu'il vint pour la première fois ce pays limitrophe en qualité de pacha de Tripoli, prélève, suivant un ancien usage qui s'est changé en droit, un tribut sur les troupes et les biens de chaque tribu (*Tributo del Bernusso*).

3. *Le plateau de Barca près de Labiar et la côte occidentale depuis l'intérieur de la Grande-Syrte jusqu'au cap Ras-Sem.* — Une contrée nouvelle commence avec les brillantes prairies d'Ericab : c'est la célèbre Cyrénaïque, qui, suivant l'opinion générale de tous les auteurs anciens, se prolongeait à l'ouest jusqu'à la Grande-Syrte. A l'est, son domaine n'était pas aussi exactement déterminé : les uns, suivant Ptolémée, l'étendent jusqu'à la *Chersonesus Magna*, près de Darnis; les autres, jusqu'à *Catabathmos*, suivant Pline et Strabon (1). Toute la nature change de face dès qu'on entre dans ce merveilleux pays. A l'est de la plaine, on découvre les premières hauteurs formant le bord occidental d'un plateau (il s'appelle *ciglio di una spianeta*) (2) qui s'élève à une hauteur moyenne d'à peu près 1,500 pieds (500 mètres) au-dessus du niveau de la mer, et est baigné des trois côtés par la mer, à l'ouest, au nord et à l'est. S'étendant ainsi comme une presqu'île allongée à l'extrémité de l'Afrique, il se dégrade en arides escarpemens vers la Méditerranée, et forme au nord le cap Ras-Sem.

Près de ce bord occidental commence le territoire de Bengasi qui a reçu son nom du port Bengasi, situé à l'ouest du cap Ras-Sem. Les premières troupes auxiliaires de Bengasi joignent l'armée du pacha dans les plaines d'Ericab.

En gravissant la première colline qui s'élève de la plaine, une ravissante contrée se déroule aux yeux des voyageurs; Della Cella fut étonné, en découvrant tout à coup dans les flancs de la montagne, un édifice taillé dans le roc; mais bientôt il s'aperçut que toute la montagne était garnie d'une quantité de monumens semblables,

dont le style rappelle les sculptures égyptiennes. Au lieu d'hieroglyphes, elles étaient couvertes d'inscriptions dont les caractères lui étaient inconnus. A deux journées de là, à l'est, est situé Labiar (1) dans une riche et belle contrée qui se distingue par un grand nombre de puits d'une construction antique, creusés dans le roc, et dont plusieurs ont jusqu'à 100 pieds de profondeur. Les éminences sont couvertes d'une espèce de thuya (*juniperus phœnic.* Della Cella) qui caractérise, par son feuillage foncé, tout l'intérieur de la Cyrénaïque, et est, d'après l'opinion du voyageur, le *Magierin circe* de Pline. L'air est pur et agréable sur ces hauteurs ombragées de Labiar, et bien qu'entourées des déserts brûlans, elles sont à l'abri de leur funeste influence; tout le pays est habité par des Bédouins qui, vivant isolés des autres peuples et dans une grande solitude selon l'usage patriarcal, ne connaissent d'autres richesses que leurs troupeaux. Le bey invita tous les chefs de Bédouins à former son cortège, et étala lui-même une pompe et un luxe extraordinaire, donnant tous les jours des fêtes, des combats, des chasses, des tournois, etc. Les Bédouins de ce plateau, près de Labiar, sont maigres et d'une taille élancée; la couleur de leur peau et de leur visage est bronzée, tirant sur le jaune, ce qui contraste fortement avec la blancheur extraordinaire de leurs dents. Les femmes sont laides; les hommes ont le regard très-animé; les deux sexes se couvrent le menton, les bras et les jambes d'arabesques noires qu'ils entatouent. Les femmes se teignent les ongles en jaune (avec la *lausonia inermis*?), les lèvres inférieures en noir avec de l'antimoine; elles portent des anneaux d'argent aux bras et aux pieds, et en attachent souvent jusqu'à quatre aux oreilles; les enfans mâles portent au nez des anneaux d'or avec des verroteries. Les hommes passent en vrais nomades leur vie entière dans l'oisiveté; tantôt étendus sur le gazon, tantôt assis, ils mâchent continuellement du tabac et du natron; ils s'occupent peu de la chasse et ne connaissent, à proprement parler, que la chasse aux autruches. Les femmes tissent des étoffes de laine grossières (*baraccani*). Leur principale richesse consiste dans leurs troupeaux; les consuls anglais de Malte, de Bengasi et des côtes environnantes viennent jusque dans leurs contrées acheter des bœufs pour approvisionner les

(1) Cellarius, Geogr. ant., II, lib. IV, c. 2, p. 108.

(2) Della Cella, p. 99.

(1) Della Cella, p. 103.

flottes qui stationnent dans la Méditerranée (1).

Della Cella mentionne à Labiar deux chemins qui, de là, traversent la Cyrénaïque; le premier longeant la côte, conduit à Ras-Sem par Bengasi et le cap nord de la Cyrénaïque; le second, traversant le plateau, se dirige sur Cyrène vers le nord-est. L'armée du bey suivit d'abord ce dernier. Cependant, afin de nous écarter moins de l'ordre géographique, nous examinerons d'abord le premier.

Chemin littoral conduisant de Labiar par Bengasi au cap Ras-Sem.

Au nord de Labiar, on aperçoit tout à coup, des hauteurs du chemin, toute la vaste surface de la Méditerranée (2). Le plateau s'abaisse graduellement et insensiblement à l'ouest, tandis qu'à l'est, il s'élève à des hauteurs très-considérables. Cette pente nord-ouest du plateau est moins exposée aux vents brûlants du sud, et la chaleur y est continuellement tempérée par les vents frais du nord; aussi, moyennant quelques soins et un peu de travail, on pourrait bientôt la voir se couvrir d'arbres fruitiers, de forêts d'oliviers et de vignes; la plaine littorale, si fertile, se changerait facilement en riches campagnes, et pourrait, de cette manière, redevenir de nouveau des *jardins d'Hespérides*, comme ceux qui, dans l'antiquité, ornaient le bord oriental du grand golfe. Le nom d'Hespéride ou de *jardins hespériques* passe pour très-ancien; il est déjà donné à ce littoral bien avant que la ville de Bérenice, près de Bengasi, n'eût reçu son nom des Ptolémées. Nous trouvons *Ἑσπερίδες* dans Scylax, *λεμὴν Ἑσπερίδων* dans Strabon. Plinie s'exprime ainsi : *Berenice in Syrtis extimo cornu est, quondam vocata Hesperidum* (3). Della Cella a trouvé les descriptions que nous ont données de ce littoral Scylax et surtout Callimaque qui y était né, parfaitement exactes et conformes à la vérité.

Toute la côte, jusqu'à Bengasi situé au nord-ouest de Labiar suivant nos cartes, présente de nombreuses traces d'une ancienne population (4): partout se trouvent des puits taillés dans le roc et donnant une eau excellente; quelques-uns ont plus de 100 pieds de profondeur. On rencontre

aussi d'anciens bassins, des restes d'aqueduc et de fréquents débris d'anciennes routes qui probablement, conduisaient jadis de l'intérieur du pays aux différents endroits de la côte occidentale. Le capitaine Lauthier nous a indiqué quelques points de cette côte avec plus d'exactitude que nous ne les connaissons ordinairement. La station la plus méridionale connue (1), sur la côte est du golfe de la Grande-Syrtis, est par les 30° 35' 20" lat. nord. Au nord de là, est situé, vers l'intérieur du golfe de Carcora, un puits très-profond, connu de tous les marins de la côte, qui viennent des contrées desséchées de l'ouest. On y descend par des escaliers, et, de dix degrés en dix degrés, on y trouve des inscriptions; le capitaine Lauthier employa, au mois de septembre, une corde de 85 brasses, ou aunes italiennes, pour toucher l'eau. Le port de *Carcora* (51° 17' 6" lat. nord) ayant une étendue de 2 milles marins et partout cinq brasses de profondeur, est placé, sur toutes les cartes, 6 milles marins trop au nord. La côte, au nord de ce port se compose d'un sable de dunes blanc, sur une étendue de 15 milles marins, jusqu'au port de Tajouni (51° 38' lat. nord), où, suivant Lauthier, des vaisseaux très-considérables peuvent trouver une rade ouverte et sûre, et un bon ancrage. A 5 milles marins de là, au nord, se trouve le port de Bengasi par 51° 13' 5" lat. nord (2). Les écueils parsemés à l'entour en rendent l'entrée des plus pénibles pour les bâtiments tant soit peu considérables; aussi tous les vaisseaux se font-ils accompagner par un pilote. Pour les petits bâtiments, ce port est un abri très-sûr: il paraît qu'il était plus abordable il y a un siècle que de nos jours (3).

Le golfe, sur lequel est construit Bengasi, est ouvert vers le nord; à côté de la ville, est un étang correspondant avec la mer par un canal, et d'un accès facile pour de petites barques; on y rencontre de nos jours des troupes d'oiseaux aquatiques, surtout des flamings rouges. S'il est vrai que Bengasi soit l'ancienne Bérenice, comme semblent le prouver les anciennes ruines sur lesquelles est bâtie la nouvelle ville, cet étang serait nécessairement le lac Tritonien (4) dont parle Strabon, et dans lequel était située l'île

(1) Capitaine Lauthier, *Relazione*, p. 221.

(2) Lauthier, *Relazione*, p. 219.

(3) Le Maire, *Mémoire d'un Voyage dans les montagnes de Berne*, dans Paul Lucas, *Voyage dans l'Asie mineure et en Afrique*. Amst., 1714, II, p. 95.

(4) Strabon, XXVII, p. 690, éd. Tzsch.

(1) Della Cella, p. 214.

(2) Ibid., p. 179.

(3) Pline, *Hist. nat.*, V, c. 5.

(4) Della Cella, p. 182.

d'*Aphrodite*. Mais il n'existe plus aucune trace d'un fleuve *Latona*, qui avait jadis ici son embouchure; c'était probablement un wadi n'ayant de l'eau que dans une saison de l'année; car de Bengasi jusqu'au cap Ras-Sem (*Phycus Promont.*), il est impossible de trouver le moindre vestige d'une rivière quelconque.

Les plaines qui entourent Bengasi sont pour la plupart incultes; çà et là on rencontre des champs d'orge et quelques palmiers; les dunes, près du rivage, sont le jouet continu des vents. La ville entière est située entre de superbes ruines que les habitants actuels démolissent de jour en jour davantage pour en construire leurs misérables cabanes. Le Maire, qui parcourt cette contrée en 1706, nous apprend que la plupart de ces chétives habitations (à peu près 1,000) sont en murs d'argile; les toits sont couverts d'algues que la saison des pluies enlève chaque année. Le château du bey de Bengasi, muni de neuf canons, est dans un aussi mauvais état que le reste de la ville, et pourrait facilement s'écrouler au premier coup de canon tiré d'un vaisseau de guerre européen.

Bengasi, aujourd'hui siège d'un bey, compte à peu près 3,000 habitants; mais on ne peut pas dire que ce soit là une population fixe. Il n'y a pas longtemps qu'une horde de Bédouins envahit subitement la ville, prit possession des maisons, et en expulsa les véritables propriétaires: le bey s'en inquiéta fort peu, attendu que les nouveaux venus payaient leur tribut aussi bien que leurs prédécesseurs, et que l'occasion lui était donnée par là de prélever le même tribut deux fois dans la même année. Les juifs qui composent la moitié de la population sont les seuls industriels; mais ils ont à peine le droit de posséder une maison, et sont l'objet de l'oppression et du mépris continus des mahométans; le commerce lucratif de ce pays peut seul leur faire supporter leur pénible condition. Les nombreuses tribus arabes de la Cyrénaïque transportent à Bengasi leur superflu de bétail, de laine, de miel et de plumes d'autruche qu'ils échangent contre des armes à feu, de la poudre et des étoffes. Les plumes d'autruche surtout sont un article de commerce très-important; les juifs les achètent des Bédouins, de première main, et paient annuellement au pacha une somme très-considérable pour se conserver le monopole de ce commerce.

Cette ville, en tout temps, pourrait jouir de la plus grande aisance, si le commerce et la propriété y trouvaient quelque sécurité; elle était

dans un état très-florissant, lorsqu'au treizième siècle, les Génois étaient en possession du grand commerce.

On peut admettre que déjà, bien anciennement, une grande partie des antiquités de Bengasi furent transportées à Gènes et dans d'autres villes commerciales de l'Italie. Pendant son séjour dans cette ville, en 1703, Le Maire fit ouvrir plus de deux cents tombeaux qui entourent la ville sur un circuit de plus d'une lieue; il trouva, dans plusieurs de ces tombeaux taillés dans le roc, de magnifiques urnes, dont une entre autres était ornée de peintures, et avait deux pieds de haut et un pied et demi de large (1); de plus, un grand nombre d'autres vases contenant des cendres et fermées avec des ossements de morts et des plaques de cuivre, de grands sarcophages ornés de bas-reliefs, etc. Dans les bosquets qui avoisinent la ville se trouvent, suivant Le Maire, les ruines de trois ou quatre villes détruites; il rassembla lui-même une quantité de monnaies en métal, parmi lesquelles il s'en trouvait quelques-unes d'or et d'argent. Della Cella nous dit également que cette contrée est remplie de monumens d'art de toute espèce, et que l'on trouve même souvent dans les décombres de la ville des pièces d'or et d'argent, mais surtout beaucoup de camées que les Cyrénéens, à ce qu'il paraît, savaient travailler avec beaucoup d'habileté. Le vice-consul anglais, M. Rossoni, possède une collection remarquable de monnaies et autres objets d'arts trouvés en partie à Bengasi, ou rassemblés par les Bédouins dans différentes contrées de la Cyrénaïque. Della Cella remarqua que, parmi les nombreuses têtes gravées tant sur les pierres précieuses que sur les monnaies, il n'y avait pas une figure africaine; toutes les physionomies étaient européennes. Les Anglais de l'île de Malte ont fait de Bengasi, dans ces derniers temps, un port très-fréquenté (2); il en sort encore de nos jours un grand nombre de vaisseaux chargés des produits du pays qu'ils transportent dans les ports de Malte, de Tripoli, de Venise, de Leghorn et de Marseille. Au nord de Bengasi, le long de la côte, jusqu'au cap Ras-Sem, on trouve, sur un espace à proportion très-petit, une quantité de ruines d'anciennes villes.

A une distance de quatre heures de marche,

(1) Le Maire, *Mémoire d'un Voyage*, dans Paul Lucas, II, p. 98.

(2) Biazquière, *Letters*, I, p. 7.—All-Bey, *Voyage*, I, p. 243.

on rencontre les ruines de *Zeiana*, et, deux lieues plus loin, l'emplacement d'*Adriana*, où l'empereur Adrien fit, dit-on, élever une ville à laquelle il donna son nom. Maintenant cette contrée n'est qu'une plaine déserte, le séjour des troupes de gazelles et de nombreuses bandes de perdrix et de pigeons sauvages, jusqu'à *Berzes*, endroit connu par ses nombreux puits.

A trois heures de marche, au nord de *Berzes*, est situé *TOCHIRA* (1). On ne peut reconnaître dans ce nom celui de l'antique *Teuchira*, qui, sous les Ptolémées, reçut le nom d'*Arsinoé*. Une plaine de trois quarts de lieue d'étendue, entourée comme un château d'une énorme muraille, carrée et garnie de tours rondes à ses angles, se présente ici sur la pente occidentale des montagnes; le voyageur, en l'examinant attentivement, reconnaît bientôt, dans cette ceinture murée, la muraille de l'ancienne ville; un des flancs du carré fait face à la mer et produit ainsi un effet merveilleux et grandiose. La colline entière, sur laquelle est située la ville, fut sous-minée près des murs, par les anciens habitants qui y plaçaient leurs catacombes ou sépulcres de pierre; l'intérieur de la ville présente un grand amas de ruines d'où l'on voit s'élever un monument carré, construit de blocs cubés d'une dimension colossale; chacun des blocs porte une inscription entourée d'une guirlande de lauriers; à côté sont les ruines d'un temple de Bacchus, décoré d'ornement d'architecture, représentant des feuilles de vigne et des grappes de raisin. Les murs sont tapissés d'inscriptions grecques, comme si les annales de la ville avaient été continuellement exposées en public; malheureusement les murs sont ici d'un calcaire sableux, qui s'effleurit beaucoup plus facilement que celui qu'on trouve plus loin à l'est. Les édifices et monumens funéraires de *Tochira*, tels qu'ils existent de nos jours, sont construits absolument dans le même style que ceux de Cyrène : Hérodote nous apprend que ces deux villes avaient les mêmes lois.

De *Tochira* on arrive en six heures de marche, le long du rivage montueux, à *Toléméta*, l'ancienne *Ptolémaïs*; à l'extrémité E. de la plaine qui y conduit se trouve une tour de forme carrée, éloignée de *Toléméta* seulement de 2 lieues. *Toléméta*, ou l'ancienne *Ptolémaïs*, est située, en partie dans la plaine, en partie sur la terrasse qui, des montagnes cyrénaïques à l'est,

se dégrade vers la mer à l'ouest. Les ruines de cette ville sont éparses sur un circuit de plus d'une lieue et ont, selon l'opinion de *Della Cella*, un caractère plus imposant que toutes les autres ruines de la Cyrénaïque. La tour quadrangulaire est un superbe mausolée élevé sans doute en l'honneur d'un des Ptolémées; il est supporté par une énorme base de forme carrée et taillée dans les flancs de la montagne sur laquelle s'élève la tour colossale. L'entrée est triangulaire, et dans l'intérieur sont pratiquées différentes galeries pour y recevoir les morts. Les tombeaux des habitants de Ptolémaïs sont absolument bâtis de la même manière que ceux des Cyrénéens, et on les trouve, de nos jours, épars entre les ruines de la ville. *Della Cella* en compta jusqu'à 4,000. Au milieu de la ville sont encore debout, sur un pavé de mosaïque, plusieurs colonnes colossales; sous le parquet on remarque un souterrain, avec neuf longs corridors séparés par d'épaisses murailles et recevant leur lumière d'en haut. Un caractère essentiel de l'architecture de la Cyrénaïque c'est que le style grec paraît y reposer sur des bases égyptiennes; dans l'ancienne Ptolémaïs, au contraire, le style égyptien est, selon l'opinion de *Della Cella*, beaucoup plus général, quoique moins parfait: c'est l'ancien style colossal, avec ses masses lourdes et ses énormes murailles.

Strabon et Pline nous assurent que Ptolémaïs s'appelait autrefois *Barce*. Elle reçut le nom de *Ptolémaïs*, sans doute de Ptolémée-Phiscon (VII), qui établit sa résidence à Cyrénaïs, lorsque son frère Philometor régnait en Égypte.

Suivant Ptolémée, Ptolémaïs et *Barce* auraient été deux villes différentes, ce que *Scylax* explique en disant que cet auteur n'a voulu désigner, sous le nom de Ptolémaïs, que le port de l'ancienne *Barce*. Cette ville, l'origine des célèbres *Barcéens*, était une colonie cyrénienne, fondée, après l'an 354 avant J.-C., sous le roi Arcésilaüs II; mais Hérodote nous apprend qu'elle fut détruite bientôt après, par le gouverneur persan Aryandès, lorsque Cambyse eut conquis l'Égypte (1). Il paraît que la ville était encore debout du temps d'Hérodote; quant à son existence actuelle, on ne peut guère en parler (2), à moins que des découvertes nou-

(1) Beck, Allgemeine Weltgeschichte, I, p. 684. — Schliesser, Weltgeschichte, I, p. 24.

(2) Voyez J.-P. Thrige, Historia Cyrenes, Havnia, 1819 in-8°, Comment., p. 159, § 41.

(1) *Della Cella*, p. 198.

elles ne viennent confirmer ou détruire les anciennes hypothèses. Della Cella croit cependant avoir trouvée à 2 lieues au sud du port, dans les montagnes, près d'un endroit appelé *Merge*, où sont des tombeaux, des restes de murailles et des puits très-profonds qui donnent une eau excellente. La situation de cette contrée est solitaire, sauvage et ressemble au plateau de la Cyrénaïque : il paraît que c'est elle qui a donné tout le pays de montagnes le nom de *Barca*.

Toléméa est la dernière des villes bâties par les anciens, sur la pente escarpée de ce bord littoral; plus loin, au nord-est, la plaine disparaît entièrement, la côte s'élève rapide jusqu'aux plus hauts sommets, et, à partir du cap septentrional du plateau, du cap Ras-Sem (*Protonotor. Phycus*), devient tout à fait inabordable du côté de la mer; à l'est de ce cap s'étend la côte septentrionale, près de laquelle est située Cyrène.

Chemin de Labiar par le plateau de Barca, à Grenne (ou la Cyrène des anciens).

Nous avons vu plus haut qu'en entrant dans le plateau de Barca, on rencontre un second chemin conduisant à Cyrène, à travers le pays des montagnes et non pas, comme l'autre, le long de la côte; l'armée tripolitaine le prit d'abord, afin de poursuivre les rebelles jusqu'à la frontière orientale du royaume, en faisant le moins possible le chemin possible. Tout l'aspect grandiose et sublime de cette contrée élevée du plateau de Barca se dévoile ici aux yeux des voyageurs. Partout les sommets des montagnes étaient couverts de forêts de *Toujas* et empreints d'une majestueuse antiquité. De Labiar, un chemin de quatre heures conduit, par-dessus des hauteurs et des vallées, aux ruines d'un château appelé *Elbenia* (1). Cet édifice, de forme quadrangulaire et entouré de fossés creusés dans le roc, a 58 pieds de longueur; ses murs sont couverts d'inscriptions écrites en caractères étrangers, et la plaine boisée qui l'entoure est habitée par des bandes de perdrix et de pigeons sauvages (*alchata*), dont le vol bruyant interromp à chaque instant le silence et la solitude des forêts. Pendant plusieurs journées de marche on rencontre, à chaque instant, d'agréables vallées tout à fait semblables, couvertes de prairies, de pâturages, de puits et de sources;

elles étaient séparées par des collines fertiles où erraient les Bédouins avec leurs troupeaux, et, pour ainsi dire, à chaque pas on rencontrait des ruines qui témoignaient de la puissance et de la richesse des anciens Cyrénéens. Il n'est aucune cime de montagne qui ne soit couronnée de ruines d'un vieux château ou d'un fort, aucun fort qui ne soit entouré de fossés creusés dans le roc et de constructions remarquables, pratiquées dans l'intérieur de la montagne. Plus l'on s'approche de l'ancienne Cyrène, plus le caractère des ruines devient grandiose et imposant.

A *Zardez* (1), qui est à 7 lieues d'Elbenia, on aperçoit, pour la première fois, ces énormes pilastres qui, dans l'intérieur des rochers, se présentent encore comme les soutiens de vastes appartemens taillés dans le roc. A *Scire*, qui est à 11 lieues de marche de Zardez, on est frappé d'étonnement en voyant cette quantité d'appartemens taillés dans une masse de rochers qui remplit toute une montagne. Della Cella en compta jusqu'à 200 à une lieue de là, à *Slanta*; ce qui suppose un travail immense, car le grès coquillier tendre qui compose les couches inférieures des premières éminences à l'entrée des montagnes de Cyrénaïque, a disparu, et tout le noyau du plateau de Barca devient un calcaire compact et très-dur, ressemblant à du marbre à grain fin. Il est jaunâtre et de formation secondaire; souvent même, c'est de la chaux granulaire, semblable au travertin; exposé à l'oxydation de l'air, il prend, comme celui-ci, une couleur de rouille très-brillante; il contient beaucoup de pétrifications et sert aux constructions dans toute la Cyrénaïque.

Il faut que les alentours de ces éminences aient été autrefois très-peuplés, car, pendant plusieurs heures, l'armée ne fit que traverser des ruines qui paraissaient être celles d'une seule ville détruite depuis bien des siècles. Les oliviers croissent ici d'eux-mêmes et couvrent de leurs forêts de vastes régions, sans que jamais les Bédouins en fassent le moindre usage. Une superstition fait qu'ils empêchent même les étrangers d'en cueillir les fruits. Sans cet inconvénient, l'exploitation seule des forêts d'oliviers suffirait pour offrir d'immenses bénéfices aux spéculateurs européens. On rencontre aussi, dans cette région, de gigantesques

(1) Della Cella, *Viaggio*, p. 116.

(1) Della Cella, p. 116.

figuiers, des pistachiers, des poiriers sauvages, et tout y porte le caractère de la plus grande fertilité. N'est-il pas étonnant que ce pays remarquable soit resté aussi longtemps étranger aux Européens, qu'il ait même fallu le découvrir une seconde fois, après qu'il eût été tour à tour possédé et exploité par les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Égyptiens et les Romains?

Une colonie européenne qui voudrait s'établir sur ce plateau serait garantie contre toute attaque, par les parages dangereux de la Syrtis, à l'ouest; par la côte escarpée, au nord, et par le désert de Sahara, au sud; du côté de l'Égypte, le désert de Barca suffirait pour effrayer tout ennemi, et le petit nombre d'abordages, comme à Tajouni et Apollonia, seraient faciles à défendre, étant déjà fortifiés par la nature. L'olivier, le dattier et la vigne fourniraient les principaux produits; les Bédouins devraient continuer à être des tribus libres, telles que les décrit autrfois Hérodote; ils fourniraient les bestiaux, la viande, le beurre, la laine et les produits de la chasse. Les anciennes villes de la Pentapole (Bérénice, Arsinoé, Ptolémaïs, Apollonia, Cyrène) brilleraient alors d'une nouvelle splendeur.

Dans la contrée de Slanta est situé le tombeau d'un célèbre Marabout appelé Sidy-Mohammed-Emeri-al-Gheghem (1). Le bey fit tuer un bœuf en son honneur et arroser la terre de sang. Un sentier de montagnes, très-élevé, conduit d'ici, à l'est, par-dessus le plateau, et ne commence à s'incliner vers la mer, qu'à Derna. On parcourt ainsi, par cette pente étroite, les montagnes les plus pittoresques, jusqu'à *Spaghe*, où toutes les cimes se couvrent de nouveau d'édifices et de tombeaux d'un aspect imposant et sublime, et où des sources vives jaillissent des rochers, les premières que Della Cella vit en Afrique. Les montagnes sont couvertes d'une quantité d'herbes inconnues en Europe, et parmi lesquelles il y en a de très-vénéneuses; car, à peine arrivés dans cette région, une partie des chevaux tombèrent malades et moururent; on attribua ce désastre à l'effet d'une plante que les Arabes appellent *koinon*, et que Della Cella prend pour le célèbre *silphium* des Cyrénéens (2), d'autres pour

l'assa foetida; cette dernière opinion est fortement combattue par Thrige.

De Spaghe, le chemin conduit à *Slughe*, qui n'est plus qu'à 3 lieues de distance de la ville de Cyrène; on y remarque déjà des ruines très-considérables, dont le nombre augmente à mesure que l'on s'approche de l'ancienne capitale; bientôt l'on ne voit plus que des débris d'anciens édifices, de vieux châteaux, des sarcophages, des tombeaux. Della Cella avait d'abord cru voir, dans ces châteaux, les habitations des riches d'autrefois; mais les trouvant tout à coup en si grand nombre, il les prit pour des forts et des asiles qui auraient servi à la défense du pays. Tout le chemin de *Slughe* à Cyrène est couvert de madriporites détachés, qu'on trouve épars sur un sol calcaire et qui ne peuvent être qu'un ancien dépôt de la mer, bien qu'ils se montrent quelquefois à une hauteur très-considérable, comme, entre autres, à plusieurs endroits du plateau de Barca. A une lieue de l'ancienne Cyrène, au sud, sont situées, sur une étendue d'une demi-lieue, des ruines très-grandioses (1), entourées de montagnes dont les flancs étaient remplis de sarcophages. Le charmant oléandre (le *Safsaf* des Bédouins, *nerium oleander*) en pleine floraison à cette époque (c'était au mois de mai) formait de magnifiques buissons au milieu desquels se cachaient les débris de l'antique splendeur. Un grand aqueduc, venant de l'est, à moitié taillé dans le roc, à moitié bâti sur des arches, et visible de très-loin, s'étend d'ici vers Cyrène. Ses murs sont construits de superbes blocs cubiques; chaque cube porte sur sa surface intérieure une lettre d'un alphabet inconnu, et les lettres, à leur tour, forment entre elles des séries régulières, qui se renouvelaient à chaque nouvelle rangée de cubes. Ces inscriptions, ainsi que tant d'autres qu'on trouve éparses dans cette contrée, appartiennent, dit-on, à un ancien alphabet entièrement perdu de nos jours. Serait-ce peut-être l'écriture libyque des habitants primitifs, qui, comme il paraît, ne reçurent pas la colonie des Grecs, fondée l'an 651 avant J.-C., avec autant d'empressement que ceux-ci voudraient bien nous le faire croire? On remarque, parmi les ruines, une quantité de canaux et de bassins alimentés, sans doute, par le grand aqueduc. À l'ouest sont encore debout, et bien conservés, les murs d'un petit temple quadrangulaire dont

(1) Della Cella, p. 119.

(2) Della Cella, p. 127.—Thrige, *Historic. Cyrenes.*, p. 238-257.

(1) Della Cella, *Viaggio*, p. 136.

l'entrée est ornée de colonnes corinthiennes cannelées, et de bas-reliefs sur lesquels on voit des enfans tenant des grappes de raisins; autour est une enceinte de murailles. L'ancien nom de cette ville en ruines, paraît être tout à fait inconnu.

De là le chemin descend un peu le long de la pente nord du plateau, jusqu'à ce que l'œil découvre tout à coup une vaste et immense haute plaine, parsemée de débris remarquables d'une grande et jadis très-puissante cité; partout surgissent de ce sol inégal et raboteux des murs et des tours d'une construction colossale; de longs débris de rues garnies de tombeaux et de sarcophages, s'étendent en tout sens et rappellent involontairement les temps de leur antique opulence. Ces buissons d'oléandres croissant d'eux-mêmes et sans culture, ces grands et sombres cyprès qui s'élèvent du milieu des décombres; çà et là les tentes de quelques Bédouins isolés, vivant, avec leurs troupeaux, au milieu de ces débris de l'antiquité: tout cet aspect varié et bigarré, ce mélange du passé et du présent, laisse dans l'âme du voyageur une impression profonde et douloureuse.

Ces débris majestueux sont les restes de l'ancienne CYRÈNE (Κυρήνη, Κυρα, ainsi appelée de *κρήνη* 'Απολλωνος, la fontaine d'Apollon) (1), capitale de la fameuse Pentapole. Les indigènes lui donnent encore aujourd'hui le nom de *La Grenne*; elle est située sur la plaine élevée du plateau littoral, absolument comme nous l'ont indiquées auteurs anciens. Strabon qui l'aperçut dans son voyage le long des côtes, en caractérise très-bien la position en disant qu'elle est bâtie sur la hauteur d'une table (*πέδους μεγάλου ἐν τραπέζοις ἐστὶν πεδίον χειμῶνος*) (2).

Cette ville de ruines, comparable à un séjour enchanté, semble appartenir à un monde étranger. Della Cella visita une rue entièrement creusée dans le rocher, et flanquée, de tous côtés, de tombeaux qui avaient jusqu'à dix pieds carrés, et étaient pour la plupart ou taillés dans le rocher ou construits avec d'énormes cubes. Cette rue était, comme il paraît, une espèce de corso, car sur l'un de ses côtés, on lit, en grosses lettres grecques, le nom d'*Hippikos*. Le pavé avait de profondes ornières, provenant sans doute des célèbres courses de char que Pindare a chantées. De semblables traces de char se remarquaient

également dans toutes les autres rues de la ville, de même qu'on en retrouve aussi dans les ruines de Pompéï. Aux deux côtés de la rue, sont de grands bassins destinés à recevoir les eaux de pluie. Plusieurs aqueducs, qui descendent le long des rues, prouvent combien on avait soin de ne pas laisser perdre d'eau (1). Au nord de Cyrène, s'élève une petite éminence dont la pente méridionale est couverte de superbes ruines, parmi lesquelles on distingue de longues murailles, des débris de colonnes et des bases de granit et de plusieurs espèces de marbre. Ce sont probablement des monumens romains, moins anciens que les précédens.

A l'ouest de la ville, on découvre des parois de rochers calcaires, presque à pic, et taillées à angles droits: à leur base, jaillit du milieu des rochers une abondante source d'eau vive, d'autant plus inappréciable, qu'elle ne tarit en aucune saison de l'année (2). Non loin de là, une voûte artistement taillée, conduit dans l'intérieur des rochers, et à l'entour s'élèvent les débris majestueux d'un temple d'Apollon, sans doute le plus ancien que l'on connaisse; c'est près de cette source jadis sacrée où l'*Ouranos* était ouvert, suivant l'expression des Libyens (3), que les Cyrénéens fondèrent leur oracle et leur colonie, et qu'ils bâtirent leur ville. Callimaque composa ses hymnes à Apollon et à Pallas près du murmure de cette fontaine. A l'ouest, où l'énorme rocher, sur lequel repose la ville, présente des gorges profondes, les parois sont généralement taillées en grottes et en tombeaux; l'une de ces gorges donne entre autres naissance à deux sources abondantes (4). En un certain endroit, on trouve aussi plusieurs inscriptions gravées sur des tables de marbre. Le côté septentrional de cette masse de rochers regarde la mer qui n'en est éloignée que de quelques lieues; une longue et haute plaine s'étend à sa base, dans la direction de l'est à l'ouest, aussi loin que la vue peut porter. Cette plaine, qui fait encore partie du plateau, s'élève à une hauteur absolue d'à peu près 1,200 pieds, et est supportée par des parois de rochers qui se précipitent presque à pic dans la mer, formant dans leur dégradation un grand nombre de cavernes et d'antres. La masse de rochers proprement

(1) Thirge, *Historia Cyrenes*, § 25, De *Cyrenes usibus nomine*, p. 76. — Vorhalle, p. 118.

(2) Strabon, XVII, p. 692, éd. Tzsch.

(1) Della Cella, p. 140.

(2) Le Maire, p. 89.

(3) Hérodote, IV, p. 155.

(4) Della Cella, p. 141.

dite présente une élévation verticale de 600 pieds ou 200 mètres à peu près au-dessus de la plaine dont nous venons de parler. La paroi entière du rocher, semblable à la façade d'un vaste palais, ne forme du haut en bas qu'un seul monument de catacombes et de grottes; les fenêtres et les portes sont représentées par les différentes entrées des sépultures. En avant de ces entrées sont taillés en saillie des corridors, des balcons, des portiques, des escaliers, etc., pour se diriger dans toutes les directions et parcourir tous les étages. Les tombeaux sont tous détruits ou pillés; dans plusieurs, les plafonds sont peints en couleurs qui ont conservé toute leur vivacité et leur éclat primitifs. Les sarcophages sont en partie ornés de belles sculptures en bas-reliefs (1), et tous portent des inscriptions inintelligibles en grande partie. Ce soin extrême pour les morts, qui se remarque ici partout comme en Égypte, est du plus haut intérêt pour la connaissance de l'antiquité.

A l'époque où florissait l'ancienne Cyrène, la haute plaine allongée, qui s'étendait au nord de la masse de rochers, paraît avoir été comme un vaste jardin richement arrosé. De nos jours, elle est encore riche en végétaux, quoiqu'on ne la cultive pas. Là où elle se dégrade au nord, vers la mer, on remarque plusieurs fentes très-profondes, dont les parois, ombragées par de nombreux groupes d'arbres, sont pour la plupart taillées en grottes. Ces fentes ou antres de rochers, d'où jaillissent plusieurs sources fraîches et abondantes qu'alimente le plateau supérieur, sont habitées par des Libyens indigènes qui, isolés du reste de la terre et protégés par la nature contre les attaques de Bédouins, vivent ici de leurs troupeaux de chèvres. Le nombre de ces habitants de grottes se réduit maintenant à quelques familles qui sont les *mangeurs de lotus*, et que Della Cella croit identiques (2) avec les *lotophages* d'Homère et d'Hérodote (3).

L'olivier et le cyprès sont encore ici comme du temps de Théophraste, des arbres d'une rare beauté; et l'on remarque dans leur tige une plénitude de force et de vigueur que l'on rencontre difficilement ailleurs. De même la vigne et le vin étaient autrefois un des principaux produits de ce pays; et l'on voit encore, dans toutes les sculptures, des traces d'un ancien

culte de Bacchus. La description que nous donne Hérodote de la triple moisson des Cyrénéens, d'après les différens gradins d'abord de la région littorale, de la haute plaine élevée de 1,200 pieds au-dessus du niveau de la mer, et enfin du plateau, se trouve parfaitement expliquée et confirmée par les localités que nous venons de décrire (1).

Les lotophages de ces rochers habitent les mêmes côtes qui, en face de Malea, reçurent Ulysse lorsque le vent du nord le jeta sur les côtes de la Libye. Ils vivent, de nos jours, dans une complète obscurité. Les lotophages, habitant près du golfe de la Grande-Syrie, sont connus par leurs brigandages; mais ils n'appartiennent pas à la même souche. Ces anciens Cyrénéens se nourrissent principalement de miel; les abeilles abondent dans leurs rochers, et au moyen de ce seul produit qu'ils échangent contre d'autres marchandises, ils sont à même de satisfaire à tous les besoins de la vie.

Toutes les eaux courantes se précipitent à travers les fentes de rocher, du plateau moyen dans la plaine littorale, qui occupe encore une étendue de trois lieues, avant d'atteindre à la mer (2). A l'ouest cependant les rochers s'avancent jusqu'à la mer et rendent ainsi le rivage, jusqu'au Ras-Sem (*Promont. Phycus*), absolument inabordable. A l'est on aperçoit un littoral très-étroit, flanqué de parois de rochers qui forment la base de la ville de Cyrène et de tout le plateau. Au pied de ces rochers escarpés, le sol est couvert d'énormes masses de débris détachés, qui empêchent de pénétrer à l'est. C'est ici, sur ce littoral étroit qu'est situé, sur un golfe entouré d'écueils, l'ancien fort des Cyrénéens, le grand emporium d'*Apollonia* (3). Les écueils se prolongent du rivage jusque dans la mer, et sur l'un d'eux on aperçoit encore les bases de l'ancien Molo qui défendait le port de ce côté. Sur le littoral sont éparées de majestueuses ruines ornées d'une magnifique architecture. On voit aussi une quantité de colonnes de marbre pentélique, renversées ou endommagées, d'énormes blocs de granit, çà et là quelques voûtes. Un aqueduc conduit de la montagne au port. Partout une quantité d'inscriptions prouvent l'ancienne domination romaine. Le port est excellent et on pourrait facilement lui rendre son ancienne sûreté. Quoique désert, il sert encore aujourd'hui

(1) Le Maire, p. 90.

(2) Della Cella, p. 151.

(3) Hérodote, IV, p. 177.

(1) Hérodote, p. 199.

(2) Della Cella, p. 155.

(3) Strabon, XVII, p. 632, éd. Tzsch.

d'asile aux tribus des Cyrénéens, lorsque, comme cela arrive souvent, elles sont subitement attaquées par les corsaires du golfe de Bomba, qui est le repaire des véritables pirates de Barca. Les Arabes appellent aujourd'hui le port de Cyrène *Marza-Sousa*, c'est-à-dire port de Sousa. La magnificence de ses ruines et les distances qu'indique Strabon, qui le place à 100 stades de Naustathenos, à 160 du promontorium Phycus, et à 80 stades de Cyrène, ne nous permettent pas de douter que ce soit là l'ancien et célèbre port de Cyrène (1).

Le sable amassé en ce lieu est d'un rouge de corail; en le plaçant sous une loupe, on se persuade qu'il doit en effet cette couleur remarquable aux débris de coraux qui composent le tiers de sa masse. Ce sont des fragmens d'un charmant petit corail (*isis nobilis* ou *pygmæa*?), en grains plus ou moins gros, avec des pores, des angles et des cornes de toute espèce. Outre ces coraux rouges, on trouve aussi dans le sable une quantité de fragmens de cellulaires, d'*escara*, de millepores, de tubipores, ainsi que des débris de coquilles univalves et bivalves; quelquefois on y remarque aussi des coquilles entières, parfaitement conservées, semblables à celles que Soldani trouva dans les collines près de Siena. Ce sable d'Apollonia, au moyen des parties de chaux qu'il renferme, entre en effervescence dès qu'on le mêle à des acides; celui du golfe de la Grande-Syrte, au contraire, se précipite au fond du vase, sans subir aucune espèce de changement. Della Cella leur attribue en conséquence une origine toute différente; l'un, dit-il, est un produit de la mer, tandis que l'autre provient ordinairement des sables mouvans de l'intérieur de l'Afrique, et n'est entré que postérieurement dans la Syrte.

Toute la partie septentrionale du plateau de Barca, aussi loin que l'a parcourue Della Cella, se compose de couches de calcaire coquillier, très-compacte, avec de nombreuses grottes de stalactite (2); il forme la base uniforme de toute la contrée et ne montre que sur les hauteurs plus ou moins de différence dans la couleur, la cassure, la dureté, etc. Partout, même jusqu'à la hauteur de 1,500 à 1,600 pieds au-dessus du niveau de la mer, il est entremêlé de pétrifications (de cardies, de pectinites, d'ammonites) plus anciennes que toutes celles du littoral, telles qu'on les

trouve dans les sables des dunes ou dans les conglomérats de sable et d'argile.

Ce calcaire coquillier du plateau isolé de Barca semble identique avec celui des montagnes méridionales entre Tripoli et Tunis, du moins s'il faut en juger d'après quelques exemplaires que Della Cella vit à Cyrène; le long de toute la côte septentrionale de la Barbarie, à Alger, Tunis, le long des Syrtes jusqu'à Cyrène et Catabathmos, et à l'est jusqu'aux chaînes calcaires de la tour des Arabes, c'est toujours le calcaire coquillier qui prédomine; au pied septentrional de ces chaînes littorales, le sol est couvert comme à Apollonia, de sable mêlé de coraux et de coquilles, ainsi que de conglomérats plus récents.

4. *Voyage de Della Cella dans la partie orientale du plateau de Barca, par Derna, jusqu'au golfe de Bomba.*—Plusieurs chemins conduisent de Cyrène à l'est, par-dessus le plateau, à la ville de Derna, aujourd'hui capitale de tout le pays. La première journée on aperçoit, sur une étendue de 8 lieues, jusqu'à Gobba, des ruines d'édifices et de routes creusées dans le roc avec de profondes ornières, ce qui est d'autant plus remarquable que depuis longtemps aucune voiture n'a passé par là, car tous les voyageurs vont à pied ou se servent de chameaux. Près de Gobba est une belle fontaine, bien murée et entourée d'un portique. Jusqu'à Derna le chemin tourne entre d'énormes parois de rochers, des gorges escarpées et des forêts de cyprès. A la sortie de ces défilés rocheux, on descend par quelques rochers escarpés et nus, dans le domaine de Derna; c'est une bande de terre fertile, sur le bord du golfe, bornée à l'ouest par le cap Bon-Andréa, à l'est par une chaîne de rochers qui entoure le golfe en forme de cercle. Un véritable paradis rempli d'oliviers, de vignes, de figuiers, de citronniers et d'orangers, s'étend sur cette plaine littorale arrondie; Della y vit les premiers *musa* (*musa paradisiaca* L.); ils étaient aussi beaux et aussi vigoureux que dans les contrées les plus vantées de l'Asie. Entre ces riches groupes d'arbres fruitiers sont situées les habitations de Derna, mais au-dessus de tous s'élèvent les couronnes des palmiers avec leurs grappes riches et précieuses.

Les rues de Derna sont régulières, les maisons petites, basses, chétives et bâties sans mortier (1). Le château du bey est situé au milieu de la ville qui fut élevée par les Maures d'Andalousie, après

(1) Della Cella, p. 157.

(2) Ibid., p. 160.

(1) Della Cella, p. 169.

leur expulsion de l'Espagne (1). Deux sources très-abondantes jaillissent ici du milieu des rochers ; l'une que reçoit un aqueduc, coule au travers de la ville et arrose la plaine ; la seconde, qui sert au même but, fertilise, un quart de lieue plus loin, les campagnes du village de Bemensura, appelées *Ilaen Derna* et *Ilaen Bemensura*, c'est-à-dire *l'œil* de ces endroits. Le climat favorable de cette région, joint à la fertilité du sol, donne à la végétation de Derna un caractère de richesse et d'abondance qu'on chercherait en vain ailleurs. Derna (*Darnis* dans Ptolémée) abonde en productions de toute espèce ; la viande et le lait sont apportés par les pasteurs arabes des montagnes voisines ; la plaine produit d'abondantes moissons ; les jardins, les fruits les plus exquis. Les antres des rochers sont remplis d'essaims d'abeilles, qui fournissent un miel excellent. Les habitants de Derna ne sont pas à l'abri des attaques des Bédouins, qui souvent s'emparent de la ville à main armée ; mais peut-être leurs exactions sont-elles plus supportables que la tyrannie des beys. Souvent aussi la peste, qui est apportée par les étrangers venant de l'Égypte, cause d'affreux ravages dans ce beau pays ; il n'y a pas longtemps que le nombre des habitants fut réduit de 7,000 à 800.

Les Etats-Unis de l'Amérique avaient autrefois l'intention de fonder ici une colonie, et d'expulser le pacha de la ville ; mais ils abandonnèrent bientôt leur premier plan. Probablement le défaut d'un bon port à Derna empêche les puissances étrangères de s'y établir, car sans cela il est évident que la possession d'un point fixe, situé ainsi au milieu de la Méditerranée, serait d'une grande importance. Derna n'a ni un bon port, ni même une rade sûre, puisqu'elle est hérissée de tous côtés d'écueils qui coupent les cordes des ancres, et que le port est en outre exposé aux vents du nord et de l'est. Cependant l'importance de cette localité engagea, en 1799, le général Ganthcaume (2) à essayer une descente qui fut bientôt empêchée par la jalousie du pacha de Tripoli. Les Français avaient sans doute l'intention de pénétrer de là, par terre, jusqu'à Alexandrie. Lord Keith, pendant son expédition en Égypte, fit renouveler les provisions d'eau de sa flotte aux sources de Derna.

Mais près de la pointe du cap Bon-Andrea, la

mer forme un vaste golfe où les navires trouveraient assurément un abri contre toutes les tempêtes. La situation de ce port n'est autre, à ce qu'il paraît, que celle de l'ancienne Naustathmos.

Un vieux bastion qui entoure encore aujourd'hui la ville de Derna, du côté de la mer, témoigne de sa haute antiquité et de l'identité de sa position avec celle de l'ancienne ville. Les Bédouins de Derna, qui avaient soulevé l'étendard de la révolte, se soulevèrent au pacha, à l'approche de l'armée tripolitaine ; il ne restait donc plus qu'à poursuivre l'ennemi à l'est, jusqu'au golfe de Bomba. De là le prince rebelle s'enfuit en Égypte, où L. Burckhardt fit sa connaissance (3).

Le chemin de Derna à Bomba (2) fut fait à la hâte, et Della Cella n'eut pas le temps de beaucoup observer. La contrée qu'il parcourut est partout inculte, abandonnée, déserte ; mais au reste elle a tout à fait la nature et l'abondance de la Cyrénaïque occidentale. C'est un pays d'alpes, couvert de superbes cyprès, de thouja, de caroubiers, de plusieurs espèces de juniperus ; de myrtes gigantesques et de superbes lauriers ; tous ces arbres forment rarement des forêts cohérentes ; mais ils sont très-pittoresquement distribués en groupes entre les rochers et les antres des montagnes. Le sol est coupé, inégal et couvert de pâturages et de gibier qui y attirent toujours des habitants. La région boisée qui est la plus élevée de cette pointe orientale, a la même abondance en eau et en sources que la partie occidentale de la Cyrénaïque.

Après huit jours de marche forcée, Della Cella arriva enfin à l'est, au grand golfe de Bomba (5). Ce golfe est entouré de hautes montagnes qui forment le cap de Rezat (*Ras-a-tin*) et se dégradent à l'est en collines douces et très-peu élevées, présentant dans le lointain l'aspect d'une vaste plaine. Près du cap on voit s'élever du milieu de la mer trois énormes écueils qui apparaissent comme des îles, à l'est du golfe. Della Cella prend ce golfe pour le *Menelai Portus* des anciens, malgré qu'on n'y remarque pas de ruines. Au dire des Bédouins, un lac est situé plus loin, dans l'intérieur, avec une île, sur laquelle il y a de nombreuses ruines. Burckhardt

(1) Le Maire, Mém., p. 94.

(2) Etienne, Lettres, t. p. 6.

(1) Burckhardt, Trav. Lond., 1819, in-4°, p. VII.

(2) Della Cella, p. 175.

(3) Ibid., p. 176.

regarde le golfe avec l'île de Plataia (1), comme le premier établissement des Grecs. Il passe pour la limite politique entre l'Égypte et Tripoli, et de là vient qu'il est devenu l'asile de tous les fuyards et de tous les déserteurs des deux états. C'est de ce golfe que partent toutes les excursions des brigands qui infectent la route des caravanes de la Mecque, du Fezzan à Augila, et de là en Égypte. Ces brigands en veulent surtout aux petits sacs de poudre d'or que les pèlerins apportent avec eux de l'intérieur du Soudan, pour subvenir aux besoins de leur voyage. A l'arrivée de l'armée tripolitaine, ils se retirèrent avec leurs tentes, quelques milles plus loin, dans les

montagnes, et laissèrent passer paisiblement les troupes du bey; dès qu'elles eurent atteint les frontières du pacha d'Égypte, ils rentrèrent dans leurs anciennes positions.

Le port de Bomba est encore très-peu connu. La flotte de l'amiral Gantheaume, après avoir échappé heureusement en 1808, à l'attention de l'amiral anglais, lord Collingwood, et de ses croiseurs, trouva un asile très-sûr, dans le golfe de Bomba, où elle séjourna longtemps sans que les Anglais en aient eu le moindre soupçon. Les pilotes de Malte connaissent seuls jusqu'à présent les entrées de ce golfe.

Ici finissent nos connaissances du plateau de Barca et de ce littoral aussi intéressant que remarquable.

(1) Hérodote, IV, c. 151. — Burekhardt, Trav., p. VII.

QUATRIÈME PARTIE.

LES BASSES TERRES DE L'AFRIQUE.

§ 33. APERÇU.

Tous les espaces de terre, non compris dans les formes que nous avons décrites sous le nom de *plateau*, *gradins* et *membres détachés*, seront appelés, à cause de leur peu d'élévation absolue et de la forme plane qui les caractérise, **BASSES TERRES** ou *terres planes de l'Afrique*.

Mais avant d'entrer dans les détails de cette forme, il ne serait peut-être pas inutile de jeter un coup d'œil sur toute la partie du monde considérée comme individu et dans ses grands rapports généraux, afin de pouvoir, par la suite, nous représenter, avec d'autant plus de clarté, le particulier dans le général.

L'Afrique a reçu son nom d'une petite contrée appelée *Frighi*, *Afriki-a*, située à son extrémité septentrionale; elle est comparable par sa forme, à un grand corps ou tronc sans membres: aussi est-elle de tous les continents de l'hémisphère oriental et occidental le plus monotone, si toutefois l'Australie, dont l'intérieur nous est encore inconnu, ne la surpasse sous ce rapport.

La périphérie de ses côtes, qui s'approche le plus de la forme orbiculaire, est, comparative-ment à l'étendue des pays qu'elle renferme, beaucoup moins considérable que celle de l'Asie, de l'Amérique et de l'Europe. Le contact de ce continent avec les mers qui le baignent et

les fleuves qui le parcourent est moins fréquent que dans les autres individus de la terre, et il n'a pas pu se développer ainsi une grande variété dans la division horizontale de ses parties. Les autres parties du monde nous apparaissent toutes déchirées par des baies profondes, des golfes, des routes marines, ou bien divisées en un grand nombre de promontoires, de langues de terre, de presqu'îles; rien de tout cela ne se remarque aux côtes d'Afrique.

Les îles qui avoisinent cette partie du monde sont en très-petit nombre; celles que l'on trouve isolées dans les mers adjacentes de l'Afrique n'ont même, pour la plupart, aucun rapport avec la configuration des côtes du continent: elles sont exclusivement le produit de forces souterraines (voy. plus bas, les formations volcaniques), et aucune d'elles, Madagascar excepté, ne se présente comme une terre détachée du continent.

L'Afrique n'a que deux formes prédominantes qui lui donnent son caractère essentiel et la divisent en deux parties presque égales; c'est, au sud de l'équateur, le *plateau*, avec ses bords qui se dégradent dans trois directions différentes, vers l'océan. Au nord, son inclinaison est la même dans les pays de Habech et de Mandigo; mais elle n'aboutit pas à l'océan; elle se dirige, au contraire, vers la seconde forme caractéristique de l'Afrique, les *basses terres* qui occupent, dans une remarquable uniformité,

toute la partie septentrionale de l'Afrique, et se prolongent, avec les gradins inférieurs du Nil et le plateau abaissé des Berbères, comme un large fleuve vers l'Asie et l'Europe.

Le plateau, comme les basses terres, n'offre jamais que deux formes principales, assez également partagées en un *déjà* et un *delà*, et formant partout un parallélisme qu'il est impossible de méconnaître. Là-bas, au bord oriental et occidental de l'Afrique sont les terrasses moyennes et littorales qui courent du nord au sud et sont coupées par les petits fleuves des côtes; ici sont les déserts sans eaux et les vastes steppes qui se dirigent de l'est à l'ouest.

De la combinaison de ces formes principales, très-également réparties, et de leurs rapports avec le fluide des mers et des couches d'air, ainsi qu'avec le cours du soleil, résulte toute la variété de la nature africaine.

Dans les corps animés, comme dans ceux qui sont privés de vie, l'homogénéité du tout l'emporte sur le caractère distinctif de l'individu. Toute cette partie du monde est si fortement individualisée, que les propriétés de ses parties et de tout ce qu'elle produit, doivent naturellement nous apparaître moins saillantes. Les corps organiques même sont plutôt des membres du grand corps, que des individus indépendants. L'espèce disparaît devant le genre, et l'individu devant l'espèce.

Cet air de famille, qui est commun à tous les corps de l'Afrique, se répète aussi dans les montagnes, les plaines, les fleuves, les plantes, les animaux, l'homme, les familles et les peuples.

Nous ne connaissons, dans les formes de cette partie du monde, d'après l'état actuel de nos connaissances, que trois exceptions à cette grande et générale uniformité : la formation de la vallée inférieure du Nil, à l'est; le plateau des Berbères et de Barca, au nord, et le cours inférieur du Sénégal et de la Gambie, à l'ouest. La vallée du Nil s'éloigne du type africain et se rapproche du caractère de l'Asie et de l'Europe, par sa fertilité; les plateaux du nord, par leur peu d'élévation absolue et le cours inférieur du Sénégal et de la Gambie, par leur correspondance naturelle et la facilité d'y naviguer, qui est encore augmentée par le flux et le reflux de l'Océan.

Cependant, malgré les avantages de ces pays, la nature africaine n'est pas tout à fait étrangère ni à la vallée étroite du Nil, qui n'aboutit

qu'à une mer méditerranée, ni aux plateaux de l'extrémité septentrionale, ni enfin au domaine de la Gambie, qui n'est encore comparable en rien à un *sunderbund* du Bengale, et l'on s'apercevra toujours qu'ils appartiennent à l'uniforme et aride continent du midi.

Le soleil, dans son cours, n'éclaire-t-il pas avec une uniformité toute particulière l'extrémité septentrionale, comme l'extrémité méridionale de cette partie du monde, tandis qu'il ne s'éloigne jamais de son centre?

Si nous considérons la forme des basses terres, au nord de l'Afrique, nous ne tarderons pas à nous apercevoir que, par rapport à l'influence qu'elles exercent sur la nature africaine, et, en particulier, sur le développement de l'histoire, dans cette partie du monde, elles méritent une plus grande attention que le plateau; non-seulement elles sont plus rapprochées de nous, et ont été continuellement explorées depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, mais elles offrent encore, malgré leurs affreux *déserts*, beaucoup plus de chances de commerce aux indigènes, comme aux étrangers.

Les basses terres de l'Afrique présentent, quant à la constitution naturelle du sol, deux espèces de surfaces très-différentes : les espaces privés de végétation ou les déserts, et les vastes espaces couverts d'herbes et d'arbustes, les *steppes*.

Ces steppes sont, pour l'ordinaire, à la base des plateaux; dans l'une d'elles, la plus grande et la plus méridionale (celle qu'arrose le Niger) se dégrade, tout près de l'équateur, le grand plateau qui se prolonge dans un lointain inconnu, jusqu'aux 13° et 20° lat. nord; dans les autres, les steppes du Biledulgerid, au nord, on voit s'incliner, vers le sud, le pays de montagnes du Grand-Atlas.

Entre ces deux zones de verdure, qui s'étendent assez uniformément de l'est à l'ouest, à travers toute la largeur du continent, est située la surface aride et sans eau du Sahara, l'*Océan de Sable*.

Des chaînes de rochers et d'affreux écueils indiquent partout ce terrible domaine que l'homme ne peut parcourir qu'à l'aide du chameau, le navire du désert. Un nombre infini de bassins et d'îles verdoyantes, dispersés çà et là en groupes et en chaînes; des oasis, avec des bosquets de palmiers et des sources vives, deviennent au milieu de ces affreuses solitudes, de

nouveaux centres d'activité où se réunissent toutes les caravanes, et où les hommes et les animaux viennent renouveler leur courage et leurs forces, pour supporter les fatigues et les privations du voyage.

Tout autour de cet océan de sable s'étend une bordure plus ou moins large d'un terrain fertile, baigné par la mer, et où l'agriculture, que la nature a refusée à tous les points isolés du désert, trouve toujours un sol favorable.

Mais, comment les groupes d'oasis, toujours plus nombreux à mesure qu'on s'avance vers l'extrémité sud-est des basses terres, dans les pays montagneux de Bornou, Bergou, Dar-Four, se rattachent-ils aux gradins supérieurs du Nil, ou au bassin de la grande steppe du Niger? Cette question, à peine abordable aujourd'hui, ne pourra être résolue que lorsque ces contrées de l'Afrique auront été parcourues et explorées par des voyageurs judicieux et éclairés.

Si nous jetons un coup d'œil sur le corps entier de l'Afrique, dans ses rapports avec ses parties, nous verrons que l'uniformité, qui caractérise toute la nature africaine, se reproduit également dans tout ce qui la touche; elle se réfléchit dans les individus, comme dans les peuples, les états et l'histoire de tout le continent; un même air de famille les réunit en un seul et grand tout qui semble vivifié d'une manière toute particulière par le souffle même de la terre qui les porte.

Mais avant de passer à ces résultats généraux, il sera nécessaire d'étudier exactement les détails de ces basses terres et les différents caractères qui les distinguent : cette étude est d'autant plus indispensable, qu'elle nous fournira en même temps l'occasion d'examiner le type de toutes les formations analogues de la surface de la terre, et d'expliquer ainsi tous les phénomènes généraux qui en résultent.

I.

SAHARA, LE GRAND DÉSERT. PARTIE ORIENTALE.

§ 34.

La situation du grand désert de l'Afrique septentrionale, le plus étendu et en même temps le plus terrible de la terre, parce que le soleil y dardait verticalement ses rayons pendant toute

l'année, peut être fixée, quant à sa largeur, entre le 13^e et 50^e lat. nord. Il occupe çà et là dans cette direction, un espace de 200 milles géogr.; sa longueur, de l'est à l'ouest, est peut-être encore plus considérable; mais généralement sa forme et son étendue sont encore trop peu connues pour nous permettre d'entrer ici dans des détails de chiffres. Ce que nous savons jusqu'à ce jour, c'est que la plus petite partie du Sahara, la partie orientale, contient beaucoup plus de steppes fertiles, élevées en forme d'îles et richement arrosées, que la partie occidentale qui est une véritable mer de sable, et qui mérite à juste titre le nom de « *Sahara-bela-ma* », c'est-à-dire le *désert sans eau*, que lui donnent les Arabes, lorsqu'ils abordent son redoutable domaine. Le commerce seul a pu nous fournir quelques notions sur ces contrées inhospitalières de l'intérieur de l'Afrique, où le voyageur isolé ne saurait pénétrer. Il n'y a que des forces réunies qui puissent se maintenir dans une région de la terre où l'individualité disparaît presque entièrement, où l'homme perd sa liberté, où l'être isolé n'exerce presque aucun pouvoir sur le sol, où les peuples prennent davantage le caractère du climat et de la nature qui les entoure, et où l'Européen civilisé, qui sait s'acclimater dans toutes les zones et tous les pays, ne saurait faire un pas sans suivre les masses qui l'accompagnent.

I^{re} REMARQUE.

Noms des déserts. Sahara, Sahel.

Le nom le plus ancien, comprenant ces deux parties des basses terres d'Afrique, est celui de *Libye méditerranée* (1) (μεσογεια). Les anciens, en général, l'école ionienne, aussi bien qu'Hérodote, appellent *Libye* tout le pays à l'ouest de la vallée du Nil. Hérodote décrit cette vaste étendue de pays comme déserte, privée de pluie, contenant peu d'animaux, et n'ayant pas de forêts; il appelle, en particulier, cette partie qui confine à la Libye fertile et peuplée d'animaux, une *région de sable affreuse, sans eau et déserte partout*.

Les Romains distinguaient le *desertum Africae* de la steppe du Niger, *Nigritia* (2) qui, suivant leur opinion, séparait l'Afrique de l'Éthiopie. Cette opinion fut, par la suite, adoptée par tous les Européens.

(1) Hérodote, II, c. 32; IV, c. 185.

(2) Pline, Hist. nat., V, c. 4 et 8.

Les Arabes appelaient toute la région déserte, dont ils ne connurent d'abord que les bords, du côté du Nil et du pays des Berbères, le *pays désert* (*terra Sahara* (1), ce qui ne signifie pas, comme le croient beaucoup d'auteurs, *désert de Sahara*). Le nom d'*Arabe* et d'*Arabie*, si généralement connu, provient d'une contrée déserte du Tchaama, appelée *Araba*; mais il fut restreint, par la suite, à cette partie d'Asie que nous connaissons aujourd'hui sous cette dénomination (*Arabia*) (2). Le nom de *Belial* ne s'appliquait qu'au désert; de là le nom de *Bedawat*, *Badavi*, Bédouins, qui signifie *filz du désert*.

On appela de même en Afrique, d'après le nom si caractéristique de *Sahara* (*Zahara*, *Ssahhra*, *Sarra*, *Sahar*), les habitans de cet océan de sable, *Saharacin* (*Sarazina*) (3), *filz du désert*, tandis que, de nos jours, les tribus nomades des pays de l'ouest portent aussi le nom de *Maggrebin* (Mouggrebin). Langlès dérive *Sarasin* (Charâqyn) de *charyg* (*orientalis*), de manière que ce serait un nom appellatif, comme *Maghrebi*. — *Sahara-bela-ma*, *désert sans eau*, *Sahara-ul-eski*, *désert parfait* sont des noms généraux; il existait en outre des dénominations particulières pour certains districts.

Le nom grec *Λιβυή* se retrouve dans le mot arabe *Libeta*. *Luwata* (4), qu'on trouve encore en usage à l'est d'Augila, et jusque dans la vallée du Nil. La partie la plus occidentale du désert, du côté de l'Océan atlantique, porte déjà, dans Edrisi, un nom particulier, *Lamtuna* (*desertum*). Leo Africanus et ceux qui lui succédèrent lui donnent le même nom que les Portugais donnèrent au Sénégal, c'est-à-dire *Sanhaga* (*Zanhaga*, nom qui provient probablement des indigènes) (5). Maintenant, *Sahel* (*Sahel*) c'est-à-dire le grand espace, est le nom le plus commun pour cette portion occidentale du désert; on le trouve, par exemple, à la frontière septentrionale (6), au sud-est de la province marocquoise de Souse; de plus, vers l'intérieur, là où est situé Walat (*Guat El-Waladia*), près des forêts de gomme du Sénégal, et enfin à la frontière méridionale, du côté des steppes du Niger, où Jackson a prouvé que *Mungo-Park* le regarda à tort comme désignant le pays situé au nord, attendu qu'il ne signifie, comme nous venons de le dire, autre chose que *vaste plaines de sable*.

Les noms des déserts varient aussi selon la qualité du sol, qui, en effet, est de la dernière importance pour les étrangers comme pour les indigènes. Les espaces couverts de silex, de cailloux et de fragmens de pierre (*pedregulho mendo em modo de grossa areia*) (1) sont appelés *Sahar* dans le sens propre (2); ceux dont la surface est couverte d'un sable mouvant très-fin et dénué de toute végétation s'appellent par excellence *Sahel* ou *Sehel*. On appelle *Azgar* (*Azagar*, selon de Barros) ceux qui produisent quelques herbes sèches et quelques plantes; *Azaad*, ceux qui sont entièrement arides et incapables de rien produire; *Hairenfin* ceux où règne un air tempéré (3). *Jessir*, *Jazr* est, à ce qu'il paraît, un nom propre au désert ou plutôt une abréviation de *Gezira*, qui signifie une île, une oasis, etc. Sur les routes de caravanes qu'Hornemann parcourut, on appelait *Harouch* les endroits du désert couverts de collines et de rochers nus et déchirés (*Haroudch*, *Haroudje*, selon Langlès; *Harouche*, selon Jackson) (4), parce que, dit ce voyageur, les Arabes ne connaissent pas le son dur du *tch*. Jackson assure que ce nom désigne généralement tous les espaces rocheux, couverts de basalte (5), espaces qu'on doit regarder comme autant de marques d'une ancienne révolution du globe, dont les traces ne se retrouvent pas seulement dans le Sahara, mais aussi dans d'autres parties de l'Afrique septentrionale.

2^e REMARQUE.

Le nom de Soudan.

Tous les Africains et les Orientaux, depuis Bakoui (6) et Aboulfeda, emploient, pour désigner le pays situé au delà des déserts, le mot *Soudan*, *pays des noirs*, qui correspond parfaitement à la *Nigritie* des anciens. Les habitans du Sennar lui donnent encore aujourd'hui ce nom, de même que les Égyptiens et les habitans du Maroc. Les Africains de l'est, surtout les Égyptiens, emploient le nom de Soudan pour désigner les nègres dont le pays est le plus rapproché de l'Égypte. Dans le Dar-Four, il signifie également les pays de l'ouest.

(1) Edrisi Africa, éd. Hartm., p. 125.

(2) Wabi, Vorder-und Mittel-Asien, I. th., p. 327. —

Casper, Observ., p. 189. — Browne, Trav., préf., p. xxiv.

(3) Langlès, dans G. Forster, Voy., II, p. 241.

(4) Leo Afric., dans Lorchbach, p. 472.

(5) Edrisi Africa, éd. Hartmann, sect. II, p. 127. — De

Barros, Asia, Dec. I, lib. III, c. 8, fol. 32, b.

(6) Jackson, Account, of Morocco, 2^e éd., préf., p. xi.

(1) De Barros, Asia, Dec., I, lib. III, c. 8, fol. 33 a.

(2) Marmol, Africa, III, p. 42. — Golberry, p. 80.

(3) Leo Afric., dans Lorchbach, p. 6.

(4) Hornemann, Voy., éd. Langlès, p. 81. — Beaufoy, dans les Proceedings, ch. vi.

(5) Jackson, Account, p. 48 et 131.

(6) Edrisi, Africa, éd. Hartmann, p. 12. — Browne, Travels, préf., p. xxiv.

Aboulfeda l'emploie d'une manière très-précise, pour désigner tout le pays au sud du grand désert; il appelle ces contrées *Belad-Soudan* (1), *pays de Soudan*, c'est-à-dire pays du sud.

Suivant la narration du schérif Imhamed, le sultan du pays de Kaschna (ou mieux Haoussa) se nomme aussi *Sultan du Soudan*, tandis que tout le pays correspondant au Soudan des Arabes, à la Nigritie des Romains, est appelé, par les peuples nègres eux-mêmes, *Aofnou*, nom qui s'étend même jusque sur la rive méridionale du Niger. Ce n'est donc pas *Asna* (2) qu'il faut lire, comme dans l'édition anglaise de Hornemann, ni *Asnou*, comme dans l'édition allemande. Le nom d'*afnou*, que Mungo-Park donne à une tribu de Maures isolée, sur le bord du désert, a probablement aussi une signification plus étendue.

Mais ce nom caractéristique ne sert pas seulement à désigner cette vaste étendue de pays, qui est pour l'Afrique ce qu'est pour nous l'Orient et l'Occident. On appelle déjà un endroit de l'Égypte (*Monfalouth*), où les caravanes entrent dans ces régions, *la porte du Soudan*, *Ber-es-Soudan*, et de même, le premier endroit du pays de Dar-Four, par où passent les caravanes. Bakoui (3) appelle Zuilah (de son temps, capitale du Fezzan), *l'entrée du Soudan*.

Jacouti nomme tout cet espace *Zavila-al-Sudan*, et, de nos jours encore, on appelle le port marocain d'Agadir ou Santa-Cruz, situé à l'entrée des routes des caravanes, *Beb-Soudan*. Ce nom remarquable, qu'on rencontre sur une aussi vaste étendue de pays et à des distances de plus de 1,000 milles, ne peut pas s'être formé au hasard, et coïncide certainement avec un type capital du grand tout.

CHAPITRE PREMIER.

CÔTE ORIENTALE DE L'OcéAN DE SABLE.

Après avoir donné un aperçu général de l'étendue, des noms et des entrées de cette Libye méditerranée, nous allons passer à l'examen de ses bords, en tant que nous en avons quelque connaissance, et de là nous suivrons les intrépides Arabes dans leurs excursions à travers le

centre des déserts. Nous espérons de cette manière obtenir une idée de plus en plus juste de la nature de ces terribles plaines, comprenant un espace de plus de 3,000 milles carrés, espace équivalant à la moitié de l'Europe, et dont toutes les parties sont pour ainsi dire autant de *mers de sable*, formant dans leur ensemble le grand océan de sable de l'Afrique septentrionale. Nous verrons aussi par la suite quelle place cette plaine immense et déserte occupe dans l'histoire, tant sous le rapport du globe que de ses habitants.

1^{er} ÉCLAIRCISSEMENT.

Entrée du grand désert libyque du côté de l'Égypte.

1. *Route du Caire à la vallée des lacs de Natron.*—L'angle le plus septentrional du désert libyque commence à deux journées de marche (1) du Caire qui, comme on sait, est situé à la pointe du Delta ou à la bifurcation du Nil. Un plateau, large de 6 milles géographiques (2) (50 miles) et très-bas, que nous avons étudié plus haut, s'étend depuis la vallée du Nil jusqu'aux lacs planes de Natron, à l'ouest, où se trouve l'entrée du désert libyque. Il paraît que ce plateau long et étroit, s'étendant entre des rochers de calcaire, correspond à l'ouest (3), avec la vallée couverte de roseaux de Teraneh, qui, un peu plus loin, débouche dans la plaine rocheuse de Mogarrah, près de Biljoradek, et fait partie de la côte septentrionale de l'océan de sable qu'a parcouru Hornemann.

Au sud, la vallée de Fayoumé est aussi séparée de la vallée du Nil par un semblable plateau; arrivé à l'extrémité occidentale de ce lac, on se trouve à l'entrée du désert libyque (4).

Au nord, cette bordure rocheuse et nue se continue jusqu'à la Méditerranée, dont la côte (5) n'offre, à l'ouest d'Alexandrie, près de la tour des Arabes, que des rochers, jusqu'à ce que l'on rencontre dans la direction d'Al-Baraton (*Parætonium*), le terrain sablonneux du désert:

(1) Bennett. Appendix to Mungo-Park, Trav., p. 30. — Proceedings, I, p. 163.

(2) Hornemann, Voy., éd. Langlès, II, p. 471. — Mungo-Park, Trav., p. 149.

(3) Hartmann, Nota ad Edrisian. Geogr. Afric., p. 168.

(1) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 7.

(2) Andréossy, Mém. sur la vallée des lacs de Natron, dans les Mém. sur l'Égypte, I, p. 224.

(3) Recueil sur Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 265, 265.

(4) Paul Lucas, II, p. 306.

(5) Errowe, Trav., p. 15.

quoique souvent tapissé de verdure sous le ciel humide de la mer, ce sol ne produit pourtant que quelques plantes, et n'est habité que par un petit nombre d'animaux, comme des serpens, des lézards, des tortues, des antilopes et des autruches.

2. *Route de la Haute-Égypte ou du Saïd à la grande oasis.* — D'Assiout (1) (*Ber-es-Soudan* ou la porte du Soudan, 27° 24' lat. nord) à la grande oasis, on est forcé de franchir le rempart occidental du Nil (*wall of Egypt*) qui se présente ici sous la forme d'un plateau plane à surface horizontale. En partant de la vallée du Nil, on monte la première heure, puis l'on erre en petites journées sur sa surface sablonneuse (2) et continuellement agitée par les vents, jusqu'au quatrième jour où l'on en descend, à l'ouest, près du Jibel Rumli, qui est une paroi de rochers très-rapide et escarpée, composée de tuf calcaire (*tufa*). Ce chemin est très-pénible pour les caravanes, quoiqu'il ait l'air d'avoir été préparé par la main des hommes. La caravane de Poncet ne mit qu'une heure pour descendre ce défilé, preuve que sa hauteur absolue n'est pas très-considérable. Il forme l'entrée du désert libyque qui s'étend dans les basses terres (*the low desert*), au pied de cette paroi de rochers nue et déserte. Aussi loin que pénètre la vue, on n'aperçoit ici que des rochers, des écueils et du sable, çà et là apparaissent dans le lointain, mais à d'énormes distances les uns des autres, quelques groupes de dattiers isolés dans cette mer déserte. Le premier endroit de cette nature est situé à 4 lieues et 1/2 du pied du Rumli, et s'appelle *Aïné Dizé*.

2° ECLAIRCISSEMENT.

Direction longitudinale du nord au sud, de la chaîne d'oasis égyptienne au bord oriental du désert.

A une journée de marche à l'ouest du Jibel Rumli est située la première source d'eau ; l'on voit en outre s'étendre sur le même méridien, de station en station, mais plus vers le nord que vers le sud, une série d'endroits arrosés, que nous appelons avec Ideler, pour la distinguer des

autres, la *chaîne d'oasis égyptienne*. Des deux côtés s'élèvent, comme pour les protéger, des chaînes de rochers parallèles.

Ces endroits cultivés et peuplés forment sur la côte est du désert, cette série remarquable d'oasis corallines (1), analogues aux lacs corallins ; on les a divisés en *oasis septentrionale* et *méridionale* ou en *grande* et *petite oasis*, malgré qu'elles ne forment, par leur nature, qu'une seule chaîne, se dirigeant vers la Méditerranée parallèlement au Nil.

1. *L'oasis septentrionale et méridionale, EL-WAH et EL-KIBLI.*

L'oasis méridionale ou la grande oasis, *El-Kiblti* ou *Queblyeh*, est éloignée de 19 à 20 milles géographiques du Saïd ; l'oasis septentrionale ou la petite oasis, connue sous le nom d'*El-Wah* (*El-Wahat* au pluriel), est située à une distance de dix-neuf journées de marche à l'ouest d'Oxyrynchos ou Behnesé, ou à trois (suivant d'autres cinq) journées de marche de Fayoumé (2).

La largeur de ces oasis est si peu considérable qu'aucun des voyageurs, ni anciens ni modernes, n'a cru nécessaire de l'indiquer. Leur longueur, au contraire, est très-remarquable ; elles s'étendent, suivant les anciens, du 28° au 26° lat. nord, ou du parallèle de Behnesé, près du Nil, jusqu'à celui de Thèbes (5) ; suivant les auteurs modernes, elles se prolongent même jusqu'au 29° au nord, et, au sud, jusque près du 23° lat. nord, comprenant ainsi une étendue de près de 45 milles géographiques du nord au sud.

L'oasis septentrionale n'étant traversée par aucune caravane régulière, n'était que peu connue autrefois. Au nord elle se dirige vers le lac Mœris et la vallée de Bahr-bela-ma. Sa partie la plus méridionale est, dit-on, éloignée de 8 milles géog. (40 *miles*) de l'extrémité septentrionale de la grande oasis (ou oasis méridionale) (4). L'espace qui les sépare est un désert inhabitable. Il paraît que l'oasis septentrionale, malgré qu'elle soit appelée la petite oasis (*oasis parva*), est cependant plus étendue, dans la direction du

(1) Browne, Trav., éd. Rennell, — Herod. G., dans Bredow, p. 631.

(2) Rennell, dans Hornemann, éd. Langlès, I, p. 213.

(3) Langlès, Mém. sur les oasis, p. 355. — Ideler. Ueber die Oasen der Libyschen Wüste, in den Fundgruben des Orients, th. IV, p. 393-422.

(4) Browne, Trav., p. 132.

(1) Browne, Trav. in Africa, p. 184.

(2) Poncet, Relation, dans les Lettres édiifiantes, IV, p. 4.

sud au nord, que la méridionale, qu'on nomme communément la grande oasis (*oasis magna*), sans doute parce qu'elle est d'une plus grande importance pour ses voisins, à cause de la route des caravanes qui la traverse dans toute sa longueur (1). L'oasis septentrionale n'est que peu fréquentée et n'a que peu de sources.

Les géographes arabes, Edrisi et Aboulfeda (2) ne font aucune différence entre cette dernière et l'oasis méridionale, ou entre la soi-disant grande et petite oasis. En effet, cette distinction ne repose que sur l'étendue de l'espace qui les sépare (3). Or, cet espace comprend 14 milles, ou suivant Ideler (4), qui s'en rapporte à Pocock et Olympiodor, 20 milles allemands, tandis que la plus grande distance entre les sources de l'oasis méridionale n'est que de 7 milles géographiques.

L'oasis méridionale (5), *El-Kibhi* a 22 milles géogr. de longueur du nord au sud, tandis que la septentrionale ou la soi-disant petite oasis en a 25, suivant Browne; ce chemin se fait en cinq petites journées, de stations en stations, qui toutes sont séparées par des déserts. Browne parcourut ainsi l'oasis méridionale dans toute son étendue, avec la caravane du Soudan; le premier jour il partit d'*Ainé Dizé*, et arriva, après 8 heures de marche à travers un désert, à *El-Charjé*, endroit arrosé, sous le 26° 25' lat. nord; le second jour il marcha pendant 6 heures à travers le désert, jusqu'à *Boulak*; le troisième et le quatrième jour il marcha pendant 14 heures avant d'arriver à *Beiris*; enfin, le cinquième jour il atteignit, après deux heures de marche, *Moughess*, dernier village de l'oasis sous le 25° 18' lat. nord. Poncet nous fait un récit un peu plus favorable de cette oasis, qu'il visita en 1698. Setzen (6) apprit de la bouche d'un nègre, que près d'*El-Charjé* se trouvent une quantité de ruines, entre autres les débris d'une ancienne ville, près de laquelle est situé, du côté du nord, un *kasr* ou palais de 40 aunes de hauteur, bâti avec d'énormes pierres et garni de chambres, de figures et d'inscriptions. On trouve aussi de semblables édifices à *El-Dschennah*.

L'oasis septentrionale *El-Wah* (*Elloah* suivant Belzoni; *El-Qudh* selon Martin) était restée étrangère aux Européens depuis les géographes du treizième siècle, Ebn Haukhal et Edrisi; Martin (1) et Belzoni sont les premiers des modernes qui ramenèrent de nouveau l'attention sur cette Ile du désert, située, suivant Martin, à trois journées et demie au sud-ouest de Méline sur le lac Mæris; elle a, dit ce voyageur, plusieurs sources chaudes et froides, et compte quatre villages, chacun de 150 à 200 habitants qui vivent de leurs plantations de dattiers, et cultivent outre du riz, du dourrah, des figes, des bananes, des oranges. Le climat y est malsain; le défaut de troupeaux s'y fait sentir très-vivement. Le chemin qui conduit à cette oasis part de Méline dans le Fayoumé, passe près du lac Garâh, et de là, près des deux puits *Rayan-el-Kabyr* et *El-Soghéyr*, où est situé un temple semblable à celui de Kasr-Keroun sur le lac Mæris. Arrivé là, on a encore un chemin de deux journées et demie à faire à travers des déserts sans eau et dénués de toute végétation.

Belzoni eut l'avantage de visiter lui-même l'oasis d'*El-Wah* (2). Il partit de Benysouef, et y arriva après six journées et demie par un chemin inconnu jusqu'alors. Coupant au sud de Fayoum, il arriva, dès le premier jour, à *Ra-weje-Toton*, ancienne ville égyptienne en ruines, où les cubes de calcaire étaient couverts de figures et d'hieroglyphes égyptiens. A une lieue de là est situé le village *Talet-el-Hagar*, construit, à ce qu'il paraît, avec les débris de cette antique ville. On y distingue surtout des colonnes et des restes de granit. Le soir, il fit halte en un endroit appelé *El-Khararak*, où sont plusieurs sources et des champs de blé, de dourrah et de trèfle. Cette entrée du désert, autrefois inconnue, est entièrement séparée du Fayoumé, mais elle est arrosée par un bras du Bahr-Yousef.

Le second jour il arriva, dans le désert, à une haute muraille semblable à l'enceinte d'une ville, avec des débris de murs au milieu, le tout enterré dans le sable; autour étaient une quantité de troncs d'arbres et de vignes desséchées qui tombaient en poussière dès qu'on y touchait. Le village bâti entre des rochers s'appelait, comme le précédent, *Khararak*. Le troisième jour conduisit le voyageur entre d'énormes rochers jus-

(1) Rennell, dans Bornemann, éd. Langlès, I, p. 215.

(2) Edrisi, éd. Hartmann, p. 18.

(3) Rennell, dans Bredow, p. 633.

(4) Ideler, p. 416.

(5) Browne, Trav., p. 183.

(6) Moutil, Corresp., vol. XIX, p. 429, 445.

(1) Martin, Descript. de l'Égypte, Et. mod., III, p. 221.

(2) Belzoni, Voy., II, p. 164.

qu'à *Rejen-el-Cassar* (1), où il arriva le soir; sur un espace d'une lieue carrée, la contrée environnante, autrefois cultivée, était couverte de sable. En creusant on y trouve des sources en quantité, mais l'eau est saumâtre; les dattiers et les mimosa croissent en profusion; on y remarque en outre les débris d'un temple égyptien. Belzoni entra ici dans la route d'El-Wah, indiquée par Martin.

Le quatrième jour Belzoni quitta la petite oasis d'El-Cassar; sa route le conduisit par-dessus un énorme banc de sable, dans une vaste plaine parsemée de cailloux; toute la surface, divisée par de basses collines, présentait une quantité d'élévations de forme parallélogramme de 20 à 50 pieds de longueur, formées uniquement d'ossements de morts et recouvertes de terre, comme des sépulcres. Belzoni compta jusqu'à trente proéminences de ce genre, dont plusieurs paraissaient assez grandes pour contenir jusqu'à cent morts. Ce voyageur pense que toutes ensemble elles peuvent très-bien renfermer jusqu'à trois mille cadavres. Au dire des Bédouins, il se trouve encore, à quelque distance de là, une quantité d'élévations semblables; mais notre intrépide voyageur ne put obtenir d'eux qu'ils l'y accompagnaient.

Qui ne se rappelle pas ici l'histoire de l'armée de Cambyse, enterrée sous le sable, et tout ce qui nous a été rapporté jusqu'à ce jour de caravanes qui éprouvèrent le même sort? Cambyse avait expédié une forte armée (50,000 hommes?) pour détruire le temple de Jupiter Ammon; l'armée arriva, après sept journées de marche, à la *ville Oasis*, qui ne peut être autre que *Charjeh*, dans la grande oasis, attendu que cette ville est située à peu près dans la direction de Thèbes à l'oasis d'Ammon. Cette ville d'Oasis, dit Hérodote, était habitée par des Samiens de la tribu Aischronique, et la contrée s'appelait *les îles des heureux* (Μακίπρι νήσοι) (1). C'est, dit-on, à moitié chemin de cette ville, à l'oasis d'Ammon que l'armée fut engloutie par les flots de sable; ce qui coïncide d'une manière très-remarquable, quant à la position, avec ces collines tumulaires dont nous venons de parler.

Le cinquième jour, Belzoni ne parcourut qu'une plaine déserte, parsemée de cailloux d'une couleur foncée. Le soir, il rencontra un

fleuve desséché (*Bahr-bela-ma*) (1), dont le lit était rempli de sable et de pierres; on y remarquait entre autres des traces d'anciennes îles et les marques d'un niveau jadis assez élevé, car tout le sol au-dessus de ce niveau apparaissait déjà à la simple vue beaucoup plus clair que les couches inférieures, et l'élévation des îles correspondait généralement à cette ligne remarquable. Ce Bahr-bela-ma a sa direction du sud au nord, et devrait toujours être placé à deux ou trois journées de marche à l'ouest du lac Mœris, même dans le cas où, comme l'assurent les Arabes, il se prolongerait réellement jusqu'aux lacs de Natron. Belzoni trouva dans ce lit de fleuve desséché, des arbres pétrifiés et beaucoup de cailloux qui souvent contenaient des gouttes d'eau.

Le septième jour conduisit d'abord notre voyageur le long de rochers isolés et de nombreux bancs de sable; à midi, il arriva à une colline d'où l'on apercevait le rocher de l'oasis El-Wah. Bientôt deux grues qu'on aurait dit des messagers, et que l'on regarde dans ce pays comme les avant-coureurs des sources, vinrent à la rencontre des voyageurs. (C'étaient des corbeaux qui conduisirent Alexandre-le-Grand à l'oasis de Jupiter-Ammon, *comptures corvi agmini occurrunt* (2); les Arabes appelaient autrefois les Africains *corvi*) (3). On atteignit enfin dans l'après-midi l'oasis *El-Wah*, autrement appelée *El-Cassar*, qui fait évidemment partie de la *petite oasis*. C'est une vallée entourée de rochers, longue d'à peu près six lieues et large d'une lieue et demie; la partie ouest est seule cultivée et couverte d'ombrageux palmiers; mais il paraît qu'autrefois la culture était également répandue sur toute sa surface. Un sol argileux alterne avec des sources, des bois de dattiers et des collines couvertes de buissons, jusqu'à ce qu'on arrive au village de Zabou, situé près d'une rivière et entouré de champs de riz, de plantations de dattiers, d'abricotiers, de figuiers, d'amandiers, de pruniers et de vignes. Les habitants du village hésitèrent d'abord à recevoir l'étranger; mais Belzoni leur serra les mains selon leur manière de saluer, s'informa

(1) Belzoni, Voy., II, p. 477.

(2) Quint. Curtius Rufus, Hist. Alex. M., lib. IV, VII, § 15.

(3) Schultens, Hist. Jactonidar, p. 128.—Selt, Trav., p. 450.—Vincent, Misc. nat., I, p. 7, in Peripl. Ex. Gotting. Bibl.

(1) Belzoni, Voy., II, p. 173.

(2) Hérodote, III, 26; comp. Ideler, p. 417.

du cheik, étala de beaux tapis devant eux, joua le rôle d'un hôte libéral, leur offrit du café qui passe ici pour une grande délicatesse, distribua du tabac, et gagna bientôt, de cette manière, toute leur confiance. Tout le village se rassembla en demi-cercle autour de lui, et lorsqu'il s'informa de leur contrée, ils répondirent qu'il n'y avait rien de remarquable à voir chez eux, mais qu'il trouverait beaucoup de choses étonnantes dans une autre oasis située à quatre journées au sud-ouest. (C'est sans doute *Sirua*, qu'ils nommaient du nom commun d'*Elloah*.)

Le lendemain (1), Belzoni passa en revue toute la contrée; mais, avant de commencer ses courses, il promit aux habitants, qui le croyaient venu pour chercher de l'or, de leur délivrer tout ce qu'il trouverait de ce métal. Il traversa d'abord une forêt de dattiers, d'où il entra dans une vaste plaine couverte d'une croûte de sel semblable à de la neige, ce qui ne l'empêchait pas d'être arrosée par plusieurs rivières d'eau douce. Belzoni vit ici les restes d'une ancienne ville; dans le voisinage étaient des cavernes semblables aux catacombes égyptiennes. Serait-ce là peut-être la ville de Behnèse, qu'Aboulfeda (2) et Edrisi placent dans l'El-Wahat? Un peu plus loin se trouvaient des ruines d'un ancien édifice bâti en briques; les nombreuses grottes, répandues dans tout le voisinage, passaient pour la demeure du diable. Belzoni y trouva plusieurs sarcophages en argile, avec des couvercles sur lesquels on voyait représentées des figures de femmes et d'animaux, entre autres une tête de bœuf. Près du village de Zabou est une source qui teint en vingt-quatre heures la laine blanche en noir; tous les habitants de l'oasis portent cette couleur, à l'exception des Cheikhs qui sont habillés de blanc.

Les plantations de dattiers sont ici la principale richesse des habitants; ils font avec leurs dattes un commerce considérable et reçoivent en échange tous les autres besoins de la vie, même des buffles, des vaches, des chèvres et des moutons. Ils professent la religion mahométane, mais sont très-ignorants. Leurs plus redoutables ennemis sont les habitants du village voisin *El-Cassar*, situé à trois heures de marche, sur le revers d'un énorme rocher. A quelque distance du village de Zabou on dé-

couvre, au milieu des sables, les ruines d'un petit temple bâti en briques crues, sur lesquelles sont gravées des lettres grecques; et, à peine à une demi-lieue plus loin, on rencontre les ruines d'une autre ville : tout cela indique le siège d'une ancienne civilisation.

Belzoni consacra un après-midi à gravir le haut rocher qui domine El-Cassar; arrivé sur la hauteur, une vue magnifique s'ouvrit à lui sur ce village si pittoresquement situé au milieu d'un bois de palmiers et entouré, de tous côtés, d'un terrain fertile. Les habitants voulurent s'opposer à l'approche de l'étranger, dans la crainte qu'il ne leur portât malheur; mais Belzoni pénétra, en se glissant le long d'une carrière, jusqu'au milieu du marché où il rencontra une grande porte. Une fois arrivé, son café ne tarda pas à lui gagner tous les cœurs. Au côté nord du village sont les ruines d'un temple grec, bâti, à ce qu'il paraît, sur la base d'un ancien temple beaucoup plus grand que celui d'aujourd'hui. Le père du kadi avait enfoui ses trésors d'argent, consistant en dollars, dans ces vieilles ruines, et ne voulait y laisser entrer personne. Mais, après bien des instances, le vieux avaré se décida à y introduire l'étranger jusqu'à 150 pas.

Le temple actuel, long de 80 pieds, est construit, à ce qu'il paraît, avec les débris d'un ancien et colossal édifice qui occupait jadis tout l'endroit. Belzoni ne put observer la contrée que très-imparfaitement, à cause des soupçons qu'il aurait excités chez les indigènes qui regardaient déjà sa lunette comme un instrument magique très-suspect. Autour du village on remarquait, comme à Zabou, une quantité de catacombes, avec trois, jusqu'à quatre chambres souterraines, des sarcophages d'argile et des momies; mais tout y était plus grossier et moins bien travaillé; les momies étaient enveloppées de linge grossier, sans asphalte. Près du village se trouve une source (1), située dans un bosquet de palmiers, ayant huit pieds carrés et soixante pieds de profondeur. L'eau en est, dit-on, tantôt chaude et tantôt froide. Belzoni la trouva chaude après le coucher du soleil; elle paraissait encore plus chaude à minuit, et de même le matin avant le lever du soleil; mais elle était froide à midi. Suivant l'estimation de Belzoni, on peut déterminer le changement de température ainsi : le soir 60 degrés, à minuit 100, le matin 80, à midi 40. C'est à tort que notre voya-

(1) Belzoni, Voy., II, p. 190.

(2) Abulf. Egyptus, p. 18. — Edrisi, p. 106. — Niebuhr, p. 415.

(1) Belzoni, Voy., II, p. 217.

geur prend cette source pour la fontaine du Soleil, mentionnée dans Hérodote. Il considère en conséquence El-Cassar (et non pas Siwah) comme l'ancienne oasis d'Ammon, ajoutant que cette hypothèse s'accorde parfaitement avec les neuf journées de marche qu'Alexandre mit pour aller du temple d'Ammon à Alexandrie; car, dit-il, les deux oasis Siwa aussi bien qu'El-Cassar sont à une distance de neuf journées de marche de la ville égyptienne.

Belzoni ne put trouver un seul guide pour l'accompagner jusqu'à Siwa, à l'ouest; il se dirigea donc au sud-ouest, vers une petite oasis appelée El-Haix (1), qui lui parut être une prolongation de l'*Oasis-Parva*, bien qu'elle soit inconnue sous ce nom.

Cette petite oasis est située à deux fortes journées de marche d'El-Cassar. Belzoni la trouva inhabitée; mais une quantité de dattiers, des forêts de pommiers, les ruines d'une petite ville, des bains, des murailles romaines témoignaient de son ancienne population. Il remarqua entre autres des ruines très-bien conservées d'une église grecque; à l'entour étaient plusieurs halles, et tout près de là les ruines d'un temple copte, dont le nom est inconnu. Ici Belzoni fut subitement arrêté dans ses recherches, par une attaque des Bédouins, auxquels il fut assez heureux d'échapper en se réfugiant à El-Cassar, d'où il s'en retourna en toute hâte sur le Nil.

2. Route de la grande oasis par Dar-Four jusqu'à Ril.

De Moughess ou Megges (2), frontière méridionale de la grande oasis, la route des caravanes se dirige continuellement vers le sud, avec quelque déviation à l'ouest, jusqu'à ce qu'on arrive à Masrouck, dernier endroit fertile et arrosé du pays de Four.

Les derniers treize jours de ce voyage, la route ne traverse que des déserts sans eau, à partir de la source de sel et de natron près de Bir-el-Malha; elle est habituellement bordée (3) par une ou plusieurs séries de rochers peu élevés (*a ridge of hills or roks not memorable for its height*) qui, se dirigeant du nord au sud, passent au sud de Dar-Four et de Cobbé et s'étendent, sous le

nom de *Tega* et de *W'anna*, jusqu'à Ril (1) (par la même latitude que Sennaar). Sur le flanc de cette chaîne de rochers est situé, à vingt et une journées de marche à l'ouest du Bahr-el-Abiad, un lac qui ne se dessèche jamais.

Cette chaîne de rochers entièrement nus et dépourvus de toute végétation occupe, aussi loin que l'a pu poursuivre Browne, une étendue d'au moins 60 milles géographiques en longueur. Placée à peu près sur le même méridien que la frontière occidentale du rempart du Nil, du côté des oasis, elle court, parallèlement au Nil sur la terrasse de Sennaar et dans la moyenne Égypte. Dans la latitude du gradin nubien (voy. plus haut *le Nil*), où le Nil fait sa courbe à l'ouest, la prolongation au nord de cette série de rochers est moins sensible, et contribue peut-être à former les montagnes de la rive gauche du fleuve.

Nous devons donc considérer cette série d'écueils et de rochers qui se continue, au nord, jusqu'au lac Mœris et peut-être jusqu'à Catabathmos (sur une étendue d'à peu près 17°, 180 milles géogr.), comme la côte orientale du grand océan de sable. Cette côte remarquable, mise à sec maintenant, est plus ou moins déchirée par des défilés et des vallées transversales. Elle présente partout le même aspect, et se compose très-probablement de plusieurs chaînes parallèles de rochers; elle borde, à l'est, le domaine du Nil; à l'ouest, elle a donné naissance à cette chaîne d'oasis qui s'étend à sa base (*insula terrestres in arenoso mari*) (2), et forme, depuis des siècles, la route que les caravanes suivent pour aller dans le Soudan.

3. Oasis de Four.

Le pays de *Four* (3) (*Dar-Four*) doit être considéré comme une seule oasis, quoiqu'il se compose de plusieurs bancs de corail formant un groupe ovale. Il n'est borné qu'à l'est, par la chaîne de rochers de Tega et W'anna; de vastes plaines de sable et des déserts sans fin l'entourent dans toutes les autres directions. Le Dar-Four n'est, comme toutes les autres oasis, qu'une station de caravanes; le sultan qui le gouverne n'a lui-même pas de demeure fixe; mais il erre d'un lieu dans un autre. Les trois principales

(1) Belzoni, Voy., II, p. 218.

(2) Browne, p. 234.

(3) Ibid., p. 234.

(1) Browne, Trav., Appendix, p. 235 et 451.

(2) Ludolf, Comment. ad Hist. Æthiop., fol. 51. — Rennell, Herod. Geogr., dans Bredow, p. 632.

(3) Browne, Trav., p. 235, 254, 281.

entrées sont au nord, à l'est et à l'ouest. *Cobbe* passe pour le centre de l'oasis; *Sweini*, au nord, est le rendez-vous des caravanes de l'Égypte; *Ril*, au sud-est, celuides caravanes du Sennaar; *Coubeabia*, à deux journées et demie à l'ouest, le rendez-vous des caravanes du Soudan.

L'oasis de Four est privée de fleuves; elle n'a que des lacs et des rivières (*iwadi*) qui, toutefois, ne s'emplissent que dans la saison des pluies, appelée ici *Harif*. C'est dans leur voisinage qu'on trouve les meilleurs puits; mais ils donnent pour la plupart une eau trouble, et diminuent tous vers la fin de la saison sèche. La sécheresse alors devient générale; et, pour peu que les pluies périodiques tardent à venir, les habitants se voient forcés de recourir au feuillage des arbres qu'ils broient dans des mortiers et dont ils se nourrissent, faute de meilleurs aliments.

Nous ne pouvons poursuivre plus loin, au sud, la limite du grand océan de sable; car, à quatre journées de marche au sud de Cobbe, la route entre, près de Dar-Marra, dans un sol rocheux qui se prolonge, pendant quatre journées de marche, jusqu'à la première terrasse du plateau des Fongi dans le Dar-Fungaro. Le Dar-Four fait encore partie du grand océan de sable; car, de Ril à l'ouest (1), la route des caravanes ne traverse, pendant neuf journées de marche, jusqu'à Bishara et au delà, que des déserts de sable et de rochers.

Nous pouvons par conséquent admettre que le groupe d'oasis des *Fouriens*, ou le Dar-Four, est situé à l'angle sud-est de la côte du grand océan de sable africain.

CHAPITRE II.

CÔTE SEPTENTRIONALE DE L'Océan DE SABLE.

§ 35.

Toutes nos connaissances de l'intérieur de l'Afrique partent ici de la route des caravanes qui, des frontières de l'Égypte, se dirige sur le Fezzan. L'espace ne nous permettant pas d'entrer dans une foule de détails, nous ne rapporterons que les faits qui nous ont paru les plus importants.

(1) Browne, Trav., p. 463.

1^{re} ÉCLAIRCISSEMENT.

Entrée orientale, ou route des lacs de Natron jusqu'à Siwah, suivant Hornemann.

Une chaîne de montagnes peu élevée, large d'un mille et très-escarpée du côté du désert du sud, s'étend en ligne droite de l'est à l'ouest, depuis la vallée étroite des lacs de Natron et le Bahr-Bela-ma jusqu'à *Ummesoghri* (1), et comprend un espace de sept journées de marche. C'est le long de cette chaîne de montagnes ou le long de sa lisière méridionale que les caravanes s'acheminent vers l'ouest.

Hornemann, qui doit être ici notre principal guide, trouva toute la surface plane de cette chaîne (2) couverte de sel; sa base est de calcaire. Elle se prolonge, au nord, sous la forme d'un terrain rocheux et plat, jusqu'à la Méditerranée, et çà et là on voit en surgir quelques rochers de talc (3). La lisière méridionale comprend aussi le Mogarrah (4), espèce de vallée remplie d'endroits marécageux et humides, près desquels on trouve encore de l'eau à la profondeur de cinq jusqu'à six pieds. Un phénomène très-remarquable de cette vallée, et qui caractérise également le Bar-Bela-ma, avec lequel elle correspond, c'est la grande quantité de bois pétrifiés que l'on y rencontre depuis les plus petites branches jusqu'aux plus énormes troncs d'arbres, tantôt dispersés en fragmens isolés, tantôt formant des couches entières qui occupent de très-grands espaces (5). Souvent l'on trouve des arbres de 30 à 40 pieds de longueur, dont l'écorce et les fibres ne sont pas difficiles à reconnaître.

Toute cette contrée se présente au premier coup d'œil comme un terrain abandonné par les eaux de la mer, qui cependant n'ont laissé de traces que sur la côte hérissée de rochers, tandis que l'imagination mobile de l'Arabe trouve partout des débris de mâts brisés et de vaisseaux naufragés.

Il ne manque à cette série d'endroits arides que des bosquets de palmiers et des habitans

(1) Hornemann, Voy., I, p. 16.—Rennell, Append., p. 201.

(2) Hadj-Abdallah-Ben, Milcitan, in Proceedings, I, p. 81.—Hornemann, I, p. 14, 22.

(3) Browne, Trav., p. 16.—Ripa, Mémoires, dans Hornemann, II, p. 339.

(4) Ibid., I, p. 7 et 22.

(5) Hornemann, Voy., I, p. 17.

pour en faire une chaîne d'oasis tout à fait analogue à celle située vis-à-vis. Ils se rattachent, à l'ouest, à ces chaînes de rochers nus et déchirés, au milieu desquels est située la célèbre oasis de Jupiter-Ammon. Mais la route des caravanes, avant d'y arriver, conduit du village d'Umme-soghîr (*Sirosum* dans Ptolémée), à l'est, à travers un vaste désert rempli d'écueils et de galets (1). Il est probable que les chameaux nécessitent ce détour, car Umme-soghîr n'est qu'à une journée de marche de Siwah.

2. *Entrées nord et nord-est du côté de la frontière orientale de Barca et de la Maréotide, près d'Alexandrie, suivant les relations des savans Prussiens.*

Les relations des savans Prussiens (voy. plus haut, p. 476) contiennent plusieurs faits remarquables sur la découverte de deux chemins conduisant à l'oasis d'Ammon, et dont l'un ne peut être éloigné de celui que prit Alexandre-le-Grand (2) lorsqu'il partit de la Maréotide. Nous nous empressons d'en donner connaissance au public, espérant qu'ils ne seront pas sans résultats pour la science.

Les savans Prussiens s'avancèrent à l'ouest d'Alexandrie, le long de la côte libyque, jusqu'au delà d'El-Baraton, dernière station qu'atteignit Browne. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à quelques lieues du territoire tripolitain, où ils séjournèrent près de quinze jours (entre le 43° et le 44° long. est de l'île de Fer), dans le voisinage de quelques sources, y attendant le retour des messagers de Derna, ville située à sept journées de marche à l'ouest. Leur camp, établi à Gasser-Eschtabi, à la base nord-est du Djib-el-Gebir, n'était qu'à quelques lieues de la mer; il y avait là d'excellents puits et un fort des Sarrasins (*Gasser* ou *Kassar*, c'est-à-dire château), bâti de cubes de calcaire coquillier, mais dont la plupart des cartes ne font pas mention. L'architecte Liman et M. Boldrini en prirent copie. Une particularité qui caractérise les collines basses et planes (3) de cette contrée, c'est qu'elles forment des demi-cercles qui partent de la mer et s'élargissent concentriquement, comme si la mer, autrefois plus élevée, s'était retirée peu à peu. A l'ouest, à quatre lieues de là, ils remarquèrent une chaîne de mon-

tagnes, ou plutôt la pente d'une plaine élevée, qu'ils avaient déjà regardée de plus loin comme la limite entre la domination égyptienne et la Barbarie. Elle est située à peu près à six lieues au sud de la mer, et n'est réellement que la pente de la haute plaine occidentale ou du plateau de Barca, ainsi que s'en assura le docteur Hemprich par une excursion qu'il y entreprit.

Cette chaîne limitrophe, dit Liman, s'appelle *Agès-el-Egoba*. L'oasis de Siwa, au sud-est, en est éloignée de cinq fortes journées de marche. Cette route, située à l'ouest de celle que Browne suivit pour aller d'El-Baraton (aujourd'hui Matrouh) à Siwa, est ainsi, du côté de la mer, la plus courte entrée du désert. Suivant Pline, la distance de Cyrène à Ammonium (Siwa) était de 400 *millia passuum*, à peu près 80 milles géographiques. En quittant la plaine de Gasser-Eschtabi, les voyageurs franchirent d'abord une rangée de collines basses qui se prolonge de l'ouest à l'est (1). Ils traversèrent ensuite une seconde plaine; et le soir, après une forte journée de marche, ils atteignirent le versant du *Djib-el-Gebir* qui conduit à une haute plaine, où ils ne prirent que quelques heures de repos. Une longue colline remplie de pétrifications s'étendait obliquement au pied de la montagne; son sommet était couvert de couches d'une masse blanche que les voyageurs ne purent examiner de très-près à cause de l'obscurité.

Le second jour, le chemin les conduisit sur le plateau qui s'élève à peu près 300 pieds au-dessus de la surface littorale qu'ils avaient parcourue le jour précédent: le sol est partout désert et pierreux, et à peine aperçoit-on çà et là une misérable plante desséchée.

Au pied de ce Gibel-Gebir étaient une quantité d'arbustes (*asclepias*) et des spartes de la hauteur de 12 pieds, phénomène remarquable dans cette contrée, car il contraste singulièrement avec l'uniformité et la pauvreté du bord littoral de la Libye. Le passage de la Flore des côtes d'Alexandrie à la Flore du désert n'offrait rien de remarquable: cependant ils virent ici une trentaine de phanérogames qu'ils ne retrouvèrent plus dans l'intérieur; les cryptogames parasites qui en tirent leur nourriture disparurent naturellement en même temps.

Près d'Alexandrie, comme dans l'intérieur du désert libyque, les atriplicines demeurèrent toujours, de toutes les plantes, les plus nombreuses;

(1) Hornemann, Voy., I, p. 22; et les *Proceedings*, I, p. 103.

(2) Curtius Rufus, *Hist. Alex.* W., lib. IV, c. 7.

(3) Liman, *manuscript*.

(1) Eurenberg and Bemplich, *manuscript*.

ce qui ajoutait encore à l'uniformité de ces plaines d'ailleurs si pauvres en végétaux. On remarquait pour la première fois un caractère un peu différent, dans la végétation, au bord rocheux du Djibel-Gebir ; mais cette variété cesse dès qu'on approche du sommet : on ne découvre plus alors que quelques espèces d'échium, des *atriplex* et des *salicornia* ; l'après-midi, les voyageurs trouvèrent la première *capparis aegyptiaca*, qu'ils rencontrèrent depuis, une seconde fois, en s'en retournant de Siwa en Égypte. Jusqu'à Siwa, la contrée offrit toujours le même aspect ; les lichens seuls abondaient dans ces déserts, entre autres le *parmelia saxatilis* qui couvrait quelquefois des plaines entières et leur donnait une couleur blanche comme de la craie. Une nouvelle espèce d'urcéolaire tapissait les cailloux brunâtres lorsqu'ils n'étaient pas disposés en couches trop compactes ; d'autres urcéolaires n'étaient pas rares non plus. Une espèce d'*isidium* (nov. Sp.) et la *parmelia miniata* se rencontraient habituellement sur les rochers brûlants, de sorte que même le Sahara n'était pas désert pour le botaniste (1).

La haute plaine du Djibel-Gebir était souvent couverte de galets ; et déjà, au matin de la seconde journée, les voyageurs rencontrèrent plusieurs plaines unies, qui, de loin, ressemblaient à de larges étangs. Elles se composaient d'une terre argileuse aussi unie qu'un plancher poli, et étaient fendues par des millions de crevasses en morceaux hexagones, sur la surface desquels le pas des chameaux ne laissait aucune trace.

Ces endroits sont toujours situés un peu plus bas que le reste de la contrée, et paraissent avoir été autrefois recouverts par les eaux. Les vastes hautes plaines, presque dénuées de végétation, avaient tantôt une teinte noire provenant des masses de néopète (*hornstein*), tantôt elles présentaient, sur de vastes espaces, un reflet d'un brun rougeâtre provenant des fragmens de coralline ; souvent on y voyait aussi des fossiles à peine à moitié pétrifiés.

La disette d'eau était générale dans cette contrée ; aussi les voyageurs parcoururent-ils, à marches forcées, pendant plusieurs jours, un désert aride et monotone, rencontrant de temps en temps de petites élévations et quelques vallées peu remarquables. Le cinquième jour, ils arrivèrent enfin à un ravin entouré de montagnes es-

carpées et souvent disposées en forme de terrasse ; ce ravin les conduisit dans la vallée de Siwa. Ils avaient aperçu, dès le matin du même jour, quelques élévations isolées, semblables à des huttes de charbonniers ; puis des couches horizontales de calcaire coquillier, étendues les unes au-dessus des autres, ou bien formant des cônes aplatis, semblables à des pyramides ; à partir de ce point, la contrée ne cessa pas d'être montueuse. Vers midi, ils découvrirent, dans le lointain, des montagnes de forme bizarre qui excitèrent des cris et des exclamations de joie parmi les Arabes, car elles étaient un signe qu'on approchait de l'oasis. Dans les gorges de ces montagnes, on voyait les tombeaux d'une quantité de voyageurs assassinés. Depuis midi, la caravane ne fit que descendre à travers des gorges étroites et profondes et entre des montagnes formant des terrasses naturelles, jusqu'à ce qu'on arriva le soir à Siwa. A l'entrée de cette vallée étaient d'énormes masses de pétrifications très-bien conservées (1). Toute la chaîne de montagnes près de Siwa forme, au sud, une pente semblable à celle du haut plateau du désert du côté de la mer au nord ; celle-ci cependant se dégrade plus doucement et s'effleurit davantage près de Gasser-Eschtabi, tandis que la dégradation près de Siwa est très-escarpée et forme plusieurs groupes. Il est difficile de dire si ces masses, stratifiées horizontalement et disposées en terrasses, sont du grès ou seulement un conglomérat de sable, car souvent on remarque des couches entières composées uniquement de coquilles sans aucune espèce d'alliage. Ces masses de rochers se sont évidemment formées d'un dépôt réitéré d'une mer pacifique.

On remarque ordinairement, aux montagnes de Siwa, jusqu'à neuf couches différentes étendues pour la plupart en forme de terrasse les unes au-dessus des autres et se distinguant par leur couleur comme par leurs pétrifications ; les trois supérieures sont blanches, celles du milieu jaunâtres, et les trois inférieures verdâtres. Les supérieures ont moins de fossiles, et sont d'un grain très-dur : dans les couches moyennes, on trouve de très-gros pectinites et des ostracites, dans les inférieures, des cardes et autres formations analogues. Mais toutes ces couches réunies ne s'élèvent probablement pas au-delà de 500 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire

(1) Ehrenberg and Hemprich, manuscript.

(1) Ehrenberg and Hemprich, manuscript.

qu'elles ne dépassent pas la hauteur du plateau du désert libyque qui se prolonge de la même manière, à l'est, et auquel correspond sans doute aussi, au sud de l'oasis de Siwa, une formation analogue, si l'on peut en juger d'après les chaînes de collines qui se déroulaient dans le lointain aux yeux des voyageurs.

Le séjour des voyageurs à Siwa n'eut pas de bien grands résultats pour la science, attendu qu'ils furent continuellement contrariés dans leurs recherches par les vexations du chef. Nous rapporterons plus bas ce que ces savans nous ont communiqué de plus intéressant sur cette oasis; mais avant nous les suivrons dans leur route de retour de Siwa à Alexandrie; cette route nous fera connaître l'entrée du désert, du côté de la Maréotide, la même que prit Alexandre-le-Grand (1) lorsqu'il voulut pénétrer jusqu'à l'oasis d'Ammon, et dont Diodore, Arrien et Quinte-Curce nous ont donné des descriptions très-exactes (2).

Le 23 novembre, les voyageurs, ayant quitté Siwa, arrivèrent jusqu'au puits de Bir-Bagar à l'est. De là, après avoir marché trois jours dans la direction de l'est, ils prirent un jour de repos dans la petite oasis de *Dyr-Asa*. Après trois autres journées de marche, ils trouvèrent de nouveau de l'eau à *Bir-Hajé*. De là, ils arrivèrent en deux jours au puits salé de *Bir-Lebouk*; puis, tournant au nord-est, ils atteignirent, après trois journées de marche, le puits abondant de *Bir-Haman*, sur la limite de la Maréotide. Tout cet espace fut ainsi franchi en onze jours. La route est extraordinairement pénible et très-conforme à la description que nous avons donnée plus haut de l'entrée du désert, du côté du nord. Les voyageurs ne quittèrent que le soir de la seconde journée l'enfoncement de la vallée de l'oasis de Siwa pour monter sur l'élévation aride du désert libyque. A *Dyr-Asa*, ils entrèrent dans une seconde vallée plus petite que la première, et que Liman appelle *Gara* ou *Siva-Segir*; elle est presque inhabitée, et ne produit que quelques buissons de dattiers et quelques tamarins (*Tam. afric.*); mais en revanche toute sa surface est couverte de vastes forêts de roseaux (*Arundo Hammonis*, *donax Ehrh.*) et de petits buissons de *zygophyllum* et de joncs. L'étendue de cette vallée était de deux lieues et demie dans

la direction du chemin; le sol, quoique salant, donnait cependant de l'eau potable. A l'est de cette petite oasis, le plateau de calcaire du désert libyques élève de nouveau, et forme plusieurs éminences que Liman appelle *Kelis*. A trois milles à peu près à l'est des derniers puits, les voyageurs rencontrèrent de nouveau les lichens du désert; vers le soir du même jour, ils trouvèrent aussi quelques mimosa appelées *Aolha* par les Arabes: c'est de l'écorce de cet arbuste que l'on obtient la précieuse gomme dont l'Orient fait un si grand commerce; on le rencontre fréquemment dans ces régions, mais seulement dans les enfoncemens des vallées d'oasis.

Les voyageurs établirent leur tente à un endroit où ils trouvèrent pour la première fois l'*anastatica hierochuntica*, plante remarquable par ses globules sèches et ligneuses, et généralement connue sous le nom de *rose de Jericho*.

Le second jour de leur départ de *Dyr-Asa*, les voyageurs arrivèrent, par une contrée montueuse et pittoresque, à la troisième oasis, à laquelle il ne manquait que de l'eau pour être habitable; ils y rencontrèrent les mêmes plantes que dans les précédentes; mais ce qui les frappa surtout ce fut le caractère particulier des palmiers qu'ils y trouvèrent à l'état sauvage, touffus et bien différens des palmiers, tels qu'on est accoutumé à les voir dans les plantations de dattiers. La forme naturelle des palmiers était inconnue auparavant, et tous les dessins qu'on en avait vus n'avaient été pris que sur des palmiers cultivés. Les savans prussiens rencontrèrent aussi, dans ce même enfoncement, les premières traces de bois pétrifiés, et constatèrent, par cette découverte, une analogie frappante de cet enfoncement avec la vallée du Bahr-Belama, près des lacs de Natron et avec celle de Mogarrah. (Voy. ce que nous en avons dit plus haut, p. 334.) Ces pétrifications se rapprochaient le plus, quant à la forme, du *tamarix africana*, qui croît dans toutes les oasis du voisinage; près de Bir-Haja, elles recélaient des cristaux de quartz. Les puits de Haja, également entourés de bosquets de palmiers sauvages, sont situés dans l'enfoncement de la vallée qui s'étend, à l'est, jusqu'à Bir-Lebouk, sur un espace de deux journées et demie. Le sol y est généralement salant, couvert de mottes et dénué de toute végétation. De Bir-Lebouk, cet enfoncement (sans doute le même dont parle aussi Hornemann) se prolonge vraisemblablement encore plus loin vers l'est, jusqu'à Terraneb, sur le Nil, et communique ainsi réellement avec le Bahr-Belama.

(1) Curtius Rufus, Hist. Alex. M., IV, c. XIII.

(2) Ideler, Über die Oasen, p. 406.

Nos voyageurs ne suivirent pas cette direction ; mais, arrivés à Bir-Lebouk, ils tournèrent, au nord-est, vers la Maréotide. En traversant les plaines élevées du désert (qui cependant sont moins exhaussées que celles qui entourent Siwa), ils remarquèrent çà et là des masses de rochers isolés, offrant un aspect grotesque et un mélange de toutes les couleurs, qui leur rappelait en petit quelques sites de la Suisse saxonne. Les Arabes de la caravane prenaient souvent pour guides, dans le désert, des *trunks de palmiers pétrifiés*, de la hauteur d'un homme, qui surgissent du sol et ressemblent à des colonnes cylindriques ; parfois on rencontrait aussi des troncs dicotylédones, avec leurs branches ; ceux que l'on trouvait pétrifiés en entier, avec leurs rameaux et leur écorce, ressemblaient extérieurement à la mimosa *Aolhé*. Les débris de coquillages qui étaient déposés en quantité dans le sein du désert, ne paraissaient pas appartenir aux espèces perdues ; ils avaient au contraire une frappante ressemblance avec ceux qu'on trouve dans les marais de la Maréotide et que les vagues de la Méditerranée jettent encore tous les jours sur la côte.

5. Siwah (Ammonium).

SIWAH (Syouah) est situé par les 29° 12' lat. nord et les 26° 18' long. est de Greenwich, à 14 journées de marche, en droite ligne, d'Alexandrie (1). Hornemann mit 125 heures (2) pour y aller du Caire ; espace que la caravane franchit en douze jours. Plinè évalue à autant de journées de marche la distance qui séparait l'ancienne Memphis du temple d'Ammon (3). Browne, prenant sa direction un peu plus au sud-sud-ouest, mit, en 1792, soixante heures pour aller de la côte à Siwah. Suivant Strabon, il y a 1,300 stades ou 32 milles et demi de Parætonium à Ammonium. D'*Al-Baraton* (Parætonium), Browne parcourut, pendant trois journées, un sol aride, sablonneux et couvert de rochers, jusqu'à Umme-sogeir, d'où il arriva en deux jours à Siwah.

Suivant Hadi-Abdallah, il faut quatorze jours pour aller du Caire à Siwah et de Waddy-L'Ot-

tron (1) (qui est probablement le couvent chrétien de Saint-Macarié, à l'ouest des lacs de Natron), neuf jours ; suivant Hérodote, il y a dix journées de marche de la mer de Sel au temple d'Ammon, qui, conformément au résultat de toutes les mesures, est absolument identique avec l'oasis Siwah de nos jours.

En partant du nord, par la route de Browne, on trouve, pour la première fois, un peu d'eau près de Karet-el-Sogheir. Cette fontaine est ombragée par des palmiers, et un petit village est bâti à côté. Au delà on traverse de nouveau une plaine aride, couverte de sable et de sel, jusqu'à ce qu'on arrive à la petite île verdoyante de Siwa (*Smal fertile spot*), entourée de tous côtés par le désert (2) ; suivant Browne, elle ne s'étend que 2 lieues et 1/2 en longueur (6 miles) et 2 lieues (4 et 1/2 à 3 miles) en largeur.

En venant par l'est, on descend des chaînes de rochers nus, situées à 20 lieues à l'ouest d'Umme-sogheir, immédiatement dans la vallée verdoyante et fertile de Siwah (3). Au milieu de l'oasis se trouvent le chef-lieu appelé *Sicak*, du même nom que la vallée (29° 12' lat. nord, d'après Browne), et cinq villages situés à distance d'un quart à une demi-lieue les uns des autres : leur domaine occupe une circonférence de 30 milles anglais et il est entouré de tous côtés de rochers escarpés et arides.

Browne, en donnant si peu d'étendue à cette vallée, n'entend sans doute parler que de cet espace fertile et riche en dattes, qui entoure le chef-lieu, tandis que Hornemann étend ses descriptions à toute la vallée. Celle-ci est couverte d'une argile de sable çà et là humide, marécageuse (on y cultive du riz), et remplie de grands espaces salins, tandis que les alentours immédiats du chef-lieu sont très-bien arrosés, couverts de champs de blé, de pâturages, d'oliviers, d'orangers et d'ombrageux palmiers à travers lesquels des chemins et des sentiers conduisent au centre habité et cultivé.

La seule rivière de cette oasis donne une eau excellente, à laquelle on attribue des propriétés merveilleuses. Macrisi (4) dit que l'oasis de Siwah a quarante fontaines d'eau douce et une

(1) Selon Ripaud, ces journées de marche n'étaient pas très-fortes. Voyez Ripaud, *Mémoire*, dans Langlès, *Voyage de Hornemann*, p. 389.

(2) Rennell, dans Hornemann, I, p. 175. — Browne, *Travels*, p. 16.

(3) Ideler, *Ueber die Oase*, p. 405.

(1) Hadi-Abdallah, d'après Beaufoy, dans les *Proceedings*, t. p. 194. — Hérodote, IV.

(2) Browne, *Trav.* p. 17, 23.

(3) Hornemann, *Voyage*, éd. Langlès, I, p. 27 ; et Kennell, II, p. 211.

(4) Langlès, *Mém. sur les Oases*, p. 390.

quantité de citernes. Browne y trouva des eaux salines et des eaux douces; ces dernières étaient presque toutes tièdes; il y vit aussi une source qui était alternativement froide et chaude.

Le chef-lieu est bâti comme un fort, sur un rocher, au milieu de l'oasis; l'espace qu'il occupe est peu considérable. Lorsqu'une caravane arrive, tout l'endroit se met en émoi, et l'on dirait une ruche d'abeilles, tant la foule qui s'y presse est nombreuse et bruyante. Les habitants sont généralement remuans et querelleurs. Le sol sur lequel ils ont construit leurs habitations est partout percé d'un nombre infini d'anciennes catacombes pleines de débris de momies; les pierres de leurs maisons sont enlevées aux temples du dieu de Thèbes (du Jupiter d'Ammon), dont les ruines remarquables attestent encore de nos jours l'ancienne architecture égyptienne (1). Nous ne citerons ici que quelques faits qui nous sont confirmés par les recherches de savans illustres, nous en rapportant principalement aux travaux d'Ideler sur les oasis du désert libyque (2).

A une demi-lieue de Siwah, chef-lieu de l'oasis, entre le village Sharkié et une montagne isolée, se trouvent les ruines d'un ancien temple, *Ummebeda*, dans le voisinage d'une source abondante d'eau douce. Ce sont, suivant Browne et Hornemann, des débris d'une ancienne muraille ayant quelques cents pas de circonférence; au milieu de l'enceinte est situé un rocher de 8 pieds de hauteur, sur lequel repose librement un édifice bâti en calcaire coquillier; mesuré à l'intérieur, il a 52 pieds de longueur, 15 de largeur et 18 de hauteur. Les murs latéraux, composés d'énormes cubes, ont 6 pieds d'épaisseur, et sont remplis, à l'intérieur, de petites pierres et de chaux, comme toutes les constructions romaines. L'entrée principale est au nord, deux entrées latérales sont à l'ouest et à l'est. Le plafond se compose de grandes dalles de pierre, de 5 pieds de largeur, 5 d'épaisseur et aussi longues que l'édifice est large. L'extérieur était autrefois peint en vert; l'intérieur, depuis le milieu à peu près, est couvert d'hieroglyphes; l'architecture est parfaitement égyptienne, comme l'indiquent aussi les figures

d'Isis et d'Anubis, sculptées sur les murs. Hornemann considère cet édifice comme le temple de l'ancien Jupiter-Ammon, qui, suivant Hérodote (1), était le *Zeus* de Thèbes, à la tête de béliér, et auquel la colonie de Méroé et de Thèbes éleva un sanctuaire; Rennell a établi l'identité de cette Siwah, avec l'ancienne ville d'Ammon qu'Alexandre-le-Grand visita pour y consulter l'oracle; Heeren, enfin, a prouvé qu'elle est située sur l'ancienne route des caravanes, qui va dans la partie occidentale de l'intérieur de l'Afrique; il soutient même que c'est la première station commerciale que mentionne Hérodote dans sa route des caravanes, de la Thébaine à l'intérieur (sans doute par la Grande-Oasis). Le roi des Ammoniens, dont parle Hérodote, était vraisemblablement le grand pontife de l'oasis appelée *Ammon* par les anciens, *Ammoniaca* dans Ptolémée, *Ammonium* par les modernes, et que les Arabes (Edrisi, Aboulfeda, Ebn-al-Wardi et Jakouti) appellent aussi *Santaria* ou *Santariah*. Le nom de Siwah paraît, pour la première fois, dans le voyage de l'Européen Wansleb (2), entrepris l'an 1664. Cette oasis d'Ammon devint ainsi d'une simple station des caravanes qu'elle était dans l'origine le sanctuaire d'un oracle fameux, et, plus tard, le siège d'un grand commerce; Cyrène entra en relation avec elle, et fit même graver sur ses monnaies la tête de Jupiter d'Ammon. Le capitaine Lyon rapporte, à l'occasion du Fezzan, un fait très-remarquable, c'est qu'au sud de Siwah, près du Borgou, dans le pays de Wajounga, une tribu des Tibbos porte encore de nos jours les cheveux en forme de cornes de béliér (3).

Selon Diodore et Quinte-Curce (4) (tous deux ont probablement puisé à la même source, dans le rapport d'un témoin oculaire, qui est peut-être Callisthènes (5), dont parle Strabon), le château du prince ammonien se trouvait, au temps d'Alexandre, au milieu de l'oasis, et tout près était le temple renfermant l'oracle. En dehors de cet espace sacré, entouré de murailles, était bâti, à quelque distance de là, un second

(1) Hérodote, II, p. 32, 42; IV, p. 181

(2) Paulus, Sammlung von Reisen in den Orient, th. III, p. 31, 46.

(3) Capt. Lyon's Narrative of Travels. Lond., 1821, in-4°, p. 253.

(4) Diodore, liv. XVII, c. 49 et 50. — Arrien, de Exped. Alex., III, 3, 4. — Curtius, Hist. Alex. M.

(5) Strabon, XVII, p. 589, éd. Tsch.

(1) Hérodote, II, 181. — Strabon, LXVII. — Pline, Hist. nat., V, c. 5. — Browne, Trav. — Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 46. — W. Young, Remarques, ibid., dans l'Ap. pendix, p. 296-340.

(2) Ideler, in Fundgruben des Orients IV, p. 90-411.

temple d'Ammon, ombragé par de grands arbres; c'est là qu'était située, entourée d'une agréable fraîcheur, la fameuse source du soleil que mentionne Hérodote, et dont les auteurs postérieurs ont tant de fois exagéré les merveilles. Browne apprit à Ummebeda qu'elle était alternativement chaude et froide, qualité qui, à ce qu'il paraît, est commune à plusieurs sources des oasis. Les habitants de Siwah racontèrent à Hornemann qu'elle avait la faculté de guérir les maladies. Suivant Diodore et Quinte-Curce, l'acropole (ἀκρόπολις, *arx*), entourée d'une triple enceinte (περιβολος, *munitio*), était placée au milieu du sanctuaire. La première enceinte comprenait le fort et la demeure du prince; la seconde, la demeure de son épouse, de ses enfants, de ses parents, les tours de l'édifice et le temple de Jupiter-Ammon, avec une source sacrée; dans la troisième habitaient les satellites et les gardes du prince. Ces enceintes ont dû être très-vastes, car le temple seul, qui était compris dans la seconde, se divisait en deux parties, l'avant-temple et le sekos; or, l'avant-temple était nécessairement spacieux, puisque quatre-vingts prêtres y fonctionnaient dans la grande procession du vaisseau d'or, et que, lorsque Alexandre se trouvait à Ammon, une quantité de vierges étaient occupées à la même cérémonie. D'après ces données positives des auteurs anciens, le célèbre antiquaire Hirt doute que le monument qu'on a trouvé soit le grand temple d'Ammon; il le prend plutôt pour le petit temple, situé dans le bois, non loin du château, près de la source du soleil. Il suppose que l'ancien temple se trouvait placé à l'endroit où est aujourd'hui le chef-lieu Siwah. Suivant l'architecte Liman, Siwah présente l'aspect d'une colline couverte de tous côtés d'habitations.

Depuis l'expédition du pacha Méhémed-Ali d'Égypte, un gouverneur réside à Siwah pour y prélever l'impôt (1). Cailleaud, qui faisait partie de l'expédition, y découvrit, dit-on, trois temples dont il mesura l'étendue; mais les habitants l'empêchèrent d'aller visiter une île appelée *Arachis*, qui passe pour mystérieuse. Le consul français Drovetti, qui fit le tour de cette île, n'y trouva aucun ancien monument (2). Jackson prend les habitants actuels de l'oasis de Siwah pour des colons émigrés de Sousa à l'ouest,

parce qu'ils parlent la langue Shellouh des habitants de l'Atlas (1).

2^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Route de Siwah à Augila, le long de la chaîne de Gerdobah, jusqu'aux montagnes de Morai.

1. La chaîne de rochers nus de Mogarrah se continue à travers un pays couvert de lacs et de marais, quatre journées de marche à l'ouest de Siwah, jusqu'à l'endroit fertile de Schiatha (2).

Toujours également rocheuse, et nulle part recouverte de couches de terre ou de sable, elle se dégrade vers le désert, au sud, et n'en est séparée que par une rangée d'oasis plus ou moins fournies d'eau. Ses masses sont de calcaire, remplies de nombreux débris d'un monde bouleversé, de pétrifications calcaires d'animaux marins et de coquilles; le tout disposé en couches horizontales. Les roches de calcaires sont coupées et déchirées par des défilés dont les hordes sauvages, qui les habitent, tirent parti dans leurs guerres contre leurs ennemis. Ça et là on aperçoit des collines pyramidales, s'élevant comme des îles de la plaine basse et rocheuse qui, partout où elle n'est pas couverte de sable, se compose de calcaire sans pétrifications. Ces collines, par l'effet des interstices colorées des couches de calcaire, présentent souvent une ressemblance frappante avec les pyramides. De l'oasis de Torfaue (3) jusqu'à Augila, la route que suivit la caravane de Hornemann, traversa un vaste désert d'où s'élevaient une quantité de collines de sables.

Une autre route (sans doute plus praticable pour les chevaux) passe au nord de la pente escarpée du sud et se dirige d'abord par Araschié, vers la vallée étroite et sablonneuse de Gega-bib (4), où l'on rencontre de l'eau en plusieurs endroits, un lac salant avec une île, mais pas d'habitations. Il croit ici une quantité de palmiers dont les fruits sont recueillis, à l'époque de la récolte des dattes, par les Arabes de Derna, qui habitent le rivage de la Méditerranée, à huit journées de marche de cet endroit. De là, la

(1) Jackson's Acc. of Timb. Lond., 1820, p. 280.

(2) Hornemann, Voy., I, p. 55.

(3) Ibid., p. 58.

(4) Browne, Trav., p. 24.—Renell, dans Hornemann Voy., I, p. 217.

(1) Liman, manuscrit.

(2) Beizoul, Voy., II, p. 189.

route se continue sur les hauteurs de Gerdobah (1); il faut cinq jours pour franchir ce triste plateau (*mornful highland*): enfin, le sixième jour on descend, par Guizara, dans la vallée d'Augila.

En suivant cette dernière route on met 15 journées de marche pour aller de Siwah à Augila; Hérodote dit qu'il n'en faut que 10; Hornemann, qui fit la route à marches forcées, par la plaine, n'en mit que 9, et franchit, en 87 heures et 1/2, une distance de 180 milles anglais.

2. Oasis d'Augila.

Cette oasis est située à 13 journées de marche au sud-est de Bernyq (Bérénice), et à 170 milles anglais à peu près ou 10 journées de marche de Barca (selon Edrisi). C'est une plaine de sable très-fertile partout où elle est arrosée, mais peu cultivée, attendu que les habitants se livrent exclusivement au commerce. Elle n'a qu'une journée de marche de largeur de l'est à l'ouest (2), et elle est entourée de déserts de tous côtés. On y compte quatre endroits habités; *Guizarah* est le plus oriental (le *Saragma* de Ptolémée?); les trois autres que Hornemann qualifie du nom de villes sont : *Majabrah* à l'est, *Meledilah* et *Augila*. Cette dernière, bâtie avec le calcaire des collines voisines, est mal construite et peu importante, mais ses bosquets de palmiers sont célèbres, depuis les temps les plus anciens, par le parfum de leurs dattes. Déjà, du temps d'Hérodote, les Nasamons (3) allaient les acheter dans la même contrée, où, de nos jours, les Arabes de Bengasi font leur commerce avec Augila.

L'oasis d'Augila est une station très-importante pour les caravanes; elle appartient actuellement au pacha de Tripoli. Les relations de Burckhardt (4) nous apprennent que les marchands de cette oasis, après deux tentatives malheureuses (en 1811 et 1813) sont enfin parvenus, en 1814, à se rendre directement par le désert, dans le Waday et le Borgou, où ils font le commerce d'esclaves : ils sont ainsi dispensés de les

faire venir du Fezzan, et les bénéfices immenses qu'ils recueillent en transportant ces malheureux Africains immédiatement du Soudan aux marchés du Caire, les dédommagent amplement de toutes les peines et de toutes les fatigues du voyage.

3. Chaîne du Morai ou Zittan.

A l'ouest de l'oasis d'Augila on voyage, les trois premières journées, dans le désert qui se compose de rochers de calcaire, plus ou moins recouverts par les sables. Le quatrième jour, des collines surgissent de nouveau, en forme d'îles, de ce sol pierreux et interrompent l'uniformité de la plaine; mais des tas de sables, amassés, à ce qu'il paraît, par les vents, entourent souvent ces élévations et en rendent l'abord très-difficile. Cette région de collines est le commencement d'une chaîne de montagnes appelée *Morai* (*Morai-ji*) (1), qui suit une direction tout à fait opposée aux précédentes, et paraît se prolonger au loin dans le désert.

Près de cette chaîne de montagnes se termine la bordure de l'océan de sable, qui s'étend très-uniformément sur un espace de 100 milles géographiques (352 milles angl.) depuis le Caire jusqu'à Morai de l'est à l'ouest, et qu'on peut comparer, quant à sa formation et à son étendue, à la bordure orientale du désert, le long de la chaîne d'oasis parallèle au Nil.

La chaîne du Morai, s'étendant du nord au sud, borde donc ici, à l'est, un golfe du grand désert libyque. Nous abandonnons aux recherches ultérieures la tâche de prouver jusqu'où elle se prolonge au sud, surtout si elle s'étend jusqu'aux Tibbo-Febabo (10 journées de marche au sud) et jusqu'au Borgou, d'où une semblable chaîne, courant de l'est à l'ouest, parallèlement à celle que nous venons de décrire plus haut, borde le grand désert de Berdoa et Bilma, et se joint, à l'ouest, aux chaînes de montagnes du Fezzan.

On traverse toute la chaîne du Morai (2) en quatre journées : sa largeur est donc la même que celle du plateau qui forme le rempart du Nil, à l'est du désert. Elle se compose de montagnes calcaires, bizarrement déchirées, remplies de défilés étroits, pénibles et escarpés (*Med-Hyg*

(1) Hadi-Abdallah Beumelleitan, dans les *Proceedings*, I, p. 192.

(2) Beaufoy, dans les *Proceedings*.

(3) Hérodote, IV, c. 182 — Hadi-Abdallah, dans les *Proceedings*, I, p. 192.

(4) Burckhardt, *Travels in Nubia*, App., p. 490.

(1) Hornemann., *Voy.*, éd. Langlé, I, p. 76.

(2) Hornemann., *Voy.*, I, p. 78. — Hadi-Abdallah, d'après Beaufoy, dans les *Proceedings*, I, p. 190.

ou *Neddik*), de gouffres affreux et de rochers isolés, qui apparaissent au voyageur comme autant de masses bouleversées par un déluge. Le Morai se termine, à l'ouest, par des plaines rocheuses et des amas d'eau. Au milieu des labyrinthes de ces rochers de calcaire, on aperçoit de nouveau une quantité de pétrifications d'animaux marins et des fragmens de troncs d'arbres pétrifiés, ayant jusqu'à deux pieds de longueur.

Hornemann donne à la plaine unie, aride et composée de roche calcaire, qui se détache, à l'ouest, du Morai, le nom de *Soultin*, et Hadi-Abdallah appelle tout le passage pénible de la chaîne du Morai la *grande montagne Zillan* (ce qui signifie peut-être la même chose).

A partir de là, on observe, à la frontière de l'océan de sable, un changement frappant dans toute la nature, surtout une grande interruption dans la monotone régularité de ces régions brûlantes.

3^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Le Haroush noir jusqu'au Fezzan.

Un labyrinthe de chaînes de montagnes noires et arides, placées les unes à côté des autres, se prolonge dans la direction de l'ouest; à leur entrée, se trouve une montagne en forme de cône tronqué. Les différentes rangées sont séparées par d'étroits et affreux défilés; souvent aussi on voit des espaces d'une demi-lieue entièrement couverts de blocs de rochers détachés, auxquels succèdent de nouveau des défilés et de longues et immenses gorges. Les caravanes prennent le chemin le plus commode, qui cependant est encore très-pénible et presque impraticable. On rencontre par intervalles des vallées qui ont un peu d'eau : celles-là sont couvertes de pâturages, il y vient quelques arbres ombrageux, et l'on y aperçoit aussi quelques timides gazelles. On met quatre jours pour traverser ce boulevard rocheux du désert.

Les masses de ces montagnes se composent de basalte (1), et de là le nom de *Haroush* qu'on donne, dans tout le nord de l'Afrique, à tous les espaces couverts de masses basaltiques.

Hornemann, le seul voyageur qui nous ait donné des renseignements sur ces basaltes qu'il appelle *ferrugineux*, nous apprend qu'ils n'ont

nulle part une grande élévation. Ce sont, dit-il, des chaînes de collines qui ne s'élèvent que de huit à dix pieds au-dessus du niveau du sol qui les entoure. Elles vont dans toutes les directions; et leurs faces, surgissant brusquement du sol parfaitement plane, présentent des parois latérales presque à pic, de vrais filons basaltiques, à peu près comme le capo di Bove, près de Rome. Les Arabes appellent cette forme singulière des montagnes *Stres* (nom qui vient peut-être d'*Esthi* ou *Esthur* qui signifie *couche* ou *rempart de pierres*, selon Langlès). Cette contrée apparut à Hornemann comme le théâtre d'une grande révolution; il crut même y avoir trouvé de la cendre volcanique et de la lave.

On traverse aussi cette chaîne basaltique pour aller du Fezzan au Bornou. La route du Fezzan à Mesurata et celle du Fezzan par Sockna à Tripoli, est rendue très-pénible et presque impraticable par cette même chaîne (1). C'est ce que nous confirment en dernier lieu les relations du capitaine Lyon (2).

Le Haroush noir ne s'étend pas seulement à l'est du Fezzan, pendant sept journées de marche, du nord au sud; mais on le rencontre aussi au nord-ouest de cette même oasis, se prolongeant sous le nom de *Souda* (soudah signifie *noir*; c'est le *Mons-Ater* des anciens) (3) jusque près de Gadames (*Cidamus*).

Toute l'étendue du Haroush, de l'est à l'ouest, correspond parfaitement aux limites orientales et occidentales des deux Syrtes de la Méditerranée, ce qui est un phénomène digne de remarque.

A l'ouest, une série d'écueils calcaires peu élevés, nus et blancs, appelés le *Haroush blanc* (4), s'adosse, sur une largeur de trois journées de marche, à cette chaîne basaltique. Les masses en paraissent comme vernies (peut-être est-ce l'effet de la chaleur?); elles surgissent verticalement de la plaine, et sont composées de chaux friable et remplies de pétrifications de toute espèce; des coquilles, des animaux marins et des têtes de poissons, dont une seule fait une charge d'homme, s'y trouvent en quantité.

(1) Hornemann, Voy., I, p. 57. — Rennell, dans l'Appendix, p. 223 et 270.

(2) Capt. Lyon, Narrative of Travels in Northern Africa. Lond., 1821, in-4o, p. 23, 33, 80, 360.

(3) Schérif Ibrahim, d'après Beaufoy, Proceedings, I, p. 85, 191. — Pline, Hist. nat., V, c. 6.

(4) Hornemann, Voy., I, p. 93.

(1) Hornemann, Voy., I, p. 81. — Jackson's Acc. of Morocco, 2^e éd., p. 46 et 121.

Tous ces fossiles font partie du calcaire friable ; mais ils sont cassans comme du verre. Ils remplissent également les collines et l'enfoncement qui confine, à l'ouest, à la dernière rangée de montagnes (le *Xannibba* de Beaufoy?), d'où l'on descend à Temissa (*Tamest*, selon Edrisi) dans la plaine de Fezzan.

REMARQUE.

Topographie de Fezzan.

Temissa, situé à la frontière de la Grande-Oasis de Fezzan, est à seize journées de marche à l'ouest d'Augila. Hornemann mit 195 heures pour franchir une distance de 79 milles géog. (395 *miles*). L'espace entier, depuis le Caire jusqu'ici, espace qui se réduit à 405 heures sur 166 milles géogr., fut franchi en 50 jours (1), et en trois stations différentes qui sont Siwah, Augila et Temissa. Hadi-Abdallah admet une distance de 45 journées de marche jusqu'à Temissa, ou de 52 jusqu'à Fezzan (c'est-à-dire jusqu'à Mourzouk qui en est la capitale). Hérodote calcule de station en station, et dix journées de marche équivalent, selon lui, à une station. Il faut ici faire la part de l'influence que les saisons, la situation politique des états, la manière de voyager, la connaissance des routes, etc., exercent sur les voyages des caravanes dans le désert.

Le Fezzan (sous ce nom l'on entend aussi quelquefois le chef-lieu de l'oasis) s'étend, suivant les données des anciens (2), depuis la côte, près de Mesurata, jusqu'à 17 journées de marche dans l'intérieur, vers le sud-ouest, ou à peu près 38 milles géogr. (289 *miles* en comptant 16 *miles* et 1/2 sur une journée de marche). De Tripoli au Fezzan, par les montagnes de Ghouriano et Sockna, on compte 23 journées de marche.

4^e ÉCLAIRCISSEMENT.

1. Fezzan, l'oasis des Garamantes; Phazania dans Pline, Fæsan, Fizen chez les Arabes.

A. D'après les anciens documens.

De Temissa (*Tamest*, selon Edrisi), un chemin d'une journée de marche conduit, à travers des

plaines fertiles, à *Zuilah* (Sylah ou Sila, *Cillalu* dans Pline) qui, du temps d'Ebn-Haukal (1) et d'Edrisi, était la capitale du pays de Fezzan. A sept heures de distance de là, à l'ouest, on arrive à *Hemara*, situé dans une belle et vaste vallée; et enfin, à sept petites journées de marche (2) de Temissa, sur la frontière orientale, est situé *Mourzouk*, aujourd'hui capitale du Fezzan. C'est de cette ville que nous sont venues toutes les données que nous possédons sur ce pays remarquable.

Le domaine du Fezzan (3) présente une forme arrondie d'après le shérif Imhammed, une forme ovale d'après Hornemann. Il s'étend depuis sa limite septentrionale, le *Soudah*, c'est-à-dire la chaîne de basalte (*Mons-Aler*), à peu près sur une étendue de cinq journées de marche, jusqu'à Mourzouk, au sud. A quatorze journées de là, vers le sud, en traversant le pays de *Hiatts*, on arrive, dit-on, dans les environs de *Cashna*, à la chaîne limitrophe de *Eyre* (4), qu'il faut bien se garder de confondre avec *Eurès* ou *Auras*, l'*Audon* de Ptolémée, qui est situé au nord-ouest de Tripoli, et fait partie du Petit-Atlas.

On compte, comme appartenant au territoire de Fezzan, les contrées de *Haroush*, *Wadan* (5), *Hiatts*, *Houn* (Honein ou Ras-Honein dans Shaw, le *πῆλα ἀρρωθρίων* de Ptolémée). La plupart des géographes donnent à cette oasis une étendue de 60 milles géogr. (500 *miles*) du nord au sud, et de 40 milles géogr. (200 *miles*) de l'est à l'ouest. Elle est comme une île, en forme de cercle, entourée de chaînes de montagnes sauvages et impénétrables (6) qui la garantissent contre toute espèce d'invasion. Ces montagnes ne sont interrompues qu'à l'ouest, où il paraît que l'oasis confine immédiatement au désert.

Le Fezzan est une vaste plaine basse, couverte partout d'un sable léger qui, autrefois, dit-on, encombra un torrent profond et rapide, près de Tessowa, à l'est. A l'ouest de la capitale (Mourzouk), du côté de Sahara, le sol est aride et

(1) Ebn Haukal, dans W. Ouseley, p. 21.

(2) Hadi-Abdallah, dans Braufay, dans les *Proceedings*, p. 190, 129.

(3) Hornemann, *Voy.*, éd. Langlé, c. III, p. 110. — Renneil, *App.*, p. 227.

(4) *Proceedings*, I, p. 162.

(5) A.-V. Einsiedel, *Nachrichten vom Innern von Afrika*, in *Cuhn's Sammlung*, th. III, p. 434.

(6) Scherif Imhammed, d'après Lucas, dans les *Proceedings*, I, p. 98.

(1) *Proceedings*, I, p. 194 — Hérodote, IV, c. 183. — Renneil, dans Hornemann, I, p. 186.

(2) *Proceedings*, I, p. 85.

désert. Au sud, du côté de Mendrah (à 12 milles géogr. de là), il est généralement sec et couvert d'un sel (*fossil alkali*) auquel on donne le nom de *trona*. On y trouve des puits en quantité et quelques sources vives qui ne tarissent jamais.

Il ne pleut jamais ou très-rarement dans le Fezzan (1); et l'on ne rencontre, dans tout le pays, aucun fleuve ou rivière qu'un Européen pourrait appeler considérable. Le shérif Imhammed (2) vante cependant le petit fleuve qui coule à Mourzouk, ainsi que les contrées bien arrosées des environs, où l'on trouve toujours des puits à une profondeur de huit à dix pieds. Il y en a, dit-il, plusieurs dans chaque jardin, qui servent à l'irrigation, et produisent une végétation, comme on n'en voit que peu dans tout l'El-Magreb. Le nombre des lieux habités est, selon lui, de cent; selon Hornemann, on y compte cent et une villes et villages.

Zuila (Sila), *Germah* (Garama, capitale des Garamantes), *Kaltron*, *Temissa* sont des villes du Fezzan. Germa et Zuila étant tombées l'une après l'autre en décadence, Mourzouk est devenu le chef-lieu de l'oasis; les habitants de cette ville ne vivent que de leur commerce : c'est le premier et le plus important emporium de toute l'Afrique septentrionale; c'est le point de réunion entre l'ouest et l'est, entre Maroc et le Caire, entre le Soudan et les côtes de la Méditerranée. L'eau, le blé, le maïs, les dattes et les troupeaux qui sont les principaux produits du pays, suffisent pour satisfaire aux besoins de toutes les caravanes qui arrivent dans l'oasis.

2. *Gadames*, *Cydamus*.

Le Fezzan est, d'après l'état actuel de nos connaissances, la frontière la plus occidentale de la chaîne d'oasis. Cependant l'on nous cite encore, au nord-ouest, une oasis peu connue, appelée *Gadames* (3) (*Cydamus* dans Pline); elle s'adosse au plateau des Berbères, près du bord méridional de l'Atlas, et a, dit-on, perdu toute importance depuis que Mourzouk est devenu le centre du commerce. C'est à Gadames que commence le pays riche en dattes, cette immense steppe, plane, unie et large de 80 milles géographiques, qui s'étend à l'ouest sous le nom

de Biledulgerid, et est arrosée sur toute sa surface par des *wadis* ou fleuves de steppes. (Voy. plus haut, p. 492.)

Le Biledulgerid formant ainsi la limite entre le plateau des Berbères et le grand océan de sable, on pourrait considérer comme autant d'avant-postes de cette zone verdoyante les oasis que nous avons parcourues, et qui diminuent à mesure qu'elles avancent à l'est. En effet, la nature est la même dans le Biledulgerid que dans les oasis; ces espaces ne diffèrent que dans leur étendue. Ce que la grande chaîne élevée, déchirée et rocheuse du Grand-Atlas est pour le Biledulgerid, les côtes rocheuses et basses de l'est le sont pour la chaîne d'oasis; elles apparaissent également déchirées comme l'Atlas. Ce que sont là les wadis abondantes et les lacs situés près de leurs embouchures, les mares salantes, les étangs périodiques et les puits isolés le sont ici; tous deux (le Biledulgerid et la chaîne d'oasis) sont parallèles aux chaînes septentrionales qui se dirigent de l'est à l'ouest, et les oasis, de même que les steppes du Biledulgerid, se trouvent placées sous une même latitude, entre le 27° et le 30° lat. nord. De plus, ce que sont pour le Biledulgerid ses plaines salantes, cultivables, verdoyantes, le peu d'endroits couverts de pâturages le sont pour les oasis : observons toutefois que ces oasis septentrionales ne peuvent pas, comme celles du bord oriental, se comparer à une ligne d'oasis corallines, tant elles sont isolées et éloignées les unes des autres.

De cette manière, la division naturelle de ces régions, telle que l'admettaient les Arabes, se trouve pleinement justifiée : ils divisaient, comme nous l'apprend Ebn-Haukal (1), l'Afrique septentrionale en un El-Magreb occidental et oriental. La limite entre les deux est le Fezzan. La partie orientale s'étend depuis l'Égypte (*Misr*), le long de la mer, jusqu'à Fezzan (*Zuila*); la partie occidentale depuis Zuila jusqu'à Souze (*Sous-al-Akri*, c'est-à-dire Souze, province limitrophe), et Andalou (l'Espagne), ou jusqu'à l'Océan occidental.

B. D'après les nouvelles relations du capitaine Lyon.

Le capitaine Lyon, accompagné du consul anglais Ritchie, voyagea, au mois de mars 1819, de Tripoli à Mourzouk, et il se proposait de pe-

(1) *Proceedings*, I, p. 93, et Hornemann, *Voy.*, I, p. 111, II, p. 457.

(2) *Proceedings*, I, p. 88, 98.

(3) V. Eusebius, in *Colum's Sammlung*, III, p. 433.

(1) Ebn Haukal, dans W. Ouseley, p. 19.

méter de là dans le Soudan des nègres. Mais les fièvres accablantes dont ils furent tous deux atteints pendant tout le temps de leur séjour en cette ville, et la mort prématurée de M. Ritchie, décidèrent le capitaine Lyon à renoncer à ses projets de découverte dans l'intérieur de l'Afrique.

En attendant il avait fait de nombreuses excursions dans l'oasis de Fezzan, et les descriptions détaillées qu'il nous en a données (1) ont jeté un grand jour sur la géographie de ce pays remarquable.

Nous n'indiquerons ici que les principaux points de ce pays, tels que les a explorés le capitaine Lyon, dans la direction du sud au nord. L'étendue du Fezzan, de l'ouest à l'est, lui est moins connue qu'à Hornemann. Les indications de l'intrépide voyageur allemand, quoique antérieures, conservent par conséquent ici toute l'importance de nouvelles découvertes.

La limite nord du royaume de Fezzan est à *Bonjem* (50° 35' 32" lat. nord) (2), la limite sud à *Tegerry* (24° 4' lat. nord); mais cet endroit est déjà habité par les tribus Tibbos des montagnes voisines. Les montagnes du Haroush bornent le Fezzan à l'est, et le village *Oubari* indique sa limite occidentale. *Mourzouk*, la capitale, est situé au centre de l'oasis, par les 23° 34' lat. nord et les 13° 32' long. est de Greenw.

On compte cinq journées de marche de Tripoli à *Benioled* (Beni-Would), en passant par les montagnes de Ghouriano (3). De là on met encore cinq jours pour arriver au puits de *Bonjem* où est situé le fort limitrophe septentrional du royaume de Fezzan. C'est une ruine d'un ancien édifice romain, bâti avec d'énormes cubes, au milieu du désert, et provenant du temps de l'empereur Septime-Sévère, comme l'indique l'inscription placée au-dessus de l'entrée. De ce fort on arrive, après quatre fortes journées de marche à travers des plaines arides et quelques défilés rocheux (appelés *Hornemans* dans Hornemann), à *Sackna*, qui est la ville la plus septentrionale dans le domaine du Fezzan (29° 3' 36" lat. nord) (4). Placée au milieu de déserts et de

défilés souvent inabornables, entre les deux capitales, de Tripoli et du Mourzouk, elle est devenue un lieu d'asile pour les exilés et les réfugiés des deux pays, qui peuvent y vivre à l'abri de la tyrannie des sultans. Les habitants de cette ville, au nombre de deux mille, parlent la langue tonarik; ils vivent de leurs plantations de dattiers qu'ils cultivent presque sans impôts, car ils ne paient de tribut que pour 260,000 pieds de palmiers (1). Quelques petits villages sont encore situés dans le voisinage; à l'est s'élèvent les hautes montagnes de *Wadan* où habitent de nombreuses troupes d'autruches et de buffles (*Wadan*) qui ont donné le nom à toute la contrée. Au sud de *Sockna*, les montagnes plus escarpées de *Soudah*, appelées aussi les *montagnes noires*, s'étendent de l'est à l'ouest, aussi loin que l'œil peut les suivre. Elles atteignent, en plusieurs endroits, une hauteur de 1,500 pieds, et occupent, entre les 28° 40' et 27° 30' lat. nord, une étendue d'à peu près 20 milles géographiques en largeur. Le basalte dont elles se composent est noir, fortement mélangé de carbonate de chaux, et se désagrège en petits fragmens en forme de boule. Toute la chaîne est entièrement aride, déchirée, et forme une quantité d'écueils et de cônes isolés; les plaines adjacentes sont fréquemment parsemées de débris d'une masse basaltique vitreuse, remarquable surtout par son éclat éblouissant. Plus loin, au nord, le même basalte se retrouve en abondance dans la chaîne de Ghouriano, près de Tripoli (32° lat. nord) où l'on aperçoit aussi beaucoup de cônes basaltiques.

L'aspect de ces montagnes de *Soudah* est tellement sauvage que le capitaine Lyon, se voyant entouré de tous côtés, de leurs parois escarpées, se crut un instant transporté au milieu du cratère d'un volcan. Au sud se déroulent, à leur base, de vastes plaines inhospitalières (2), couvertes tantôt de fragmens de basalte, tantôt de sable, mais où l'on ne rencontre ni eau ni aucune trace de végétation; d'innombrables carcasses de chameaux et de chevaux, et une quantité de squelettes humains bordent ici les routes des caravanes et ne présentent que trop souvent à l'âme du voyageur le tableau des dangers et des souffrances auxquels il va s'exposer. La route s'étend ainsi, sur un espace de cinq journées de marche, jusqu'à une forêt de palmiers, au mi-

(1) Capt. G.-F. Lyon, *Narrative of the Travels in Northern Africa in the years 1818, 19 et 20, accompanied by geographical Notices of Soudan and of the course of the Niger with a Chart of the routes and Plates, etc.* Lond., in-4°, 1821.

(2) Lyon's *Narrat.*, chap. VII, p. 240.

(3) *Ibid.*, chap. I, p. 21-37.

(4) *Ibid.*, chap. VI, p. 66, Tab.

(1) Lyon's *Narrat.*, chap. VI, p. 72.

(2) *Ibid.*, p. 83.

lieu de laquelle est situé le village *Zeighan* (27° 26' lat. nord); de là elle se prolonge encore, pendant quatre journées, jusqu'à la ville de *Sebha* (par les 27° 5' 8" lat. nord). Entourée d'un superbe bosquet de palmiers, au milieu du désert, cette ville est surtout remarquable en ce qu'on y aperçoit, selon Lyon, les premières traces de cette transition de couleur, de la peau blanche des habitants du nord au teint foncé des mulâtres, jusqu'à la peau d'ébène des habitants de Mourzouk.

Un chemin de quatre journées, à travers des plaines homogènes et arides, conduit de Sockna à cette capitale. Les caravanes de Tripoli l'atteignent ainsi ordinairement en trente-neuf jours; sauf quelques endroits habités, elles n'ont rencontré sur tout cet espace que des déserts et des solitudes sans fin (1).

MOURZOUK est une ville murée, comptant 25,000 habitants sédentaires, outre les nombreux étrangers qui s'y rassemblent annuellement. Les remparts de la ville ont 15 pieds de hauteur, 8 pieds d'épaisseur et sept portes; ils sont bâtis en terre, comme toutes les maisons, et ces constructions sont ici très-durables, par la raison qu'il ne pleut pas dans le Fezzan. Les rues sont étroites; le château, qui a 80 à 90 pieds de haut, est vaste et très-fortifié; les murs ont, à leur base, de 50 à 60 pieds d'épaisseur, et ne diminuent qu'à mesure qu'ils s'élèvent, de sorte que l'intérieur du palais est très-étroit, à proportion de sa circonférence. Il renferme le harem des premières femmes (*Kibere*), du sultan, et la garde en est confiée à des eunuques. La ville est entourée, de tous côtés, de plantations de dattiers qui fournissent aux habitants leur principale nourriture.

A une distance de deux journées, à l'est de Mourzouk, est situé *Traghan* (23° 55' lat. nord), célèbre par ses jardins et par ses eaux (2). Ces eaux, si fameuses, se réduisent tout simplement à quatre étangs de 30 à 40 pieds de diamètre, qui passent pour une merveille dans tout le pays; ils sont entourés d'épais bosquets de palmiers, habités par des troupes d'oiseaux, véritables raretés dans ces contrées sablonneuses. Jadis cette ville était plus considérable; maintenant elle n'a que 500 à 600 habitants, un fort et une mosquée. Un peu plus loin, à l'est, est la ville de *Zueta* (Zuila, Sila), par les 26°

11' 48" lat. nord. Les habitants sont les descendants d'une noble tribu arabe, qui se donne le nom de *schérifs*, c'est-à-dire parens du prophète. Ils ont tous le teint clair et se distinguent de leurs voisins par leur équité, leur maintien calme et leur hospitalité. A un quart de lieue de la ville, à l'ouest, on trouve les ruines d'une ancienne mosquée de 135 pieds de long sur 90 pieds de large; elle est bâtie en briques crues, avec du ciment de chaux, et elle révèle une architecture parfaite. A un quart de lieue de la mosquée, à l'est, sont situés cinq édifices quadrangulaires, très-ressemblans, ayant 20 pieds de diamètre, 30 pieds de haut, des toits et des fenêtres voûtés, ce qui est très-remarquable au centre de l'Afrique; ils sont garnis, jusqu'à la moitié de la hauteur, de plaques de grès rouge et couverts d'inscriptions effleurées maintenant, et que le capitaine Lyon prend pour des inscriptions arabes. Ce voyageur pense que ce sont là les monumens des anciens schérifs qui s'établirent dans cette contrée, il y a cinq ou six cents ans.

De vastes plaines, couvertes de cailloux, alternant avec des espaces arides, hérissés d'écaillés basaltiques semblables à ceux que Hornemann observa aussi dans le Haroush, se succèdent, à partir de ces deux villes, jusqu'à *Gatrone* qui en est éloignée de cinq journées de marche. Sur tout cet espace on ne trouve de l'eau potable qu'à *Wadakaïre*; la ville de *Gatrone*, qui n'est qu'un peu plus au sud (24° 47' 57" lat. nord), se trouve de nouveau entourée de collines de sable, au milieu d'un affreux désert. Les habitants de cette ville, en grande partie des Tilibos, se disent encore Fezzaniens, mais ils parlent déjà la langue du Bornou, et les Marabouts fezzaniens qui habitent au milieu d'eux, évitent, autant que possible, leur commerce.

De *Gatrone* on atteint, en deux jours, la frontière méridionale du royaume de Fezzan. La route traverse d'abord des rangées de collines et puis des déserts interrompus çà et là dans leur aridité par quelques bosquets de palmiers, de *marous* (*gurma*) et de figuiers. Un buisson appelé *Dees* est ici la principale nourriture des chameaux. L'endroit le plus reculé du Fezzan est *Tegeret* par le 24° 4' lat. nord. On voit ici un château bâti dans le style de celui de Mourzouk. Il n'y a pas longtemps que cette ville était encore très-redoutée de tous les voyageurs, à cause du brigandage de ses habitants; maintenant le sultan fait exercer une discipline très-sévère. Bien qu'il y cultive encore une quantité d'excellentes dattes

(1) Lyon's Narrat., p. 67.

(2) Ibid., p. 206.

Tegerry passe néanmoins pour la limite méridionale du dattier (1). C'est ici aussi qu'on rencontre les premiers groupes de doumiers qui, à partir de ce point, paraissent remplacer les dattiers, au sud, comme cela se voit aussi dans la Haute-Égypte et la Nubie, où le doumier (*cucifera thebaïca*) croît en abondance au sud de Girgeh (2), tandis qu'il est rare au nord de cet endroit.

Au sud de Tegerry commence, immédiatement sous les murs de la ville, le grand désert de sable que parcourent les brigands et les chasseurs d'esclaves, lorsqu'ils font leurs excursions dans les pays des nègres. A Bargou, dans le Fezzan et dans le Dar-Four, on organise chaque année des expéditions régulières (*Grazzie*, dans le Fezzan) pour enlever des esclaves. (Nous invitons à lire le sujet le voyage du capitaine Lyon qui assista lui-même au retour d'une pareille expédition) (3).

Outre les palmiers, ce voyageur ne remarqua dans les jardins de Tegerry au mois de décembre) que des raves, des oignons et quelques autres légumes; dans les premiers jours de janvier, le blé n'était pas aussi avancé qu'à Mourzouk. Les nuits étaient très-froides; le thermomètre indiquait, le 2 janvier, au lever du soleil, 1° 40' réaumur; le 14 du même mois, le capitaine Lyon, se trouvant un peu plus au nord, à Walakaire, près de Gatrone, vit le thermomètre ombrer à 2° 30' au-dessous de zéro; la glace avait un pouce d'épaisseur, et l'on fut obligé de faire légeler le col des outres; dans le jour, le froid changeait rapidement en chaleur. Ces nuits froides sont toujours très-funestes aux malheureux esclaves nègres du Soudan qui sont obligés de coucher sur le sable sans aucun abri; cette transition rapide et quotidienne du froid à la chaleur mit aussi plusieurs fois la vie des voyageurs européens en danger; et, pendant tout le temps qu'ils séjournèrent dans cette contrée, ils eurent de fréquentes attaques de fièvre.

Le sol de tout le Fezzan est, à proprement parler, aride et désert; un sable d'un jaune roux et une espèce de cailloux couvrent la plus grande partie du pays. Au sud des montagnes de Moudah, depuis le 29° jusqu'au 24 lat. nord, on ne trouve d'autres roches qu'un grès rouge de formation tertiaire avec quelques couches de gypse, de sel gemme et de marne qui, en s'ados-

sant de deux côtés, au nord et au sud, aux basses des monts Soudah, constituent toute la variété géologique de ces plaines africaines. La base du grès rouge se compose de couches de calcaire coquillier. Le pays est généralement très-sec, et Lyon ne rencontra que trois sources sur tout le vaste espace qu'il parcourut. Mais en beaucoup d'endroits, on trouve de l'eau dans des couches d'argile et de sel, lorsqu'on creuse à une profondeur de 10 à 20 pieds. A l'exception des petites wadis ou enfoncements dans lesquels on rencontre çà et là quelques buissons (*l'agoul*, le *thamaran*, le *deesa*) et très-peu d'arbres comme le *talhh* (mimosa), la végétation est nulle dans le Fezzan; les palmiers, les arbres fruitiers, le blé et les légumes ne sont cultivés que dans le voisinage des villes. De cette manière l'opinion généralement répandue qui fait de l'oasis des Fezzaniens un pays très-fertile est, suivant Lyon, entièrement fautive. Toute cette oasis, dit-il, ne se distingue nullement du désert sous le rapport du sol; dans le sens propre, elle fait même partie du Sahara. Près de Mourzouk, le terrain est argileux et blanc, et, quoique mélangé de sable, il offre ici une certaine fertilité; mais l'irrigation est tellement pénible que dans tout le royaume on ne trouve pas un jardin qui ait plus d'un acre d'étendue, et pas un gazon de la longueur d'une table. En aucun endroit, depuis les montagnes au sud de Tripoli jusqu'à Mourzouk et Tegerry, l'herbe ne croît spontanément, excepté entre les anfractuosités des rochers, et sur les bords de quelques wadis; même les plantations de palmier ne s'entretiennent qu'avec les plus grands efforts. L'irrigation se fait partout au moyen de machines tirées par des ânes.

Et cependant ce sol aride fournit d'importants articles de commerce, du trona, du sel gemme, de l'alun (*shub*), du gypse, du nitre et du soufre. Près du village de Mafen est une plaine de sel gemme qui s'étend sur un espace de 6 milles géographiques (30 milles). La végétation, très-insignifiante, produit, outre les végétaux que nous avons nommés plus haut, un peu de blé indien (*gafouty masr*), trois espèces de dourrah, du froment, de l'orge, des haricots, des raisins, des grenades, des abricots et des pêches qui mûrissent rarement, quelques chétives pommes, mais de bonnes figues, d'excellents melons d'eau et du *cornia*, petit fruit rond de la grosseur d'une noix, avec trois grains ayant un goût et un parfum doux et agréable. L'arbre qui le porte atteint à une hauteur de 30 pieds et est, suivant Ritchie, le lotus

(1) Lyon's Narrat., p. 225.

(2) Jollois, dans les Descriptions de l'Égypte, Ant., II, n. n. p. 2.

(3) Lyon's Narrat., p. 249.

des anciens (*rhamnus lotus*). Les semailles de blé et d'orge se font au mois d'octobre et de novembre. Les récoltes au mois de mars et d'avril. Les récoltes de dattes, les plus importantes pour le Fezzan, ont lieu, la première au mois de septembre, lorsque le fruit est encore tendre ; la seconde au mois d'octobre, lorsqu'il est sec et blanchi. La flore du Fezzan n'a rien de remarquable. Dans le règne animal on connaît, parmi les bêtes féroces, le tigre, la hyène, le chacal et une quantité de renards. Lyon nous cite aussi trois espèces de buffles, une espèce d'antilopes, le chat sauvage, le porc-épic, plusieurs espèces de rats et de souris. Le chameau du Fezzan (*maherry*), remarquable par sa rapidité à la course, est de toutes les bêtes de somme le plus nombreux ; le cheval, l'âne, le bœuf, le mouton, la chèvre et le chien sont des animaux rares et très-précieux. Les oiseaux n'abondent pas dans le Fezzan, à l'exception des vautours, des faucons et des corbeaux qui sont très-communs dans les déserts, comme les moineaux dans les villes et les pigeons sauvages dans les bois de palmiers ; les aigles sont rares et de même les perdreaux ; les oiseaux aquatiques, comme les canards, les oies, etc., sont presque inconnus. On ne voit que très-peu d'insectes, par la raison que les fleurs sont très-rares ; les mouches même sont inconnues au Fezzan ; en revanche, on y trouve en abondance des scorpions et des fourmis.

L'eau est saumâtre ou salée ; les rivières manquent entièrement, et de même toute espèce de bois de construction ou à brûler. Les riches seuls possèdent des terres, et la valeur des biens-fonds s'estime d'après le nombre des puits et des palmiers, qui fournissent la principale nourriture des habitants. Les jardins sont cultivés, à la pioche, par les serviteurs et les esclaves, et de même le peu de terres ; mais, à proprement parler, le Fezzanien ne connaît pas l'agriculture ; il est exclusivement commerçant et vit de ses brigandages et de ses guerres avec ses voisins.

Nous connaissons, depuis peu, à l'ouest du domaine du Fezzan, deux petits états indépendants de cette oasis, mais dont la connaissance nous est parvenue par des Fezzaniens : *Ghraat* qui nous était autrefois entièrement inconnue, et *Gadames* dont il a déjà été question plus haut (1). — GHRAAT est une ville murée comme Mourzouk, située à 20 journées de Touat, à 5

journées de la forêt de dattiers de Garat, à 1 journée à l'ouest de Mourzouk, et à 7 au sud-ouest de Selha. A une lieue de là on rencontre une seconde ville murée, El-Berkaat, célèbre par la beauté de ses raisins. La plaine dans laquelle est située la ville de Ghraat est couverte de cailloux, et entourée de montagnes désertes.

Le scheick de cette ville prend le titre de sultan, mais il ne reçoit d'impôt que des habitants sédentaires ; les Touariks, qui forment la population nomade, ne lui paient aucune rétribution un grand nombre d'entre eux ont fait le pèlerinage de la Mecque, et sont, par cette raison, vénéérés comme des marabouts. La constitution de l'état de Ghraat paraît être républicaine, puisque le conseil des anciens est supérieur en autorité au sultan, qui n'est, à vrai dire, qu'un grand commerçant. Les habitants sédentaires se nomment Ghraatia. Un trait qui les distingue de tous les autres mahométans, c'est qu'ils permettent aux étrangers d'avoir des relations avec leur femmes et leurs filles qu'on assure être très-jolies. Le commerce du Soudan les rend tous riches et opulents.

Il se tient, chaque printemps, un grand marché à Ghraat. Les marchands de Gadames y transportent des armes, de la poudre, du plomb, du fer ; ceux du Soudan, des esclaves, de l'or et des noix de gourou ; les Fezzaniens y viennent aussi avec leurs marchandises de Tripoli et de l'Égypte ; mais les principaux articles de commerce sont toujours les esclaves, les chameaux et les dattes.

GADAMES, dont nous avons déjà parlé plus haut (Voyez page 344), est située, d'après les dernières informations que recueillit le capitaine Lyon, à 15 journées au sud-ouest de Tripoli et à 20 journées au nord-ouest de Ghraat. C'est le rendez-vous de tous les marchands qui vont à Timbuctou ou Touat ; c'est là qu'ils font leurs préparatifs pour les longs voyages dans le désert. Depuis quelque temps cette ville est tributaire de Tripoli et gouvernée par un fils du pacha. Les habitants sont en relations de commerce continuelles avec Timbuctou, et tous en parlent la langue, ainsi que celle des Touariks. Un fait remarquable, c'est que cette ville est habitée par deux tribus différentes qui vivent l'une à côté de l'autre, sans entretenir entre elles aucune communication. Une grande muraille circulaire les enferme toutes deux ; mais un mur très-large coupe diamétralement la ville, et la divise en deux parties qui ne communiquent que par une porte que l'on ferme à la moindre apparence de

(1) Lyon's Narrat., p. 112.

trouble. Avant que cette barrière n'existât, il y avait guerre continuelle entre les deux tribus ennemies qui se nomment les *Benevazid* et les *Benevalid*. La ville est entourée de jardins et des bosquets de dattiers; dans l'intérieur des murs est une source abondante, qui, à l'aide de cinq grands canaux, fournit d'eau les bains, et arrose toutes les plantations. La distribution de l'eau est confiée à un garde nommé par les deux tribus. Chaque tribu a son scheick et une mosquée à part. Le commerce et la chasse aux autruches est la principale occupation de tous. Dans la partie sud des jardins de dattiers vit encore une tribu particulière d'Arabes, qu'on appelle *Oulad-Belail*.

La domination du Fezzan fut longtemps entre les mains d'une dynastie de noirs qui prit possession de ce pays il y a environ cinq siècles, et qui se comptait, suivant Lucas, au nombre des shérifs de Taflet. Il y a quelque temps, un usurpateur, appelé Mouckni, parvint à se défaire de tous les membres de cette ancienne famille, et se fit nommer sultan après s'être assuré, par un tribut annuel, la protection de Tripoli. Son gouvernement est tout à fait despotique, et il ne se maintient au pouvoir que par la crainte qu'ont les habitants d'une invasion tripolitaine, qu'ils regardent comme un plus grand malheur. Un eadi, résidant à Mourzouk, et dont la dignité est héréditaire depuis cent cinquante ans, interprète les lois d'après le Coran; il est absolument indépendant du sultan. Quelques familles au teint clair, qu'on appelle Mamelouks, forment la noblesse du pays; ils sont pauvres, mais fiers de leur origine, car ils proviennent, disent-ils, de Tripoli, et leurs ancêtres appartenaient à la cour du pacha, qui les envoya un jour en présent au sultan de Fezzan. Les richesses sont entre les mains des cadis, ou chefs des villes, des scheicks de district, des gouverneurs, des hadschis, qui ont fait le pèlerinage de la Mecque, et des marabouts, ou pieux hypocrites. A Mourzouk, on compte un esclave sur dix habitants, et entre les esclaves domestiques et le peuple libre il n'y a presque pas de différence.

Les Fezzaniens ont la peau foncée; les femmes sont laides, les hommes n'ont pas le corps bien fait, et ne sont pas non plus robustes. Ils ont les pommettes saillantes, le visage plat, les yeux petits, la bouche large, les cheveux laineux, mais non crépus comme les nègres, et leur nez est plus arqué que chez ces derniers. Leur principal amusement est la danse, la musique et les

femmes; tous croient à la magie et à l'influence des mauvais démons (*iblis*); leur langue est l'arabe occidental avec l'écriture maghrébi; mais ils parlent aussi, par suite de leur commerce continué avec le sud, les langues bornuennne, tibbo, touarik et du Soudan. Selon Lyon, on ne saurait trouver d'endroit plus convenable pour se préparer à voyager dans le Soudan que le Fezzan.

Les Fezzaniens n'ont pas d'histoire, mais seulement quelques traditions vagues et fabuleuses; cependant tous savent lire et écrire l'arabe. Ils n'ont ni esprit guerrier ni courage personnel, et la tyrannie les accoutume de plus en plus à l'esclavage. Les revenus du sultan consistent dans l'impôt qu'il prélève sur les esclaves, les dattes et toutes espèces de marchandises. Chaque esclave entrant dans le pays paie 2 dollars d'Espagne, et souvent les marchands de l'intérieur en transportent jusqu'à 4, 000 par an aux marchés du Fezzan; un chameau chargé d'huile ou de beurre paie 7 dollars; une charge d'étoffes coûte 3 dollars, une charge de dattes 1 dollar, etc. Les dattiers paient 1 dollar par 200 pieds; les troupeaux, le cinquième du nombre. La vente de chaque esclave vaut en outre 1 dollar 1/2 au sultan. Ses propres plantations de palmiers lui rapportent annuellement 6, 000 charges de dattes, dont chacune pesant 400 livres a pour le moins une valeur de 18,000 dollars. Les jardins paient le dixième de leur produit: chaque ville paie en outre un petit tribut, et chaque année, la *ghrazzie* ou chasse aux esclaves amène de 1, 000 à 1, 500 esclaves dans le pays dont le quart appartient au sultan. Il a de plus le monopole du commerce des chevaux. Le tribut annuel qu'il est obligé de payer au pacha de Tripoli était de 15, 000 dollars au temps de Lyon; mais il a augmenté depuis. Ce tribut, qu'il est tenu de déposer en personne devant le pacha, conduit ainsi chaque année le sultan du Fezzan à Tripoli, et pendant ce temps son fils est chargé du gouvernement. Les forces militaires du Fezzan s'élèvent à 3,000 soldats, tous Arabes qui, sans cela, s'adonneraient au brigandage.

Voilà les principaux traits du Fezzan dans l'état actuel. Observons toutefois que le moindre mouvement politique peut facilement changer toute la face des choses. Les facultés intellectuelles très-remarquables de ce peuple ont dégénéré par suite de l'oppression et de la tyrannie, et ne se manifestent plus que dans leur commerce. Pourquoi n'arriveraient-elles pas à un développement

plus large et plus heureux sous un gouvernement sage et modéré?

CHAPITRE III.

LES CHAINES D'OASIS COMME CONDITIONS NATURELLES DU DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DES PEUPLES.

1^{re} ÉCLAIRCISSEMENT.

Premières notions sur la chaîne d'oasis.

§ 36.

Hérodote déjà avait compris les rapports de ce parallélisme remarquable d'écueils et d'oasis qui, se déroulant sur un arc immense, séparait la Libye, riche en animaux, du grand désert (1). C'est là qu'habitaient, selon lui, les derniers hommes du côté du désert (*ἑσχάτοι πρὸς τῆς ἄρης*).

Si Hérodote peut paraître inexact, en évaluant trop uniformément les stations à dix journées, à partir de l'oasis de Thèbes, il n'en est pas moins vrai qu'il s'écarte fort peu de la vérité dans l'indication des distances. Quant aux noms dont il se sert, ils sont restés en vigueur jusqu'à ce jour. Ils ont même été nos guides sur cette voie non frayée, et sans eux nous ne fussions peut-être pas arrivés au but.

Les points les plus éloignés méritent seuls d'être éclaircis. La station depuis *les Garamantes jusqu'aux Atarantes* (les habitans du Daran, voy. plus haut, p. 492) s'applique sans doute à l'oasis de Gadamès, située au pied du grand Atlas, et ainsi comprises les journées de marche sont exactes. (*Atarante* désigne les habitans de l'Atlas, et en particulier les habitans d'un défilé conduisant à l'Atlas. (Voy. le Taranta dans le Habech).

Suivant l'historien grec, il y a de même une station (c'est-à-dire dix journées) depuis *les Atarantes jusqu'aux Atlantes*. Ceci ne peut être entendu que d'une station de l'Atlas oriental et non de l'Atlas occidental aux cimes neigeuses. Peut-être cela se rapporte-t-il à une chaîne de l'Atlas carthaginois qui, sans être très-haute, l'est assez pour diviser les orages et ras-

sembler des nuages (1), et dont on peut dire, par conséquent, sans trop d'exagération, qu'elle touche au ciel, et qu'elle est une des colonnes qui lui servent d'appui. C'est le dernier point à l'ouest sur lequel Hérodote nous donne des renseignemens. Près de la mer, il ne connaît plus que les colonnes d'Hercule; mais il n'indique pas leur distance ni les peuples qui les habitent, tandis que sur la route de Thèbes aux colonnes d'Hercule, il entre dans tous les détails, et rapporte les noms de tous les lieux alors importants. Il est probable qu'à cette époque les caravanes des Nasamons, partant de Thèbes, traversaient la grande oasis, la petite oasis, le pays des Ammoniens (où l'on adorait le dieu de Thèbes), l'oasis d'Augila, le pays des Garamantes, des Atarantes, des Atlantes et de là se rendaient à Carthage, comme aujourd'hui elles se rendent à Tripoli. Or pourquoi les produits de l'art et de la nature n'auraient-ils pas suivi jusque-là les hommes et leurs dieux dans les mouvemens commerciaux ou religieux de ces peuples antiques?

Dans toutes les oasis qui s'étendent au nord de Thèbes, comme une bordure autour du désert, on trouve la culture du palmier très-avancée et une abondance remarquable d'orangers et de figuiers. Il n'en est pas de même dans le Dar-Four (2) qui était inconnu aux anciens; le palmier y est rare et les dattes ne mûrissent pas souvent. Il est vrai qu'on ne rencontre plus de ruines d'anciens édifices dans la grande oasis à l'ouest de Thèbes; mais les histoires des Arabes (3) nous font supposer qu'elle était autrefois très-peuplée et qu'elle renfermait de beaux monumens d'architecture. La petite oasis contient des débris d'anciennes habitations. Les catacombes d'Ammonium qui s'étendent sur toute la contrée d'à l'entour et les ruines des temples éparses sur un espace de plusieurs cents verges, témoignent de l'ancienne population de cette oasis (4). La plus grande partie de ces débris du passé a disparu maintenant, car les habitans de Siwa, au nombre de 6 à 7,000, ne construisent leurs maisons qu'avec les fragmens de cette ancienne architecture. On voit aussi des

(1) Hesfoniales, *Flora atlantica*, I, 1^{re} part.

(2) Browne, *Trav.*, p. 255.

(3) Edrisi, éd. Hartmann, p. 18 et 489. — Naciri, dans Langlès, *Mém. sur les Oasis*, p. 365.

(4) Browne et Bornemann, *Voy.*, I, p. 46. — Brunet, p. 209.

(1) Hérodote, IV, c. 181.

ruines dans le Fezzan (1), à Zuila et à Germah où sont encore debout des débris majestueux d'une architecture étrangère.

REMARQUE.

Noms : Oasis, El-Wah, Gazer, Siwa, Augila, Fezzan.

L'importance historique de cette rangée d'oasis nous oblige à entrer ici dans quelques détails sur les différents noms qui lui ont été donnés depuis les temps anciens.

Les Égyptiens appelaient oasis (2) (Auasis, Hyasis) (3) les endroits habités, qui, comparables à des îles, sont entourés de tous côtés de grands déserts. Les anciens donnent généralement ce nom aux trois oasis les plus rapprochées de l'Égypte.

Hérodote n'appelle l'Oasis (4) que celle qui se trouve située à sept journées, à l'ouest de Thèbes, et que les Grecs, après lui, désignent sous le nom d'*Île des Heureux* (Μακάριον νῆσι). Il faut probablement entendre par là toute cette chaîne d'oasis qui s'étend au sud et au nord, et que Ptolémée, le premier, sépare en deux parties : l'*oasis magna* et l'*oasis parva*. Au temps de Pline et de Strabon, on appelait aussi le pays des Ammoniens une oasis ; car, sous la domination romaine de l'Égypte, ce nom, outre son sens physique, impliquait encore la dépendance politique d'une contrée, vis-à-vis de l'Égypte. De là vient sans doute que les Romains ne donnaient pas ce nom aux oasis éloignées ; car on ne peut pas dire que ce soit par ignorance, puisqu'ils nous en ont fait la description.

Les Arabes ont encore étendu davantage la signification de ce nom, dans la langue copte, *Wahé* signifie une habitation ; ils appelaient Wah, *Quah* (El-Wahat, au pluriel) tous les lieux habités du désert. Les écrivains du moyen âge (5), Leo Africanus, Marinol, etc., en ont fait *El-Wachaf*, *Al-Guechet*, *Elochet*, *Eloacath*.

Le mot arabe *Gesira* a donné lieu aux noms de *Al-Djacair*, *Al-Gazair*, *Agazar*, *Gazer*, *Jasser* (comme, par exemple, à Agadez), qui sont autant d'appellations pour indiquer une oasis. Ludolf,

pour éviter tous ces noms, emploie, d'après Strabon, la courte périphrase : « *Insulae terrestres in arenoso mari.* »

Hérodote n'appelle qu'une de ces îles une oasis ; Pline et Ptolémée en connaissent déjà deux. Strabon, et, parmi les modernes, Browne en citent trois. Plus tard, il est impossible d'en fixer le nombre (Golberry en admet 32, dont 20 habitées) ; car, suivant la signification arabe du mot, on pourrait, avec autant de raison, appeler oasis tous les endroits de l'océan de sable qui présentent une formation analogue, même le Dar-Four et le Fezzan, comme le fait Aboulfeda. Strabon (1) avait déjà précédé l'historien arabe dans l'application libre de cette dénomination, lorsque, embrassant, avec Cn. Pison, d'un seul coup d'œil, le grand océan de sable et les oasis qu'il renferme, il les compara très-spirituellement à une peau de cheval tachetée.

Les Arabes (2) appellent la chaîne d'oasis qui court parallèlement au Nil, à l'ouest du rempart occidental, les oasis intérieures (El-Wahat-el-Dakhelat) ; l'oasis des Ammoniens, au contraire, est pour eux l'oasis extérieure (El-Wahat-el-Kharredjat).

D'autres (3) n'appellent oasis intérieure que la petite oasis (*oasis parva*), à l'ouest du lac Mœris, tandis qu'ils donnent à la grande oasis, sous le méridien de Thèbes, ou l'oasis méridionale (El-What-el-Keblyeh, la petite oasis de Browne), le nom d'*oasis occidentale* (El-Gharbiéh), et à l'oasis d'Ammon celui d'El-Wah-el-Kossouy, ou oasis lointaine.

Cette oasis d'Ammon, est aussi quelquefois appelée la grande oasis ; les Arabes du moyen âge (4) l'appellent *Santaryah*, les modernes généralement *Siwah* (Siwa) (5).

L'oasis d'Augila a conservé son nom depuis Hérodote jusqu'à nos jours. Aboulfeda, à ce qu'il paraît, a commencé à la compter au nombre des oasis (6).

Rennell est le premier qui ait reconnu, dans l'oasis de Fezzan, le pays des Garamantes d'Hérodote (7). Les Romains l'appelaient *Phasania* ; les Arabes du moyen âge *Zuila*. Garama (Germa) et Zuila sont encore aujourd'hui les noms de deux villes remarquables du Fezzan. Mourzouk est actuellement le centre du commerce ; sans doute

(1) Strabon, lib. II et XVII.

(2) Macrizi, Syouthy, Ebn Avas et autres voyageurs, dans Langlès, Mém. sur les Oasis.

(3) A. Schultens, in der Geogr. in Vitam Saladin. Voy. Thebais.

(4) Jackouli, Edrisi, Abulfeda.

(5) Browne, Hornemann.

(6) Abulfeda, Afr., éd. Eichhorn.

(7) Rennell, Hérod. Geogr., dans Bredow, p. 637.

(1) Shérif Imhammed, dans Lucas, Proceedings, I, p. 88.

(2) Strabon, XVII, p. 701.

(3) Ideler, Ueber Oasen, p. 367.

(4) Hérodote, III, c. 26. — Langlès, Mémoire sur les Oasis.

(5) Ludolf, Comment. ad Histor. Æthiopicam, fol. 51.

depuis que la dynastie des schérifs de Tafilet (1) arriva au pouvoir, il y a cinq cents ans.

Les Arabes (2), ainsi que les Romains, donnent aussi quelquefois à cette oasis le nom de *Phasan*, *Fazan*; Marmol l'appelle *Fizen*; de nos jours, on l'écrit *Faasan* ou *Fezzan*.

2^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Les habitants des oasis et le commerce des caravanes.

Les deux chaînes d'oasis, celles de la bordure orientale et celle de la bordure septentrionale du désert, se dirigent de l'intérieur vers l'extrémité nord-est de l'Afrique. Elles se rencontrent presque en un angle droit dans la Basse-Égypte, près de Memphis ou le Caire (*Kahira*, *Misrot* chez les Arabes, c'est-à-dire *la mère du monde*), et dans la Haute-Égypte, près de Thèbes.

Ces lignes remarquables et d'une si haute importance historique, semblent avoir été tracées par la nature elle-même pour servir de voie commerciale aux peuples africains anciens et modernes. *Kahira* est encore de nos jours le rendez-vous de tous les habitants des basses terres du nord, depuis le Nil jusqu'à l'Océan Atlantique, et depuis la Méditerranée jusqu'au Sénégal, au Niger, au Habech et au Zanguebar, comme le prouve d'une manière si évidente le vocabulaire africain de l'infatigable Seetzen (3). Le Dar-Four est le lieu de réunion, la principale étape des caravanes du Soudan comme le Fezzan l'est pour celles du Maghreb. Dans l'antiquité le Fezzan était voisin de la grande Carthage; de nos jours, il participe au grand commerce qui se fait sur trois points : Alger, Tunis et Tripoli. Au sud il communique par la voie la plus sûre, la plus courte et la moins dépourvue d'eau avec le Soudan.

Cette situation a décidé du sort des habitants des oasis. Leurs îles sont autant de ports pour les caravanes qui parcourent l'océan de sable. Eux-mêmes sont ou les hôtes des étrangers, ou leurs guides ou enfin les propriétaires des marchandises que ce commerce met en circulation. Tous sont ainsi liés à ce grand phénomène du commerce des caravanes qui caractérise l'Afrique

plus que toute autre partie du monde. Leur histoire, de même que leur vie intérieure et extérieure, s'y rattachent immédiatement.

Habitans de la chaîne d'oasis orientale.

1. *Les MAGREBI de la grande et de la petite oasis.* — Les habitants de la petite oasis appartiennent à une tribu de Magrebi (1) qui peut mettre sur pied une armée de 30,000 guerriers. La petite oasis est peut-être leur seule habitation fixe; ils parcourent habituellement le désert libyque, emportant avec eux pour toute provision un gâteau de pain sec et une outre remplie d'eau. Ils élèvent des troupeaux de chevaux et de chameaux qu'ils vendent aux caravanes, et paient leur tribut au pacha d'Égypte, en dattes. Tous les Africains les redoutent à cause du brigandage qu'ils exercent aux confins des deux oasis. Aucune route de caravane ne passe de nos jours par cette oasis que l'on pourrait plutôt appeler leur camp que leur habitation. Il serait difficile de trouver dans toute l'Afrique un point plus favorable pour des hordes vagabondes et pillardes.

Les habitants de la grande oasis sont aussi, dit-on, des Magrebi ou Mouggrebi (2). Au temps d'Hérodote, cette oasis était habitée par une colonie de *Samiens*, de la tribu Aischrionique (3), que Strabon qualifie comme très-riches et très-nombreux. Au quatrième siècle, les chefs du parti catholique furent relégués dans cette oasis par les Ariens, et au cinquième, Nestorius, évêque de Constantinople, y fut envoyé en exil. *In oasis relegare* (4) était même devenu un proverbe du Digeste, et depuis cette époque les oasis cessèrent avec raison de s'appeler les *îles des Heureux*, comme les avait nommées Hérodote. Leurs habitants furent peu de temps après exterminés par les invasions des Blemys ou Mazices. Au sixième siècle, la grande oasis fut le siège d'un évêque; en 945 (352 de l'hégire), elle tomba au pouvoir des Arabes, et fut gouvernée quelque temps par Abdoumelik-ben-Merwan, de la famille des Lewata et de la secte des Merwan; mais déjà en 930 (339 de l'hégire)

(1) Browne, Trav., t. 132.

(2) Ibid., p. 16.

(3) Hérodote, III, c. 26. — Langlès, Mém. sur les Oasis, p. 373.

(4) Pandect., lib. VIII, lib. X, tit. 22, l. 7, de Interdict. et Relegatis.

(1) Lucas in Proceedings, I, p. 103.

(2) Adrini, Africa, ed. Hartmann, p. 136.

(3) Vater, Sprachprob-n, 1818, p. ix et p. 229.

les souverains de la Nubie en firent de nouveau la conquête, et les habitants furent en partie massacrés, en partie emmenés en esclavage. Au temps d'Edrisi (1130 après J.-C.), elle était entièrement déserte (1); Leo Africanus (1513) nous peint de son temps les habitants de la grande oasis au teint foncé comme sales, inhospitaliers et ne songeant qu'à amasser des richesses. A l'époque de Poncet (1700), il paraît qu'ils fournissaient de provisions les nombreuses caravanes qui traversaient alors l'oasis. Browne ne nous en dit pas grand' chose; il les appelle Mouggrebini (2) (mieux Maghrebi), et pense qu'ils sont de la même famille que les habitants de la petite oasis.

Comme ils parlent la langue des habitants de Siwah, il paraîtrait qu'ils sont aussi identiques avec les Ammoniens (3) qui parlent la langue touarik ou berbère.

2. *Habitans du Dar-Four.*—Les habitants de l'oasis (Dar) Four sont originairement un peuple nègre. Les étrangers qui s'y établirent et devinrent par la suite les maîtres du pays après y avoir introduit le commerce actuel, proviennent du gradin moyen du Nil, et parlent la langue barabra ou berbère. Ils émigrèrent, il y a quelques siècles, dans cette oasis pour se soustraire aux vexations de la tribu arabe des Shaikie qui dominaient alors en Nubie. D'autres émigrés venant du Cordofan, du Sennaar, de Dongola et de la Haute-Égypte, et appartenant pour la plupart à la classe des artisans et des marchands, les suivirent bientôt dans leur nouvelle patrie, et peu à peu la plus grande partie des commerçans de ces contrées se portèrent de la vallée supérieure du Nil à l'ouest, emportant avec eux le commerce et l'industrie qui depuis ont fait de cette oasis l'un des points les plus importans de l'Afrique septentrionale. Des communications s'établirent avec le Caire (4), et bientôt l'islamisme prit aussi racine dans le Dar-Four. La caravane du Soudan s'organisa, et maintint ainsi par une nouvelle voie le grand système commercial du continent. Ce concours de circonstances heureuses était nécessaire pour qu'un sultan d'une tribu arabe ou plutôt berbère et dépendante de Tripoli, pût arriver au trône d'un

pays nègre tel que le Dar-Four. Avec l'islamisme l'arabe fut aussi nécessairement introduit dans le Dar-Four et prit peu à peu la place de la langue du pays.

Les étrangers se sont presque tous établis dans les villes. A Cobbé (1), ville d'à peu près 6,000 habitans et capitale du royaume, aucune maison n'est habitée par des Fouriens. On n'y rencontre que des marchands et des étrangers qui croiraient s'avilir en épousant une Fourienne.

Le Dar-Four est dans la chaîne d'oasis que nous venons d'examiner la plus jeune colonie commerciale. Nous n'avons pas encore d'exactes données sur les communications qui existent entre cette oasis et le Soudan. Nous savons seulement que le rendez-vous des caravanes qui vont dans le Soudan, est à Coubcabia, deux journées et demie au sud-ouest de Cobbé. C'est aussi de ce point que les marchands entreprennent régulièrement chaque année, sous la conduite du sultan, leurs chasses aux esclaves (2) dans le Donga et le berceau du Nil blanc. Ces parties de chasse qu'on nomme *Ghrazzie* dans le Fezzan s'appellent ici *Selatea*. Les marchands de Bornou y prennent, dit-on, une part très-active. Ces esclaves qu'on enlève ainsi à leur patrie sont le principal article de commerce des Fouriens aux marchés du Caire. Les marchands d'esclaves (*Jelabs* selon Browne, *Ghellabis* selon Frank) ont leur principal dépôt à *Sweini*, qui est aussi le lieu de réunion de toute la caravane (3). Le départ de la caravane pour le Caire est le plus grand événement de l'année, puisqu'elle sert à déterminer le calendrier fourien. Le sultan lui-même ne fait pas partie de la caravane; mais il transfère continuellement sa résidence d'une ville dans une autre, et l'on peut dire qu'il est le premier marchand du pays (4). A la tête de la caravane est ordinairement un membre de la famille régnante.

Avant que le sultan ne donne le signal du départ, il faut toujours quelques mois pour réunir à Sweini (Souénia) (5), les 2,000 chameaux, les 1,000 esclaves, les 3 à 400 charges de chameaux, les dents d'éléphants, les 2,000 *kantar* de gomme, les 1,000 *kantar* de tamarin, de na-

(1) Edrisi, éd. Hartmann, p. 18 et 439.

(2) Browne, Trav., p. 16.

(3) Rennell, dans Hornemann, Voyage, éd. Langlès, II, p. 279.

(4) Browne, Trav., p. 377.

(1) Browne, Trav., p. 238.

(2) Ibid., p. 473. — Proceedings, II, p. 361.

(3) Browne, p. 246. — L. Frank, Mémoires sur le commerce des Nègres au Caire, dans les Mém. sur l'Égypte, IV, p. 126.

(4) Browne, Trav., p. 301. — Mém. sur la Caravane de Dar-Four, dans les Mém. sur l'Égypte, III, p. 303.

(5) Lapauze, dans les Mém. de l'Égypte, III, p. 303.

tron, de plumes d'autruche, qui composent la caravane. Dans les temps de paix et de tranquillité on voit aussi des caravanes plus nombreuses, quelquefois deux par an, de 5 jusqu'à 6,000 chameaux et d'un nombre égal d'esclaves. Dans d'autres circonstances, par exemple après que les communications ont été interrompues pendant plusieurs années, il se forme une soi-disant *grande* caravane semblable à une armée considérable, et qui, dit-on, compte quelquefois jusqu'à 72,000 esclaves et 13,000 chameaux chargés (1).

Après 45 journées de marche par Sélime, Sheb et la grande oasis, la caravane arrive à Siouth sur le Nil et de là au Caire. De toute cette foule, les conducteurs et propriétaires de la caravane, au nombre de quelques centaines, retournent seuls dans le Soudan; ils ne ramènent ordinairement avec eux que la moitié de leurs chameaux, qu'ils chargent de marchandises de l'Orient et de l'Occident.

Browne nous décrit ce peuple commerçant de la caravane du Soudan, ainsi que les chefs du Dar-Four, comme étant d'un caractère remuant, audacieux, égoïste, dur et continuellement disposé à la révolte; les nègres paisibles qu'ils oppriment, les appellent *Jeidra*.

3^e ÉCLAIRCISSEMENT.

Habitans de la chaîne d'oasis septentrionale.

1. HABITANS DE SIWAH, AMMONIENS. — Siwah, qui est ici la première des oasis, fut de tout temps célèbre (2) par l'oracle du dieu de Thèbes, par son hiérarchie, par ses temples, par sa fontaine périodique du soleil et par les bois ombrageux de palmiers et d'orangers qui, au milieu du désert, résistaient aux rayons d'un soleil dévorant et entretenaient une délicieuse fraîcheur. Mais sa renommée devint surtout colossale et universelle par la visite d'Alexandre-le-Grand, par son adoption et par la fondation de la colonie d'Alexandrie, non loin de là.

L'antique splendeur de Siwah a disparu maintenant, et toute l'oasis n'est plus qu'une ombre de ce qu'elle était autrefois; la sagesse de ses étarques est perdue, et de tant de grandeur il n'est resté aux habitans actuels que des ruines

de temples que les Siwas appellent Bîrbé (peut-être ne sont-ce même que les restes des caravanserais, près du temple d'Ammon?) (1), des catacombes vides, et la connaissance des routes à travers les déserts. L'agriculture y avait atteint un haut point de perfection dès les temps les plus reculés, comme on s'en persuade par l'abondance des fruits de toute espèce, qu'on ne trouve dans aucune oasis. Les dattes, les grenades, les oranges, les bananes, les olives, les figues, les abricots, les raisins y sont excellens, et l'horticulture, en général, dans l'état le plus florissant (2).

Le territoire des Ammoniens s'étendait, suivant Hérodote, depuis la Haute-Égypte jusqu'à Barca, et depuis la Méditerranée jusqu'au désert libyque. Du temps de Macrizi, Siwah qui alors (1440 après J.-C.) portait déjà ce nom chez les Arabes, n'était habitée que par 600 Berbères. Cette oasis forme maintenant un petit état de 2,000 (suivant Ripaud), ou de 6 à 7,000 habitans (d'après l'estimation de Rennell) (3), et compte 1,500 hommes capables de porter les armes. Le sultan ou empereur des Ottomans en est le souverain; mais il n'en tire pas d'impôt. Siwah était encore, du temps de Hornemann, une république oligarchique, sans cesse agitée par des révolutions. Du temps de Hadi-Abdallah (4) elle était gouvernée par un conseil d'anciens, composé de six à huit membres; leur nombre s'éleva, par la suite, à douze, et du temps d'Hornemann on y comptait vingt-six scheiks (*sheikh* signifie un vieillard, puis un chef de tribu). Browne aussi décrit les habitans de Siwah comme turbulens et agités par les guerres intestines des partis. Ils parlent la langue de Siwah (5), c'est-à-dire la langue des Touarik et des Berbères, ou celle des Shellouhs, suivant Jackson, et s'occupent moins du commerce, que du soin des caravanes qui souvent s'arrêtent des semaines entières dans leur oasis.

2. *Habitans d'Augila*. — Augila, station moyenne entre le Fezzan et l'Égypte, est un état marchand, soumis en quelque façon au bey de Tripoli (6), mais néanmoins très-indépendant,

(1) A von Humboldt, *Ansichten der Natur*, p. 68.

(2) Browne, *Trav.*, p. 19 — Rennell, *Herod. Geogr.* dans *Bredow*, p. 638. — Langlès, *Mém. sur les Oasis*, p. 392.

(3) Hornemann, *Voy.*, I, p. 209.

(4) *Proceedings*, I, p. 193.

(5) Hornemann, *Voy.*, et Marsden, *Letters*, II, p. 405.

(6) Hadi-Abdallah, dans les *Proceedings*, I, p. 192.

(1) *Mém. sur l'Égypte*, IV, p. 96.

(2) Curtius, IV, c. 7.

et célèbre, par-dessus tout, par l'arome de ses dattes. Les habitants d'Augila se chargent des affaires des Fezzaniens au Caire ; ce qui fait qu'ils sont continuellement en voyage (1). Dès l'âge de treize à quatorze ans, ils vont à pied avec les caravanes, et s'habituent ainsi de bonne heure à toutes les fatigues et à toutes les privations du désert. Leur séjour se partage entre le Fezzan, Augila et le Caire, où les appellent successivement leurs affaires. La plupart d'entre eux sont établis dans chacun de ces trois endroits ; souvent ils y ont même un ménage, une femme, ou bien ils contractent un mariage périodique pour le temps que la caravane y séjourne. Une conséquence nécessaire de ce genre de vie, c'est que chez eux tout est calculé sur l'intérêt : aussi l'égoïsme, la fourberie et un avilissement général se présentent au voyageur comme les traits les plus saillants de ce peuple.

Une partie des habitants d'Augila se vouent plus particulièrement à l'agriculture, et ceux-là se distinguent des autres par leur probité. Tous sont généralement habiles, polis jusqu'à l'excès, et parlent la langue berbère, outre l'arabe, qui est communément répandu.

3. *Habitans du Fezzan*. — Les habitants du Fezzan sont, sinon belliqueux, du moins les plus audacieux marchands (2) de l'Afrique septentrionale, aucune autre colonie n'étant plus favorable au commerce que cette oasis. Elle est le centre entre l'El-Maghreb, l'ouest de l'Afrique, le Misr et le Caire ou l'est de l'Afrique, ainsi qu'entre le Soudan et le nord de l'Afrique, c'est-à-dire les états barbaresques.

Pourvus à peine des premiers besoins de la vie, et sans produits indigènes qui puissent faire l'objet d'un commerce universel, sans fabriques ni manufactures, les Fezzaniens n'expédient que des marchandises étrangères, et les habitants des oasis voisines sont leurs commis subalternes. La poudre d'or (*tibbar*), les esclaves, les plumes d'autruche, l'ivoire, le séné et les noix de goudrou (3) sont, comme produits du riche et uniforme Soudan, leurs principaux articles de commerce. On pourrait encore y ajouter l'airain, les peaux de chèvres, les étoffes de coton bleu de Cashna et le trona de Mendrah que les indigènes échangeant contre des articles de luxe de

l'Orient, des armes en fer et autres marchandises de l'Occident.

Il se tient, pendant toute l'année, dans chaque endroit du Fezzan (1), dans les villes, les villages et même dans les lieux inhabités, des marchés à jour fixe. Cet usage est également répandu dans toute l'Afrique septentrionale, dans le Dar-Four, comme dans le Habech (2), le Tombouctou (3) et dans le pays des Mandingos, à Kamalia, où Mungo-Park séjourna pendant six mois.

C'est avec la saison tempérée, qui dure depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de février, que commence, à Mourzouk, la grande foire (4) où se réunissent toutes les nombreuses caravanes du Caire, de Bengasi, Tripoli, Gadames, Touat et du Soudan. Les petites caravanes des Berbères, des Rehadah, des Touariks et des Tibbos qui font le commerce de blé, d'huile, de beurre, etc., s'y rendent aussi, mais n'y séjournent que peu de temps. A l'approche du printemps, toute cette foule se met de nouveau en mouvement ; car c'est alors la seule époque où les caravanes puissent reprendre leur route vers le sud, si elles veulent regagner, avec le moins de peine et de fatigue possible, leur but éloigné, le Niger.

La caravane de Bornou (5) atteint en 10 jours le territoire limitrophe du Bornou ; de là elle va en 15 jours aux montagnes de Tibesty, et en 17 au lac salant de Dombou, d'où elle met encore 15 jours, ou 37 jours en tout, pour arriver à la résidence du roi de Bornou.

Les caravanes qui vont à Cashna (6) s'acheminent, pendant dix-neuf jours, vers le sud, jusqu'aux montagnes d'Eyre ; de là, elles arrivent en vingt-sept jours à Agadez, pays riche et agréable. La plupart des Fezzaniens ne vont que jusque-là ; ils confient à leurs commis le soin de leurs affaires et la direction des caravanes pendant les vingt journées qu'il leur reste à faire jusqu'à Cashna. Le voyage est donc en tout de soixante-six journées de marche, sans compter les jours de repos.

Lorsque, pendant deux années consécutives,

(1) *Proceedings*, I, p. 90.

(2) *Brownie, Trav.*, p. 240. — Salt, dans *Valentia, Travels*.

(3) *Marmol, Africa*, III, p. 64.

(4) *Hornemann, Voy.*, p. 114.

(5) Lucas, d'après le shérif Imhammed, dans les *Proceedings*, I, p. 129.

(6) *Ibid.*, p. 162.

(1) *Hornemann, Voy.*, I, p. 70.

(2) *Rennell, Berod. Geogr.*, dans *Bredow*, p. 657.

(3) Lucas, *Proceedings*, I, p. 173, 179 et 182. — *Comp. Lyon, Narrat.*, ch. IV, p. 152.

les mêmes caravanes arrivent heureusement, chargées de richesses du Soudan, à la grande foire du Fezzan, cette oasis se trouve tout à coup inondée de marchandises de toute espèce, dont les indigènes tirent un profit immense. Les principaux revenus du sultan consistent dans l'impôt qu'il fait prélever aux trois portes de Mourzouk.

Le défaut de mets délicats et recherchés dans ce pays et la difficulté d'en transporter des pays étrangers fait qu'il règne parmi les Fezzaniens la plus grande modération (1). Ils ne mangent que des dattes et de la bouillie, rarement de la viande; les sauterelles grillées et le jus de dattes, *lougibi*, sont leurs plus grandes friandises. La grande facilité avec laquelle on importe toute espèce de marchandises dans le Fezzan fait que l'industrie y est très-négligée; les habitations sont de misérables huttes; les cordonniers et les maréchaux sont seuls indispensables, et le maréchal qui ferre le cheval du sultan est souvent l'artiste qui fabrique aussi les boucles d'oreilles en or de la sultane.

Les tisserands en laine ne connaissent pas encore la navette; leurs étoffes sont lourdes et grossières; aussi les Fezzaniens s'habillent-ils en étoffes de Tripoli et du Caire, qu'ils recouvrent d'une draperie légère et blanche fabriquée dans le Soudan.

Le luxe étranger introduisit peu à peu les mœurs et les usages étrangers dans le Fezzan : la passion de la danse et des plaisirs ainsi que celle de la parure chez les femmes y sont poussées à l'extrême; avec les esclaves nègres, on transporte encore dans le Fezzan les Kadankas du Soudan destinées aux plaisirs des hommes; elles sont très-adroites et exercées dans la danse, la musique et les chants du Soudan, à peu près comme les *A'lnch* (femmes savantes) du Caire. On assure qu'aucun endroit de la terre n'est plus rempli de courtisanes que le Fezzan, ce grand port où abondent tous les voyageurs de l'océan de sable.

Les habitants du Fezzan (2), avec leurs formes originairement belles, ne sont pas robustes. Hornemann et d'autres voyageurs les décrivent comme un peuple sans énergie dans la physiologie et l'allure, indolent d'esprit et de corps, mais entreprenant lorsqu'il s'agit de gain.

Les données du capitaine Lyon, comme nous venons de le voir, s'accordent parfaitement avec le récit de Hornemann.

4^e ÉCLAIRCISSEMENT.

La caravane de la Mecque.

Tout le monde sait que les musulmans n'ont pas seulement le visage tourné vers le lever du soleil lorsqu'ils récitent leurs prières du matin; toute leur vie est pour ainsi dire dirigée vers la Kaaba du prophète, surtout en Afrique. De là, l'origine des pèlerinages sanctifiés qui, maintenant, par leur périodicité régulière, ressemblent plutôt à des phénomènes naturels, qu'ils ne sont le résultat d'un besoin ou de la volonté de l'individu. Le gain terrestre réuni à l'espoir d'un gain céleste conduisent, chaque année, des milliers d'hommes, par des routes et à des époques déterminées, dans l'Orient. La caravane du Fezzan (1) est connue pour la mieux organisée, la plus régulière et la plus sûre. Partout elle apporte la joie, les fêtes et les richesses; elle fait naître et cultive, dans ceux qui la suivent, les devoirs de l'islamisme, les vertus de l'hospitalité, de l'humilité, de la bravoure, de l'abnégation, etc., et agit d'une manière très-bienfaisante sur la nature intellectuelle de ces peuples dont la description offre le plus haut intérêt (2).

Si, maintenant, avant de terminer, nous jetons encore un coup d'œil sur les vastes espaces du Sahara oriental, nous découvrirons un accord et une analogie remarquables dans la nature, et dans tous les rapports des deux chaînes d'oasis que nous venons de décrire. Également importantes par leur étendue, elles partent toutes deux du centre des principales parties des basses terres africaines que nous considérons ici dans le sens historique et non pas seulement dans le sens mathématique ou purement géographique, c'est-à-dire du Soudan et du Magreb, et se rencontrent à Misr, principal foyer de la civilisation de l'Afrique du côté de l'Orient.

Ces deux voies commerciales, depuis leur extrémité dans la Basse-Égypte, s'élargissent, dans une égale progression, vers leur base, le Dar-Four et le Fezzan, et deviennent à mesure

(1) Hornemann, Voy., I, p. 104-133.

(2) Lucas, in Proceedings, I, p. 97.—Hornemann, Voy., I, p. 124.

(1) Brewne, Trav., p. 246-253. — Jackson's Account, p. 289.

(2) Brewne, Trav., p. 18. — Hornemann, Voy., ed. Langlès, I, p. 27, 68, 96, 107.

qu'elles en approchent de plus en plus importantes. S'étendant sur d'immenses espaces, elles forment ainsi deux lignes uniformes, chacune de plus de 200 milles, qui, réduites en journées de marche, du Fezzan par le Caire jusqu'au Dar-Four, ne pourraient être parcourues en moins de six mois.

On peut soutenir avec raison qu'une uniformité aussi frappante, dans les développements de la nature et de l'histoire de l'homme, ne se

rencontre sur aucun autre point de la terre.

Dans la société des peuples de l'Afrique du nord, ce mouvement circulaire et régulier du commerce africain, suivant les voies tracées par la première histoire de la terre, est comparable à la circulation du sang dans le corps humain. Il est la condition essentielle de cette vie et de cette activité que le Soudan, par son importance historique, a eues en partage dans la marche de l'univers.

II.

PARTIE OCCIDENTALE DE L'Océan DE SABLE; LE SAHARA ET LE SAHEL.

§ 37.

Après avoir parcouru le théâtre animé du bord oriental et septentrional du grand océan de sable, nous arrivons maintenant à ces tristes solitudes, à ces affreux déserts qui, de tous les espaces de la terre, sont les plus étrangers aux produits variés de la nature organique, qui ne nourrissent, pour ainsi dire, ni plantes, ni animaux, ni hommes, et dont la surface aride et monotone, qui n'est pas même interrompue par des groupes d'oasis, semble à peine appartenir encore à la formation solide de l'écorce de la terre.

Si l'on tire une ligne qui indique la route des caravanes du Fezzan à Cashna et au Niger, on peut établir que la grande portion occidentale du Sahara s'étend, depuis cette ligne, ou, si l'on veut, depuis le méridien de Fezzan, jusqu'à l'Océan Atlantique, entre les steppes de la Nigritie et du Biledulgerid.

En un grand nombre d'endroits de la côte, et immense désert se prolonge encore au loin, sous la surface des eaux, comme un vaste banc de sable. Sur le continent, il étend son domaine, à son extrémité sud-ouest, jusqu'au delà du bord oriental du Sénégal inférieur; à son extrémité nord-ouest, il a déjà encombré le fleuve *Drah*, puis Polybe (146 avant J.-C.), et il y agrandit encore tous les jours les limites de son terrible empire.

Les vagues de sable se sont élevées en collines sur le bord de l'Océan, où elles forment le cap *Jador* et le cap *Fert*, qui sont les limites du désert vers la mer; entre ces deux caps se trouve

le cap *Blanco*, formé de dunes avancées et très-basses. En s'avancant ainsi dans la mer, ces collines ou dunes élevées (*Mamelles*, comme les appellent les marins) sont devenues, pour les navires qui longent les côtes du désert, un avertissement du danger qu'ils courent en s'approchant trop du rivage. Dans les espaces explorés qui séparent les promontoires, le Sahara a franchi depuis longtemps ses limites continentales.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTENDUE ET DE LA NATURE DE L'Océan DE SABLE OCCIDENTAL.

Le Sahara occidental est borné, au nord, par le Biledulgerid qui, comme nous l'avons déjà vu plus haut, ne mérite pas trop le nom de *beau pays de dattes* qu'on lui donne; car, de nos jours, les Arabes appellent avec raison du nom de Sahara (1) plusieurs grands espaces contenus dans cette région, et qui s'étendent depuis le Petit-Jerrid, à l'ouest de la Petite-Syrie, par Wergela, jusque près de Taflelt.

Les eaux des wadis ou fleuves de steppes qui descendent de l'Atlas se perdent en grande partie, sur le bord sablonneux du désert, dans des marais amers et salans qui, pendant l'été, donnent naissance à une immense quantité de vers (2), et deviennent ainsi impraticables pour les hommes comme pour le bétail. Le *Drah*, le plus occidental de ces torrens ou wadis, avait probablement (3) autrefois son cours vers l'ouest, et s'embouchait, sous le nom de *Darodus*, dans

(1) Shaw, Trav. and Observ., 2^e éd., 1757. Lond., in 4^o, p. 4.

(2) Marmol, Africa, I, p. 29.

(3) Jackson's Account, of Morocco, 2^e éd., 1811, p. 9.

l'Océan ; maintenant il coule au sud, et se perd, comme les autres, dans les sables du désert. Mais il est difficile de décider si c'est en effet le *Darat* que Polybe connut dans son Périple, ou bien le *Bambolus* de la côte des Daratites éthiopiens, près du cap Noun, appelé aussi le char divin de Hannon (*Theon-Ochema*, selon Pline), et formant la dernière limite de son Périple, ainsi que de celui de Polybe (1). De nos jours, on rencontre dans cette contrée l'*Akassa*, petite rivière côtière, près de Wedi-Noun, à l'extrême frontière méridionale de l'empire de Maroc.

D'après toutes les connaissances que nous avons des localités, il est probable que cette rivière indique l'ancien cours du fleuve Drah.

Il n'est pas rare de voir, sur les limites du désert, des rivières que les sables mouvans forcent à se déplacer et à changer de direction. Quelquefois même elles cessent entièrement de couler, comme cela s'est vu à un torrent autrefois très-rapide du territoire de Fezzan, près de Tessowa (2), qui, maintenant, est recouvert par les sables. Ce phénomène important est le résultat de l'extension que gagne tous les jours le domaine du sable mouvant, dans la direction du nord-ouest et de l'ouest.

2. A l'ouest, le désert confine immédiatement à l'Océan Atlantique.

La côte, depuis le 52° jusqu'au 20° lat. nord (elle commence déjà près de Mogodore), par conséquent sur une étendue de 150 milles géogr. au moins, n'est qu'une bordure de déserts (3), couverte d'immenses dunes (*immense hills*) d'un sable mouvant que les vents chassent de l'intérieur du continent, sous les formes les plus variées, vers la mer, et qui remplissent également l'Océan et l'atmosphère de particules de sable.

Le fond de la mer n'offre qu'un banc de sable qui se prolonge au loin dans l'Océan. Les Arabes vont, jusqu'à une demi-lieue dans la mer, à la recherche des cargaisons naufragées, sans que l'eau leur dépasse les genoux. Cet immense banc s'étend le long de la côte, sur une largeur d'une à deux lieues, et presque au niveau de la mer, depuis Wedi-Noun (le fleuve côtier du cap Noun) jusqu'au cap Bojador. Nous verrons plus bas quelle est sa direction au sud. C'est encore ici

sur cette côte brûlante et inhospitalière (1) que le courant circulaire de l'Océan Atlantique et la violence des vagues causent annuellement la perte d'une quantité de navires. L'atmosphère remplie de parties de sable, qui s'étendent au loin sur l'Océan comme un brouillard blanc (*hazy weather*), cache aux marins l'approche du danger qui les menace, et les entraîne ainsi trop souvent à leur ruine.

Le cap Blanco n'est pas un promontoire élevé, mais au contraire une saillie plane qui s'avance dans la mer. Dépouillée de verdure, d'arbres et autres marques de terre, elle est difficile à reconnaître, mais n'en est pas moins pour cela un des points les plus importants de la côte. Au sud et au nord de ce cap, le désert a accumulé les bancs de sable (2). L'un de ces bancs entre autres s'étend en demi-cercle depuis le cap Mirik au sud, et ne permet que deux passages peu profonds pour entrer dans le golfe d'Arguin, également parsemé de groupes de bancs et d'îles de sable, et sillonné sur ses côtes par de vastes et arides dunes de sable mouvant.

La côte s'étend ainsi toujours également abritée par les bancs de sables (comme s'expriment les marins), le long de l'embouchure du Sénégal et de tout le pays plane et aride qui l'entoure jusqu'au cap Vert. Ce cap est renommé par ses deux immenses dunes, appelées *les mamelles* (3), qui s'élèvent jusqu'à une hauteur de 600 pieds, et sont peut-être les plus considérables de cette côte. Semblables à des vagues colossales de sable, elles dominent toute l'immensité des petites dunes de la côte, et sont, pour les vaisseaux qui croisent dans ces parages, d'utiles marques de terres qui les avertissent de ne pas s'approcher des côtes. Nous croyons devoir reculer jusqu'ici la limite naturelle du Sahara. Le Sénégal inférieur le traverse à l'une de ses extrémités ; mais la nature aride de ses plaines de sable (4) s'étend, nonobstant les eaux du Sénégal, bien au delà de ce fleuve, à travers

(1) Gosselin, Rech. dans Brécidw, p. 56-49.

(2) Proceedings, 1, p. 88.

(3) Jackson's Account, p. 46 et 269, etc.

(1) J. Riley, Loss of the american brig *Commerce* wrecked on the western coast of Africa, Lond., 1811, in-4°, p. 17.—A. Scott, Account of the captivity among the wandering Arabs of the Great African desert, in Edinb. Phil. Journal, 1821, n° VII, p. 38.

(2) Tin. Asley, New general Collection, Lond., 1745, in-4°, II, p. 4.—Durand, Voy., II, p. 79.

(3) Durand, Voyage au Sénégal, I. p. 61.

(4) Go bery, Fragm., p. 237.

le royaume d'Owal et de Cayor, soumit au souverain de Damet, et jusque dans le pays des sauvages *Sereres* (14° 44' lat. nord). C'est là le peuple de la côte de sable, au-dessous des Joloffes, dans le pays cultivable du Sénégal.

5. Au sud, le Sahara étend son domaine assez uniformément jusque près des cours moyens du Sénégal et du Niger, avec lesquels il se dirige parallèlement, et à peu près sous la même latitude (entre le 16° et le 18° lat. nord), dans les régions inconnues du Soudan oriental.

On a comparé l'étendue du Sahara à la moitié de l'Europe, ou, ce qui est encore mieux, au double de la mer Méditerranée. On évalue l'aire du désert à 72,000 milles carrés géogr. (200,000 lieues carrées), y compris les oasis, et à 80,000 milles carrés géogr. sans les oasis; sa longueur est, dit-on, de 450, et sa largeur de 500 milles géogr. Mais ces données ne peuvent être que très-approximatives, à cause de la nature même de l'espace en question. Toutes les fois qu'il s'agit de la vie intérieure et active de la nature, ces indications, comme toutes les données arithmétiques en général, sont en grande partie aussi arides et stériles que le désert lui-même; elles ne jettent aucun jour sur les contrées qu'on étudie, et sont encore moins capables de nous en donner une image fidèle et vivante.

2° ECLAIRCISSEMENT.

Nature du désert.

Le caractère essentiel des déserts repose dans l'homogénéité de leur *forme* et de leur *substance*.

A. Quant à la disposition horizontale ou dimension physique, ils présentent des surfaces absolument horizontales avec des élévations et des abaissements relatifs peu considérables; de là vient qu'on n'y rencontre nulle part des amas considérables d'eaux atmosphériques ni cette variété importante de montagne et de vallée.

B. L'uniformité de leur substance est également remarquable. Ce sont généralement des masses de cailloux ou des masses de sel uniformément étendues sur la surface; là où elles manquent, on ne trouve ni sol décomposé ni humus, mais seulement des rochers nus, pour la plupart du calcaire. Dans les environs du Fezzan et dans le Haroush noir, le calcaire est, dit-on,

d'une formation analogue à celui du Jura (1). Quelquefois on y trouve aussi des roches primitives, par exemple, du granit (2) (dans le Dar-Four), du talc et du basalte (voy. plus haut le Haroush).

Les rochers sont recouverts de cailloux, de galets et de sable mouvant que le vent emporte comme un fin brouillard à travers les airs (3). La surface n'est par conséquent nulle part cohérente; à peine y voit-on quelques traces de l'état d'aggrégation, première condition de toute vie organique. Le sable du désert libyque se compose de grains de quartz (4) transparents, d'un tiers de ligne de diamètre, terme moyen, et sans mélange d'aucune autre substance; sa surface est généralement modelée sur sa base comme une couche de neige. Mais chaque éminence, quelque insignifiante qu'elle soit, un buisson d'épine, un écueil, ou même une carcasse de chameau, donne naissance à des collines de sable que le vent accumule avec une rapidité extraordinaire.

Les vents du nord et du nord-ouest prédominant dans le désert libyque (ils soufflent pendant neuf mois), il en résulte que les collines de sable s'avancent, chaque année, de 10 à 12 pieds, comme on a pu le calculer d'après la disparition des sources et des puits. Le vent n'enlève toujours que les sables très-fius; les cailloux et les galets restent à découvert. Le désert errant doit par conséquent couvrir de ses sables tous les espaces qu'il conquiert, tandis que la véritable patrie du sable mouvant se change en un champ de graviers, de cailloux et de galets. Le Sahel, formant ainsi l'avant-garde du Sahara, finira toujours par se changer lui-même en Sahara (voy. p. 527).

3° ECLAIRCISSEMENT.

De l'empiétement du sable.

Ce phénomène, tel que nous venons de le décrire, n'est pas général en Libye et dans les dé-

(1) Alexander von Humboldt, *Ansichten der Natur*, p. 66.

(2) Browne, *Trav.*, p. 268 et 16.

(3) Jackson, *Account*, p. 270. — Mungo-Park, *Trav.*, p. 131.

(4) Costaz, sur les sables du désert, dans les *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 264.

serts adjacens de l'Égypte, où, depuis plusieurs mille ans, on aurait dû nécessairement s'apercevoir de ses effets. Le mouvement des sables ne laisse pas ici, comme dans l'intérieur de l'Afrique, de vastes espaces découverts (du Sahara) à sa suite; sans doute parce que, depuis Barca jusqu'en Syrie, la mer, comme en beaucoup d'autres endroits (par exemple, près de Bordeaux, près du cap Sable dans l'Amérique du nord, etc.), vomit tous les jours des masses considérables de sable sur le rivage, dont les vents s'emparent aussitôt et qu'ils emportent dans l'intérieur du continent, comme on s'en aperçoit aux palmiers qui disparaissent peu à peu sous les sables, le long de toute la côte (comp. p. 438). La mer, grâce à son mouvement continu (1), a même étendu sur plusieurs points le domaine du désert libyque, aux dépens de la vallée du Nil; les sables ont franchi le rempart occidental (2), et sont ainsi entrés dans la vallée qu'ils menacent d'envahir entièrement (3). Cet empiètement est surtout remarquable près du village de Warden (4), dans la province de Gizeh, à l'extrémité septentrionale de la plaine des Pyramides, où les masses de sable se sont avancées jusqu'à une lieue de distance du fleuve. En beaucoup d'autres endroits, il est difficile d'établir historiquement ce phénomène; car la grande et profonde vallée du Bahr-bela-ma est là comme un fossé protecteur de l'Égypte, à l'ouest, qui reçoit tout le sable poussé, à l'est, vers ce pays (5).

Ce mouvement du désert nous explique pourquoi, du temps de Strabon, les lacs de Natron, près du Bahr-bela-ma (6), n'étaient pas, comme de nos jours, divisés en six bassins, et pourquoi, du temps d'Hérodote, les anciens ne faisaient pas encore de distinction entre la grande et la petite oasis, comme Strabon, 430 ans plus tard. N'est-il pas remarquable que la fertilité si vantée (7) de la grande oasis (*μακρὰν νησος*) ait diminué au point que maintenant de grands espaces de sable interrompent la ligne coralline

des quatre ou cinq endroits cultivés? que la petite oasis que Strabon place près du lac Mœris en soit maintenant très-éloignée? que le lac Mœris (1) même ait perdu, à l'ouest et au sud-ouest, par l'empiètement du désert, un espace très-considérable, de manière que le lac de Karon, comme l'appellent de nos jours les habitants du Fayoumé, soit beaucoup moins considérable que ne l'était le lac Mœris lorsque le labyrinthe s'élevait encore dans toute sa splendeur sur ses bords. Une quantité de ruines, dans la vallée du Nil, sont en partie recouvertes de sable, comme nous l'avons vu plus haut, et même les temples de Thèbes sont encore enfouis 20 pieds dans le sable. Les espaces moins anciennement cultivés, sur la route du Caire vers la Syrie, se recouvrent de plus en plus de sable, et l'on ne voit plus que les coupoles des habitations désertes surgir des collines mouvantes le long de cette route de caravanes (2).

Cette opinion de l'empiètement des sables est aussi généralement répandue parmi les Arabes qui ont une connaissance exacte de tous les phénomènes du désert. Ils possèdent un grand nombre de traditions merveilleuses (3) relatives à des vallées heureuses et riches en palmiers, de superbes villes de Pharaon, des colonnes de marbre, des châteaux aériens, des châteaux maudits qui disparaissent ou sont recouverts par le désert, et devant lesquels le voyageur s'égare lorsqu'il en approche, etc. Ce n'est peut-être pas sans raison historique qu'ils appliquent chacune de ces diverses histoires merveilleuses à une certaine localité déterminée. Le fameux colosse du sphinx (qu'ils appellent *Abou-el-Houla*, c'est-à-dire père de la terreur) (4), maintenant à moitié enseveli dans les sables, mais dont la tête de basalte s'élève encore au-dessus du champ des Momies, leur apparaît comme un talisman conjurant sans cesse l'océan de sable de ne pas s'avancer d'avantage vers le Tell de l'est. Caviglia (5), qui entreprit des fouilles dans les masses de sable accumulées à sa base, y a découvert plusieurs objets remarquables que le désert

(1) Andréossy, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 198; IV, p. 218.
— Valentia, *Trav.*, III, p. 408.

(2) Andréossy, *Mém. sur la vallée de Natron*, dans les *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 224.

(3) Girard, *Mém. sur l'Égypte*, III, p. 16.

(4) Reynier, *Mém. sur l'Égypte*, IV, p. 5.

(5) *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 248.

(6) Alexander von Humboldt, *Ansichten der Natur*, I, p. 67.

(7) Boeren, *Ideen 2^e Aufl.*, II, p. 406.

(1) Girard, *Mém. sur les irrigations, l'agriculture, etc., de Fayoumé*, dans les *Mém. sur l'Égypte*, III, p. 330.

(2) *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 44.

(3) Al. Macrizi, dans Langlès, *Mém. sur les mœurs*, p. 365.

(4) Abdul Kachyd el Bakul, *Geogr.*, dans les *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 75.

(5) Belzoni, *Voy.*, I, p. 222.

avait enfouis. Le même effet des sables s'observe en Nubie, où, des deux colonnades de sphinx qui conduisaient au propylone du temple, près de Sibhoi (23° lat. nord), six sphinx seulement sont encore visibles, tandis que tous les autres, ainsi que la plus grande partie de ce superbe temple, sont couverts de sable (1). Nous avons mentionné plus haut, en plusieurs endroits, la lutte du Typhon libyque contre Osiris.

4° ECLAIRCISSEMENT.

Formation du Sahara et du Sahel.

Si nous considérons le phénomène de la migration du désert (le Sahel précédant toujours le Sahara) dans ses grands rapports historiques, et que nous l'appliquions ensuite à toute la vaste étendue du grand océan de sable, nous arriverons à l'une des causes qui ont vraisemblablement donné naissance à cette *mer errante* (2), comme l'appellent les Arabes de Souse, lorsqu'elle est agitée par les tempêtes : elle est alors, disent-ils, « plus perfide que la mer. »

En effet, n'est-il pas surprenant que toute la portion orientale de ce vaste espace soit beaucoup plus vide de sable que sa partie occidentale ? qu'elle présente un si grand nombre de trates calcaires ? qu'elle soit parcourue par des rangées d'écueils dégarnis de sable, bas et nus ? et, enfin, qu'elle contienne un si grand nombre d'oasis ? Ces dernières ont la particularité d'être traversées à l'angle sud-est du désert, c'est-à-dire vers le royaume de Bornou, par des chaînes de montagnes qui cependant ne peuvent être très-exhaussées, puisqu'on élève encore des chameaux sur les plus hautes, les montagnes de Tibesti (3), entre le Fezzan et le Bornou. Une quantité d'oasis sont entièrement abritées au nord (la chaîne septentrionale), et à l'est (la chaîne orientale et plusieurs oasis isolées comme Siwah, Augila, Fezzan, Gadamès), tandis qu'à l'ouest elles se prolongent immédiatement dans les vastes plaines de sable.

La partie occidentale du grand désert est presque vide d'oasis, et celles qu'on y rencontre ont très-peu d'étendue. C'est de cette partie de l'Océan de sable que se sont propagées, dès les

temps les plus anciens, toutes ces traditions de fleuves encombrés, d'oasis disparues, de caravanes mortes de soif, d'ouragans de sable, et autres phénomènes semblables, dont on a souvent combattu l'authenticité (1), parce qu'ils se rencontrent moins fréquemment sur les confins de l'Égypte : toutefois leur vraisemblance a été appuyée dans ces derniers temps par des hommes éclairés et dignes de foi (2), témoin, entre autres, les tombeaux que Belzoni trouva dans l'oasis égyptienne (voy. p. 350).

Pour se faire une idée des ouragans de sable, sur la surface du sol du désert, on n'a qu'à examiner en détail tout ce qui nous en est parvenu (3) depuis la disparition de l'armée de Cambyse, jusqu'à la destruction de la caravane de 1803, forte de 2,000 hommes. Les plus terribles tempêtes se déchaînent annuellement sur cet océan de sable, à l'époque des équinoxes, et tous les vents qui prédominent dans ces terres planes des tropiques se dirigent comme des moussons de terre, de l'est à l'ouest ; Rennell les appelle « des moussons nord-est soufflant pendant la saison de la sécheresse », par opposition aux moussons sud-ouest qui prédominent dans la saison bien moins longue des pluies (4), (depuis le mois d'août au mois de novembre).

Ces accidens, considérés dans leur ensemble, durent nécessairement mettre de plus en plus à nu la partie orientale de l'océan de sable : de là cette plus grande quantité de cailloux roulés, de rochers découverts et d'oasis déblayées, dans le Sahara, tandis que les sables mouvans de l'ouest (le Sahel), s'avancent de plus en plus vers l'océan et y forment, par un effet du grand mouvement circulaire de l'Océan Atlantique, les dunes de sable que nous y remarquons. Les sables ne peuvent pas se reporter ici de l'Océan dans le Sahara, comme nous l'avons remarqué sur les côtes de l'Égypte, et comme cela a encore lieu sur les côtes de Suède, du Mexique, de l'Amérique du Nord, de Bordeaux et du Sénégal.

(1) Regnier, Mém. sur l'Égypte, IV, p. 5.

(2) Jackson et Mungo-Park.

(3) De Barros, Asia Dec., I, lib. 3, ch. 8, fol. 33. — Bruce, Trav., 2^e éd., VI, p. 458. — Mungo-Park, Trav., p. 131, 135, 182. — Browne, Trav., p. 245. — Hornemann, Voy., I, p. 76-100. — Jackson, Account, p. 284. — Herod., III, c. 26, etc.

(4) Rennell, App., p. xvi. — Labat, Nouv. Relat., I, p. 301 ; II, p. 211. — Bruce, Trav., VI, App., p. 87.

(1) Th. Legh, Narrat., Lond., 1816, in-4°, p. 65.

(2) Jackson, Account, p. 205.

(3) Proceedings, I, p. 112.

Ces circonstances physiques s'accordent parfaitement avec la fréquence des oasis (1) et des puits du Sahara. Dans cette partie du désert, le stratum de sable, depuis sa surface jusqu'au sol ferme sur lequel il est étendu, est beaucoup moins profond que la partie occidentale, ou, en d'autres termes, l'eau de la partie orientale est de moitié plus rapprochée de la surface que dans la partie occidentale de l'océan de sable; dans les grandes oasis, elle jaillit même en source de la terre, ou du moins on n'a pas besoin de creuser bien profondément pour en trouver; dans la partie occidentale, au contraire, on ne rencontre nulle part des sources vives, et les puits demandent à être creusés, avec une peine inouïe, à une très-grande profondeur. L'est à en outre quelques wadis qui manquent entièrement à l'ouest.

L'eau du Nil, comme nous l'avons vu plus haut, à l'occasion des gonflemens, filtre des deux côtés du fleuve, à travers le sol meuble et convexe de la vallée, jusqu'aux enfoncemens voisins qu'elle submerge entièrement. Cette nappe souterraine d'eau (2), qui est la condition de la fertilité de la vallée du Nil, s'étend, à ce qu'il paraît, à de très-grandes distances du fleuve. C'est ainsi que les six lacs de Natron, à deux journées de marche à l'ouest du Nil, abaissent et élèvent leur niveau à peu près à la même époque que le Nil, sans communiquer cependant d'une manière visible avec le fleuve (3).

Le même phénomène peut aussi servir à expliquer l'apparition des eaux dans les oasis. Dans le Dar-Four (4) il se forme, pendant la saison des pluies, en beaucoup d'endroits, des wadis qui disparaissent à l'arrivée de la saison de la sécheresse; à cette époque on trouve bien encore par toute l'oasis de l'eau à une profondeur de 2 à 3 pieds, mais elle est trouble, et ce n'est qu'à mesure qu'on approche du wadi, que les puits deviennent meilleurs. Souvent ils se dessèchent entièrement vers la fin de la saison sèche, et la siccité devient alors un des plus grands maux de ce pays.

On rencontre d'excellentes sources dans la

grande et la petite oasis (1); de même sur la route de Siwah, dans la vallée de Mogarrab, on l'on trouve de l'eau douce en creusant de 3 à 6 pieds (2), même lorsque la surface n'en offre plus aucune trace.

Macrizi compte quarante sources jaillissantes à Siwah; Hornemann et Browne y trouvèrent un wadi et plusieurs sources douces (3); mais ces dernières étaient en grande partie tièdes, ce qui fait supposer qu'elles ne jaillissent qu'à peu de distance de la surface du sable.

L'eau ne manque pas non plus sur la route d'Augila au Fezzan; mais elle n'est pas toujours potable, à cause des parties de sel qu'elle renferme. Le Fezzan, quoique n'étant qu'une plaine de sable, et malgré qu'un des ses wadis ait déjà été encombré près de Tessowa, compte encore une rivière et au moins quelques sources vives.

En creusant on trouve toujours, à une profondeur de 7 à 10 pieds, assez d'eau pour arroser les jardins de dattiers (4). Déjà Pline vantait cet avantage du pays des Garamantes; mais il paraît, d'après le capitaine Lyon (5), que l'eau diminue chaque année.

Nous ne connaissons, jusqu'à présent, que deux wadis dans la partie orientale, celui qui arrose la grande oasis d'Agadez, à partir de Tabou, et le Koukou (d'après Edrisi) ou *Wadi-el-Ghazel*, c'est-à-dire fleuve des gazelles, à l'est, dans le royaume de Bornou; il se dirige, comme le précédent, du nord au sud-est, vers le grand bassin de l'intérieur (*the general dip.*) (6). Les autres rivières ne sont que très-insignifiantes, même lorsque plusieurs se réunissent en une seule, par exemple, les trois wadan (de *Wed*; le confluent de deux *wed* s'appelle *Wadan*) entre Mesurata et le Fezzan, entre Augila et le Fezzan, et entre le Fezzan et le Bornou (7).

Outre les wadis, les sources et les puits dont nous venons de parler, on rencontre encore des marais, des oasis et des lacs, à la bordure des

(1) Browne, Trav., p. 183.

(2) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 22.

(3) Browne, Trav., p. 23. — Hornemann, Voy., éd. Langlès, p. 389.

(4) Sherif Imhammed, in Proceedings, I, p. 98. — Pline. Hist. nat., V, c. 5.

(5) Lyon's Narrat., p. 347.

(6) Rennell, Appendix in Mungo-Park. Trav., p. 1222.

(7) Langlès, Notes à Hornemann, Voy., I, p. 191.

(1) Rennell, Observ. in the Appendix to Park, Trav., p. LXXIV.

(2) Girard, Mém. sur l'agriculture, dans les Mém. sur l'Égypte, I, p. 16.

(3) Andréossy, Mém. sur la vallée des lacs de Natron, dans les Mém. sur l'Égypte, I, p. 224.

(4) Browne, Trav., p. 236.

chaînes de rochers, du moins pendant une partie de l'année, et même dans les endroits où il ne pleut jamais, comme par exemple dans le Fezzan (λιβύη άνεμβρα) (1), mais ils disparaissent également à l'approche de l'été, et ne sont que trop souvent salans et de mauvais goût; de là le prix que les Arabes attachent aux puits d'eau douce des oasis ou *El-Wah*. Ils attribuent ce bienfait de la nature à leur saint Kaleb-Ibn-Waalid (2), qui, lors de la propagation de l'islamisme dans le désert, se servait d'une branche d'*elvak* (le même arbre dont était la baguette de Moïse), pour adoucir l'eau des puits et en chasser les infidèles; néanmoins il en est encore resté une quantité qui ont mauvais goût; les voyageurs y mêlent, pour l'ordinaire, des noix de gourou (3) dont la saveur amère rend l'eau potable.

Tous ces avantages de la partie orientale de l'océan de sable disparaissent dans le Sahel. Ici, ce n'est pas, comme sur beaucoup d'autres points de cette partie du monde, le manque de connaissance qui rend nos cartes vides, car toutes les routes (4) qui la traversent nous sont presque aussi bien connues qu'à l'est; la nature même n'offre aucune variété: les fleuves, les sources, les oasis, les puits et les lacs salans y sont presque inconnus. On ne rencontre que du sel gemme durci et du sable mouvant (*Sahel*). Si, par hasard, il y a moyen de creuser des puits, on ne trouve toujours l'eau qu'à une énorme profondeur. Elle jaillit, dit-on, avec une extrême violence des couches inférieures de la terre, ce qui fait que les Arabes l'appellent *la mer sous le sol* (5). Ainsi Mungo-Park fut très-étonné de voir que, près de Kourkourani, à la bordure des basses terres, près du Sénégal, les puits ne donnaient de l'eau qu'à une profondeur de 168 pieds (6); mais ces faits, se rapportant pour la plupart à des endroits en dehors de l'océan de sable, ne sauraient infirmer ce que nous avons dit plus haut, et ne doivent pas par conséquent

fixer ici notre attention. C'est ainsi qu'il n'est pas étonnant que les puits placés sur les steppes élevées et nues de Taflelt, au pied de l'Atlas, donnent encore de l'eau en abondance, à une profondeur de 4 pieds (2 *cubitus* de 21 pouces chaque); car les fleuves, descendant du haut de l'Atlas, peuvent partout filtrer à travers les masses de sable supérieures peu épaisses; de sorte qu'avec un peu de travail de la part des habitants, on ferait de cette lisière de steppes un pays riche et fertile, tel qu'il fut autrefois. Mais l'eau y est en grande partie saumâtre (1), comme en général dans tout le Biledulgerid.

Les rares puits qu'on rencontre dans l'intérieur sont souvent si profonds que les caravanes n'en peuvent tirer aucune utilité. Souvent aussi les pèlerins du désert trouvent les puits, où ils espéraient se désaltérer, comblés par les sables. A défaut de pierres, pour prévenir de pareils accidens, on mure les puits qu'on est parvenu à creuser (2), avec des os de chameaux, et on les recouvre de peaux. Les conducteurs de chameaux ont un talent remarquable pour retrouver tous les puits qu'ils ont une fois découverts dans ces uniformes solitudes.

On rencontre quelques maigres pâturages et plusieurs puits, mais à une très-grande profondeur, à Hayr (Haïr ?), à l'ouest d'Agadez (3). Sur la route de Segel-Messa à Timbouctou, on est obligé de tirer l'eau à grand-peine de puits extrêmement profonds, comme, par exemple, à Azaot (Aswad) et Araoan (4), deux stations entre lesquelles il n'y a pas une goutte d'eau. La plupart des données que nous venons de mentionner sont tirées de Leo Africanus et de Marmol. Si la véracité de ce premier auteur a été suspectée à tort (5) par Seetzen et Rennell (6), observons que son ouvrage, que Scaliger déjà appelle un *opus eximium*, a été pleinement réhabilité, quant à cette partie de l'Afrique, par le témoignage de l'impartial Jackson, qui reconnaît à Leo Africanus une parfaite connaissance de ce pays (7).

(1) Hérodote, IV, c. 185 — Shérif Imhammed in *Proceedings*, I, p. 63. — Hornemann, *Voy.*, I, p. 111.

(2) Poncet, *Relation*, dans les *Lettres édif.*, IV, p. 6. — Bruce, *Trav.*, 2^e éd., III, p. 439.

(3) *Proceedings*, I, p. 174, 176.

(4) Walckenaer, *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale avec carte*, Paris, 1821, in-8°. — Lyon. *Narrat.*, p. 122-152.

(5) Shaw, *Trav.*, p. 135. — Rennell, *Appendix*, p. LXXXIV.

(6) Mungo-Park, *Trav.*, p. 51.

(1) Jackson, *Account*, p. 22.

(2) Marmol, *Africa*, I, p. 28.

(3) Leo Afric., dans Lorsbach, p. 472. — Marmol, *Africa*, III, p. 50.

(4) Marmol, *Africa*, III, p. 43.

(5) Vater, *Mithridates*, 3 Tbl. 1 Abth., p. 38.

(6) *Fundgruben des Orients*, III, Heft 2, p. 99. — Rennell, dans Mungo-Park, *Trav.*, *App.*, p. LXXII.

(7) Jackson, *Account*, of Morocco, 2^e éd., *pref.*, p. vi.

REMARQUE.

Supposition sur le déplacement des fleuves par l'empatement du Sahel.

Ne pourrait-on pas, à l'aide de l'accumulation extraordinaire des sables sur la côte occidentale, expliquer le phénomène des cours d'eau à la bordure septentrionale et méridionale du désert? Au nord, ce phénomène paraît très-simple, en ce sens que les plus grands fleuves de cette région, comme le Ghir (Guir), le Zir, le Tafillet (Fitelly) et le Drah, après avoir coulé du nord au sud, se perdent dans les lacs salans des steppes à la bordure des déserts. Mais en a-t-il toujours été ainsi? ou bien les siècles les plus reculés n'ont-ils englouti que les trois premiers des fleuves que nous venons de citer, tandis que le dernier, le Drah, plus rapproché de l'Océan, n'aurait été ensablé que plus tard, à une époque dont l'histoire pourrait rendre compte (1)?

Si l'on examine avec attention tous les renseignements que nous possédons sur le cours inférieur du Sénégal, qui, de nos jours, est encore en lutte continuelle contre l'empatement des masses de sable (ce qui, entre autres, rend la navigation très-difficile), on est naturellement conduit à supposer que le Sénégal, comme tant d'autres petits fleuves dans des déserts moins grands, a, de tout temps, subi l'influence de l'océan de sable. La principale direction de son cours est maintenant au nord et au nord-ouest, parallèle avec le bord du désert. Or, ce parallélisme ne serait-il que fortuit? Serait-ce aussi par hasard, qu'à partir des forêts de gomme (Sahel, Alfalak, Labiar) le fleuve prend tout à coup une direction opposée, au sud-ouest? ou bien n'est-il pas plus logique d'admettre que le Sénégal, après une série de siècles, ait été forcé d'abandonner son cours septentrional et de transporter son lit à l'ouest, phénomène très-commun qui se rencontre dans presque tous les fleuves qui coulent dans les sables?

Ce coin du désert de sable que les Maures appellent l'*Escale du désert* (2) n'indique-t-il pas, par sa nature toute particulière, l'existence d'une ancienne limite? Et les lacs de Cayor, près de Podor, ne seraient-ils pas des restes d'anciennes lagunes qui n'auraient fait que reculer plus avant dans l'intérieur des terres? Toujours est-il vrai que les brises du sable mouvant et les gonflements an-

nuels du Sénégal se rencontrent sous cet angle, pour y travailler de concert à la formation de la nouvelle terre; et leur action est d'autant plus efficace, en ce qu'elle est encore rehaussée par l'influence du courant de la mer, qui accumule sur ces côtes les vagues de sable du désert.

Où trouver ailleurs, sur la terre, tant de forces réunies pour former un nouveau pays? Les courants de la mer et l'alluvion des systèmes d'eaux du Mississipi, de l'Orénoque et d'autres, agissent, il est vrai, d'une manière analogue dans le golfe du Mexique; mais il leur manque les brises de sable du désert pour remplir ce golfe profond, quoique parsemé d'écueils et de bas-fonds. Il faudrait, pour les remplacer, qu'un soulèvement, produit par les forces souterraines de puissances cyclopéennes qui ne reposent jamais dans les mers des Antilles, vint hâter une semblable formation.

Or si, en admettant la possibilité d'une telle formation, nous jetons un coup d'œil sur l'océan de sable africain, avec ses côtes rocheuses, ses écueils, ses dépôts de sel, ses troncs d'arbres pétrifiés, ses débris de poissons et de coquilles, et enfin avec ses espaces basaltiques (1) qui peut-être furent soulevés de la profondeur, nous y trouverons même dans les limites étroites de l'expérience humaine, un index pour nous servir de guide dans l'histoire de la formation du désert. Par cette même voie, on parviendrait aussi à expliquer le phénomène du Niger, qui, de même que le Sénégal, se dirigeait probablement autrefois au nord, vers une mer Méditerranée africaine; mais qui fut peu à peu détourné vers le sud-est par l'empatement des sables. On y trouverait aussi la clef d'un autre phénomène non moins remarquable, l'absence complète du sable d'or au nord du Niger et du Sénégal. Ce métal est la propriété exclusive du plateau, et c'est de là qu'il se transporte dans les basses terres. Ajoutons que, dans tout le cours moyen du Niger, il ne nous est jamais parvenu, du nord, le moindre renseignement sur une formation de vallée. Les affluents sud-est et nord-ouest du lac Fitrié et autres auraient ainsi conservé leur direction primitive, et ce qu'il y a de choquant et de contradictoire en apparence dans la direction de ces fleuves vis-à-vis le cours du Niger se trouverait levé. Mais abandonnons le champ des hypothèses pour passer à des faits plus importants.

(1) Jackson, Account, p. 9.

(2) Labarthe et Lajallie, Voy., p. 13.

(1) Alex. de Humboldt, Voyage dans les contrées équinoxiales du Nouveau-Monde, III, p. 240.

CHAPITRE II.

HABITANS DE L'Océan DE SABLE.

1^{er} ÉCLAIRCISSEMENT.

§ 38.

Plantes et animaux.

Du caractère essentiel et de la nature de cette mer errante dépendent tous les autres phénomènes que l'on rencontre sur sa surface.

Elle est plus perfide que l'Océan (*auster arenas quasi maria agens siccis fluctibus*) (1); et l'homme n'échappe pas plus à ses mouvemens, qu'il n'échappe aux tremblemens de terre qui bouleversent la surface du sol qu'il habite. Les Ammoniens avaient conservé, sur la disparition de l'armée de Cambyse, une tradition (2) que nous croyons avoir expliquée suffisamment plus haut. Nous avons de même parlé de l'atmosphère de sable. Poncet, Bruce, Mungo-Park (3) mentionnent tous ces terribles tourbillons de sable qui se placent comme des colonnes menaçantes à côté des voyageurs; le laconique Browne seul ne les trouve pas effrayantes. Les écrits des Arabes sont pleins de récits sur la disparition des sources, phénomène si terrible pour tous les pèlerins. Leo Africanus a rassemblé une quantité de documens, jusqu'alors inconnus, sur les caravanes mortes de soif (4); et Jackson a confirmé la vérité de ces faits par le terrible accident (5) qui eut lieu, en 1803, pendant son séjour à la frontière du désert. Toute une caravane de 2,000 hommes et de 1,800 chameaux périt également sur la route de Dafielt à Tombouctou, parce qu'une oasis, qui, jusque-là, avait été une station pour les caravanes, avait tout à coup perdu son eau.

Mais ce ne sont pas là tous les inconvéniens du désert; des privations d'une autre nature y attendent encore le voyageur. L'ardeur dévorante du vent fait éventer les meilleures outres, et les dessèche souvent entièrement. Le riche arabe s'estime heureux lorsque, pour une somme de 10 à 300 dollars, il peut s'acheter un seul verre d'eau (6). Les chameaux aussi tombent sou-

vent de soif et de fatigue (1); dans les voyages de long cours, leurs carcasses blanchies et les os d'une quantité d'autres bêtes de somme, jonchées le long des routes des caravanes, sont autant de témoignages des périls du désert. L'aspect de ces ossemens fit entrevoir à Poncet, Leo Africanus, Bruce, Hornemann, Park (2), Lyon et autres voyageurs qui parcoururent soit le nord, l'est ou le sud de l'Océan de sable, toute l'immensité du danger qu'ils avaient encouru, en franchissant les limites de ces affreuses solitudes.

Les oiseaux même qui ne s'avancent que jusqu'à une certaine distance des endroits habités, et qui, par là même, apparaissent au mahométan, comme des messagers du prophète (3) envoyés pour les consoler et relever leur courage abattu; ces oiseaux sont souvent jetés, par les tourbillons de sable, dans les solitudes de cette mer aride, où l'on rencontre leurs débris sur la plage sablonneuse (4). Le petit nombre d'endroits arrosés du désert sont habités par des éléphans et des sangliers, et sur ses bords errent des bêtes féroces, des lions et des panthères (5). Les autruches farouches et les antilopes aux pieds légers peuvent seules vivre dans l'intérieur du désert, où elles n'entendent plus que le sifflement des vents et, de temps à autre, le pas cadencé des caravanes, car la végétation même a presque entièrement disparu.

Seulement quelques plantes isolées semblent avoir été organisées par la nature pour résister aux vents ardens qui, d'ordinaire, brûlent tout sur leur passage, et dont le souffle embrasé renverse l'homme, même le Maure (6) avec son compagnon de voyage, le chameau, et les remplissent tous deux d'une frayeur mortelle. Plusieurs espèces de chardons dont les feuilles conservent dans leurs angles le peu d'humidité qu'elles peuvent aspirer, le buisson de manne appelé *algoul* (7), une espèce de thymian odoriférant, le *she* (8) des Arabes croissant sur un sol déta-

(1) Browne, Trav., p. 188.

(2) Leo Afric., p. 63. — Poncet, V, p. 9. — Bruce, Trav. — Hornemann, Voy., p. 81. — Mungo-Park, Trav., p. 167.

(3) Labat, Relat., I, p. 300.

(4) Mungo-Park, Trav., p. 157.

(5) Marmol, Africa, I, p. 31, et Mungo-Park.

(6) Mungo-Park, Trav., p. 135.

(7) Marmol, Africa, III, p. 50.

(8) Lucas, Proceedings, I, p. 121.

(1) Pomp. Méta, I, c. 8.

(2) Hérodote, II, c. 36.

(3) Lettres édif., Rec. IV, p. 5. — Bruce, Trav., VI, p. 458. — Browne, Trav., p. 282.

(4) Leo Africanus, p. 62.

(5) Jackson, Account, p. 294.

(6) Ibid.

ché, et le thal (*thal. mimosa gummifera. Forsk*) (1) croissant sur un sol solide et nu, voilà les végétaux les plus répandus et souvent pendant plusieurs mois la seule nourriture des chameaux et des ânes.

Dans quelques contrées privées d'eau, il croît cependant, par-ci par-là, quelques buissons rabougris (*low stunted shrubs*) (2), qui servent de guides aux caravanes, et dont les feuilles sans jus ne sauraient rafraîchir la langue brûlante des bêtes de somme : çà et là, on voit aussi croître, dans les endroits abrités, des mimosas ou acacias (3) épineux, qui produisent de la gomme.

Outre ces faibles produits de la nature, on n'aperçoit de tous côtés que le ciel et des sables; les endroits pourvus de quelque végétation apparaissent aux Arabes comme des îles (4) qu'ils appellent *gezira* ou *jazr*, lorsqu'elles portent des bosquets de dattiers.

Mais il est certain que, comme sur tous les autres points de la terre, la végétation finirait aussi par couvrir ce sol aride, s'il ne se déplaçait d'année en année, et même de jour en jour. Tout ensemble est enlevé avec le sable; et, partout où il se montre quelques misérables buissons, il s'y forme presque aussitôt une montagne de sable. Si parfois, par un heureux hasard, la végétation a commencé à prendre racine en un endroit quelconque, ce n'est que pour un temps très-court; mais elle ne saurait résister au mouvement général des sables, à l'époque des tempêtes équinoxiales (5).

2^e ÉCLAIRCISSEMENT.

L'homme.

L'homme seul s'est rendu le désert hospitalier; et il est évident que l'océan de sable sépare moins le Soudan des pays de l'Afrique septentrionale, que ceux-ci ne sont séparés de l'Europe par la mer Méditerranée (6).

L'homme a même su tirer parti du sable : dès qu'un vent frais commence à souffler, le Fezza-

nien se couche dans cette masse continuellement échauffée par le soleil, et y trouve un abri contre le froid. Entame-t-il une conversation avec ceux qui l'entourent, il commence par égaliser l'espace qui est devant lui, afin qu'à chaque sentence il puisse appuyer son opinion par des figures qu'il y dessine. S'il conclut un marché, il fait aussitôt ses calculs dans le sable (1). Les Maures même et leurs nombreux fakirs et mulahs sont forcés d'accorder au sable la même vertu efficace que l'islamisme accorde à l'eau, et de s'en servir pour toutes leurs ablutions religieuses (2). Mais ce qui est surtout digne d'attention, c'est l'avantage que l'homme a su tirer du chameau, cet animal dont le sabot, l'estomac et la denture correspondent si bien au sol du Sahara, et qu'il a su arracher à l'état de nature pour en faire son esclave et son compagnon.

Le chameau est le navire du désert (3); et, sans lui, l'homme ne saurait parcourir l'océan de sable. Sa seule et principale tâche, à lui, consiste dans la connaissance des saisons, des ports, et dans l'art de se diriger dans les directions données. De là vient que les guides sont appelés, dans ces contrées, *les savans, les sages*, Hybeer et Chabir (du mot arabe *chabar* qui signifie *savoir*) (4). Comme il n'y a là ni forêts, ni fleuves, ni montagnes, ni sentiers, mais seulement des collines errantes, les Hybeers se dirigent d'après le vol des oiseaux, des corbeaux et des vautours qui se rencontrent près des endroits habités, et là où les caravanes ont laissé des cadavres (5); ou bien ils suivent, comme des lamaneurs (6), la direction des vents dominans. Comme ils voyagent plus souvent la nuit que le jour, ils ont aussi quelque connaissance (7) des étoiles et de leurs constellations: ils connaissent, par exemple, l'étoile polaire (8), et s'en servent pour se diriger; mais là se borne, à ce qu'il paraît, toute leur science, du moins pour ce qui regarde les sages de la caravane de Timbouctou et du Dar-Four. Ils ne connaissent pas non plus la boussole, bien que certains historiens arabes nous assurent qu'ils se servent du

(1) Abdallatif, dans de Sacy, p. 122.

(2) Mungo-Park, p. 157, 161.

(3) Harniol, *Africa*, III, p. 42. — Hornemann, *Voy.*, et Labarthe.

(4) Mém. sur l'Égypte, I, p. 47. — Hornemann, *Voy.*, II, p. 279.

(5) Riley, *Account of Zaharah in Loss of the Am.*, etc., ch. XXVI. — Capt. Lyon's *Narrat.*, p. 344.

(6) Lucas, *Proceedings*, I, p. 122.

(1) Lucas, *Proceedings*, I, p. 97.

(2) Jackson's *Account*, p. 59.

(3) Browne, *Trav.*, p. 260.

(4) Bruce, *Trav.*, VI, p. 442, et Tychsen, *Ann. zur deutschen Aug.*, Th. 5, p. 359.

(5) Harniol, *Afr.*, III, p. 44.

(6) Seetzen, *Monat. Correspondenz*.

(7) Sidl Hamel, *Voyage*, dans Riley, *Loss*, etc., p. 348.

(8) Jackson's *Acc.*, p. 284. — Browne, *Trav.*, p. 249.

Aïbla-name dans leurs voyages à travers le désert (1).

De même que, dans les glaciers du nord, les guides des Alpes, pour ne pas s'égarer dans les labyrinthes et les précipices des collines de glace, amoncellent des tas de pierres, de même aussi les Hybers réunissent toujours quatre à cinq blocs de pierre qui leur servent de guide pour s'en retourner. Là où les pierres manquent, ils sont obligés de tracer leur direction d'après telle ou telle saillie de rocher (2); mais cette manière n'est pas très-sûre, attendu que souvent les rochers sont recouverts par les sables.

Nous voyons ainsi que partout les plus grands obstacles s'opposent à tout ce qui tend à devenir stable, dans cet océan de sable. Browne (3), dans son voyage au Dar-Four, observa plusieurs fois que les plus habiles des guides (chabirs), qui avaient déjà fait douze fois la même route, ne pouvaient se retrouver dans ces plaines sans fin et étaient obligés d'expédier des émissaires pour se reconnaître.

Il n'est donc pas étonnant que les guides soient les sages du peuple, dans un pays où tout est errant, la nature aussi bien que l'homme et les peuples, les dynasties et les religions. Dans quelle autre contrée de la terre, le caractère particulier de la nature locale se montre-t-il aussi puissant et aussi influent que dans le désert?

Quelque incomplète que soit notre connaissance des habitants du Sahara, il importe cependant que nous en tenions compte, parce qu'elle nous dévoile tout particulièrement cette influence du lieu sur l'individualité, influence funeste qui devient ici un obstacle presque insurmontable au développement libre et indépendant de l'individu. Mais, comme l'espace ne nous permet pas d'entrer dans aucun détail, nous nous bornerons à quelques résultats d'observations faites dans ces régions et complétées d'une manière très-importante par les dernières relations de Riley, de Ritchie et du capitaine Lyon (4).

Les *Tibbos*, les *Touariks*, les *Maures*, sont les habitants du désert.

1. Les *TIBBOS*, divisés en six hordes différentes, dont l'une est celle des *Troglodytes* (leur

cri, suivant Hérodote, ressemble à celui des chauve-souris *μυρμηγκες*) (1), habitent au sud de la chaîne d'oasis septentrionale. Suivant Lyon, ils ont reçu par suite de leurs migrations continuelles le surnom d'*oiseaux* (Lyon, *Narrat.*, p. 227). Ils sont continuellement en route, pillent les caravanes lorsqu'ils le peuvent, et sont leurs guides et leurs commis entre le Bornou et le Fezzan. A en juger d'après quelques échantillons de leur langage, ils parlent un dialecte de la langue berbère; les *Tibbos* de Bilma habitent au milieu des nègres qui sont ici les noirs les plus septentrionaux de l'Afrique septentrionale (2).

2. Les *TOUARIKS*, beaucoup plus nombreux et plus puissants que les précédents, forment la majeure partie des habitants des oasis; ils habitent, au sud-ouest, depuis le Fezzan jusqu'au Bornou; au sud, jusqu'au Soudan et au Timbouboutou; à l'ouest jusqu'à Fez et Maroc. Ils s'approchent à l'ouest du pays des Berbères et se confondent avec eux; plusieurs de leurs colonies habitent dans le Fezzan (à Sokna), à Augila et Siwah; ils parlent la langue berbère, qui est la langue du commerce dans tout le nord de l'Afrique (3). On rencontre des *Touariks* sur toute la ligne d'oasis qui s'étend sous le méridien du Fezzan jusqu'à Caschna, dans le Soudan (par Tabou, Ghanet, Tagazy, Gazer, Aghadez, Tegama). C'est là la grande route commerciale qui forme la communication entre le centre actif de l'Afrique et le Nord. Dans la direction de l'est à l'ouest, l'influence des *Touariks* s'étend depuis le désert libyque jusqu'au Haut-Atlas. Tous sont adonnés à la vie nomade; ce sont des courtiers, des guides des caravanes, des marchands (4). Mais ils n'ont pas conservé partout leurs mœurs et leur manière de vivre originaires; à l'est ils se sont confondus avec les *Tibbos*, à l'ouest avec les tribus berbères, au nord avec les Arabes.

Ce peuple parlant la langue berbère, est en

(1) Hérodote, IV, c. 183. — Bornemann, *Voyages*, I, p. 144, 171. — Rennell in *Appendix*, p. 287, 278. — Pline, *Hist. nat.*, V, c. 8.

(2) Bornemann, *Voy.*, I, p. 157. — Langhès, *Ibid.*, II, p. 284. — Valler, *Mithridates*, 3^e Th., I, p. 45.

(3) Bornemann, I, p. 250. — Marsden, *Lettres*, 1800, p. 405.

(4) Pline, *Hist. nat.*, V, c. 5. — De Barros, *Asia*, Dec., I, lib. 3, c. 8, fol. 33 b; lib. 2, c. 2, fol. 22 a. — Bornemann, I, p. 152. — Rennell in *App.*, II, p. 288, 279. — *Proceedings*, I, p. 163.

(1) Description de Espanna de Xerif Aledris, de D J. Conde. Madrid, 1709, p. 209.

(2) Browne, *Trav.*, p. 249.

(3) *Ibid.*, p. 187.

(4) Riley, *Loss*, *Ibid.*, p. 385, 397. — Ritchie in *Quarterly Review*, 1820, May, p. 230 — Lyon's *Narrative*, p. 225, etc.

possession de toutes les parties commerciales de l'Afrique septentrionale, depuis Aghadez et Gadamès jusqu'à Fezzan, Augila, Siwah. Les Maghrebis sont également de véritables Berbers, de même que les chefs du Dar-Four et tous les peuples aborigènes du gradin supérieur du Nil.

C'est là sans doute un des phénomènes les plus remarquables de l'histoire des peuples, phénomène répandu uniformément sur d'immenses espaces et dont on ne trouve d'exemples dans aucune partie de la terre. Mais comment s'est formée cette ceinture (1) remarquable de colonies commerciales répandues sporadiquement sur un immense cercle qui semble reposer sur autant de piliers qu'il y a d'oasis dans le vaste océan de sable?

3. Les MAURES (de Mauritanie, *Moros*), habitants du désert, dont il est ici question, ne doivent pas être confondus avec les habitants des villes (2) qui portent le même nom. Ce sont des hordes errantes, différentes des tribus bédouines et arabes; elles appartiennent très-vraisemblablement aux Berbers, qui, par leur mélange avec les autres nations, par l'adoption de l'islamisme et par le climat brûlant sous lequel ils errent dans leurs affreux déserts, sont arrivés à ce point de dégradation qui caractérise aujourd'hui le peuple bâtard des Maures (3).

Divisés en un grand nombre de tribus (600 selon Marmol), ils se précipitent de temps en temps, comme les vents ardents de leurs déserts, sur les états voisins : les *Saharavans* se dirigent sur le pays de Maroc et de Fez (4), les *Azenagha* à l'ouest sur l'Océan, les tribus des *Gedumah*, *Jafou*, *Loudamar-Birou*, au sud sur le Sénégal et le Niger, jusqu'à Timbouctou. Ils se jettent régulièrement, d'après l'ordre des saisons, à l'imitation de la plupart des bêtes sauvages, sur le sol fertile des pays arrosés par les fleuves, et, sous le nom redouté de Maures, menacent de plus en plus de soumettre les peuples nègres, plus dociles (5). Ils dominent

sur le bord septentrional du Sénégal et du Niger, jusqu'à Houssa et Caschna, où le désert confine presque au Niger, circonstance qui a étendu et consolidé leur domination à l'ouest. Ils se sont même déjà établis sur le bord méridional du Niger; en un mot ils sont les maîtres des cours moyens du Niger et du Sénégal, mais ils ont à l'est plus d'habitations qu'à l'ouest, dans le Sahara plus que dans le Sahel. Les habitations des Maures forment, à la frontière méridionale du Sahara, du côté de la steppe du Niger, une zone qui court de l'ouest à l'est, parallèlement à la bordure méridionale du désert et s'étend comme une ceinture étroite (entre les 16° et 20° lat. nord) jusqu'à la terrasse de l'Abyssinie ou jusqu'en Nubie (1), occupant ainsi un espace de près de 1,000 milles géogr. en longueur. L'ardeur du climat qu'ils habitent, joint à leur vie errante et vagabonde, excite leur sensibilité jusqu'aux passions les plus déchaînées, étourdit leur imagination et les rend durs et indomptables. Placés entre les Arabes et les Nègres, ils ont adopté les vices de ces deux races, sans posséder leurs vertus (2). Riley prétend avoir rencontré parmi eux des hommes et des femmes très-âgés, qui paraissent entièrement desséchés et comme des momies vivantes; ils jouissaient d'une grande vénération de la part des plus jeunes. On dit que beaucoup de Maures atteignent l'âge de 300 ans, et l'on donne même à quelques vieillards un âge de 500 ans (8 zille des Arabes) (3), affirmations que toutefois on ne doit pas toujours prendre à la lettre.

1^{re} REMARQUE.

Sel, Tibbar, Kowries.

Un aperçu comparatif des routes commerciales à travers l'Afrique septentrionale ne serait peut-être pas ici sans intérêt, si l'espace nous permettait de les constater, ne fût-ce que dans les six principales directions; mais ce sujet a déjà été amplement traité dans d'autres ouvrages (4), et

(1) Heeren, *Ideen*, II, p. 320. — Marsden, *Lettres*, p. 320. — Nithridates, *ibid.*, p. 27.

(2) De Barros, *Asia Dec.*, I, lib. xv, a. 4, c. 4, fol. 96, a. — Ludolf, *Comment.* in *Hist. Æth.*, fol. 54. — Marmol, *Afr.*, III, p. 66. — Durand, *Voy.*, II, p. 84. — Jackson's *Acc.*, p. 140. — Nithridates, I, p. 380.

(3) *Leo Afric.*, dans *Iorsbach*, p. 35. — Edrisi, éd. Hartmann, I, p. 127. — Vater, *Nithridates*, III, p. 28.

(4) Jackson's *Acc.*, p. 56, 140, 282, 287.

(5) Golberry, *Fragm.*, p. 90, 134. — Mungo-Park, *Trav.*, p. 149. — Rennell, *App.*; Lajaille et Durand, *Voy. au Séné-*

gal, II, p. 84. — W. Young, dans les *Proceedings*, II, p. 230. — Jackson, p. 295.

(1) Mungo-Park, *Trav.*, p. 112. — Golberry, p. 63.

(2) *ibid.*, p. 153. — Rennell, *App.*, p. 211. — Bruce, *Trav.*, *Pref.*, p. xiv. — Jackson's *Acc.*, p. 56.

(3) Riley, *Loss*, p. 413.

(4) Mungo-Park, *Trav.*, p. 140. — Rennell, in *App.*, II, p. 355. — Jackson's *Acc.*, p. 287-301. — Lemprière, *Trav. from Gibraltar to Morocco*, 2^e éd. Lond., 1793, in-8.

M. Walckenaer (1) en ayant fait le sujet d'un ouvrage critique très-méritoire, nous ne dirons que peu de mots sur les moyens d'échange ou sur cet équivalent qui, dans toute l'Afrique septentrionale, représente l'argent. Il nous apparaît principalement sous trois formes différentes, comme premier besoin : le *sel*, comme monnaie ayant cours à l'étranger; le *sable d'or*; et, comme monnaie usitée dans l'intérieur de l'Afrique, les *coquilles kawries*. Nous avons parlé plus haut des esclaves. (Voir § 18, 2^e éclaircissement.)

La nature, autant que nous pouvons en juger aujourd'hui, a refusé le sel gemme à tout le plateau d'Afrique, et même à d'immenses espaces des terres planes. Mais, en revanche, ce minéral remplit d'espace en espace les profondeurs des déserts presque inabornables, tout autour de la pente septentrionale des terrasses de la Haute-Afrique. Le sel est devenu un besoin capital et un article de luxe pour tous les peuples qui habitent le plateau des nègres, par exemple, ceux de Guinée (2), de la terrasse des Foullahs (3), les Mandingos (4), et tous les habitants du Soudan. A mesure qu'on s'avance dans l'intérieur, il n'y a plus que les riches qui soient à même de s'en procurer la jouissance.

Les nègres le regardent comme indispensable à la santé, tout aussi bien que nous; les Arabes répètent mille fois cette tradition : que les peuples nègres sont obligés de se frotter les lèvres avec du sel, pour les empêcher d'entrer en corruption et de coller ensemble (5).

Il est probable que nous ne connaissons que la moindre partie des mines de sel des déserts. Combien de bancs de sel ne sont peut-être pas enfouis sous les couches de sable? Les carrières les plus connues sont celles du Tegaassa ou Tagaza septentrional et oriental (6) (peut-être est-ce là le même nom que le *Tisheet* de Mungo-Park?) (7); celles d'Aroan, au nord de Walet et de Birou; le lac salant Doumbon (*Dombo*), et d'autres dans le Bornou et le Bilma (8); le sel gemme de Dar-Four (9); celui des monts Haraza, dans le Kor-

dofan (1); les carrières de sel de la terrasse de Sennaar (2); et celles de la terrasse littorale de Baylour (3), sur la mer Rouge. (Voyez, plus haut, Habech, § 10, 3^e éclaircissement.)

Tous ces endroits sont d'une importance capitale pour l'histoire de la nature et de la civilisation du continent africain. De nombreuses caravanes s'y rassemblent annuellement pour acheter du sel, qu'elles échangent, dans le Soudan, contre de l'or et des esclaves. Toutes les carrières que nous connaissons jusqu'à présent sont situées, comme un grand arc, autour du plateau, sur le bord de la Nigritie. Hérodote déjà savait (4) qu'on ne trouve pas de sel au sud du Niger (5).

En beaucoup d'endroits du Soudan, les tablettes de sel ont le même prix que des lingots d'or. Mungo-Park trouva qu'à Mandingo le prix courant d'une tablette de sel de 2 pieds 1/2 de longueur, 1 pied 2 pouces de largeur et 2 pouces d'épaisseur, était de 1 à 2 livres sterling (6). A Dar-Koulla (7), 12 livres de sel valent un esclave mâle de quatorze ans. Nous avons parlé ailleurs du prix du sel dans le Habech.

De tous les métaux qui, dans tout le monde, semblent destinés par la nature à servir à l'homme comme mesure de son activité terrestre, l'or est, en Afrique, le plus généralement répandu, mais non pas le seul; le fer aussi sert de monnaie sur le plateau éthiopique.

Mais la poudre d'or, appelée généralement *tibbar*, est un produit particulièrement propre au Soudan. On ne la trouve qu'au sud du Niger et du Sénégal (8). Là, chaque nègre marchand parcourt le pays avec sa *titi-kissi* (9) ou balance d'or, parce que ce métal y est encore une marchandise, et que son prix est exposé à la baisse et à la hausse, selon que les circonstances sont favorables, qu'il y a affluence de marchandises et d'étrangers.

Les coquilles de mer, si connues sous le nom de *kawries*, *cauris*, sont la troisième monnaie de l'intérieur de l'Afrique; elle n'a cours que là, et elle est, pour le Soudan, le véritable argent, l'équivalent généralement employé dans le commerce, comme chez nous l'or.

Ainsi se rétablit, par un échange réciproque,

p. 355. Proceedings, I, p. 162; II, p. 63, 85. — Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 192; II, p. 266, 267, 284.

(1) C.-A. Walckenaer, Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale, etc. Paris, 1821, avec une carte de l'Afrique septentrionale.

(2) Roemer, Reise, p. 276.

(3) Winterbottom, Sierra-Leona Acc., I, p. 8.

(4) Mungo-Park, Trav., p. 305 et 279.

(5) Stewart, Gesandtschaftsreise, p. 114.

(6) Jackson's Acc., p. 286. — Leo Afric., dans Lersbach, p. 476.

(7) Mungo-Park, Trav., p. 140. — Rennell, App., p. LXXI.

(8) Shérif Imhammed in Proceed., I, p. 159, et Beaufay.

(9) Browne, Trav., p. 268.

(1) Browne, Trav., App., p. 459.

(2) Bruce, Trav., 2^e éd., VI, 267.

(3) Alvarez, Hist. de Ethiop., p. 64. — Bruce, Trav., III, p. 111.

(4) Rennell, App. in Mungo-Park, Trav., p. LXXIV.

(5) Hérodote, IV, c. 181.

(6) Mungo-Park, Trav., p. 305.

(7) Browne, Trav., p. 308.

(8) Mungo-Park, Trav., p. 299. — Rennell, App., p. LXXIV. — Jackson's Acc., p. 307.

(9) Mungo-Park, Trav., p. 305.

l'équilibre des valeurs fictives. Si le produit du continent, l'or du Soudan, a reçu à l'étranger cette valeur qui fascine et éblouit les hommes, les produits de l'Océan, c'est-à-dire ces insignifiantes coquilles qu'on pêche dans les profondeurs de la mer Maldivienne, n'en sont pas moins devenues l'objet de leur cupidité au centre du continent.

Les kawries sont un article de commerce en Guinée, d'où on les expédie, comme monnaie, dans l'intérieur du continent ; ils sont encore la monnaie du pays, sur la terrasse des Foullahs (1), ainsi que sur le Niger, depuis le royaume de Bambarra jusqu'aux pays lointains de l'est.

Lorsque Mungo-Park se vit abandonné, devant les portes de Ségo, parce qu'il ne possédait pas dix kawries pour passer le Niger, le roi de cette ville lui fit présent de 3,000 kawries (2). Une centaine de ces coquilles lui suffisaient pour se procurer journellement sa nourriture et celle de son cheval : 250 kawries, selon lui, pouvaient bien avoir la valeur d'un schelling. Ils servaient aussi de petite monnaie à Sansanding, de même qu'en Guinée (3).

Plus loin, à l'est, par exemple à Caschna (4), les kawries sont appelés par les marchands arabes *huedlah* ; par les nègres, *cardie* ; à partir de là, ils n'ont cours qu'au sud du Niger. Macrizi déjà les mentionne dans le Soudan (5). A Caschna, 250 kawries valent 1 schelling (6), comme à Ségo. Ils ont moins de valeur à Timbouctou, centre du pays des kawries. On les paie plus cher à Mandingo. Dans la direction du nord-est, ils n'ont cours que jusqu'au Bornou où le cuivre sert de monnaie, d'où nous concluons que les kawries ne circulent comme monnaie qu'entre les limites du Soudan.

Mais par quelle voie cette monnaie océanienne arrive-t-elle en si grande quantité dans l'intérieur de l'Afrique ? Vient-elle de la côte de Guinée par Assianthe, Degomba et Timbouctou, pour de là se répandre dans l'est et l'ouest du Soudan, ou bien peut-être par une route encore plus courte, par la côte de Mosambique ? Cette question n'a pas encore été suffisamment résolue. Le grand usage qu'on en fait explique seul comment cette monnaie arbitraire peut en même temps avoir cours dans l'Indoustan et le Soudan. Lorsque les Européens découvrirent le cap Comorin (7), sur

le plateau de Dekan, les marchands de ce pays recevaient déjà, des habitants des Maldives, des kawries en échange de leurs marchandises. Marco Polo les connut, comme petite monnaie (*porcelane*), dans le pays riche en or, de Yunnan (8) en Chine, 1300 ans avant Jésus-Christ. Sous la dynastie des Mongoles (2), lorsque la puissance continentale asiatique prédominait dans l'Inde, le prix des vivres se calculait par kawries, par exemple, à Orissa. Ils ont encore cours, de nos jours dans le Haut-Tibet (3) et le Candabar. Dans le Bengale, 2,400 kawries valent un schelling, et cependant, pour un kawrie, on peut encore acheter quelque chose, bien que ce soit la plus petite monnaie qu'on puisse imaginer. Leur prix, comme nous l'avons vu, est par conséquent dix fois plus élevé dans le Soudan. Les Anglais exportent annuellement (4), par l'intermédiaire des marchands étrangers, près de cent tonneaux de kawries du Bengale, par la Guinée, dans le Soudan, tandis que, de tous côtés, les autres peuples s'efforcent de s'approprier l'or de cette partie du continent africain. C'est ainsi que les produits inanimés des profondeurs de l'Océan et du continent sont devenus les mobiles de l'activité des peuples, le levier et le nerf de toute espèce de commerce sur la surface de la terre.

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF SUR L'AFRIQUE : CONCLUSION.

§ 39.

Si nous voulons nous représenter maintenant à la fois tous les traits distinctifs qui composent le caractère de toute cette partie du monde, nous verrons qu'ils peuvent se résumer en peu de mots dans les points principaux qui vont suivre :

1° Par sa constitution géologique, cet individu de la terre est isolé comme une île des autres parties du monde.

2° La côte de la mer lui forme partout une limite arrondie, ses rivages sont uniformes, et présentent jamais de profondes coupures, si on les compare à l'étendue de toute la partie du monde.

3° Le contraste des formes opposées du plateau

(1) Winterbottom, *Acc.*, I, p. 8.

(2) Mungo-Park, *Trav.*, p. 201.

(3) *Ibid.*, *Journ. of a Mission 1815*, p. xii, Addend. *Wendell, Goldcoast*, p. 183.

(4) *Proceedings*, I, p. 169.

(5) Macrizi, dans Burckhardt, *Trav.*, p. 502.

(6) Braufoy, dans Rennell, *App.*, p. LXXXV.

(7) Sprengel, *Geschichte der Geogr. Entdeckungen*, 2^e Aufl., p. 176, 316.

(1) Marco Polo, dans Ramusio, II, fol. 35 b.

(2) *Ayeeen Akbery or the Institutes of the Emperor Akbar*, translated from the Persian by Fr. Gladwin. Lond., 1801. in-4^o, II, p. 12.

(3) *Raper in Asia Res.*, XI, p. 530, et *Epistola Caroli*, p. 294.

(4) Rennell, *App.*, p. LXXXV.

t des basses-terres est extrêmement simple; elles se touchent qu'en une seule ligne droite qui traverse le Soudan et de l'est à l'ouest, à peu près dans la direction du Niger.

4° Ces deux formes opposées sont également partagées quant à leur surface, par rapport à toute la partie du monde.

5° Les membres et les sous-divisions de ces deux formes principales sont toujours parallèles entre eux; ils se font pour ainsi dire équilibre l'est et à l'ouest, au sud et au nord.

6° La nature toujours parallèle des objets inanimés est aussi uniformément développée dans ses formes plus petites, et de là résulte une symétrie étonnante dans la formation de cette partie du monde, symétrie qui apparaît moins dans les autres contrées, quelquefois seulement dans les membres détachés, et jamais dans l'ensemble des grands individus de la terre.

7° De là résulte encore dans la nature inorganique, la ressemblance qui unit les formes solides comme d'un lien de famille; des traits de famille très-prononcés pénètrent tous les membres de ces formes, et le type africain prédominant partout, a refoulé ici plus qu'ailleurs le caractère de la particularité.

8° Les systèmes d'eaux courantes qui, dès leur entrée en fonction métamorphosent partout l'uniformité dans la variété de montagne et de vallée, de pays de montagnes, de collines et de coteaux onduoyans, sont ici moins nombreux, moins étendus, plus resserrés, et le volume de leurs eaux n'est jamais si abondant que dans les grands fleuves des autres parties du monde.

9° Les terrasses des côtes ont peu de largeur aux trois côtés où le plateau est bordé par l'océan.

10° Dans la basse-terre du Sahara prédomine la forme d'un sol desséché et couvert du sable de la mer; sa surface n'est pas encore fixée, de sorte qu'au centre même de la partie du monde existe un espace immense qui se trouve encore à l'état de passage de l'océan au continent et qui semble impropre à toute espèce de culture.

11° Le plus grand système d'eaux de cette partie du monde se dirige vers une mer méditerranée, et l'Afrique est privée ainsi d'un grand fleuve océanique.

12° Un autre caractère de l'Afrique, c'est le développement incomplet du grand fleuve du Soudan qui, dans l'intérieur du continent, a excité et favorisé le commerce des peuples plutôt que ne l'aurait pu faire une civilisation pro-

duite par des causes plus élevées et morales, comme la civilisation des systèmes d'eaux des autres parties de l'ancien monde, par exemple, de l'Euphrate et du Gange; on ne rencontre nulle part rien qui ressemble à ce que nous voyons dans le Soudan.

13° C'est encore le voisinage du pays montagneux des Berbers de l'occident de l'Europe, facilement accessible au moyen de la mer qui l'entoure, et son isolement du reste de l'Afrique par le désert; ainsi placé, ce membre du corps africain n'a eu que très-peu d'influence et très-peu d'action sur l'ensemble de cette partie du monde.

14° La partie méridionale se trouve complètement isolée des continents de l'ancien et du nouveau monde, et elle se dresse solitaire dans les vides espaces du pôle sud.

15° La position de l'Afrique par rapport au cours du soleil, fait que cette partie du monde est symétriquement partagée, quant au climat, en deux moitiés presque égales entre elles.

16° Il résulte de tout cela que le caractère de l'ensemble est moins interrompu ici par l'individualité et que le manque d'opposition et de contrastes dans les phénomènes généraux de cette partie du monde, donne au tout une plus grande uniformité.

Dans la nature inorganique comme dans la nature organique, le développement de la vie marche toujours d'un pas égal avec l'action des forces opposées qui se reproduisent sans cesse, et l'homme lui-même n'arrive à l'activité intellectuelle et libre que par la conscience claire des oppositions qui sont la condition du progrès: cet individu de la terre étant moins développé, moins diversifié, la nature offrira moins d'excitation au développement de la conscience des peuples, et l'histoire de l'humanité qui est fixée à ce sol, nous apparaîtra moins avancée, moins dégagée de la terre, et par conséquent moins libre et moins indépendante.

De même que la peau de l'Africain est moins nuancée que celle des autres hommes et soumise encore à l'uniformité de la couleur foncée, de même toute sa nature comme celle de sa patrie est fatalement soumise aux forces physiques du monde des tropiques.

Toutes les parties de sa physionomie sont uniformément renversées et jetées en dehors; elles ne présentent pas cette belle symétrie dans les différentes parties du visage, par laquelle l'habitant du Caucase s'éloigne le plus de la

forme animale, et dont le type se présente à nous dans la rectangularité du front et dans la structure plus parfaite de toutes les parties de la face. De même la physionomie du grand corps auquel le nègre appartient, nous offre peu de diversité dans ses formes et ses parties principales.

Toute cette partie du monde, malgré sa force et son exubérante richesse, malgré l'ardeur brûlante et la puissance de reproduction des races, paraît s'être arrêtée à un développement peu avancé dans les familles de ses animaux et de ses plantes. Quoique l'espèce soit ici très-fortement caractérisée, l'histoire de l'homme présente aussi très-peu de variété dans les individus, les familles, les hordes, les peuples, les religions et les états. Toute la partie du monde est enfermée, de toutes parts, dans les liens inflexibles de la forme continentale. La race africaine, considérée comme la plus grande personnalité de l'espèce humaine, s'est laissée dépouiller de son indépendance, et jeter dans l'esclavage, parce qu'elle manquait de développement individuel, et parce qu'elle n'avait pas la force de défendre sa liberté contre des barbares à la couleur plus claire, contre des races plus indépendantes et plus développées. Le temps nous apprendra si, comme nous l'avons déjà vu souvent dans l'histoire, l'état de l'esclavage doit devenir un principe de civilisation qui éveille la race à la conscience morale, et fasse avancer toute la masse plus vite que la marche de la nature ne permettait de le prévoir, ou bien si la race, n'étant pas douée de forces suffisantes, doit succomber tout entière à ce principe, comme une famille de peuple a été anéantie dans le Nouveau-Monde, et comme une tribu a déjà disparu au cap méridional de l'Afrique. L'époque présente semble déjà nous donner les assurances les plus consolantes du contraire, et la prodigieuse puissance de reproduction qui distingue les habitants de l'intérieur, nous permettait déjà d'espérer d'avance qu'il n'en serait pas ainsi. L'enfance des peuples de l'extrémité méridionale du plateau a déjà trouvé ses conducteurs et ses maîtres ; peut-être que des tentatives semblables ont déjà eu quelque heureux effet sur la haute terrasse de Foulahdou. Il n'est pas possible de prédire d'avance ce qu'on pourrait y faire, parce qu'il y a des choses qui sont placées hors du domaine de la physique.

Nous concluons par quelques observations qui serviront à appliquer rapidement ce que nous venons de dire à l'histoire de cette partie

du monde : ce ne seront que des indications, parce que nous ne pouvons pas les développer davantage en ce lieu.

L'Afrique, comme nous le dit déjà Hérodote et comme les découvertes des temps modernes l'ont rendu probable, n'a que deux grandes familles de peuples auxquelles les autres se sont unis par émigration ou par mélange ; ces deux races primitives sont les habitants du plateau et les habitants des basses terres, les peuples noirs et bruns, les Éthiopiens et les Libyens des anciens, les nègres et les Berbers des temps modernes. L'Afrique est encore peuplée par d'autres races plus ou moins parentes des deux grandes familles, par des peuples émigrés plus tard ou qui se sont mêlés peu à peu, et que l'on peut considérer comme formant la transition avec les autres peuples qui ne sont pas Africains (1).

Les nègres, habitants du plateau et de ses pentes, jusque dans les gradins du cours moyen des fleuves et même jusqu'aux rivages de la mer, n'ont rencontré nulle part d'états littoraux ou de voisins assez puissants pour les empêcher de prendre possession des terrasses fertiles qui bordent leur plateau et des fleuves qui descendent de leurs montagnes. Partout où ils ont pris possession, ils se sont établis comme une famille complètement isolée, et sont demeurés indépendants de toute influence étrangère ; ils se séparèrent ensuite en un grand nombre de tribus isolées, et prirent des langages si divers que nous ne sommes pas encore en état aujourd'hui d'embrasser tout le domaine de leur langue.

Nous savons qu'ils sont descendus partout du plateau dans les basses terres comme les eaux de leurs montagnes. Ils se sont ensuite étendus autour du plateau en couches superposées l'une à l'autre, refoulant ou anéantissant les premiers possesseurs, comme sur la côte de Guinée, où les incorporant à eux comme l'ont fait les Mandingos. Nous ne trouvons chez ces peuples, grandis les uns sur les débris des autres, aucune trace de monumens qui puissent nous donner des indications sur une activité primitive et plus développée. Les langues seules de leurs tribus nous révèlent çà et là l'ordre dans lequel ils se sont succédés, et nous ne pouvons étudier leurs expéditions qu'en quelques endroits des côtes.

(1) Comparez B.-F. Link, *die Erwelt und das Alterthum, erläutert durch die Naturkunde*, 1821, t. p. 124.

dans les dernières grandes migrations qui eurent lieu pendant les trois derniers siècles.

Les habitants des terres planes, dont la principale famille est celle des Berbers, ont pris aussi leur caractère distinctif dans les lieux où ils appartiennent au désert. Ce caractère, c'est la mobilité; le voyage, et il se reproduit partout chez eux sous tous les points de vue. Depuis des milliers d'années, la surface du pays a été chassée de colline en colline, la partie orientale mise à nu et la partie occidentale submergée sous les sables. Au fur et à mesure que les sources, les wadis, les côtes, les oasis et les surfaces rocheuses changeaient de forme, les peuplades ont été forcées de prendre l'une après l'autre le bâton de voyage. L'homme isolé ne peut s'opposer à la force générale de la nature; et, depuis les Nasamons d'Hérodote jusqu'à nos jours, les peuplades et les caravanes poursuivent sans cesse, en ces lieux, leurs migrations cycliques et éternelles. Elles ont subi les vicissitudes du temps, des peuples, du commerce et des religions; mais leur forme se montre toujours la même à travers tout le domaine de l'histoire.

Le caractère des peuples voyageurs se révèle dans leur constitution maigre et sèche, leur frugalité, l'usage qu'ils ont de se nourrir de toute espèce d'aliments, le défaut de toute industrie nationale, leur facilité à embrasser tout ce qui est étranger, leur manque d'intérêt pour une patrie, le changement des alliances et de la vie domestique suivant les stations, et enfin dans toutes les vicissitudes de leur existence nomade et de leur société civile. Il se montre encore dans l'insolence et la versatilité de leur caractère, dans leur aptitude sociale et dans leur prodigieuse habileté pour les affaires de commerce.

Ainsi le phénomène du déplacement est devenu d'une grande importance pour le développement de toute cette partie du monde. Les migrations, qui sont le résultat de la nature du pays, ont pris la fixité d'un phénomène constant et naturel; comme le flux et le reflux de la mer, comme la crue et le décroissement du Nil, elles ont invariablement leur saison et leur lune. Considéré dans ses grands rapports historiques, il a produit sur la surface de la terre, les deux lignes d'oasis tournées toutes deux à l'Orient, vers une autre partie du monde et également indiquées de l'ouest à l'est et du sud au nord, par les trois grandes colonies commerciales.

Les oasis nous conduisent tout naturellement

à considérer l'influence que l'extérieur a exercée sur l'histoire de l'Afrique.

La nature de cette partie du monde est la cause que, dans une aussi grande étendue, les immigrations de peuples étrangers ont été si uniformes, comme nous pouvons en juger par le séjour actuel de ces peuples.

La communication de l'Afrique avec l'Asie est également simple et par l'isthme de Suez, ce chemin des peuples étroit et désert, et par le golfe arabique resserré et parsemé d'écueils (*asperum sulcatu*, dit Edrisi). Ainsi ces points de communication sont très-bornés quant à l'espace, très-simples quant à la forme, très-difficiles quant à l'accès. Cependant l'histoire ne nous apprend rien d'une immigration de familles anciennes de peuples d'Arabie en Afrique, quoique les Berbers et les Cafres, les uns par la conformation physique, les autres par le langage, semblent avoir une grande affinité avec les Arabes. Nous ne savons pas si cette immigration aurait eu lieu avant la formation du golfe arabique ou depuis, ou bien si les Arabes ne seraient pas plutôt Africains qu'Asiatiques; en effet, ils semblent avoir eu, dans les temps anciens, moins d'affinité avec les Asiatiques qu'avec les Africains: la nature de l'Afrique ressemble autant à celle de l'Arabie, que les habitants ressemblent aux Arabes, et cette partie du monde s'est, dès le principe, assimilée l'islamisme. En supposant que les Cafres émigrèrent de l'Arabie en Afrique, ils durent, une fois qu'ils se furent dirigés vers le sud, s'emparer de tout le pays des côtes jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Afrique; de même les Berbers et plus tard les Arabes, obéissant à la nature du pays, pénétrèrent bientôt en larges et vastes expéditions jusqu'à l'Océan occidental.

À l'extrémité septentrionale de l'Afrique, sur la côte de la Barbarie, l'antiquité indiqua, dans les deux colonnes d'Hercule, le passage de la Libye à l'Hespérie. Après les invasions des Goths et des Vandales, les Arabes reconnurent la conformité de la nature de la Libye avec l'Europe, et ils entreprirent de réunir à leur empire la belle péninsule espagnole. Mais les peuples, par leurs luttes et leurs guerres, mirent la discorde, du moins pendant certaines périodes, dans ce que la nature avait uni; les traditions et les idées de ces peuples tendirent toujours à faire disparaître cette discorde, parce que le lien commun, formé par la nature, semblait les appeler trop

fortement à l'union. Quand la haine séparait les peuples, les noms d'*Algurve* dans l'Hespérie et *El-Garb* dans le Maghreb attestaient encore l'alliance préparée par la nature. Du temps d'Édrisi, c'était une tradition répandue chez les Arabes qu'Hercule, autrefois fatigué de l'antique haine qui existait entre les Africains et les Andalous, alors que la mer ne séparait pas encore les peuples, unit la Méditerranée à l'Océan par le détroit, éleva des deux côtés d'immenses murailles de rochers, et sépara ainsi les peuples rivaux. La même fable a cours encore aujourd'hui parmi le peuple, et l'on dit que *Traf-el-Garb*, le fameux Trafalgar est ainsi appelé, parce qu'il n'est qu'une partie d'*El-Garb* : de même *Gebel-Tarif*, c'est-à-dire Gibraltar est ainsi appelé, parce qu'il est une montagne de cette *partie* (Traf ou Tarif) ou un fragment de l'Afrique (selon d'autres *Gebel-el-Tarik*, rocher du Tarik, du passage). Ainsi s'unissent les anciennes et les nouvelles traditions des peuples ; ainsi les tendances étymologiques récentes s'accordent avec la science qui cherche à prouver, par exemple, que la Barbarie n'appartient pas au caractère africain, mais à celui de l'Europe, ou plutôt qu'elle forme un type unique et propre avec celui des côtes de la Méditerranée.

Si nous jetons un coup d'œil général sur la forme des côtes, nous comprendrons comment la découverte des côtes africaines, une fois entreprise, fut si promptement achevée par deux peuples seulement, par les Carthaginois, de l'est à l'ouest jusqu'aux colonnes d'Hercule et jusqu'à Cerné ; par les Portugais, plus tard et dans un espace de temps aussi court, jusqu'à l'isthme de Suez. La promptitude avec laquelle tout le tour de l'Afrique a été découvert ne peut avoir d'autre cause que l'uniformité de ses côtes et leur peu d'étendue relativement à la surface du continent.

Cette uniformité des surfaces, dans l'Afrique méridionale, d'où résulte dans l'intérieur ou la plus triste pénurie, ou la plus grande abondance, qui accroit uniformément ou le gain ou les dangers, manifeste aussi son influence dans le commerce et la religion, les deux mobiles les plus puissants de la civilisation des peuples. La religion et le commerce nous apparaissent ici, comme nulle part ailleurs sur la terre, sous cette forme caractéristique qui résulte de la nature du pays, c'est-à-dire sous la forme d'expéditions régulièrement organisées qui mettent en mouvement les masses des peuples.

Poussée par ce mouvement régulier, toute l'activité du Maure africain se dirige annuellement, comme un fleuve, de tous les points des côtes appelées partout les portes du Soudan, vers ce centre merveilleux du continent, vers le Soudan. Le prêtre comme le roi obéissent à ce mouvement, parce que les classes sont confondues ici comme nulle part ailleurs, et qu'elles ont dû revêtir la forme commune du pays. Ce Soudan, vers lequel se dirige l'attention de tous les peuples indigènes, est en Afrique ce qu'est l'Orient en Asie : seulement ici, conformément à la nature uniforme du continent, le centre du commerce coïncide d'une manière remarquable avec le centre géographique de cette partie du monde. Le Soudan est situé à l'endroit même où se touchent les basses terres et le plateau : on vient enlever l'or étincelant à ses entrailles, ses noirs enfans à son sein, et le génie du gain retourne précipitamment aux côtes, chargé d'or et de malédictions ; puis il confie sa proie aux vents et à l'Océan de la vie commerciale.

Mais les indigènes ne pénètrent pas facilement dans le continent au delà de ce Soudan, et c'est une tradition commune chez les Maures et les nègres qu'on ne peut voyager dans ces contrées au delà du Tombouctou ; c'est là le *nec plus ultra*, comme le cap Bojador l'était autrefois pour la navigation, sur les côtes de l'Afrique. Ceux, disent les indigènes, qui se sont aventurés au delà, ne sont jamais reparus, et on n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus.

Il est encore beaucoup plus impossible à un blanc d'approcher de ce centre qui ne nous apparaît que comme une source mystérieuse et vivante de générations et de peuples. Tous les étrangers, du moins jusqu'aujourd'hui, ont été forcés de se retirer, ou ont disparu pour toujours, dès qu'ils approchèrent de ces contrées inconnues, où le mauvais principe règne en maître absolu du sud au nord et de l'est à l'ouest, où la magie et la sorcellerie, les fétiches et les gris-gris ont élevé leur trône ensanglanté. Les ouvrages d'or, les fameuses amulettes ou *El-Herrez* du marché de Jinnie, recherchées dans toute l'Afrique, tiennent encore dans la dépendance et la crainte les peuples du nord de l'Afrique qui ont rejeté le culte fétiche et se sont convertis à l'islamisme. Depuis le commencement de ce siècle, les découvertes se sont avancées toujours victorieuses, quoique lentes, et non sans violences, vers cette noire contrée de l'intérieur.

La conformation physique de cette partie du monde avait même préparé d'avance son développement religieux, et surtout la propagation de l'islamisme à travers toutes les terres planes de l'Afrique, comme aussi sa marche régulière et son introduction sur les plateaux de Habech et de Mandingo.

La nature toute particulière de ces terres planes fut, comme dans aucune autre partie du monde, si caractéristiquement désignée par des appellations générales, que ces noms, comme ceux de *Libye*, de *Berberie*, *Numidie*, *Bile-dulgérid*, *Sahara*, *Nigritie*, *Soudan*, *Ethiopie*, indépendans des phénomènes historiques dont cette contrée fut le théâtre, se sont toujours conservés les mêmes, malgré toutes les altérations que leur firent subir les Grecs, les Romains, les Arabes, les Européens et les habitans indigènes.

Hérodote et ses contemporains, qui étaient plus à même de s'élever à l'intuition vivante de la nature, ne regardaient pas l'Égypte comme faisant partie de l'Afrique. Ils n'avaient pas si grand tort; car cette contrée, théâtre d'une civilisation si originale, considérée dans un sens plus élevé, se détache du corps de cette partie du monde comme un membre tout à fait indépendant.

La contrée du Sénégal et de la Gambie, située au pôle occidental de l'axe latitudinal du continent, et qui n'a pas l'avantage d'être tournée vers l'Orient, n'est pas arrivée à un haut degré de civilisation, quoiqu'elle semble y être appelée par la nature. Comme c'est l'eau, de tous les élémens le plus étranger pour l'Africain, qui joue ici le rôle de médiateur, il semble que cette contrée ne doive être rendue féconde, pour l'histoire du monde, que par une activité venant du dehors et plus universelle, celle du peuple britannique. Située à l'entrée du plateau et des terres planes, tournée vers l'Europe et l'Amérique, l'occident commercial de la terre, elle est accessible à l'intérieur par des fleuves navigables, comme les côtes le sont pour les étrangers par la navigation océanique; elle semble destinée à servir comme d'un pont, au moyen duquel on pourra découvrir l'intérieur du continent et nouer de nouveaux rapports avec lui. La fondation d'un état nègre libre, celui de Sierra-Leona, la propagation de l'Évangile dans la langue du pays, celle des *Sousous*, les premiers essais d'une histoire indigène (*Wadstrøm*, *Beavers African memoranda*); tout cela semble nous

prédire que l'histoire va bientôt dérouler ici ses annales, qu'elle a déjà fermées depuis longtemps à l'extrémité opposée. L'Amérique du nord fonde à son tour une nouvelle colonie en ces lieux, près du cap Mesurado, après avoir essayé en vain d'en fonder une au nord et au sud de l'Afrique, à Derna et sur la côte des Cafres.

L'histoire semble aussi arrêtée à l'extrémité septentrionale de l'axe longitudinal du corps africain, dans les lieux où gisent les ruines de la fameuse Carthage et du Cairvan des Arabes : l'histoire a déjà fermé deux fois ses annales dans cette contrée à la forme européenne, tournée vers le théâtre de civilisations puissantes, vers les côtes de la Méditerranée; une première fois à l'époque des Cyrénéens et des Barcas de Carthage, une seconde fois à la disparition du kalifat.

L'extrémité sud de cet axe longitudinal, tout à fait séparée de l'Orient, du Soudan et de l'Occident, n'a encore apporté que quelques fleurs et pas de fruits à l'histoire de l'humanité; et cependant elle est, depuis plusieurs siècles, au pouvoir des Européens. Ce pôle sud du continent n'a encore exercé sur lui aucune influence, parce qu'il y est sitné comme un point absolument isolé. Si le cap devenait un grand caravansérail pour les navigateurs, un vaste *emporium* pour l'Orient, l'Occident et le Nouveau-Monde; s'il prenait le rôle d'un immense observatoire, du haut duquel on pourrait jeter les regards sur l'hémisphère de nos antipodes, alors il entrerait dans les rapports de la statistique générale du monde; et nous pouvons dire que, depuis qu'il est au pouvoir des Anglais, il tend de plus en plus à prendre ce grand rôle.

Le temps ne pourrait-il pas venir pour l'Afrique, comme il a commencé pour l'Europe, où les membres les plus éloignés s'organiseront pour concourir à l'activité de tout ce grand individu; de sorte que, de son propre centre, se développeront progressivement l'unité historique, la beauté et la force? Les contrées du Habech, du Mandingo, de Foullah, à l'aile orientale et occidentale de la pente de la Haute-Terrasse, sont-elles appelées à frayer la route et à ouvrir des rapports généraux avec le Soudan situé au centre? ou bien doit-il sortir auparavant de ces hautes terrasses, comme cela a eu lieu partout ailleurs, un principe original et civilisateur, un principe scientifique, politique ou religieux? Faudra-t-il que la civilisation soit portée de l'extérieur, et inoculée, pour ainsi

dire, aux habitants du Soudan, parce que, à en juger d'après tout le développement de l'histoire, les autres sont appelés à donner, et eux à recevoir? ou bien encore le christianisme doit-il se répandre, de l'extrémité sud opposée, dans les parties septentrionales du plateau, plus rapidement que nous ne sommes en droit de l'attendre aujourd'hui?

Il ne faut pas oublier qu'en touchant jusqu'à un certain point l'influence des rapports de la nature et des diverses localités, sur la marche du développement de l'humanité, nous ne l'avons fait que pour cette partie de notre planète, pour cet individu de la terre. Comme nous admettons une diversité de races dans l'espèce humaine, diversité ou primitivement donnée, ou formée plus tard, nous devons admettre, comme condition nécessaire dans les deux cas, une variété primitive dans l'individualité de la terre, de laquelle la diversité de races est sortie ou sur laquelle elle se montre dans les peuples autochtones ou immigrés. La plus grande individualité de tous les corps que nous connaissons, celle de notre planète, ne serait, sans cette variété individuelle de ses membres et de ses fonctions, qu'un corps agissant partout mécaniquement et de la même manière dans toutes ses parties; elle ne serait plus qu'une masse inerte et morte, dans laquelle la diversité des forces chimiques ne serait pas même arrivée à son développement.

Chaque membre du plus petit animal a ses fonctions particulières, et chaque partie du monde a ses animaux et ses plantes. C'est le caractère de l'espèce humaine que l'individu soit à son tour un être particulier et sous le rapport physique et sous le rapport intellectuel. Peut-on admettre ainsi que l'homme qui est toujours sous l'influence de la force de la nature soit, dans ses différentes races souvent séparées par de grands espaces, tout à fait indépendant de l'individualité de la planète? Peut-on admettre qu'il ne soit partout et en tous lieux qu'une seule et même expression de la force de la nature, qui

présente cependant des variétés infinies dans ses autres productions?

Dans ce vaste domaine du continent africain, l'immobilité prédomine dans toute la nature; dans l'histoire de l'humanité, le côté naturel nous apparaît ici plus prépondérant et plus influent que dans les autres parties du monde, et c'est le caractère individuel de l'Afrique, par lequel elle diffère des autres individus de la terre; on pourrait comparer cet état à celui de l'enfance, dans laquelle se trouve la faculté de la raison, mais sans conscience quoique cependant elle brille du plus vif éclat de sentiment et de beauté. Cet état n'est pas inférieur à celui de l'homme développé, seulement il en est différent. La période de l'enfance, dans ceux qui nous sont chers, nous apparaît comme une ravissante image et nous remplit des plus beaux pressentiments, parce que, comme hommes développés, nous pouvons en embrasser le terme et en calculer toutes les phases. Mais, dans la race humaine et dans les peuples isolés, la carrière du développement dépasse de beaucoup la portée de notre conception; car nous qui avons l'éternelle prétention d'avoir atteint le dernier terme de la civilisation, nous ne sommes encore qu'à l'entrée de la carrière. C'est pourquoi, quand nous voyons un peuple dont l'esprit, seulement tourné vers la terre et les choses sensuelles, est exclusivement soumis à la fatalité de puissances finies, chez lequel la lumière de la révélation n'a pas fait briller encore le jour de la régénération (et la révélation seule peut le délivrer des liens de la terre et le lancer affranchi, bien au-dessus des planètes, dans le monde de l'intelligence), cet état d'enfance doit nous apparaître nécessairement comme un degré d'infériorité et de barbarie.

Nous allons passer maintenant, dans les livres suivans, aux parties du monde, dans lesquelles une plus grande indépendance de ces conditions naturelles a produit une plus grande variété de contrastes dans les phénomènes.

NOTES.

[1]

D'après les derniers voyages de Clapperton et des frères Lander dans l'intérieur de l'Afrique, il paraît évident que Mungo-Park périt dans le Niger, près de Boussy. Voici la lettre que le schérif de Bokhary écrit au capitaine Clapperton relativement à la fin tragique de l'illustre voyageur :

« La louange est due à Dieu seul ! Quant aux deux Chrétiens qui ont été noyés dans la rivière de Boussy, ils consistaient en deux hommes et en deux esclaves, leur propriété. L'événement arriva ainsi dans le mois de Radjab. Leur navire ou vaisseau, descendant la rivière, arriva à un lieu resserré ou détroit, où ils pénétrèrent et restèrent trois jours ; mais les habitants de Boussy les ayant aperçus, s'assemblèrent, marchèrent contre eux, et les combattirent pendant trois jours. Quand le combat devint sérieux, ils (les Chrétiens) commencèrent à rassembler leurs effets et à les jeter dans la rivière, jusqu'à ce qu'ils en eussent précipité une grande quantité ; et le combat devenant encore plus sérieux, l'un d'eux sortit, et se jeta dans la rivière, et mourut ; et de la même manière l'autre le suivit, laissant les deux esclaves emprisonnés dans le navire, de sorte que les mains des habitants de Boussy n'allèrent pas jusqu'à les tuer. Voilà ce que j'ai entendu dire, et je signe :

« La Schérif de Bokhary. »

Second Voyage de Clapperton, traduit par Eyriès et de Larenauzière, Introduction, p. xxxix.

Pendant leur séjour à Boussa, les frères Lander reçurent en présent, du roi de cette ville, un tobé, qui provenait, selon lui, d'un étranger venu du nord, et que l'on suppose avoir fait partie des dépouilles trouvées dans le canot de l'infortuné voyageur. L'époque de son acquisition par le roi de Boussa correspond parfaitement à l'époque supposée de la mort de Mungo-Park ; et, depuis, aucun blanc n'avait pénétré par le nord jusqu'à Boussa.

[2]

M. CAILLIET, voyageur français, est le premier Européen

qui nous ait donné une description exacte de la ville et des environs de Timbouctou. Il visita Timbouctou en 1827, mais la trouva fort au-dessous de l'importance qu'on lui accordait généralement en Europe. Voici à peu près comment il s'exprime lui-même à ce sujet : « Cette ville mystérieuse qui, depuis des siècles, occupait les savans, sur la population de laquelle on se formait des idées si exagérées, comme sur sa civilisation et son commerce avec tout l'intérieur du Soudan, est située dans une immense plaine de sable blanc et mouvant. Elle n'offre, au premier aspect, qu'un amas de maisons en terre, mal construites. La contrée d'à l'entour est triste et de la plus grande aridité ; le plus grand silence règne dans la nature ; l'on n'entend pas le chant d'un oiseau. A peine rencontre-t-on quelques arbrisseaux frêles et rabougris, tels que le *mimosa ferruginea*, qui ne vient qu'à la hauteur de trois à quatre pieds. Cependant, il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables, et l'on admire les efforts qu'ont eu à faire ses fondateurs. — La ville est habitée par des nègres de la nation *Kissour*, qui en font la principale population. Les Maures s'adonnent principalement au commerce. Ils sont comparables aux Européens qui vont dans les colonies avec l'espoir d'y faire fortune, et s'en retournent ensuite dans leur pays pour y vivre tranquilles. Ils exercent une très-grande influence sur les indigènes ; cependant le roi ou gouverneur est un nègre. Il ne perçoit aucun tribut sur le peuple ni sur les marchands étrangers, mais il reçoit des cadeaux. Timbouctou peut contenir au plus dix ou douze mille habitants, y compris les Maures établis. La ville n'a d'autre ressources que son commerce de sel, son sol n'étant nullement propre à la culture. Tout ce qui est nécessaire à son approvisionnement lui vient de Jenné : le riz, le beurre végétal, le miel, le coton, les étoffes du Soudan, les bougies, le piment, les oignons, etc. Le commerce de Timbouctou est considérablement gêné par le voisinage des Sargous ou Tourariks, nation sauvage et belliqueuse, qui rend les habitants de cette ville tributaires. Ces Tourariks habitent les bords du Dhioliba (Niger), et exercent envers tous les nègres le plus affreux brigandage. Ils seraient assez forts pour interdire toutes communications entre Timbouctou et le port de Cabrs, si les habitants se refusaient à payer les impôts qu'ils leur imposent, et la

ville ainsi que le pays d'à l'entour, se trouveraient réduits à la plus affreuse disette.

Tous les habitants de Timbouctou sont zélés mahométans; leur costume est le même que celui des Maures; ils ont quatre femmes, comme les Arabes, mais ils n'ont pas, comme les Mandingues, la cruauté de les battre. Les femmes ne sont pas voilées comme dans l'empire de Maroc; elles sortent quand elles le veulent, et sont libres de voir tout le monde. Les habitants sont doux et affables envers les étrangers. Les hommes sont de taille ordinaire, bien faits, se tiennent très-droits et ont une démarche assurée; leur teint est d'un beau noir foncé; ils ont le nez un peu plus aquilin que chez les Mandingues, et, comme eux, les lèvres minces, et de beaux yeux. On voit des femmes qui pourraient passer pour très-jolies. Les habitants de Timbouctou se nourrissent bien, mangent du *couscous*, fait de miel cuit avec de la viande et du poisson sec. Les nègres qui ont de l'aisance, ainsi que les Maures, font leur déjeuner avec du thé et du beurre de vache; il n'y a que les nègres d'une classe inférieure qui mangent du beurre végétal. Tous sont d'une propre recherche pour leurs vêtements et l'intérieur de leurs maisons; leur lit se compose de quatre piquets fichés en terre, à une extrémité de la chambre, sur lesquels ils tendent des nattes ou une peau de bœuf; les riches ont un matelas en coton et une couverture fabriquée chez les Maures des environs. Les femmes ont l'habitude de se graisser de beurre la tête et le corps, mais moins profusément que les Bambaras et les Mandingues. La grande chaleur, augmentée par le vent brûlant de l'est, rend cette habitude nécessaire. Les femmes riches ont une grande quantité de verroteries au cou et aux oreilles; elles portent, comme à Jenné, un anneau aux narines; celles qui ne sont pas assez riches remplacent cet anneau par un morceau de soie rouge; elles mettent des bracelets en argent et des cercles en fer argenté aux chevilles. Les esclaves femmes des gens riches ont quelques parures en or au cou, et, au lieu de boucles d'oreilles, comme aux environs du Sénégal, elles portent de petites plaques en forme de collier. Après le coucher du soleil, on ne laisse plus sortir les esclaves de la ville, de peur qu'ils ne soient enlevés par les Toutsiks, qui s'emparent de vive force de ceux qui leur tombent sous la main. On distingue plusieurs mosquées dans la ville: la plus remarquable est celle de l'ouest. Cet édifice est construit en briques séchées au soleil, à peu près de la forme des nôtres. La partie ouest de la mosquée paraît d'une construction très-ancienne, car toute la façade de ce côté est tombée en ruines. Les murs sont enduits d'un sable gras, semblable à celui dont sont faites les briques, mêlé avec de la glume de riz. Les autres parties de l'édifice paraissent avoir été bâties bien longtemps après; quoique l'ouvrage en soit assez parfait pour un peuple qui ignore les règles de l'architecture, il est bien inférieur à la partie la plus ancienne. Les murs de la mosquée ont quinze pieds de hauteur, et vingt-cinq à vingt-six pouces d'épaisseur. La partie orientale de l'édifice est composée de six galeries dont les trois premières ont cent quatre pas ordinaires de long; les trois suivantes n'en ont que soixante-quatre (1).

Caillié suppose que le Niger, qui est maintenant à huit milles, au nord de Timbouctou, passait autrefois tout près de la ville.

Le port de Cabra est situé sur un des bras du Niger, qui forme ici une grande île marécageuse, et toute inondée lors des débordemens. De ces immenses marais, la voie se porte sur le village de Cabra, situé sur une petite montagne qui le préserve de l'inondation. On assure à Caillié que, dans la saison des pluies, ces marais sont couverts de dix pieds d'eau, et qu'alors les grosses embarcations vont mouiller devant Cabra. Un petit canal conduit à ce village, situé à trois milles, au nord, du grand port; mais il n'y a que des embarcations moyennes qui puissent y entrer. Les habitants de Cabra, à peu près au nombre de mille à douze cents, sont tous occupés, les uns à débarquer les nombreuses marchandises qui viennent de Jenné, les autres à les transporter à Timbouctou à dos de chameau et d'âne. Il se tient journellement, à Cabra, un marché approvisionné de toutes sortes de marchandises venant du Soudan. Les rues de la ville sont étroites, mais assez bien tenues. Les habitants louent leurs magasins aux négocians pour y déposer leurs marchandises. C'est à Cabra que les Toutsiks reçoivent les impôts qu'ils exigent des embarcations.

JENNÉ (1) est, suivant M. Caillié, une ville plus importante et plus riche que Timbouctou. Elle est située, à l'ouest de cette dernière, sur une grande île du Niger, formée par un bras qui s'en détache à Ségo; elle peut avoir deux milles et demi de tour, et est entourée d'un mur en terre, ayant dix pieds d'élévation et quatorze pouces d'épaisseur. Les maisons construites en briques cuites au soleil, sont aussi grandes que celles des villageois en Europe. La ville est bruyante et animée; tous les jours il part et arrive de nombreuses caravanes et marchands, qui apportent toutes sortes de marchandises. Jenné contient aussi beaucoup d'étrangers établis, Mandingues, Foulahs, Bambaras et Maures. On y parle des langues propres à ces quatre tribus, et, de plus, un dialecte particulier, appelé *kissour*, qui est la langue adoptée jusqu'à Timbouctou. La population peut s'élever à huit ou dix mille habitants. Cette ville, autrefois indépendante, fait maintenant partie d'un petit royaume, soumis à un chef fellétab. Les habitants de Jenné sont très-industrieux. « Ce ne sont plus, dit Caillié, ces nègres bruts et sauvages, que l'on rencontre au sud; ce sont des hommes intelligens qui font travailler leurs esclaves par spéculation, tandis que, parmi les hommes libres, les riches s'adonnent au commerce, et les plus pauvres à divers métiers. On y trouve des tailleurs, des forgerons, des maçons, des cordonniers, des embaumeurs et des pêcheurs, bref, tout le monde se rend utile. Tous les habitants de Jenné sont mahométans. Les plus fanatiques sont les Fellétab; ils ne permettent pas l'entrée de la ville aux infidèles. Ils ne connaissent pas d'autre écriture que celle des Arabes; presque tous savent la lire, mais peu en connaissent la signification. »

[3]

Suivant Clapperton, tous les pays produisant de l'es

(1) Voy. le dessin dans Caillié.

(1) Toulé, dans Mungo-Park.

sont appelés *Wangara* dans le Soudan. On appelle aussi *Wangara* ou *Ouangara* tous les hommes venant des pays de l'est. Le Bambarra porte ce nom; tous les marchands de Gaaga, de Goma-Biran, d'Achanti, de Fellano, de Mongagana, de Sommatagilis, de Kom, de Terry, etc., sont nommés *Ouangara* dans le Houssa. Tous ces pays produisent de l'or.

[4]

Le Houssa, autrefois l'un des plus puissans royaumes du Soudan, s'étend, à l'est, de la Quorra au Niger, jusque près des frontières du Bornou. Les Felletahs ou Fellans, qui en firent la conquête au commencement de ce siècle, s'établirent dans toutes les provinces. Mais, depuis la mort de Danfodio, leur chef redoutable, plusieurs villes et contrées ont déjà secoué le joug des conquérans; dans d'autres, l'autorité se trouve partagée entre les Felletahs et les indigènes.

Voici, suivant Lander, les noms des principaux états qui composent le Houssa :

1° *Catshina* (Kachena), auquel tous les autres paient un léger tribut. Les Felletahs n'y possèdent plus que la capitale et une petite ville insignifiante.

2° *Cubbie*.

3° *Guari*, qui, ainsi que Cubbie, a recouvré son indépendance.

4° *Zumfru*. Les naturels y partagent l'autorité avec les Felletahs.

5° *Kano*, soumis aux conquérans.

6° *Guber*, nouvellement affranchi.

7° *Kotokora*, et 8° *Wombia*, qui échappèrent à la conquête de Danfodio.

La ville la plus remarquable du Houssa, après Sakatou, capitale du sultan des Felletahs, est Kano, située à 12° 0' 19" latitude nord, et 9° 20' longitude est de Green. Elle peut contenir, suivant Clapperton, de 30 à 40,000 habitans, sans compter les étrangers, qui, pendant une partie de l'année, y arrivent en foule de la Méditerranée, des montagnes de la Lune, du Sennar et de l'Achanti. Le marché de cette ville est un des plus riches et des mieux fournis de toute l'Afrique. Les provinces encore soumises aux Felletahs sont gouvernées par des administrateurs nommés par le sultan; ils restent en place tant qu'il plaît au sultan; s'ils se conduisent mal, ils sont destitués, et tout leur bien échoit au sultan. L'impôt que paient les provinces n'est pas régulier; il consiste en toutes espèces de produits ou marchandises. Le Kano paie tous les mois tribut en chevaux, cauris et toiles; d'autres provinces fournissent des esclaves, des bestiaux, etc. Les Houssanis sont généralement actifs, intelligents et laborieux; ils traitent leurs esclaves plus humainement que toutes les autres nations du Soudan, et se distinguent en général par une civilisation très-avancée. Le *dourah* et une espèce de petit millet sont les céréales les plus cultivées dans le Houssa. Les tiges de *dourah* atteignent à une hauteur de neuf à dix pieds; le grain se conserve pendant deux ou trois ans, lorsqu'il est bien abrité. On récolte ainsi en beaucoup d'endroits du froment qui mûrit en trois mois; mais les Arabes ne l'aiment pas, et disent qu'il fait mal à la rate. Le riz de Sa-

katou passe pour le meilleur du Houssa. On élève, dans les jardins, des melons, des papayes, quelques figuiers et des grenadiers. Les oignons, dont on fait un grand usage, sont excellens, et ressemblent beaucoup à ceux du Portugal. L'indigo et le coton sont les principales ressources du pays, et les indigènes apportent le plus grand soin à leur culture. Les femmes filent le coton, et les hommes en font les tissus. Les Houssanis sont leur plus grand commerce avec les Arabes, qui viennent échanger leurs marchandises contre les produits du pays. Beaucoup d'objets, précieux en Europe, n'ont presque aucun prix en ce pays, et pourraient être exportés avec un bénéfice immense, si des communications pouvaient s'établir avec cette partie du Soudan; par exemple, des peaux d'autruche, des dents d'éléphant, etc. Une peau de bœuf tannée ne coûte que 500 cauris, ce qui équivaut à six pences, ou 60 cent. de notre monnaie.

Les Houssanis sont en grande partie musulmans, mais ils ne connaissent que le cérémonial de l'islamisme; toutes leurs prières et leurs formules sont en arabe. Clapperton, qui eut l'occasion de les observer scrupuleusement, pendant son long séjour à Sakatou, Kano, etc., assure que, sur mille individus, tant nègres que Felletahs, il n'y en a pas un qui comprenne ce qu'il dit. Cependant on est étonné du degré de civilisation auquel se sont élevés ces peuples, au centre de l'Afrique. Clapperton suppose que, parmi les Felletahs, il y en a un dixième qui sait lire et écrire. Il y a même des écoles pour les esclaves des deux sexes. Les enfans des riches sont ordinairement envoyés, pour recevoir leur éducation, dans une autre ville, à une certaine distance de celle où demeurent leurs parens; ils logent communément dans la maison d'un ami, et un *malem* est avec eux pour les surveiller.

[5]

Voici ce que nous ont appris les derniers voyages en Afrique, sur l'histoire et les conquêtes des Felletahs.

Avant que Danfodio eût réuni les Foulahs ou Felletahs sous son gouvernement, ce peuple n'était d'aucune importance; il vivait éparé dans une grande partie du Soudan, s'occupant à élever des troupeaux de bétail; la plupart demeuraient dans des cabanes temporaires, généralement au milieu des forêts peu fréquentées, et ne visitaient que rarement les villes. Adonnés à l'islamisme, ils menaient une vie religieuse et pure, passant la plus grande partie de leur temps à lire le Coran et d'autres livres de piété. Personne ne songeait à les troubler ou à se mêler de leurs occupations, qui étaient probablement jugées trop peu importantes pour donner lieu à aucune crainte. Le Melli, ou les petits royaumes de Fouta-Tora, Fouta-Bonda et Fouta-Diella, étaient les cantons d'où ils se répandaient à l'est, jusqu'au temps où ils devinrent très-nombreux dans tous les pays situés entre les contrées qui viennent d'être nommées et l'Ouadey. Danfodio, leur chef, père du sultan actuel, en fit en peu de temps le peuple le plus puissant et le plus redouté du Soudan. Ce prince était versé dans la connaissance des langues, possédait toute la science des Arabes, et tous les Felletahs le regardaient comme un prophète. Il sortit des forêts de l'Ader ou Tadela, s'établit, et bâtit une ville dans la province de Gouhar, appartenant au Houssa. En ayant

été chassé quelque temps après, il rassembla les Felletahs de tous les pays et les distribua sous différents chefs, auxquels il remit un drapeau blanc, en leur disant d'aller et de conquérir au nom de Dieu et du prophète, Dieu ayant donné aux Felletahs les pays et les richesses de tous les Kafsirs, parce que les Felletahs étaient les seuls vrais croyants. En effet, leur confiance en Danfodio comme prophète, leur nombre, la sécurité dans laquelle reposaient les nègres, facilitèrent rapidement leurs conquêtes. Le Kano se soumit sans coup férir, le Gouber fut envahi, ensuite tout le Houssa, l'Yonrio et une partie du Nyffé. Tout le Soudan, de l'orient à l'occident, fut frappé de terreur. Le Bornou, à l'est, et l'Yonriha, à l'ouest, furent assaillis avec succès. Les Yonribani, qui ne voulurent pas croire à la mission prophétique de Danfodio perdirent, malgré leur énergique résistance, un grand nombre de villes, et les Felletahs poussèrent leurs expéditions jusqu'à la côte maritime. Après que la puissance de Danfodio fut fondée partout, un grand nombre de ses compatriotes accoururent dans le Houssa pour s'y fixer; il les plaça principalement dans la province de Zeg-Zeg, où il leur donna les terres et les villes des nègres qui s'étaient réfugiés dans les montagnes. Bientôt des flots d'Arabes arrivèrent de toutes les parties de l'Afrique pour commercer avec les nouveaux conquérants. Danfodio établit sa résidence à Sankatou, 13° 5' 42" lat. nord et 6° 12' long. est, qui est encore aujourd'hui la capitale de l'empire des Felletahs, et la ville la plus considérable et la plus peuplée que Clapperton vit dans l'intérieur du Soudan.

Après la mort de Danfodio, 1232 de l'hégire (1816), le Gouber, le Zamfra et une partie du Cachénah et du Zeg-Zeg secoururent le joug des Felletahs, et tous ceux sur lesquels on put mettre la main furent égorgés. Dans beaucoup de contrées, ils vivent paisiblement et en bonne harmonie avec les naturels, et souvent ils se sont déjà mélangés avec ces derniers. Leur pouvoir semble généralement mieux affermi à l'ouest qu'à l'est, où, de toutes parts, les peuples vaincus cherchent à regagner leur indépendance.

[6]

Nous avons maintenant des notions plus exactes sur le Tshad, ce lac remarquable, situé au centre de l'Afrique septentrionale.

Le Tshad n'a aucun écoulement connu, bien qu'il ait un grand nombre d'affluents; il reçoit, entre autres, les eaux de deux fleuves remarquables : du Shary, venant de pays fort éloignés au sud, et du Yéou, qui tire probablement son origine des montagnes de Dull, dans le Houssa, traverse le Bornou, et se jette dans le lac, sous le 13° 30' latitude nord. Le lac s'étend sur un espace de plusieurs centaines de milles anglais, entre les 12 1/2° et les 14 1/2° de latitude nord, et les 14° et 17° longitude est de Greenwich. Il est borné, au nord, par le royaume de Kanem, à l'est, par le Begharmi (Baghermé), et au sud et à l'ouest, par le Bornou. C'est sur ses bords qu'est situé Kouka, principale ville du Bornou, et l'une des plus remarquables de tout le Soudan. L'intérieur et la partie nord-est du lac sont remplis de petites îles, habitées par un peuple appelé *Biddou-*

mohs, passent pour Kafsirs. Entre le Baghermé et le Bornou, près de l'embouchure du Shary, il se partage en une infinité de bras ou lacs de différentes grandeurs, séparés par des langues de terre, qui fournissent aux riverains des défenses naturelles contre les attaques de leurs ennemis (1). L'eau du lac est douce, et agréable à boire. La nature du pays qui entoure le lac est très-variée. Le major Denham, qui en fit à peu près le tour, assure qu'à l'est et au nord, on ne rencontre pour ainsi dire, que forêts et marécages sans fin. En d'autres endroits, les rives du lac sont fertiles et verdoyantes, surtout près de l'embouchure du Yéou; l'on y cultive principalement du millet et des haricots.

Le chef de la tribu des Dogganah raconta à Clapperton que le Tshad s'écoulait autrefois dans le Bahr-el-Gazél (Voy. p. 277), par une rivière dont le lit desséché se voyait encore. — Suivant une tradition des Choua, autre tribu bornouenne, il sort du mont Thama, au sud-est de Ouaday, une rivière qui passe près du Dar-Four, et forme le Bahr-el-Abiad. « Cette eau, dit le voyageur anglais, pourrait fort bien être le Tshad, que des remous et des tourbillons poussent, du centre du lac, dans des passages souterrains. Après avoir ainsi coulé sous terre pendant plusieurs milles, son cours étant arrêté par des rochers de granit, il sort, dit-on, d'entre deux montagnes, et continue à couler vers l'est. »

Le Yéou, coulant, suivant Clapperton, dans la même direction que le Niger, aussi loin que l'explora Mungo-Park, beaucoup de géographes, avant la découverte de l'embouchure de ce dernier fleuve dans le golfe de Béaïn, prirent le Yéou pour une prolongation du Niger, et trouvèrent dans cette supposition un appui pour leur système de l'identité du Nil et du Niger.

[7]

Les voyages de Clapperton et de Denham, dans l'intérieur de l'Afrique pendant les années 1823 et 1824, nous ont fait connaître le Bornou comme un des royaumes les plus importants du Soudan, et le seul en état de rivaliser avec la puissance du sultan des Felletahs. Nous extrayons de leurs relations les observations suivantes, sur le caractère et la nature de ce pays et de ses habitants.

Le Bornou est compris entre les 10° et 15° de latitude nord, et entre les 12° et 15° longitude est de Greenwich. Il est borné, au nord, par une partie du Kanem et du désert; à l'est, par le lac Tshad, qui occupe un terrain de plusieurs centaines de milles anglais; au sud-ouest, par le royaume de Loggoum et le cours du Shary, qui sépare le Bornou du royaume de Begharmi, et se décharge dans le Tshad; au sud, par le Mandura, royaume indépendant, situé au pied d'une longue chaîne de montagnes primitives; et, à l'ouest, par le Soudan. La chaleur y est excessive, mais non uniforme : c'est de mars à la fin de juin que le soleil a le plus de force. Pendant cette période, qui est en même temps celle des vents étouffants et brûlants du sud et du sud-est, le thermomètre monte quelquefois à 105° et 107° de Fahr.

(1) Voy. la carte, dans le voyage de Denham et de Clapperton.

(32° 42' et 33° 31'). Les nuits ne peuvent réparer les forces épuisées du voyageur, le thermomètre ne descendant pas au-dessous de 100° (30° 20') jusque vers deux heures avant le jour.

Les orages violents ont principalement lieu au mois de mai, et sont toujours accompagnés de tonnerre, d'éclairs et de pluie; mais la terre est, à cette époque, si sèche, elle absorbe l'eau si promptement, que les indigènes ressentent à peine les inconvénients d'une saison si humide. C'est alors que l'on prépare la terre pour les semailles, qui doivent être terminées avant la fin de juin, époque où les rivières et les lacs commencent à déborder. Le pays étant extrêmement plat, des espaces de plusieurs milles carrés sont bientôt convertis en nappes d'eau. Des pluies presque continues couvrent le pays d'une atmosphère nébuleuse, humide et accablante. Les vents sont chauds et impétueux, et soufflent généralement de l'est et du sud.

À l'approche de l'hiver, qui commence au mois d'octobre, les pluies deviennent moins fréquentes, les villageois profitent de cette période pour rentrer leurs récoltes; l'air est alors plus doux et plus frais, le temps serein, et le vent souffle du nord-ouest. Vers décembre et dans les premiers jours de janvier, il fait plus froid au Bornou qu'on ne serait porté à le croire, d'après la situation de ce pays. A aucune heure du jour, le thermomètre ne monte au-dessus de 74° ou 75° (18° 65' ou 19° 09'); le matin, il baisse jusqu'à 58° et 60° (11° 54' et 12° 43').

Ce sont ces vents frais du nord et du nord-ouest qui rendent la santé aux habitants. Durant la saison humide, ils éprouvent des attaques cruelles de fièvres intermittentes et continues, qui, tous les ans, en enlèvent un grand nombre.

Le pays est très-peuplé; on y compte treize villes principales, et l'on y parle dix idiomes différents ou dialectes de la même langue. Les Chouas y ont apporté l'arabe, qui est presque dans toute sa pureté. Ils sont divisés en tribus, et portent encore les noms de quelques hordes de Bédouins de l'Égypte. Ils sont arrogants, rusés et artificieux, grands écrivains de charmes, et se donnent pour donés du don de prophétie. Leur physiologie et leurs habitudes ont une ressemblance frappante avec quelques bandes de Bohémiens (les Zingaris) de l'Europe. Ce sont eux qui élèvent la plus grande quantité de bétail; ils fournissent tous les ans au Soudan deux ou trois mille chevaux. On dit que le Bornou peut mettre en campagne quinze cents cavaliers chouas.

Les Bornouens en Kanôry ont le visage large et insignifiant, un gros nez comme celui des nègres, la bouche très-fendue, les dents belles, le front haut. Ils sont paisibles, tranquilles, et l'on remarque dans toute leur personne une bonhomie et une douceur qui plaisent. Ils n'ont pas l'humeur martiale, mais sont vindicatifs; les meilleurs d'entre eux commettent de petits larcins, quand ils en trouvent l'occasion; mais ils sont toujours extrêmement timides. Leur pays fait très-peu de commerce. Leur manière de vivre est très-simple: de la farine convertie en pâte, assaisonnée de miel et de graisse, que l'on verse dessus, forme la nourriture de tout le monde, et même du sultan. Ne connaissant pas l'usage du pain, ils cultivent très-peu de froment. L'orge est également très-rare; le peu qui s'en

cultive est employé pour ôter à l'eau son goût saumâtre.

Le grain le plus en usage dans toutes les classes est le *gossob*, espèce de millet, ou boulique; la récolte est abondante et facile; les pauvres le mangent cru ou grillé au soleil. Broyé et détrempé dans l'eau, il compose la provision de voyage des pèlerins et des soldats. La *kacheia* est la graine d'une graminée qui croît spontanément en abondance près de l'eau: on la fait sécher au soleil, on la concasse, et on la dépouille de son enveloppe. On la mange cuite, en guise de riz, ou bien on en fait de la farine; mais c'est un mets de luxe.

On cultive en grande quantité quatre espèces de haricots, nommées *mossaguoua*, *maraya*, *klimy* et *kinmay*, connues en général sous la dénomination de *grafouly*; c'est la nourriture des esclaves et des pauvres. On connaît à peine l'usage du sel. Le riz n'aurait pu être cultivé dans le Bornou avant que ce pays devint le théâtre des guerres qui l'ont constamment désolé depuis quinze ans. Présentement, ce grain vient des environs de Maffatai, dans le Soudan; il est rare, et de qualité médiocre. Le sorgho, le coton et l'indigo sont les productions les plus précieuses du sol: ces deux dernières croissent spontanément près des bords du Tshad; le séné est également indigène et commun.

Le seul instrument d'agriculture des Bornouens est une houe, grossièrement fabriquée en fer des montagnes de Mandara. Les travaux des champs sont principalement exécutés par les femmes. Presque tout le grain est récolté deux ou trois mois après qu'il a été semé. Il n'y a peut-être pas, entre les tropiques, un pays aussi dénué de fruits que l'est le Bornou.

Le peuple ne possède rien au delà des premières nécessités de la vie. Les richesses des habitants consistent en esclaves, en bonnards et en tobés. Le vêtement est composé, suivant la fortune, d'un, deux ou trois tobés, ou chemises amples. Les bonnets rouges, qu'apportent les marchands de Tripoli et de Mesurata, ne sont achetés que par les sultans ou les personnes qui leur sont immédiatement attachées.

Musulmans, et scrupuleux observateurs des préceptes qui ordonnent la prière et l'ablation, les Bornouens sont peu tolérants. « J'en ai connu un, dit Clapperton, qui refusait de manger avec un individu, parce que, la veille, il n'avait ni prié, ni fait l'ablation. »

Un Bornouen, même riche, a rarement plus de deux à trois femmes; on divorce tant qu'on veut, en payant à la femme répudiée son douaire. Les femmes sont très-propres, mais peu jolies; leurs cheveux sont ramassés sur le toupet en trois rouleaux épais et bien mastiqués avec de l'indigo et de la cire.

Le *kéria* ou tatouage, par lesquels les nations vivant sous ces latitudes se distinguent les unes des autres, est fort laid dans le Bornou. Il consiste en une vingtaine d'entailles de chaque côté du visage, allant des coins de la bouche vers les angles de la mâchoire inférieure et de la pommette des joues. Ils ont en outre une entaille sur le front, six sur chaque bras, six aux jambes et aux cuisses, quatre sur chaque sein, et deux de chaque côté du corps, au-dessus des hanches. Les femmes n'approchent de leurs maris qu'à genoux; elles ne parlent à un homme que la tête et le visage couverts.

L'adultère est rare ; la punition très-rigoureuse, si les coupables sont pris sur le fait et saisis sur le lien : c'est le seul témoignage sur lequel la conviction s'établit. Les deux délinquans sont jetés, pieds et poings liés, à terre, et le mari outragé, aidé de ses parens du sexe masculin, leur fait sauter le crâne à coups de massue.

Rarement les filles se marient avant l'âge de quatorze à quinze ans, et souvent plus tard. La puberté est plus tardive dans le Bornou qu'en Barbarie, où assez fréquemment on voit des mères âgées de onze ou douze ans.

Les animaux domestiques sont le chien, le mouton, la chèvre et le bœuf, qui composent des troupeaux immenses.

Les abeilles sont si nombreuses que, dans quelques endroits, elles gênent le passage des voyageurs. Le miel n'est recueilli qu'en partie. La sauterelle, cet insecte destructeur, se montre fréquemment. Il en paraît dans l'air des nuées, que les Bornouens tâchent, par des cris et de grands bruits, d'empêcher de fondre sur les champs. Dans les territoires où elles s'abattent, tous les végétaux sont rapidement dévorés. Les Bornouens les mangent avec avidité, rôties ou bouillies, et réduites en boulettes comme une pâte.

Le gibier est abondant. Il consiste en antilopes, gazelles, lièvres, kourigan, animal de la taille d'un cerf, avec des cornes annelées ; grosses perdrix, petites outardes et autruches, dont la chair est très-estimée. Les pélicans, les spatules, les grues des Baléares, da même que divers grands oiseaux du même genre, sont nombreux dans les marais : les pintades abondent dans les forêts.

Dans la saison humide, les lions s'approchent des murs des villes ; les panthères et une espèce de chat tigre sont très-communs dans le voisinage de Mandara ; le léopard, l'hyène, la chacal, la civette, le renard, des légions de singes noirs, gris et bruns, l'éléphant, sont les animaux sauvages qu'on voit le plus fréquemment. Les derniers sont si nombreux que, près des rives du Tshad, on en aperçoit quelquefois des troupeaux de cinquante à quatre cents individus. Le buffle, dont la viande passe pour une friandise, a un goût de gibier exquis. On mange également la chair des hippopotames et des crocodiles, qui tous deux se trouvent abondamment dans les rivières. Les chasseurs de buffles tuent la giraffe dans les forêts et les terrains marécageux, près du Tshad. La quantité de reptiles, et surtout de serpens, est innombrable.

Les bêtes de somme sont le bœuf et l'âne. Les étrangers et les chefs au service du sultan et du scheik possèdent seuls des chameaux.

Les lois du Bornou sont arbitraires et les jugemens très-sommaires. Le meurtre est puni par la mort ; le coupable convaincu est livré aux parens du défunt, qui vengent celui-ci en assommant à coups de massue son assassin. La peine du vol répété est d'avoir la main coupée, ou d'être enterré jusqu'au cou, la tête ointe de beurre ou de miel, et de rester ainsi exposé, pendant douze ou dix-huit heures, aux rayons d'un soleil brûlant et aux essaims des moustiques, que personne ne vient troubler. Un homme qui, en ayant les moyens, refuse de payer un créancier, voit le cadi s'emparer de ce qu'il possède ; ce magistrat acquitte la dette, et prend une forte rétribution pour ses

soins. Mais lorsqu'un débiteur prouve qu'il est insolvable, il ne peut être poursuivi ; le juge dit : « Que Dieu vous envoie les moyens de payer ! » Les assistans répondent : « Ainsi soit-il ! » et le débiteur peut faire le commerce partout. Mais si, par la suite, à une époque quelconque, ses créanciers le rencontrent portant deux tobes ou un bonnet rouge, ils le mènent devant le cadi, qui l'en fait dépouiller, pour que ces vêtemens servent à acquitter sa dette.

Les villes sont en général grandes et bien bâties ; elles ont des murs hauts de trente-cinq à quarante pieds, et épais d'une vingtaine de pieds ; elles ont quatre entrées, menées chacune de quatre portes, faites de planches solides, épaisses de huit à dix pouces, et jointes fortement par de gros crampons de fer. Les habitations consistent en plusieurs cours entourées de quatre murs, avec des chambres extérieures pour les esclaves ; puis, il y a un passage et une cour intérieure qui conduisent aux maisons des femmes. Chacune a sa petite cour close de murs, et une jolie case couverte en chaume. De là, un escalier, d'une demi-douzaine de degrés, mène à la maison du propriétaire : elle est composée de deux corps de logis ressemblant à des tourelles, qui communiquent ensemble par une terrasse ayant vue sur la rue par une fenêtre crénelée. Les murs sont en argile rougeâtre, aussi unis que du stuc ; les toits sont voûtés intérieurement avec beaucoup de goût, par des branches, et couverts extérieurement avec une herbe connue en Barbarie sous le nom de *lidthous*. Les cornes de gazelles et d'autres antilopes tiennent lieu de clous et de chevilles ; vites sont fixées dans plusieurs endroits des parois, et l'on y suspend les carquois, les arcs, les lances et les boucliers des chefs. Un personnage d'importance a quelquefois quatre cuirasses et huit tourelles formant les façades de son manoir ; mais des maisons aussi complètes ne sont pas communes. Les plus en usage sont de quatre castes : le *coute*, qui est une case tout en paille ; le *longo*, case ronde dont le mur est en terre et le toit en chaume ; le *n'geim-colomby*, et le *fatto-sogdibi*, cases de nattes grossières, faites de l'herbe qui croît près du lac.

L'eau est la seule boisson des Bornouens. Avant d'en faire usage, ils la font rafraîchir dans des jarres. Ils dorment sur des nattes couvertes de peaux d'animaux. La superstition des femmes mariées est d'avoir sur leur lit la peau de tel ou tel animal, quand leur mari vient les visiter ; elles ne manquent jamais de prédire, d'après cet arrangement, la destinée future de l'enfant. Une peau de panthère ou de léopard doit produire un garçon ou rien. Une peau de lion passe pour prévenir la conception.

Les passe-temps des Bornouens consistent à se réunir, le soir, soit dans la cour d'une des maisons d'un grand personnage, ou à l'ombre des hangars faits de nattes, et élevés sur les places publiques ; c'est là que les prières sont récitées par l'imam ou prêtre, aux heures déterminées. On y fait la conversation, et l'on y joue quelquefois avec des haricots, à un jeu qui ressemble aux échecs.

La journée finit, pour les Bornouens, au coucher du soleil. On ne sait ce que c'est que l'huile dans ce pays, et le savon est aussi un objet dont on manque. Un suc huileux, transsudant du tronc du *kadahniah* ou *mtka dah-niah*, arbre épineux, fournit aux Soudaniens les moyens

de fabriquer un savon grossier, en mêlant cette substance avec de la graisse de bœuf et de tronc; il ressemble au savon noir, et a une odeur agréable. Ce même arbre produit aussi une noix dont on extrait une huile plus pure, qui se brûle dans le Soudan, et dont les femmes s'ignent la tête et le corps; mais cet arbre ne se trouve pas au Bornou.

Les moutons ont du poil au lieu de laine, qui, par conséquent, manque dans le pays. Il vient de la Barbarie une petite quantité de cuivre et de laiton. Une grande marmite de cuivre se vend pour un esclave; le laiton sert à faire les anneaux que les femmes portent aux jambes. Un petit bassin de cuivre étamé est un présent digne d'un sultan; il coûte au moins quatre ou cinq piastres ou un tobé. Le Bornou n'a pas de mines d'or, et ce métal n'y est pas apporté. De tous les marchands qui vont au Soudan, les Touaricks sont presque les seuls qui achètent ce métal. Le fer est fourni par les montagnes du Mandara; mais il est grossier et n'est apporté qu'en petite quantité. Les *goboks*, espèce de bandes de toile de coton, longues de trois pieds et larges de trois poncees, servent de monnaie courante; trois, quatre ou cinq, suivant leur degré de finesse, équivalent à un *rottala*; dix *rottala* valent une piastre.

Jusqu'en 1809, le Bornou a été une monarchie absolue et élective; quelquefois, le frère du sultan succédait, à l'exclusion du fils. Ahmed-Ali, dont les ancêtres avaient depuis longtemps exercé l'autorité souveraine, régnait, en 1808, et avait, depuis plusieurs années, la guerre avec les Felletahs. Les Felletahs, dont, pendant plus d'un demi-siècle, la puissance avait graduellement augmenté, s'étaient solidement établis dans le Soudan, et Bello, leur chef, dictait des lois à une population nombreuse et forte.

Peu de temps après la conquête du Bornou par les Felletahs, El-Kaném forma le projet de délivrer son pays de leur domination. Il alla chez les Kanembous, et les excita à se soulever et à l'aider, en leur racontant qu'une vision l'avait déterminé à tenter son entreprise. Il fit sa première campagne avec 400 hommes au plus; néanmoins il défit une armée de 1,000 Felletahs, et poursuivit la victoire avec promptitude et résolution. En moins de dix mois, il avait été vainqueur dans quarante batailles. On lui offrit de le faire sultan; mais il refusa, et plaça sur le trône Mohammed, frère d'Achmed, lui rendit hommage le premier, et insista pour que toute l'armée suivit son exemple. Il fit bâtir pour ce monarque le nouveau Birnie, ville où il réside aujourd'hui; s'établit à Angornou, qui en est éloigné de trois milles, et garda temporairement le pouvoir dictatorial. Peu de temps après, il leva le drapeau vert, l'étendard du prophète, et, de tous les titres, ne voulut accepter que celui de serviteur de Dieu. Après avoir débarrassé le pays, des Felletahs, il marcha pour punir toutes les nations qui les avaient aidés. Les esclaves qui furent le butin de ces guerres servirent à récompenser ses fidèles Kanembous et d'autres guerriers qui lui avaient donné des preuves de dévouement.

Les succès de la guerre firent renaitre chez quelques Bornouens le goût des conquêtes. Auparavant, ils étaient humilisés et découragés; depuis, ils prirent des habitudes guerrières, et devinrent intrépides.

Depuis 1815, le scheik a fait une guerre acharnée et sanglante au sultan de Begharmi, qui règne sur un peuple

puissant et belliqueux, habitant un vaste pays au sud du Bornou, et sur la rive orientale du Shary. Le scheik a été généralement vainqueur. On dit qu'il a tué ou réduit en esclavage plus de 30,000 Begharmiens, détruit et brûlé plusieurs villes, et enlevé les troupeaux de ce pays.

Le dernier sultan de Bornou, qui accompagnait toujours le scheik dans ses campagnes, perdit la vie dans ces dernières guerres. On attribue sa mort à son extrême corpulence et à sa pesanteur. Le cheval qu'il monta refusa de marcher, quoiqu'il ne fût qu'à six cents pas des portes d'Angornou, et ce prince tomba entre les mains des ennemis, qui le massacrèrent.

Ibrahim, son frère, qui lui succéda, n'était âgé que de vingt-deux ans à l'époque où Clapperton était au Bornou. On a déjà vu que le sultan de Bornou n'est plus souverain que de nom. Sa cour est toujours nombreuse, et conserve la même étiquette; c'est le seul privilège qui reste au prince. Lorsqu'il donne audience, c'est assis dans une espèce de cage faite en bambou; il regarde à travers les barreaux les personnes qui se présentent, et qui ne peuvent approcher de sa personne qu'à une distance de cent pas.

De nos jours, il n'existe, dans l'Afrique centrale, qu'une puissance dont l'importance puisse soutenir la comparaison avec celle du scheik; c'est celle de Bello, chef des Felletahs. Le scheik de Bornou a fait tourner toutes ses victoires à l'avantage des hommes pour lesquels il les remportait, en s'occupant de leur faire mieux connaître leurs devoirs moraux et religieux. Ses sujets sont les musulmans les plus rigides du pays des nègres. Partout où s'étend le pouvoir d'El-Kaném, les Européens, et notamment les Anglais, sont sûrs de trouver hospitalité et accueil amical; les routes, autrefois infestées de voleurs, sont maintenant aussi sûres qu'en Angleterre. Quoique harassé par des guerres continuelles, le scheik n'ignore pas les bienfaits qu'un grand commerce procurerait à ses peuples, ni l'importance d'améliorer leur condition, en excitant chez eux le désir d'acquiescer, par l'industrie et le négoce, des avantages plus durables et plus certains que ceux qu'ils obtiennent par un système de guerre, de pillage et de destruction. Les marchands arabes ou maures, les seuls qui se soient jusqu'à présent aventurés dans le pays, sont encouragés et traités de la manière la plus libérale. Quelques-uns, après un séjour de moins de vingt ans à Kouka, sont retournés chez eux avec des fortunes de quinze et vingt mille piastres. Un commerçant plus intelligent aurait peut-être doublé cette somme, les marchandises avec lesquelles ils font leurs échanges étant généralement de fabrique européenne, et achetées à Tripoli, à un prix qui est de deux cent cinquante pour cent au-dessus du prix primitif.

Le produit de la vente des marchands maures est converti principalement en esclaves; mais le Bornou n'est guère que le marché où le rendez-vous des Kafilas venant du Soudan. Les marchands tripolitains et fezaniens attendent les marchands d'esclaves du Soudan, pour tenter leur cupidité par les marchandises arrivées des pays du nord. Mais déjà le désir d'échanger les productions de leur pays contre les marchandises des nations du nord, plus civilisées qu'eux, existe chez les Bornouens à un haut degré; on remarque chez eux du goût pour le luxe et l'envie

d'imiter les étrangers qui visitent leur pays. Une partie de l'habillement d'un personnage se distingue toujours par quelque chose qui vient des pays étrangers, quand même ce ne serait qu'une bagatelle. Il est vrai que ces penchans ne sont pas encore entièrement développés ; mais ils subsistent, et fournissent une preuve non équivoque d'une tendance à la civilisation et d'une forte inclination à entretenir un commerce avec les étrangers.

L'empressement avec lequel les gens de toutes les classes écoutaient les propositions des voyageurs anglais, d'établir une communication fréquente par le moyen des marchands européens, et la protection promise par le schick à ceux qui arriveraient, partout où s'étend son pouvoir, fait concevoir l'espérance qu'il sera adopté bientôt quelque mesure pour diriger les travaux de plusieurs millions d'hommes vers un but plus conforme à l'esprit d'humanité du siècle où nous vivons, que la pratique d'un système de guerre, de pillage, qui a principalement pour fin de se procurer des esclaves, comme étant la marchandise la plus précieuse et de la défaite la plus facile, chaque fois qu'il arrive dans le Bornou des marchands venant du nord.

Suivant toutes les probabilités, les nègres africains ne préfèrent pas ce mode d'échange à tout autre. Les paroles que le schick adressa à Clapperton, en présence de tout son peuple, expriment bien les sentimens qui déjà ont pénétré son âme : « Vous dites la vérité ; nous sommes tous fils d'un même père ! Vous dites aussi que les fils d'Adam ne devraient pas se vendre les uns les autres, et vous savez toutes choses ! Dieu nous a donné à tous de grands talens ; mais que devons-nous faire ? Les Arabes qui viennent ici ne veulent que des esclaves ; pourquoi ne nous envoyez-vous pas vos marchands ? Maintenant, vous nous connaissez ; qu'ils amènent leurs femmes avec eux, et vivent parmi nous ; qu'ils nous enseignent ce dont vous m'avez si souvent parlé pour bâtir des maisons, construire des canots et faire des fusées. »

Les marchandises en retour que les Européens obtiendraient d'abord ne suffiraient probablement pas pour employer des capitaux considérables ; mais, chaque année, ce négoce s'améliorerait, et de grands profits compenseraient, en quelque sorte, ce qui aurait manqué. Les dents d'éléphant, les cornes de buffle, que l'on peut se procurer à très-bas prix, et en échange de marchandises anglaises, sont achetées très-cher, même à Tripoli et dans tous les ports européens de la Méditerranée. La culture de l'indigo, qui croît sauvage dans les contrées centrales de l'Afrique, et est de très-bonne qualité, pourrait y être étendue, de même que celle du séné. La civette y est à deux cent pour cent moins chère qu'à Tripoli.

Voici le prix, au Bornou, de quelques-unes des marchandises qui seraient les plus estimées en Europe : peaux d'autruche, trois à six piastres la pièce ; dents d'éléphant, deux piastres le quintal ; cuirs crus, deux piastres les cent peaux, etc.

[8]

Depuis que les voyageurs modernes anglais et français réussissent à pénétrer dans le cœur de l'Afrique septentrionale, bon nombre d'hypothèses ont disparu de la géographie, pour faire place à des faits incontestés. Les décou-

vertes des frères Lander dans l'ouest de cette partie du monde, et leur navigation sur le Niger, ne laissent aucune doute sur la véritable issue de ce fleuve si mystérieux autrefois. Déjà le commerce des Anglais commence à pénétrer par cette voie dans l'intérieur de l'Afrique, et promet d'y répandre les lumières et la civilisation, en même temps qu'il ouvrira à la science de nouveaux et vastes champs à parcourir.

Dans son voyage au Bornou, par le nord de l'Afrique, le capitaine Clapperton s'était avancé, à l'ouest, jusqu'à Sackatou, capitale du sultan des Felletahs, à peu de distance du Niger ; mais il ne vit pas cette fois le fleuve.

De retour en Angleterre, la soif des découvertes le poursuivait sans relâche, il entreprit, après quelques années (1825-27), pour le compte du gouvernement anglais, son second voyage en Afrique, dans le but d'explorer l'intérieur du Soudan.

Abordant à Badajry, sur les côtes du Bénin, il s'achemina avec sa troupe au nord-est ; et, après un voyage de quatre mois environ, il rencontra, pour la première fois, le fleuve à Bousa, où avait péri, vingt ans auparavant, l'illustre Mungo-Park.

Il traversa, avant d'y arriver, le royaume de Yourriba et une partie du royaume de Borgou, dont fait partie la province de Bousa.

« La ville de Bousa est située, dit Clapperton, dans une île du Quouarra, par 10° 14' latitude nord et 6° 11' longitude est de Greew. Elle est bâtie près du bras le plus occidental, que les naturels nomment le *Menai* ; les deux autres bras ne portent pas d'autre nom que *Quouarra*. La largeur du *Menai* est à peu près de 60 pieds, sa profondeur de deux brasses ; son cours est lent et tranquille ; celui des deux autres bras est fort, et a beaucoup de remous et de tourbillons ; en plusieurs endroits, les rochers se montrent au-dessus de l'eau. — Au-dessous de Bousa, le Niger a une chute de 3 à 4 pieds ; ses eaux se précipitent avec fracas contre le pied d'un énorme rocher, qui s'élève à pic au-dessus du fleuve. »

C'est ici que Clapperton quitta le Niger pour se rendre auprès de Bello, sultan des Felletahs, qui lui avait témoigné beaucoup d'intérêt dans son premier voyage en Afrique, et qui s'était surtout montré très-disposé à entretenir des liaisons de commerce avec l'Angleterre. Il parcourut, ainsi, en se dirigeant à l'est, une grande partie du Houssa (Voyez Note IV*), et mourut malheureusement à Sakaton, capitale des Felletahs. Son domestique Lander, le seul compagnon qui lui était resté, s'en retourna par le même chemin jusqu'à Kano. De là, il essaya de pénétrer par le sud, espérant de rencontrer le Niger, et de découvrir son embouchure ; mais les indigènes le forcèrent bientôt de rebrousser chemin. Il revint en Angleterre par la même route qu'il avait suivie avec Clapperton, en allant à Bousa et à Kano. — Trois ans après, Richard Lander fut de nouveau envoyé par le gouvernement anglais dans l'intérieur de l'Afrique pour y découvrir l'issue du Niger.

Accompagné de son frère John Lander, il arriva une seconde fois à Bousa, au mois de juin 1830, par la même route qu'il avait suivie antérieurement (1).

(1) Voy. le Journal de Lander, vol. I.

Quoique moins scientifique que les relations du capitaine Clapperton, ce voyage des frères Lander est cependant du plus grand intérêt pour la géographie, à laquelle il a fait faire un très-grand pas, en traçant, avec autant d'exactitude que le permettaient les circonstances, l'issue si longtemps discutée du Niger.

Arrivés à Bousse, les frères Lander remontèrent le fleuve jusqu'à Yaourie, qui est une ville considérable, située sur le Niger en droite ligne, au nord de Bousse. Ils mirent quatre jours pour y arriver. Sur tout cet espace, le fleuve est parsemé de rochers, d'écueils et d'îles, qui rendent la navigation pénible et dangereuse. Les canots ne se hasardent sur le fleuve que dans la saison humide; aussitôt la saison de la sécheresse venue, toute communication par eau cesse entièrement entre Bousse et les autres pays situés sur la rivière. Au-dessus de Yaourie, les rochers, dit-on, disparaissent entièrement, et le Niger ne forme qu'un seul canal uni et très-favorable à la navigation.

D'Yaourie, les voyageurs s'en retournèrent de nouveau à Bousse, d'où ils continuèrent leur voyage sur le fleuve jusqu'à son embouchure dans le golfe de Bénin.

Les rives du fleuve, entre Yaourie et Bousse, sont basses. Des deux côtés, sont situés des villages qui sont habités en partie par les Combiens, peuplade abjecte et méprisée, que les musulmans se croient en droit de piller partout où ils les rencontrent. Beaucoup de riverains regardent le Niger comme fétiche, et lui rendent une espèce de culte. Le roi de Bousse, avant de laisser partir Lander, consulta le *Beken rouah* (l'eau sombre ou l'eau noire, comme le Niger est partout emphatiquement appelé), pour savoir si l'issue du voyage des blancs serait heureuse; le fleuve ayant répondu favorablement, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour faciliter leur voyage.

Les rives du Niger, au-dessous de Bousse, et les îles que l'on remarque, sont fertiles, la plupart habitées et bien cultivées. Les rochers, qu'on aperçoit en beaucoup d'endroits à fleur d'eau, occasionnent un bruissement qui avertit les bateliers du danger. A une distance de 40 à 50 milles de Bousse, le Niger forme plusieurs îles remarquables, entre autres une, vaste, riche et d'une beauté peu commune. Les indigènes l'appellent *Pataschie*. Elle abonde en chevaux, ânes, bœufs, chèvres, moutons, etc., et produit une quantité prodigieuse de blé et d'ignames. Le sol y est si fertile, les habitants si industrieux, que l'on ne trouve pas un acre de terrain qui ne soit cultivé. Pataschie est tributaire du roi de Wowou. A quelques milles au-dessous de Pataschie, on rencontre trois îles à la file l'une de l'autre, et que l'on nomme collectivement *Raah*. Elles sont d'une fertilité extraordinaire, et, sur l'une d'elles, se situe une grande ville marchande. Plus loin, est la villa de Lever, très-populeuse, et habitée par des Nysséens. Les bords du fleuve s'élèvent ici d'environ quarante pieds au-dessus du niveau de l'eau, et sont à peu près perpendiculaires. La rivière, profonde et libre de tous récifs; se dirige presque droit au sud. Sa largeur varie de un à trois milles. *Bajiebo*, sur la rive droite du Niger, est une ville florissante, importante par son commerce, et l'une des cités les plus grandes et les plus populeuses que les voyageurs rencontrèrent sur leur route. Des échanges continuels se font ici entre les habitants des deux rives, et, à cet effet, un grand

nombre de canots, d'une dimension considérable, vont et viennent incessamment d'un bord à l'autre.

À delà de Bajiebo, l'aspect du fleuve est généralement très-pittoresque; ses bords, couverts de villaes et de villages, sont fertiles et verdoyants. À 30 milles environ de Bajiebo, on passe en vue d'un double rang de montagnes rocheuses, dont l'un borde le fleuve. Les deux chaînes courent, du nord-est, presque directement au sud. Leur aspect est sauvage et triste. Des arbres affamés, rabougris, des buissons chétifs, aux feuilles grises et stériles, sortent des creux, des interstices des rochers, et pendent sur d'immenses précipices, dont ils cachent en partie les crêtes dentelées. À l'extrémité de la première chaîne, le Niger forme encore une petite île, appelée *Madjie*, qui appartient aux Nysséens. Le fleuve, se divisant, près de cette île, en trois canaux, dont le plus oriental, parait le plus sûr, prend son cours au sud-est, et côtoie, pendant plusieurs milles, une nouvelle chaîne de montagnes. Tout à coup, l'on se trouve en face d'un roc élevé et remarquable par sa forme, que les naturels appellent le mont *Késs* ou *Késsy*. Il fait à lui seul une petite île, et n'a guère moins de 280 pieds de haut. Excessivement escarpé, et sortant brusquement de la rivière, son effet est prodigieux. Sa base est frangée d'arbres antiques, et ses flancs arides et escarpés se couvrent çà et là de quelques buissons rabougris (1). Le mont Késs est grandement vénéré par les naturels, et prête aux actions superstitieuses de ce peuple simple et crédule, aussi passionné du merveilleux que le vulgaire de tous les pays. Ils croient qu'un génie bienveillant fait de cette montagne sa demeure habituelle, dispensant autour de lui de bénignes et célestes influences. Ici, les affligés sont déchargés de leurs misères, les nécessiteux sont pourvus; les larmes se changent en sourire, le chagrin la souffrance sont ignorés, l'anxiété même s'y égale, et les inquiétudes de l'avenir y sont placées aux jouissances du présent et à une insouciance gaieté. « Mais surtout, disent les naturels, c'est ici que le voyageur harassé trouve asile contre l'orage, repos pour ses membres fatigués, les délices de la sécurité et de l'abondance, et le sommeil et les rêves du bien-être! Pour obtenir tout cela, il n'a qu'à faire connaître ses besoins et ses desirs à l'Esprit de la montagne; la réponse à ses supplications est instantanée. Il reçoit, de mains invisibles, la nourriture la plus exquise; et, quand sa vigueur est revenue, il peut en liberté continuer son voyage ou s'arrêter pour jouir quelque temps des bénédictions de l'Esprit du lieu! »

Au-dessous du Késs, on rencontre, en naviguant sur le fleuve, l'île de *Biff*, remarquable par son opulence; et, 8 ou 18 milles plus loin, sur la rive gauche, la ville de *Rabba*, citée vaste et populeuse, habitée principalement par des Felfellates. En face est l'île de *Zangashie*, où les frères Lander furent retenus quelque temps par la cupidité des chefs. Le fleuve en cet endroit a à peu près 2 milles de largeur; un peu plus loin, il change tout à coup de direction et tourne à l'est; sa largeur alors est de 4 milles au moins. Les bords du Niger, sur une étendue d'environ 100

(1) Voy. le dessin dans le Voyage des frères Lander, II, p. 190.

milles anglais à partir de cette courbe, sont généralement très-bas et marécageux. Le canot qui portait les frères Lander, franchit cet espace avec une rapidité extraordinaire. Durant un intervalle considérable, le Niger offrait un aspect magnifique, et semblait n'avoir guère moins de 8 milles de largeur. Les hippopotames qui sont très-nombreux dans cette partie du fleuve mettent souvent les embarcations en danger; la chair de ces animaux sert en beaucoup d'endroits de nourriture aux riverains, qui l'estiment une grande friandise. Après avoir coulé à l'est, le fleuve reprend sa direction sud-est, et reçoit sur sa rive orientale un affluent assez considérable, appelé la *Coudoumia*. La rive est, du côté du Nyffé, haute et montagneuse, et l'on remarque sur les deux bords nombre de villages et beaucoup de cultures. — Un peu au-dessous du confluent de la Coudoumia, on rencontre, sur la rive droite du Niger, la grande ville d'*Egga*, habitée en grande partie par des Nyfféens, mais payant un tribut aux Fellans ou Felletahs. Elle a environ 4 milles de long sur 2 de large. La ville est commerçante, et a un marché très-important; les frères Lander y rencontrèrent entre autres des draps portugais, beaucoup de toiles du Nyffé, du tronc, un grand nombre d'esclaves, des ornemens en cuivre, etc. Toutes ces marchandises sont apportées sur de grands canots, du port de Rabba. — Au-dessous d'*Egga*, les bords du fleuve n'offrent que des champs cultivés et l'aspect d'une fertilité extraordinaire; la nature semble avoir épanché ici ses faveurs avec plus de prodigalité que partout ailleurs. La rivière décrit plusieurs sinuosités, se dirigeant tantôt au sud, tantôt au sud-est. Elle est parsemée d'îles toutes cultivées et habitées. Le courant très-rapide est à peu près de 4 à 5 milles à l'heure. Le territoire du Nyffé finit à *Egga*, et avec lui l'influence des Fellans. — *Kacunda*, capitale d'un état indépendant du même nom, est située sur la même rive qu'*Egga*, à une journée de distance environ de cette dernière ville. Les habitans sont, comme à *Egga* et dans beaucoup d'autres villes du Niger, en partie musulmans, en partie païens, et ont tous un grand respect pour les blancs, qu'ils croient des êtres supérieurs à eux. Immédiatement au-dessous de *Kacunda*, le fleuve coule droit au sud, entre d'assez hautes collines. Après avoir navigué une demi-journée à peu près, les voyageurs se trouvèrent en face d'une rivière considérable venant de l'est se jeter dans le Niger. A son embouchure, elle paraissait avoir de 3 à 4 milles de large, et sur l'une de ses rives l'on voyait s'étendre une grande ville dont une partie fait face à la rivière, et l'autre à la Quorra. Les voyageurs conclurent que la rivière devait être la *Tshadda*, et que la grande ville assise à son embouchure était *Cuttumcurrafi* dont on leur avait parlé à *Kacunda*. Au-dessous de ce confluent, le Niger, dégagé des îles et des marais qui le bordent habituellement, promène ses eaux claires entre des rives boisées et souvent très-élevées. Des deux côtés du fleuve, on voit s'élever des rangées de montagnes et de collines qui s'étendent aussi loin que l'œil peut les suivre. — *Bocqua* est une ville assez remarquable sur la rive droite du fleuve, à une demi-journée environ de l'embouchure de la *Tshadda*. Un peu plus loin, on rencontre une autre ville appelée *Atta*. Elle est bâtie tout au bord du fleuve, du côté sud-est, dans une situation élevée, et paraît d'une prodigieuse étendue.

De *Bocqua*, la rivière coule dans une vallée entre des montagnes d'une hauteur considérable; son cours jusqu'à *Atta* est sud-ouest et sinueux. Au-dessous d'*Atta*, près du village d'*Abbasacca*, le Niger détache un bras au sud-est qui probablement le rejoint de nouveau dans son cours ultérieur. *Dannuggou* et *Kirri* sont deux villes où il se tient des marchés. Près de cette dernière, les frères Lander furent attaqués par une flotte nègre et perdirent leur boussole et beaucoup d'autres effets. Le Niger qui, jusqu'à *Kirri*, coulait au sud-ouest, prend ici une direction sud; cette ville est située à peu près au 6° 40' lat. nord et au 5° 20' long. est de Paris. — Après avoir navigué quelque temps entre des rives marécageuses, nos voyageurs se trouvèrent tout à coup sur une immense nappe d'eau, une espèce de lac placé à l'ouverture d'une forte rivière qui coule à l'ouest et forme un bras considérable du Niger. Une autre branche, partant du même point, descendait au sud-est. Les rives du fleuve depuis *Kirri*, ainsi que les bords du lac, sont généralement bas et couverts de palmiers. Ça et là on aperçoit quelques villages presque entièrement cachés dans les joncs.

La ville d'*Éboé*, capitale d'un royaume réputé très-puissant, est située au-dessous du lac, sur la rive droite du fleuve. Lander vit dans le port de cette ville plusieurs centaines de bateaux dont quelques-uns d'une largeur très-considérable; tous étaient fournis de huttes offrant des habitations commodes à un grand nombre de naturels qui y demeurent constamment. Une de ces barques faite d'un seul tronc d'arbre contient jusqu'à soixante-dix personnes. Les habitans d'*Éboé* commerceront avec les navires européens de la côte, auxquels ils fournissent des esclaves et surtout de l'huile de palmier, qui passe pour la plus exquise des bords du Niger. A partir d'*Éboé*, commence le Delta du Niger. Avant d'atteindre la mer, le fleuve détache plusieurs bras considérables dont l'issue nous est encore inconnue. Le plus remarquable est, selon toute apparence, celui qui suivent les frères Lander, et que les marins européens appellent *Nun*. Sa direction est au sud-ouest. Ses bords depuis *Éboé* sont en grande partie inondés et couverts de joncs. Le *Nun* s'embouche dans la mer près du 4° long. est de Paris, et à peu près par 4° 20' lat. nord. A son embouchure est une barre dont le passage est très-difficile; elle s'étend à quatre ou cinq milles de la rivière, dans une direction sud, et n'a pu être entièrement explorée jusqu'aujourd'hui. Les mois de décembre et de janvier seraient, suivant l'opinion de Lander, l'époque la plus sûre pour entrer dans la rivière, les pluies étant finies dans l'intérieur, et la surabondance d'eau en grande partie écoulée.

Après ces découvertes importantes, le Niger ne doit plus être considéré comme un fleuve inconnu et mystérieux: tout son cours, à l'exception de son berceau, qu'aucun Européen n'a encore vu, a été exploré. Si sa nature et ses bords n'ont pas toujours été décrits avec autant de perfection et d'exactitude qu'en a mis l'illustre Mungo-Park dans ses descriptions du Joliba, du moins n'avons-nous plus aucun doute sur son issue, sa direction et les pays qu'il arrose. L'espace entre Silla et Boussa avait été exploré par Mungo-Park, mais il ne nous est parvenu aucun détail de ce voyage, les papiers de l'infortuné voyageur n'ayant

encore pu être retrouvés, malgré tous les efforts des voyageurs qui ont visité les bords du Niger après lui.

Cette même portion du Niger ou Joliba a été vue depuis, et en grande partie explorée par M. Caillié, voyageur français.

M. Caillié, venant de la Sénégambie et du Bambarra, passa le Dhioliba près de Cougalia, village situé à quelques milles anglais de distance de Jenné. Il en estime la largeur à 500 pieds; sa vitesse est d'un nœud et demi par heure. Le bras qui sort du Niger, près de Ségo, le regagne de nouveau à Isaca, village situé au-dessous de Jenné. C'est dans cette grande île qu'est située celle de Jenné, enfermée par un bras secondaire du fleuve, sur lequel est bâtie la ville du même nom, qu'on estime à 10 milles anglais de distance du Dhioliba.

Caillié parcourut, sur le Niger, tout l'espace entre Jenné et Timbouctou. Les rives du fleuve sont généralement très-basses et découvertes. On passe devant un grand nombre de villages qui ont à peu près la même apparence. Le bras de Ségo, qui vient de l'ouest, est très-large et paraît navigable pour de grandes embarcations; son cours est très-lent, et ses eaux paraissent dormantes. Les pirogues sur lesquelles on fait le trajet de Jenné à Timbouctou sont très-grandes, mais peu solides. Elles servent à entretenir un commerce tellement actif sur tout le fleuve, que souvent les flottilles sont composées de soixante à quatre-vingts embarcations, toutes richement chargées de divers produits. Une embarcation du port, de 60 à 80 tonneaux, a environ 90 à 100 pieds de long, 12 à 14 de large au milieu, et 6 à 7 pieds de cale. Leur équipage se compose de

16 à 18 mariniers, deux hommes pour gouverner, et un patron qui tient lieu de capitaine. La principale direction du fleuve, entre Jenné et Timbouctou, est au nord.

Avant d'arriver à Timbouctou, Caillié traversa le lac Débo (qui est sans doute le *Dibbie* de Mungo-Park). Ses eaux sont claires, et le courant qui le traverse presque insensible. On voit la terre de tous les côtés du lac, excepté à l'ouest, où il se déploie comme une mer intérieure. En suivant la côte nord, dirigée à peu près à l'ouest-nord-ouest, dans une longueur de 15 milles, on laisse, à gauche, une langue de terre plate qui avance dans le sud de plusieurs milles, et divise ainsi le lac en deux, l'un supérieur, l'autre inférieur. Celui que suivent les embarcations est le plus grand. Il renferme plusieurs îles, et est entouré d'une infinité de grands marais. Arrivés au milieu du lac, les mariniers tirent des coups de fusil pour saluer ce lac majestueux, et tout l'équipage pousse des cris de joie.

Au-dessous du lac, on entre dans le domaine des pillards Sargous ou Tounaricks, qui parcourent les bords du Niger jusqu'au delà de Timbouctou, prélevant des impôts sur toutes les embarcations. Les bords du fleuve sont ici en grande partie arides et marécageux, et les riverains se procurent leurs denrées du marché de Jenné. C'est là, on aperçoit des traces d'éléphans. Le nénuphar (*nymphaea caerulea*) croît beaucoup dans ces terrains humides, et est d'une grande ressource aux habitants des bords du fleuve. Le volume d'eau du Niger, sur tout cet espace, est très-considérable. « Le Sénégal, dit Caillié, n'est qu'une rivière très-ordinaire en comparaison de ce fleuve immense. »

(Voy. CAILLIÉ, *Voyage au Timbouctou*.)

NOTE DES TRADUCTEURS.

Depuis que la régence d'Alger est au pouvoir des Français une foule de renseignements curieux et importants nous sont parvenus sur la topographie et l'ethnographie de cette partie de l'Afrique septentrionale. Nous ne saurions mieux satisfaire aux exigences de la science qu'en reproduisant, avec l'autorisation de M. d'Avezac, l'article suivant publié récemment par ce savant géographe dans un recueil périodique.

Le nom d'Alon désignait naguère le plus puissant des trois états semi-tributaires de la Porte-Ottomane, communément appelés les Régences barbaresques. Offrant sur la Méditerranée un développement onduleux de cent lieues de côtes, entre la petite rivière Aggieroum, qui se jette à la mer à 4° 31' de longitude ouest de Paris, et Thabarqah, qui est situé à l'embouchure de la rivière du Zénah, par 6° 33' de longitude orientale, ses limites embrassaient plus ou moins immédiatement une étendue de dix à douze mille lieues carrées, atteignant une profondeur variable de cinq à vingt journées de caravane vers l'intérieur.

L'état d'Alger, devenu une conquête française, n'est encore ni une colonie ni une province de la France; notre occupation militaire ne tient sous notre dépendance directe que la capitale et quelques places du littoral; mais les chances de la guerre, qui ont substitué notre possession à celles des précédents souverains, nous ont transmis tous leurs droits, et notre domination, réelle ou nominale, s'étend sur le même territoire, n'ayant d'autres limites que la Méditerranée au nord, l'empire de Marok à l'ouest, la régence de Tunis à l'est, et au sud l'immensité du Sahara.

En jetant les yeux sur les cartes de cette région, on y voit disséminés une grande quantité de noms géographiques originellement empruntés aux indigènes, mais affectés en général d'altérations si profondes et si variées, que cette nomenclature est devenue un véritable chaos, où les plus habiles ont souvent peine à se reconnaître. Ce serait une curieuse et utile recherche que le dépouillement critique de cette synonymie; mais ce ne peut être ici le lieu de l'essayer; nous aurons du moins la précaution de transcrire, en sa forme la plus correcte, chacun des noms dont l'orthographe originale nous sera connue, sauf à laisser leur allure vulgaire à ceux que nous ne pourrions rétablir: nous ne tenterons pas non plus de réformer ceux qu'un long usage a invariablement consacrés (1).

(1) Nous invitons à comparer l'excellente carte publiée tout récemment par M. d'Avezac et intitulée: *Essai d'un nouveau canevas géodésique d'une partie de l'Afrique septentrionale.* (Note du traducteur.)

La côte ne présente, d'un bout à l'autre, aucune saillie considérable, mais seulement une longue série de petites rentrées et saillies alternatives. Au milieu, la rade d'Alger, entre le cap Cassina, et celui de Témédious, est ouverte à presque tous les vents, et peu sûre même dans la belle saison: le port seul est complètement abrité, mais il ne peut contenir qu'un petit nombre de bâtiments. À l'est, les caps Bingut, Tedlès, Carbon, Bougaroui, le Ras-el-Rhadyd ou cap de Fer, le Ras-el-Rhamrah appelé aussi cap Ronge, le cap Rose, et enfin le cap Roux, jalonnent les ondulations du rivage, où les golfes de Bougie, de Qol, de Stora et de Bone, offrent des rades spacieuses et commodées. À l'ouest, les principaux promontoires sont le Ras-el-Amouch ou Gebel-el-Sohenaouah, c'est-à-dire la montagne de la Synagogue; puis le cap de Teus, auquel les Arabes ont donné, à cause de sa forme le nom de Gebel-el-Nâqous ou montagne de la Cloche; le cap Iry, appelé aussi Gebel-el-Dys ou montagne au Joug; le cap Ferrat, le cap Falcon, le Ras-Arydour ou cap Fagale, qui paraît avoir emprunté cette seconde dénomination du nom arabe de Tharf-el-Défaly ou cap des Lauriers-Roses; et enfin le cap de Honayn, qui est le plus occidental; les golfes d'Arzou, d'Oran, et d'Areschkoul ou de Témédious, offrent tous trois de bons ports: celui d'Oran, appelé par les Arabes el-Mersâ-âl-Kébyr ou le Grand-Port, est le seul de toute la régence, et pourrait contenir à la fois jusqu'à cinquante vaisseaux de ligne.

Si, du rivage, les regards se portent vers l'intérieur des terres, ils s'arrêtent d'abord, aux environs d'Alger, sur des collines, au delà desquelles surgissent des montagnes; ailleurs, les collines reculent vers le sud, et des plaines bordent le rivage, comme entre Mostaghânem et Arzew; et d'autres endroits, elles s'effacent, comme auprès de Bougie, pour céder le premier plan aux montagnes: si l'on gravit celles-ci, l'œil atteint, au bout de l'horizon, d'autres montagnes plus importantes. Ici, comme partout, comme toujours, les collines, les premières montagnes et les montagnes ultérieures, semblent à l'observateur s'étendre comme un rideau transversal quand elles sont devant lui; elles lui paraissent entassées lorsqu'il s'est élevé au milieu d'elles: ni l'un ni l'autre de ces points de vue ne permet de découvrir le système général des reliefs géographiques; il faut planer au-dessus pour en saisir l'ordonnance. Il est vrai que, dans l'état imparfait de nos connaissances locales, beaucoup de points se déroberont à notre investigation, oubliés qu'ils ont été par les voyageurs et les géographes; mais la plupart de ces lacunes peuvent être conjecturalement suppléées.

Nous élevant, par la pensée, à une hauteur telle que la considération trop immédiate des détails ne puisse nous dérober la perception de l'ensemble, nous chercherons, dans le bassin multiple de la Méditerranée, vers

les points gravitant les eaux qui descendent des versants atlantiques; puis, interrogeant les fleuves sur la longueur de la direction des vallées, et remontant ainsi jusqu'aux chefs qui circonscrivent les grandes déclivités convergentes, nous reconnaissons que le territoire d'Alger se rattache entre divers systèmes de pentes générales. Les travaux hydrographiques de Smyth, dans la Méditerranée, nous montrent, entre Bizerte et la Sicile, une barre continue, trahie à la surface des eaux par la roche ébarquée et les récifs de Keith, séparant cette mer intérieure en deux autres mers, l'une à l'ouest, Sardo-Tyrhénienne; l'autre à l'est, Siculo-Crétoise. Une ligne leucosée de montagnes élevées, courant diagonalement des sources du Molouyah au cap Blanc de Bizerte, nous montre quelle portion du territoire algérien appartient au bassin de la première: la longue vallée du Megerdah appartient incontestablement au bassin de la seconde; et la vallée, plus longue encore, du Oued-el-Gedy bien qu'elle n'apporte pas le tribut de ses eaux jusqu'à la côte, nous semble aussi dépendre de ce deuxième bassin, et déboucher au golfe de Qâbes, continuant par ressauts, en longs marécages, la ligne que les vives eaux laissent interrompue en s'évanouissant dans la schkag de Melgic: au temps de Ptolémée, la ligne se poursuivait jusqu'à la mer, sous le nom de fleuve Triton. Sa rive gauche paraît dominée par des reliefs, dont le versant ultérieur doit s'abaisser et se perdre graduellement dans les sables du Sahabâ.

Du fait qui sépare les deux bassins méditerranéens, se projettent, au nord, de nombreux chaînons, dont les plus remarquables ou les plus connus, d'ouest en est, sont d'abord les montagnes de Tatcherah (vulgairement appelée, Trara), dont l'extrémité se montre au Râs-Honayn; puis les montagnes de Karkar et de Ker, qui viennent former le cap Ferrat, et se couronnent ensuite à l'ouest sous le nom de Ramrah, jusqu'au cap Figalo; un autre rameau, célèbre sous la domination de Ouâsachrysch, s'avance, au nord-est, en travers du Schélif, et le force à décrire un tortueux détour. Des abruptes montagnes de Thythery, qui paraissent appartenir à la crête du grand Atlas, se détache un triple chaînon, dont une première branche court, à l'ouest, étendue ses ramifications jusqu'au cap Ivy, à Ténés et au Râs-el-Amouch; une seconde s'avance droit, au nord, vers Alger, par les montagnes de Ouzra, de Bény-Salah, de Bény-Mayasarab, traverse la plaine de Métydjah, entre le bassin du Mâ-el Za'fran et celui du Bharatch, passe à Doueyra, et vient expirer au cap Cassina; et la troisième enfin se dirige, au nord-est, vers Bougie, sous la dénomination bien connue de Gergerah, poussant, au nord-ouest, un rameau qui prend celle de Felysen. Un peu plus loin, sont les montagnes de Ouânoughah, remarquables par le fameux défilé des Bibân-el-Bhadyd ou Portes-de-Fer, à la suite duquel est un sentier étroit, bordé de précipices, appelé El-A'qabah ou la Montée. Un autre contrefort, digne de remarque, est celui qui porte ses pitons extrêmes à Gygél et au fond du golfe de Bougie; un autre, naissant aux Gebél-Aourâs, épanouit ses ramifications depuis les Seba'-Rous jusqu'au mont Yadough, qui domine Bone; un dernier enfin se termine au cap Rose et au cap Rous.

Sur le versant opposé, un seul chaînon a droit d'attirer notre attention par son importance. Se détachant du nœud

des Gebél-Aourâs, il contourne, au sud, le bassin supérieur du Megerdah, et va se continuer dans l'état de Tunisie jusqu'au cap Bon.

Voilà le tableau, fort incomplet, de la distribution des reliefs généraux du sol algérien: sur ces reliefs, culminant, plus ou moins irrégulièrement de nombreuses cimes; celles que les relations des voyageurs signalent comme les plus remarquables, sont celles de Ouâsachrysch, de Gergerah et d'Aourâs; aucune d'elles cependant ne s'élève jusqu'à la région des neiges perpétuelles; les plus hautes ne sauraient donc être estimées qu'à un maximum d'environ 3,000 mètres d'altitude: Desfontaines les compare à nos moyennes Alpes. Depuis la conquête, les officiers français n'ont encore pu mesurer que celles qui avoisinent les côtes. Voici quelques-uns de leurs chiffres: aux environs d'Alger, la montagne de Mousayah, la plus élevée de tout ce canton, atteint près de 1,600 mètres; celle de Sakhar, 1,534; celles de Bény-Salah et de Bény-Mayasarab, 1,464 et 1,494; celles de Bény-Djihad et de A'mâl, 1,139 et 1,033. Au fond du golfe de Bougie, le Gebel-Bény-A'mrou calmine jusqu'à 1,692 mètres, et le Gebel-Bény-Solymân à 1,241. Un peu à l'est de ces deux cimes, deux autres se montrent successivement à 1,185 et à 1,365 mètres.

La nature des roches qui composent ces montagnes n'a été étudiée que sur quelques points peu distans du littoral. Au delà, elle n'a été qu'entrevue; et, plus loin encore, les indications manquent tout à fait. On peut conjecturer que le granit, qui a été remarqué par Caillé sur le flanc du haut Atlas occidental, continue de se montrer au fond de l'arête principale; mais il disparaît, sous des formations stratifiées, dans toutes les ramifications septentrionales où l'œil européen a pu pénétrer. Dans les portions de contreforts les plus reculées vers l'intérieur, on trouve des calcaires anciens alternant avec du schiste talquex passant au micaschiste et au gneiss, disposés en couches fortement inclinées à l'horizon, et quelquefois même verticales, comme au défilé des Bibân-el-Bhadyd; puis viennent des calcaires secondaires alternant avec des marnes schisteuses, disposés en strates dont l'inclinaison varie depuis 60° jusqu'à des angles fort médiocres; enfin des calcaires grossiers, en couches peu inclinées et quelquefois horizontales, alternant tantôt avec des marnes blanchâtres, tantôt avec des sables plus ou moins ferrugineux et reposant sur des marnes bleues gypseuses. C'est probablement dans ce même terrain que se trouve le gisement du sel, qui se rencontre en abondance, non-seulement dans une multitude d'eaux courantes ou stagnantes, mais en roches d'une couleur gris-bleuâtre, comme au Gebel-el-Malehb, ou montagne de Sel, à trois journées sud-ouest de Bone; aux Gebel-el-Ontayah, vers le nord de Bekeerah, dans le Zab; au Gebel-Ménys, voisin de Ténés; dans les Gebel-el-A'mrou, etc. Des roches volcaniques, des trachytes, des laves, des ponces et des scories, ont aussi été observés par les naturalistes dans le pays d'Alger.

Parmi les gemmes disséminées dans les terrains qui constituent les montagnes de cette contrée, les calcédoines, les grenats, les macles, les tourmalines, paraissent les plus abondantes; il y faut ajouter des cristaux de quartz, et de belles lames de mica.

Pluie, dont tant d'assertions, d'abord révoquées en doute,

ont été confirmées par les recherches ultérieures, rapporte que les anciens trouvaient des diamans entremêlés à l'or dans certaines localités d'Afrique (entre Thanghe et Meroé); mais depuis une longue série de siècles, nul diamant n'était venu d'Afrique, nulle mine d'or n'avait été reconnue dans la région indiquée par l'encyclopédiste latin, et ses commentateurs annotaient dédaigneusement ce passage du simple mot *subuleux*; Heeren seul, de nos jours, avait eu foi dans les paroles de Plin : une découverte récente vient de les confirmer pleinement, et trois grandes collections minéralogiques possèdent maintenant à Paris, des diamans recueillis dans l'État d'Alger. à Constantine, parmi les sables aurifères que gbarrie le Ouéd-el-Raml ou la rivière du Sable. Il y a lieu de croire que le Ouéd-el-Dzeheb ou la rivière de l'Or, qui se joint au Ouéd-el-Raml, entre Constantine et la mer, doit son nom aux paillettes d'or que sans doute il roule en abondance. Doit-on penser que le nom de Ouéd-el-Fadhdhab, ou rivière de l'Argent, donné à un cours d'eau qui descend du Ouânaschrysch, révèle pareillement la présence de ce dernier métal? Nul indice ne nous permet de prononcer. La dénomination d'un lieu voisin du Ouâdy-Mozâb ferait présumer de même un gisement d'antimoine.

De riches mines de plomb existent dans le Ouânaschrysch, dans les montagnes au sud de Sétbyf, et dans celles de Tescha qui avoisinent Ma'karah; mais on n'en tire qu'un médiocre parti. On a reconnu la présence du cuivre en divers points, notamment dans les montagnes de Ma'karah, dans celles de Qol, et tout près de Mehdyah, où plusieurs filons sont à découvert, sans que les indigènes aient tenté d'en profiter, bien que de tels indices puissent faire présumer une mine importante. Mais, de toutes les espèces minérales répandues dans les montagnes d'Alger, la plus fréquente est le fer, sous toutes ses formes, depuis les cristaux spéculaires jusqu'à l'ocre pulvérulent; on en cite des mines puissantes dans la montagne de Ssakhar, près de Mélyanah, et dans le Gebel-Daouy, l'une des ramifications du Ouânaschrysch; il est exploité près de Bougie.

Entre les lignes montagneuses qui sillonnent le sol algérien, s'étendent des vallées plus ou moins évasées, plus ou moins profondes, s'élargissant quelquefois en vastes plaines où les reliefs se perdent en ondulations insensibles; elle en cite, au premier rang, la plaine de Métydjah, voisine d'Alger, et qui doit son nom à une ancienne ville aujourd'hui détruite et oubliée; telles les plaines de Hhamzah et de Médjanah, séparées l'une de l'autre par les Gebel. Ouânougah; celles de Hatanah, de Barykah, et Médar-Béay-Yousef, au versant méridional du grand Atlas; vers l'ouest, celle d'Azydour, entre Oran et Telemân; et celle de Habrah, qui porte aussi le nom d'El-Ramlieh ou la Sableuse, entre Arzân et Mostaghânem.

Les eaux qui parcourent ces vallées ne peuvent être considérables, tant le sommet des versans de l'Atlas est voisin de la mer. Le Schélif est le seul fleuve important de la régence : naissant à la fois, d'une part, au Gebel-el-A'mour, sous le nom d'El Khayr, d'autre part, au Ouânaschrysch, sous la dénomination de Sebâ'yn-A'youn ou les Soixante-Dix Sources, bientôt changée en celle de Nahr-Ouassel, il se forme par la réunion de ces deux ruisseaux, et descend, au nord-est, vers Mehdyah, en traversant le lac

de Tythery; puis il tourne brusquement à l'ouest, reçoit quelques affluents, dont un seul (la rivière Mynah) a quelque importance, et se jette à la mer, entre Mostaghânem et le Gebel-el-Dys, après un cours d'environ quatre-vingts lieues géographiques. A l'ouest comme à l'est, les fleuves, à partir du Schélif, se succèdent dans un ordre décroissant de grandeur relative : le Séq, qui débouche près d'Arzân, après s'être réuni avec la rivière Habrah, n'a pas vingt-cinq lieues de cours; le Thafnây, grossi de la rivière Easerreb, et de tous les ruisseaux voisins de Telemân, atteint la mer vis-à-vis d'Areschkoul, à douze lieues seulement de ses sources. De l'autre côté, le fleuve de Bougie, que les géographes arabes s'accordent à appeler El-Ouéd-el-Kébyr ou le Grand-Fleuve (dénomination qui a été transposée sur les cartes modernes), n'a guère plus de trente lieues depuis la source la plus éloignée; celui de Constantine, nommé Souf-el-Gemar par les Arabes, Ouéd-Kébyr sur les cartes, et qui est formé par la réunion du Ouéd-el Dzeheb, ou rivière d'Or, au Ouéd-el-Raml, ou rivière de Sable, dépasse à peine vingt lieues de cours quand il tombe à la mer, entre Gygel et Qol; celui de Bone, désigné par les géographes arabes sous le nom de Yadough, et par les modernes sous celui de Seybous, prend aussi son origine à une vingtaine de lieues de son embouchure.

Sur le versant austral, les fleuves sont beaucoup plus considérables, mais beaucoup plus rares; le Megerdah n'appartient au territoire d'Alger que par ses deux affluents principaux, le Khamsy on Sageras, et le Meskanyah, Nahr-Melâq ou Ouéd-el-Serâth. Dans la grande vallée du Ouéd-el-Gédy, un premier bassin, dont le fond est occupé par un long marécage, appelé Schâth, sert de réservoir passer aux eaux de plusieurs petites rivières, qu'il paraît reverser ensuite dans le Ouéd-el-Gédy, ou rivière du chevreau, venant des Gebel-el-A'mour; cette rivière reçoit ultérieurement, sur sa rive gauche, plusieurs affluents qui descendent directement de l'Atlas, et dont le plus considérable est le Ouéd-Abyadh, qui prend naissance dans les Gebel-Aouras; le Ouéd el-Gédy se perd ensuite dans un grand marécage, appelé Melgig, auquel paraît également aboutir, par le sud, le Ouéd-el-Rahham, qui arrive de Teqort.

Outre le Melgig et le Schâth, dont nous venons de parler, de nombreux marécages salés sont répandus sur le territoire algérien. Un autre Schâth est indiqué à environ six journées au sud d'Oran, un autre encore dans le canton de Ouergelâh, à une centaine de lieues vers le sud d'Alger. Mais le mot Sebkhah est plus fréquemment et plus exactement employé pour désigner ces lagunes, qu'en général l'été dessèche, et qui se remplissent de nouveau au temps des pluies : il en existe une bien connue auprès d'Oran, une autre auprès d'Arzân, plusieurs dans la plaine de Métydjah, aux environs d'Alger, puis à Bone, au Bastion de France, et ailleurs.

La qualité saline de ces lacs se reproduit dans un nombre très-considérable de sources, au point que, suivant la remarque de Desfontaines, les eaux douces sont beaucoup plus rares que les eaux salées; aussi le nom de Ouéd-el-Malchb, c'est-à-dire rivière ou ruisseau du Sel, est-il fort commun dans toute l'étendue de la régence. Au surplus, les gens du pays ne font pas difficulté de boire de ces eaux,

dont quelques-unes se dépouillent de leur goût saumâtre, au moyen d'un simple filtrage; ils boivent de même, après les avoir laissées refroidir, les eaux thermales, qui sont également fort multipliées, comme le révèle la fréquence du mot *Hammâm* (bain) dans la nomenclature géographique de la contrée; plusieurs, telles que *A'yn-el-Rhout*, ou la Fontaine au Poisson, ne sont guère que tièdes, mais il en est beaucoup de chaudes, comme à *Oran*, à *Sydy-A'bdely*, à *Hammamet*, à *Hammâm-Mellouan*; et quelques-unes de brûlantes, comme à *Hammâm-Méryghah* et à *Hammâm-Meskoutyn*: ces dernières atteignent une température de 76° du thermomètre octogésimal, et cuisent aisément les viandes; elles sont fort célèbres dans le pays à cause des figures fantastiques qu'offrent les rochers voisins, sur lesquels elles exercent une érosion fort active; les natrals croient y voir des tentes, des chevaux, des hommes, miraculeusement pétrifiés. Les eaux, imprégnées de soufre et de bitume, surgissent par de nombreuses ouvertures sur une étendue de 1,200 pieds. Une autre source a reçu, à cause de sa qualité spécialement bitumineuse, le nom de *A'yn-el-Qethrân*, ou Fontaine au Goudron. Tant de sources thermales et minérales trahissent une fermentation volcanique intérieure, qui se révèle en outre quelquefois par de violents tremblements de terre; le dernier qui a eu lieu, en 1825, avait détruit en grande partie de la ville de *Bélyah*.

De l'abondance des eaux salines, il ne faut pas conclure cependant que les eaux douces et fraîches soient rares dans le territoire d'Alger; outre celles des torrents, il suffit, pour en trouver, de creuser à une profondeur très médiocre; souvent même on l'obtient jaillissante, comme dans nos puits artésiens. Les *Eroughah*, tribus qui habitent à l'extrémité méridionale de la régence, pratiquent, depuis un temps immémorial, le procédé du forage, dans le but de procurer une isane ascendante à l'eau douce du *Bahhr-lahht el-Erdh*, c'est-à-dire de la Mer souterraine; ils creusent ainsi jusqu'à des profondeurs de plus de 80 mètres.

Situé dans la plus chaude moitié de la zone tempérée, mais loin encore du tropique, l'état d'Alger doit à cette heureuse position, ainsi qu'à l'élévation montueuse du sol, et au voisinage de la mer, un climat extrêmement doux et salubre sur les pentes boréales de l'Atlas; l'hiver offre une température moyenne de 10° à 15° du thermomètre octogésimal; et si, dans l'été, elle atteint de 26° à 32°, des vents frais et des brises régulières viennent en modérer l'ardeur. Les saisons se succèdent sans ressauts: d'un bout à l'autre de l'année, les indications du baromètre ne varient guère que d'un ponce; d'avril en octobre, le ciel est constamment pur; puis viennent les pluies, qui durent jusqu'en mars; elles sont peu fréquentes, et le nombre des jours pluvieux n'est guère que de quarante dans l'année; mais la quantité d'eau tombée est abondante, et se peut évaluer à une moyenne de 76 centimètres. Les vents les plus communs sont ceux du nord et du nord-ouest, les plus rares ceux d'est et d'ouest; le vent du sud ou *Sémoum*, qui souffle trois ou quatre fois par mois, produit une chaleur accablante, mais il est rare qu'il dure plus de vingt-quatre heures.

Dans la région sablonneuse qui s'étend de l'autre côté de l'Atlas, la température est beaucoup plus élevée; le so-

leil brûlant d'été y dessèche les ruisseaux, et l'ombre des palmiers devient le seul refuge des habitants.

La végétation est telle qu'on la doit attendre du climat, et le littoral n'a point dégénéré de cette fertilité si fort en renom chez les anciens: tous les fruits de l'Europe méridionale y croissent en abondance, et le raisin surtout y est d'une admirable beauté; les nombreuses variétés d'oranges et de citrons, les amandes, les jujubes, les caroubes, les figues, les mûres rouges, les bananes, les noix, et tous nos fruits à pépin ou à noyau, remplissent les vergers; le dattier, le pistachier, l'olivier, l'arbusier, la vigne même et l'oranger, sont des produits spontanés du sol. Les plaines d'Azydour, de Hahrah, de Métydjah, donnent les plus riches moissons de céréales; le riz se cultive dans les vallées les plus humides. Tous nos légumes et nos herbages potagers viennent parfaitement; l'Espagne n'a pas de plus beaux garbanços, ni de plus délicieux melons. A ces utiles cultures, nos colons ajouteront sans doute le mûrier blanc, le coton, l'indigo, le café, les épices, la canne à sucre; la précieuse vanille elle-même trouverait peut-être d'assez chauds et humides ombrages.

Nos arbres d'agrément, nos fleurs les plus belles, parent et embaument les jardins; les montagnes mêmes sont couvertes de lauriers-roses, de grenadiers, de myrtes, de lentisques; en certaines parties, d'un terroir plus maigre et plus sec, se montrent la raquette, l'agave, le sumac, les cistes, le genêt épineux, auxquels se mêlent l'absinthe, la sauge, la menthe, et nos autres plantes aromatiques. Les forêts sont peuplées de lièges, d'yeuses, de thuyas, de cyprès, de thérbinthas; quelques pins y sont clair-semés; des orchidées, et nombre de plantes bulbeuses, se développent sous leur abri; la garance se rencontre fréquemment; le henné, si renommé pour la parure des femmes, est apporté en quantité au marché d'Alger. Les endroits marécageux nourrissent beaucoup de joncs, de roseaux, et surtout une plante marine appelée *khalfâ*, qui paraît appartenir à la famille des algues.

L'analogie qui se fait remarquer, dans le climat et la végétation, entre l'Europe méridionale et la région algérienne cis-atlantique, se révèle pareillement dans la règne animal; les différences ne deviennent tranchées que sur le revers ultérieur. C'est dans la grande division des animaux invertébrés que la ressemblance que nous venons de signaler est surtout frappante; et la plus grande fréquence de certaines espèces est le seul caractère distinctif à relever: ainsi, parmi les zoophytes, le corail des parages de Bona et l'éponge des environs d'Alger, méritent une mention particulière; parmi les insectes, la sauterelle, la punaise, la moustique, et notamment la puce, se trouvent en quantités innombrables, la première par migrations accidentelles, heureusement peu fréquentes; les autres à demeure fixe, et causant à l'homme une vive et continuelle incommodité, surtout la puce, dont aucun soin ne peut garantir, et qui se rencontre par milliers dans les campagnes, aussi bien que dans les habitations. L'eau des mares contient une multitude de petites saugues, presque imperceptibles, qui occasionnent de douloureux accidents aux personnes qui boivent cette eau sans précautions; les scorpions et les tarenticules du Zab sont représentés comme fuit dangereux.

Les poissons, tant marins que fluviaux, sont les mêmes que ceux des côtes et des rivières de la Provence. Quant aux reptiles, qui sont très-communs et fort variés, nous n'avons à citer, comme spéciaux, parmi les serpents, que le *iseban*, qui paraît devoir être rapporté au genre *python*; le *saryq*, dont nous ignorons la synonymie scientifique, et le *leffahh*, qui est une vipère plutôt qu'un dypsaas; encore faut-il observer qu'ils appartiennent tous trois plus particulièrement à la région du sud; les crapauds sont remarquables par leur taille; les lézards sont fort multipliés, et le caméléon se rencontre très-fréquemment. Quant aux rhéloniens, sans parler de ceux que la Méditerranée apporte sur les côtes, les tortues de terre et celles d'eau douce sont extrêmement nombreuses : ces dernières paraissent former une espèce particulière. Les oiseaux sont à peu près ceux d'Europe; l'outarde *khobdray* ne se retrouve toutefois qu'en Espagne, et le ganga *kaltah* est parcellément peu commun en deçà de la Méditerranée; la pintade est, comme on sait, originaire de la Numidie, et s'y trouve en abondance, surtout auprès de Constantine; l'autruche ne se montre que dans le désert; les poules, pintades et pons, remplissent les basses-cours; les pigeons bisets peuplent les colombiers.

Quant aux mammifères, nous avons à citer, parmi les carnassiers, le lion de l'Atlas, la redoutable panthère, l'once, le lynx, le caracal, le serval, la hyène, le loup, le chacal, le renard, la genette, l'ichneumon, et même l'ours, dont Cuvier révoquait en doute l'existence en Afrique, et qui du moins y paraît être extrêmement rare; parmi les rongeurs, les rats, la gerboise, le porc-épic, les lièvres, tous fort nombreux; parmi les singes, des guenons et des babouins; entre les pachydermes non ruminants, le sanglier; enfin, parmi les ruminants, les antilopes ou gazelles, et le *begr el-Ovakhassan*, qui paraît être le bubale. Les animaux domestiques sont le cheval, l'âne, le mulet, le chameau, le *hegyr*, ou dromadaire, le bœuf, le mouton et la chèvre; Shaw parle d'un produit hybride du baudet et de la vache, désigné sous le nom de *kumrah*, et employé comme bête de somme; le capitaine Ruzet n'a pu en retrouver dans le pays aucune trace, ni même aucun souvenir. Le chat et le chien ont aussi leur place dans la demeure de l'Arabe; mais le dernier n'y est reçu que comme un hôte dédaigné, et il montre, en retour, peu d'attachement à l'homme.

C'est chose généralement répétée, et admise, que l'état d'Alger est habité par sept variétés distinctes de l'espèce humaine, savoir : des Berbères, des Maures, des Nègres, des Arabes, des Juifs, des Turcs et des Koulongias. On pourrait dire, avec plus de justesse, que la population algérienne est partagée en sept classes, dont la première comprend, sous le nom de *Qobâyl*, c'est-à-dire les tribus, ou sous celui de *Berâbar*, forme plurielle de *Berber*, non une race spéciale et bien caractérisée, mais la masse de tous les habitants anciens que les dominateurs romains et byzantins appelaient Barbares, aggrégation plus ou moins intime de nombreux débris, tant des deux grandes souches réputées autochtones, les Libyens et les Gétules, que des immigrations successives des Mèdes, Arméniens et Perses, mentionnées par Salluste, sur l'autorité des livres de Hiernsal, des Arabes kouschites, amalgamés et quahhithânyes,

des Tyriens et des Palestins, de Vandales et des Goths, et de bien d'autres éléments effacés ou inaperçus. Quant à la seconde classe, il est à remarquer que la dénomination de Maures, que lui appliquent les Européens, est absolument inconnue aux indigènes, à moins qu'on ne la considère comme la simple traduction du mot *moghribân*, qui désigne indistinctement tous les Musulmans d'Occident, et, dans le sens le plus restreint, tous les Arabes d'Afrique; les Européens cependant assignent à ce mot un autre portée, et l'emploient à désigner les habitants des villes, se persuadant qu'ils représentent la nation que les Latins et les Grecs appelaient Maures et Maurusien, nation constituée, au dire de Salluste, par le mélange des Libyens et des Mèdes, et composée, suivant Procope, des Kana'ntens de la Palestine, chassés de leur terre natale par la conquête de Josué; cette dernière généalogie traditionnelle appartient à des tribus berbères; l'autre n'est attribuée, par Salluste, qu'aux peuples à l'ouest du Malouyah; et quand nous avons demandé nous-même à l'un de ces citadins, appelés Maures par les gens d'Europe, quelle était sa race, quelle était sa tribu, il nous a répondu par les mots d'Arabe et d'Andalous. Il n'est plus douteux aujourd'hui que la dénomination de Maures ne désigne en effet exclusivement les Arabes des villes, parmi lesquels tiennent le premier rang les nobles débris des conquérants de l'Espagne, expulsés d'Europe par les victoires et le fanatisme des dynasties chrétiennes. Les nègres, appelés par les blancs indigènes *Soudân* ou noirs, et *Abyd* ou esclaves, forment une classe à part, on peut dire aussi une race distincte, ou du moins une aggrégation de gens appartenant tous à l'une des grandes divisions ethnographiques du genre humain. Le nom d'Arabes, restreint par les Européens aux nomades habitants des tentes, est justement ainsi appliqué aux tribus arabes les moins mélangées, qui constituent en effet une classe, mais non une race distincte, désignée par l'épithète de *Bédouy*, c'est-à-dire Bédouins, nomades, également donnée aux Berbères. La classe des juifs, *el-Yehoud*, est composée de tous ceux qui professent le culte mosaïque, et c'est encore un préjugé européen, que de les supposer tous sortis des Palestins, déplacés par les expéditions de Vespasien et de Titus; les historiens arabes ne laissent point ignorer qu'au septième et huitième siècles, la plupart des Berbères et des Arabes d'Afrique professaient la judaïsme, et que la prédication musulmane fut loin d'opérer une conversion universelle : c'est en tenant compte de ce fait historique, qu'on peut comprendre comment les Juifs forment aujourd'hui à eux seuls un tiers de la population totale d'Alger, et plus des quatre cinquièmes de celle d'Oran. Quant aux Turcs algériens, ce serait une préoccupation singulière que de les croire de race homogène, et tous véritables Osmanlys; car ce n'est qu'un ramas de gens de toute sorte et de toute origine, Turcs, Grecs, Circassiens, Albanais, Corcos, Maltais, et renégats des autres contrées de l'Europe, réunis pour composer une association de piraterie au dehors, de brigandage et d'oppression au dedans, reconnaissant la souveraineté des Turcs, et parlant leur langage, se perpétuant par la cohabitation avec des esclaves chrétiens, et formant une *oudjak* ou milice privilégiée, comme étaient les mamloûks d'Égypte et les janissaires de Constantinople. La poste-

rité issue de l'union de ces Turcs avec les femmes de la classe manœuvrière n'entre point dans la caste turque; elle constitue une division à part, désignée par le nom de Koulouglis ou Coloris, prononciations vulgaires de la dénomination turque de *Koul-Oughly*, qui signifie littéralement fils de soldat.

Voilà quelle est la classification communément faite de la population de l'état d'Alger; on ne peut manquer d'être frappé de ce qu'elle a de faux et d'incohérent sous le point de vue ethnographique, puisque des races homogènes s'y trouvent distribuées entre plusieurs divisions séparées, tandis que les éléments les plus divers sont, au contraire, réunis dans une même catégorie. Nous distinguons les races suivantes dans la régence: d'abord, la race berbère, soit pure, soit mêlée d'Arabes qahhthanytes, de Kana'néens, de familles germaniques, et d'autres éléments hétérogènes; mais que réunit aujourd'hui en un seul groupe un langage uniforme. Nous croyons devoir signaler ici l'hétérogénéité des Ayt-Frouaghah de Teqort et de Ouergelab, qui parlent le berbère, mais dont le teint noir, les cheveux lisses, les traits du visage et les habitudes morales révèlent l'origine kouschite; les géographes d'Europe les confondent trop souvent avec les Mozâbs, leurs voisins, dont le caractère est aussi fort doux, mais dont le teint est blanc; le Biskery, à teint olivâtre et traits beurrés, est rattaché par l'histoire et les généalogies à la race berbère, quoique son langage soit aujourd'hui l'arabe. En second lieu viennent les races arabes des trois familles successives, les Kouschites, avec les rameaux kana'néens et amaleytes; les Qahhthanytes, avec leurs frères israylytes, et les Isamaylytes ou Nabathéens. Les premiers se sont, en général, effacés dans l'agglomération berbère; les seconds, agrégés en partie à la même masse, en partie stigmatisés par le culte hébraïque, qu'ils ont conservé, se sont, d'une autre part, réunis à la grande confédération musulmane, où dominent les troisèmes Arabes. Il faut compter ensuite les races européennes, distribuées aussi en diverses familles, dont la première, celle des Vandales, s'est fondue dans les Qobâys berbères, reconnaissable pourtant encore à son teint blanc, ses yeux bleus et ses cheveux blonds, ayant avec elle peut-être quelques Goths, peut-être aussi quelques Suèves, dont on s'imagine retrouver la postérité dans les Zouâouah (que nous appelons Zouaves), malgré les généalogies qui rattachent cette tribu aux Qahhthanytes de Ketâmah, sans parler des hypothèses au moyen desquelles on croit découvrir même des Huns dans les Aoulèd-Honn, dont le cantonnement est plus oriental. Une autre famille est celle que composait l'Oudjak turque avec les Koul-Oughlys qui en sont issus, famille, comme nous l'avons déjà dit, fort peu homogène. Une troisième, qui ne l'est pas davantage, est formée de la réunion de tous les colons fournis à la régence par les nations de l'Europe chrétienne. Enfin, la race nègre doit son origine aux esclaves noirs, successivement amenés par les caravanes des divers pays de l'Afrique intérieure.

La langue arabe est la plus généralement répandue; c'est celle de tous les Arabes, soit Musulmans, soit Juifs, bien que l'on prétende qu'il existe à Teqort certains Juifs convertis à l'islamisme (les Mèghatharys) qui auraient conservé, dans leurs relations intérieures, l'usage de l'idiome hé-

braïque; elle est aussi généralement parlée par les Nègres. La langue berbère, appelée *schaouyah* par l'Anglais Shaw et l'Américain Shaler, est parlée dans toutes les Qobâys berbères, tantôt seule, tantôt concurremment avec l'arabe, sauf chez les Biskerys, où l'arabe paraît avoir complètement prévalu. Le turc n'était usité que dans l'Oudjak, et pour les actes officiels. La *lingua-franca*, patois romain analogue au catalan, au provençal, au sicilien, et formé de leur mélange avec quelque peu d'arabe corrompu, est employé sur tout le littoral algérien, aussi bien que dans le reste de la Méditerranée, pour les communications mutuelles des indigènes et des Européens. Depuis la conquête, la langue française a naturellement pris domicile réel dans la régence.

La religion dominante est le mahométisme, qui n'est, en général, professé qu'avec tiédeur; la majorité est *sonnaye* ou orthodoxe, observant respectivement, savoir, les Turcs et Koul-Oughlys, la tradition *hhanysyte*, les Arabes et Berbers, la tradition *mdékryte*, et faisant, avec plus ou moins d'exactitude, les cinq prières légales; cependant une partie de ces derniers est véritablement *schryyte* ou schismatique, notamment les Bény-Mozâb, liés de croyance, avec les Ouahhabytes d'Arabie, et ne faisant que trois prières; tous sont fort superstitieux, et accordent beaucoup de confiance aux amulettes et aux marabouts (plus exactement *morâboths*), espèces d'ermites qui exploitent leur crédulité, et se livrent impunément aux actes les plus inouïs, à tel point qu'un de ces hommes osa violer publiquement, il y a quelques années, la fille d'un consul européen, et celui-ci ne put obtenir justice de cet attentat! Le judaïsme, comme tous les cultes opprimés, est exactement pratiqué par ses sectateurs. Le paganisme originel des Nègres s'est perpétué dans quelques pratiques superstitieuses, dont la plus remarquable, appelée *galap*, est une sorte de danse frénétique, pendant laquelle le danseur, homme ou femme, ne craint pas de se frapper de coups de poignard qui demeurent sans effet. Enfin, le christianisme, jadis si florissant dans toute l'Afrique septentrionale, est revenu, avec les armées françaises, planter sa bannière au milieu d'Alger, et quelques mosquées ont été transformées en églises.

Lire le Corân ou la Bible, tel est le principal enseignement que reçoivent les habitants de la régence; on y ajoute presque toujours l'écriture et les plus simples notions de calcul; les Nègres seuls paraissent étrangers à cette étude. Les écoles sont fort nombreuses, et très-suivies: l'instruction est poussée plus loin dans celles des Juifs, parce que la Bible est un livre d'histoire encore plus que de dogme, tandis que le Corân est surtout dogmatique. Quelques musulmans envoient leurs enfans étudier en Europe, à l'exemple des Juifs, qui prennent plus souvent ce parti; mais c'est, pour les uns et les autres, une mesure exceptionnelle, et qui n'est à la portée que des plus riches.

Dans le pays d'Alger, comme dans tous les pays, le degré de la plus tranchée qui se fasse remarquer dans le degré d'instruction, le costume, les mœurs, les habitudes extérieures, la condition sociale des divers groupes de population, est celle qui résulte de l'agglomération des uns dans les villes, et de la dissémination des autres dans les campagnes, celle qui existe, pour parler le langage de notre

Europe, entre le bourgeois et le paysan. Dans la première catégorie, sont le Turc, le Quil-Ughly, le Juif, le Nègre, et le Maure des classifications vulgaires; dans la seconde, l'Arabe et le Berber.

Les premiers habitent les maisons des villes et villages, ainsi que les haoutch ou maisons de campagne qui sont aux alentours; ces maisons sont, en général, construites sur un modèle uniforme: c'est un rectangle, percé sur la rue d'une seule porte et de quelques baies rares et grillées; ou entre d'abord dans un vestibule ou parloir, qui est la pièce de réception des visites du dehors; au delà, est une cour, autour de laquelle règne, à chaque étage une galerie supportée par de légers pilastres, et donnant entrée dans les appartemens; ceux-ci consistent uniquement en une chambre oblongue sur chaque face du parallélogramme, avec une porte et deux ou trois fenêtres; à l'intérieur, une estrade, quelquefois assez haute, placée à l'un des bouts, supporte la peau de mouton ou la natte de jonc sur laquelle dort le pauvre, aussi bien que les matelas qui forment le lit du riche; en face de la porte, les cousins ou les femmes s'assoient pendant la journée, et, sur les côtés, des armoires-placards où elles serrent des friandises et les objets nécessaires à leur toilette; pour tout ameublement, un ou deux grands coffres de bois dont le plus ou moins de richesse est en rapport avec le degré d'aisance du maître; sur la face antérieure de la maison, l'escalier, avec une cuisine et une garde-robe fort propres à chaque étage: le toit est plat et forme terrasse.

L'habitant des campagnes a des demeures tout autres; le Berber se construit, de roseaux et de branchages enduits d'un crêpi de glaise mêlée de paille bûchée des cabanes rectangulaires, appelées *ghorby*, couvertes de chaume et de roseaux, élevées de trois à quatre mètres, percées d'une petite porte basse, et de quelques trous servant de fenêtres; en certains endroits, les pierres non taillées que fournit le sol sont employées à la construction de ces cabanes, dont la réunion forme un *daskerah*, ou hameau disséminé. L'Arabe *fellâh*, c'est-à-dire cultivateur, se fait aussi des cabanes, mais rarement il les enduit de terre; le Bédouin ou Nomade, ne vit que sous le *khaymah*, grande tente carrée, de quatre mètres de long, sur deux ou trois de large, formée d'une immense pièce d'étoffe de poil de chameau, relevée au milieu, par des piquets, en un faîte longitudinal; les tentes sont réunies en un camp circulaire qu'on appelle *douâr*. Chez le cultivateur, la pierre à moulin, chez le nomade, le métier à tisser, constituent le principal ameublement des tentes et des *ghorby*; une peau de mouton ou une natte de jonc suffit pour le coucher; des vases de terre, des paniers de jonc ou de palmier, quelques ustensiles de bronze étamé, servent à la conservation ou à la préparation des aliments; des caves assez vastes, creusées sous terre, appelées *mathmourah*, sont destinées à renfermer les provisions: les céréales s'y gardent parfaitement.

De même que les demeures, les costumes sont très-différents; le *medény*, ou citadin, porte le *sérwal*, ou large culotte tronquée sur les hanches par une coulisse, et descendant jusqu'aux genoux; une ou plusieurs vestes, la plupart sans manches; une large ceinture, où se placent la bourse, le poignard, l'écritoire; aux pieds, des *sabbath* ou véritables savattes, que nous honorons du titre de ba-

bouche; sur leur tête rasée, une calotte comme nos bonnets d'Odessa, et autour, le turban de toile, de soie, de cachemire ou de mousseline, dont la disposition, et surtout la couleur, servent à distinguer la condition sociale des individus: le vert, par exemple, étant réservé aux *schérifs* ou nobles de la lignée de Mahomet, et le noir étant imposé aux Juifs. Le riche préfère des vêtements de couleurs fraîches et vives, ornés d'élégantes broderies; le Juif est réduit aux couleurs sombres; le pauvre n'a souvent ni turban, ni ceinture, ni babouches; mais l'économie générale du costume n'en demeure pas moins uniforme pour tous les habitants des villes. Dans les mauvais temps, on se couvre du *bénysch*, sorte de veste de marinier, à manches et à capuchon; mais plus souvent du *bernos*, grand manteau garni aussi d'un capuchon pointu, et qui est commun à tous les Barbaresques. On ne quitte presque jamais le *schobock* ou pipe, qui se tient à la main, comme la badine de nos fashionables; la blague à tabac, plus ou moins ornée, est suspendue à un bouton de la veste.

Les femmes prennent fréquemment des bains, et s'occupent des parties sexuelles; elles se teignent les pieds et les mains de *henné*, et les paupières de *qohhol*. Elles portent, dans leur intérieur, un négligé qui se borne à une chemise très-courte, et une sorte de jupon, formé d'un simple mouchoir ouvert par devant et noué à la ceinture; dans leur costume paré, elles ont le *sérwal*, la veste et la ceinture magnifiquement brodés, et pour jupon un grand châle de soie noué par devant, laissant à découvert une des jambes, garnie sur le coude-pied d'un gros anneau d'or; des souliers de velours brodés d'or; sur la tête, le *sarimah*, grand bonnet analogue à celui des nos Caucasiens, mais formé d'une mince lame d'or, d'argent, de cuivre et même de fer, artistement découpée à jour; avec cela des colliers, des pendans d'oreilles, des bracelets, le tout aussi riche qu'il leur est possible. Pour se montrer au dehors, elles s'enveloppent soigneusement, des pieds à la tête, d'une grande pièce d'étoffe de laine blanche, appelée *khayy*, analogue à la *manta* des Espagnols, et qui ne laisse voir que leurs yeux.

Dans les *daskerahs* et les *douârs*, le costume est beaucoup plus simple: le Berber n'a souvent qu'une simple tunique de laine blanche; en général, cependant, il porte en outre le *khayy* drapé autour du corps, et attaché sur la tête par quelques tours d'un gros cordon de laine brune.

L'Arabe porte de même le *khayy*, mais sans tunique; tous ont le *bernos* pour les temps froids. Leurs femmes, vêtues de la simple tunique de laine blanche, circulent librement à visage découvert.

La nourriture est, comme on doit le penser, plus soignée à la ville, plus grossière dans la cabane et sous la tente: ici, du mouton, de la volaille, du *koskos* ou semoule à gros grains, des légumes, des pommes de terre, des piments, de tomates, cuits sans beaucoup d'appât avec de l'huile ou du beurre fondu et des herbes aromatiques, constituent, avec des fruits, du miel, du lait, et un pain compact mêlé de camlin, la nourriture du Berber comme de l'Arabe; ils ne boivent ni l'un ni l'autre du vin de raisins, mais ils ne se refusent point le vin de palme,

ils nomment *ekmy*. La cuisine du citadin est plus recherchée que la leur : avec les mêmes éléments, il compose des mets plus variés, et les pâtisseries frites jouent un grand rôle sur sa table ; mais, sauf de rares exceptions que l'influence de notre exemple ne peut manquer de multiplier, on mange partout sans cuillers ni fourchettes. Le vin et les liqueurs, que le Juif seul se permettait naguère, ont acquis de nombreux partisans depuis l'occupation française. A la ville comme à la campagne, le café est d'un usage général ; les lieux où on le prend ne désemplissent pas, et il s'en trouve de disséminés sur tous les chemins, comme chez nous des cabarets et des bouchons. L'orgueil, la cruauté, la perfidie, l'avarice, forment les traits les plus saillants du caractère de tous ces peuples. Chez le grossier habitant des campagnes, la cruauté, surtout parmi les femmes, est poussée jusqu'à la plus horrible atrocité ; on lui trouve pourtant quelques vertus, il aime l'amour de la patrie et de la piété filiale. Ces qualités sont effacées sous la corruption dans les habitants des villes, non moins cruels, mais plus lâches, aussi perfides, aussi sordidement avares, et croupissant en outre dans la plus honteuse débauche ; le Juif est entre eux le moins absolu ; mais il l'emporte en cupidité sur tous les autres. Les filles publiques sont en grand nombre, et les femmes, en général, s'abandonnent assez facilement aux desirs de ceux qui les courtisent. Les maladies vénériennes sont très communes, et en quelque sorte endémiques : le mouvement des maladies traitées au dispensaire d'Alger est de quinze à quarante-cinq par mois. Les mariages se font de bonne heure : quatorze ou quinze ans pour les garçons, dix ou douze, quelquefois moins encore pour les filles ; ce sont de véritables marchés entre le gendre et le beau-père, qui cède sa fille en échange d'une dot convenue ; le Musulman peut acheter ainsi quatre femmes, et posséder en outre de nombreuses esclaves ; le Juif ne peut avoir qu'une épouse ; et c'est elle qui apporte une dot. Les tombeaux sont un objet de grande vénération de la part de tout le monde, surtout ceux des marabouts, construits en forme de petite chapelle, autour de laquelle s'étendent les cimetières, soit au voisinage des villes, soit dans les bois ou en d'autres lieux isolés, à portée des donârs et des daskerahs ; les tombeaux de quelques rabbins célèbres jouissent, parmi les Juifs, de la même considération que ceux des marabouts parmi les Musulmans.

Ce sont les Arabes surtout qui cultivent les céréales et les plantes potagères servant à la consommation des villes, le froment, la pomme de terre, le tabac et quelque peu de lin pour un usage propre ; les Berbers s'adonnent plutôt à la culture de l'olivier, dont ils retirent une huile de mauvaise qualité, à celle des fruits, des légumes, du tabac, et d'une quantité de lin proportionnée à leurs besoins ; les uns et les autres élèvent du bétail, et des chevaux, ânes et mules ; le nomade seul élève le chameau.

L'industrie du Berber s'applique à l'exploitation des mines, dont il retire du plomb pour fondre des balles ; du fer, dont il sait façonner des couteaux, des ustensiles divers, même des canons de fusil ; du cuivre, dont il fait divers ornements, et trop souvent de la fausse monnaie ; peut-être enfin l'argent dont il revêt celle-ci. Il file et tisse la laine de ses troupeaux, le lin de sa récolte ; il allie son huile grossière avec la cendre des varechs en

un savon noirâtre ; de ses ruches de liège, il retire, outre le miel, une cire qu'il épure pour en former ces chandelles qui, du premier port où notre commerce les a trouvées, ont reçu le nom de bongies. Il fait la chasse aux bêtes féroces de l'Atlas pour vendre leur peau.

L'industrie de l'Arabe nomade consiste principalement à fabriquer des ustensiles de bois et de vannerie, à filer et tisser la laine, le poil de chameau, le lin, l'agave. Comme le Berber, il se livre à la chasse des bêtes féroces, et, sur les confins du désert, à celle de l'autruche.

L'habitant des villes exerce tous les métiers qui sont nécessaires aux besoins de la cité ; mais il faut avouer que les arts mécaniques, aussi bien que les arts libéraux, sont chez lui dans les langes de l'enfance, et qu'ils sont exercés avec une nonchalance et une lenteur que l'Européen a peine à concevoir ; le Juif est le moins paresseux de tous ; les métiers qui lui sont plus particulièrement dévolus sont ceux de tailleur, vitrier, ferblantier, bijoutier, horloger, distillateur, mais surtout colporteur, brocanteur, revendeur, entremetteur inviolable de tous les marchés. Le nègre est souvent boucher, maçon, artificier ; le Berber du Ouâdy-Mazib et le Berkery du Zab viennent fournir aux villes de la côte des domestiques, des porteurs d'eau, des portefaix ; l'Arabe médéen (citadin) est forgeron, maréchal, ehandronnier, charpentier, menuisier, tonnelier, cordier, tisserand, tanneur, sellier, cordonnier, teinturier, fruitier, rôtisseur, friturier, marchand de comestibles, de tabac, maître de café. Le Turc, avant son expulsion, ne tenait qu'un petit nombre de boutiques ; le Koul-Oughly, généralement assez riche pour ne rien faire, use complètement du *far niente* qui lui est permis. Depuis la conquête française, l'Europe a fourni aux villes algériennes des ouvriers plus habiles, de toutes professions.

Le commerce intérieur de la régence se borne aux produits du sol et de l'industrie des campagnards, apportés à la ville pour y être vendus ; les retours se font en menus objets de parure pour les femmes, quelques ustensiles, des armes, mais surtout de l'argent monnayé, qui est rapporté au donâr ou au daskerah pour être enfoui dans le khaymah ou le ghorby.

Les monnaies ayant cours dans la régence étaient frappées dans la Qassabah au nom du Grand-Seigneur ; elles portent à la face la légende : *Solthan el-berryn oua kh'qan el-bahryn es solthan Mahmoud-Khan, a'ss nassr-ho* (le sultan des deux continents, maître des deux mers, le sultan Mahmoud-Khan ; son secours est puissant !) et sur le revers : *Dhorib fy Gewayr* (frappé à Alger), avec le millésime de l'hégire. L'unité de compte est la *mozounah*, effective à Marok (où elle est d'argent), et valant 0 fr., 0775 (sept centimes trois quarts). Les monnaies courantes sont : en argent, le *ryal-boudjou*, de 24 *mozounahs*, et *ryal derhem* ou pataque-chique, de 24 *mozounahs* ; en or, le *solthany* ou sequin d'Alger, de 108 *mozounahs*, et le *mahboub* ou sequin du Caire, de 72 *mozounahs* ; en billon ou cuivre blanchi, la *kharoubah* ou demi-mozounah ; en cuivre, le *derhem-sseghar* ou aspre-chique, de 20 à la *mozounah* ; et avec cela les subdivisions et les multiples.

La plupart des poids ont pour base l'*ougyah* ou once, équivalant à 34 grammes, 13, et se subdivisant en 8 de-

rahem ou gros ; le *rothi a'thry* ou livre marchande est de 16 onces, le *rothi khadhary* de 18 onces, le *rothi hébyr* de 24 onces ; le *ganthar* est de 100 livres dans chaque catégorie, et il y a en outre des ganthars conventionnels de 110, de 156, de 200 livres marchandes ; le *rothi fedhy*, destiné à peser l'argent, vaut 497 grammes, 435 ; le *metaqal*, qui sert pour l'or, est égal à 4 grammes, 669, et le *gyrath*, employé pour les diamans, pèse 207 milligrammes.

Les mesures de longueur sont le *dsarâ' a'orky* ou coudée turc, et le *dsarâ' a'raby* ou coudée arabe, le premier de 640 millimètres, le second de 480.

Les mesures de capacité sont le *kolleh* pour les liquides, et le *ss'a* pour les matières sèches ; le premier équivalait à 16 litres, 66, l'autre à 48 litres.

Quant au commerce extérieur, il consiste principalement en cuirs verts ou secs, tannés ou non tannés, maroquins, plumes d'autruche, huile, résine, cire, kermès, sangsues, et quelques autres objets en quantités médiocres, le tout formant une valeur exportée d'environ 800,000 fr., dont plus des trois quarts pour la France. Le corsil doit être classé à part, ayant toujours fait l'objet d'une pêche exclusivement dévolue au commerce français, et à laquelle l'étranger n'est admis que moyennant redevance. Les importations, autrefois évaluées à 4 millions de francs, dépassent aujourd'hui 6 millions, dont près de deux tiers fournis par la métropole. Il est superflu de dire que toutes les opérations de commerce extérieur sont entre les mains des médénys et surtout des Juifs.

L'organisation politique subit elle-même l'influence de la séparation de la population en deux catégories aussi fortement tranchées ; tous les habitants des villes sont immédiatement soumis à l'autorité du gouvernement ; mais, sauf quelques tribus de la banlieue, qui reconnaissent notre domination comme elles reconnaissaient celle du dey, tous les Bédouins affectent, aujourd'hui comme naguère, une indépendance totale, n'obéissant qu'à leurs *scheykhs* (ou à leurs *amougrân*, comme les appellent les Berbers), et, dans leur humeur turbulente et pillarde, se faisant souvent la guerre de tribu à tribu. Dans les villes, les Turcs étaient des maîtres absolus, terribles, redoutés : nous les avons remplacés dans leurs droits, mais non dans leur tyrannie et leur système de gouvernement par la crainte : avons-nous bien fait d'abandonner cette dernière voie ? les résultats semblent nous accuser d'imprudence, puisque nous ne pouvons, avec trente mille hommes d'excellentes troupes, en imposer à un pays qui tremblait devant trois mille janissaires dont le courage a fléchi au seul aspect de nos baïonnettes. Tous le reste de la population était opprimé, pressuré, rançonné par ces dominateurs despotes, qui ne relevaient que du dey et de leur agâh, véritable cohorte prétorienne faisant et dé faisant les chefs à son caprice. Les Qoul-Oughlys, rapprochés des janissaires par les liens du sang, étaient plus souvent épargnés ; les Juifs étaient les plus maltraités : aujourd'hui, les Juifs ont cessé de craindre, et, après avoir basement rampé devant nos soldats, ils lèvent la tête jusqu'à l'insolence. Nous leur avons laissé leurs rabbins et leur *moqaddem*, magistrat exerçant sur eux une sorte de police arbitraire ; aux Musulmans arabes, nègres et qoul-

oughlys, nous avons laissé leurs *moftys* et leurs *qadhys*, soit *malékyytes*, soit *hhanyfyytes*, avec leurs *a'lemas* ou docteurs ; aux *Moahlys*, aux *Beskerys*, à toutes les corporations en général leurs *amyns* ou syndics ; aux Nègres, leur *gard-el-ouessfan*, chef analogue au *moqaddem* des Juifs. Nous avons confirmé aux rabbins, ainsi qu'aux *qadhys* et *moftys* la juridiction civile et correctionnelle qu'ils avaient déjà respectivement sur leurs co-religieux ; nous y avons ajouté la juridiction criminelle qui appartenait précédemment au dey, sauf, dans tous les cas, la faculté d'appel devant les tribunaux français, seuls compétents chaque fois qu'un Européen se trouve en cause, à quelque titre que ce soit.

La régence d'Alger, partagée en un nombre de provinces qui a éprouvé de successives variations, contenait en dernier lieu trois beyliks, sous les noms de *Oran* (Oran), de *Tythery* et de *Qasabnashan* (Constantine). La ville d'Alger, avec sa banlieue, formée de la plaine de *Médrjah*, entre le Bouberek et le *Ma-az-Za'fran*, constituait un territoire séparé, sous l'administration immédiate du dey, et divisé en sept arrondissements, à chacun desquels commandait un *qâyd* : nous occupons ce territoire d'Alger. Nous avons réduit les beya d'Oran et de Tythery ; celui de Constantine, dont la capitale est enfoncée à trois journées dans les terres, seul se maintient encore, parce que nous n'avons pas essayé d'arriver jusqu'à lui ; mais dans cette province nous tenons, sur la côte, Bone, avec Bougie, la capitale du pays alors qu'il formait un royaume ; à l'ouest, nous avons Oran, avec Arzèou et Mostaghânem ; la division en trois provinces se trouve donc correspondre à merveille à la distribution de nos garnisons entre trois commandemens militaires ayant leur siège à Alger, à Oran et à Bone, et auxquels se rattachent respectivement les fractions correspondantes d'une organisation civile et judiciaire tripartite : un commandant en chef, résidant à Alger, centralise en sa main toute l'action gouvernementale, et deux officiers-généraux sous ses ordres dirigent à leur tour l'ensemble de tous les services à Oran et à Bone ; un intendant civil à Alger, et un sous-intendant dans chacune des deux autres provinces, y sont chargés de l'administration proprement dite ; quant à l'ordre judiciaire, il existe à Alger un tribunal de paix, un tribunal correctionnel, une cour de justice, et une cour criminelle ; à Oran, ainsi qu'à Bone, un seul juge royal, qui ne peut agir en matière criminelle que comme juge d'instruction, et dont les sentences civiles et correctionnelles peuvent être déférées par voie d'appel à la cour de justice du chef-lieu.

La province d'Alger, formée du territoire particulier de cette capitale et du beylik de Tythery, ne comprend qu'un très-petit nombre de villes ; mais parmi elles est Alger, siège à la fois de l'administration de la province et du gouvernement général de la régence.

Bâtie sur le versant oriental d'un coteau rapide, cette cité, que les indigènes appellent *El-Gdsâr* ou les *Ilas*, s'élève par étages depuis le bord de la mer jusqu'à 118 mètres d'altitude au seuil de la porte de la *Qasbah* ou Citadelle ; ses maisons, blanches à la chaux, se découvrent de loin, brillant aux rayons du soleil ; deux îlots, réunis pour n'en former qu'un seul, lié ensuite lui-même à la

ille par une jetée, et qu'on appelle vulgairement *la Marine*, abritent, au sud, un petit port factice, à la suite duquel est la rade; un phare s'élève au bout de la jetée; les batteries formidables forment une ceinture continue autour de la place, avec quelques forts détachés peu éloignés, le tout présentant un ensemble de deux mille pièces de canon. Elle a une église catholique, quatre grandes mosquées et une trentaine de petites; deux grandes synagogues et douze petites; de nombreux édifices domaniaux consacrés en majeure partie à des services militaires; 75 fontaines publiques, 124 cafés, et une population d'environ 24,000 habitants, ainsi distribués: 5,000 Européens, 9,000 Arabes, 8,000 Juifs, 1,500 Nègres, et 500 Berbères de Ouâdy-Mozâb et de Beskerah.

Les autres villes de la province sont *Belydah*, et *Mah-drah*, la plus reculée vers le sud, et jusqu'à laquelle nous avons porté nos armes; on y peut joindre les bourgs de Qule'yah et quelques postes fortifiés. Dans la juridiction nominale du bey de Thythère rentraient les *daskerahs* du sud, jusqu'à ceux du Ouâdy-Mozâb inclusivement.

La province d'Oran, beaucoup plus étendue, surtout le long de la côte, renferme un nombre considérable de villes dont nous n'avons à citer que les plus remarquables. La première est Oran (ou plutôt *Ouehrân*, d'après la prononciation ou l'orthographe des Arabes), capitale actuelle de la province, dont le chef-lieu a successivement été établi à *Telemân*, ancienne capitale d'un royaume, à *Ma'skharah* (1), et à *Mostaghanem*; elle est, comme Alger, bâtie sur le versant oriental d'une colline, et séparée en deux parties, d'âge inégal, par un ravin; elle a une qasbah et quatre forts détachés pour sa défense. Sa population ne s'élève qu'à 2,500 personnes, dont 2,000 Juifs, 300 Européens, le reste Arabes et Mozâbs. *Arzélou*, *Mésdyhran*, *Ténis*, *Scherschel*, sur la côte; *Nedromah*, *Mazounah*, *Môdrânah*, sur une zone moyenne; *Ferendah*, *El-Nathour*, *Schilêlah*, à l'intérieur le plus reculé, complètent notre catalogue. Le nom historique de *Tâhart* n'a point laissé de traces.

La province de Bone, la plus considérable des trois et la plus riche, est celle aussi qui renferme le plus grand nombre de villes. Bone, la capitale actuelle, appelée par les indigènes *Bounah*, et par eux surnommée *Beled el A'nab* (la ville aux Jujubes), située près de l'embouchure de la rivière Seybous, n'est plus qu'une petite ville ruinée, dont la population, bien décruë, a été enlevée enfin par le bey de Constantine, et forcée d'interner; la ville, entourée de murs que nous avons relevés, est protégée par un château ou qasbah dont la construction est due à Charles-Quint. *Bongie* a pareillement des murs à réparer, une qasbah et deux forts détachés pour sa défense, auprès de l'embouchure du Oud-el-Kébyr. *Tedlis*, *Gygel*, *El-Qol*, *Siora*, sont les autres villes notables de la côte; à l'intérieur, est *Qosanthyneh* (Constantine), bâtie sur une montagne autour de laquelle coule le Oud-el-Baml, forte de sa position naturelle autant que des murailles romaines

dont elle est enceinte, et contenant une population qu'on estime de 15 à 20 mille âmes. *Tarfash*, *Tebnah*, vers l'est; vers l'ouest, *Sékhyf*, *Qala'h*; vers le sud, *El-Mesrah*, *Nekkous*, *Beskerah*, sont ensuite les villes les plus remarquables; plus loin encore, les limites de l'autorité nominale des deys atteignent *Tayori* et *Ouer-gelah*, chef-lieux de deux ouâdys contigus, habités par les Erouaghah.

On a quelque peine à retrouver, dans cette région, qui nous est si imparfaitement connue, la concordance précise des indications de la géographie historique avec celles de la géographie moderne; d'Anville lui-même s'y est mépris: non dans les grands traits qui font correspondre exactement la régence d'Alger à ce qu'on appela d'abord simplement *Numidie*, puis *Numidië* à l'est, et *Mauritanie césarienne* à l'ouest, et ensuite successivement d'est en ouest, *Numidie*, *Mauritanie nitifenne* et *Mauritanie césarienne*; non pas même dans les correspondances spéciales que l'analogie de nomenclature révèle encore à l'oreille, telles que, dans l'ouest, celle du fleuve *Malua* avec le Molouyah, et, dans l'est, celle de *Tabraca* avec *Thabarqah*, d'*Hippone* avec les ruines voisines de Bone, de *Cullu* avec *Qol*, d'*Igligilis* avec *Gygel*; mais entre *Gygel* et le Molouyah, la concordance n'est plus assurée. À l'intérieur, on sait bien que *Cirta* rebâtie au quatrième siècle sous le nom de *Constantina*, n'est autre que la *Qosanthyneh* des modernes; *Téflash* et *Tipasa*, et *Tebnah* *Thereste*, bien que Shaw ait transposé ces correspondances; des inscriptions locales, recueillies par Peyssonnel, constatent que *Lambasa* occupait la place où sont les ruines appelées *Tesout*, et *Diana* celle où est aujourd'hui *Zaynah*; *Thobnah*, *Sékhyf*, conservent presque intacts les anciens noms de *Thubuna* et de *Sitifi*; mais de là au Molouyah l'incertitude est grande: cependant il existe dans cet intervalle un point de repère qui, pour avoir été perdu de vue par d'Anville et toutes ses successeurs, n'en est pas moins fondamental; c'est celui du Bordj-Hamzah, où sont les ruines appelées *Sour-Ghoulân* ou *Murailles des Gazelles*, parmi lesquelles plusieurs inscriptions démontrent que là était l'emplacement de l'ancienne *Auzia*; et cette circonstance, combinée avec les distances itinéraires, justifie pleinement Shaw d'avoir fixé à *Scherschel* la position tant controversée de *Jol*, appelée ensuite *Césarée*, capitale de la Numidie de Syphax ou Mauritanie de Juba.

Ces contrées furent le théâtre de nombreuses révolutions politiques avant que l'invasion arabe vint leur attribuer des dénominations nouvelles, et faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges des deux cent quatre-vingt-treize églises épiscopales que la persécution des Vandales avait déjà frappées à mort dans les seules limites du territoire algérien. Des dynasties arabes et berbères surgirent sur divers points de ces nouvelles possessions des khalifes d'Orient. Toute la partie orientale du pays d'Alger, et cette ville elle-même, étaient comprises dans le royaume des *Aghlabites* d'Afrique, tandis que, dans sa partie occidentale, les *Rostamites* avaient fondé une autre monarchie à *Tâhart*; ces deux puissances croulèrent devant celle des *Obaydites* ou *Fatimites*; mais lorsque les défections vinrent de nouveau morceler le Maghreb entre diverses dynasties, les *Ouanadites* établirent, dans l'ouest, le

(1) Cette ville a été détruite, au mois de Novembre 1835, dans l'expédition faite par les troupes françaises contre Abd-el-Kader, bey de Ma'skarah.

royaume de Tlémsén, les *HAMADYS*, dans l'est, celui de Bougie, tandis qu'entre les deux les *ZAVATTS* conservaient celui d'Aschyr, comprenant la ville d'Alger. Ces trois monarchies disparurent à leur tour, non dans le flot Almoravide (qui n'atteignit point le Maghreb Aousath, comme l'admet trop légèrement l'opinion vulgaire), mais dans les conquêtes des *ALMORAVIDES*; encore la domination passagère de ces derniers fut-elle promptement remplacée par celle des *ZAVATTS* de Tlémsén et des *HAMADYS* de Bougie, maîtres alternatifs d'Alger, suivant que la guerre en décidait, et qui prolongèrent leur existence jusque dans la seconde moitié du seizième siècle.

Cependant, la côte barbaresque, devenue le refuge des Maures expulsés de l'Andalousie, armait de nombreux corsaires qui allaient harceler le littoral espagnol : Ferdinand-Catholique, pour couper court à ces déprédations, expédia, en 1504, une flotte qui alla s'emparer de Mers-él-Kébyr; une expédition plus considérable, commandée par le comte Pierre de Navarre, opéra, en 1509, la conquête d'Oran, puis celle de Bougie; et diverses autres places firent leur soumission, entre autres Alger, en face de laquelle les Espagnols élevèrent un fort, sur l'île aujourd'hui appelée *la Marine*. Mais bientôt les Algériens, voulant secouer le joug, appelèrent à leurs secours le *scheykh* Salom ebn Temy, le plus renommé d'entre les chefs arabes des tribus voisines; et celui-ci, afin de rendre plus efficaces ses attaques par terre, invita le fameux corsaire A'roudj à opérer en même temps ses attaques par mer. A'roudj était le troisième des quatre enfans d'un renégat sicilien, nommé Ya'goub, établi à Mételin, et corsaire lui-même; il exerçait la piraterie avec une audace qui avait rendu son nom formidable à tous les armateurs de la Méditerranée; il avait perdu un bras en tentant un coup de main contre Bougie; mais, de concert avec son frère cadet Khayr-ed-Dyn Barberousse, plus célèbre encore que lui, il venait de s'emparer du Gygel. Il courut à l'appel du *scheykh* arabe, se défia au plus tôt de lui, et resta seul maître de la ville. Le fils de Salem vint, fugitif, demander vengeance aux Espagnols, qui lui accordèrent une flotte et une armée, sous le commandement de Diégo de Vera; mais l'expédition échoua par l'effet d'une tempête dont elle fut assaillie, le 30 septembre 1516. Après avoir poussé ses conquêtes jusqu'à Ténés, A'roudj fit, avec Khayr-ed-Dyn, le partage de leurs possessions; celui-ci garda la partie orientale, et établit le siège de son royaume à Tédli; A'roudj, qui, après s'être attribué l'occident, avait fixé sa résidence à Alger, appela son frère à l'y remplacer, et marcha lui-même vers Tlémsén, dont il s'empara; mais il fut tué, en 1518, dans une rencontre avec les Espagnols d'Oran.

KHAYR-ED-DYN lui succéda, et vit une flotte espagnole se présenter la même année devant Alger, sous les ordres du comte de Muncada; mais elle échoua encore par suite d'une tempête qui la dispersa (le 24 août). Ne pouvant se dissimuler la haine croissante des Arabes, et l'affaiblissement graduel de son armée, il eut recours (en 1520) au sultan Sélim 1^{er}, de qui il obtint, en échange d'un acte formel de soumission, le titre de bey d'Alger, et un secours de deux mille janissaires, avec de l'artillerie et de l'argent. Khayr-ed-Dyn, grâce à ce renfort et à ceux qu'il reçut encore de Constantinople, consolida sa puissance, se

rendit maître du fort espagnol bâti sur l'île d'Alger, et fit construire par les esclaves chrétiens la jetée qui réunissait cette île à la terre ferme.

Depuis l'expédition du duc de Bourbon contre Tunis, en 1390, quelques Français s'étaient établis dans la partie orientale de la côte de Constantine; ces établissements étaient consolidés en 1450 par des conventions privées avec les tribus du littoral, et des forts avaient été élevés sur divers points; le sultan Sélim avait reconnu, dans un traité de 1518, notre possession comme très-ancienne. Malgré cette reconnaissance, Khayr-ed-Dyn s'empara du Bastion de France, et en conduisit à Alger les habitants captifs; mais un ordre exprès du Solymân lui enjoignit de les relâcher, et il leur restitua le Bastion de France avec les forts qui en dépendaient et le privilège de la pêche du corail.

En 1533, il fut rappelé à Constantinople, où le sultan Solymân lui conféra la dignité de *qapthân-paschâ*, et le commandement d'Alger resta, à titre de lieutenant du paschâ, à l'eunuch *El-Ithasan aghâ*, renégat sarrasin qui s'était rendu fameux par ses courses de piraterie; il continua ses déprédations avec une telle audace, que le pape Paul III sollicita les princes de la chrétienté d'armer contre ce brigand; Charles-Quint, déjà maître de Tunis, répondit à cet appel; il vint débarquer à deux lieues dans l'est d'Alger, le 22 octobre 1541: on sait quelle fut la fausseté issue de cette expédition, dont un orage détermina la déroute et consumma la ruine. El-Ithasan rendit le roi de Tlémsén tributaire d'Alger, et mourut en septembre 1543. Le milice turque élut aussitôt pour chef un de ses officiers nommé *Ithaggy*, qui conserva le commandement jusqu'en mois de juillet 1544, époque de l'arrivée à Alger du nouveau paschâ El-Ithasan, fils de Khayr-ed-Dyn, qui desservit auprès du Grand-Seigneur, s'embarqua en septembre 1551 pour Constantinople, laissant le commandement intermédiaire au *qâdy Safer*.

Au commencement du XVII^e siècle, l'oudjak, mécontent des paschâs, qui la payaient mal, envoya à Constantinople une députation chargée d'exposer ses griefs à la Porte, et de solliciter la faculté de se choisir un *déy* ou patron qui résiderait constamment à Alger, aurait l'administration de l'état, paierait exactement la milice, et enverrait des tributs réguliers au Grand-Seigneur au lieu de recevoir de lui la solde des janissaires algériens. Le paschâ nommé par la Porte conservait tous ses honneurs et émoluments, mais n'opinerait au diwan que lorsqu'on lui demanderait son avis, on que la Porte serait intéressée à la délibération. La requête, appuyée de riches présents, fut favorablement accueillie, et Alger eut désormais à la fois un paschâ et un *déy*, cherchant sans cesse à empiéter mutuellement sur leurs attributions respectives. Nous remarquons d'abord une époque de prédominance persistante des paschâs, puis une époque intermédiaire de décroissement de l'autorité des paschâs vis-à-vis de l'importance croissante des *déys*; enfin une dernière époque où la prépondérance de ceux-ci demeure évidente.

En 1670, les déprédations des Algériens sur les côtes de Languedoc et de Provence déterminèrent Louis XIV à envoyer bombarder leur capitale par une flotte sous les ordres de Duquesne, qui exécuta vigoureusement cette mar-

sion en 1682 et 1683. Mais pendant le cours de la même année, le nouveau d^éy El-Hosayn, surnommé *Mezzo-morto*, rompit par un assassinat les négociations de son prédécesseur avec Duquesne, fit attacher le consul de France à la bouche d'un canon, massacrer tous les captifs français, et n'échappa que par la fuite à l'exaspération de la population d'Alger.

Pour apaiser Louis XIV, son successeur, Ibrahim, envoya demander solennellement à ce monarque le plus humble pardon; et pourtant il fallut que d'Estrées et Tourville allassent de nouveau, dès 1688, jeter dix mille bombes dans ce nid de pirates incorrigibles.

En 1710, le d^éy A'ly réussit, par sa ténacité et son énergie, à réunir en sa personne les deux dignités rivales de d^éy et de pasc'hà. Une faction puissante s'étant organisée contre lui, il ne recula point devant des exécution qui firent tomber dix-sept cents têtes dès le premier mois de son avènement; cette cruelle justice suscita de nouveaux complots, qu'il déjoua; le pasc'hà turc en était le principal fauteur : A'ly le fit arrêter et embarquer pour Constantinople; et il dépêcha en même temps vers le sultan Achmed III une ambassade chargée de riches présents, avec mission d'exposer au Grand-Seigneur l'inconvénient grave qui résultait pour le gouvernement d'Alger de la coexistence de deux chefs. L'oudjak haïssait les pasc'hàs, et la dignité de la Porte était intéressée à ne plus envoyer d'officiers en la personne desquels l'autorité du souverain risquait d'être méconnue. En conséquence les trois queues lui furent envoyées, et les d^éys régnèrent désormais sans partage.

La France ayant eu, en 1793, un pressant besoin de suppléer, pour l'approvisionnement de ses armées, au défaut de récoltes de céréales dans nos départements méridionaux, El-Hhasan autorisa des exportations de blés dont la fourniture fut opérée par les maisons juives de Bacri et Busnach; cette fourniture, continuée pendant plusieurs années, s'éleva à des valeurs très-considérables, dont la liquidation et le paiement ont occasionné nos dernières querelles avec Alger, et par suite notre conquête. Ce fut avec El-Hhasan que les Etats-Unis conclurent, le 5 septembre 1795, leur premier traité avec la régence.

L'expédition française d'Egypte ayant momentanément rompu nos liaisons politiques avec la Porte, le sultan manda au d^éy d'Alger qu'il eût à déclarer la guerre à la République, ce qu'il fit à contre-cœur à la fin de 1798, en expulsant les Français de leurs comptoirs de Bone et de la Calle, mais sans aucun acte de violence. Le consul général, Dubois Thainville, fut emprisonné, et par représailles Abou-Kaya, envoyé d'Alger à Paris, fut enfermé au Temple. Mais le 20 juillet 1800, un armistice fut conclu avec le d^éy Mostafah, et un traité de paix signé le 17 décembre 1801; et le khodjah Saalehh vint à Paris en qualité d'ambassadeur. Deux consuls anglais ayant été successivement chassés par Mostafah, qui se plaignait de leur insolence et de leurs intrigues, Nelson fut envoyé avec une flotte devant Alger; mais ses sommations trouvèrent le d^éy inflexible, et l'Angleterre céda. Napoléon avait exigé que non-seulement la France, mais tous les états réunis sous son sceptre ou compris dans son alliance fussent respectés par les corsaires.

Cependant, dès que l'épée de Napoléon ne pesa plus dans la balance en faveur de ses alliés, Alger recommença ses courses contre eux, et ils durent acheter la paix par d'humiliantes redevances.

L'Angleterre avait été chargée par le congrès de Vienne de poursuivre l'abolition de l'esclavage des chrétiens dans les régions barbaresques; elle envoya d'abord lord Exmouth avec des instructions étroites et mesquines, d'après lesquelles des traités particuliers de rachat furent passés au nom de la cour de Sardaigne et de celle de Naples; puis elle eut honte de ce rôle, et chargea le même amiral de notifier des conditions plus généreuses et plus larges, de stipuler, en un mot, la mise en liberté des captifs chrétiens, sans indemnité, et l'abolition perpétuelle de l'esclavage des blancs. Le d^éy O'mar, indigné d'un retour si prompt sur des traités tout récents, en appela aux armes. Exmouth repartit devant Alger le 27 août 1816, et bombarda la ville; des marins anglais vinrent dans le port incendier la flotte algérienne, et O'mar ne refusa plus les conditions proposées. Mais Alger travailla aussitôt et sans relâche à réparer ses pertes, avec l'aide des autres états musulmans : de nouvelles fortifications furent ajoutées aux anciennes, et il eut bientôt repris son ancienne insolence.

L'ex-d^éy actuel, EL-HHOSAYN *ebn-el-Hhasan*, arriva au trône en 1818, sans élection, sans opposition, par le seul effet de sa volonté. Il reçut, au mois de septembre 1819, la sommation que, par suite des conférences d'Aix-la-Chapelle, le contre-amiral Jurien et le commodore Freemantle lui firent au nom de la France et de l'Angleterre, de mettre désormais fin terme aux actes de piraterie que les corsaires algériens exerçaient contre le commerce paisible des autres nations. El-Hhosayn protesta, et l'affaire n'eut pas d'autre suite.

Le consul français, M. Deval, avait traité avec le d^éy du rétablissement de nos postes de Bone et de la Calle; El-Hhosayn avait verbalement stipulé qu'il n'y aurait ni fortifications ni enceinte : le consul, sans invoquer hautement le droit que nous donnaient les traités, parut céder; mais les fortifications furent relevées et armées.

El-Hhosayn était personnellement intéressé dans la fourniture de blés faite par Bacri et Busnach, dont nous avons déjà parlé; la créance ne fut liquidée qu'en 1819, et un crédit de sept millions fut alloué, en 1820, pour l'acquitter; le paiement fut effectué, sauf 2,500,000 francs qui furent déposées à la Caisse des Consignations, au profit des créanciers français des fournisseurs algériens. Le d^éy éleva à ce sujet de vives réclamations; et comme la réponse du gouvernement français n'arrivait point assez tôt au gré de son impatience, il s'oublia, dans un moment d'emportement, jusqu'à invectiver et frapper au visage, de son chassemouche, le consul français, qui se présentait à lui dans une occasion solennelle le 30 avril 1827.

La France exigea aussitôt une réparation éclatante de cette grossière insulte, et tous les Français qui se trouvaient à Alger quittèrent cette ville. El-Hhosayn fit aussitôt détruire de fond en comble nos établissements de Bone et de la Calle, et réduire en esclavage tous les Français qui pouvaient être restés dans la régence.

C'était une déclaration de guerre : la France l'accepta, et mit devant Alger un blocus rigoureux; ce furent, pen-

dant trois ans qu'il dura, de grosses dépenses sans résultat. Un parlementaire français ayant été insulté par l'artillerie algérienne, on résolut alors la guerre active : le vice-amiral Duperré conduisit dans la baie de Sydy-Férondj des troupes de débarquement commandées par le comte de Bourmont. La flotte mouilla le 13 juin ; nos troupes sautèrent sur cette Afrique qu'elles allaient sentir, se retranchèrent immédiatement, et gagnèrent le 19 une bataille importante, qui a reçu le nom de Staouéli ; l'artillerie ne put être mise à terre que du 25 au 29 ; ce jour-là même la tranchée fut ouverte devant le fort de l'Empereur, qui capitula le 4 juillet, et le 5 Alger était à nous. La soumission d'Oran et de Bone suivit de près.

Nous terminerons en résumant ici quelques-uns des derniers avis que El-Ibhosyn pâschâ nous a laissés en quittant Alger à tout jamais. « Débarrassez-vous au plutôt des » janissaires turcs, qui ne sauraient vous obéir. Vous » gouverneres aisément les Arabes des villes, mais ne » vous fiez point à leurs discours. Employez les juifs, » mais en tenant le glaive toujours suspendu sur leurs » têtes. Les Arabes bédouins s'attacheront sincèrement à » vous par de bons traitemens. Quant aux Qobâyl, com- » ment vous aimeraient-ils, eux qui se détestent entre » eux ; craignez de les voir réunis contre vous : divisez- » les, et profitez de leurs querelles. »

FIN DE LA NOTE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

<i>Avertissement.</i>	1	CHAPITRE PREMIER. <i>La côte des Caffres. 1er Eclairc.</i>	
<i>Introduction.</i>	3	Plateau des Bosjesmans.	73
<i>Première partie. — De la géographie générale comparée.</i>		2 ^e Eclairc. : <i>Terrasse littorale.</i>	74
<i>Observations préliminaires.</i>	35	3 ^e Eclairc. : <i>Cap Natal.</i>	75
<i>Les formes solides de l'ancien monde, l'air, la mer, la terre. § 1.</i>	ib.	CHAPITRE SECOND. <i>Côte de Sofala et de Mozambique. § 8.</i>	ib.
<i>La terre. § 2.</i>	36	1 ^{er} Eclairc. : <i>Première terrasse. — Les sources du Zambese et la haute plaine de Chicowa.</i>	76
1 ^{er} Eclaircissement : <i>Surfaces de la terre, montagnes, plaines.</i>	38	Remarque : <i>Races Caffres. — Le fort de Simbaoté dans le royaume de Boutous. — Passage entre Sofala et Angola.</i>	77
2 ^e Eclairc. : <i>Idées des montagnes.</i>	39	2 ^e Eclairc. : <i>Deuxième terrasse, terrasse de Mocarangus, Monomotapa et Manica.</i>	79
3 ^e Eclairc. : <i>Explications des termes désignant l'élévation de la terre.</i>	42	3 ^e Eclairc. : <i>Troisième terrasse ou terrasse littorale de Sêna et Sofala.</i>	80
Remarque : <i>Charpente du globe.</i>	43	Remarque : <i>Grains d'or, or massif, fer.</i>	81
<i>Les eaux courantes.</i>	ib.	4 ^e Eclairc. : <i>Colonie portugaise de Mozambique, sur la terrasse littorale. Sa dernière situation.</i>	82
1 ^{er} Eclairc. : <i>Domaines des fleuves; systèmes d'eaux.</i>	44	5 ^e Eclairc. : <i>Côtes inconnues jusqu'au cap Guardafui et Berbera — Somanlis.</i>	88
Remarque : <i>Les partages des eaux comme transports.</i>	45	III ^e Division : <i>Bord septentrional de la Haute-Afrique du côté de l'Est.</i>	92
2 ^e Eclairc. : <i>Direction, pente, cours supérieur, moyen et inférieur des fleuves.</i>	46	CHAPITRE PREMIER. <i>Première terrasse, plateau d'Éthiopique, Coffa et Narea. § 9.</i>	93
3 ^e Eclairc. : <i>Les gradins de la terre.</i>	49	1 ^{er} Eclairc. : <i>Montagnes de la lune.</i>	94
<i>Le plateau ou la Haute-Afrique. Aperçu général. § 3.</i>	51	2 ^e Eclairc. : <i>Voyage de A. Fernandez à Natéra.</i>	95
I ^{re} Division : <i>Bord méridional de la Haute-Afrique. § 4.</i>	53	3 ^e Eclairc. : <i>Naréta, les Naréaniens.</i>	96
CHAPITRE PREMIER. <i>Haute terrasse du fleuve d'Orange, plateau des Beetsuanes, Coranas et Bosjesmans.</i>	ib.	CHAPITRE SECOND. <i>Deuxième terrasse, pays d'Alpes. § 10.</i>	97
1 ^{er} Eclairc. : <i>Bordure de la terrasse du fleuve d'Orange. Montagnes isolées.</i>	54	1 ^{re} Remarque : <i>Ethiopie, Habesch.</i>	98
2 ^e Eclairc. : <i>Surface de la terrasse de Bosjesmans, Coranas et Beetsuanes.</i>	55	2 ^e Remarque : <i>Sources, Bruce et Salt.</i>	ib.
CHAPITRE SECOND. <i>Deuxième terrasse. — Les Karrouns. § 5.</i>	57	I. <i>Groupe oriental du pays d'Alpes d'Abissinie à l'Est du Nil.</i>	
1 ^{er} Eclairc. : <i>Pente occidentale.</i>	58	1 ^{er} Eclairc. : <i>Chemin ascendant, conduisant d'Arkiko et d'Adoule situés sur la baie de Massowa, à la terrasse du Baharnagach, par le défilé de Taranta.</i>	100
2 ^e Eclairc. : <i>Pente méridionale.</i>	60	2 ^e Eclairc. : <i>Chemin ascendant, conduisant de l'avant-terrasse du Baharnagach à la terrasse de Tigré.</i>	103
3 ^e Eclairc. : <i>Les Karrouns.</i>	ib.	1 ^{re} Remarque : <i>Roches de grès, antrea, forts, Ambaa.</i>	105
CHAPITRE TROISIÈME. <i>La côte. § 6.</i>	61	2 ^e Remarque : <i>Terrasse de Tigré comme siège de la civilisation, royaume d'Axum.</i>	106
1 ^{er} Eclairc. : <i>Baies et promontoires.</i>	62	3 ^e Remarque : <i>La terrasse de Tigré considérée comme théâtre de la lutte entre le christianisme et l'islamisme.</i>	108
2 ^e Eclairc. : <i>Aperçu géognostique et hydrographique.</i>	63	3 ^e Eclairc. : <i>Chemins ascendants, conduisant du port de Baylour, de Bouré et de l'Ampilabaie, à la terrasse de Tigré.</i>	110
3 ^e Eclairc. : <i>Le banc des Aiguilles.</i>	67		
4 ^e Eclairc. : <i>La colonie du Cap.</i>	ib.		
II ^e Division : <i>Bord oriental de la Haute-Afrique. § 7.</i>	73		

1 ^{re} Remarque : Terrasse de Sel, sel gemme.	111	CHAPITRE DEUXIÈME. Pays voisin de l'embouchure du fleuve Zaïre dans le Congo, d'après les derniers renseignements.	149
4 ^e Eclairc. : Chemin montant, conduisant de la Mazaga et la Kolla, par le Lamalmon, à la plaine de Gondar.	ib.	1 ^{er} Eclairc. : Le Zaïre, cours inférieur.	151
Remarque : Hauteur des neiges.	113	2 ^e Eclairc. : Expédition sur le Zaïre, à travers la région des cataractes, depuis Embomma jusqu'à Souady N'Sanga.	154
5 ^e Eclairc. : Chemin montant, conduisant de la Kolla de Ras-el-Fil, par Tckerkin et le défilé de Moura, à la plaine de Dembea.	114	3 ^e Eclairc. : Royaume et peuple du Congo.	160
6 ^e Eclairc. : Chemin montant, conduisant de la Kolla de Giesim, par Serké et le défilé de Girana, à la plaine de Dembea.	ib.	CHAPITRE TROISIÈME. Côte au nord de l'équateur, Guinée septentrionale. § 15.	163
7 ^e Eclairc. : Chemin montant, conduisant de Tigré, par Angote et Ambara, à la Haute terrasse du pays d'Alpes Abyssinien.	116	1 ^{er} Eclairc. : Plateau des Ambos.	ib.
CHAPITRE TROISIÈME. Pays d'Alpes du Habesch proprement dit. § 11.	ib.	2 ^e Eclairc. : Côte d'Or, d'après les dernières relations.	167
1 ^{er} Eclairc. : Nature du pays d'Alpes central de l'Abyssinie.	116	3 ^e Eclairc. : Pays de l'intérieur, au nord de la Côte d'Or; royaume des Ashantis (Ashantee).	178
2 ^e Eclairc. : Coup d'œil sur l'état actuel du royaume de l'Abyssinie.	119	1 ^{re} Remarque : Les Ashantis, anciens émigrés Ethiopiens; hypothèse de Bowdich.	182
3 ^e Eclairc. : Abyssiniens; coup d'œil historique.	121	2 ^e Remarque : Stations commerciales depuis Commassie jusque dans l'intérieur, sur la route qui conduit à Houssa et au Tomboutou.	184
4 ^e Eclairc. : Les bordes Gallas.	127	4 ^e Eclairc. : Cap Sierra Leona.	186
CHAPITRE QUATRIÈME. Pente du pays d'Alpes Abyssinien vers la mer et les basses-terres du Nord de l'Afrique. § 12.	130	1 ^{re} Remarque : Nègres montagnards, Nègres de la côte.	ib.
1 ^{er} Eclairc. : La bordure ardente de la côte ou le Sambara, les Danakil.	ib.	2 ^e Remarque : Coup d'œil sur la colonie de Sierra Leona.	187
Remarque : Zaïre, Zoulla, les Gibbertis.	134	CHAPITRE QUATRIÈME. Satélite N. O. de la Haute-Afrique, le Haut-Soudan.	190
2 ^e Eclairc. : Région humide des bois, la Kalla et Mazaga, les Shangalla.	135	1 ^{er} Eclairc. : Terrasse de Timbo; pays d'Alpes des Nègres Foulahs.	ib.
1. Groupe occidental du pays d'Alpes Abyssinien à l'Ouest du Nil. § 13.	139	2 ^e Eclairc. : Plateau de Timbo (Teembo, Timbou).	192
1 ^{er} Eclairc. : Chemin montant qui conduit du Darfour à la terrasse des mines de cuivre de Fertit.	ib.	3 ^e Eclairc. : Bordure septentrionale de la chaîne de montagnes limitrophe, le long de la Gambie, près du fleuve Nérico, à travers Tenda et Néola, à l'Est.	193
2 ^e Eclairc. : Chemin montant qui conduit du Cordofan, à travers la chaîne de montagnes limitrophe de Deir et Touggala, à la terrasse d'or de Schéibôm.	140	4 ^e Eclairc. : Les Foulahs.	ib.
3 ^e Eclairc. : Chemin montant qui conduit du Senhar, entre le Nil blanc et le Nil bleu, à la terrasse d'or de Fazoglo.	ib.	Remarque : Langue des Foulahs, peuples d'Alpes africains.	195
Remarque : Forme de terrasse analogue.	141	Ve Division : Bordure septentrionale de la Haute-Afrique du côté de l'ouest.	196
4 ^e Eclairc. : Dar-Foungaro, pays des Founji.	142	CHAPITRE PREMIER. Terrasse de Mandingo.	ib.
IV ^e Division : Bord occidental de la Haute-Afrique.	ib.	1 ^{er} Eclairc. : Terrasse supérieure. Premier gradin. Route conduisant de Jabbi, à l'Est, par le défilé de Camalia, à travers Jalloucadou, Gadou, Koneodon et le domaine du Sénégal supérieur, à la Gambie supérieure, à Néola et au fleuve Nérico, d'après le premier voyage de Mungo-Park, de 1795 à 1797.	ib.
La côte au sud de l'équateur, Guinée méridionale. § 14.	ib.	1 ^{re} Remarque : Analogie dans la formation des plateaux.	198
CHAPITRE PREMIER. Quelques données sur les côtes, depuis le cap Negro jusqu'au cap de Lopes Consalves, du 17 ^e lat. sud à l'équateur.	143	2 ^e Remarque : Découverte des sources du Sénégal, de la Gambie et du Rio Grande, par Mollien.	ib.
1 ^{er} Eclairc. : Terrasse, cataractes, Loanda.	144	2 ^e Eclairc. : Terrasse moyenne, second gradin.	199
2 ^e Eclairc. : Anziko, hordes de Ginga.	145	3 ^e Eclairc. : Bambouk, terrasse de l'Or.	200
1 ^{re} Remarque : Usages propres au plateau.	147	4 ^e Eclairc. : Les Mandingos.	202
2 ^e Remarque : Fétichisme.	148		

Remarque : Ressemblance de famille entre les peuples ; contraste des Nègres montagnards et des Nègres de la plaine.	205	Caravane de Sidi-Hamet à Wasseneh, près du grand fleuve de Timbouctou.	269
5 ^e Eclairc. : Second voyage de Mungo-Park, par- dessus la terrasse moyenne du pays montagneux, à l'est du Bambock ; ou voyage du Bafing, prin- cipal bras du Sénégal, au Niger.	206	3 ^e Eclairc. : Bornou, Kaschna, Wangara, Bahar-Sou- dan. Distinction entre les fleuves de Timbouctou, de Kaschna, de Bornou et de Wassenah, ou le Niger occidental (<i>Issa, Joliba</i>), le Niger septen- trional (<i>Gulbi</i>), le Niger oriental (<i>Tschadi</i>), et le Niger méridional (<i>Zadi</i>), § 23.	270
CHAPITRE DEUXIÈME. Prolongation probable du pla- teau, à l'est, § 18.	210	4 ^e Eclairc. : Les membres intermédiaires entre les systèmes d'eau du Niger et du Nil : le Batta, le Bahr-Misselad, Dar et Bahr-Koulla, ou la région marécageuse des bois, et le Bahr-Taisha.	282
6 ^e Eclairc. : Montagnes de Kong.	ib.	5 ^e Eclairc. : Coup d'œil historique. Le Niger, un système d'eau non encore développé.	284
7 ^e Eclairc. : Sur la population du plateau.	212	Remarque. Itinéraire de Hadji-Boubeker, de Fouta- Toro à Suakim et à la Mecque par le Soudan.	285
8 ^e Eclairc. : Routes commerciales à travers la Haute- Afrique.	215	III ^e Division. Gradins de l'Afrique septentrion- nale, ou les systèmes d'eau du Nil, § 23.	286
Deuxième partie. — Transition du plateau aux basses terres.		CHAPITRE PREMIER. Cours supérieur.	287
9 ^e Division. Gradins et systèmes d'eau de l'Afri- que méridionale, § 19.	217	1 ^{er} Le bras occidental du Nil, Bahar-el-Abiad, ou le fleuve blanc.	ib.
CHAPITRE PREMIER. Système d'eau du fleuve d'O- ranje.	218	2 ^o Le Nil oriental, Bahar-el-Azreck, ou le fleuve bleu (<i>Bahr-Asrat</i>).	288
1 ^{er} Eclairc. Cours supérieur.	ib.	1 ^{er} Eclairc. : Recherches sur les sources du Nil.	290
Remarque : Griquaadt. Mission centrale.	220	CHAPITRE SECOND. Cours moyen du Nil, § 24.	292
2 ^e Eclairc. : Cours moyen.	ib.	1 ^{er} Eclairc. : Premier gradin. Terrasse de Sennaar depuis le pays des Shangallas jusqu'à la cataracte de Takaki ou jusqu'au désert de Nubie.	ib.
Remarque : Cristallisation, absence de pierres pré- cieuses.	221	1 ^o Royaume de Sennaar.	297
3 ^e Eclairc. : Cours inférieur.	222	2 ^o Le royaume de Shendy et l'hérarchie de Damer.	299
4 ^e Eclairc. : Habitans des bords du fleuve.	223	Remarque. Les Tokronri, ou pèlerins nègres, et le commerce d'esclaves du Soudan oriental à travers la vallée du Nil.	302
Division. Gradins de l'Afrique méridionale.	224	3 ^o Le royaume de Berber et les Bisharis, anciens Aborigènes.	305.
CHAPITRE PREMIER. Système d'eau du Sénégal, § 20. ib.		2 ^e Eclairc. : Berber, Barbares, origine du peuple et du nom ; comment ils se sont tous deux répandus de Malabar dans l'Inde jusqu'à l'Atlas. Les Ba- rabra des cataractes du Nil.	308
1 ^{er} Eclairc. : Cours du Sénégal.	ib.	1 ^{re} Remarque. La grande île Aloa des chrétiens jacobites, l'ancienne Méroé, la ville. État sa- cerdotal.	313
2 ^e Eclairc. : La Gambie et le Rio-Grande.	227	2 ^e Remarque. Noms du Nil.	316
Remarque : Navigation intérieure.	229	CHAPITRE TROISIÈME. Second gradin du cours moyen ou Nubie, § 25.	317
3 ^e Eclairc. : Histoire des découvertes sur le Sénégal et la Gambie.	ib.	1 ^o Passage de l'Orbay-Langay depuis El-Taka sur l'Atbara jusqu'au port de Suakim à l'est, sur la mer Rouge.	319
CHAPITRE SECOND. Système du Niger, § 21.	235	2 ^o Routes des caravanes au nord, à travers le grand désert de la Nubie, de Berber, à Darzou, au-dessous des cataractes de Syène.	ib.
1 ^{er} Eclairc. : Cours supérieur.	ib.	Remarque : Indication des sources les plus récentes sur la Nubie, d'après les récits de témoins ocu- laires.	322
2 ^e Eclairc. : Cours moyen.	236		
Remarque. Fin de Mungo-Park. Arrivée de Dorchard sur le Niger.	239		
3 ^e Cours du Niger au-dessous de Ségo et de San- sanding, suivant les anciennes relations.	242		
Remarque. Relation des témoins oculaires sur le cours moyen et inférieur du Niger, ses bords et les lacs qui les couvrent.	243		
2 ^o Le cours du Niger au-dessous de Ségo, d'après les nouvelles relations des témoins ocu- laires.	246		
Remarque. Routes commerciales conduisant de Tim- bouctou dans toutes les parties de l'Afrique, sui- vant le récit des témoins oculaires.	256		
Royaume Houssa, noms du Niger. Les Fellatas, conquêteurs de Kaschna, ou le peuple des Foules.	264		

1 ^{er} Eclairc. : Second gradin du cours moyen, Mograt, Scheygya, Dongola.	330	C. Les Catacombes, ou les hypogées de la Thébaine. Tombes des rois à Béhan-el-Malouk.	41
1 ^o <i>Mérod.</i>	333	D. Coup d'œil rétrospectif sur Thèbes, la ville aux cent portes, la cité des rois.	42
2 ^o <i>Napata.</i>	334	4 ^o <i>Kest, Coptos; Qous, Apollinopolis-Pars;</i>	43
3 ^o <i>Dongola.</i>	335	<i>Gorge transversale, ou vallée de Kousy.</i>	43
3 ^e Eclairc. : Troisième gradin du cours moyen. Dar-el-Mahass, Say, Sukkot, Batn-el-Hadjar, ou la contrée rocheuse et les temples de rochers d'Ebsambal.	339	5. <i>Kendh, Ghinneh; Denderah, Tenty,</i>	43
Remarque : Temples d'Isis et d'Osiris taillés dans le roc. Colosses d'Ebsambal.	345	Nitenthari.	43
4 ^e Eclairc. Quatrième gradin du cours moyen, depuis Ebsambal jusqu'à Assouan, Basse-Nubie, pays des temples.	343	6 ^o <i>Abydos, Et-Berbi.</i>	43
1 ^o <i>Wady-Nouba.</i>	346	CHAPITRE CINQUIÈME. Cours inférieur du Nil dans l'Égypte moyenne, § 27. Aperçu général.	44
2 ^o <i>Wady-el-Kenous.</i>	353	1. Section transversale du Nil à Monfalest.	44
Remarque : Basse-Nubie au moyen âge ou Marys, le pays du Sud décrit par Ibn-Sélim, au dixième siècle.	362	2. Section transversale du Nil à Syout.	44
5 ^e Eclairc. Nubiens actuels, Ababdes; Blemyes des Grecs et des Romains, Bedjas des Arabes.	364	2. Section transversale du Nil à Kenakh.	44
Remarque : Les mines d'émeraude des Bedjas dans les monts Ollaki du désert d'Aidab, sur l'ancienne route de Koptos à Bérénice.	373	4. Section transversale du Nil à Esut.	44
CHAPITRE QUATRIÈME. Cours inférieur du Nil dans la Haute Égypte, § 26.	375	1 ^{er} Eclairc. : Partie méridionale de la Moyenne Égypte.	45
1 ^{er} Eclairc. : Contrées limitrophes des cataractes du Nil, ile Philæ, les Shellals, Eléphantine, Assouan, région du granit.	377	1. <i>Akhmya (Chmin, Chemmis, Panopolis); la ville des tailleurs de pierre et des tisserands.</i>	45
1 ^o <i>Ile de Philæ, Pilak, Anas-el-Wadjoud.</i>	377	2. <i>Kaou (Tkoou, Antropolis); combats du Nil fertile avec le désert, d'Hercule avec Anté ou Typhon.</i>	45
2 ^o <i>Les Cataractes de Syène; les Shellals des Arabes.</i>	381	4. <i>Assyouth (Syout, Lycopolis); la ville et la forteresse.</i>	45
3 ^o <i>L'île d'Eléphantine; Djesiret-el-Chag.</i>	382	4. <i>Achmouneyn (Chmoun, Chemmis, Hermopolis-Magna), ville consacrée à Thoth; Antéod, ville romaine impériale.</i>	45
4 ^o <i>Assouan, Souan. Syène chez les Grecs.</i>	384	2 ^e Eclairc. : Partie septentrionale de la Moyenne Égypte : Ouestany, Westany ou l'Heptanome. Système d'irrigation de la Haute et moyenne Égypte.	46
5 ^o <i>La région granitique de l'Égypte avec les carrières de granit de Syène.</i>	385	3 ^e Eclairc. : El-Fayoum, le Bahr-Yousef et le Barak-el-Keronn; l'ancien nome Arsinoïte, le labyrinthe et le lac Mieris.	46
2 ^e Eclairc. : Saïd, Haute-Égypte depuis Syène jusqu'à la première vallée transversale ou jusqu'à la route d'Edfou à l'ancienne Bérénice.	388	CHAPITRE SIXIÈME. Cours du Nil dans la basse Égypte, Delta, § 28. Aperçu.	46
1 ^o <i>Ombos, Koum-Ombou.</i>	391	1 ^{er} Eclairc. Les deux bras de Rosette et de Damiette avec leur littoral. Aperçu hydrographique et topographique de la Basse-Égypte d'après les bras et les canaux anciens et nouveaux.	47
2 ^o <i>Djebel-Selselch; défilé; carrières de grès.</i>	392	1. <i>Bras de Rosette avec sa rive gauche.</i>	47
3 ^o <i>Edfou. Apollinopolis-Magna.</i>	394	2. <i>Bras de Damiette avec le littoral qui la sépare de celui de Rosette.</i>	47
4 ^o <i>El-Kab, Elethyia.</i>	397	A. Canal d'Héliopolis.	47
5 ^o <i>Vallée transversale d'Edfou; ancienne route des caravanes à Bérénice.</i>	398	B. Canal Abou Menegy ou bras de Pélué.	47
3 ^e Eclairc. : Saïd, continuation de la Haute-Égypte; la Thébaine.	401	C. Canal Moueyy ou bras de Tanis.	47
1 ^o <i>Esut, Sna, Latopolis.</i>	402	D. Canal Achmoun.	47
2 ^o <i>Erment, Hermonthis.</i>	402	2 ^e Eclairc. Débordement du Nil, accroissement des couches de terrain dans la Haute, la Moyenne et la Basse-Égypte; époque de la fondation des villes d'après les données géologiques; eau du Nil.	48
3 ^o <i>Thèbes.</i>	404	1. Exhaussement du lit du Nil en Égypte.	48
A. Aspect du pays.	405	2. Exhaussement de la vallée du Nil dans la	48
B. Monuments qui s'élèvent sur la surface de la terre.	405		
Remarque : Sépultures de Medynet-Abou; expédition de Sésostris.	410		

aines de Thèbes, Syout, Héliopolis, ou dans la Haute, Moyenne et Basse-Egypte.	402	1. La côte depuis Tripoli jusqu'à la Grande-Syrie.	507
A. Exhaussement du sol à Thèbes.	ib.	2. Le littoral de la Grande-Syrie (<i>Syrtis-Magna</i>).	509
B. Exhaussement du sol à Syout.	463	3. Le plateau de Barca près de Labiar et la côte occidentale depuis l'intérieur de la Grande-Syrie jusqu'au cap Ras-Sem.	511
C. Exhaussement du sol à Héliopolis.	ib.	A. Chemin littoral conduisant de Labiar par Bengasi au cap Ras-Sem.	514
Remarque : Opinions sur les divisions du Nil.	466	B. Chemin de Labiar par le plateau de Barca à Grenne (<i>la Cyrène des anciens</i>).	517
3 ^e Eclairc. : Histoire de la formation du Delta, § 29.	467	4. Voyage de Della-Cella dans la partie orientale du plateau de Barca, par Derna, jusqu'au golfe de Bomba.	521
1 ^o Eclairc. : La vallée de l'Egarement, la vallée des lacs de Natron et le côté occidental de la Basse-Egypte en dehors du Delta, ou la province Maréotique.	470	<i>Quatrième partie. Les basses terres de l'Afrique.</i>	
1. Vallée de l'Egarement, Bal-Tieh.	ib.	<i>Aperçu, § 33.</i>	524
2. Vallée des lacs de Natron et du Bahr-Belama.	471	1 ^{re} Division. Sahara, le grand désert. <i>Partie orientale, § 34.</i>	526
3. Côte d'Alexandrie et de Mariout, ou ancienne province Maréotique.	473	1 ^{re} Remarque : Noms du désert : Sahara, Sahel.	ib.
5 ^e Eclairc. : Coup d'œil rétrospectif sur le Nil; son influence sur l'histoire de l'homme.	478	2 ^e Remarque : Le nom de Soudan.	527
<i>Troisième partie. Les montagnes ou membres détachés de l'Afrique.</i>		CHAPITRE PREMIER. Côte orientale de l'océan de sable.	528
<i>Le plateau de barbare ou les montagnes de l'Atlas, § 30.</i>	484	1 ^{er} Eclairc. : Entrée du grand désert Libyque du côté de l'Egypte.	ib.
CHAPITRE PREMIER. <i>Etendue de l'Atlas; ses chaînes de montagnes.</i>	ib.	2 ^e Eclairc. : Direction longitudinale du nord au sud, de la chaîne d'oasis égyptienne au bord oriental du désert.	529
1 ^{er} Eclairc. : Chaînes de montagnes limitrophes.	485	1. L'oasis septentrionale et méridionale, <i>El-Wah</i> et <i>El-Kibli</i> .	ib.
2 ^e Eclairc. : Principales chaînes du plateau.	486	2. Route de la grande oasis par le Dar-Four jusqu'à Ril.	533
1. <i>Grand-Atlas</i> .	ib.	3. Oasis de Four.	ib.
Remarque : Chaînes littorales du côté du Sahara.	487	CHAPITRE SECOND. Côte septentrionale de l'océan de sable, § 35.	534
2. <i>Petit-Atlas</i> .	ib.	1 ^{er} Eclairc. : 1. Entrée orientale ou route des lacs de Natron jusqu'à Siwah, suivant Hornemann.	ib.
3. <i>Atlas moren</i> ; Plateau.	489	2. Entrées nord et nord-est du côté de la frontière orientale de Barca et de la Maréotique, près d'Alexandrie, suivant les relations des savans prussiens.	535
4. <i>Haut-Atlas</i> ; Daran.	490	3. Siwah (<i>Ammonium</i>).	538
Remarque : Explication des noms d'Atlas et de Daran.	491	2 ^e Eclairc. : Route de Siwah à Augila, le long de la chaîne de Gerdobah jusqu'aux montagnes de Morai.	540
CHAPITRE SECOND. <i>Bordure du plateau et ses habitants, § 31.</i>	492	3 ^e Eclairc. : Le Haronach noir jusqu'au Fezzan.	542
1 ^{er} Eclairc. : Biledulgerid, Tell, Sahara.	ib.	Remarque : Topographie du Fezzan.	543
2 ^e Eclairc. : Les Berbers, Barbares.	493	4 ^e Eclairc. : 1. Fezzan, l'oasis des Garamantes; <i>Phazania</i> dans Pline, <i>Fæsan</i> , <i>Fizen</i> chez les Arabes.	ib.
Remarque : Affinités de la langue berbère à l'extrémité est et à l'extrémité ouest de l'Afrique.	496	A. D'après les anciens documens.	ib.
Eclairc. : Bordure maritime du plateau de l'Atlas.	498	2. Gadames, Cydamus.	544
1. <i>Province de Souze</i> (Sousah).	ib.	B. D'après les nouvelles relations du capitaine Lyon.	ib.
2. <i>Côte occidentale océanique de Maroc</i> .	ib.		
3. <i>Tanger</i> .	499		
4. <i>Côte d'Alger</i> .	ib.		
5. <i>Côte de Tunis vers le nord</i> .	500		
6. <i>Le golfe de Tunis; Carthage</i> .	501		
Remarque : Situation de l'ancienne Carthage tyrrénienne.	502		
7. <i>Côte orientale de Tuntis</i> .	505		
8. <i>Côte de Tripoli</i> .	ib.		
CHAPITRE TROISIÈME. <i>Plateau de Barca; Cyrénaique, § 32.</i>	506		

CHAPITRE TROISIÈME. <i>Les chaînes d'oasis comme conditions naturelles du développement historique des peuples</i> , § 36.	550	1 ^{er} Eclairc. : Premières notions sur la chaîne d'oasis.	ib.	1 ^{er} Eclairc. : Etendue du désert.	557
Remarque : Noms : Oasis, El-Wah, Gazar, Siwa, Augila Fezzan.	551	2 ^e Eclairc. : Les habitans des oasis et le commerce des caravanes.	552	2 ^e Eclairc. : Nature du désert.	559
1. Habitans de la chaîne d'oasis orientale.	ib.	3 ^e Eclairc. : Habitans de la chaîne d'oasis septentrionale.	554	3 ^e Eclairc. : De l'empiètement des sables.	561
2. Habitans du Dar-Four.	553	1. Habitans de Siwah, Ammoniens.	ib.	4 ^e Eclairc. : Formation du Sahara et du Sahel.	561
3 ^e Eclairc. : Habitans de la chaîne d'oasis septentrionale.	554	2. Habitans d'Augila.	ib.	Remarque : Supposition sur le déplacement des fleuves par l'empiètement du Sahel.	564
1. Habitans de Siwah, Ammoniens.	ib.	3. Habitans du Fezzan.	555	CHAPITRE SECOND. <i>Habitans de l'océan de sable</i> , § 38.	565
2. Habitans d'Augila.	ib.	4 ^e Eclairc. : La caravane de la Mecque.	556	1 ^{er} Eclairc. : Plantes et animaux.	568
3. Habitans du Fezzan.	555	11 ^e Division. <i>Partie occidentale de l'océan de sable; le Sahara et le Sahel</i> , § 37.	557	2 ^e Eclairc. : L'homme.	568
1 ^{re} Remarque : Sel, Tibbar, Kowries.	ib.	CHAPITRE PREMIER. <i>De l'étendue et de la nature de l'océan de sable occidental</i> .	ib.	1. <i>Les Tibbos.</i>	567
Coup d'œil rétrospectif sur l'Afrique : Conclusion, § 39.	570			2. <i>Les Touariks.</i>	568
Notes.	577			3. <i>Les Maures.</i>	568
Note des rédacteurs.	580			1 ^{re} Remarque : Sel, Tibbar, Kowries.	568

FIN DE LA TABLE.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

(Les noms purement géographiques sont en grandes capitales ; les noms de peuples en petites capitales ; les noms d'hommes en italiques.)

A.

- AAMADA, AMADON**, Voy. **HARRAYA**.
- AAWARA**, ruines de temples, p. **341**.
- AABENDÉS**, tribu de Bédouins, **307** et s. Leurs habitations, leur caractère, leur origine, leurs occupations, etc., **366** et s.
- ABD-EL-CURIA**, ile, **91**.
- ABIAD** (Bahar-el-), Nil occidental. Voy. **NIL**.
- ABOMEY**, résidence du roi de Dahomey, **109**.
- ABOUKA**, grands-prêtres d'Abyssinie, **128**.
- ABOU-CHIGER** (Djebel-), mont des Tempêtes, **392**.
- ABOUKIR**, ile, antiquités qui s'y trouvent, **475**.
- ABOUKIR** (Fort d'), **475**.
- ABOUKIR** (Lac d'). Voy. **MANYED**.
- ABOU-MEDYNET**. Sculptures et tableaux représentant les conquêtes de Sésostris, **410** et s.
- ABOUSR**, **426**.
- ABOUTOUA**. Voy. **BORROUA**.
- ABRAH**, capitale des Nègres-Fantis, **174**.
- ABYDOS**, ville. Son ancienne splendeur résultant principalement de sa situation, **422**. Ses remparts contre le désert, ruines de la ville et d'un memnonium. Hypothèse de Jomard sur la fondation d'Abydos, **423** et s.
- ABYSSINIE**. Voy. **HABECH**.
- ABYSSINIENS**. Leurs traits, leur couleur, structure de leur crâne. Les Abyssiniens souche des Coptes. Leurs mœurs et leur culte. Tentative de réforme religieuse. Révolution amenée par l'arrogance du clergé. Raisons qui font considérer les nobles comme issus de la caste guerrière expulsée de l'Égypte sous Psammétique. Explication des principaux faits historiques. Anciennes données sur les Ethiopiens dont les Abyssiniens sont une branche. Données postérieures tirées des auteurs grecs et romains. Les Ethiopiens étrangers à la souche arabe. Traits qui leur sont communs avec d'autres peuples ; ce qu'on en conclut. La première colonisation de la vallée égyptienne partie de l'Abyssinie. Réaction de la culture égyptienne sur l'Abyssinie. Raisons contre la supposition d'une origine arabe. Relations commerciales avec l'Égypte. Chroniques abyssiniennes. Domination des Abyssiniens en Arabie ; ils sont refoulés par les Perses. Anéantissement de leur puissance maritime. Propagation de l'islamisme en Abyssinie. Renseignements de Marco-Polo. Renseignements des auteurs arabes. Anciennes relations des Abyssiniens avec l'Europe. Leurs ambassadeurs à Florence. Les Portugais en Abyssinie. Lutte contre les Arabes. Déplacement de la résidence. Influence des jésuites. Conversion de l'empereur à la foi catholique. Expulsion des jésuites ; nouvelles données, **121** et s.
- ABYSSINS**. Voy. **ABYSSINIENS**.
- ACABA**, chaîne de montagnes, **293**.
- ACCODA**, possession hollandaise, **170**.
- ACCRA**, pays de la Côte d'Or, **172**.
- ACRANTIS**. Voy. **ASHANTIS**.
- ACHELOUNDA**, lac, **143**.
- ACHMOUN**, canal, **456**.
- ACHMOUNEYN**, **431**.
- Adams*, matelot ; ses récits, **214**.
- ADDA**, fort danois, **173**.
- ADDEHEB** (Gibbel-), **94**.
- ADDINA**. Voy. **ELMIRA**.
- ADIRRI**, source (Rio-Volta), **184**.
- ADOUCHNI** (Kasr-), **512**.
- ADOLE**, ville ; ruines retrouvées, **132**.
- ADOWA**, résidence du Ras de Tigré, **104**.
- Edestus*, apôtre du Habech, **108**.
- AFRIQUE**. Homogénéité de ses peuples, **205**. Population de l'Afrique ; nombre des esclaves qu'on en tire, **213**. L'Afrique, comme individu, considérée dans ses grands rapports physiques, **524** et s., **570** et s. Le plateau de l'Afrique, **51**.
- AGAZI**. Tribus du Habech ; leur langue, **108**, **123**.
- AGADIR** (Baie d'), **436**.
- AGAME**, province de Tigré, **120**.
- AGOUNA** (AGOUNA). (Côté d'), **175**.
- AGOWS**, peuples pasteurs habitant les monts Samen, **113** et **120**.
- AHANTA** (Pays d'), **170**.
- AHNAS**, ville, **435**.
- AIDAB** (Port d'), **371**.
- AIGUILLES** (Banc des), **67**.
- AIN-EL-SHAMS**. Voy. **MATZARIAN**.
- Aizanas* roi d'Axum, **107**.
- AKABET-EL-BENAT**, **342**.
- AKASSA**, source, **558**.
- AKÉMITES**, peuple de la Côte d'Or, **175**.
- AKIM**. Voy. **AKÉMITES**.
- AKMYN**, ses ruines, ses habitants, etc. **427**.

- ALEXANDRIE. (Canal et côte d'), 473 et s. (Ville d'), sa situation, ses catacombes, ses ruines, ses ports, 474 et s.
- ALGER, 490. État moderne, 588 et s.
- ALOA (la grande île d'), Son ancienne puissance, ses produits, etc. 313 et s.
- ALVAREZ, voyageur, 115.
- AMANAHEA (Côte d'), 170.
- Amari *Sonko*, conquérant mandingue, 202.
- AMAZIRQUE, langue. Voy. SCHELLOUH.
- AMBAS, montagnes d'Abyssinie, 105 et s.
- AMBOS (Plateau des), 163.
- ANHARA, montagnes, ancien siège de la noblesse, 116.
- AMHARA (Royaume d'), 120.
- AMMON, AMMONIENS voy. SIWAH.
- Amoni, roi d'Apollonia, 173.
- AMPHILA, baie. 510. Ses côtes. 131.
- ANCOBRA (Fleuve d'), 170.
- ANGOLA, passage, 78.
- ANKHEYRE (Ville d'), 305.
- ANKOBER (Ville d'), 127.
- ANNAMABOË (Fort d'), 171.
- ANNESLEY (Baie d'), 132.
- ANTÉOPOLIS. Voy. KAOB.
- ANTALOW, capitale de la province d'Enderta, résidence du chef de Tigré, 103 et s.
- Antée, 429.
- ANTINOË, ville impériale romaine en Égypte ; sa fondation, ses ruines, 431.
- ANZIKO (les), 146.
- APOLLINOPOLIS MAGNA. Voy. EROU.
- APOLLINOPOLIS PARVA. Voy. Kous.
- APOLLONIA (Fort d'), 170.
- APOLLONIA, ville des Cyrénéens, ses ruines, 520.
- APOLLONIA (Royaume d'), 173.
- AQUAPIM (Pays d'), 166, et s.
- ARABE (Langue). Son usage dans le nord de l'Afrique, 494.
- ARABES (Touar des), 477.
- ARABIQUE (Chaîne), 276.
- ARDRAH, 105.
- ARENA, factorerie, 91.
- AREYGA, 352.
- ARGO (île d'), 233. Ses ruines, 339.
- ARGUIN (île d'), 230.
- ARKIKO (Port. d'), 100.
- AROOENGA, fleuve. Voy. GABON.
- ARSINOË (Ruines d'), 441.
- ARSINOÏTES NOMOS. Voy. EL FAYOUM.
- ASACHÉ, 123.
- ASBESTE (Montagnes d'), 12.
- ASHANTIS (Achanti). Leurs guerres contre les Fantis. Le royaume des Ashantis, d'après Bowdich. Leur langue. Ancienne division des habitants en douze tribus. Tradition du partage de la terre entre les blancs et les noirs. L'idée qu'ils ont de la terre. Les Ashantis, anciens émigrés éthiopiens, mélangés avec des colons égyptiens. Hypothèse de Bowdich. Usages phéniciens apportés des colonies de Carthage ; leur analogie avec les mœurs et les usages des Abyssiniens et des Égyptiens, 77 et s.
- ASPI, ville. Son ancien emplacement, 310.
- ASSAULI, défilé, 130.
- ASSEMA. Voy. CHAMA.
- ASSOUAN. Voy. SYÈNE.
- Assouani (Ibn-el-Selim). Ses ouvrages sur la Nubie, 323.
- ASSIOUTH. Voy. SYOUTH.
- ASTABORAS. Voy. TACAZZÉ.
- ATARBECCHIS (Ville et ruines d'), 449.
- ATBARA. Voy. TACAZZÉ.
- ATBARA, tribu arabe, 293.
- ATBO. Voy. EDOU.
- ATHRIBIS (Ville et ruines d') 454.
- ATLANTIDE (Hypothèse d'Ali-Bey sur l'), 499.
- ATLAS (Chaînes de l'), 486 et s. Chaînes limitrophes, 487, Noms de l'Atlas, 491 et s.
- (Grand-), l'Atlas des Grecs et des Romains, 486.
- (Haut-). Défilés, 490 et s.
- (Petit-), 487 et s.
- (Moyen), 489 et s.
- ATTYR (Wady-), 342.
- AUGILA, oasis, 541 (Habitants d'), 551.
- AXIM (Fort et littoral d'), 170.
- AXUM (Ruines d'). Domination d'Axum. Son étendue. Les Axumites descendants de Méroé, 109 et 331.
- AZREK (Bahar-el). Nil oriental. Voy. NIL.

B.

- BAEDOU (Ville et royaume de), 339.
- BAGING, affluent du Sénégal. Sa réunion avec le Coor. Signification du nom de Baging, 225 et s.
- BAGHERMÉ ou Begharmi (Royaume de), 271, 279.
- BAGONS, nègres des côtes, 187.
- BAGRADAS. Voy. MAZENDAN.
- BAHAR-BELA-MA, canal 439 et s., 471.
- Baharnagach (le). Souverain de la côte du Hahé, 161 et 120.
- BAHARNAGACH (Terrasse du). Son étendue et sa surface, 102.
- BAHYREH, canal 448. Contrée de Bahyreh, 473.
- BAMBARRA (Royaume de). Ses habitants, 247.
- BAMBOUK. Ses produits ; mines d'or et d'argent, 200.
- BANMAKOU, ville située sur le Niger, 210.
- BANCAOR, fleuve, 144.
- BANCE, île, 189.
- BANGASSI, ville, 209.
- BARBASS, marchands indiens, 86 et 91.
- BARBARIE. Voy. BERNER.
- BARBOLA, affluent du Zaïre, 143.
- BARCA (Plateau de), 508 et s. Nature géologique du plateau 521. Son étendue jusqu'au golfe de Bamba, 521 et s.
- BARCE, ville de la Cyrénaïque, 516.
- Baroto, général portugais ; son expédition, 77.
- BAROLOUS, 53 et 57.
- BARRACONDA, factorerie, 191.
- BARNERAS-ROSSAS, fleuve, 144.
- Barros (de), voyageur portugais ; ses relations, 76 et s.
- BATHEN (Bahra), 436.
- Batuta (Mohammed-ebn-). Ses voyages et ses écrits, 246.

BAYLOUR ou **Beloul**, port; route conduisant de Baylour à *Fremona*, 110.
BEBAN-EL-MALOUK, 413 et s.
BÉBAWAN, défilé, 490.
BEDJAN, Descendants des Blemyes, souche de plusieurs tribus de Bédouins; première trace de ce nom. Renseignements de Ebn Haukal, Ibn Sélim, Massoudy, sur les Bédouins. Leur alliance avec les Bedjahs. Décadence de leur empire. Habitations des Bedjahs et de leurs descendants. Brillante époque de leur commerce. Tableau de leurs mœurs et de leurs usages. Traces qu'on retrouve encore aujourd'hui de ce nom, 389 et s.
BEDJAN, ville, 330.
ΒΕΕΤΥΑΝΑΙ. Plateau des Beetyuanes. Le peuple des Beetyuanes 63. Leur émigration du nord, 214.
BEGHARMI. Voy. *ΒΑΓΗΡΜΙ*.
BEHNÉSEH, 434.
Bello, chef des Felletab, 267.
Belzoni. Ses voyages, ses écrits et ses découvertes, 328 et s.
Bemoy, roi des Joloffes, 230.
BENGASI (Port). Sa situation. État actuel. Ruines et antiquités qu'on y trouve, 514 et s.
BÉNIN (Golfe et côte de), 165.
BENOMOTAPA. Voy. *ΜΟΝΟΜΟΤΑΡΑ*.
BENY-SOUËF, ville d'Égypte, 435.
BERBER (Royaume de). Son étendue, 305.
Berbers ou *Barbares*. Origine du peuple du nom. Comment ils se sont répandus de l'Inde jusque dans l'Atlas. p. 308. Les Barbares et les Nouba géographiquement identiques, mais différents sous le rapport ethnographique. Extension de Berbers d'aujourd'hui. Communauté de leur langue 309. Les Berbers dans le Soudan oriental, d'après Ebn Batuta. Emigrés du même nom. Particularités du droit d'héritage dans quelques tribus berbères ainsi que chez les Malabares, selon Ebn Battuta 310. Les Berbers aux cataractes de Syène; hypothèse de Seetzen; ce qu'en racontent les géographes arabes et Shchabbeddin 310. Nouvelles observations sur les Berbers 312. — Les Berbers de l'Atlas 430. — Leur propagation, leur langue. Leurs tribus, suivant Leo Africanus. Renseignements sur leur origine. Propagation de leur langue. Analogie des langues berbères à l'est et à l'ouest 493 et s. Rapports de la langue berbère avec la langue des Guanches 497.
BERBERA, capitale des Somaalis, 91.
BERCHICHAMÉRA (Ruines de), 512.
BÉRÉNICE, ville, emporium; découverte et description de ses ruines, 373 et 400.
BÉRÉNICE, ville de la Cyrénaïque, 514.
BERGRIVIER, fleuve, 217.
BERKAAT (El-), ville, 548.
Bermudez, patriarche d'Éthiopie, 126.
BERRACOE, fort hollandais, 172.
BETH, montagne, 79.
BETHELSDORP, 71.
BIATARS (Terrasse des). Chemin conduisant de la terrasse des Biatars à Labey et Timbo, 191.
BIJUGAS, îles, 229.
BILEDULGERID, 492.

BILINGO (Gibel-), 342.
BIRBÉ, 362.
BIRKET-EL KEROUN, lac d'Égypte, 440, 443, 444.
BIRKET-GHARAC, 442.
BIRNEY. Voy. *ΒΙΡΝΕΥ*.
BISAN (Couvent de), 130.
BISNANIS. Leurs mœurs, leur langue, leur origine, 307 et s.
BISSAGOS. Voy. *ΒΙΣΣΑΓΟΣ*.
BIZA. Voy. *ΒΙΣΑΝ*.
BIZERTA, 500.
BLEMYES. Renseignements que nous donnent plusieurs auteurs sur ce peuple. Les Blemyes ennemis des Romains. Fusion des Blemyes et des Nobatae. Leur invasion sur le territoire des empereurs grecs. Disparition des Blemyes; leurs rapports ethnographiques, 368 et suiv.
BOEYDHA (Ville et ruines de), 499.
BOHMEN, fleuve des Abantis; vertu qu'on attribue à son eau, 179.
BOJA, 107.
BOKKEVELD (Froid et chaud), 59.
BOLBITINE (Bras). Voy. *Bras de ROSETTE*.
BOMBA (Golfe de), 522.
BON, cap, 499.
BONDOU, 195 et 203.
BORGOU (Pays de). Noms, étendue, tribus qui l'habitent, ses produits. Commerce d'esclaves: querelles avec le Dar-Four. Chemins qui conduisent de Borgou au Dar-Four; chemins qui conduisent à Mourzouk etc, 279 et s.
BORNOU (Royaume de). Relations de témoins oculaires. Origine du nom, situation de ce pays. Détails sur la contrée et les habitants, 270, 276. Dernières découvertes de Denham et Clapperton, 351 et s.
BORNOU (Ville de), 271.
BOSSERWANS, 73, 66, 224.
BOTORCAS, 80.
Boubeker (Hadji). Son itinéraire de Fouta-Toro à Suakim et à la Mecque par le Soudan, 285 et s.
BOULAMA (Île de). Projets de colonisation sur cette île 188. Sa situation à l'embouchure du Rio-Grande, 229.
BOULLONS, (Nègres), 166.
BOURÉ. Routes conduisant de Bouré à Antalow et à la terrasse de Tigré, 110.
BOURI, pays riche en or, 201.
BOURLLOS, cap, 431.
BOURLLOS, lac, 470.
BOUSEMPRA, fleuve, 169 et 173.
BOUSOUË, capitale d'Abanta, 170.
BOUSSA, ville des bords du Niger, où périt Mungo-Park, 240. Sa situation suivant Clapperton, 584.
BOUSTAH. Voy. *ΒΟΥΣΤΑΘ*.
BOUTOS. Voy. *ΒΟΥΤΟΣ*.
BOUTOUA, royaume cafre. Mines d'or de Boutoua. Fort de Symbaoté, 27 et s.
BOUTRIE, fort hollandais, 173.
Bowdich. Ses récits 163. Son voyage à Coumassie 167. Renseignements que lui fournirent les Mullahs à Coumassie, 235.
Brown. Ses renseignements, 93 et 94.
Bruce. Ses récits 43. Son appréciation 93. Son voyage de Gondar, 114. Ses écrits, ses voyages, 324.

Bruc, directeur de la compagnie du Sénégal ; ses expéditions sur ce fleuve, 232, 233.
BUBASTOS, ville d'Égypte ; ruines qu'on y a découvertes, 453.
BUCOLIQUE (Bras-). Voy. **DAMIETTE**.
Burckhardt. Ses relations, 246, 290. Ses découvertes, 295. Ses voyages, 325.
BUSCHMANS, peuple à l'est du Congo, 160. Leur population, leur agriculture, leurs usages, 162.
BUSCHMANS. Voy. **BOSJEMANS**.
BUTO, ancienne ville, avec un oracle, un temple monolithique, etc, 451.

C.

CABENDA, 151.
CABÈS (Golfe et ville de), 505.
CABRA, port de Timbuctou, 242, 264.
CACHENA. Voy. **KASCHNA**.
CACONDY, ville. Route de Cacondy à Labey et Timbo, 191.
CACONGO, fleuve. Voy. **LOANGO-LUMA**.
CAFFA, partie du plateau éthiopique, 93.
CAFRES. Leurs guerres avec les colons du Cap, 71. Différentes tribus cafres, 75.
CAFRES (Côte des), 75.
Cailleud. Ses voyages et ses relations, 327 et 338.
CALA (La-). 499.
CALANNA ou **CALANSHI**, ville, 185.
CALCAIRE. Étendue de la région calcaire dans l'Égypte moyenne et la Basse-Égypte, 386, 389.
CAMALLA, 197.
CAMIS. Voy. **CHAMIES**.
Campbell. Ses renseignements sur les colonies des missions dans le midi de l'Afrique, 71. Ses voyages, 218.
CANAUX (en Égypte), 430.
CANOPE, bras du Nil, 438.
CANOPE, ville d'Égypte, 475.
CAP (Colonie du). Ses fondateurs. Importance de cette station. L'extension qu'elle a prise. Sa division politique en districts. Ses produits. Ses rapports et ses guerres avec les Cafres. Caractère et mœurs des colons. 67 et s.
CAP (Presqu'île du). Sa formation géologique. Opinion de Playfair. 64 et s.
CAP (Ville du). Sa situation. 62.
CAP CEUTA, 488.
CAP COAST-CASTLE, fort anglais, 168 et 178. Voyage de Bowdich, de Cap Coast-Castle à Coumassie, 167.
CAP MESURADO, 189.
CAP MONTE, 188.
CARCORA (Golfe de). Sa situation, suivant Lauthier ; les puits qu'on y trouve, 514.
CARNAU. Voy. **KARNAK**.
CARTHAGE. La ville tyrienne et sa situation, suivant Estrup ; la Carthage romaine et ses ruines, 501 et s.
Caschef. Voy. **KASCHER**.
CASCHNA. Voy. **KASCHNA**.
CASCATAN ou **CHRÉTIENS** DU TIGRÉ. Leurs luttes avec les musulmans, 108.

CASHINDEABAR (Serras de-). Mines de cuivre qu'elles contiennent, 143.
CASSINA. Voy. **KASCHNA**.
CATACOMBS D'ÉGYPTÉ. Leur richesse et leur décoration expliquées par les idées religieuses des Égyptiens, 413 et s.
CAUDIE, lac. Ses éruptions, 276.
CAURIS. Voy. **COWRIES**.
CAYOR (Lac de), 226.
Cello (Della-). Son voyage sur le plateau de Barca et dans la Cyrénaïque, 518 et s.
CHAMA, ville 169.
CHAMIES (Montagnes de), 58.
CHARAX, emporium. Ruines de Charax, 510.
CHELICOUT, résidence du ras de Tigré, 103.
CHENNIS. Voy. **АКШЫН**.
CHICOWA (Plaine de). Ses mines d'argent, de cuivre, de fer, 77 et s.
CHINGELÉ, résidence, 151.
CHITOMI, grand-prêtre du Congo, 148.
CHRYBYN-EL-KOUM (Canal de), 449.
CINIFO, fleuve, 508.
Clapperton. Ses voyages et ses découvertes dans l'intérieur de l'Afrique. Premier voyage, 577, 580. Second voyage, 584 et s.
COANZA, fleuve, 143.
COCORA, affluent oriental du Sénégal, 225.
Coffin. Son voyage de la baie Amphila à Chelicout, 110.
COLLA, 130. Route conduisant de la Colla à la plaine de Gondar, 112, 114. Climat, produits et caractère de la Colla, 135 et s.
COLOSSES de Thèbes, p. 406.
COMMENDA. Poste militaire, 169.
COMMERCE. Son influence sur la civilisation des peuples. Quels résultats pourraient amener un commerce bien établi entre l'Europe et l'Afrique centrale. Commerce de caravanes dans l'intérieur du Soudan. Frais de transport. Principaux articles d'exportation et d'importation. Bénéfice des marchands africains sur les marchandises exportées en Europe, 258 et s. Prix des marchandises aux marchés de plusieurs villes du Soudan. Proportion de l'or à l'argent dans le Soudan, 262.—Progrès du commerce de l'Afrique, et en particulier du commerce du Soudan avec la Grande-Bretagne, depuis l'abolition de la traite des noirs, 263 et s.
COMPASS, montagne de l'Afrique méridionale, 54.
CONCODOU (Pays de). Montagnes de ce pays, 197. Or qu'on y trouve dans le quartz, 201.
CONGO, fleuve. Voy. **ZAÏRE**.
CONGO, royaume. Son étendue, sa situation, sa division politique en un certain nombre de chefferies formant autrefois un grand empire. Habitants ; leur constitution physique. Degré de civilisation qu'ils ont atteint. Influence des Européens. Commerce d'esclaves. Fétichisme. Langue du Congo. Son affinité avec la langue cafre et celle de plusieurs autres tribus, etc, 160 et s.
CONGO-BANZA, résidence du Lindy N'Gongo, 160.
Congo (Mant-), souverain de la Guinée méridionale, 145.
CONSTANTINE, ville du Maghreb, 499.

COPTOS, ville égyptienne. Son ancienne importance. Ruines qu'on y trouve, 418.
CORANZA (Royaume de), 184.
CORDOFAN, état nègre. Sa situation. Route conduisant du Cordofan à la terrasse de Scheibom, 140. Derniers renseignements de Burckhardt sur le Cordofan, 290.
CORISSENO. Voy. **CORANZA**.
CORMANTINE, fort hollandais, 172.
COTE-D'OR, d'après les dernières relations. Sa supériorité sur les Indes occidentales, comme colonie. Étendue de l'est à l'ouest. Sol, culture, climat. Etablissements européens qui s'y sont formés. Habitations de la côte, 167 et s. État politique changé. Relations commerciales qui en sont résultées avec l'intérieur. Obstacles à la culture. Moyens de les supprimer, etc. 177.
COUBCABIA, ville du Dar-Four, 553.
COUCHE. Voy. **FASOULO**.
COUMASSIE, capitale des Ashantis. Traité qui y fut conclu entre le roi des Ashantis et le gouverneur de Cap Coast-Castle, p. 180. Routes conduisant de Coumassie dans l'intérieur, 184.
COURANCO, chaîne de montagnes, 235.
COUROUHAN, fleuve, 56.
COURS DES FLEUVES, 46. Cours supérieur, 47. Cours moyen, 47. Cours inférieur, 48.
COWRIES ou **CAWRIES**, monnaie africaine. H, 275, 569.
CRISTAL (Serras de), 143.
CRISTALLISATIONS, 221.
CROCODILOPOLIS. Voy. **ARSINOË**.
CUAMA, fleuve. Voy. **ZAMBÈZE**.
CYDAMUS. Voy. **GADAMÈS**.
CYNOPOLIS. Voy. **HEMALLET-EL-KERYH**.
CYRÈNE, ancienne ville; ses ruines; aspect de la contrée, ses produits, 519 et s.

D.

DAGWUMBA, emporium avec un oracle, 184. Royaume de Dagwumba, 185.
DAHOMÉY (Royaume de). Son gouvernement despotique. Fétichisme, 165.
DAKKÉ (Wady-), 355.
DAMANHOUR, canal, 448.
DAMER, hiérarchie. Renseignements fournis par Burckhardt, 301 et suiv.
DAMIETTE (Bras de). Espace qui le sépare du bras de Rosette, 449. Son agrandissement au préjudice d'autres bras du Nil, 456, 457. Sa formation et ses rapports actuels, 468.
DANAKIL, peuple pasteur, 133.
DANDOUR (Wady-Gharbi-), Ruines de temples, 357 et s.
DAO-DOHHA, défilé, 114.
DAQAHLEH. Voy. **SAM**.
DARAN ou **HAUT-ATLAS**, 490.
DARAOU. Chemin qui conduit de Berber à Daraou, 319.
DAR-FUNGARO, 142.
DAR-FOUR, oasis, 533. Ses habitants et son commerce de caravanes, 553 et s.
DAR-KOULLA. Voy. **KOULLA**.
DÉBO. Voy. **DIBBIE**.

DÉBOT, village. Ruines qui s'y trouvent, 362.
DECKÉ. Voy. **DAKKÉ**.
DEGOMBA. Voy. **DAGWUMBA**.
DEIR. Voy. **DESS**.
DELTA DU NIL. Son étendue, d'après les dernières mesures. Inclinaison de l'est à l'ouest. Son climat, sa culture, ses produits, etc. 447 et s. Histoire de la formation du Delta. La vallée du Nil, ancien golfe dont le Delta était l'entrée. Bifurcation du Nil. Rétrécissement de la largeur du Delta. Le même phénomène s'appliquant aux bras principaux actuels. Limite du Delta. État ancien, état moderne, 467 et s.
DENBEA, 117.
DENDERAH, village. Ruines de temples égyptiens. Époque de leur construction, 421.
Denham, voyageur anglais, ami et compagnon de Clapperton. Son voyage au Bornou et dans l'intérieur de l'Afrique, 580 et s.
DERNA, ville de la Cyrénaïque. Chemin conduisant de Cyrène à Derna, 521 et s.
DERR, ville nubienne. Monuments qui s'y trouvent. Ses habitants, son commerce, etc. 350 et s.
DEYROUT (Canal de), 448.
DIBBIE, lac, 242, 247 et 546.
DINKARA, 169.
DIFFOURA, peuple de nègres, 137.
DIX-COVE, fort, 170.
DIOWANINE, tribu bédouine, 353.
DOKA, peuple ennemi des Chrétiens, 109.
DONGA, pays de montagnes, 94.
DONGOLA (Wady-). Situation, étendue, habitations, produits, 332. Envahissement des tribus musulmanes nomades. Domination des Mamelouks. 335.
DONGOLA, ancienne capitale de la Nubie, 333. Sa destruction par les Mamelouks. Tribut qu'elle payait en esclaves au roi d'Égypte. Essai d'Ibn Selim de convertir Ieroi de Dongola au christianisme. Autre soumission de Dongola, etc., 335 et s.
Dorchard. Son voyage à Yamina. Superstition des nègres lors de son arrivée à Bammacou, 241.
DOUMHOUTA, tribu du Habech, 134.
DOUNPASSI, 179.
DRAHA, fleuve, 493, 558.
DRAMANET, ville de la Sénégambie, 232, 233.
DUAN, chaîne de montagnes, 110.
DUNCO, 186.
DUNSO, fleuve (Rio-Grande), 229.

E.

Eaux COURANTES, 46.
Ebn Batuta. Voy. **BATUTA**.
Ebn Hawkal, géographe arabe, 92.
ESAMBOL, temple d'Osiris découvert et déterré par Belzoni, 326. Sa haute antiquité. Destination probable des deux temples d'Isis et d'Osiris expliquée par leur situation et les monuments qu'ils renferment, 344. Description des temples d'Isis et d'Osiris taillés dans le roc, 345 et s.

EDFOU, village de l'Égypte. Sa situation. Les différents noms qu'il porte. Habitants de la contrée. Défaut de renseignements, chez les anciens, sur cette contrée et sur la Thébaine. Description du grand et du petit temple d'Edfon, 394 et s.

EDJOW-GALLA, tribu de Galla, 104.

EDKOU, lac, 448.

Edrisi (Mohammed-al-), auteur arabe, 243.

ÉFAT, province du Habech, 121.

ÉGAREMENT (Vallée de l'), p. 470.

ÉGYPTE. Coup d'œil sur la configuration physique générale de l'Égypte, 375. — Ancienne division de l'Égypte en nomes, 390. — Système d'irrigation de la Haute et de la Moyenne-Égypte, 435. Étendue de l'Égypte du sud au nord ; surface cultivable, 459 et s.

ÉGYPTE (Moyenne-). Aperçu physique et politique, 425. Partie méridionale, 427 et s. Partie septentrionale, Héptanomide, 431 et s.

ÉGYPTE (Haute-). Voy. SAÏN.

ÉGYPTE (Basse-). Sa forme. Configuration de la côte, 447 et s. et 457.

ELBERBY. Voy. ANYDOS.

ÉLÉPHANT, fleuve de l'Afrique méridionale, 217 p. 2.

ÉLÉPHANTINE, île du Nil ; son sol, sa végétation. Ruines qu'on y trouve. Description du temple de Cnephis. Carrières. Architecture romaine. Quais. Nilomètre, 382 et s.

ELETHYA. Voy. EL KHAD.

ELISA-CARTHAGO, fort hollandais, 170.

ELMINA, fort hollandais, 169.

EMBOMMA, ville et résidence du Congo, observations faites dans cette contrée, 152.

ENDERTA, province de Tigré, 120.

ENZADDI, partie supérieure du Zaïre, 149.

ERNENT, ville d'Égypte. Situation. Ruines d'un temple. Description d'une église chrétienne qui s'y trouve. 402 et suiv.

ESCALE DU DÉSERT, contrée de la Sénégambie, 226.

ESCLAVES (Commerce d'). Voy. TRAFIC DES NOIRS.

ESCLAVES (Marchands d'). Leurs expéditions dans l'intérieur de l'Afrique, 87 et 212.

ESNÉ, ville égyptienne. Situation ; état moderne. Description d'un grand temple et de deux petits. Esné, lieu de pèlerinage, 401.

ETHIOPIE, plateau éthiopique, 93. Origine incertaine du nom, 98. Littérature éthiopienne, 121.

ETHIOPENS. Anciennes données sur les Ethiopiens. Relations postérieures des Grecs et des Romains, 123 et s.

EYOS, peuple de l'intérieur de l'Afrique, 146.

EYRE, montagnes, 487.

F.

FAJEMMIA, ville mandingue, 208.

FAKYS ou FAKINS. Leur importance, et l'autorité dont ils jouissent, 302 et s.

FALACHAS, Juifs abyssiniens, 116. Langue falascha 124.

FALENÉ, affluent du Sénégal, 225.

FALSE-BAY, 62.

FANTI, royaume électoral, 174.

FANTIS (Nègres). Leur domination, leur langue, leurs usages, leurs guerres avec les Ashantis, 174 et s.

FARINA (Porto-) ville tunisienne, 501.

FATATENDA, établissement anglais, 234.

FAYOUM. Sa situation, 426. Le Fayoum retrouvé et exploré par les savants français ; sa fertilité ; ses produits. Invasion des Barbares. Irrigation à l'aide de canaux. Configuration particulière de la plaine, etc. 437 et s. La contrée au sud-ouest du Fayoum, 442. Tradition relative au dessèchement, 442. Habitants du Fayoum, 446.

FAYOUM (Medinat-el-). Situation. Irrigation par les canaux. Habitants ; édifices. Ruines qu'on y trouve, etc. 440.

FAZOGLO ou FAZOCLO (Terrasse d'Or de). Route conduisant de Sennaar à Fazoglo, 140 et 141.

FELLANS. Voy. FELLETA.

FELLETA, tribu nègre. Leur religion, leurs armes, leurs conquêtes. Parenté probable avec les Foulahs. Traditions qu'il faut leur rapporter, 267 et s. Leur origine et leur histoire, d'après les dernières découvertes de Clapperton, 579 et s.

FELLIS, cap, 91.

FEREYC (Wady-), ruines d'un temple égyptien, 341.

FERKÉ, 341.

Fernandes (Antonio-). Ses relations. Son voyage à Néréa, 92 et s.

FERTIT. Chemin conduisant du Dar-Four à la terrasse de Fertit, 139.

FÉTICHISME, 162.

FÉTOU, pays de la côte d'Or, 171.

FEZZAN, oasis. Sa situation, d'après les anciennes données, 643 et s. D'après les relations du capitaine Lyon, 514 et s. Produits, 547. Gouvernement, revenus du sultan. Mœurs des Fezzaniens. Commerce qui se fait dans le Fezzan, etc., 548.

FITTRI, lac, 277, 279.

Flint, fondateur d'une colonie, 167.

FORMOUDY. Plantations de coton qui s'y trouvent, 248.

Forster. Son hypothèse, 63.

FOULANS, Nègres. Leur physionomie, leur costume, leur occupation. Influence des Mandingos sur les Foulahs. Leurs guerres avec les barbares de Fouta. Leur religion, leur langue, leurs usages, leurs mœurs, 194 et s. Relation de Mollien sur les Foulahs ou Poules, 288. Relation de Boubeker, 286.

FOUNGS, Shangallas mahométans, 137. Les Fongis maîtres du Sennaar. Leur immigration, 139.

FOURNYGEH (Kasr-), village limitrophe du Delta égyptien. Villages et habitations au delà de Fournygeh, 456.

FOUTA. Guerres des barbares de Fouta, 194.

FRANCIA. Voy. LA CALA.

FREETOWN. Fondation de cette république de nègres, 186. Dernière situation, 189.

Fruentius, apôtre du Habech, 103.

FYAD, canal. Voy. BATHEN.

G.

GABON ou GABOUN, fleuve, 163.

GADAMES, oasis, 544, 545.
 GABA, 123.
 Gaika, roi des Cafres, 71 et s.
 GALAM. Voy. KADSCHAAGA.
 GALIPIA, ville tunésienne, 505.
 GALLA. Leurs guerres avec le ras de Tigré, sous le commandement de leur chef Gojee, 78. Leurs invasions régulières dans le Habech. Hypothèse sur leur origine. Mouvement simultané des autres peuples. Centre de réunion des Galla. Division des Galla en Galla orientaux et occidentaux. Leur constitution physique, leur genre de vie, leurs usages, leur langue, 116 et s.
 GAMBA, province de l'Achantie, 185.
 GANBAROU, 271.
 GAMBIE. Sources, cours supérieur. Indications de Mungo-Park relativement au cours de la Gambie. Affluents. Cours moyen. Embouchure, 227 et s.
 GANAH, 292.
 GARATILIA, ville de la Cyrénaïque, 503.
 GÉBA, fleuve, 204.
 GEEZ, langue du Habech, 108.
 GENATA, 120.
 GER, cap. 486.
 GERDOBAH, montagnes, 540.
 GERMAH ou GARAMA, 544.
 GERRI. Voy. ACABA.
 GHARBYE (El-), tribu bédouine, 333.
 GHAZAL, (Bahr-el-), 273.
 GHAZEL (Bahr-el-), 277.
 GHEEZ, langue. Voy. GREZ.
 GHINNEH. Voy. KENNEH.
 GHIORÉL, factorerie, 232.
 GHRAAT, ville du Fozzan, 543.
 GHOURIANO, montagnes, 485, 507.
 GIAGA. Leurs guerres. Leurs rapports probables avec d'autres peuples, 145.
 GIBBERTIS, peuple pasteur et marchand, 135.
 GIBELYN, défilé, 349.
 GIESIM, ville du Habech, 114.
 GIRANA, défilé, 114.
 GIRGEH, ville d'Égypte, 223.
 GNADENTHAL, colonie du Cap, 71.
 GOJAM ou GOCHAM, montagnes, 116. Pays ou péninsule de Gojam, 289.
 Gojee, chef des Galla, 104.
 GOLETTA (La), ville et forteresse de Tunis, 501.
 GONDAR, capitale du Habech, 116.
 Gordon. Ses Voyages, 58, 218.
 GOSCH (El-). Voy. TAKA.
 GUTTO (Royaume de), 239.
 GOZEN-ZAIR ou EL-WADI-TÉNIJ, fleuve, 253.
 GRAAF-REYNETT, district du Cap, 70.
 Gragné (Mohamed-), roi d'Adel, 109.
 GRANIT (Région du), 385. Carrières de granit, 386. Propriétés du granit de Syène, 387 et s.
 GRANVILLE'S TOWN, colonie anglaise, 188.
 GRAGUAS, 220.
 GRIQUASTADT, mission centrale de la colonie du Cap, 220.
 GRÖNEKLOOF, établissement du Cap, 71.

GUARDAFUI (Cap), 88 et s.
 GUINÉE (Côte de). Origine du nom, étendue, etc., 167.
 GUINÉE septentrionale, 163.
 GUINÉE méridionale, 142.
 GOUROU (Noix de), 254.
 GYRSÉ (WADY-). Ruines qu'on y trouve, 236 et s.

H

HABECH, pays d'Alpes. Sa situation, ses pentes et ses limites, 93 et s. Différens noms du Habech. Sources : Bruee et Salt, 98 et s. Défilés conduisant au Habech, 98. Pays d'Alpes du Habech proprement dit. Son climat, ses produits, etc., 141 et s.
 HABECH, royaume. Etat actuel. Le Habech divisé en trois états indépendans, 119 et s.
 HADENAO, 295.
 HADJAR (Batn-el-), ou LA CONTRÉE DES ROCHERS. Ruines qu'on y trouve. Nature du sol. Habitans, 34, et s.
 HALFA (Wady-), village nubien, 344.
 HAMAMEIT, ville tunisienne, 505.
 Hamel (Hadi-). Ses relations consignées par Ritechie, 245.
 Hamet (Stidi-). Relations de voyages, 244. Son voyage de caravane de Timbuctou à Wassenah, 269 et s.
 HAMMADAB, tribu de Bisharie, 296.
 HAMYDE (Wady-), 311.
 HANTETA, montagne de l'Atlas, 490.
 HAOUARAH-EL-SOGHAYR, 439, 440.
 HARDCASTLE, 220.
 HAROUSCH NOIR, 514.
 HAROUSCH BLANC, 542.
 HASSAN (Beni-). Hypogées qu'on y trouve, 434.
 HASSAYA. Ruines qu'on y trouve, 351.
 HAWASH, fleuve, 121.
 HAYT-EL-AGOUZ, murailles en Égypte, 423.
 HAZORTA, 101.
 HEHYEH, ville égyptienne, 433.
 HEIKAL-MASOUR (Gibbel-), montagne, 94.
 HÉLIOPOLIS, canal et ville ; ruines qui s'y trouvent, 452.
 HEPTANOMIDE. Voy. ÉGYPTES MOYENNES.
 HÉRACLÉOPOLIS-MAGNA. Voy. ARNAS.
 Hercule. Ses luites avec Antée ou Typhon (le pays cultivable combattant le désert), 429.
 HERMONTHIS. Voy. ERMONT.
 HERMOPOLIS-MAGNA. Voy. ACHMOUNEYN.
 HERMOPOLIS-PARYA. Voy. DAMAHOUR.
 HESPÉRIDES (Jardin des), 514.
 HEXRIEVIERSKLOOF, 59.
 HEZSCH (El-), 247.
 Hinza, roi cafre, 72.
 HIPPODROME, monument de Thèbes, 406.
 HOLLANDIA, fort hollandais, 170.
 HOR-CACAMOT, plaine du Habech, 114.
 HOTTENTOTS, 61. Leur état actuel, 70.
 HOTTENTOTSCH-HOLLANDKLOOF, 62.
 HOUSSA, royaume du Soudan ; son gouvernement, ses habitans ; leurs juges, leur écriture. Puissance et revenus du roi. Commerce du Houssa, etc., 244. Le

Houssa suivant les découvertes de Clapperton, 579 et s.
HOWAKIL (Baie d'), 132.

I.

IBEIT, capitale du Cordofan, 299.
IBEUM, 433.
IBIS, symbole de Mercure, 433.
IBRIM, ville nubienne. Sa destruction, etc., 349.
INHAMBANE, fort de Mozambique, 84.
Imhammed (Schérif). Ses relations, 244.
INTAS, 184.
Isert, fondateur d'une colonie, 166.
ISIS (temple d') à Thèbes, 407.

J.

JABBI. Route de Jabbi à Néola et au Nérico, 198 et 237.
Jackson, consul anglais en Afrique, 244. Ses propositions d'établir une compagnie du Soudan, 259.
JOULI-FOUNDA, 207.
JALLONKADOU, pays à l'ouest du Mandingo, 197.
Janssens. Ses relations, 74.
Jean. Le prétendu prêtre et roi chrétien, 230.
JENNÉ. Voy. JINNE.
JERBI, île, 505.
JINNIE, ville du Soudan, 250. Nouveaux détails fournis par Caillié, 578.
JOLIBA. Voy. NIGAN.
JOLORUM, 226 et 268.
JOSEPH ou YOUSEF (Bahr-), canal d'Égypte, 436, 448.
JOSEPH (Saint-), fort, 233 et s.
JOWI, peuple marchand, 239.
JOWM JOWM, 182.
JURJURA, montagnes, 489.

K.

KAB (El-), village égyptien ; ruines qu'on y trouve, 397.
KADSCHAAGA, pays de montagnes, 199 et 225.
KAJAAGA. Voy. KADSCHAAGA.
KALABSCHÉ (Wady-), 358.
KALABSCHÉ ou KALABSCHI, village de Nubie ; ruines qu'on y trouve, 358.
KANEM, ville bornonenne, 272.
KAOU, village d'Égypte. Sa situation. Description des ruines et des hypogées qu'on y trouve, 428 et s.
KARDASSY (Wady). Ruines qui s'y trouvent. Carrières de grès à peu de distance de là, 361.
KARHALA, rivière, 173.
KARNAK, ruines de palais et de temples, 409.
KARRI, montagnes, 54.
KARYNEYN, canal. Voy. ЧУВЪН-КЛ-КОУМ.
KASCHNA, princes de la Nubie, 364.
KASCHNA, royaume du Soudan, 275. Guerre avec les Fel-leh ; soumission de Kaschna, 267.
KASCHNA, capitale du royaume du même nom, 409.
KASR-KARNAC ou l'allée des sphinx, 408.

KASSON, pays de montagnes, 290.
KATAKOU, pays de l'intérieur du Soudan. Bédouins qui l'habitent, 278.
KAUKA, ville du Borgou, 280.
KAYIS, peuple de la Guinée, 164.
KEFT. Voy. CORROS.
KEMINOUN, forteresse, 209.
KENNEH, ville d'Égypte, 421.
Kasos, peuple nubien. Leur origine, leurs possessions, 353 et s.
KENOUS (Wady-), 353.
Kess (Beni-). Voy. KASOUS.
KEROUN (Kasr-). Ruines qui s'y trouvent, 445.
KEITTE, île du Nil, 349.
KIBBI, fleuve, 96.
KIBLI (El-), oasis, 529 et 530.
KIN S-TOWN, colonie anglaise, 189.
KLAARWATER, Voy. GRIQUASTADT.
KLOOF, 58.
KOBBAN. Ruines qu'on y trouve, 355.
KOLBE, île du Nil, 340.
KONG, montagnes, 210.
KORTI, 335.
KOSSEYR, 421.
Koudra-BEISS. tribu arabe, 293.
KOULLA (Bahr ou Dar-), 234.
KOUNRI, montagnes, 94.
KOURGOS, île du Nil, 293. Explication du nom ; ruines qui s'y trouvent, 299.
KOUS, ville d'Égypte ; son ancienne splendeur. Ruines qu'on y trouve. Route conduisant de Kous à Kosseyr, 418 et s.

L.

LABEY, ville. Route conduisant de la terrasse littorale des Bafars à Labey, 191.
LABIAR, endroit du plateau de Barca. Description des Bédouins qui l'habitent, 513. Chemin littoral conduisant de Labiar au cap Ras-Sem, 514. Chemin de Labiar à Cyrène, 517.
LABYRINTHE, 439.
LAGOS, fleuve de la côte d'Or, 173.
LAHOUN, village d'Égypte ; pyramide qui s'y trouve, 438 et s.
LAHOUN (El-), vallée transversale, 425, 438.
LAÏLI. Voy. DRANA.
LAKA, rivière, 184.
LAMALMON, passage du Habech, 106.
LAMOULÉ (Gibel-), montagne, 341.
LANGKLOOF, défilé, 60.
LAONÉ, tribu nègre, 268.
LASTA, montagnes du Habech, 103.
LASTA, province du Habech, 120.
LATONA, ancien fleuve qui a disparu, 515.
LATOPOLIS. Voy. ENÉ.
Latrobe, voyageur anglais, 71.
LEBIDA. Ruines qu'on y trouve, 507.
Legh (Thomas). Ses voyages en Nubie et en Égypte, 324.

Leo Africanus, 243.
Liban, chef des Galls, 129.
LEUVS. Leurs descendants, 494.
LIBYQUE (Chaîne), 378.
LIBYQUE (Désert). Noms du désert, 526. Entrées du grand désert libyque du côté de l'Égypte, 528.
Lichtenstein. Son voyage chez les Beetsuanes, 53.
Light. Ses voyages, 326.
LION (Tête du), montagne, 62.
LIONS (Vallée des). Voy. *SANOA*.
LOANDA, 144.
LOANGO-LUISA, rivière du Congo, 150.
Lobo, voyageur portugais, 88.
LOTOPHAGES, 520.
LOTUS. Sa signification symbolique, 395.
LOUCA, 140.
LOUIS (Saint-), fort, 227.
LOW DEJAH ou *ELLUDEAH*, lac, 485.
Lucas, vice consul anglais. Ses relations, 244.
LUNE (Monts de la), 94.
LUPATA, montagnes. Signification de ce nom, 79. Prolongation probable, 88.
LUXOR, 408.
LYCOPOLIS. Voy. *STOUT*.

M.

MACEDIAS, peuple de la côte orientale, 89.
MACQUI, peuple de l'intérieur de l'Afrique méridionale, 57.
Macrizi, historien arabe, 323.
MADYEH, lac, 448.
Mafouk, roi de Congo, 160.
MAGAAGA, montagnes, 55.
MAGADOXO, côte orientale d'Afrique, 88.
MACHREB (El-), 544.
MAONAKKI, habitants de la grande et de la petite oasis, 552.
MAHASS (Dar-el-). Situation; relation de Burckhardt, 339.
MAKOUAS, peuple de l'Afrique occidentale, 87.
MALEMEBA, station portugaise, 151.
MAMALOOKS. Leurs expéditions désastreuses dans la Basse-Nubie. Leur domination à Dongola, 337. Les Mamelouks vaincus par Ali-Pacha; leurs derniers projets, 338.
Mandi-Mansa, roi de Mandingo. Ses guerres avec Témela, roi des Foulahs, 194.
MANDINGO, terrasse, 165.
MANDINGO, peuple de l'Afrique occidentale. Leurs guerres avec les Foulahs, 194. Les Mandingo, peuple dominant sur la pente nord du Haut-Soudan. Leurs conquêtes, leur commerce, leurs colonies. Les Mandingo propagateurs de l'islamisme. Leur civilisation, leur costume, leur forme de gouvernement, leur juridiction dans les Palaversa. Considération dont ils sont entourés, etc., 202 et s.
MANICA, contrée de l'Asie orientale; mines d'or qui s'y trouvent, 79.
MANICA, ville de Mozambique, 84.
MARAKATTES, peuple de la côte orientale d'Afrique, 89.
MAREA, ancienne ville de l'Égypte; ruines qu'on y trouve, 478.
MARÉOTIDE, lac. Son étendue. Culture de ses bords. Ruines de quatre villes qu'on y trouve, 476 et s.
MARÉOTIDE, province. Voy. *MARIOUT*.
MARIGOT de CAYOR, contrée de l'Afrique occidentale, 226.
MARIOUTH, province égyptienne, 473, 476. Formation de la contrée à l'ouest, 477.
MAROC. Caractère de ce pays, 498.
Marsden. Ses considérations sur les langues africaines, 183.
MARY (Saint-), île, 229.
MARYS. Voy. *NORIX* (Basse-).
MAR-ZAHARAH, fleuve, 253.
Masoudi. Ses relations, 84.
MATAMBA, pays de montagnes, 143.
MATARYEH, îles, 456.
MATHARIAH. Ruines qu'on y trouve, 452.
MATOUCA, contrée de l'Afrique orientale, 80.
MAURES ou *MORES*, Mahométans de la côte orientale de l'Afrique, 88.
MAURES, habitants du désert, 568.
MAYACKA, pays de la Guinée, 165.
MAYOUNBA, pays de la Guinée, 165.
MAZAGA. Nature, surface, climat, produits de cette contrée, 136 et s.
MEBARAKAT (Wady-el-), 361.
MEHALLET-EL-KEBYR, ville égyptienne, 450.
MEJERDAH, fleuve, 500.
MEKDOUMS, principautés nubiennes, 305.
MELINDE (Côte de), 88.
MENNONIUM, ruine de Thèbes, 406.
Mendes, prêtre en Abyssinie, 122.
MENEGGY (Abou-), canal, 452.
MENOUF, canal, 449.
MENOUF, ville, 449.
MENZALEH, lac, 456.
MERAWÉ, ville de Nubie, 331.
Meredith. Ses relations, 167.
MEROÉ, ancienne île, 313. Sa situation, 315. Méroé, un état sacerdotal, 315.
MÉROÉ, ville. Sa situation probable, 333.
MESURADO, cap, 189.
MESURATA, cap, 506.
MESURATA, ville, 509.
MEYLAOUY, ville égyptienne, 433.
MIDRE-BAHAR, province du Habesch, 101.
MUENTAIKE-SOMARLI, 90.
MIKOKO, contrée du Congo, 146.
MINIANA, pays de montagnes. Usages des habitants, 239.
MISSEIAD (Bahar-), Cours incertain de ce fleuve, 283.
MOCARANGA, contrée du Monomotapa, 79.
MOCARANGUA, langue, 79.
MOCI-COXOI, peuple du Congo, 146.
MOCRA. *MACORRA*. Voy. *MOGRAT*.
MOGARARRAH, vallée, 536-540.
MOGRAT, royaume nubien, 330.
MOGREB, affluent du Tacaré, 296.

Mohammed (Hadji-). Ses relations, 245.
Mohammed. Ses récits recueillis par Bowdich, 245.
MOHARRAKA (Wady-). Monuments antiques qu'on y trouve, 354.
ΜΟΝΑΧΟΙ, peuple de l'Afrique orientale, 89.
MOIENZI-ENZADDI. Voy. Zaïre.
MOKATTAM. Voy. Arabique (Chaine).
Mollien. Ses voyages et ses découvertes, 198 et 267.
MONASTIR, ville de Tunis, 505.
MONFIA, île, 90.
ΜΟΝΓΑΣ, peuple de l'Afrique orientale, 79, 83.
ΜΟΝΓΟΥΣ, peuple de l'Afrique orientale, 87.
MONOMOTAPA, royaume. Son étendue, etc., 79.
MONTI-FREDDI, 143.
MOEHINDA, fleuve, 164.
MOERIS, lac. Indications d'Hérodote, 430. Configuration du lac. Impossibilité d'une issue à l'ouest, 443.
ΜΟΜΙΕΣ, 415.
Moore, directeur de la compagnie africaine, p. 235.
MORAI, chaîne de montagnes, 541.
MORAVI, lac, 76.
MORFIL, île du Sénégal, 232.
MOUEYS, canal, 454 et s.
MOURA, défilé, 114.
Mourd-Azimaf, souverain d'Ancober, 121.
MOURI, ville de la côte d'Or avec un fort hollandais, 171.
ΜΟΥΡΖΟΥΚ, capitale du Fezzan, 546.
Mouza (Sidi-). Ses récits recueillis par Ritchie, 246.
ΜΟΥΞΙΜΟΣ, tribu de Galla, ennemie des Portugais, 78.
MOZAMBIQUE, colonie portugaise. Première occupation. Commerce avec les peuples voisins. Décadence de la colonie; ses causes, 82 et s. Gouvernement de la colonie. Traite des Noirs. Commerce avec l'Inde, etc., 86 et s.
MOZAMBIQUE, capitale de la colonie du même nom. Son commerce; ses habitants; etc., 85.
MULLAHS, prêtres mahométans. Considération dont ils jouissent, 181.
Mungo-Park. Voy. Park.
MURATE, ville de la Cyrénaïque, 512.
MYCEPHORIS, île, 453.
MYOS-HORMOS. Voy. Kossarn.

N.

NAMAAQUAS (Pays des), 222.
NAPATA, ville nubienne. Campagne de Petronius contre la reine de Napata, 328. Durée de l'existence de Napata, etc., 373.
NAREA, haute plaine. Cohérence probable avec le Gebel-el-Koumr, 93. Voyage de Fernandez à Narea, 95. Étendue, nature, sol, produits, etc., de la terrasse de Narea, 94.
NAREANIENS. Leur caractère, leur commerce, etc.; luttas continuelles avec les Galla, 96 et s.
NATAL, côte et cap, 75.
NATRON (Vallées des lacs de), 471 et s.
NECROPROLE (Catacombes de la), 475.
Négaris. Leur caractère; leurs relations avec les Européens, 173 et s. Différence entre les Nègres montagnards et les

Nègres des côtes, 186. Différence des Nègres montagnards entre eux, 205.
Négus, roi de Gondar, 116.
NÉRICO, fleuve, 228.
NFOUMA. Voy. Dix-Couv.
NICOPOLIS, ancienne ville d'Égypte, 475.
Nebuhr. Inscriptions nubiennes, 327.
NIEMIEMAYS. Voy. ΜΟΝΑΧΟΙ.
NIEUVEVELD (Montagnes de), 54.
Niger. Partage d'eau entre le Niger et le Sénégal, 210. Origine du nom, 227. Sources du Niger, d'après Mollien, 235. Cours supérieur, 235 et s. Cours moyen, 237 et s. Cours du Niger au-dessous de Ségo et de Sansanding, suivant les anciennes relations, 242. Relations des témoins oculaires sur le cours du Niger, ses bords et les états qui les couvrent, 243 et s. Le cours du Niger au-dessous de Ségo, d'après les nouvelles relations, 246. Cours inférieur et embouchure du Niger, d'après les découvertes de Clapperton et des frères Lander, 584 et s. Cours du Niger depuis Timbouctou jusqu'à Jenné, d'après Caillié, 587.
Nil (Vallée du). — Produits de la vallée du Nil en Nubie. Culture plus avancée et population plus nombreuse sur la rive orientale que sur la rive occidentale, 354. La vallée du Nil coupée par des vallées transversales. Haute importance de ces vallées transversales pour le commerce de l'antiquité, 390 et s. Vallée transversale d'Ed-fou; ancienne route des caravanes du Nil à Bérénice, d'après Belzoni et Caillaud, 398 et s. Vallée transversale de Koussei, 419. Section transversale du Nil à Montsalout et à Syout, 425, à Kenneh et à Esné, 427. Nature géologique du sol de la vallée, d'après les sondages, 426. exhaussement du sol dans les plaines de Thèbes, Syout, etc., 462 et s. Calcul de l'élévation successive des couches. Accroissement actuel des conches, conséquences qui en résultent relativement à l'ancienneté de l'Égypte, etc., 462. — Autres circonstances qui ont contribué au développement géographique des formations dans la vallée du Nil, et du Delta en particulier; vent prédominant de l'ouest et du nord-ouest; explication de son origine; sables qu'il entraîne, barrière qu'on leur a opposée; changements produits dans la vallée du Nil par les sables, 463. Sables entraînés par le Nil, de son cours supérieur; manière dont il est déposé, 464. Filtration par la pression latérale. Caractère du sol inondé par le Nil; ses produits, etc., 465 et s.
Nil (Le fleuve). — Considérations générales, 286. Cours supérieur. Le bras occidental ou le Bahr-el-Abiad (fleuve Blanc), 287. Le bras oriental ou le Bahr-el-Azrek (fleuve Bleu), 288. Recherches sur les sources du Nil; renseignements de Hérodote, de Ptolémée, d'Edrisi, d'Aboulféda, 290.
Cours moyen du Nil, 292. Premier gradin; terrasse de Sennaar, 292. Noms du Nil, 316. — Second gradin du cours moyen du Nil, ou la Nubie, 317. Cours du Nil depuis Berber jusqu'à la frontière septentrionale de la Nubie; cataractes, 329. — Troisième gradin du cours moyen du Nil, depuis Dar-el-Mahass jusqu'à Ebsambol; 330. Cataractes dans le Batn-el-Hadjar, 342. — Quatrième gradin du cours moyen, depuis Ebsambol jusqu'à Assouan, 348. Shellal de Kalababé, 358. — Cours infé-

rieur du Nil dans la Haute-Egypte, 375. Contrées limitrophes des cataractes du Nil, îles 377. Cataracte de Syène, 381. Courbe orientale au-dessus d'Erment, 404. Courbe occidentale, de Deuderas jusqu'à Abydos. Bras du Nil desséché, 422 et s. — Cours inférieur du Nil dans la Moyenne-Egypte, 425. Section transversale du Nil à Monfalout, à Syout; vitesse de son cours, nature de ses eaux, 425. Inclinaison du Nil vers l'est, 428. Cours inférieur du Nil dans la Basse-Egypte, 447. Bifurcation du Nil, les sept embouchures de l'antiquité, 447. Gonflement des eaux du Nil; cause de sa crue et de sa périodicité; époque de la crue et de la décroissance; gonflement du Nil et de ses affluents en différents endroits; fêtes que cela occasionne en Egypte, etc., 458 et s. Résultats des observations faites par les savants de l'expédition française sur la crue et la décroissance du Nil; hauteur que les eaux devaient atteindre, suivant les anciens, pour occasionner une année féconde. Règlement des impôts sur la crue du Nil. Fourberie dans les proclamations journalières; résultats faux qu'ont obtenus des voyageurs antérieurs, 459. Exhaussement du Nil en Egypte, Nilomètre d'Éléphantine, 460. Nilomètre du Caire 461. Quantité de l'eau pendant l'inondation et pendant la saison sèche, 465. Analyse de l'eau du Nil, 466. Noms du Nil, 465. Opinion sur les divisions du Nil, 466. Traditions relatives à un ancien cours occidental du Nil à travers le désert libyque 466. Coup d'œil rétrospectif sur le Nil et son influence sur l'histoire de l'homme, 478 et s.

NINGO, ville de la côte d'Or, 172.

NOË (Bahr-el-), lac, 276.

NOBATA, 313, 368.

Norden. Ses voyages et ses écrits, 324.

Norris. Son voyage à Abomey, 165.

NOU, lac, 271.

NOUBA, 137, 142.

NOUBA (Wady-), 348.

NOURI. Ruines qu'on y trouve, 339.

Nubiens. Leur origine; leurs usages, leurs habitations, leur manière de se vêtir et de se nourrir; leur conformation physique, leur caractère, etc., 364.

NUBIE. Désert de Nubie. Route des caravanes à travers le grand désert de Nubie, 319. Nature de la pente des terrasses de l'Abyssinie et de la Nubie, 321. Notions incomplètes que possédaient les Grecs et les Romains sur la Nubie, 322. Limites de la Nubie sous la domination des Ptolémées, 322. Indication des sources les plus récentes sur la Nubie, 323 et s. Cartes de la Nubie, 328. Tribut d'esclaves payé par la Nubie à l'Egypte, 335. La Nubie conquise par les Musulmans, 336. Coup d'œil rétrospectif sur la Nubie, 362.

NUBIE (Basse-). Pays des temples, 348, 354. La Basse-Nubie au moyen âge, suivant les descriptions d'Ibn-Sélim, 362.

NUN, 586.

NYFFÉ, lac. Voy. SOUDAN (Bahar-).

O.

OASIS. Chaîne d'oasis égyptienne au bord oriental du dé-

sert, 529. Oasis septentrionale et méridionale (El-Wah, El-Kibli), 529 et s. Les chaînes d'oasis comme conditions naturelles du développement historique des peuples. Premières notions sur les chaînes d'oasis, 550. Noms qu'on donne aux oasis, 551. Les lignes d'oasis envisagées comme les ports des caravanes, 552. Habitants de la chaîne d'oasis orientale, 552. Habitants de la chaîne d'oasis septentrionale, 554 et s.

OBEYDHA. Voy. ISIRI.

OB-IDIENNE, pierre précieuse, 132.

OELLAKI, montagne, 355.

UGOU-EVAL. Fleuve. Sa connexité avec le grand Wole, le Gabon et le Zaïre, 164.

OKMÉ, île du Nil, 342.

OLAKY (Wady-), 320.

OLIFANTS. Voy. ÉLÉPHANT.

OMBITES NOMOS, 392.

OMBOS. Voy. OMBOU.

OMBOU (Koum-). Ruines qui s'y trouvent, 391 et s.

ORANGE, fort hollandais, 170.

ORANGE, fleuve, 218. Cours supérieur, origine. L'Orange formé par la réunion de quatre fleuves, 219. Contrées adjacentes du fleuve. Routes qui conduisent au fleuve. Sa largeur, 219. Cours moyen, nature de la contrée, 220 et s. Cours inférieur, première dépression de la Haute-Terrasse; l'Orange un fleuve non encore entièrement développé, 222 et s. Habitants des bords du fleuve, 223 et s.

ORBAY-LANGAY, passage conduisant d'El-Taka à Suakim, sur la mer Rouge, 319.

OXYRBYNCHOS, ancienne ville égyptienne, 434.

P.

PACALTSDORP, 71.

PANIEFOULA, lac, 226.

PANOPOLIS. Voy. АКИМЪ.

PAPYRUS (Rouleaux de), 415.

PAREMBOLE. Voy. DÉSOT.

Park (Mungo-). But de son second voyage, 149. Son retour de l'intérieur de l'Afrique, 193. Route de Jabbi, sur le Niger, à Néola et au fleuve Nérico, 198. Second voyage de Mungo-Park par-dessus la terrasse moyenne du pays montagneux, à l'est du Bambouk, 206. Sa navigation sur le Niger, 236 et s. Premier voyage de Mungo-Park. Son arrivée à Jabbi et Ségo. Il rebrousse chemin devant Sillah, 237. Détails de son second voyage sur le Niger. Son séjour à Sansanding, 237 et s. Dernières nouvelles de Mungo-Park, 238. Relations sur la fin de Mungo Park, 239 et s., 577.

Paterson, voyageur anglais, 58.

PAYNTRI, ville de l'Achantie, 179.

Pearce, voyageur anglais, 129.

PELLA, colonie des Namaquas, 222.

PELUSE (Bras de), 407.

PELUSE, ville d'Egypte, 453.

PEMBA, île, 90.

PHARAONS (Canal des), 452.

PHARBETUS, ville égyptienne. Ses ruines, 454.

PHÉNIX. Sa signification dans les sculptures de l'Égypte, 396.

PHILE, ile du Nil. Sa situation, son étendue, son élévation au-dessus du fleuve. Monumens qui s'y trouvent. Description des temples d'Osiris et d'Isis, etc. 377 et s.

PIERRE (Saint-), fort sur le Sénégal, 225.

PIKENIERSKLOOF, 59.

PIQUET (Montagnes, du), 63.

PISANIA, factorerie anglaise, 228.

PLATEAU. Opinion de Lacépède sur le plateau africain, 52.

Usages qui sont propres à ses habitans, 146. Sur la population du plateau, 213.

PLATEAU DE LA BARBARIE, 484, 492.

PODHOR, fort français, 226.

Poncet, voyageur français, 324.

PORTUGAIS. Leurs découvertes le long des côtes occidentales d'Afrique, 230 et s.

POULLES. Voy. *FETLEYAN* et *FOULANS*.

PRAM-PRAM, fort anglais, 172.

PREMIS. Voy. *IBRIM*.

PSELCIS et **CONTRA-PSELCIS**. Voy. *DARRÉ*.

RAYELLES, 512.

PTOLÉMAÏS-PORTUS, 438.

PTOLÉMAÏS, ville égyptienne, 434.

PTOLÉMAÏS, ville de la Cyrénaïque. Ruines qu'on y voit, 516 et s.

PYRAMIDALE (Forme). Son origine, 299.

PYRAMIDES, 426, 438.

Q.

QUILIMANCE, port, 83.

QUILIMANCE, fleuve, 88.

QUITA, fort danois, 173.

Quitée, souverain du Monomotapa, 83.

QUORRA, nom du Niger, Voy. *NIERN*.

R.

RAHMANYEH, canal, 448.

RAJEB. Voy. *GOZ-RAJEB*.

RAS (ou Gouverneur) du Tigré, 104.

Rennell, Sa carte de l'Afrique, 248.

Riley, marin anglais, 244.

RIO-GRANDE. Ses cataractes, 191. Sa source et son cours, 230.

Ritche, vice-consul anglais à Mourzouk, 245.

ROGGEVELD (Montagnes de), 54.

ROODEZANDKLOOF, 59.

ROSETTE (Bras de), 448.

S.

SABES. Voy. *BOSSELMANS*.

SACKRIVER, rivière de l'Afrique méridionale, 223.

SAHARA. Partie orientale, 526. Noms du désert, 526.

Entrée orientale du grand désert, 279. Entrées nord et nord-est, 281. Partie orientale du désert; le Sahara et le Sabel, 557. Etendue du désert, 557. Nature du désert, 559. Formation du Sahara et du Sabel, 561.

Supposition sur le déplacement des fleuves par l'empatement du Sabel, 561. Habitans de l'océan de sable, 565 et s.

SAHEL. Voy. *SAMARA*.

SAID ou la Haute-Egypte, depuis Syène jusqu'à la route d'Edfon à l'ancienne Bérénice, 388.

SAIS, ancienne ville d'Egypte, 448.

SACOUNDI, ville de la côte d'Or, 169.

SALLAGHA, ville de l'Achantie, 185.

SALEY (Dar-). Voy. *BORGON*.

Salt. Ses observations sur la colonie de Mozambique, 82.

Ses voyages en Abyssinie, 99 et s. Renseignemens importans dont il a enrichi l'histoire et la géographie de ce pays, 119.

SAMAKOU, affluent du Falémé, 207.

SAMEN, montagnes du Hsbech, 113.

SAMEN, province du Tigré, 120.

SAMHARA, contrée du Hsbech, 130.

SAN, canal égyptien, 455. Ruines de la ville du même nom, 455.

Sanctos (*Dos*). Sea relations, 78.

SANSANDING, ville située sur le Niger, 237.

SAY, ile du Nil, 340.

SCHAGGAS Voy. *GIAGA*.

SCHELLEURS, habitans de l'Atlas, 495. Affinité de leur langue avec celle des Guanches, 497.

SCHETOTA. Étendue de leur pays, ses produits, etc. 330.

SCHNEUW-BERGE, ou Montagnes de Neiges, 54.

Scott (*Alexandre*). Ses récits, 245, 247 et s.

SEBENNYTUS. Voy. *SÉMÉNOUD*.

SEBHA, ville du Fezzan, 546.

SÉBOUA (*Wady*-), 352.

SÉGO, résidence du roi de Bambarra, 237.

SEGUED (*Malec*-). Voy. *SOCINOS*.

SEINNA. Voy. *ANCOBRA*.

SELSÉLEH, défilé, 389, 392.

SEMBRITES, émigrés égyptiens, 123.

SÉMENNOUD, ville d'Egypte, 450.

SÉNA, province du Mozambique, 81.

SÉNA, ville de Mozambique, 83.

SENARY, peuple de la Nubie, 306.

SÉNÉGAL. Direction de son cours. Parallélisme avec la Gambie et le Rio-Grande. Cours supérieur, cours moyen, cours inférieur, delta. Noms du Sénégal, 224 et s. Le Sénégal considéré autrefois comme identique avec le Niger, 232.

SÉNÉGAMBIE. Histoire des colonies et des découvertes des Portugais, des Français et des Anglais dans la Sénégambie, 229 et s.

SENNAAR, royaume. Sa situation entre deux fleuves, 290. Renseignemens de Bruce sur le Sennaar. Fondation de ce royaume; ses rois; ses habitans; états qui lui sont tributaires; sa puissance dans les temps modernes; son commerce, etc. 297 et s. Indication sur l'élévation du Sennaar, 317 et s.

SERRÈRES, peuples de la Sénégambie, 229.

SÉSÉE. Ruines qu'on y trouve, 339.

Sésostris. Sculptures et tableaux représentant ses conquêtes, 410.

SFAX, ville tunisienne, 505.

Shabini, voyageur en Afrique, 244. Sa navigation sur le Niger, 265.

SHANGALLA. Pays qu'ils habitent, 130. Leur caractère ; leur genre de vie ; leurs guerres continuelles avec les Abyssiniens, 137 et s.

SHARRAG (El-), désert, 247.

SHARY, affluent du Tachad, 277, 580.

SHENDY, royaume et ville. Ses limites, ses habitants, son commerce, etc. 299.

SHIGRÉ (Gibel-), chaîne de montagnes, 320.

SHIMO, 130.

SHILLOUK, 142.

SHIRÉ, province du Tigré, 120.

SHOA, province du Habech, 121.

SHRONDO, 207.

SIBIDOULOU, ville des Mandingos, 197.

SIERRA-LEONA, cap. Sa situation. Origine du nom, etc.

186. Coup d'œil historique sur la colonie de Sierra-Leona, 187 et s.

Sileon, roi de Napata, 334.

SIMPAN. Voy. WINNEBAH.

SIWAH, oasis. Sa situation. Monuments qui s'y trouvent, 538 et s. Habitans de Siwah, 554.

SLITES, villages de la côte de Barca, 508.

SNA. Voy. ENSE.

Socinius, empereur d'Abyssinie, 96.

SOCKNA, ville du Fezzan, 545.

SOCOTORA, île, 89.

SOFALA, village de Mozambique, 85.

SOFALA (Côte de), 75.

SOLOEIS, cap, 488.

SOMALIS, peuple de la côte orientale d'Afrique. Leur commerce, leur caractère, etc. 89 et s.

SOUAN. Voy. SYÈNE.

SOUBA, 313.

SOUCCONDI. Voy. SACOUNDI.

SOUDAH. Voy. HAROUSCH NOIR.

SOUDAN (Haut-). Pente occidentale du Soudan, 190.

Pente septentrionale du plateau du Soudan, vers le Sénégal et le désert du Sahara, 196 et s.

SOUDAN. Le Soudan moyen et oriental, 270.

SOUDAN (Bahr-), 271.

SOUSA, ville de Tunis, 505.

SOUSE, province du Maroc, 498.

SOUSIS (Terrasse littorale des), 192.

SOUSOU (Nègres-). 187, 192.

SPARTEL. Voy. SOLOEIS.

SPEOS ARTEMIDOS. Voy. BENI-HASSAN.

STELLENBOSCH, district du Cap, 69.

SUEZ, isthme. Nature de son sol, 439.

SUKKOT, contrée de la Nubie, 340.

SWEINI, emporium du Dar-Four, 553.

SYÈNE, ville d'Égypte. Origine du nom. Syène dans les temps anciens, 384.

SYMBAOÉ, fort africain, 78.

SYOUT, ville d'Égypte, 430.

SYRINGE, entrée des catacombes de la Thèbaïde, 412.

SYRTE (Grande-), golfe, 509.

SYRTE (Petite-). Voy. CABÉS.

T.

TABANYEH (El-), canal d'Égypte, 450.

TABARCA, île, 501.

TABLE, montagne du Cap, 63, 64.

TACAZZÉ. Origine du nom. Ses sources, son volume d'eau. Cours inférieur, etc. 293 et s.

TACCORRARY, fort hollandais, 170.

TAFI (Wady-), 360.—Village du même nom. Ruines qu'on y trouve, 360.

TAFILET, fleuve, 493.

TAFU, ville de l'Achantie, 184.

TAHA-EL-AMOUDEYN, ville d'Égypte, 433.

TAISHA (Bahr-), 284.

TAJOUNI, port de la Cyrénaïque, 514.

TAKA (Belad-el-). Plaine fertile, 294.

TALMIS et CONTRA-TALMIS. Voy. KALASSCHÉ.

Talub (Hadji-). Ses voyages, 245.

TAMYEY, village égyptien, 439.

TANGER, 499.

TANIS. Voy. SAN.

TANIS (Bras de). Voy. MOUEYS.

TANTA, ville de la Basse-Égypte, lieu de pèlerinage, 450.

TANTUMQUERRY, ville de la côte d'Or, 172.

TAPOSIRIS (Petite-), 475, 477.

TARANTA, montagne, 100.—Défilé du même nom, 101.

TARECK-NEGUSHTI, chronique des rois d'Abyssinie, 124.

TCHERKIN, ville du Habech, 114.

TEGERRY, endroit du Fezzan, 547 et s.

TEGULAT, ancienne résidence de l'Abyssinie, 116.

TEKEDDA, ville du Soudan, 281.

TELL, bordure maritime, 492.

TEMBEN, province de Tigré, 120.

TENTYRA. Voy. DESDERAH.

TETTE, fort portugais, 84.

TEUCHIRA, ancienne ville de la Cyrénaïque, 516.

THÉBAÏDE. Son étendue, 390. Catacombes ou Hypogées de la Thèbaïde, 411.

THÈBES, la ville aux cent portes. Aspect du pays, 404.

Villages qui le couvrent, 404. Restes de l'ancienne

Thèbes, 405. Monuments qui s'élèvent sur la surface du

sol, 405 et s. Coup d'œil rétrospectif sur Thèbes, 416.

Situation géographique des monuments de Thèbes, 338.

Explication des noms, 339.

THENNYIS (Ruines de), 457.

THERBÉ. Ruines qui s'y trouvent, 309.

TIBOS, habitants du désert, 567.

TIEH (Bal-). Voy. ÉCARNEMENT (Vallée de l').

TIGRÉ, royaume. Ses limites, 119.

TIGRÉ, province, 120.

TIGRÉ, chaîne de montagnes, 104.

TIGRÉ (Terrasse de), 104. La terrasse de Tigré, siège de la civilisation, 106. La terrasse de Tigré, considérée comme théâtre de la lutte entre le christianisme et l'islamisme, 108.

TIMBO (Plateau de), 192.—Ville du même nom, 191.

TIMBOUCTOU, ville du Soudan, grand emporium, 249.

Différens noms de cette ville, 249. Histoire de Timbou-

cou, 250 et s. Description de la ville, 252 et s. Habitans

de Timboucou, leurs usages, 254. Routes commerciales

conduisant de Timbouctou dans toutes les parties de l'Afrique, suivant le récit de témoins oculaires, 256 et s. Détails sur le marché de Timbouctou, 260. Principaux articles de commerce, 260 et s. Nouvelles découvertes de Caillié. Description de la ville, de ses habitants et de leurs usages, etc, 577 et s.

TIMMANS, Nègres montagnards, 186.

TINAREH, village nubien, 339.

TITERY, montagnes, 489.

TKOUU. Voy. KAOU.

TOCHIRA. Voy. TUCHIRA.

TOUKOUM, pèlerins nègres, 302.

TOLÉMÉTA, ville de la Cyrénaïque, 516.

TOMBOUCTOU. Voy. TIMBOUCTOU.

TOVARIKS, habitants du désert, 567.

TOUBBO, montagnes, 102.

TOUGGALA, ville, 140.

TOUNAH, ville d'Égypte, 457.

TRAGHAN, endroit du Fezzan, 546.

TRAITE DES NOIRS. Évaluation du nombre d'esclaves transportés de l'intérieur dans les parties septentrionales de l'Afrique, 212. Total approximatif des hommes enlevés annuellement au plateau d'Afrique. Influence de l'abolition du commerce d'esclaves, 213. Origine du commerce d'esclaves chez les Portugais, 230. Commerce d'esclaves qui se fait par la Haute-Égypte. Principaux marchés, 303. Mauvais traitemens qu'on leur fait subir, 304.

TRIPOLI (Côte de), 505. Étendue de cette domination, 505 et s. Voyage de Della Cella, depuis Tripoli jusqu'à la grande Syrte, 547.

TRIPOLI, ville, 505.

TRITON, ancien fleuve de la Cyrénaïque, 512.

TRITONIEN, lac, 514.

TROGLODYTES, dans le Habech, 139. Troglodytes de Gournah, 408.

TSHADI ou TSHAD, 270, 274, 277. Découvertes récentes de Denham et Clapperton, 580.

Tucker. Récit de son expédition sur le Zaïre, 149 et s.

TUMMARA, 140.

TUNIS, côte au nord, 500. Côte orientale de Tûnis, 505.

TUNIS (Golfe de), 501.

TUNIS, ville et capitale de la régence du même nom, 501.

TYNEIL, fort d'Égypte, 453.

Typhon, 397 et 429.

TYPHONIUM, 397.

TZANA, lac. Sa situation. Contrées environnantes, 115 et 288.

U.

Ulemmas, 331.

UTIQUE (Ruines d'), 503, 503.

V.

Valentia. Ses relations 91. But de son voyage, 100.

VAMBRE, affluent du Zaïre, 144.

VOLTA (Rio-), fleuve, 173.

W.

WADAI. Voy. BOROU.

WADAN, montagnes du Fezzan, 545.

WAD-EL-QUIBIR: Voy. ZAIRE.

WADY (Bahr-el-) ou Canal de l'Ouest, 440.

WADYS, vallées de la Nubie, 305.

WAH (El-), oasis, 530.

WALDOUBBA, province du Habech, 136.

WALY (Dar-el-). Ruines d'un temple, 359.

WAMGARA, pays de l'or, 275.

WANNASHRISÉ, montagne, 489.

WARA, résidence du roi de Borgou, 280.

WARSAW, pays de la côte d'Or, 169.

WASSENAH, 269 et s.

WEDINUM, 498.

Welleta-Salassé, ras de Tigré, 104.

WHIDA possession anglaise, 173.

WINNEBAH, 172.

WINTERHOEK, montagne, 59.

WOJERAT, province de Tigré, 120.

WOLE (Le Grand), 164.

WORADA, 197.

Y.

YAMINA, ville du Soudan, 241.

YANDI, ville de l'Achantie, 185.

YELLALAS, cataractes du Congo, 155.

Young, savant anglais, 328.

Z.

ZAIRE ou CONGO 144. Cours inférieur; description de ses bords 145 et s.

ZAMBÈZE. Ses sources; différens noms qu'on lui donne, 76 et s.

ZAMBRE ou ZAMBÈRE, lac, 76.

ZAINE, rivière, 499.

ZANGUEBAR (Côte de), 88.

ZANZEBAR, île, 90.

ZÉBI, fleuve, 96.

ZEILA ou ZOULA, 134.

ZEMBÈRE. Voy. ZAMBÈZE.

ZEYLA, marché des Somaalis, 91.

ZIMBA, peuplade du Habech, 128.

Ziwani, peuplade des montagnes de Kong, 214.

ZOUCA, golfe, 509.

ZUILAH, ville du Fezzan, 543, 549.

ZUNBO, possession portugaise, 84.

ZWARTEBERGE, montagnes, 60.

ZWELLENDA, district du Cap, 69.





